4° Enc. 9ª (3,1,1
Encyclopédie.

Digitized by Google

<36614251540012

<36614251540012

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

ENCYCLOPÉDIE

MÉTHODIQUE,

OU

PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES,
DE SAVANS ET D'ARTISTES;

Précédée d'un Vocabulaire universel, *servant de Table pour tout l'Ouvrage, ornée des Portraits de MM.* DIDEROT & D'ALEMBERT, *premiers Éditeurs de l'*Encyclopédie.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

BIBLIOTECA
REALE
MONACENSIS

Digitized by Google

ENCYCLOPÉDIE
MÉTHODIQUE.

ANTIQUITÉS, MYTHOLOGIE, *DIPLOMATIQUE DES CHARTRES* ET CHRONOLOGIE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA REGIA MONACENSIS

A PARIS;

Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins;

A LIÉGE,

Chez PLOMTEUX, Imprimeur des États.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

AVERTISSEMENT

SUR le Dictionnaire d'Antiquités, de Mythologie, de Diplomatique & de Chronologie :

PAR M. MONGEZ, l'aîné, Chanoine Régulier, Garde des Antiques & du Cabinet d'Hiſtoire-Naturelle de Sainte-Géneviève, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, &c.

M. COURT DE GÉBELIN s'étoit chargé de compoſer le Dictionnaire d'Antiquités, qui devoit faire partie de l'Encyclopédie Méthodique. Ses nombreuſes occupations ne lui avoient point encore permis de s'en occuper à l'époque de ſa mort, arrivée au mois de Mai de l'an 1784. Choiſi pour le remplacer dans ce travail, on a vu avec chagrin que trois années avoient été perdues par cet Écrivain, & que les Souſcripteurs ne demandoient pas avec moins d'impatience le Dictionnaire d'Antiquités. On s'eſt efforcé, par un travail redoublé, de ſatisfaire un empreſſement ſi légitime. Mais l'étendue du plan que l'on s'eſt formé, a retardé juſqu'à ce jour la publication du premier volume de ce Dictionnaire, que les autres ſuivront de huit mois en huit mois.

L'Éditeur de l'Encyclopédie Méthodique n'avoit promis dans ſon Proſpectus qu'un Dictionnaire d'Antiquités; mais ſur nos repréſentations il a conſenti à y joindre trois autres parties, qui en ſont le complément, & ſans leſquelles cet Ouvrage n'auroit pu contenter qu'imparfaitement les Savans & les Artiſtes. Nous voulons parler de la Mythologie avec ſes coſtumes; de la Chronologie ancienne & moderne; de la Diplomatique des Grecs, des Romains, & des Peuples qui ont exiſté depuis eux juſqu'à l'Imprimerie.

Le Diſcours général ſur les quatre parties de ce Dictionnaire, qui ſera imprimé à la fin de l'Ouvrage, de manière cependant à pouvoir être

Digitized by Google

placé à la tête, fera connoître en détail les fondemens de notre travail, les sources dans lesquelles on a puisé; les vues nouvelles que l'on a exposées comme des résultats très-probables; la méthode d'après laquelle il faudra lire les différens articles de ce Dictionnaire, pour en faire des traités complets sur chaque matière; les connoissances nécessaires pour étudier avec succès les Antiquités, &c. On va jeter seulement dans cet Avertissement préliminaire quelques observations pour concilier à notre travail la confiance des Savans.

Dans les articles de la Mythologie Grecque & Romaine, on a fait le plus grand usage du Dictionnaire Mythologique, imprimé en 1765, chez Briasson, en 2 vol. *in*-8°. Tout ce que M. Dupuis, Professeur de Rhétorique au Collége de Lizieux, a donné au Public de son système Mytho-Astronomique, s'y trouve sans aucun changement; afin que ce Savant écrivain ne puisse pas nous accuser d'avoir déterminé le jugement des lecteurs. Le *Panthéon Ægyptiorum* de Jablonski a été notre guide ordinaire pour la Théologie des Égyptiens; & l'on y a joint souvent les recherches de M. Paw sur le même peuple.

Les Extraits longs & fréquens de tous les Ouvrages du Comte de Caylus, & de l'illustre Winkelmann, éclaircissent plusieurs détails obscurs de la Mythologie Grecque. Ils sont le fondement le plus solide de tout ce que nous donnons sur les costumes des peuples anciens, & sur l'explication de leurs monumens, afin de procurer aux sculpteurs & aux peintres des connoissances dont l'ensemble n'avoit point encore été présenté. Les écrits du Savant Allemand, qui doivent être le manuel des Antiquaires & des Artistes, nous serviront, en particulier, d'autorité, toutes les fois que nous parlerons des restes précieux de sculpture & de peinture antiques dont l'Italie, la France, l'Allemagne, & quelques autres parties de l'Europe s'enorgueillissent d'être possesseurs. Il en est très-peu d'importans qui ne soient décrits dans ce Dictionnaire.

Nous pourrons en dire autant des Augustes, des Rois, des Villes & des

Digitized by Google

Peuples anciens dont on conserve des Médailles. L'Histoire des Empereurs par Beauvais, au travail duquel on a eu très-peu à ajouter ou à changer; les recueils de Hunter, de Pellerin; la collection du Cabinet de Sainte-Géneviève, celle de Vienne, de Theupolo, &c., ainsi que les écrits des plus savans Auteurs de la science Numismatique, ont servi à rédiger la partie de notre Dictionnaire, qui traite de cette science, & qui, pour la première fois, paroît à peu-près complette, quoiqu'assez abrégée.

Dire que notre Chronologie Grecque & Romaine n'est fondée que sur les marbres de Paros, les tables des Archontes & des Olympiades, les marbres du Capitole & les fastes Consulaires; que notre Chronologie moderne renferme uniquement les tables fondamentales, les principes & les calculs développés dans la partie *technique* du savant & *profond art de vérifier les dates*; c'est assurer à notre travail la confiance du Public.

Quant à la Diplomatique ancienne & moderne, nous espérons qu'on la verra ici avec plaisir fondée sur l'Ouvrage immense que les savans Bénédictins ont publié vers le milieu de ce siècle, & qui étoit le résultat des travaux de toute leur Congrégation depuis cent-cinquante ans. Quoique le mot de *Diplomatique* ait été déjà employé dans l'Encyclopédie Méthodique, pour désigner la connoissance des intérêts des Princes & des Républiques, nous l'avons cependant conservé à cette science, que l'on appelle aussi *Paléographie*, parce que ce dernier nom est d'un usage moins général.

Les recueils de Grævius, de Gronovius, l'Archéologie de Potter, les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, ceux des Académies de Cortone, de Berlin, &c., &c., &c., nous ont fourni une ample moisson pour la connoissance des *Antiquités*. *La Métrologie* de M. Paucton, ouvrage plein de recherches & de critique, en a formé le complément; en nous donnant avec précision, & dans le rapport actuel avec les monnoies, les mesures & poids de France, les monnoies, les mesures & les poids des Anciens.

Ce volume sera le seul dans lequel on aura traité de l'Architecture

Digitized by Google

ancienne, parce que cette partie vient d'être confiée à M. Quatremère de Quincy, dont l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres a reconnu le mérite, en couronnant ſon Mémoire ſur le parallèle des Architectures Égyptienne & Grecque.

Pour ſe conformer à l'uſage preſque généralement établi aujourd'hui, on n'a fait précéder du mot *Monſieur* que les noms des Auteurs vivans. Cette reſtriction eſt peut-être la ſeule manière raiſonnable d'établir quelqu'uniformité dans cet uſage.

Comme nous n'avons eu pour but que de faire jouir le Public d'une collection abondante & judicieuſe ſur les quatre parties qui compoſent ce Dictionnaire, nous avons toujours cité, autant qu'il a été poſſible, ſans choquer la langue, les textes qui nous ſervent d'appui, dans les propres termes & dans l'idiôme des Écrivains. On ne doit point chercher dans un ouvrage de cette nature l'élégance de la diction, mais ſeulement la pureté jointe à une ſaine critique.

Digitized by Google

EXPLICATION

Des Abréviations qui expriment la rareté des Médailles.

Le ZÉRO, signifie que la tête, ou la Médaille dont on parle, ne se trouve point en tel métal, ou en tel module.

G, que la Médaille est commune, & n'a de valeur (surtout en bronze) qu'à proportion de sa conservation.

R, que la Médaille est rare; & qu'elle est d'un plus grand prix qu'une Médaille commune.

RR, que c'est une Médaille précieuse; qu'elle vaut le double, & souvent davantage, d'une Médaille désignée par une seule R.

RRR, que cette Médaille est d'une grande rareté, & qu'elle manque souvent dans des collections nombreuses.

RRRR, que cette Médaille est unique, ou d'une rareté extrême.

GB, signifie le grand bronze.

MB, le moyen bronze.

PB, le petit bronze.

On observera enfin que la collection entière des Médailles de M. Pellerin est réunie au cabinet du roi, & la suite des impériales d'argent de M. l'abbé Rothelin, aux Médailles du roi d'Espagne.

A

A

A. Cette lettre étoit la première des alphabets Grec & Romain. Les Grecs en supprimèrent souvent la traverse; ce qui le fait confondre sur leurs Médailles & leurs Inscriptions avec le A. L'A étoit une lettre numérale chez les Grecs, & valoit 1. Les anciens Romains ne l'employèrent point à cet usage; quoique Baronius rapportant des vers techniques qui exprimoient la valeur de chaque lettre de l'alphabet, ait cité celui-ci:

Possidet A numeros quingentos ordine recto.

On apprend de ce vers que la lettre A surmontée d'une ligne de cette façon Ā, signifioit cinq mille.

Les Romains des premiers siécles ne firent point usage de ces lettres numérales. Isidore de Séville, qui vivoit dans le septiéme siécle, assure expressément le contraire: *Latini autem numeros ad litteras non computant.* Cet usage ne fut introduit que dans les tems postérieurs. M. Ducange, dans son Glossaire, explique au commencement de chaque lettre sa valeur en nombre. La plûpart des Lexicographes l'ont copié sans l'entendre; puisqu'ils s'accordent tous à dire que l'explication de cet usage se trouve dans Valerius Probus. Ducange a dit simplement qu'elle se trouvoit dans un Recueil de Grammairiens, du nombre desquels est Valerius Probus. *Habetur verò illud cum Valerio Probo, ... & aliis qui de numeris scripserunt editum inter Grammaticos antiquos.*

L'A a pris des formes très-différentes sous la plume des copistes & sur les marbres, depuis les Romains jusqu'à l'invention de l'imprimerie, qui paroit avoir fixé l'écriture. Nous allons donner la plûpart de ces formes; & pour en faciliter la recherche, nous les diviserons en six grandes féries, qui seront partagées elles-mêmes en pluſieurs sous-séries.

» La première grande série de l'A, est presque toute composée des caractères de la plus haute antiquité; les plus récens de la première sous-série sont au moins du sixiéme siécle; toutes les traverses de ses A partent du côté droit, sans toucher le gauche. La seconde sous-série se distingue par des traverses contraires, & sur tout par celle du milieu, naissant du jambage gauche, sans toucher le droit. Ses A ont souvent la forme de l'F ordinaire, mais presque toujours plus ou moins penchée vers la droite. Ses figures les plus récentes ne descendent pas au-dessous du neuviéme siécle, & presque toutes sont antérieures au quatriéme. Il

Digitized by Google

eſt de l'eſſence de la troiſiéme ſous-ſérie que ſa traverſe, détachée des deux côtés, ſoit placée au milieu des deux jambages de l'A, ſoit qu'elle ait la forme d'I, de point carré, de chevron briſé, ou de virgule. Plus les caractères de la première grande ſérie de l'A retiennent de la figure de l'F inclinée & tournée vers la gauche, plus leur antiquité eſt certaine. »

» La deuxiéme grande ſérie de l'A porte ſa traverſe inclinée de gauche à droite dans la premiere ſous-ſérie, ou de droite à gauche dans la ſeconde. Cette traverſe touche preſque ſans exception les deux côtés. Les plus anciennes lettres de la première ſous-ſérie ſont antérieures à l'ère chrétienne, & ſes plus modernes appartiennent aux huitiéme & neuviéme ſiécles. La ſeconde remonte bien au-delà de J. C. & ne deſcend pas ordinairement plus de deux ou trois ſiécles au-deſſous. La troiſiéme ſe trouve bientôt transformée en la lettre a minuſcule. Elle approche des premiers ſiécles du chriſtianiſme, & deſcend à celui de Charlemagne. »

» La troiſiéme ſérie, qui tient de l'onciale, donne naiſſance à la troiſiéme diviſion des minuſcules appartenant au gothique moderne des derniers tems. Sa premiére ſous-ſérie approche de la figure du B.; la deuxiéme eſt a traits détachés ou bien en pointes. »

» La quatriéme ſérie a pour caractériſtique générale la traverſe horiſontale uniſſant les deux côtés; ſa premiere ſous-ſerie commence par des figures antérieures à J. C. ſuivies de celles de ſon tems, & terminées par d'autres moins élégantes, mais également anciennes: toutes ont les deux côtés droits aboutiſſans en angle aigu, forme la plus commune de nos A d'à-préſent; la deuxiéme a au moins l'un de ſes côtés courbe, ou bien l'angle ſupérieur eſt formé par deux courbes ou lignes mixtes: ſes lettres ne peuvent être regardées comme récentes, que quand l'angle vertical eſt aigu, & les côtés concaves en dehors. Les caractéres de la troiſiéme ſous-ſérie s'élévent à peine au-deſſous du onziéme ſiécle, & touchent au pur gothique. Leur partie ſupérieure eſt toujours terminée en voûte plus ou moins réguliere. La quatriéme, dont on peut rappeler l'origine au ſecond ſiécle, eſt caractériſée par des têtes applaties, ſoit horiſontales, ſoit un peu obliques. Les A de la cinquiéme, preſque également antiques & plats, portent une tête à peu-près triangulaire. La traverſe *médiane* de ceux de la ſixiéme lui ſert de baſe, & ſes caractéres prennent la forme de carrés, de rectangles, de trapézes, & d'autres figures quadrilatéres, dont même quelques côtés ſe courbent. Leur âge n'eſt pas fort reculé. Rien n'empêche d'abandonner au gothique la plûpart de ces lettres, ainſi que les ſous-ſéries qui ſuivent immédiatement. La tête des A de la ſeptiéme eſt applatie ou terminée par une barre; mais leur traverſe les coupe exactement par la moitié. Le haut des A de la huitiéme eſt ouvert, enſorte que ſes figures ont plus ſa forme d'H que d'A: les figures dont les côtés ſont moins écartés en deſſus, ont la prérogative de l'age. La neuviéme ſe termine par un angle vertical, ſurmonté d'une ligne horiſontale. Ses premiéres figures appartiennent au troiſiéme ſiécle, & ſes dernières au bas gothique. La dixiéme, à côtés rapprochés par le haut, porte une eſpéce d'architrave débordant des deux côtés, & quelquefois inclinné vers la gauche ou la droite: quelquefois auſſi ſe courbe-t-il en forme de croiſſant. La onziéme préſente une traverſe ſupérieure, prolongée vers la gauche; bien entendu que la tête de l'A demeure plate ou un peu courbée. La douziéme ne doit preſque être différenciée que par l'oppoſition de la même traverſe tournée vers la droite. Si la treiziéme ſous-ſerie reſſemble à la onziéme par la barre ou traverſe ſupérieure mencée ſeulement vers la gauche, elle différe en ce que la voûte de l'A eſt plutôt angulaire que plate ou ronde. Il ne laiſſe pourtant pas, dans quelques figures, de ſe courber ſeulement un peu du côté gauche: cette ous-ſérie eſt en partie ancienne & en partie récente. La quatorziéme eſt à traits excédens, c eſt-à-dire, que le côté (& c'eſt preſque toujours le droit) eſt prolongé au-deſſus de l'angle ſupérieur, ſoit qu'il ſe courbe un peu, ou qu'il s'abaiſſe en ſe briſant. La plûpart de ſes figures paſſent le ſixiéme ſiécle. »

» La traverſe horiſontale briſée par le milieu en forme d'V aigu, ou bien arrondie en U, produit la cinquiéme ſérie. De la traverſe & du haut de l'A, il réſulte pour l'ordinaire une loſange. La premiére ſous-ſérie exiſte depuis environ deux mille ans chez les Grecs & chez les Latins. Elle a ſa tête en angle, ou peu s'en faut; la ſeconde l'a plate, & convient ſur tout au moyen âge. La durée de la troiſiéme, ſurmontée d'une barre, s'étend environ depuis J. C. juſqu'au dixiéme ſiécle; la quatriéme a ſon angle ſupérieur ou ſa tête prolongée par un ou pluſieurs traits excédens, produits par l'un ou l'autre côté, ou par les deux à la fois. Elle eſt preſque toute entiére antérieure au ſeptiéme ſiécle. La cinquiéme ſe fait remarquer à ſa traverſe mitoyenne arrondie. Des traverſes mitoyennes portées au-delà des deux côtés, annoncent au moins le troiſiéme ſiécle. Celles oui s'avancent plus d'un côté que de l'autre, ou qui déclinent obliquement, appartiennent au moderne. »

» Les A de la ſixiéme grande ſérie ſont dépourvus de traverſes. Sa premiere ſous-ſérie, à côtés droits aboutiſſans en angle aigu, eſt compoſée d'A très-anciens. Ceux de la deuxiéme ne le ſont pas moins. Ils ne différent de la précédente que par les côtés, dont l'un au moins eſt courbe. C'eſt de cette ſous-ſérie que ſont nés les A curſifs. La tête des A de la troiſiéme ſe voit arrondie du côté droit ou du côté gauche, ſouvent même ils prennent la forme d'R contournée en conſervant leur poſition naturelle. Ils peuvent également convenir

Digitized by Google

au quatriéme & au quatorziéme ſiécle, ſelon que leur figure eſt plus ou moins élégante. Les A de la quatriéme ſous-férie ſont voûtes en arcade; ceux de la cinquiéme appliés par le haut; ceux de la ſixiéme ſurmontés d'une traverſe. Il s'en rencontre beaucoup au moyen âge, ainſi que des A appartenans aux ſous-féries ſuivantes. La ſeptiéme a la tête triangulaire; la huitiéme eſt ſurmontée de pluſieurs boſſes, pointes ou cornes. La neuviéme ſe traverſe en X, & quoiqu'elle s'éleve juſqu'à la plus haute antiquité, elle peut néanmoins deſcendre au ſixiéme ſiécle. La dixiéme donne à ſes A la figure d'Λ renverſé, ou de lambda qui prend toutes ſortes de formes. La plûpart de ces A remontent au tems de la république ou du moins de l'empire Romain, quoique d'ailleurs cet A ſans traverſe ſoit parvenu juſqu'au gothique. » (*Nouvelle Diplomatique.* »

A. Cette lettre eſt une abréviation qui ſe trouve fréquemment dans l'hiſtoire & ſur les monumens anciens, ſoit ſeule avec un point ou ſans point, ſoit double ou triple, ſoit accompagnée de quelques autres lettres. Nous allons en donner l'explication pour tous ces cas, excepté le dernier qui ſe trouvera dans les *abréviations*. On pratiquera la même choſe à chaque lettre de l'alphabet.

A ſeul ſignifie *Aulas*, *Aula*, noms propres; ou *Auguſtalis*, impérial; *annus*, année; *argentum*, argent; *aurum*, or; *ager*, champ; *amicus*, *amica*, ami, amie; *anima*, âme; *album*, regiſtre; *as*, monnoie, argent; *ararium*, tréſor public; *ades*, maiſon, temple; *ædilis*, *ædilitas*, édile, édilité.

Miles A ou *Al*, pour *miles ala*, ſoldat d'une des ailes de l'armée. Iſidore prétend que *miles A* ſignifie un jeune ſoldat.

A, ou *alpha*, déſigne chez les écrivains de Rome, un homme qui eſt le premier de ſa claſſe, de ſa tribu, de ſon genre. Martial appelle le premier des meubles, *Alpha penulatorum. Liv.* 2. 57.

Non ipſe Codrus Alpha penulatorum.

Il déſigne auſſi par oppoſition le dernier des riches: lib. 2. 26.

Quod Alpha dixi, Codre, penulatorum.
Te nuper, aliqua cum jocarer in charta:
Si forte bilem movit hic tibi verſus,
Dicas licebit Beta me togatorum.

A, chez les Romains, étoit un ſigne d'abſolution. Lorſque le peuple ou les ſénateurs devoient prononcer ſur une cauſe, ou ſur un crime, on diſtribuoit à chaque opinant trois teſſéres ou bulletins, ſur l'une deſquelles étoit gravé un A, *abſolvo*, j'abſous; ſur l'autre un C, *condemno*, je condamne: & ſur la troiſiéme étoient tracées une N & une L, *non liquet*, c'eſt-à-dire, le fait ou le crime ſur lequel je dois donner mon avis, ne me paroit pas clair & évident. C'eſt à cet uſage que fait alluſion le prince des orateurs Romains, lorſqu'il appelle l'A, la lettre qui ſauve, *littera ſalutaris*.

A, ſervoit encore chez le même peuple à rejeter une loi propoſée dans les comices. Ceux qui s'oppoſoient à la nouvelle loi, ſe ſervoient d'une teſſére ou bulletin, marqué d'un A, qui ſignifioit *antiquo*, je refuſe; ou *antiqua ſequor*, *nova non placent*, je tiens à l'ancienne loi, & je rejette la nouvelle. Les acceptans donnoient une teſſére, ſur laquelle on liſſoit UR, *utirogas*, comme vous le demandez.

A, dans le calendrier Julien, eſt la premiére des ſept lettres dominicales. Les Romains l'employoient au même uſage; car ils en avoient fait la premiére des lettres nundinales, à l'imitation deſquelles on créa les lettres dominicales.

AA ſur les Médailles ſignifie *Auguſti*, ou deux *Auguſtæ*; *Auguſtales*, appartenant aux Auguſtes; *aurum* & *argentum*.

AA. Trois monnoies de la ſeconde colonne de M. le Blanc, planche 15, ont ſort embarraſſé cet habile déchiffreur. Sur les côtés, où paroit le nom du roi, il y a des lettres tranſpoſées & entremêlées, dont on a de la peine à former un ſens. Sur la neuviéme, outre l'X, qui eſt ſans doute la lettre initiale de *Xriſtus*, nous liſons, *Philippus Rex Dei gratia*. M. le Blanc n'a point lu l'onziéme. Elle porte *Dei dextra ſit benedicta*. Sur la treiziéme nous liſons *Philippus Rex Dei gratia*. Notre ſavant antiquaire avoue qu'il n'a pu deviner la ſignification des deux A qui ſont dans les angles de la croix des revers. Ces deux caractéres, joints aux branches de la croix qui renferment le F & deux L, forment le mot *Gallia*.

AAA. Ces trois lettres, ſur les Médailles de familles, déſignent les monétaires dont le nombre a varié. Ils étoient établis pour monnoyer de l'or, de l'argent & du bronze. *Auro*, *argento*, *aere*, *Flando*, &c.

AAA. On déſignoit auſſi par ces trois lettres, *trois Auguſtes*.

A & AB, ſuivis d'un nom ſubſtantif, exprimoient ſouvent les charges, dignités ou offices de la maiſon des Auguſtes, ou des particuliers puiſſans. Nous en allons faire connoitre la plus grande partie. On trouvera les autres placées ſous leurs lettres initiales.

A *Balneis*, étoit l'intendant des bains. On lit à Florence ſur un tombeau:

FLAVIO. MARCIANO
ULPIO. IVLIANO
MAG. A. BALNEIS. AVG.
DECVRIONES. SCRIBÆ. VNCTORES. AVG.
VLPIO. CRATERI. AVG. LIB. PROC. CASTR.
DECVRIONES. SCRIBÆ. ET. VNCTORES. D. D.
— *Spon.*

A *Bibliotheca* & *a bibliothecis*, étoit même

chez les particuliers le nom du bibliothécaire. Les empereurs en avoient pluſieurs. On lit à Rome ſur un tombeau :

DIS. MANIBVS
V. FLAVIVS A BIBLIOT.
GRÆC. PAL.
& ſur un autre.. TI. CLAVDIVS. AVG. L.
HYMENÆVS. MEDICVS.
A. BIBLIOTHECIS.

A. *Calida*, étoit celui qui donnoit à boire à ſon maître de l'eau chaude. On lit à Rome ſur un monument :

☉ IVLIVS. ASTYOCHUS. ☉ ET. C. IVLIVS. AGATYRSVS. AVG. MINIST. APOLLINIS. IVLIA. ANDROCLEA. T. F.	IVLIVS CYPSVS. AVG. SERV. A. GAL.

— *Spon.*

A *Cancellis*, étoit celui que nous appelons *Chancelier. Herric, vie de S. Germain.* VI.

Voluſianus erat, praceſſo nomine quidam.
Urbis patricius, toti dilectus & urbi,
Atque a cancellis priſco de more miniſter.

A *Codicillis*, étoit celui qui gardoit les tablettes de ſon maître. On trouve à Florence l'inſcription ſuivante :

ÆGYPTO. SERVO
BARBARI. AVG. LIB.
A. CODICILLIS
EVTYCHUS. PECV
LIARIS. SYMMACHVS
FRATRES. PIENTISSIMI. — *Spon.*

A *Cognitionibus*, étoit celui que l'on appeloit encore *recognitor*. C'étoit chez les Grecs l'ἀναγνώστης; & de nos jours il porte le nom de *contrôleur*. Spon a lu à Rome l'inſcription ſuivante :

DIS. MANIBVS
T. FLAVI. AVG. LIB.
ABASCANTI
A. COGNITIONIBVS
FLAVIA. HESPERIS
FECIT.

A *Commentariis*, étoit celui qui tenoit les regiſtres (*commentaria*) de quelque détail. Il s'appeloit chez les Grecs ὑπομνηματιστὴς; & il porte en France le nom d'écrivain ou de greffier. Spon a publié l'inſcription ſuivante qu'il avoit copiée à Rome :

D. M.
M..... VLPIO
ABASCANTO
CVSTOS. A. COMM
BENEFICIORVM
FLAVIA. PALLA
B. M. ET. CÆCILIAN.
FILIVS. EIVS. SIBI
LIBERTABVSQVE
EORVM.

A *Commentariis equorum*, étoit celui qui tenoit le regiſtre des cochers, ou des chevaux deſtinés à courir dans le cirque. Argoli a donné au public l'épitaphe qui ſuit :

FLAVIÆ. ELPIDI
CONIVGI. SANCTISSIMÆ
MOSDRVS. AVG. L.
A. COMMENTARIIS. EQVORVM.

A *Commentariis ſiſci Aſiatici*, étoit celui qui avoit la garde des regiſtres ſur leſquels on écrivoit les revenus de l'Aſie, & les ſommes dûes par les fermiers de cette partie de l'empire Romain. Reineſius cite l'épitaphe ſuivante :

D. M.
PIERO
CÆSARIS. VERN
A. COMMENTARIIS
FISCI. ASIATICI
VIX. ANN. XXIV.
MES. II. DIEBVS. XVIII
PARENTES. FILIO
DESIDERATISSIMO.

A *Commentariis XV virorum S. F.* (c'eſt-à-dire) *Quindecim virorum ſacris faciundis*, étoit celui qui tenoit les regiſtres des quindécemvirs, commis aux choſes ſacrées. On en fait mention dans cette épitaphe, conſervée par Panvinus :

DIS. MANIBVS
MYRRHINI. DOMITIANI
PVBLICI. A. COMMEN
TARIIS XVVIROR. S. F.
ARRVNTIA. DOLICHE
FECIT. CONIVGI. CARISSIMO, ET. LIBERIS. LIBER
TABVSQVE. SVIS. POSTERISQ.
EORVM.

A *Commentariis vehiculorum*, étoient ceux qui, dans les provinces de l'empire, exigeoient des habitans les charrois pour l'entretien des chemins. Il en eſt fait mention dans l'épitaphe que rapporte Gruter, à la page DXCII.

A *Copiis*, étoit un inſpecteur des vivres ou des convois. Une ancienne inſcription parle de cet officier.

Digitized by Google

A *Corinthiis* ou *Corinthiarius*, étoit l'officier prépofé à la garde des vâfes de Corinthe, qui faifoient une partie du luxe des Romains. Pignorius a rapporté deux inſcriptions qui font mention de ces officiers.

TI. TALVS. PARATVS. A. CORINTHIIS.

&c — CALLITYCHAE. ZOILI. CORINTHIAR. AGRIPP.

A *Cubiculo* & *prapoſitus cubiculo*, étoit un officier chargé de veiller à la garde de ſon maître & à celle de ſa chambre. Les inſcriptions & les récueils de loix parlent ſouvent de ces officiers de la maiſon des Auguſtes.

A *Cura amicorum Principis*, étoient des affranchis du palais impérial, qui prenoient ſoin des amis du prince. Deux anciennes inſcriptions de Rome, conſervées dans Pignorius (*de ſervis*) en font mention:

TI. CLAVDIVS. AVG.
LIB. FORTVNATVS. A
CVRA. AMICORVM.

&c — M. VLPIVS
AVG. L.
A CVRA. AMICORVM.

A *Cuſtodia armorum*, étoit un officier du palais qui gardoit les armes de l'empereur. Tel étoit VIBIVS. HERMES. IMP. NERONI. A. CVSTODIA. ARMORVM, dont parle un ancien monument cité par Pignorius.

A *Diplomatibus*, étoient ceux qui tenoient les regiſtres des chevaux, des voitures accordées par le prince, & des voitures deſtinées à ſes voyages. On voyoit à Rome dans la villa Carfarini l'épitaphe ſuivante:

T. ÆLIVS. AVG. LIB.
SATVRNINVS
A. DIPLOMATIBVS
SARDONYCHI
ALVMNO. FIDELISSIMO.

A *Frumento*, exprimoit l'office de celui des affranchis ou des eſclaves qui diſtribuoit le bled à ſes compagnons. Pignorius a rapporté deux épitaphes de ces officiers:

VOLVSIÆ. ARBVSCVLÆ
PALLANS. Q. N.
A. FRVM.
CONTVBERNALI. CARISSI
MÆ. . . . .

&c — DIS MANIBVS
ASCLEPIADI
ATILICTVS. L. N.
A. FRVMENTO
VICARIÆ. CARISSIMÆ. . . .

A *Jano*, étoit celui qui aidoit le portier, ou le garde de la porte dans ſes fonctions. Les Grecs plaçoient, ſelon Macrobe (*ſat.* 1. 9.) des ſtatues de Janus devant leurs foyers; mais les Latins ne leur aſſignèrent pas un endroit particulier; ils les placérent auprès ou au-deſſus de toutes les portes, qui en prirent le nom de *Janua*. De-là vient qu'on trouve ſur les anciens monumens: A IANO PRIMO PALATINO. A IANO MEDIO. A IANO AB ATRIO.

A *Jumentis*, étoit l'officier prépoſé à l'inſpection des écuries du prince:

D. M.
T. SALLVSTIO
EVTYCHO
A. IVMENTIS. CÆS. N.
FLAVIA. HORAEA
CONIVGI B. M. — *Spon.*

A *Kalendario*, étoit celui qui plaçoit à intérêt l'argent de ſon maître, & qui le retiroit des mains des débiteurs, aux calendes de chaque mois, ſelon l'uſage.

A *Lagena*, ou *Laguna*, étoit le nom de l'échanſon. On lit à Rome cette inſcription:

C. IVLIO. DARDANO. LIVIÆ
AVG. SER. A. LAGVNA
C. IVLIVS. CYDNVS
T. D. D. Q.

Cet officier étoit quelquefois le même que l'officier *a potione*, comme il paroit par l'inſcription ſuivante:

M. VLPIO. AVG. LIB.
PHÆDIMO. DIVI. TRAIANI. AVG.
A. POTIONE. ITEM. A. LAGVNA.

A *Libellis*, étoit l'officier chargé de conſerver les requêtes préſentées à ſon maître.

D. M.
M. AVRELIO. AVG. LIBERTO
A. LIBELLIS. ADIVTORI. FABIA
AEGENIA. CON. B. M. F.

A *Libris pontificalibus*, étoit l'écrivain deſtiné à la tranſcription des livres pontificaux. Gouttiere, (*de jure Pontif.*) en cite deux épitaphes:

TI. CLAVDIVS
NATALIS
A. LIBRIS
PONTIFICAL.

&c — LIVIVS. THEONA. AB.
EPISTOLIS. GRÆCIS. SCRIBA
A. LIB. PONTIFICALIBVS.

A *Manu* & *ſervus a manu*, étoit le ſecrétaire qui écrivoit les lettres ou les commandemens de ſon maître. Suétone, dans la vie d'Auguſte, c. 67. n. 6.

Digitized by Google

Thallo a manu, quod pro epistola prodita denarios quingentos accepisset, crura effregit. » Il fit rompre les cuisses à son secrétaire Thallus, parce » qu'il avoit reçu cinq cens deniers pour avoir » livré une lettre. »

A *Marmoribus*, ou *à metallis*, étoit le contrôleur des marbres, ou des métaux employés à quelque ouvrage. Ligorius, (*antiq. 1.*) parlant du mausolée d'Auguste, rapporte l'épitaphe suivante prise d'un marbre antique : *diis manibus Augusti libertus a marmoribus.*

A *Memoria*, étoit l'officier qui recevoit les requêtes & les mémoires présentés à son maître: car on se servoit de *memoria* dans ce sens. On voyoit à Naples l'inscription qui suit :

AURELIO. SYMPHORO.
AUG. LIB. OFFICIALI. VETERI.
A. MEMORIA. ET. DIPLOMATIBUS.
EXORNATO ORNAMENTIS. DECURIONALIBUS.
ORDO. SPLENDIDISSIMUS. CIVI.
OB. MEMORIAM. ET. INSTANTIAM. ERGA.
PATRIAM. CIVESQUE.

Cet officier s'appeloit encore *ad memoriam* ; & il prit ensuite le nom de *Magister ad memoriam.*

A *Mundo Muliebri*, étoit la femme chargée du soin de la parure des impératrices. On lisoit sur un marbre dans le Muséum du cardinal de Carpi :

JULIA. JUCUNDA.
AUG. L. SARCINATR.
A. MUNDO. MULIEB. BYRA.
CANACIANA.

A *Pedibus*, étoit celui que nous appelons *Valet de pied.* Il suivoit toujours son maître, qui l'envoyoit par-tout où il jugeoit à propos. Cicéron à Atticus (*lib.* 8. *ſ.*) *Pollucem ſervum a pedibus mecum Romam miſi.* Ce domestique se tenoit debout derriere son maître pendant les repas. On l'appelloit auſſi *ad pedes*, Sénéque (*de benefic.* 3. 27.) *ſervus, qui cunanti ad pedes ſteterat, narrat quæ inter cænam ebrius dixiſſet.* Il gardoit la chaussure que son maître quittoit en montant sur les lits de table. Martial, liv. 12. 89.

Bis cotta ſoleas perdidiſſe queſtus,
Dum negligentem ducit ad pedes vernam, &c.

A *Pedice cedri*, étoit un officier de la maison d'Auguste. Celui qui en étoit revêtu, veilloit à la garde des cassettes & autres meubles faits de bois de cèdre. On lisoit autrefois sur un monument que possédoit le cardinal de Carpi :

SEX. POMPEIO. SALVIO. SEX. POMP. SER. A. PEN DICE. CEDRI : ITEM. AB. HORT. CULT. H. S. E.

A *Potione*, étoit quelquefois le même Officier que celui dont nous avons parlé sous le mot *Lagena.* Spon a trouvé cet office exprimé seul sur les deux monumens suivans :

DOMO. MORTUI.
C. JULIUS. ARBUSCULUS.
A. POTIONE. AUG. N.
JULIA. CORINTHA.
CONJUGI. SANCTISSIMO.
T. F.

& —
TI. JULIUS.
TI. AUG. SER.
A. POTIONE.
O. H. S. S.

A *Pugione* On désignoit par ce nom l'officier commis à la garde du poignard, ou *Paraſonium*, qui étoit un des symboles de la puissance des empereurs. Lampridius, dans la vie de Commode, chap. 6, dit : *tunc primùm tres præfecti Prætorio fuere, inter quos libertinus, qui a pugione appellatus eſt.*

A *Rationibus* ou *Ratiocinator*, étoit l'officier chargé des comptes de la maison des Augustes. Suétone, dans la vie de Claude, dit de l'affranchi Pallas, *Ante omnes Pallantem a rationibus.* On lisoit sur un marbre de Lanuvinum.

T. AURELIO
AUG. LIB.
APHRODISIO.
PROC. AUG.
A. RATIONIBUS.

Zonare, dans ses Annales, *lib. II. p.* 184, l'appelle *præfectus fiſci.*

A *Sandalio*, étoit la femme chargée du soin des chaussures de l'impératrice, ou des princesses. Reinesius nous a conservé l'épitaphe d'une de ces femmes:

C. VERANIO. C. L.
FAUSTO.
VERANIA
LIVIÆ. AUGUST.
SERV. A SANDALI
FECIT.

A *Secretis*, étoit le secrétaire, qui est appelé par Vopiscus, *Notarius ſecretorum* (*Aurelian. c.* 36.)

A *Studiis.* On désignoit par là celui qui guidoit dans ses études l'empereur, ou quelqu'autre personne à laquelle il étoit attaché. Tel fut Polybius à l'égard de Claude. Suétone dit dans la vie de cet empereur (*Chap.* 28.) *ſuper hos Polybium a ſtudiis ſuſpexit.* L'épitaphe suivante, recueillie par Spon, donne le même titre à un certain Lemnus, personnage inconnu :

TI. CLAUDIUS.
LEMNUS.
DIVI. CLAUDII
AUGUSTI. LIB.
A. STUDIIS.

Digitized by Google

A *Supellectili*, étoit l'officier préposé au soin des meubles, ou de la vaiſſelle de ſon maître. On voyoit à Rome les deux inſcriptions ſuivantes :

NESTOR.
C. CÆSARIS. SER.
GERMANICIANUS.
A. SUPELLECTILI. VIXIT. A. XL.

&c — EUMOLPUS. CÆSARIS.
A SUPPELLECTILE.

A *Veſte*, exprimoit l'office de celui qui étoit chargé du ſoin de la garderobe :

BYRÆ. CANACIANÆ. LIVIÆ.
AUG. SER. A. VESTE. MAGN....

&c — ARION. CÆSARIS. N. A. VES
TE. MATUTINA.

A *Voluptatibus*, étoit l'intendant des plaiſirs du Prince. L'empereur lui donnoit des récompenſes lorſqu'il inventoit quelque choſe d'agréable ou de piquant, ſoit pour la table, ſoit pour des plaiſirs d'une autre nature. Tibère créa cet office, comme nous l'apprend Suétone, & le voluptueux Pétrone en fut revêtu ſous le régne de Néron.

A B

AB *Actis fori*, étoit le greffier chargé de rédiger les actes du barreau, les ſentences des juges & d'appeler les cauſes.

AB *Actis ſenatus*, étoit le greffier de cette compagnie. On liſoit ſur un ancien monument : C. PORCIO. C. F. QUIR. X. VIRO. STLITIBUS. IUDICAND. ADJECTO. INTER. QUÆSTOR. AB. ACTIS. SEN.

AB *Admiſſionibus*. C'étoit un office du Palais. On étoit introduit auprès du Prince par le miniſtère des huiſſiers, *admiſſionalex*.

AB *Ægris cubicularium*. On appeloit ainſi l'officier chargé du ſoin des valets-de-chambre malades. Il en eſt fait mention dans une inſcription rapportée par Reineſius.

M. ARELIO. AUG. L.
STEPHANO
AB. ÆGRIS
CUBICULARIOR
VLPIA. ITALIA.
UXOR. B. M. SEC.

AB *Atrio curando*, ou *atrii curandi*, étoit peut-être l'officier appelé *Atrienſis*. Peut-être auſſi inſcrivoit-il cette foule de courtiſans qui rempliſſoient les antichambres, *atrio*; & diſoit-il à ſon maître les noms de ceux qui venoient le ſaluer. Dans le dernier cas, il auroit en auſſi le nom de *Nomenclator*.

AB *Ephemeride*. On trouve ce nom ſur un ancien monument : PROC. AB EPHEMERIDE. C'étoit un affranchi d'Auguſte appelé Théoprépon; il avoit probablement ſoin des choſes qui n'étoient propres qu'à tel ou tel jour; car les Latins rendoient par le mot *diurnum l'ephemeris* des Grecs.

AB *Epiſtolis*. C'étoit le nom du ſecrétaire proprement dit; il écrivoit les lettres de ſon maître, en conſervoit des copies avec les lettres qui lui étoient adreſſées. On lit ſur un marbre à Florence :

JULIÆ. METHÆ
JANUARIUS
AB. EPISTOLIS
CONTUBERNALI
CARISSIMÆ.

Narciſſe avoit cet emploi à la cour de Claude. On le diviſoit quelquefois; car on trouve un ſecrétaire pour les lettres Latines, & un ſecrétaire pour les Grecques :

SEX. POMPEIUS. SEX. F. FELIX
SEX. POMPEI. AB. EPISTVLIS
LATINIS.
L. MUNATI. L. VALERIUS
L. L. STACTUS
NICOMEDI. AB. EPIST. GRÆCIS. —*Spon.*

AB *Hortulo*. C'étoit le jardinier. Spon nous a conſervé deux épitaphes de ces officiers :

POMPEIÆ
PLAICIDIÆ
SEX. POMPEIUS
KARATUS
AB. HORTUL.
SEXTIAN.

&c — C. OCTAVIUS. C. L. PACCIUS
AUG. SER. AB. HORTUL.

AB *Janua*, étoit le portier. Népos, dans la vie d'Hannibal, (*c. 23. n. 4.*) ſe ſert de cette expreſſion.

AB *Ornamentis*. Cette charge de la maiſon d'Auguſte, conſiſtoit à contrôler ou inſpecter tout ce qui étoit ſuſceptible d'arrangement ou d'embelliſſement. On trouve dans Gruter l'épitaphe ſuivante :

D. M.
T. FL. AUG. LIB.
PARTHENOPAEI
POPPEJANI. EUNUCHI
AB. ORNAMENTIS.

AB. Cinquiéme mois de l'année eccléſiaſtique des Hébreux, & l'onziéme de leur année civile. Il répond à une partie du mois de juillet, & au commencement du mois d'août.

AB. Le dernier mois de l'été chez les Syriens. C'eſt le même nom & le même mois que celui dont il eſt parlé dans l'article précédent. Ce mois eſt très-différent du mois *Abib*, qui répond au mois de mars. *Abib* étoit un mois des anciens Hébreux; & il ſe trouve dans l'écriture. *Ab*, au

Digitized by Google

contraite, n'eſt connu que par le Thalmud & les Rabbins.

ABA, dans la Carie. ABEΩN.

Cette ville a fait frapper des Médailles Grecques en l'honneur de M. Aurèle & de Sévère-Alexandre.

ABACÆNUM, en Sicile. ABAK.

Les médailles autonomes de cette ville ſont R. en argent.
RRR. en bronze
O. en or.
Son ſymbole ordinaire eſt un ſanglier. —*Hunter.*

On croit cependant avec fondement que ces Médailles appartiennent à Ænus en Thrace, dont elles portent le nom ſur le revers AINI, & qu'ABAK eſt un nom de magiſtrat. Il ne reſteroit alors d'Abacænum que des Médailles en caractères puniques.

ABADIR, ou ABADDIR, ou ABDIR, eſt le nom d'une pierre que Saturne avala. Ce dieu faiſoit périr tous ſes enfans, ſoit qu'il n'eût reçu de Titanus l'empire du monde que ſous la condition de ne point en élever, ſoit qu'ils dûſſent le détrôner ſuivant l'arrêt des deſtins. Lorſque Jupiter naquit, Cybèle ou Ops, ſa mère, trompa ce père barbare; elle enveloppa de langes la pierre appelée depuis *Abadir*, & la lui préſenta comme ſon fils. Saturne l'avala ſur le champ. Il la rendit ſans doute à la lumière; car on l'honora en Syrie d'un culte particulier. Les Grecs la nommèrent Βαιτύλων; & les Phéniciens *Abadir*, qui, ſelon Bochart, ſignifie pierre ronde.

Le culte dont on honora les pierres, eſt de la plus haute antiquité. Tantôt elles étoient brutes & informes, tantôt elles étoient figurées en cône. Les Arabes firent de ce culte une partie de leur religion. Ils furent imités par les Séleuciens de Syrie, qui adoroient une pierre conique, emblème du Mont Caſius ou de Jupiter de même nom. Leurs Médailles atteſtent cette ſuperſtition. La Vénus de Paphos étoit auſſi adorée ſous la figure d'une pierre taillée en forme de cône. Les premiers Grecs & les Lacédémoniens, entr'autres, rendirent un culte religieux à leurs divinités, qui n'étoient repréſentées que par des colonnes, ou par des troncs bruts & informes. On entrevoit ici l'origine du dieu Terme & de ſon ſimulacre; mais on apperçoit plus diſtinctement encore la marche de la ſuperſtition qui eſt née dans l'Orient, & a propagé ſon empire dans la Phénicie, dans la Grèce & dans preſque tout l'Occident.

Les Mythologues - hiſtoriens trouvent dans *l'Abadir*, ou Βαιτύλων, la viſion de Jacob, la ville à laquelle il donna le nom de Béthel, &c. Mais les étymologiſtes ne reconnoiſſent dans cette fiction qu'une alluſion à pluſieurs racines Phéniciennes ou Chaldéennes relatives aux mots *fils* & *pierre*.

ABADDIR, étoit auſſi, ſelon S. Auguſtin, le nom que les Carthaginois donnoient à certains dieux. *Ab* & *abdir* ſignifient en langue Phénicienne *pere magnifique*. Cette diviſion des divinités Carthaginoiſes rappelle les *dii minorum* & *majorum gentium* des Romains.

ABÆUS, ſurnom donné à Apollon, pris de la ville d'Aba, ou Abée, dans la Phocide, où ce dieu avoit un riche temple & un oracle célèbre, un de ceux que Créſus envoya conſulter. Cet oracle paſſoit pour plus ancien que celui de Delphes.

ABALLO dans les Gaules. ABALLO.

Les Médailles Autonomes de cette ville ſont: RRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

ABANO. Il y avoit dans cet endroit, qui eſt aujourd'hui un village de l'état de Veniſe, des eaux minérales célèbres du temps des Romains: ils l'appeloient *Aponi*, ou *Aponus*. Tibère allant en Illyrie, conſulta l'oracle de Géryon qui étoit auprès de Padoue. Il lui ordonna de jeter des dés d'or dans la fontaine d'*Abano*, pour connoître l'avenir. Suétone dit que de ſon temps on voyoit encore ces dés au fond de l'eau.

ABANTES. C'étoit le nom général que l'on donnoit aux habitans de l'Eubœe. Sortis de Thrace, les Abantes s'établirent dans la Grèce, où ils batirent Abée. Xerxès ayant ruiné cette ville, ils ſe réfugièrent dans l'iſle d'Eubœe, & s'y fixèrent. A l'exemple des Curètes qui avoient habité la même iſle, ils laiſſoient croître leurs cheveux par derrière & les coupoient ſur le front, de peur que leurs ennemis ne puſſent les ſaiſir par la chevelure, & les terraſſer.

ABAPTISTON. Les anciens appeloient ainſi l'inſtrument de chirurgie que nous nommons *Trépan*.

ABAQUE, *abacus*. Ce mot avoit pluſieurs acceptions chez les Romains.

ABAQUE étoit chez les géomètres une table couverte de pouſſière, ſur laquelle ils traçoient des figures: ſouvent ils exprimoient leurs chiffres ſur l'abaque avec de la craie. On lit ſur le tombeau d'une homme de lettres:

SIVE. QUOD. EUCLIDES. ABACO PRÆSCRIPTA. TULISSET.
DELICIAS. HABUI. PARITER. LUSUSQUE. PROCACES. *Ferret.*

L'ABAQUE qui ſervoit à compter, étoit compoſé, chez les Grecs, d'un carré-long, évuidé, ſur lequel étoient tendus des fils auxquels on enfiloit des boules. La manière de s'en ſervir étoit de faire valoir chaque boule une unité, ou une dixaine, & de les ajouter en les réuniſſant, ou de les ſouſtraire en les ſéparant.

Fulvius-Urſinus & Ciaconius conjecturent, d'après d'anciens monumens, que cet Abaque fut connu des Romains; mais ils croyent que l'uſage de compter avec des jetons, *calculi*, prévalut. Le cabinet de Ste. Genevieve renferme cependant un Abaque qui

Digitized by Google

qui paroît Romain. Cette antique, qui eſt peut être unique en France, eſt formée par une plaque de bronze quarrée. On y a pratiqué pluſieurs rangs de lignes évidées, au travers deſquelles paſſent des boutons mobiles, rivés par-deſſous. Des nombres gravés au bas de chaque ligne évidée, expriment les valeurs des différens boutons. De ſorte qu'en les avançant ou en les reculant, on peut faire toutes les opérations de l'arithmétique.

ABAQUE, ou *table de Pythagore*, étoit une table de nombres inventée par ce philoſophe. Comme elle ſervoit à faciliter les opérations de l'arithmétique, il paroît que c'étoit la table ordinaire de la multiplication.

ABAQUE. On donnoit ce nom à la table ou échiquier ſur laquelle on jouoit à différens jeux, ſoit avec des jetons, *calculi*, ſoit avec des eſpèces de dames ou échecs, *latrunculi*.

ABAQUE étoit encore chez les Romains un buffet ou armoire deſtiné à porter ou à renfermer les vaſes dont on ſe ſervoit dans les repas. Ce n'étoit ſouvent qu'une table ſans pied, attachée au mur, & ſuſceptible d'être repliée après le ſervice. Le mot *abaque* étoit uſité chez les Grecs dans l'acception de *buffet*. C'eſt auſſi chez les Grecs-Aſiatiques & les peuples de l'Aſie, que les Romains prirent du goût pour ce meuble, devenu depuis l'objet des recherches les plus diſpendieuſes.

Les Abaques étoient de marbre dans les maiſons de ceux mêmes qui vivoient avec modeſtie & ſimplicité. Tel étoit Horace, qui dit de ſon buffet:

Et lapis albus
Pocula cum cyatho duo ſuſtinet.

On en a trouvé pluſieurs de ſemblable matière dans les maiſons d'Herculanum & de Pompeia. *V.* BUFFET. Tite-Live & Salluſte, parlant du luxe qui ſe répandit dans Rome après la conquête de l'Aſie, & en particulier de l'eſpèce de fureur qui poſſédoit les Romains pour les Abaques, leur reprochent ce goût inconnu aux Cincinnatus & aux Camille. Ils nous apprennent encore que non-contens de les fabriquer du bois le plus précieux, les Romains les faiſoient recouvrir de plaques d'ivoire & de lames d'or.

ABAQUE, *abacus*. Vitruve appelle de ce nom des plaques de bronze quarrées que l'on arrangeoit par compartimens, & dont on incruſtoit les toits des palais ou des maiſons ſomptueuſes. On leur avoit donné le nom d'*Abaques*, à cauſe de leur reſſemblance avec les tablettes de bois ſur leſquelles on calculoit ou l'on jouoit. Lorſque ces plaques de bronze étoient rondes, elles rappeloient l'idée des miroirs, qui avoient ordinairement cette forme chez les anciens, & elles portoient le nom de *ſpecula*. Vitruve (7. 3.) *itaque veteribus parietibus nonnulli cruſtas excidentes pro Abacis utuntur, ipſaque teſtoria abacorum, & ſpeculorum diviſionibus circa ſe prominentes habent expreſſiones.*

ABAQUE, *Abacus* dans Vitruve. On entend par ce mot la partie ſupérieure ou le couronnement du chapiteau de la colonne. Il eſt quarré dans l'Ordre toſcan, le dorique, l'ionique antique, & échancré ſur les faces dans le corinthien & le compoſite. Il porte communément le nom de TAILLOIR, parce qu'étant quarré, il reſſemble aux aſſiettes de bois que l'on nomme ainſi.

ABAQUE, *abacus*, étoit enfin chez les Romains un alphabet ou une table ſur laquelle on traçoit les lettres pour apprendre à lire aux enfans. Les Grecs lui donnèrent le même nom dans leur langue; & c'eſt de leurs deux premières lettres *alpha* & *bêta*, que les modernes ont fait le mot alphabet.

ABARBARIA, étoit, ſelon le Dictionn. Mythologique, la déeſſe du fleuve Nais.

ABARES. C'étoit un reſte des Huns contre leſquels Sigebert alla combattre dans la Thuringe. Ils étoient pour la plûpart d'une taille giganteſque & d'une laideur effroyable. Leur chevelure, très-longue, étoit rejetée ſur les épaules, & ſéparée en treſſes par des cordons, ce qui les rendoit ſemblables aux furies dont la tête étoit hériſſée de ſerpens.

ABARIS, Scythe de nation. On n'eſt pas d'accord ſur le tems où il vivoit; mais l'opinion la plus commune eſt qu'il fut contemporain de Pythagore. Il étoit prêtre d'Apollon Hyperboréen. On dit que ce dieu lui fit préſent d'une flèche d'or qui avoit une vertu merveilleuſe. Abaris étoit porté ſur ſa flèche au milieu de l'air, comme un autre Pégaſe: enſorte que les mers, les rivières & les lieux inacceſſibles aux hommes, ne lui cauſoient aucun retardement. Il ſe mêloit de prédire l'avenir, & ſemoit ſes prophéties par-tout où ſon humeur vagabonde le conduiſoit. Abaris prédiſoit encore, ſelon l'ancienne croyance, les tremblemens de terre, chaſſoit la peſte & appaiſoit les tempêtes; & il fit des ſacrifices dans Lacédémone, qui eurent tant d'efficace, que ce pays là, ſort expoſé à la peſte, n'en fut jamais affligé depuis. Enfin, on diſoit de lui qu'il ne mangeoit jamais. Quelques-uns ajoutent qu'il fabriqua le *palladium* avec un des os de Pélops. (*Voy. Palladium, Pelops.*) Cette opinion le rend bien antérieur à Pythagore.

ABAS, un des Centaures qui combattirent contre les Lapythes: Heſiode le met à la tête de ceux qu'il nomme au nombre de quatre-vingts.

ABAS, fils de Lincée & d'Hypermneſtre, père d'Acriſius & de Prætus, fut le douziéme roi des Argiens.

On lui attribue l'invention du Bouclier.

ABAS eſt auſſi le nom de celui qui ſervoit de devin à Lyſandre, quand il défit les Athéniens en la vingt-ſixiéme année de la guerre du Péloponèſe. Les Lacédémoniens conſacrèrent à cette occaſion pluſieurs ſtatues à Delphes, & joignirent à celle de Lyſandre celles d'Abas & d'Hermon, pilote de ſon vaiſſeau.

Il y a eu pluſieurs autres *Abas*. Par exemple, *Abas*, fils de Neptune & d'Aréthuſe. C'eſt, ſui-

Digitized by Google

vant quelques-uns, de ſon nom que l'Eubée avoit d'abord été appelée *Abantis*. *Abas*, fils de Métanire, ou Méganire ; c'eſt le même que d'autres appellent *Stellés*, que Cérès changea en Lézard parce qu'il s'étoit mocqué d'elle. Voyez *Méganire* & *Stellio*.

ABASCANTIANUM *balneum*. *Voir* ce dernier mot.

ABASSUS, en Phrygie, ABACCHNON.

On a des Médailles impériales Grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Septime-Sévère.

ABASTER, eſt, ſelon Bocace, le nom d'un des trois chevaux qui tiroient le char de Pluton ; il ſignifie *noir*. Claudien le nomme ALASTOR. *V. ce mot.*

ABATON. Les Rhodiens appelèrent de ce nom un édifice conſtruit pour ôter la vue des deux ſtatues élevées par Artémiſe, reine de Carie. Cette princeſſe ayant pris Rhodes, voulut éterniſer ſa victoire. Elle fit élever un trophée avec deux ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit la ville captive, & l'autre étoit ſon portrait. Les Rhodiens ſecouèrent le joug de ſa domination, & ils n'oſérent renverſer ce témoignage honteux de leur défaite, parce que la ſuperſtition défendoit de violer un monument conſacré à quelque divinité. Mais ils conſtruiſirent à l'entour un édifice ſi élevé, qu'il déroboit entièrement la vue du trophée, & ils défendirent d'y entrer : d'où lui vint le nom grec ἄβατος, *où l'on ne va point.*

ABATOS, iſle d'Égypte dans le Palus de Memphis, ou lac Mœris. Elle étoit renommée par ſon lin, ſes feuilles de Palmier, dont on ſe ſervoit pour écrire, & principalement par le tombeau du roi Oſiris, qui dans la ſuite fut tranſporté à Abyde ou Abydos d'Egypte. Lucain en fait mention *lib.* x.

Hinc Abaton, quam noſtra vocat veneranda vetuſtas, Terra potens.

Il ne faut pas la confondre avec le rocher ABATOS, voiſin de l'iſle de Philé, ſur les confins de l'Egypte & de l'Ethiopie, où la crue du Nil commençoit à ſe faire ſentir. Les prêtres ſeuls avoient droit d'y entrer ; d'où lui venoit ſon nom, qui, en Grec, ſignifioit *lieu où l'on ne va point, où il n'eſt pas permis d'aller :* c'eſt pourquoi on donne quelquefois ce nom au ſanctuaire des temples. Pluſieurs ont cru que l'*Abatos* dont il s'agit, étoit le tombeau d'Oſiris. Sénèque en parle dans ſes *quæſt. natur. l.* 4, *c.* 6.

ABAZEA. *Voy.* SABASIEN.

ABBŒTUM, en Myſie. ABBAITON.

Les Médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

ABDERA, dans la Boétique.

Cette ville a fait frapper des Médailles latines en l'honneur de Tibère.

ABDÈRE, jeune homme ami d'Hercule, & ſon compagnon d'armes. Le héros après avoir enlevé les cavales de Diomède, roi de Thrace, les conduiſit ſur le bord de la mer, où ſa flotte l'attendoit. Il en donna la garde à Abdère, tandis qu'il étoit occupé lui-même à ſe débarraſſer des Biſtons, qui l'avoient pourſuivi pendant cette expédition. Les cavales, accoutumées à ſe nourrir de chair humaine, dévorèrent le jeune homme. Hercule, pour ſe conſoler de la perte de ſon favori, bâtit la ville d'Abdère dans l'endroit où il fut enterré. Il y a des Auteurs qui ont dit qu'Abdère étoit un ſerviteur de Diomède, tué par Hercule avec ſon maître. Voy. *Diomède.*

L'infortune du malheureux Abdère eſt dépeinte ſur une belle pierre gravée du baron de Stoſch, que Winkelmann a publiée dans ſes *monumenti inediti.*

ABDÈRE, ſœur de Diomède, roi des Thraces-Biſtons. Elle donna, ſuivant quelques-uns, ſon nom à la ville qui le porte. Goltzius rapporte une Médaille qui, ſi elle étoit authentique, pourroit faire penſer, comme l'obſerve *Lucas Holſtenius*, que c'étoit l'opinion des Abdéritains eux-mêmes. Cette Médaille porte la figure d'une femme avec la légende ΑΒΔΗΡΑΣ ΚΟΡΑΣ, *Abderæ Virginis.*

ABDÈRE, ville maritime de Thrace. Les habitans de cette ville avoient la barbare coutume de dévouer à certains jours, pour le ſalut de tous les citoyens, quelques malheureux Abdéritains, qu'on aſſommoit à coups de pierre. Ovide (*in ibim*) parle de cette coutume dans les malédictions qu'il donne à ſon ennemi. Mais rien n'eſt plus étrange que la maladie qui régna, dit-on, pendant quelques mois dans Abdère. On y avoit repréſenté l'Andromède d'Euripide ; ce ſpectacle, qui ſe donna dans l'été, remua tellement l'imagination des Abdéritains, qui, pendant toute la pièce, furent expoſés à un ſoleil ardent, que la plûpart ſortirent du théâtre ſaiſis d'une violente fièvre. Ils parcoururent toutes les rues en déclamant de longues tirades d'Euripide, & faiſant des exclamations tragiques. Cela dura juſqu'à l'hiver, qui fut très-froid, & plus propre par-là à faire ceſſer cette rêverie. Lucien a décrit les ſymptômes de cette prétendue maladie. Sur l'origine de cette ville qui a partagé les écrivains, *Voy.* les deux articles précédens. On avoit élevé dans Abdère, un temple en l'honneur de Jaſon. Parmenion le fit détruire.

ABDERE, en Thrace. ABAIPITEON.

Le type ordinaire de cette ville eſt un griffon.

Ses Médailles autonomes ſont :

O. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

On a des Médailles impériales Grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Veſpaſien, de Tite, d'Antonin le Pieux & de M. Aurèle.

ABEILLE. Les anciens ont débité beaucoup

Digitized by Google

de fables sur cet utile insecte. On doit cependant en être moins étonné que de la connoissance détaillée qu'ils avoient acquise de ses métamorphoses & de son industrie. Les écrivains qui en ont parlé, racontent des choses incroyables sur l'ardeur & la constance avec lesquelles on avoit étudié les abeilles. Elles occupèrent pendant soixante ans Aristomaque ; & Hillicus se retira dans les forêts pour les étudier dans l'état de liberté. Les deux philosophes écrivirent, selon Pline, sur *la nature des abeilles* ; & l'on croit que les hommes apprirent d'eux à les rassembler & à profiter de leurs travaux.

Aristote les observa long-temps ; & ses observations furent ornées par Virgile des charmes de la poésie. Mais Pline, en les répétant & les insérant dans son vaste recueil, leur imprima ce caractère de gravité & de vérité qui convient seul à l'Histoire naturelle. On cessa de croire que les abeilles eussent contraint autrefois les habitans de Rochus à abandonner leur patrie, & à s'établir dans un autre climat. Celles de Crète furent dispensées de se charger d'un petit caillou en guise de lest, lorsqu'elles eurent à voler par-dessus un terrein avancé dans la mer, ou à traverser des contrées orageuses.

La douceur du miel, qui servoit chez les anciens aux mêmes usages que le sucre chez les modernes, fit prendre les abeilles pour le symbole de l'éloquence douce & insinuante. On prédit que Platon seroit un jour célèbre par la douceur de son élocution, en voyant des abeilles se reposer sur sa bouche pendant qu'il dormoit dans son berceau. Les Grecs se plaisoient à raconter que Pindare ayant été exposé dans un bois, avoit été nourri de miel par des abeilles sauvages. L'élégance & la douceur du style de Xénophon, le firent appeler l'abeille Athénienne. On donna le nom de Melissa, *abeille* en Grec, aux prêtresses de Cérès & ensuite, par extension, à celles des autres divinités, parce qu'on exigeoit d'elles l'activité, la pureté & la vigilance des abeilles. Quelques écrivains donnent à cette dénomination une autre origine. *Voy.* MELISSA.

Une ancienne peinture qui représentoit un nymphée, ou l'un de ces antres consacrés aux mystères des nymphes, fait voir une abeille placée à l'entrée de la caverne. Le peintre l'y avoit mise sans doute pour exprimer le soin avec lequel on devoit éloigner les profanes de ces lieux sacrés, comme la vigilante abeille chasse loin de ses ruches les insectes destructeurs.

Les abeilles n'étoient pas chez les Romains d'un bon augure, comme elles l'avoient été dans la Boétie & dans l'Attique. Plutarque nous apprend dans la vie de Brutus, que leur apparition dans le commencement d'une entreprise, annonçoit quelque chose de funeste. C'est pourquoi Appien (*Lib. 2. Bell. Civil.*) remarque soigneusement qu'un essaim d'abeilles se posa sur les autels la veille de la bataille où les habitans de Pharsale virent Pompée défait & mis en fuite.

ABEILLES, nourrices de Jupiter. Des ruches d'abeilles ayant été trouvées dans l'antre de Dicté, où Jupiter avoit été nourri, aussitôt on compta les abeilles au nombre des nourrices du dieu. On racontoit même que quatre hommes étant un jour entrés dans cet antre, pour dérober les ruches, Jupiter fit gronder son tonnerre, & lança ses foudres contre les sacrilèges.

ABEILLE, elle étoit le symbole d'Ephèse.

On la voit ordinairement sur les Médailles autonomes, & sur celles d'Elyrus, d'Iulis, de Prænus.

ABELLA, dans la Sicile.

Goltzius seul a publié des Médailles impériales Grecques de cette ville.

ABELLIO. Dieu des Gaulois. On a trouvé près de Comminges, dans l'ancienne Novempopulanie, trois inscriptions antiques, où il est fait mention de cette divinité. En voici une que Gruter a rapportée :

DEO
ABELLIO
NI
MINUCIA
JUSTA
V. S. L. M.

Les deux autres n'apprennent rien de plus sur Abellio. Bouche croit (*Hist. de Provence, t. 1. p. 61.*) que son nom vient de quelque lieu appelé Abellio, & célèbre par ce culte. Vossius (*de Idolol. L. 11. c. 17.*) le reconnoit pour le soleil. Il a, selon lui, pris le nom d'Abellio de celui de *Belus*, donné au soleil par les Pamphyliens & les Crétois, comme on l'apprend d'Hesychius. Quoi qu'il en soit de ces opinions, on ne sait rien de cette divinité Gauloise que son nom *Abellio*.

ABEONA & ADÉONA, étoient, selon S. Augustin seul, des déesses qu'on invoquoit, l'une pour aller, l'autre pour revenir, selon la signification des mots Latins, *adire* & *abire*, aller & revenir.

ABGARE, roi d'Edesse & d'Osrhoene. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΒΓΑ.

Ses Médailles au revers de Commode, sont :

RRR. en bronze.

—Au revers de Septime-Sévère, sont :

C. en bronze.

—Au revers de Gordien, sont :

C. en bronze.

—Avec Manuus, son fils, elles sont :

RRRR. en Bronze.

O. en or.

O. en argent.

Il porte une tiare semblable à celles des rois Parthes.

ABIA, sœur & nourrice d'Hillus, fils d'Hercule. Elle se retira à Hiré, où elle consacra un temple à Hercule. C'est pourquoi Crespho nte

Digitized by Google

lui fit rendre dans la suite plusieurs honneurs; entr'autres il donna son nom à la ville.

ABIB. Nom que les Hébreux donnoient au premier mois de l'année sacrée. Il répond à la fin du mois de mars, & au commencement d'avril. On donna dans la suite à ce mois, le nom de *Nisan*.

ABIENS. C'étoient entre les Scythes, d'autres disent entre les Thraces, des peuples qui faisoient profession d'un genre de vie austère, dont Tertullien fait mention (*lib. de Præscr. cap.* XLII.), que Strabon loue d'une pureté de mœurs extraordinaire, & qu'Alexandre *ab Alexandro* & Scaliger ont jugé à propos d'appeler du nom de philosophes, enviant, pour ainsi dire, aux Scythes une distinction qui leur fait plus d'honneur qu'à la philosophie, d'être les seuls peuples de la terre qui aient à peine connu des poëtes, des philosophes, des orateurs, & qui n'en ayent été ni moins honorés, ni moins courageux, ni moins sages. Les Grecs avoient une haute estime pour les Abiens, & ils la méritoient bien par je ne sais quelle élévation de caractère, & je ne sais quel degré de justice & d'équité dont ils se piquoient, singuliérement envers leurs compatriotes, pour qui leur personne étoit sacrée. Que ne devoient point être aux yeux des autres hommes, ceux pour qui les sages & braves Scythes avoient tant de vénération ! Ce sont ces Abiens, je crois, qui se conservèrent libres sous Cyrus, & qui se soumirent à Alexandre. C'est un grand honneur à Alexandre, ou peut-être un reproche à leur faire (*Diderot.*)

ABILA, dans la Cœlésyrie.

On a des Médailles impériales Grecques de cette ville, frappées en l'honneur de L. Verus & de Commode.

ABLEGMINA & ALBEGMINA. On entendoit par ce mot les parties des victimes que l'on réservoit pour les dieux. Elles étoient mises à part, ou séparées: ce qui s'exprimoit par le mot *ablegare* chez les Latins, & ἀπαίρειν chez les Grecs. Festus dit: *ablegmina, partes extorum, quæ diis immolabant.* Tertullien (*Apolog. c.* 13.) raille les payens sur les victimes & les *ablegmina: non dico, quales fitis in sacrificando, cùm enecta & tabidosa quæque mactatis, cùm de opimis & integris supervacua quæque tractatis capitula & ungulas, quæ comi quoque pueris, vel canibus destinassetis.* » Je ne parle pas de vos sacrifices, des animaux malades ou blessés que vous offrez pour victimes, & des parties que vous réservez pour les dieux, quand les victimes sont grasses & saines. Ne fautce pas le crâne & les pieds, que vous ne donneriez à manger chez vous, qu'à vos domestiques ou aux chiens?»

ABLUTIONS. *Voy.* PURIFICATION.

ABOLLA, en Sicile. ABOA.

Les Médailles autonomes de cette ville, sont:

O. en or.

O. en argent.

Unique en bronze... *Torremusa.*

ABOLLA. Les avis sont partagés sur cet habillement des Romains. Papias l'a confondu mal-à-propos avec la Toge; car Varron (*apud Non. xiv.* 9.) le met en opposition avec elle: *Abolla, vestis militaris. Varro cosmotoryne. Toga detracta est, & abolla data est ad turbam* (*ou tubam*) *mihi, fera militia munera belli ut præstarem.* Martial a fait la même chose (*lib.* 8. 49. 9.)

Nescit, cui dederit Tyriam, Crispinus, abollam,
Dum mutat cultus, induiturque togam.

L'Abolla n'étoit pas un habillement de sénateur, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu, puisque la Toge qui vient d'être mise en opposition avec elle, formoit l'habit des Consulaires. C'étoit un surtout (*pallium*) long & ample, qui se replioit en deux, comme s'il eût été double, & dont les soldats & les philosophes faisoient usage hors de Rome.

Saumaise (*de Mod. usur, c.* 3.) dit que les gouverneurs de provinces & même les préfets de Rome, portoient l'Abolla quand ils siégeoient dans les tribunaux. C'est à cela que Juvénal fait allusion, selon lui, lorsqu'il appelle *facinora majoris abollæ*, les crimes extraordinaires qui étoient du ressort des grands juges, ou des juges portant l'Abolla. Pithœus combat avec raison cette opinion de Saumaise. On sait en effet que les gouverneurs portoient la prétexte dans leurs provinces. Ils partoient à la vérité de Rome vêtus du paludament; mais ils s'acquittoient de leurs fonctions avec la prétexte dans les villes de leurs départements. Qui peut croire d'ailleurs, que le préfet de Rome rendit ses jugemens avec un habillement de soldat ou de voyageur? Juvénal parle aussi de l'Abolla du préfet Pegasus. On observera sur ce passage qu'il ne le peint pas dans l'instant où il montoit sur son tribunal, mais dans le moment où il partoit pour Albano, comme un simple justiciable, revêtu de l'habit des philosophes.

ABONDANCE, divinité allégorique qu'on trouve personnifiée dans les anciens monumens, mais qui n'a jamais eu ni temple, ni autel. On la représente sous la figure d'une belle femme, couronnée d'une guirlande de fleurs. Elle tient de la main droite une corne remplie de toutes sortes de fruits, penchée vers la terre; & de l'autre main un faisceau d'épis de plusieurs sortes de grains, dont la plupart tombent pele-mêle. Cette figure accompagne assez souvent les images des dieux & des héros, pour marquer l'abondance procurée par la bonté des dieux & par la valeur des héros; quelquefois même on en voit deux pour marquer une abondance extraordinaire. *Voy.* AMALTHÉE, ACHELOUS, CORNE D'ABONDANCE, EUTHÉNIE.

On place sur les Médailles aux pieds de l'abondance, un boisseau d'où sortent des épis, & un pavot, symbole de la fécondité. Quelquefois on

Digitized by Google

apperçoit près d'elle un vaiſſeau, pour déſigner le bled que le prince avoit fait venir des pays éloignés.

ABONOTICHUS, dans la Paphlagonie. ΑΒΩΝΟΤΕΙΧΙΤΩΝ.

On a des Médailles impériales Grecques de cette ville, frappées en l'honneur d'Antonin & de M. Aurèle.

ABORIGÈNES & ABORIGINES. Ce nom exprime aujourd'hui tous les premiers peuples d'un pays en général, par oppoſition aux nouveaux habitans, qui ſont venus s'y établir à différentes époques. Il ne déſignoit communément, chez les anciens, que deux peuples en particulier, les premiers habitans de la Grèce, & ceux de l'Italie, ou les Pélaſges & le peuple qui a précédé les Etruſques.

Nous commençons par faire connoître ces derniers, parce que les différentes opinions ſur l'étymologie de leurs noms, jetteront du jour ſur leur origine prétendue. Aurelius Victor les appelle Aborigènes, comme ſi l'on diſoit *Aberorigines*, vagabonds, de *ab* & *erro*, j'erre çà & là; il croit que des Scythes venus dans cette partie de l'Italie, en ont été les premiers habitans. Iſidus eſt du même ſentiment.

S. Jérôme dit qu'ils ont été appelés Aborigènes, parce qu'ils n'avoient point d'origine, de l'*a* privatif, & d'*origo*: c'eſt-à-dire, qu'ils étoient originaires du pays, & ne deſcendoient pas d'une colonie arrivée poſtérieurement; ou, comme dit Denis d'Halicarnaſſe, qui rapporte ce ſentiment ſans l'embraſſer, parce qu'ils furent les chefs de la poſtérité des anciens habitans. Virgile ſemble être du même ſentiment (*Æneid. lib.* 8. 177.)

Saturnusque ſenex, janique biformis imago,
Veſtibulo aſtabant, aliique aborigine Reges.

Servius remarque ſur ces vers, que *aborigine Reges*, eſt mis pour *aboriginum Reges*; & Pline (*lib. IV.*) appelle les Tyriens, *aborigines* de Cadix, parce qu'ils en étoient les fondateurs.

Denis d'Harlicarnaſſe croit qu'ils ont été appelés Αὐτόχθονες, parce qu'ils habitoient les montagnes, Ἀπὸ τῶν ὀρέων, *à montibus*. Virgile ſe rapproche auſſi de cette opinion (*Ædeid. lib.* 8. 321.)

Is genus indocile ac diſperſum, montibus altis
Compoſuit, legeſque dedit.

Danet a cherché une étymologie relative aux *montagnes*, dans la langue Hébraïque.

C'eſt à l'exemple de ceux qui, reconnoiſſant Cham pour le Saturne des Egyptiens, croyent que ce fils de Noë raſſembla divers peuples errans, & les conduiſit en Italie. Tite-Live & Denis d'Halicarnaſſe, aſſurent avec plus de raiſon & de vraiſemblance, que les Aborigènes de l'Italie, étoient venus d'Arcadie ſous la conduite d'Œnotrus, fils de Lycaon, ſeize âges ou générations après la guerre de Troye. Quelques écrivains, toujours occupés des Hébreux, aſſurent que ces Aborigènes étoient des Phéniciens ou des Chananéens chaſſés par Joſué. Jean Ficard les reconnoit avec plus de fondement pour une colonie Gauloiſe (*Celtopædiæ v.*) Il établit ſon opinion ſur différens témoignages de Caton, de Solin, & même d'un célèbre hiſtorien Grec, Timogène, dont Suidas nous a conſervé des fragmens.

Les Egyptiens & les Scythes ſe croyoient le premier peuple du monde, & aſſuroient qu'ils étoient *Aborigènes*, ou nés dans le pays qu'ils habitoient. Les Pélaſges, ou Grecs intérieurs à la guerre de Troye, c'eſt-à-dire, aux monumens littéraires connus, avoient des prétentions plus ridicules encore. Les Arcadiens ſe donnoient le nom de προσελήνοι, nés avant la lune. Les Athéniens aſſuroient hardiment qu'ils avoient été formés avant le ſoleil, & ils ſe nommoient Γηγενεῖς, enfans de la terre. Ces traditions vaines annoncent qu'il ſeroit impoſſible de lever le voile dont ſont couverts les premiers tems de la Grèce & le berceau des Aborigènes Grecs.

ABORIGÈNES. Les plus anciens monumens de l'art, ceux que l'on peut également donner aux Aborigènes d'Italie, avant les Etruſques, & aux Pélaſges, ſe reſſentent toujours de la ſource Egyptienne. Il eſt à préſumer que la poſition des premiers entre les deux mers de l'Italie, leur avoit rendu la communication facile avec l'Egypte; mais il faut convenir que leur imitation n'a jamais été ſervile, & que les Etruſques, leurs ſucceſſeurs, ont toujours conſervé leur propre manière. En effet, on remarque dans leurs monumens, l'impreſſion qu'ils ont reçue de l'Egypte & de la Grèce; on entrevoit le tems auquel cette nation a été frappée des idées d'Homère; on reconnoit l'uſage qu'elle en a fait; on peut même comparer les monumens de l'un & de l'autre peuple, lorſqu'ils ont traité le même ſujet: l'on eſt par conſéquent à même de découvrir, d'une manière un peu vague, à la vérité, les idées qui leur étoient propres, par des exemples répétés, c'eſt-à-dire, par la comparaiſon d'un très-grand nombre de monumens. Ce ſecours manque entièrement à l'égard des Aborigènes & des Pélaſges: on ſait qu'ils ont exiſté: on trouve des ouvrages qu'ils doivent avoir fabriqués; mais comment diſtinguer leur date générale & particulière? Comment oſer étendre & propoſer des conjectures, quand on ne peut s'appuyer ſur aucune différence? Les hiſtoriens ſe ſont peu occupés de ces peuples, qui d'ailleurs n'ont pas joué un grand rôle dans le monde. Il eſt donc naturel de donner indifféremment à la nation la plus éclairée, la plus connue, enfin, à celle qui a occupé à ſon tour les mêmes provinces, toutes les antiquités trouvées dans ces cantons, d'autant même qu'elles préſentent une reſſemblance aſſez ſenſible avec les premières & les plus anciennes des Etruſques. (*Caylus IV. p.* 74.)

Digitized by Google

ABRACADABRA, parole magique, qui étant répétée dans une certaine forme, & un certain nombre de fois, étoit supposée avoir la vertu d'un charme pour guérir les fièvres, & pour prévenir d'autres maladies.

D'autres superstitieux écrivoient ce mot *abracadabra*, parce qu'on le trouve ainsi figuré dans les anciens Mss. ABRACADABRA où l'S est représentée par l'ancien *sigma* C. Voici la manière dont il faut écrire ce mot mystérieux pour qu'il produise ces merveilleux effets :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Serenus-Sammonicus, ancien médecin, sectateur de l'hérétique Basilide, qui vivoit dans le deuxième siècle, a composé un livre des préceptes de la médecine en vers hexamètres, sous le titre *de medicina parvo pretio parabili*, où il marque ainsi la disposition & l'usage de ces caractères.

Inscribes charta quod dicitur ABRACADABRA,
Sapius & subter repetes, sed detrahe summam,
Et magis atque magis desint elementa figuris,
Singula qua semper rapies & cætera figes,
Donec in angustum redigatur littera conum;
His lino nexis collum redimire memento:
Talia languentis conducent vincula collo,
Lethalesque abigent (miranda potentia) morbos.

Wendelin, Scaliger, Saumaise & le P. Kircher, se sont donné beaucoup de peine pour découvrir le sens de ce mot. Delrio en parle, mais en passant, comme d'une formule connue en magie, & qu'au reste il n'entreprend point d'expliquer. Ce que l'on peut dire de plus vraisemblable, c'est que Serenus forma le mot *d'Abracadabra*, sur celui *d'Abrasax* ou *Abrasax* ou *Abraxas*, & s'en servit comme d'un préservatif ou d'un remède infaillible contre la fièvre. *Voy.* ABRAXAS.

Quant aux vertus attribuées à cet amulette, le siècle où nous vivons est trop éclairé pour qu'il soit nécessaire d'avertir que tout cela est une chimère. *(Mallet.)*

ABRAHAM. (Ère d')

L'ère d'Abraham, qui commence à la vocation de ce patriarche, précède l'incarnation de 2015 ans, & commence au 1 octobre; de manière que le 1 octobre qui devance immédiatement notre ère vulgaire, est le commencement de l'an 2016 d'Abraham. C'est l'ère d'où part Eusèbe dans sa chronique, & que suit Idacius dans la sienne.

ABRAXAS & ABRASAX. Basilide, hérétique qui vivoit sous Hadrien, & ses sectateurs, donnoient ce nom au dieu tout-puissant, duquel les autres n'étoient que des émanations. Il contenoit sept anges, qui présidoient au sept cieux, avec leurs 365 vertus; ce qui étoit même figuré par les valeurs numérales des sept lettres de son nom Ἀβρασαξ, qui, étant additionnées, formoient le nombre de 365. Saumaise prétend que ce nom étoit purement Egyptien, & qu'il faut le prononcer *Abrasax*, & non pas *Abraxas*. Il ajoute que ce prétendu dieu étoit communément représenté sous la figure d'un homme armé d'une cuirasse, tenant un bouclier d'une main & un fouet de l'autre; il avoit la tête d'un roi, & pour pieds des serpens. S. Jérôme, & après lui plusieurs auteurs, ont cru que ce dieu n'étoit autre chose que Mithras, c'est-à-dire, le soleil. *Voy.* MITHRAS.

Les écrivains ecclésiastiques de tous les siècles ont écrit fort au long sur les erreurs des Basilidiens & des Gnostiques, & sur la nature de leur puissance, ou divinité *Abrasax*. Ces discussions ne sont point de notre ressort; nous n'en extrairons que les notions relatives à la mythologie, ou aux arts des anciens.

Basnage dit dans *l'histoire des juifs*, t. 3. p. 2 p. 700: » *Abraxas* tire son origine des Egyptiens, » puisque l'on voit un grand nombre d'amulettes » sur lesquels est un harpocrate assis sur son » lotus & le fouet à la main, avec le mot d'*Abra*» *sax.* ». Cette conjecture de Basnage est évidemment prouvée par le mot *Abracadabra*, formé sur celui d'*Abrasax*, & qui, répété plusieurs fois, écrit sur du parchemin en forme de pyramide renversée, passoit pour un remède contre la fièvre. La preuve que cette superstition venoit des payens, est que le Poete médecin Serenus-Sammonicus, précepteur du jeune Gordien, le plus ancien auteur qui ait parlé de ce prétendu remède, ne peut avoir fait profession du christianisme. Mais ce qui confirme plus solidement le sentiment de Basnage, c'est un Talisman que l'on voyoit autrefois dans le cabinet de Ste. Geneviève. En voici l'inscription : ΑΒΡΑΣΑΞ. ΑΔΩΝΑΙ. ΔΑΙΜΟΝΩΝ. ΔΕΣΠΑΙ. ΔΥΝΑΜΕΙΣ. ΦΥΔΑΞΑΤΕ. ΟΥΛΙΑΝ. ΠΑΥΛΕΙΝΑΝ. ΑΠΟ. ΠΑΝΤΟΣ. ΚΑΚΟΥ. ΔΑΙΜΟΝΟΣ, c'est-à-dire, *Abraxas Adonai, ou seigneur des démons, bonnes puissances, préservez Ulpia Paulina de tout méchant démon*: formule qui ressent fort le paganisme.

» Je crois, dit de Beaufobre, dans l'histoire du Manichéisme, qu'*Abraxas*, ou *Abrasax* est composé de deux mots Grecs. Le premier est Ἀβρα, qui a diverses significations, mais entr'autres, celle de *beau*, de *magnifique*. C'est une épithète ou un attribut du dieu appelé *Jao*, comme on le voit dans l'oracle d'Apollon de Claros, rap-

Digitized by Google

porté par Macrobe.... On y traduit ordinairement ἄϐρα l'*mi* par *Mollis Jao*, ce qui ne veut pas dire une divinité molle & foible, mais une divinité qui fournit aux hommes toutes les délices de la vie, & qui préside à l'automne, saison des vins & des fruits.... Ἄϐρα, signifie aussi *beau, majestueux, superbe* : de-là vient l'ἀϐρωσύνη d'Euripide, pour dire une *démarche superbe, majestueuse*... Dans les vers de l'oracle de Claros, *Jao* est Bacchus; mais Bacchus est le soleil, comme Macrobe l'a fait voir.... Quoi qu'il en soit, ἄϐρα est une épithète du soleil. Le second mot Grec dont *Abrasax* est composé, est celui de *Sao*, ΣΑΩ, qui est souvent employé dans Homère, & qui veut dire *sauver* ou *guérir*, ou celui de *Sa*, ΣΑ, qui signifie *salut, santé*. Ainsi *Abrasax* voudroit dire à la lettre le *beau*, le *magnifique sauveur, celui qui guérit les maux & qui en préserve.* »

Il détaille ensuite fort au long les preuves qui établissent l'identité d'*Abrasax* ou du *magnifique sauveur*, avec le soleil. Nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage.

» On comprend avec peine, dit le comte de Caylus (R. 6. pl. 19.) comment Chiffler, Kircher, Hardouin, Jablonski même, & tant d'autres savans, ont pû se persuader que des chrétiens, & des chrétiens des premiers siécles, ayent jamais adopté des témoignages d'idolâtrie si constans & si positifs, au point de les porter sur leurs personnes. Cette seule reflexion de M. de Beausobre a suffi pour me convaincre & me ramener à son sentiment (Hist. du Manich. 2. p. 50.) Je renvoie les plus opiniâtres à la lecture de cet auteur; pour moi je suis persuadé, d'après ce savant homme, que la superstition pour la santé conservée par des paroles, utiles pour préserver des malheurs, enfin pour toutes les autres foiblesses de l'esprit humain, a fait des progrès chez les Egyptiens lorsqu'ils ont communiqué, dans les tems postérieurs à leur égard, avec les nations étrangères, ce qui doit avoir précédé l'ère chrétienne.

Les charlatans & les empyriques auront profité, sans doute, des notions mal entendues de la religion des juifs, & ces idées leur étoient apparemment plus avantageuses; d'ailleurs, les caractères Grecs mêlés dans ces objets de superstition, prouvent que le culte Egyptien étoit fort altéré; nous voyons même, par le travail & le goût de ces folies, qu'il ne faut point les chercher dans les tems anciens de l'Egypte; mais comme l'esprit humain s'est toujours contenté de changer d'objet, je ne crois pas que les Egyptiens fussent dépourvus de superstition dans le tems de leur splendeur. Nous ne connoissons que très-imparfaitement celles dont ils étoient prévenus, & nous en ignorons tous les détails: les signes & les caractères sacrés, joints à leurs amulettes formés en scarabées, ou autrement, pouvoient entretenir leur foiblesse à cet égard; mais en général tout est confondu aujourd'hui dans le culte par rapport à nous.

Je finis cette digression ou plutôt cet hommage à la vérité, en disant que ces *Abraxas* sont constamment liés au culte Egyptien, qu'ils en dépendoient absolument; que par conséquent ils étoient des monumens de l'idolâtrie la plus pure, & que jamais aucune secte de chrétiens n'a pu les admettre pour quelque motif que ce puisse être. »

» Les Basilidiens, ajoute le même auteur, (R. 2. p. 29.) ou les Gnostiques, chrétiens hérétiques du premier siécle, qui vivoient en Egypte, voulant avoir entr'eux des marques certaines de reconnoissance, & des signes qui leur assurassent l'hospitalité, signes appelés *Tessera* par les Romains, qui en portoient aussi, ont adopté la plus grande partie des pierres anciennement travaillées par les Egyptiens, & les tables des scarabées. Quelques-unes de ces tables étoient nues & sans ornement, comme on en trouve encore aujourd'hui. Ils les ont remplies en tout sens de mots bisarres, & de caractères Grecs, Cophtes & Hébreux, qui n'avoient de signification que pour eux, & dans lesquels on pouvoit reconnoître la religion qu'ils professoient. Souvent, pour rendre encore ces caractères plus inintelligibles, ils les ont placés aux côtés de différentes figures, antiques à leur égard, que ces tables portoient déjà. (*Voy.* son Recueil sixiéme, pl. 40. n°. 4.)

Ces pierres, qui forment un assemblage bisarre, sont répandues dans tous les cabinets de l'Europe, & connues sous le nom d'*Abraxas*. Elles ne sont recommandables qu'autant que les desseins Egyptiens peuvent encore s'y distinguer. Considérées sous ce point de vûe, elles ont une sorte d'utilité, & mériteroient plus d'attention de la part des curieux, qui peut-être les négligent un peu trop. »

ABREVIATIONS. Dès les premiers tems, ceux qui ont exercé l'art d'écrire, ont inventé divers moyens, soit pour diminuer la peine du travail, soit pour rendre l'écriture plus prompte & plus expéditive, & la renfermer dans un plus petit espace. Souvent ils ont cherché à la rendre énigmatique, afin d'en dérober la connoissance au vulgaire. Ils ont parfaitement réussi en introduisant l'usage des sigles, des lettres monogrammatiques & conjointes, des chiffres, des notes appelées tyroniennes, & des abréviations variées à l'infini. En général, ils ont peint les mots en abrégé, en supprimant plusieurs lettres, auxquelles ils ont souvent substitué divers signes pour avertir de la suppression. Ensuite ils ont abrégé les lettres mêmes par des retranchemens de jambages, & des conjonctions perpétuelles. La premiere méthode, fort étendue, est appelée par les savans βραχυγραφία, l'art d'écrire par abréviations, & la seconde ταχυγραφία, c'est-à-dire, l'art d'écrire promptement.

Digitized by Google

» La manière la plus commune d'abréger l'écriture chez les anciens, eſt celle où l'on conſerve une partie des lettres qui expriment les mots, en même-tems qu'on ſubſtitue certains ſignes à celles qu'on ſupprime. Ces abréviations, qui viennent des ſigles, furent d'abord conſacrées aux noms propres, à certains mots & à certaines phraſes. Elles reçurent différentes formes, & ſe multiplièrent ſurtout dans les écritures du moyen & du bas-âge. Si l'on ne ſe fait une habitude de les déchiffrer, il eſt très-difficile de les entendre & de lire les mſſ. & les diplômes. En faveur de ceux qui s'appliquent à l'étude de ces monumens, pluſieurs antiquaires ont formé des recueils d'abréviations latines, rangées par ordre alphabétique, & ſuivies de leur explication. Celles que Baringius publia à Hanovre en 1737, dans ſon livre intitulé : *Clavis diplomatica*, rempliſſent dix-huit pages in-4°. à trois colonnes. Les caractères en ſont gothiques, & ne remontent pas plus haut que le treizième ſiècle. L'abbé Godefroi de Beſſel (Chronic. Godwic. p. 51) a donné dans une demie page in-folio, les abréviations les plus ordinaires des manuſcrits du onzième ſiècle. Celles des chartes d'Ecoſſe occupent 40 pag. in-folio dans le *tréſor choiſi des Diplômes & des Médailles*, publié par M. Anderſon. Ce beau recueil d'abréviations, repréſentées ſuivant l'ordre alphabétique, ne commence qu'à la fin du onzième ſiècle. Mais on n'a rien de plus étendu ni de plus parfait en ce genre, que le *Lexicon diplomaticum* de M. Walter, où ſont renfermées 225 planches d'abréviations expliquées. Le ſavant diplomatiſte a marqué le ſiècle où chacune d'elles étoit en uſage, en commençant au huitième, & finiſſant au ſeizième. Notre littérature Françoiſe manque encore d'un pareil ouvrage, dont la néceſſité ſe fait ſentir vivement à ceux qui veuleut déchiffrer les anciennes écritures, & travailler dans les archives. »

» Au moyen d'un dictionnaire d'abréviations, fait ſur les mſſ. & les chartes de France, on ſurmonteroit ſans peine bien des difficultés, & l'on éviteroit de prendre un mot pour un autre, mépriſe qui change ſouvent le ſens d'une phraſe. Combien d'erreurs n'a pas produites la témérité des copiſtes anciens & modernes, lorſqu'ils ont voulu rendre des abréviations qu'ils n'entendoient pas ? L'ancien Martyrologe de S. Jerôme en fournit un exemple frappant. Au 16 février, on y marque onze martyrs compagnons de S. Pamphile, recommandable par ſon amour pour l'écriture ſainte, dont il diſtribuoit des copies à tous les fidèles. A la ſuite de ces mots : *Juliani cum Ægyptiis* V, il y a en abrégé *mil*, qui ſignifie *militibus*. Les copiſtes, après le mot *Juliani*, ont mis tout au long *cum aliis quinque millibus*. Baronius lui-même, ne s'eſt pas apperçu de cette bévue, qui de cinq martyrs en fait cinq mille. N'eſt-il pas encore ſurprenant qu'un auſſi habile homme que M. l'abbé Fleuri, ait pris pour les ſceaux de pluſieurs ſeigneurs, les ſignatures de la charte de la fondation de Cluni, exprimées par l'abréviation *ſig* ou *s* avec une barre, qui ſignifie *ſignum* ? »

» Les bornes de notre ouvrage ne nous permettent pas de traiter avec étendue la matière des abréviations. Nous ferons ſeulement quelques obſervations ſur l'uſage plus ou moins fréquent qu'on en a fait en chaque ſiècle.

Les marques les plus générales d'abréviations chez les anciens, ſont la petite ligne droite horiſontale — & la ligne courbe tranſverſale ∽ en forme d'S couchée, ou d'accent circonflexe Grec ◡. Ces deux ſignes placés ſur la fin d'un mot au bout de la ligne, valent *I'm* ou *I'n* dans les pandectes de Florence. *L'm* y eſt ſignifiée par une ligne ⁻ ſous le milieu de laquelle on met un point. Ces lignes, placées ſur le milieu d'un mot, ſuppléent aux lettres qu'on retranche pour abréger, comme dans cet exemple : IHS XPS *Jeſus-Chriſtus*. Dans ces noms adorables, les Latins ont anciennement retenu les lettres Grecques, mais les terminaiſons ſont changées, ſelon le génie de la langue Latine. Le *D* traverſé horiſontalement par la ligne droite, ſignifie *digeſte* ; le mot *omnia* s'abrége par *oma* & non par *oia* dans une charte du roi Eudes, de l'an 888. Dans les anciens actes de Ravenne, pour exprimer *dixerunt*, on ſe ſert d'un *d* curſif, formé d'une queue trainante, ſur laquelle il y a autant de barres que de perſonnes qui parlent. »

» La conjonction *eſt* s'abrége par une ligne horiſontale, ou par un S couchée entre deux points de cette manière ∴ ∵. L'une & l'autre abréviation d'*eſt* ſe rencontre dans les mſſ. Elles paroiſſent fréquemment dans ceux qui ont plus de ſix cens ans d'antiquité, & dans quelques inſcriptions du onzième ſiècle. La ligne horiſontale entre deux points pour ſignifier *eſt*, eſt employée dans le très-ancien mſſ. des epîtres de S. Paul de la cathédrale de Wirtsbourg & dans beaucoup d'autres, cités par D. Martianay. Cette figure étant ſemblable à celle de l'Obele, qui eſt le ſigne des fautes à corriger, il faut prendre garde de confondre l'une avec l'autre. La barre ou ligne ſans points miſe au bout des mots pour ſervir d'*m*, comme *mcoru-*, annonce une haute antiquité. Nous l'avons remarqué dans un fragment des plus anciens Virgiles du Vatican. On s'en eſt ſervi dans la ſuite pour ſignifier d'autres lettres, comme *val-*, pour *vale*, *U libra*, que les copiſtes & les imprimeurs ont rendu par une H. La ligne droite placée ſur *p̄*, ſignifie *pri*, & la ligne courbe veut dire *pra* & *per*. On met la ligne droite quelquefois ſur des mots écrits ſans abréviations. C'eſt ainſi que dans le beau mſſ. de S. Paul de la bibliothèque du roi, on écrit quelquefois *D̄ei*. Souvent les ſignes d'abréviations ſont doubles

Digitized by Google

doubles dans un même mot. Nous l'avons observé dans le manuscrit du roi 3818, & dans les évangiles en lettres d'argent du chapitre de Vérone, dont le P. Bianchini a publié un beau modèle. Ces mots *interpretatione non indiget*, sont ainsi abrégés *intp. n ind*, dans le mss. du Roi 1403. A, qui renferme le Code Théodosien. La ligne droite & la courbe sont aussi d'un grand usage dans les mss. Grecs pour marquer les *abréviations*. »

» Les points sont des signes d'*abréviation* presque aussi ordinaires que les lignes. Tantôt ces points sont écrits sur les lettres, comme dans *plurib*' pour *pluribus*. Nous avons trouvé cette *abréviation* dans le Virgile d'Asper. Tantôt les points sont marqués devant & après, comme, *.e.* qui signifie *est* dans la premiere Bible de Charles-le-Chauve, de la bibliothèque du roi, & dans les deux plus anciennes de S. Martin de Tours. L'usage le plus ordinaire est que les mots abrégés soient suivis d'un point. Ainsi écrivoit-on XPI. pour *Christi* dès les premiers tems. Le commentaire de S. Jerôme sur les pseaumes, renfermé dans le mss. du roi 2235, en fournit beaucoup d'exemples. Tous les mots abrégés y sont régulierement suivis d'un point, & quand le sens en demande un, on en ajoute encore un autre; ils sont posés perpendiculairement ou diagonalement, & plus souvent horisontalement. Le fragment du Vatican déjà cité, se sert du point final pour abréger ces mots *Laudib. q. laudibusque*. Le relatif *qua* est ainsi abrégé par deux points *q:* dans un modèle d'écriture saxonne, publié par Schannat. Ces points ont souvent la figure de virgules & de triangles très-pointus. Tels les voit-on dans le célèbre Pseautier de S. Germain-des-Prés, dans le mss. 2235, & dans plusieurs fort anciens. Dans le S. Hilaire du roi, *que* est abrégé par *q;* & dans le Code Théodosien de la même bibliothèque par *q'*. Dans d'autres manuscrits du huitième siècle, les abréviations finales sont exprimées par ces signes :. : : , ²· ³. Lorsque les anciens copistes avoient mis une lettre ou un mot de trop, ils marquoient un point au-dessous au lieu de les effacer. Ils se servoient encore de cette figure ··, avec une barre oblique au-dessous, pour marquer les transpositions. Il faut donc bien prendre garde de ne pas confondre ces points des correcteurs avec ceux des *abréviations*.

Qmo est l'*abréviation* de *quomodo* dans le mss. 152. & *b'* est celle de la syllabe *bus* dans le mss. 1820 de la bibliothèque du roi. Lorsque les *abréviations* affectent tout le mot, elles sont souvent entre deux virgules, comme , *e* , *est*. Dans les mss. qui ont plus de six cens ans, la même conjonction *est*, est souvent marquée par une ligne horisontale entre deux points ·–·; dans le mss. royal 1820, pour abréger *qui*, on supprime l'*u*, & l'on marque l'*i* ou l'*u* au-dessus ; ; . Mais de toutes les figures qui marquent les *abréviations*, la plus fréquente est le *C* cursif renversé, qui prend la forme du 9 : ce signe produit différens sons tout contraires; écrit à la fin ou au milieu du mot, il marque *us*, comme *Dº*, *maximº*, *rebº*, pour *Deus*, *maximus*, *rebus*, & *Augºsti* pour *Augusti*. Au-dessus du *pº*, il signifie *post*. Placé au commencement d'un mot, il signifie *com* ou *con*. Ainsi, dans un nombre presqu'infini de monumens, on écrit *ºtra* pour *contra*, *ºversus* pour *conversus*, *ºsfaciones* pour *conversationes*, *ºi* pour *communi*, *ºscia* pour *conscientia*, *ºmemoraº* pour *commemoratio*, &c. Le 7, pour signifier &, n'est pas moins ordinaire dans les manuscrits & les chartres. On retrouve ces marques d'*abréviations*, avec beaucoup d'autres, dans les notes Tironiennes. Il y a des *abréviations* propres de certaines écritures particulières. La saxonne & la lombardique expriment *autem* par ce signe h̄. On donne huit à neuf cens ans aux manuscrits où il se trouve. »

» Les *abréviations* devenant plus fréquentes, marquent une moindre antiquité, à raison de leur augmentation. On en trouve peu dans les plus anciens manuscrits. Si l'écriture capitale ou onciale en est belle, s'il n'y a qu'un très-petit nombre d'*abréviations*, c'est un signe de la plus haute antiquité. La ligne droite ou courbe pour tenir lieu d'une M ou d'une N, & le point marqué après le Q, sont presque les seules qu'on rencontre dans le fameux Virgile de Médicis. Elles ne sont guères moins rares dans les Pandectes Florentines. M. Brencman, outre la barre mise au bout de la ligne pour remplacer l'M & l'N, n'y a remarqué que *id.* pour *idem*, *N.* pour *non*, *edm* pour *editum*, & *I.* pour *primum*. *Dns* pour *Dominus*, est la marque d'une haute antiquité. En effet, cette *abréviation* se trouve dans les évangiles écrits de la main de S. Eusèbe de Verceil, & dans le pseautier de S. Germain, évêque de Paris. *Dñus* pour *Dominus*, n'est peut-être pas moins ancien. Dans le même pseautier, & dans quelques autres manuscrits d'une égale antiquité, on n'abrège pas *Dominum* par *Dnum*, ni même par *Dn̄m*, mais par *Dn̄*, avec deux marques d'*abréviations*. Celles que nous avons remarquées dans les épitres de S. Paul de la bibliothèque du roi, se réduisent presqu'à JHC. XPI. DMJ. N. *Jesu Christi Domini nostri*. Elles sont rares dans le beau manuscrit de S. Prosper de la même bibliothèque, en écriture onciale du sixième siécle. Elles se bornent presqu'à *Dñ*, *Dnus*, *xps*, *fps*, *fcus*, *bus* & *que* exprimés par une virgule & plus souvent par un triangle fréquemment allongé haut & bas, en forme d'*S*. Mais les *abréviations* sont d'une extrême rareté dans le manuscrit des évangiles en lettres capitales d'or, appartenant à l'abbaye de S. Germain-des-Prés. »

» Elles devinrent moins rares un peu après le sixième siécle. Les modèles du septième, publiés par dom Jean Mabillon, en offrent un bon

Digitized by Google

nombre. On en peut juger par le S. Auguſtin de l'égliſe de Beauvais, où la date eſt ainſi exprimée : *Explicitum opus favente Dno apud Cunubiu Luſſoviu anno duodecimo regis Chlothacarii indidione tercia decima, an xlſmo pis ni fel paſto.* On rencontre de pareilles *abréviations* preſqu'à chaque ligne dans la plus ancienne écriture du manuſcrit du roi, cote 2294. A. Leur nombre augmente conſidérablement au huitième ſiècle, comme l'on voit dans le manuſcrit de Wirtsbourg, dont l'abbé de Godwic a donné un modèle, & dans le calendrier de Corbie, dont nous avons deux lignes dans la diplomatique de dom Mabillon. Elles ſe multiplièrent encore bien davantage au neuvième ſiècle; nous en avons la preuve dans le Code Théodoſien de la bibliothèque du roi, écrit par Ragenard, la dix-neuvième année de l'empire de Louis-le-Débonnaire, & dans un fragment du dix-huitième livre de S. Jérôme ſur Iſaïe, qu'on trouve dans le manuſcrit du roi, n°. 152. Outre les anciennes *abréviations*, il y en a de nouvelles, comme *qmo*, *dixer*, pour *quomodo dixerunt*. Dans l'écriture capitale des Heures de Charles-le-Chauve, une petite *a* ſert de ſigne d'*abréviation*, & dans l'oncíale, le *p.* eſt mis pour *us*. Dans quelques manuſcrits ſaxons, à-peu-près du même tems, on écrit *ſecun Math*, pour *ſecundum Matheum*. Le dixième ſiècle enchérit ſur les précédens pour les *abréviations*, à en juger par le S. Hilaire des PP. capucins de Tours, & pluſieurs autres manuſcrits du même ſiècle. Au ſuivant, il n'y a point de ligne dans les manuſcrits & les chartres, où il n'y en ait pluſieurs. C'eſt ce que nous avons obſervé dans deux lettres d'Abbon, tranſcrites dans le manuſcrit du roi 4568. On y voit ſouvent deux points à côté des mots abrégés, & toujours lorſqu'ils ne ſont que d'une lettre. Les noms propres n'y ſont écrits que par leur initiale. Nous avons compté ſix & dix *abréviations* par ligne, dans un manuſcrit de S. Martin de Pontoiſe, écrit au douzième ſiècle. Les actes originaux du concile de Latran, tenu ſous Alexandre III, l'an 1179, étoient farcis d'un ſi grand nombre d'*abréviations* inſolites, que celui qui les a tranſcrits, déclare qu'il étoit plus facile d'en deviner la ſignification que de les lire. Nous avons vu des manuſcrits à-peu-près du même tems, où les mots coupés à la fin des lignes ſont abrégés par un trait oblique. Au treizième ſiècle, & dans les deux ſuivans, l'écriture eſt pleine d'abrégés; l'*n* veut dire *enim*, *n.* ſignifie *non*; *rez*; eſt l'abrégé de *rerum*, celui de *ſancta* eſt *ſcte*. On écrit *frm*, *ordis*, *hem*, *poris* pour *fratrum*, *ordinis*, *heremitarum*, *prioris*; *Ludovic?* pour *Ludovicus*, *mia* pour *miſericordia*, *gloſa* pour *glorioſa*, *oim* pour *omnium*, *hois* pour *hominis*. Pendant ces trois ſiècles, les *abréviations* furent employées, même dans les écrits en langue vulgaire. On écrivoit en françois *nate d'ome* pour *nature d'homme*, *eſpunce de bns t'.* pour *eſpérance de biens temporels*, le *qmcmt* de *bn ſe'* pour le *commencement de bien faire*, *li pſtre* pour le *preſtre*, *vtus* pour *vertus*, la *teptacio* pour la *tentation*. »

» Toutes ces *abréviations* des treize, quatorze & quinzième ſiècles, & une multitude d'autres introduites pendant la barbarie de ces tems ſcholaſtiques, rendent la lecture des manuſcrits très-difficile. Elles ſe trouvent dans les ouvrages que produiſit l'imprimerie encore dans ſon enfance; la difficulté de les déchiffrer a fait périr un grand nombre d'anciennes éditions : mais il y en a encore aſſez dans les bibliothèques, pour ceux qui voudront apprendre comment on abrégeoit les mots dans les bas ſiècles. » Il me ſouvient particuliérement, dit Chevillier, de la Logique d'Okam, imprimée à Paris en 1448, *in-fol.* au clos bruneau, d'une belle lettre, où il n'y a preſque point de mot qui n'ait quelqu'*abréviation*. Voici, par curioſité, deux lignes au fol. verſo, chiff. 121 : *Sic hic ſ fal. ſm qd ſimplr : a e pducibile a Deo : g a e. Et ſilr hic : a n e : g a n e pducibile a Do.*, qui ſignifient : *Sicut hic eſt fallacia ſecundum quid ſimpliciter : A eſt producibile a Deo. Ergo A eſt. Et ſimiliter hic : A non eſt : ergo A non eſt producibile a Deo.* » On peut ſe ſervir de ſemblables imprimés, pleins de rêveries ſcholaſtiques, pour faire des fuſées, ſans que la république des lettres en ſouffre aucun dommage. L'hiſtorien de l'imprimerie ajoute : « On met tant de ces *abréviations* dans les volumes de droit, dans les manuſcrits & dans les imprimés, qu'on fut obligé de faire un livre pour enſeigner à les lire, livre intitulé : *Modus legendi abreviaturas in utroque jure*, qui eſt dans la bibliothèque de Sorbonne, imprimé (*in*-8°.) à Paris, par Jean Petit, l'année 1498. » Sans la connoiſſance de ces *abréviations*, il eſt impoſſible de déchiffrer certains manuſcrits importans qui en ſont remplis, & qui ſont ſans points ni virgules. Tel eſt celui de Cologne, dont M. Vondert-Hardt s'eſt ſervi pour corriger l'hiſtoire du concile de Conſtance, que Théodoric Urie, de l'ordre de S. Auguſtin, acheva en 1425. Il réſulte de toutes ces recherches, que les manuſcrits & les chartres de plus de ſix cens cinquante ans, ont beaucoup moins d'*abréviations* que les manuſcrits & les actes poſtérieurs. »

» Si dans les manuſcrits, les plus anciennes *abréviations* ſont marquées par une ligne horiſontale ſur le mot abrégé, celles des diplômes ſont indiquées par d'autres figures. Sous la première race de nos rois, elles avoient communément la forme d'un accent circonflexe ou d'un *e* de ces tems-là; c'eſt-à-dire, de deux *c* l'un ſur l'autre, ſemblables à certains *f* de l'écriture courante : mais ces figures étoient tantôt placées obliquement, tantôt perpendiculairement & tantôt horiſontalement; ce qui les fait paroître plus différentes entr'elles qu'elles ne le ſont en effet. »

» Sous la ſeconde race, ces figures ne furent

Digitized by Google

pas totalement abolies, mais elles ſe transformèrent en d'autres approchant de nos &, de nos 3, de nos 8 & de nos ſ d'écriture courante, mais qui paroiſſent quelquefois fort différentes d'elles-mêmes, par les diverſes ſituations qu'on leur donne. Il y a bon nombre de ſemblables *abréviations* dans le diplôme de Charles-le-Simple, donné en 918, en faveur de l'abbaye de la Graſſe, & gardé à la bibliothèque du roi. Nous en avons remarqué neuf ou dix par ligne dans une chartre originale, accordée l'an 988 à l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, par Hugues-Capet. Ces *abréviations* ſe ſoutinrent en Allemagne à-peu-près ſur le même pied juſqu'au treizième ſiècle; mais en France, dès la moitié du onzième, elles commencèrent à être ſi chargées de traits, qu'on a quelquefois de la peine à les reconnoître. Les plus ſimples prirent la forme d'un 3 ou d'un ȝ grec aſſez mal fait & diverſement placé. Cependant quelques-unes des anciennes ſe maintenoient encore. Au treizième ſiècle, en Allemagne, on leur fit prendre la figure du 2 arabe. Elle ne prévalut pourtant pas ſur les anciennes *abréviations*, qui ſe ſentirent fort de la décadence de l'écriture. En France, on revint à l'accent circonflexe, ou à un trait approchant du ⁊. C'étoit d'ailleurs une note de Tiron, qui s'eſt preſque conſervée en tout lieu & en tout tems dans les diplômes, pour ſignifier *&*. »

» Les *abréviations* dont nous avons parlé juſqu'ici, répondent à la ligne horiſontale placée ſur les mots, pour annoncer qu'il manque quelque choſe au milieu ou même à la fin. On ſe ſervoit encore d'un 9 en chiffre ou d'une petite *ſ*, pour marquer les abrégés des noms en *us*, & de différentes barres qui coupoient les lettres, & ſur-tout pour ſignifier *per*, *pro*, *pra*. Leur ſignification confondue, a introduit bien des erreurs dans les livres & dans les copies des chartres. *Per* étoit marqué par une petite ligne ou toute autre figure d'*abréviation* coupant la queue du *p* : *pro* par un *p*, de la tête duquel on faiſoit partir un trait preſque en forme de c ou d'*ſ*, porté en devant ou de droite à gauche : quelquefois ce trait étoit porté au-deſſous de la tête du *p* & varioit beaucoup dans ſa figure; en ſorte qu'il reſſembloit beaucoup à un &, ou à un 8 couché de travers. La même choſe arrivoit auſſi, quoique ce trait ſortit de la tête du *p*. Ce trait d'*abréviation* faiſoit auſſi quelquefois une ſuite avec la queue du *p*. Quant à *pra*, l'*abréviation* ſous différentes formes, étoit toujours placée au-deſſus du *p*. »

» Dès les premiers tems, l'écriture abrégée eut cours principalement au barreau. Les actes publics de Ravenne, des cinq & ſixième ſiècles, en ſont foi. On y lit : *Speclr. vol. vi condd. vv cc Dn v inl. Mag. dd vpxj uſq in hd. pdra Vv Diac. ſchol, & col rev. Eccl. pnti. qd pc. ſſ. pp. qq ſſ.* C'eſt-à-dire : *Specialiter valere, viri inclyti, conductores, viri clariſſimi, Dominus vir inluſter, Magiſtratus dixerunt, vir perfectiſſimus Decemprimus, uſque in hanc diem, prædicta, vir venerabilis diaconus, ſcholaris & collectarius reverendæ Eccleſiæ, præſenti, quondam, poſt conſulatum ſupra ſcriptum, præſentibus quibus ſupra, &c.* On trouve une multitude d'autres *abréviations* dans le recueil des actes, en papier d'Egypte, publié par le Marquis Maffei. Elles ſont beaucoup moins nombreuſes dans les diplômes de nos rois Mérovingiens & Carlovingiens; mais elles ſe multiplièrent dans les chartres de la troiſième race : tantôt on y fait les *abréviations* des noms propres par les lettres initiales, comme *Tho* & *Thi*, pour *Thomas* & *Thibaulde*, &c. Les différens noms étant ſouvent abrégés de la même manière, cauſent de l'embarras; mais pour lever l'équivoque, on a recours à l'hiſtoire, à la chronologie & aux anciens monumens. Tantôt pour abréger, on joint les lettres finales aux initiales, comme *Johs epus* pour *Joannes epiſcopus*, *abbem* pour *abbatem*, *clicum* pour *clericum*, *chmi* pour *chriſtmi*, *mocho* pour *monacho*, *frīs Tha* pour *fratris Thomæ*, *ſcī Bndti* pour *ſancti Benedicti*, &c. On fit un aſſez grand uſage des *abréviations* dans les inſcriptions des bulles de plomb & des ſceaux de divers pays. Heineccius en a ramaſſé un nombre d'exemples, auxquels on pourroit en ajouter beaucoup d'autres. »

» Pendant le treizième ſiècle, le nombre des *abréviations* étoit devenu ſi exceſſif, qu'au commencement du quatorzième, on en apperçut les inconvéniens. L'abus qu'on en pouvoit faire dans les actes publics, détermina le roi Philippe-le-Bel à les bannir des minutes des notaires, ſur-tout celles qui expoſoient les actes à être falſifiés ou mal entendus. C'eſt ce qu'il exécuta dans l'article 3 de ſon ordonnance de l'an 1304, touchant les tabellions & les notaires. Il veut (*Ordonn. des rois de la troiſième race, tom. 1, pag.* 417) qu'ils écrivent nettement les minutes ſans *abréviations*, & qu'ils n'y mettent point de clauſes obſcures & inintelligibles, principalement ſi elles ſont écrites en abrégé; parce qu'alors on eſt expoſé au danger de ſe tromper : *Maximè ubi eſſet propter abreviationes de facili periculum.* Dans cette ordonnance, les minutes des tabellions » ſont nommées » *notes*, parce qu'elles contenoient comme en » abrégé la ſubſtance des contrats; en ſorte que » ce qui n'étoit que de ſtyle, & qui étoit omis, » étoit marqué par des *& cætera*. » Les notaires des bas-ſiècles mettoient dans les groſſes ce qu'ils avoient ſous-entendu par ce ſigne d'omiſſion. Au lieu que, ſelon le droit, il étoit écrit, pour éviter tout ſoupçon de faux, on ne devoit rien mettre de plus dans la groſſe que dans la minute. Ces *& cætera* des notaires ont été regardés comme forts dangereux, ſur-tout en Italie, où ils ont paſſé en proverbe. »

» Au ſeizième ſiècle, on étoit ſur ſes gardes contre l'abus des *& cætera*. Charles V, en 1366,

avoit accordé des privileges à l'université de Paris; dans la copie des lettres-royaux, inférée dans les regiſtres du parlement, le greffier ou écrivain, pour avoir plus tôt fait, avoit paſſé pluſieurs mots auxquels il avoit ſubſtitué un *& cætera*. L'an 1552, le recteur de l'univerſité préſenta requête où il expoſoit les conſéquences de ces omiſſions, & ſuppliſoit qu'il plût à la Cour ordonner que ce qui étoit ainſi imparfait audit regiſtre par ceſdits mots *& cætera*, fût rempli par collation qui ſe feroit du regiſtre à l'original : ſur quoi le parlement ordonna le 18 Août de l'an 1552, que les lettres-royaux ſeroient tranſcrites de nouveau dans ſes regiſtres tout au long & ſans *abréviation & cætera*.

» Le point à la ſuite des *abréviations* de mots hébreux, grecs, &c. annonce des ſiècles antérieurs au neuvième ou huitième même, pourvu qu'un premier point paroiſſe avant le mot d'origine hébraïque. Autre indice d'une antiquité très-reculée, c'eſt la marque d'*abréviation* — ou ∞, ſeule, ou accompagnée de deux points, l'un ſupérieur & l'autre inférieur. Si elle n'eſt preſque jamais placée qu'à la fin de la ligne pour repréſenter la ſuppreſſion d'une M ou d'une N, & qu'au lieu d'être élevée ſur la dernière lettre, elle eſt tout-à-fait, ou du moins en partie, portée au-delà, ce caractère déſignera ſans difficulté les ſiècles antérieurs au ſixième, & ne pourra qu'à peine être abaiſſé juſqu'au ſeptième. »

» L'*abréviation Dns* pour *Dominus*, égale peut-être en antiquité celle-ci *Dms*, toujours conſtante dans un manuſcrit. La dernière s'ajuſte aiſément avec les trois & quatrième ſiècles, & ne peut, ſans ceſſer d'être invariable, quadrer avec le ſixième. Encore faudroit-il ſuppoſer que les manuſcrits où les *abréviations Dmi & Dni* ſeroient employées tour-à-tour, étoient alors auſſi rares qu'ils ont été inconnus aux ſiècles ſuivans. Un manuſcrit rempli de ſigles, annonce un âge qui pourroit également convenir au haut comme au moyen empire; par cette conformité avec les inſcriptions métalliques & lapidaires des anciens Romains, il rappellera le tems où cette manière d'écrire avoit cours. De quel prix ne ſera donc point le Virgile d'Aſper de l'abbaye de S. Germain-des-Prés, dans lequel on voit concourir ce caractère ſingulier avec les autres ſignes de l'antiquité la plus reculée? » (*Nouvelle diplomatique*).

Dans les manuſcrits grecs d'Herculanum, ainſi que dans ceux dont les caractères ſont de forme majuſcule, on ne trouve aucune *abréviation*; & les plus anciens manuſcrits en lettres italiques ſur du parchemin, en ont peu, ou point du tout. Les *abréviations* fréquentes ſont une marque de tems poſtérieurs, & elles ont, particuliérement dans quelques manuſcrits grecs, des traits fort embarraſſés : il y a cependant quelques *abréviations* qui contribuent à la belle forme de l'écriture grecque italiote, & qui lui donnent beaucoup de rondeur, de liberté & de liaiſon.

ABRÉVIATIONS *les plus uſitées chez les Romains.*

A

AB. *Abdicavit.*
AB. AUG. M. P. XXXXI. *Ab Auguſtâ millia paſſuum quadraginta unum.*
AB. AUGUSTOB. M. P. X. *Ab Auguſtobrigâ millia paſſuum decem.*
ABN. *Abnepos.*
AB. U. C. *Ab urbe conditâ.*
A. CAMP. M. P. XI. *A Camboduno millia paſſuum undecim.*
A. COMP. XIIII. *A Compluto quatuor decim.*
A. C. P. VI. *A capite*, vel *ad caput pedes ſex.*
A. D. *Ante diem.*
ADJECT. II-S. IX ∞. *Adjectis ſeſtertiis novem mille.*
ADN. *Adnepos.*
ADQ. *Adquieſcit* vel *adquiſita* pro *acquiſita.*
ÆD. II. II. VIR. II. *Ædilis iterum, duum-vir iterum.*
ÆD. II. VIR. QUINQ. *Ædilis duum-vir quinquennalis.*
ÆD. Q. II. VIR. *Ædilis quinquennalis duum-vir.*
ÆL. *Ælius*, *Ælia.*
ÆM. *vel* AIM. *Æmilius*, *Æmilia.*
A. K. *Ante kalendas.*
A. G. *Animo grato* : *Aulus Gellius.*
AG. *Ager*, vel *Agrippa.*
ALA. I. *Ala prima.*
A. MILL. XXXV. *A milliari triginta quinque*, vel *ad milliaria triginta quinque.*
A. M. XX. *Ad milliare vigeſimum.*
AM. *vel* AMS. *Amicus.*
AN. A. V. C. *Anno ab urbe conditâ.*
AN. C. H. S. *Anno centum hic ſitus eſt.*
AN. DCLX. *Anno ſexcenteſimo ſexageſimo.*
AN. II. S. *Annos duos ſemis.*
AN. IVL. *Annos quadraginta ſex*
AN. N. *Annos natus.*
ANN. *Anni*, *annis*, ou *annos.*
ANN. LIII. H. S. E. *Annorum quinquageſima trium hic ſitus eſt.*
ANN. NAT. LXVI. *Annos natus ſexaginta ſex.*
ANN. PL. M. X. *Annos*, vel *annis plus minus decem.*
AN. ∞. XVI. *Anno defunctus decimo ſexto.*
AN. V. XX. *Annos vixit viginti.*
AN. P. M. *Annorum plus minus.*
A. XII. *Annis duodecim.*
AN. P. M. L. *Annorum plus minus quinquaginta.*
A. XX. H. EST. *Annorum viginti hic eſt.*
AN. P. R. C. *Anno poſt Romam conditam.*
AN. V. P. M. II. *Annis vixit plus minus duobus.*
AN. XXV. STIP. VIII. *Annorum vigiti quinque ſtipendii*, vel *ſtipendiorum octo.*
ANN. SEN. *Anneus Seneca.*
A. P. M. *Amico poſuit monumentum.*

Digitized by Google

AP. *Appia, Appius.*
AP. *Apud.*
A. P. V. C. *Annorum post urbem conditam.*
APVD. L. V. CONV. *Apud lapidem quinque convenerunt.*
A. RET. P. III. S. *Ante retropedes tres semis.*
AR. P. *Aram posuit.*
ARG. P. X. *Argenti pondo decem.*
ARR. *Arrius.*
A. V. B. *A viro bono.*
A. V. C. *Ab urbe conditâ.*

B

B. *Balbus, Bulbius, Brutus, Belenus, Burrus.*
B. *Beneficiario, beneficium, bonus, bona, bona, bonum, bonorum, benè, bonis, &c.*
B. *Balnea, balneum, beatus.*
B. *pro* V, *berna* pro *verna, bixit* pro *vixit, bibo* pro *vivo, bictor* pro *victor, bedua* pro *vidua.*
B. A. *Bixit annis, bona actione, bonam actionem, bonus ager, bonus amabilis, bona aurea, bonum aureum, boris augiriis, bonis auspiciis.*
B. B. *Bona bona,* (de grands biens) *benè benè,* (très-bien).
B. DD. *Bonis deabus.*
B. F. *Bona fide, bona femina, bona fortuna, benè factum.*
B. F. renversés en cette manière ꝑ ꝟ *Bona femina, bona filia.*
B. H. *Bona hereditaria, bonorum hæreditas.*
B. I. I. *Boni judicis judicium.*
B. L. *Bona lex.*
B. M. P. *Benè merito posuit.*
B. M. P. C. *Benè merito ponendum curavit.*
B. M. S. C. *Benè merito sepulcrum condidit.*
BN. EM. *Bonorum emptores.*
BN. H. I. *Bona hic inveniès.*
B. RP. N. *Bono reipublicæ natus.*
B. A. *Bixit, id est vixit annis.*
BIGINTI. *Viginti.*
BIXIT. BIXSIT. BISSIT. *Vixit.*
BIX. ANN. XXCI. M. IV. D. VII. *Vixit annis octoginta unum, mensibus quatuor, diebus septem.*
BX. ANVS. VII. ME. VI. DI. XVII. *Vixit annos septem, menses sex, dies septem decim.*

C

C. *Cæsar, Caïa, Caius, censor, civis, centuria, civitas, colonia, consul, condemno, conjux, clarissimus, curavit, &c.*
C. C. *Carissima conjugi, calumnia causa, consilium cepit.*
C. C. F. *Caius Caii filius.*
C. B. *Commune bonum.*
C. D. *Comitialibus diebus.*
C. H. *Custos hortorum,* vel *hæredum.*
C. I. C. *Caius Julius Cæsar.*
CC. VV. *Clarissimi viri.*
CID. *Mille.*
CID. IDC. *Mille sex centum.*
CID. CID. CID. CVI. *Tria millia centum sex.*
CID. CID. CID. IDV. *Tria millia quingenti quinque.*
CID. CID. CID. DCCCLXXX. *Tria millia octo centum octoginta.*
CCIDD. *Decem millia.*
CCIDD. ∞ *Undecim millia.*
CCIDD. ∞ IDC. *Undecim millia sex centum.*
CCIDD. ∞ ∞ ∞ CC. *Tredecim millia ducentum.*
CCIDD. ∞ ∞ ∞ CCXXIII. *Tredecim millia ducentum viginti tres.*
CCIDD. IDD. IDD. *Quindecim millia sex centum.*
CCIDD. IDD. ∞ DCCCLXVII. *Sexdecim millia octo centum sexaginta septem.*
CCIDD. IDD. DCCCCL. *Quindecim millia novem centum quinquaginta.*
CCIDD. IDD. ∞ CCC. *Sexdecim millia tercentum.*
CCIDD. CCIDD. *Viginti millia.*
CCIDD. CCIDD. ∞ ∞ ∞ DCC. *Viginti tria millia septem centum.*
CCIDD. CCIDD. ∞ IDD. *Viginti quatuor millia.* (Consultez ici Sertorius Ursatus, *de Notis Romanorum.*)
CCIDD. CCIDD. ∞ ∞ ∞ ∞ CDXXCIX. *Viginti quatuor millia quatuor centum octoginta novem.*
CCIDD. CCIDD. CCIDD. *Triginta millia.*
CCIDD. CCIDD. CCIDD. IDLX. *Tringinta millia quingenti sexaginta.*
CCIDD. IDDD. *Quadraginta millia.* (Consultez, &c.)
CCIDD. CCIDD. CCIDD. CCIDD. *Quadraginta millia.*
CCIDD. IDDD. ∞ C ∞ XII. *Quadraginta unum mille novem centum duodecim.* (Consultez, &c.)
CCIDD. CCCIDDD. *Nonaginta millia.*
CCCIDDD. *Centum millia.*
CCC. M. N. *Tercentum millia nummûm.*
CCCCIDDDD. *Decies centena millia.*
CEN. *Censor, centuria, centurio.*
CERTA. QUINQ. ROM. CO. *Certamen quinquennale Roma conditum.*
CL. *Claudius.*
CL. V. *Clarissimus vir.*
CH. COH. *Cohors.*
C. M. *vel* CA. M. *Causa mortis.*
CN. *Cneus.*
C. O. *Civitas omnis.*
COH. I. *vel* II. *Cohors prima* vel *secunda*; & ainsi des autres.
COR. *Cornelius, Cornelia.*
COS. ITER. ET TERT. DESIG. *Consul iterùm & tertium designatus.*
COS. TER. *vel* QUAR *Consul tertium,* vel *quartum*; & ainsi des autres.
COSS. *Consules.*
COST. CUM. LOC. H-S. ∞ D. *Custodiam cum loco sestertii mille quingentis.*
C. R. *Civis romanus.*
CS. IP. *Cæsar imperator.*
C. V. *Centum viri.*
C. ∞ LX. *Nongenti novem.*

Digitized by Google

D

D. *Quingenti.*
D. *Decius, decimus, decuria, decurio, dedicavit, dedit, devotus, dies, divus, Deus, dii, Dominus, domus, donum, datum, decretum, &c.*
D. A. *Divus Augustus.*
D. B. I. *Diis benè juvantibus.*
D. B. S. *De bonis suis.*
DCT. *Detractum.*
DDVIT. *Dedicavit.*
D. D. *Donum dedit, datis datio, Deus dedit.*
D. D. D. *Dono dederunt*, vel *datum decreto decurionem.*
D. D. D. D. *Dignum Deo donum dedicavit.*
DDPP. *Depositi.*
D. N. *Dominus noster.* D. D. N. N. *Domini nostri.*
D. D. Q. O. H. L. S. E. V. *Diis deabusque omnibus hunc locum sacrum esse voluit.*
DIG. M. *Dignus memoriâ.*
D. M. S. *Diis manibus sacrum.*
D. O. M. *Deo optimo maximo.*
D. O. Æ. *Deo optimo æterno.*
D. PP. *Deo perpetuo.*
DR. *Drusus.*
DR. P. *Dare promittit.*
D. RM. *De romanis.*
D. RP. *De republica.*
D. S. P. F. C. *De sua pecunia faciundum curavit.*
DT. *Duntaxat.*
DVL. *vel* DOL. *Dulcissimus.*
DEC. * XIII. AVG. XII. POP. XI. *Decurionibus denariis tredecim, augustalibus duodecim, populo undecim.*
D. IIII. ID. *Die quarto idus.*
DMIↃↃↃ. *Quingenta & quinquaginta millia.*
D. VIIII. *Diebus novem.*
D. V. ID. *Die quinto idus.*

E

E. *Ejus, ergo, esse, est, erexit, exactum, &c.*
E. C. F. *Ejus causa fecit.*
E. D. *Ejus domus.*
ED. *Editum.*
E. E. *Ex edicto.*
EE. N. P. *Esse non potest.*
EG. *Egit, egregius.*
E. H. *Ejus hæres.*
EID. *Idus.*
EIM. *Ejusmodi.*
E. L. *Ea lege.*
E. M. *Elexit* vel *erexit monumentum.*
EQ. M. *Equitum magister.*
EQ. O. *Equester ordo.*
EX. A. D. K. *Ex antè diem kalendas.*
EX. A. D. V. K. DEC. AD. PRID. K. IAN. *Ex antè diem quinto kalendas decembris ad pridie, kalendas januarias.*
EX. H-S. X. P. F. I. *Ex sestertiis decem parvis fieri justit.*
EX. H-S. CIↃN. *Ex sestertiis mille nummûm.*
EX. H-S. ∞ ∞ ∞ ∞ ∞ *Ex sestertiis quatuor millia.*
EX. H-S. N. CC. L. ∞ D. XL. *Ex sestertiis nummorum ducentis quinquaginta millibus, quingentis quadraginta.*
EX. H-S. DC. ∞ D. XX. *Ex sestertiis sexcentis millibus quingentis viginti.*
EX. KAL. IAN. AD. KAL. IAN. *Ex kalendis januarii ad kalendas januarii.*

F

F. *Fabius, fecit, factum, faciendum, familia, famula, fastus, februarius, feliciter, felix, fides, fieri, fit, femina, filia, filius, frater, finis, flamen, forum, fluvius, faustum, fuit, figura, frons, &c.*
F. A. *Filio amantissimo* vel *filiæ amantissimæ.*
F. AN. X. F. C. *Filio* vel *filiæ annorum decem faciundum curavit.*
F. C. *Fieri* vel *faciendum curavit, fidei commissum.*
F. D. *Flamen dialis, filius dedit, factum dedicavit.*
F D. *Fide jussor, fundum.*
FEA. *Femina.*
FE. C. *Fermè centum.*
FF. *Fabrè factum, filius familias, fratris filius.*
F. F. F. *Ferro, flamma, fame; fortior, fortuna, fato.*
FF. *Fecerunt.*
FL. F. *Flavii filius.*
F. FQ. *Filius filiabusque.*
FIX. ANN. XXXIX. M. I. D. VI. HOR. SCIT. NEM. *Fixit annos triginta novem, mensem unum, dies sex, horas scit nemo.*
FO. FR. *Forum.*
F. R. *Forum romanum.*

G

G. *Gellius, Gaius* pro *Caius, genius, gens, gaudium, gesta, gratia, gratis, &c.*
GAB. *Gabinius.*
GAL. *Gallus, galerius.*
G. C. *Genio civitatis.*
GEN. P. R. *Genio populi romani.*
GL. *Gloria.*
GL. S. *Gallus sempronius.*
GN. *Gneus* pro *Cneus, genius, gens.*
GNT. *Gentes.*
GRA. *Gracchus.*
GRC. *Gracus.*

H

H. *Hic, habet, hastatus, hæres, homo, hora, hostis, herus.*
H. A. *Hoc anno.*
HA. *Hadrianus.*
HC. *Hunc, huic, hic.*
HER. *Hæres, hereditatis, Herennius.*
HER. *vel* HERC. S. *Herculi sacrum.*
H. M. E. H-S. CCIↃↃ. CCIↃↃ. IↃↃ. M. N. *Hoc monumentum erexit sestertiis viginti quinque mille nummûm.*
H. M. AD. H. N. T. *Hoc monumentum ad hæredes non transit.*
H. O. *Hostis hoccisus.*

Digitized by Google

HOSS. *Hoſtes.*
H. S. *Hic ſitus* vel *ſita, ſepultus* vel *ſepulta.*
H-S. N. IIII. *Seſtertiis nummùm quatuor.*
H-S. CCCC. *Seſtertiis quatuor centum.*
H-S. ∞. N. *Seſtertiis mille nummùm.*
H-S. ∞ CCIↃↃ. N. *Seſtertiis novem mille nummùm.*
H-S. CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Seſtertiis viginti mille.*
H-S. XXM. N. *Seſtertiis viginti mille nummùm.*
H. SS. *Hic ſupra ſcriptis.*

I

I. *Junius, Julius, Jupiter, ibi, ideſt, immortalis, imperator, inferi, inter, invenit, invictus, ipſe, iterùm, judex, juſſit, jus, &c.*
IA. *Intra.*
I. AG. *In agro.*
I. AGL. *In angulo.*
IAD. *Jamdudùm.*
IAN. *Janus.*
IA. RI. *Jam reſpondi.*
I. C. *Juris conſultus, Julius Cæſar, judex cognitionum.*
IC. *Hic.*
I. D. *Inferis diis, jovi dedicatum, ifidi dea, juſſu dei.*
ID. *Idus.*
I. D. M. *Jovi Deo magno.*
I. F. vel I. FO. *In foro.*
IF. *Interfuit.* IFT. *Interfuerunt.*
I. FNT. *In fronte.*
IG. *Igitur.*
I. H. *Jacet hîc.*
I. I. *In jure.*
IM. *Imago, immortalis, imperator.*
I. M. CT. *In medio civitatis.*
IMM. *Immolavit, immortalis, immunis.*
IM. S. *Impenſis ſuis.*
IN. *Inimicus, inſcripſit, interea.*
IN. A. P. XX. *In agro pedes viginti.*
IN. vel INL. V. I. S. *Inluſtris vir infrà ſcriptus.*
I. R. *Jovi regi, junoni reginæ, jure rogavit.*
I. S. vel I. SN. *In ſenatu.*
I. V. *Juſtus vir.*
IVD. *Judicium.*
IVV. *Juventus, Juvenalis.*
IↃↃ. *Quinque millia.*
IↃↃ. ∞. *Sex millia.*
IↃↃ. ∞ ∞. *Septem millia.*
IↃↃↃ. *Quinquaginta millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃ. *Sexaginta millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃↃ. CCIↃↃↃ. ∞. IↃↃ. *Septuaginta quatuor millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃↃ. CCIↃↃↃ. CCIↃↃↃ. *Octoginta millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃↃ. CCIↃↃↃ. CCIↃↃↃ. IↃↃ ∞ ∞. *Octoginta ſeptem millia.*
II. V. *Duum-vir*, vel *duum-viri.*
III. V. *vel* III. VIR. *Trium-vir*, vel *trium-viri.*
IIII. VIR. *Quatuor-vir*, vel *quatuor-viri*, vel *quatuor-viratus.*

IIIII. V. *vel* VIR. *Sextum-vir*, vel *ſex-vir*, vel *ſex-vir.*
IIX. *Octo.*
IIXX. *Duo de viginti.*
IDNE. *vel* IND. *aut* INDICT. *Indictio*, vel *inditione.*

K

K. *Caſo, Caïus, Caïo, Calius, Carolus, calumnia, canditatus, caput, cariſſimus, clariſſimus, caſtra, cohors, Carthago, &c.*
K. KAL. KL. KLD. KLEND. *Kalenda*, aut *kalendis; & ſic de cæteris ubi menſium apponuntur nomina.*
KARC. *Carcer.*
KK. *Cariſſimi.*
KM. *Cariſſimus.*
K. S. *Carus ſuis.*
KR. *Chorus.*
KR. AM. N. *Carus amicus noſter.*

L

L. *Lucius, Lucia, Lalius, Lollius, lares, latinus, latum, legavit, lex, legio, libens* vel *lubens, liber, libera, libertus, liberta, libra, locavit, locus, lector, longum, ludus, luſtrum, ſeſtertius, &c.*
L. A. *Lex alla.*
LA. C. *Latini coloni.*
L. A. D. *Locus alteri datus.*
L. AG. *Lex agraria.*
L. AN. *Lucius annius*, vel *quinquaginta annis.*
L. AP. *Ludis Apollinares.*
LAT. P. VIII. E. S. *Latum pedes octo & ſemis.*
LONG. P. VII. L. P. III. *Longum pedes ſeptem, latum pedes tres.*
L. ADQ. *Locus adquiſitus.*
LB. *Libertus, liberi.*
L. D. D. D. *Locus datus decreto decurionum.*
LECTIST. *Lectiſternium.*
LEG. I. *Legio prima.*
L. E. D. *Lege ejus damnatus.*
LEG. PROV. *Legatus provincia.*
LIC. *Licinius.*
LICT. *Lictor.*
LL. *Libentiſſimè, liberi, libertas.*
L. L. *Seſtertius magnus.*
LVD. SÆC. *Ludi ſæculares.*
LVPERC. *Lupercalia.*
LV. P. F. *Ludos publicos fecit.*

M

M. *Marcus, Marca, Martius, Mutius, materia, magiſter, magiſtratus, magnus, manes, mancipium, marmoreus, marti, mater, maximus, memor, memoria, menſis, meus, miles, militavit, militiâ, mille, miſſus, monumentum, mortuus, mulier, municipium, municeps, mœrens, merenti, meritus, merita, &c.*
MAG. EQ. *Magiſter equitum.*
MAR. VLT. *Mars ultor.*

Digitized by Google

MAX. POT. *Maximus pontifex.*
MC. *Mille centum.*
MD. *Mandatum.*
MD. *Mille quingenti.*
MED. *Medicus, medius.*
MER. *Mercurius, mercator.*
MERK. *Mercurialis, mercatus.*
MES. VII. DIEB. XI. *Menſibus ſeptem, diebus undecim.*
M. I. *Maximo jovi, matri idea* vel *iſidi, militia jus, monumentum juſſit.*
MIL. COH. *Miles cohortis.*
MIN. *vel* MINER. *Minerva.*
M. MON. MNT. MONET. *Moneta.*
M. *vel* MS. *Menſis* vel *menſes.*
MM. *Viginti millia.*
MNF. *Manifeſtus.*
MNM. *Manumiſſus.*
M. P. II. *Millia paſſuum duo*; & ainſi des autres.
MV. MN. MVN. MVNIC. *Municipium*, vel *municeps.*

N

N. *Neptunus, Numerius, Numeria, Nonius, Nero, nam, non, natus, natio, neſtoſſus, nepos, neptis, niger, nomen, nona, noſter, numerarius, numerator, numerus, nummus*, vel *numiſma, numen.*
NAV. *Navis.*
N. B. *Numeravit bivus* pro *vivus.*
NB. *vel* NBL. *Nobilis.*
N. C. *Neqo Caſar*, vel *Nero Claudius.*
NEG. *vel* NEGOT. *Negotiator.*
NEP. S. *Neptuno ſacrum.*
N. F. N. *Nobili familia natus.*
N. L. *Non liquet, non licet, non longè, nominis latini.*
N. M. *Nonius Macrinus, non malum, non minus.*
NN. *Noſtri.* NNR. *vel* NR. *Noſtrorum.*
NO. *Nobis.*
NOBR. *November.*
NON. AP. *Nonis aprilis.*
NQ. *Namque, nuſquam, nunquam.*
N. V. N. D. N. P. O. *Neque vendetur, neque donabitur, neque pignori obligabitur.*
NVP. *Nuptia.*

O

O. *Officium, optimus, olla, omnis, optio, ordo, oſſa, offendit*, &c.
OB. *Obiit.*
OB. C. S. *Ob cives ſervatos.*
OCT. *Octavianus, october.*
O. E. B. Q. C. *Oſſa ejus benè quieſcant condita.*
O. H. F. *Omnibus honoribus functus.*
ONA. *Omnia.*
OO. *Omnes omnino.* O. O. *Optimus ordo.*
OP. *Oppidum, opiter, oportet, optimus, opus.*
OR. *Ornamentum.*
OTIM. *Optima.*

P

P. *Publius, paſſus, patria, pecunia, pedes, perpetuus, pius, plebs, populus, pontifex, poſuit, poteſtas, præfes, prator, pridie, pro, poſt, provincia, puer, publicus, publicè, primus*, &c.
PA. *Pater, patricius.*
PAE. ET. ARR. COS. *Pato & Arrio conſulibus.*
P. A. F. A. *Poſtulo an fas auctor.*
PAR. *Parens, parilia, parthicus.*
PAT. PAT. *Pater, patria.*
PBLC. *Publicus.*
PC. *Procurator.*
P. C. *Poſt conſulatum, patres conſcripti, patronus colonia, ponendum curavit, præfectus corporis, pactum conventum.*
PED. CXVS. *Pedes centum quindecim ſemis.*
PEG. *Peregrinus.*
P. II. *or.* L. *Pondo duarum ſemis librarum.*
P. II. S. :: *Pondo duo ſemis & triente.*
P. KAL. *Pridie kalendas.*
POM. *Pompeius.*
P. P. P. C. *Propria pecunia ponendum curavit.*
P. R. C. A. DCCCXLIIII. *Poſt Romam conditam annis octogintis quadraginta quatuor.*
PRO. *Proconſul.* P. PR. *Pro-prator.* P. PRR. *Pro-praetores.*
PR. N. *Pro nepos.*
P. R. V. X. *Populi romani vota decennalia.*
PS. *Paſſus plebiſcitum.*
PUD. *Pudicus, puaica, pudor.*
PUR. *Purpureus.*

Q

Q. *Quinquennalis, quartus, quintus, quando, quantum, qui, qua, quod, quintus, quintius, quintilianus, quæſtor, quadratum, quæſitus.*
Q. B. AN. XXX. *Qui bixit*, id eſt *vixit annos triginta.*
QM. *Quomodo, quem, quoniam.*
QQ. *Quinquennalis.* QQ. V. *Quoquo verſum.*
Q. R. *Quæſtor reipublica.*
Q. V. A. IIII. M. II. *Qui* vel *qua vixit annos tres, menſes duo.*

R

R. *Roma, Romanus, rex, reges, Regulus, rationalis, Ravenna, recta, rello, requietorium, retro, roſtra, ruderа*, &c.
RC. *Reſcriptum.*
R. C. *Romana civitas.*
REF. C. *Reſciendum curavit.*
REG. *Regio.*
R. P. RESP. *Reſpublica.*
RET. P. XX. *Retro pedes viginti.*
REC. *Requieſcit.*
RMS. *Romanus.*
ROB. *Robigalia, roligo.*
RS. *Reſponſum.*
RVF. *Rufus.*

Digitized by Google

S

S. *Sacrum, sacellum, scriptus, semis, senatus, sepultus, sepulcrum, sanctus, servus, serva, Servius, sequitur, sibi, situs, solvit, sub, stipendium, &c.*
SAC. *Sacerdos, sacrificium.*
SÆ. *vel* SÆC. *Saeculum, saculares.*
SAL. *Salus.*
S. C. *Senatus-consultum.*
SCI. *Scipio.*
S. D. *Sacrum diis.*
S. EQ. Q. O. ET. P. R. *Senatus, equestreque ordo & populus romanus.*
SEMP. *Sempronius.*
SL. SVL. SYL. *Sylla.*
S. L. *Sacer ludus, sine lingâ.*
S. M. *Sacrum Manibus, sine manibus, sine malo.*
SN. *Senatus, sententia, sine.*
S. P. *Sine pecunia.*
S. P. Q. R. *Senatus populusque romanus.*
S. P. D. *Salutem plurimam dicit.*
S. T. A. *Sine* vel *sub tutoris auctoritate.*
SLT. *Scilicet.*
S. E. T. L. *Sit ei terra levis.*
SIC. V. SIC. X. *Sicut quinquennalia, sic decennalia.*
SSTVP. XVIIII. *Stipendiis novem decim.*
ST. XXXV. *Stipendiis triginta quinque.*

T

T. *Titus, Tullius, tantum, terra, tibi, ter, testamentum, titulus, terminus, triarius, tribunus, turma, tutor, tutela, &c.*
TAB. *Tabula.* TABVL. *Tabularius.*
TAR. *Tarquinius.*
TB. D. F. *Tibi dulcissimo filio.*
TB. PL. *Tribunus plebis.*
TB. TI. TIB. *Tiberius.*
T. F. *Titus Flavius, Titi filius.*
THR. *Thrax.*
T. L. *Titus livius, Titi libertus.*
TIT. *Titulus.*
T. M. *Terminus, therma.*
TR. PO. *Tribunitia potestas.*
TRAJ. *Trajanus.*
TUL. *Tullus* vel *Tullius.*
TR. V. *Trium-vir.*
TT. QTS. *Titus quintus.*
⊖ vel TH. AN. *Mortuus anno.*
⊖$^{\text{XIII}}_{\text{K}}$. *Defunctus viginti tribus.*

V

V. *Quinque, quintò, quintùm.*
V. *Vitellius, Volera, Volero, Volusus, Vopiscus, vale, valeo; Vesta, vestalis, vestis, vester, veteranus, vir, virgo, vivus, vixit, votum, vovit, urbs, usus, uxor, victus, victor, &c.*
V. A. *Veterano assignatum.*
V. A. I. D. XI. *Vixit annum unum, dies undecim.*
V. A. L. *Vixit annos quinquaginta, &* ainſi des autres.

V. B. A. *Viri boni arbitratu.*
V. C. *Vale conjux, vivens curavit, vir consularis, vir clarissimus, quintum consul.*
VDL. *Videlicet.*
V. E. *Vir egregius, visum est, verum etiam.*
VESP. *Vespasianus.*
VI. V. *Sextum-vir.* VII. V. *Septem-vir.* VIII. VIR. *octum-vir.*
VIX. A. FF. C. *Vixit annos fermè centum.*
VIV. AN. $^{\text{K}}_{\text{X}}$. *Vixit annos triginta.*
ULPS. *Ulpianus, Ulpius.*
V. M. *Vir magnificus, vivens mandavit, volens merito.*
V. N. *Quinto nonas.*
V. MUN. *Vias munivit.*
VOL. *Volcania, Voltinia, Volusus.*
VONE. *Bonae.*
VOT. V. *Votis quinquennalibus.*
VOT. V. MULT. X. *Votis quinquennalibus, multis decennalibus.*
VOT. X. *Vota decennalia.*
VOT. XX. *vel* XXX. *vel* XXXX. *Vota vicennalia, aut tricennalia, aut quadragenalia.*
V. R. *Urbs Roma, votum reddidit.*
VV. CC. *Viri clarissimi.*
UX. *Uxor.*

X

$^{\text{K}}_{\text{X}}$. *Mille.*
X. AN. *Annalibus decennalibus.*
X. K. OCT. *Decimo kalendas octobris.*
$^{\text{K}}_{\text{X}}$. IJC. *Mille sexcentum.*
X. M. *Decem millia.* X. P. *Decem pondo.*
X. V. *Decem-vir.* XV. VIR. *Quindecim-vir.*
$^{\text{K}}_{\text{X}}$ $^{\text{K}}_{\text{X}}$. *Duo millia,* & ainſi des autres.
XXIIX. *Duo de triginta.*
$^{\text{K}}_{\text{X}}$ IIII. *Triginta quatuor millia.*

ABRÉVIATIONS *en uſage dans les bulles, &c.* En chancellerie romaine, les *abréviations* ſont d'un très-grand uſage; on ſuſpecteroit même de faux tout acte où les mots qui s'écrivent ordinairement en abrégé, ſeroient écrits différemment. Comme ces *abréviations* rendent les bulles très-difficiles à déchiffrer, nous en donnerons ici l'explication par ordre alphabétique, d'après le *Traité des Uſages de la cour de Rome.*

A

AA.	*Anno.*
Aa.	*Anima.*
Au. de cā.	*Auri de Camera.*
Ab.	*Abbas.*
Abſ.	*Abſolutio.*
Abñe.	*Abſolutione.*
Abñs, abſ.	*Abſens.*
Abſolvẽn.	*Abſolventes.*
Accu.	*Accuſatio.*
Adhẽren.	*Adherentiam.*
Admitt. admitten.	*Admittentes.*

Digitized by Google

Ad no. præſ.	*Ad noſtram præſentiam.*
Adriór.	*Adverſariorum.*
Adriós.	*Adverſarios.*
Æſt.	*Æſtimatio.*
Affect.	*Affectus.*
Affm.	*Affinitas.*
Aiár.	*Animarum.*
Aiúm.	*Animarum.*
Al.	*Aliàs.*
Aliá.	*Aliam.*
Alienat^{ne}.	*Alienatione.*
Aliquod^{o}.	*Aliquomodo.*
A^{lmus}.	*Altiſſimus.*
Alr.	*Alter.*
Als. pſis. grá.	*Aliàs præſens gratia.*
Alter.	*Alterius.*
Altús.	*Alterius.*
Ann.	*Annuatim.*
Ann.	*Annum.*
Annex.	*Annexorum.*
Appel. rem.	*Appellatione remotâ.*
Ap. obſt. rem.	*Appellationis obſtaculo remoto.*
Aplicam, Apcam.	*Apoſtolicam.*
Apoſtol.	*Apoſtolicam.*
Ap. Sed. Leg.	*Apoſtolica ſedis legatus.*
Appatis, aptis.	*Approbatis.*
Approbat.	*Approbationem.*
Approb^{em}.	*Approbationem.*
Approbó.	*Approbatio.*
Arbó.	*Arbitrio.*
Arch.	*Archidiaconus.*
Ap. Aripo. Archopo.	*Archiepiſcopo.*
Archiepus.	*Archiepiſcopus.*
Arg.	*Argumentum.*
Aſſeq.	*Aſſequata.*
Aſſequém.	*Aſſequationem.*
Aſſequatió.	*Aſſequationem.*
Attata.	*Attentata.*
Attator.	*Attentatorum.*
Attent.	*Attento.*
Atto, att.	*Attento.*
Aú.	*Auri.*
Auctté.	*Auctoritate.*
Audieñ.	*Audientium.*
Augen.	*Augendam.*
Aug^{ni}.	*Auguſtini.*
Authen.	*Authentica.*
Aux.	*Auxiliares.*
Aux^{o}.	*Auxilio.*
B	
BB.	*Benedictus.*
Beatiſſ.	*Beatiſſime.*
Beat^{mus}. Pr.	*Beatiſſime pater.*
Bed^{ti}. bene^{dcti}.	*Benedicti.*
Ben.	*Benedictionem.*
Benealibus.	*Beneficialibus.*
Beneſm.	*Beneficium.*
Benclos.	*Benevolos.*
Benevol.	*Benevolentia.*
Benig^{ne}.	*Benignitate.*
Bo. mem.	*Bona memoria.*
C	
Cá. Caiñ.	*Camera.*
Caũ. Cã.	*Cauſa.*
Caiñ. aũm.	*Cauſæ animarum.*
Canice.	*Canonicè.*
Canócor.	*Canonicorum.*
Canon.	*Canonicatum.*
Canon. Reg.	*Canonicus regularis.*
Canon. Sec.	*Canonicus ſecularis.*
Canótus.	*Canonicatus.*
Canria.	*Cancellaria.*
Capel.	*Capella.*
Capels.	*Capellanus.*
Capn^{a}.	*Capellania.*
Car.	*Cauſarum.*
Card.	*Cardinalli.*
Cardilis.	*Cardinalis.*
Caſ.	*Cauſas.*
Cauſ.	*Cauſa.*
Cen. Eccleſ.	*Cenſura eccleſiaſtica.*
Cenſ.	*Cenſuris.*
Cerd^{o}.	*Certo modo.*
Ceſſ^{o}.	*Ceſſio.*
Ch.	*Chriſti.*
Ci.	*Civis.*
Circumſpeõni.	*Circumſpectioni.*
Ciſter.	*Ciſtercienſis.*
Cla.	*Clara.*
Cla.	*Clauſula.*
Clico.	*Clerico.*
Clis.	*Clauſulis.*
Clunia. Clũ.	*Cluniacenſis.*
Co. Com.	*Communem.*
Cog. le.	*Cognatio legalis.*
Cog. ſpir.	*Cognatio ſpiritalis.*
Cogn^{a}. Cog. Cognoĩa.	*Cognomina.*
Cogén.	*Cognomen.*
Cohão.	*Cohabitatio.*
Cogn^{ntus}.	*Cognominatus.*
Coig^{is}. Cogn^{is}. Conſ.	*Conſanguinitatis.*
Coiõne.	*Communione.*
Coittatur.	*Committatur.*
Collat.	*Collatio.*
Colleata.	*Collegiata.*
Colleg.	*Collegiata.*
Collitigan.	*Collitigantibus.*
Collm.	*Collitigantium.*
Com.	*Communis.*
Com$^{d.m}$.	*Commendam.*
Comd^{tus}.	*Commendatus.*
Comm^{t}. Epó.	*Committantur epiſcopo.*
Competem.	*Competentem.*
Cón.	*Contra.*
Conc.	*Concilium.*
Conſcone.	*Confeſſione.*
Conſeori.	*Confeſſori.*
Concone.	*Communicatione.*
Coñlis.	*Conventualis.*

Digitized by Google

Cõtrariis.	*Contrariis.*
Conf.	*Confecratio.*
Conf. t. r.	*Conſultationi taliter reſpondent.*
Cõſciæ.	*Conſcientiæ.*
Conſequẽ.	*Conſequendum.*
Conſervan.	*Conſervando.*
Conſne.	*Conceſſione.*
Cõſñt.	*Conceſſit.*
Conſtõnib⁹.	*Conſtitutionibus.*
Conſtitution.	*Conſtitutionum.*
Cõſñſu.	*Conſenſu.*
Cont.	*Contra.*
Coẽndarent.	*Commendarent.*
Coeretur.	*Commendaretur.*
Cujuſcumq.	*Cujuſcumque.*
Cujuſſt.	*Cujuſlibet.*
Cur.	*Curia.*
	D
D. N.	*Domini noſtri.*
D. N. PP.	*Domini noſtri Papæ.*
Dãt.	*Datum.*
Deãt.	*Debeat.*
Decrõ.	*Decreto.*
Decrũm.	*Decretum.*
Défčti.	*Defuncti.*
Definõ.	*Definitivo.*
Denomin.	*Denominatio.*
Denominãt.	*Denominationem.*
Derogãt.	*Derogatione.*
Deſup.	*Duſuper.*
Devolũt. Devol.	*Devolutum.*
Dic.	*Dioeceſis.*
Dic.	*Dictam.*
Digñi. Digñ.	*Dignemini.*
Dil. fil.	*Dilectus filius.*
Dip⁰.	*Diſpoſitione.*
Diſ. veſ.	*Diſcretioni veſtræ.*
Diſcreẽni.	*Diſcretioni.*
Diſpão.	*Diſpoſitio.*
Diſpẽn.	*Diſpendium.*
Diſpenſ.	*Diſpenſatio.*
Diſpenſaõ.	*Diſpenſatio.*
Diſpoſit.	*Diſpoſitivè.*
Diverſor.	*Diverſorum.*
Divor.	*Divorcium.*
Dñi.	*Domini.*
Dñicæ.	*Dominicæ.*
Dño.	*Domino.*
D. Dñs. Dõm⁹.	*Dominus.*
Dom.	*Domini.*
Dotat.	*Dotatio.*
Dotate. Dot.	*Dotatione.*
Dr.	*Dicitur.*
Dtẽ.	*Dictæ.*
Dti.	*Dicti.*
Duc. au. de ca.	*Ducatorum auri de camera.*
Ducat.	*Ducatorum.*
Ducẽn.	*Ducentum.*
Dũm. ret. Dũm. viv.	*Dùm viveret.*
	E
Eã.	*Eam.*
Eccl. Rom.	*Eccleſiæ romanæ.*
Eccleiũm.	*Eccleſiarum.*
Eccleſiaſt.	*Eccleſiaſtici.*
Ecclia. Eccl.	*Eccleſia.*
Ecclis. Ecclicis.	*Eccleſiaſticis.*
Ee.	*Eſſe.*
Effũm.	*Effectum.*
Ejuſd.	*Ejuſdem.*
Elec.	*Electio.*
Eñ.	*Enim.*
Emoltum.	*Emolumentum.*
Eod.	*Eodem.*
Epõ.	*Epiſcopo.*
Epũs.	*Epiſcopus.*
Et.	*Etiam.*
Ex.	*Extra.*
Ex. Rom. cur.	*Extra romanam eccleſiam.*
Ex. val.	*Exiſtimationem valoris.*
Exãt. exiſt.	*Exiſtat.*
Excõe.	*Excommunicatione.*
Excois.	*Excommunicationis.*
Excom.	*Excommunicatio.*
Excrab.	*Execrabilis.*
Exeñs.	*Exiſtens.*
Exiſt.	*Exiſtenti.*
Exit.	*Exiſtit.*
Exp.	*Exprimi.*
Expedª.	*Exprimenda.*
Expis. Expreſſ.	*Expreſſis.*
Expñi.	*Exprimi.*
Exprimend.	*Exprimenda.*
Exped.	*Expediri.*
Expedª.	*Expedienda.*
Expedni.	*Expeditioni.*
Expreſ.	*Expreſſis.*
Expº. Expreſſ.	*Expreſſio.*
Exteñ.	*Extendendus.*
Extẽnd.	*Extendenda.*
Extraordin.	*Extraordinarios*
	F
Facieñ.	*Facientes.*
Facin.	*Facientes.*
Fact.	*Factum.*
Famãri.	*Famulari.*
Feſ.	*Felicis.*
Fel. rec. pred. n.	*Felicis recordationis prædeceſſoris noſtri.*
Feſtiũibus.	*Feſtivitatibus.*
Fn. forſ.	*Forſan.*
Fol.	*Folio.*
Fr.	*Frater.*
Fraẽm.	*Fratrem.*
Franũs.	*Franciſcus.*
Frat.	*Fraternitas.*
Fruct.	*Fructus.*
Fructib. Fruct.	*Fructibus.*

Frũm.	*Fratrum.*
Fundat.	*Fundatio. Fundatum. Fundat.*
Fund^{t}. Fund^{or}. Fundaõne.	*Fundatione.*

G

Gener.	*Generalis.*
General.	*Generalem.*
Gnãlis.	*Generalis..*
Gnãtio.	*Generatio.*
Gñli.	*Generali.*
Gna. General.	*Generaliter.*
Gnrã.	*Genera.*
Grã.	*Gratia.*
Grad. Affin.	*Gradus affinitatis.*
Grar.	*Gratiarum.*
Grat.	*Gratia.*
Grat.	*Gratiosa.*
Gratific.	*Gratificatione.*
Grat^{ne}.	*Gratificatione.*
Grẽ.	*Gratia.*
Graſe.	*Gratiosè.*

H

Hab.	*Habere, haberi.*
Habeant.	*Habeantur.*
Habeñ.	*Habentia.*
Haẽtis.	*Haẽtenus.*
Héantur.	*Habeantur.*
Hẽt.	*Habet.*
Here.	*Habere.*
Hita.	*Habita.*
Hoe.	*Homine.*
Homĩci.	*Homicidium.*
Hujuſm.	*Hujuſmodi.*
Humil. Humlr.	*Humiliter.*
Huũi. Humõi.	*Hujuſmodi.*

I

I.	*Infra.*
Januar.	*Januarius.*
Id.	*Idus.*
Igr.	*Igitur.*
Illor.	*Illorum.*
Immun.	*Immunitas.*
Impetran.	*Impetrantium.*
Imponen.	*Imponendis.*
Import.	*Importante.*
Incipi.	*Incipiente.*
Infrap^{tum}.	*Infra ſcriptum.*
Infraſcrip. Infrap^{a}.	*Infra ſcripta.*
Intrõpta.	*Intro ſcripta.*
Invocaõne.	*Invocatione.*
Invcoat. Invocaõnum.	*Invocationum.*
Joẽs.	*Joannes.*
Irregulte.	*Irregularitate.*
Is.	*Idibus.*
Jud. Jud^{m}.	*Judicium.*
Jur.	*Juravit.*
Juriſpatr.	*Juriſpatronatus.*
Jurtõ.	*Juramento.*
Jux.	*Juxta.*

Kal. Kl.	*Kalendas.*

K

L

Laĩc.	*Laïcus.*
Laicor.	*Laïcorum.*
Latiſſ. Latmẽ.	*Latiſſimè.*
Legit.	*Legitimè. Legitimus.*
Legma.	*Legitima.*
Liã.	*Licentia.*
Lib.	*Liber* vel *libro.*
Lit.	*Litis.*
Litig.	*Litigioſus.*
Litigioſ.	*Litigioſa.*
Lima.	*Legitima.*
Litt.	*Littera.*
Lris.	*Litteris.*
Lte.	*Licitè.*
Ltimo.	*Legitimo.*
Lud^{cus}.	*Ludovicus.*

M

M.	*Monetae.*
Mãa.	*Materia.*
Magiſt.	*Magiſter.*
Magro.	*Magiſtro.*
Mand.	*Mandamus. Mandatum.*
Mand. q.	*Mandamus quatenus.*
Manib.	*Manibus.*
Mediet.	*Medietate.*
Med^{ta}.	*Mediatè.*
Menſ.	*Menſis.*
Mit.	*Miſericorditer.*
Miraõne.	*Miſerationa.*
Mniri.	*Miniſtrari.*
Mõ.	*Modo.*
Mon. Can. præm.	*Monitione canonicâ præmiſſa.*
Moſtrium.	*Monaſterium.*
Movẽn.	*Moventibus.*
Mrimonium.	*Matrimonium.*
Mtmon.	*Matrimonium.*

N

Nri.	*Noſtri.*
N.	. . . .
Nãa.	*Natura.*
Nativit^{em}.	*Nativitatem.*
Neceſſ.	*Neceſſariis.*
Neceſſar.	*Neceſſariorum.*
Neriã.	*Neceſſaria.*
Nerior.	*Neceſſariorum.*
Nõ.	*Non.*
Nobil.	*Nobilium.*
Noẽn.	*Nomen.*
Noiã. Nõa. Nom.	*Nomina.*
Nonobſt.	*Nonobſtantibus.*
Noſt.	*Noſtri.*
Not.	*Notandum.*
Not. Notã.	*Notitia.*
Notar.	*Notario.*
Notõ pũbco.	*Notario publico.*
Nrã.	*Noſtra.*

Digitized by Google

Núltús.	*Nullatenús.*
Nuncúp.	*Nuncupatum.*
Nuncupat.	*Nuncupationum.*
Nuncupe.	*Nuncupata.*
Núp.	*Nuper.*
Núp.	*Nuptia.*
	O
Obbat.	*Obtinebat.*
Obbit.	*Obitum.*
Obit.	*Obitus.*
Obnéri.	*Obtineri.*
Obnet.	*Obtinet.*
Obſt.	*Obſtaculum.*
Obſtant.	*Obſtantibus.*
Obt.	*Obtinet.*
Obtint.	*Obtinebat.*
Occup.	*Occupatam.*
Octobr.	*Octobris.*
Oét.	*Omnes.*
Offáli.	*Officiali.*
Offiúm.	*Officium.*
Oi.	*Omni.*
Oib.	*Omnibus.*
Oio. Oino.	*Omninò.*
Oiúm. Om.	*Omnium.*
Omn.	*Omnibus, Omnino.*
Oppis.	*Oportunis.*
Opp*. Opport.	*Opportuna.*
Or. Orat.	*Orator.*
Orat.	*Oratoria.*
Orcè. Oracè.	*Oratrice.*
Ordbus.	*Ordinationibus.*
Ordiú. Ordiò.	*Ordinario.*
Ordis.	*Ordinis.*
Ordris.	*Ordinariis.*
Ori.	*Oratori.*
Oris.	*Oratoris.*
Orx.	*Oratrix.*
	P
PP.	*Papa.*
Pa.	*Papa.*
Pact.	*Pactum.*
Púdlis.	*Prejudicialis.*
Pam.	*Primam.*
Parrochial. Parolis.	*Parochialis.*
Pbr.	*Præsbyter.*
Pbr*cida.	*Præsbytericida.*
Pbri.	*Præsbyteri.*
Pcépit.	*Percepit.*
Penia.	*Panitentia.*
Pæniaria.	*Panitentiaria.*
Pentten.	*Panitentibus.*
Penſ.	*Penſione.*
Penult.	*Penultimus.*
Perindè val.	*Perindè valere.*
Perpúam.	*Perpetuam.*
Perq°.	*Perquiſitio.*
Perſolven.	*Perſolvenda.*
Pet.	*Petitur.*
Pfeſſus.	*Profeſſus.*

Pindè.	*Perindè.*
Pmiſſór.	*Præmiſſorum.*
Pſn. Pſns.	*Præſens.*
Pndit.	*Prætendit.*
Pút.	*Poſſunt.*
Pútia.	*Præſentia.*
Pútium.	*Præſentium.*
Pntódum.	*Prætendo ſtandum.*
P°. ſeu 1°.	*Primo.*
Podtus.	*Primo dictus.*
Pœn.	*Panitentia.*
Poínt.	*Poſſint.*
Poſ.tus.	*Pontificatus.*
Poſſ.	*Poſſit, poſſeſſionem, poſſint.*
Poſſeſſ.	*Poſſeſſione, poſſeſſor.*
Poſſoné.	*Poſſeſſionem.*
Poſſór.	*Poſſeſſor.*
Poten.	*Potentia.*
Ppuúm.	*Perpetuum.*
Pr.	*Pater.*
Præal.	*Præallegatus.*
Præd.	*Prabenda.*
Præfer.	*Præfertur.*
Præm.	*Præmiſſum.*
Præſen.	*Præſentia.*
Præt.	*Prætendit.*
Prædtus.	*Prædictus.*
Præsbyt.	*Præsbyter.*
Prim.	*Primam.*
Primod.	*Primodicta.*
Priotús.	*Prioratus.*
Procurat.	*Procurator.*
Prori.	*Procuratori.*
Prór.	*Procurator.*
Prov.	*Proviſionis.*
Proviône.	*Proviſione.*
Proxós.	*Proximos.*
Predr.	*Prædicitur.*
Pt.	*Poteſt. Prout.*
Ptam.	*Prædictam.*
Ptr. Ptúr.	*Præfertur.*
Ptúr.	*Petitur.*
Pub.	*Publico.*
Purg. Canon.	*Purgatio Canonica.*
Púdere.	*Providere.*
	Q
Q.	*Que.*
Qd.	*Quod.*
Qm. Qón.	*Quondam.*
Qmlt. Quomolt.	*Quomodolibet.*
Qntús. Qntús.	*Quatenus.*
Qu.	*Quod.*
Qualit.	*Qualitatem.*
Quat. Quaten.	*Quatenus.*
Quoad vix.	*Quoad vixerit.*
Quodo.	*Quovismodo.*
Quon.	*Quondam.*
Quor.	*Quorum.*

Digitized by Google

R

Rrtſ.	*Regiſtrata.*
Rec.	*Recordationis.*
Reg.	*Regalt.*
Regul.	*Regularum.*
Religõne.	*Religione.*
Reſcripᵗ.	*Reſcriptum.*
Reſdᵃᵐ,	*Reſidentiam.*
Reſervar.	*Reſervata. Reſervatio.*
Reſig.	*Reſignatio.*
Reſignation.	*Reſignationum.*
Reſigⁿᵉ.	*Reſignatione.*
Reſigᵒ.	*Reſignatio.*
Reſigⁿᵉ.	*Reſignare.*
Reſᵒⁿ.	*Reſervatio.*
Reſtõis.	*Reſtitutionis.*
Retro ſcript.	*Retroſcriptus.*
Regñet.	*Reſignet.*
Rlāris.	*Regularis.*
Rlé.	*Regule.*
Rlium.	*Regularum.*
Rñeus.	*Renatus.*
Robor.	*Roboratis.*
Rom.	*Romanus.*
Romã.	*Romana.*
Rtús.	*Retroſcriptus.*
Rũglari.	*Regulari.*

S

S.	*Sanctus.*
S. P.	*Sanctum Petrum.*
S.	*Sanctitas.*
S. R. E.	*Sancta Romana Eccleſia.*
S. V.	*Sanctitatis veſtra.*
S. V. Or.	*Sanctitatis veſtra orator.*
Sᵃ.	*Supra.*
Sacr. Une.	*Sacra unctio.*
Sacror.	*Sacrorum.*
Sæcul.	*Sacularis.*
Saluri. ſalri.	*Salutari.*
Sanctlit.	*Sanctitatis.*
Sanctᵐᵉ. Pr.	*Sanctiſſime Pater.*
Sārtum.	*Sacramentum.*
Se. co. ex. val. ẽh.	*Secundum communem exiſtimationem valorem annuum.*
Sec.	*Secundum.*
Sed. Ap.	*Sedis Apoſtolica.*
Sen.	*Sententiis.*
Sen. exco.	*Sententia excommunicationis.*
Sentent.	*Sententiis.*
Separat.	*Separatim.*
Sigra.	*Signatura.*
Silem.	*Similem.*
Silibus.	*Similibus.*
Simpl.	*Simplicis.*
Singul.	*Singulorum.*
Sit.	*Sitam.*
Slaris.	*Salutaris.*
Slm.	*Salutem.*
Slorum.	*Singulorum.*
S. M. M.	*Sanctam Mariam Majorem.*
Snía.	*Sententia.*
Sntã. Scã.	*Sancta.*
Sñti. Sati.	*Sanctitati.*
Sollic.	*Sollicitatorem.*
Solit.	*Solitam.*
Solut.	*Solutionis.*
Solutᵒⁿ. Solunõis	*Solutionis.*
Sortile.	*Sortilegium.*
Spealẽm.	*Specialem.*
Spealẽt.	*Specialiter.*
Spẽali.	*Speciali.*
Spec.	*Specialis.*
Spo. Specif.	*Specificatio.*
Spuālibus.	*Spiritualibus.*
Spũ.	*Spiritu.*
Spũs.	*Spiritus.*
Stat.	*Status.*
Subſtãlis.	*Subſtantialis.*
Subvent.	*Subventionis.*
Subvᵉⁿᵗᵒⁿ.	*Subventionis.*
Succ.	*Succeſſores.*
Succores.	*Succeſſores.*
Sumpt.	*Sumptum.*
Sup.	*Supra.*
Suppᵃᵗ.	*Supplicat.*
Suppᵃⁿᵗᵒ.	*Supplicantibus.*
Supplic.	*Supplicat.*
Supplicaõnis.	*Supplicationis.*
Suppᵒⁿ.	*Supplicatione.*
Supᵗᵉᵐ.	*Supraditum.*
Surrog.	*Surrogandus.*
Surrogan.	*Surrogandi.*
Surrogaõnis.	*Surrogationis.*
Surrogat.	*Surrogationis.*
Suſpẽn.	*Suſpentionis.*

T

Tangen.	*Tangendum.*
Tant.	*Tantum.*
Temp.	*Tempus.*
Tẽn.	*Tenore.*
Ténen.	*Tenendum.*
Terno.	*Termino.*
Teſt.	*Teſtimonium.*
Teſtib.	*Teſtibus.*
Thiš. Theolia.	*Theologia.*
Tit.	*Tituli.*
Tli.	*Tituli.*
Tñ.	*Tamen.*
Tpõre.	*Tempore.*
Tpũs.	*Tempus.*
Trecẽn.	*Trecentum.*

V

V.	*Veſtra.*
Vr.	*Veſter.*
V. Vrẽ.	*Veſtra.*
Vacan.	*Vacantem. Vacantibus*
Vacaõnum.	*Vacationum.*

Digitized by Google

Vacat^ab. Vacánis.	*Vacationis.*
Val.	*Valorem.*
Venſibli.	*Venerabili.*
Veriſilé.	*Veriſimile.*
Veruſq.	*Veruſque.*
Veſt.	*Veſter.*
Videb. Videbr.	*Videbitur.*
Videl.	*Videlicet.*
Viginti. quat.	*Viginti quatuor.*
Ult.	*Ultima.*
Ult. poſ.	*Ultimus poſſeſſor.*
Ulti.	*Ultimi.*
Ultús.	*Ultimus.*
Urſis.	*Univerſis.*
Uſq.	*Uſque.*
X	
XPri.	*Chriſti.*
Xpriānorum.	*Chriſtianorum.*
Xpriſti.	*Chriſtiani.*
XX.	*Viginti.*

ABSOLUTION, eſt un jugement par lequel un accuſé eſt déclaré innocent.

Chez les Romains, l'*abſolution* étoit prononcée de la manière ſuivante : Après que la cauſe avoit été plaidée de part & d'autre, l'huiſſier diſoit à très-haute voix, *diserunt*; c'eſt-à-dire, les parties ont expliqué leur cauſe. On donnoit alors à chacun des juges trois teſſères (boules ou jetons), dont l'une étoit marquée d'un A, *abſolvo*, j'abſous; l'autre d'un C, *condemno*, je condamne; & la troiſième portoit les deux caractères NL, *non liquet*, la choſe n'eſt pas claire. Si le plus grand nombre des teſſères étoient marquées de l'A, le préteur renvoyoit l'accuſé, en diſant, *videtur non feciſſe*; il paroit innocent. Il étoit également abſous, lorſque les voix étoient partagées.

L'*abſolution* ſe pratiquoit à-peu-près de même à Athènes. Les cauſes en matière criminelle étoient portées devant les héliaſtes, qui étoient des juges ainſi nommés, parce qu'ils tenoient leurs aſſemblées dans un lieu découvert & à la vue du ſoleil, Ἥλιος. On leur donnoit à chacun deux pièces de cuivre, dont l'une étoit pleine, pour ſervir de marque d'*abſolution*. Celle qui ſervoit à condamner étoit percée, & on la jetoit dans un tronc de bois. Les ſuffrages pour abſoudre ſe plaçoient dans un vaſe de cuivre.

Un beau camée publié par le comte de Caylus, & un deſſin que Winkelmann a donné dans ſes *Monumenti inediti*, nous ont conſervé la forme de l'*abſolution* chez les Athéniens. Ces deux monumens repréſentent le malheureux Oreſte, dans le moment où les voix des Aréopagiſtes, qui prononçoient ſur ſon parricide, ſe trouvèrent partagées. Pallas qui les préſidoit donne ſon ſuffrage, & place dans l'urne fatale la pièce non percée. Il paroit que ce beau ſujet a beaucoup plu aux anciens, car ils l'ont répété ſur leurs monumens.

ABSYNTHE. Les Egyptiens avoient un grand reſpect pour l'*abſynthe* de l'aposiris : on en ignore la raiſon; à moins qu'on ne la cherche dans l'uſage que la Médecine fait de cette plante.

C'étoit à cette utilité que Pline rapportoit l'honneur accordé au vin d'*abſynthe* dans les jeux capitolins. La récompenſe du vainqueur n'étoit autre choſe qu'une potion de cette liqueur amère. Ce célèbre naturaliſte penſe que les Romains, en propoſant ce prix au conducteur du char victorieux, ne crurent pas avoir à lui donner rien qui égalât la ſanté procurée par cette boiſſon; *credo*, dit-il, *ſanitatem præmio dari honorifice arbitratis majoribus.* Pitiſcus eſt d'une opinion différente; & il dit, avec aſſez de vraiſemblance, que l'on faiſoit boire du vin d'*abſynthe* au vainqueur des jeux capitolins, pour prévenir les vertiges & les maux de tête. Le cirque du capitole étoit en effet ſi petit, les circuits qu'il falloit faire pour remplir l'eſpace déterminé étoient ſi répétés, que la vue des conducteurs des chars devoit être ébloui, & leur tête affectée de vertiges. Strabon rapporte des vers qui atteſtent la vertu de l'*abſynthe* pour diſſiper ces maux. (*C.* 7.)

Si tibi præterea caput acri ſorte dolore
Pulſatur ſubito, vel ſi vertigo fatiget;
Hujus opem rimare coquens frondentis amaram
Abſynthi ſylvam.

ABSTÊME. On entend aujourd'hui par ce mot une perſonne qui ne boit point de vin. Il paroit que les Romains lui donnoient une acception plus étendue; car Pline dit : *Vini abſtemius.* On pourroit conclure de-là, que le mot d'*abſtemius* exprimoit celui qui s'abſtenoit d'une boiſſon ou d'un mets quelconque. Horace paroit l'employer dans le même ſens. (*Lib.* 1, *pag.* 12). Apulée a créé le mot *invinius*, qui a une acception plus déterminée que celui d'*abſtemius.*

ABSTINENCE. Orphée, après avoir adouci les mœurs des hommes, établit une ſorte de vie, qu'on nomma depuis *orphique*; & une des pratiques de ceux qui embraſſoient cet état, étoit de ne point manger de la chair des animaux. On peut croire qu'Orphée ayant rendu ſenſibles aux loix de la ſociété les premiers hommes qui étoient antropophages :

Silveſtres homines ſacer interpresque deorum,
Cædibus & ſœdo victu deterruit Orpheus.
HORAT.

il leur avoit impoſé la loi de ne plus manger de viande du tout, & cela ſans doute pour les éloigner entièrement de leur première férocité; que cette pratique ayant enſuite été adoptée par des perſonnes qui vouloient embraſſer une vie plus parfaite que les autres, il y eut parmi les Payens une ſorte de vie, qui s'appela pour lors *orphique*, ὀρφικὸς βίος, dont Platon parle dans l'Epinomis & au ſixième livre de ſes loix. Les Phéniciens &

Digitized by Google

les Aſſyriens, voiſins des Juifs, avoient leurs jeûnes ſacrés. Les Egyptiens, dit Hérodote, ſacrifiant une vache à Iſis, après s'y être préparés par des jeûnes; & ailleurs, il attribue la même coutume aux femmes de Cyrène. Chez les Athéniens, les fêtes d'Eleuſine & des Teſmophories étoient accompagnées de jeûnes rigoureux, ſurtout entre les femmes, qui paſſoient un jour entier aſſiſes à terre dans un habillement lugubre, & ſans prendre aucune nourriture. (*Mallet*).

Les Pythagoriciens ne mangeoient ni chair ni poiſſon, du moins ceux d'entr'eux qui faiſoient profeſſion d'une grande perfection, & qui ſe piquoient d'avoir atteint le dernier degré de la théorie de leur maître. Cette *abſtinence* de tout ce qui avoit eu vie, étoit une ſuite de la métempſycoſe: mais d'où venoit à Pythagore l'averſion qu'il avoit pour un grand nombre d'autres alimens, pour les fèves, pour la mauve, pour le vin, &c.? On peut lui paſſer l'*abſtinence* des œufs; il en devoit un jour éclore des poulets. Où avoit-il imaginé que la mauve étoit une herbe ſacrée, *folium ſanctiſſimum?* Ceux à qui l'honneur de Pythagore eſt à cœur, expliquent toutes ces choſes; ils démontrent que Pythagore avoit grande raiſon de manger des choux, & de s'abſtenir des fèves; mais n'en déplaiſe à Laerce, à Euſtathe, à Aélien, à Jamblique, à Athénée, &c. On n'apperçoit dans cette partie de ſa philoſophie que de la ſuperſtition ou de l'ignorance: de la ſuperſtition, s'il penſoit que la fève étoit protégée des dieux; de l'ignorance, s'il croyoit que la mauve avoit quelque qualité contraire à la ſanté. Il ne faut pas pour cela en faire moins cas de Pythagore: ſon ſyſtême de la métempſycoſe ne peut être mépriſé qu'à tort, par ceux qui n'ont pas aſſez de philoſophie pour connoître les raiſons qui le lui avoient ſuggéré, ou qu'à juſte titre par les Chrétiens, à qui Dieu a révélé l'immortalité de l'ame & notre exiſtence future dans une autre vie. (*Diderot*).

Les Romains pratiquèrent auſſi des jeûnes réglés en l'honneur de Jupiter. Les hiſtoriens font mention de ceux de Jules-Céſar, d'Auguſte, de Veſpaſien, de Marc-Aurèle, &c. Les Athlètes en pratiquoient d'étonnans. S. Jérôme dit que les prêtres de Cybèle s'abſtenoient pendant quelques jours de toute nourriture, afin de manger enſuite avec plus de plaiſir des faiſans. Les décemvirs deſirant appaiſer la colère du Ciel, & détourner les calamités annoncées par des prodiges, ordonnèrent, d'après les livres ſibyllins, en l'honneur de Cérès, un jeûne public, qui devoit être renouvelé tous les cinq ans. On croyoit repréſenter le jeûne que pratiqua cette divinité, pendant qu'elle cherchoit Proſerpine.

ABSYRTE, fils d'Aete, roi de Colchide & frère de Médée. On raconte ſon hiſtoire de pluſieurs manières. Quand cette magicienne eut pris la réſolution de fuir avec la toiſon d'or, elle étoit ſûre que la vieilleſſe empêcheroit ſon père de la pourſuivre. Son frère étoit ſeul capable de courir après elle & de l'atteindre: elle le prévint, en le faiſant égorger dans le palais même d'Aète. Suivant d'autres, il fuivoit Médée dans ſa fuite, ou même elle l'avoit enlevé avec la toiſon d'or, ou enfin il avoit été pris dans une bataille que les Colches perdirent ſur les bords du Phaſe, contre les Argonautes. Ceux-ci étant preſſés par Aète, Médée coupa *Abſyrthe* par morceaux, qu'elle ſema ſur la route de ſon père, afin de ſuſpendre ſa marche par un ſpectacle auſſi douloureux.

Quelques autres enfin, diſent que ce prince fut chargé par ſon père de pourſuivre Médée: celle-ci ayant attiré *Abſyrthe* à un rendez-vous, ſous prétexte de la tirer des mains des Grecs, qui, diſoit-elle, l'enlevoient contre ſon gré, elle le fit maſſacrer, & répandit dans le chemin ſes membres déchirés, qui arrêtèrent quelque tems les compagnons de ce malheureux frère, & donnèrent à Médée le tems de fuir. Les uns placent cette triſte ſcène dans la Colchide; les autres ſur les côtes de l'Illyrie, dans le golfe Adriatique, & prétendent que les iſles Abſyrtides en prenoient leur nom; les autres à Tomes, ville ſituée ſur les bords du Pont-Euxin, à la droite des embouchures du Danube; elle a pris ſon nom, diſent-ils, de cette aventure, Τέμνω, d'où Τόμος ou Τόμον eſt dérivé, ſignifie *couper*. C'eſt dans cette ville qu'Ovide fut exilé, & finit ſes jours.

Onomacrite rapporte d'une autre façon cette hiſtoire, à laquelle il ôte tout ce qu'elle préſente d'horrible. Selon lui, Aète donna une flotte à ſon fils *Abſyrthe*, pour aller à la pourſuite des Argonautes. Ceux-ci, après avoir erré long-tems ſur pluſieurs mers, arrivèrent au pays des Phéaciens, où il rencontrèrent la flotte d'*Abſyrthe*, qui y étoit venue par un autre chemin, & les y attendoit. *Abſyrthe* demanda que Médée lui fût rendue; & l'on convint de part & d'autre que Jaſon ſeroit obligé de la laiſſer aller, ſi véritablement il ne l'avoit pas épouſée. Mais la femme d'Alcinoüs, qui avoit été priſe pour juge, fit célébrer la même nuit la cérémonie du mariage, & déclara enſuite à *Abſyrthe* qu'elle ſavoit, à n'en pouvoir douter, que les deux amans étoient mariés dès l'inſtant de l'enlèvement de Médée. Alors le prince de Colchide fut obligé de ſe retirer, & de laiſſer Médée continuer ſa route vers la Grèce. *Voyez* AETE, MEDEE, JASON.

ABUB. Ce mot chaldéen, qu'on trouve dans le vieux Teſtament, pour déſigner un inſtrument de muſique, ſignifie, ſelon quelques auteurs, la même choſe que *hugab* ou *agab*. *Voyez* UGAB.

Kircher, dans ſa *Muſurgie*, fait de l'*abub* un inſtrument à vent du genre des cornets, mais non percé de trous pour produire les différens tons: il ne cite aucune autorité, ainſi nous n'en dirons pas davantage.

Quelques-uns veulent que l'*abub* ou *abuba*, ſignifie

signifie une flûte, & la même que les Latins appelaient *amubaia*. La grande ressemblance des mots rend très-probable cette opinion, qui est aussi celle de dom Calmet.

Un passage du Talmud tend encore à la confirmer. Il y est dit que l'*ubub* étoit un instrument qui se trouvoit dans le sanctuaire du temple de Salomon, & qui avoit existé déjà depuis Moïse; il étoit mince, uni & de roseau, qualités qui conviennent toutes aux flûtes. De plus, le roi le fit garnir d'or, & le son se perdit : on ôta l'or, & le son redevint tel qu'il étoit. La même chose arriveroit à une flûte mince; l'or étant un métal très-compacte & peu élastique, en rendroit le son sourd & triste.

D'autres veulent encore que l'*ubub* fût la baguette de roseau dont on frappoit le tambour des Hébreux, prétendant que cette baguette de roseau rendoit le son du tambour plus doux. Mais je pense qu'il faut s'en tenir au sentiment de ceux qui font d'*ubub* une flûte. (*M. de Castillon fils*).

ABUDOS, dans les Gaules. ABUDOS.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

O. en or.

RRRR. en argent. (*Pellerin*).

O. en bronze.

ABURIA, famille romaine, dont on a des médailles; elles sont :

RR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est GEMINUS.

ABYDE, ville d'Egypte, la plus grande après Thèbes; elle étoit à sept mille cinq cens pas du Nil, vers l'occident, & au-dessous de Diospolis, de Tentyris & de Ptolémaïde. Le fameux roi Memnon y demeura, & y fit bâtir un superbe palais. Le temple & le sépulcre d'Osiris, qui étoient dans cette ville, la rendirent extrêmement recommandable; mais elle devint principalement célèbre par l'oracle du dieu Besa, qui répondoit par écrit, lorsqu'on n'avoit pas la commodité de le consulter en personne. Strabon parle d'*Abyde*, comme d'une ville fort délabrée de son tems; on croit qu'elle s'appelle aujourd'hui *Aboutige* ou *Abutich*. (*C. A.*)

ABYDUS, en Troade. ABYAHNON.

L'ancre & un poisson forment le symbole ordinaire de cette ville. On voit aussi un masque sur ses médailles & un aigle posé. Ses médailles autonomes sont :

RRRR. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Auguste, de M. Aurèle, de Verus, de Commode, de Sévère, de Caracalla, de Mamée.

Virgile parle dans ses *Georgiques* (*L.* 1, *v.* 207.) des huîtres que l'on pêchoit à Abyde. Les amours de Léandre, qui y avoit pris naissance, l'ont rendue très-célèbre; mais la molesse des habitans d'Abyde étoit plus fameuse encore : on disoit proverbialement en Grèce : *N'abordez pas sans précaution à Abyde*, pour signifier que l'on devoit éviter la compagnie des gens débauchés.

Le climat de la Phrygie & de l'Ionie, qui rend si mols & efféminés les peuples de ces belles contrées, auroit pu les faire tous comprendre dans ce proverbe, avec autant de raison peut-être que les Abydéniens.

Ces derniers avoient encore fait naître un second proverbe. On appeloit *banquet d'Abyde*, un repas ennuyeux & fâcheux; parce que les Abydéniens étoient dans l'usage de porter autour de la table tous leurs enfans, afin que chacun des convives les embrassât l'un après l'autre. Leur laideur ou leur malpropreté ne pouvoient dispenser personne de ces caresses fastidieuses & dégoûtantes.

ABYLA. *Voyez* COLONNES *d'Hercule*.

ACACALLIS. Pausanias semble distinguer deux *Acacallis*; l'une fille de Minos, dont Mercure devint amoureux, & eut un fils nommé Cydon. Il qualifie simplement nymphe l'autre *Acacallis*, sans dire de qui elle étoit fille. Apollon abusa de celle-ci à Tara, ville de Crète, dans la maison de Carmanor. *V.* CARMANOR. Ce dieu eut deux fils d'*Acacallis*, Philacis & Philandre. D'autres n'ont parlé que d'une *Acacallis*, & ont dit qu'elle avoit eu commerce avec Apollon & avec Mercure; que d'Apollon elle avoit eu Naxus, & de Mercure Cydon, qui donna son nom à la ville de Cydonie. Il paroît que l'amour d'Apollon pour elle fut de longue durée, puisque quelques auteurs disent qu'il eut encore de cette princesse Milet, père de Byblis & de Caunus. *V.* MILET. On donne encore à *Acacallis* un autre fils, nommé Amphitémis, & surnommé Garamas. On ne fait si c'est lui qui a donné son nom aux Garamanthes d'Afrique, ou si ce nom lui vint des Garamanthes.

ACACIA. L'*acacia* connu des anciens, est celui que l'on trouve encore en Egypte : on l'appelle *cassie*; selon d'Herbelot *gatie*, en latin *spina egyptia*. C'est un arbrisseau épineux, qui porte des fleurs quelquefois jaunes & quelquefois blanches. Le fruit, qui est renfermé dans une gousse, ressemble beaucoup au lupin. Cet arbre fournit la gomme arabique & un suc appelé le vrai *acacia*. Les Arabes donnent à l'*acacia* d'Egypte le nom d'*om-gailan*, la mère des satyres ou des démons qui habitent les forêts. On sait qu'il est très-différent des *acacias* du nouveau monde.

Les Egyptiens regardoient leur *acacia* comme un arbre sacré, & avoient pour lui une grande vénération. On doit l'attribuer peut-être aux bons effets que la Médecine retiroit dès-lors du suc de l'*acacia*, employé encore aujourd'hui avec succès contre les hémorragies & les crachemens de sang.

ACACIA. Les antiquaires donnent ce nom à un petit sac ou rouleau long & étroit, que l'on voit

Digitized by Google

ſur les médailles du Bas-Empire, dans la main des empereurs depuis Anaſtaſe. Les ſavans ſont partagés ſur la nature de cet attribut; les uns croient y reconnoître le mouchoir ou nappe, *mappa*, que jettoit de ſa loge, pour faire commencer les jeux, celui qui y préſidoit. C'eſt pour cela, ſelon eux, que les conſuls portoient auſſi le même attribut. D'autres écrivains penſent que c'eſt le ſachet qu'on offroit aux empereurs à la cérémonie de leur ſacre. Il étoit plein de cendre & de pouſſière, & pertoit le nom d'*acacia*, ΑΚΑΚΙΑ, ſans mal, ſans crime. Car on croyoit que là vue de cette cendre devoit rappeler au prince le ſouvenir de la mort, & l'engager par-là à conſerver ſon innocence, à vivre ſans crime.

Ducange prend ce rouleau pour des papiers ou mémoires que l'on préſentoit aux princes, aux conſuls, & qu'ils tenoient à la main pour y répondre. Cette opinion acquiert un degré de vraiſemblance, à la vue des ſtatues des Conſulaires qui ſont à Rome, & en France dans le parc de Verſailles. Ils ont à leurs pieds une petite caſſette, deſtinée ſans doute à renfermer ces papiers.

La première de ces trois opinions eſt cependant la plus ſûre, ſelon M. de la Baſtie. Les diptyques conſulaires qui nous reſtent, & ſur leſquels les conſuls ſont repréſentés vêtus à-peu-près du même habit que portent les empereurs ſur les médailles du Bas-Empire, nous font reconnoître l'*acacia* pour la nappe avec laquelle on donnoit le ſignal des jeux du cirque. Si l'on examine en effet le diptyque de Baſile le jeune, publié par *Bonarotti*, on verra clairement que le rouleau tenu par le conſul ne ſauroit être un papier ou mémoire. Lorſque les empereurs eurent rendu le conſulat perpétuel dans leurs perſonnes & celles de leurs ſucceſſeurs, ils prirent les attributs des conſuls, leur habillement, & l'*acacia* qui caractériſoit ces perſonnages illuſtres. Le penchant invincible des Grecs pour la ſuperſtition, fit bien-tôt ſuccéder à la nappe, le ſachet rempli de cendre, tel qu'il paroît ſur les médailles d'Anaſtaſe & des empereurs qui l'ont ſuivi. Cette explication a l'avantage de concilier les deux principales opinions ſur la nature de l'*acacia*, & elle paroît d'ailleurs très-plauſible.

ACADÉMIE, *Academia*, étoit une maiſon avec un jardin, ſituée dans le Cérамique, un des fauxbourgs d'Athènes, éloignée de la ville de ſix ſtades environ, près de mille pas. Ce lieu eſt devenu célèbre par les aſſemblées que Platon & ſes ſectateurs y tinrent pendant long-tems, pour converſer ſur des matières philoſophiques. On a donné différentes étymologies de ſon nom.

Les uns le font venir d'Academus, qui vivoit dans les ſiècles héroïques. Ce fut lui qui découvrit à Caſtor & à Pollux l'endroit où ſe cachoit Hélène avec Théſée ſon raviſſeur. Ces demi-dieux lui témoignèrent en récompenſe une grande conſidération pendant ſa vie; & les Lacédémoniens qui adoptèrent le culte des deux gémeaux, conſervèrent le même reſpect pour la mémoire d'Academus. Ils épargnèrent ſa maiſon, toutes les fois qu'ils ravagèrent l'Attique & les fauxbourgs d'Athènes leur rivale. Dicéarque donne à l'ancien maître de la maiſon appelée depuis *académie*, le nom d'Echedemus, & dit que c'étoit un arcadien de l'armée des Dioſcures.

Les environs de cette maiſon étoient déſerts & remplis d'eaux ſtagnantes, qui en rendoient le ſéjour très-mal ſain. Cimon en deſſécha une partie, y planta des allées d'arbres & des boſquets, qui en firent un endroit très-agréable. L'*académie* devint la promenade des Athéniens les plus diſtingués par leur rang ou par leurs connoiſſances. Les philoſophes, & Platon en particulier, s'y rendoient pour différer ſur leurs ſyſtêmes, & les enſeigner aux jeunes aſpirans. On enterra dans ces jardins ceux qui avoient rendu à la patrie des ſervices ſignalés.

Les magiſtrats qui, après Cimon, furent chargés des embelliſſemens & des réparations d'Athènes, négligèrent ſans doute les environs de l'*académie*, & laiſſèrent les eaux ſtagner alentour; car les médecins qui furent conſultés ſur une maladie de Platon, n'héſitèrent pas à en donner pour cauſe l'inſalubrité de l'air qu'il reſpiroit, en ſe promenant tous les jours au milieu de ſes diſciples dans les jardins d'Academus. Ils lui conſeillèrent de les abandonner, & de tenir ſes aſſemblées dans le lycée; mais le philoſophe, bien loin de ſuivre ce conſeil, leur répondit qu'il avoit choiſi l'*académie* à cauſe de ſon inſalubrité même. Il craignoit qu'une ſanté trop robuſte ne rendît ſon corps indocile au joug de la raiſon: pour éviter ce mal, il expoſoit à deſſein ſa ſanté dans l'air marécageux, & imitoit en cela les vignerons, qui coupent les branches de la vigne pour lui donner plus de ſève & de force.

L'*académie* avoit fait naître un proverbe chez les Athéniens. Ils appeloient *mur d'hipparque*, ἱππάρχου τεῖχος, une entrepriſe diſpendieuſe. Le fils de Piſiſtrate voulut entourer d'un mur fortifié la maiſon d'Academus, & la réunir au Cérамique; il établit à cet effet un impôt très-onéreux ſur le peuple d'Athènes: ce qui fit paſſer en proverbe le mur de l'*académie* ou le mur d'hipparque.

Nous avons négligé l'étymologie du nom de cette maiſon, qui le fait venir de Cadmus, parce qu'il avoit fait connoître les lettres aux Grecs, & celle de *δαὼν* & *δῆμος*, comme ſi les académies étoient les *remèdes des peuples*. Il ſuffit de les rapporter pour en faire ſentir la frivolité. Le nom de ce jardin vint de ſon dernier maître, l'athénien *Academus* ou *Ecademus*, qui légua ſa maiſon au public. C'eſt de ſes fabuleux ancêtres que nous avons parlé plus haut, ſelon les traditions des Grecs, toujours avides de gloire & de célébrité.

Le ſort de la maiſon d'Academus fut pareil à celui de la Grèce. Cet édifice fut détruit par les Romains. Le farouche Sylla abattit ſes boſquets

Digitized by Google

délicieux, & fit conſtruire avec ſes arbres des machines de guerre pour battre la ville d'Athènes, qu'il aſſiégeoit. Cicéron voulut faire revivre au moins le nom de ce lieu célèbre, & il le donna à ſa maiſon de campagne, ſituée près de Pouzzol. C'eſt-là qu'il ſe plaiſoit à converſer avec ſes amis ſur divers ſujets de philoſophie; & ce fut-là qu'il compoſa ſes Queſtions académiques, & les Livres ſur la nature des dieux.

ACADINE, fontaine de Sicile, ſituée auprès de deux lacs de ſoufre & de feu, appelés *Delles*. Elle étoit conſacrée, ainſi que les laçs, aux Paliques, deux fils de Jupiter & de la nymphe Thalie ou Actua. Les promeſſes & les ſermens dont on y faiſoit l'épreuve, l'avoient rendue fameuſe. On ne doutoit point de leur vérité, lorſque les tablettes de bois ſur leſquelles ils étoient gravés, ſe précipitoient dans le fond des eaux. Mais l'opinion contraire s'établiſſoit à la vue des tablettes qui ſurnageoient; & l'on aſſuroit que le parjure étoit aveuglé ſur-le-champ, ou même conſumé par les flammes des lacs. On trouve ces fables dans Ariſtote, dans Diodore de Sicile, & dans Etienne de Byzance.

ACALUS. *Voyez* TALUS.

ACAMANTIDE. C'étoit une des dix tributs d'Athènes, ainſi nommée d'Acamas, fils de Théſée.

ACAMARCHIS, nymphe de la mer, fille de l'Océan, dont parle Diodore de Sicile. (*L.* 6).

ACAMAS, fils de Théſée. On ne ſait point avec certitude quelle fut ſa mère; les uns lui donnent Ariadne, les autres Phèdre, d'autres enfin Antiope. *Acamas* marcha avec les princes Grecs, contre Troye. Il fut député avec Diomède, pour redemander Hélène; & il gagna dans cette ambaſſade le cœur de Laodice, fille de Priam. Cette princeſſe conçut, à la ſeule vue d'*Acamas*, une ſi violente paſſion pour lui, qu'aucune conſidération ne put l'arrêter: elle ouvrit ſon cœur à Philobie, femme de Perſée, gouverneur de la ville de Dardanus. Philobie fut touchée de l'état de la princeſſe, & engagea ſon mari à ſe prêter à quelqu'arrangement qui pût procurer à Laodice une entrevue avec l'objet de ſon amour. Perſée ſe lia d'amitié avec *Acamas*, & en obtint une viſite dans la ville de Dardanus. Laodice en fut avertie; elle ne manqua pas de s'y rendre avec quelques troyennes. Après le feſtin, on la plaça dans le lit d'*Acamas*, à qui on la préſenta comme une des concubines du roi. Cette nuit rendit Laodice mère d'un fils, qui fut nommé *Munitus*, & élevé par Athra, mère de Théſée. *Voyez* ATHRA. Quelques auteurs ont encore attribué à *Acamas* une intrigue amoureuſe avec Phyllis, qui reſſemble beaucoup à celle de Laodice; mais ils ont confondu *Acamas* avec Démophoon, auquel tous les auteurs originaux attribuent la cauſe des malheurs de Phyllis. *V.* DÉMOPHOON, PHYLLIS. *Acamas* fut un des Grecs qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Quand il en ſortit, Laodice eut ſoin de le faire ſouvenir du gage qu'il lui avoit laiſſé; & le jeune Munitus fut tranſporté en Thrace. *V.* MUNITUS. Après le retour d'*Acamas* en Grèce, l'oracle ordonna à une des tribus d'Athènes de ſe faire appeler *Acamantide*, du nom d'*Acamas*. Ce héros fonda dans la grande Phrigie une ville qui fut nommée *Acamantium*.

Acamas, dont on vient de parler, n'eſt pas le ſeul qui ait porté ce nom dans le même tems; il y en avoit un qui étoit prince de Thrace. Il alla au ſecours de Priam, & fut tué par Ajax. Un autre étoit fils d'Anténor & frère d'Archilochus. Homère dit de ces deux frères, qu'ils étoient très-exercés à toutes ſortes de combats.

ACANAS & AMPHITENUS, étoient fils d'Alcméon & de Callirhoé; leur père ayant été tué lorſqu'ils étoient encore dans la plus tendre jeuneſſe, trouva néanmoins en eux des vengeurs: ce qui fit dire aux poetes que la déeſſe Hébé avoit augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre promptement en état d'exécuter cette vengeance. *V.* ALCMÉON, AMPHIARAUS, CALLIRHOÉ.

ACANTHABOLE, inſtrument de chirurgie, fait en forme de pincettes, dont on trouve la deſcription dans Paul Eginète. On s'en ſert encore aujourd'hui pour enlever les eſquilles d'os cariés, les épines, les tentes, & tout autre corps étranger qui ſe trouve dans une plaie; ou pour arracher les poils des paupières qui incommodent & irritent l'organe de la vue, ceux des narines, des ſourcils, &c. Son nom eſt formé d'*Ακανθα*, épine, & de *βαλλω*, chaſſer.

ACANTHE, jeune nymphe, qui, pour avoir plû à Apollon, fut changée en la plante qui porte ſon nom.

ACANTHE, plante de la diviſion des monopétales perſonnées. Il y en a deux eſpèces; l'une appelée du grec *acantha*, *épine*, qui eſt ſauvage; l'autre eſt cultivée, & porte le nom de *branche ourſine*.

Ces deux plantes ſont devenues un ornement très-uſité dans l'architecture. Les ſculpteurs gothiques ont mal adroitement copié l'eſpèce ſauvage, qui eſt la moins belle. Mais l'*acanthe* cultivée, qui eſt plus refendue, mieux découpée, & aſſez ſemblable au perſil, a ſervi de modèle aux Grecs & aux Romains. C'eſt elle que l'on reconnoît dans les chapiteaux compoſites des arcs de Titus & de Septime-Sévère à Rome.

Vitruve a parlé fort au long de cet ornement de l'ordre corinthien; voici comment il en raconte l'origine: » Une jeune fille étant morte chez ſa » nourrice, & cette femme voulant conſacrer aux » mânes de cette jeune perſonne pluſieurs bijoux » qu'elle avoit aimés pendant ſa vie, les porta ſu» ſon tombeau. Afin qu'ils ſe conſervaſſent plus » long-tems, elle couvrit d'une tuile la corbeille » qui les renfermoit, & qui étoit poſée par haſard

» sur une racine d'*acanthe*. Au printems suivant, » la plante poussa des branches, qui, se trouvant » arrêtées dans leur accroissement, se diviserent » en plusieurs rameaux; arrivés au haut de la cor- » beille, ces rameaux trouverent la tuile qui la » couvroit en la débordant; ils furent contraints » de se replier sur eux mêmes. Callimachus ayant » apperçu cet heureux effet du hasard, imagina » sur son modèle le chapiteau corinthien, tel » qu'on le pratique encore aujourd'hui; & la tuile » posée sur la corbeille, lui donna l'idée du tail- » loir. »

» Villalpande, qui nous a donné la description du temple de Salomon, traite de fable cette histoire, & prétend que le chapiteau corinthien étoit exécuté dans cet auguste édifice. Il est vrai qu'il nous le peint formé par des feuilles de palmier: ce qui donna lieu, dit-il expressément, de composer par la suite les chapiteaux corinthiens de feuilles d'olivier, plutôt que de feuilles d'*acanthe*. »

» Sans entrer en discussion avec ces deux auteurs, je crois ce que l'un & l'autre en disent; c'est-à-dire, que les chapiteaux corinthiens peuvent avoir été employés dans leur origine à la décoration du temple de Jérusalem; mais que Callimachus, sculpteur habile, peut être aussi celui qui a perfectionné sa forme générale, la distribution de ses ornemens, & qui lui a donné son élégance. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis plusieurs siecles, ce chapiteau a passé pour un chef-d'œuvre dans son genre; & qu'il a presqu'été impossible à tous nos architectes modernes qui ont voulu composer des chapiteaux d'une nouvelle invention, de l'égaler. (*Blondel*).

Les enroulemens de l'*acanthe* lui ont fait trouver quelque ressemblance grossière avec les nymphées, ces plantes aquatiques répétées si souvent sur les monumens égyptiens. Dans le très petit nombre de colonnes que Norden & Pocoke ont dessinées en Egypte, plusieurs sont terminées par des espèces de chapiteaux ornés de feuilles des nymphées, appelées perfea & colocasia. Ceux qui ont vu dans l'*acanthe* du chapiteau corinthien une grande ressemblance avec les nymphées des colonnes & des frises égyptiennes, ont assuré que les Grecs avoient pris dans l'Egypte le goût de l'architecture. Les communications fréquentes des Grecs avec les Egyptiens, ou avec leurs colonies, les Phéniciens; les dogmes mythologiques apportés en Grèce & nés en Egypte, tout annonce en effet les rapports les plus frappans entre ces deux peuples. Il ne seroit donc pas étonnant que les Grecs eussent adopté le genre d'architecture qui avoit été inventé par les Egyptiens.

Si le sentiment de Villalpande est fondé sur des faits, on reconnoît encore mieux la marche de cet art. On sait que Salomon fit venir des ouvriers de Tyr & de Phénicie, pour bâtir le temple de Jérusalem. Ces architectes portèrent en Judée les connoissances qu'ils avoient puisées chez les Egyptiens, dont ils étoient une colonie: par ce moyen, le goût pour les colonnes ornées à leur sommet de feuilles de palmier, d'olivier, de nymphée ou d'*acanthe*, fut répandu dans l'Asie, & dans l'Ionie en particulier. De-là il passa en Grèce, où il fut soumis à des loix, ainsi que tous les autres membres de l'Architecture. Ces apperçus demandent un développement plus étendu, qu'on trouvera à PERSEPOLIS.

ACANTHUS est le nom du Lacédémonien qui parut le premier sans aucun vêtement dans le stade olympique, pour y disputer le prix de la course.

ACANTHUS. Les Romains ornèrent les bords de leurs habits de bandes de pourpre, découpées en feuilles d'acanthe, & ils leur donnèrent le nom de la plante elle-même. (*Virg. Æneid. v. 653*).

Et circum tentum croceo velamen acantho.

Hésychius leur donne le même nom dans son Dictionnaire: *Ακανθα πορφυρουν ὑφασμενον.*

On en peut prendre une idée en jetant un coup-d'œil sur les vases étruriques; car les habillemens des personnages qui y sont représentés, offrent souvent ces feuillages & ces enroulemens.

ACANTHUS, en Macédoine. ΑΚΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

R. en argent.

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

Leur type ordinaire est un lion déchirant un bœuf.

ACANTIDE, surnom d'Ajax, fils de Télamon. *V.* AJAX. C'est aussi le nom d'un des fils de cet Ajax & de Glauca.

ACARNANIE. Les chevaux du peuple qui habitoit cette partie de l'Epire, étoient très-estimés chez les anciens.

ACARNANIE. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRRR. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires sont Apollon assis, tenant un arc, & la tête d'Achéloüs.

ACARNANIE est aussi le nom d'une ville de Sicile, célèbre par un temple de Jupiter.

ACARON. *V.* ACHOR.

ACASTE, une des nymphes Océanides, ou filles de l'Océan & de Thétys. *V.* OCEANIDES.

ACASTE, fils de Pélias, & parent de Jason, fut un des argonautes: il a passé pour un grand chasseur, habile sur tout à tirer de l'arc: *Jaculo insignis Acastus*, dit Ovide. A son retour de l'expédition de la Colchide, ayant trouvé son père mort, il engagea les Argonautes à descendre avec lui en Thessalie, pour y célébrer des jeux funèbres en l'honneur de Pélias. Hine (*liv. 7, chap. 56.*) veut qu'*Acaste* soit le premier qui ait fait célébrer des jeux funèbres. Ce prince voulut ensuite venger la mort de son père sur ses sœurs, qui l'avoient

Digitized by Google

égorgé ; mais Hercule s'opposa à sa vengeance. *V.* Pelias, Alceste.

ACATIUM. Ce mot avoit chez les Romains deux acceptions différentes, mais relatives à la marine : c'étoit une chaloupe ou un canot, sous la première. Suétone, dans la vie de Jules-César, (*chap. 64*, n°. 1.) dit : *Alexandria circa oppugnationem pontis eruptione hostium subita compulsus in scapham desiliit.* Plutarque racontant le même événement, se sert du mot ακατιον, *acatium*, pour exprimer ce petit bâtiment.

On appeloit aussi *acatium* le grand mât ou le mât du milieu.

ACCALAURENTIA, nourrice de Romulus, fut mise au rang des divinités de Rome, selon quelques auteurs, & honorée d'une fête qu'on célébroit au mois de décembre. D'autres prétendent qu'elle n'a jamais été regardée comme déesse, par la raison qu'on célébroit tous les ans ses funérailles : ce qui ne s'observoit jamais à l'égard de ceux qui étoient reconnus pour dieux. Sa prétendue fête n'étoit que des jeux funèbres, célébrés en son honneur dans le mois de décembre. *V.* Arvales.

Accalaurentia, célèbre courtisane de Rome, qui vécut sous le règne d'Ancus Martius. Cette femme, une des plus belles de son tems, ayant passé une nuit dans le temple d'Hercule, plut à ce dieu, qui lui promit que la première personne par qui elle seroit rencontrée au sortir du temple, la rendroit heureuse, & la combleroit de biens. Tarutius, homme puissant & riche, fut le premier qui se présenta à elle, & elui, à la première vue, en devint éperduement amoureux. Il l'épousa aussi-tôt ; & étant mort quelque tems après, il lui laissa toutes ses richesses. Elle les augmenta encore beaucoup par l'infâme métier qu'elle continua d'exercer pendant plusieurs années ; mais à sa mort ayant nommé le peuple romain héritier de tous ses grands biens, la reconnoissance couvrit l'infamie de sa vie ; son nom fut inscrit dans les fastes de l'état. On institua des fêtes en son honneur, sous le nom de la déesse Flore ; & on les célébroit dans le mois d'avril. *V.* Flore & Floraux.

ACCALIA. On donna ce nom aux jours consacrés à la fête d'Acca Laurentia. Ils portoient aussi le nom de *laurentalia* ou *larentalia*.

ACCARON. *V.* Acaron.

ACCENDONES. On appeloit de ce nom ceux qui excitoient les gladiateurs au combat. Ils se tenoient près d'eux, & leur répétoient les demandes du peuple, que l'ardeur du combat les empêchoit d'entendre. La toge laissoit une partie de leur habillement, & ils ne la quittoient pas comme les gladiateurs pendant les jeux.

ACCENSI. L'*accensus* étoit un officier subalterne attaché aux magistrats romains, ainsi que les licteurs. Il étoit chargé d'assembler le peuple, d'où venoit son nom, *accensus à ciendo* ; il introduisoit auprès du préteur, & marchoit devant le consul, lorsqu'il n'avoit point de faisceaux. Ces officiers étoient des huissiers. Avant que les Romains eussent des horloges ou clepsydres, l'*accensus* avertissoit le magistrat lorsqu'il étoit neuf heures, midi, & trois heures du soir.

Cet officier servoit quelquefois de greffier ; car Cicéron dit (ver. 3. 66) : *Non reprehendo quod scripsit accensus. Cur enim sibi hoc scriba solit assumere ?* On lit sur une ancienne inscription, rapportée par *Ballengerus : Securitati cognationis suæ fortunatus Augusti libertus verna patroni ab epistolis accensus. Patrono divo Augusto Vespasiano lictor curiatus.....* ; & sur une autre : *T. Titienus Felix Augustalis scriba libr. ædilis curul. viator ædilis plebis accensus.* Les consuls & les préteurs ne furent pas les seuls qui eussent des *accensi* attachés à leurs personnes. Les centurions & les décurions en avoient aussi à leurs ordres, comme il paroît par ce passage de Varron (*de vit. Popul. Roman. III*, apud *Non XII.* 8.) : *Cum erant attributi decurionibus & centurionibus, qui eorum habent numerum, accensi vocantur.*

ACCENSUS. Ce nom étoit d'usage dans la milice romaine, pour désigner une espèce de soldat, armé à la légère. Ils ressembloient en cela aux *rorarii* ; mais ils en différoient par beaucoup de choses. *V.* Rorarii. Les *accensi* combattoient en dehors de la légion, avec des frondes & des pierres. Enfin dit-on, ils étoient destinés à remplacer les soldats tués ou blessés dans le combat, & il ne leur donne aucun rang dans la milice. Mais Asconius Pedianus leur en assigne un, égal à celui de nos caporaux & de nos trompettes. (*In Cicer. pag. 90*). *Accensus est nomen ordinis, & promotionis in militia, ut nunc dicitur princeps, vel commentariensis, aut coraliciarius.*

Le lecteur qui voudra connoître en détail ces deux opinions, pourra consulter Saumaise, *de re militari romanorum & Polletus.*

ACCENT. Cet article a été traité avec soin par les auteurs de la Grammaire renfermée dans cette Encyclopédie méthodique ; nous y renvoyons nos lecteurs. On ne parlera ici que de l'ancienneté des *accens* chez les Grecs & les Romains, parce que les preuves en seront prises dans les monumens antiques, qui ont été découverts postérieurement aux recherches des Vossius, des Hennin, des Wesselin, des Simon, &c.

Dans un *appendix* à ses *epistolæ vinarienses*, M. de Villoisson traite principalement de l'origine des *accens*, des esprits, des marques de distinction pour les membres de phrases, & des signes pour les soll des longues & brèves, chez les Grecs. Un grand nombre de savans en attribuoit l'invention à un grammairien de Byzance, Aristophane, qui vivoit dans la cent quarante-cinquième olympiade, près de deux cens ans avant J. C. Vossius avoit même allégué en faveur de cette opinion, l'autorité

Digitized by Google

de deux autres grammairiens, Apollonius & Arcadius. Cependant, quelques savans avoient encore des doutes sur ce point; & Thomas Burgesi, dans une nouvelle édition des *Miscellanea critica* de Dawes, Oxford 1781, avoit averti que l'ouvrage d'Arcadius, qui existe en manuscrit dans la bibliothèque du roi, pourroit terminer la dispute. Ce grammairien atteste, en effet, dans le texte cité par M. de Villoison, qu'Aristophane de Byzance inventa des signes pour les *accens*, les tons, les esprits, la quantité des syllabes, &c. Il expose ensuite les principes qui l'avoient dirigé dans ce travail. La manière dont il s'exprime nous fait conjecturer qu'on avoit déjà des signes pour ces objets avant Aristophane; & que ce grammairien imagina seulement de nouvelles figures, d'après une théorie plus sûre & plus régulière. Pour la figure des esprits, Aristophane, dit-il, imita le procédé des artistes, qui, après avoir trouvé les trous dont il falloit percer les flûtes, imaginèrent de petites pièces mobiles en différens sens, qu'il appelle κίρκοι ou βόμβυκες, tant pour ouvrir que pour fermer ces trous.

On apprend par le témoignage de S. Augustin, que dès le quatrième siècle on voyoit des esprits dans les manuscrits grecs de l'ancien Testament. Le passage de ce docteur qui avoit échappé aux savans, leur a été indiqué par M. Knittel, dans ses Commentaires sur la version gothique d'Ulphilas, que lui a fournie la bibliothèque de Wolfenbutel. Dans le premier livre de ses Questions sur l'*Epteteuque*, *quæst.* 162, S. Augustin observe qu'au chapitre 47 de la Genèse, des manuscrits latins portent *virga ejus*, d'autres *virga sua*; ce qui vient, dit-il, de ce que les mots grecs qui répondent à *ejus* & à *sua*, s'écrivent avec les mêmes caractères; mais cependant avec cette différence, que les *accens* ne sont pas les mêmes, le mot qui signifie *sua* ayant un signe de plus, ou l'H grecque, figure qu'on fait avoir anciennement désigné l'aspiration forte.

Cet Arcadius étoit un grammairien d'Antioche, dont parle Suidas, & que Saumaise, ainsi que d'autres savans, avoient cité.

On a trouvé dans les manuscrits d'Herculanum, dit Winkelman, sur quelques lettres, des points & des virgules, que nous nommons des *accens*: on voit pareillement dans le livre second de la Rhétorique de Philodémus, trouvé au même endroit, quelques mots interlinéaires en plus petit caractère. Dans les deux lignes suivantes, copiées, d'après ce manuscrit, à la page 10, on voit des exemples de l'un & de l'autre.

ΔΙΔΤΟΙΤΟΙΣ
ΗΘΕΙΔΣΠΟΛΛΗΣ ΟΥΚΟΥΝ ΔΗΠΟ . . . . .
Δ ⸌ Η ' . .
. . . ΤΕ ΤΗΤΕΡΤΟΡΙΚΗΙΚΔΙ ΔΥΝΔΜΕΙ

A l'égard des trois points sur ΚΑΙ, je n'y trouve rien qui permette la plus foible conjecture; mais ΟΥΚΟΥΝ a manifestement son *accent*. La plus ancienne inscription grecque qui présente des *accens* (1), est peut-être d'un tems postérieur. Nous savons cependant que les *accens* ont été en usage dans les tems antérieurs à ces manuscrits, puisque les Samnites (2) les employoient pour marquer certaines syllabes.

Voici un vers d'Euripide (3), qui a été trouvé à Herculanum:

Ὦ ὲ ιν τυφὶ βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας ἰσῶ.

Ce vers étoit écrit sur le mur d'une maison qui faisoit le coin d'une rue d'Herculanum: cette rue conduisoit au théâtre. Les *accens* étoient marqués comme on les voit ici.

Dans les manuscrits de la même ville, les corrections se trouvent placées en petit caractère entre les lignes. Le cercle ponctué au-dessus de la quatrième lettre de la seconde ligne citée plus haut, mérite quelqu'attention, ainsi que les points au-dessus de ΚΑΙ: ce qu'il y a de plus singulier, c'est le tiret au-dessus d'ΟΥΚΟΥΝ, qui paroit plutôt être le signe d'une modulation qu'un *accent*. On trouve un pareil tiret sur le piédestal de l'obélisque du soleil, élevé par Auguste, & qui aujourd'hui est couché par terre dans le champ de Mars. Bianchini en parle dans son ouvrage (4); il auroit néanmoins pu en dire davantage, s'il avoit lu l'ouvrage intitulé: *Elia Patschii grammatici veteres.*

On ne trouve plus de semblables marques ou *accens* dans les inscriptions faites après le siècle d'Auguste. Winkelman en avoit vu sur une ancienne inscription, qu'il a publiée le premier: elle contient le testament d'une mère, & se trouve à Rome, dans la cave du Marquis Rondini:

MVRDIAE L. F. MATRIS SED PROPRIIS VIRIBUS ADLEVENT QUO FIRMIORA PROBABILIORAQVE SINT OMNES FILIOS ÆQVE FECIT HEREDES PARTITIONE FILIAE DATA' AMOR MATERNVS CARITATE LIBERVM AEQUALITATE PARTIVM CONSTAT VIRO CERTAM PECVNIAM LEGANT, &c.

Cette inscription est d'une orthographe fort ancienne, comme il est facile d'en juger par plusieurs mots; par exemple, ARDVO'M,QVOM.

Le tiret ou l'*accent* indique communément l'ablatif; on le voit néanmoins aussi sur des mots qui sont à d'autres cas: LAVDARE'TVR, FE'MINA'RVM, FE'CISSE, A'MISSVM, MERVI'T, VARIETATE'S.

On ne sauroit trop répéter que les Romains, dans leur meilleur tems, se servoient d'une espèce d'*accent*; & c'est par-là que se distinguent les inscriptions depuis Auguste jusqu'à Néron (5); c'est

(1) *Fabret. Inscrip. pag.* 288, *n.* 226.
(2) *Olivieri Dissert. fopra alc. Medaglie Sannite.* 139, *nel tomo 4. delle Diss. dell' Accad. di Cort.*
(3) *Pitt. Ercol. t.* 2, *p.* 34.
(4) *Del Palazzo de Cesari, di Francesco Bianchini; in Verona*, 1738, *gr. fol.*
(5) *Fabret Inscrip. p.* 168, 170, 231.

Digitized by Google

auſſi ce qui a fait regarder à Winkelman l'inſcription ſuivante, trouvée à Rome ſans aucune date, comme ayant été faite dans le même tems :

CELER. PRIMI. AVG. LIB. LIBERTVS.
ET. GEMINAE. SYNTYCHE. CON
IVGI. ET. FLAVIO. CELERIONI. ET HE
LENE. CELERINAE. FILIIS. POSTERIS.
QVE. SVIS. FECIT.

Le ſavant (1) qui ſoutient que les anciennes inſcriptions ſont toutes ſans *accent*, n'en avoit donc pas vu beaucoup.

Les mots interlinéaires des manuſcrits d'Herculanum, qui ſont écrits en caractère différent des autres, paroiſſent très-remarquables : on voit que c'eſt un changement ou une correction faite après coup. C'eſt ainſi qu'on a mis ci-devant la lettre H au-deſſus du mot PTOPIKHI, pour réparer une omiſſion du ſcribe. On peut conclure de ces corrections, que ce ſecond livre de la Rhétorique, eſt un original de la propre main de Philodémus.

On voit par-là combien ſont incertaines les règles que les critiques modernes ont données, pour juger de l'âge des manuſcrits par l'abſence des *accens*. C'eſt pourquoi nous nous abſtiendrons d'en rapporter de pareilles. Les *accens* étant connus & mis en uſage preſque de toute antiquité, leur ſuppreſſion a ſans doute été l'effet de la pareſſe des copiſtes ; & le caprice de l'un d'eux autra pu les lui faire employer dans un ſiècle où tous les autres les négligeoient. *V.* PONCTUATION.

ACCERSITORES. Les Romains donnoient ce nom à des domeſtiques qu'ils faiſoient aller devant eux pour annoncer leur arrivée.

ACCINCTUS & ACCINGERE, ſont des mots relatifs à la manière dont les Romains s'habilloient. Les hommes actifs & laborieux relevoient leur toge ou leur tunique, & les replioient autour de leurs reins en forme de ceinture, *præcingebant*, *accingebant ſe* : c'étoit le caractère des gens occupés. On reconnoiſſoit les hommes mols & efféminés en voyant flotter leurs habits, *diſcincti erant*. Pour exprimer plus énergiquement l'action des perſonnes occupées, on diſoit que leurs habits étoient relevés très-haut. Horace, (*Sat. lib.* 2. 8.) :

Hîc ubi ſublatis puer alte cinctus acernam
Gauſape purpureo menſam deterſit.

Pétrone, c. 29 : *Præcincti certè altius eramus*, & c. 87 : *Niſi vitarint ſtatores altius cinctos.*

L'uſage de replier ſes habits autour du corps, étoit ordinaire aux chirurgiens, aux ſoldats, aux aides des ſacrificateurs, aux voyageurs, aux chaſſeurs, &c. Les Grecs ſe ſervoient du mot ζωννυμι, *zonnumi*, ſe ceindre, pour exprimer la même idée, & pour s'armer, comme on le voit dans l'Iliade, (A. 15).

(1) *Baſnage, préf. de l'Hiſtoire des Juifs, p.* 38.

ACCIS, dans l'Eſpagne.

COL. GEM. ACC. *Colonia gemella accitana.*

COL. ACC. *Colonia accitana.*

C. I. G. A. *Colonia julia gemella accitana.*

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Auguſte, de Tibère & de Caligula.

ACCIUS-NAVIUS, augure, vivoit du tems de Tarquin l'ancien, roi des Romains. *Accius* s'oppoſa au deſſein de Tarquin, qui vouloit augmenter le nombre des tribus, & lui dit qu'il ne le pouvoit faire ſans y être autoriſé par les augures. Le roi en fut offenſé, & voulant le ſurprendre & le rendre ridicule, lui dit : Vous qui êtes ſi habile, devinez ſi ce que je penſe à cette heure peut s'exécuter ? Cela eſt poſſible, dit l'augure. J'ai penſé, répartit le roi, que vous pourriez couper une pierre à aiguiſer avec un raſoir : faites-le donc, puiſque le vol des oiſeaux vous aſſure que la choſe n'eſt pas impoſſible. *Accius* prend un raſoir & coupe la pierre. Tous ceux qui étoient préſens furent ſaiſis d'admiration. On érigea une ſtatue à *Accius-Navius* ſur les degrés des comices ; & l'art des augures acquit une grande conſidération chez le peuple romain. Tite-Live, les autres hiſtoriens de Rome & Cicéron, rapportent ce conte comme une ancienne tradition de leur pays, qu'ils n'oſent contredire, mais dont ils ne certifient pas la réalité. *V.* auſſi NAVIUS.

ACCIUS, poète latin, célèbre par les tragédies qu'il compoſa du tems de la république. Son ſtyle ſe ſentoit de la rudeſſe de la langue des premiers Romains. Cicéron le caractériſe par l'épithète de *docti-ſedulus*. Mais Brutus, l'aſſaſſin de Céſar, eſtimoit tellement les poéſies d'*Accius*, qu'il les fit graver ſur les murs des temples, des édifices publics, & qu'il lui éleva une ſtatue coloſſale dans le temple des muſes.

ACCLAMATIONS *ou* APPLAUDISSEMENS, par leſquels le public témoigne ſon approbation. Les anciens écrivains réuniſſent ordinairement les *acclamations* avec les applaudiſſemens, parce que le peuple employoit dans ces occaſions la voix & le geſte. Ariſténète (*epiſt.* 1. 26.) dit du Pantomime Panarète : *Populus interea reſtus, ac mirabundus aſſiſtit, voces alternas melodiæ reſpondet, manuſque movet* ; & Dion, dans la vie d'Auguſte : *Populum objurgavit, quod plauſu & laudibus Catonem proſecutus eſſet.* Il y avoit cependant une différence ſenſible entre les applaudiſſemens & les *acclamations*, en ce que les dernières étoient exprimées par la voix, & les premiers par le geſte : d'ailleurs on applaudiſſoit par *acclamations*, ſoit que les objets de ces ſignes d'approbation fuſſent préſens ou abſens, & les applaudiſſemens de la main ne ſe faiſoient entendre que dans le premier cas. On eſt certain d'ailleurs, que les femmes mêloient leurs voix à celles des hommes pour applaudir ; & l'on ignore encore ſi elles prenoient part aux applaudiſſemens donnés avec la main.

Digitized by Google

Les *acclamations* se faisoient entendre dans les mariages. C'étoit un heureux préſage pour la deſtinée des époux. Les Romains ſouhaitèrent à Néron & à ſa nouvelle épouſe Poppée, toute ſorte de proſpérité, *lata omnia*. On conſultoit les augures pour accomplir les noces, & leur réponſe étoit ordinairement, *feliciter*, les auſpices ſont favorables, ou *qua res recte vertat*, ou *ait bene vertant*, que les dieux vous ſoient propices. C'eſt ainſi que Plaute a dit dans l'*Aululaire*, (II, 2, 41):

Qua res recte vertat, mihi tibique, tuaque filia!
Filiam tuam mihi uxorem poſco: promitte hoc fore.

Et plus bas (II, 3, 4):

Filiam deſpondi hodie: ego nuptum huic Megadoro dabo.
ST. *Dii bene vertant!*

Lorſque les empereurs diſtribuoient un congiaire, le peuple faiſoit retentir des *acclamations* & lui ſouhaitoit de longues années: ce qui a été imité par Ovide (*faſt.* I, 613):

Augeat imperium noſtri ducis, augeat annos.

Parmi les ſoldats, les *acclamations* étoient fort uſitées. I remière ment, lorſqu'ils éliſoient un commandant, ils crioient: *Dii te ſervent imperator*. Probus fut élu par le ſuffrage univerſel des ſoldats, qui répétoient à haute voix: *Probe auguſte dii te ſervent*. Secondement, au moment où les armées s'ébranloient pour combattre, ils crioient: *Victoria*. Cæſar (*de Bello gall.* v. 36). *Tum vero ſuo more victoriam conclamant, atque ululatum tollunt*. Troiſièmement, après la victoire, ils nommoient leur chef *imperator* par *acclamation*. Quatrièmement, lorſqu'ils accompagnoient un triomphateur au capitole, ils crioient: *Io triumphe, io triumphe*, ou, ſelon Tertullien:

De noſtris annis tibi Jupiter augeat annos.

Les *acclamations* redoubloient quand les princes faiſoient leur entrée dans Rome. Le Code Théodoſien, *lib.* 7, fait mention de celles qui avoient été employées aux entrées des empereurs Auguſte & Conſtantin. Les hiſtoriens nous en ont conſervé quelques-unes. Que les dieux vous conſervent pour nous, votre ſalut, notre ſalut: *Dii te nobis ſervent, veſtra ſalus, noſtra ſalus*. — En vous, ô Antonin, & par vous, nous avons tous les biens: *In te omnia, per te omnia habentur, Antonine*. — Lorſqu'Agrippine entra dans Rome, le peuple crioit qu'elle étoit l'honneur de la patrie, le feul rejeton d'Auguſte, le ſeul modèle de l'antiquité; & il faiſoit des vœux pour ſes enfans. — La ſtatue nouvelle de la convaleſcence de Germanicus s'étant répandue à Rome, le peuple courut en foule au capitole avec des flambeaux & des victimes, en chantant: *Salva Roma, ſalva patria, ſalvus eſt Germanicus*. Rome & la patrie ſont ſauvées, Germanicus eſt rétabli. — Lampridius raconte qu'à l'entrée d'Alexandre-Sévère, le peuple crioit: *Salva Roma, quia ſalvus Alexander*. Rome eſt ſauvée, puiſqu'Alexandre eſt en bonne ſanté.

On louoit avec des *acclamations* répétées les auteurs qui liſoient leurs ouvrages dans les écoles, dans des ſalles de lecture publiques ou particulières. Les écrivains avoient ſoin d'inviter des auditeurs & des acclamateurs pour les entendre lire ou déclamer leurs compoſitions. Largius-Licinius fut le premier à Rome qui ſe compoſa par des invitations un auditoire nombreux. (*Plin. epiſt.* II, 14, 9). *Primus hunc audiendi morem induxit Largius-Licinius, haſtenus tamen, ut auditores corregeret*. Il y avoit des *acclamations* convenues pour applaudir les lecteurs. En voici quelques-unes: *Bene, & præclare, belle, & feſtivè; non poteſt melius*. C'eſt bien, très-bien; c'eſt agréable & *affectueux*: on ne peut mieux faire. Cicéron (*de orat.* 3, 26) nous apprend le cas particulier qu'il faiſoit de chacune de ces *acclamations*. *Bene, & præclare quamvis nobis ſæpe dicatur, belle, & feſtivè nimium ſæpe noto; quamquàm illa ipſa exclamatio, non poteſt melius, ſit velim crebra*. On les trouve réunies dans ce vers de Martial (II, 27, 3):

Effetè, graviter, cito, nequiter, euge, beatè.

Nequiter ſe diſoit par antiphraſe: c'étoit une flatterie recherchée.

Les Grecs, que la ſervitude rendit adulateurs & rampans, compoſèrent des *acclamations* encore plus exagérées; telles qu'ὑπερφυῶς, on ne peut rien dire qui ſoit au-deſſus de ce diſcours; & que καλῶς, ou *ſophos*, ce que nous venons d'entendre, eſt très-ſavant ou très-ſage.

Les *acclamations* du ſénat étoient plus ſérieuſes; elles avoient pour but d'honorer l'empereur ou de le flatter. Les ſénateurs exprimoient leur conſentement à ſes volontés par les formules ſuivantes: *Omnes, omnes, aquum eſt, juſtum eſt*. Nous ſommes tous de cet avis, du même avis; ce qui vient d'être propoſé eſt juſte, très-juſte. L'uſage fréquent des *acclamations* étoit paſſé du théâtre dans le ſénat. On n'en faiſoit point mention dans les actes publics avant le règne de Trajan: ce grand prince fut le premier objet de cette nouvelle adulation. Il y eut des règles preſcrites pour les *acclamations* des ſénateurs, comme il y en avoit pour les ſpectateurs des jeux. L'un d'eux prononçoit une formule d'*acclamations*, & tous les ſénateurs la répétoient à l'envi. Ces formules avoient même une prononciation *accentuée*, qui approchoit du chant, & elles étoient renouvelées pluſieurs fois comme un refrein. Triſſon & Ferrari en ont recueilli un grand nombre. Trebellius (*in Claudio*) nous aſſure que ces *acclamations* avoient été répétées juſqu'à ſoixante-dix & même quatre-vingt fois.

L'amphithéâtre retentit des premières *acclamations*. Ce ne furent d'abord que des cris & des applaudiſſemens confus, expreſſion ſimple & naïve de l'admiration publique: *plauſus tunc arte carebat*, dit

Digitized by Google

dit Ovide. Mais sous les empereurs, & dès le règne d'Auguste, ce mouvement impétueux auquel le peuple s'abandonnoit comme par enthousiasme, devint un art, un concert étudié. Un musicien donnoit le ton, & le peuple faisant deux chœurs, répétoit alternativement la formule d'*acclamation*. Le dernier acteur qui occupoit la scène, donnoit le signal des applaudissemens par ses dernières paroles, *valete & plaudite* : soyez heureux & applaudissez.

Néron étoit si passionné pour la musique, & croyoit tellement exceller dans cet art, qu'il jouoit de la lyre sur le théâtre à la vue de tout le peuple romain. Sénèque & Burrhus étoient alors les coryphées ou premiers acclamateurs; de jeunes chevaliers se plaçoient dans différens endroits de l'amphithéâtre pour répéter les *acclamations*; & des soldats gagés à cet effet se mêloient parmi le peuple, afin que le prince entendît un concert unanime d'applaudissemens. Ces *acclamations* chantées ou plutôt *accentuées*, durèrent jusqu'au règne de Théodoric. Les applaudissemens qui les accompagnoient, avoient aussi leur rhithme ou cadence; de manière que tous les spectateurs devenoient au même instant des pantomimes & des chanteurs accordés tous à l'unisson. C'est ainsi que les peint Sénèque, (*epist.* 29) : *Caterum, si te videro celebrem fecundis vocibus vulgi, si, intrante te, clamor, plausus & pantomimica ornamenta obstrepuerint; si tota te civitate femina puerique laudaverint....*

L'entrée des princes dans l'amphithéâtre étoit accompagnée de longues & nombreuses *acclamations*. Des hommes recommandables par leurs services ou leurs talens, partagèrent quelquefois avec les empereurs cet hommage public. Plutarque raconte que le peuple romain voulant reconnoître les services de Sertorius, le reçut dans l'amphithéâtre avec de nombreux applaudissemens & de grandes *acclamations*; honneur, ajoute-t-il, qui a été rarement accordé, même à des personnages illustres ou remarquables par une vieillesse honorable : les poëmes de Virgile firent rendre le même hommage à ce chantre immortel. Le peuple romain les entendant réciter sur la scène, fut si touché de leur beauté, qu'il se leva, d'un commun accord, se tourna du côté de Virgile & le salua, comme il faisoit à l'arrivée d'Auguste. (*Quint. de orat. c.* 13, *n°.* 3).

On n'employa pas toujours les *acclamations* pour exprimer la joie ou le respect. Elles furent encore chez les sénateurs un témoignage public de la haine ou du mépris. L'époque la plus ordinaire où on les employa dans le dernier sens, fut l'instant où l'on ordonnoit de briser les statues des mauvais princes. C'est ainsi qu'après la mort de Domitien, le sénat entier se répandit en invectives contre ce tyran, & répéta à l'envi les *acclamations* les plus injurieuses : *contumeliosissimo, atque acerbissimo acclamationum genere laceravit*, dit Suétone. Lampride en a conservé des formules dans la vie de Commode, c. 18. *Acclamationes post mortem Commodi graves fuerunt. Ut autem sciretur, quod judicium senatûs de Commodo fuerit, ipsas acclamationes de Murio Maximo indidi, & sententiam senatûsconsulti : hosti patriæ honores detrahantur : parricida honores detrahantur : hostis flatuas undique, parricida flatuas undique, gladiatoris flatuas undique : gladiatoris & parricida flatua detrahantur.*

» Les *acclamations* des sénateurs, après la mort de Commode, furent les plus fortes qu'on eût entendues. Je les ai extraites de Marius-Maximus, avec le senatus consulte qui les suivit, afin de faire connoître la manière dont le sénat étoit affecté contre ce prince : que l'on arrache les marques d'honneur dont étoit décoré cet ennemi de la patrie, ce parricide : que l'on abatte toutes les statues de cet ennemi, de ce parricide, de ce vil gladiateur : que l'on brise les images du gladiateur, du parricide. »

Les médailles nous ont conservé une partie des *acclamations* usitées pour les princes & les princesses. Il paroît, d'après ces monumens, que le peuple faisoit par *acclamation* des vœux solemnels pour leur conservation, & les renouveloit tous les cinq, les dix, les vingt ans, &c. *V.* VOTA. Ces formules sont très-fréquentes dans le Bas-Empire; mais on en connoît peu d'exemples sur les médailles du Haut-Empire. L'abbé de Rothelin avoit une médaille d'argent de Commode avec ce revers : VOTIS XX. COS. VI., dans une couronne de chêne; une de Sévère-Alexandre, avec VOTIS VICENNALIBUS. L'inscription VOTIS DECENNALIBUS, renfermée dans une couronne, se trouve sur les médailles de Maximin, de Balbin, de Pupien, de Trébonien Galle, d'Æmilien, de Valérien & de Gallien.

L'*acclamation* ordinaire des Grecs étoit Α'γαθὴ τύχη, c'est-à-dire, bonne fortune.

Les Chrétiens conservèrent l'usage des *acclamations* dans les églises & dans les conciles. On en voit des exemples dans les assemblées ecclésiastiques, & même dans le concile de Trente. Quant aux premières, la vie & les œuvres de S. Augustin nous en fournissent un grand nombre, que l'on répétoit après les instructions des évêques ou au commencement de la liturgie. L'usage des litanies & des répétitions du *Kyrie*, est une reste frappant de ce goût des anciens pour les *acclamations* redoublées.

ACCLAMATION. Cette manière d'exprimer son consentement étoit en usage à Athènes pour l'élection de quelques magistrats. On les nommoit par *acclamation*; mais on ne manifestoit son choix qu'en élevant les mains, sans proférer de paroles.

Les sénateurs romains acceptoient une proposition par *acclamation*, lorsqu'ils se rangeoient tous du côté du proposant.

L'*acclamation* des nations barbares se ressentoit de leur rudesse; ils l'exprimoient par un bruit

Digitized by Google

confus de leurs armes, & en frappant avec leurs épées sur les boucliers.

ACCO, étoit une vieille femme, dont Coelius-Rhodiginus (*lib.* 16, *c.* 2) a parlé, & qu'il dit avoir été célèbre chez les Grecs, sans que nous puissions rien découvrir sur son pays, & sur le tems où elle vivoit. Il raconte que cette *Acco* se voyant dans le miroir laide & décrépite, devint folle de douleur. On avoit fait à cette occasion le mot *accisare*, devenir fou, insensé. Lucien & Olympiodore parlent d'elle au sujet de l'expression ἀκκίζεται, je dissimule : car cette femme avoit l'habitude de refuser les choses qu'elle desiroit le plus ardemment. Au reste, ces traditions sont si vagues, qu'on ne sauroit peut-être y reconnoître rien d'arrêté, sinon un abus de l'étymologie.

ACCOLEIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est LARISCOLUS.

ACCORDS. Quoique l'on ait beaucoup écrit sur la Musique des anciens, on n'a point encore sur cet art des notions claires & précises, & les travaux de MM. Burette & Roussier n'ont pas levé entièrement le voile qui obscurcit cette question épineuse : nous en parlerons avec détail à l'article Musique, & nous dirons seulement ici, que le plus grand nombre des écrivains modernes s'accordent à refuser aux anciens la connoissance des *accords* ou de l'harmonie. Nous voyons cependant que cette assertion est au moins trop générale, si elle n'est pas absolument contraire à la vérité. Car, sans parler des recherches de M. Dutens sur cet objet, que l'on trouve à la page 246 du second tome de la nouvelle édition de l'*Origine des découvertes attribuées aux modernes*, *Paris* 1776 : de celles que renferment des remarques sur Apulée, (*à la page* 330, 1745, 2 *vol.*, *traduct. françoise*), nous nous contenterons de citer ici deux passages de Plotin, qui nous ont été indiqués par notre savant confrère M. de Villoison.

Ces deux passages n'ont été employés par aucun des auteurs qui ont écrit sur l'harmonie, quoiqu'ils paroissent décisifs. Les voici traduits en latin par Ficin : (*Plotin*, *Basle*, 1580, *ennéade* III, *liv.* 6, *pag.* 304).

» *Namquid igitur si dicamus virtutem esse consonantiam quamdam, vitium verò dissonantiam, opinionem antiquis consonam in medium adducemus? Ac præterea ad id quod quærimus ad modum conducemus. Si enim virtus est hoc ipsum, scilicet partes animæ esse secundum naturam inter se concordes, vitium verò esse discordes : nihil utique adventitium, nihil aliunde nobis adveniet, sed pars qualibet qualis in se est, concentum ingredietur : neque ingredietur in dissonantium sic se habens, quemadmodum tripudiatores saltantes, & invicem concinentes : & si non itidem sint, & solus quis canens cæteris non canentibus, & quolibet secundùm se cantante. Non enim oportet concinere solùm, verùm etiam quemlibet quantùm ad se pertinet, musicæ propriè rite cantare, adeo ut & illic in anima consonantia sit, quando pars qualibet quod sibi est consentaneum peragit. Oportet sanè ante consonantiam ipsam alium unius cujusque partis virtutem esse, vel alium pravitatem ante mutuam dissonantiam* ».

(Plotin, enneade IV, liv. 4, pag. 435.):

» *Sed autem vel alia quævis pulla hoc ipsum nequaquam animadvertit. Consistit verò voti potestas in consensione quadam partis ad partem compaticendi : quemadmodum in nervo quodam tento contingit, ubi cùm insona pars movetur, mox movetur & summa. Sæpè etiam alioquodam nervo pulsato tremit & alter, quasi persentiat ex concordia. Idque potissimum, quoniam eadem prorsus contemperati sunt consonantia. Quòd si ab alia quoque lyra motus transfertur in aliam, id etiam ex compatiente quadam consensione proficisci putandum. Igitur & in universo una est harmonia, quamvis sit ex contrariis ; nam & etiam ex similibus omnibusque cognatis, etiam his qua contraria sunt.* »

» En disant que la vertu est une certaine consonance, & le vice une dissonance, soutenons-nous une opinion conforme à celles des anciens; avançons-nous dans la recherche des objets qui nous occupent? Si en effet la vertu consiste dans l'*accord* des parties de notre ame, & le vice dans leur *discordance*, ces deux états différens de l'ame ne lui ajouteront rien d'extrinsèque à son essence. Mais chacune de ses parties entrera en *accord* sans former de dissonance. C'est ainsi que nous voyons des danseurs se mettre ensemble en mouvement, en chantant les uns avec les autres : quoique ces chants ne soient pas semblables, & que souvent un seul se fasse entendre, ou que plusieurs chantent en même-tems, chacun cependant n'étant occupé que de son chant particulier : car il ne suffit pas aux musiciens de chanter seulement, mais il faut encore qu'ils chantent chacun selon la loi & le rhithme de la partie qui lui est assignée. De même l'ame est dans une consonance parfaite, lorsque chacune de ses portions exécute les mouvemens qui lui sont propres, quoique différens les uns des autres. Il est donc évident que ces portions avoient chacune, ou une aptitude reconnue avant qu'elles entrassent dans l'*accord*, ou des défauts antérieurs à la dissonance qu'elles doivent occasionner. »

» Il n'est pas nécessaire de supposer dans le soleil ou dans les étoiles une intelligence qui puisse être affectée par les antipathies ou les sympathies. Ces dernières ne consistent que dans l'*accord* d'une partie avec une autre partie susceptible de la même affection : c'est ainsi que dans une corde tendue, lorsqu'on fait sonner la partie inférieure, on entend frémir la partie haute. Souvent même une corde tendue étant mise en vibration, on en voit une autre tendue s'ébranler, comme si elle étoit avertie par l'*accord*

Digitized by Google

qui règne entr'elles deux. Car cet effet surprenant eſt produit principalement lorſqu'elles ſont dans un rapport de conſonance. Si le mouvement donné aux cordes d'une lyre, ſe communique à une autre lyre, on n'en peut également attribuer la cauſe qu'à la conſonance ſeule. Il règne donc dans l'univers une véritable harmonie, qui eſt compoſée même des effets contraires : car ceux-ci ont une origine commune & une reſſemblance palpable, malgré la diverſité de leurs natures. »

Ces deux paſſages n'annoncent-ils pas dans Plotin, qui vivoit au troiſième ſiècle, une connoiſſance très-diſtincte des *accords*, des diſſonances & du rapport des portions de la corde vibrante? On laiſſe aux lecteurs le plaiſir d'en tirer les conſéquences naturelles : elles augmenteront encore le reſpect raiſonné que doit aux anciens tout homme inſtruit & impartial.

ACCOUCHEMENT. Les grecques & les romaines ont ſignalé à l'envi leur ſuperſtition dans cet inſtant, où elles donnoient des citoyens à la patrie.

Les Grecs appeloient Εἰλείθυια ou Εἰλείθυια, quelquefois même Ἐιλείθυιη (*anthelog. III. c. 23, ep. 9*), la divinité qui préſidoit aux *accouchemens*. C'eſt la même que les Latins invoquoient ſous le nom de LUCINE. *V.* ce mot.

Les grecques lui adreſſoient leurs vœux, afin qu'elle adoucit leurs ſouffrances; & elles regardoient comme une marque particulière de la bienveillance des dieux, un *accouchement* qui n'étoit accompagné d'aucune douleur. Théocrite, dans l'idylle 17e, qui contient l'éloge de Ptolémée, dit que Bérénice, ſa mère, étant ſur le point de mettre au monde ce prince, invoqua Ilithie, & que cette divinité bienfaiſante éloigna d'elle toutes les douleurs.

Les anciens croyoient même que cette faveur n'étoit accordée qu'aux femmes dont la conduite avoit toujours été ſans reproche. C'eſt par ce motif que dans l'Amphitryon de Plaute (*acte v, ſcène 1*), on combat la jalouſie du mari d'Alcmène :

— Interea uxorem tuam
Neque gementem, neque plorantem noſtrum quiſquam audivimus.
Ita profecto ſine dolore peperit.

Mettre au monde deux gémeaux, annonçoit encore la bienveillance des dieux : nous l'apprenons de la même ſcène de Plaute, où l'on emploie cette conſidération pour détruire les ſoupçons qu'il a conçus ſur Alcmène :

BR. *At ego faciam, tu idem ut aliter prædices,*
Amphitryo, piam & pudicam eſſe tuam uxorem ut ſcias;
De ea re ſigna atque argumenta paucis verbis eloquar:
Omnium primum, Alcumena geminos peperit filios.
AM. *Ain tu geminos? Di me ſervent!* BR. *Sine me dicere,*
Ut ſcias tibi tuaque uxori deos eſſe omnes propitios.

L'invocation des dieux n'étoit pas l'unique ſoulagement que les Grecs croyoient apporter aux femmes en travail; ils mettoient dans leurs mains, pour atteindre le même but, des palmes, c'eſt-à-dire, des branches de palmier : ces rameaux annonçoient ordinairement la joie & la victoire, & faiſoient connoître que l'on étoit paſſé du ſein de la triſteſſe au comble du bonheur. On trouvoit cet emblême dans la nature du palmier, qui plie ſans ſe rompre, & paroît ſe relever avec d'autant plus de force qu'il a été plus violemment comprimé. Latone étant ſur le point d'accoucher d'Apollon, prit des palmes dans ſes deux mains, pour appaiſer les douleurs violentes qu'elle reſſentoit. C'eſt pourquoi Théognis dit à ce dieu (*Gnom. vers. 5.*) : La déeſſe Latone étant près de vous donner le jour, ſe ſaiſit de branches de palmier. L'hymne à Apollon, attribué à Homère, dit que ſa mère accoucha de ce dieu ſur les bords du fleuve Inopus, auprès d'un palmier.

Les romaines qui étoient près de donner un citoyen à la république, ne ſe contentoient pas d'invoquer Junon ſous le nom de Lucine ou d'Ilithye; elles appeloient à leur aide d'autres divinités, telles que *Mena, Pertunda*, Latone & Egérie, qui préſidoient aux *accouchemens*, *dit nixii*. Mais elles avoient une confiance plus grande encore dans les déeſſes *Proſa* ou *Proſa & Poſtverta*, qui veilloient à la manière dont l'enfant ſe préſentoit au ſortir de l'*uterus*.

ACCOUCHEUSES. On croit que les Egyptiens étudièrent les premiers l'art des accouchemens; mais l'on ignote auquel des deux ſexes la pratique de cet art fut confiée chez eux.

Les anciens Grecs n'employèrent long-tems que des accoucheurs, parce qu'il leur étoit défendu par une loi de faire apprendre à des eſclaves, ou à des femmes, la théorie & la pratique de la Médecine; car on ſait que cette ſcience comprenoit alors avec la Médecine la Chirurgie & la Pharmacie. De ſorte que pluſieurs femmes périrent en couches, la pudeur les ayant empêchées d'employer le miniſtère d'un autre ſexe.

Frappée de ce malheur, Agnodice ſe déguiſa en homme, & étudia la Médecine ſous le profeſſeur Hérophile. A peine y eut-elle fait quelques progrès, qu'elle découvrit ſon ſexe aux athéniennes ſes compatriotes, qui jurèrent unanimement de ne point prendre d'autre accoucheur. Les médecins, fâchés de rester dans l'inaction, & de voir Agnodice occuper ſeule aux accouchemens, l'accuſèrent devant l'Aréopage d'abuſer des femmes auprès deſquelles ce prétendu médecin étoit appelé. Agnodice repouſſa facilement cette accuſation, en apprenant aux juges qu'elle étoit femme. Mais les médecins lui firent un crime d'avoir contrevenu à la loi qui défendoit à ſon ſexe d'étudier la Médecine. Les aréopagites alloient la condamner ſur ce nouveau délit, lorſque les femmes d'Athènes les plus diſtinguées accoururent pour défendre

Digitized by Google

Agnodice, & reprochèrent aux juges de vouloir condamner celle à qui plusieurs d'entr'eux devoient la vie. Ils se rendirent à leurs représentations, & portèrent une loi qui permettoit d'étudier la Médecine aux femmes de condition libre. (*Hygin. fab.* 274).

Chez les Romains, les *accoucheuses* étoient comptées au nombre des médecins; elles s'assuroient d'abord de la grosseſſe, & prenoient d'autres femmes avec elles pour en porter un jugement certain: on les appeloit enſuite, dès que les femmes reſſentoient les premières douleurs, & elles ſe conduiſoient auprès d'elles de la même manière que nos ſages-femmes. Des hommes s'acquittèrent quelquefois de leurs fonctions, & nous l'apprenons de la loi qui les condamnoit à des punitions ſévères, lorſqu'ils ſuppoſoient un enfant aux femmes ſtériles ou bleſſées. Les *accoucheuſes* prenoient ſoin de la mère & de l'enfant juſqu'au cinquième jour, où elles remettoient le dernier à la nourrice, & recevoient leur ſalaire.

Il y en avoit un grand nombre dans Rome, & même dans chaque quartier, comme on le voit ſur un marbre que Reineſius (*epiſt. 15, ad Rupertum*) a fait connoître: *Valeriæ. Berecundæ. Jatromæ. Regionis. suæ. primæ. q. v. ann. xxxiv. m. ix. d. xviii.* Valeria y eſt appelée *Jatromæ*, parce qu'elle exerçoit la Médecine chez les femmes, & en particulier l'art des accouchements. Telles furent Agnodice chez les Athéniens; & chez les Romains Victoria Sabina, à qui Théodore Priſcien dédia ſon livre des Gynécées. *Voyez* Junon, Lucine, Ilithye.

ACCUBITA. Les commentateurs ſont partagés ſur le meuble auquel les Romains donnoient ce nom. Les uns veulent que ce ſoit un oreiller, que l'on plaçoit ſous la tête ou ſous le cou des anciens lorſqu'ils mangeoient ſur des lits. D'autres penſent, avec plus de raiſon, que les *accubita* étoient ces lits eux-mêmes & l'eſpèce de couſſin ou de matelat fixe qui recouvroit le bois ou l'ivoire dont ils étoient fabriqués. Elagabale ne ſe ſervoit d'aucune autre eſpèce de lits de table, au rapport de Lampride, que de lits remburrés avec du poil de lièvre, ou des plumes de perdrix: *Nec cubuit in accubitis facilè, niſi iis, qua pilum leporinum haberent, aut plumas perdicum.—Numerus accubitorum creſcebat*, dit le même hiſtorien dans la vie d'Alex.-Sévère. Mais Spartien nous a conſervé le ſouvenir d'une recherche plus exquiſe dans la vie d'Ælius-Verus. Ce prince faiſoit remplir les lits de table de roſes & de lys: *Quod & accubitationes de roſis, & liliis fecerit.* *V.* Lit de table.

ACCUBITALIA. C'étoit le nom des tapis qui recouvroient les *accubita* ou lits de table. Trebellius Pollion, dans la vie de Claude, parle de ces tapis faits dans l'iſle de Chypre; *accubitorum Cypriorum paria duo.* Caſaubon les a pris pour des nappes que l'on étendoit ſur les tables; parce que Vopiſcus, en parlant d'Aurélien, fait auſſi mention de nappes tiſſues dans la même iſle, *mantelia Cypria.* Mais cette preuve eſt trop foible; puiſque les anciens tiroient également de Chypre des tapis de pieds, & des portières brodées en pluſieurs couleurs, appelées par Ariſtophane, *cortina Cypria variegata.* Ces tapis étoient de pourpre, & ornés de plaques ou clous d'or. Ceux des Babyloniens étoient plus en uſage pour couvrir les lits de table, que les tapis faits par les Cypriotes.

ACCUBITATIONES. *V.* Accubita.

ACCUBITOR, en grec Παρακοιμώμενος, étoit un officier du palais des empereurs grecs. Il étoit le chef des chambellans du prince, ou de ceux qui couchoient auprès de lui pour la ſûreté de ſa perſonne.

ACE, en Paleſtine. Akh.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RRRR. en bronze.

O. en argent.

ACÈNE, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Egypte. *V.* Decapode.

Acène, meſure linéaire de la Sicile, de l'Attique, du Péloponèſe, & de la grande Grèce. *V.* Decapode.

Acène, meſure linéaire de la Phocide, de l'Illyrie, de la Theſſalie, de la Macédoine, de la Thrace, des Phoceens en Aſie, & de Marſeille en Gaule. *V.* Decapode.

ACÉPHALES, *ou hommes ſans tête.* La fable dit qu'il y avoit au nord du pays des Hyperboréens, (c'eſt-à-dire, vers la ruſſie & la grande Tartarie d'aujourd'hui) un peuple d'*Acéphales*, (α privatif, & κεφαλη, tête). Pline les appelle *Blemmyes*; les géographes qui parlèrent de ce peuple, prirent dans le ſens propre & materiel, ce que les hiſtoriens en avoient dit dans le ſens figuré: c'eſt-à-dire, qu'il n'avoit point de tête ou de chef; mais qu'il vivoit ſans loix & ſans gouvernement.

ACERRA, en Italie. Acerv.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Acerra. Les Romains donnoient ce nom à une eſpèce d'autel portatif, que l'on plaçoit anciennement auprès des lits des morts, pour brûler des parfums en leur honneur. Une loi des Douze-Tables en interdit l'uſage. Les interprètes de cette loi penſent qu'elle regarde plus directement encore l'*acerra*, ou petit autel que l'on bâtiſſoit à côté des tombeaux, pour y brûler des parfums ou y offrir des roſes & d'autres fleurs. Elle tomba en déſuétude, ainſi qu'il arrive à toutes les loix ſomptuaires. Car rien n'eſt auſſi commun que de voir ſur les épitaphes des Romains, une prière adreſſée aux parens, pour les engager à revenir chaque année au tombeau, & y apporter des roſes & des parfums.

Digitized by Google

ACERRA eſt le nom que les Romains donnoient au coffret dans lequel on mettoit l'encens deſtiné aux ſacrifices. Les premiers Romains prenoient avec deux doigts les globules d'encens qu'ils jetoient ſur le feu. On en voit une multitude d'exemples ſur les médailles, les bas-reliefs & les pierres gravées. Mais cet uſage parut trop ſimple aux citoyens de Rome, lorſqu'elle eut été corrompue par le luxe & la ſuperſtition. On jetoit alors des *acerra* pleines d'encens ſur les autels. Arnobe le reproche aux idolatres, (*lib.* 2): *Acerras omnes thuris plenis conjiciatis altaribus.* Ce ne fut point encore aſſez : les prodigues renverſerent ſur le feu ſacré des baſſins remplis de parfums. Ovide, (*de Ponto, lib.* 4, *eleg.* 8):

Nec qua de parva pauper dis libat acerra
Thura, minus grandi quàm data lance valent.

Et *eleg.* 9:

Thuraque mente magis plenâ, quàm lance dediſſem,
Ter quater imperii latus honore tui.

L'*acerra* étoit ordinairement carrée, & c'eſt ſous cette forme qu'elle paroit ſur les monumens. Dans le cabinet de Sainte-Geneviève, un homme conſulaire, qui eſt dans l'attitude d'offrir un ſacrifice aux dieux, tient une *acerra* de cette eſpèce. Le comte de Caylus en a publié une (*Rec.* 1. 234.) qui étoit triangulaire, & ornée de deſſins & de ſculptures, ainſi que ſon couvercle.

ACERSOCOMES, nom d'Apollon, qui veut dire à longue chevelure, parce qu'on le repréſente ordinairement avec la chevelure d'un jeune homme.

ACESINE, rivière qui ſe décharge dans le fleuve Indus. On aſſure qu'il y croiſoit des roſeaux d'une groſſeur ſi extraordinaire, que leurs entre-nœuds pouvoient ſervir de canot à ceux qui la vouloient paſſer. Arrien parle ſouvent de cette rivière. (*C. A.*). Quelque volume que les naturaliſtes donnent au bambou ou jonc des Indes, il n'approche pas de la groſſeur des joncs de l'*Acéſine*. On peut reconnoître ici la paſſion que les Grecs avoient pour l'hyperbole & pour le merveilleux.

ACESIOS, ſurnom de Téleſphore, dieu de la Médecine : ce mot ſignifie qui rend la ſanté, qui la ſoutient, qui guérit les maladies. C'eſt ſous ce nom que les Epidauriens honoroient ce dieu. *V.* TELESPHORE.

ACESO, fille d'Eſculape, à qui la fable attribue une profonde connoiſſance de la Médecine. Le Clerc prétend que ſous l'allégorie d'*Aceſo*, les anciens ont voulu déſigner un air épuré par les rayons du ſoleil, & rendu, par ſes heureuſes influences, ſalubre & propre à réparer les forces de ceux qui le reſpirent.

ACESTE, roi de Sicile, étoit fils du fleuve Criniſus & d'Egeſte, fille d'Hippotas. *Aceſte*, qui étoit originaire de Troye par ſa mère, vola au ſecours de cette ville, lorſqu'elle fut aſſiégée par les Grecs; mais voyant le pays ruiné par la guerre, il retourna en Sicile, & y bâtit quelques villes; il régnoit en Sicile lorſqu'Enée y paſſa. *Voyez* EGESTE.

ACESTIDES. Les anciens donnoient ce nom aux cheminées des fourneaux à fondre le cuivre. Elles alloient en ſe rétréciſſant du bas au ſommet, afin que les vapeurs du métal en fuſion s'y attachaſſent, & que la cadmie s'y formât en plus grande quantité. Ils ſe ſervoient, pour faire du laiton ou cuivre jaune, de cette cadmie & de pierre calaminaire, ignorant l'exiſtence du zinc, ce demi-métal dont elles ne ſont que des chaux. (*Dioſcoride, liv.* 5).

ACETABULARII. C'étoient des joueurs de gobelets, que les Grecs appelloient γαστρομάντεις. Leurs noms venoient chez les Romains des *acetabula*, vaſes ou cornets ſous leſquels ils cachoient des jetons ou des petites pierres. Sextus Empiricus en parle (*adv. Mathemat.* 11, *pag.* 71) : *Sicut acetabularii ſpectantium oculos agilitate manuum ſuffurantur, ac illudunt.*

ACETABULE, *acetabulum*, meſure des Romains, qui ſervoit pour les liquides & pour les ſolides.

ACETABULE, meſure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains, qui contenoit $\frac{257}{1000}$ de pinte de France.

Elle contenoit, en meſures du même peuple, un cyathe & demi ou ſix ligules.

ACETABULE, meſure de capacité pour les grains, &c. des anciens Romains, qui contenoit $\frac{257}{1000}$ de pinte de France.

Elle contenoit, en meſures du même peuple, un cyathe & demi ou ſix ligules.

ACETABULUM, étoit un petit vaſe dans lequel on mettoit du vinaigre, du ſel ou du poivre. On donna ſon nom à la meſure qui le remplifſoit ordinairement.

ACETABULUM, cornet ou vaſe dont ſe ſervoient les joueurs de gobelets. Sénèque en fait mention, ainſi que des jetons ou petites pierres qu'ils cachoient ſous ces vaſes. (*Epiſt.* 45) : *Præſtigiatorum acetabula, & calculi, in quibus fallacia ipſa delectat.*

ACETARIA. Les anciens faiſoient confire dans le vinaigre des herbes, des fruits & des racines, qu'ils mangeoient pour exciter l'appetit. Il les appelloient *acetaria*, & Pline en parle, (*l.* 20, *c.* 2): *Stomachum in acetariis ſumma corroborat.*

ACETES étoit un des compagnons de Bacchus, fils d'un pêcheur méonien; il devint pilote. Etant un jour en mer, il fit relacher ſon vaiſſeau à l'île de Naxe. Etant prêt de remettre à la voile, un de ſes matelots lui préſenta un enfant d'une beauté charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu déſert. *Acètes* l'ayant examiné, dit à ſes camarades que c'étoit certainement un dieu, & le pria de pardonner à ceux qui avoient oſé lui ôter la

Digitized by Google

liberté. Les matelots regardèrent l'idée de leur chef comme une rêverie, & comptant tirer une rançon conſidérable, ils portèrent l'enfant preſque endormi ſur leur vaiſſeau. Le bruit que cauſa la réſiſtance d'*Acétès* le réveilla, & ſurpris de ſe voir ſur un vaiſſeau, il demanda qu'on le ramenât à Naxe. Les matelots, après le lui avoir promis, prirent, malgré *Acétès*, la route oppoſée; l'enfant s'en apperçut, & ſe plaignit inutilement de la perfidie de ſes conducteurs. Mais le vaiſſeau s'arrêta tout d'un coup en pleine mer, comme s'il eût été ſur la terre. Les matelots redoublèrent d'effort pour le faire avancer; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'inſtant les rames, & s'étendant auſſi ſur les voiles, les empêchèrent de s'enfler. Bacchus, qui étoit caché ſous la figure de cet enfant, ſe fit connoître tout d'un coup; il parut couronné de raiſins, & tenant ſon tyrſe; il étoit environné de tigres, de lions & de panthères. Tous les gens de l'équipage furent changés en poiſſons, à l'exception d'*Acétès*, qui mena le vaiſſeau à Naxe, où il célébra les myſtères du dieu.

Telle eſt l'hiſtoire qu'*Acétès* raconta à Penthée, lorſque ce prince ſe préparoit à marcher contre Bacchus, pour le faire priſonnier. Penthée, loin d'être touché de ces merveilles, ordonna qu'on fît périr *Acétès* dans les tourments. Tandis qu'on préparoit les inſtruments du ſupplice, les portes de la priſon qui le renfermoit, s'ouvrirent d'elles-mêmes, & les chaînes dont il étoit chargé tombèrent, ſans que perſonne les eût briſées. Ce nouveau prodige ne fit qu'augmenter la fureur de Penthée. *V.* PENTHEE.

ACHAICUS, ſurnom de la famille MUMMIA. Il fut donné pour la première fois à L. Mummius, qui ſoumit l'Achaie à la domination des Romains.

ACHAIE. Le ſymbole qui fait reconnoître cette province ſur les médailles, eſt un vaſe de fleurs.

ACHANA, meſure de bled uſitée en Perſe, qui valoit quarante-cinq médimnes attiques.

ACHANA, meſure de capacité grecque. *V.* MEDIMNE.

ACHAT. Ce ne fut qu'un ſimple échange chez les ſauvages, & même chez les peuples qui commençoient à ſe civiliſer. Les Grecs, pendant la guerre de Troye, faiſoient encore des échanges (*Iliad. H.* 472.); & pour avoir du vin, ils donnèrent les uns du cuivre, les autres du fer, quelques-uns des cuirs, d'autres des vaches, ou des eſclaves.

La vente des terres ſe faiſoit à Rome chez les changeurs, *argentarii*, qui en tenoient regiſtre pour ſervir de titre aux acquéreurs.

ACHATE, troyen & confident d'Enée.

ACHATES, rivière de Sicile, qui coule dans la vallée de Noto. Les anciens ont cru que cette rivière produiſoit des pierres précieuſes. Pline fait mention de celle que l'on y trouva, & dont on fit préſent à Pyrrhus, roi des Epirotes. On y voyoit, dit-il, deſſinées naturellement les neuf muſes avec Apollon, tenant ſa lyre à la main. Les minéralogiſtes de notre ſiècle auroient une grande répugnance à croire ce prodige étonnant de la nature, ou plutôt de l'imagination des ſpectateurs

ACHE, *apium*. Cette eſpèce de perſil étoit célèbre chez les Grecs & chez les Romains. On couronnoit d'*ache* verte les vainqueurs des jeux néméens : *Μόνοι ἴσῃ*, dit Pline, *in achaia, coronare victores ſacri certaminis nemea*. Comme cette plante étoit conſacrée aux cérémonies des funérailles, & que tout dans les jeux néméens étoit relatif à la mort d'Archemorus, il paroît naturel de couronner les vainqueurs avec l'*ache* verte. Cet uſage ne fut cependant pas ſuivi conſtamment; & l'olivier y avoit fourni les premières couronnes: d'où l'on peut conclure que la véritable cauſe de ce choix eſt encore inconnue. On en trouve deux autres auſſi vagues, dont il faut cependant faire mention. L'une eſt priſe des Némées, jumens conſacrées à Junon, qui donnèrent leur nom à cette forêt, où elles ſe nourrirent d'*ache*, qui y croiſſoit en abondance. Selon d'autres, Danaüs, maître de cette contrée, propoſa des courſes aux amans de ſes filles, & les promit aux vainqueurs. Le terme de la courſe fut une borne recouverte d'*ache*. Le vainqueur l'ayant atteinte, ſe couronna d'*ache*, comme d'une preuve évidente de ſa victoire. Delà vint l'uſage de donner une ſemblable couronne aux vainqueurs des jeux néméens.

Ceux des jeux iſthmiques étoient auſſi couronnés avec de l'*ache*; mais on la choiſiſſoit deſſéchée, pour la diſtinguer du prix des jeux néméens. On trouve ſur les médailles de Néron cette couronne d'*ache*, qui renferme le mot ISTHMIA. Le pin partagea quelquefois cet honneur avec l'*ache*; il paroît cependant que cette dernière en demeura le plus long-tems en poſſeſſion: car c'eſt à l'*ache* que Timoléon fit alluſion étant ſur le point de combattre. Ayant rencontré des chevaux chargés d'*ache*, que l'on emportoit pour le fourrage, il fit remarquer à ſes ſoldats le bon augure que lui offroit la plante conſacrée à ceindre le front des vainqueurs.

Les ſoldats de Timoléon ne regardèrent pas toujours l'*ache* d'auſſi bon œil; car, marchant au combat contre les Carthaginois, ils trouvèrent des mulets qui portoient des charges d'*ache*, & prirent cette rencontre pour un mauvais augure; parce que l'on mettoit ſur les morts & ſur les tombeaux des couronnes de cette plante.

Suidas parle de ces couronnes funèbres, & dit que l'*ache* étoit deſtinée au deuil & aux larmes; d'où venoit l'expreſſion populaire, *il n'a plus beſoin que d'ache*, en parlant d'un malade déſeſpéré. C'étoit la ſeule plante que l'on admettoit dans les repas des funérailles; parce que, ſelon une vieille erreur que Pline a rapportée (*l.* 20, *c.* 1), l'*ache* rendoit ſtériles les perſonnes des deux ſexes qui en mangeoient. Arnobe (*l.* 5, *p.* 169), raconte

Digitized by Google

qu'un jeune homme ayant été massacré par ses frères, à la faveur du tumulte des Corybantiques, on vit naître de l'*ache* sur l'endroit qui avoit été teint de son sang; ce qui fit exclure à jamais cette plante des repas, de crainte qu'on ne contractât quelque souillure en communiquant avec les mânes d'un infortuné.

Horace, cependant, a chanté l'*ache* comme l'ornement des repas. (*Od. 1, 36.*):

Neu desint epulis rosa,
Nec vivax apium.

Et ailleurs: . . . . . *Quis udo*
Deproperare apio coronas
Curavve myrto? (Od. II, 7.)

Ce poëte n'a sûrement point ici péché contre le costume; car Anacréon, son modèle, a parlé des couronnes d'*ache* consacrées à la joie & aux festins. Peut-être faut-il distinguer deux espèces d'*ache*, dont l'une, à fleurs blanches, convenoit aux festins, & se mêloit agréablement avec les roses; & dont l'autre inspiroit la tristesse & la mélancolie, par la couleur sombre de ses fleurs jaunâtres.

ACHÉENNE, surnom qu'on donna à Cérès, à cause de la douleur qu'elle ressentit de l'enlèvement de Proserpine sa fille. *Cérès Achéenne*, c'est-à-dire, *Cérès la Désolée*, d'ἀχος, douleur.

On connoit deux temples consacrés à des déesses sous cette dénomination. Plutarque (*de Iside & Osiride*) dit que les Boéotiens en avoient un dédié à Cérès; & Aristote (*lib. de Mirabil.*) parle d'un autre des Dauniens, ancien peuple d'Italie, où l'on honoroit Pallas *Achéenne*. Cette dernière divinité n'avoit pas reçu le nom d'*Achéenne* par la même raison qui l'avoit fait donner à Cérès. Le temple des Dauniens avoit sans doute été bâti par Diomède & les Achéens; car Aristote ajoute que l'on y conservoit les armes de ce héros & de ses compagnons. Ils y apportèrent aussi la statue de la déesse, qui reçut le nom d'*Achéenne*, du pays dont ils étoient originaires.

ACHEENS. AX.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

C. en argent.

O. en or.

R. en bronze.

Le type ordinaire de leurs médailles autonomes est AX, en monogramme.

Ils ont fait frapper des médailles impériales, avec les légendes AXAIOIC, AXAIΩN, en l'honneur d'Antinous & de Verus.

ACHELOE, c'est le nom d'une des harpies, à qui on donne pour sœurs Alope & Ocypète. *V.* HARPIES.

ACHÉLOUS, fils de l'Océan & de Thétis, étoit le dieu d'un fleuve de ce nom, qui couloit entre l'Etolie & l'Acarnanie. Il combattit contre Hercule pour la possession de Déjanire, qui lui avoit été promise en mariage; & voyant que son rival étoit le plus fort, il eut recours à la ruse: il se transforma en serpent, croyant épouvanter son ennemi par d'horribles sifflemens; mais le vainqueur de l'hydre à cent têtes ne fit qu'en rire, & lui serra la gorge avec tant de roideur, qu'il alloit l'étouffer, lorsqu'*Achéloüs* se métamorphosa en taureau. Hercule le prit par les cornes, le renversa, & ne quitta prise qu'après en avoir arraché une. Les nayades la ramassèrent; & quand elles l'eurent remplie de fleurs & de fruits, elle devint la corne d'abondance.

D'autres disent que le fleuve, pour ravoir sa corne, donna à Hercule celle d'Amalthée. *Voyez* ABONDANCE, AMALTHÉE, COR. D'AB. *V.* aussi ESCHILADES, PERIMÈLE, DEJANIRE.

Les mythologues-historiens reconnoissent dans cette fable un prince qui resserre le fleuve *Achéloüs* dans son lit, supprime un bras du fleuve, & porte par cette opération l'abondance dans les campagnes.

Le bras du fleuve comblé est évidemment, selon eux, la corne arrachée & changée en corne d'abondance.

ACHÉLOUS. La plupart des antiquaires, disent les auteurs des pierres gravées du palais royal, ont pris pour le fleuve *Achéloüs* le bœuf à face humaine, qui est si commun sur les médailles. Pour soutenir cette fausse opinion, il n'y a rien que ne tente & que n'ose le savant abbé Ignarra (*de Palæst. Neapolit.*, p. 238 & *seqq.*) il change un texte de la Tragédie des Trachiniennes (*in Trachiniis prope ab initio*), & prétend que le nom d'*Achéloüs* ne convenoit pas seulement au fleuve de l'Etolie, mais qu'il étoit propre en général à toutes les eaux.

Ils lui répondront, 1°. que la correction du texte de Sophocle n'est nullement fondée; que celle qui en a été faite par Casaubon, & qu'il dit n'être pas admissible, est moins une correction que la leçon des manuscrits que ce commentateur avoit sous les yeux. 2°. Quoique les poetes ayent donné le nom d'*Achéloüs* à toute eau potable, parce qu'un roi ainsi nommé passoit pour avoir enseigné le premier à mêler de l'eau avec le vin, ce n'est pas une raison d'appeler de ce nom tous les fleuves. 3°. La forme du fleuve *Achéloüs* une fois déterminée sur les monumens, ne doit plus varier; mais elle doit, au contraire, être toujours la même, particulièrement sur les médailles de la contrée que ce fleuve arrosoit. Or, les médailles des peuples nommés Œniades, qui habitoient le pays situé à l'embouchure du fleuve *Achéloüs*, ont pour type une tête de vieillard barbue, attachée à un cou & non à un corps entier de taureau, & ses cornes qui paroissent à la naissance du front, sont presqu'horisontales. Sur des médailles d'Acarnanie, & sur celles de la ville de *Thyreum*, dans cette province, on voit une tête d'homme, sans barbe, sur un cou de taureau, avec une seule corne (*Goltz Numism. univ.*

Digitized by Google

Græc., tab. vi). De plus, les bœufs à face humaine que nous voyons sur plusieurs médailles de la grande Grèce, & qu'on dit aussi se rapporter au fleuve *Achéloüs*, diffèrent les uns des autres; enfin, on en voit sur des médailles de Gélas en Sicile, &c. qui sont représentés seulement à mi-corps. Parmi tous ces types divers, s'il falloit en choisir un pour le fleuve *Achéloüs*, ce pourroit être celui de la médaille du peuple qui habitoit le pays situé à l'embouchure de ce fleuve; or, il est constant que ce type diffère de celui des médailles de Naples, de celles de Nole, & de quelques autres villes de la grande Grèce. Enfin, le type qui devoit être regardé comme le plus propre à désigner le fleuve *Achéloüs*, est, sans contredit, celui des médailles d'Acarnanie & de la ville de *Thyreum*, où la figure est représentée avec une seule corne. D'ailleurs, comment concilier la défaite de ce fleuve avec les monumens sur lesquels le bœuf à face humaine est représenté couronné par la Victoire? » Concluons avec les savans éditeurs, que le fleuve *Achelous* n'est point représenté sous l'emblème de ce bœuf, & que ce monstre est l'emblème de la fertilité de certains pays. *V.* BŒUF *à face humaine*.

ACHEMENIS, plante dont Pline fait mention, à laquelle la fable attribuoit la vertu de jeter la terreur dans les armées.

ACHEMON *ou* ACHMON. *V.* MÉLAMPYGUS.

ACHERON, fils de Titan & de la Terre, eut tant de peur des géans, qu'il se cacha sous terre, & descendit même jusqu'aux enfers, pour se dérober à leur fureur. D'autres disent que Jupiter le précipita dans l'enfer, parce que son eau avoit servi à étancher la soif des titans. Selon Bocace, *Achéron* étoit un dieu qui naquit de Cerès dans l'isle de Crète, & qui, ne pouvant soutenir la lumière du jour, se retira aux enfers, & y devint un fleuve infernal. L'*Achéron* étoit un fleuve de la Thesprotie, qui prenoit sa source au marais d'Acherusie, & se déchargeoit près d'Ambracie, dans le golfe Adriatique: son eau étoit amère & mal saine, première raison pour en faire un fleuve d'enfer. Il coule long-tems sous terre; ce qui a fait dire encore qu'il alloit se cacher aux enfers. Le nom d'*Achéron* a aussi contribué à la fable; car ἀχος *póos*, veut dire fleuve de douleur. Rudbeck, qui, dans ses Atlantiques, attribue à la Suède tout ce que les anciens ont dit de quelque pays que ce soit, prétend que l'*Achéron*, l'enfer, les champs-élysées sont la Suède; il soutient que la manière dont on rendoit anciennement la justice chez les peuples du septentrion, est l'original d'après lequel les poetes ont compofé toutes les descriptions qu'ils ont données de la justice infernale, de Minos & des autres juges.

ACHÉRON, autre fleuve du pays des Bruttiens ou de la Calabre. Il donna lieu à une équivoque. L'oracle de Dodone ayant averti Alexandre, roi des Molosses, d'éviter l'*Achéron*, ce prince croyant qu'il étoit question de l'*Achéron* de Thesprotie, ne songea point à s'éloigner de la ville de Pandose, située sur les bords de l'*Achéron*, en Italie, & y fut tué.

ACHÉRONTIQUE, qui appartient à l'*Achéron*. L'art de deviner avoit plusieurs branches, & les Etrusques excelloient dans toutes. Tagès passoit pour l'inventeur de cet art. Il avoit composé quinze volumes, que l'on nomma *Achérontiques*; parce qu'ils étoient, disoit-on, capables d'épouvanter les lecteurs, mais vraisemblablement parce qu'on supposoit qu'ils avoient été tirés des enfers. On gardoit chez les Etrusques ces volumes avec autant de soin, que les Romains conservoient les livres sibyllins.

ACHERUSE étoit un lac d'Egypte, près de Memphis, environné de belles campagnes, où les anciens Egyptiens venoient déposer leurs morts, dans des tombes creusées exprès; mais avant de les y transporter, on les exposoit sur le rivage: là, des juges marqués examinoient la vie qu'ils avoient menée. On écoutoit les accusateurs; &, selon les bonnes ou les mauvaises actions du défunt, qui étoient alléguées, on faisoit passer son corps dans une barque, ou on le jetoit à la voirie, comme indigne de la sépulture. Dans ces belles campagnes, il y avoit un temple consacré à Hécate-la-Ténébreuse, & deux marais, appelés le Cocyte & le Léthé. Voilà ce qui a donné aux poëtes l'idée de leur enfer & de leurs champs-élysées. Il y avoit aussi un lac d'*Achérusie* dans la Thesprotie, d'où sortoit le fleuve Achéron.

La conformité de nom fit transporter à l'*Achérusie* des Thesprotes, les fables que les Grecs imaginèrent sur le prétendu jugement & sur le Caron des Egyptiens.

ACHERUSIADE, péninsule près d'Héraclée-du-Pont, par laquelle Hercule passa pour descendre aux enfers. Xénophon dit qu'on montroit encore de son tems des marques de cette descente.

ACHILLE. Ce nom a été porté par plusieurs personnes célèbres dans la Mythologie.

Le premier n'avoit point d'autre mère que la Terre. Il vivoit dans un antre où Junon se réfugia, lorsqu'elle fuyoit les poursuites amoureuses de Jupiter, son frère, qui devint son époux. *Achille*, par ses discours séduisans, fléchit les rigueurs de cette déesse, & ce fut dans cet antre que se fit la consommation du mariage entre le frère & la sœur. Jupiter, en reconnoissance de ce service, promit à *Achille* que tous ceux qui dans la suite porteroient son nom, se rendroient célèbres.

Le fils de Thétis, dont on parlera bientôt, a vérifié cette promesse.

ACHILLE, fils de Jupiter & de Lamie, étoit si beau, qu'il remporta le prix de la beauté sur Vénus, qui le lui disputa. C'est en punition de ce jugement, que Vénus rendit Pan, qui l'avoit prononcé, amoureux de la nymphe Echo, & en même-

Digitized by Google

même-tems si laid, qu'il suffisoit de le voir pour le haïr.

ACHILLE, fils de Thétis & de Pélée, s'appela d'abord, suivant Apollodore & quelques autres, *Higpyon*. Il fut encore nommé *Pyrrhus*. Il naquit à Phtia, ville de Thessalie : la déesse sa mère voulut le rendre à la fois invulnérable & immortel. Pour le rendre invulnérable, elle le plongea dans les eaux du Styx ; mais elle oublia d'y tremper le talon par où elle l'avoit tenu pendant son immersion. Ce talon demeura sujet aux blessures ; & ce fut-là qu'il reçut celle qui lui donna la mort. Les auteurs ne sont cependant pas d'accord sur ce point ; car on en trouve plusieurs qui parlent de blessures reçues par *Achille* en différens endroits du corps.

Voulant consommer tout ce qu'il avoit de mortel, Thétis le frottoit le jour d'ambroisie, & le mettoit la nuit sous la braise. Plusieurs auteurs rapportent que cette déesse, par ce moyen, avoit fait périr six de ses enfans ; & qu'*Achille*, qui étoit le septième, auroit eu le même sort, si son mari, qui la surprit, ne l'eût empêché de réitérer l'opération.

Homère donne à ce héros Phénix, fils d'Amyntor, roi des Dolopes en Epire, pour nourricier & pour précepteur. « Vous ne vouliez pas manger, » lui dit Phénix (*Iliad. liv. 9*, v. 482.), ni à la » maison, ni ailleurs, à moins que je ne vous » misse sur mes genoux, que je ne coupasse vos » morceaux, & que je ne vous fisse boire moi- » même. Il vous est souvent arrivé, pendant votre » enfance, de gâter mes habits avec le vin que » vous rejetiez ». *V.* PHÉNIX.

Mais, suivant la tradition la plus commune, son éducation fut confiée au centaure Chiron. Il ne lui donna d'autre nourriture que de la moëlle de lion : ce qui lui inspira ce courage indomptable & cette colère implacable dont les poëtes ont tant parlé. Il lui endurcit le corps en l'accoutumant aux exercices les plus pénibles ; & lui apprit à le tenir à cheval, en le portant sur sa croupe. Chiron lui enseigna encore l'art Militaire, la Musique, la Morale, la Médecine, &c.

Lorsque les Grecs se préparèrent à marcher contre Troye, Thétis, inquiète sur le sort de son fils, apprit que, s'il alloit à cette expédition, il y périroit ; & cependant Calchas avoit prédit que la ville ne seroit jamais prise sans *Achille*. Il étoit donc question d'empêcher qu'on ne le forçât de prendre part à ce siége.

Pour le dérober aux instances des Grecs, qui desiroient ardemment d'avoir avec eux un capitaine dont la présence étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise, (*V.* FATALITÉS.) la déesse retira son fils de l'antre de Chiron, & l'envoya à la cour de Lycomèdes, roi de l'isle de Scyros. Là, il se déguisa en fille sous le nom de Pyrrha. Sa beauté favorisoit ce déguisement ; car *Achille* a passé pour l'homme le plus beau & le mieux fait de son siècle. Il se fit aimer de Deïdamie, fille du roi, & en eut un fils nommé Pyrrhus. (*V.* ce mot).

Les Grecs l'ayant cherché pendant long-tems, apprirent enfin le lieu de sa retraite ; & Ulysse fut député à Scyros pour l'engager à se joindre à eux. La difficulté étoit de le démêler au travers de son déguisement, parmi toutes les filles de la cour. Ulysse s'avisa de leur présenter différens bijoux, parmi lesquels étoient des armes. Toutes choisirent des bijoux suivant leur goût ; *Achille* seul prit les armes. Ce choix le trahit : Ulysse le reconnut & l'emmena.

Thétis, obligée de consentir au départ de son fils, voulut encore ajouter une nouvelle précaution à celles qu'elle avoit prises pour le garantir de la mort : elle pria Vulcain de lui faire des armes à l'épreuve de toute attaque humaine. L'ouvrage étant fait, le dieu exigea, pour son salaire, les faveurs de la déesse. La nécessité lui fit promettre tout ce que Vulcain voulut ; mais à condition d'essayer si les armes étoient propres à *Achille*, qui étoit de la même taille que sa mère. Elle ne les eut pas plutôt endossées, qu'elle prit la fuite : Vulcain, qui étoit boiteux, ne put l'atteindre ; il lui jeta son marteau, & la blessa au talon. Outre ces armes, sa mère lui donna des chevaux immortels. *V.* CHEVAUX, PELIAS.

Achille, avant de joindre l'armée des Grecs, fit la conquête de Lesbos, où il trouva une princesse qui devint amoureuse de lui. C'est de cette particularité, rapportée par Euphorion, poëte très-connu parmi les anciens, que le grand Racine a pris le dénouement de son Iphigénie. *V.* IPHIGENIE.

Arrivé devant Troye, il livra aux ennemis un grand nombre de combats ; mais le cours de ses victoires fut interrompu par la dispute qu'il eut avec Agamemnon. Celui-ci fut obligé de renvoyer Chryséis, son esclave (*V.* CHRYSEIS) ; mais il voulut aussi qu'*Achille* abandonnât la sienne. *Achille* fut tellement irrité de cet affront, qu'il se tint enfermé dans sa tente, sans prendre aucune part au siége. Cette circonstance de sa vie a fourni le sujet de beaucoup de tableaux, connus sous le nom de *Colere d'Achille*. C'est aussi le sujet de l'Iliade.

Rien ne fut capable de faire changer *Achille* de résolution, que la mort de son ami Patrocle. Pour le rendre redoutable aux Troyens, il lui prêtoit ses armes, sous lesquelles on prenoit Patrocle pour *Achille*. Hector, qui depuis long-tems cherchoit l'occasion de se battre contre *Achille*, crut l'avoir trouvée : il tua Patrocle & enleva ses armes. Vulcain, à la prière de Thétis, en fit de nouvelles pour *Achille*, avec lesquelles il retourna au combat, pour venger la mort de Patrocle. Il se battit en effet avec Hector, le tua, l'attacha à son char, & le traîna sept fois autour des murailles de Troye. Priam vint en personne lui demander le

Digitized by Google

corps de ſon fils, & ne l'obtint qu'en payant une rançon conſidérable.

Les circonſtances de la mort d'*Achille* ſont racontées différemment par les anciens auteurs. Selon les uns, *Achille* ayant vu auprès de Caſſendre Polixène, fille de Priam, offrant un ſacrifice à Apollon, en étoit devenu amoureux, & l'avoit demandée en mariage; Hector n'avoit voulu la lui accorder, qu'à condition qu'il prendroit les armes pour les Troyens, contre les Grecs: ce fut pour punir cette propoſition odieuſe, qu'il traîna le cadavre d'Hector autour des murailles de la ville. Lorſque Priam alla redemander le corps de ſon fils, il ſe fit accompagner, pour fléchir *Achille*, de Polixène, dont il conclut le mariage avec le héros grec. Le jour étant pris pour cette ſolemnité, qui devoit ſe célébrer à Troye, dans le temple d'Apollon, Pâris ſe cacha derrière l'autel, pour venger la mort d'Hector ſon frère, & il tira une flèche, qui bleſſa *Achille* au talon qui n'avoit point été trempé dans les eaux du Styx, dans l'endroit qui fut depuis nommé le *Tendon d'Achille*; & le prince grec mourut de cette bleſſure.

D'autres ont dit qu'Apollon lui-même s'étoit déguiſé à la prière de Neptune, & avoit tiré la flèche mortelle.

Selon d'autres enfin, & ſelon Ovide en particulier, dans un combat qui ſe donnoit devant les murs de Troye, *Achille* faiſoit un horrible carnage des Troyens; tandis que Pâris, qui combattoit de ſon côté, ne dirigeoit ſes coups que ſur des gens obſcurs & ſans nom. Apollon dirigea la flèche de Pâris du côté d'*Achille*, qui en fut mortellement bleſſé.

Les Grecs avoient une ſi grande eſtime pour *Achille*, qu'après ſa mort, il s'éleva une querelle parmi eux, pour ſavoir qui ſeroit le ſucceſſeur de ſes armes; & l'on fut près de ſe battre pour les avoir. On décida qu'Ajax, fils de Télamon, (*V.* AJAX.) & Ulyſſe pouvoient ſeuls les diſputer. Ils plaidèrent leur cauſe devant les Grecs aſſemblés, & les armes furent adjugées à Ulyſſe.

Les Grecs firent à *Achille* de magnifiques funérailles, ſur le promontoire de Sigée, où il fut inhumé. Thétis, accompagnée des déeſſes de la mer, vint rendre à ſon fils les devoirs funèbres: les muſes s'y trouvèrent auſſi, & célébrèrent ſa mémoire par des chants lugubres.

Le nom de ce héros devint l'expreſſion de la bravoure & de la force, tant pour les exploits militaires, que pour les intrigues galantes. Quant aux premiers, Homère & pluſieurs autres poetes les ont chantés; & il ſeroit trop long d'en rapporter les circonſtances: quant aux autres, il fut père de très-bonne heure avec Deidamie. Peu de tems après, ſelon quelques auteurs, il mérita les bonnes graces d'Iphigénie, avant qu'elle fût ſacrifiée; circonſtance dont le grand Racine a ſi bien profité, en faiſant, de l'amour de ce héros pour la princeſſe, le nœud de ſon *Iphigénie*. Arrivé devant Troye, il devint amoureux d'Hélène, qu'il vit un jour ſur les murs de la ville, & il eut recours à ſa mère, pour qu'elle trouvât un moyen de ſatisfaire ſa paſſion pour cette troyenne: Thétis le ſatisfit, en lui amenant un fantôme reſſemblant à la belle Hélène. Briſés fut enſuite l'objet de ſes amours, ainſi que Polixène, qu'il avoit voulu épouſer. La mort n'éteignit point l'amour qu'il avoit conçu pour cette princeſſe; & s'il demanda qu'on la lui ſacrifiât, c'étoit pour ſe réunir à elle dans les champs-élyſées. Rien n'arrêtoit ſes deſirs impét eux: après avoir tué l'amazone Penthéſilée, il brûla d'amour pour cette héroïne; on a même écrit que dans les enfers il avoit épouſé Médée & Hélène. A l'égard de celle-ci, on dit que c'étoit dans l'iſle *Achillée*, dont on parlera dans l'article ſuivant, qu'il l'épouſa après ſa mort, & qu'il en eut un fils. Ce jeune homme, appelé Euphorion, fut tué d'un coup de foudre par Jupiter, pour qui il avoit manqué de complaiſance. D'autres donnent pour femme à *Achille*, toujours après ſa mort, & dans la même iſle, Iphigénie, que Diane y avoit tranſportée, après lui avoir communiqué le don d'une jeuneſſe immortelle, & la nature divine; mais l'opinion la plus commune reconnoît Hélène pour ſon épouſe.

Au reſte, la paſſion d'*Achille* pour les femmes ne fut pas excluſive; & la méfiance a fait regarder comme très-équivoque ſon attachement ſucceſſif pour Diomède, Antilochus & Patrocle. On a même aſſuré que Troilus, fils de Priam, ayant réſiſté à ſes emportemens, fut étouffé dans ſes bras. (*V.* TROILE.)

On ne doit pas être étonné d'entendre parler des mariages contractés par *Achille* après ſa mort; car il fut mis au nombre des dieux, & reçut dans l'iſle Achillée tous les honneurs divins: un temple, un autel, des ſacrifices, des oracles. Il y opéra auſſi des prodiges. En voici deux des plus ſurprenans.

On dit qu'Homère, gardant les brebis auprès du tombeau d'*Achille*, obtint par ſes offrandes que ce héros ſe montreroit à lui; mais il ſe fit voir avec une lumière ſi éclatante, que le poëte en devint aveugle.

Les Amazones abordèrent un jour dans l'iſle Achillée, & obligèrent les habitans à couper les arbres plantés autour du temple d'*Achille*; mais, dès le premier coup, les cognées rebroufſèrent contre les travailleurs, & les tuèrent aux pieds des arbres mêmes. Les Amazones voulurent, nonobſtant ce prodige, entrer à cheval dans le temple; mais *Achille*, d'un ſeul regard, épouvanta tellement les chevaux, qu'ils reculèrent, jetèrent les Amazones ſur le pavé du temple, les dévorèrent, & ſe précipitèrent dans la mer. Les vaiſſeaux qui avoient amené les Amazones, furent ſi vi lemment agités par une tempête ſubite, qu'ils ſe briſèrent les uns contre les autres, & furent engloutis. Le

Digitized by Google

temple, profané par le carnage que les chevaux avoient fait, fut purifié par les eaux de la mer, qu'*Achille* y fit monter.

De même que le fils de Thétis a été le sujet d'un grand nombre de poëmes chez les anciens; de même auſſi les évenemens de ſa vie glorieuſe, ont ſouvent été repréſentés ſur les bas-reliefs & les pierres gravées. Winkelmann en a publié un grand nombre dans les *pierres de Stosch* & dans ſes *Monumenti inediti*. Nous y renvoyons les artiſtes; & nous nous contentons de faire ici deux obſervations en leur faveur. La beauté d'*Achille*, tant célébrée chez les Grecs, eſt jointe ſur les marbres à cet air bruſque & dédaigneux qu'Homère a placé ſur le viſage de ce beau jeune homme.

Dans une peinture antique (*Hiſt. de l'Art. l.* 4, *c.* 5, E.), *Achille* étoit vêtu d'une draperie vert-céladon, pour faire alluſion ſans doute à Thétis, divinité de la mer, qui étoit ſa mère. Balthaſar Peruzzi a fidellement obſervé ce coſtume dans la figure d'*Achille*, qu'il a peinte au plafond d'une ſalle de la *Farneſina*.

ACHILLE. Le nom du vainqueur d'Hector devint ſynonyme avec celui de vaillant, de brave, &c. Les Romains le donnérent à L. Sicinius Dentatus, renommé par ſon courage. L'empereur Maximin fut appelé, ſelon Capitolin, un Hercule, un *Achille* & un Ajax.

ACHILLEA, iſle du Pont-Euxin, que l'on nommoit auſſi Leuce, l'iſle des Héros, l'iſle Macaron, ou l'iſle des Bienheureux, &c. étoit, ſelon quelques-uns, vis-à-vis du Boriſthène; &, ſelon d'autres, vis-à-vis du Danube. On l'appela *Achillea*, parce que Thétis ou Neptune l'avoit donnée à Achille, & que le tombeau avec le temple de ce héros y étoient placés. Achille n'étoit pas le ſeul qui l'habitât; on y avoit vu auſſi les deux Ajax, Patrocle, Antilochus, &c. Au reſte, on trouve dans les anciens beaucoup de particularités ſur cette iſle, qu'il ſeroit trop long de rapporter.

ACHILLÉE, tyran en Egypte, ſous Dioclétien.

L. Epidius Achilleus Augustus.

Ses médailles ſont:

O. en or & en argent.

RRRR. en P. B. de la fabrique d'Egypte: Golzius, Orco & Banduri, qui les rapportent, les décrivent avec la date de la ſixième année du règne de ce tyran.

ACHILLÉES, fêtes en l'honneur d'Achille, qui ſe célébroient à Braſies ou Praſies, dans un temple de ce héros. Les Lacédémoniens célébroient les mêmes fêtes, au rapport de Pauſanias.

ACHLYS. Quelques auteurs ont regardé ce nom comme celui du premier être qui exiſtoit avant le monde, même avant le chaos; le ſeul qui fût éternel, & duquel tous les autres dieux avoient été produits. Mais ce nom eſt plus connu pour être celui d'un perſonnage poétique, dont parle Héſiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 264; & Longin, *Traité du Sublime*, *c.* 7. » Je ne ſais » pourquoi, dit M. Dacier ſur ce dernier, les » interprètes d'Héſiode & de Longin ont voulu » qu'Ἄχλυς ſoit ici la déeſſe des ténèbres. C'eſt » ſans doute la Triſteſſe, comme M. le Fèvre l'a » remarqué. Voici le portrait qu'Héſiode en fait: » *La Triſteſſe ſe tenoit prête de-là, toute baignée* » *de pleurs; pâle, ſèche, défaite, les genoux fort* » *gros & les ongles fort longs; ſes narines étoient* » *une fontaine d'humeurs; le ſang couloit de ſes* » *joues; elle grinçoit les dents & couvroit ſes épaules* » *de pouſſière.* Il ſeroit bien difficile que cela pût » convenir à la déeſſe des ténèbres. Lorſqu'Héſy- » chius a marqué ἀχλὺς ὑμένων δυσκρινέστατος, il a fait aſſez » voir qu'ἀχλὺς peut fort bien être priſe pour » λύπη, triſteſſe. Dans ce même chapitre, Longin » s'eſt ſervi d'ἀχλὺς pour dire les ténèbres, une » épaiſſe obſcurité: & c'eſt peut-être ce qui a » trompé les interprètes. »

ACHŒMENIDES, ancien roi des Perſes.

Ses médailles ſans légende ſont:

RRRR. en or.

RR. en argent.

RR. en bronze.

—Avec des lettres phéniciennes, elles ſont:

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

ACHOR. Les habitans de Cyrène, au rapport de Pline, offroient des ſacrifices à ce dieu pour être délivrés des mouches, qui cauſoient quelquefois dans leur pays des maladies contagieuſes, par leur nombre prodigieux. Cet auteur ajoute qu'elles mouroient auſſi-tôt qu'on avoit ſacrifié à *Achor*. *V.* Belzebut, Myiagrus.

ACHULLA, en Afrique. Achulla.

On a des médailles impériales latines de cette ville, frappées en l'honneur d'Auguſte, avec ſes fils. (*Pellerin*).

ACIA. C'étoit un inſtrument ou un outil des brodeurs. Titinnius dit:

Phrygio fui primo, beneque id opus ſcivi:
Reliqui acus, aciaſque hero, atque hera noſtra.

» Je fus d'abord brodeur, & même ſavant dans cet art; mais j'ai laiſſé les aiguilles, les ardillons à mon maître & à ma maîtreſſe. Celſe (*l. v.* 26): *Utraque optima eſt ex acia molli, non nimis torta, quo mitius corpori inſideat.* Celſe parle ici de la réunion des bords d'une plaie ou de la peau, opérée par une ſuture ou une agraffe. Comment pourroit-on entendre ici *acia* d'un fil de lin ou de métal, qui aſſujétiroit la peau avec l'agraffe? Cette petite machine n'admet qu'une aiguille ou *ardillon*. Celſe recommande de choiſir cet ardillon très-ſouple, très-élaſtique, & non durci par la torſion; de peur qu'il ne bleſſe les chairs ſur leſquelles il

Digitized by Google

s'appuie. Les brodeurs employoient ſans doute auſſi les ardillons (*acia*) avec leurs agraffes, pour tendre la toile qu'ils brodoient. (*Johan. Rhodius, cap.* 13, 14 & 15.

ACIDALIE *ou* ACIDALIENNE, ſurnom que les Grecs donnèrent à Vénus, parce qu'elle cauſe ſouvent des inquiétudes & des chagrins (1). Il y avoit auſſi dans la ville d'Orchomène, en Béotie, une fontaine appelée *Acidale*, où les Graces alloient ſe baigner; elle peut bien avoir donné ſon nom à Vénus.

ACIDINUS, ſurnom de la famille MANLIA.

ACIER. Les anciens ont connu des procédés pour convertir le fer en *acier*, & ils étoient auſſi heureux dans cette opération que les modernes, quoiqu'ils ignoraſſent les brillantes théories de ces derniers. Les Latins l'appeloient *chalybs*; parce que le premier *acier* qui fut en réputation parmi eux, venoit, dit-on, d'Eſpagne, où il y avoit un fleuve nommé *Chalybs*, dont l'eau étoit la meilleure que l'on connût pour la trempe de l'*acier*. Pline le nomme *acies*.

Ariſtote (*Meteor. lib. IV, cap.* 6.) dit que » le fer forgé, travaillé même, peut ſe liquéfier de nouveau, & de nouveau ſe durcir; & » que c'eſt par la réitération de ce procédé, qu'on » le conduit à l'état d'*acier*. Les ſcories du fer » ſe précipitent, ajoute-t-il, dans la fuſion; elles » reſtent au fond des fourneaux; & les fers qui » en ſont débarraſſés de cette manière, prennent » le nom d'*acier*. Il ne faut pas pouſſer trop loin » cet affinage, parce que la matière qu'on traite » ainſi, ſe détruit, & perd conſidérablement de » ſon poids. Mais il n'en eſt pas moins vrai que » moins il reſte d'impuretés, plus l'*acier* eſt parfait ».

Pline parle à la fois de l'aciérie & de la trempe. *Fornacum*, dit-il, *maxima differentia eſt; in iis equidem nucleus ferri excoquitur ad indurandam aciem, alioque modo ad deſurdas incudes malleorumque roſtra.* Il eſt à préſumer que ce *nucleus ferri* étoit une maſſe de fer affiné, qu'ils traitoient comme le pratiquoient les Grecs, ſelon le paſſage d'Ariſtote, cité plus haut. Au reſte, Pline ajoute dans un autre chapitre: *Ferrum ac teſtam ignat, niſi duretur rictibus, corrumpitur*; & ailleurs, *aquarum ſumma differentia eſt quibus immergitur.* Les inſtructions qu'il nous a laiſſées ſont très-imparfaites, & bien au-deſſous de celles que nous devons au naturaliſte grec.

ACILIA, famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.
RR. en argent.
C. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont BALBUS, GLABRIO.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

(1) Du mot *Acidus*, foin, ſouci.

ACILIUM, en Italie. ARI & ARIAION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
O. en or.
RRRR. en bronze.
O. en argent.

Leur type ordinaire eſt un vaſe.

ACINACES, épée en uſage chez les Perſes & chez les Parthes. On croit qu'elle reſſembloit à nos ſabres longs & courbés.

ACINIPO, en Eſpagne. ACINIPO.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
O. en or.
RRRR. en bronze.
O. en argent.

ACIS devoit le jour à Faune & à la nymphe Symèthe. A l'âge de ſeize ans, il s'attacha à la belle Galathée, & en fut aimé. Mais il eut pour rival le terrible Polipheme, qui, l'ayant ſurpris un jour avec ſa nymphe, déracina un rocher énorme, & le jeta ſur cet amant infortuné, qui en fut écraſé. Les dieux, à la prière de Galathée, le changèrent en un fleuve qui ſort du Mont-Etna, en Sicile. La rapidité de ſes eaux lui fit donner le nom d'*Acis*, qui ſignifie la pointe d'une flèche; parce que, dit Herodote, ſon cours eſt auſſi droit qu'une flèche. *V.* GALATHEE.

ACISCULUS, ſurnom de la famille VALERIA.

ACLIDES. Les Romains donnoient ce nom à une arme de jet, ſur laquelle les commentateurs ſont partagés. Servius dit (*Æneid. VII.* 730.): *Aclides ſunt tela quadam antiqua adeò, ut nec uſquam commemorentur in bello.* Il eſt étonnant que Servius en parle comme d'une arme hors d'uſage, puiſque Trebellius Pollio & Valerius Flaccus en font mention. Le premier dit (*Claud. c.* 14.): *Huic dabis aclides duas.* Et le ſecond (*VI.* 99.):

Nec procul albentes gemina fert aclide parmas.

Et Virgile, dans l'endroit où Servius l'a commenté:

. . . . . *Teretes ſunt aclides illis*
Tela; ſed hac lento mos eſt aptare flagello.

Nonius (18. 10.) les appelle *jacula brevia*, des armes de jet courtes. Il paroît que les *aclides* étoient des javelots gros & courts, hériſſés de clous & d'aſpérités, & liés à une ſorte courroie de cuir. Cette courroie ſervoit à les retirer, après que l'on avoit chargé l'ennemi, ſur qui on les jetoit avec force, ſans abandonner la courroie. C'eſt-là ſans doute ce que Virgile appelle *flagellum lentum*; parce que les fouets étoient faits de lanières de cuir.

Servius, dans un autre endroit, décrit de petites maſſues qui reſſemblent parfaitement aux *aclides*, ſi elles ne ſont pas la même choſe: *Sunt clava cubito ſemis factæ, eminentibus hinc & hinc acuminibus quibusdam: quæ ita in hoſtem jaciuntur religata loro, vel lino, ut peractis vulneribus poſſint*

Digitized by Google

redire. » Il y a des massues longues d'une demi-coudée, hérissées d'aspérités ; on les lance fur l'ennemi après les avoir attachées avec des courroies ou des cordes, afin de pouvoir les retirer après qu'elles ont fait d'énormes blessures ». Les *aclides* avoient beaucoup d'analogie avec les armes de jet que les Grecs appeloient ἀγκύλαι ; mais elles n'en avoient aucune avec le μαγγανικὸν des bas-siècles, espèce de bâton avec quoi l'on puissoit les malfaiteurs.

ACMON étoit chef d'une colonie de Scythes, qui s'établit en Phénicie & en Syrie : on ignoroit, suivant Phérécide, quel étoit son père. Il mourut pour s'être trop échauffé à la chasse, & fut mis au rang des dieux, sous le nom de Très-Haut (1). Ses enfans furent Uranus & Titée, dont les noms signifient le ciel & la terre, & donnèrent lieu à la fable des Phéniciens, qui font *Acmon* père du ciel & de la terre. *V.* HYPSISTOS.

Suivant une autre tradition, il étoit fils de Manès, qui fut le premier ou le plus puissant roi de Phrygie. *Acmon* étoit frère de Doëas : l'un & l'autre furent célèbres dans la Phrygie. *Acmon* y donna son nom à la ville d'Acmonie, & Doëas à une plaine voisine de Thémiscire, & de quelques autres villes habitées par les Amazones.

Eustathe donne le nom d'*Acmon* & au Ciel & à l'Océan (*In Il.* 18. 410.), en quoi il est contredit, aussi-bien qu'Hesychius, par Simmias de Rhodes, qui, dans son petit Poeme des Ailes, donne le surnom d'Acmonide ou fils d'*Acmon*, à l'Amour, qu'il suppose aussi ancien que le monde. On voit par-là que le nom d'*Acmon* est un de ceux que les anciens ont interprété de mille manières, & qui dès-lors n'est susceptible d'aucune explication rigoureuse. Il y avoit des Grecs, selon Strabon (*lib.* 10), qui donnoient le même nom d'*Acmon* à un des Dactyles du Mont-Ida ; & il en témoigne son mécontentement, parce qu'ils ne faisoient qu'ajouter des choses incertaines à d'autres qui l'étoient déjà trop. Ἄχμων signifie une enclume ; mais quand on en a fait un nom propre, on a voulu qu'il signifiât infatigable, de l'*a* privatif & de κάμνω, je suis abattu. Ce nom convient bien au ciel, à cause de son mouvement, que la suite des siècles ne peut ralentir ni accélérer.

ACMONIA, en Phrygie. AKMONI.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

O. en or.

RRR. en bronze.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques sous ses Archontes, en l'honneur d'Agrippine jeune, de Marc-Aurèle, de Sept.-Sévère, de Julia-Domna, de Plautille, d'Alex.-Sévère, de Gordien-Pie, d'Otacille, de Treb.-Gallus, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Caracalla, d'Elagabale, de Maximin.

(1) En grec Ὕψιστος.

ACNVA. *Voyez* ACÈNE.

ACOLYTHI. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui étoient inébranlables dans leurs résolutions. C'est pour cette raison que les stoïciens furent appelés *acolythi*, parce qu'ils persistoient dans l'opinion qu'ils avoient embrassée, sans que rien pût les en détacher.

Il y avoit à la cour des empereurs grecs, des officiers appelés *acolythes* ; & Curopalates dit que le capitaine ou chef de la cohorte impériale, étoit nommé *Acolythe*

ACONCE & CYDIPPE. Ovide décrit leurs amours dans ses Héroïdes. *Aconce* étoit de l'île de Cée, l'une des cyclades, jeune homme d'une belle physionomie, & mal pourvu des biens de la fortune. Etant allé à Délos pour y assister à une fête de Diane, il vit par hasard dans le temple de la déesse, une jeune personne d'une beauté ravissante, nommée Cydippe ; mais jugeant à son air qu'elle étoit d'une condition qui mettroit obstacle à son bonheur, il s'avisa de cet expédient. Il grava ces mots sur une pomme : *Je jure, par Diane, de n'être jamais qu'à Aconce.* Ensuite ayant fait rouler la pomme jusqu'aux pieds de Cydippe, la curiosité la fit ramasser à Cydippe : elle lut, sans y penser, le serment qui y étoit porté, & se crut engagée à *Aconce* ; car il y avoit à Délos une loi qui obligeoit d'exécuter tout ce qu'on promettoit dans le temple de Diane. Cependant Cydippe étoit promise en mariage à un autre ; mais toutes les fois qu'il étoit question d'effectuer cette promesse, elle étoit saisie d'une violente fièvre ; en sorte que les parens furent obligés de lui faire épouser *Aconce*.

ACONIT. Les anciens botanistes ont donné ce nom à plusieurs plantes vénéneuses de différens genres.

On disoit que ton nom venoit d'*Acone*, ville de Bithynie, aux environs de laquelle l'*aconit* croît en abondance, quoiqu'il vienne très-bien dans mille autres endroits. Les poetes feignent que cette herbe naquit de l'écume jetée par Cerbère, lorsque Hercule l'arracha des enfers. C'étoit à cause de cela que l'on trouvoit une grande quantité d'*aconit* auprès d'Héraclée dans le Pont, où étoit la caverne par laquelle le héros descendit au tartare.

ACOPIS, pierre précieuse, transparente comme le verre, avec des taches de couleur d'or. Pline, qui en donne une description assi vague, ajoute que l'huile dans laquelle on la fait bouillir, est un remède contre les lassitudes, & que de-là a été formé le nom d'*acopis*. Nous éprouverons souvent dans cet ouvrage de grandes difficultés, pour appliquer les noms des minéralogistes modernes aux pierres que les anciens ont décrites si vaguement. Nous essayerons cependant de le faire, en priant les lecteurs de ne pas donner trop d'extension à nos essais en ce genre. L'*acopis* n'est peut-être autre chose que du cristal renfermant des

Digitized by Google

pyrites : car on sait que les anciens la plaçoient au rang des pierres précieuses. Quant à la propriété médicale qu'on lui attribue ici, nous n'avons garde de nous en occuper. Les lumières que l'on a acquises fur ces prétendues vertus des pierres précieuses, nous en dispensent formellement ; & nous userons de cette dispense dans tous les autres articles relatifs à la Minéralogie.

ACQUA CHE FAVELLA, *l'eau qui parle.* On a donné ce nom à une fontaine de la Calabre-Citérieure, située près des ruines de l'ancienne Sybaris. On crut sans doute que l'oracle par lequel les Sybarites apprirent leur destruction prochaine, étoit sorti de cette fontaine ; & cette opinion l'a fait nommer *Acqua che Favella.* On a cru aussi que ceux qui se baignoient dans ses eaux, en sortoient plus sains & plus beaux.

ACRÆ, en Sicile. ΑΚΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ACRÆA (1), surnom de la Junon de Corinthe, qui avoit un temple dans la citadelle de cette ville : on ne lui immoloit que des chèvres. La Fortune eut aussi le même surnom, & pour la même raison.

ACRÆA *ou* ACRONA, c'est encore le surnom d'une nourrice de Junon, fille du fleuve Asterion, au pays d'Argos. *V.* ASTERION, JUNON.

ACRÆPHIA, dans la Boëotie.

On ne trouve des médailles impériales grecques de cette ville, que dans Goltzius seul.

ACRÆUS, surnom de Jupiter, sous lequel les habitans de Smyrne l'honoroient dans un lieu élevé proche de la mer, où ils lui avoient bâti un temple.

ACRAGAS, en Sicile. ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Ses types ordinaires sont un crâbe, ou un aigle dévorant un lièvre.

ACRASUS, dans la Lydie. ΑΚΡΑΣΙΩΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées sous ses préteurs, en l'honneur de Sévère, de Plautille, de Geta, de Julia Paula, d'Alex.-Sévère, de Caracalla.

ACRATISME, *ἀκράτισμα.* Les Grecs donnoient ce nom à leur déjeûner, ce léger repas qu'ils faisoient dans la matinée, en attendant le dîner. Si l'on ajoute foi à l'étymologie qu'en a donnée Schrevelius, on pourroit dire que l'usage général des Grecs étoit de prendre pour déjeûner du pain trempé dans du vin pur : *ἀκρατίζω* ayant cette signification.

(1) A'*κρος*, haut, élevé, parce que le temple étoit dans un lieu élevé.

ACRATOPHORE, surnom de Bacchus, sous lequel il étoit principalement honoré, selon Varron, à Phigalie, ville de l'Arcadie ; il signifie celui qui donne le vin pur (1).

ACRATOPOTES, c'est le nom d'un héros de la Grèce, qui étoit honoré, selon Athénée, à Munichia, un des bourgs de l'Attique : sa plus belle qualité, sans doute, étoit de bien boire ; car son nom signifie un grand buveur de vin pur (2).

ACRATUS *ou* ACRATES, c'est le nom du génie de Bacchus. Le P. Froelich n'ayant pas fait attention aux ailes qu'il porte sur une médaille, l'a nommé Pan, ou un des satyres. Pausanias dit que l'on voyoit encore à Athènes, dans une muraille, le visage de ce génie.

ACRIDOPHAGES, peuple qui mangeoit des sauterelles, *ἀκρὶς*, sauterelle, & *φάγω*, je mange. Cette nation habitoit l'Ethiopie, & étoit voisine des déserts. Les *Acridophages* faisoient au printems une grande provision de sauterelles, qu'ils faloient pour s'en nourrir pendant le reste de l'année : car ce peuple étant éloigné de la mer, ne pouvoit avoir des poissons, & il n'élevoit point de bétail. Diodore de Sicile & Strabon en ont parlé ; mais ils ajoutent à ce récit une fable ridicule. Ils disent que les *Acridophages* ne vivoient que jusqu'à quarante ans, & qu'ils mouroient consumés par des insectes ailés qui s'engendroient de leur propre substance.

Pline parle d'*Acridophages* qui habitoient un canton du pays des Parthes, & S. Jérôme en place dans la Lybie. Au reste, les voyageurs assurent que l'on mange encore des sauterelles dans plusieurs endroits de l'Orient. Les poëtes Nicophon & Ariftophane parlent de ces animaux, comme de la nourriture de la plus vile populace de la Grèce. Les paysans seuls en mangeoient, selon Théophilacte. Ælien, dans son Hiftoire des Animaux, dit que l'on mangeoit de son tems des cigales, insecte que l'on confondoit avec les sauterelles.

ACRISIUS, roi d'Argos, père de Danaé, ayant été détrôné par son frère Proetus, fut rétabli par son petit-fils Perfée, qui le tua ensuite par un accident malheureux. Perfée voulant un jour faire preuve de son adresse au jeu de palet, en présence de son grand-père, jeta le palet de toute sa force ; il atteignit *Acrisie*, & l'étendit mort fur la place. Ainsi se trouva accomplie la prédiction qui lui avoit été faite, qu'un jour son petit-fils lui raviroit la couronne & la vie, sans que les rigueurs qu'il avoit exercées contre sa fille, l'en eussent pu garantir. *V.* DANAÉ, PERSÉE, PROETUS.

ACRO. Ce mot, qui vient du grec *ἄκρος*, élevé au sommet d'une montagne, signifie la citadelle d'une ville, lorsqu'il est joint à son nom. L'on construit en effet les citadelles fur des lieux élevés,

(1) Du grec A'*κρατος*, vin pur, sans mélange.

(2) Du mot grec A'*κρατος*, vin pur, sans mélange.

Digitized by Google

qui commandent les villes. L'*acrocorinthe* étoit la citadelle de Corinthe, & on la voit sur plusieurs médailles de Colonies frappées dans cette ville. Les Athéniens appeloient leur ville du nom absolu ἄστυ, ville par excellence, comme les Romains appeloient Rome simplement *urbs*, ville. Ils donnerent à leur citadelle le nom d'*acropole*. Pellerin a publié une médaille unique d'Athènes, sur laquelle on voit la colline & les bâtimens de l'*acropole*. On reconnoit la même racine dans l'*acradine*, citadelle de Syracuse.

ACROAMA. Les Romains adoptoient ce mot grec, pour exprimer des contes amusans, que l'on récitoit aux convives pendant les repas, & même ceux qui les faisoient. On introduisoit dans les festins ces espèces de *rapsodes* ou de *troubadours*, afin, dit Cornelius Nepos, que l'esprit des convives fût aussi satisfait que leur palais : *ut non minus animo, quam ventre convivæ delectarentur.* Le même écrivain ajoute que dans un repas l'on n'admit d'autres rapsodes, qu'un esclave occupé à faire des lectures aux convives : *Nemo in convivio ejus aliud acroama audivit quàm anagnosten.*

Cet usage subsiste encore chez les peuples qui n'ont pas des spectables réguliers comme ceux des Européens.

ACROAMA, nom que les Romains donnoient aux musiciens qui jouoient d'un instrument, pour les distinguer de ceux qui chantoient. On prétend aussi qu'ils appeloient *acroama* la musique instrumentale, & sur-tout celle qui étoit gaie. (*M. de Caylus fils*).

ACROBATES. C'étoient des danseurs de corde, dont on connoissoit quatre espèces différentes. Les premiers voltigeoient autour d'une corde, comme une roue tourne autour de son essieu, & ils se suspendoient par le cou, par le pied, &c. Les seconds voloient du haut en bas sur une corde, appuyés sur l'estomach, ayant les bras & les jambes étendus. D'autres couroient sur une corde étendue obliquement de bas en haut. Les derniers, enfin, danseient, sautoient, & faisoient toutes sortes d'exercices sur une corde tendue horisontalement à plusieurs pieds de terre. Nicéphore-Grégoras, Manilius, Nicétas, Vopiscus, &c. font mention de tous ces danseurs de corde.

ACROBATIQUE, premier genre de machine dont les Grecs se servoient pour monter des fardeaux. Ils l'appeloient *acrobatica*.

Les Romains donnoient ce nom à une espèce de tour ou de guérite, dans laquelle on se plaçoit pour voir de plus loin, & que l'on élevoit à différentes hauteurs.

ACROCHIRISME, espèce de danse joyeuse & de lutte, dans laquelle on n'employoit que les mains : ceux qui s'exerçoient ainsi, s'appeloient *acrochirites*, & ne se touchoient qu'avec les doigts entrelacés.

ACROCOLIA. On donnoit ce nom aux mets légers & peu succulens par lesquels les Romains commençoient leurs repas, tels que les pieds, les oreilles, les cols, les becs, &c.

ACROCOMES, peuples de Thrace, ainsi nommés parce qu'ils avoient les cheveux longs pardevant, comme les femmes, au contraire des Abantes, qui ne les portoient longs que par derrière. Ce nom vient d'ἄκρος, sommet, & κόμη, chevelure.

ACRŒUS. *Voyez* ACRÆUS.

ACROLITHOS, statue colossale que Mausole fit placer au haut du temple de Mars, dans la ville d'Halicarnasse.

ACROMALLOS, est une laine courte & dure, par opposition aux laines fortes & longues. C'est de l'*acromallos* que les Belges faisoient ces espèces de surtouts qu'ils appeloient *sagi*, & qui portoient chez les Romains le nom de *laca*.

ACRONA. *Voyez* ACRÆA.

ACROSTICHES. Les Grecs ont connu cet abus de l'esprit, qui consiste à composer des poèmes dont toutes les lettres initiales de chaque vers, ou initiales de chaque mot des vers, forment un ou plusieurs mots : telles sont deux épigrammes du premier livre de l'Anthologie, chap. 18, faites l'une à l'honneur de Bacchus, & l'autre à celui d'Apollon. Toutes les deux n'ont que vingt-cinq vers, dont le premier renferme l'exposition du sujet de l'épigramme. Les vingt-quatre vers suivans sont composés chacun de quatre épithètes, commençant toutes quatre par la même lettre, & disposées selon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres grecques. Les quatre épithètes qui forment le second vers de chaque épigramme, commencent toutes par un A, les quatre du troisième vers par un B, les quatre du quatrième par un Γ, &c.; ce qui fait quatre-vingt-seize épithètes pour chacun de ces dieux.

Les grammairiens modernes ont appelé ce genre d'*acrostiche* vers *lettrisés* ou *tautogrammes*. Ce sont en général des chef-d'œuvres de patience & de mauvais goût.

ACROSTOLIUM. L'*acrostolium* étoit la partie la plus élevée de l'ornement qui couronnoit la proue des vaisseaux anciens, appelée ἔμβολος. Il étoit placé au-dessus de l'éperon, & étoit fait en croc. Le comte de Caylus le compare aux fers polis & tranchans faits en manière de cou de canard, que les Vénitiens mettent à la proue de leurs gondoles. On ne doit pas le confondre avec le *chenifcus* qui se mettoit à la poupe, ni avec l'ἀκρωτήριον des Grecs ou l'*aplustre* des Romains, qui faisoit l'ornement de la poupe & fourniſſoit un pendant à l'*acrostolium*. Avouons cependant que quelques écrivains, en petit nombre, ont pris indifféremment ce dernier pour l'*aplustre*, & réciproquement. Cette erreur est venue peut-être de ce qu'ils ont parlé en général des ornemens des vaisseaux, sans vouloir s'assujétir à une exactitude rigoureuse.

Digitized by Google

Ces ornemens, au reste, n'étoient d'aucun usage pour la commodité ou la sûreté des navigateurs & des combattans. Les Grecs les appeloient ἀσπιδία. On plaçoit au-dessus de l'*acrostolium* la tablette appelée πίναξ & σημεῖον, sur laquelle étoit écrit le nom du navire, & étoient peints deux yeux.

Les médailles offrent souvent des *acrostolium* qui expriment des victoires navales ou des vaisseaux pris ou coulés à fond; car on arrachoit ordinairement à ceux-ci leurs *acrostolium*, que l'on portoit en triomphe. Cet ornement désigne aussi sur les médailles les villes maritimes, telles que Sidon, Aradus, & quelques autres.

ACROTERE. Vitruve donne ce nom à de petits piédestaux sans base & souvent sans corniche, que les anciens destinoient à recevoir les figures placées aux extrémités triangulaires des frontons.

ACROTERIA, ce sont, dans l'art Numismatique, les ornemens pris sur les vaisseaux ennemis, & dont on a parlé à l'article *Acrostalium*.

ACSAC, mesure de capacité en usage dans l'Asie & dans l'Egypte. *V.* Log.

ACTA. Les Romains entendoient par ce mot un jardin agréable, placé sur le rivage de la mer, dans lequel ils se livroient aux plaisirs & souvent à la débauche. Cicéron dit de Verrès (*v.* 25): *Tametsi in acta cum mulieribus jacebat clivus.* Les courtisannes fréquentoient ces voluptueuses retraites (*Senec. cont.* 11. 1.): *Nuda in litore fictifi ad fastidium emptoris.*

De ce mot *acta*, les anciens formèrent ἀκτάζειν, *actari*, se livrer à tous les plaisirs.

Acta eut quelquefois une signification plus générale, & on l'employa pour exprimer des rivages solitaires, & couverts d'ombrages. Virgile, (*Æneid. v.* 613.):

At procul in sola secreta Troades acta
Amissum Anchisen flebant.

Et Prudence, (*in Symmach.* 1, 135.):

Temulentus adulter
Invenit expositum secreti in littoris acta.

ACTE SIMPLE, *porca*, fillon, mesure gromatique des anciens Romains: elle valoit 12 toises quarrées & $\frac{6}{100}$ de France.

Elle valoit, en mesures du même peuple,
1 $\frac{1}{2}$ sextule de terre.
Ou 4 $\frac{7}{8}$ scrupules de terre.
Ou 480 pieds romains, quarrés.

L'*acte simple* étoit une planche ou fillon de 4 pieds romains de largeur, sur 120 de longueur.

ACTE QUARRÉ, mesure gromatique des anciens Romains: elle renfermoit $\frac{1440}{10000}$ d'arpens de France.

Elle renfermoit, en mesures du même peuple,
6 onces de terre.
Ou 24 ficiliques de terre.
Ou 30 actes simples.
Ou 36 sextules de terre.
Ou 144 scrupules de terre.
Ou 14,400 pieds romains quarrés.

ACTE QUARRE DU JUGÈRE, mesure gromatique des anciens Romains. *Voyez* SEXUNX DU JUGÈRE.

ACTÉA, une des cinquante néréides. *Voyez* NÉRÉIDES.

ACTEE *ou* ACTEIVS, l'un des six génies envieux & malins, que les Grecs appeloient *Telchines*. Ils ensorceloient les hommes par leurs regards, & avoient coutume d'arroser la terre avec l'eau infernale du Styx: de-là naissoient la peste, la famine, & les autres calamités publiques.

ACTEON, fils du célèbre Aristée & d'Autonoé, fille de Cadmus, fut la malheureuse victime de la fureur que Junon avoit vouée à la famille de Cadmus. Etant à la chasse dans le territoire de Mégare, il trouva Diane qui se baignoit avec ses nymphes, & s'en approcha, attiré par la nouveauté du spectacle. La déesse, pour le punir de sa témérité, lui jeta de l'eau, qui le métamorphosa sur-le-champ en cerf, & ses propres chiens le dévorèrent. Diodore dit qu'*Actéon* fut regardé & traité comme un impie, parce qu'il avoit marqué du mépris pour Diane & pour son culte, & qu'il avoit voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en sacrifice. Selon Euripide, *Actéon* fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avoit eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser; & selon Hygin, parce qu'il avoit voulu lui faire violence. Ce malheureux prince fut pourtant reconnu après sa mort pour un héros, par les Orchoméniens, qui lui élevèrent des monumens héroïques, & lui offrirent tous les ans des sacrifices par l'ordre d'Apollon.

Cette aventure est représentée sur un beau médaillon de bronze, qui se trouve dans les mélanges de Pellerin.

ACTÉON. C'est le nom d'un des chevaux qui conduisoient le char du soleil dans la chûte de Phaëton, selon Fulgence le mythologue. *Actéon* signifie le lumineux (1), & prend son nom de la clarté du soleil. *V.* ERYTHREUS, LAMPOS & PHILOGEUS. Ovide donne des noms différens aux chevaux du soleil. *V.* AETHON, PYRŒIS, EOUS & PHLEGON.

ACTES, *acta*. Les Romains appeloient *acta diurna*, ou simplement *diurna*, les registres dans lesquels on écrivoit chaque jour les *actes* du peuple romain. Tacite les distingue soigneusement des annales destinées à conserver la mémoire des faits dignes du pinceau de l'histoire. (*Annal. XIII*, 31.): *Cum ex dignitate populi romani repertum sit, res illustres annalibus, talia diurnis actis mandare.* Le mot seul *diurna* les désignoit très bien, parce qu'on les composoit chaque jour. Suétone (*In*

(1) Du grec Ἀκτὶς, rayon du soleil.

Claud.

Digitized by Google

Claud. c. 41, n. 9.) : *Exstat talis scriptura in plerisque libris, ac diurnis.* Ils portoient encore le nom de *publica acta*, à cause des matières dont ils traitoient. Tacite (*Annal.* XII, 24, 4.) : *Et quos tum Claudius terminos posuerit, facile cognitu, & publicis actis præscriptum.*

On inscrivoit dans les *actes* du peuple tout ce qui pouvoit l'intéresser, les jugemens publics, les exécutions, les comices, les constructions des édifices publics, les naissances, les morts des personnes célèbres, les mariages & les divorces. Ammien Marcellin nous a conservé le style du commencement de ces *actes* (XXII, 3.) : *Et acta super eo gesta non sine magno legentantur horrore, cum id voluminis publici contineret exordium : consulatu Tauri & Florentii, indictio sub præconibus Tauro.* Ce passage nous apprend que l'on inscrivoit les exécutions dans les *actes* du peuple; le suivant, de Tacite, prouvera la même chose pour les édifices publics (*Annal.* XIII, 31, 1.) : *Neronе iterùm L. Pisone Consulibus pauca memoriâ digna evenere : nisi cui libeat, laudandis fundamentis & trabibus, quis molem amphitheatri apud campum Martis Cæsar adstruxerat, volumina implere : cum ex dignitate populi romani, &c.*

Suétone extrait presque toujours des *actes* publics les années qui ont vu naître les princes dont il écrit l'histoire. L'usage de les inscrire dans les *actes* venoit de Servius Tullius. Ce roi voulant connoître avec exactitude le nombre des naissances, des morts & celui des vivans, ordonna qu'à la naissance de chaque individu, ses parens porteroient au trésor de Junon-Lucine une certaine pièce de monnoie, qu'à sa mort on feroit la même offrande à Vénus-Libitine, & qu'enfin on porteroit de même au temple de la jeunesse une pièce de monnoie, quand un jeune homme prendroit la robe virile. Antonin ajouta à cet ancien usage une pratique très-utile pour l'économie politique. Il ordonna qu'à la naissance de chaque enfant, le père déclareroit l'année, le jour de la naissance, le nom propre & le surnom de l'enfant, sa légitimité ou sa bâtardise, au préfet du trésor de l'état, qui en feroit mention sur les registres publics. (*Capitolin, chap.* 9).

Les *actes* du sénat étoient aussi appelés *commentarii*, & en grec ὑπομνήματα. Ils contenoient en abrégé tout ce qui se disoit ou se faisoit dans les assemblées. Jules-César les fit commencer pendant son consulat, & il ordonna qu'on les rendit publics, ainsi que les *actes* du peuple. (*Suétone*, c. 36, n. 1). On les continua avec exactitude; mais Auguste, son successeur, en défendit la publication. *Ibidem.* C'étoit un sénateur qui les rédigeoit, de peur qu'un secrétaire étranger au sénat n'en divulguât les résolutions secrètes. Hadrien remplit cette fonction après avoir exercé la questure. (*Spartian.* c. 3.) : *Post quæsturam acta senatus curavit.* On appeloit le sénateur commis à cette rédaction, *ab actis senatus.*

ACTEUR. La tragédie, dans son origine, ne consistoit qu'en un simple chœur, qui chantoit des hymnes à l'honneur de Bacchus. Thespis introduisit le premier un personnage qui, pour soulager le chœur, récitoit les aventures de quelqu'homme célèbre. Eschyle trouva que le rôle d'un *acteur* seul étoit trop froid, & il sentit que l'introduction d'un second personnage qui s'entretiendroit avec le premier, occuperoit plus agréablement l'auditeur par le moyen du dialogue. Il habilla plus honnêtement les *acteurs*, qui avant lui étoient barbouillés de lie, & leur donna pour chaussure le cothurne élevé.

Sophocle pensa que les deux *acteurs* d'Eschyle ne suffisoient pas pour donner de la vivacité à l'action, & de la variété dans les incidens. Il ajouta un troisième interlocuteur, & son exemple fut suivi constamment dans les tragédies grecques, où l'on voit rarement parler dans la même scène plus de trois *acteurs*. Horace semble même en avoir fait un précepte fondamental :

Nec quarta loqui persona laboret.

il fut cependant mal observé dans les comédies, où, pour augmenter l'intérêt, on introduisit plus de trois personnages.

Les *acteurs* étoient divisés en deux & même en trois classes. Les premiers jouoient les principaux rôles. Térence dit dans le prologue de Phormion :

Primas partes qui aget, is erit Phormio.

Ceux qui jouoient les seconds rôles, étoient obligés de diminuer leurs voix, pour ne pas couvrir celles des premiers *acteurs*. M. Mallet, qui a fait l'article ACTEUR dans la première Encyclopédie, rend cette idée par l'expression très-impropre de *contrefaire les naïns, pour donner aux premiers acteurs le plus de lustre qu'ils pouvoient.* Cicéron parle de ces trois espèces d'*acteurs* (*de Divin.* c. 15.) : *Ut in actoribus gracis fieri videmus : sæpe illum, qui est secundarum, aut tertiarum partium, cum possit aliquanto clarius dicere, quàm ipse primarum, multum submittere.* Chez les Grecs, les rôles de tyrans étoient si odieux, que les premiers *acteurs* ne s'en chargeoient jamais, & qu'ils étoient abandonnés aux *acteurs* subalternes.

Quant à la manière dont les anciens regardoient les *acteurs*, & dont ceux-ci étoient habillés, *voyez* COMÉDIEN, ACTRICES.

ACTEUS, étoit roi du pays où Cécrops bâtit Athènes. Il donna sa fille en mariage à ce fondateur, qui n'en devint le roi qu'après la mort de son beau-père. *Actæus* est donc le premier roi d'Athènes.

ACTIAQUE, surnom d'Apollon, autrement appelé *Actius* & *Actæus*. On le lui donna à cause du promontoire d'Actium, sur lequel on l'honoroit d'un culte particulier. Cette divinité paroît sur les médailles d'Auguste avec un habillement de

Digitized by Google

femme & une lyre dans la main. Auguſte lui bâtit un nouveau temple, après la victoire qu'il remporta ſur Marc-Antoine, à la hauteur d'Actium.

ACTIAQUE. (Ere) L'ère *actiaque* tire ſon origine & ſon nom de la bataille d'Actium, qui rendit Auguſte maître de l'Egypte & de tout l'Empire Romain. Cet événement eſt du 2 ou plutôt du 3 ſeptembre de l'an 15 de l'ère julienne, 723 de Rome. L'ère *actiaque* commença chez les Romains avec la 16e année de l'ère julienne, c'eſt-à-dire, au 1 janvier de l'an 724 de Rome. En Egypte, où elle fut adoptée la même année, & ſe maintint juſqu'au règne de Dioclétien, elle commença avec le mois thoth ou le 29 août, & deux jours après, ou le 1 ſeptembre, chez les Grecs d'Antioche. Ceux-ci la nommoient auſſi l'ère d'Antioche, & nous voyons qu'elle étoit encore en uſage chez eux au neuvième ſiècle. C'eſt ce qu'atteſte le patriarche Nicéphore dans ſa chronographie. *Μετὰ ἰουλιον*, &c. *Poſt Julium romanis imperavit Cæſar octavianus Auguſtus, annis 56 & menſibus ſex. Hinc Antiocheni annos ſuos numerant.* On voit par-là que le cardinal Noris s'eſt mépris, lorſqu'il a prétendu qu'on a ceſſé de compter par l'ère d'Auguſte, peu de tems après la mort de ce prince : cependant, il eſt vrai de dire qu'elle n'eſt plus l'ère céſarienne d'Antioche.

Ce fut à l'époque de la bataille d'Actium, que les Egyptiens travaillèrent à la réformation de leur calendrier, ſur le modèle de la correction julienne, & non pas du tems de Céſar.

ACTIAQUES, fêtes & jeux qu'on célébroit tous les trois ans en l'honneur d'Apollon. Ils avoient pris leur nom du promontoire d'Actium, en Epire, où ce dieu avoit un temple. Pendant la célébration de cette fête, il y avoit des combats d'athlètes, des courſes de chevaux, des combats ſur la mer, & des danſes. On y tuoit un bœuf, qui étoit enſuite abandonné aux mouches; parce qu'après s'être raſſaſiées de ſon ſang, elles s'envoloient & ne revenoient plus. Auguſte, après la victoire qu'il remporta ſur Marc-Antoine, à la hauteur d'Actium, & dont il ſe crut redevable à Apollon, renouvela les jeux *actiaques*. On ne les célébra d'abord qu'à Actium, & tous les trois ans; mais Auguſte en transféra la célébration à Rome, & en fixa la repriſe de cinq ans en cinq ans.

Quelques auteurs ont cru, & Virgile ſemble l'inſinuer, qu'Auguſte étoit le fondateur de ces jeux; mais il les rétablit ſimplement, ainſi que Julien le fit encore dans la ſuite. Au reſte, c'eſt par erreur que l'on attribue à Virgile le deſſein de faire regarder Enée comme le fondateur des jeux *actiaques*, parce qu'il dit, (*Æneid. III*, 280.):

Actiaque iliacis celebramus littora ludis.

Le poëte fait, il eſt vrai, alluſion à ces jeux; mais il veut ſeulement flatter Auguſte, en attribuant au demi-dieu dont il tiroit ſon origine, une inſtitution que cet empereur avoit rétablie. Servius, dans ſon Commentaire ſur Virgile, fait cette réflexion.

Dion nous apprend qu'Auguſte fit célébrer les jeux *actiaques* avec Agrippa, & l'on y donna un tournoi ou combat à cheval, exécuté par des patriciens & par leurs enfans. On avoit conſtruit en bois, au milieu du champ de Mars, un ſtade, dans lequel on donna au peuple romain le ſpectacle des combats d'athlètes & de gladiateurs. Ce dernier fut executé par des captifs. Quatre collèges de prêtres, les pontifes, les augures, les ſeptemvirs & les cuindecemvirs, furent chargés de la célébration de ces jeux. Sur deux médailles de Tyr, frappées en l'honneur de Marc-Aurèle & de Philippe-Père, on lit : *Acta*, jeux *actiaques*. Vaillant en a conclu qu'on les avoit célébrés à Tyr. D'autres ont penſé qu'*Acta*, dans cet endroit, exprimoit des jeux célébrés ſur le bord de la mer, appelé en grec *ἄκτη*.

ACTIUM, dans l'Acarnanie. AKTIO.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent.

O. en ot.

O. en bronze.

Son type ordinaire eſt Pégaſe volant.

ACTIUS, ſurnom d'Apollon, pris du lieu d'Actium, où il étoit honoré. *V.* ACTIAQUE.

ACTOR. Ce nom a été celui de pluſieurs perſonnages de l'hiſtoire fabuleuſe; le plus connu eſt celui qui eut pour fils Ménétius, père de Patrocle. Quelques-uns ont dit qu'il étoit Locrien, & qu'il s'établit dans l'iſle d'Ænone, après avoir épouſé Egine, fille du fleuve Aſopus, dont il eut Ménétius. Selon d'autres, *Actor* étoit theſſalien, fils de Mirmidon, à qui Jupiter avoit donné le jour. La nymphe Egine ayant eu de Jupiter un enfant nommé Eaque, paſſa en Theſſalie, où *Actor* l'épouſa. Il en eut pluſieurs enfans, qui conſpirèrent contre lui. *Actor* indigné, les chaſſa, & donna ſon royaume, avec ſa fille Polymèle, à Pélée. *V.* PELÉE.

ACTOR, fut un des compagnons d'Hercule, dans la guerre des Amazones : il y fut bleſſé, & voulant s'en retourner chez lui, il mourut en chemin. Un autre *Actor*, fils d'Hyppaſus, fit le voyage des Argonautes.

Un troiſième *Actor* étoit fils de Neptune & d'Agamède, fille d'Augeas.

Ce nom fut encore porté par un fils d'Axeus ou Axéus. Il fut père d'Aſtioché, dont le dieu Mars eut deux fils, qui commandèrent au ſiège de Troye les troupes d'Aſpléodon & d'Orchomène, villes de Boétie. *V.* ASTIOCHE.

Un autre *Actor*, fils de Phorbas, bâtit une ville dans l'Elide, ſon pays natal, à laquelle il donna le nom d'Hyrmine, qui étoit celui de ſa mère. Augias, roi d'Elide, que quelques-uns lui donnent pour frère, & dont les étables nettoyées par Hercule, ont été chantées ſi ſouvent, partagea ſon

Digitized by Google

royaume entre cet *Ailor*, Eurytus & Créatus, ſes deux fils, qui tuèrent Iphicus, frère utérin d'Hercule. Ces deux fils ſont déſignés chez les poëtes, ſous le nom de *Molionidæ*, parce que leur mère s'appeloit Molione. *V.* MOLIONIDES.

Enfin, il y a eu parmi les Auronces un *Actor*, dont Virgile a chanté la bravoure dans la guerre de Turnus.

ACTOR, étoit chez les Romains le nom qui déſignoit l'intendant de tous les biens d'un citoyen. Ce domeſtique étoit le plus honoré de tous, & veilloit aux biens de campagne, ainſi qu'à ceux de la ville. On l'appeloit auſſi quelquefois *actor bonorum* & *actor prædiorum fundorumque*. Cet office différoit de ceux du *procurator* & du *diſpenſator*.

L'*actor* étoit celui que l'on appelle aujourd'hui majordome. Le roi Théodoric fixa à cent ſous l'amende que payeroit l'aſſaſſin d'un de ſes officiers.

ACTOR *ſummarum*. Cet eſclave avoit un office différent de l'*actor rerum*. Il n'étoit que le caiſſier de ſon maître; & l'on juge qu'il étoit eſclave, par le ſupplice de la croix que Domitien fit ſouffrir à un de ces *actors*. Suétone, (*in Domit. c. 11, n. 2*).

ACTORIDES. Deux frères, ainſi appelés de leur père Actor, étoient fort habiles à conduire les chars. L'un tenoit les rênes, & l'autre le fouet. Pindare & Phérécydes en ont parlé. C'étoient les mêmes que les *Molionides*.

ACTRICES. Chez les Grecs, les femmes ne paroiſſoient pas ſur les théâtres pour déclamer; elles y danſoient ſeulement. Aulu-Gelle nous apprend cet uſage. Un acteur tragique, qui devoit repréſenter Electre, cherchant à ſe pénétrer du rôle de cette infortunée princeſſe, & à s'exciter à la douleur, entra ſur la ſcène en portant l'urne qui renfermoit les cendres de ſon fils, mort depuis peu, au lieu des cendres d'Oreſte, qu'il devoit préſenter. La grandeur des théâtres anciens rendoit les femmes peu propres à la déclamation, à cauſe de la foibleſſe de leur voix.

Les femmes étoient remplacées dans les tragédies & les comédies par des eunuques, dont la voix grêle a beaucoup de reſſemblance avec la leur. Virellius, épris de la beauté de Sporus, cet eunuque ſi connu dans l'hiſtoire de Néron, le contraignit à monter ſur le théâtre, & à jouer le rôle d'une nymphe que l'on enlevoit. Sporus fut ſi touché de l'infamie que cette complaiſance avoit fait rejaillir ſur ſa perſonne, qu'il ſe perça le ſein avec une épée.

ACTUARIÆ *naves*. Les anciens donnoient ce nom à des eſpèces de navires longs & légers. On peut les comparer à nos *briganſins*. Nonius dit que leur nom venoit de leur légéreté, qui les rendoit très-propres pour l'expédition. Ces navires alloient à voiles & à rames, ſelon Iſidore. Cependant Saville, dans ſon *Traité de la Milice Romaine*, aſſure que les navires *actuaria*, n'étoient que des vaiſſeaux de charge, trainés ou remorqués par les grands navires.

Ces bâtimens étoient de différentes grandeurs; car Cicéron parle des plus petits connus ſous le nom d'*actuariola* (*ad Attic. XVI, 6.*): *Corbitæque Patras, an actuariolis ad Leucopetram Tarentinorum?* Le nombre des rangs de rameurs ſervoit à établir cette différence. Cicéron (*ad Attic. XVI. 3.*): *Hæc ego, conſcendens à Pompejano tribus actuariolis decem ſcalmis.* On réſervoit le nom d'*actuaria* pour ces bâtimens, lorſqu'ils avoient vingt, trente, quarante rameurs.

ACTUARIUS, étoit chez les Romains le greffier qui écrivoit les actes en notes ou en abrégé.

ACTUARIUS, faiſoit dans les armées les mêmes fonctions que les intendans d'armées modernes. Il étoit chargé de la paie & de la nourriture des ſoldats. On fourniſſoit devant lui les rations, & il en donnoit des décharges aux entrepreneurs des vivres. L'*actuarius* avançoit de ſes fonds des rations ou de l'argent aux ſoldats; mais il n'en pouvoit exiger d'autre intérêt que le tiers du total, quelque longue que fut la durée du prêt. On le confond ordinairement avec l'*actarius*; & l'on attribue au premier cette inſcription, dans laquelle le ſecond officier eſt nommé:

IMP. CÆSARI
M. AUREL. ANTO
NINO. PIO. FELICI. AUG
PARTHIC. MAX. BRIT. MAX
GERMAN. MAX. PONTIF. MAX
TRIB. POT. XVIIII. COS. IIII. IMP. III
P. P. PROC
EQUITES. IN. HIS. ACTARIUS
LEG. VII. GEM. ANT. P. FEL
DEVOTI. NUMINI. MAJESTA
Q. EJUS. *Sttewech.*

ACTUS, meſure. *V.* ACTE.

A. D. Ces deux caractères dans les lettres que s'écrivoient les anciens, ſignifioient *ante diem*. Des copiſtes ignorans en ont fait tout ſimplement la prépoſition AD, & ont écrit *ad IV. kal. ad VI. id. ad III. non*, &c. au lieu d'*ante diem quartum kalendarum*, *ante diem ſextum idus*, &c. Cette remarque eſt de Paul Manuce. On trouve dans Valerius Probus A. D. P. *ante diem pridiè*.

AD. La prépoſition *ad* jointe à un mot, exprime ordinairement, dans les auteurs latins, une charge ou fonction relative à ce mot. *Ad baculum*, eſt un berger qui porte ce bâton: *ad cyathos*, eſt l'échanſon: *ad licitcam*, eſt un porteur de chaiſe ou de litière, &c. &c.

ADAD, roi de Syrie, fut honoré comme un dieu après ſa mort par les Syriens, ſur-tout à Damas, au rapport de Joſeph, dans ſes Antiquités Judaïques. On croit que c'eſt le Dagon des Philiſtins. Ce nom fut dans la ſuite commun aux rois de Syrie: il ſignifie auſſi ſoleil.

Digitized by Google

Macrobe, qui parle, dans le dix-huitième chapitre du premier livre des Saturnales, de cet *Adad* ou *Adod*, dit que ce nom signifioit *un*. Quelques-uns lui donnent pour femme *Adargatis* ou *Atheragatis*.

ADAMANTÉE, fut la nourrice de Jupiter, en Crète : on dit qu'elle suspendit le berceau de l'enfant entre des branches d'arbres, afin de pouvoir dire que ce petit dieu n'étoit ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans la mer. Pour que ses cris ne fussent point entendus, elle assembla les jeunes enfans du lieu, à qui elle donna de petits boucliers d'airain & des piques, pour les faire retentir autour de l'arbre. *(Hygin)*. *V.* CURETES, AMALTHÉE, MÉLISSES, AEX.

ADANA, en Cilicie. ΑΔΑΝΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

O. en or.

RRRR. en bronze. *(Hunter. Eckhel)*.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Julia Domna, de Caracalla, de Diaduménien, de Treb. Galle, de Valérien, de Gallien, de Maximin, de Gordien-Pie, de Plautille.

ADAR, dernier mois ou dernière lunaison de l'année juive. Les Hébreux pendant long-tems ne donnèrent point de nom particulier à leurs mois; ils disoient le premier, le second, le troisième mois, &c. Mais pendant la captivité de Babylone, ils prirent des Chaldéens les noms des mois; c'est de-là que vient celui d'*adar*. Les Juifs se servoient du cycle de dix-neuf ans, & ils intercaloient de tems en tems un treizième mois. Il y avoit ces années-là deux mois *adar* : le premier *adar* étoit de trente jours; le second n'en avoit que vingt-neuf. Les années du cycle de dix-neuf ans qui avoient deux *adars*, étoient la troisième, la sixième, la huitième, la onzième, la dix-septième & la dix-neuvième.

ADARGATIS *ou* ATHERGATIS. *V.* ATARGATIS.

ADDÆA, dans la Mésopotamie.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, selon le P. Hardouin.

ADDIX, mesure de capacité de l'Asie & de l'Egypte. *V.* PILOE.

ADDIXIT *ou* ADDIXERUNT, étoit le mot qui exprimoit un bon augure des oiseaux sacrés. En y joignant la négation, on exprimoit un mauvais augure.

ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΗΜΩΝ. Les peuples amis.

Les médailles autonomes de Laodicée, d'Apamée, d'Antioche & de Séleucie, quatre villes confédérées de Syrie, sont :

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont un foudre aile, un trépied.

ADEONA. *V.* ABEONA.

ADEPHAGIE, déesse de la gourmandise, à laquelle les Siciliens rendoient un culte religieux. Ils lui avoient élevé un temple, dans lequel sa statue se trouvoit auprès de celle de Cérès. Son nom étoit formé d'Ἀ-ήδω, volupté, & de φαγεῖν, manger.

ADEPHAGUS, surnom qu'on donne à Hercule, pour exprimer son appétit vorace.

ADES. C'est un nom qu'on donnoit souvent à Pluton, comme au roi des Morts : car *Adès* signifie mort, sépulcre, enfer, du grec Ἀ-ίδης ou Ἀ-ϝίδης, obscur, invisible, composé de l'a privatif, & de ἰδω, je vois. On entendoit aussi par ce nom le lieu souterrein où alloient & d'où revenoient les ames des morts. *V.* AMENTHES.

ADIABENICUS, surnom de l'empereur Septime-Sévère, qui le mérita en réduisant l'Adiabène (l'ancienne Assyrie) sous le joug des Romains.

ADITUS *in theatro*. On appeloit ainsi les portes ou les avenues par lesquelles on se rendoit des gradins de l'amphithéâtre, dans les portiques extérieurs qui l'entouroient. Ces portes ou avenues s'appeloient aussi *vomitoria*. Vitruve recommande de les multiplier, de les dégager les unes des autres, & enfin de les aligner pour faciliter la sortie des spectateurs.

ADITUS, étoit sur les navires le milieu du tillac, par lequel on entroit dans le bâtiment. Cet endroit portoit autrefois le nom d'*ægea*.

ADJUTOR, exprimoit chez les Romains les fonctions de celui que nous nommons adjoint.

Adjutor aitoris, étoit l'aide ou l'adjoint d'un intendant de maison.

Adjutor admissionis, étoit le sous-introducteur des ambassadeurs ou d'autres personnages notables.

Adjutor aruspicum. Dans la pompe des jeux du cirque, cet aide des aruspices paroissoit au neuvième rang avec les autres aides des prêtres.

Adjutor commentariensis. Il suppléoit le geolier *commentariensis* ou greffier des prisons, dans ses fonctions; il arrêtoit les coupables, les renfermoit dans les prisons, leur donnoit la torture, & quelquefois même il servoit de bourreau.

Adjutor magistri officiorum. Cet officier remplaçoit dans son tribunal le maître de la maison du prince, & il suffisoit pour son institution, d'être présenté par le maître. Il présidoit en l'absence du maître au tribunal qui jugeoit les causes des officiers du palais. On lui donne quelquefois le surnom honorable de *spectabilis*, & quelquefois celui de *clarissimus*, qui étoit affecté aux sénateurs.

Adjutor in officio magistratuum, étoit celui qui aidoit quelque magistrat dans ses fonctions, & le remplaçoit lorsqu'il étoit malade.

Adjutor prætorianæ sedis. Cet officier, qui portoit aussi le nom de primicier, supléoit le préfet du prétoire. Il avoit le droit de faire arrêter les délinquans, & de les mettre en prison. Mais son exercice ne duroit que pendant deux années.

Digitized by Google

Adjutor principis, étoit à l'armée un *aide-de-camp* ou *adjudant*.

Adjutor provincia. On trouve sur les anciens marbres des *adjutores* de la Lusitanie, de la Vettonie, du Picenum, de Chypre, envoyés de Rome dans ces différentes provinces, comme nos contrôleurs.

Adjutor tabularii rationum, adjoint au contrôleur des revenus du prince. On trouve fréquemment les noms de ces officiers dans les inscriptions: le détail en seroit trop long, & d'ailleurs leurs fonctions sont assez exprimées par le nom qu'ils portent.

ADJUTRIX, *legio prima*. C'étoit le surnom d'une légion, dont il est souvent fait mention dans les lois romaines.

ADLECTI. Ce mot, qui signifie *assocíés*, & proprement *choisis*, s'appliquoit à plusieurs sortes de personnes chez les Romains.

Adlecti milites, étoient des soldats incorporés dans une autre légion ou cohorte.

Adlecti. On donna ce nom dans le Bas-Empire, aux conseillers du prince & à leurs grands officiers.

Adlecti scenici, étoient des comédiens subalternes, associés aux premiers. Il en est fait mention dans ce fragment d'une inscription qui étoit à Rome, au-delà du pont Milvius:

Laudatus. populo. solitus. mandata. referre. adlectus. scenæ. parasitus. apollinis.

Il y avoit des sénateurs qui s'appeloient *adlecti*; parce qu'ils avoient été tirés de l'ordre des chevaliers, pour compléter le nombre ordinaire des sénateurs.

Des divinités portoient aussi le nom d'*adlecti*, c'étoient les hommes déifiés, appelés par les Romains *dii minorum gentium*.

ADLENTARE *barbam*. On exprimoit par ces mots le soin que l'on prenoit chaque jour de peigner la barbe, & de la rendre douce & flexible. C'étoit une dignité très-recherchée à la cour des empereurs grecs. Orderic Vital (*liv.* 7) dit que la charge des filles de Robert Guiscard, étoit d'attendre le réveil de l'empereur Alexis Comnène; & lorsqu'il avoit lavé ses mains, d'apporter une serviette, avec un peigne d'ivoire, pour peigner sa barbe.

ADLOQUTIO. *V.* ALLOCUTION.

ADMÈTE, une des nymphes océanides. *V.* OCÉANIDES.

ADMÈTE, roi de Phères, en Thessalie, fut un des argonautes, un des chasseurs de Calydon, & il étoit cousin de Jason. Apollon ayant été chassé du ciel, fut contraint de se mettre au service de ce prince, pour avoir soin de ses troupeaux. Le bon accueil que lui fit le roi, l'engagea dans la suite à devenir le dieu tutélaire de sa maison. *Admète* étant menacé de la mort, Apollon trompa les Parques, & le déroba à leurs coups, mais sous la condition qu'un autre mortel prendroit sa place dans les enfers. Le roi pressentit sur ce sacrifice volontaire ses amis, ses parens, même son père & sa mère, qui étoient très-vieux; personne, excepté son épouse Alceste, ne voulut perdre la vie pour sauver celle de son roi. *V.* ALCESTE.

ADMÈTE, fille d'Eurysthée, inspira à son père l'ordre qu'il donna à Hercule, de lui apporter la ceinture de la reine des Amazones, parce que cette fameuse ceinture avoit tenté *Admète*. Athénée raconte de cette princesse une histoire extraordinaire. Ayant fui d'Argos, elle aborda à Samos; & croyant devoir l'heureux succès de son voyage à Junon, elle se confiera au service de son temple. Les Argiens, irrités de sa fuite, promirent à des corsaires Tyrrhéniens une grosse somme d'argent, s'ils pouvoient enlever du temple de Samos la statue de Junon, espérant de faire porter la peine de ce vol à *Admète*, & d'en tirer vengeance par les mains des Samiens. Ces corsaires prirent la statue, l'emportèrent sur leur vaisseau, & levèrent l'ancre pour se retirer au plus vite, en ramant avec force: mais quelques efforts qu'ils pussent faire, ils n'avançoient point, & demeuroient toujours immobiles. Persuadés que c'étoit une punition divine, ils mirent la statue à terre, en faisant quelques cérémonies autour d'elle pour appaiser la déesse. *Admète* s'apperçut au point du jour que la statue manquoit, en donna avis aux Samiens, qui l'allèrent chercher de tous les côtés, & la trouvèrent enfin sur le bord de la mer. Ils crurent que Junon, de son propre mouvement, avoit voulu s'enfuir au pays des Cariens; & de peur qu'elle ne prit une seconde fois la fuite, ils la lièrent à des branches d'arbres. *Admète* vint ensuite, délia la statue, expia le crime des Samiens, & remit Junon à sa place ordinaire. Depuis ce tems, les Samiens portoient tous les ans la statue de Junon au bord de la mer, la lioient comme la première fois, & célebroient une fête qu'ils appeloient *Tereæ*, parce qu'ils avoient tendu des branches d'arbres autour de la statue.

ADMISSIONALES, étoient les introducteurs auprès des princes ou des citoyens opulens; leurs fonctions étoient de lever le rideau ou la portière qui fermoit la porte de la chambre de l'empereur, & de faire entrer ou de reconduire ceux qui étoient admis à son audience. Ces officiers étoient en très-grand nombre; on les divisoit en quatre décuries, dont chaque chef portoit le nom de *magister*: mais tous étoient subordonnés au *magister admissionum*, premier introducteur, dont la dignité étoit très-honorable.

Les *admissionales* étoient des affranchis, & leurs places étoient recherchées, à cause du crédit qu'elles donnoient. Les historiens remarquent avec soin que Vespasien, Antonin & Alexandre Sévère étoient d'un accès si facile, qu'ils ne se servoient point d'*admissionales*.

Digitized by Google

ADMISSIONIS *prima*, *secunda & tertia*. On diſtinguoit à la cour des empereurs, & même chez des particuliers riches & puiſſans, les amis qui avoient les premières entrées, les ſecondes, les troiſièmes. Lampride dit qu'Alexandre-Sévère ne dédaignoit pas de viſiter ſes amis malades, non-ſeulement ceux qui étoient admis les premiers auprès de ſa perſonne, mais ceux mêmes qui n'avoient que les ſecondes entrées.

Cette coutume de partager ſes amis en pluſieurs claſſes, vint des conſuls C. Gracchus & Livius Druſus, comme nous l'apprend Sénèque (*de Benefic. VI, c. 34.*) : *Apud nos primi omnium C. Gracchus & mox Livius Druſus inſtituerunt ſegregare turbam ſuam, & alios in ſecretum recipere, alios cum pluribus, alios univerſos. Habuerunt itaque iſti amicos primos, habuerunt & ſecundos, nunquam veros.* » Ils eurent pluſieurs claſſes d'amis, mais point d'ami véritable. »

ADNA, roi inconnu.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent. (*Pellerin*).
O. en or.
O. en bronze.

ADNOTATIO. C'étoit un reſcrit du prince, ſigné par lui. Il contenoit ordinairement un pardon, & reſſembloit à nos *lettres de grace* ou *de rémiſſion*.

ADOD, nom que les Phéniciens donnoient au roi des dieux.

ADOLERE. Arnobe (*lib. 7.*) dit que les prêtres avoient coutume chez les Romains, de n'employer dans les ſacrifices que des mots d'origine grecque ou barbare, afin de n'être pas entendus par la multitude. Le mot *adolere* nous en fournit un exemple frappant. Au lieu de ſe ſervir des verbes *urere*, *cremare*, pour exprimer la combuſtion des victimes, les pontifes avoient adopté le mot *adolere*, dont l'étymologie & le ſens propre étoient plus détournés. Le mot *augeri* en fournira un ſecond exemple.

ADOLESCENCE. Les Romains appeloient adoleſcens les garçons depuis quatorze ans juſqu'à vingt-cinq, & les filles depuis douze juſqu'à vingt-un. On ne comprenoit dans le cens que les adoleſcens ou ceux qui avoient atteint l'âge de puberté, & les hommes faits.

Les juges déclaroient adoleſcens les jeunes garçons qui avoient quatorze ans. Ceux-ci faiſoient alors couper leur chevelure qu'ils avoient laiſſé croître pendant l'enfance, & ils prenoient la robe virile. Les jeunes patriciens quittoient à cette époque la prétexte pour ſe revêtir de la toge, qui annonçoit leur aptitude à poſtuler les charges de la république.

Les juriſconſultes ſont partagés ſur la manière dont les juges s'aſſuroient de la puberté, & ſur celle dont il faut rendre *ex habitu corporis*, qui étoit un de ces moyens : mais la décence reſtreint le ſens de ces mots à la ſimple inſpection des forces corporelles de l'individu habillé.

ADONÉA, nom d'une divinité qui préſidoit aux voyages, comme *Alcone*.

ADONÉE. Les Arabes appeloient ainſi le ſoleil, & l'adoroient ſous ce nom, en lui offrant chaque jour de l'encens & des parfums. Ils donnèrent le même nom à Bacchus, dit Auſone.

ADONIDIE. Voſſius, *liv. 3, ch. 13 de ſes Inſt. poét.*, parle d'une chanſon à l'honneur d'Adonis, qu'il appelle *adonidie*.

ADONIE, air que les Lacédémoniens jouoient ſur les flûtes appelées *embatériennes*, lorſqu'ils marchoient au combat.

ADONIES *ou* ADONIENNES, c'étoient des fêtes de deuil dans la Grèce, en l'honneur d'Adonis. *V.* ADONIS. Ce fut un mauvais préſage pour Nicias, chef des Athéniens, d'être parti pour la guerre de Sicile, lorſqu'on célébroit les *adonies*, parce que c'étoient des fêtes de triſteſſe & de lamentations.

ADONIS étoit, ſelon Meurſius, une danſe des anciens Grecs. C'étoit une eſpèce de ballet dans lequel un pantomime imitoit *Adonis*, & repréſentoit ſon infortune. Arnobe, *liv. 7*, & Prudence (περι στεφ.), hymne 10, parlent de cette danſe, ſans lui donner cependant le nom d'*Adonis*.

ADONIS, fleuve près de Byblos, en Phénicie, dans lequel on lava la plaie d'*Adonis*. *V.* l'article ſuivant & BYBLOS.

ADONIS, étoit le fruit de l'inceſte commis par Myrrha avec Cyniras ſon père. *V.* MYRRHA. Lorſqu'il naquit de ſa mère, métamorphoſée en arbre, les nayades le reçurent dans leurs bras, & l'ayant couché ſur l'herbe, l'oignirent avec les larmes que Myrrha venoit de répandre. Cet enfant, dit Ovide, étoit ſi beau, que l'Envie elle-même auroit été forcée de l'admirer. Il reſſembloit à l'Amour, & la reſſemblance auroit été parfaite, ſi on lui avoit donné un carquois & des flèches, ou ſi l'on avoit ôté à l'Amour ſes flèches & ſon carquois. Vénus, charmée de la beauté de cet enfant, le renferma dans un coffre, & ne le montra qu'à Proſerpine. Celle-ci proteſta qu'elle vouloit le garder. Jupiter fut pris pour arbitre entre les deux déeſſes, & prononça qu'*Adonis* ſeroit libre pendant les quatre premiers mois de l'année, qu'il donneroit les quatre ſuivans à Proſerpine, & les quatre derniers à Vénus. Mais *Adonis* renonça bientôt aux quatre mois que Jupiter lui avoit donnés, pour les ſacrifier à Vénus.

D'autres ont dit que Jupiter, dans l'appréhenſion de mécontenter les deux déeſſes, remit la déciſion à Calliope, qui ordonna qu'*Adonis* ſeroit ſix mois à Vénus & ſix mois à Proſerpine. Un an fut employé à décider une querelle de cette importance. Pendant ce tems-là, Proſerpine fut maîtreſſe d'*Adonis*; & pour faire jouir Vénus des ſix mois qui lui avoient été adjugés, il fallut députer vers Pluton les heures, qui ramenèrent

Digitized by Google

Adonis ſur la terre. Ce fut pour ſe venger de ce retard, qui privoit Vénus de la préſence de ſon amant pendant une année, que cette déeſſe inſpira aux dames de Thrace un amour ſi violent pour Orphée, fils de Calliope. Chacune d'elles voulant l'arracher aux autres, elles le mirent en pièces. Dans les Dialogues de Lucien, Vénus reproche à Cupidon ſon fils, de l'avoir fait brûler tantôt ſur le mont Ida pour Anchiſe, & tantôt ſur le mont Liban pour cet *Adonis*, dont il lui avoit enlevé la moitié, en inſpirant de l'amour pour lui à Proſerpine.

D'autres auteurs ont dit que Vénus l'enleva, & s'attacha à lui ſi fortement, que le ciel même lui parut un ſéjour peu agréable, en comparaiſon des bois, des montagnes & des rochers où elle ſuivoit *Adonis* à la chaſſe. Cet enlèvement devint pour les anciens peintres, un ſujet auſſi fréquent de leurs tableaux, que celui de Ganymède : Plaute nous l'apprend dans ſes Ménechmes.

Les deux déeſſes ne furent pas ſeules épriſes des charmes d'*Adonis*. Pluſieurs ont prétendu que ce chaſſeur ayant les deux ſexes, ſaiſoit comme homme les délices de Vénus, & comme femme celles d'Apollon. D'autres, ſans lui donner les deux ſexes, ont dit qu'il étoit le favori de Vénus & de Bacchus; ils ajoutent même qu'il fut enlevé par ce dernier. On a dit encore qu'*Adonis* avoit été l'objet des complaiſances de Jupiter. Quelques-uns en ont même fait un des favoris d'Hercule : & ſelon eux, la jalouſie qu'en conçut Vénus, l'excita à indiquer au centaure Neſſus comment il pourroit dreſſer des embûches à ce héros. On trouve ailleurs une anecdote bien oppoſée à celle-ci. Hercule voyant ſortir d'un temple ſitué dans une ville de Macédoine un peuple nombreux, y voulut entrer pour offrir ſes vœux; mais ayant appris qu'on y adoroit *Adonis*, il ſe moqua d'un culte auſſi ridicule.

Si les anciens ont varié ſur les amours d'*Adonis*, ils n'ont pas été plus d'accord ſur ſes occupations & ſur ſamort. Virgile, dans ſes Eglogues, nous le peint comme berger; mais preſque tous les autres en ont fait un chaſſeur, & quelques-uns ont dit même que cette inclination pour la chaſſe étoit l'ouvrage des muſes. Elles vouloient ſe venger de Vénus, qui avoit inſpiré à quelques unes d'entre elles de l'amour pour des mortels. Pour exécuter ce projet de vengeance, elles chantèrent devant *Adonis* quelques airs qui lui donnèrent une paſſion violente pour la chaſſe, dont les exercices pénibles le tenoient ſouvent éloigné de la déeſſe. Tous les auteurs s'accordent à dire qu'il fut tué par un ſanglier; mais pluſieurs ont aſſuré que ce fut un dieu qui prit la forme de cet animal. Les uns ont prétendu que ce fut Mars, jaloux & brûlant du deſir de punir Vénus qui lui préféroit ce rival; d'autres ont attribué cette métamorphoſe à Apollon, qui ſe porta à cet excès de violence, pour venger ſon fils Erymanthe, que la déeſſe avoit rendu aveugle, parce qu'il l'avoit vue ſortant des bras d'*Adonis*, & entrant une dans le bain. Il réſulte conſtamment de ces différentes traditions, qu'*Adonis* fut tué par un ſanglier. On a cru cependant qu'il n'étoit pas mort de cette bleſſure, & qu'il avoit été guéri par un certain Cocyte, diſciple du centaure Chiron. *V.* Cocytus. Enfin, les anciens ont feint que Vénus cacha, ou même enterra le corps d'*Adonis* ſous des laitues.

Après ces différentes traditions ſur l'hiſtoire d'*Adonis*, il nous reſte à donner un précis de ce qu'en a dit Ovide : c'eſt la relation de ce poète qui eſt la plus connue aujourd'hui, & à laquelle les peintres ſe ſont conformés. Il le fait naître du crime de Myrrha avec ſon père, & dit que les naïades le reçurent quand il naquit de ſa mère changée en arbre. Un jour l'Amour careſſant Vénus, & badinant avec elle, la bleſſa par haſard avec une flèche qui tomba de ſon carquois. La déeſſe ſe ſentant piquée, repouſſa ſon fils de la main; mais la bleſſure étoit plus profonde qu'elle ne paroiſſoit l'être, & la déeſſe y fut trompée elle-même : elle devint ſenſible aux charmes d'*Adonis*, & dès-lors elle fut punie de la paſſion inſenſée qu'elle avoit inſpirée à Myrrha pour ſon père. Uniquement occupée de ſon amant, Vénus ne peut plus ſupporter le ſéjour de Cythère, de Paphos, de Gnide & d'Amathonte : celui de l'Olympe même lui paroît triſte & ennuyeux. Cette déeſſe, qui juſqu'alors ne s'étoit occupée que de ſa beauté, court ſans relâche les pieds nuds à travers les rochers pour ſuivre ſon amant; elle anime les chiens, & pourſuit tous les animaux que l'on peut chaſſer ſans danger, tels que les lièvres, les cerfs, &c. mais elle évite les bêtes furieuſes, & tâche d'inſpirer la même retenue à ſon amant. Après l'avoir un jour vivement exhorté à ſuivre ce conſeil, elle s'éloigna de lui pour aller revoir l'île de Chypre. *Adonis* fut à peine ſeul, qu'il partit pour la chaſſe, & bleſſa une énorme ſanglier. Cet animal furieux pourſuivit *Adonis*, lui enfonça ſes défenſes dans le côté, & l'renverſa mourant ſur la pouſſière. Vénus, rappelée par ſes cris, le trouva baigné dans ſon ſang, & près d'expirer. Elle le changea en anémone.

Après ſa mort, Proſerpine conſentit à ne l'avoir que ſix mois dans ſes états, & à le laiſſer pendant les ſix autres mois à Vénus. Cette réſurrection fabuleuſe le fit mettre au rang des dieux, & ſon culte commença dans la Phénicie, où ce prince avoit régné. Il ſe répandit dans les pays voiſins, en Egypte, où l'on donnoit à *Adonis* le nom d'Oſiris, & quelquefois celui de Thammus, dans la Syrie, dans la Perſe, dans l'île de Chypre, & enfin dans la Grèce. Sa fête duroit huit jours, & commençoit dans le tems où les eaux du fleuve *Adonis*, qui tombe du Liban, ſont chargées d'une couleur rougeâtre, qu'elles conſervent aſſez avant dans la mer; c'eſt ce qui arrive quand après avoir été groſſies par les pluies, elles entraînent une

Digitized by Google

argile rougeâtre. Mais les femmes de Syrie croyant qu'*Adonis* avoit reçu sa blessure sur le mont Liban, s'imaginoient que cette blessure se renouveloit tous les ans, & produisoit cette couleur sanguinolante, qui étoit le signal pour la célébration des *adonies*. Alors toute la ville commençoit à prendre le deuil, & à donner des marques publiques d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & gémissemens : les femmes, qui étoient les ministres de ce culte, couroient les rues la tête rasée, & en se frappant la poitrine.

A Alexandrie, la reine ou la dame la plus qualifiée de la ville, portoit la statue d'*Adonis*, accompagnée des femmes les plus considérables, qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boëtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres & toutes sortes de fruits. La pompe étoit fermée par d'autres dames qui portoient de riches tapis, sur lesquels étoient placés deux lits ornés de broderies d'or & d'argent ; l'un pour Vénus & l'autre pour *Adonis*. On voyoit sur ces lits la statue du jeune prince. La pâleur de la mort répandue sur son visage, n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable. Cette procession marchoit au bruit des trompettes & de toutes sortes d'instrumens, qui accompagnoient les voix des musiciens.

A Athènes, quand le tems de la fête d'*Adonis* étoit arrivé, on avoit soin de placer dans plusieurs quartiers de la ville, des statues qui représentoient un jeune homme mort à la fleur de son âge. Les femmes, vêtues d'habits de deuil, venoient bientôt les enlever pour en célébrer les funérailles, pleurant & chantant des cantiques qui exprimoient leur affliction. Ces jours de deuil étoient réputés malheureux ; on prit pour un mauvais augure & le départ de la flotte des Athéniens, qui mit à la voile à cette époque pour aller en Sicile, & l'entrée que fit l'empereur Julien dans Antioche pendant les *adonies*. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeoit en joie, & chacun se réjouissoit de la résurrection d'*Adonis* ou de son apothéose.

Entre les autres cérémonies propres à cette fête, il faut remarquer la suivante. On portoit dans des vases de terre du blé qu'on y avoit semé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, des arbrisseaux & des laitues ; & à la fin des fêtes, on jetoit ces jardins portatifs dans la mer ou dans quelques fontaines. C'étoit une espèce de sacrifice qu'on faisoit à *Adonis*. Tous ces usages avoient un rapport manifeste aux prétendues circonstances de sa vie & de sa mort. Les Babyloniens donnoient à ces fêtes le nom de *salambon*, & Lampride dit qu'Elagabale célébra salambon à la manière des Syriens, avec de grands cris & des lamentations. La première Idylle de Bion paroît être une de ces lamentations que l'on chantoit & répétoit en chœur pendant les fêtes d'*Adonis*.

Une allégorie astronomique fait la base de toutes ces fictions. Ce prétendu *Adonis* est un emblême du soleil, qui parcourt pendant six mois la partie supérieure de la sphère, c'est-à-dire, en langage mytho-astronomique, le ciel, & pendant le reste de l'année la partie inférieure, c'est-à-dire, le tartare ou les enfers. Martianus Capella dit à cet astre, père de la nature, (*Nupt. Philol. lib.* 2.) :

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mithram, Ditemque, feramque
Typhonem.
Atys pulcher, item curvi & puer almus aratri:
Ammon & arentis Lybies, ac BIBLIUS ADON.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Biblius Adon nous fait connoître en même-tems l'origine d'*Adonis*. Les Phéniciens altérèrent les dogmes astronomiques des premiers Egyptiens ; & cette nouvelle divinité, inconnue aux habitans de Memphis, fut imaginée par ceux de l'Assyrie & de Biblos. L'hymne d'*Adonis*, qui porte le nom d'Orphée, lui donne les attributs qui appartiennent évidemment au soleil. » Vous fournissez, » y est-il dit, la nourriture à tout ce qui respire... » Vous vous éteignez & brillez ensuite de nouveaux feux à des périodes réglées.... Vous faites » naître la verdure.... Tantôt vous habitez le tartare obscur, tantôt vous montez vers l'olympe, » & vous faites alors mûrir les fruits ». Cet hymne appelle *Adonis Διώνυσος*, nom que le prétendu Orphée donne seulement aux grands dieux, & qu'il avoit appris sans doute dans les mystères émanés de la doctrine des génies.

Macrobe s'exprime d'une manière beaucoup plus claire dans le chapitre 21 du premier livre des Saturnales. » On ne peut douter qu'*Adonis* ne » soit la même chose que le soleil, si l'on examine » la mythologie des Assyriens. Ils ont eu autrefois » une profonde vénération pour Vénus-Architis » & pour *Adonis* ; & c'est d'eux que les Phéniciens ont reçu ce culte : car les physiciens donnent » le nom de Vénus à l'hémisphère supérieur du » globe que nous habitons, & celui de Proserpine à l'autre hémisphère. Les Assyriens & les » Phéniciens représentent leur déesse dans le deuil » & dans l'affliction ; parce que le soleil, en parcourant la carrière annuelle du zodiaque, descend dans l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire, » dans les six signes inférieurs. Pendant cette saison » les jours sont très-courts ; c'est pourquoi on dit » que la déesse pleure la perte du soleil qui lui » est enlevé par Proserpine, c'est-à-dire, par les » Antipodes. Ces peuples croyent encore qu'*Adonis* » est rendu à Vénus, lorsque le soleil quittant les » signes inférieurs, vient éclairer notre hémisphère, & faire croître la lumière & les jours. » Ils disent que la mort d'*Adonis* est venue par » la morsure d'un sanglier, qui est l'emblême de » l'hiver..... Cette saison est envisagée comme » une blessure du soleil, qui diminue sa lumière

» &

Digitized by Google

» & ſa chaleur; effets que la mort produit ſur les » êtres animés ».

ADOPTION. Les principes que les Grecs & les Romains ont ſuivis dans l'*adoption*, appartiennent à la Juriſprudence, & ne doivent pas trouver place ici. Nous parlerons ſeulement des cérémonies qui l'accompagnoient, parce qu'elles ont un rapport neceſſaire aux coutumes des nations, & aux arts du deſſin qui les font revivre.

Tous ceux qui, chez les Grecs, n'avoient point d'enfans légitimes, pouvoient adopter leurs fils naturels ou des enfans étrangers, avec le conſentement de leurs pères & mères. On n'excluoit de cette loi que les perſonnes qui n'étoient pas maîtreſſes d'elles-mêmes, telles que les eſclaves, les femmes, les inſenſés & les jeunes gens au-deſſous de vingt-ans, qui ne pouvoient pas même faire de teſtament.

Celui qui étoit adopté par un athénien, étoit revêtu du droit de bourgeoiſie, qui donnoit ſeul le droit d'hériter. Son nom étoit enſuite inſcrit dans les regiſtres de la tribu du père qui l'avoit adopté, comme ceux de tous les enfans des citoyens. Il n'y avoit dans cette inſcription d'autre différence que pour le tems. Les enfans adoptifs n'étoient enregiſtrés qu'aux fêtes appelées thargélies, dans le mois thargélion.

Les Lacédémoniens avoient multiplié les difficultés dans l'acte d'*adoption*, afin d'éviter la précipitation dans une affaire auſſi importante. On ne pouvoit à Sparte adopter quelqu'un qu'en préſence du roi. Les enfans adoptifs jouiſſoient de tous les droits, privilèges & immunités de leur nouveau père; mais ils étoient en même-tems chargés de remplir toutes ſes obligations & tous ſes engagemens. Vouloient-ils rentrer dans leur première famille, ils ne pouvoient le faire à Athènes qu'après avoir eu des enfans qui fiſſent revivre le nom du père par *adoption*; & ſans cela, ils perdoient tous leurs droits à l'héritage. Lorſque le père par *adoption* avoit des enfans nés après cet acte, ſon héritage étoit partagé entre ſes enfans & ſes fils adoptifs. Ces derniers ne pouvoient auſſi, de leur côté, réclamer ni partager les biens de leur père naturel.

On diſtinguoit chez les Romains deux ſortes d'*adoptions*, qui ſe faiſoient l'une devant le préteur ſeul, l'autre devant le peuple aſſemblé du tems de la république, & depuis par un ſimple reſcrit des empereurs. La première ſorte d'*adoption* regardoit les fils de famille, dont le père naturel déclaroit devant le préteur qu'il renonçoit à ſes droits & les tranſmettoit au père par *adoption*. On appeloit *adrogation*, *adrogatio*, la ſeconde ſorte d'*adoption* qui ſe pratiquoit envers les perſonnes libres. Dans les deux cas, celui qui étoit adopté quittoit ſes noms propres, & prenoit le prénom, le nom & le ſurnom de ſon nouveau père, en y ajoutant quelquefois un des ſiens, qu'il allongeoit par une nouvelle terminaiſon, en *anus*: par exemple, T. Pomponius Atticus, adopté par Q. Cæcilius, s'appela Q. Cæcilius Pomponianus Atticus.

Les empereurs grecs pratiquèrent l'*adoption* d'une manière bien différente. Conſtantin Pogonat envoya à Rome les cheveux de ſes deux fils, Juſtinien & Héraclius, qui furent reçus en grande pompe par le pape Benoît II, le clergé & l'armée. C'étoit une *adoption* uſitée dans ce tems; celui qui recevoit les cheveux d'un jeune homme, étoit regardé comme ſon père.

Les anciens Gaulois avoient une *adoption* militaire, qu'ils appeloient *adoption* par les armes. Elle leur venoit des peuples du nord ou des Germains, & elle paſſa dans l'empire romain, comme on le voit fréquemment dans l'hiſtoire des Goths & des Lombards. C'étoit dans une aſſemblée publique que, chez les peuples du nord, le père, un parent ou un des chefs armoit de pied en cap l'enfant parvenu à l'âge de puberté. Cette *adoption* étoit une permiſſion de porter les armes; mais elle devint chez les Romains des derniers tems, la récompenſe de ceux qui les avoient portées avec gloire.

Les *adoptions* militaires ſe faiſoient par la tradition des armes, en donnant ou envoyant à celui qu'on adoptoit, différentes ſortes d'armes ou d'inſtrumens de guerre, & quelquefois en le revêtant ou le faiſant revêtir par des ambaſſadeurs d'une armure complette; car ces *adoptions* n'étoient en uſage que chez les ſouverains. Elles étoient ordinairement accompagnées de préſens plus ou moins conſidérables. Elles donnoient les noms de père & de fils, comme l'ancienne *adoption* romaine, & l'on ſe faiſoit un honneur de prendre ces noms dans les ſuſcriptions des lettres & dans les actes publics. Telle étoit l'idée qu'on avoit chez les Goths & chez les Lombards de cette *adoption*: elle étoit regardée comme le premier degré d'honneur de la milice. Les rois de ces peuples n'admettoient point leurs fils à leur table, qu'ils n'euſſent été adoptés par quelque prince étranger; & ceux-ci alloient chercher cet honneur juſques chez les princes ennemis.

L'an 1096, l'empereur Alexis Comnène voulant attacher à ſes intérêts Godefroi, duc de la Baſſe-Lorraine, qui conduiſoit à la Terre-Sainte une armée de croiſés, l'adopta pour ſon fils, en le faiſant revêtir des habits impériaux avec toute la ſolemnité & ſelon la coutume du pays. Le prince d'Edeſſe, adoptant de cette manière Baudouin, frère du même Godefroi, le fit entrer nud ſous ſa chemiſe, & le ſerra fortement entre ſes bras, pour ſignifier qu'il le regarderoit déſormais comme un fils ſorti de lui-même.

A l'égard des *adoptions* faites par les rois de France, les hiſtoriens en décrivent deux ſortes; l'*adoption* par les cheveux dont nous avons parlé plus haut, & l'autre par la barbe. Dans un traité de paix conclu entre Clovis & Alaric, il

Digitized by Google

fut réglé qu'Alaric toucheroit la barbe de Clovis, & deviendroit par cette cérémonie son patrein ou son père adoptif. D'autres fois, on ne se contentoit pas de toucher la barbe ou les cheveux, on en coupoit une partie.

ADOPTIONS. On trouve quelques *adoptions* marquées sur les médailles. Par exemple, celle de Trajan : *Imp. Caes. Nervæ. Trajan. Aug. Germ.* Au revers : *Adoptio ;* une figure en habit militaire, tenant de sa main gauche une haste, tend la droite à une figure revêtue de la toge des sénateurs. — Celle d'Hadrien, par Trajan : *Caes. Trajanus Hadrianus Aug.* Au revers : *Adoptio Parth. divi Trajan. Aug. P. M. Tr. P. Cos.*, &c. Trajan, Hadrien & Antonin prirent dans le commencement de leur règne les noms de ceux qui les avoient adoptés ; mais ils les quittèrent bientôt pour ne porter sur leurs monnoies que leurs noms propres, *Trajanus*, *Hadrianus*, *Antoninus*.

ADOR. « *Ador*, *ador*, *adoreum*, *far*, *alicafrum* ou *halicafrum*, *semen*, *zea*, *olyra*, *arinca*, *spandalum*, *oryza*, *tiphe*, *bromos*, *tragos*, sont des appellations *polyglottes* de la même sorte de froment, avec quelques légères différences. L'*ador* ou le *far* est de tous les froments le plus ferme, le plus vigoureux ; c'est celui qui soutient le mieux les rigueurs de l'hiver. Il s'accommode, sans beaucoup de culture, des terres chaudes comme des terres froides. C'est un bled d'hiver que l'on sème vers le tems du coucher des pléiades ; sa tige, plus haute que celle de l'orge, est divisée par six nœuds ; ses feuilles sont unies & douces au toucher, son épi est sans barbe, son grain est revêtu de plusieurs fortes enveloppes. Ce grain, de même que le millet & le panis, ne peut se nétoyer ni se débarrasser de ses écailles, sans avoir été chauffé & desséché au four ; c'est par cette raison qu'on est obligé de garder dans sa balle celui que l'on réserve pour la semence. Il est plus pesant que l'orge, mais moins que le *triticum* ».

Il réussit parfaitement en Italie, & principalement dans la Campanie, où on l'appelle *semen ;* on y en fait deux récoltes chaque année, & on fait de plus une récolte de panis dans la même terre. Comme ce froment est difficile à battre, & qu'on a de la peine à l'arracher des capsules qui le contiennent, on ne le nétoie point à l'aire, ainsi que le *triticum* & la *siligo ;* on est forcé de le ferrer avec la paille, dont ensuite on trouve moyen de le débarrasser en le faisant dessécher au four. L'*ador* ou le *far* se plaît dans les terres craieuses, dans les terres rouges, dans les terres basses & les plus humides : *In cretoso & rubricoso & aquosiore agro adoreum.., in creta & ulgine & rubrica & agro qui aquosus erit semen adoreum potissimum serito... in creta & rubrica & aquosiore agro, adoreum.... Periti in loco humidiore far adoreum potiùs serunt quàm triticum ; contra in aridiore hordeum potiùs quàm far.... Magis aptè in agris imbribus obnoxiis adoreum quàm triticum seritur : quoniam folliculum quo continetur, firmum & durabilem adversùs longioris temporis humorem habet.*

» Columelle dit qu'on connoissoit quatre sortes de *far* ou d'*ador :* celui de Clusium ou de Chiusi, dont le grain est d'une blancheur admirable ; le *far*, appelé *vennaculum ruisum*, dont le grain avoit l'éclat de l'or, & un troisième qui étoit blanc ; ces deux derniers surpassoient celui de Clusium pour le poids : enfin, le quatrième, appelé *semen trimestre* ou autrement *halicastrum*, étoit plus pesant que tous les autres & les surpassoit en qualité. Les anciens, par conséquent, avoient une sorte de *far* ou d'*ador*, qui étoit un froment d'hiver, & un autre que nous appellerions *far* de mars ou *far* trimestre, lequel se mettoit en terre au printems. Virgile, dit Columelle, pense que l'on ne doit semer l'*ador*, aussi-bien que le *triticum*, qu'après le coucher des pléiades, ce qu'il exprime ainsi dans ces vers :

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabilis aristis,
Ante tibi eoa atlantides abscondantur.

Or, ajoute Columelle, elles se couchent le 31e jour après l'équinoxe d'automne, ce qui arrive le 9e des calendes d'octobre. Ce jour répondoit dans l'ancien calendrier romain, au 23 de septembre ; mais dans notre calendrier actuel, il doit répondre au 23 d'octobre, puisqu'il tomboit le 31e jour après l'équinoxe ». *Métrologie de Paucton.*

ADOR, gâteau fait avec la farine de l'*ador* & du sel. *V.* Adorea.

ADORATI *imbres*. Sénèque donne ce nom aux largesses que faisoient les empereurs au peuple assemblé pour voir les jeux. On les jetoit à pleine main sur les spectateurs, qui les comparoient à la pluie. Le surnom d'*adorati* par lequel ils les désignoient, nous apprend qu'on les distribuoit de cette manière, au moment où ils se levoient & *adoroient* le prince en baisant leurs mains. *V.* l'article suivant.

ADORATION. Les anciens exprimoient par ce mot le salut que l'on donnoit aux images des dieux, ou aux personnes constituées en dignité. Ce salut consistoit à porter la main droite à la bouche, à se couvrir la tête & à tourner une fois sur soi-même, en commençant par le côté droit : *V.* Circumvertere.

Les anciens craignoient de souiller les images des dieux en les baisant : c'est pourquoi ils se contentoient de baiser leurs mains, & ensuite de les tendre aux divinités. Pline (xxviii. 2.) le dit formellement : *In adorando dextram ad oculum referimus.* Apulée, dans son Apologie : *Nulli deo adhuc supplicavit : nullum templum frequentavit : si fanum aliquod pratereat, nefas habet adornati gratia manum labris admovere.* » Il n'a prié aucun dieu ; il n'a fréquenté aucun temple ; & lorsqu'il passe devant une statue consacrée, il craindroit de

Digitized by Google

commettre un crime en portant la main à ſa bouche pour ſaluer la divinité du lieu. »

Les Grecs & les Romains ne manquoient pas de porter la main à leur bouche, & de prier à voix baſſe les divinités dont les temples & les ſtatues de bois ou de pierre ſe trouvoient ſur leur chemin. Ovide, dans le ſixième livre des Métamorphoſes :

Ipſe ducem ederat, cum quo dum paſcua luſtro,
Ecce lacûs medio ſacratum nigra favilla
Ara vetus ſtabat, tremulis circumdata cannis.
Reſtitit ; & pavido faveas mihi, murmure, dixit
Dux meus ; & ſimili, faveas, mihi murmure, dixi.

La formule ordinaire de ces prières à voix baſſe étoit *faveas*, ſoyez-moi favorable. Ils adoroient de la même manière les images des dieux qui étoient placées ſur les portes des villes, pour y recevoir les hommages de ceux qui entroient ou ſortoient. Cette manière d'*adorer* & de ſaluer en baiſant la main & la tendant vers ceux que l'on vouloit fléchir ou honorer, fit naître ces expreſſions ſi fréquentes chez les anciens auteurs, *a facie jactare manus, baſia, oſcula.*

L'*adoration de la pourpre* s'introduiſit ſous les empereurs. Ceux qui étoient admis à les ſaluer, touchoient leur manteau de pourpre, & baiſoient enſuite la main qui avoit touché le manteau impérial. L'empereur offroit ſa pourpre à baiſer aux perſonnes qu'il vouloit honorer ; cette action étoit exprimée par une locution particulière, *majeſtatis inſigne porrigere.* Le révolté Lucillien, qui avoit été fait priſonnier, ayant paru devant Julien, fut admis dès ſon arrivée à baiſer la pourpre ; ce qui lui fit croire que ce prince lui pardonnoit & lui rendoit ſes bonnes graces. Celui-ci, en lui préſentant ſon manteau à baiſer, lui dit (*Ammian. xxi.*) : *Majeſtatis inſigne, non ut conſiliario tibi, ſed ut deſinas pavere, porrexi.* Je vous ai offert ma pourpre à baiſer non point comme une faveur, telle que je l'accorde à mes conſeillers, mais pour vous raſſurer entièrement. »

Les favoris du prince étoient admis à cet honneur les premiers ou les derniers, ſuivant le degré de faveur où ils étoient auprès de lui, & quelques tributs y étoient admis avec eux (*Ibidem.*) ; mais on écartoit avec ſoin ceux qui avoient encouru la diſgrace du prince. Nous apprenons du même Ammien Marcellin (xv. 3.), que cet uſage d'*adorer la pourpre*, inconnu aux premiers empereurs, avoit été introduit par Conſtance à la cour de Conſtantinople. Il l'avoit fait à l'exemple des rois barbares.

Trebellius Pollion, parlant de Zénobie, dit qu'elle ſe faiſoit adorer à la manière des Perſes ; c'eſt à-dire, qu'on ſe proſternoit devant elle, & que l'on baiſoit la terre après l'avoir frappée avec le front. Elagabale voulut faire adorer de même les empereurs romains, mais le modeſte Alexandre-Sévère repouſſa bientôt après cette baſſe flatterie des Aſiatiques. Conon l'avoit autrefois refuſée à Artaxerxès, & Calliſthène à Alexandre. Si l'on croit Lucien (*de Navigio*), les Perſes, en *adorant* le grand roi, & ſe proſternant devant lui, cachoient leurs mains derrière le dos. C'eſt auſſi de l'Orient que Vitellius apporta l'*adoration* pratiquée envers les dieux, mais qu'il employa par un raffinement d'adulation envers Auguſte. Il ne l'aborda plus depuis ſon retour de Syrie, qu'en ſe couvrant la tête & en tournant ſur lui-même pour ſe proſterner à ſes pieds. Dioclétien offrit ſes pieds à baiſer aux courtiſans qui venoient le ſaluer, & il fit attacher à cet effet des pierreries à ſa chauſſure. Sous Charlemagne & ſon fils, les grands qui s'adreſſoient au roi lui baiſoient de même les pieds. C'eſt peut-être à l'exemple des empereurs & des autres princes temporels, que les ſouverains pontifes offrirent leurs pieds à baiſer aux fidèles.

ADOREA. On nommoit ador & *adorea*, les gâteaux faits avec de la farine de froment & du ſel, qu'on offroit en ſacrifice, & les ſacrifices eux-mêmes s'appeloient *adorea ſacrificia.*

Les Romains, dans les commencemens de la république, appeloient *adorea* toute eſpèce de récolte. Plaute (*Amph. 1.* 1. 38.) :

Qui prada, atque agro, atque adorea affecit populares ſuos.

Le mot *adorea* exprimoit dans les mêmes tems juſqu'à la gloire même que l'on acquéroit par les armes. Elle reçut ce nom de la récompenſe que les chefs accordoient aux ſoldats. Elle conſiſtoit dans une hémine ou un quartier de *far*, eſpèce de froment. Pline (xviii. 3.) : *Gloriam denique ipſam a farris honore adoream appellabant.*

ADPORINA, ſurnom de Cybèle : elle reçut d'un de ſes temples, bâti ſur une montagne eſcarpée & de difficile accès, auprès de Pergame.

ADRAMELECH & ANAMELECH, divinités des habitans de Sépharvaïm, qu'on repréſentoit ſous la figure d'un paon. Ces idolâtres faiſoient brûler des enfans en l'honneur de ces dieux, ce qui montre leur identité avec Moloch. *Adramelech* ſignifie un roi puiſſant, & *Anamelech* un roi magnifique ; peut-être étoit-ce le ſoleil & la lune qu'ils adoroient ſous ces noms, ou bien on peut croire que c'étoient d'anciens rois du pays.

ADRAME. *V.* ADRANUS.

ADRAMNE, dans la Coelé-ſyrie. ADRAMNON.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de M.-Aurèle & de Lucille.

ADRAMYTIUM, en Myſie. ADRAMYTHNON.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Domitien, de

Digitized by Google

Trajan, de Marc-Aurèle, de Commode, de Julia-Domna, de Caracalla, d'Elagabale, d'Alexandre-Sévère, de Gordien-Pie, de Gallien.

ADRANUS, étoit un dieu particulier à la Sicile. Il étoit singulièrement honoré dans la ville d'Adrane, qui, ayant été bâtie près de son temple, au pied du mont Etna, par Denys, en prit le nom, ainsi que le fleuve sur les bords duquel elle étoit située. Hesychius dit qu'*Adranus* étoit père des dieux Palices. Plus de mille chiens consacrés à ce dieu, faisoient pendant le jour un accueil flatteur aux citoyens & aux étrangers qui venoient à son temple, & servoient de guides pendant la nuit à ceux qui s'étoient pris de vin. Ils déchiroient, au contraire, impitoyablement ceux que leur impiété & leur insolence rendoient coupables envers la divinité.

ADRANUS, en Sicile. ΑΔΡΑΝΟΥ.
Les médailles autonomes de cette ville sont :
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ADRASTE, fils d'Hercule, se jeta au feu par ordre d'Apollon. Hipponous, son fils, en fit autant.

ADRASTE, fils de Mérops, bâtit dans la Troade la ville d'Adraſtée, & y éleva un temple à la Fortune. Ce temple eut dans la suite un oracle célèbre d'Apollon.

ADRASTE étoit fils de Talaüs, roi d'Argos, & de Lyſianaſſe, fille de Polybe, roi de Sycione. Amphiaraüs, ce devin si fameux, descendoit de Mélampus. Mélampus avoit guéri de la folie les filles de Prœtus, l'un des ayeuls d'*Adraſte*; & pour récompense, il avoit eu une partie du royaume d'Argos. *V.* MÉLAMPUS. Amphiaraüs, non content de la portion qui lui étoit échue, comme successeur de Mélampus, persécuta si cruellement les descendans de Prœtus, qui formoient la famille de Talaüs, à laquelle l'autre moitié du trône appartenoit, qu'*Adraſte* fut obligé de s'enfuir à Sycione, chez Polybe, son beau-père. Pour terminer ses différends avec Amphiaraüs, *Adraſte* lui donna Eriphile en mariage, & revint à Argos.

Adraſte eut plusieurs enfans, deux fils, Ægialeüs & Cyanippus, & trois filles, Argie, Déiphile & Ægialée. On ne sait si c'est de cet *Adraſte* que Hyppodamie, femme de Pirithous, étoit fille. Quoi qu'il en soit, *Adraſte* consultant l'oracle sur le sort de ses deux premières filles, Apollon répondit qu'elles seroient mariées, l'une avec un sanglier, l'autre avec un lion. Quelque tems après, Polynice, chaſſé de Thèbes, se retira à Argos, & y arriva couvert d'une peau de lion, se faisant honneur, comme Thébain, de porter l'habillement d'Hercule. A-peu près dans le même tems, Thydée survint revêtu d'une peau de sanglier, en mémoire du sanglier de Calidon, que Méléagre, son frère, avoit tué. *Adraſte* ne douta point que ces deux princes ne fussent les maris que l'oracle avoit destinés à ses filles; en conséquence, Polynice épousa Argie, & Thydée épousa Déiphile. De ce dernier mariage naquit Diomède, qui devint l'époux de sa tante Ægialée.

Polynice ayant été exclu de la couronne de Thèbes, par Etéocle, son frère, nonobstant les conventions faites entr'eux, *Adraſte* résolut de soutenir les droits de Polynice son gendre. Amphiaraüs, à qui son esprit prophétique avoit appris qu'il périroit dans cette guerre, refusoit d'y aller, & en détournoit les autres, parce qu'il prévoyoit que de tous les chefs, *Adraſte* seroit le seul qui en reviendroit. Amphiaraüs, pour éviter de marcher à cette guerre, s'étoit caché; mais Polynice gagna Eriphile par le moyen du fameux collier. *V.* ERIPHILE. Elle découvrit la retraite de son mari, qui fut obligé de rejoindre l'armée. Amphiaraüs ne se trompoit pas. *Adraſte* fut suivi de ses deux gendres, Polynice & Thydée, de Capanée & d'Hippomédon, fils de ses sœurs, d'Amphiaraüs, son beau-frère, & de Parthénopée : tels étoient les sept *preux* dont l'expédition a été tant célébrée par les poetes. Ils y périrent tous, à la réserve d'*Adraſte*, qui fut sauvé par son cheval Arion *V.* ARION. Quoique la mort de Polynice eût affuré le trône de Thèbes à Etéocle, la guerre ne fut pas terminée pour cela. *Adraſte* n'ayant pu obtenir les corps des Argiens tués devant Thèbes, eut recours aux Athéniens, qui, sous la conduite de Thésée, contraignirent le nouveau roi de Thèbes à faire ce qu'*Adraſte* demandoit. Les fils de ceux qui avoient péri à la première expédition, en firent une seconde, dix ans après, qui fut nommée la guerre des Epygones (*V.* EPYGONE.), & qui se termina par le saccagement de Thèbes. Aucun des chefs n'y périt, excepté Ægialée, fils d'*Adraſte*. Le roi, d'ailleurs, affoibli par la vieilleſſe, fut si sensible à la perte de son fils, qu'il en mourut à Mégare, comme il ramenoit l'armée victorieuſe.

Il avoit été à la fois roi d'Argos & de Sycione. Ses sujets de Sycione lui dreſſèrent un tombeau au milieu de leur grande place, & inſtituèrent des fêtes & des sacrifices en son honneur, qu'ils célébroient tous les ans avec beaucoup de pompe : il avoit rendu leur ville illuſtre par les jeux pythiques qu'il avoit établis. Sa mémoire fut auſſi honorée par ceux de Mégare. *V.* ARION, POLYNICE, TYDÉE, ETÉOCLE, ALCMÉON, AMPHIARAUS.

ADRASTÉE, une des mélisses ou nymphes qui nourrirent Jupiter dans l'antre de Dictée. *V.* MÉLISSE, ADAMANTÉE.

ADRASTÉE ou ADRASTIE, fille de Jupiter & de la Néceſſité, étoit, selon Plutarque, la seule furie ministre de la vengeance des dieux. Son nom eſt tiré du grec ἀπὸ τοῦ δρᾶν, toujours agissante, ou de l'α privatif, & de φεύω ou ἀδράσκω, je fuis. Il désigne une divinité qui eſt toujours en action, que rien n'empêche d'agir & de punir les coupables; ou bien il peut signifier une divinité dont

Digitized by Google

on ne sauroit éviter la vengeance. Les prêtres égyptiens plaçoient Adraſtie au-deſſus de la lune, d'où elle examinoit tout le monde, ſans qu'aucun coupable lui échappât. Adraſtie n'eſt, ſelon quelques-uns, qu'un ſurnom de Némésis : un particulier nommé *Adraſtée*, ayant élevé un temple à cette déeſſe, lui donna ſon nom, comme s'il eût voulu dire qu'elle étoit fille d'*Adraſtée*. *V.* NEMESIS.

ADRIANEES *ou* ADRIANALES. On devroit écrire *Hadrianées* ou *Hadrianales*, comme on écrit *Hadrien*. Quoi qu'il en ſoit, on appeloit de ce nom des jeux inſtitués en l'honneur de l'empereur Hadrien. Il y en avoit de deux ſortes, les uns qui ſe célébroient tous les ans, & les autres tous les cinq ans ſeulement.

ADRIANEUM, aujourd'hui le *château Saint-Ange à Rome*, *moles Hadriani*. Hadrien voyant que le tombeau d'Auguſte (*Dion.* LXIX, *p.* 797.) étoit rempli, & que l'on ne pouvoit plus y enterrer aucun empereur, fit bâtir le monument appelé *Adrianeum*. Le mauſolée d'Auguſte étoit placé auprès du grand champ de Mars; de même Hadrien éleva le ſien vis-à-vis du petit champ de Mars, auquel il le joignit par un pont. Ce monument avoit auſſi, comme celui d'Auguſte, la forme d'un quarré, au milieu duquel s'élevoit une tour ronde.

Ce qui en reſte aujourd'hui, occupe un quart de la tour par le bas. Les murs ſont de *peperino* noir & poreux : ils ſont doubles, & le maſſif de la tour ou l'entre-deux des murs eſt rempli de mortier & de briques jetées au haſard, ſans aucun arrangement, mais ſi épais, qu'on y a réſervé à peine la place d'un eſcalier. La tour étoit incruſtée de marbre de Paros, couronnée par des ſtatues, des chars, des chevaux, & terminée par une pomme de pin en bronze doré, étonnante par ſa grandeur. On voit encore au belvédère cette pomme, avec deux des quatre paons dont, de même métal, qui l'accompagnoient. Elle faiſoit alluſion à la douleur qu'éprouva Cybèle en voyant mourir Atis, qui avoit été bleſſé ſous un pin. Les paons indiquoient la ſépulture des impératrices, comme on le voit fréquemment ſur les médailles de leurs conſécrations.

Le tombeau d'Hadrien étoit entouré de colonnades, & l'on croit que les plus belles colonnes de cet édifice furent tranſportées à Saint-Paul dès le tems de Conſtantin. On montoit intérieurement juſqu'au haut par une pente douce tournée en ſpirale, où les voitures pouvoient aller. Ce monument ayant ſervi de citadelle, & les Romains y étant aſſiégés par Vitigès, roi des Goths, ils s'y défendirent avec les ſtatues qu'ils jetèrent ſur leurs ennemis. De ce nombre fut le célèbre Faune endormi, plus grand que nature, qui eſt conſervé dans le palais Barberini, & que l'on trouva ſans cuiſſe, ſans jambe & ſans bras gauche, en creuſant le foſſé du château Saint-Ange. Si l'on ajoute foi à un auteur grec, Jean d'Antioche, la ſtatue d'Hadrien, repréſentée dans un quadrige, méritoit à juſte titre le nom de coloſſe.

Elle étoit ſi grande, & ſon char étoit ſi volumineux, qu'un homme de haute taille pouvoit s'introduire dans les creux des yeux des chevaux. On a prétendu de plus que la ſtatue, le char & les chevaux, étoient faits d'un ſeul bloc de marbre. Mais toute cette deſcription, dit le judicieux Winkelmann, paroît être une fable grecque, & mérite d'être miſe ſur la même ligne que le récit d'un autre écrivain grec du même ſiècle. Michel Choniate, décrivant la tête d'une ſtatue de Junon, tranſportée à Conſtantinople, dit que quatre paires de bœufs pouvoient à peine la traîner, tant elle étoit peſante.

Hadrien fut enterré dans ce monument, ainſi que tous les Antonins. Pertinax y fit porter le corps de Commode, & l'on y dépoſa auſſi celui de Vérus.

Lorſque l'empereur Aurélien eut renfermé le champ de Mars dans l'enceinte des murs de Rome, le mauſolée d'Hadrien s'en trouva ſi voiſin, qu'il devint une eſpèce de citadelle vers le tems de l'empereur Honorius, ou au moins ſous Béliſaire. Les Romains s'en ſervirent depuis comme d'une forteresſe; les Goths prirent pluſieurs fois ce château; les Exarques de Ravenne & d'autres enſuite l'occupèrent, & le dégradèrent ſucceſſivement.

ADRIANOPOLIS, & ſemblables. *V.* HADRIANOPOLIS.

ADRIEN. *V.* HADRIEN.

ADROGATION. C'étoit l'eſpèce d'adoption qui ſe pratiquoit à l'égard d'un homme libre. Elle ſe faiſoit autrefois en préſence du peuple, mais depuis en préſence du prince, ou du préteur qui le repréſentoit. *V.* ADOPTION.

ADRUMETE. *V.* HADRUMETUM.

ADSCRIPTI *glebæ*, étoient chez les Romains des eſclaves attachés à la culture de certaines terres, & qui ne pouvoient être vendus qu'avec ces terres.

ADSEDERE ſignifioit dans le ſénat, être de l'avis propoſé; parce que les ſénateurs parloient debout, & que ceux qui ne ſe levoient pas, étoient cenſés n'avoir aucune objection à faire contre l'avis de l'opinant.

ADSENTIRI. Lorſque les ſoldats romains agréoient les propoſitions que leur faiſoient les commandans dans les allocutions, ils élevoient les mains & la voix, & frappoient leurs boucliers avec les genoux; ce qui étoit appelé *adſentiri*. Lucain décrit cet *aſſentiment* dans les vers ſuivans (386, *lib.* 1.) de la Pharſale :

His cunita ſimul adſenſere cohortes,
Elataſque alte, quæcunque ad bella vocaret,
Promiſere manus : it tantus ad æthera clamor.

ADSERERE, ADSERTIO, ADSERTOR *manu in libertatem*. Ces mots ſont relatifs à l'une des manières par leſquelles on affranchiſſoit un eſclave,

Digitized by Google

c'eſt-à-dire, en le prenant par la main & en prononçant cette formule : *Hunc liberali cauſa manu aſſero.*

ADSESSORES. Les magiſtrats qui n'avoient pas le pouvoir de juger ſeuls, ſe faiſoient aſſiſter dans les jugemens par des juriſconſultes. On les appeloit *aſſeſſores* (d'où eſt venu le mot françois *aſſeſſeur*), parce qu'ils prenoient place aux côtés du juge qui les appeloit.

ADSIDELÆ. On appeloit de ce nom, ſelon Feſtus, des tables auprès deſquelles s'aſſeyoient les flamines pendant les ſacrifices. Quant à leurs formes particulières, on ne ſait rien de poſitif ſur cet objet.

ADSTETRIX. C'étoit le nom des femmes qui aidoient les accouchenſes dans leurs fonctions, & que nous appelons gardes ou garde-malades.

ADULTÈRE. Cet article appartient à la juriſprudence ; on l'y trouvera très-bien détaillé.

ADVENTUS *Auguſti*. Cette légende, qui eſt fréquente ſur les médailles, annonce le retour du prince à Rome après quelqu'expédition contre les ennemis de l'Empire. Le prince y eſt ordinairement repréſenté à cheval, & élevant une main.

ADVERSARIA. Le papier des anciens n'étoit ordinairement écrit que d'un ſeul coté. Lorſqu'il n'étoit plus utile, on ſe ſervoit du *verſo* ou du dos qui étoit reſté blanc, pour y écrire le canevas d'un nouvel ouvrage, ou pour écrire des remarques. Ces obſervations portoient le nom d'*adverſaria*, parce qu'elles étoient écrites *in adverſâ parte*, ſur le *verſo* du papier.

On donnoit ces papiers inutiles aux enfans, pour qu'ils s'exerçaſſent à écrire ſur le *verſo* reſté blanc. (*Horat. l.* 1, *ep.* 20.) Les marchands s'en ſervoient auſſi pour écrire en notes leur journal de vente.

ADVERSITOR. Les Romains avoient des domeſtiques chargés de les venir chercher chez leurs amis lorſqu'ils ſoupoient hors de chez eux, de les reconduire, & de leur faire éviter les pierres qui pouvoient ſe trouver ſur leur chemin. Plaute en parle, (*Moſt. tr.* 1. 24.) :

Solus eo nunc adverſum hero ex plurimis ſervis.

ainſi que Térence. (*Adelph. t.* 1 2.)

Neque ſervulorum quiſquam, qui adverſum ierant.

ADYTUM, chez les Grecs ἄδυτον, étoit un endroit ſecret & obſcur des temples, dans lequel les prêtres ſeuls pouvoient entrer. C'eſt de-là qu'on entendoit ſortir les oracles. Sénèque, dans la tragédie de Thyeſte, (*tr.* 1. 679.) :

Hinc orantibus.
Reſponſa dantur certa, cum ingenti ſono
Laxantur adyto fata.

AE. » Les conjonctions Æ, *æ*, qui expriment la diphthongue *ae*, ſont des premiers tems. La première figure paroit ſur les anciennes médailles conſulaires & ſur celles des empereurs. On la voit dans les inſcriptions ſous Claude & ſous le quatrième conſulat de Gratien ; la forme la plus ordinaire eſt celle-ci ę. Dans l'écriture onciale du S. Hilaire & du S. Prudence, écrits au quatre ou cinquième ſiècle, deux des plus précieux de la bibliothèque du roi, l'*ae* eſt ainſi conjoint, Æ, æ. Le célèbre Pſeautier de S. Germain-des-Prés, du ſixième ſiècle, offre fréquemment des Æ toujours ſans cédilles à la fin des lignes. Il y a beaucoup d'æ dans la plus ancienne collection des canons de la même abbaye ; & dans le manuſcrit du roi 152, D. Mabillon a remarqué l'œ dans le Pſeautier de Sainte-Salaberge, écrit au ſeptième ſiècle. Le douzième verſet du pſeaume 47 y commence ainſi : *Lætetur.* Le manuſcrit royal 2206, du ſept au huitième ſiècle, exprime ſouvent cette diphthongue par *ae*, *æ*, ę, comme dans la plupart des plus anciens manuſcrits. D. Mabillon a publié un modèle de huit lignes, tirées d'un manuſcrit du neuvième ſiècle, contenant l'ouvrage de Raban-Maur, ſur la croix, où l'on rencontre juſqu'à ſept fois la conjonction æ. On la trouve exprimée par un ę dans le S. Hilaire des capucins de Tours, & dans les autres manuſcrits des dix & onzième ſiècles. »

» Nous ne ſommes entrés dans ce détail que pour manifeſter les fauſſes règles de Saumaiſe & de Conringius, ſur l'uſage & l'antiquité de l'Æ & de l'æ. Le premier ſuppoſe clairement que l'*AE* ou l'*ae* eſt le caractère diſtinctif des manuſcrits les plus anciens & les plus ſincères. Il relègue à des tems bien poſtérieurs, ceux où l'on trouve l'Æ, l'æ, & l'ę. Le ſecond ſoutient que la diphthongue *ae*, n'a jamais été écrite ni dans les manuſcrits ni dans les diplômes par Æ ou æ. Mais lorſqu'il ajoute qu'on a très-ſouvent employé l'ę ſimple au lieu de ces conjonctions, il avance une vérité dont les inſcriptions lapidaires & métalliques, & les manuſcrits, fourniſſent une multitude de preuves, même pour les ſiècles antérieurs au douzième. C'eſt ce qu'ont remarqué Struve, Godefroi de Beſſel, D. Mabillon & pluſieurs autres habiles antiquaires. Quant aux chartes, ſi l'on n'y voit pas d'Æ ni d'æ, on y trouve la conjonction équivalente ę. D. Mabillon l'a remarquée dans un diplôme de Charles-le-Simple pour l'abbaye de Compiegne ; elle eſt fréquente dans celui que Hugues-Capet accorda à Sainte-Colombe de Sens, l'an 988. Nous la trouvons encore dans une bulle originale de Paſcal II, de l'an 1104, en faveur de l'abbaye de S. Pierre-le-Vif. »

» Mais depuis cette époque, la diphthongue diviſée ou conjointe a-t-elle toujours été remplacée par l'ę ſimple juſqu'au tems de l'Imprimerie ? C'eſt ce que croyent la plupart des antiquaires. » Les manuſcrits, dit Caſley, qui marquent cette » diphthongue ainſi *ae* & jamais ę, ont généralement parlant cinq à ſept cens ans d'antiquité, » & ceux qui ſont au-deſſous de cinq cens ans,

Digitized by Google

n'ont point de diphthongue, mais un simple *e*. » C'eſt-à-dire, que depuis le commencement du douzième ſiècle juſqu'au milieu du quinzième, elles ont été bannies des manuſcrits. Les ſavans d'Allemagne ſe contentent de dire que pendant les treize, quatorze & quinzième ſiècles, on n'a fait aucun uſage des diphthongues, & qu'on écrivoit toujours *ſancte* pour *ſanctæ*, *eccleſie* pour *eccleſiæ*. En général, cette règle n'eſt ni ſûre ni exacte. En effet, la diphthongue *ae* ainſi figurée, Æ, æ, a été employée depuis le onzième ſiècle juſqu'au renouvellement des lettres, arrivé au quinzième. Nous en avons pour garants pluſieurs ſceaux authentiques. Celui de Robert-le-Friſon, comte de Flandre, de l'an 1072, porte cette inſcription, où l'*ae* eſt exprimé par Æ : † SIGILLUM ROBERTI, COMITIS FLANDRIÆ. On lit ſur le ſceau de Charles-le-Bon, auſſi comte de Flandre en 1122 : CAROL. COMES FLANDRIE, ET FILI⁹ REGIS DACIÆ. Remarquez dans cette inſcription le génitif *Flandrie*, terminé par un *e* ſimple, en même-tems que *Dacia* eſt écrit par un Æ, ce qui prouve que l'on ſe ſervoit autrefois indifféremment de ces deux caractères. Mais depuis le commencement du douzième ſiècle, l'*e* prit tellement le deſſus, que l'*æ* devint fort rare, ſans neanmoins avoir été entièrement aboli, comme le prétend Heinecius. »

» Nous voyons ce caractère monogrammatique conſervé ſur le ſceau de Marguerite, comteſſe de Luxembourg en 1225. Voici l'inſcription : S. MARGARET.Æ, COMITISSÆ LUCELBURGENSIS. La même conjonction *æ* ſe montre deux fois ſur le ſceau & une fois ſur le contre-ſcel de Jean, roi de Bohême & comte de Luxembourg en 1321 & 1328. Nous la retrouvons dans l'inſcription du ſcel ſecret de Maximilien I, archiduc d'Autriche en 1480. La même conjonction prend cette forme *æ* ſur le ſceau de Charles II, duc de Lorraine depuis l'an 1390 juſqu'en 1431, & ſur celui de Léonard, évêque de Paſſau en 1438. Toutes ces conjonctions de la diphthongue *ae* s'étant maintenues juſqu'à un certain point dans les inſcriptions métalliques depuis le déclin du onzième ſiècle juſqu'à la fin du quinzième, il n'eſt guères vraiſemblable que pendant tout ce tems on n'en ait pas fait uſage, au moins quelquefois dans les manuſcrits & les actes. Ainſi, dire que durant les douze, treize, quatorze & quinzième ſiècles on s'eſt toujours ſervi de l'*e* ſeul, au lieu de la diphthongue *ae* écrite ſéparément ou par conjonction, c'eſt poſer une règle générale qui peut ſouffrir des exceptions. Pour parler dans l'exacte vérité, il faut dire que l'uſage de cette diphthongue *ae*, *æ*, a été extrêmement rare dans les bas-ſiècles. » (*Nouvelle diplomatique*).

Æ. A. A. F. F. Ces ſigles placés ſur les médailles romaines, ſont relatifs aux triumvirs monétaires & à leurs fonctions. On les explique ainſi, *ære, argento, auro, flando, feriundo.*

ÆACÉES. *V.* EACÉES.

ÆAQUE. *V.* EAQUE.

ÆBUTIA, famille romaine dont on a des médailles :

C. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ÆDEPOL, par la divinité de Pollux. Ce jurement étoit employé par les hommes comme par les femmes. Celles-ci l'empruntèrent des myſtères d'Eleuſis, & s'en ſervirent ſeules pendant long-tems ; mais par la ſuite il devint commun même parmi les hommes. Les grammairiens ne ſont pas d'accord ſur l'étymologie du mot *ædepol*. Les uns veulent le dériver du temple de Pollux, par lequel on juroit, *per ædem Pollucis*. D'autres qui écrivent *edepol*, lui donnent trois racines, *me ou e, deus & Pollux*; c'eſt-à-dire, *ſic me deus Pollux adjuvet, ainſi le dieu Pollux me ſoit en aide.* Meurſius enfin, prétend qu'originairement on diſoit *epol*, Pollux aider-moi, & que depuis l'on écrivit *edepol* en ajoutant le *d*, pour exprimer la quantité de la première ſyllabe longue : comme on écrivoit *mecum*, ou *medecum*, ou *meecum*.

ÆDES, pris pour MAISON. *V.* ce mot.

ÆDES, pris pour ſignifier un TEMPLE. *V.* ce mot.

ÆDES. Les Romains diſtinguoient des temples proprement dits, les endroits conſacrés aux dieux, tels qu'*ædes, delubra, fana, ſacella. Fanum* étoit un terrein conſacré par les augures & deſtiné à la conſtruction d'un temple. Un ſimple autel élevé ſur un terrein iſolé, portoit le nom de *ſacellum*. Par celui de *delubrum*, on entendoit & un eſpace vuide de bâtiment, qui étoit réſervé devant un temple, & ce temple lui-même.

Ædes différoit du temple, ſelon Varron, en ce que le ſecond étoit *inauguré* après ſa conſécration, & que la première avoit été ſeulement conſacrée. Ne trouvant point de mot françois qui rende avec préciſion le mot *ædes*, nous le conſerverons avec ſon genre féminin. On comptoit un grand nombre d'*ædes* répandues dans les différens quartiers ou régions de Rome. Une inſcription placée à l'entrée de ces bâtimens ſacrés, apprenoit qu'ils n'avoient pas été ſanctifiés par les augures. Cette diſtinction entre *ædes*, *templum*, *&c.* établie par les premiers Romains, ſe perdit dans la ſuite, & on les confondit ſouvent enſemble.

Ædes Aji Locutii Elle étoit placée au-deſſus de celle de Veſta, dans le bas d'une ancienne *rue neuve*, qui commençoit au *Forum Romanum*.

Ædes Apollinis. V. TEMPLE.

Ædes Bellonæ. Elle étoit voiſine du cirque de Flaminius. Il y avoit au-devant une petite place avec la colonne *de la guerre*. C'étoit auprès de cette colonne que ſe plaçoit le conſul, lorſqu'il lançoit un javelot du côté du peuple ou du roi

Digitized by Google

auquel il déclaroit le guerre par cette cérémonie. Ovide, (*Fastor. vi.* 205.):

Profvicit a tergo summum brevis area circum,
Est ubi non parva parva columna nota.
Hinc solet hasta manu belli pranuntia mitti
In regem, & gentes, cum placet arma capi.

Appius l'aveugle fit vœu d'élever un temple à Bellone : puissante déesse, lui dit-il, si vous nous accordez aujourd'hui la victoire contre Pyrrhus, je vous consacrerai un temple. Tite-Live, (x. 19.) : *Appius dicitur ita precatus esse : Bellona, si nobis hostie victoriam duis, ædi ego tibi templum vovco.* On croit que l'*ædes Bellonæ* étoit placée entre le palais Savelli & l'église de Sainte-André, vers le marché aux poissons. Elle étoit bâtie hors de la ville, de crainte que Bellone ne semât la discorde entre les citoyens. Le sénat s'y assembloit pour donner audience aux ambassadeurs qu'il ne vouloit pas admettre dans Rome, & pour juger s'il devoit accorder les honneurs du triomphe à un général. On voit par-là quelle mépris'on fait ceux qui placent auprès du grand cirque, c'est-à-dire, au milieu de Rome, l'*ædes Bellonæ*.

Ædes Bona dea. Elle étoit placée sur le sommet du mont Aventin, dans l'endroit appelé *Remuria*, à cause des auspices qu'y avoit pris le frère de Romulus. On croit que Sainte-Marie du mont Aventin est bâtie sur son emplacement. Il y avoit un second édifice consacré à la bonne déesse, sous le nom d'*ædes bona dea Subfaxana*; ce surnom étoit relatif à sa position dans la douzième région au bas du mont Aventin, au-dessous du rocher, *faxum*, qui en couronnoit le sommet, & qui portoit la première *ædes bona dea.*

Ædes boni Eventus. Voyez Temple.

Ædes Camœnarum. Cet édifice sacré avoit été bâti par Fulvius Nobilior, sur la voie Appienne, hors de la porte *Capena*, qui en prit le nom de porte *Camœna*. Il y joignit un bois, à l'exemple de Numa, qui avoit consacré aux mêmes déesses un bois avec une fontaine célèbre.

Ædes Carmentæ. Elle étoit placée près du Tibre, au bas du capitole, dans l'endroit ou l'on croyoit que Carmenta, mère d'Evandre, avoit fixé son séjour. Les dames romaines ayant été privées par un *senatus-consulte* du droit de se faire trainer dans des chars, conspirèrent entr'elles, & jurèrent de ne plus devenir mères que le sénat n'eût révoqué son arrêt. Les citoyens se lassèrent bientôt d'être époux sans être pères, & le sénat se laissa fléchir. Pour reconnoître cette condescendance des sénateurs, les dames qui devinrent mères firent élever l'*ædes Carmentæ.*

Ædes Carnæ. Brutus, le premier consul, consacra cet édifice sur le mont Cœlius, en l'honneur de la déesse Carna, que l'on croyoit veiller à la conservation des entrailles & des parties nobles du corps humain. Sous le nom de *Carda*, la même divinité veilloit à la sûreté des gonds qui retiennent les portes.

Ædes Cæsoris & Pollucis. } *V.* Temple.
Ædes Cereris. }

Ædes Concordiæ ad capitolii aversissum. Le dictateur Furius Camillus ayant appaisé la révolte du peuple contre les patriciens, fit bâtir l'an 397, auprès de la montée du capitole, cette *ædes* qu'il avoit vouée à la Concorde. Elle dominoit le forum & les comices. On négligea sans doute de la faire inaugurer, car elle porta long-tems le nom d'*ædes*; elle le conserva même après que Livie, épouse d'Auguste, l'eut rebâtie, & que Tibère en eut fait la dédicace. Cet empereur y fit graver le nom de son frère avec le sien, pour éterniser la mémoire de la bonne intelligence qui régnoit entre eux. On put alors y convoquer le sénat, & elle fut comptée au nombre des curies; ce qui nous apprend qu'elle avoit été inaugurée, cérémonie necessaire pour rendre un édifice propre à servir aux assemblées du sénat. Les antiquaires croyent en reconnoître un débris dans un portique dont le faite & les ornemens ont été arrachés, & sur lequel on lit :

Senatus. populusq. romanus. incendio. consumptam. restituit.

Ædes Concordiæ in arce Tarpeja. L. Manlius étant préteur, fit élever dans le fort Tarpéien un second édifice, consacré à la Concorde, dont les deux Atilius firent la dédicace. On ignore l'endroit précis de la citadelle où il étoit bâti. Il paroît cependant que c'étoit auprès des murs de ce fort; car Tite-Live (xxvi. 23.) raconte que la Victoire qui étoit placée au haut de l'*ædes* de la Concorde, se détacha & s'accrocha en tombant, aux statues de la Victoire qui servoient de couronnement aux murailles du fort Tarpéien.

Ædes Concordiæ in area Vulcani. Cette *ædes* étoit un véritable temple, comme on peut le conjecturer du témoignage de Tite-Live. (ix. 46). Cet historien raconte que C. Flavius, fils de Cneius, étant greffier, consacra à la Concorde un édifice bâti sur la place de Vulcain. Cornelius Barbatus, qui étoit pour lors souverain pontife, ayant été obligé, par l'ordre du peuple, de prononcer les paroles de la consécration, refusa de le faire; parce que, selon l'usage ancien, il falloit être consul ou avoir été proclamé *imperator*, pour dédier un *temple* (*templum*) avec le pontife. C. Flavius n'étoit que greffier.

Ædes Cybeles. V. Temple.

Ædes Ditis patris. Elle étoit placée dans le grand cirque, parce que les poetes ont toujours chanté Pluton trainé dans un char à quatre chevaux.

Ædes Faunі.
Ædes Fidii Divi. } *V.* Temple.
Ædes Flora.
Ædes Fortuna.

Ædes

Digitized by Google

Ædes Furinarum. Cet édifice, conſacré aux Furies, étoit ſitué au-delà du Tibre, dans la quatorzième région. Il en eſt fait mention dans une ancienne inſcription :

I. O. M. N. AUG.
SACR.
GENIO. FURINARUM
ET. CULTORIBUS : HUJUS
LOCI. TERENTIA. NICE
CUM. TERENTIO. DAMA
RIONE. FILIO. SACERDOTE
SIGNUM. ET. BASIM
DE. SUO. POSUIT.

Ædes Herculis.
Ædes Honoris & Virtutis.
Ædes Jovis.
Ædes Iſidis,
Ædes Iſidis Athenodoria. } *Voyez* TEMPLE.

V. *Iſis Athenodoria.*

Ædes Iſidis & Serapidis. Elle étoit bâtie dans le capitole. Piſon & Gabinius étant conſuls, renverſèrent les autels d'Iſis & de Sérapis, & chaſſèrent du capitole ces divinités égyptiennes. Mais elles y furent rétablies dans la ſuite.

Ædes Junonis.
Ædes Juturnæ. } *V.* TEMPLE.

Ædes Juventutis. M. Livius étant conſul, fit vœu, le jour qu'il vainquit Haſdrubal, de bâtir un temple à la déeſſe de la Jeuneſſe. Il accomplit ſon vœu ſous le conſulat de M. Cornelius & de Tib. Sempronius, pendant ſa cenſure. Le duumvir C. Licinius Lucullus fit la dédicace de cet édifice. Le nom d'*ædes* lui fut toujours conſervé, malgré ſa célébrité. Tous les enfans qui prenoient la robe virile, devoient porter une pièce de monnoie dans cette *ædes*, qui étoit placée dans l'enceinte du grand cirque.

Ædes Larium. Elle étoit placée au haut de la *via Sacra*, dans l'endroit qu'avoit habité Ancus Martius.

Les Lares étoient encore adorés dans une ſeconde *ædes* bâtie dans le champ de Mars, & dont M. Æmilius avoit fait la dédicace ſous le nom d'*ædes Larium permarinûm*. Ce nom rappeloit le combat naval que L. Æmilius Regillus étoit ſur le point de livrer aux lieutenans d'Antiochus, lorſqu'il fit vœu de bâtir cette *ædes*.

Ædes Libertatis.
Ædes Lunæ.
Ædes Martis. } *V.* TEMPLE.

Ædes Matutæ. Servius Tullius bâtit cette *ædes* dans le marché aux bœufs. Le dictateur Camille en fit la dédicace. Le feu l'ayant détruite, elle fut rebâtie par des triumvirs créés à cet effet.

Ædes Mentis. Le préteur Otacilius fit vœu, pendant une guerre punique, de bâtir une *ædes* au Jugement ou au bon Eſprit, *menti*. T. Otacilius Craſſus en fit la dédicace au même tems que ſon confrère le duumvir, Q. Fabius Maximus, dédioit l'*ædes* de Vénus Erycine. Ces deux *ædes* étoient placées dans le capitole, & un paſſage étroit les ſéparoit.

M. Marcellus, qui prit Syracuſe, fit vœu de bâtir une ſeconde *ædes* au Jugement, & Marcus Æmilius Scaurus en fit la dédicace. Nardini veut que Scaurus n'ait dédié que l'*ædes* du capitole, & il n'en reconnoit qu'une ſeule.

Ædes Mephitis. Elle étoit bâtie près du *vicus Patricius*, ſur le bord des Eſquilies, à peu de diſtance du palais de Servius Tullius. Cet emplacement répond aujourd'hui aux environs de Saint-Laurent, près de la fontaine.

Ædes Mercurii. Elle étoit placée dans la première région, auprès de la porte Capena. Etoit-ce auprès de la fontaine de Mercure ? C'eſt ce que l'on ignore. Il ne paroit pas que du tems où Ovide écrivoit, l'*ædes* fût auprès de la fontaine ; car dans l'endroit où il parle fort au long de cette dernière, il ne fait aucune mention de l'*ædes*.

Ædes Minervæ.
Ædes Neptuni. } *V.* TEMPLE.

Ædes Nympharum. Les cenſeurs dépoſoient dans cette *ædes* les actes publics de leur cenſure. Quelle raiſon avoit fait choiſir pour renfermer ce dépôt, un édifice conſacré aux Nymphes ? C'étoit ſans doute pour apprendre aux cenſeurs, dit Tomaſi, (*de Donar. c.* 28.) avec quelle pureté d'intention, & avec quelle intégrité ils devoient exercer leur redoutable miniſtère.

Ædes Opis. Le roi Tatius bâtit cette *ædes* dans l'enceinte du capitole. La foudre ayant frappé cet édifice, on ordonna des prières pour détourner un auſſi funeſte préſage. Céſar y renferma (*ſepties millies ſeſtertium*) 157,500,000 livres de notre monnoie, qu'Antoine diſſipa en prodigalités. Les Romains avoient coutume de confier la garde de leurs richeſſes aux divinités. Le tréſor public de Rome étoit renfermé dans le temple de Saturne, & Céſar dépoſa le ſien dans celui d'Ops, déeſſe que l'on croyoit auſſi ancienne que Saturne lui-même.

Ædes Orci. *V.* TEMPLE *d'Elagabale.*

Ædes Penatium.
Ædes Pietatis. } *V.* TEMPLE.

Ædes Portumni. L'*ædes* de Portumnus étoit placée auprès du pont *Æmilius*. On a cru la reconnoître dans l'égliſe ronde de Saint-Etienne, qui eſt ſur le bord du Tibre, auprès de l'ouverture de la grande cloaque ; mais elle devoit être plus voiſine de l'ancien pont *Æmilius*.

Ædes Rubiginis. *V.* BOIS.

Ædes Salutis. *V.* TEMPLE.

Ædes Sangi. Hercule avoit une *ædes* qui lui étoit conſacrée ſous le nom de *Sangus* ou *Sancius*, ſur le mont Quirinal, auprès du temple de Quirinus. On y conſervoit ; ſelon Varron, (*Plin. viii.* 48.) le uſeau & la quenouille de Tanaquille, avec la laine qui l'entouroit du vivant de la femme de Tarquin.

Digitized by Google

Ædes Saturni.
Ædes Serapidis. } *Voyez* TEMPLE.
Ædes Solis.

Ædes Spei. Cette *ædes* étoit placée dans le marché aux légumes. Collatinus l'avoit consacrée, & elle fut brûlée par la foudre pendant la guerre contre Carthage. Les triumvirs la rétablirent, mais elle brûla de nouveau avant la bataille d'Actium. Atilius fit vœu de la rétablir, & Germanicus la consacra sous le règne de Tibère.

Ædes Telluris.
Ædes Tempestatis. } *V.* TEMPLE.

Ædes Vejovis. Cet édifice, consacré à Jupiter-Vengeur, étoit bâti auprès de l'*Asyle*, entre les deux sommets du capitole, dans la huitième région, où est aujourd'hui le palais des sénateurs.

Ædes Veneris.
Ædes Vertumni.
Ædes Vestæ. } *V.* TEMPLE.
Ædes Victoriæ.

ÆDICULA. Ce mot a eu chez les Romains différentes acceptions. Tantôt il exprimoit une maison basse & petite, *ædes parva*, tantôt un bâtiment consacré à quelque divinité; mais un bâtiment si étroit, qu'il n'étoit qu'un diminutif de l'*ædes*. Souvent on entendoit par *ædicula* une niche ou armoire pratiquée dans le mur pour renfermer quelque statue, & celles des dieux Lares ou Pénates en particulier. Quelquefois enfin, ce mot exprimoit des représentations de temples que l'on offroit & suspendoit comme des *ex-voto*, dans les temples des dieux, & sur-tout dans celui de Diane d'Ephèse.

Ædicula Capraria. Elle étoit placée dans la sixème région, auprès de la *via Lata*. Quelque tableau de la chèvre Amalthée a pu lui faire donner ce nom.

Ædicula Diana.
Ædicula Fidei. } *V.* TEMPLE.

Ædicula Isidis & Serapidis. Cette petite *ædes* donna son nom à la troisième région, que l'on appela Isis & Sérapis, selon quelques auteurs; mais, selon d'autres, cette région prit son nom d'un temple élevé par Auguste aux mêmes divinités, dans l'*emporium*, grand marché.

Ædicula Martis. Tatius fit vœu de consacrer un petit temple à Mars, sous le nom de Quirinus ou Romulus, dont on conservoit le casque dans le *sacrarium* du capitole. S. Augustin seul dit que cette *ædicula* étoit dans le grand temple du capitole. (*de Civit. Dei* IV, 23)

Ædicula Mercurii. Elle étoit placée sur le mont Aventin, sur les confins de la quatrième & de la cinquième région.

Ædicula Minervæ. On a découvert dans le dernier siècle cette *ædicula* avec la statue de Minerve, dans l'enceinte du collège Romain, auprès du temple de Minerve.

Ædicula Musarum. Elle étoit placée dans la quatrième région, qui comprenoit le temple de la Paix dans son enceinte.

Ædicula Nymphaarum. Ces divinités avoient un grand nombre d'*ædicula*, sur-tout dans les jardins & les maisons de campagne.

Ædicula Strenia ou Strenuæ. Cette *ædicula* étoit placée dans la *via Sacra*, à l'endroit appelé *Carinæ*, entre le mont Cœlius & le mont Esquilin.

Ædicula Veneris placidæ. Elle étoit placée dans la région esquiline, c'est-à-dire, la cinquième.

Ædicula Vertumni. V. TEMPLE.

Ædicula Victoriæ Virginis in Palatino. M. Porcius Caton dédia cette *ædicula* deux ans après qu'il eut fait, pendant la guerre d'Espagne, le vœu de la bâtir. Elle étoit placée auprès de l'*ædes* consacrée à la même divinité.

ÆDICULÆ *Jovis, Junonis, Minervæ in capitolio.* On ne doit pas entendre ici par *ædicula* de simples niches destinées à recevoir les statues de Jupiter, de Junon & de Minerve, mais trois petits édifices ou trois petits temples, que Tarquin avoit fait vœu d'élever sur le capitole, & qui furent renfermés ensuite dans l'enceinte du grand temple, comme les bas-côtés des temples gothiques. Ces trois édifices ont été souvent appelés *templa* & *delubra*.

ÆDICULA *Rediculi. V.* TEMPLE.

ÆDICULUS. Ce dieu préſidoit à la construction & à la conservation des édifices.

ÆDITIMUS. C'étoit le même ministre des temples que l'*ædituus*. *V.* ce mot.

ÆDITUARE, remplir les fonctions d'*ædituus*. Ducange, dans son Glossaire, rapporte une inscription dans laquelle on lit: *Ædituavit annis x.*

ÆDITUUS, étoit le prêtre chargé du soin d'un édifice sacré. Horace a employé ce mot au figuré, en appelant les poëtes les gardiens du temple de la Vertu. (*Epist.* II. I. 229):

Sed tamen est opera pretium cognoscere, quales
Ædituos habeat belli spectata, domique
Virtus.

ÆDO, fille de Pandare ou Pandarée, fut mariée à Zéthus, frère d'Amphyon, dont elle n'eut qu'un fils, nommé Itylе. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé, sa belle-sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses neveux. Celui-ci étoit élevé avec Itylе, & couchoit dans le même lit. Ædo avertit son fils de changer de place la nuit suivante; mais l'enfant, ayant oublié cet ordre, fut mis à mort pour son cousin: la mère ayant reconnu sa méprise, se tua de désespoir. Homère dit qu'elle fut enlevée par les harpies & livrée aux furies. *V.* ITYLÉ, EDONE, PANDAREE.

ÆGÆ, en Macedoine. ΑΙΓΑΕΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en argent.
O. en or.
RR. en bronze.
Son type ordinaire est une chèvre.

Digitized by Google

ÆGÆ, en Æolie. AIГAEΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
O. en or.
RRR. en bronze.
RRRR. en argent. (*Khell. Eckhel.*)
Cette ville, qui étoit gouvernée par des préteurs, a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Tibère, de Claude, d'Agrippine jeune, de Veſpaſien, de Domitien & de Trajan-Dèce.

ÆGÆ, en Cilicie. AIГEAIΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
O. en or.
RR. en bronze.
O. en argent.
Son ſymbole eſt la moitié d'un cheval.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec ſon épouſe, en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Commode, de Sévère, de Julia-Domna, de Caracalla, de Geta, de Macrin, de Diadumènien, d'Emilien, de Valérien, de Salonine, de Maxſa, d'Alex.-Sévere, de Pupien & de Gallien.

ÆGEE. *V.* EGEE.

ÆGEE, dans l'Æolie ou dans l'Achaïe. AIГEIEΩN.
Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur de Plautille. (*Pellerin*).

ÆGEIS, une des tribus d'Athènes.

ÆGERIE. *V.* EGERIE.

ÆGIACUS, ſurnom donné à Jupiter, à cauſe de la chèvre Amalthée qui l'avoit nourri. C'eſt le même qu'*Ægiochus* & *Ægiuchus*.

ÆGIALE, une des trois Graces. *V.* GRACES.

ÆGIALEE. *V.* EGIALEE.

ÆGIALUS, dans le Péloponèſe. ΓIAAEΩN.
On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées ſous l'autorité de ſes archontes, en l'honneur de Caracalla & de Domna.

ÆGIBOLIUM. *V.* CRIOBOLIUM.

ÆGIDE. *V.* EGIDE.

ÆGINE. *V.* EGINE.

Ægina, iſle. AIГEINHTΩN & AIГINH.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
RRRR. en bronze.
On a des médailles impériales grecques frappées dans cette ville, en l'honneur d'Elagabale & de Plautille.

ÆGIOCHUS. *V.* ÆGIACUS.

ÆGIPANS, ſurnom de ces divinités champêtres que les anciens croyoient habiter dans les forêts ou dans les montagnes, & qu'ils repréſentoient comme de petits hommes très-velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre, & une queue. Ce nom vient de Pan, & du mot grec αἴξ, αἰγὸς, chèvre. Les poëtes ont donné ce nom au dieu Pan, parce qu'ils ſuppoſoient que ce dieu étoit à moitié chèvre, qu'il en avoit les cornes, la queue, les pieds, & même tout le bas du corps, depuis la ceinture. Les anciens géographes parlent de certains monſtres de Lybie, auxquels on donnoit le nom d'*ægipans* ; ces animaux avoient, ſelon Pline, un muſeau de chèvre, avec une queue de poiſſon : c'eſt ainſi qu'on repréſente le *capricorne*, un des ſignes du zodiaque. Théon ſur Aratus, dit que le capricorne eſt la figure d'un *ægipan*. On trouve cette même figure dans pluſieurs anciens monumens des Egyptiens, & même des romains : les antiquaires lui donnent le nom d'*ægipan*. *V.* PAN, SATYRES.

ÆGISTHE. *V.* EGISTHE.

ÆGIUCHUS. *V.* ÆGIACUS.

ÆGIUM, en Achaïe. AIГIEΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RR. en argent.
O. en or.
RRR. en bronze.
Son type ordinaire eſt une tortue ou un dauphin.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Plautille, de Commode & d'Elagabale.

ÆGLÉ, mère des Graces. *V.* GRACES.

ÆGLE, l'une des Graces. *V.* GRACES.

ÆGLE, la plus belle des Naïades, dit Virgile. *V.* NAYADES.

ÆGOBOLE, ſurnom que les Potniens donnoient à Bacchus, parce qu'au lieu d'un jeune homme bien fait qu'ils immoloient à ce dieu par le conſeil d'Apollon, il déclara lui-même qu'il ſuffiſoit dans la ſuite de lui ſacrifier une chèvre. Du mot αἴξ, chèvre, & βάλλω, je veux.

ÆGOCÉROS, nom donné à Pan, parce qu'ayant été mis par les dieux au rang des aſtres, il s'étoit lui-même métamorphoſé en chèvre. Du mot grec αἴξ, chèvre, & κέρας, corne.

ÆGOPHAGE, ſurnom de Junon, parce qu'on lui ſacrifioit des chèvres. Du mot grec αἴξ, chèvre, & de ἔφαγον, je mange.

ÆGOS POTAMOS, en Thrace. AIГOΣ ΠO.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RRRR. en bronze.
O en argent.
O. en or.

ÆGYPTE. *V.* EGYPTE.

ÆLA *ou* LELANA, en Paleſtine. AΓAANΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RRRR. en bronze. (*Pellerin*).
O. en or.
O. en argent.

ÆLIA, famille romaine dont on a des médailles :
C. en argent.
R. en bronze.
O. en or.
Les ſurnoms de cette famille ſont *Bala*, *Lamia*, *Paetus*, *Sejanus*, *Tubero*, *Catus*.
Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

Digitized by Google

ÆLIA CAPITOLINA, dans la Paleſtine.
COL. ÆL. CAP. *Colonia Ælia Capitolina.*
COL. ÆL. CAP. COMM. *Colonia Ælia Capitolina Commodiana.*
AEL. KA. KOA.
Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines, en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurèle, de Vérus, de Septime-Sévère, de Diaduménien, d'Elagabale, de Trajan-Dèce, d'Herennius, d'Hoſtilien, de Commode, de Caracalla.

ÆLIEN, tyran dans les Gaules ſous Maximien-Hercule.
A. POMPONIUS ÆLIANUS AUGUSTUS.
Les médailles de ce tyran ne ſont connues que dans les catalogues de Goltzius & d'Occo; ſi l'on en trouve, elles doivent être en petit bronze.

ÆLIUM COILLUTANUM MUNICIPIUM. *V.* COELU.

ÆLIUS, adopté par Hadrien.
LUCIUS ÆLIUS CÆSAR.
Ses médailles ſont:
RR. en or.
R. en argent.
RR. en médailles grecques d'argent.
RRR. en médaillons grecs d'argent.
C. en G. B. de coin romain; il y a quelques revers R. Le C. B. d'*Ælius* eſt R. en Italie.
C. en M. B.
RRRR. en P. B. de colonies.
RR. en G. B. grec.
R. en M. & P. B.
C. dans les médailles de bronze, fabriquées en Egypte.

ÆLLO, une des trois harpies, fille de Thaumas & d'Electra, ſelon Héſiode.

ÆLURUS, c'eſt le dieu Chat des Egyptiens; il eſt repréſenté dans les antiques égyptiennes, tantôt ſous la figure d'un chat, plus ſouvent ſous la figure d'un homme avec la tête de cet animal. Du mot αἴλουρος, un chat.

ÆMILIA, famille romaine dont on a des médailles:
C. en argent.
RR. en bronze.
O. en or.
Les ſurnoms de cette famille ſont *BARBULA, BUCA, LEPIDUS, LIVIANUS, PAPPUS, PAULUS, REGILLUS, SCAURUS.*
Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

ÆMILIANUS, ſurnom de la famille *CORNELIA.*

ÆNEATOR, un trompette. Suétone, (*Jul. c. 32, n. 1.*): *Cum plurimi etiam ex ſtationibus milites concurriſſent, interque eos & æneatores.* Juſte-Lipſe croit que les *æneatores* étoient attachés aux eſcadrons, *turmæ.*

ÆNÉE, fils d'Anchiſe.
Ce nom eſt écrit AINEAΣ, ſur une médaille d'argent de M. Pellerin.

ÆNEIA. *V.* ÆNIANES dans l'Acarnanie.

ÆNIANES, en Theſſalie. AINIANΩN & AINIANIEΩN.
Les médailles autonomes de ce peuple ſont:
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.

ÆNIANES ou ÆNEIA, en Acarnanie. AINIANΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.

ÆNUS ou ÆNOS, en Thrace. AINION.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en argent.
O. en or.
RRR. en bronze.
Son type ordinaire eſt un bouc.
Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur d'Hadrien.
On lui attribue aujourd'hui avec raiſon les médailles grecques autonomes que l'on donnoit jadis à Abacænum de Sicile.

ÆOLE. *V.* EOLE.

ÆON. C'étoit la première femme du monde, dans le ſyſtême des Phéniciens. Elle apprit à ſes enfans à faire uſage du fruit des arbres pour leur nourriture, dit Sanchoniathon. Elle eut pour compagnon Grotogonos.

ÆORA. *V.* GESTATION.

ÆORES. *V.* ALETIDES.

ÆPEA, dans la Meſſenie. AIΠEAIΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. (*Hunter*).
O. en or.
O. en argent.

ÆQUATOR *monetæ*, celui que nous appelons *ajuſteur de la monnoie.*

ÆQUIMELIUM. *Sp. Melius*, qui affectoit la royauté, ayant été tué, ſa maiſon fut raſée, & l'emplacement reſta vuide. Elle étoit bâtie ſur le capitole, auprès de la porte carmentale. Les cenſeurs T. Quinctius Flaminius & M. Claudius Marcellus firent conſtruire, deux cens quarante-quatre ans après la deſtruction de la maiſon de Melius, des édifices ſur le terrein qu'elle avoit occupé.

ÆRA *militaria*, étoient un impôt deſtiné aux frais de certaines guerres.

ÆRARIUM. *V.* TRESOR.

ÆRARIUS. *V.* TRESORIER.

ÆRARIUS *miſſus*. On donnoit ce nom dans les jeux du cirque à la vingt-cinquième courſe de chars. Chaque courſe étoit compoſée de quatre quadriges; de ſorte que les vingt-quatre premières courſes faiſoient paroître quatre-vingt-ſeize quadriges. Dans le tems que le peuple romain fourniſſoit les frais des jeux, ce peuple deſiroit

Digitized by Google

quelquefois de completter le nombre de cent quadriges, & de voir une vingt-cinquième courſe. Les ſpectateurs donnoient la ſomme néceſſaire pour faire courir quatre quadriges, & cette dernière courſe étoit appelée *ærarius miſſus*. Lorſque les empereurs ou les édiles firent les frais des jeux, on conſerva cet ancien nom à la dernière courſe, c'eſt-à-dire, à la vingt-quatrième.

ÆRARIUS. On appeloit de ce nom un plébéien que les cenſeurs rayoient du tableau de ſa centurie, & qui, dépouillé par-là des droits dont jouiſſoient les citoyens romains, ne tenoit à la république que par le tribut ou capitation qu'il lui payoit.

Les cenſeurs puniſſoient les ſénateurs en les dépouillant de leurs dignités, & les chevaliers en les dégradant. Quant aux plébéiens qui n'avoient ni dignités ni charges à perdre, & à ceux que des cenſures précédentes avoient réduits à l'état des plébéiens, les cenſeurs les puniſſoient en les inſcrivant ſous le nom d'*ærarius*. Notés par ce titre flétriſſant, ils ne pouvoient teſter, ni hériter, ni faire aucune fonction de citoyen. La liberté étoit la ſeule choſe qui leur reſtoit comme aux autres citoyens, parce qu'on ne les réduiſoit pas en ſervitude : mais ils étoient privés du droit de ſuffrages dans les comices, & ils ne pouvoient entrer dans la milice romaine : de ſorte que cette punition étoit plus forte encore que celle par laquelle on étoit rayé du tableau de ſa tribu. *V.* TRIBU.

ÆREA, ſurnom de Diane, pris d'une montagne de l'Argolide, où elle étoit honorée d'un culte particulier.

ÆRE *collato*. Les Romains, dans leurs inſcriptions, ont employé ſouvent ces expreſſions ÆRE CONLATO, & EX ÆRE CONLATO. Elles appreno ient que les frais du monument ou du tombeau avoient été payés par les amis du mort ou par le peuple. C'eſt ainſi que les funérailles de Menenius Agrippa, qui réconcilia les patriciens & les plébéiens, furent faites aux dépens du peuple, qui ſe cotiſa à cet effet. On liſoit à Naples l'inſcription ſuivante :

M. VINICIO. P. F.
POST. MORTEM
MUNICIPES. SUI
ÆRE. COLLATO
PIETATIS. CAUSA
POSUERUNT.

Le peuple romain fit élever à ſes frais une ſtatue au médecin Antonius Muſa. Pline dit (34. *c.* 5.) que l'on éleva hors la porte *Trigemina*, une ſtatue à P. Minutius, préfet des vivres, & que chaque citoyen donna une once de cuivre, près de deux deniers de France, pour les frais. C'étoit ce que l'on appeloit *uuciaria ſtipe collata*. Les empereurs aimoient à voir leurs amis ou des villes alliées, ſe cotiſer pour leur élever des ſtatues, & ils ſolli-citoient cette marque d'attachement ou de ſervitude.

ÆRE *diruti*, étoient les ſoldats que l'on puniſſoit en les privant de leur paie.

ÆRIENNE, nom qu'on donnoit à Junon, parce qu'on la prenoit pour l'air.

ÆRES. *V.* ÆSCULANUS.

ÆROMANTIE ; l'art de prédire l'avenir par l'inſpection de l'air, ἀὴρ, air, μαντεία, divination. Ariſtophane en parle dans la Comédie des Nuées. Celui qui vouloit pratiquer cette divination ſe couvroit la tête, & ſe plaçoit en plein air devant un grand vaſe rempli d'eau, ſur lequel il propoſoit à voix très-baſſe ſes demandes. Si l'eau frémiſſoit, il devoit bien augurer du ſuccès de ſon entrepriſe.

On voit que cette divination étoit bien différente de celle qui ſe pratiquoit par l'inſpection des météores, & qui appartenoit à la ſcience des augures ; de celle qui, ayant pour objet les aſpects heureux ou malheureux des planètes, formoit l'aſtrologie ; & enfin de la *Tératoſcopie*, qui étoit fondée ſur les prodiges que l'on croyoit voir dans les nuées, & dont le récit occupe un ſi grand eſpace dans les anciennes hiſtoires.

ÆROPE, femme d'Athée. *V.* EROPE.

ÆRUGO. *V.* PATINE.

ÆRUSCATORES. *V.* MENDIANT.

ÆS, monnoie des Romains. *V.* ASSIPONDIUM.

ÆS, divinité. *V.* ÆSCULANUS.

ÆSAR. Ce mot ſignifioit *dieu* chez les Etruſques. La foudre ayant frappé une ſtatue d'Auguſte, & emporté la première lettre du mot CÆSAR, les augures trouvèrent dans cet accident un fâcheux préſage. Le C, qui étoit une lettre numérale, ayant été abattu, annonçoit que l'empereur n'avoit plus que cent jours à vivre, après leſquels il ſeroit déifié. Ils trouvèrent cette ſeconde préciction dans le mot ÆSAR, qui étoit reſté intact.

ÆSCULANUS, ÆRES ou Æs, ce ſont les différens noms de la divinité qui préſidoit à la fabrique de la monnoie de cuivre. On la repréſentoit ſous la figure d'une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux déeſſes, appuyée de la main gauche ſur la haſte pure, & tenant de la droite une balance. *Æſculanus* étoit, diſoit-on, le père du dieu Argentin, parce que le cuivre a été employé avant l'argent. C'étoit une divinité de Rome. S. Auguſtin s'étonnoit qu'on n'eût pas fait auſſi un dieu Aurin, fils du dieu Argentin, puiſque la monnoie d'or a ſuivi celle d'argent. Il y a cependant eu une divinité pour l'or ; car en fabriquant des eſpèces des trois métaux, l'or, l'argent & le cuivre, on donna à chacun d'eux une divinité pour préſider à ſa fabrique. Ainſi l'on trouve ſur quelques médailles des empereurs trois déeſſes, repréſentées avec des balances, la corne d'abondance, & auprès d'elles un monceau de différentes monnoies.

ÆSERNIA, en italie. AISERNIN.

Digitized by Google

Les médailles autonomes de cette ville sont :
RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Son type ordinaire eſt un bige.

ÆSON. *V.* Eson.

ÆSTUARIA, tuyaux de chaleur dans les étuves & les maiſons des anciens. On en a découvert dans une maiſon de Pompeia, & Stace en parle, (*Sylv. 1. 5. 58.*) :

Ubi languidus ignis inerrat
Ædibus, & tenuem volvuat hypocauſta vaporem.

ÆSYMNÈTE, ſurnom de Bacchus. *V.* Esymnète.

Æsymnète, magiſtrat. *V.* Esymnète.

ÆTALIDES, étoit fils de Mercure, & par ſa mère du ſang des Eolides. On dit qu'il avoit obtenu de ſon père deux graces ; l'une que, vif ou mort, il ſeroit toujours informé de ce qui ſe faiſoit dans le monde ; l'autre, qu'il ſeroit la moitié du tems parmi les vivans, & l'autre moitié parmi les morts. C'étoit le héraut des argonautes.

ÆTÈS, roi de Colchide, maria ſa fille Calciope à Phrixus. Après avoir vécu quelques années en bonne intelligence avec ſon gendre, l'avarice le porta à le faire aſſaſſiner pour s'emparer de la toiſon d'or, que ſon gendre avoit apportée dans ſes états. Jaſon, à la tête des argonautes, vint lui redemander cette toiſon, & l'enleva. On dit qu'*Ætès* ayant été averti par un oracle qu'un étranger lui ôteroit la couronne & la vie, établit la barbare coutume d'immoler à ſes dieux tous ceux qui aborderoient dans ſes états. On a dit la même choſe de Thoas. *V.* Phrixus, Jason, Medée.

ÆTHER. Les Grecs entendoient par ce mot les cieux diſtingués des corps lumineux. Au commencement, dit Heſiode, Dieu forma l'*æther*, & de chaque côté étoit le chaos & la nuit qui couvroit tout ce qui étoit ſous l'*æther* ; ce qui ſignifie que la nuit étoit avant la création, que la terre étoit inviſible à cauſe de l'obſcurité qui la couvroit, mais que la lumière perçant à travers l'*æther*, avoit éclairé l'univers. Heſiode dit ailleurs que l'*æther* naquit avec le jour du mélange de l'érèbe & de la nuit, enfans du chaos ; c'eſt-à-dire, que la nuit & le chaos ont précédé la création des cieux & de la lumière.

ÆTHLIUS, fils d'Eole, mari de Calice, & père d'Endymion, fut ſurnommé Jupiter ; la Grèce lui éleva des monumens héroïques.

ÆTHON, c'eſt le nom d'un des quatre chevaux du ſoleil, qui précipitèrent Phaeton, ſelon Ovide. Son nom (du mot grec *αἴθω*, *ardeo*, je brûle) ſignifie l'ardent, pour exprimer le ſoleil en ſon midi. Claudien appelle du même nom un des chevaux du char de Pluton ; ſans doute qu'il donne à ce nom une autre origine, du mot *αἶθος*, noir. *V.* Alastor.

ÆTHRA, mère de Théſée. *V.* Ethra.

ÆTITE, Ætites ou pierre d'aigle, d'*aëtos*, aigle. Cette pierre jouiſſoit chez les anciens d'une célébrité que les obſervations des modernes lui ont fait perdre. On croyoit qu'elle favoriſoit les accouchemens, & qu'elle appaiſoit les douleurs des femmes en couches. Les aigles avoient appris aux hommes, ſelon les anciennes traditions, cette merveilleuſe propriété, qu'ils ſavoient mettre à profit eux-mêmes en plaçant des *aëtites* dans leurs nids. Pline a parlé fort au long des *aëtites*, de leurs propriétés & de leurs variétés. Mais les obſervateurs ſages & circonſpects ont détruit tout ce merveilleux. On n'a jamais trouvé d'*aëtites* dans les nids des aigles, & ces pierres ſi vantées ne ſont plus que des géodes ferrugineuſes. Elles deviennent quelquefois ſonores, par la liberté de ſe mouvoir que laiſſent au noyau le deſſéchement & la retraite des parties intérieures.

ÆTNA, en Sicile. Aitnaion.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RR. en bronze.
O. en or.
Unique en argent. (*Torremuſa*).
Elle étoit ſituée au pied du mont Etna.

Ætna, montagne de Sicile. *V.* Ætna.

ÆTOLIENS. Aitolaon.
Leurs médailles autonomes ſont :
RRRR. en or. (*Eckhel*).
RR. en argent.
R. en bronze.
Leurs types ordinaires ſont un ſanglier courant, une machoire de ſanglier, & un fer de lance.

ÆX, c'eſt le nom d'une des nourrices de Jupiter, qui fut placée parmi les aſtres. *V.* Adamanthée, Amalthée, Curètes, Mélisses.

ÆZANUS, en Phrygie. Aizaneiton.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
O. en or.
R. en bronze.
O. en argent.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Auguſte, de Germanicus, de Caligula, de Claude, d'Hadrien, de Sabine, de Commode, de Caracalla, de Gordien-Pie, de Domitien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Fauſtine jeune.

AFFICHES. *Voyez* pour les Grecs Axones, Cyrbes, & pour les Latins Album, Bronze.

AFFINAGE. Les anciens épuroient ſcrupuleuſement les métaux deſtinés à la confection des monnoies : ils ne les jugeoient parfaitement affinés qu'après les avoir fait paſſer trois & quarre fois dans le fourneau, & ils ne ceſſoient de les travailler qu'après les avoir amenés au degré de fineſſe & de pureté auquel l'induſtrie humaine eſt capable d'atteindre. L'or, qu'on trouvoit en maſſes iſolées, n'étoit point ſoumis aux opérations de l'affinage ; il étoit cenſé avoir naturellement toute

Digitized by Google

ſa pureté. On a ſouvent trouvé de ces pépites d'or du poids de plus de dix livres romaines. L'or que les anciens ramaſſoient & qu'on ramaſſe encore en paillettes ou en poudre dans le Tage, dans le Pô, dans l'Hèbre de Thrace, dans le Pactole, dans le Gange & autres fleuves, eſt limé & poli par le frottement; il contient très-peu de matières hétérogènes, & il ſuffit preſque de lui faire ſubir quelques lotions, pour le nétoyer parfaitement. Mais l'or tiré des mines tient toujours une portion d'argent plus ou moins conſidérable, tantôt un dixième, tantôt un neuvième & tantôt un huitième; ainſi, l'or ſe trouve dans les mines au titre, tantôt de 21 karats, tantôt de 21 karats $\frac{1}{2}$, tantôt de 21 karats $\frac{1}{2}$, & rarement de 22 karats. Cependant, Pline parle d'une mine dans les Gaules, ſituée dans un lieu appelé *Albicrarenſe*, où l'on trouvoit de l'or qui ne contenoit qu'une trente-ſixième partie d'argent, & qui étoit par conſéquent au titre de 23 karats $\frac{1}{2}$. Lorſque l'or contenoit juſqu'à un cinquième d'argent, on l'appeloit *electrum*; c'étoit de l'or au titre de 19 karats $\frac{1}{2}$, un peu plus.

On employoit l'alun noir & le *miſy* (eſpèce de vitriol martial) pour purifier l'or; mais il paroit que la grande opération conſiſtoit à bien frotter, à battre l'or, & à le laver pour enlever les matières impures les plus groſſières. On le faiſoit fondre enſuite, puis on le réduiſoit en poudre très-fine, que l'on verſoit dans un vaſe de terre cuite, rempli en partie de vif-argent. Les particules d'or pur ſe précipitoient au fond du vaſe, & toutes les matières étrangères demeuroient ſur la ſuperficie du mercure, où elles ſurnageoient comme l'huile que l'on met dans un vaſe à moitié plein d'eau. Après cela, on verſoit le vif-argent ſur des peaux préparées, & l'or pur demeuroit au fond du vaſe.

Pour affiner l'argent deſtiné aux monnoies, on ſuivoit un procédé analogue; on le faiſoit fondre avec du plomb; de ſorte que pendant la fuſion toutes les matières étrangères à l'argent s'en détachoient, & ſe réuniſſoient au plomb, pour ſe vitrifier & être enlevées avec lui.

Les anciens, pour faire l'eſſai des métaux, connoiſſoient comme nous la pierre de touche, qu'ils appeloient *coticula*, *heraclius lapis* & *lapis lydius*, à cauſe que dans les commencemens on n'en tiroit que du fleuve Tmolos, qui coule dans la Lydie, près de la montagne de ce nom; mais on trouva en d'autres endroits de ces pierres, qui appartiennent à la claſſe des pierres argilleuſes. Celles qu'on rencontre expoſées au ſoleil ſur la ſuperficie de la terre, ont plus de vertu, & ſont meilleures que celles qu'on tire des mines. Par le moyen de ces pierres & d'un peu d'habileté à s'en ſervir, les anciens déterminoient avec préciſion le titre d'un lingot d'or ou d'argent.

Après tant de manipulations, peut-on douter que l'or & l'argent deſtinés à être monnoyés, ne fuſſent entièrement purgés de tout alliage? On croit cependant qu'il eſt impoſſible d'affiner les métaux au point de ne leur laiſſer rigoureuſement que leur matière propre; d'où il ſuivroit que jamais on n'auroit vu d'or ni d'argent parfaitement purs. On obſerve conſtamment que plus l'or & l'argent ont été cuits & purifiés par le feu, plus ils ſont éclatans & mous: le feu, en épurant les métaux, leur enlève donc une matière qui conſtituoit leur dureté & leur ſolidité. Mais ceci eſt une véritable détérioration, qui fait perdre au métal une qualité qui lui étoit eſſentielle: d'où l'on peut conclure que les opérations que nous venons d'expliquer étoient ſuffiſantes pour procurer aux métaux deſtinés à être monnoyés, toute la pureté dont ils ſont ſuſceptibles, & qu'après les leur avoir fait ſubir, on doit les regarder comme parfaitement affinés au titre de 24 karats pour l'or, & de 12 deniers pour l'argent. (*Métrologie de Paucton*).

AFFOIBLIR *les monnoies*, c'eſt en diminuer le poids ou le titre. Nous ne parlerons que du ſecond moyen d'affoiblissement à l'article ALLIAGE. *V.* ce mot.

AFFRANCHI, *libertus*. Les eſclaves romains ayant été mis en liberté par l'affranchiſſement, portoient le nom de *Liberti*, & jouiſſoient d'une partie des droits qui conſtituoient l'état de citoyen. Quelques auteurs ont avancé qu'il ne leur étoit pas permis de ſe faire porter en litière dans Rome: mais Suétone (*c.* 28, *n.* 3.) dit que l'empereur Claude accorda à l'*affranchi* Hippocrate, le droit de ſe ſervir de litière & de donner des jeux publics. Juſqu'au règne de Dioclétien, les *affranchis* ne purent entrer dans le ſénat, ni parvenir dans les armées à des décurions. Mais ils ne pouvoient plus être appliqués à la queſtion dans les affaires où leurs patrons ſe trouvoient impliqués. Milon, accuſé du meurtre de Clodius, donna la liberté à ſes eſclaves, parce qu'il craignit leur dépoſition. Ils prenoient les noms, prénoms de leurs patrons, & étoient compris dans leurs *familles*. Nous trouvons dans les écrivains anciens un Pompeius Lenæus *affranchi* de Pompée, un Laurea Tullius *affranchi* de Cicéron, & un Cornelius Alexander *affranchi* de Cornelius Lentulus. Ils ne pouvoient cependant être enterrés dans les tombeaux de leurs patrons, s'ils n'en avoient été déclarés héritiers; lors même que l'inſcription portoit *monumentum ſibi, libertiſque ſuis fecit*. Les *affranchis* des princes & des grands étoient diviſés en pluſieurs claſſes, relatives au degré de faveur dont ils jouiſſoient auprès d'eux. Ainſi, Martial (*l.* 2. 7.) dit:

Libertum docti Lucenſis quære ſecundum.

Et on lit dans une ancienne inſcription: FECIT. SIBI. ET. PETIÆ. COLLIBERT. S. PRIM. S. UXORI.

Les *affranchis* étoient admis à combattre dans les quatre grands jeux appelés hiéroniques; &

Digitized by Google

nous apprenons d'une ancienne inſcription qu'ils pouvoient même exercer le ſacerdoce, qui étoit attaché au corps des athlètes xyſtiques.

L. Aurelio. Apolausto. Memphio. Augg. lib. hieronicæ. coronato. et. ton. diapanton. Apollinis. sacerdoti. soli. vittato. archierei. synhodi. et. Augg. L. Aurelius. Paniculus. qui. et. sabanas. patrono. optimo.

Ils marchoient dans les funérailles avant le corps de leur patron, & ils portoient le bonnet des hommes libres.

On pouvoit remettre ſous le joug de la ſervitude les *affranchis* qui témoignoient de l'ingratitude envers leurs anciens maîtres. Cette légiſlation, établie par les loix d'Athènes, fut adoptée par les Romains; & cette ingratitude conſiſtoit à refuſer ſes ſervices ou ſon aſſiſtance à l'ancien maître ou à ſes fils. Les annales de Rome nous ont conſervé les noms de quelques *affranchis*, dont les richeſſes prodigieuſes ſurpaſſerent de beaucoup celles de leurs patrons. Tels furent Demetrius, Pallas, Narciſſe, Calliſtus, Licinus & Criſpinus. Leurs richeſſes devenoient la propriété du patron, lorſqu'ils mouroient ſans enfans & *ab inteſtat*.

Tel étoit à Rome l'état des *affranchis*. Il étoit à-peu-près le même à Athènes, & reſſembloit beaucoup à celui des Métoetes. Ceux-ci étoient tenus à beaucoup d'égards & de déférence envers leurs proſtates, ou patrons, & les *affranchis* envers leurs anciens maîtres ou celui qu'ils étoient obligés de ſe choiſir pour patron. Mais ils parvenoient rarement à l'état des citoyens libres, ſur-tout s'ils avoient reçu la liberté d'un maître plutôt que de la république, & en récompenſe de leurs ſervices. Ces derniers ont obtenu quelquefois tous les privilèges des citoyens, malgré les réclamations du peuple. Ariſtophane s'en explique ouvertement par la bouche d'un de ſes interlocuteurs, dans la ſixième ſcène du ſecond acte des grenouilles.

Καὶ γὰρ αἰσχρὸν ἦν, τὸν μὲν ναυμαχήσαντα μέγα, Καὶ Πλαταιᾶσι ξυθὲν εἶναι, κἀπὶ δηλίοις διῶσθαι.

» Il eſt honteux d'égaler aux héros de Platée, » & aux citoyens libres des eſclaves, pour s'être » trouvés à un ſeul combat naval. » Le crieur public les proclamoit libres dans les aſſemblées du peuple, mais non dans les jeux publics. Ces *affranchis* enfin portoient à Athènes le nom de bâtards, Νόθοι; comme s'ils tenoient, à l'égard des citoyens libres, le même rang que les enfans naturels à l'égard des fils légitimes.

Affranchi (Fils d'), Libertinus. Voyez ce mot.

AFFRANCHISSEMENT. Les Romains diſtinguoient trois ſortes d'*affranchiſſemens*. Le premier s'appeloit *manumiſſio per vindictam*; le ſecond *manumiſſio per epiſtolam & inter amicos*; & le troiſième *manumiſſio per teſtamentum*.

L'affranchiſſement per vindictam étoit le plus ſolennel, & les Latins l'exprimoient par une locution particulière, *vindicare in libertatem*. On a donné deux étimologies différentes de ce mot *vindicare*. Il vient, ſelon les uns, de l'eſclave *Vindicius*, qui, ayant découvert la conſpiration des fils de Brutus, en faveur des Tarquins, fut affranchi pour ſa récompenſe. D'autres le dérivent de la baguette *vinaida*, avec laquelle le préteur frappoit l'eſclave que ſon maître vouloit mettre en liberté.

Cette premiere eſpèce d'*affranchiſſement* ſe pratiquoit ainſi: Le maître tenoit ſon eſclave par la main, enſuite il le laiſſoit aller; d'où eſt venu le mot *manumiſſio*. Il lui donnoit en même-tems un léger ſoufflet, qui étoit le ſignal de la liberté. L'eſclave étoit enſuite conduit par ſon maître au conſul ou au préteur, qui le frappoit légèrement avec ſa baguette, en prononçant la formule: *aio te liberum eſſe more quiritum*. Après cette formalité on inſcrivoit l'eſclave ſur le rôle des affranchis. Il ſe faiſoit raſer la tête, & la couvroit avec un bonnet appelé *pileus*, qui n'étoit la coeffure que des vieillards ou des infirmes de condition libre. De-là vint que le *pileus* fut pris pour le ſymbole de la liberté. A la mort de Néron, le peuple parut dans la ville avec ce bonnet, comme s'il en recouvré la liberté des beaux jours de la république. Les eſclaves terminoient la cérémonie de leur *affranchiſſement*, en allant au temple de Féronie, déeſſe des affranchis, pour y prendre le *pileus* & la toge avec plus de ſolemnité. On conſervoit dans ce temple un ſiège de pierre qui leur étoit deſtiné, & ſur lequel étoit gravée cette inſcription: BENE MERITI SERVI SEDEANT, SURGANT LIBERI.

Lorſqu'un maître, ayant invité ſes amis à un repas, admettoit ſon eſclave à ſa table, & l'y faiſoit aſſeoir en ſa préſence, il l'affranchiſſoit *per epiſtolam & inter amicos*. Les Romains ſe feroient regardés comme déshonorés, s'ils avoient mangé avec un eſclave; de ſorte que, pour le faire aſſeoir à leur table, ils étoient obligés de l'affranchir. Juſtinien exigea, pour la légitimité de cet acte, la préſence de cinq témoins ou amis du maître.

Quand un teſtateur ordonnoit à ſes héritiers de donner la liberté à tel eſclave qu'il déſignoit par ces mots: *Davus, ſervus meus, liber eſto*, il l'affranchiſſoit *per teſtamentum*; & cet affranchi étoit appelé Orcinus. *V.* ce mot. Quelquefois le teſtateur prioit ſimplement ſon héritier d'affranchir l'eſclave *rogo heredem meum ut davum manu mittat*; alors l'héritier conſervoit le droit de patronage. On appeloit cet eſclave *ſtatu liber*, lorſque l'époque de ſon *affranchiſſement* étoit fixée par le teſtateur; & il ne jouiſſoit de la liberté qu'à cette époque. Les héritiers pouvoient, juſqu'à cet inſtant, vendre l'eſclave, qui devoit rendre à ſon nouveau maître le prix de ſon acquiſition, au moment où ſon eſclavage étoit fini.

Les deux dernières eſpèces d'*affranchiſſemens* furent toujours en uſage chez les Romains; mais la

Digitized by Google

Première, *manumissio per vindictam*, éprouva quelques changemens ſous les empereurs chrétiens.

Depuis que ceux-ci eurent embraſſé le chriſtianiſme, les *affranchiſſemens* ne ſe firent plus dans les temples des faux dieux. On conduiſoit l'eſclave dans une égliſe, où l'on offroit ſur l'autel, & on liſoit l'acte par lequel le maître affranchiſſoit ſon eſclave. Un ou pluſieurs eccléſiaſtiques ſignoient cet acte, lorſque les ſignatures étoient en uſage, & alors l'eſclave devenoit libre. Cette manière d'affranchir, nommée *manumiſſio in ſacroſanctis eccleſiis*, devint fort à la mode. Les affranchis furent appelés eccléſiaſtiques & tabulaires, parce qu'en leur donnant la liberté dans les égliſes, on en écrivoit l'acte ſur des tables. Ils étoient, eux & leur poſtérité, ſous la protection de l'égliſe, qui leur ſuccédoit quelquefois au défaut d'enfans.

L'égliſe de Sainte-Croix d'Orléans conſerve un de ces actes d'affranchiſſemens, gravé ſur un des piliers de ſa grande porte. Il atteſte que Letbert a été affranchi par Jean, evêque, & par Albert, vaſſal de cette égliſe, en préſence duquel l'acte a été paſſé. Ex beneficio sanctæ Crucis per Johannem, episcopum, et per Albertum sanctæ Crucis casatum, factus est liber Letbertus teste hac sancta ecclesia.

AFRANIA, famille romaine dont on a des médailles.

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

AFRICANÆ. *V.* Panthères.

AFRICANUS, ſurnom de la famille Cornelia.

AFRICIA, eſpèce de gâteau ſacré.

AFRIQUAIN. *V.* Scipion. Gordien prit ce ſurnom à cauſe de la famille des Scipions, dont il deſcendoit.

AFRIQUE. Ce que les anciens écrivains racontent de ſa fertilité, ſurpaſſe toute croyance.

Je ne penſe pas, dit Hérodote, que, pour ce qui concerne la fertilité, on puiſſe comparer l'Afrique avec l'Aſie & l'Europe, ſi l'on en excepte la Cynipe, qui porte le même nom que ſon fleuve : en effet, il n'y a point de terre qui ſoit plus favorable que cette dernière pour le bled, & qui en produiſe davantage ; auſſi eſt-ce une terre noire, arroſée par des ſources abondantes. Elle n'éprouve ni les grandes ſéchereſſes, ni les grandes pluies, quoiqu'il pleuve dans cette partie de l'*Afrique*. Cette terre ne rapporte pas moins que la Babylonie. La contrée des Euéſpérides eſt auſſi fort bonne, & dans les meilleures années, elle rend le centuple ; mais celle de Cynipe rapporte trois cents pour un.

A l'égard du pays de Cyrène, qui eſt le plus haut de la Lybie, & où habitent les Lybiens bergers, il contient trois plages qui ſont dignes d'admiration. Quand les grains ſont mûrs dans la première, qui eſt maritime, & que la moiſſon y eſt faite, ceux de la ſeconde, qu'on appelle les vallées, mûriſſent ; &, pendant le tems qu'on en fait la récolte, ceux de la plus haute plage parviennent à la maturité ; tandis qu'on conſomme les premiers fruits, les derniers s'accroiſſent & mûriſſent. C'eſt ainſi que le tems de la moiſſon dure huit mois chez les Cyrénéens. Ces peuples étoient une colonie de l'iſle de Théra, l'une des Cycladès : elle fut fondée par Battus. Pluſieurs autres Grecs firent voile dans la ſuite vers la Lybie, & ſe joignirent aux Cyrénéens. Ce pays abondoit auſſi en pâturages, en troupeaux & en laines.

Poſſidonius, au rapport de Strabon, (*lib. XVII, p.* 571.), dit qu'il y a des contrées en *Afrique*, où la terre produit deux fois dans l'année, & où l'on fait deux moiſſons, l'une au printems, & l'autre dans l'été. Le chaume y eſt de la longueur de cinq coudées, & de la groſſeur du petit doigt ; la ſemence rend cent quarante pour un. Les habitans ne répandent point de ſemence au printems ; mais, après avoir arraché les mauvaiſes herbes, ils laiſſent la ſeconde récolte ſe reproduire des grains qui ſont tombés des épis en faiſant la première.

Varron dit que dans les campagnes de la province d'*Afrique*, c'eſt-à-dire, dans le territoire de Carthage, aujourd'hui le royaume de Tunis, les terres rendoient cent pour un. Un arpent de terre, à ce compte, auroit rendu un produit net d'environ cinquante-deux ſetiers de bled, & auroit ſuffi pour la ſubſiſtance de plus de vingt perſonnes. On ne doit pas s'étonner après cela que, dans le tems de la dernière guerre punique, la ville de Carthage fut peuplée de ſept cents mille habitans, comme on l'apprend de Strabon, (*p.* 573.), & qu'elle eut dans ſa dépendance trois cents autres villes dans l'*Afrique*.

Pline, (*lib. XVIII, c.* 10.), enchérit encore ſur cette admirable fertilité des terres de l'*Afrique*. Il n'y a point, dit-il, de ſemence qui ſe multiplie comme le froment. La nature, qui l'a deſtiné à faire la principale nourriture de l'homme, a pris ſoin de le douer d'une merveilleuſe fécondité ; & cette fécondité eſt telle, que ſi la ſemence en eſt confiée à un ſol qui lui convienne parfaitement, comme celui des plaines de Byſacium en *Afrique*, il rend juſqu'à cent cinquante modius pour un. Le gouverneur qu'Auguſte avoit donné à cette contrée, envoya à ce prince, comme une curioſité & un prodige de la nature, le produit d'un ſeul grain de bled, dont étoient ſorties environ quatre cents tiges de chaume & autant d'épis. On envoya auſſi à Néron un pied de bled de ce pays, dont les rameaux s'étoient multipliés au nombre de trois cents quarante. En ne ſuppoſant que trente grains dans chaque épi, il s'enſuivra qu'un grain de bled peut produire juſqu'à douze mille grains.

Pline dit encore des choſes plus étonnantes, mais moins croyables, du territoire de Tacapé, ville du même canton. Il y a, dit-il, une ville d'*Afrique*, ſituée ſur la route de Leptis, au milieu des ſables de la petite Syrte, mais dans un terrein

heureux, dont l'étendue eſt d'environ trois mille pas en tout ſens. Les terres de cette ville, qui s'appelle la grande Tacapé, ſont arroſées par une ſource abondante, dont les eaux ſont partagées entre les habitans, qui en jouiſſent chacun à leur tour pendant un certain tems de la journée. On plante d'abord de grands palmiers, enſuite ſous les palmiers des oliviers, puis des figuiers ſous les oliviers, ſous les figuiers des grenadiers, des vignes ſous les grenadiers, & ſous les vignes enfin, on ſême du froment, enſuite des légumes, puis des herbes potagères, le tout dans la même année; & toutes ces choſes réuſſiſſent à l'ombre les unes des autres. Quarte coudées en quarré de ce terrein ſe vendent quatre deniers; & il faut obſerver que ces coudées ne ſont point de celles qui ſe meſurent juſqu'au bout des doigts, mais de celles qui ſe meſurent du coude au bout de la main fermée. Il faut encore remarquer que la vigne y produit deux fois, & que l'on fait les vendanges deux fois l'année; de manière que ſi, par cette multiplicité de productions, on n'épuiſoit pas la trop grande fécondité de cette terre, tous les fruits y périroient par l'excès des ſues nourriciers. Ainſi, pendant toute l'année, on cueille quelques fruits, & la terre ne ſe trouve point fatiguée.

D'où l'on peut conclure qu'un arpent de cette terre, ſi elle a jamais exiſté, ſe vendoit 9289 deniers; ce qui, à raiſon de 15 ſous le denier, fait 6967 livres. La coudée, dont il s'agit ici, eſt le pied philétérien.

C'eſt la coutume en *Afrique* de renfermer le bled dans des creux ſous terre, ſoit aux champs ou dans les maiſons de campagne, & principalement en tems de guerre, pour le ſouſtraire aux courſes des ennemis. Céſar ayant découvert quelques-uns de ces greniers ſouterrains, à dix mille pas de ſon camp, partit à minuit avec deux légions & toute ſa cavalerie, & les alla enlever. *Céſar, de Bello Afric. Métrologie de Pauſton.*

L'*Afrique* eſt repréſentée ſur les médailles par une tête de femme, coeffée avec la dépouille d'un éléphant, dont la trompe avance au-deſſus du front. Cette coeffure eſt particulière à quelques reines d'Egypte. On voit ordinairement auprès de l'*Afrique* un ſcorpion, un ſerpent ou un lion, animaux qui naiſſent tous dans cette partie du monde, ou enfin des montagnes qui ſont alluſion aux ſept montagnes de la Mauritanie Tingitane.

'AγA'AMATA. On appeloit de ce nom, dans le tems où Homère écrivoit, tous les ornemens des temples; mais il fut affecté par la ſuite aux ſtatues, qui devinrent le plus bel ornement des édifices ſacrés.

AGAMÈDE, fils d'Ereinus, & frère du célèbre Throphonius, fut un célèbre architecte: c'eſt lui qui bâtit avec ſon frère le temple d'Apollon à Delphes. C'eſt pour cela qu'on l'a regardé comme un héros, & qu'on lui a élevé dans la Grèce des monumens héroïques. Plutarque dit après Pindare, qu'ayant achevé le temple, les deux frères demandèrent leur récompenſe au dieu. Il leur ordonna d'attendre huit jours, & cependant de faire bonne chère; mais après ce tems écoulé, ils furent trouvés ſans vie. Pauſanias raconte autrement la mort d'*Agamède*: la terre s'étant entr'ouverte ſous ſes pieds, l'engloutit tout vivant dans un ſouterrain que l'on nomma depuis la foſſe d'*Agamède*, & qui étoit dans le bois ſacré de Lébadée. On la voyoit encore du tems de Pauſanias, avec une colonne que l'on avoit élevée au-deſſus. Pauſanias raconte une fourberie des deux frères, qui auroit dû les rendre indignes du nom de héros. *V.* HYRIEUS, THROPHONIUS.

AGAMÈDE, fille d'Augéus, eut un fils de Neptune, nommé Actor

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Micènes, étoit petit-fils du fameux Pelops, & frère de Ménélas. Homère nomme ſouvent les deux frères *Atrides*, c'eſt-à-dire, fils d'Atrée, quoiqu'ils fuſſent réellement fils de Phiſtène, frère d'Atrée. Thyeſte, ſon oncle, s'étant emparé du trône d'Argos, obligea *Agamemnon* de ſe retirer à Sparte, où régnoit Tindare. Le roi de Sparte, ſelon Euripide (1), avoit marié ſa fille Clitemneſtre à Tantale, fils de Thyeſte; mais étant mécontent de cette alliance, il offrit à *Agamemnon* de l'aider à recouvrer ſon royaume ſur Thyeſte, & à enlever ſa fille à Tantale, pour l'épouſer lui-même. Le prince Atride accepta la condition, &, avec le ſecours de Tyndare, il chaſſa Thyeſte d'Argos, tua Tantale ſon fils, & épouſa Clytemneſtre, dont il eut, ſelon Sophocle (2), quatre filles, Iphigénie, Electre, Iphianaſſe & Chryſotemis, avec un fils, le fameux Oreſte. Euripide ne nomme que deux filles, les deux premières.

Agamemnon étoit devenu le plus puiſſant prince de la Grèce; lorſque la guerre de Troye commença, l'aſſemblée des états de la Grèce le déclara généraliſſime de l'armée. Delà vient que les poètes le nomment ſouvent le roi des rois; ſa qualité de généraliſſime lui donnant l'autorité ſur les ſouverains qui marchèrent à cette guerre. Lorſqu'on fut près de s'embarquer, Calchas annonça que, pour avoir une heureuſe navigation, il falloit immoler à Diane Iphigénie; ſon père conſentit, & envoya de lui-même, & ſans y être forcé, un ordre précis à la reine de faire partir ſa fille, comme Ménélas le reproche à ſon frère dans l'Iphigénie d'Euripide. Ce fut le prétexte dont Clytemneſtre couvrit le parricide qu'elle commit dix ans après, lorſqu'elle fit aſſaſſiner ſon mari au retour de Troye. L'amour d'*Agamemnon* pour Chriſéis fut fatal à l'armée grecque, par la peſte qu'elle y fit naître. *V.* CHRISEIS. Voulant arrêter ce fléau, il conſentit à la rendre à ſon père, mais à condition qu'Achille quitteroit auſſi Briſéis. Il fit donc enlever de la tente de ce héros, & conduire dans la ſienne

(1) Iphigénie, acte 2.
(2) Electre, acte 1.

Digitized by Google

l'eſclave Briſéïs. Achille ceſſa dès-lors de combattre les Troyens, & cauſa, par cette inaction, la mort de pluſieurs Grecs. *V.* ACHILLE, BRYSEIS, CHRISEIS, CHRISÉS.

Outre le prétexte de la mort d'Iphigénie, ſa femme prit encore, pour le faire mourir, celui des infidélités qu'il lui avoit faites; car, pendant que la flotte grecque attendoit en Aulide que les vents ceſſaſſent d'être contraires, il s'attacha à un jeune homme, nommé Argynnus; & après la priſe de Troye, il devint éperduement amoureux de Caſſandre, fille de Priam, que Clytemneſtre fit aſſaſſiner. La mort d'*Agamemnon* fait le ſujet d'une tragédie d'Eſchile & de Sénèque. *V.* CLYTEMNESTRE, EGISTE, ORESTE, IPHIGENIE, ELECTRE.

AGANICE, fille d'Hégétor, Theſſalien, ayant appris la cauſe des éclipſes, & le tems où elles devoient arriver, publia enſuite qu'elle alloit, par ſes enchantemens, attirer la lune ſur la terre. Elle exhorta en même-tems les femmes theſſaliennes à faire avec elle un grand bruit, pour la renvoyer à ſa place; dans la ſuite, lorſqu'on voyoit le commencement d'une éclipſe, on faiſoit, à ſon exemple, un grand bruit avec des chaudrons & d'autres inſtrumens, pour empêcher, diſoit-on, d'entendre les cris & les invocations des magiciennes. Delà vint auſſi l'opinion qu'on avoit des ſorcières de Theſſalie, auxquelles on attribuoit le pouvoir d'attirer, par leurs enchantemens, la lune ſur la terre.

AGANIPPE, fontaine de Béotie, que le cheval Pégaſe fit ſortir de terre d'un coup de pied. *Voyez* PEGASE, HIPPOCRÈNE.

AGANIPPIDES, ſurnom des Muſes. Il leur fut donné, parce que la fontaine Aganippe leur étoit conſacrée.

AGAPENOR, fils d'Ancée, qui commandoit les Arcadiens au ſiége de Troye.

AGASTHÈNES, fils d'Augias, *V.* MOLIONIDES.

AGATE. Les anciens ont fait un ſi grand uſage de cette pierre pour graver, que nous devons lui conſacrer un article de ce dictionnaire. Le nom d'*Acathes* lui fut donné à cauſe d'un fleuve de Sicile du même nom, aujourd'hui le Drillo, ſur les bords duquel on ramaſſa les premières *agates*. Ces pierres ſont diviſées d'abord en deux eſpèces, relatives aux pays d'où on les tire, & à leurs propriétés. Les *agates* orientales ſont faciles à diſtinguer par leur netteté, leur tranſparence, & la beauté du poli dont elles ſont ſuſceptibles. Les *agates* occidentales au contraire ſont obſcures, leur tranſparence eſt offuſquée, & elles ne prennent ordinairement qu'un poli gras. Toutes les *agates* que l'on trouve dans l'Orient, n'ont pas les qualités qu'on leur attribue ordinairement; & on rencontre quelquefois en Occident des *agates* que l'on pourroit comparer aux orientales.

Les *agates* occidentales portent ordinairement le nom d'*agates* d'Allemagne, parce qu'elles viennent preſque toutes de cette contrée. Les anciens artiſtes étruſques, grecs & romains paroiſſent ne les avoir pas connues; & l'on ne trouve des *agates* occidentales, travaillées par les Romains, que dans les bas ſiècles, où les arts étoient ſur leur déclin.

On diſtingue en général les *agates* par leurs couleurs. Lorſque celles-ci ſont foiblement prononcées & mêlées les unes avec les autres, elles donnent leurs noms aux *agates*: telles ſont les *agates* rouges, blanches, &c. Mais ſi les couleurs ſont vives & tranchées nettement, on appelle cornalines les *agates* d'un rouge de ſang, ſardoines les *agates* de couleur orangée, praſes les *agates* vertes, & calcédoines les *agates* qui ſont d'un blanc bleuâtre. On en parlera à leurs articles.

Les *agates* ont des qualités qui peuvent ſe trouver dans toutes les pierres de ce nom. Telles ſont les *agates* herboriſées, les *agates* onyxes, les *agates* barrées, & les *agates* œillées. Les anciens n'ont point fait uſage des premières ni des dernières; c'eſt pourquoi nous n'en parlerons point. On pourra conſulter, ſur les ſecondes, l'article ONYX.

Quand une raie blanche traverſe une *agate*, elle eſt appelée *barrée*. Cet effet eſt produit par la coupe de la pierre, qui étant *onyce*, a été ſciée verticalement par rapport aux zônes de couleurs, au lieu d'avoir été coupée parallèlement à ces mêmes zônes. On ne ſait pas la raiſon pour laquelle les anciens ont gravé ſouvent ſur des *agates barrées*; mais elles ne plaiſent point à l'œil. D'ailleurs, on obſerve un défaut plus déſagréable encore dans ces pierres; c'eſt que les figures gravées ſont difficiles à diſtinguer, & paroiſſent, en quelque façon, rompues & eſtropiées. Mariette a remarqué que les Etruſques, en particulier, avoient fait un uſage fréquent des *agates* barrées. Ce goût bizarre étoit peut-être né de quelque ſuperſtition.

On trouvera, à l'article des vaſes MURRINS, la deſcription du célèbre vaſe d'*agate* qui eſt conſervé à S. Denis en France, & de quelques autres ſemblables. La belle *agate* de la Sainte-Chapelle de Paris ſera décrite à l'article APOTHÉOSE.

AGATHOCLE, roi de Sicile. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ. Ses médailles ſont:
RR. en or.
RR. en argent.
R. en bronze.

AGATHODEMON. Ce nom eſt grec, & veut dire *bon génie*, ἀγαθὸς δαίμων. Il paroît que ce nom fut donné à la divinité que les Egyptiens appeloient Cneph, par les écrivains grecs qui voyageoient en Egypte; & l'on ſait que Vulcain fut depuis l'emblème ſous lequel les Grecs repréſentèrent dans leur temple la divinité CNEPH. *V.* cet article.

Les Egyptiens donnèrent auſſi le même nom

d'*Agatho-Démon* au Nil ou à ſes ſymboles, & en particulier (*Ptolom. Geogr. lib. IV, c. 5.*) au bras de ce fleuve, qui, après avoir arroſé la partie gauche du grand Delta, ſe jetoit dans la mer par l'embouchure d'Héracleum ou de Canope. Ce peuple adorant la providence ou la bonté de Dieu ſous l'emblême de Cneph ou d'*Agatho-Démon*, donna par analogie ce dernier nom au fleuve qui étoit pour lui l'inſtrument de cette providence. C'eſt lui qui étoit adoré à Canope, ſelon Jablonski, qui a prouvé évidemment que ces ſimulacres, appelés autrefois *baucalia* & aujourd'hui *canopes*, n'étoient qu'un nouvel emblême de l'*Agatho-Démon-Fleuve*.

Les collections d'antiquités égyptiennes renferment quelques repréſentations du ſerpent *Agatho-Démon*, mais elles ſont en petit nombre. Cette rareté paroîtroit extraordinaire, ſi l'on faiſoit attention au reſpect que les Egyptiens avoient pour ce reptile; mais on peut l'attribuer à ſa forme, qui, paroiſſant odieuſe aux premiers Chrétiens, a dû le faire détruire avec empreſſement. C'eſt par le même principe qu'ils ont détruit ou mutilé les ſtatues de marbre noir & de pierre de la même couleur qui paroiſſoit affectée au démon. On voit cependant encore quelques bronzes qui repréſentent un ſerpent dreſſé ſur les dernières vertèbres de ſon corps & la tête élevée, avec des cornes: celles-ci ſoutiennent ſouvent un diſque, tel que celui dont Iſis eſt ſi ſouvent coëffée; & c'eſt ainſi qu'il paroît quelquefois ſur les médailles.

Sur les abraxas & ſur quelques médailles d'Hadrien, ce ſerpent porte la tête de Sérapis, qui remplace la ſienne: alluſion évidente au Sérapis du Nil, divinité de Canope, & ſecond emblême de ce fleuve, qui avoit été premièrement repréſenté par *Agatho-Démon*. La tête de l'*Agatho-Démon* eſt ſouvent rayonnante ſur les mêmes abraxas. Le comte de Caylus (*Rec. 4, pl. 17, n°. 2, & Rec. 6, pl. 10, n°. 1, 2.*) a fait deſſiner deux figures de ce ſerpent. La première eſt de ſerpentine verte, tachetée de noir, qui reſſemble à la peau des ſerpens, & que les Egyptiens ont d'ailleurs ſouvent employée. Cette première repréſentation portoit la tête de Sérapis, & la ſeconde, qui étoit de bronze, avoit ſur la tête un diſque ſoutenu par deux cornes. Le cabinet de Sainte-Geneviève en renferme deux, l'une de bronze, & l'autre, qui conſiſte en une ſimple tête de dragon, eſt de corail.

Les appendices qui paroiſſent ſur la tête des *Agatho-Démons*, les font reconnoître pour l'*anguis cerastes* de Linnée & d'Haſſelquiſt, & en françois ceraſte ou couleuvre cornue. On ſait que ces prétendues cornes ne ſont qu'un prolongement des paupières ſupérieures, & que cette couleuvre n'eſt point vénimeuſe.

AGATHYRNUS, fils d'Eole, dieu des vents, s'établit ſur les côtes de Sicile, où il fonda une ville de ſon nom.

AGATYRSE, fils d'Hercule & d'Echidna. *V.* ECHIDNA.

AGATHYRSES, ancien peuple de la Sarmatie d'Europe. Virgile les appelle *Picti-Agathyrſi*, & les commentateurs ont donné deux explications différentes de cette épithète. Les uns l'entendent des couleurs diverſes dont ils teignoient leurs habits; d'autres penſent qu'ils ſe peignoient le corps & les cheveux, pratique très-uſitée de nos jours chez les peuples ſauvages, & parmi ceux de la mer du Sud en particulier.

AGAVÉ, fille de Cadmus & d'Hermione, épouſa Echion, & fut mère du malheureux Penthée, mais une mère barbare, que la fureur pour le culte de Bacchus, tranſporta juſqu'au point d'animer les bacchantes à déchirer avec elle ſon propre fils. Cependant on rendit à cette mégère les honneurs divins, ſoit parce qu'elle avoit contribué avec ſes ſœurs à l'éducation de Bacchus, ſoit à cauſe de ſon prétendu zèle pour le culte de Bacchus. D'ailleurs, la fureur qui lui fit commettre ce crime, étoit une ſuite de la colère de Junon contre la maiſon de Cadmus. *V.* CADMUS, SEMELE, PENTHEE.

AGAVÉ, c'eſt auſſi le nom d'une des cinquante néréides.

AGDESTIS & AGDISTIS, génie d'une forme humaine, mais de l'un & de l'autre ſexe. On raconte, dit Pauſanias, (*Achaic. c. 7.*) que Jupiter en dormant eut un ſonge dont les ſuites produiſirent le génie à qui on donna le nom d'*Agdiſtis*. Les dieux craignant ce monſtre, le privèrent des parties qui le faiſoient homme, & de ces membres déchirés naquit un amandier qui portoit un très-beau fruit. La fille du fleuve Sangar, connue ſous le nom de Sangaride, cueillit ces belles amandes, & les mit dans ſon ſein; mais les amandes diſparurent d'abord, & la nymphe ſe trouva enceinte: elle accoucha du bel Atys qu'elle expoſa, & qui fut nourri par une chèvre. Il devint grand & d'une beauté ſans égale, en ſorte qu'*Agdiſtis* lui-même ſe paſſionna pour cet adoleſcent. Quand Atys eut atteint l'âge viril, on l'envoya à la cour du roi de Peſſinunte pour y épouſer ſa fille. On commençoit déjà les cérémonies du mariage, & l'on chantoit l'hymenée, lorſqu'*Agdiſtis* arriva. Ce mauvais génie fit nître ſur-le-champ un mouvement de fureur dans l'ame d'Atys, qui ſe mutila de lui-même. Le roi, tranſporté de rage, imita le malheureux Atys. *Agdiſtis* ſe repentit enſuite de cette action; & pour réparer en quelque ſorte le mal qu'il avoit fait à Atys, il obtint de Jupiter qu'aucun des membres de ce beau jeune homme, ne pourriroit & ne pourroit ſe flétrir. Pauſanias raconte cette fable ridicule comme une tradition établie chez les habitans de Peſſinunte. *V.* ATYS.

Digitized by Google

AGE. Pendant que les magiſtrats romains prenoient les auſpices ou qu'ils ſacrifioient, un crieur ou huiſſier répétoit le mot *age*, pour engager les ſpectateurs à redoubler d'attention.

Ce mot étoit encore employé dans les ſacrifices par le prêtre ou par celui qui offroit le ſacrifice, mais dans un ſens différent. Le victimaire étant prêt d'immoler la victime, leur diſoit *agon* pour *agone*, frapperai-je? & ils lui répondoient *age* ou *hoc age*, frappez. (*Ovid. faſt. 1.* 321.):

Qui calido ſtrictos tinfturus ſanguine cultros
Semper agone rogat, nec niſi juſſus agit.

AGE D'OR, AGE D'ARGENT, AGE D'AIRAIN, AGE DE FER. Ce ſont les quatre *âges* du monde qui ſuivirent la formation de l'or, ſuivant les poëtes. Il ont placé l'*âge* d'or ſous le règne de Saturne, pendant lequel on vit régner ſur la terre l'innocence & la juſtice: alors, diſent-ils, la terre, ſans avoir beſoin d'être cultivée, produiſoit d'elle-même tout ce qui eſt néceſſaire & utile à la vie; des fleuves de lait & de miel couloient de toutes parts. Dans le ſiècle d'argent, les hommes commencèrent à être moins heureux & moins juſtes. Dans l'*âge* d'airain, ils devinrent méchans; mais leur malice ne ſe déclara ouvertement que dans l'*âge* de fer. Cette allégorie nous apprend que les hommes dégénérèrent de leur première innocence, & ſe pervertirent par degrés. Mais elle ſe ſoutient mal dans les idées poétiques; car dès le ſiècle de Saturne, qui eſt l'*âge* d'or, on voit les guerres les plus ſanglantes & les crimes les plus affreux. Saturne détrône ſon père Uranus; il eſt lui-même détrôné par ſon fils Jupiter, & celui-ci eſt obligé de ſe défendre contre toute ſa famille.

On trouve ce ſyſtême expoſé plus au long dans l'ouvrage d'Héſiode, intitulé: *Opera & dies.* Le poete fait à ſon frère l'hiſtoire des ſiècles écoulés, & lui montre le malheur conſtamment attaché à l'injuſtice, pour l'en détourner.

AGE. Les Romains partageoient en trois *âges* tout le tems qui les avoit précédé. L'*âge* obſcur ou incertain, qu'ils étendoient juſqu'à Ogygès, roi de l'Attique, ſous lequel arriva le déluge de la Grèce; l'*âge* des fables ou des héros, juſqu'à la première olympiade, & l'*âge* de l'hiſtoire, qui commence à la fondation de Rome.

AGE *du monde.* Les chronologiſtes diviſent ordinairement le tems qui s'eſt écoulé, ſelon les écrivains ſacrés, depuis la création du monde juſqu'au Meſſie en ſept *âges*. Nous donnons ici un détail de ces *âges* ſuivant le texte grec, qui les renferme dans un eſpace de 6000 ans préfix, avec les preuves abrégées, d'après le ſyſtême de Boivin l'aîné. Ce ſavant académicien a travaillé pendant plus de cinquante ans, avec une application conſtante à éclaircir l'ancienne chronologie.

		an.
I. *Age.*	Depuis la création juſqu'au déluge, a duré.	2262
II. *Age.*	Depuis le déluge juſqu'aux langues.	738
III. *Age.*	Depuis les langues juſqu'à la vocation d'Abraham.	460
IV. *Age.*	De-là, juſqu'à l'entrée de Jacob en Egypte.	215
	De-là, juſqu'à la ſortie d'Egypte.	430
V. *Age.*	De-là, juſqu'à Saül.	774
VI. *Age.*	Depuis Saül juſqu'à Cyrus.	583
VII. *Age.*	Depuis Cyrus juſqu'à l'ère vulgaire des Chrétiens.	538
	TOTAL.	6000

Premier âge, 2262 ans.

Depuis la création d'Adam juſqu'à la naiſſance de Seth, (*Bible grecque, Geneſe, chap. v, verſ. 3; Cedrenus, pag. 6*). 230
De-là à la naiſſance d'Enos, (*Gen. v. 6*). 205
De-là à la naiſſance de Cainan I, (*Gen. v. 9*). 190
De-là à la naiſſance de Malaleel, (*Gen. v. 12*). 170
De-là à la naiſſance de Jared, (*Gen. v. 15.*) 165
De-là à la naiſſance d'Enoch, (*Gen. v. 18*). 162
De-là à la naiſſance de Mathuſala, (*Gen. v. 21*). 165
De-là à la naiſſance de Lamech, (*Gen. vulg. v. 25*). 187
De-là à la naiſſance de Noé, (*Gen. v. 28*). 188
De-là au déluge inclufivement, (*Gen. VII, 6. 11*). 600
TOTAL ſuivant la bonne leçon des Septante. 2262

Ces 2262 ans ſont atteſtés par Jule Africain, dans *Syncelle, pag.* 20, 53, 83; par S. Epiphane, aux *Héréſies, pag.* 5; par S. Auguſtin, *Cité de Dieu, liv. XV, chap.* 13 & 20, & ſur la *Genèſe, q.* 2. Suivant cinq exemplaires; ſavoir, trois grecs, un latin & un ſyriaque; par le Paſchalion ou Chronique d'Alexandrie, par Gotfroi de Viterbe, par Honoré d'Autun, par tous les Recueils des diverſes leçons ſur les Septante.

Nota. Les 167 ans de Mathuſala, pour la naiſſance de Lamech, au lieu de 187, ſont une faute de copiſte dans les Bibles grecques ordinaires. Cette faute ne ſe trouve point dans les éditions grecques de Bale & de Strasbourg: d'ailleurs, elle eſt corrigée par l'Hébreu, par la Vulgate & par Joſeph. Suivant cette mauvaiſe leçon, le déluge ſeroit arrivé l'an du monde 2242. Ainſi, Mathuſala, qui a vécu, ſelon toutes les Bibles & Joſeph, 969 ans, ſeroit mort 14 ans après le

Digitized by Google

déluge ; au lieu que, suivant la bonne leçon ; il est mort 6 ans avant le déluge. S. Augustin, *Cité de Dieu, xv. 13. à la fin.*

Second âge, 738 ans.

	ans.
Depuis le déluge exclusivement, jusqu'à la naissance d'Aphraxad.	12
(*Joseph, t. 7.*), non 2 ans; Aphraxad est le troisième fils de Sem.	
De-là à la naissance de Cainan II, *Geniſe. grecque xi. 12*).	135
De-là à la naissance de Salé, (*Gen. gr. xi. 13*).	130
De-là à la naissance d'Heber, (*Gen. gr. xi. 14*).	130
De-là à la naissance de Phaleg, (*Gen. gr. xi. 16*).	134
De-là à la naissance de Reü, (*Gen. gr. xi. 18*).	130
De-là à la confusion des langues, qui eſt l'an du monde 3000, ſelon tous les anciens.	67
TOTAL. . .	738

Troiſième âge, 460 ans.

De-là à la naiſſance de Sarug, (*Gen. gr. xi. 20*) l'an 132 de Reü.	65
De-là à la naiſſance de Nachor, (*Gen. gr. xi. 22.*	130
De-là à la naiſſance de Tharé, (*Joſeph t. 7*).	120
Les Bibles diſent 28, 29, 79, 1793 mais ces nombres ne ſont point cadrer Abraham avec Amraphel, (*Gen. xiv. 1*).	
De-là à la naiſſance d'Abraham, (*Gen. xi. 26. Joſeph t. 7*).	70
De-là à la vocation d'Abraham, (*Gen. xii. 4*).	75
TOTAL. . .	460

Nota. Abraham fut appelé l'an de la mort de Tharé. Tharé n'a donc vécu que 145 ans, comme le porte le *Texte ſamaritain*, qui eſt l'hébreu moſaïque. Ainſi, les 205 ans des autres textes ſont une faute de copiſte, qui met la Bible en contradiction. Car Abraham, né l'an 70 de Tharé, auroit eu 135 ans à la mort de ſon père, & non pas 75, comme le diſent tous les textes.

Quatrième âge, 645 ans.

Depuis la vocation d'Abraham juſqu'à la naiſſance d'Iſaac, (*Gen. xxi. 5. 17*). . .	25
De-là à la naiſſance de Jacob, (*Gen. xxv. 24. 26*).	60
De-là au voyage de Jacob en Méſopotamie, (*Gen. xxxi. 38. 41*).	71
De-là à ſon retour en Canaan, (*Gen. xxx. 25. & xxxi. 38. 41. . . . . .*)	20
De-là à ſon entrée en Egypte, à l'âge de 130 ans, (*Gen. xlv. 6. 11. & xlvii. 7. 9.*)	ans. 39
TOTAL. . .	215

Séjour en Egypte, 340 ans; Exod. xii. 40. Judith, v. 9. Paſteurs à Geſſen.

Jacob Iſrael à Geſſen en Egypte, (*Gen. xxvii. 28*).	17
Joſeph Pſontomphanec, âgé de 56 ans, règne à Geſſen.	54
TOTAL. . .	71

Les deſcendans de Joſeph.

	ans.	mois.
Hicſos ou rois paſteurs, ſelon Manethon dans Joſeph, (*Apologie t. 5*).		
Ephaim ou Salatis. . . .	19	
Beria ou Béon.	44	
Rapha ou Apachnas. . . .	36	7
Reſeph ou Apophis. . . .	61	
Thalé ou Janias.	50	1
Thaan ou Aſſis.	49	2
TOTAL. . .	259	10

Haſcos ou captifs paſteurs.

Laadan.	40	
Ammiud.	40	
Eliſama juſqu'à la 80e année de Moyſe, quand il ſortit d'Egypte.	19	2
TOTAL. . .	99	2

Voyez *Gen. xv. 13.* { 215 ans. 71 ; 259 ans. 10 mois. 99 2

TOTAL 645 ans pour les quatre parties du quatrième *âge*.

Cinquième âge, 774 ans.

Depuis l'an 80 de Moyſe juſqu'à ſa mort ou à Joſué.	40
Joſué.	47
Ariſtocratie des vieillards, puis anarchie.	
I. Idolatrie.	18
I. Servitude, (*Jug. iii. 8. 10*). . .	8
Othoniel, (*Jug. iii. 11*).	40
II. Idolatrie & anarchie.	30
II. Servitude, (*Jug. iii. 14.*) ſous Eglon	
Moabite.	18
Aod, (*Jug. iii. 30*).	80
III. Servitude, (*Jug. iv. 3.*) ſous Jabin	
Cananéen.	20
Debora & Barac, (*Jug. v. 32*). . .	40
A. du M. av. N. S. 4418.	Ere antique par les 1582. marbres de Paros.

Digitized by Google

	ans.
IV. Servitude, (*Jug. VI.* 1.) sous les Madianites, Amalécites, Ismaélites. . .	7
Gédéon Jérobaal, *Jug. VI.* 8, 11, 21, 25, 32, & VII. 28).	40
Abimélech Tiran, (*Jug. IX.* 22). . .	3
Thola, (*Jug. X.* 2.	23
Badan, (*1. Rois XII.* 2, & Clem. Alex. *p.* 338).	14
Boleas, (Cl. Alex. *p.* 338). . . .	23
Jair, (*Jug. X.* 3).	22
V. Servitude, (*Jug. X.* 8). sous les Ammonites.	18
Jephthé, (*Jug. XII.* 7).	6
Abesan, (*Jug. XII.* 9).	7
Ebrom, (Clem. Alex. *p.* 324). . .	40
Ahialon, (*Jug. XII.* 11).	10
Abdon, (*Jug. XII.* 14).	8
VI. Servitude (*Jug. XIII.* 1.) sous les Philistins.	40
Samson, (*Jug. XV.* 20, & *XVI.* 31). .	20
Anarchie sous les pontifes, (S. Théophile d'Antioche, *liv. III, p.* 134. Jule l'Africain, dans *Syncelle, p.* 174 & 176; *tradition hébraïque, dans Ledren, p.* 69 *ou* 84, *l'an du monde* 4725, *l'an avant N. S.* 1275. *Les Argonautes.*	40
Samera, Semei, Semegar, Simmichar, Samané, S. Théoph. d'Ant. *l. III. p.* 13.	1
Anarchie, sous Joseph, pontife, Eléazaride, (Joseph *VIII.* 1. Jule Africain, dans *Syncelle, p.* 174. Jule Hilarion, *Cedren*). .	30
Heli I, souverain pontife. Ithamaride est Juge, (*1. Rois IV.* 18. *Cedr. p.* 49). .	40
L'an du monde 4791. *Avant N. S.* 1209. *Sac de Troye.*	
VII. Servitude sous les Philistins, Achitob étant souverain pontife.	21
Samuel, juge & prophète.	40
TOTAL. .	774

Sixième âge, sous les rois, 583 ans.

Sous Saül, (*Act. XIII.* 21). . . .	40
David, (*II Rois, III.* 4).	40
Du commencement du règne de Salomon, à la fondation du temple. . . .	3
De-là à la destruction du temple, suivant le détail du règne de Juda. . . .	330
Captivité en Babylonie, *Jérem. XXV.* 12, & *XXIX.* 10, & *Daniel. IX.* 2). . . .	70
TOTAL. .	583

Septième âge, 538 ans, suivant le Canon Mathématique.

Depuis Cyrus à Babylone, jusqu'à Alexandre-le-Grand à Babylone.	206
De-là jusqu'à Ptolomée, fils de Lagus:	27
De-là à Auguste.	275

	ans.
De-là à notre ère vulgaire, l'an de Rome 754.	30
TOTAL. .	538

(Suppl. au Dict. Encyc.).

Les chronologistes qui placent la naissance de J. C. quatre mille ans après la création du monde, ne divisent cet intervalle qu'en six *âges*.

I. *Age.* De la création au déluge. . .	1656
II. *Age.* Du déluge à la vocation d'Abraham.	426
III. *Age.* Depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte.	430
IV. *Age.* Depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la fondation du temple.	480
V. *Age.* Depuis la fondation du temple jusqu'à Cyrus.	476
VI. *Age.* Depuis Cyrus jusqu'à J. C. .	532
TOTAL. .	4000

D'autres historiens comptent de la création à la prise de Troye, 2830 ans; & à la fondation de Rome, 3250; de Carthage vaincue par Scipion à J. C., 200; de J. C. à Constantin, 312; & au rétablissement de l'empire d'Occident, 808.

AGE. Celui qui adoptoit, devoit avoir à Rome dix-huit ans plus que celui qui étoit adopté.

L'*âge* nécessaire pour se marier, étoit chez les Romains de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles. Celles-ci pouvoient cependant être épousées & conduites dans la maison d'un mari avant cet *âge*, mais elles n'acquéroient qu'à douze ans les privilèges & les honneurs des mères de famille.

Il falloit avoir vingt-sept ans pour posséder les deux édiles. Les savans ont beaucoup varié sur cette date qui les partage, mais le sentiment que nous embrassons paroît le plus vraisemblable.

L'*âge* consulaire étoit de quarante-trois ans. De grands services rendus à l'état ont cependant fait décerner le consulat à Corvinus, âgé de vingt-trois ans; à Scipion Emilien, âgé de trente-six, & au grand Pompée, âgé de trente-six. On fait encore que C. Marius le jeune, & Auguste, se firent décerner cet honneur par violence avant l'*âge* de vingt ans.

La loi *servilia glaucia* avoit fixé à trente ans l'*âge* auquel on pouvoit occuper des charges de judicature, & à soixante celui au-dessus duquel on étoit déclaré incapable de les solliciter. Auguste rappela ce terme de trente ans, que d'autres loix avoient reculé à trente-cinq.

L'*âge* requis pour porter les armes hors de son pays, étoit à Athènes de vingt ans, & de trente à Lacédémone. Quarante ans accomplis dispensoient un athénien de porter les armes, hors un péril éminent. Les Romains étoient soumis à la conscription militaire dès l'*âge* de dix-sept ans; à quarante-cinq ils en étoient exempts.

Digitized by Google

La préture n'étoit accordée qu'à des citoyens âgés de quarante ans, selon les écrivains qui prennent pour baſe de ce calcul le conſulat; car cette dignité étoit poſſédée deux ans après la préture. Mais on voit que M. Brutus étoit préteur avec Caſſius deux ans avant ſa mort, c'eſt-à-dire, à l'*âge* de trente-cinq ans; & Dion (*lii. p.* 477.) fixe cet *âge* à trente ans. Il paroit donc plus ſage de s'en rapporter au témoignage précis de cet hiſtorien.

Pour être queſteur ou tribun du peuple, il falloit être âgé de vingt-ſept ans; car on ne pouvoit exercer aucune charge dans Rome qu'après avoir fait dix campagnes, & l'on n'étoit inſcrit ſur l'état militaire qu'à dix-ſept ans.

Quant à l'*âge* requis pour être SÉNATEUR ou VIGINTI-VIR, on le trouvera à ces articles.

AGELAROU. Sur la moſaïque du temple de la Fortune à Paleſtrine, on voit un quadrupède avec cette inſcription, *Agélarou*. Des Ethiopiens vont l'attaquer; les uns portent des boucliers, les autres des flèches. C'eſt le ſeul endroit où on liſe ce nom. Ce quadrupède a beaucoup de reſſemblance avec le ſinge d'Angole.

AGELASTE, pierre célèbre dans l'Attique, qui étoit placée auprès du puits nommé *Callichore*, & ſur laquelle ſe repoſa Cérès, fatiguée de chercher ſa fille, C'eſt là, ſelon Pauſanias (*Attic.*), où ont commencé les fêtes éleuſines. *Agélaſte* veut dire *triſte*, ou pierre de triſteſſe.

AGÉLAUS, fils d'Hercule & d'Omphale. C'eſt de lui que l'on fait deſcendre Créſus.

AGÉMA. On appeloit de ce nom, chez les Macédoniens, une troupe d'élite, qu'Arrian (III, *p.* 156.) nomme la *troupe royale*, parce qu'elle environnoit ordinairement le roi dans les combats. Ce furent ſans doute les premiers eſſais de la phalange macédonienne, qui devint l'émule de la légion des Romains. Tite-Live compare en effet l'*Agema* à cette même légion (XLII. 51.): *Delecta deinde & viribus, & robore ætatis ex omni certatorum numero duo erant agemata; hanc ipſa legionem vocant.* L'*Agema* étoit ſouvent compoſé de cavaliers; il étoit formé de mille maîtres dans l'armée d'Antiochus (*liv.* 37, 40). Dans celle de Peuceſte & d'Antigène, leur nombre n'excédoit pas trois cens; & dans celle d'Eumène, il n'étoit que de cent-cinquante.

AGÉNOR, père de Cadmus, étoit fils de Neptune & de Lybie. Le dieu eut de cette Lybie deux fils, Bélus & Agénor. Agénor, qui régna en Phénicie, épouſa Théléphaſſa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phœnix & Cilix, & une fille, nommée Europe. Jupiter ayant enlevé celle-ci, Agénor envoya ſes trois fils la chercher, avec défenſe de reparoître à ſa cour ſans y ramener leur ſœur. Aucun des trois ne l'ayant trouvée, ils s'exilèrent, & s'établirent en différens pays. *Voyez* CADMUS, EUROPE.

AGENORIA, déeſſe que les Romains invoquoient pour avoir du courage. C'étoit auſſi la déeſſe de l'induſtrie, d'où elle étoit appelée *Strenua*. On lui oppoſoit *Vacuna*, ou la déeſſe de la pareſſe. *V.* VACUNA, MURCEA. Son nom étoit dérivé d'*ἀγήνωρ*, *ſtrenus*.

AGENTES *in rebus imperatorum*. On donnoit ce nom, ſous les empereurs romains, à des officiers dont les fonctions répondoient en partie à celles des *inſpecteurs des poſtes*, & en partie à celles des *couriers de cabinet*.

Ils portoient les lettres, & faiſoient les meſſages des empereurs. On voit dans le Code Théodoſien (*decurſu publico*), que les *agentes* veilloient ſur les chemins de l'empire, à ce que tout ſe paſſât dans le bon ordre, Ils examinoient les brevets que les empereurs accordoient à différentes perſonnes, pour leur faire donner des voitures aux dépens du fiſc. Ils écoutoient les plaintes de ceux qui les portoient, & en faiſoient exécuter le contenu par les fermiers des revenus publics. De même auſſi ils liſoient ces brevets avec attention; ils examinoient s'ils n'étoient pas contrefaits, ſi l'on n'exigeoit pas au-delà de leur teneur.

Leur fonction la plus agréable aux empereurs, oit, d'examiner dans les provinces s'il ſe formoit quelque conſpiration, s'il y avoit quelque ſédition, & d'en avertir le prince. Ils ſuccédèrent, dans cette inſpection, aux FRUMENTARII, que Dioclétien ſupprima, à cauſe des abominations qu'ils fabriquoient contre les citoyens des provinces reculées. (*Aurel. Vict. de Cæſar. c.* 39. *n.* 44.)

Les empereurs les chargeoient quelquefois de licentier des armées, ou de les faire changer de poſition. Ces commiſſions expoſoient ſouvent leur vie, quand ils étoient envoyés à des ſoldats révoltés; c'eſt pourquoi on les récompenſoit par les premières charges d'*agentes, principes agentes in rebus*. Ces places étoient très-conſidérées, & elles conduiſoient aux premières dignités de l'empire.

AGERONIA. *V.* ANGÉRONE.

AGESILAUS, ſurnom de Pluton, qui veut dire, *celui qui entraîne tous les mortels dans ſon empire*: παρὰ τὸ ἄγειν τοὺς λαούς.

AGESSUS, dans la Thrace.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

AGÉTORIES, fête dont il eſt fait mention dans Héſychius, qui ne dit rien de la divinité en l'honneur de laquelle on l'avoit inſtituée. C'étoit vraiſemblablement en l'honneur d'Apollon, & peut-être étoit-ce la même fête que célébroient les Lacédémoniens, ſous le nom de Καρνεῖα; puiſque Héſychius aſſure que cette dernière portoit auſſi le nom d'Ἀγητόρια. Athénée (*Deipnoſophiſt. l.* 4.) & Euſtathe (*ad Iliad. cr.*) nous apprennent que cette fête fut ainſi nommée, parce qu'on imitoit en ce jour la manière de vivre des ſoldats: στρατιωτικὴν ἀγωγήν. On pourroit croire encore que Vénus étoit honorée dans cette fête; car les grammairiens

Digitized by Google

grammairiens disent que le prêtre de cette divinité portoit dans l'isle de Chypre le nom d'*ayyer.*

Ἄγγελοι, étoient les messagers, ou tous ceux qui apportoient quelques nouvelles. Ἐξάγγελοι étoient, dans les tragédies, les acteurs chargés des récits, ou d'apprendre aux autres personnages les faits qui se passoient derrière la scène. Eschyle fut le premier qui trouva cet ingénieux moyen d'instruire les spectateurs sans enfanglanter la scène.

AGGER, *Χῶμα.* Les Grecs & les Romains ont donné ces noms à une espèce de redoute ou parapet, que les assiegeans construisoient, pour s'approcher & pour battre les murs de la ville assiegée. Cette redoute servoit à protéger les sappeurs, & à porter les tours de bois que l'on rouloit vers la ville.

Les assiégeans commençoient l'*agger* à une courte distance de la ville, & l'augmentant successivement, ils s'en approchoient au point de combattre pied-à-pied avec les assiégés qui défendoient les murailles. On construisoit l'*agger* avec de la terre, des bois, des fascines & des pierres. Les branches des arbres servoient à lier ces différens matériaux, & les troncs affermissoient les côtés. Lucain, III, 394, décrit la construction d'un *agger*.

— Tunc omnia latè
Procumbunt nemora, & spoliantur robore silva.
Ut, cum terra levis mediam virgultaque molem
Suspendant, struëta laterum compage ligatum
Ardet humum, pressus ne cedat turribus agger.

Les troncs d'arbres qui formoient les côtés de l'*agger*, étoient croisés les uns sur les autres, ce qui les faisoit ressembler à des étoiles rayonnantes. De là vient que Lucain, *ibid.* 455, & Silius Italicus XIII. 109, les appellent *stellatos axes.*

— Stellatis axibus agger
Erigitur.
. . . . . .
Hic latera intextus stellatis axibus agger.

Le front de l'*agger*, que l'on poussoit par les travaux de chaque jour jusqu'aux fossés de la ville assiégée, & que l'on élevoit à la hauteur de ses murailles, afin de combattre pied-à-pied, n'étoit point revêtu. Il amortissoit les coups que lui portoient les machines des ennemis. Le derrière, ou la partie qui faisoit face aux assiégeans, étoit formé en talus, pour faciliter la montée aux soldats & aux tours, auxquelles il servoit de base.

On donna, par la suite, à l'*agger* le nom d'*aggestum*, qui exprimoit très-bien la manière dont il étoit fabriqué.

Les assiégés avoient plusieurs manières de détruire ce redoutable parapet. Tantôt ils creusoient des mines au-dessous, & le faisoient enfoncer dans le terre; tantôt ils y mettoient le feu avec des torches & des matières combustibles, qu'ils portoient dans les sorties, ou avec des traits enflammés, qu'ils lançoient de dessus les murailles. Lucain a fait une belle description des ravages de la flamme & de l'incendie d'un *agger* (III, 501.)

Telum flamma fuit, rapiensque incendia ventus
Per romana ruit celeri mumimina cursu.
Nec, quamvis viridi fulseret robore, lentas
Ignis agit vires: tada sed raptus ab omni
Consequitur nigri spatiosa volumina fumi:
Nec solùm sylvas, sed saxa ingentia solvit,
Et cruda putri fluxerunt pulvere cautes;
Procubuit, majorque jacens apparuit agger.

Quelquefois les assiégés opposoient à l'*agger* des assiégeans un semblable *agger*, qu'ils construisoient sur le haut de leurs remparts, avec des fascines & des sacs, ou corbeilles remplies de terre, que nous appelons gabions. C'est ainsi que les habitans de Gaza se défendirent contre Alexandre (*Curt.* IV, 6, 21.) *Alexander aggerem, quo mœnium altitudinem æquaret, exstruxit. Oppidani, ad priſtinum murorum fastigium, novum exstruxere munimentum.*

AGGER *Tarquinii.* On appeloit de ce nom un rempart que Tarquin le Superbe avoit fait élever à l'orient de Rome, pour la défendre des incursions des Latins & des autres peuples ses ennemis. Les restes de cet ouvrage se voient encore un peu au-delà des Thermes de Diocletien, jusqu'à l'arc de Gallien. *Plin.* III. 5. *Claudius urbs ab oriente aggere Tarquinii Superbi, inter prima opere mirabili: namque cum muris æquavit, qua maximè patebat aditu planè, cætera muritis erant præcelsis muris, aut abruptis montibus.* Tarquin voyant que Rome étoit défendue par ses montagnes & ses murs de tous les côtés, excepté l'orient, fit élever un terrein au niveau des murailles voisines, & bâtir au-dessus des murs & des tours très-élevées. Ce rempart étoit long de 875 pas, depuis la porte Colline jusqu'à celle des Esquilies; aujourd'hui, depuis la porte Pie jusqu'à celle de S. Laurent.

Cet *agger* avoit été commencé par Tullius; mais Tarquin le Superbe le construisit de nouveau, & lui donna cet air de grandeur qu'il imprima à tous les ouvrages, & à la grande cloaque en particulier: *Opere*, dit Pline, *inter prima mirabili.* C'étoit du haut de ce rempart que l'on précipitoit les criminels. *Juven sat.* VI. 288.)

Plebeium in cireo positum, & in aggere fatum.

Et Suétone (*in cal. c.* 27, *n.* 3.): *Alterum pueris traxitati verberatum, insulatumque, qui votum reposcentes per vicos agerent, quoad præcipitaretur ex aggere.*

AGGLESTON, *pierre sacrée* ou *idole de pierre*; monument singulier de la superstition des anciens Bretons. Cette pierre énorme est dans l'isle, ou plutôt dans la presqu'isle de Purbeck, en la province de Dorcester en Angleterre, & sur une élévation ou une espèce de dune d'un sable rouge. Sa forme est celle

d'une tour renverſé ; ſa circonférence eſt, par le bas, de ſoixante pieds, de quatre-vingt au milieu, & de quatre-vingt-dix à la plate-forme ſupérieure. La plus grande largeur de l'*aggeſtion* eſt en haut de trente-ſix pieds ſur dix-huit, & en bas de dix-huit ſur quatorze. Il y a trois cavités à la ſurface ſupérieure.

AGIDIES. On donnoit ce nom aux prêtres de Cybèle. Il ſignifioit des joueurs de gobelets, des faiſeurs de tours. *V.* GALLES & ARCHIGALLES.

AGITARE currus, conduire des chars. De-là vint le nom ſuivant *agitator*.

AGITATOR. V. COCHER.

AGLAE, AGLAIA ou AGLAIS, nom de la plus jeune des trois graces, qui épouſa Vulcain. *V.* GRACES. C'étoit auſſi le nom de la mère de Mélampus. *V.* MELAMPUS.

AGLAOPHEME, une des ſyrènes. *V.* SYRÈNES.

AGLATIA, fruit inconnu, dont les Egyptiens faiſoient la récolte dans le mois de février, & qui ſervoit à déſigner ce mois dans l'écriture hiéroglyphique.

AGLATONICE. *V.* AGANIÆ.

AGLAURE ou AGRAULE, étoit fille de Cécrops, roi & fondateur d'Athènes. Elle avoit deux ſœurs, Herſé & Pandroſe. Minerve avoit caché Erichthonius, après ſa naiſſance, dans une corbeille qu'elle donna à garder à ces trois princeſſes, avec défenſe d'ouvrir la corbeille, & de chercher à connoître ce qu'elle renfermoit. Herſé & Pandroſe ſuivirent exactement les ordres de Minerve ; mais *Aglaure* ne put contenir ſa curioſité, elle ſe moqua du ſcrupule de ſes ſœurs, ouvrit la corbeille, & trouva l'enfant qui avoit les pieds en forme de ſerpens. Minerve, pour ſe venger de ſon indiſcrétion, alla trouver l'Envie, qui rendit *Aglaure* jalouſe de Herſé, ſa ſœur, dont Mercure étoit amoureux.

Un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer chez ſa maîtreſſe, il la frappa de ſon caducée & la changea en rocher.

Aglaure fut cependant honorée après ſa mort dans un temple à Salamine, où l'on ſacrifioit tous les ans une victime humaine. On conduiſoit cette infortunée victime dans le temple, & après lui avoir fait faire trois fois le tour de l'autel, le prêtre la perçoit avec une lance, & la faiſoit porter à l'inſtant ſur un bûcher. Dephilus, roi de Chypre, abolit, du tems de Seleucus, cet horrible ſacrifice, & le changea en celui d'un bœuf. *V.* ERICHTHONIUS, HERSÉ, PANDROSE.

AGLAUS. Gigès, roi de Lydie, ou Créſus, ſuivant Pauſanias, fier de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, oſa conſulter l'oracle d'Apollon pour apprendre s'il y avoit un mortel plus heureux que lui. Le dieu répondit qu'il préféroit à la félicité tromeuſe des rois, l'heureuſe médiocrité dont jouiſſoit *Aglaüs* ſous un toit ruſtique. Ce fortuné mortel étoit un berger d'Arcadie : content du petit héritage que ſes pères lui avoient laiſſé, il le cultivoit de ſes mains, & y vivoit heureux.

AGLIBOLUS, dieu des Palmyréniens, ſous le nom duquel ils adoroient le ſoleil. Ils le repréſentoient ſous la figure d'un jeune homme, vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, en ſorte qu'elle ne deſcendoit que juſqu'au-deſſus du genou. Il portoit une eſpèce de manteau, & tenoit de la main gauche un petit bâton fait en forme de rouleau. Héſichius dit que la figure de ce dieu étoit une groſſe pierre, ronde par le bas, & qui ſe terminoit en pointe ; ce qui déſignoit le ſoleil, parce qu'il eſt rond, & que le feu ſe termine toujours en pointe. Il eſt encore repréſenté, ſelon quelques-uns, ſous la forme d'un homme, ayant les cheveux friſés & un croiſſant ſur l'épaule, des cothurnes aux pieds, & un javelot en main ; mais on y reconnoit plutôt *malachbelus* ou la lune. On dit que c'eſt du nom de ce dieu, que l'empereur Elagabale avoit pris le ſien. *V.* MALACHBELUS.

Entre les monumens qu'Aurélien, après avoir vaincu Zénobie, fit tranſporter de Palmyre à Rome, on doit remarquer l'autel dédié aux dieux tutélaires du lieu, *Aglibolus* & *Malachbelus*, & orné de deux inſcriptions, l'une en grec & l'autre en palmyrénien. Le P. Auguſtin Giorgi a donné en 1782, une ſavante diſſertation ſur ce ſujet ; il interprète ainſi en latin la première inſcription, rapportée dans Gruter, pag. 81 : *Aglibolo, & Malachbelo patriis diis etiam (HOC) ſignum conſecutum ex argento de reditibus ſuis poſuit cum omni ornatu nobilis Palmyrenus filius Antiochi ad ſalutem ſuam propriam (& CONJUGIS) una ſecum viventis, & filiorum ſuorum in menſe ſchevat anno X.M. & PH.* Quant à la ſeconde inſcription, rapportée au même endroit, voici l'interprétation latine que le même P. Giorgi lui donne : *Ara ſacra Malachbelo cauſſa ſolvendi voti. Magi Antiſtites cohortium Calbienſium, & Palmyrenorum celebrarunt lubentiſſime ſolemnia conſecrationis.* Muſée du capitole, tom. IV.

AGMEN. V. ARMÉE.

AGNOMEN. Les Romains exprimoient par ce mot un des noms qu'ils portoient ; mais quel étoit ce nom ?... Les ſavans ſont partagés à ce ſujet. Le plus grand nombre a fixé le quatrième nom, ſur-tout quand il renfermoit un éloge. *L. Cornelius Scipion l'Aſiatique. Lucius* eſt le prénom, *Cornelius* le nom, *Scipion* eſt le ſurnom, & l'*Aſiatique* eſt, ſelon eux, l'*Agnomen*.

Ce ſyſtême eſt renverſé par une multitude de paſſages d'auteurs romains, qui appellent le quatrième nom *cognomen* ou ſurnom, & non *agnomen*. Tite-Live (*l.* XXVII. 58.) dit que L. Cornelius Scipion qui combattit Antiochus, ſur aſſimilé à ſon frère par le ſurnom *(cognomine)* d'Aſiatique. Cicéron ſe ſert auſſi du mot *cognomen* pour exprimer ce même ſurnom ; (*pro Mur. c.* 14.) il eſt même appelé *cognomen* dans Valère-Maxime (III. 5. 1).

Digitized by Google

Non-seulement le quatrième nom des Romains eſt appelé *cognomen*, mais encore le cinquième, & le ſixième lui-même. *(Liv. epit. LV.)*. *P. Cornelio Scipione Naſica, cui cognomen ſerapio fuit, ab irridente Curiatio tribuno plebis impoſitum....* Sextus Ruffus, parlant de l'empereur Septime-Sévère, renvarſe cette explication du mot *agnomen*. *Severus natione Afer, acerrimus imperator, Parthos ſtrenuiſſimè vicit, Adiabenicos delevit, Arabes obtrivit. Huic cognomina ex victoriis attributa fuerunt : nam Adiabenicus, Parthicus & Arabicus cognominatus eſt.* Il ne faut donc plus affecter au quatrième nom le mot *agnomen*, ou l'on ſeroit obligé de le confondre avec le mot *cognomen*. Mais Cicéron (*de Invent. Rhetor. II. 9.*) s'oppoſe formellement à cette confuſion : *Nomen cùm dicimus, cognomen quoque & agnomen intelligatur oportet.*

Robortello a dit que l'*agnomen* étoit abſolument la même choſe que le nom de famille (*nomen gentilitium*). Cette opinion eſt contraire à la vérité, puiſque l'*agnomen* eſt relatif aux *agnats*, & que ceux-ci ſont les deſcendans mâles du même père, diſtingués par les ſurnoms ou *agnomina*.

On a propoſé une troiſième explication, qui paroît la ſeule véritable. L'*agnomen* étoit à-peu-près le même nom que le ſurnom, *cognomen*. Mais ce dernier n'étoit appelé *agnomen*, qu'en parlant de l'adoption. C'étoit le nom que retenoit celui qui étoit adopté ; car on fait que celui-ci quittoit tous ſes noms, excepté un ſeul, pour prendre ceux de ſon père par adoption. *P. Cornelius Scipion* ayant été adopté par *Q. Cæcilius Metellus*, quitta ſon prénom Publius, ſon nom de famille Cornelius ; il ne retint que le ſurnom *Scipion*, qu'il mit à la ſuite des noms de ſon père adoptif, & il s'appela *Q. Cæcilius Metellus Scipion*. Le ſurnom *Scipion* eſt dans ce cas le véritable *agnomen*, parce qu'il eſt queſtion d'adoption. *L. Calpurnius Piſon*, adopté par *M. Pupius*, ne retint de même que ſon *agnomen Piſon*, & s'appela *M. Pupius Piſon*.

Celui qui étoit adopté devenoit frère, ou plus exactement *agnat* des enfans de ſon père par adoption ; c'eſt pourquoi ſon ſurnom devenoit par analogie un *agnomen*. Cet *agnomen* ſervoit par la ſuite à diſtinguer les différentes branches de cette famille, dont les membres portoient tous le même *nomen* ou nom de famille qu'ils avoient reçu du père commun.

AGNUS CASTUS, *vitex agnus caſtus*. Les Grecs donnoient à cet arbriſſeau le nom d'ἄγνος, qui ſignifie chaſte, parce que les athéniennes couchoient ſur ſes feuilles pendant les ſacrifices de Cérès. Elles croyoient que les propriétés attribuées par les anciens médecins à l'*agnus caſtus*, devoient les préſerver des illuſions qui auroient pu nuire à la pureté exigée pour les myſtères.

Toutes les parties de l'*agnus caſtus* exhalent une odeur de camphre, qui a ſans doute donné l'idée de la propriété qu'on lui attribuoit d'entretenir la chaſteté ; car les anciens regardoient le camphre comme poſſédant éminemment cette propriété.

AGOGÉ, une des ſubdiviſions de l'ancienne mélopée, qui donne les règles de la marche du chant par degrés, alternativement conjoints ou diſjoints, ſoit en montant, ſoit en deſcendant.

Martianus Capella donne, après Ariſtide Quintilien, au mot *agoge*, un autre ſens que j'expoſerai au mot TIRADE. *(J. J. Rouſſeau)*.

AGON. Les Romains prirent des Grecs le mot ἀγών, comme ils prirent de ce même peuple le goût & la fureur pour les jeux & les combats du cirque, exprimés par *agon*. Dioclétien voulut même imiter les Grecs dans leur ſupputation des années, qui ſe faiſoit par les jeux olympiques. Il établit l'*agon capitolin*, qui ſe célébroit de même tous les quatre ans, & par lequel il ordonna de compter les années, comme les Grecs comptoient par olympiades ; mais cela ne dura pas. C'eſt dans ce dernier ſens ſeulement qu'on pourroit uſer du mot *agon*, ſi l'on vouloit écrire l'hiſtoire de Dioclétien par *agons*, comme celle de ſes prédéceſſeurs eſt écrite par luſtres.

AGON. On appeloit quelquefois de ce nom l'emplacement ſur les bords du Tybre, qui fut depuis le cirque de Flaminius ; & ce nom lui venoit de ce qu'il ſervoit aux courſes de chars.

AGONALES, fêtes inſtituées par Numa en l'honneur de James ; elles ſe célébroient trois fois l'année ; le 9 janvier, le 21 mai & le 11 décembre. Ces fêtes furent ainſi nommées à cauſe des combats qui les accompagnoient. *Agon* en grec ſignifie combat. Ovide, dans les faſtes, y donne une autre origine : il dit que le mot *agon* eſt latin, pour *agon-ne* ou *agom-ne*, *ferat-je*, parce que le ſacrificateur, prêt à frapper la victime, qui étoit un bélier, croit aux aſſiſtans, *agon*, comme pour demander leur conſentement. On appelle auſſi ces fêtes *agonies*.

AGONAUX, ſurnom des prêtres ſaliens. Il y avoit douze ſaliens *agonaux*, appelés auſſi *palatins* ou *quirinaux*.

AGONIENS, c'étoient les dieux qu'on invoquoit lorſque l'on entreprenoit quelque choſe d'important : du verbe *ago*.

AGONIOS, nom donné à Mercure, parce qu'il préſidoit aux jeux agonaux, dont on le croyoit inventeur.

AGONISTARQUE. C'étoit un des officiers qui préſidoient aux exercices des gymnaſes. Il n'inſpectoit que les combats des athlètes. On le diſtinguoit du gymnaſiarque & du xyſtarque, qui occupoient la première & la ſeconde place dans

Digitized by Google

les gymnaſes. Le nom de l'*agoniſtarque* nous a été conſervé dans l'inſcription ſuivante :

APOLLINI. INVICTO
SACRUM
M. AURELIUS. M. AUG
LIB. APOLLONIUS
AGONISTARCHA. COM
MODIANUS. *Mercurialis.*

AGONISTIQUE. L'art athlétique ou des athlètes : la ſcience des combats auxquels s'exerçoient les athlètes. On l'appeloit encore *gymnaſtique*.

L'*agoniſtique* de Pierre Dufaur eſt un ſupplément de la gymnaſtique de Jérôme Mercurialis.

AGONIUS, ſurnom donné à Janus, dans les fêtes agonales que l'on célébroit en ſon honneur. C'étoit auſſi le nom d'un dieu particulier, qui préſidoit aux actions en général.

AGONOTHETES, d'Ἀγών, *combat*, & Θετὴς, *qui ordonne*. Ces magiſtrats préſidoient aux jeux publics chez les Grecs ; ils veilloient à l'obſervation des réglemens, examinoient les athlètes & les pièces de théâtre qui concouroient pour les prix. On n'en créa que deux dans l'origine ; mais à la quatrième olympiade, leur nombre fut porté à ſept. Pauſanias (*Eliac.* 1.) dit que trois d'entr'eux préſidoient aux courſes de chevaux, trois au pentathle, & les autres aux divers exercices différens de ces premiers. C'étoient eux qui diſtribuoient les prix aux vainqueurs ; de-là vint qu'ils portèrent auſſi le nom de *brabeuta*.

Les *agonothetes* étoient vêtus de pourpre pendant les jeux, comme nous l'apprend Lucien, dans l'*Anacharſis*. Ils faiſoient le tour du cirque dans un char de triomphe, & tenant des ſceptres d'ivoire ſurmontés d'un aigle. (*Juvenal, ſatyr.* 11. 192.) :

Similiſque triumpho.
Præda caballorum præter ſedet....

Lorſqu'ils paſſoient devant les cochers ou conducteurs des chars, ceux-ci les ſaluoient en s'inclinant profondément & en abaiſſant leur fouet, comme les ſoldats ſaluoient avec la pique. On vit, ſelon Dion, l'empereur Caracalla s'incliner très-reſpectueuſement, comme les autres cochers avec leſquels il alloit courir, devant les *agonothetes*. Car les Romains, en adoptant les jeux des Grecs, admirent auſſi les *agonothetes*, qu'ils appelloient *deſignatores*, *curatores muneris*, ou *numerarii*.

Les devoirs de ces magiſtrats étoient tracés avec autant de préciſion que ceux des aréopagites eux-mêmes. Ils écrivoient d'abord ſur un regiſtre le nom & le pays des athlètes qui ſe preſentoient pour les jeux, & l'ouverture de ceux-ci ſe faiſoit par la proclamation du conteau de ce regiſtre, que faiſoit un héraut. Les *agonothetes* exigeoient enſuite des athlètes qu'ils s'engageaſſent par ſerment à obſerver très-religieuſement les loix preſcrites pour chaque eſpèce de combat, & à ne rien faire directement ou indirectement contre l'ordre & la police établis dans les jeux. Ils faiſoient punir ſur-le-champ les contrevenans par des huiſſiers ou licteurs armés de verges, & nommés *maſtigophores*. Enfin, pour régler les rangs de ceux qui devoient diſputer le prix dans chaque eſpèce de combat, ils les faiſoient tirer au ſort, & ils jugeoient les conteſtations qui pouvoient s'élever entr'eux. Leur autorité n'étoit pas ſubordonnée même à celle des amphyctions. En effet, quoique ceux-ci fiſſent l'office de juges aux jeux pythiens, on appeloit de leur déciſion à l'*agonothète* ou intendant des jeux, & de celui-ci à l'empereur.

Placés au bout ou à l'un des côtés du ſtade, les *agonothetes* terminoient les jeux en diſtribuant les couronnes aux vainqueurs. Leurs places étoient marquées par des javelots élevés devant eux, pour marquer leur autorité.

AGORÆUS, ſurnom que les Lacédémoniens donnoient à Mercure, comme pour dire Mercure *du marché*, *forenſis*, parce qu'il avoit une ſtatue dans le marché (Ἀγορὰ) de Lacédémone. Cette ſtatue portoit entre ſes bras Bacchus enfant. Il y en avoit une autre, ſous le même nom, à Pharès en Achaie. Pauſanias dit qu'elle rendoit des oracles, qu'elle étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure quarrée, & debout, ſans piédeſtal.

AGORÆUS, c'étoit le nom d'un magiſtrat ſubalterne dans les villes d'Aſie. Ces officiers étoient chargés de rendre la juſtice aux artiſans & au peuple. Les Romains les appeloient *defenſores civitatis*. *V.* ce mot.

AGORAH, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *V.* GERAH.

AGORANOMES. C'étoient à Athènes des magiſtrats ou officiers, établis pour maintenir le bon ordre & la police dans les marchés. (Ἀγορὰ, *marché*, & νέμω, *diſtribuer*), pour mettre le prix à toutes les denrées, excepté le bled, pour juger des conteſtations qui s'élevoient entre le vendeur & l'acheteur, & enfin pour examiner les poids & meſures.

Il y avoit dix *agoranomes* à Athènes, cinq dans la ville & cinq pour le Pirée. Petit croit qu'il y en avoit quinze, dont cinq pour le pirée, qui étoit le tiers de la ville entière d'Athènes & de ſes fauxbourgs. On les a quelquefois appelés Ἀστυνόμοι. Ceux qui venoient vendre des denrées au marché, leur payoient un droit qu'ils percevoient en nature, comme il paroit par la quatrième ſcène du premier acte des Acarniens d'Ariſtophanes, où Dicæopolis demande à un béotien languille qu'il porte, comme le tribut du marché, τοῦτο τὸ τέλος.

On reconnoit à ces fonctions celles qu'exercèrent depuis à Rome les édiles ; mais ceux-ci avoient de plus l'inſpection des bâtimens ou la voirie, qui étoit réſervée à Athènes aux

Digitized by Google

æsynomes. Les Romains ont cependant connu les *agoranomes* & leurs fonctions, comme il paroît par ces vers de Plaute dans les *Captifs* :

Euge pol ædiliones ædilitias hic habet quidem ; Mirumque adeo eſt, ni hunc fecere ſibi Ætoli Agoranomum.

AGRAFE. *V.* FIBULE.

AGRAI, nom d'un des tirans, ſuivant Sanchoniaton. Il ſignifie *champêtre*.

AGRAIRE. Conſultez la Juriſprudence pour connoître les lois agraires des Romains.

AGRANIES, AGRIANIES ou AGRIONIES, fêtes inſtituées à Argos en l'honneur d'une fille de Proetus. Plutarque décrit ainſi cette fête : les femmes y cherchent Bacchus (*Agrionus, feroce*), & ne le trouvant point, elles ceſſent leur pourſuite, diſant qu'il s'eſt retiré auprès des muſes. Elles ſoupent enſemble, & après le repas elles ſe propoſent des énigmes. Ces myſtères ſignifioient que l'érudition & les muſes doivent accompagner la bonne chère, & que ſi l'yvreſſe y prend place, ſa fureur eſt cachée par les muſes qui la retiennent chez elles, c'eſt-à-dire, qui en répriment l'excès. Cette fête ſe célébroit la nuit, & on s'y couronnoit de lierre.

C'étoit probablement la même que l'on célébroit à Thèbes en l'honneur des morts, ſous le nom d'*agrionies*.

Il y avoit à Orchomène une particularité remarquable dans la célébration des *agrionies* ; c'eſt que les femmes d'une famille devenue odieuſe par quelqu'action barbare, étoient exclues de cette fête, & devoient s'éloigner des lieux où les autres femmes avoient réſolu d'aller. Celles-ci marchoient, ayant à leur tête le prêtre de Bacchus qui portoit une épée nue, avec laquelle il pouvoit tuer une de ces Etolées, *Aletides*, (on leur donnoit ce nom) s'il la rencontroit ſur ſon paſſage. Du tems de Plutarque, il y en eut une de tuée, & les Orchoméniens n'y trouvèrent point à redire. Mais les Romains, qui étoient maîtres de la Grèce, ne voulurent point ſouffrir de ſuperſtition barbare, & condamnèrent la ville d'Orchomène à une forte amende.

Les filles de Mynias, tranſportées de la fureur des bacchantes, maſſacrèrent Hippaſus, fils de Leucippe, & le ſervirent ſur leur table. Leur famille fut exclue pour toujours des *agrionies*.

AGRARIUM. On donnoit ce nom au navire qui portoit les empereurs grecs, & ſur lequel les grands officiers de l'empire pouvoient monter ſeuls avec eux.

AGRAULE. *V.* AGLAURE.

AGRAULIES, fêtes ainſi nommées, parce qu'elles devoient leur inſtitution aux Agraules, peuples de l'Attique, de la tribu Elechtheïdes, qui avoient pris leur nom d'Agraule ou Aglaure. Cette fête ſe célébroit en l'honneur de Minerve.

Les Cypriottes célébroient auſſi cette fête dans le mois aphrodiſius, en immolant des victimes humaines.

AGRIUS, ſurnom d'Ariſtée.

AGRICULTURE. Les Egyptiens faiſoient honneur de ſon invention à Oſiris, & le prétendu ſouet qu'ils placent dans ſa main, étoit une charrue ſimple. *V.* FOUET. Les Grecs en reconnoiſſoient pour l'inventeur Cérès, ou plutôt Triptolème, ſon fils. Les premiers habitans de l'Italie placèrent au rang des dieux Saturne & Janus, en reconnoiſſance de cette invention, dont ils leur faiſoient honneur.

L'*agriculture* a fait les délices des plus grands hommes chez les peuples anciens. Cyrus le jeune avoit planté la plupart des arbres de ſes jardins, & ne dédaignoit pas de les cultiver lui-même. A la vue des jardins de ce jeune prince, Liſandre de Lacédémone, un des chefs de la république, s'écrioit avec admiration : *O prince, que tous les hommes vous doivent eſtimer heureux, d'avoir ſu joindre ainſi la vertu à tant de grandeur & de dignité!* Liſandre dit *la vertu*, comme ſi l'un eût penſé dans ces tems qu'un monarque agriculteur ne pouvoit manquer d'être un homme vertueux ; & il eſt ſûr au moins qu'il doit avoir le goût des choſes utiles & des occupations innocentes. Hiéron de Syracuſe, Attalus, Philopator de Fergame, Archélaüs de Macedoine, & un grand nombre d'autres princes, ſont loués par Pline & par Xénophon, qui ne loüoient pas ſans connoiſſance, & qui n'étoient pas leurs ſujets, de l'amour qu'ils ont eu pour les champs & pour les travaux de la campagne.

La culture des champs fut le premier objet du légiſlateur des Romains ; & pour en donner à ſes ſujets la haute idée qu'il en avoit lui-même, la fonction des premiers prêtres qu'il inſtitua, fut d'offrir aux dieux les prémices de la terre, & de leur demander des récoltes abondantes. Ces prêtres étoient au nombre de douze ; ils étoient appelés *arvales*, de *arva*, champs, terres labourables. Un d'entr'eux étant mort, Romulus lui-même prit ſa place ; & dans la ſuite, on n'accorda cette dignité qu'à ceux qui pouvoient prouver une naiſſance illuſtre.

Dans ces premiers tems, chacun faiſoit valoir ſon héritage, & en tiroit ſa ſubſiſtance ; car dès le tems de Romulus, les terres étoient diviſées en portions égales entre tous les citoyens ſans diſtinction. Ces portions étoient exemptes d'impôt. L'état avoit de grands domaines, appelés *ſaltus*, & de l'étendue de huit cens jugères, qu'il affermoit à des publicains, leſquels les ſous-affermoient à d'autres particuliers, pour les faire valoir au profit de la république : *Scripturarius agor publicus appellabatur, in quo ut pecora paſcantur, certum ex tributor, quia publicanus ſcribendo conficit rationem cum paſtore* (Pomp. Feſtus.)

» *Etiam nunc in tabulis cenſoriis paſcua dicuntur omnia, ex quibus populus reditus habet, quia olim*

Digitized by Google

hoc solum vectigal fuerat. (Plin. lib. LXVIII, cap. III.) *Quos agros non colebant propter sylvas, aut id genus, ubi pecus posset pasci, & possidebant; ab ipsa fuo saltus nominarunt.* (Varro, de Ling. Lat. lib. IV.) Les portions des citoyens n'étoient point sujettes à des redevances pour des seigneurs particuliers, car on n'en connoissoit point; chacun étoit seigneur sur son domaine. Les pontifes ne recevoient point les dimes des récoltes. Le peuple offroit seulement aux dieux les prémices des fruits de son champ; mais cette rétribution étoit dictée par la religion & le zèle de chaque particulier. On ne manquoit jamais à s'acquitter de ce devoir dicté par l'amour seul & libre de la religion: *Ac ne degustabant quidem novas fruges, aut vinum, antequàm Sacerdotes primitias libassent.* (Plin. lib. XVIII, cap. II.)

» Romulus fixa la portion de chaque citoyen à deux jugères, c'est-à-dire, à un peu plus d'un de nos arpens, & il ne fut permis à personne d'en posséder davantage: *Bina tunc jugera populo romano satis erant, nullique majorem modum attribuit* (Romulus), *quo servos paulò antè principis Neronis contempto, hujus fastûs viridariis pisc inas juvat habere majores, gratumque fi non aliquem & culinas* (ibid.)

» Cette petite quantité de terrein, dont les esclaves, peu de tems avant le règne de Néron, se seroient à peine contentés pour faire des viviers & des réservoirs dans leurs vergers, suffisoit alors pour un Romain, parce que son héritage étoit franc & exempt de toute imposition de quelque nature qu'elle fut. De plus, il faut observer que les deux jugères étoient employés uniquement à la culture du bled & à la nourriture de quelques bestiaux. Si la terre tendoit huit pour un, il suffisoit d'en mettre seulement les deux cinquièmes en bled, le reste demeuroit en pâture, ou en productions potagères; mais alors on ne cultivoit point de vignes, ou on en cultivoit peu. Ce ne fut que long-tems après qu'on commença à planter la vigne en Italie: *Apud Romanos multò serior vitium cultura esse cœpit.* (Plin. lib. XVIII, c. IV). Cette rareté du vin fut cause que Romulus ordonna qu'on feroit aux dieux des libations de lait, & non de vin; ce fut aussi pour cela que Numa défendit de répandre du vin sur le bûcher des morts. Cette liqueur étoit interdite aux femmes. Papyrius, sur le point de livrer un combat aux Samnites, fit vœu d'offrir à Jupiter un peu de vin, s'il remportoit la victoire, (*Plin. lib. XII, cap. 12 & 13*).

» La centurie fut ainsi appelée, non de ce qu'elle fut d'abord composée de cent jugères, comme l'enseigne Varron (*de Ling. Lat. lib. IV.*): *Centuria primò à centum jugeribus dicta. Post duplicata retinuit nomen;* mais de ce qu'elle contenoit cent hérédies ou héréditez; & elle étoit le partage de cent citoyens, comme l'explique Sextus Pompeius Festus: *Centuriatus ager in CC. jugera defcriptus, quia Romulus centenis civibus ducena jugera tribuit.*

» L'hérédie, mesure de terre un peu plus grande que l'arpent de France, étoit la portion attribuée par tête à chaque Romain, & on lui donna ce nom, parce qu'elle passoit, à titre d'héritage, aux enfans; c'est ce qu'on lit dans Varron (*de Re rust. lib. I, cap. 4.*): *Antiquus noster ante bellum punicum pendebat bina jugera, quod à Romulo primùm divisa dicebatur viritim: qua quod hæredem sequerentur hæredium appellarunt.* Puisque, selon ces auteurs, ce fut Romulus, fondateur de Rome, qui régla que la centurie de deux cens jugères seroit le partage de cent citoyens, & que, selon ces mêmes écrivains, la centurie fut doublée, en conservant toujours le même nom, il faut qu'alors elle ait valu quatre cens jugères, environ deux cens seize de nos arpens; & par conséquent l'hérédie, ou partage de chaque citoyen, dut être de quatre jugères, valant deux arpens & un sixième environ.

» N'est-ce pas à cause de cette division que (*Plin. lib. XVIII, cap. 3.*), vers l'an de Rome 296, c'est-à-dire, cinquante ans après l'expulsion des rois, Quintius Cincinnatus avoit pour héritage quatre jugères qu'il étoit occupé à labourer, lorsqu'un député du sénat vint lui déférer la dictature: *Aranti quatuor fua jugera in Vaticano, qua prata Quintia appellantur, Cincinnato viator attulit dictaturam, & quidem (ut tradit Norbanus) nudo pleroque pulveris etiammum ore: cui viator, vela corpus inquit, ut proferam fenatûs populique romani mandata.*

» L'hérédité fut encore augmentée, l'an 362 de Rome. Le sénat accorda, selon Tite-Live (*l. V, n. 30*) sept jugères de terre aux citoyens qui voudroient aller s'établir à Veies, à trois lieues de Rome; & ces sept jugères furent attribués non-seulement à chaque chef de famille, mais encore à chaque personne libre qui se trouveroit dans la même maison. Il fut réglé que chaque père éleveroit ses enfans dans l'espérance d'être partagés de même; enforte qu'une famille composée du mari, de la femme & de deux enfans, devoit avoir vingt-huit jugères pour son partage. *Adeòque ea victoria lætior fuit, ut postero die, referentibus consulibus senatusconsultum fieret utagri Veientani septena jugera dividerentur. Nec patribus familia tantùm, sed ut omnium liberorum in domo capitum ratio haberetur, vellentque in eam spem liberos tollere.*

» (*Plin. lib. XVIII, cap. 3.*) Marcus Curius, après ses triomphes, & les nombreuses provinces qu'il avoit conquises & ajoutées à l'empire romain, disoit qu'il regardoit comme dangereux pour la république, un citoyen qui n'étoit pas content de sept jugères de terre. Cette quantité étoit, ajoute Pline, le partage assigné au peuple après l'expulsion des rois: *Marci quidem Curii, post triumphos, immensumque terrarum adjectum imperio nota concio est, pernitiosum intelligi civem, cui septem jugera*

Digitized by Google

non essent satis. Hac autem mensura plebi post exactos reges assignata est. Curius fut consul l'an 462 de Rome.

» On ne tint pas rigoureusement la main à l'exécution de ces réglements, & ils ne furent pas scrupuleusement observés, puisque sous le règne de Servius Tullius, il y avoit des particuliers qui possédoient jusqu'à deux ou trois mille livres de rente, ce qui, en n'estimant le revenu annuel d'un jugère qu'à cinq livres, supposeroit toujours quatre ou six cens jugères de terre. La distinction des tribus, faite par ce roi, dut porter un coup mortel aux anciennes constitutions : aussi voyons-nous que les fortunes s'accrurent considérablement, sur-tout dans la classe des patriciens, ce qui occasionna dans la suite des querelles & des séditions entre les deux corps de l'état. Licinius Stolon, tribun du peuple, essaya de mettre des bornes à l'avidité des patriciens ; il porta, l'an de Rome 379, une loi par laquelle il étoit défendu de posséder au-delà de cinq cents jugères (250 arpens) ; mais il n'étoit pas lui-même plus désintéressé que les autres ; car, à la poursuite de M. Popilius Lenas, il fut condamné à une amende de dix mille as (600 liv.), parce que, contre l'esprit de sa loi, il possédoit mille jugères de terre dont il avoit mis la moitié sous le nom de son fils, qu'il avoit fait émanciper pour frauder la loi : *Quippe etiam lege Stolonis Licinii inclusso modo D. jugerûm, & ipso suâ lege damnato, cum substituâ filii personâ, amplius possederet, luxuriantis jam reipublicæ fuit ista mensura.* (*Plin. lib. XVIII, c. 3.*).

Il paroît, par un endroit de Varron, qu'un autre Licinius Stolon avoit fait porter la première loi qui attribuoit sept jugères par tête ; mais on a de la peine à accorder les dates : *Sed opinor, qui hac commodiùs ostendere possint, adsunt. Nam C. Licinium Solonem & Cn. Tremellium Scrofam, video venire, unum cujus majores de modo agri legem tulerunt. Nam Stolonis illa lex qua vetat plus D. jugera habere civem romanum, & qui propter diligentiam cultura Stolonum confirmavit cognomen, quòd nullus in ejus fundo reperiri poterat Stolo, quod effodiebat circum arbores, è radicibus nascerentur è solo, quos Stolones appellabant. Ejusdem gentis C. Licinius, tribunus plebis cum esset, post reges exactos* (l'an de Rome 610), *annis CCCLXV. primus populum ad leges accipiendas in septem jugera forensia, è comitio eduxit.* (*Varro. de Re rust. lib. I, cap. 2.*).

» Dans toutes ces distributions, ceux qui furent plus anciennement partagés, le furent plus mal ; ils n'avoient que deux jugères. Ceux qui furent partagés ensuite, le furent moins mal, ayant quatre jugères ; & ceux qui furent partagés les derniers, le furent beaucoup mieux que les autres, ayant sept jugères par tête. Si toutes les terres des Romains étoient occupées par des habitans, comme il y a apparence, la population doit être bien grande, quoique les terres de la république fussent de peu d'étendue dans les commencemens. Pour en juger, prenons pour exemple la France. On y compte présentement vingt-deux millions d'habitans, & ce royaume contient deux cens millions de jugères : si donc nous donnons un partage de toute cette étendue, à raison de deux jugères par tête, nous trouverons qu'elle pourroit contenir cent millions d'habitans, partagés comme l'étoient les Romains sous Romulus. Si nous donnons quatre jugères par tête, elle ne contiendra plus que cinquante millions de chefs de famille, & autant d'esclaves ou serviteurs. Si nous donnons sept jugères par tête, elle n'aura plus que 28,571,528 chefs de famille, & 71,428,572 serviteurs. Enfin, si le partage de chaque père de famille est de cinq cens jugères, le royaume n'en contiendra plus que quatre cents mille, & 99,600,000 serviteurs. Cependant ces choses n'autoient pas lieu, parce que le nombre des serviteurs décroîtra dans une certaine proportion avec le décroîssement du nombre des propriétaires. D'où l'on doit conclure que la population doit croître chez les Romains, dans la raison que les terres de l'état furent divisées entre un plus grand nombre de familles, & qu'elle doit décroître au contraire dans la proportion que le nombre de ces familles libres fut diminué par les trop vastes possessions de chacun.

» Telle fut la répartition des terres, prescrite par les loix entre les citoyens romains. Les terres étoient partagées en très-petites portions toutes égales ; chacun avoit la sienne, & en tiroit, par son travail, une honnête subsistance ; s'enforte que, sans le secours des provinces étrangères, l'Italie trouvoit dans son sein toutes les choses nécessaires à la nourriture de ses habitans. Les vivres y étoient à si bas prix, que sous l'édilité de Manius Martius, le modius de bled se donnoit pour un as (9 liv. 6 s. le setier de Paris). Le tribun Minutius Augurinus le fit vendre au même prix, un as le modius. Sous l'édilité de Trebius, le bled ne valoit également qu'un as : *Ergo illis moribus non modo sufficiebant fruges, nullâ provinciarum pescente Italiam, verùm etiam annona vilitas increbuisse erat. Manius Martius, ædilis plebis, primus frumentum populo in modios assibus denovit. Minutius Augurinus qui Sp. Helium coarguerat, farris pretium in trinis nundinis ad assem redegit undecimus plebei tribunus, quâ de causâ statua ei extrà portam trigeminam à populo stipe collatâ statuta est. Trebius in ædilitate assibus populo frumentum præstitit, quam ob causam & ei statua in capitolio & palatio dicata sunt. Ipse supremo die populi humeris portatus est in rogum. Verùm quo anno mater deûm advecta Romam est, majorem eâ æstate fuisse messem esse quam antecedentibus annis x, tradunt.* (*Plin. lib. XVIII, cap. 3.*).

» Quelle étoit donc la cause d'une si grande abondance ? C'est qu'alors les champs étant cultivés par les mains des généraux des armées

romaines, la terre prenoit plaiſir à ſe voir labourer par un ſoc couronné de lauriers, & par un vainqueur qui avoit été décoré des honneurs du triomphe. Soit que ces grands hommes apportaſſent à la culture des ſemences les mêmes ſoins qu'ils prenoient pour gagner des batailles, ſoit qu'ils diſpoſaſſent les terres avec autant de précaution qu'ils fortifioient un camp, ſoit que les ſemences profitent davantage, lorſqu'elles ſont ſoignées par des mains libres, parce qu'alors elles ſont traitées avec plus d'intérêt, d'application & d'exactitude : *Quanam ergo tanta ubertatis cauſa erat ? Ipſorum tunc manibus imperatorum colebaturagri (ut fas eſt credere) gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore ; ſive illi eâdem curâ ſemina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva diſponebant, quâ caſtra, ſive hoſtilis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curioſius fiunt. (Plin. lib. XVIII, cap. 3.* Curius & Fabricius, dont l'un avoit dompté les Sabins, & l'autre avoit chaſſé Pirrhus de l'Italie, ayant reçu chacun les ſept jugères qui ſe diſtribuoient par tête ſur les terres conquiſes, ne montrèrent pas moins d'habileté à les bien cultiver, qu'ils avoient montré de courage à les acquérir par les armes : *Itemque C. Fabricius & Curius Dentatus, alter Pirrho finibus Italiæ pulſo, domitis alter Sabinis, accepta quo virtutem dividebantur captivi agri, ſeptem jugera, non minùs induſtriæ coluerit, quam fortiter armis quæſierat, (Colum. de Re ruſt. lib. 1, in præfat.)* Fabricius fut conſul l'an de Rome 474.

» Maintenant, dit Pline, ce ſont des mains privées de leur liberté, des eſclaves ayant des fers aux pieds & des marques flétriſſantes ſur le front, qui exercent toutes ces fonctions ; mais la terre, ſenſible aux honneurs qu'on lui rend comme à la mère nourrice de tout ce qui reſpire, ne produit plus qu'à regret & avec une ſorte d'indignation ; & nous ſommes tous étonnés de voir que les travaux des eſclaves ne ſont point fructueux comme ceux des généraux d'armées : *At nunc eadem illa viniti pedes, damnatæ manus, inſcriptique vultus exercent ; non tamen ſatiâ telluri, quæ parens appellatur, caligat, deinde & ipſa, honore hinc aſſumpto, ut nunc invitâ eâ, & indignè ferente ereditur id fieri. Sed non miramur ergaſtulorum non eadem emolumenta eſſe quæ fuerunt imperatorum (Plin. loc. cit.)* La culture des terres par des eſclaves eſt très-mauvaiſe, comme tout ce qui eſt fait par des gens ſans eſpoir & ſans intérêt : *Coli rura ergaſtulis peſſimum eſt, ut quidquid agitur à deſperantibus, (Plin. lib. XVIII, cap. 6.).*

» Dans les premiers tems, les terres étoient cultivées avec un ſoin extrême chez les Romains. S'il ſe rencontroit quelque laboureur négligent, il étoit noté & diffamé par un jugement des cenſeurs : *Agrum male colere, cenſorium probrum judicabatur, (ibid. lib. XVIII, cap. 2.).*

» C'étoit de leur application à l'*agriculture*, que les citoyens romains tiroient leur gloire & leur illuſtration. Les tribus de la campagne étoient en grande conſidération, celles de la ville étoient mépriſées ; & il étoit honteux & déshonorant d'être relégué des tribus de la campagne dans celles de la ville : *Jam diſtinctio honoſque civitatis ipſius aliundè non erat : ruſtica tribus laudatiſſima eorum qui rura haberent, urbana verò, in quas transferri ignominia eſſet, deſidia probrosque, (Plin. lib. XVIII, cap. 3.).*

» On rendoit la juſtice aux laboureurs de les croire vertueux & gens de bien ; & le plus grand éloge qu'on pût faire d'un citoyen, c'étoit de dire qu'il étoit un bon laboureur : *Et virum bonum cùm laudabant, ita laudabant ; bonum agricolam, bonumque colonum. Ampliſſimè laudari exiſtimabatur, qui ita laudabatur, (Cato, de Reruſt. cap. 1.).*

» On regardoit les laboureurs comme le ſoutien de l'état, également propres à faire ſortir des terres qu'ils travailloient, la ſubſiſtance de la patrie, & à défendre ces mêmes terres contre les ennemis du dehors. Le profit qu'ils faiſoient à la ſueur de leur viſage, étoit regardé comme le ſeul honnête, le ſeul certain, & non précaire, le ſeul qui n'excitât point l'envie, parce qu'il étoit juſte & mérité ; & l'on étoit perſuadé que ceux qui ſont appliqués à ce genre de travail, ſont incapables de ſe livrer aux vices qu'engendre l'oiſiveté : *At ex agricolis, & viri fortiſſimi, & milites ſtrenuiſſimi gignuntur, maximèque pius queſtus ſtabiliſſimuſque conſequitur minimèque invidioſus : minimèque malè cogitantes ſunt, qui in eo ſtudio occupati ſunt, (ibid.).*

» Telle fut le principe de la grandeur romaine, qui lui valut l'empire du monde preſque entier. L'*agriculture* fut pour les Romains une ſource inépuiſable de richeſſes beaucoup plus ſolides, que les métaux que les Carthaginois tiroient des mines d'Eſpagne & des produits de leur commerce. Les terres affranchies de toute ſervitude, & diſtribuées également entre tous les habitans, en faiſoient comme autant de petits ſouverains, & de-là cet amour pour la patrie, qui ſe ſignala en tant d'occaſions ; de-là cette noble fierté qui caractériſoit le peuple romain, cette élévation de ſentimens, cette intrépidité dans les plus grands dangers, cette ſenſibilité ſi marquée pour les injures reçues de la part d'un peuple étranger, & cette généreuſe reconnoiſſante pour des ſervices rendus. Tant que les Romains conſervèrent cet amour du travail & de la médiocrité, la république fut floriſſante ; mais, dès qu'elle commença à ſe relâcher ſur l'obſervance rigoureuſe de ſes premières inſtitutions, l'abſtinence fit bientôt place à l'avidité qui s'empara de tous les eſprits ; l'amour de la patrie fut remplacé par l'égoïſme : chacun, en particulier, ne penſa plus qu'à s'enrichir, & à engloutir dans un ſeul domaine les terres qui avoient ſuffi pour procurer tous les beſoins à un grand nombre de citoyens. Tiberius Crucchus avoit fait un réglement, par lequel il étoit défendu à ceux à qui on avoit diſtribué des terres, de les vendre. Les patriciens firent lever cette défenſe par

Digitized by Google

par un tribun, ce qui donna moyen aux riches de les acheter des pauvres, & même quelquefois de s'en emparer par violence. Enfin les grandes poſſeſſions perdirent l'Italie & les provinces : *Verumque confitentibus latifundia prodidere Italiam & provincias ;* & les choſes furent portées au point, que la moitié de l'Afrique ſe trouva entre les mains de ſix particuliers, que Néron fit mourir, après avoir confiſqué leurs biens : *Sex domini ſemiſſem Africæ poſſidebant, cùm interfecit eos Nero princeps*, (*Plin.*)»

» On eſt étonné de la fortune énorme d'un Marcus Licinius Craſſus, qui, au rapport de Plutarque, avoit pour plus de cinquante millions de bien en fonds de terre ; de celle d'un Sylla, plus riche encore que Craſſus ; de celle d'un Narciſſe & d'un Pallas, tous deux affranchis de l'empereur Claude. Le dernier, ſelon Tacite, jouiſſoit de trois millions de ſes terres, ſomme qui revient à 56,250,000 livres, en ſuppoſant le denier d'alors de quatre-vingt-ſeize à la livre. Cette ſomme, au denier vingt, auroit produit 2,812,500 liv. ; & ſi l'on ſuppoſe toutes les richeſſes de Pallas en fonds de terre, à raiſon de dix livres pour le revenu d'un arpent, il poſſédoit 281,250 arpens ; de ſorte qu'y ayant en France cent millions d'arpens, trois cens cinquante-cinq Pallas ou quatre cens Craſſus auroient poſſédé toutes les terres du royaume. Selon le même Plutarque, dans la vie de Pompée, un affranchi de ce Romain, nommé Démétrius, jouiſſoit d'un fonds de trois cens talens, qui reviennent à dix-huit millions en principal ; il avoit donc neuf cens mille livres de revenu au denier vingt, ce qui fait le produit de quatre-vingt-dix mille arpens, à raiſon de dix livres pour le ſonnu ; ainſi onze cens onze Démétrius auroient occupé toute la France. M. Caton, ſi l'on en croit Sénèque, jouiſſoit de quatre millions de ſeſterces en principal, qui lui étoient venus de différens héritages ; ſi le denier romain étoit alors de ſoixante-douze à la livre, Caton avoit pour un million de bien, ce qui fait cinquante mille livres de rente au denier vingt ; c'eſt le revenu de cinq mille arpens, à raiſon de dix livres l'arpent ; & vingt mille Caton, ſur ce pied, auroient poſſédé toute la France. Selon Sénèque encore, Lentulus l'Augure avoit quatre cens millions de ſeſterces de bien, qu'il tenoit des libéralités d'Auguſte ; cette ſomme revient à 85,714,286 livres, qui font 4,285,714 livres de revenu ». *Métrologie de Paullon.*

» On ne peut douter que l'*agriculture* ne fût en honneur chez les Gaulois, long-tems avant l'arrivée des Romains. Les Phocéens qui vinrent fonder Marſeille, apportèrent avec eux des plants de vignes & d'oliviers, qu'ils multiplièrent dans le pays. Ils firent connoître, ſelon quelques-uns, la culture de la vigne aux Gaulois, dans un tems où il n'y avoit encore que de la vigne ſauvage en Italie. Mais il eſt certain que l'art de faire le vin avec le fruit de la vigne, étoit en uſage dans les Gaules long-tems avant l'arrivée des Phocéens. Au mariage d'Euxenus, chef des Phocéens, avec Petta, fille de Nannus, roi des Saliens, peuple celte qui habitoit les côtes de Provence, cette princeſſe préſenta, (*Athen. lib. XIII.*) *ſelon l'uſage du pays, une coupe où il y avoit du vin & de l'eau*, à celui qu'elle vouloit ſe choiſir pour époux. »

» On voit par-là l'erreur de ceux qui ne mettent que ſous l'empereur Probus les commencemens de la culture de la vigne dans les Gaules. Cicéron, dans l'oraiſon pour Fonteius, parle du grand commerce de vin qui ſe faiſoit dans l'intérieur des Gaules. Les Gaulois étoient même plus inſtruits dans cette partie de l'*agriculture* que les autres nations. On leur doit l'invention des tonneaux. Ils mettoient fermenter dans les vins des bois de ſenteur, comme l'aloès, &c. pour les rendre plus odoriférans, & en avoit un plus grand débit. Dès le tems de Caton l'ancien, on tranſportoit dans l'Italie des plans de vigne des Gaules. L'eſpèce appelée *biturica*, parce qu'elle avoit été portée du Berri en Italie, eſt fort louée par les *auctores rei ruſticæ*, parce que ce plant étoit robuſte & multiplioit beaucoup. Dans les tombeaux des anciens Gaulois trouvés en Bourgogne, on voit qu'ils avoient à la main des vaſes à boire. Le P. Montfaucon croit qu'on a voulu nous apprendre par ce ſymbole que le pays étoit dès-lors abondant en bon vin. »

» Si la culture de la vigne étoit en vigueur dans les Gaules avant l'arrivée des Romains, celle des grains ne devoit pas y être négligée, puiſque c'eſt à cette dernière que les Gaules devoient une population incroyable. Les Gaulois étoient originairement ſans bourgs & ſans villes ; leurs habitations étoient éparſes dans la campagne, ſur le fonds de terre qu'ils cultivoient. Ceux d'une même famille demeuroient au voiſinage les uns des autres, & s'étendoient à meſure que les lignées devenoient nombreuſes ; ce qui forma par la ſuite trois ou quatre cens peuples différens les uns des autres, quoique réunis par les mœurs, les uſages, la même forme de gouvernement, &c. Les auteurs font mention d'environ quatre cens peuples reſſerrés & comme entaſſés les uns ſur les autres dans les Gaules. »

» Une population auſſi nombreuſe ne peut être dûe qu'à l'*agriculture*, puiſque les Gaulois n'avoient pas les reſſources du commerce extérieur, ni les manufactures. C'étoient principalement les terres arroſées par la Saone qui étoient d'un plus grand rapport. *Ager ſequanicus totius Galliæ optimus*, dit Céſar. Auſſi les Æduens qui habitoient le bord occidental de la Saone, & les Séquanois qui occupoient le bord oriental, étoient les peuples les plus puiſſans des Gaulois, & ſe diſputoient la ſouveraineté des Gaules, long-tems avant que les Romains euſſent penſé à s'en rendre maîtres. Ces derniers venoient même dans les Gaules pour y faire le commerce de grains, & ils avoient des comptoirs à Châlons-ſur-Saone. »

Digitized by Google

» Ce fut par l'*agriculture*, unique mobile de l'aisance, dit un auteur moderne, que César, ce génie vaste & profond, trouva le moyen de faire subsister de nombreuses armées dans les Gaules, & qu'il vint à bout de les soumettre. Ses premiers successeurs se plurent à embellir cette précieuse conquête par des travaux immenses, & elle devint la plus fertile & la plus belle province de l'empire. »

» Les Romains étoient particulièrement intéressés aux progrès de l'*agriculture* dans les Gaules. L'Italie, couverte des vastes & superbes maisons de plaisance des grands de Rome, remplie d'un peuple immense, ne jouissoit que d'une subsistance précaire; elle se vit forcée de tirer des provinces les denrées de première nécessité, ses champs ne suffisant plus à nourrir ses habitans, amollis par le luxe. Il fallut recourir aux approvisionnemens & à la ressource des greniers publics, que les récoltes des Gaules servoient à remplir. *V.* GAULES. Toutes les provinces payoient leurs contributions en grains, & il paroît constant que cette imposition en nature étoit la dixième partie des récoltes. »

» Le gouvernement se chargeoit seul du transport de ces grains, de leur versement dans les lieux où la distribution en étoit nécessaire, & de la vente du superflu au profit du fisc, à qui ce commerce exclusif étoit réservé, & produisoit un énorme revenu. Le fisc avoit dans toutes les provinces des greniers publics pour la conservation des grains, & le préfet de l'annone avoit l'œil sur tous les officiers chargés de la collecte des redevances en bled; il veilloit à la conduite de cette immense quantité de grains, tant par terre que par eau, & à leur décharge dans les greniers, dans les ports ou dans les villes; il avoit droit d'en reconnoître la bonne ou la mauvaise qualité, de commettre des gardiens sûrs & fidèles à leur conservation; enfin, il présidoit à la distribution. »

» Lorsque l'empire devint la proie des essaims des Barbares sortis du nord, la dépopulation des provinces, causée par ces invasions destructives, fut aussi fatale à l'*agriculture* qu'aux autres arts & aux sciences. » *(Beguillet).*

AGRIGENTE. *V.* ACRAGAS.

AGRIONIES. *V.* AGRANIES.

AGRIOPHAGE, (*ἀγριος, féroce, φάγω, je mange,*) qui vit de bêtes féroces ou sauvages. On a donné ce nom à des peuples vrais ou fabuleux, qui ne se nourrissoient que de chair de lions & de panthères. Solin, c. 3, & Pline, liv. 5, c. 30, mettent des *Agriophages* dans l'Ethiopie, & Ptolomée en place dans l'Inde, en-deça du Gange. On les appelle aussi *Mosophages*.

AGRIPPA. Nom que l'on donnoit à Rome aux enfans qui venoient au monde dans une attitude autre que la naturelle, & particulièrement à ceux qui s'étoient présentés par les pieds. Ils étoient ainsi nommés, dit Pline, parce qu'ils étoient venus au monde avec peine, *ægre parti*. De savans critiques rejettent cette étymologie, parce qu'ils rencontrent ce nom chez d'anciens auteurs grecs; ils le dérivent d'*ἀγρὸς, chasser*, & de *ἱππος, cheval*.

AGRIPPA, surnom des familles *Furia, Vipsania*.

AGRIPPA I, roi de Judée. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΡΙΠΠΑ.
Ses médailles sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AGRIPPA II, roi de Judée. BA. AΓΡ.
Ses médailles sont:
C. en bronze.
O. en or.
Ø. en argent.

AGRIPPA, (*Marcus Vipsanius*) gendre d'Auguste. *Marcus Agrippa Lucii filius consul iii.*
Ses médailles sont:
RRRR. en or.
RRR. en argent, restituées par Trajan.
RRRR. en argent, restituées par Tite & Domitien.
C. en M. B. de coin romain.
R. en M. B., restituées par Tite & Domitien.
RR. en P. B.
RRR. en GB. de la colonie de *Gades*.
Elle a au revers pour légende, *Municip. Ga. Patron. Municipii Gaditani Patronus*. Il y a d'autres médailles d'*Agrippa*, toutes pareilles pour la tête & pour les types des revers, qui n'ont pour légende que *Municip. parens*, sans le nom de la ville.
RR. en M. & P. B. de colonies.
RRR. en P. B. grec; sa tête s'y voit en face de celles de ses fils Caius & Lucius, au revers des têtes d'Auguste & de Livie.

On conserve au capitole une tête de Marcus Agrippa: elle est belle & digne du siècle même où il vivoit. Il n'est pas sûr qu'une statue héroïque du palais Grimani à Venise représente cet homme célèbre, quoiqu'on l'assure communément.

AGRIPPA le jeune, fils d'*Agrippa*.
Agrippa Cæsar.
Ses médailles sont:
O. en or & en argent.
RRRR. en P. B. de la colonie de Corinthe.
On n'en connoît point d'autres.

AGRIPPIAS, jadis Anthedon, dans la Palestine. ΑΓΡΙΠΠΙΕΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AGRIPPINA, dans la Germanie.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales latines, selon le P. Hardouin.

AGRIPPINE la mère, femme de Germanicus.
Agrippina Marci filia, Mater Caii Cæsaris Augusti.
Ses médailles sont:

Digitized by Google

RR. en or.
RR. en argent.
RRR. en médaillons grecs d'argent, au revers de Caligula.
R. plutôt que communes en G. B.
RRR. du même module, reſtituées par Titus.
O. en M. & P. B. de coin romain.
RRRR. en M. & P. B. de colonies.
RR. en M. B. grec.
RRR. en P. B. au revers de Caligula.
RR. du même module, frappées à Leptis en Afrique.

AGRIPPINE la jeune, femme de Claude, & mère de Néron.

Julia Agrippina Augusta.

Ses médailles ſont:
R. en or.
RRRR. en or grec, au revers de Cotys, roi du Boſphore.
R. en argent; quelques revers RR.
RRR. en médaillons latins d'argent.
On y voit ſa tête au revers de Néron.
RRR. en médaillons grecs d'argent.
RRRR. en G. B. latin.
O. en M. B.
RR. en P. B. de colonies.
RRR. en G. B. grec. On y voit d'un côté la tête tourrelée d'*Agrippine*, & au revers le coloſſe du ſoleil, vis-à-vis un temple, & pour légende, ΑΙΩΡΑΧΜΟΝ.
RRR. en M. B.
RR. en P. B.

On voit à Rome trois ſtatues qui portent le nom d'*Agrippine*; la première & la plus belle eſt dans le palais appelé la *Farneſine*; la ſeconde eſt au Muſeum capitolin, & la troiſième à la Villa-Albani.

AGRIUS, un des géans qui attaquèrent Jupiter: les Parques lui ôtèrent la vie.

AGROSTIS, plante de la famille des graminées; eſpèce d'avoine. Les Egyptiens croyoient qu'elle avoit ſervi de nourriture aux premiers hommes. La ſtatue d'un égyptien, publiée par le comte de Caylus (*Rec. III, pl. 2, n. 4, 5.*) tient dans chacune de ſes mains, qui ſont fermées, des corps peu ſaillans & qui lui étoient inconnus, ſur-tout à les regarder de face. Mais en les conſidérant d'un autre côté, comme on le peut voir au numéro 5, on diſtingue un objet reſſemblant à des feuilles. Si on en étoit aſſuré, ce ſeroit la plante *agroſtis* que les Egyptiens portoient dans leurs mains, en adorant les dieux, pour témoigner leur reconnoiſſance, & pour conſerver le ſouvenir de leur première nourriture. Alors cet égyptien ſeroit repréſenté allant au temple, & la figure auroit pour objet la repréſentation d'un devoir religieux dont aucun égyptien ne pouvoit ſe diſpenſer.

AGROTÈRE, ſurnom que l'on donna à Diane, parce qu'elle vivoit toujours dans les champs. Les Athéniens offroient tous les ans à Diane *Agrotère* un ſacrifice, dans lequel on immoloit cinq cens boucs. Xénophon rapporte l'inſtitution de ce ſacrifice au vœu que firent les Athéniens, d'immoler à cette déeſſe autant de boucs qu'ils auroient tué de Perſes; mais ils en firent un tel carnage, qu'il fut impoſſible d'accomplir le vœu à la lettre; ce qui les obligea de rendre un décret, par lequel ils s'engageoient d'immoler tous les ans cinq cens boucs en ſon honneur.

AGROTES, fameuſe divinité des Phéniciens, qu'on portoit en proceſſion le jour de ſa fête dans une niche couverte, ſur un chariot traîné par différens animaux.

AGROTÈS eſt auſſi le nom que Sanchoniaton donne au ſecond des titans, car il n'en compte que deux. *Agrotès* ſignifie laboureur. *V.* AGRAI.

AGRUPNIS, fête nocturne que célébroient les habitans d'Arbèle en Sicile, en l'honneur de Bacchus. On l'appeloit ainſi, parce que ceux qui la célébroient, ἀγρύπνουν, veilloient pendant toute la nuit.

A GUI L'AN NEUF. Ce mot vient d'une ancienne ſuperſtition des druides; les prêtres alloient au mois de décembre, qu'on appeloit le mois ſacré, cueillir le *gui* de chêne; ce qui ſe faiſoit avec beaucoup de ſolemnité: les devins marchoient les premiers, entonnant des cantiques & des hymnes en l'honneur de leur divinité; enſuite venoit un héraut, le caducée en main, ſuivi de trois druides qui marchoient de front, portant les choſes néceſſaires pour le ſacrifice. Enfin paroiſſoit le prince des druides, accompagné de tout le peuple; il montoit ſur le chêne, & coupoit le *gui* avec une faucille d'or; les autres druides le recevoient avec reſpect; & au premier jour de l'an, on le diſtribuoit au peuple comme une choſe ſainte, en criant: *A Gui l'an neuf*, pour annoncer la nouvelle année.

AGYEI. On donnoit ce nom à des pierres coniques, conſacrées aux dieux, que l'on plaçoit aux portes des maiſons. Elles reſſembloient au ſimulacre du ſoleil, que les Phéniciens appeloient *Elagabale*. Suidas dit que les *agyei* étoient conſacrées à Apollon ou à Bacchus, & même à tous les deux enſemble. Ces deux divinités préſidoient aux rues, ἀγυιὰ, rue.

AGYRINA *ou* AGYRIUM, en Sicile. ΑΓΥΡΙΝΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AGYRTÈS, ſurnom des Galles, prêtres de Cybèle; il ſignifie joueurs de gobelets, qui font des tours de paſſe-paſſe pour attraper de l'argent. C'étoit le perſonnage que jouoient ces miſérables.

On donna le même nom *agyrte*, d'Ἀγύρτης, *ramaſſer*, à certains athlètes, qui, peu ſatisfaits

Digitized by Google

des bouquets, & des couronnes de fleurs que leur jetoient les spectateurs des jeux, parcouroient les rangs pour solliciter quelques pièces d'argent.

'AΠΙΤΗΣΙΗ' *επος*, & *Δρυσπας πιθοι*, étoit le coup de dés qui servoit aux devins à déterminer celui des vers prophétiques écrits sur des tablettes de cire, par le moyen duquel ils devoient annoncer l'avenir.

AHALA, surnom de la famille *Servilia*.

AHENOBARBUS, barbe rousse, surnom de la famille *Domitia*. Pendant la guerre que les Romains soutinrent contre les Tarquins, L. Domitius revenant de la campagne à Rome (*Suet. Ner. c.* 1.) rencontra deux jeunes gens qui lui ordonnèrent d'aller apprendre au sénat & au peuple une victoire sur laquelle on avoit des doutes. Pour lui fournir une preuve de la vérité de son récit, ils lui frottèrent les joues jusqu'à ce que sa barbe, qui étoit noire, devint rousse. Sa famille & ses descendans tinrent à grand honneur le surnom qui exprimoit ce prétendu prodige.

AHORES. Les anciens donnoient ce nom aux enfans qui étoient morts, & n'étoient pas reçus dans les enfers, parce qu'ils n'avoient pas rempli le terme de leur vie. Ils croyoient que ces *ahores* étoient avec les *biothanates (ceux qui avoient cessé de vivre par une mort violente)* arrêtés à la porte des enfers, jusqu'à ce que le tems qu'ils auroient dû vivre fût entièrement écoulé. Les *ahores* prenoient ce nom des ténèbres, *αφη*, dans lesquelles ils restoient plongés.

AJANTIFS. *V.* Ajaxties.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, étoit d'Opunte. Il équipa quarante vaisseaux pour le siège de Troye : entre tous les Grecs, il n'y en avoit point, dit Homère, qui se servit mieux de la lance, jusques-là qu'on lui donnoit trois mains. On vouloit exprimer par-là qu'il étoit fi agile, & remuoit les mains avec tant de dextérité, qu'il paroissoit en avoir trois. C'étoit un prince brave & intrépide, mais fier & brutal. La nuit de la prise de Troye, ayant rencontré Cassandre dans le temple de Minerve, où elle avoit cru trouver un asyle, il lui fit violence ; injure qui révolta contre lui les hommes & les dieux. Ulysse vouloit qu'on le lapidât, & véritablement on l'auroit fait, s'il n'avoit offert de se purger par serment.

Il disoit pour sa justification, qu'il avoit à la vérité arraché cette princesse du simulacre de la déesse, & l'avoit enlevée du temple, mais il soutenoit qu'il ne l'avoit point violée, & qu'Agamemnon avoit fait répandre ce mauvais bruit, afin de pouvoir garder Cassandre, dont il s'étoit saisi, & que lui, *Ajax*, réclamoit comme premier occupant. Quoi qu'il en soit, Minerve, pour venger la profanation de son temple, obtint de Jupiter qu'il lui laissât, pour quelque tems, la disposition de ses foudres, & de Neptune qu'il lui prêtât ses orages. La tempête fut horrible ; Minerve lança la foudre à tous momens, & elle mit le vaisseau d'*Ajax* en pièces : toute sa flotte fut submergée : cet homme intrépide ne laissa pas de se sauver sur les rochers Gyréens, & d'insulter les dieux, disant qu'il s'étoit sauvé malgré eux, & par ses propres forces.

Il fallut, pour réduire cet impie, l'écraser sous un rocher. Neptune, qui entendit ses blasphèmes, prit son redoutable trident, & en frappa la roche sur laquelle *Ajax* étoit assis. La moitié de la roche demeura ferme sur ses fondemens ; l'autre moitié se détachant comme une montagne, tomba dans la mer, & le précipita avec elle dans ses abymes. Virgile donne cependant à Minerve toute la gloire de cette mort. Elle le perça, dit-il, d'un coup de foudre ; & lorsqu'il fut près d'expirer, elle l'enleva dans un tourbillon, & le fit tomber sur la pointe d'un rocher, où il resta attaché.

On dit qu'il avoit tellement apprivoisé un serpent long de quinze pieds, qu'il le suivoit comme un chien : il le faisoit manger à sa table.

Minerve ne fut pas contente de la vengeance qu'elle avoit exercée sur *Ajax*, elle la continua pendant plusieurs siècles. Feu de tems après la mort de ce héros, la peste ravagea son royaume. L'oracle consulté répondit que, pour appaiser ce fléau, il falloit, chaque année, envoyer pendant mille ans, deux filles locriennes, tirées au sort, pour servir la déesse dans son temple de Troye ; ce qui fut exécuté. Elles étoient obligées de se déguiser, & d'arriver au temple la nuit, & par des chemins détournés, pour éviter d'être rencontrées par les Troyens. Dès qu'ils savoient que ces malheureuses victimes étoient en route, ils cherchoient à les surprendre, les massacroient, & après les avoir brûlées, en jetoient les cendres à la mer ; & il falloit que les Locriens en substituassent d'autres à la place de celles qu'on avoit ainsi fait périr. Celles qui échappoient, étoient occupées dans le temple aux ministères les plus vils & les plus pénibles : on leur rasoit la tête, on les habilloit d'une méchante robe, & elles avoient toujours les pieds nuds. Après un grand nombre d'années, les Locriens craignirent que les tems fixés par l'oracle étoient accomplis, & cessèrent d'envoyer des filles. La famine qui les désola, leur fit reprendre cette coutume qui, au rapport de Plutarque, n'avoit pas cessé fort long-tems avant lui. *V.* Cassandre.

Les Locriens avoient une si haute opinion de la valeur d'*Ajax*, que, même après sa mort, ils laissoient dans leur ordre de bataille une place vuide, comme si ce prince devoit la remplir. Dans un combat qu'ils livrèrent aux Crotoniates, Autoléon, chef de ceux-ci, voyant dans l'armée ennemie un endroit dégarni, voulut l'attaquer par-là ; mais il fut blessé par un spectre, & comme la plaie ne guérissoit point, l'oracle dit que le seul remède étoit d'appaiser les mânes d'*Ajax*. Autoléon alla pour cet effet dans l'isle de Leucé, où il vit l'ombre de ce héros, l'appaisa & fut aussi-tôt guéri.

Digitized by Google

Cet *Ajax* étoit représenté jeune ; on le voit gravissant un rocher & bravant Minerve, sur une paté antique du baron de Stosch. Winkelman croit le reconnoître sur les médailles de Locres, sa patrie, dans la personne d'un héros nu, casque, armé d'un bouclier & d'une épée, dans l'attitude de combattre. Les monumens où cet *Ajax* est représenté sont infiniment rares, & les artistes l'ont aussi négligé que les poetes anciens, auxquels il n'a jamais servi de sujet de tragédie.

AJAX, connu sous le nom d'*Ajax* Télamonien, avoit pour père Télamon, fils d'Æacus & d'Endéis, & pour mère Péribée, fille d'Alcathous, fils de Pélops & roi de Mégare. Un seul auteur, Darès le Phrygien, a dit qu'Hésione, fille de Laomédon, étoit mère d'*Ajax* ; mais tous les autres auteurs lui donnent pour mère Péribée, & donnent à Hésione, Teucer pour fils. *V.* PÉRIBÉE, TÉLAMON. Après Achille, *Ajax* fut un des plus vaillans capitaines qui allèrent au siège de Troye ; il avoit dans le caractère beaucoup de ressemblance avec Achille. Il étoit comme lui colère, impatient, invulnérable par-tout le corps, hors un endroit.

Hercule, ami de Télamon, le voyant affligé de n'avoir point d'enfans, pria Jupiter de lui donner un garçon, dont la peau fût aussi dure que celle du lion de Némée, & qui eût autant de courage que ce lion. Aussi-tôt un aigle parut, & Hercule le prit pour un bon augure ; il promit à Télamon un fils tel qu'il venoit de le demander, & ordonna qu'il fût nommé *Ajax*, du mot grec qui signifie aigle. Après la naissance de l'enfant, il le prit tout nu & l'enveloppa de la peau du lion de Némée, qui rendit *Ajax* invulnérable partout, excepté l'endroit qui se trouva sous le trou de cette peau, où Hercule portoit son carquois ; on n'est point d'accord sur le nom du membre qui ne put être rendu invulnérable.

Une partie dominante de son caractère étoit l'impiété. Quand il partit pour Troye, son père lui recommanda de joindre toujours à la force de son courage l'assistance des dieux : *Ajax* répondit que les lâches même étoient souvent victorieux avec une telle assistance ; mais que pour lui il s'en passeroit, & qu'il étoit assuré de vaincre sans elle. Minerve voulut un jour lui donner des avis ; il répondit fièrement qu'elle devoit les garder pour les autres grecs, sans se mettre en peine de son poste, dont il rendroit bon compte ; une autrefois cette déesse s'offrit à conduire le char d'*Ajax* dans la mêlée ; il le refusa, & fit même effacer de son bouclier la chouette qu'on y avoit peinte. Il craignit que cette peinture ne fût prise pour un acte de soumission envers Minerve, & pour une défiance de ses propres forces. Se préparant à combattre contre Hector, il exige que les autres prient Jupiter, mais tout bas, de peur que les Troyens ne l'entendent, ou même tout haut ; car, ajouta-t-il, je ne crains personne.

Arrivé devant Troye, il occupa long-tems la renommée du bruit de ses exploits. Il combattit plusieurs fois contre Hector sans être vaincu ; il repoussa les Troyens, soutenus par Jupiter même, qui vouloient mettre le feu à la flotte des Grecs. On raconte les causes & les circonstances de sa mort de différentes manières. Selon les uns, il prétendit qu'on lui devoit adjuger le palladium enlevé de la citadelle de Troye, & que les chefs de l'armée l'ayant adjugé à Ulysse, son concurrent, il menaça dans sa colère de tuer ceux qui lui avoient fait cette injustice ; mais que le lendemain on le trouva dans sa tente mort & percé de coups d'épée. Ulysse, soupçonné de cet homicide, prit la fuite promptement. D'autres disent que la nuit sépara les juges, avant qu'il y eût rien de decidé, & que cette même nuit *Ajax* fut trouvé mort.

Selon quelques autres, dans son combat avec Paris, qu'il tua, il reçut une blessure dont il mourut. Suivant une autre tradition, les Troyens, avertis par un oracle que le fer ne pouvoit déchirer sa peau, & que si l'on vouloit le tuer, il falloit l'accabler de terre, le firent périr de cette façon. Mais l'opinion la plus commune est qu'il périt à l'occasion de sa querelle avec Ulysse, pour les armes d'*Achille*, auxquelles ces deux héros aspiroient après sa mort. Chacun plaida sa cause devant les chefs de l'armée, & l'éloquence d'Ulysse triompha. *Ajax*, furieux de cette préférence, se jeta lui-même sur son propre glaive, s'imaginant que c'étoient Agamemnon, Ménélas & les autres chefs qui l'avoient condamné.

Revenu à lui, & confus, moins de ses excès que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort. C'est le sujet de la tragédie de Sophocle, qui a pour titre : *Ajax porte-fouet ;* parce que le poete représente *Ajax* un fouet à la main, occupé à frapper le bélier qu'il avoit pris pour Ulysse. Ovide ajoute, que de son sang naquit une fleur nommée hyacinthe, sur laquelle on croit voir les deux premières lettres de son nom, AI.

Si l'on en croit quelques auteurs, *Ajax* ne devint furieux que par un excès d'amour-propre ; car on avoit pris toutes les mesures possibles pour adjuger les armes d'Achille au mérite, ont, dans cette contestation, devoit être préféré. Agamemnon, embarrassé d'un démêlé qui pouvoit avoir des suites fâcheuses, avoit fait appeler au conseil les prisonniers troyens, pour leur demander lequel des deux, d'*Ajax* ou d'Ulysse, avoit fait le plus de mal aux ennemis, & ils répondirent que c'étoit le dernier. Ce général envoya aussi des espions, pour apprendre ce que les Troyens eux-mêmes pensoient de la valeur de ces deux capitaines, & sur leur rapport, il adjugea les armes d'Achille à Ulysse.

Ajax fut enterré, les uns disent près du promontoire de Sigée, d'autres sur le promontoire

Digitized by Google

Rhétée ; ce fut un des tombeaux qu'Alexandre voulut voir & honorer. Ainſi, lorſqu'Horace a dit (*Sat. III, liv. II.*) que ce héros fut privé des honneurs funèbres, il a fait ſans doute alluſion à cet endroit de la tragédie de Sophocle, où le poëte feint qu'Agamemnon ne vouloit point qu'on enterrât le corps d'*Ajax* ; mais que cependant il avoit cédé aux inſtances de Teucer.

C'eſt encore un problême pour les mythologues, de ſavoir ſi le corps d'*Ajax* fut brûlé ; ceux qui ſont pour la négative, prétendent que Calchas déclara que la religion ne ſouffroit pas que l'on brûlât ceux qui ſe tuoient eux-mêmes.

Tous les Grecs lui rendirent les honneurs divins après ſa mort ; une des tribus d'Athènes prit ſon nom, & les honneurs qu'ils décernèrent, tant à lui qu'à Euryſacès, ſon fils, ſubſiſtoient encore du tems de Pauſanias. On éleva à *Ajax* un temple à Salamine, & toute la nation grecque l'invoqua quelque tems avant la bataille de Salamine, & lui conſacra, comme une partie des prémices deſtinées aux dieux, l'un des vaiſſeaux que l'on prit ſur les Perſes dans cette mémorable journée.

On a raconté quelques prodiges relatifs à ſon tombeau : on a dit qu'Ulyſſe ayant fait naufrage ſur les côtes de Sicile, perdit entr'autres les armes d'Achille ; & qu'après le naufrage, la tempête les porta ſur le tombeau d'*Ajax*.

Il eut pour femme Tecmeſſe, dont il eut pour fils Euryſacès. On lui donne encore un autre fils nommé Achantide, qu'il eut d'une concubine nommée Glauca. *V.* Achantide, Eurysacès, Glauca, Tecmesse.

Tous les auteurs qui ont parlé de cet Ajax, lui donnent une taille giganteſque. Pauſanias dit qu'un Myſien lui avoit raconté avoir vu près de la mer le tombeau d'*Ajax* ; & que, pour lui marquer la grandeur de la taille de ce héros, il l'avoit aſſuré que la rotule de ſes genoux étoit large comme les diſques dont ſe ſervoient les athlètes aux jeux olympiques ; or, on ſait qu'ils étoient très-grands. Philoſtrate dit qu'*Ajax* avoit onze coudées, qui font dix-ſept pieds de hauteur. Tout ce qu'on peut conclure de ces exagérations, c'eſt qu'*Ajax* étoit d'une grande taille.

Ajax eſt toujours repréſenté ſur les monumens avec de la barbe & dans un âge mûr. On trouve, à la vérité, dans l'anthologie une ſtatue d'*Ajax* jeune & ſans barbe ; mais le poëte nous apprend auſſi qu'il étoit repréſenté avant ſon départ pour la guerre de Troye.

Le célèbre peintre Timomachus voulant peindre *Ajax* furieux, n'avoit pas choiſi l'inſtant où il égorgeoit les béliers, qu'il prenoit pour les chefs des Grecs ; mais celui où, revenu à lui-même, ayant l'affliction dans le cœur & le déſeſpoir dans l'ame, il réfléchiſſoit ſur ſon erreur ridicule. (*Philoſt. liv.* 2, c. 22). C'eſt ainſi qu'il eſt repréſenté ſur la table iliaque du capitole & ſur différentes pierres gravées. (*Stoſch. p.* 384). On trouve cependant une pâte de verre antique, moulée ſur un camée, qui offre le ſujet de la tragédie de Sophocle : elle repréſente *Ajax* qui tue un gros bélier. On y voit auſſi deux bergers avec Ulyſſe, à qui Pallas fait obſerver la fureur de ſon ennemi.

Un beau ſcarabée étruſque du palais royal, offre *Ajax* enlevant du milieu des combattans le corps d'Achille.

Ajax. Nom d'une danſe furieuſe chez les Grecs : elle étoit ainſi nommée, parce qu'on imitoit la fureur d'*Ajax*. Lucien en parle à la fin de ſon Traité de la danſe.

Ajax *de paille* ou *Ajax-mannequin* ; c'étoit le titre d'une comédie de Varron. Ce nom lui venoit d'un ſoldat ou d'*Ajax*, qui paroiſſoit couché ſur de la paille & malade. Les Romains faiſoient de ſemblables mannequins qu'ils expoſoient aux taureaux, afin de les irriter.

Ajaxties, fêtes qu'on célébroit à Salamine en l'honneur d'Ajax, fils de Télamon, & dans leſquelles on portoit ſur un cercueil un mannequin armé de toutes pièces. Héſychius parle de ces fêtes ſous le nom d'*αἰαντεῖα*, *ajantica*, à cauſe de la tribu d'Athènes appelée *Ajantis*, qui ayant pris le nom d'Ajax, en célébroit les fêtes.

Aicheera, un des ſept dieux céleſtes, que les Arabes adoroient, ſelon M. d'Herbelot.

Aidonée, roi d'Epire, vivoit du tems de Théſée, cinquante ans environ avant la guerre de Troye. Comme il faiſoit beaucoup travailler aux mines de ſon pays, & que, pour aller des autres contrées de la Grèce en Epire, il falloit paſſer un fleuve nommé l'Achéron, on a ſouvent confondu ce prince avec Pluton. L'Epire, qui étoit un pays fort bas, par rapport au reſte de la Grèce, a été priſe pour l'enfer même. C'eſt cet *Aidonée* qui, ſelon quelques auteurs, enleva Proſerpine, parce qu'elle lui avoit été refuſée par ſa mère ; & comme ce prince étoit ſouvent confondu avec Pluton, les poëtes ont mis l'enlèvement de Proſerpine ſur le compte de ce dieu. Cette explication eſt donnée par les mythologues-hiſtoriens ; mais qu'elle eſt vaine & frivole, ſi on la compare aux explications de M. Dupuis ! *V.* Proserpine.

Aigle, oiſeau conſacré à Jupiter, depuis le jour qu'ayant conſulté les augures dans l'iſle de Naxe, avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, il parut un *aigle* qui lui fut d'un heureux préſage. La fable a dit auſſi qu'un *aigle* eut ſoin de fournir à Jupiter du nectar pendant ſon enfance ; & pour l'en récompenſer, le père des dieux plaça cet oiſeau parmi les aſtres. L'*aigle* ſe voit ordinairement dans les images de Jupiter, tantôt aux pieds du dieu, tantôt tenant la foudre entre ſes ſerres. Il y a bien de l'apparence que cette fable eſt fondée ſur le vol de l'*aigle*, qui aime à s'élever dans les nuages les plus hauts, & dans la région du tonnerre.

Digitized by Google

Les Egyptiens qui habitoient la Thébaïde, avoient une grande vénération pour l'*aigle*. Il entroit même dans l'écriture hiéroglyphique ; mais alors il étoit dépouillé de ſes plumes. A Æliopolis, dans la même contrée, on prenoit pour ſymbole une tête d'*aigle* blanc, avec le poitrail dégarni de plumes & d'ailes. On croit que c'étoit un emblême du Nil, que l'on appeloit quelquefois du nom d'*aigle*. L'*aigle* des Egyptiens ſe diſtinguoit toujours de celui de l'Empire Romain, parce qu'il étoit dégarni de plumes & lavé d'une couleur d'eau.

Les Grecs obſervoient attentivement le vol de l'*aigle*, quand ils prenoient les auſpices. Lorſque cet oiſeau paroiſſoit gai, qu'il battoit fréquemment des ailes, qu'il jouoit dans les airs & qu'il voloit de la droite à la gauche, c'étoit un bon augure. Priam voulant aller attaquer la flotte des Grecs pour ravoir ſon fils Hector, pria Jupiter de lui annoncer ſa protection par l'apparition d'un *aigle* volant à ſa droite. Le devin Ariſtandre ayant vu un *aigle* voler de ſon camp vers celui des ennemis, prédit la victoire à Alexandre.

On tiroit auſſi des préſages de la manière dont l'*aigle* ſaiſiſſoit ſa proie. (*Odyſſ. v.* 160). Télémaque cherchant ſon père & ſe trouvant à Sparte, apperçut un *aigle* qui voloit à ſa droite, & qui portoit avec ſon bec & ſes ſerres une oie domeſtique. Hélène conclut de cette apparition qu'Ulyſſe retourneroit dans ſon palais, & en chaſſeroit à l'improviſte les amans de Pénélope. Pénélope, de ſon côté, tira le même préſage en voyant un *aigle* déchirer vingt oies qu'elle avoit engraiſſées. La vue d'un *aigle* enlevant un faon de biche, & tombé ſur l'autel de Jupiter Panomphæus, rendit le courage aux Grecs rebutés, & leur fit remporter une grande victoire ſur les Troyens.

Polydamas ayant apperçu un *aigle* volant à gauche, & portant dans ſon nid un ſerpent qui lui échappa, prédit le mauvais ſuccès de l'entrepriſe qu'avoit formée Hector contre les vaiſſeaux grecs. Amphinomus augura auſſi mal des embûches que dreſſoient à Télémaque les amans de Pénélope, en voyant à ſa gauche un *aigle* qui enlevoit une colombe. Deux *aigles* ſe déchirant avec leurs becs & leurs ſerres & volant au deſſus de ces mêmes amans de Pénélope, firent dire à Haliterſès, qu'Ulyſſe les chaſſeroit bientôt. Un *aigle* enfin ayant arraché la pique d'un ſoldat de Denis-le-Tyran, & l'ayant précipitée dans la mer après l'avoir élevée fort haut, préſagea, ſelon Plutarque *(in Dione)* la ruine & le déſaſtre de ce prince.

AIGLE. Les Romains adoptèrent pour enſeigne des légions, une *aigle* d'or ou d'argent poſée ſur une pique, les ailes éployées, & tenant un foudre dans une de ſes ſerres. Cette aigle étoit petite ; car Florus (IV. 12. 38.) parlant de la défaite de Varus, dit qu'un enſeigne de légion s'enfonça dans un marais, tenant l'*aigle* cachée dans les plis de ſon ceinturon : *Signifer aquilam intra balthei ſui latebras gerens in palude cruenta delituit.* On voit des *aigles* ſur les médailles, les arcs de triomphe & les colonnes. La figure de l'*aigle* y eſt quelquefois ſurmontée de la repréſentation d'un petit temple.

Au-deſſous de l'*aigle* on attachoit différens ornemens de métal, tels que les buſtes des empereurs, des *dona militaria*, &c. très-lourds. Auſſi falloit-il beaucoup de force pour être porte-enſeigne. Suétone (*c.* 10, *n.* 10), remarque avec étonnement qu'un enſeigne ayant été grièvement bleſſé, Octavien, qui fut depuis Auguſte, ſe ſaiſit de ſon *aigle*, & la porta fort long-tems, quoiqu'il fût très-jeune. Caracalla affectant de vivre avec les ſoldats comme avec ſes égaux, pouſſoit cette vaine imitation juſqu'à ſe charger de leurs peſantes *aigles* : *Aliquando etiam ſigna militaria, qua & pralonga ſunt, & multis donariis ornata, ut illa vix validiſſimi geſtent milites ; ipſe humeris impoſita ferebat.*

Les Romains rendoient un culte aux *aigles*, aux enſeignes militaires, & aux empereurs déifiés dont elles portoient les médaillons, *clypei*. Ils faiſoient des libations en leur honneur, les frottoient avec des parfums, & les couronnoient de fleurs. Marius, dans ſon ſecond conſulat, répudia les différens animaux qui ſervoient d'enſeignes aux légions pour les attacher aux cohortes ſeules, & affecta l'*aigle* aux premières. C'étoit auprès de cette *aigle*, que ſe plaçoit quelquefois le général. Catilina combattit dans cette place avec ſes amis & ſes cliens.

La pique ſur laquelle on portoit l'*aigle*, étoit terminée par un fer aigu, qui entroit dans la terre, & la tenoit debout dans le camp. On regardoit comme un mauvais préſage de ne pouvoir les arracher de terre lorſqu'il falloit combattre, ou de les voir enveloppées de nuages, lorſque le reſte du camp jouiſſoit d'un ciel pur & ſerein. Pour ménager les pointes des *aigles*, les porte-enſeignes avoient des eſpèces de gaines de métal en forme de coins, que l'on fixoit dans la terre, & qui recevoient les pointes des *aigles* dans leurs cavités. On en voit pluſieurs dans le cabinet de Sainte-Geneviève. Elles ſervoient peut-être au même uſage pour les piquets des tentes.

AIGLE. Cet oiſeau étoit le ſymbole des Lagides ; ils en mettoient deux ſur leurs médailles, lorſque la ſouveraineté de l'Egypte étoit partagée. On la voit poſée ſur un foudre, ſur les médailles de l'Egypte, de l'Epire, de Larinum, des Mamertins, de Myndus, d'Orra, de Panormus, de Gaziura, de Graviſcæ & de Theſſalonique.

L'*aigle* vole ſur les médailles d'Apamée en Phrygie, de Cydonia en Crète, de Lyttus & des iſles Cléides. Elle eſt poſée ſur celles de Lacédémone, des Locriens d'Italie, de Lyttus, de Marſeille, de Ptholémaïs, de Salapia, de Tyr, d'Abyde, d'Aphytis, de Cnoſſe & d'Euſebia.

L'*aigle* eſt poſée, & retourne la tête ſur les médailles des *Bruttii* & d'Itanus.

Elle paroit éployée & poſée ſur celles de

Smirne, de Syracuſe, de Thyatire, de Tuder, de Velia. Les médailles d'Iſtriopolis, de Sinope & d'Olbiopolis, offrent l'*aigle* poſée ſur un dauphin.

L'*aigle* déchire un lièvre ſur les médailles d'Acragas, des Faliſques; & un animal inconnu ſur celles de Chalcis & des Locriens d'Italie.

Une *aigle*, avec le mot CONSECRATIO, déſigne ſur les médailles l'apothéoſe d'un empereur. La principale figure de la belle agathe conſervée à la Sainte-Chapelle de Paris, eſt portée ſur un *aigle*; ce qui l'avoit fait prendre pour S. Jean, dans les tems d'ignorance.

On trouve quelquefois des *aigles* pour marquer la conféération des princeſſes, telle que Marciana; mais cela eſt très-rare, & elle eſt ordinairement annoncée par le ſymbole du paon.

L'*aigle* ſervoit d'enſeigne dans l'armée de Frédéric I, comme autrefois dans les légions romaines. On la voit ſur les monnoies de Henri VI & de Frédéric II. Romain Diogènes, empereur des Grecs, ayant été pris par les Turcs en 1072, fut reconnu à la figure de l'*aigle* qu'il portoit ſur ſa poitrine. Adelbert, marquis & duc de Lorraine depuis l'an 979 juſqu'en 1037, auroit pris ce ſymbole long-tems avant les empereurs d'Allemagne, ſi l'on s'en rapportoit à ſon ſceau, publié par D. Calmet. L'*aigle* éployée paroit ſur l'écu du prince, ſur la houſſe & ſur le cou de ſon cheval, & ſur le contre-ſcel. Mais le caparaçon trainant dans le cheval eſt couvert, & les caractères de l'inſcription, n'indiquent au plus que le treizième ſiècle, & rendent ce ſceau plus que ſuſpect.

Ferri I, Duc de Lorraine depuis 1205 juſqu'en 1207, eſt monté ſur un cheval ſellé fort ſimplement & ſans caparaçon. Les alérions ou petites *aigles* ne ſe font voir que ſur ſon bouclier. Mais dès l'an 1197, l'*aigle* éployée ſe voit dans le ſceau de Mathieu de Lorraine; depuis évêque de Toul. Celui de l'empereur Louis de Bavière montre cet oiſeau dans ſa forme naturelle aux deux côtés du trône. L'*aigle* éployée, avec ces mots, *ſigillum veritatis*, ſervoit de contre-ſcel à Etienne, comte de Bourgogne, dès le commencement du treizième ſiècle.

A quelle époque les empereurs d'Allemagne ont-ils adopté l'*aigle* à deux têtes, que Lipſe a obſervée ſur la colonne Antonine, & qui, dit-on, avoit été adoptée par Conſtantin, pour exprimer la réunion des deux empires en ſa perſonne? Heinecius prétend, ainſi que pluſieurs autres écrivains, que Sigiſmond eſt le premier dans le ſceau duquel on la trouve. Cependant Ludewig, conſeiller du roi de Pruſſe, a décrit le contre-ſcel d'une charte de l'empereur Venceſlas, datée de l'an 1397, où l'on voit un *aigle* éployée à deux têtes. Le même auteur en trouve l'origine chez les anciens marquis de Brandebourg. Gudenus a prouvé depuis par un autre contre-ſcel, que c'eſt Charles IV qui a donné à ſes ſucceſſeurs l'exemple de mettre cette figure ſur leurs ſceaux, ſans doute pour ſignifier l'un & l'autre empire. Les comtes de Sarwerden avoient dans leur écu l'*aigle* à deux têtes dès le treizième ſiècle. On en a fait les armes de l'empire d'Allemagne ſous le règne de Sigiſmond au plus tard.

AICLE. (*Pierre d'*). *V.* AÉTITE.

AIGRETTE de caſque. *V.* CRÊTE.

AIGRETTE. Les romaines portoient ſur le front une parure qui reſſembloit beaucoup aux *aigrettes* modernes, qui ſont formées par un aſſemblage de pierres précieuſes. On voit dans le jardin du palais Farneſe à Rome, une tête de Vénus ſous les traits de Marciana, nièce de Trajan, qui porte une ſemblable *aigrette* au haut du front. La Villa-Pamfili renferme un buſte de la même princeſſe, dont le front eſt décoré d'un ornement en forme de croiſſant. Ce buſte éclaircit un paſſage du poète Stace, qui dit qu'Alcmène, mère d'Hercule, avoit ſes cheveux ornés de trois lunes: (*Theb. l.* 6. 288.)

— *Tergeminâ crinem circumdata lunâ.*

Ce vers fait ſans doute alluſion aux trois nuits que Jupiter paſſa avec cette princeſſe, & à Hercule dont il devint père pendant cet eſpace de tems. *Winkelman. Hist. de l'Art.*

AIGUE-MARINE. Pierre-gemme d'une médiocre dureté & d'un bleu léger, pareil à celui de la mer, d'où lui eſt venu ſon nom françois. On préſume, d'après les deſcriptions très-défectueuſes des anciens minéralogiſtes, qu'ils la comprenoient ſous la dénomination générale de BERIL. La différencement des anciens artiſtes brille ſouvent dans le choix des pierres qu'ils ont gravées, mais ſurtout dans le Neptune & le beau Léandre du palais Royal, qui ſont gravés ſur des *aigues-marines*.

AIGUILLE *à coudre*. Aucun recueil d'antiquités n'offre des *aiguilles* à coudre antiques, quoique les auteurs grecs & romains faſſent ſouvent mention d'ouvrages & de broderies faits à l'*aiguille*. L'Aſſyrie & la Babylonie en particulier étoient renommées pour ces broderies. (*Plin. lib.* 50) *Colores diverſos pictura intexere Babylon maximè celebravit.* Si ces *aiguilles* étoient d'acier comme les nôtres, la rouille les aura toutes détruites.

AIGUILLE *de cheveux ou de tête*. Les Romains les appeloient *acus crinales* & *acus diſcriminales*, ou indifféremment *ſpicula*. On doit les diſtinguer ſoigneuſement.

Acus diſcriminales, étoient de grandes *aiguilles* de métal ou d'ivoire, qui ſervoient aux femmes à ſéparer leurs cheveux en deux parties ſur le devant de la tête. Cette coeffure les diſtinguoit des filles, qui relevoient & nouoient tous leurs cheveux ſur le ſommet de la tête, ou les attachoient ſur le derrière avec une *aiguille*, ſans en laiſſer flotter ſur les joues ni ſur les oreilles.

Acus crinales, *acus comtoria*, étoient proprement les *aiguilles de tête*. Elles ſervoient à retenir les cheveux qui étoient treſſés & nattés. C'eſt ainſi que les treſſent encore les Alſaciennes; & les femmes des environs de Naples attachent encore leurs chevelures avec des *aiguilles* d'argent de ſept à huit

Digitized by Google

huit pouces de longueur. On voit dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, un buste de femme antique, dans la chevelure de laquelle on distingue parfaitement une longue & grosse *aiguille* qui a une forte tête. Le père de Montfaucon a publié une tête coeffée de même (*Supp. III*, *p.* 4); mais il appelle mal-à-propos cette *aiguille acus discriminalis*, puisque cette dernière servoit à séparer & boucler les cheveux, & non à les attacher.

Les *aiguilles* à fixer les cheveux étoient d'or, d'argent, de bronze, d'ivoire & même de roseau.

On en a trouvé plus de cent d'ivoire, mais simples & sans aucun ornement, dans les fouilles qu'a faites M. Crignon en Champagne, dans les ruines d'une ville romaine. Le comte de Caylus (*Rec.* 3. *p.* 311.) en a publié deux de la même matière, qui avoient été trouvées dans une fouille sur le mont Pincio à Rome. On sait que l'ivoire étoit bien plus rare chez les Romains qu'elle ne l'est devenue depuis les voyages d'Afrique. Cette rareté qui en faisoit le prix, est annoncée par le travail d'une de ces deux *aiguilles*; elle est ornée d'une tête de femme travaillée de bon goût, & dont la coeffure est bien agencée.

Dans le grand nombre des *aiguilles* d'argent qui servoient à attacher les tresses des cheveux sur le derrière de la tête, on en trouve à Portici quatre singulièrement grandes & bien travaillées; car cette parure étoit une de celles qui fixoient davantage l'attention des femmes. Les prêtres eunuques de Cybèle attachoient comme elles leurs cheveux avec une *aiguille* de tête. La plus grande, dont la longueur est de huit pouces, au lieu d'être terminée par un bouton, porte à son extrémité un chapiteau corinthien, sur lequel on voit Vénus tenant les cheveux des deux mains: auprès d'elle est l'Amour qui lui présente un miroir rond. Les dames romaines avoient coutume de consacrer des miroirs aux statues des déesses le jour de leurs fêtes. Sur une autre de ces *aiguilles*, également terminée par un chapiteau corinthien, on voit l'Amour & Psyché qui se tiennent embrassés. Une troisième présente à son extrémité deux bustes. Sur la plus petite des *aiguilles* qui sont dans le même cabinet, Vénus s'appuie sur un cippe qui porte un priape; la déesse élève sa jambe droite, & paroit vouloir prendre son pied de la main gauche.

On en trouve souvent de bronze, & le comte de Caylus en avoit rassemblé plusieurs, qui avoient trois à quatre pouces de longueur. Ces *aiguilles* de bronze ont été confondues quelquefois avec des clous, par des antiquaires peu instruits.

AIL. Cette plante a été plus qu'aucune autre fournise dans les différentes contrées aux caprices de la mode & de l'opinion. Les Egyptiens lui faisoient partager le culte qu'ils rendoient aux oignons. Pline, (l. XIX. 6. : *Allium, expansive inter deos jure jurando habet Ægyptus.* Chez les Grecs, au contraire, il étoit défendu d'entrer dans les temples de la mère des dieux, lorsqu'on avoit mangé de l'*ail*. (*Athen.* 2). L'*ail* déplaisoit à Rome aux gens délicats, à cause de son odeur forte. Tout le monde connoit les vers d'Horace sur cette plante:

Parentis olim si quis impiâ manu
Senile guttur fregerit:
Edat cicutis allium nocentius.
O dura messorum ilia!

C'étoit peut-être la raison pour laquelle on en faisoit manger pendant plusieurs jours à ceux qui vouloient se purifier de quelque crime. Perse fait allusion à cette pratique. (*Sat.* 5, 186.):

Hinc grandes Galli, & cum sistro lusca sacerdos
Incuffare deos inflantes corpora, si non
Prædicium ter mane caput gustaveris alli.

Les soldats, les matelots, & les moissonneurs grecs & romains faisoient un grand usage de l'*ail*. Les Grecs croyoient qu'il allumoit le courage des guerriers. Aristophane (*Equit.* 1. 3. 256.):

Ut plenus alliis strenuè magis pugnes.

Ils en faisoient manger aux coqs mêmes qu'ils dressoient pour les combats. L'*ail* étoit une nourriture si ordinaire aux soldats romains, qu'il étoit devenu un symbole de la vie militaire. *Allia ne comedas*, ne mangez pas de l'*ail*, disoit-on, à ceux qui aimant beaucoup leurs aises & la tranquillité, formoient le projet d'aller à l'armée. Vespasien répondit à un courtisan efféminé qui lui demandoit un gouvernement: J'aimerois mieux que tu sentisses l'*ail* que les parfums.

Les matelots des deux nations en faisoient un aussi grand usage que les soldats. Plaute (*Poen.* 5. 34.):

Tum autem plenior
Allii, ulpicique, quam Romani remiges.

Aristophane (*Arach.* 1. 4. 30.):

Va mihi pereo, quem Odomantes fruliant alliis.

Le scholiaste observe sur ce vers d'Aristophane, que les Thraces aimoient beaucoup l'*ail*, parce qu'ils habitoient un pays froid. Lorsque les Athéniens partoient pour quelqu'expédition maritime, ils faisoient, selon Suidas, une ample provision d'*ail*. On croyoit que l'usage de cette plante chaude corrigeoit les effets du mauvais air.

C'étoit sans doute la même opinion qui faisoit prodiguer l'*ail* aux moissonneurs & aux paysans. Virgile (*Eclog.* 11. 9.):

Thestylis & rapido fessis messoribus æstu
Allia, serpyllumque herbas contundit olentes.

Galien (*Meth. med.* XII. 18.) appelle l'*ail*, la thériaque des paysans. Pline (XIX. 6.) dit que

Digitized by Google

l'*ail* fert de remède aux habitans de la campagne. On a été jusqu'à regarder l'*ail* comme un puiſſant contre-poiſon, & à croire qu'on n'avoit rien à craindre des bêtes vénimeuſes après en avoir mangé. Æmilius Macer le dit expreſſément :

Hæc ideò miſcere cibis meſſoribus eſt mos,
Ut ſi fortè ſopor ſeſſos depreſſerit artus,
Anguibus a nocuis tuti requieſcere poſſint.

AILES. Les divinités égyptiennes, diſent les auteurs qui ont expliqué les pierres gravées du palais royal, portent quelquefois des *ailes* reſſemblantes à celles des chérubins. Cette manière de les repréſenter étoit encore en uſage ſous les empereurs romains ; car l'Iſis avec de ſemblables *ailes* que l'on voyoit à Rome dans le dernier ſiècle, n'étoit pas d'un tems plus reculé. On trouve ſur les médailles de Malte, deux figures placées l'une vis-à-vis de l'autre, avec des *ailes* fort longues aux hanches. Elles s'étendent en avant, comme pour couvrir la partie inférieure du corps. Le marquis Maffei, (*Veron. illuſtr. P.* 3, *p.* 259.) qui a rapporté une de ces médailles, n'a rien dit de ces *ailes* ſi remarquables. L'abbé Vénuti la donne auſſi parmi ſes médailles de Malte, mais ſans *ailes*. Le tems les avoit ſans doute détruites ſur la ſienne ; car elles ſont très-évidentes ſur des médailles ſemblables du cabinet de Sainte-Geneviève.

Spon (*Rech. d'Ant. diſſ.* 28, *p.* 459.) ne ſait ce qu'il doit faire de ces *ailes*, & il les prend pour des cuiſſes ſans jambes, quoique les figures ayent des jambes très-prononcées. Gordon a trouvé dans les peintures d'une momie une figure abſolument pareille à celles des médailles de Malte : elle a de même deux *ailes* aux hanches, dont elle lève l'une pour mettre à l'ombre une divinité aſſiſe. L'autre *aile* qui eſt baiſſée ſe porte en avant. Spon a cru voir auſſi des pieds de bœuf à la figure de ſa médaille ; peut-être parce que les chérubins avoient des têtes de bœuf. (*Motraye voyag. tom.* 1, *pl.* 14, *n.* 13. — *Num. Pembrock*, *P.* 2, *tab.* 96, *n.* 1. — *Gordons*, *Eſſay towards explain. the hierogl. tab.* 14, *n.* 7).

Ces *ailes* annoncent les voyages des Phéniciens qui fréquentèrent de bonne heure les iſles & les côtes de la Méditerranée. C'eſt d'eux auſſi que les Pélaſges ou premiers Grecs reçurent la mythologie égyptienne. Si Pauſanias eût réfléchi ſur ces communications anciennes, il n'auroit pas été obligé d'avouer ſon ignorance à la vue d'une Diane ailée qu'il vit ſur le fameux coffre de Cypſelus. On ſait que les Etruſques reçurent les arts & les connoiſſances de ces anciens Grecs ; c'eſt pourquoi on appliquera facilement à ces derniers ce que nous allons dire des premiers ſur l'autorité de Winkelmann.

Les Etruſques ont repréſenté preſque toutes leurs divinités avec des *ailes*. Jupiter en porte ſur une pierre étruſque du cabinet de Stoſch : on voit ce dieu repréſenté de même ſur une pâte de verre & ſur une cornaline du même cabinet, où il ſe préſente à Sémelé dans toute ſa majeſté. Comme les anciens Grecs, les Etruſques donnoient des *ailes* à Diane ; celle d'Epheſe eſt ailée ſur une pierre gravée de Stoſch, & ſur une autre du cabinet de Florence. Les nymphes ailées qui l'accompagnent ſur une urne ſépulcrale du capitole & ſur un bas-relief de la Villa Borghèſe, ſont viſiblablement des figures empruntées de cette ancienne mythologie. La Minerve étruſque porte non-ſeulement des *ailes* aux épaules, mais encore aux pieds. Horſley (*Brit. Rom. p.* 353.) s'eſt bien trompé, en diſant qu'on ne trouvoit point de Minerve ailée, & que les auteurs n'en font même jamais parlé. On voit juſqu'à Vénus peinte avec des *ailes*.

Les Etruſques en mettoient encore à la tête de pluſieurs autres divinités, telles que l'Amour, Proſerpine & les Furies ; c'eſt dans ce même ſens que leurs artiſtes repréſentoient des chars avec des *ailes* : cet uſage leur étoit commun avec les Grecs. En effet, Intipide (*Oreſt. v.* 1001.) donne au ſoleil un char ailé ; & ſur les médailles d'Eleuſis, Cérès eſt repréſentée aſſiſe ſur un ſemblable char, tiré par deux ſerpens. La fable parle auſſi d'un char ailé de Neptune, qu'Apollon fit donner à Idas pour enlever la nymphe Marpeſſa. (*Apollodor. bibl. l.* 1, *p.* 16).

Les divinités ailées ne ſont pas ſi communes ſur les monumens grecs que ſur ceux des Etruſques. Les Grecs ne donnoient ordinairement de grandes *ailes* qu'à la victoire, & quelquefois à Diane. Les Etruſques en donnoient, comme nous l'avons dit, à Minerve, à Diane, à Vénus, à Méduſe & aux Furies.

Le comte de Caylus (*Rec. tit, pl.* 44, *n.* 3.) a fait deſſiner une ſtatue qu'il croit repréſenter la déeſſe Salus ou de la ſanté : elle porte deux *ailes* ſur le front. On ne peut expliquer cette ſingularité que par le moyen de quelqu'allégorie inconnue aujourd'hui. Le même ſavant a publié une ſeconde figure ailée, dont les *ailes* lui ont fait écrire une obſervation pleine de ſagacité. (*Ibid. p.* 188).

Les plumes de ſes *ailes* ſont placées à contre-ſens, c'eſt-à-dire, que leurs extrémités s'élèvent, au lieu de ſuivre leur pente ordinaire vers la terre. Je ne puis, dit-il, attribuer cette licence à la bizarrerie de l'ornement ; car on voit pluſieurs monumens étruſques & romains, graves & ſérieux, dont les *ailes*, non-ſeulement ſont arrangées dans cet ordre, mais dont les plumes, à l'extrémité, ſe terminent en volute ; j'avoue que je ne puis concevoir ni la raiſon, ni le motif d'un arrangement qui s'oppoſe à la nature. (*Caylus* 4, *p.* 188).

AILES. *Art.* Cet article eſt bien traité dans l'*Art Militaire* de cette Encyclopédie. On y a fait voir que les *ailes* des légions étoient formées ſouvent par des fantaſſins ; quoique les cavaliers

Digitized by Google

formaſſent ordinairement les *ailes*. Pluſieurs hameaux, qui jadis étoient deſtinés aux ſtations des romaines, avoient retenu le ſurnom *Ala* avec le nom de la legion qui avoit des détachemens poſtés dans ces hameaux. C'eſt ainſi qu'on lit dans l'*Itinéraire d'Antonin*:

Durnonagum, leg. VII. Ala.
Burancum, leg. V. Ala.
Noveſium, legs. V. Ala.
Geldubam, leg. IX. Ala.

AILES *milliaires*, étoient chez les Macédoniens la même choſe que l'AGEMA; elles faiſoient miſes en uſage dans la tactique romaine.

Il faut placer au nombre des diviſions militaires, l'*ALA ſingularium* dont parle Tacite (*Hiſt. IV*, 70. 3.): *Acceſſit ala ſingularium, excita olim à Vitellio, deinde in partes Veſpaſiani tranſgreſſa.* Cette troupe portoit le nom d'*Ala ſingularium equitum*, ſoit parce qu'il n'y avoit entre ces maîtres d'autre diſtinction que celle des commandans, ſoit parce que ces maîtres étoient des cavaliers d'élite, *ſingulares*.

AIMAKOYPIA. Les Péloponnéſiens célébroient ces fêtes cruelles ſur le tombeau de Pélops, en fouettant des enfans juſqu'à faire couler leur ſang. C'eſt de ce *ſang des enfans* qu'elles prirent leur nom ἀπὸ τῦ αἵματος τῶν παίδων.

AIMANT. Mine de fer, aſſez ſemblable en poids & en couleurs à l'eſpèce de mine de fer qu'on appelle *mine en roche*. Elle contient du fer en très-petite quantité. Cette pierre fameuſe a été connue des anciens; car nous ſavons par le témoignage d'Ariſtote, que Thalès, le plus ancien philoſophe de la Grèce, a parlé de l'*aimant*; mais il n'eſt pas certain que le nom employé par Ariſtote ſoit celui dont Thalès s'eſt ſervi. Onomacrite, qui vivoit dans la 60e olympiade, & dont il nous reſte, à ce qu'on croit, quelques poéſies ſous le nom d'*Orphée*, eſt celui qui nous fournit le plus ancien nom de l'*aimant*; il l'appelle μαγνήτης. Hippocrate (*lib. de ſterilib. mulier.*) a déſigné l'*aimant* ſous la périphraſe *de la pierre qui attire le fer*, λίθου ὅτι τὸν σίδηρον ἕλκυσιν.

Les Arabes, les Portugais ſe ſervent de la même périphraſe que Sextus Empiricus a exprimée en un ſeul mot σιδηρομάγνης. Sophocle, dans une de ſes pièces, qui n'eſt pas venue juſqu'à nous, avoit nommé l'*aimant* λυδία λίθος, *pierre de Lydie*. Héſychius nous a conſervé ce mot auſſi-bien que λυδίαν λίθον, qui en eſt une variation. Platon, dans le Timée, appelle l'*aimant* Η ΗΡΑΚΛΕΙΑ λίθος, *pierre d'Héraclée*, nom qui eſt un des plus uſités parmi les Grecs.

Ariſtote a fait plus d'honneur que perſonne à l'*aimant*, en ne lui donnant point de nom; il l'appele ὁ λίθος, *la pierre par excellence*. Théміſtius s'exprime de même. Théophraſte, avec la plupart des anciens, a ſuivi l'application déjà établie de λίθος Η ΗΡΑΚΛΕΙΑ.

Pline, ſur le paſſage mal entendu de ce philoſophe, a cru que la pierre de touche, *coticula*, qui, entre ſes autres noms, a celui de λυδὸς λίθος, avoit de plus celui d'ΗΡΑΚΛΙΑ, commun avec l'*aimant*: les Grecs & les Latins ſe ſont auſſi ſervis du mot σίδηρος, tiré de σιδήρου, fer, d'où eſt venu le vieux nom françois, *pierre ferriere*. Enfin, les Grecs ont diverſifié le nom de μαγνήτου en diverſes façons; on trouve dans Tzetzès μαγνητικὸν λίθον, dans Achilles Tatius μαγνῆτιν, μαγνῆτις dans la plupart des auteurs, μαγνίτις dans quelques-uns, auſſi-bien que ὁ λίθος μαγνίτης, par la permutation de η en ι, familière aux Grecs dès les premiers tems; & μαγνὴς, qui n'eſt pas de tous ces noms le plus uſité parmi eux, eſt preſque le ſeul qui ſoit paſſé aux Latins.

Pour ce qui eſt de l'origine de cette dénomination de l'*aimant*, elle vient manifeſtement du lieu où l'*aimant* a d'abord été découvert. Il y avoit dans l'Aſie-Mineure deux villes appelées *Magnéſie*; l'une auprès du Méandre, l'autre au bas du mont Sypile. Cette dernière, qui appartenoit particuliérement à la Lydie, & qu'on appeloit auſſi *Héraclée*, ſelon le témoignage d'Ælius Dionyſius dans Euſtathe, étoit la vraie patrie de l'*aimant*. Le mont Sypile étoit ſans doute fécond en métaux, & en *aimant* par conſéquent; ainſi l'*aimant* appelé *Magnes* du premier lieu de ſa découverte, a conſervé ſon ancien nom, comme il eſt arrivé à l'acier & au cuivre, qui portent le nom des lieux où ils ont été découverts; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que de plus mauvais *aimant* des cinq eſpèces rapportées par Pline, étoit celui de la Magnéſie d'Aſie-Mineure, première patrie de l'*aimant*, comme le meilleur de tous étoit celui d'Æthiopie.

Marbodeus dit que l'*aimant* a été trouvé chez les Troglodites, & que cette pierre vient auſſi des Indes. Iſidore de Séville dit que les Indiens l'ont connu les premiers; & après lui, la plupart des auteurs du moyen & du bas-âge, appellent l'*aimant lapis indicus*, donnant la patrie de l'eſpèce à tout le genre.

Les anciens n'ont guères connu de l'*aimant* que la propriété d'attirer le fer; c'étoit le ſujet principal de leur admiration, comme on peut le voir par ce beau paſſage de Pline: *Quid lapidis rigore pigrius? Ecce ſenſus manuſque tribuit illi natura. Quid ferri duritie pugnatius? Sed cedit & patitur mores: trahitur namque a magnete lapide, domitrixque illa rerum omnium materia ad inane neſcio quid currit, atque ut propius venit, aſſiſtit teneturque, & complexu hæret.* (Plin. liv. XXXVI, c. 16).

Cependant il paroit qu'ils ont connu quelque choſe de ſa vertu *communicative*. Platon en donne un exemple dans l'Ion, où il décrit cette fameuſe chaine d'anneaux de fer ſuſpendus les uns aux autres, & dont le premier tient à l'*aimant*. Lucrèce, Philon, Pline, Gallien, Némeſius, rapportent le même phénomène; & Lucrèce

Digitized by Google

fait de plus mention de la propagation de la vertu magnétique au travers des corps les plus durs, comme il paroît dans ces vers :

Exultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes cum fubditus eſſet.

Mais on ne voit par aucun paſſage de leurs écrits, qu'ils ayent connu la vertu directive de l'*aimant*; on ignore abſolument dans quel tems on a fait cette découverte, & on ne ſait pas même au juſte quand eſt-ce qu'on l'a appliqué aux uſages de la navigation. (*De Vandencſſe.*).

Pline dit que l'architecte Dinocrate d'Alexandrie, avoit commencé de bâtir avec des *aimans* la voûte d'un temple qu'un des Ptolémées faiſoit élever à Arſinoé, ſa ſœur & ſa femme. L'architecte eſpéroit par cette conſtruction, tenir ſuſpendue en l'air la ſtatue de cette princeſſe, qui devoit être de fer. Mais la mort l'empêcha d'achever ce temple; & elle enleva preſque en même-tems le roi qui l'avoit commandé. Cette fable a été renouvelée ſouvent depuis le récit de Pline, & ſur-tout à l'occaſion du tombeau de Mahomet.

AIMÉNÉ, troyenne, qui mérita les honneurs héroïques dans la Grèce; elle eut même un autel à Athènes.

AINAI, AISNAY *ou* AINAY. *Athanacum* ou *Ainacum*, abbaye de la ville de Lyon, ſécularisée aujourd hui. L'emplacement qu'elle occupe au confluent du Rhône & de la Saone, étoit célèbre dans l'antiquité. On prétend que c'étoit au même endroit que l'on célébroit ces jeux fameux établis en l'honneur d'Auguſte, & auxquels ſe rendoient tous les peuples des Gaules. Il y avoit outre les combats athlétiques, des combats littéraires. On ignore quelle étoit la récompenſe des vainqueurs; mais la tradition a conſervé le ſouvenir de la punition des vaincus. Ils étoient, dit-on, contraints d'effacer leurs productions avec la langue, ou ils étoient précipités dans le fleuve.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la punition étoit très-grave ou très-flétriſſante; comme on en peut juger par des vers de Juvénal, qui compare la crainte d'un rhéteur deſtiné à lire ſes compoſitions dans ces jeux célèbres, à celle d'un voyageur qui a marché ſur un ſerpent :

Pallent ut nudis preſſe qui calcibus anguem,
Aut Lugdunenſem rhetor dicturus ad oram.
Satir. I.

AINES. Si l'*aine* droite treſſailloit, on en tiroit pour ſoi même un bon augure, & pour les autres ce treſſaillement annonçoit la victoire de leurs ennemis. L'*aine* gauche avoit-elle treſſailli, on jugeoit par-là que l'on étoit ſoi-même expoſé à des embûches, & que les autres feroient un heureux voyage.

AIR. Les Grecs adoroient l'*air*, quelquefois ſous le nom de Jupiter, qu'ils prenoient pour l'*air* le plus pur ou l'æther, quelquefois ſous le nom de Junon, qu'ils prenoient pour l'*air* groſſier qui nous environne; & auſſi ſouvent ils en faiſoient une divinité particulière, à laquelle ils donnoient la lune pour femme, & la roſée pour fille. Fable phyſique qui n'a pas beſoin d'explication. Il y avoit des divinations par le moyen de l'*air*, qui ſe faiſoient en obſervant le vol des oiſeaux & les cris de quelques animaux, ou à l'occaſion des météores & des comètes, ou ſur l'inſpection des nuées, ou en examinant de quel côté venoit le tonnerre. Ménélas, dans Iphigénie d'Euripide, atteſte l'*air* témoin des paroles d'Agamemnon; mais Ariſtophane fait un crime à Euripide de ſes ſermens par l'*air*. *V.* DIVINATION.

Les Romains confondirent l'air avec Mercure. Celui-ci étoit repréſenté, ſelon eux, avec des ailes, à cauſe de cette identité, & de ſes voyages fréquens du ciel aux enfers, à travers la région étherée. Ils regardoient auſſi cet élément comme le ſéjour des mânes & des dieux indigètes, ou demi-dieux.

Les empereurs grecs n'eurent pas une auſſi haute opinion de l'*air*, & ils ne craignirent pas de le charger d'un impôt particulier, connu ſous la dénomination odieuſe *pro hoſtia aeris*. Ils faiſoient payer à leurs ſujets l'*air* qu'ils reſpiroient. L'Hiſtoire des Finances du Bas-Empire, dit M. Paw, feroit un ouvrage intéreſſant, mais qu'un honnête homme ne pourroit lire ſans verſer des larmes.

AIRAIN. *V.* BRONZE.

AIRIS. (Fêtes des) On les célébroit à Athènes dans le mois poſidéon, en l'honneur de Cérès & de Bacchus, à qui l'on offroit les primices de la récolte du bled & du vin. Elles ſe nommoient auſſi *Aloës*.

AISERNINUS, ſurnom de la famille CLAUDIA.

AL *ou* EL, eſt l'article de la langue arabe; c'eſt pourquoi il entre fréquemment dans la compoſition des mots dérivés de cette langue. C'eſt par la même raiſon qu'on le retrouve dans les noms propres ou de villes de la Syrie, de la Phénicie & d'autres lieux, où l'on parloit des langues analogues à l'arabe.

AIUS LOCUTIUS, c'eſt le dieu de la parole, que les Romains honoroient ſous ce nom, comme ils avoient un dieu du ſilence; parce qu'il eſt auſſi ſage de parler à propos, que de ſavoir ſe taire. Voici la manière dont ce dieu fut connu à Rome: peu de tems avant l'arrivée des Gaulois en Italie, on entendit une voix ſortir du bois de Veſta; elle annonçoit que ſi on ne rétabliſſoit les murs de la ville, elle ſeroit priſe par l'ennemi. Perſonne n'y fit attention; mais lorſque les Gaulois en furent maîtres, & après qu'ils eurent été chaſſés, on ſe reſſouvint de cette voix, & on éleva un autel au dieu de la parole; on lui bâtit même un temple

Digitized by Google

dans la suite au milieu de Rome, dans la rue Neuve, au même lieu où il s'étoit fait entendre. Sur quoi Cicéron dit au divième livre de la Divination, que ce dieu, lorsqu'il n'étoit connu de personne, parloit & se faisoit entendre; mais que depuis qu'il est devenu célèbre, qu'il a un temple & des autels, il a pris le parti de se taire, & le dieu de la parole est devenu muet.

AJUSTÉS. On trouve dans quelques auteurs *tétracorde des ajustés*, au lieu de *tétracorde synnémenon*. *V.* ce mot.

ALA. *V.* AILES.

ALABANDA, en Carie. AAABANΔEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRR. en bronze.

RRR. en argent. Ce sont des médaillons.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Livie, de Britannicus, de Néron, de Julia Domna, de Caracalla, de Faustine jeune, de Sévère.

ALABANDUS, fondateur d'une ville de Carie nommée *Alabanda*, devint la première divinité de ses citoyens, & y fut honoré d'un culte particulier.

ALABARCHES *ou* ARABARCHES, magistrat des Juifs établis à Alexandrie en grand nombre, dès le tems de son fondateur le fils de Philippe. (*Juvénal, satyr. 1*, 129).

Inter quos asusus habere
Nescio quis titulos Ægyptius, atque Alabarches.

ALABARCHIÆ *vectigal*. C'étoit la gabelle ou l'impôt sur le sel. Celui qui étoit chargé de sa perception, s'appeloit *alabarches*, & étoit soumis au *comte des Largesses*.

ALABASTRITE. Espèce d'albâtre, c'est-à-dire, de concrétion, de nature gypseuse. L'*alabastrite* a une demi-transparence; elle se travaille facilement, & prend un poli assez beau, mais moins vif que celui du marbre. Ce poli a toujours un œil graisseux. Isidore, (*Alabastrites lapis candidus interfinctis variis coloribus*).

L'*alabastrite* se distingue facilement de l'albâtre calcaire, en ce qu'elle ne fait point effervescence avec les acides, & qu'elle est plus tendre. Pour simplifier la nomenclature, on devroit réserver le nom d'albâtre aux concrétions calcaires, & celui d'*alabastrite* aux concrétions gypseuses. Les anciens ont employé souvent cette dernière substance, & le cabinet de Sainte-Geneviève renferme des lacrymatoires, des urnes & d'autres vases faits avec cette pierre. Elle a quelquefois des couleurs aussi vives & aussi tranchées que l'albâtre-calcaire.

Aucun antiquaire n'a distingué dans ses descriptions l'*alabastrite* de l'albâtre-calcaire; c'est pourquoi il faut joindre à la lecture de cet article celle de l'ALBATRE, pour connoître les monumens qui sont de l'une & de l'autre matière.

Les anciens ont employé l'*alabastrite* à garnir les fenêtres en guise de vitre. L'église de Saint-Miniats à Florence, est encore éclairée de même; & le jour y passe au travers des tables d'*alabastrite* très-minces. Néron fit bâtir un temple de la Fortune avec cette pierre, & l'on n'y perça aucune fenêtre, parce que la lumière passoit au travers de l'*alabastrite* qui en formoit la couverture & les murs.

ALÆSA, en Sicile. AΛAIΣAΣ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

ΑΛΑΛΓΜΟΣ. On donnoit ce nom au cri que jetoient les soldats en commençant les combats.

ALALCOMENE, étoit une petite ville de Béotie, qui tiroit son nom ou d'*Alalcomène*, nourricier de Minerve, ou d'Alalcoménie, l'une des filles d'Oxygès, qui nourrit Minerve, ou de ce que Minerve y avoit pris naissance. Cette déesse y avoit un temple & une statue d'ivoire, extrêmement respectés des peuples; & ce respect empêcha qu'elle ne fût jamais forcée ni pillée, jusqu'au farouche Sylla. Ulysse étoit né dans cette ville; & pour conserver la mémoire du lieu de sa naissance, il voulut qu'une ville d'Itaque portât le nom d'*Alalcomène*.

ALALCOMENE fut le nourricier de Minerve, & mérita par là les honneurs héroïques.

ALALCOMÉNIE, l'une des filles d'Oxygès. Quelques-uns ont dit qu'elle nourrit Minerve; & la qualité de nourrice de cette déesse, la fit honorer après sa mort, sous le titre de déesse *Praxidicienne*; on la regardoit comme la déesse qui conduit les desseins à une bonne fin, ce qui est renfermé dans le mot *Praxicice*. On lui immoloit la rêne des animaux. Ménélas, de retour chez lui après l'expédition de Troye, lui érigea une statue, comme ayant mis fin, par son secours, à une guerre qu'il avoit entreprise par son inspiration. Elle avoit deux sœurs, Aulis & Telsinie. *V.* PRAXIDICIENNE.

ALALCOMENIE, surnom de Minerve. *V.* les trois articles précédens.

ALAPISTÆ, étoient des bateleurs qui, pour amuser la populace, se disoient des injures & se donnoient des soufflets. (*Aronobe, liv.* 7).

ALARII. Ce nom est donné quelquefois aux fantassins dans César, & presque jamais aux cavaliers. Mais sous les premiers empereurs, *ala* & *equites alarii* étoient distingués des prétoriens, appelés *speculatores*, & des cohortes à cheval. On parle quelquefois encore des fantassins *alariorum*, mais très-rarement, & le nom de cohortes prévalut. Celui d'*ala* & d'*alarius* devint par la suite propre au cavalier, non de la légion, mais à celui que l'on tiroit des provinces pour être incorporé dans la légion.

ALASTOR, nom d'un des quatre chevaux qui tiroient le char de Pluton, lorsqu'il enleva

Digitized by Google

Proſerpine, ſelon Claudien, qui nomme les trois autres Orphneus, Æthon & Dicteus; noms qui marquent tous quelque choſe de funeſte & de ténébreux. On donne auſſi le nom d'*Alaſtor* à certains eſprits malins qui ne cherchent qu'à nuire, autrement appelés *Telchines*.

ALAUDA, *alouette*. On donna ce nom à la cinquième légion qui, ayant été levée dans les Gaules Tranſalpines, fut appelée *Alauda* par Jules-Céſar. Ce nom lui fut donné parce que les ſoldats qui la compoſoient, portoient une aigrette à leur caſque, comme l'alouette huppée, ou parce qu'ils portoient l'alouette elle-même pour cimier de leur caſque.

ALBA, en Italie. ALBA, en lettres étruſques. Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ALBAINS. Lorſque Tullus Hoſtilius eut détruit Albe, il en tranſporta à Rome les habitans qui s'y établirent ſur le mont Coëlius. Ce n'eſt pas de cette colonie d'*Albains* qu'il faut entendre les paſſages ſuivans; l'un d'Hérodien (VII. 5. 21): *Viſum eſt militibus iis, quorum ad urbem Romam ſub monte Albano caſtra erant, atque in his liberi eorum, conjugeſque relicta nuper neci dedere Maximinum*; l'autre de Capitolin (*Maximin. cap.* 23): *Timentes milites, quorum affectus in Albano monte erant.* Les empereurs romains avoient établi ſur les ruines de l'ancienne Albe un camp, dans lequel ils tenoient une diviſion de troupes en réſerve, & qu'ils faiſoient venir à Rome pour les joindre ou les oppoſer aux prétoriens. C'eſt de ces *Albains* que parlent Hérodien & Capitolin.

ALBARIUM, eſpèce de STUC. *V.* ce mot.

ALBARII, ouvriers qui travailloient ce ſtuc.

ALBATRE. Pierre calcaire formée par concrétion, ce qui empêche d'en avoir de très-grands blocs. Elle eſt plus tendre que le marbre; c'eſt pourquoi ſon poli eſt moins vif. L'*albâtre*, qu'il faut bien diſtinguer de l'alabaſtrite, offre preſque toutes les couleurs; & lorſqu'elles ſont formées par des couches arrondies, on l'appelle *albâtre-onyx*. Il eſt ſujet à être percé dans quelques endroits, ce qui vient de la manière dont il eſt formé: c'eſt le réſultat d'infiltrations & de ſtalactites. Le noyau des ſtalactites eſt vuide & reſſemble à un tuyau. Lorſque l'*albâtre* eſt coupé perpendiculairement à ce tuyau, il eſt percé dans le milieu d'un trou, quelquefois aſſez gros, que les ouvriers bouchent avec de la ſubſtance du même *albâtre*.

On tiroit d'aſſez grands blocs de cette pierre des carrières de Thèbes. Le tems nous a enlevé preſque tous les ouvrages d'*albâtre*. Entre les ſtatues égyptiennes d'*albâtre*, il ne s'eſt conſervé que deux Iſis: elles ſont aſſiſes & tiennent Horus ſur leurs genoux. L'une eſt au collège Romain, haute de ſeize pouces de France; l'autre eſt à la Villa-Albani. Celle-ci fut trouvée en creuſant la terre pour poſer les fondemens du ſéminaire Romain des jéſuites, à l'endroit où étoit le temple d'Iſis au champ de Mars. La partie ſupérieure qui manquoit a été reſtaurée avec de l'*albâtre* d'Italie.

L'*albâtre* de cette ſtatue eſt plus clair & plus blanc que ne l'eſt ordinairement l'*albâtre* oriental, comme Pline le remarque de celui d'Egypte. Il a quelques veines ondoyantes plus blanches que le fond. Jean de Saint-Laurent s'eſt donné de trompé dans ſa diſſertation ſur les pierres précieuſes, en diſant qu'il n'exiſtoit point de ſtatues égyptiennes d'*albâtre*. Cette ſtatue, dit Winkelmann, (*Hiſt. de l'Art.* 1.) détruit encore une autre aſſertion du même auteur, qui aſſure que ſi les Egyptiens euſſent fait des ſtatues d'*albâtre*, elles auroient été très-allongées & dans la forme des momies. Le cabinet de Sainte-Geneviève en renferme une de cette forme. Mais la baſe de l'Iſis de la Villa-Albani a trente-ſix pouces françois de longueur, & la hauteur du ſiège ſur lequel elle eſt aſſiſe, juſqu'aux hanches de la figure, en a autant, y compris la baſe.

L'*albâtre* n'étant autre choſe qu'une concrétion calcaire, ſe forme tous les jours ſous nos yeux. Comme on réparoit un de ces aqueducs qu'un pape avoit fait conduire autrefois dans le quartier de Saint-Pierre, on trouva une concrétion attachée à la maçonnerie. C'étoit du véritable *albâtre*, & le cardinal Girolamo Colonna en fit ſcier des tables. Cette formation de l'*albâtre* ſe fait remarquer journellement aux bains de Titus à Rome, & dans les caves de l'obſervatoire de Paris.

Il ne faut pas le confondre avec une autre eſpèce d'*albâtre* qu'on tiroit également des carrières de Thèbes en Egypte, & de celles de Damas en Syrie. Cette eſpèce eſt appelée *onyx* par Pline, & elle diffère entièrement des agates de ce nom. On la reconnoit aux nuances de ſes couches, qui la font reſſembler à l'agate-onyx. Les anciens en firent des colonnes & des vaſes d'ornement. La Villa-Albani renferme une colonne d'*albâtre* fleuri, c'eſt-à-dire, de couleurs diverſes, haute de ſeize pieds du France: c'eſt la plus grande & la plus belle que l'on connoiſſe.

Le prince Altieri à Rome, poſſède le plus grand vaſe d'*albâtre* qui ait été conſervé, & qui ſoit de la forme des *amphores*. Il l'a trouvé en faiſant creuſer la terre à ſa Villa près d'Albano. Le plus grand vaſe d'*albâtre* qui ne ſoit pas taillé en forme d'*amphore*, mais qui reſſemble à une poire, ſe trouve dans la Villa-Borghèſe. C'eſt une urne blanche qui renfermoit les cendres d'un mort, comme l'indique l'inſcription ſuivante gravée ſur ce vaſe:

P. CLAUDIUS P. F.
AP. N. AP. PRON.
PULCHER. Q. QUÆSITOR.
PR. AUGUR.

Digitized by Google

Celui dont cette magnifique urne renfermoit les cendres, ne peut être que le fils du fameux P. Clodius ou Claudius.

La Villa-Albani renferme deux grands vases d'*albâtre* fleuri, de six pieds & huit pouces françois de diamètre, qui ont été trouvés tompus avec les fragmens de plus de dix autres, à l'ancien port du Tibre, au-dessous du mont Aventin. Ces grands vases ont toujours été destinés à servir à la décoration des édifices, puisqu'ils n'ont point d'ouverture. On voit sur l'un d'eux la tête de Méduse, & sur l'autre celle d'un triton ou d'un fleuve.

L'*albâtre* étant formé par couches feuilletées, & n'ayant pas comme le marbre blanc une adhérence solide entre ses parties, il est beaucoup plus difficile à travailler, parce que les couches dont il est composé se détachent facilement. Aussi ne voit-on pas que les anciens ayent jamais exécuté des figures entières d'aucune espèce d'*albâtre*, comme nous pouvons le juger par les ouvrages qui subsistent de cette pierre. Les extrémités, la tête, les mains & les pieds étoient d'une autre manière, & vraisemblablement de bronze. Les chairs font polies, & les poils de la barbe sont *tenus brutè*. A Rome, il ne s'est conservé qu'une seule tête d'*albâtre*, & encore n'est-ce que la partie de devant ou le visage d'une tête d'Adrien, qui se trouve au musæum du capitole.

La même ville renferme deux figures entières de femme d'*albâtre*; ce sont deux Dianes au-dessous de la taille naturelle. La plus grande est au palais Verospi, & la plus petite à la Villa-Borghèse. Ces deux figures n'ont d'antique & d'*albâtre* que la draperie; la tête, les pieds & les mains modernes sont de bronze. Toutes deux sont de l'*albâtre* appelé *agatino*, à cause de sa ressemblance avec l'agathe, & toutes deux sont drapées de la même manière. On voit à la Villa-Albani, en *albâtre*, la partie supérieure d'une figure, qui est aussi une Diane, & dont la partie inférieure est restaurée.

Mais la plus grande statue d'*albâtre* antique qui existe, est, après l'Isis de la Villa-Albani, décrite plus haut, un beau torse dans son armure. Il a passé avec la collection d'Odescalchi à Saint-Ildefonse, en Espagne. La tête, les bras & les jambes sont de bronze doré, & restauré par un maître moderne qui en a fait un Jules-César, comme on le lui avoit commandé.

Aux figures d'*albâtre* dont je viens de faire mention (dit Winkelmann, qui nous a fourni presque tout cet article), j'ajouterai les bustes & les hermès Quatre des derniers de grandeur ordinaire & d'*albâtre* fleuri, décorent la Villa-Albani; à l'exception de ces quatre morceaux, on ne connoit point d'hermès de cette espèce. Quant aux bustes, ou pour parler plus exactement, quant aux têtes dont la poitrine est d'*albâtre*, on en voit cinq au musæum du capitole. Les bustes d'Hadrien, de Sabine, de Septime-Sévère, sont d'*albâtre-agatino*; ceux de Jules-César, de Faustine l'ancienne, & celui qui est surmonté d'une tête de Pescennius Niger, sont d'*albâtre* fleuri.

La Villa-Albani renferme treize bustes de cette nature; il y en a trois de grandeur naturelle, & deux entre ceux-là sont d'un *albâtre* appelé *cotogaino*, parce que sa couleur ressemble à celle du coing cuit. C'est aussi de cette espèce qu'est le torse de Saint-Ildefonse. Le troisième buste, ainsi que les dix autres qui sont tous au-dessous du naturel, sont d'*albâtre-agathino*. Un autre buste semblable avec une tête de femme, se trouve à Rome, dans l'hôtel du marquis Patrizi-Montoria.

ALBATRE *gypseux*. *V.* ALABASTRITE.

ALBATRE, mesure. Le P. Kircher, dans son *Œdipus Ægy. tom. 2, p. 288*, dit que l'*albâtre*, *alabastrum*, étoit une mesure égyptienne qui contenoit 9 kosth, autre mesure, & 9 livres d'Egypte; c'est-à-dire, selon lui, 24 livres, ou 24 setiers romains.

ALBEGMINA. *V. ALBEGMINA.*

ALBESIA. On donnoit ce nom à de certains boucliers dont se servoient les Albiens, peuple de la nation des Marses. On les appeloit aussi *accumana*, à cause de leur grandeur. Les Romains employoient quelquefois *accumanus* & *accimus* pour *maximus*, croyant que la progression d'un jusqu'à dix exprimoit un excès de grandeur considérable. C'est ainsi qu'ils disoient *fustus accumanus* ou *accimus*, pour *fustus maximus*, & qu'Ovide a dit:

Decima ruit impetus unda.

ALBIA, famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

ALBIN.

DECIMUS CLODIUS SEPTIMUS ALBINUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

R. en argent. RR. avec le titre d'empereur. Une chez le roi d'Espagne, au revers PAX. AUG.; elle est unique.

R. en G. B. de coin romain; quelques revers sont, RR.

R. en M. B.

O. de colonies.

RRR. en G. B. grec.

RRR. en M. B.

Il y a des médaillons latins de ce prince: Vaillant en a rapporté trois avec un grec; ils sont d'une extrême rareté.

ALBINUS, surnom des familles *JUNIA*, *POSTUMIA*.

ALBION & BORGION, deux géans, fils de Neptune, contre lesquels Hercule combattit, & qu'il eut beaucoup de peine à vaincre. Il avoit déjà épuisé tous ses traits, & sa vie étoit en péril,

Digitized by Google

quand Jupiter, son père, envoya à son secours une grêle de pierres, dont Hercule se servit pour terrasser ces géans. Le champ où les pierres tombèrent, fut depuis appelé le champ de pierre, *campus lapideus*; c'est aujourd'hui *la Crau*, petit canton de la Provence, à l'embouchure du Rhône, qui a sept à huit lieues de circuit, & qui est tout couvert de cailloux.

ALBOGALERUS, bonnet des Flamines Diales ou de Jupiter. Ils le portoient toujours au-dehors, & ils ne pouvoient le quitter que dans leurs maisons. Ce bonnet, dit Festus, étoit fait de la peau d'une victime blanche : il étoit terminé par une pointe de branche d'olivier. Il étoit quelquefois orné de la foudre de Jupiter, pour désigner la divinité dont étoient les ministres ceux qui portoient *l'albogalerus*. Le P. de Montfaucon en a publié un d'après les monumens antiques : on en voit plusieurs sur les médailles de familles.

ALBULA. C'étoit l'ancien nom du Tybre. Virgile, (*Æneid.* S. 331.) :

— Aquo itali fluvium cognomine Tibrim
Diximus : amisit verum vetus Albula nomen.

ALBUM. Le côté extérieur de la porte de la ville de Pompei étoit blanchi, & l'on voit encore sur l'enduit dont on avoit revêtu les pierres, des inscriptions tracées des deux côtés avec une couleur rouge, dont, aux chiffres près, il n'est guères possible de rien distinguer. Comme le fluc on l'enduit est tombé en plusieurs endroits, on n'en peut rien conclure de raisonnable. J'ai remarqué cependant, dit Winkelmann, que ces inscriptions ont été tracées par-dessus d'autres qui s'y trouvoient antérieurement, & sur lesquelles on avoit fait une passer une légère couche d'un enduit blanc. Il faut se rappeler ici l'inscription que nous rapportons à l'article CABARET, & qui est une affiche de location de bains & de maisons où l'on donnoit à boire & à manger. Au-dessous de celle-là, il y avoit eu précédemment une autre inscription, qui y paroissoit encore avec l'enduit ; mais elle étoit en couleur noire. Elle n'étoit pas écrite entièrement en couleur rouge; les caractères des premières lignes étoient noirs; la dernière ligne seule étoit écrite en lettres rouges.

Cette inscription & celle de la porte, peuvent servir à éclaircir ce qu'on n'avoit pas entendu jusqu'à présent; savoir, l'usage des anciens Romains, de publier *in albo* les ordonnances du préteur, avant qu'en prononçât un jugement légal. Accusé avoit compris qu'il étoit question d'une muraille blanche, sur laquelle on écrivoit; on avoit cependant rejeté son idée. D'autres avoient cru aussi trouver cet usage indiqué dans Flaute, mais ils avoient néanmoins douté de l'exactitude du texte, (*Pers.* IV. 2. 21.) :

....Ne ifti faxim nusquam adjereant,
Qui hic ALBO PARIETE *aliena oppugnant bona.*

dans lequel la plupart des commentateurs lisent *rete*, au lieu de *pariete*; quoique Suidas dise expressément (*verbo, Λεύκωμα*) qu'une muraille blanche servoit à annoncer les affaires civiles.

Les inscriptions que nous venons de citer, lèvent entièrement le doute où l'on étoit sur l'authenticité du passage de Plaute, & nous font voir clairement la manière dont on affichoit les affaires publiques en général, & en particulier les ordonnances du préteur. Cette muraille blanche peut donc être regardée comme l'endroit ordinaire & fixé pour cette espèce d'annonces ; car on crépissoit de nouveau ce mur chaque fois qu'on vouloit faire une nouvelle publication.

ALBUM *decurionum*. Les décurions imitoient le sénat ; & à l'exemple de cette compagnie, ils faisoient écrire leurs noms sur une muraille blanchie destinée à cet effet, appelée *album decurionum*.

ALBUM *pratoris*. Les ordonnances du préteur étoient écrites sur un mur, qui en prenoit le nom d'*album pratoris*.

ALBUM *judicum*. C'étoit le tableau des juges tirés des centuries, qui devoient siéger à certaines époques.

ALBUM *senatorum*. Auguste réforma le sénat l'an 746, imposa des amendes aux sénateurs paresseux, fixa le nombre de sénateurs au-dessous duquel on ne pouvoit rendre de sénatus-consulte, & établit l'*album senatorum*, ou le tableau des sénateurs, qui se renouveloit chaque année, & qui étoit placé dans la CURIE.

ALBUNÉE, étoit tout ensemble le nom d'un bois, d'une fontaine & d'une divinité de la montagne de Tibur : Horace n'en parle que comme d'une fontaine, *& gemus Albunea resonantis*. (Od. 7, lib. 1). Virgile, comme d'un bois & d'une fontaine. (*Æneid. lib.* 7, *v.* 81). D'autres enfin, ont dit qu'Albunée étoit la dixième des sybilles, & qu'on l'honoroit à Tibur, aujourd'hui Tivoli, comme une déesse. Son simulacre, dissoit-on, avoit été trouvé dans le fleuve Anio, tenant un livre à la main ; d'autres affurent que c'étoit dans la source même du fleuve, & que pour cette raison on fit de la fontaine une divinité, à laquelle on consacra un bois & un temple, où elle rendit des oracles. Le sénat de Rome lui institua des sacrifices dans le capitole.

ALBURNE. C'étoit le nom d'une montagne de Lucanie, dont on fit un dieu. On donna plus vraisemblablement le même nom au dieu de cette montagne ; & Tertullien (*Apolog.* 5, & *adv. Marcion.* 1, *c.* 18.) dit que M. Æmilius Metellus introduisit ce nouveau dieu à Rome.

ALCANNA, arbrisseau de la famille des Cistes. Il n'est pas douteux, dit M. ADANSON, par les propriétés de *l'alcanna*, & par l'usage que l'on en fait aujourd'hui, qu'il ne soit le *cypros* des anciens & *Theocopher* de l'écriture sainte. Il est dit (*c.* 1 *du Cantique des Cantiques*, *v.* 14) que l'ami de la

manie

mariée ressemble à l'*eschol acopher*, c'est-à-dire, à la grappe de fleurs du *cyprus*, appelé encore *copher* par ces Hébreux, parce qu'alors on répandoit, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui, ses fleurs dans le lit nuptial. Il est étonnant que, malgré tant de notes caractéristiques, la plupart des botanistes depuis *Matthiole*, se soient obstinés à attribuer le nom de *cyprus* à notre troesne, *ligustrum*, qui non-seulement ne croit pas en Egypte comme l'ancien *cyprus*, mais qui n'a aucune des propriétés affectées en apparence au seul *cyprus*. C'est à cette plante, connue sous les deux noms de *cyprus* & d'*alcanna*, que Linnée a encore donné celui de *lawsonia*.

Les feuilles du *cyprus* servoient autrefois & servent encore à teindre les cheveux en couleur-fauve, & c'est un grand objet de commerce pour l'Egypte & l'Afrique, où cet arbrisseau a toujours été cultivé.

ALCATHÉES, fêtes qu'on célébroit à Mycènes en l'honneur d'Alcathoüs.

ALCATHOUS, fils de Pélops, fut père de Périybée, femme de Télamon, de qui elle eut Ajax. *Alcathoüs* ayant été soupçonné d'avoir fait assassiner son frère Chrysippe, chercha un asyle chez les Mégariens, & épousa la fille du roi de Mégare, après avoir délivré le pays d'un lion furieux qui y faisoit de grands ravages. Il régna à Mégare avec son beau-père, & mérita d'y être honoré comme un héros. Outre les monumens héroïques qu'on lui éleva, il eut encore des fêtes annuelles. *V.* CHRYSIPPE.

ALCE, quadrupède qui porte un bois comme le cerf, & qui lui ressemble beaucoup. Au travers des descriptions, en apparence contradictoires, qu'en ont faites les anciens, on a reconnu l'élan. Capitolin rapporte que Gordien, entre plusieurs autres bêtes, avoit fait venir à Rome dix *alcés*, & que Philippe s'en servit dans les jeux séculaires qu'il donna. On trouve sur les médailles de Philippe, le fils, ces mots, *SÆCULARES AUGG.* avec un animal extraordinaire, que Spanheim croit être un *alcé*. Réger est de son avis.

ALCÉE, fils de Persée, époux d'Hipponome, fut père d'Amphitrion, & ayeul d'Hercule, qui en prit le nom d'Alcide. *V.* ALCMÈNE, AMPHITRION.

ALCÉE, fils d'Hercule & de Malis; c'est de lui que descendoient les Héraclides. *V.* HERCULE, OMPHALE.

ALCESTE, fille de Pélias & d'Anaxabie, étant recherchée en mariage par un grand nombre d'amans, son père jura, pour se défaire de leurs poursuites, qu'il la donneroit à celui-là seul qui pourroit atteler à son char deux bêtes féroces de différentes espèces, pour promener *Alceste*. Admète, roi de Thessalie, qui étoit fort amoureux de la princesse, eut recours à Apollon; ce dieu avoit été autrefois son hôte & en avoit été bien reçu. Aussi se montra-t-il reconnoissant en cette occasion; car il donna à Admète un lion & un sanglier apprivoisés, qui traînèrent le char de la princesse.

Alceste, accusée d'avoir eu part au meurtre de Pélias, fut poursuivie par Acaste, son frère, qui déclara la guerre à Admète, le fit prisonnier, & alloit venger sur lui le crime des filles de Pélias, lorsque la généreuse *Alceste* alla s'offrir volontairement au vainqueur pour sauver son époux. Acaste emmenoit déjà à Volchos la reine de Thessalie, dans le dessein de l'immoler aux mânes de son père, lorsqu'Hercule, à la prière d'Admète, ayant poursuivi Acaste, l'atteignit au-delà du fleuve Achéron, le défit, & lui enleva *Alceste* pour la rendre à son mari.

La fable dit qu'*Alceste* mourut effectivement pour sauver son mari, & qu'Hercule ayant rencontré la mort, combattit contr'elle, la vainquit, & la lia avec des chaînes de diamans, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à rendre *Alceste* à la lumière. Ce qui aidoit encore à la fable, c'est qu'*Alceste* avoit déjà passé le fleuve Achéron avec Acaste, lorsqu'Hercule la délivra. D'autres ont dit qu'Hercule descendit jusqu'aux enfers, & en arracha cette princesse pour la rendre à la vie. Ce fut dans ce voyage qu'il enchaîna Cerbère, & l'entraîna sur la terre.

Homère surnomme *Alceste la Divine*; sans doute, dit madame Dacier, parce qu'elle aima son mari jusqu'à vouloir mourir pour lui sauver la vie. Euripide, qui nous a donné une tragédie, dont le sujet est le dévouement d'*Alceste* à la mort pour son mari, traite autrement cette fable. Admète, dit-il, sauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, en sorte qu'il ne lui étoit plus libre de mourir, fut contraint de chercher une autre victime de la mort. Tous ses proches refusèrent de l'être; il ne restoit qu'*Alceste*: elle se dévoue, & les Parques l'acceptent, sur quoi Platon fait cette réflexion singulière: *Alceste* seule eut le courage de mourir pour son mari, quoiqu'Admète eût son père & sa mère, dont l'amour fut plus foible que celui d'une étrangère. Ils montrèrent en cette occasion qu'ils n'étoient liés à leur fils que par le nom, & qu'ils étoient véritablement étrangers à son égard. *Alceste* eut d'Admète un fils nommé Eumélus.

La Villa-Albani renferme un bas-relief antique, sur lequel on voit Alceste ramenée des enfers par Hercule.

ALCHYMIE. Cette prétendue science, qui est très-distinguée de la Chimie, consiste dans la recherche de deux objets principaux, la transmutation des métaux, ou la pierre philosophale, & l'immortalité, ou plutôt un rajeunissement qui puisse s'opérer à volonté.

Les Grecs & les anciens Romains paroissent avoir ignoré jusqu'aux noms de ces deux folies, à moins que l'on ne veuille prendre à la lettre, avec les auteurs hermétiques, le rajeunissement

d'Æſon. *Kirker* & quelques écrivains, amateurs du merveilleux, ont avancé ridiculement, que la théorie de la pierre philoſophale étoit expliquée fort au long dans la table d'Hermès, & que les anciens Egyptiens en avoient le ſecret. Suidas, qui vivoit dans le neuvième ou dans le dixième ſiècle, a donné lieu à cette conjecture. Il dit en effet que l'empereur Dioclétien fit brûler tous les livres des anciens Egyptiens, & que ces livres contenoient les myſtères de l'*Alchymie*.

On peut fixer au troiſième ou au quatrième ſiècle l'époque de ces fabuleuſes découvertes; car le premier auteur qui parle de la tranſmutation des métaux & des moyens de faire de l'or, eſt Zoſime, qui vivoit dans le cinquième. Il a écrit en grec un *Traité ſur l'Art divin de faire de l'or & de l'argent*. Ce manuſcrit eſt à la bibliothèque du Roi; & ce que l'on y peut voir de plus utile, eſt que la Chymie étoit cultivée depuis long-tems, & qu'elle avoit déjà fait quelques progrès. La fable rapportée par Suidas, paroit être une émanation de cette croyance, qui s'établit facilement dans un tems où l'ignorance & la miſère faiſoient embraſſer avidement tous les moyens réels ou prétendus de s'enrichir promptement.

Si les Romains en avoient eu connoiſſance avant Zoſime, Pline n'auroit pas oublié d'en parler dans ſon Hiſtoire naturelle; car il y raconte avec ſoin que l'empereur Caligula fit des eſſais pour tirer de l'or de l'orpiment. (*Lib.* 23, *c.* 4).

La recherche du remède univerſel ou du moyen de rajeunir, date de la même époque : on n'en trouve aucune trace avant Géber, auteur arabe, qui vivoit dans le ſeptième ſiècle.

ALCIDE, premier nom d'Hercule, qui veut dire fils d'*Alcée*. Après qu'*Alcide* eut étouffé dans le berceau deux ſerpens que Junon avoit envoyés pour le dévorer, il fut appelé Hercule, c'eſt-à-dire, la gloire de Junon : comme pour marquer que les perſécutions de cette déeſſe devoient le rendre recommandable à la poſtérité. *V.* HERCULE.

ALCIMÈDE, mère de Jaſon.

ALCINOÉ, fille de Polibe le corinthien, & femme d'Amphilocus, avoit employé chez elle une femme à certains ouvrages, moyennant un prix convenu. L'ouvrage fini, *Alcinoé* refuſa de payer tout ce qu'elle avoit promis. La femme pria Minerve de la venger; ſa prière fut exaucée. *Alcinoé*, par les ſoins de la déeſſe, devint ſi éperduement amoureuſe d'un certain Xanthus, qui logeoit chez elle, qu'elle abandonna ſa maiſon, ſes petits enfans & s'embarqua avec lui. Pendant le voyage, elle vit toute la noirceur & toute l'énormité de ſon crime, & ſe précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'iſle de Corcyre, aujourd'hui Corfou, étoit fils de Nauſithous, & petit fils de Neptune & de Péribée. Il épouſa Arète, ſa nièce, fille unique de Rhexor, fils de Nauſithous. Il en eut cinq fils & une fille nommée Nauſicaa. Homère fait de grands éloges de la mère & de la fille. Le même poete fait une ample deſcription du palais & des jardins d'*Alcinoüs*; jamais les arbres n'étoient ſans fruits, & les fruits y étoient les plus ſucculens de l'univers : on n'y connoiſſoit d'autres ſaiſons que le printems. Tous les poetes en ont parlé à l'envi. Ils n'ont pas moins célébré la vie voluptueuſe des ſujets d'*Alcinoüs*. Enrichis par le commerce, on ne voyoit chez eux que fêtes, danſes & feſtins, accompagnés de muſique. Mais tout cela n'empêchoit pas qu'ils ne fuſſent agiles & bons marins, & qu'*Alcinoüs* ne fût un bon prince. Il reçut avec beaucoup d'honnêteté Ulyſſe, que la tempête avoit jeté ſur ſes côtes, (*V.* NAUSICAA) & ne lui cacha point que, dans ſes états, on aimoit les repas, la muſique, la danſe, le changement d'habits, les bains & le lit. *V.* ULYSSE.

ALCINOUS; (Quarré double : prétendus jardins d') ſur les médailles de Dyrrachium, en Illyrie; d'Apollonie, en Illyrie; de Corcyre; d'Abdère; d'Acanthus, en Macédoine.

Ces jardins étoient ſitués dans l'Illyrie, & l'on trouve ce quarré double auquel on donne leur nom, ſur des médailles frappées hors de cette contrée : telles ſont les médailles d'Abdère en Thrace; d'Acanthus, en Macédoine. On ne voit d'ailleurs ces prétendus jardins que ſur les médailles d'argent de l'Illyrie, & jamais ſur celles de bronze. Quelle raiſon empêchoit de placer ſur ce dernier métal, un type ſi cher aux Illyriens? Reconnoiſſons plutôt dans ce quarré double un relief que les premiers graveurs pratiquoient dans les coins, pour retenir les flaons entre les carrés, au défaut de la virole qui les aſſujétit aujourd'hui, & qui eſt une invention moderne.

ALCIONE. *V.* ALCYONE.

ALCIPPE, fille de Mars, étoit aimée d'Allyrothius, fils de Neptune. Allyrothius ne pouvant rendre ſenſible ſa maîtreſſe, lui fit violence. Mars, irrité contre ce téméraire, lui ôta la vie. Mais Neptune, déſeſpéré de la mort de ſon fils, appela Mars en jugement. Les plus graves athéniens s'étant aſſemblés pour délibérer ſur une affaire ſi importante, le déclarèrent innocent, & le purgèrent à la manière accoutumée; ce qui fit dire que Mars avoit été abſous par le jugement des douze grands dieux. *V.* AREOPAGE, MARS.

ALCIS, eſt un des noms ſous leſquels les Macédoniens & les Germains révéroient Minerve.

ALCITHOE, femme de Thèbes, fière de Minyas, qui ayant mépriſé les orgies de Bacchus, fut changée en chouette. (*Ovide Mét. liv.* 4).

ALCMENE, femme d'Amphitrion, & mère d'Hercule. Elle étoit fille d'Electrion, roi de Mycènes. & fils de Perſée. Les auteurs varient ſur ſa mère; les uns lui donnent Anixe, fille d'Alcée, fils de Perſée : d'autres lui donnent Lyſidice, fille de Pélops & d'Hippodamie : d'autres enfin, la font ſortir d'*Amphiaraüs* & d'Eryphile.

Digitized by Google

Meſtor, fils de Perſée, & par conſéquent frère d'Electryon & oncle d'*Alcmène*, avoit épouſé Lydiſice, qui lui donna une fille nommée Hippothoe, enlevée depuis par Neptune, & menée dans les iſles Echinades. Elle en eut un fils nommé Taphius. Ce Taphius établit une colonie dans Taphe, proche de l'Acarnanie, & en nomma les habitans Téléboës. Il fut père de Ptérélaüs, qui donna le jour à ſix garçons & à une fille. Ces ſix garçons allèrent à Mycènes redemander à Electryon le royaume de Meſtor, ſon frère, leur triſayeul. Il eſt aſſez étonnant qu'Electryon eût été attaqué par les arrières petits-fils de la fille de ſon frère Meſtor; mais rien n'arrêtoit l'imagination des poëtes. Il y en a cependant qui retranchent ici une génération. Ils diſent que le fils de Neptune & d'Hippothoë ſe nomma Ptérélas ou Ptérélaüs; qu'il eut deux fils, Téleboas & Taphus, qui allèrent demander à Electryon les biens d'Hippothoë, leur ayeule.

Quoi qu'il en ſoit, Electryon n'accorda rien; les héritiers de Meſtor pillèrent ſon pays, & tuèrent tous les fils d'Electryon. Celui-ci réſolut d'aller tirer vengeance de la mort de ſes fils, & remit le ſoin de ſon royaume & d'*Alcmène*, ſa fille, entre les mains d'Amphytrion, ſon neveu, avec ſerment de la part de celui-ci, de reſpecter la vertu de la princeſſe, ſa couſine. Ceux qui avoient accompagné les enfans de Ptérélaüs dans leur expédition, avoient emmené en Elyde les troupeaux d'Electryon. Amphytrion les racheta; & dans le tems qu'il les remettoit entre les mains de leur maître, il eut le malheur d'être la cauſe de ſa mort. Une des vaches du troupeau voulant prendre la fuite, Amphytrion lui jeta une maſſue qu'il tenoit à la main; l'animal, avec ſes cornes, renvoya cette maſſue à la tête d'Electryon, qui mourut ſur-le-champ. Sthénélus, fils de Perſée & frère d'Electryon, profita du trouble que cette mort cauſa à Mycènes, pour s'emparer du trône, au préjudice d'*Alcmène*, ſa nièce, & la força, ainſi qu'Amphytrion, de ſortir de Mycènes. Ils ſe retirèrent à Thèbes, où Créon, qui étoit roi, fit à Amphytrion les cérémonies de l'expiation. *Alcmène*, uniquement occupée de venger la mort de ſes frères, jura de n'épouſer que celui qui lui donneroit cette ſatisfaction. Amphytrion réſolut en conſéquence d'aller faire la guerre aux Téléboës. Il eſt bien ſingulier qu'elle oublia la mort de ſon père, pour ne ſonger qu'à celle de ſes frères, & que ce fut le meurtrier du premier qu'elle choiſit pour punir le meurtre des ſeconds: auſſi d'autres auteurs ont dit qu'Electryon fut tué, avec ſes fils, dans le combat contre les Téléboës, & que ce fut à la vengeance de la mort de ſon père qu'*Alcmène* attacha le don de ſa main.

Quoi qu'il en ſoit, Amphytrion marcha contre Ptérélas, dont il ravagea les terres, & prit tous ſes états, comme on le verra à ſon article. Cependant les charmes d'*Alcmène* avoient fait une violente impreſſion ſur le cœur de Jupiter: mais ce dieu reſpectant la vertu de la princeſſe, craignant d'ailleurs que la perſuaſion ne réuſsît pas ſur une perſonne auſſi ſage, prit le parti de ſe déguiſer. Il ſe revêtit de la reſſemblance d'Amphytrion, ſe préſenta comme vainqueur de Ptérélas; & pour le prouver, il fit préſent à *Alcmène* de la coupe de Ptérélas, qu'Amphytrion s'étoit réſervée dans le butin fait ſur ce prince, & qu'il avoit deſtinée à *Alcmène*. La princeſſe, trompée par des apparences qui reſſembloient à la vérité, accorda au faux Amphytrion ce qu'elle avoit promis au vengeur de ſon père.

Jupiter, qui avoit prévu le ſuccès de ſa ruſe, avoit envoyé Mercure donner ordre au ſoleil de ſe repoſer pendant un jour, afin de tripler la nuit qui devoit être employée à la formation d'Hercule; une nuit ordinaire n'auroit pas ſuffi. Amphytrion revint de ſon expédition le jour même qui ſuccéda à la longue nuit qu'*Alcmène* avoit paſſée avec Jupiter. A ſon arrivée, il ne fut pas reçu comme un amant victorieux & attendu avec impatience; *Alcmène* fut ſurpriſe des plaintes qu'il lui en fit, lui raconta ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente, & lui fit voir la coupe de Ptérélas. Amphytrion la reconnut, & ne l'ayant point trouvée dans ſes paquets, il alla conſulter le devin Tiréſias, qui lui expliqua le nœud de l'affaire.

La dignité de ſon rival le rendit moins délicat ſur le déſagrément de cette aventure. Dès le jour de ſon arrivée, il épouſa *Alcmène*, & la nuit ſuivante, il devint père d'un ſecond fils.

Junon, toujours attentive à perſécuter les concubines de Jupiter & leurs enfans, traverſa de tout ſon pouvoir les couches d'*Alcmène*. Ovide raconte que la déeſſe envoya Lucine pour empêcher la délivrance. Celle-ci s'alla aſſeoir près de la porte du palais, & ayant croiſé ſes jambes, elle prononça, d'une voix baſſe, quelques paroles magiques. Il y avoit ſept jours qu'*Alcmène* étoit en travail, lorſque Galanthis, une des eſclaves, ſe douta, à la poſture de la vieille, dont Lucine avoit pris la forme, que c'étoit une magicienne qui tourmentoit ſa maîtreſſe. Qui que vous ſoyez, lui dit Galanthis, prenez part à notre joie, ma maîtreſſe vient d'accoucher. A cette nouvelle, Lucine ſe leva, & *Alcmène* fut délivrée ſur-le-champ. *V*, GALANTHIS.

On raconte différemment le motif qui porta Junon à traverſer cet accouchement; les uns n'en donnent point d'autre que ſa jalouſie; d'autres donnent à cette jalouſie des vues politiques. Sthénélus, comme on l'a vu, s'étoit emparé du trône de ſon frère, au préjudice d'*Alcmène*, ſa nièce. Il avoit épouſé Micippe, fille de Pélops, qui ſe trouva enceinte en même-tems qu'*Alcmène*. Il étoit à craindre que le fils de celle-ci ne voulût faire valoir ſes droits ſur le royaume de ſon ayeul maternel, & ne fît uſage des forces dont Jupiter

Digitized by Google

avoit annoncé qu'il seroit pourvu. Junon, pour empêcher que le fils de sa rivale ne fût roi, obtint de Jupiter, à force d'importunités, la certitude que celui du fils d'*Alcmène* ou du fils de Micippe qui naîtroit le premier, auroit l'empire sur l'autre. La déesse profita de cette promesse pour avancer les couches de Micippe, & retarder celles d'*Alcmène*. Son stratagême ayant réussi, Eurystée, fils de Micippe, abusa du pouvoir que lui avoit donné sa naissance, pour persécuter Hercule. *V.* HERCULE, EURYSTEE.

Quoi qu'il en soit, la ruse de Galanthis délivra *Alcmène* de deux garçons; l'un fils de Jupiter, qui fut nommé Hercule, & l'autre fils d'Amphytrion, qui fut appelé Iphiclus. *V.* IPHICLUS. On dit que ces deux enfans n'avoient que dix mois, lorsqu'Amphytrion voulant savoir lequel des deux étoit fils de Jupiter, envoya deux serpens dans le berceau où ils étoient couchés; Iphiclus prit aussi-tôt la fuite; & par cette marque de foiblesse, se montra fils d'un mortel. Pour Hercule, il étrangla les serpens entre ses mains: *In cunis jam jove dignus erat.* D'autres ont dit que ce fut Junon qui envoya ces deux bêtes pour faire périr Hercule; & que pour sauver Iphiclus, elle lui donna la force de s'enfuir. *Alcmène* étoit si flattée de l'amour qu'elle avoit inspiré à Jupiter, & d'être mère d'Hercule, qu'elle porta sur sa tête, en guise d'ornement, trois croissans, pour désigner les trois nuits qu'elle avoit passées avec ce dieu, lors de la conception de son fils. Elle survécut à son mari; & Pausanias dit que de son tems on voyoit encore à Thèbes les débris de sa maison. Elle survécut aussi à son fils; & quelques-uns ajoutent qu'après la mort de l'un & de l'autre, elle épousa Rhadamante.

Son tombeau se voyoit à côté de celui de Rhadamante, près d'Haliarte, dans la Béotie. D'autres assurent qu'allant d'Argos à Thèbes, elle mourut sur les frontières de Mégare: que l'oracle consulté par les enfans d'Hercule, dont les uns vouloient qu'on la portât à Argos, d'autres à Thèbes, ordonna qu'elle fût enterrée à Mégare. Tandis que les enfans d'Hercule, connus sous le nom d'Héraclides, travailloient aux funérailles d'*Alcmène*, Jupiter, selon quelques-uns, commanda à Mercure de dérober son corps, & de le transporter aux îles des Bienheureux, afin de la marier avec Rhadamante. Mercure exécuta l'ordre, & mit une pierre dans le cercueil. La pesanteur fit ouvrir le cercueil; on en tira la pierre, que l'on déposa dans le bois sacré, où fut ensuite bâti un petit temple d'*Alcmène* à Thèbes; on lui éleva aussi un autel à Athènes.

Apésilas, roi de Sparte, voulant faire transporter les restes d'*Alcmène* à Lacédémone, envoya à Haliarte ouvrir son tombeau. On y trouva deux vases de terre, un braffelet d'airain, & une table de cuivre, sur laquelle étoient gravées des lettres que personne ne connoissoit. On en porta une copie en Egypte pour les faire expliquer. Le prêtre Chonuphis les déchiffra; elles contenoient un ordre pour les Grecs de vivre en paix, d'honorer les muses, de terminer leur différends suivant les règles de l'équité. Au reste, les habitans d'Haliarte furent punis pour avoir laissé ouvrir le tombeau d'*Alcmène*. Les inondations & la peste les tourmentèrent dans la même année. *Alcmène* fut la dernière mortelle avec laquelle Jupiter eut un commerce amoureux; Niobé avoit été la première. Il y avoit seize générations entre ces deux maîtresses.

Plaute, qui a été imité, deux mille ans après, par Molière, a fait une comédie des amours de Jupiter & d'*Alcmène*, qu'il a disposés à sa guise. Cette hardiesse irréligieuse n'est pas la seule qu'ayent occasionnée ces amours du souverain des dieux. Les artistes de l'Etrurie les avoient parodiés sur un vase de leur fabrique, qui a été publié par Winkelmann, dans son *Histoire de l'Art*. La composition du dessin de ce vase est une des plus savantes que l'on connoisse, en même-tems qu'elle est une des plus comiques.

Alcmène regarde par une fenêtre, comme faisoient les courtisannes qui mettoient leurs faveurs à l'enchère, & comme font encore les courtisannes modernes. La fenêtre est élevée; c'est ainsi qu'on a trouvé placées dans la maison de Pompeii, celles qui donnoient sur les rues. D'ailleurs, la fenêtre d'*Alcmène* est celle d'un premier étage. Jupiter est travesti, & porte un masque blanc, duquel pend une longue barbe. Il a pour coeffure un boisseau, *modius*, pareil à celui de Sérapis, qui est d'une seule pièce avec le masque. Il tient une échelle pour entrer chez sa maîtresse par la fenêtre. La tête du dieu qui passe entre deux barreaux de cette échelle, présente une caricature des plus fortes.

De l'autre côté est Mercure, avec un gros ventre, assez ressemblant au Sosie de Plaute. De la main gauche il tient son caducée, qu'il baisse pour le cacher, afin de n'être pas reconnu; & de l'autre main il porte une lampe, qu'il élève vers la fenêtre pour éclairer Jupiter. Sa ceinture est armée d'un grand phallus, dont la signification n'est pas équivoque. N'osant paroître nuds fur les théâtres des Romains, les comédiens en portoient de couleur rouge. Aussi les deux figures ont ici des culottes & des bas blanchâtres d'une même pièce, qui descendent jusqu'aux chevilles des pieds: comme le mime assis & masqué qui est dans la vigne Mattei: leurs draperies & l'habillement d'*Alcmène* sont parsemés d'étoiles blanches.

ALCMÉON, fils d'Amphiaraüs & d'Eriphyle, sœur d'Adraste. Il tua sa mère par ordre de son père. *V.* ADRASTE, ERIPHYLE. Quelques auteurs ont dit mal à propos qu'il fut aidé dans ce parricide par Amphilocus, son frère. *Alcméon*, perfécuté par les furies, vengeresses des parricides,

Digitized by Google

ſe retira à Pſophis, dans l'Arcadie, où il fut expié par Phégéus, & épouſa Arſinoe ou Alphéſibée, fille de ce Phégéus, à laquelle il donna le collier & la robe d'Eriphyle, ſa mère. Il en eut un fils nommé Clytius. Ni l'expiation à laquelle il s'étoit ſoumis, ni ſon mariage, ne le guérirent de ſa fureur. Il alla conſulter l'oracle, & apprit que pour ſe délivrer des furies, il falloit qu'il ſe retirât ſur une terre toute neuve, & formée depuis le meurtre d'Eriphyle. *Alcméon* crut que les iſles Echidnades étoient le lieu que lui indiquoit l'oracle. *V.* ECHIDNADES. Il s'y établit; & quoique marié avec Alphéſibée, il ne laiſſa pas d'épouſer Callyrhoé, fille du fleuve Achélous.

Celle-ci ayant entendu parler du collier d'Eriphyle, elle déclara à ſon mari qu'elle ne le traiteroit plus en époux, s'il ne lui faiſoit préſent de ce bijou précieux. Pour le tirer des mains de ſa première femme, *Alcméon* retourna chez Phégée, à qui il fit accroire que, ſelon la réponſe de l'oracle, il ne ſeroit débarraſſé des furies qu'après avoir offert le collier à Apollon. Ce menſonge lui réuſſit; mais Phégée ayant enſuite découvert la vérité, donna ordre à ſes deux fils de tuer *Alcméon*, ce qu'ils exécutèrent; & comme leur ſœur s'en affligea, ils la tranſportèrent dans un coffre à Tégée, & lui imputèrent le meurtre de ſon mari. *Alcméon* avoit eu deux fils de Callyrhoé, *Arcanus* & *Amphitère*. *V.* CALLIRHOÉ.

Pendant qu'il étoit perſécuté par les furies, *Alcméon* eut deux enfans de la prophéteſſe Manto, fille de Tiréſias, Amphilocus & Thiſiphone. Selon quelques hiſtoriens, *Alcméon*, après la ſeconde guerre de Thèbes, fut attiré en Italie par Diomède, qu'il aida à conquérir ce pays & l'Acarnanie. Sommés tous les deux de ſe trouver à l'expédition de Troie, Diomède s'y rendit; mais *Alcméon* s'arrêta dans l'Acarnanie; & pour honorer ſon frère, bâtit une ville qu'il nomma *Argos-d'Amphilocus*. *Alcméon* y rendit des oracles; mais ſon parricide le fit exclure des honneurs divins que les Oropiens rendoient à ſon père & à ſon frère. On lui éleva à Pſophis, un tombeau qui n'avoit ni éclat ni ornemens; & il étoit entouré de cyprès ſi hauts, qu'ils pouvoient couvrir de leur ombre le coteau qui dominoit ſur la ville. On ne les coupoit point, parce qu'ils étoient conſacrés à *Alcméon*; on les appeloit les pucelles. Les furies d'*Alcméon* ont fait retentir les théâtres de la Grèce; mais il ne nous reſte aucune de ces tragédies. *V.* AMPHIARAUS, ERIPHYLE, CALLYRHOÉ, EPIGONES, AMPHILOCUS.

ALCON, fils d'Ereâthée, roi d'Athènes, étoit très-adroit à tirer de l'arc. Il atteignit un dragon qui avoit enlevé un de ſes fils, & le tua ſans bleſſer l'enfant. *Alcon* paſſa pour un des héros de la Grèce, & il y eut pluſieurs monumens héroïques élevés en ſon honneur.

ALCONA, divinité qui préſidoit aux voyages, ainſi qu'*Adcona*. Son nom peut venir d'ἄλκη, *force*; parce qu'il faut du courage & de la force pour ſoutenir la fatigue des voyages.

ALCYON, oiſeau conſacré à Thétis, parce qu'il fait ſon nid ſur les bords de la mer, & parmi les roſeaux. *V.* ALCYONE, fille d'Eole.

Les anciens n'ont pas décrit cet oiſeau avec aſſez de préciſion, pour que l'on ait pu le reconnoître: ainſi nous ignorons quel étoit l'*alcyon* des anciens. Cependant les modernes ont fait l'application de ce nom. Belon l'a donné à deux eſpèces d'oiſeaux, que nous appelons *martin-pêcheur* & *rouſſerolle*.

ALCYONE, fille d'Atlas, fut une des ſept atlantides qui formèrent la conſtellation des pléyades. Elle eut de Neptune un fils nommé Anthas, qui fut roi de Tréâène; &, ſelon quelques-uns, Antédon la rendit mère de Glaucus. *V.* ATLANTIDES.

ALCYONE, fille d'Eole, de la race de Deucalion, épouſa Céix, roi de Trachine: ſon amour pour ſon époux fut ſi grand, que Céix ayant fait naufrage, *Alcyone* ſe précipita dans la mer, où elle fut changée en alcyon, ainſi que ſon mari. Il n'y a pas dans Ovide de fable écrite avec plus d'art, & qui ſoit plus touchante. *V.* CEIX.

ALCYONE, ſurnom qui fut donné à Cléopâtre, fille d'Idas & de Marpeſe, & femme de Méléagre, pour conſerver dans leur famille la mémoire de l'enlèvement de ſa mère par Apollon. Il étoit relatif aux regrets que cette triſte aventure avoit cauſés à ſa mère, qui, comme une autre *Alcyone*, s'étoit vu cruellement ſéparée de ſon mari.

ALCYONÉE, un des plus redoutables géans qui attaquèrent Jupiter. Il devoit être immortel tant qu'il demeureroit dans le lieu de ſa naiſſance. Avant la guerre contre les dieux, il s'étoit déjà diſtingué par d'autres entrepriſes; c'eſt lui qui avoit emmené d'Erithie, les bœufs du ſoleil. Le père des dieux ayant commandé à Hercule de combattre ce redoutable géant, le héros terraſſa pluſieurs fois ſon ennemi à coups de flèches; mais dès qu'*Alcyonée* touchoit la terre, qui étoit ſa mère, il prenoit de nouvelles forces, & ſe relevoit plus terrible qu'auparavant. Alors Pallas ſe joignit à Hercule; elle ſaiſit le géant par le milieu du corps, & le porta au-deſſus du cercle de la lune, où il expira.

ALCYONÉE, lac ſitué près de Corinthe dans l'Achaïe, & très-profond. L'empereur Néron eut la curioſité de le faire ſonder: on aſſure qu'il n'en put trouver le fond. Auprès de ce lac étoit un temple, que les Oropiens avoient conſacré à Amphiaraüs, & une fontaine qui portoit le nom de ce devin.

ALDINE (*lettre*). On donnoit autrefois ce nom aux caractères que nous appelons *italiques*; & il leur venoit d'Alde Manuce, qui les avoit employés le premier. Cet imprimeur célèbre ne ſe ſervoit preſque point d'autres caractères; & il le préféroit au *romain*, parce qu'il imite mieux

Digitized by Google

l'écriture & qu'il eſt plus preſſé. Mais on a éprouvé conſtamment que la lettre *aldine* fatiguoit ſa vue, & où l'a abandonnée pour le corps des ouvrages, en la réſervant uniquement pour les mots & les citations que l'on veut diſtinguer. On eſtime l'exactitude des éditions qu'a données Sébaſtien Griff, imprimeur de Lyon, & qui ſont toutes en lettre *aldine*.

ALDOBRANDINES. *(Les noces)* C'eſt le nom ſous lequel on connoit depuis long-tems une friſe antique, ſur laquelle eſt peinte une noce. Cette friſe fut trouvée près de Sainte-Marie-Majeure, dans l'emplacement où étoient jadis les jardins de Mécène; on la voit aujourd'hui à la Villa-Aldobrandine, où elle eſt conſervée avec la partie du mur ſur laquelle elle étoit peinte. Ce tableau antique eſt compoſé de pluſieurs figures hautes d'environ ſeize pouces de France; il a été publié par le P. Montfaucon & pluſieurs autres fois depuis. Winkelmann a prouvé dans ſes *Monumenti inediti*, *p.* 60, qu'il repréſentoit les noces de Thétis & de Pélée; & que les figures qui accompagnent les époux, ſont trois déeſſes des faiſons ou trois muſes, qui chantent & qui exécutent l'épithalame.

Nous ignorons, dit le chevalier de Jaucourt, ſi cette noce eſt d'un grand coloriſte ou d'un ouvrier médiocre de ces tems-là; ce qu'on peut dire de certain ſur ſon exécution, c'eſt qu'elle eſt très-hardie. Elle paroit être l'ouvrage d'un artiſte auſſi maître de ſon pinceau, que Rubens & que Paul Véronèſe l'étoient du leur: les touches, qui ſont très-heurtées, & qui paroiſſent même groſſières quand elles ſont vues de près, font un effet merveilleux lorſqu'on conſidère ce tableau à la diſtance de vingt pas; & c'étoit apparemment de cette diſtance qu'il étoit vu ſur le mur où le peintre l'avoit fait.

ALE, dans la Cilicie.

On a des médailles impériales grecques frappées dans cette ville, ſelon le P. Hardouin.

ALÉA, ſurnom de Minerve, qui lui fut donné par Aleus, roi d'Arcadie, après qu'il lui eut bâti un temple dans la ville de Tégée, ſa capitale, ſous le nom de *Minerve-Aléa*. Auguſte, pour punir les Arcadiens d'avoir ſuivi le parti d'Antoine, enleva de Tégée la *Minerve-Aléa*. On conſervoit dans ſon temple la peau & les défenſes du ſanglier calydon.

ALÉA, en Arcadie. ΑΛΕΙΩΝ. ΑΧΑΙΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. *(Eckhel, Pellerin)*.
O. en or.
O. en argent.

ALEATORIUM. On donnoit ce nom à une ſalle dans laquelle on jouoit aux échecs ou aux *calculi*. Elle étoit placée auprès des jeux de paume; de manière qu'on s'y retiroit pour ſe délaſſer des fatigues de cet exercice violent. Sidoine Apollinaire, *(Epiſt. 11. 2.)*: *Atque illic aleatorium laſſis conſumpto ſphariſterio faciat.*

ALECTO, une des trois furies, ſœur de Tiſiphone & de Mégère, fille de l'Achéron & de la nuit. Son nom ſignifie l'envie ou celle qui n'a point de repos, de l'α privatif & de λεγω, *quieſco*. Virgile lui donne des ailes de dragon, & *Alectus ſtridentes anguibus ala*. *V.* FURIES.

ALECTRIOMANTIE ou ALECTOROMANTIE, divination par le moyen d'un coq, en uſage chez les Grecs. Voici comme elle ſe pratiquoit: on traçoit un cercle ſur la terre, on le partageoit enſuite en vingt-quatre petites caſes ou eſpaces; dans chaque caſe on écrivoit une lettre de l'alphabet, & ſur chaque lettre on mettoit un grain de bled; cela fait, on plaçoit un coq au milieu du cercle, on remarquoit les grains qu'il mangeoit, & quelles étoient les lettres des caſes où les grains avoient été placés; on faiſoit enſuite un mot de ces lettres, & l'on croyoit que ce mot apprenoit ce que l'on vouloit ſavoir. C'eſt par cet art que les ſophiſtes Libanius & Jamblique cherchèrent & crurent trouvé quel ſeroit le ſucceſſeur de l'empereur Valens; car le coq ayant mangé les grains qui étoient ſur les lettres Θ, Ε, Ο, Δ, ils ne doutèrent plus que le ſucceſſeur ne fût Théodoſe; mais ce fut Théodoſe, qui échappa ſeul aux recherches de Valens. Cet empereur, informé de l'action de ces devins, fit tuer tous ceux dont les noms commençoient par ces quatre premières lettres, comme *Théodore*, *Théodat*, &c. ainſi que les devins. Jamblique s'empoiſonna lui-même.

Alectriomantie eſt un mot compoſé d'Αλεκτρυών, un coq, & μαντεια, divination.

ALECTRYON, jeune favori de Mars, & le confident de ſes amours, ayant été mis un jour en ſentinelle pendant que le dieu étoit avec Vénus, il s'endormit, & laiſſa ſurprendre les deux amans par Vulcain. Mars, irrité de la négligence d'*Alectryon*, le métamorphoſa, pour l'en punir, en un oiſeau de ſon nom; c'eſt-à-dire, en coq, qui garde encore la crête du caſque qu'il avoit lorſqu'il fut métamorphoſé. Se reſſouvenant de ſa pareſſe, il n'oublie rien pour l'effacer par une vigilance ſoutenue, en annonçant toutes les nuits, le prochain retour du ſoleil, par le battement de ſes ailes & par ſon chant.

Le nom grec du coq, Αλεκτρυων, a donné lieu à cette fable.

ALEES, fêtes qu'on célébroit à Tégée, dans l'Arcadie, en l'honneur de Minerve-Aléa.

ALEMONA. Déeſſe que la ſuperſtition romaine avoit créée, & à qui elle attribuoit le ſoin de nourrir les enfans dans le ſein de leurs mères. Son nom venoit du mot latin *alere*, nourrir. Tertullien, *de Anim. c.* 37.

ALÉON, fils d'Atrée, a été appelé Dioſcure, ainſi que Mélampus, & Eumolus, ſon frère. *V.* DIOSCURES.

Digitized by Google

ALÉSIS, dans l'Elide. ΑΛΗΣΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Hadrien & d'Antonin, ſelon Vaillant. Mais Pellerin croit qu'il a mal vu leur légende; il la rétablit par ΑΜΑΣΕΙΤΩΝ, & reſtitue ces médailles à Amaſia du Pont.

ALETIDES, ſacrifices ſolemnels que les Athéniens faiſoient aux mânes d'Erigone, par ordre de l'oracle d'Apollon.

Erigone portoit encore le nom d'*Alétis*; elle conçut une ſi vive douleur de la mort de ſon père Icare, qu'elle ſe pendit de déſeſpoir; ce qui fit donner auſſi à ces fêtes le nom d'ΑΙΩΡΑ, (*eories*), *ſuſpenſion*. On les célébroit par des chants, & en ſe balançant avec des cordes attachées à des arbres ou à des ſolives. Feſtus parle de ces balançoires que l'on appeloit *oſcilla*.

La fille d'Icare, en mourant, pria les dieux de permettre que toutes les filles d'Athènes périſſent d'une manière auſſi honteuſe, ſi leurs parens ne vengeoient la mort de ſon père. Les Athéniens ayant négligé cette vengeance, les vœux d'Erigone furent exaucés. Car les jeunes filles d'Athènes étant ſaiſies d'un eſprit de vertige, la plupart ſe donnèrent la mort. Leurs parens, effrayés de ces ſuicides, conſultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur ordonna d'appaiſer les mânes d'Icare, en inſtituant les *alétides*, fêtes ainſi nommées du grec ἀλάομαι, *j'erre*, parce qu'Erigone erra long-tems accompagnée de ſa chienne, avant de trouver le corps de ſon père.

Quelques auteurs, & Héſychius entr'autres, croyent que cette fête avoit été inſtituée en l'honneur du roi Témale ou d'Ægiſthe, & de Clytemneſtre. D'autres l'attribuent à une fille de ces derniers, qui, ſe joignant à ſon grand-père Tyndare, alla à Athènes, pour accuſer Oreſte devant l'aréopage; mais ayant perdu ſa cauſe, & s'étant pendue de fureur, les Athéniens, par ordre de l'oracle, établirent cette fête à ſa mémoire. (*Etymolog. Magn.*)

ALEUROMANTIE, d'ἄλευρον, farine, & de μαντεια, divination. Cette étymologie nous apprend que la farine de froment ſervoit à cette divination, tandis que c'étoit par le moyen de la farine d'orge que ſe pratiquoit l'*alphitomantie*. Apollon, qui préſidoit à l'*aleuromantie*, en avoit pris le nom d'ἀλευρομαντις.

ALEUS, fils de Nyctimus, roi d'Arcadie; c'eſt lui qui fit bâtir le temple de Minerve-Aléa. *Voyez* ALEA, ALEIS.

ALEUS, roi de Tégée, dans l'Arcadie. ΑΛΕΟΣ.

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ALEXANDRA, nom ſous lequel Caſſandre fut adorée. *V.* CASSANDRE.

ALEXANDRE PARIS, fils de Priam. *V.* PARIS.

ALEXANDRE I, roi de Macédoine. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Après les médailles de Gélon, roi de Syracuſe, on n'en connoit point de plus anciennes que celles de ce roi. Leur fabrique annonce cette ancienneté, & le quarré en creux du revers l'atteſte formellement.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ALEXANDRE-LE-GRAND, roi de Macédoine. Le petit nombre de monumens ſur leſquels *Alexandre* eſt repréſenté, & qui ont échappé aux ravages du tems, méritent l'attention particulière des amateurs de l'antiquité; car ſon zèle pour les arts & pour les lettres a contribué autant à lui faire donner le ſurnom de Grand, que ſon intrépidité, ſon courage & ſes exploits.

Les portraits de ce roi qui nous reſtent, n'annoncent point les maîtres qui les ont produits, ni le ſiècle qui les a vu faire. On ſait, à la vérité, qu'Apelle eut ſeul le droit de le peindre; Lyſippe celui de le jeter en fonte, & Pyrgotèles de le graver en pierres fines. Mais l'hiſtoire ne nous a pas conſervé le nom du ſculpteur qui avoit ſeul le droit de le faire revivre en marbre; on n'en connoit d'ailleurs aucun de ce tems qui ait joui d'une réputation égale à celle de Lyſippe.

Entre les têtes d'*Alexandre*, dit Winkelmann, qui nous fourniſſent cet article, nous en citerons trois qui méritent une attention particulière. La première & la plus grande ſe trouve au muſæum de Florence; la ſeconde au capitole, & la troiſième, qui appartenoit à la reine Chriſtine, eſt aujourd'hui à Saint-Ildefonſe, en Eſpagne. Les hiſtoriens nous diſent qu'*Alexandre* penchoit la tête ſur une épaule: c'eſt ainſi qu'il eſt repréſenté dans tous ſes portraits, & regardant en haut: poſition qui eſt indiquée dans une épigramme de l'anthologie, (*lib. 4, p. 312*) faite ſur une ſtatue de ce conquérant, de la main de Lyſippe.

Le jet des cheveux, au-deſſus du front, caractériſe ſeul les têtes d'*Alexandre* entre toutes celles des héros. Ses cheveux ſont toujours relevés au-deſſus du front, avec une négligence qui n'eſt pas dépourvue de nobleſſe; ils retombent enſuite en formant un arc étroit. Tels on voit ordinairement les cheveux du front aux têtes de Jupiter. Comme *Alexandre* vouloit paſſer pour fils de ce dieu, Lyſippe lui aura voulu donner quelques traits de reſſemblance avec Jupiter, ce qu'il aura pu faire en traitant les cheveux; en quoi il aura enſuite été imité par d'autres artiſtes.

Les ſtatues d'*Alexandre* ſont encore plus rares que ſes têtes. Il ſe trouve à la Villa-Albani une ſtatue héroïque plus grande que le naturel, dont la tête caſquée nous offre les traits du conquérant de l'Aſie; mais la tête n'appartient pas à la ſtatue. Cette obſervation s'applique également aux ſtatues qui ſont hors de Rome, & auxquelles la tête a fait donner le nom d'*Alexandre*. La ſeule véritable

Digitized by Google

ſtatue de ce prince, eſt probablement celle que poſſède à Rome le marquis Rondinini; car la tête de cette ſtatue qui eſt ſans caſque, n'a jamais été détachée du tronc. Sa conſervation eſt ſi parfaite, que non-ſeulement le nez eſt entier, choſe extrêmement rare, mais encore que l'épiderme n'a éprouvé aucune altération. *Alexandre* eſt repréſenté à l'héroïque, c'eſt-à-dire, entièrement nud, dans une attitude penchée, & le coude appuyé ſur la cuiſſe droite. La tête a les cheveux diſpoſés ſur le front dans le même goût que les buſtes du capitole & de Florence.

Quoique les belles actions d'*Alexandre* ayent offert des ſujets très-propres à être traités par les anciens artiſtes en bas-relief, c'eſt-à-dire, en manière de ſymboles ou d'allégories deſtinées à décorer des édifices & des tombeaux, on n'en trouve qu'une ſeule. C'eſt l'entretien de ce prince avec Diogène. Le cynique, couché dans ſon tonneau de terre cuite, reçoit le héros de la Grèce ſous les murs de Corinthe. Ce bas-relief, qui eſt conſervé à la Villa-Albani, a été publié par Winkelmann, dans ſon Hiſtoire de l'Art & dans les *Monumenti inediti*.

Quant aux gravures d'*Alexandre* par Pyrgoteles, on en connoit une qui porte le nom de cet habile artiſte. La pierre offre un petit buſte d'agate-onyx, un peu plus grand que la moitié du même buſte gravé en cuivre dans le Recueil du baron de Stoſch. Mais le nom de Pyrgoteles s'y trouve écrit au nominatif, contre l'uſage des graveurs anciens. Ceux-ci mettoient toujours ſur leurs ouvrages leurs noms au génitif; de ſorte qu'au lieu de ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ, il faudroit ΠΥΡΓΟΤΕΛΟΥΣ. C'eſt pourquoi ce nom paroit être une addition moderne. La tête elle-même offre une ample matière à la critique; car elle reſſemble à Hercule, & non pas à *Alexandre*. Ce qui eſt prouvé non-ſeulement par les cheveux qui deſcendent ſur les tempes & qui accompagnent une portion des faces, caractère que n'offre aucun portrait de ce roi, mais auſſi par les cheveux placés au-deſſus du front, qui ſont courts & friſés comme ceux d'Hercule.

On voit de plus cette tête couverte d'une peau de lion; ce que n'offrent jamais les têtes d'*Alexandre*. D'ailleurs, la figure eſt plongée dans une triſteſſe profonde; elle a la bouche ouverte & gémiſſante. Cette obſervation a été négligée par ceux qui ont prétendu reconnoître ici le roi de Macédoine; quoiqu'ils auroient pu y voir la triſteſſe d'*Alexandre* à la mort d'Epheſtion. Mais cette triſteſſe caractériſe encore mieux Hercule: elle le ſaiſit au moment qu'ayant tué les enfans qu'il avoit eus de Mégare, il reprit l'uſage de ſa raiſon, & déplora ſon malheur avec douleur & repentir. Nicéarque, ſelon Pline, l'avoit repréſenté dans cet inſtant d'accablement: *Herculem triſtem inſania pœnitentia.*

Les médailles font ſouvent mention de ce conquérant, auquel tant de villes attribuoient leur fondation. C'eſt à ce titre ſans doute qu'il eſt placé ſur les médailles de Berithe; d'Alexandrie, en Troade; de Colophon; de Lampſaque; de Magnéſie, en Ionie; de Priène; de Tarſe; de Ténédos, & de Téos.

Celles de Macédoine, qui lui appartiennent en propre, & qui ont pour légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, ſont communes en tous métaux.

Il s'eſt élevé une grande queſtion entre les antiquaires, au ſujet de la tête que l'on voit ſur les médailles de Macédoine, avec le nom d'*Alexandre*. Les uns ont cru y trouver les traits d'*Alexandre*, & les autres ne veulent pas l'y reconnoître. Il eſt vrai que l'on voit en général ſur ſes médailles d'or une tête caſquée, qu'on ne peut méconnoître pour celle de Pallas; & ſur ſes médailles d'argent & de bronze, il y a une tête couverte de la dépouille d'un lion, qui reſſemble entièrement à Hercule jeune. Mais on croit avec aſſez de vraiſemblance trouver les traits du roi de Macédoine dans les têtes qui ſont gravées ſur les médailles communes à toute la Macédoine, & frappées après l'extinction de la monarchie, avec la légende ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ.

ALEXANDRE, fils de Néoptolème, roi d'Epire. ΑΛΕΞ. ΤΟΥ. ΝΕ.

Ses médailles ſont:

RR. en bronze.

RRRR. en or.

O. en argent.

ALEXANDRE, fils de Pyrrhus, roi d'Epire.

Pellerin & Eckel lui ont attribué un médaillon d'argent.

ALEXANDRE I, Théopator, Evergètes, Epiphane, Nicéphore, *autrement dit* BALA, roi de Syrie.

Ses médailles avec les titres de *Théopator, Evergètes*, ſont:

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Ses médailles avec les titres d'*Epiphane, Nicéphore*, ſont RRRR. en bronze.

ALEXANDRE II, roi de Syrie.

Ses médailles ſont:

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

ALEXANDRE, ſurnommé le Soleil, fils de Cléopâtre & d'Antoine.

Pluſieurs auteurs ont fait graver une médaille grecque de moyen bronze, où l'on voit d'un côté la tête radiée d'*Alexandre*, & au revers deux ſceptres & deux cornes d'abondance; mais cette médaille eſt ſuſpecte aux antiquaires.

ALEXANDRE-SÉVERE. *Voyez* SÉVÈRE-ALEXANDRE.

ALEXANDRE, tyran en Afrique, ſous Maxence.

ALEXANDER

Alexander Augustus.
Ses médailles sont :
O. en or ; on n'en a probablement point en argent.
RRRR. en M. B. ou unique, dans le cabinet de M. Pellerin.
RRR. en P. B. ; on en trouve avec trois revers différens.

Alexandre, fils de Basile le Macédonien.
Alexander Augustus.
Ses médailles sont :
O. en or & en argent.
RR. en M. B., où il est avec Léon, son frère.

ALEXANDRIE, en Troade. AAEEAN.
Les médailles autonomes de cette ville sont :
O. en or.
R. en bronze.
O. en argent.
Son type ordinaire est un cheval paissant.
Devenue colonie romaine, elle a fait frapper des médailles impériales latines, que l'on trouvera à l'article Troas.

Alexandrie, près de la ville d'Issus, dans la Cilicie. AAEXANΔPEΩN KAT'ICCON.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec des époques, en l'honneur de Trajan, de Caracalla, d'Hadrien.
Ses médailles autonomes sont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Alexandrie, d'Egypte AAEXANΔPEIA.
Cette ville a fait frapper une multitude de médailles impériales grecques, en l'honneur de presque tous les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Maximien.
Son nom y est rarement placé ; mais on reconnoit ses médailles à l'aigle égyptienne, & mieux encore à leur fabrique : elles sont très-épaisses.

L'Egypte étant devenue une province romaine, *Alexandrie* dût à son ancienne splendeur la manière particulière dont les empereurs lui permirent de se gouverner. Au lieu des décurions, & des décemvirs leurs subdélégués, qui commandoient dans les autres provinces, les Césars nommoient un gouverneur pour rendre la justice à *Alexandrie*, sous le nom de *Juridicus Alexandriæ*. Cet officier exerçoit un pouvoir plus étendu que celui des décemvirs ; car il jugeoit toutes les causes civiles, même les plus importantes : ce qui excédoit les limites prescrites aux décemvirs.

Le *juridicus Alexandriæ* veilloit soigneusement au départ des convois de bled que l'Egypte fournissoit à Rome tous les ans, & qui étoient voiturés jusqu'à Pouzzol sur de grands bâtimens appartenans aux Alexandrins.

Ceux-ci avoient encore un objet de commerce qui étoit aussi agréable aux grands & aux riches de Rome, que les grains pouvoient l'être à la multitude ; nous voulons parler des jeunes esclaves qu'ils leur vendoient. Ils étoient très-à la mode, & les anciens auteurs en font souvent mention. Martial en demande un qui soit né sur les bords du Nil, c'est-à-dire, à *Alexandrie* ; parce que, dit-il, il ne venoit d'aucun pays des esclaves aussi bien élevés & aussi spirituels. (*IV. 42. 1.*) :

Si quis forte mihi posset præstare roganti,
Audi quem puerum, Flacce, rogare velim.
Niliacis primùm puer is nascatur in oris,
Nequitias tellus scit dare nulla magis.

Stace (*Sylv. v. 5. 66.*) explique ces gentillesses qui rendoient si chers aux Romains les esclaves d'*Alexandrie* : « Je n'ai point acheté un de ces enfans apportés sur les vaisseaux égyptiens, qui ont un babil si aimable, qui ont appris à plaisanter sur les bords du Nil, & qui mettent tant de sel & d'esprit dans leurs saillies & leurs réparties.

Non ego mercatus Pharid de puppe loquaces
Delicias, dedimusque sui convivia Nili
Infantem, linguaque simul, salibusque protervum.

Comme les Alexandrins destinoient ces enfans à l'esclavage, ils les accoutumoient dès l'âge le plus tendre, à répondre avec finesse, malice & promptitude. Ils leur donnoient des maîtres à cet effet, comme nous l'apprend Sénèque (*de Constant. c. 12.*) : *Pueros quidem in hoc mercantur procaces, & eorum impudentiam acuunt, & suo magistro habent, qui probra meditatè effundant : nec has contumelias vocamus, sed argutias.* Les empereurs ne dédaignoient pas leur babil, & s'amusoient à les agacer. Suétone le dit d'Auguste (*c. 83, n. 2.*) : *Ludebat cum pueris minutis, quos sicie & garrulitate amabiles undique conquirebat, præcipue Mauros & Syros.* C'étoit également de l'Afrique, & de l'Egypte en particulier, que venoient ces pantomimes & ces histrions pour lesquels le peuple romain se passionnoit si follement.

Les enfans d'*Alexandrie* étoient pas destinés uniquement à amuser leurs maîtres, ils les servoient encore à table ; & c'étoit un raffinement de luxe, à cause des hommes considérables qu'ils leur coûtoient. Pétrone (*Sat. c. 31.*) : *Tandem ergò ascubuimus, pueris Alexandrinis aquam in manus nivatam infundentibus.*

Alexandrie. (*Ère ecclésiastique d'*) » Quoique les premiers Chrétiens n'eussent pas d'autres manières de dater que celles qui avoient cours chez les Grecs & les Romains, cependant on vit de bonne heure les plus habiles d'entr'eux s'appliquer à régler la chronologie sur les années de la création du monde. Les Juifs leur en avoient donné l'exemple ; mais les supputations des uns & des autres, quoique toutes appuyées sur le texte des Septante, n'étoient rien moins qu'uniformes. Nous ne rapporterons que celles qui eurent le plus de cours, ou qui acquirent le plus de célébrité par la réputation de leurs auteurs. »

Digitized by Google

» Pour commencer par l'hiſtorien Joſephe, il compte depuis Adam juſqu'à la ruine du ſecond temple, c'eſt-à-dire, juſqu'à la 70e année de l'ère chrétienne, 4233 ans; d'où il réſulte que dans ſon calcul, cette ère a pour époque l'an du monde 4163. Clément d'*Alexandrie* attribue aux Juifs helléniſtes de ſon tems, une autre manière de ſupputer, ſuivant laquelle il fait concourir la mort de l'empereur Commode, avec l'an du monde 5818. Or, il aſſigne lui-même cet événement à l'an de J. C. 194. C'eſt donc un eſpace de 5624 ans, que ce calcul met entre la création du monde & l'incarnation. Théophile d'Antioche donne un peu moins d'étendue à l'intervalle de ces deux époques; car il rapporte (*l. 1, ad Autolycum*) la mort de l'empereur Marc-Aurèle à l'an du monde 5695; événement que nous plaçons en l'an 180 de l'ère chrétienne. Jules Africain, qui acheva ſa chronique, comme il le dit lui-même, ſous le conſulat de Gratus & de Séleucus, c'eſt-à-dire, l'an de J. C. 221, retranche encore 15 années du calcul précédent; & pour faire un compte rond, il aſſigne la naiſſance de J. C. à l'an du monde 5499, & fait concourir la première année de l'incarnation avec l'an 5500. La ſupputation d'Euſèbe de Céſarée varie dans les différens exemplaires manuſcrits de ſa chronique: mais la leçon la plus autoriſée place en l'an du monde 5199 la naiſſance du Sauveur. C'eſt l'époque que pluſieurs écrivains du moyen âge ont préférée, & qu'on a jugé à propos de ſuivre juſqu'à nos jours dans le martyrologe romain. »

» Nul de ces calculs, ſi l'on excepte celui de Jules Africain, ne paroit avoir fait loi dans aucune égliſe, ni dans aucun pays. Les Alexandrins adoptèrent ce dernier, & c'eſt ce qu'on nomme l'ère d'*Alexandrie*. Mais pour la bien entendre, il eſt important de faire quelques obſervations, qui, pour avoir échappé à d'habiles chronologiſtes modernes, ont été cauſe de bien des tortures qu'ils ont données en pure perte à leur eſprit, pour accorder ce calcul avec lui-même. »

» La première choſe à remarquer eſt, que Jules Africain avançoit l'époque de l'incarnation de trois années ſur notre ère chrétienne vulgaire; car au lieu de la faire concourir, comme nous, avec la première année de la 195e olympiade, il la faiſoit correſpondre à la ſeconde de l'olympiade 194; en ſorte que dans ſon calcul, l'année 5503 du monde, quatrième de J. C., ſelon lui, répond à la première de notre ère vulgaire de l'incarnation. »

» Cette différence s'accroît encore (& c'eſt notre ſeconde obſervation) par le retranchement que l'on fit de dix années au calcul de Jules Africain; ce qui arriva au commencement de l'empire de Dioclétien. Car au lieu de compter l'an du monde 5787, à l'an de J. C. 287; ſelon eux, on ne compta plus que 5777 pour la première de ces deux périodes, & 277 pour la ſeconde. Nous en avons la preuve dans Théophane, dont la chronographie, appuyée ſur l'ère d'*Alexandrie*, réunit ces deux dernières époques à la tête de l'empire de Dioclétien, par où elle débute. Le P. Pagi conjecture, avec beaucoup de vraiſemblance, que cette réforme ſe fit à l'occaſion du cycle de 19 ans, inventé dans ce tems là par Anatolius, évêque d'Hiérapole. Les Alexandrins, dit-il, voulant que ce cycle commençât une nouvelle révolution avec l'empire de Dioclétien, prirent le parti d'abréger de dix années la durée du monde; parce qu'en effet, la diviſion de 5777 par 19, ne donne qu'une unité au-delà du quotient. »

» Voilà donc une différence de ſept ans entre nous & les Alexandrins; pour la ſupputation des années de l'ère chrétienne: car auparavant ils nous devançoient à cet égard de trois ans; & ſans le retranchement dont on vient de parler, la première année de Dioclétien, qui eſt pour nous la 284e de l'incarnation, ſeroit pour eux, ainſi qu'on l'a dit, la 287e. Mais au moyen des dix années qu'ils ont ſupprimées, elle n'eſt plus que la 277e. Ainſi, au lieu d'anticiper ſur nous, comme auparavant, de trois années l'époque de l'incarnation, ils la reculent maintenant de ſept années après nous. Tel eſt le vrai dénouement de ces difficultés, qui ont embarraſſé tant de chronologiſtes dans la lecture des anciens écrivains, tels que S. Maxime & Théophane, leſquels font profeſſion de ſuivre l'ère d'*Alexandrie*. »

» Quand le premier, par exemple, dans ſon Traité du Comput, chap. 32, fait correſpondre la 31e année de l'empire d'Héraclius à la 633e de J. C.; au lieu de le taxer d'erreur, il ne faut que ſuppléer la différence du calcul qu'il ſuit d'avec le nôtre, & nous ſerons d'accord avec lui. Sept ajoutés à trente-trois donne quarante; & ce fut effectivement vers la fin de 640, ſelon notre manière de compter, que commença la 31e année d'Héraclius. De même, lorſque Théophane rapporte à l'an de J. C. 356, l'avènement de Jovien au trône de l'empire, l'addition de ſept années, dont il retarde l'incarnation, le ramenera au même point que nous, c'eſt-à-dire, à l'an 363 époque, ſuivant notre calcul, de l'inauguration de ce prince. Il faut néanmoins convenir que ce chronographe n'eſt pas toujours conſtant dans la différence qu'il met entre ſa ſupputation & la nôtre; car il s'éloigne de nous quelquefois de huit ans, & quelquefois même de neuf. C'eſt ainſi qu'il fixe à l'an de J. C. 316, le concile de Nicée, que nous plaçons en 325; qu'il range ſous l'an 483 le commencement de l'empire de Zénon, que nous rapportons à l'an 491. Mais l'indiction qu'il a ſoin de marquer, ſert à rectifier ſon calcul. »

» On trouve encore moins de régularité dans Georges Syncelle, dont Théophane eſt le continuateur. Chez lui, Dioclétien monta ſur le trône en l'an de J. C. 279, & les dates des règnes précédens ſont tellement embrouillées, qu'il mêle

Digitized by Google

ſouvent le ciel avec la terre, ſuivant l'expreſſion du P. Pétau. Suidas, qui paroît auſſi avoir adopté la ſupputation de Jules Africain, ſeroit encore plus confus, ſi l'on pouvoit s'en rapporter au texte de ſon Lexique, tel qu'on le voit dans les meilleures éditions. Mais ce texte eſt viſiblement altéré à l'article d'Adam, où il marque les plus célèbres époques depuis la création du monde juſqu'à la mort de l'empereur Jean Zimiſcès. »

« Elmacin, auteur arabe de l'Hiſtoire des Sarrazins, eſt celui qui ſuit l'ère mondaine d'*Alexandrie* avec le plus d'exactitude. On prétend qu'elle eſt encore en uſage de nos jours parmi les Cophtes ou Chrétiens d'Egypte. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle commença d'avoir cours parmi eux au quinzième ſiècle. Nous en avons la preuve dans la lettre de leur patriarche Jean XI, écrite au pape Eugène IV, vers la fin du concile de Florence, laquelle ſe trouve après les actes de ce concile. Elle eſt ainſi datée : *Cahira XII^a ſeptembris, ſexto millenario nongenteſimo quadrageſimo ſecundum Græcos ; ſecundum Jacobitas milleſimo centeſimo quinquageſimo ſeptimo à tempore Martyrum, à computatione incarnationis Domini MCDXL.* On voit ici que l'ère mondaine, qu'on appelle des Grecs, n'eſt pas celle de C. P., mais celle d'*Alexandrie*, proprement dite, ſans la réforme qu'on y fit l'an de J. C. 1841 & de plus, que les Cophtes s'accordoient alors avec nous pour l'ère de J. C. » *L'Art de vérifier les dates.*

ALEXIARE, fille d'Hercule & d'Hébé, déeſſe de la jeuneſſe.

ALEXIKAKOS, qui repouſſe le mal, l'*averruncus* des Latins. Hercule partageoit cette glorieuſe épithète avec Apollon, & au même titre. Car on a quelquefois regardé Hercule comme une divinité qui préſide à la Médecine ; parce que ce héros vainquit la mort en ramenant Alceſte ſur la terre.

ALEXIRHOE, étoit fille du fleuve Cédrène, & l'une des nymphes du mont Ida. Le roi Priam la rendit mère d'Eſaque. *V.* ESAQUE.

ALEXIS I. Comnène.

Alexius Comnenus Augustus.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

O. en argent.

RR. en M. B.

ALEXIS II. Comnène.

Alexius Comnenus Augustus.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RRRR. en P. B.

ALEXIS III. Lange.

Alexius Augustus.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RR. en P. B.

ALEXIS IV. Lange.

Alexius Augustus.

Ses médailles manquent.

ALEXIS V. Ducas.

Alexius Augustus.

Les médailles de ce prince manquent.

ALFINIA, famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

ALIA & ALIENI, en Phrygie. AAIHNΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze. *(Pellerin).*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur de Gordien-Pie.

AAIA. On donnoit ce nom à des jeux que l'on célébroit à Rhodes le 24 du mois *gorpiæus*, qui répondoit au mois *boédromion* des Athéniens, en l'honneur du ſoleil, appelé en grec ἅλιος ou ἀέλιος. On croyoit qu'il étoit né dans l'iſle de Rhodes, & les inſulaires ſe regardoient comme les deſcendans de cette divinité. Ils en prenoient même le nom *Heliodes*, ſelon Strabon, l. XIV. Les enfans étoient admis à combattre dans les jeux ἀέλια, & les vainqueurs y étoient couronnés de peuplier.

Alia omnia. C'étoit l'expreſſion dont ſe ſervoit le conſul quand il propoſoit quelqu'affaire au ſénat, & qu'il y avoit matière à délibérer. Après avoir expoſé le ſujet de la délibération, il diſoit ſon avis, & engageoit les ſénateurs qui penſoient de même, à ſe ranger auprès de lui, & aux autres à paſſer d'un autre côté. Car c'étoit ainſi que les ſénateurs avoient coutume de marquer leur aſſentiment ou leur oppoſition : *Qui hoc ſentitis, illuc tranſite, qui alia omnia, in hanc partem.* Le conſul n'oſant ſe ſervir de l'expreſſion *qui contrarium ſentitis*, à cauſe du mauvais augure attaché au mot *contrarium*, diſoit *qui alia omnia.* De-là vint l'expreſſion habituelle *in alia omnia ire, tranſire, diſcedere*, pour exprimer la différence des avis.

Cette manière d'exprimer ſon vœu en ſe rangeant du côté du préopinant, étoit auſſi en uſage chez les Grecs. L'Éphore Sténélaïdas ayant exhorté les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens, comme aux infracteurs des traités, ajouta, que ceux qui penſent comme moi, ſe lèvent & paſſent de ce côté ; quant à ceux dont l'avis eſt contraire, qu'ils ſe rangent de l'autre. *Thucydide* I.

ALICA, boiſſon des Romains, compoſée de grains fermentés, que les pauvres mêloient avec du cidre ou du poiré.

» Pline nous apprend que c'eſt avec le *far* appelé *ſemen trimeſtre* & ζεα, qu'on faiſoit l'*alica*. On contrefaiſoit encore l'*alica* avec une ζεα bâtarde qui venoit d'Afrique. C'eſt de ce mot *alica* que vient celui d'*halicaſtrum* : ce mot *alica* exprime la ζεα lorſqu'elle eſt mondée & dépouillée de ſes enveloppes ; c'eſt le noyau ou l'amende du grain. Mais l'*halicaſtrum*, ſans être mondé, s'appeloit auſſi quelquefois *alica*. Le gruau

Digitized by Google

d'orge, ou l'orge mondé, s'eſt auſſi nommé *alica*, comme on le voit dans Pline.

» Ce que cet auteur appelle *far* & *ſemen*, Strabon *(lib. v, p. 167)* le nomme ζεα. Parlant de la fertilité de la Campanie, il dit qu'il y vient une eſpèce de froment dont on fait un gruau qui ſurpaſſe celui de quelqu'autre *oryza* que ce ſoit. La terre ne produit nulle part un aliment plus nourriſſant, ni plus délicieux. Ce froment, qu'il appelle la ζεα, s'y récolte deux fois l'année; on fait encore dans le même champ une troiſième récolte de pauis, & quelquefois même une quatrième d'herbes potagères. D'un autre côté, *Denis d'Halicarnaſſe (Ant. R. lib. IV, p. 95)* écrit que le *far* des Romains eſt la ζεα des Grecs. La ζεα eſt l'*olyra*, ſelon Herodote, *(lib. II, n°. 37)*, & ſelon Galien. *(tom. II, Explic. Voc. Hippoc. p. 91)*. Pline, en pluſieurs endroits, dit que le *far* eſt auſſi l'*olyra*. L'*arinca* eſt également l'*olyra* dans Pline. *(lib. XVIII, cap. X, & lib. XXII, cap. XXV)*. La ζεα eſt ſemblable à l'*oryza* dans Théophraſte, *(Hiſt. Plant. lib. IV, cap. 5)*, qui dit que les Indiens cultivent principalement l'*oryza*, qui eſt ſemblable à la ζεα, & qu'ils la préparent comme l'*alica*, qu'ils la mondent comme l'*alica*.

L'*olyra* eſt également l'*oryza*, ſuivant Turanius, expliquant Pline, qui dit que les peuples de l'Italie faiſoient un grand uſage de l'*oryza*, dont ils tiroient un gruau, *(piſana)*, que les autres peuples faiſoient avec l'orge. Suivant ce naturaliſte, les feuilles de l'*oryza* ſont charnues, ſemblables à celles du poireau, mais plus larges: la hauteur de ſa tige eſt d'une coudée; ſa fleur purpurine, & ſa racine à la rondeur d'une perle: de plus encore, le *ſandalum* ou l'*arinca*, & non la *brance*, comme l'ont écrit les copiſtes en corrompant le texte de Pline, *(lib. XVIII, cap. VII)*, eſt un très-beau *far*, que cultivoient les Gaulois qui habitoient ſur les bords du Pô. Suivant le même auteur, la *ziphe*, mot qui ſignifie plante marécageuſe, ou qui ſe plaît dans les lieux aquatiques, eſt la ζεα, dont on fait l'*oryza*. Le *bromos* & le *tragos (lib. XVIII, cap. X.)* ſont encore des eſpèces d'*oryza*.

Faiſons parler Pline, en raſſemblant ce qu'il dit en pluſieurs endroits. Les fromens, dit-il, ne ſont pas par-tout les mêmes, & où ils ſont les mêmes, ils ne portent pas les mêmes noms. Les plus ordinaires ſont le *far*, que les premiers Romains appeloient *adoreum*, enſuite la *ſiligo* & le *triticum*. Ces grains ſont communs preſqu'à tous les pays. L'*arinca* eſt propre à la Gaule, *(Togate)*, & à l'Italie Tranſpadane, où on la cultive beaucoup. Nous appelons *ſandalum* cette eſpèce: c'eſt un bled dont l'épi eſt plus grand & le grain plus compact que dans les autres eſpèces de *far*: il pèſe davantage. Un modius de ce grain, qui eſt très-pur & très-beau, balance au moins vingt-cinq, & le plus ſouvent vingt-ſix livres, (22 ou 23 liv. le boiſſeau), comme à Cluſium dans l'Etrurie.

Il produit à la boulangerie quatre livres de pain de plus que les autres bleds de même nature, & le pain ou la pâtiſſerie qu'on en fait eſt d'une ſaveur & d'un goût délicieux. Il n'eſt point contenu dans des tuniques, mais il eſt nud & ſans écailles, comme l'orge & l'avoine. Dans la Grèce, on ne peut le ſéparer de la paille, ni le monder qu'avec beaucoup de peine; c'eſt pourquoi Homère dit qu'on le donnoit à manger aux chevaux; *(Voyez l'Iliade, liv. V, p. 955 & liv. XVIII, à la fin)*; car c'eſt celui qu'on appelle *olyra*: il vient en Egypte ſans beaucoup de culture, & y eſt d'un grand produit. Les eſpèces de grains particulières à l'Egypte, la Syrie, la Cilicie, l'Aſie-Mineure, & une partie de la Grèce, ſont la ζεα, l'*olyra*, & la *ziphe*.

Les Ecrivains anciens aſſurent qu'il n'y avoit point de nourriture plus ſaine, ni en même-temps plus agréable que celle de l'*alica*. La plus parfaite de faiſoit en Italie, dans le Veronèſe & le territoire de Piſe, mais principalement dans la Campanie. Celle d'Egypte n'avoit pas la même qualité. Pour faire cette *alica*, qu'on tiroit de la ζεα ou du *ſemen*, on évitoit de ſe ſervir de mortiers de pierre, de peur de briſer le grain; on employoit pour cela des mortiers de bois. Lorſque le grain étoit dégagé de ſa tunique, on la concaſſoit à nud dans le même mortier, & avec le même pilon. De cette manière, on faiſoit de l'*alica* de trois qualités; la fine, la moyenne & la groſſe, qu'on nommoit *aphærema*. Cette opération ne lui procuroit pas encore ſa grande blancheur; cependant on la préféroit dès-lors à celle d'Alexandrie. Quand on vouloit la rendre parfaitement blanche, on y mêloit de la craye, qui, s'incorporant avec le grain concaſſé, lui donnoit cette extrême blancheur qui la faiſoit rechercher & la rendoit plus tendre.

C'eſt dans le Picenum qu'on avoit trouvé l'art de faire des gâteaux ou tartes d'*alica*, & les habitans de ce canton conſervoient encore, au temps de Pline, la réputation de faire la meilleure pâtiſſerie en ce genre. Voici leur procédé: ils mettoient tremper dans l'eau l'*alica*, & l'y laiſſoient pendant neuf jours; le dixième ils la pétriſſoient, & donnant à la pâte la forme d'un raiſin ſec & preſſé, ils en faiſoient des gâteaux ronds & applatis; enſuite on les mettoit au four dans des tourtières de terre cuite, faciles à rompre. Cette eſpèce de biſcuit ne ſe mangeoit point qu'on ne l'eût fait amollir auparavant dans du lait préparé avec du miel.

Mettons en paralléle la deſcription du grain précédent, & celle du riz, tel qu'il eſt connu en Europe, principalement en Italie & en Eſpagne, d'où nous vient preſque tout celui que

Digitized by Google

nous conſommons en France. La fleur du riz n'a point de pétales. Les ſemences ſont un peu épaiſſes & ovoïdes : elles naiſſent en épi, & elles ſont renfermées dans une capſule qui eſt terminée par un filet. *(Tournefort, Inſt. Rei. Herb.)*.

Cette plante pouſſe des tiges ou tuyaux de trois à quatre pieds de hauteur, plus gros & plus fermes que ceux du bled, noués d'eſpace en eſpace : ſes feuilles ſont longues, charnues, aſſez ſemblables à celles de la canne ou du poireau ; les fleurs naiſſent à ſes ſommités, & reſſemblent à celles de l'orge ; mais les graines qui les ſuivent, au-lieu de former un épi ordinaire, ſont diſpoſées en pannicules ou bouquets, enfermées dans une capſule jaunâtre, ou autrement dans des coques formées de deux balles rudes au toucher, & dont l'une ſe termine en un long filet. On ſait que ſes graines ſont blanches & oblongues. On le cultive dans tout le Levant, en Egypte, dans l'Inde & à la Chine. Il y a quantité de rizieres en Italie, le long du Pô.

Pour élever avantageuſement le riz, & en multiplier le produit, on choiſit un terrein bas, humide, marécageux, un peu ſablonneux, facile à deſſécher, & où l'on puiſſe faire couler aiſément de l'eau. C'eſt que les rizières, pendant la croiſſance de la plante, doivent être alternativement arroſées & deſſéchées. Virgile *(Georg. lib. 1,)* décrit cet arroſement :

» *Quid dicam, jacto qui ſemine cominus arva*
» *Inſequitur, cumuloſque ruit malè pinguis arena ;*
» *Deinde ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes,*
» *Et cum exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,*
» *Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam*
» *Elicit : illa cadens raucum perlevia murmur*
» *Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat arva.*

Mais l'art du laboureur peut tout, après les dieux. Dans ſes champs la ſemence eſt elle dépoſée : Il la couvre à l'inſtant ſous la glebe écraſée, Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux, Court dans chaque ſillon diſtribuer les eaux. Si le ſoleil brûlant flétrit l'herbe mourante, Auſſi-tôt je le vois par une douce pente Amener du ſommet d'un rocher ſourcilleux, Un docile ruiſſeau, qui ſur un lit pierreux Tombe, écume, & roulant avec un doux murmure, Des champs déſaltérés ranime la verdure.

M. l'abbé Delille, de qui ſont ces beaux vers, obſerve dans ſes notes que ceci ne ſe pratique point en France, & n'eſt plus guères en uſage en Italie que pour les jardins. Cela ne ſe pratique pas en France, ſans doute, parce qu'on n'y cultive pas de riz ; cela ne ſe pratique pas non plus en Italie pour les bleds de l'eſpèce des nôtres, & cela ne s'y eſt jamais pratiqué dans ce cas. Mais aujourd'hui, comme autrefois en Italie & en Eſpagne, on fait couler des eaux dans les rizières, & à différentes reprises.

La terre où l'on ſeme le riz doit être labourée une fois ſeulement dans le mois de Mars. On le ſeme en Avril. Il faut que les grains en ayent été conſervés dans leur balle ou enveloppe, & qu'ils ayent trempé auparavant trois ou quatre jours dans l'eau, où on les tient dans un ſac juſqu'à ce qu'ils ſoient gonflés, & qu'ils commencent à germer. On le coupe vers la mi-Octobre. En Catalogne on met le riz en gerbes, on le fait ſécher, & quand il eſt ſec, on le porte au moulin pour le dépouiller de ſa balle. Les Chinois, après avoir cueilli leur riz, le font cuire légérement dans l'eau avec ſa peau ; enſuite ils le ſéchent au ſoleil, & le pilent à pluſieurs reprises. Quand on a pilé le riz pour la première fois, il ſe dégage de ſa groſſe peau, & la ſeconde fois, il quitte la pellicule rouge qui eſt au-deſſous, & le riz ſort plus ou moins blanc, ſelon l'eſpèce. C'eſt dans cet état qu'ils l'apprêtent de différentes manières pour aliment. Le riz ſemé dans une terre ſalée, rend juſqu'à 30 ou 40 pour un. *(Dict. Encycl. au mot* riz*).*

» Si la deſcription ancienne du *ſar*, & la deſcription moderne du riz, diffèrent par quelques nuances légères, leur enſemble ſuffit pour nous y faire reconnoître la même plante, & il ne peut reſter de doute ſur leur identité. Moins de reſſemblance dans ces deux peintures ſuffiroit pour en convaincre ; car on ne peut pas dire que le riz étoit inconnu aux anciens. Nous avons vu qu'ils le connoiſſoient : or, s'ils l'ont connu, ce grain étoit trop utile pour qu'ils n'en fiſſent pas quelque mention dans leurs écrits. Cependant, ſi l'on excepte la courte deſcription qu'en ont faite Pline & quelques autres naturaliſtes ſous le nom d'*oryza*, il n'en eſt jamais ou preſque jamais parlé ſous cette dénomination dans les écrivains, ſur-tout parmi les Romains. Il me ſemble que les hiſtoriens & les poëtes n'en diſent mot. Le riz auroit cependant mérité de trouver quelque place dans les Traités d'Agriculture de Caton, de Varron, de Columelle ; ils n'en parlent point ſous le nom d'*Oryza*.

Le riz a-t-il donc été créé depuis ? Non ; Rome étoit au berceau, & la bouillie de riz fut le premier & même l'unique aliment des Romains dans l'enfance de leur Monarchie. Verrius Flaccus, très-ancien grammairien, avoit écrit qu'ils s'en nourrirent l'eſpace de trois cens ans : pendant ce temps ils n'uſèrent point de pain, & tant qu'il y eut des Romains, ils conſerverent le monument mémorable de cette éducation primitive de leurs pères. Numa Pompilius avoit ordonné qu'on honorât les dieux en leur offrant du riz, ou de la bouillie de riz : il voulut même, au rapport d'Hémina, qu'à l'égard du riz, on n'en fît des offrandes qu'après l'avoir mondé, parce que n'étant propre pour

Digitized by Google

la nourriture de l'homme que dans cet état, il étoit indigne de la majesté des dieux de le leur présenter moins pur.

Dans cet esprit de législation rituelle, il institua des fêtes, où il n'étoit permis de s'occuper que du travail de monder le riz. Ces fêtes & ces cérémonies furent soigneusement observées : car dans ce temps-là, les Romains, comme Pline le remarque, connoissoient les dieux, & jamais ils ne goûtèrent aux fruits nouveaux sans leur en présenter les prémices. Les générations suivantes, quoique moins zélées pour le culte des dieux, ne perdirent pas néanmoins de vue cette antique institution. Les libations & les offrandes prescrites par Numa, ainsi que celles du jour natal des particuliers, furent faites solemnellement suivant l'ancien rit. On offroit de la bouillie ou des tartes de riz, *adorea dona*, *adorea liba*. Si, ayant les mains pures, vous vous approchez des autels, dit Horace, *(lib. III, Od. XXIII)*, il n'est point de victime plus efficace pour fléchir les dieux irrités, qu'une offrande religieuse de riz assaisonné d'un peu de sel. *Mérol. de Paulon.*

ALICARIÆ. On donnoit ce nom à des femmes publiques, qui se tenoient auprès des moulins pour faire payer en grains leurs faveurs par les esclaves qui venoient y moudre. Plaute les appelle aussi *piforum amicas*, parce qu'elles employoient les mêmes moyens pour obtenir du bled des boulangers. *(Pœn. I. 2.)* :

Profecdas, piforum amicas, reliquas alicarias.

ALICULA, tunique courte, avec des manches. Si *alica* & *alicula* exprimoient la même chose, on croiroit qu'*alicula*, selon le génie de la langue latine, seroit un diminutif d'*alica*. Martial a fait sur cette analogie apparente, un jeu de mots qui a été mal entendu par quelques commentateurs. Ce poëte dit, *(Epigr. XII. 83. 1.)* :

Bruma diebus, feriisque Saturni
Mittebat Umber aliculam mihi pauper,
Nunc mittit alicam : factus est enim dives.

» Lorsqu'Umber étoit pauvre, il me faisoit présent d'un habit pendant les saturnales, & au tems de la rigoureuse saison : actuellement il ne m'envoie plus qu'une boisson commune : Umber me prouve bien qu'il est devenu riche. » Le jeu de mots ne peut passer dans notre langue.

L'*alicula* n'étoit pas une boisson ; mais une espèce de tunique très-courte, telle qu'en portoient les petits enfans, lorsque la rigueur de la saison ne permettoit pas de les laisser tout nuds, selon l'usage des Romains. Le sens d'*alica* pour exprimer une boisson commune & peu chère, est déterminé expressément par ces autres vers de Martial. *(XIII. 6.)* :

Nos alicam, mulsum poterit tibi mittere dives ;
Si tibi noluerit mittere dives, eme.

ALIES. *V.* AAIA.

ALILAT, nom sous lequel les Arabes adoroient la lune ou la planète que nous nommons l'étoile du soir, le vesper, la belle étoile.

ALIMENT. Les anciens usoient pour leur nourriture ordinaire des mêmes alimens que les modernes, excepté quelques mets recherchés & inventés par les riches gourmands. Nous ne parlerons que de ceux-là, parce que n'étant plus en usage aujourd'hui, les auteurs qui en font mention deviennent très-difficiles à entendre. Suétone dit que Vitellius se faisoit servir des foies du poisson appelé *scarus*, des cervelles de faisans & de paons, des langues de l'oiseau appelé *flambant*, & des laites de lamproie. Cet empereur entretenoit des galères à trois rangs dans la Méditerranée, pour pêcher des lamproies auprès de l'isle de Rhodes, & sur les côtes d'Espagne. L'univers, dit Pacate, dans le panégyrique de Théodose, étoit trop resserré pour suffire à leur insatiable gourmandise ; car ils ne prisoient les mets que par les fortunes extraordinaires qu'ils leur coûtoient, & non par leur goût ou leur saveur. Ils ne recherchoient que les alimens apportés des extrémités de l'orient, ou des régions situées hors des limites de l'empire romain, telles que la Colchide, ou enfin des parages célèbres par les écueils & les naufrages.

Les alimens des soldats étoient bien différens de ceux que nous avons décrits : ils consistoient en lard, en fromage ; & leur boisson étoit de l'eau mêlée avec un peu de vin aigre, *posca*. Leur pain étoit fait comme notre biscuit de mer, afin qu'il fût plus léger à porter & moins sujet à se corrompre. Ils le faisoient cuire eux-mêmes ; & les généraux, curieux de maintenir la discipline militaire, ne souffroient point dans les camps de boulangers ni de bouchers. On permettoit quelquefois aux soldats de joindre à leur nourriture ordinaire des légumes, & sur-tout des pois ; mais quels que fussent leurs alimens, ils ne pouvoient les manger qu'à des heures réglées, marquées par des signaux militaires.

Les alimens que l'on mangeoit au repas qui suivoit les funérailles, étoient désignés par les loix somptuaires & par les préceptes de la religion. Ceux dont il est fait mention dans les auteurs, sont des fèves, des feuilles d'ache, des laitues, du pain, des œufs, des lentilles, du sel, des gâteaux de froment & de miel, & certaines viandes.

Le bled cuit ou crud, ou réduit en farine, servoit d'aliment ordinaire aux matelots. Par bled cuit, les anciens écrivains entendoient sans doute du pain, ou ce que nous appelons encore du biscuit de mer. L'ail & le fromage accompagnoient le pain des marins. Leur mets le plus recherché étoit une espèce de pâte fermentée, composée d'œufs, d'ail & de fromage, appelée *moretum*, *myttotas* & *moretum*, ou *moſctum*.

Digitized by Google

ALIMENTARII.... RIÆ. Les Romains donnoient ce nom à de jeunes enfans des deux sexes, que la libéralité de quelques empereurs faisoit élever dans des lieux publics, semblables à nos hôpitaux. Trajan institua le premier de ces hospices; Hadrien l'imita.

Nous avons une médaille de Faustine, l'ancienne femme d'Antonin, avec cette inscription: *PUELLÆ FAUSTINIANÆ.* On y voit cette impératrice qui fait des largesses à de jeunes filles, à l'entretien desquelles cette princesse avoit pourvu. Un bas-relief de la Villa-Albani offre le même sujet, selon Winkelmann. On y remarque sur une estrade élevée une femme qu'une autre accompagne, distribuant quelque chose à de jeunes filles qui sont placées au-dessous & à la suite l'une de l'autre.

Marc-Aurèle établit aussi des revenus destinés à l'éducation des enfans. On l'apprend d'une inscription qui est à la même Villa-Albani. Les habitans de Ficulneum, bourg situé jadis près de Rome, y témoignent leur reconnoissance à cet empereur, de l'établissement qu'il avoit fait pour entretenir les jeunes garçons & filles pauvres de leur canton:

IMP. CÆSARI
DIVI. ANTONINI. PII
FILIO. DIVI. HADRIANI
NEPOTI. DIVI. TRAJANI
PARTHICI. PRONEPOTI
DIVI. NERVÆ. ABNEPOTI
M. AURELIO. AUGUSTO. P. M.
TR. POT. XVI. COS. III. OPTIMO. ET
INDULGENTISSIMO. PRINCIPI
PUERI. ET. PUELLÆ. ALIMENTARI.
FICOLNENSIUM.

Lucius Vérus suivit l'exemple de Marc-Aurèle; & Alexandre-Sévère les imita l'un & l'autre. On appela *Mammæens* & *Mammèennes*, du nom de Mammée, mère d'Alexandre-Sévère, les garçons & les filles pour lesquels cet empereur fonda des revenus; comme on avoit appelé *Faustiniennes* les filles à l'entretien desquelles l'épouse d'Antonin avoit pourvu.

ALINA,
ALINDA,
ALINDUS, } en Carie. AAINAEΩN & AAINΔEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, d'Annia Faustina.

ALINÉA. Les *alinéa* indiqués par un vuide dans le corps du texte, annoncent au moins le septième siècle, sur-tout s'ils ne commencent point par une initiale plus grande que les autres lettres. Il ne s'ensuit pas cependant que d'autres anciens *alinéa* ne soient pas quelquefois saillans, ou n'avancent pas au-delà des bornes de la colonne ou de la page des manuscrits. *V.* PONCTUATION.

ALIO die. C'étoit l'expression dont se servoient les augures, lorsqu'ils ne trouvoient pas les auspices heureux, & qu'ils vouloient remettre une entreprise à un autre jour, *alio die.* Ces deux mots *alio die*, prononcés par un des augures, suffisoient pour faire rompre les assemblées les plus importantes.

ALIPILARIUS. V. DÉPILER.

ALIPTA, du grec ἀλείφω, *je frotte.* On donnoit ce nom à des officiers des Gymnases, qui étoient chargés du soin de frotter d'huile les athlètes prêts à combattre, & en particulier les lutteurs & les pancratiastes.

Il y avoit dans les thermes une salle appelée *alipterium*, dans laquelle on se faisoit frotter par des *alipta*, après avoir pris le bain.

ALIPTERIUM; à Rome *unctuarium.* Voyez *ALIPTA.*

ALIPTES, étoit le même homme que l'*ALIPTA. V.* ce mot.

ALIPTIQUE. C'étoit une partie de la médecine des anciens. Elle enseignoit la manière de frotter & d'oindre les corps, pour conserver la santé, procurer de nouvelles forces, & entretenir la fraîcheur du teint. A ce dernier titre, elle faisoit aussi une partie essentielle de la toilette des dames romaines; & l'on comptoit parmi leurs esclaves des femmes chargées de cet emploi.

ALITEUS, surnom donné par les Romains à Jupiter, parce que dans une famine, il avoit, disoit-on, pris soin que le bled ne manquât pas; du mot *alere*, nourrir.

ALITIA, famille romaine dont on a des médailles:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ALLARIA, en Crète. AAAAPIΩTAN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

ALLECTI. *V.* ADLECTI.

ALLECTUS, tyran en Angleterre après Carausius.

ALLECTUS AUGUSTUS.
Ses médailles sont:
RRRR. en or.
RRR. en argent.
R. en P. B.

ALLÉGORIE. Tous les mythologues conviennent que les anciennes fables sont de pures *allégories*, c'est-à-dire, qu'elles cachent des faits ou des vérités sous des enveloppes poétiques. Mais de quel ordre sont ces vérités? C'est la question sur laquelle ils sont partagés. On peut les réunir sous trois classes distinctes. Les uns, tels que

Digitized by Google

l'abbé Banier, croyent que la Mythologie cache les faits ou l'hiſtoire des premiers tems; & on peut les appeler mythologues hiſtoriens. Les vérités phyſiques & toutes les propriétés de la nature, ſont la baſe des fables, ſelon les mythologues-phyſiciens, qui veulent trouver dans Hercule domptant les monſtres & arrachant une corne au fleuve Achéloüs, un roi qui deſſèche des étangs & reſſerre le lit des fleuves.

Plus ingénieux & mieux inſtruits du goût des orientaux pour les *allégories* aſtronomiques, Martianus Capella, Platon en quelques endroits, Porphyre, &c. & de nos jours M. Dupuis, profeſſeur au collège de Liſieux, ont retrouvé dans le zodiaque & dans les autres conſtellations, la véritable ſource des fables anciennes. Heureux ce dernier écrivain, ſi content d'avoir expliqué avec une fagacité infinie la plupart des myſtères de la Mythologie, il ne s'opiniâtre pas à vouloir en éclaircir de cette ſeule manière les plus petits détails. Cette théologie fabuleuſe n'a été l'ouvrage ni d'un ſeul homme, ni d'un ſeul peuple. Tout au contraire, chaque nation, en admettant une partie de ces dogmes anciens, y a ajouté des traditions nationales, des fables locales; de ſorte que cette religion s'eſt accrûe de preſque toutes les ſuperſtitions du monde connu. Ce ſeroit donc une folie de vouloir ouvrir tant de routes différentes avec un ſeul & même inſtrument. *V.* MYTHOLOGIE.

ALLELENGYON, du grec ἀλλήλων, l'un pour l'autre on donna ce nom à un impôt que l'empereur Nicéphore impoſa ſur les riches, pour en décharger les pauvres qui portoient les armes.

ALLIA, famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

ALLIAGE. Les Romains, dit M. Pauſton, (*Métrol.* 329) furent ceux qui apprirent au monde l'art criminel de dépraver la pureté des métaux deſtinés à la fabrication des monnoies. Livius Druſus, tribun du peuple, mêla, au rapport de Pline, (*l.* 33, *c.* 3) une huitième partie de cuivre avec ſept huitièmes d'argent, pour la fabrication de la monnoie: *Livius Druſus in tribunatu plebis octavam partem æris argento miſcuit.* Le triumvir Antoine altéra auſſi la pureté de l'argent du denier, en y faiſant entrer du fer: *Miſcuit denario triumvir Antonius ferrum. Miſcuit ari falſa moneta.* (Plin. lib. 33, c. 9). Le même peuple enſeigna auſſi l'art frauduleux d'altérer le poids du denier: *Alii è pondere ſubtrahunt.* Sur quoi Pline s'écrie: *Mirumque in hac artium ſola vitia diſcuntur, & falſum denarii ſpectant exemplar, pluribuſque veris denariis adulterinus emitur.*

Malgré l'eſtime & la confiance dont nous ſommes pénétrés pour M. Pauſton & pour ſa *métrologie*, qui nous a été ſi utile, il nous permettra de n'être pas ici de ſon avis. Il eſt certain que l'*alliage* des monnoies a été pratiqué avant la défaite de Pyrrus, époque à laquelle les Romains ont commencé à frapper de la monnoie d'argent, cent ans environ avant d'en fabriquer en or. On a pluſieurs médailles des rois du Boſphore, qui ne ſont que d'un or fort bas. Parmi celles de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, l'or eſt quelquefois mêlé d'*alliage*. On en trouve d'argent parmi celles de la grande Grèce & de la Sicile, qui ſont alliées.

M. l'abbé le Blond en poſſédoit une, entre autres, fabriquée à Tarente; elle tomba de quatre pieds de hauteur environ, & elle ſe briſa en pluſieurs morceaux. Peut-on nier que l'argent de cette médaille ne fût allié avec un métal ou un demi-métal capable de l'aigrir? On ſait que le fer durcit les métaux auxquels il eſt allié; & nous avons vu plus haut que le triumvir Antoine allia du fer aux deniers d'argent. Il eſt donc très-vraiſemblable que ce triumvir employa une pratique déjà connue dans l'Italie, & que l'*alliage* de la médaille de Tarente étoit compoſé d'argent & d'une aſſez forte quantité de fer. L'analyſe chymique des morceaux de cette médaille nous auroit mieux inſtruit; & un chymiſte connu devoit s'en occuper, lorſque ces fragmens s'égarèrent, ou furent jetés comme des débris inutiles.

ALLIANCE. *V.* TRAITÉ *d'alliance.*

ALLIBANON. *en* Sicile. AAAIBANΩN.

On attribue à cette ville quelques médailles autonomes, qu'on donnoit autrefois à *Aleſa*.

ALLIENA, famille romaine dont on a des médailles:

RRRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

ALLIÉS du peuple romain, *ſocii & amici*. Ce titre fut très-utile aux deſcendans de Romulus, pour faire réuſſir leur projet ambitieux de s'aſſervir toute la terre. Il mettoit le prince ou le peuple qui le portoit, à l'abri des attaques de ſes voiſins; parce qu'en faiſant la guerre à un *allié* de Rome, on attaquoit les Romains eux-mêmes. Telle étoit l'opinion qu'ils avoient accrédités, & qui leur fournit ſouvent des prétextes ſpécieux pour combattre & conquérir des nations, avec leſquelles ils n'avoient jamais eu de relations directes, ou que leurs poſitions empêchoient même d'en avoir jamais aucunes.

On n'eſt plus étonné, en voyant cette conſidération que procuroit le nom d'*allié* & d'ami du ſénat, d'apprendre que des rois auſſi puiſſans que ceux d'Egypte & de Cappadoce, ayent montré autant d'empreſſement pour recevoir ce titre. L'un des Ariarathes, roi de Cappadoce, offrit un ſacrifice en action de grace aux dieux pour l'avoir obtenu. Céſar (*de bello Galli. l.* 43. 4.) nous apprend qu'un très-petit nombre de rois eurent cet honneur. Les Romains ne l'accordoient qu'avec un grand appareil. Ils envoyoient pluſieurs ſénateurs pour donner au ſouverain qu'ils vouloient en décorer, un ſceptre d'ivoire, une toge de pourpre

Digitized by Google

pourpre brodée en or *(toga picta)*, avec les titres de roi, *d'allié* & d'ami du peuple romain.

Les *alliés* d'Italie, *socii Italici*, étoient distingués de tous les autres *alliés* étrangers à cette contrée. Il y en avoit de deux espèces : les uns, qui étoient désignés sous le nom de Préfectures, *préfectura*, étoient gouvernés par des magistrats romains & selon les loix de Rome ; les autres avoient conservé le privilège de se gouverner par leurs anciennes loix, & ils étoient désignés par le surnom *d'autonomes*.

Les *alliés* latins, *socii latini*, étoient ceux qui jouissoient du droit latin, *jure Latii*, & qui tenoient le premier rang dans l'ordre des *alliés*, même avant ceux d'Italie. Dans le tems de la république, le *Latium*, proprement dit, ne s'étendit pas au-delà du promontoire de Circé ; & les empereurs en reculèrent les limites jusqu'au fleuve Liris : mais le droit latin s'étendit beaucoup au-delà. Trois sortes de peuples en jouissoient ; 1°. ceux qui habitoient le Latium, & que l'on nommoit *socii Latini, socii ac Latini, socii Latini nominis, socii ac Latini nominis* ; 2°. plusieurs colonies appelées *Latines*, à cause qu'elles jouissoient du droit latin ; 3°. enfin, des peuples qui, sans être Latins d'origine, ni colonies Latines, avoient été récompensés de quelque service, par la concession des mêmes privilèges que les colonies Latines, ou les avoient obtenus de la bienveillance du peuple romain & des empereurs.

Il y avoit une grande différence entre les *alliés* & les auxiliaires, que l'on admettoit dans les armées de l'empire romain. Les troupes alliées étoient toujours prises chez les *alliés* d'Italie, qui ne furent jamais réduits en provinces romaines ; les auxiliaires étoient fournis par les *alliés* étrangers. Les troupes des *alliés* s'entretenoient à leurs frais, & ne recevoient que le bled des Romains ; ceux-ci soudoyoient les troupes auxiliaires. Ces dernières ne prêtoient point serment entre les mains du général romain, ce que faisoient les troupes alliées. On connoissoit à Rome les forces de chaque *allié*, & on ne lui demandoit des troupes que sur l'inspection du cens ou dénombrement, dont on avoit probablement des copies à Rome. Quelquefois même, afin d'être mieux instruit de leurs forces, on y envoyoit des romains pour faire les fonctions de censeurs. On leur ordonnoit *(imperabant)* de fournir tel ou tel nombre d'hommes ; tandis que l'on enrôloit *(scribebant)* tous les citoyens romains.

Lorsque les *alliés* avoient joint l'armée romaine, les consuls choisissoient douze d'entr'eux pour les commander, connus sous le nom de *Préfets*. Ils étoient égaux & en puissance sur leurs citoyens & en nombre, aux tribuns des légions. Les *alliés* étoient commandés d'ailleurs par un chef & un questeur, qu'ils choisissoient eux-mêmes avant de partir pour l'armée, comme Polybe nous l'apprend. On ignore le nom qu'ils donnoient à ce chef ou commandant ; Tite-Live (*lib. IX. 16*) appelle Préteur celui des troupes de Prénefte.

La place que devoient occuper les troupes alliées dans les armées & dans les camps des Romains, étoit fixée de la manière qui suit : lorsqu'on avoit placé les triaires après la cavalerie romaine, les hastaires après les *princes*, la cavalerie des *alliés* à la tête des uns & des autres ; lorsqu'on avoit formé cinq intervalles, dont l'un au milieu des cavaliers légionnaires, deux entre les triaires & les *princes*, & deux autres entre les hastaires & la cavalerie des *alliés* ; lorsqu'enfin on avoit disposé ces intervalles en forme de hameau, on plaçoit l'infanterie des *alliés* après leur cavalerie, dans un espace qui n'étoit déterminé que par le nombre de l'une & de l'autre.

Les *alliés* des provinces, *socii provinciales*, tenoient le premier rang entre les *alliés* étrangers à l'Italie. On donnoit par honneur ce nom aux provinces soumises à la domination des Romains, gouvernées par leurs magistrats, selon le droit & les loix de Rome, & qui payoient au fénat un tribut annuel.

Outre les *alliés* de l'Italie & ceux des provinces, on appeloit encore de ce nom plusieurs peuples étrangers. Les uns n'avoient jamais été ennemis des Romains, & ils étoient exempts de toute imposition. On leur donnoit le nom de *socii immunes* : tels étoient Ptolémée, roi d'Egypte, & les Juifs, qui, les premiers de tout l'Orient, recherchèrent l'amitié de Rome. Les autres, après avoir été ennemis des Romains, avoient mis bas les armes & contracté des alliances avec eux. La dernière classe d'*alliés* comprenoit ceux qui, ayant été vaincus par le peuple-roi, auroient pu, selon le droit ancien de la guerre, être dispersés & réduits en captivité ; mais que la clémence du vainqueur avoit conservés & mis au rang de ces *alliés*.

Tous ces *alliés* étoient appelés indifféremment *Socii & Fœderati*.

ALLIGATI. C'étoient les plus vils & les plus mauvais des esclaves. Leur nom venoit de ce qu'ils étoient souvent punis & mis aux fers. On les chargeoit des travaux les plus durs & les plus pénibles, de ceux des vignes en particulier : *Vineta plurimùm per alligatos excoluntur*. (*Colum. I. 9*). Les esclaves étoient divisés ordinairement en trois classes ; les premiers *(primi ordis)* étoient les régisseurs, les intendans des biens du maître ; les seconds *(mediastini)* n'exerçoient pas des emplois aussi importans, & les troisièmes étoient les *alligati*.

ALLIPHANI calices. Horace (*Sat. II. 8. 39*) :

Invertunt alliphanis vinaria tota.
Vibidius, Balatroque.

Le poëte parle ici de grands vases à mettre le vin, tels que les amphores. *Aliphe*, ville de

Digitized by Google

Samnium, peu éloignée de Bénévent, étoit célèbre par une fabrique de ces énormes vases de terre cuite.

ALLOBROGIQUE, surnom qui fut donné à Q. Fabius Maximus, pour avoir vaincu & réduit sous la domination des Romains les Allobroges, c'est-à-dire, les Savoyards & les Dauphinois.

ALLOCUTION, nom donné par les Romains aux harangues que faisoient aux soldats les généraux & les empereurs. Ceux-ci vouloient en conserver la mémoire à la postérité par des médailles, dont un grand nombre sont venues jusqu'à nous. L'empereur qui harangue, paroît ordinairement debout sur une estrade, *suggestum*, ayant derrière ou à côté de lui le préfet du prétoire, & plus bas des soldats armés qui l'écoutent.

La première *allocution* est de Caligula. Ce prince y est représenté debout, en habit long, haranguant l'armée, dont on n'a représenté que quatre soldats ayant le casque en tête & leurs boucliers en main, prêts à partir pour quelqu'expédition. Dans l'exergue, on lit : ADLOC. COH. *adlocutio cohortium.* La seconde est de Néron, avec les mêmes type & légende que la première. La troisième est de Galba, représenté en habit de guerre, avec le mot seul ADLOCUTIO. La quatrième est de Nerva, qui paroît vêtu d'habits longs sur une estrade auprès d'un temple. On voit derrière lui deux autres figures en habit long, & à l'exergue ADLOCUTIO. AUG.

Trajan & Hadrien nous fournissent plusieurs *allocutions*. En voici deux du dernier, qui sont remarquables. On voit derrière lui le préfet du prétoire, & dans l'exergue ADLOCUTIO. COH. PRÆTOR. sur l'une ; & sur l'autre, COH. PRÆTOR. Dix autres médailles d'Hadrien le représentent haranguant en habit de guerre, & plus ordinairement à cheval, avec les légendes EXERCITUS BRITANNICUS, CAPPADOCIUS, DACICUS, GERMANICUS, HISPANICUS, MAURETANICUS, MÆSIACUS, NORICUS, RHÆTICUS, SYRIACUS.

On trouve ensuite des *allocutions* de Marc-Aurèle, de Lucius Vérus & de Commode. Mais la légende du dernier est : FIDEI. EXERCITUS. P. M. TR. P. XI. IMP. VII. COS. V. P. P. Septime-Sévère, Caracalla, Géta, ont le même type & de semblables légendes. Macrin a pour légende de son *allocution* P. M. TR. P., & Sévère-Alexandre, ADLOCUTIO. AUG. COS. P. P. On conserve des *allocutions* de Gordien le père & des deux Philippes, qui, tous les deux, père & fils, haranguent ensemble leurs troupes.

Une médaille de moyen bronze, très-rare, représente Valérien & Gallien en regard avec la légende CONCORDIA. AUGUSTORUM. On voit au revers ces deux princes debout sur une estrade, ayant derrière eux le préfet du prétoire, & à l'exergue ADLOCUTIO. AUGUSTOR. Posthume a trois types différens sur ses *allocutions*, avec les mots EXERCITUS. AUG., EXERCITUS. HIC., EXERCITUS. PAC. L'*allocution* de Tacite offre ces mots : ADLOCUTIO. AUG. : celle de Probus, ADLOCUTIO. MILITUM. : celles de Numérien & de Carin, son frère, ADLOCUTIO. AUG. Le dernier Auguste dont nous ayons une *allocution*, est Maxence, avec la légende ADLOCUTIO. AUG., & à l'exergue, REP.

Ces *allocutions* prouvent évidemment que les harangues militaires des anciens ne sont pas si suspectes que les ont voulu rendre certains critiques ; puisque les empereurs ont consacré par des monumens publics celles qu'ils faisoient à leurs armées.

Les *allocutions* présentent une difficulté particulière : on lit le mot *d'adlocutio* sur toutes les médailles qui offrent ce même sujet. Ce terme est donc celui qu'on employoit pour exprimer cette action : cependant, les historiens n'en font aucun usage, & se servent toujours de *concio*, lorsqu'ils rapportent le même fait ; & nous traduisons ce mot par celui de *harangue*.

ALLOPROSALLOS, nom qu'Homère donne à Mars, & qui signifie inconstant ou querelleur.

ALLYROTHIUS. Ce fils de Neptune, résolut de venger la défaite de son père, que Minerve avoit vaincu, en coupant tous les oliviers des environs d'Athènes, parce qu'ils étoient consacrés à cette déesse ; mais la coignée lui étant tombée des mains, le blessa si fort qu'il en mourut. Sa mort est différemment racontée. *V.* ALCIPPE.

ALMANDINE *par corruption*. Le vrai mot est ALABANDINE, espèce de rubis spinel, qui venoit d'Alabanda, en Carie. Est-il un moyen plus certain d'embrouiller toutes les nomenclatures, que de donner aux productions de chaque règne un nom particulier & relatif à chaque pays d'où on les tire ? Heureusement que les naturalistes modernes claguent abondamment ces superfluités nuisibles.

ALMON, ancien nom d'une petite rivière qui coule dans la vallée *Egerie*, près du cirque de Caracalla, hors de la porte Capène, & qui se jette dans le Tibre à un mille au-dessous de Rome. On l'appelle aujourd'hui *Aquataccio*, ou *Aqua d'Acio*, ou *Rio d'Appio*. Les premiers noms paroissent être une corruption du dernier ; & celui-ci n'a été donné à l'*Almon*, que parce qu'elle traverse la voie Appienne en arrivant près de Rome.

Sa source étoit en grande vénération, parce qu'elle guérissoit la gale des bestiaux. Elle a certainement encore la même propriété ; car elle est très-sulfureuse, & l'on voit le foie-de-soufre surnager en abondance sur ses eaux. C'est peut-être une des causes qui rendent si nuisible le séjour de Rome pendant les chaleurs ; parce que le *Rio d'Appio* coule au midi de cette ville, & que le vent qui souffle de cette partie de l'horizon, voiture les exhalaisons sulfureuses & alkalines qui en sortent.

L'endroit où l'*Almon* traverse la voie Appienne,

Digitized by Google

étoit célèbre par la cérémonie qu'y pratiquoient les prêtres de Cybèle tous les ans, le 6 des calendes d'avril. Ils avoient coutume d'y laver en grande pompe la ſtatue de la déeſſe, ſon char, les lions qui y étoient attelés, & les couteaux ſacrés de Phrygie, qui ſervoient aux ſacrifices. Ovide décrit cette cérémonie. (*Faſt. IV.* 337.):

Eſt locus, in Tiberin quo lubricus influit Almon,
Et nomen magno perdit in amne minor.
Illic purpurea canus cum veſte ſacerdos
Almonis dominam, ſacraque lavit aquis.

ALMUM, en Moéſie. AAMONION.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. (*Hunter*).
O. en or.
O. en argent.

ALNUS. On donnoit ce nom à un endroit des théâtres anciens, qui étoit le plus éloigné de la ſcène, & le plus élevé de tout l'édifice. Ceux qui n'avoient pu trouver de place dans les rangs, étoient forcés de s'y placer.

ALOES, fêtes en l'honneur de Cérès. *Voyez* AIRÈS.

ALOÉUS. *V.* ALOUS.

ALOIDES, deux géans redoutables qu'Homère nomme divins. Othus, & le célèbre Ephialte, étoient fils de Neptune & d'Iphimédie, femme d'Aloüs. On les nomma *Aloïdes*, du nom du mari de leur mère. C'étoit les deux plus grands & les deux plus beaux hommes que la terre eût jamais porté. Ils étoient d'une taille ſi prodigieuſe, qu'à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de groſſeur, & trente-ſix de hauteur, & ils croiſſoient chaque année d'une coudée en groſſeur, & d'une autre de haut.

Fiers de cette énorme grandeur, ils crurent qu'il n'y avoit rien au-deſſus de leurs forces; ils entreprirent donc de détrôner Jupiter; & pour lui livrer un aſſaut dont il ne pût ſe défendre, ils mirent le mont Oſſa & le mont Pélion ſur l'olympe; de-là menaçant le ſouverain des dieux, ils eurent l'inſolence de demander Junon & Diane. Mars ayant voulu s'oppoſer à leur entrepriſe, ils le firent priſonnier, & l'ayant lié avec de groſſes chaînes, ils le tinrent treize mois dans une priſon d'airain, d'où il ne ſeroit jamais ſorti, ſi Mercure ne fût venu l'en délivrer. *V.* ERIBÉE, MARS.

La puiſſance des dieux ſe trouvant inutile contre de ſi terribles ennemis, on eut recours à l'artifice. Diane les ayant apperçus ſur un char, ſe changea en biche, & s'élança au milieu d'eux. Voulant tirer leurs flèches, ils ſe bleſſèrent l'un l'autre, & en moururent, délivrant pour jamais les dieux de la crainte qu'ils leur avoient inſpirée; Jupiter les précipita au fond du tartare.

Homère dit qu'Apollon les précipita dans les enfers, avant que le poil follet eût ombragé leurs joues, & que leur menton *eût fleuri*.

On croit que les *Aloïdes* furent les premiers qui ſacrifièrent aux muſes ſur le mont Hélicon, & qui leur conſacrèrent cette montagne. *V.* IPHIMÉDIE, MUSES.

A'AOKEΣ. Les lignes qu'on traçoit pour écrire droit, s'appeloient *ἀλοκες*, ainſi qu'Héſychius nous l'apprend. Dans les remarques ſur cet écrivain, ce mot eſt interprété par *lacuna inter ſcribendum in cera ſeu cortice currente ſtylo exarata*. Mais ce ne peut pas être la véritable ſignification du mot *ἀλοκες* dans l'art d'écrire; & cette explication contredit d'ailleurs le ſens original du paſſage dans lequel il veut dire *raies, ſillons*.

ALOMANCIE, ἁλς, ſel, & μαντεια, divination. Elle ſe pratiquoit par le moyen du ſel. Si l'on oublioit d'en mettre ſur la table, ou ſi l'on renverſoit une ſalière, c'étoit le ſigne infaillible d'un malheur prochain.

ALONTINUM ou ALUNTIUM, en Sicile. AAONTINΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Leur type ordinaire eſt un taureau frappant de la corne.

ALOPE, fille de Cercyon, & qui reconnoiſſoit Vulcain pour père, étoit ſi belle qu'elle inſpira de l'amour au dieu de la mer, & en eut un fils qu'elle fit expoſer ſecrètement, pour dérober à ſon père la connoiſſance de ſa foibleſſe. En l'expoſant, elle le couvrit d'une partie de ſa robe qu'elle avoit déchirée à ce deſſein. Une jument égarée lui donnoit à têter, lorſqu'un payſan qui cherchoit cette bête, ayant vu cette eſpèce de prodige, prit l'enfant & le porta dans ſa cabane.

Cercyon, à qui on le préſenta quelque tems après, reconnut l'habit de ſa fille, fit ôter la vie à la mère, & expoſer de nouveau l'enfant. Mais une autre jument prit encore ſoin de le nourrir, & les bergers qui le rencontrèrent jugeant que les dieux le protégeoient, l'élevèrent, & lui donnèrent le nom d'Hippothoüs. *V.* HYPPOTHOUS.

Un bas-relief antique de la ville Pamfili, repréſente Alopé miſe à mort par les gardes de ſon père Cercyon.

ALOPE eſt le nom d'une des harpies, à qui l'on donne pour ſœurs Archeloë & Ocypète. *V.* HARPIES.

ALOPECONNESUS, dans la Cherſonèſe de Thrace. AAΩΠΕΚΟΝ.
Goltzius ſeul a rapporté des médailles impériales grecques de cette ville.
M. Pellerin en a publié une médaille autonome de bronze, ſur laquelle on voit un vaſe & un renard.

ALORUS, c'eſt le nom que les Chaldéens donnoient à leur premier roi; il étoit de Babylone, & publioit, à ce que dit Beroſe dans ſon ſecond livre, que dieu lui-même l'avoit fait paſteur de ſon peuple.

Digitized by Google

ALOTIES, fêtes célébrées par les Arcadiens, en l'honneur de Minerve. Ils les inſtituèrent après une bataille qu'ils livrèrent aux Lacédémoniens, & dans laquelle ils firent un grand nombre de priſonniers. Ceux-ci étoient appelés ἅλωτοι: de-là vint le nom de ces fêtes.

ALOUETTE. Scylla, fille de Niſus, fut changée en *alouette*. *V.* SCYLLA.

Les choſes bizarres qu'on lit dans la comédie des Oiſeaux d'Ariſtophane ſur l'*alouette*, & vraiſemblablement ſur celle qui eſt huppée, ſe retrouvent trait pour trait dans les contes qu'on écrit ſur la huppe les anciens Indiens, & Mahomet dans l'Alcoran; c'eſt-à-dire, que cet oiſeau découvre les ſources & les veines d'eau au travers de la terre qui les cache. *V.* ALAUDA.

A'ALOPTIÆES, habits teints en pourpre, ſans aucun mêlange d'autre couleur: ce furent ces habits dont Céſar & Auguſte défendirent l'uſage à tous leurs ſujets, excepté les ſénateurs dans l'exercice des magiſtratures. Mais il fut toujours permis de porter des habits teints avec le fang de la coquille appelée *pourpre*, pourvu qu'on y eût mêlé quelqu'autre couleur. Ce mêlange les rendoit violets, ou bleu foncés comme les flots de la mer. La défenſe de Céſar & d'Auguſte, renouvelée depuis ſous peine de mort, par les ſucceſſeurs de Conſtantin, ne regardoit que les habits d'homme & de femme teints en entier d'une ſeule couleur. Mais cette belle couleur de ſang, cette fameuſe pourpre, étoit permiſe pour faire des bordures, des bandelettes, les clous des laticlaves, & les ornemens des habits de l'un & de l'autre ſexe.

ALOUS, fameux géant, fils de Titan & de la Terre. Iphimédie, ſa femme, devint amoureuſe de Neptune, dont elle eut les deux Aloides. *Voyez* ALOIDES, IPHIMEDIE.

ALPHÉE, fleuve d'Elide dans le Péloponnèſe, aujourd'hui Orféa; il arroſe l'Arcadie & l'Achaie, & ſe décharge dans la mer Ionienne, au-deſſous de Piſe. Les Italiens l'appellent *Carbon*. On croyoit que ce fleuve traverſoit la mer, & ſe rendoit enſuite en Sicile auprès de la fontaine Aréthuſe. Cette opinion étoit fondée ſur ce que l'on retrouvoit, diſoit-on, dans la fontaine de Sicile, les choſes que l'on avoit jetées dans le fleuve.

Mais ce phénomène, dit M. Diderot, n'eſt fondé que ſur une reſſemblance de mots, & ſur une ignorance de langue. L'Aréthuſe étant environnée de ſaules, fut appelée *Alphaga* par les Siciliens; & les Grecs qui vinrent par la ſuite en Sicile, crurent y retrouver l'*Alphée* de l'Elide. C'eſt ſans doute ſur ce léger fondement que fut conſtruite la fable des amours du fleuve & de la fontaine. *Voyez* ARÉTHUSE.

ALPHESIBÉE, fille de Phégée, ayant épouſé Alcméon, en reçut pour préſent de noces le fameux collier d'Eriphile. Phégée, ſon père, ayant appris qu'Alcméon, après l'avoir répudiée, avoit épouſé Callyroé, le fit aſſaſſiner par ſes fils. *Voyez* ALCMEON, ERIPHILE, CALLYROHE.

ALPHIASSÀ ou ALPHIOMA, ſurnom de Diane, qui lui venoit d'un bois qu'on lui avoit conſacré dans le Péloponnèſe, à l'embouchure de l'Alphée.

ALPHITA, préparation alimentaire faite avec de la farine d'orge pelé & grillé, ou plus généralement avec la farine de toute ſorte de grains. On conjecture que les anciens étendoient ſur le plancher, de diſtance en diſtance, leur orge en petits tas, pour le faire mieux ſécher quand il étoit humide; & que l'*alphita* étoit la farine même de l'orge qui n'avoit point été ſéché de cette manière. L'*alphita* des Grecs étoit auſſi la *polenta* des Latins. La farine de l'orge detrempée & cuite avec de l'eau, ou quelqu'autre liqueur, comme le vin, le moût, l'hydromel, &c., étoit la nourriture du peuple & du ſoldat. Hippocrate ordonnoit ſouvent à ſes malades l'*alphita* ſans ſel.

ALPHITOMANCIE, ἄλφιτον, farine d'orge, & μαντεία, divination. Elle ſe pratiquoit en faiſant manger à celui que l'on ſoupçonnoit de quelque crime, un morceau de gâteau d'orge. Il l'avaloit ſans peine s'il étoit innocent; le contraire arrivoit, diſoit-on, quand il étoit coupable. Horace y fait alluſion dans ce vers de ſon épître à Fufcus; ſelon M. Mallet:

Utque ſacerdotis fugitivus liba recuſo.

Cependant tous les commentateurs s'accordent à l'expliquer autrement: *tel que l'eſclave fugitif des Pontifes, je refuſe même les gâteaux.* Car les prêtres & leurs ſerviteurs vivant des offrandes du peuple, devoient manger à tous leurs repas des gâteaux, qui en faiſoient la majeure partie; & en étoient raſſaſiés.

ALRUNES, nom que les anciens Germains donnoient à de certaines petites figures de bois, qu'ils regardoient comme leurs dieux pénates, ou lares, qui prenoient ſoin des maiſons & des perſonnes qui y habitoient; c'étoit une des plus anciennes & des plus générales ſuperſtitions des Germains. Elle conſiſtoit à avoir chez eux de petites figures d'un demi-pied ou d'un pied de hauteur, repréſentant quelques femmes magiciennes, rarement des hommes, & ils croyoient que ces figures avoient de ſi grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le deſtin & la fortune des humaines.

On faiſoit ces ſtatues avec les racines des plantes les plus dures, ſur-tout de la mandragore; on les habilloit proprement, on les couchoit mollement dans de petits coffrets; toutes les ſemaines on les lavoit avec du vin & de l'eau, & à chaque repas on leur ſervoit à boire & à manger, ſans quoi elles auroient jeté des cris, diſoit-on, comme des enfans qui ſouffriroient la faim & la ſoif; enfin on les tenoit renfermées avec ſoin dans un lieu ſecret, d'où on ne les tiroit que pour les conſulter. Dès qu'on avoit le bonheur d'avoir chez ſoi ou ſur,

Digitized by Google

soi de pareilles figures, on se croyoit heureux, on ne craignoit plus aucun danger, & on en attendoit toutes sortes de biens, sur-tout la sante, & la guérison des maladies les plus rebelles aux remèdes.

Mais ce qui étoit encore plus admirable, c'est qu'elles faisoient, disoit-on, connoitre l'avenir, seulement à leurs heureux possesseurs, ou par un mouvement de tête, ou quelquefois même en s'exprimant d'une manière intelligible. On assure que cette superstition des anciens Germains subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple de la Basse-Allemagne, chez les Danois & les Suédois.

ALTA semita, c'étoit la sixième région de Rome : elle s'étendoit depuis les Thermes de Constantin jusqu'au Mont-Quirinal, & renfermoit les temples de *Salus*, de Flore, de Quirinus, le vieux Capitole, la statue de Mamurius, les thermes de Dioclétien & de Constantin ; les dix boutiques, les poules blanches, l'autel de Callidus, trois cohortes de guet, les jardins de Salluste, & la maison de la famille Flavia.

ALTARE étoit distingué chez les Latins d'*Ara*, selon Servius. (*In Ecl. v. 65*). *Ara* étoit un autel consacré également aux dieux supérieurs, & à ceux des enfers ; mais on ne donnoit le nom d'*altare* qu'aux autels des dieux supérieurs.

Prudence fait connoitre une autre manière de les distinguer, lorsqu'il dit : *altaris aram funditus pessumdare*, & *altaris aram quod facit placebilem*. On voit ici qu'*ara* étoit la table même, ou la partie supérieure de l'*altare* : celui-ci en formoit le support ou le fondement.

Nous voyons cependant que Tacite, Pline, & les auteurs de la meilleure latinité, se sont servis indifféremment de ces deux mots pour exprimer des autels. Nous les imiterons à l'article AUTEL.

ALTERES, ancien mot françois hors d'usage. Il exprimoit autrefois les angoisses, les inquiétudes, & autres peines de l'esprit. Les étymologistes le faisoient venir d'*artères* ; parce que la grande émotion cause un violent battement d'artères.

N'eût-il pas été plus naturel de le dériver du mot grec ἀλτήρων ? Ce mot exprimoit des poids de différentes grosseurs, mais qui, selon Pausanias, avoient ordinairement la forme d'un œuf, & qui étoient percés de quelques trous, ou attachés à de longues courroies. Les athlètes qui se destinoient à lancer le disque ou le javelot, s'exerçoient en tenant ces *altères* par les trous qui y étoient pratiqués, ou par les courroies. Ils les agitoient autour de leurs têtes, & les lançoient avec force, pour assouplir leurs bras, & s'accoutumer à ces rudes exercices.

Nous croyons qu'on peut faire revivre le vieux mot d'*altères*, & l'appliquer à ces poids.

ALTHÉE, fille d'Agénor, de la race de Deucalion, épousa Oënée, Roi des Etoliens, & fut mère de Méléagre. *Voyez* MÉLÉAGRE.

AL. THÉMÈNE, fils de Cratée. *V.* CRATÉE.

ALTIENUS, frère de Dioscéde.

ALTISPEX, étoit le même que l'*altiscupex*, ou l'augure qui observoit les oiseaux.

ALVEOLI ; les Romains donnoient ce nom aux tuyaux de chaleur qui étoient répandus dans l'épaisseur des murailles, pour échauffer les appartemens des Thermes.

Alveoli, étoient aussi des espèces d'auges, dans lesquelles on lavoit les viandes avant de les apprêter.

ALVEUS. V. ECHIQUIER & PETTEIA.

Alveus ; on donnoit ce nom aux gradins qui servoient à descendre dans les bains, & à s'y asseoir.

Alveus, étoit un canot ou bateau grossier fait avec un tronc d'arbre creusé, tel que sont encore ceux des peuples sauvages. Romulus & Remus furent exposés dans un *alveus*, selon Ovide, (*Fast. II. 407*) :

Sustinet impositos summa cavus alveus undâ :
Heu quantum fati parva tabella tulit !
Alveus in limo fluvii appulsus opacis,
Paullatim fluvio deficiente sedet.

ALUN. Les anciens paroissent n'avoir connu d'autre *alun* que le naturel, qu'ils distinguoient en *alun* liquide & en *alun* sec. Les modernes, au contraire, connoissent à peine l'*alun* naturel, & n'employent que l'*alun* retiré des substances qui le contiennent, par des procédés très-ingénieux.

L'*alun naturel liquide* n'étoit pas absolument en liqueur. Il paroit, par les descriptions des anciens, que cet *alun* étoit seulement humide & mouillé, & qu'il attiroit l'humidité de l'air ; ainsi on ne l'appeloit liquide, que pour le distinguer de l'*alun* sec. L'*alun* liquide étoit plus ou moins pur. Le plus pur étoit lisse & uni, quelquefois transparent, mais ordinairement nuageux. Au contraire, la surface de l'autre *alun* liquide étoit inégale, & il se trouvoit mêlé avec des matières étrangères, suivant les descriptions des mêmes auteurs.

Les anciens distinguoient aussi deux sortes d'*alun naturel sec*. Ils les reconnoissoient aux différences de la texture & de la figure : ou il étoit fendu & comme la fleur de celui qui est en masse, car il étoit formé en mottes ou en lames ; ou il se fendoit & se partageoit en cheveux blancs ; ou il étoit rond & se distribuoit encore en trois espèces, en *alun* moins serré & comme formé de bulles, en *alun* percé de trous fistuleux & semblable à l'éponge, en *alun* presque rond comme l'astragale ; ou il ressembloit à de la brique ; ou enfin il étoit composé de croûtes. Tous ces *aluns* avoient des noms particuliers, qui ne servoient qu'à surcharger les nomenclatures.

Tournefort voyageant dans le Levant, aborda à l'isle de Milo, l'ancienne Mélos, d'où les anciens tiroient beaucoup d'*alun*, & entr'autres, selon Pline, l'*alun* liquide. Il y vit des grottes, sur les parois desquelles l'*alun* s'étoit formé sous toutes sortes de figures. Il trouva entr'autres de l'*alun* de plume, auquel étoient mêlés des filets pierreux,

longes, flexibles comme cuir de l'*alun*, mais dépourvus de saveur, & très-différens de l'amiante. Dioscoride a parlé de cette substance pierreuse, & l'a très-bien distinguée de l'amiante, & qu'il dit n'avoir aucun goût ni astriction.

Le savant voyageur apperçut aussi dans les grottes une dissolution d'*alun* qui distilloit goutte à goutte, & que l'on croyoit être l'*alun* liquide, originaire de Mélos, selon Pline. Mais on peut voir dans Dioscoride que cette espèce d'*alun* n'étoit pas vraiment liquide; &, comme nous l'avons déja dit, les descriptions faites par les anciens, prouvent évidemment qu'il n'étoit pas en liqueur.

ALUNTIUM. *Voyez* ALONTISUM.

ALVONA, en Illyrie. AAYON.

Les médailles autonomes de cette ville, sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ALYTA, étoit chez les Éléens un officier dont l'emploi répondoit à celui des *maîtres de cérémonie* modernes.

ALYTARCHIE, charge, dignité de l'Alytarque, ou magistrat d'Antioche. Il y avoit dans cette ville des jeux appelés jeux de l'*alytarchie*: c'étoient des jeux olympiques institués par Afranius, premier alytarque, l'an 260 de l'ère d'Antioche, & abolis par l'empereur Justin, l'an 568 de la même ère, comme nous l'apprend Jean Malela dans une chronique manuscrite. Cet auteur compte jusqu'alors 77 alytarques; ce qui montre que l'*alytarchie* duroit quatre ans comme l'olympiade. NORIS, *Epoc. Syr. p.* 220.

ALYTARQUE; c'étoit selon Noris, le nom du pontife de la ville d'Antioche. Une loi du code Théodosien ordonne qu'il soit permis à l'*alytarque* de planter plusieurs cyprès, & d'en couper un. L'*alytarque* n'étoit pontife que de la ville d'Antioche; celui de toute la province s'appeloit *Syriaque*. NORIS *Epoc. Syr. p.* 220.

Tout ce que dit à ce sujet Noris, ne prouve cependant pas que l'*alytarque* fût un pontife, mais un magistrat ou officier de la ville d'Antioche. En effet, *alytarque* est un nom grec composé de mots ἀλύειν & ἀρχὴ. Le premier signifie, selon l'étymologie, la même chose que ῥαβδοῦχος, μαστιγοφόρος, porte-verge, ou huissier, bedaut. On sait que dans les jeux des anciens il y avoit de ces porte-verges qui veilloient au bon ordre & à la tranquillité des spectateurs & des athlètes; de sorte que l'*alytarque* n'étoit que leur chef: en quoi nous sommes d'accord avec le *grand étymologiste*.

ALYZIA, dans l'Acarnanie, AAY.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent. *Eckel.*

O. en or.

O. en bronze.

Leur type est pégase volant.

AMALTHÆA ou *AMALTHEUM*. Pomponius Atticus avoit donné ce nom à un réduit agréable de sa maison de campagne, en l'honneur de la chèvre Amalthée. Cicéron en parle dans plusieurs de ses lettres.

AMALTHÉE; c'est le nom de la chèvre qui alaita Jupiter: le dieu, par reconnoissance, la plaça parmi les astres, où elle forme le signe qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue chèvre que les Grecs ont fait leur corne d'abondance. Lactance dit que la nourrice de Jupiter fut *Amalthée*, fille de Melissus, roi d'une contrée de la Grèce. Bochard fait venir ce mot du Phénicien *Amantha*, qui signifie nourrice; & Hygin donne à la nourrice de Jupiter le nom d'Adamanthée. *Voyez* ADAMANTHÉE, CURÈTES, MELISSE.

AMAND, tyran sous Dioclétien.

ENEUS SALVIUS AMANDUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRRR. en P. B.

O. en G. & M. bronze.

AMANDE (Couleur d'), *color amygdalinus*. Le nom françois de cette couleur est châtain. Ovide, (*Art. III.* 183):

Nec glandes Amaryllí tua, nec amygdala desunt.

AMANS. Les *amans* ajoutoient foi à toutes sortes de prodiges, & employoient toutes sortes de moyens pour s'assurer de la réussite de leurs amours. En Sicile ils tiroient un bon augure du bruit que faisoit une feuille qu'ils écrasoient entre leurs doigts: Théocrite, (*Idylle III.* 29). Le pétillement du laurier embrasé formoit aussi un bon présage. Ils en tiroient un également avantageux, quand ils touchoient au plafond avec des pépins de pommes lancés avec deux doigts; comme les enfans jettent encore aujourd'hui les noyaux de cerises. Horace en fait mention, (*Sat. II.* 3. 272):

Quid cum Picenis excerpsi semina pomis,
Gaudes, si cameram percussi forte.

Les *amans* se rendoient après le repas du soir sous les fenêtres de leurs maîtresses. Si elles ne les attendoient pas sous le vestibule de leurs maisons, ou à leurs fenêtres, ils se promenoient lentement en sifflant, on en affectant de tousser, pour se faire entendre. Tibulle I. 7. 35:

Et simulat transire domum, mox deinde recurrit,
Solus & ante ipsas excreat usque fores.

Les maris eux-mêmes rentrans dans leurs maisons, sifflioient pour se faire ouvrir. Apulée, (*Met. IX. p.* 271):

Quand ce bruit léger ne suffisoit pas pour réveiller ou appeler leurs maîtresses, les *amans* fredonnoient des chansons amoureuses. Ovide, (*Fast. IV.* 109):

Primus amans carmen vigilatum nocte negata
Dicitur ad clausas concinuisse fores.

Digitized by Google

Plaute nous en a conſervé une dans le *Curculion* (*t.* 2. 57); & l'on doit mettre au nombre de ces chanſons, l'ode dixième du troiſième livre d'Horace. Les Grecs les appeloient παρακλαυσίθυρα, *romance de la porte*. Les *amans* les gravoient quelquefois ſur la porte elle-même, ou ils les écrivoient ſur des tablettes qu'ils attachoient aux portes de leurs maîtreſſes. Ovide, (*Amor.* 3. 1.):

Ah quoties foribus duris inciſa pependi,
Non verita à populo prateruntе legi.

Si leurs chanſons ne fléchiſſoient point le cœur des filles qu'ils aimoient, ils adreſſoient leurs vœux à la porte elle-même, & imploroient ſon aſſiſtance, comme ils l'auroient demandée à une divinité. Ovide, (*Art. am. 11.* 527.):

Poſtibus & dura precibus blandire puella.

La porte elle-même s'en plaint dans Properce, (*1.* 16. 15.):

Ille meos numquam patitur requieſcere poſtes,
Arguta refrenis carmina blanditia.

Les *amans* ne ſe contentoient pas de la ſupplier; ils l'arroſoient de vin, ainſi qu'on le pratiquoit ſur les autels des dieux. Plaute, (*Curcu. 1.* 1. 80.):

Eaque extemplo ubi vino has conſperſi fores,
De odore adeſſe me ſcit, operit illico.

Et 188:

Agite, bibite feſtive fores,
Potate, ſite mihi volentes propitia.

Une courtiſanne dit dans la même comédie, (*1.* 2. 1.):

Flos veteris vini meis naribus objectus eſt:
Ejus amore cupidam me hinc proficit per tenebras.

Ces portes étoient auſſi arroſées de parfums liquides. Lucrèce, (*11.* 117C.):

At lacrymans excluſus amator limina ſape
Floribus, & ſertis operit, poſtesque ſuperbos
Ungit amaricino.

Les *amans* les baiſoient amoureuſement. Lucrèce, (*Ibid.*):

Et foribus miſer oſcula figit.

Properce, (*1.* 16. 43.):

Ante tuas quoties verti me perfida poſtes,
Oſculaque impreſſa nixa dedi gradibus.

Ils chantoient leur triſte deſtinée en s'accompagnant avec des flûtes. Properce, (*11.* 6. 11.):

Aut mea, cum tales caneret tibi Cynthia ſomnos
Tibia, funeſta triſtior illa tuba.

Horace, (*Od. 111.* 7. 29.):

Prima nocte domum claude: neque in vias
Sub cantum querula deſpice tibia.

Pour attendrir leurs maîtreſſes, ils demeuroient à leurs portes en verſant des larmes. Martial, (*1.* 13. 7.):

Ad noctурna jaces faſtoſa limina macha,
Et madet heu lacrymis janua ſurda tuis.

Ceux qui avoient encore plus de patience, ſe couchoient ſur le ſeuil de la porte, & y paſſoient la nuit. Ovide, (*Amor. 11.* 19. 21.):

Et ſine me ante tuos projectum in limine poſtes
Longa pruinoſa frigora nocte pati.

Horace, (*Od. 111.* 10. 19.):

Non hoc ſemper erit liminis, aut aqua
Cæleſtis patiens latus.

Ils attachoient des couronnes aux portes de leurs maîtreſſes. Tibulle, (*1.* 2. 13.):

Te meminiſſe decet, qua plurima voce peregi
Supplice, cùm poſti florida ſerta darem.

Ovide, (*de Rem. Amor. n.* 31.):

Et tegat ornatas multa corona fores.

Les *amans* détachoient de leurs têtes ces couronnes qu'ils avoient portées dans les feſtins. Ovide, (*Amor. 1.* 6. 67.):

At tu non latis detracta corona capillis
Dura ſuper tota limina nocte jaces.

(*De Art. am. 11.* 527.):

Poſtibus & dura precibus blandire puella,
Et capiti demptas limine pone roſas.

Ils jetoient ſur le ſeuil les torches qui les avoient éclairés au retour du ſouper. Properce, (*1.* 16. 7.):

Et mihi non deſunt turpes pendere corolla
Semper, & excluſi ſignа jacere faces.

Ces *amans* inſenſés menaçoient même de s'en ſervir pour brûler les maiſons de leurs maîtreſſes. Ovide, (*Am. 1.* 6. 56.):

Excuſa poſte feram,
Aut ego jam ferroque ignique paratior ipſe,
Quam face ſuſtineo tecta ſuperba petam.

Ils prenoient les charbons qui ſe formoient à leurs torches, & écrivoient ſur la porte des vers licentieux & injurieux à leurs maîtreſſes capricieuſes. Une porte s'en plaint elle-même dans Properce, (*1.* 16. 9.):

Nec poſſum infamis Domine defendere noctes,
Nobilis obſcenis tradita carminibus.

Ce n'étoit pas aſſez de couvrir les portes de vers obſcènes, ils les chargeoient d'opprobres & d'injures. Tibulle, (*1.* 2. 7.):

Janua difficilis Domina, te verberet imber,
Te jovis imperio fulmina miſſa petant.
Janua jam pateas uni mihi villa querelis,
Nec furtim verſo cardine aperta ſones.
Et mala ſi qua tibi dixit dementia noſtra,
Ignoſcas, capiti ſint precor, illa meo.

Digitized by Google

Propercé, (*l.* 16. 37.):

Te non ulla mea lasit petulantia lingua,
Qua solet irato dicere verba loco.

L'action de dire des injures à une porte, étoit exprimée par ces mots, *occentare ostium.*

D'autres fois ces *amans* tenoient aux portes de leurs maîtresses des discours passionnés, pour se les rendre favorables. Ovide (*Remed. Amor. n.* 95.):

Et modò blanditias, rigido modò jurgia posti,
Dicat, & exclusus flebile cantet amans.

Las enfin de ne rien obtenir par menaces, ni par prières, ils frappoient aux portes & aux fenêtres à coups redoublés, les brisoient & les forçoient avec fracas. Horace, (*Ode. l.* 25. 1.):

Parcius junctas quatiunt fenestras
Illibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt: amatque
Janua limen.

Telles étoient les folies qu'inspiroient à ces jeunes *amans* une passion insensée, & les fumées du vin.

AMANTIA, en Illyrie. AMANTON.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un foudre dans une couronne de laurier.

AMANVENSIS. On appeloit de ce nom des esclaves qui faisoient les fonctions du secrétaire dans son absence. Leur main stylée à écrire avec promptitude, leur avoit fait donner ce nom.

AMANUS ou OMANUS, dieu des anciens Perses, que l'on croit être le soleil, ou le feu perpétuel que les Perses adoroient comme une image du soleil. Strabon l'appelle *Damon Persarum*, le génie des Perses. Tous les jours les mages alloient dans son temple, chanter leurs hymnes devant le feu sacré, tenant de la verveine en main, & ayant sur la tête des thiares, dont les bandelettes leur pendoient des deux côtés le long des joues.

AMARYNTHIA, surnom de Diane, pris d'un village de l'Eubée, où elle étoit adorée par des fêtes & des jeux.

AMASIA, dans le Pont-Galatique. AMAΣΕΙΑΣ & AMACIA.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec son époque, en l'honneur de Plotine, de Faustine jeune, de Commode, de Sept.-Sévère, de Julia-Domna, de Caracalla, de Geta, d'Alex.-Sévère, de Mamée, & peut-être d'Hadrien & d'Antonin. (*Pellerin, P. III.* 209).

AMASTRIS, en Paphlagonie. AMAΣΤΡΙΑΝΩΝ, AMAΣΤΡΕΩ & AMAΣΤΡΙΣ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

R. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Elles ont quelquefois pour type l'Égide.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Domitia, de Nerva, de Plotine, d'Hadrien, d'Antonin, de Faustine mère, de M.-Aurele, de Faustine jeune, de Vérus, de Crispine, de Caracalla, de Moësa, de Gordien-Pie, de Sept.-Sévère.

AMATA. Lorsque le souverain pontife avoit élu une vestale par le sort, & qu'il l'ôtoit à ses parens, il l'appeloit *Amata*; parce que, dit Gellius *l.* 12., c'étoit le nom de la première fille qui fut choisie pour vestale.

AMATHIE, une des cinquante néréides, selon Homère.

AMATHONTE, ville de l'isle de Chypre, où Vénus étoit adorée d'un culte particulier. Cette déesse y avoit un superbe temple, dans lequel on immoloit autrefois les étrangers. Vénus, irritée de cette cruauté, changea tous les habitans en taureaux, afin qu'ils servissent eux-mêmes de victimes aux sacrifices. Pour punir leurs femmes du mépris qu'elles avoient témoigné pour ses mystères, elle leur ôta toute pudeur; de sorte qu'elle se prostituoient à tous les hommes indifféremment.

AMATHUSIA, surnom de Vénus, pris de la ville d'Amathonte, où elle étoit particulièrement honorée.

AMAZONES; c'étoient des femmes qui formoient une république, dans laquelle elles ne souffroient point d'hommes; pour perpétuer leur race, elles envoyoient de tems en tems quelques-unes de leurs compagnes dans les états voisins; quand celles-ci se croyoient sûres d'être mères, elles revenoient auprès de leurs sœurs. Tous les enfans mâles qui naissoient étoient immolés, mais on élevoit les filles avec grand soin; on leur coupoit, disoit-on, la mamelle droite, afin qu'elles fussent plus en état de tirer de l'arc: on les formoit aux exercices militaires; & l'histoire est remplie des exploits de ces héroïnes. On a dit que le pays qu'elles habitoient étoit dans la Cappadoce, sur les bords du fleuve Thermodoon. Pour connoître leur histoire, *voyez* ANTIOPE, HYPPOLITE.

Nous laissons aux historiens la discussion du problême qu'offre l'existence des *amazones*, & nous n'examinerons ces héroïnes célèbres que par rapport aux arts & aux monumens antiques.

On a répété mille fois, & nous l'avons dit aussi plus haut, que les *amazones* se brûloient une mamelle, afin de tirer de l'arc avec plus de facilité; que leur nom venoit de cette cruelle opération, de l'α privatif & de μάζω, mamelle. On a même cité

cité Hippocrate à ce ſujet. Mais ce médecin célèbre n'a parlé dans l'endroit cité que des jeunes ſarmates, & non des *amazones*. Aucun écrivain ancien ne fait mention de cette coutume ſanguinaire ; ce ſont les modernes qui ont appliqué aux *amazones* ce qu'Hippocrate avoit dit des Sarmates.

Les monumens antiques détruiſent encore plus viſiblement cette ridicule opinion ; car aucun d'eux ne repréſente ces héroïnes privées d'une mamelle. Il y a dans Rome ſeule ſept ſtatues d'*amazones*, qui ont toutes les deux ſeins. On les diſtingue auſſi à deux *amazones* ſur des lampes de Bartoli. Vaillant a cité, à la vérité, le revers d'une médaille de Gallien, ſur laquelle il croit voir une *amazone* privée d'une mamelle. Mais la petiteſſe de ce monument, & peut-être ſa vétuſté, ont trompé cet illuſtre antiquaire. Maffei n'a pas été plus heureux lorſqu'il a apporté en preuve la nymphe endormie de la Villa-Mattei, appelée fauſſement Cléopâtre.

La beauté des *amazones* étoit une beauté de convention, exécutée par tous les artiſtes de la même manière. Les airs de tête de toutes ces héroïnes paroiſſent avoir été pris ſur le même modèle : elles offrent une phyſionomie grave, mêlée d'affliction & de douleur. Toutes leurs ſtatues ont une bleſſure au ſein ; & celles dont la tête ſeule a été conſervée, étoient ſans doute figurées de même. Les ſourcils ſont indiqués par une arrête vive. Comme cette pratique étoit principalement en uſage dans l'ancien ſtyle de la ſculpture, on pourroit conjecturer que l'*amazone* d'Eréſilas, ſtatue qui, préférablement à celles de Polyclète & de Phidias, mérita le prix, a ſervi de modèle aux artiſtes qui l'ont ſuivi.

Ceux, dit Winkelmann, qui ont fait reſtaurer deux *amazones* de grandeur naturelle au muſæum du capitole, n'ont fait aucune attention à ces caractères diſtinctifs : aucune des têtes, ni l'antique ni la moderne, n'eſt d'accord avec la ſtatue. La lettre N, gravée ſur la baſe d'une de ces *amazones*, & qui vaut cinquante, nous apprend que cette ſtatue étoit la cinquantième de l'endroit où elle étoit placée dans les tems anciens.

Les *amazones* ont toujours de groſſes mamelles, dont le mamelon eſt prononcé, parce que ces héroïnes étoient des femmes.

Leur habillement eſt court & léger. Souvent un caſque couvre leur tête. Elles portent ordinairement des tuniques courtes, & ſerrées par une ſeule ceinture, qui leur eſt commune avec les guerriers des tems héroïques. Cette ceinture n'eſt pas placée comme aux femmes, immédiatement au-deſſous du ſein ; mais les *amazones* la portent comme les hommes, ſur les reins, pour tenir leur tunique relevée, & pour caractériſer leur humeur belliqueuſe. La ſeule *amazone* du palais Farnèſe, ſtatue au-deſſous du naturel, a une ceinture attachée au-deſſous du ſein. Elle eſt bleſſée & tombe de cheval.

On en voit une morte au palais de Rome appelé *la Farneſina* ; cette ſtatue eſt de marbre de Paros. Entre les bas-reliefs de la Villa-Albani, il y en a un qui repréſente un combat des *amazones* ; & Winkelmann en a publié un autre dans ſes *Monumenti inediti*, ſur lequel ces héroïnes arrivent au ſecours des Troyens, ſous la conduite de leur reine Penthéſilée.

Virgile parle de cette reine dans l'Énéide :

Ducit amazonidum lunatis agmina peltis.

Cette *pelte* dont il parme, étoit un bouclier contourné en forme de croiſſant. Il caractériſoit les *amazones*, ainſi que la *bipenne*, ou hache à deux tranchans, ſemblable à celle que les artiſtes modernes placent dans le milieu des faiſceaux, contre l'uſage antique & l'autorité des monumens.

AMAZONES. On en voit une à cheval ſur les médailles de Trajanopolis, en Phrygie. D'autres villes de cette province, de la Lydie, d'Ionie & d'Æolie, mettoient ſouvent ſur leurs médailles ces héroïnes, ou ſeulement leurs armes.

Elles vouloient marquer par-là l'origine dont elles ſe glorifioient ; car, ſelon Diodore de Sicile, Myrine, reine des *amazones* d'Afrique, après le combat qu'elle livra aux Gorgones, traverſa ces contrées, où elle bâtit pluſieurs villes. Elle donna ſon nom à celle de *Myrina*, & aux autres ceux des héroïnes qui l'avoient accompagnée.

AMAZONIUS. Apollon fut ainſi nommé, à cauſe du ſecours qu'il avoit donné aux Grecs contre les Amazones.

Amazonius. Les flatteurs de l'empereur Commode donnèrent ce nom au mois de décembre, en l'honneur d'une courtiſanne qu'il aimoit éperduement, & qu'il avoit fait peindre en amazone. Ce prince, par la même raiſon, prit auſſi le ſurnom d'*Amazonius*.

AMBA, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de ce lieu ſont :

RRRR. en bronze. *(Hunter)*.

O. en or.

O. en argent.

AMBACTUS, dans les Gaules.

Les médailles qui portent cette légende ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Ambactus. Les Romains donnoient ce nom à un domeſtique, que nous appelons *commiſſionnaire*. Son nom venoit d'*ambagere*, ancien mot latin, qui étoit ſynonyme avec *ambire*, *circum agere*, &c. faire pluſieurs tours & retours.

Céſar nomme *ambacii* une eſpèce de clients, qui, ſans être eſclaves, étoient attachés à quelque ſeigneur ou chef. En parlant des cavaliers gaulois, il dit que chacun d'eux, à proportion

de ſa naiſſance & de ſon bien, menoit à ſa ſuite un grand nombre de clients & d'*ambactes*. *Eorum, ut quiſque eſt genere, copiiſque ampliſſimus, ita plurimos circum ſe ambactos, clientesque habet.* (De Bell. Gall. VI. 14.)

AMBARVALES, fête & cérémonie des Romains. Ils les célébroient pour obtenir des dieux une récolte avantageuſe. On immoloit une géniſſe, une truie pleine, & une brebis; ce qui fit appeler ce ſacrifice *ſuovetaurilia*. La victime étoit promenée autour des champs; de-là vint le nom d'*ambarvales*; *ambire arva*.

Caton (*de re ruſticâ*, c. 142) nous a conſervé la prière qui accompagnoit le ſacrifice: *Mars pater te precor, quæſoque, uti ſies volens propitius mihi, domo, familiaque noſtra, quojus rei ergo agrum, terram, fundumque meum ſolitaurilia circumagi juſſi: ut tu morbos viſos, inviſoſque, viduertatem, vaſtitudinemque, calamitates, intemperiaſque prohibeſſis, defendas, averruncoſque, utique tu fruges, frumenta, vineta, virgultaque grandire, bonaque evenire ſinas: paſtores, pecuaque ſalva ſervaſſis, duiſque bonam ſalutem valetudinemque mihi, domo, familiaque noſtra. Harumce rerum ergo fundi, terra, agrique mei luſtrandi, luſtrique faciendi ergo, ſicut, dixi, maſte hiſce ſolitaurilibus lactentibus immolanais eſto.*

» Mars puiſſant, je te prie & ſupplie d'être favorable à moi, à ma maiſon & à ma famille: c'eſt à ce deſſein que j'ai fait promener autour de mes champs & de mon habitation les victimes ſacrées. Je te prie encore d'éloigner les maux viſibles ou inviſibles, la viduité, le fer ennemi, les calamités & les tempêtes; de laiſſer croître & mûrir les fruits, les grains, les vignes & les bois. Conſerve ſains ſaufs & les paſteurs & le bétail; & donne-moi la ſanté & le bonheur, ainſi qu'à mes gens & à ma famille. Dans cette vue, pour cela j'ordonne immole les victimes pleines, afin que mes terres & mes champs ſoient purifiés & lustrés. »

Tibulle fait une prière différente de celle de Caton. (*II.* 1. 1.):

Quiſquis adeſt, faveat: fruges luſtramus & agros,
Ritus ut a priſco traditus extat avo.

Et II. 17:

Dii patrii, purgamus agros, purgamus agreſtes,
Vos mala de noſtris pellite limitibus.

On en trouve encore une troiſième dans Feſtus, au mot *peſtas*: *avertas morbum, mortem, labem, nebulam, impetiginem, peſtilatem.* » Écarte la maladie, la mort, les calamités, les orages, les incendies, & la peſte. »

La cérémonie des Ambarvales étoit célébrée par chaque père de famille, & par le peuple Romain lui-même, qui purifioit par ce ſacrifice toutes les limites de ſon territoire, dans le tems où elles n'étoient pas éloignées de Rome de plus de cinq à ſix milles. Les *Freres Arvales* marchoient alors à la tête du peuple, couronnés de chêne, & conduiſant trois fois les victimes autour du domaine de la république. Virgile a décrit les Ambarvales dans le premier livre des Géorgiques, vrs 343:

Cuncta tibi cererem pubes agreſtis adoret:
Cui tu lacte favos, & miti ſanguine Baccho,
Terque novas circum felix eat hoſtia fruges,
Omnis quam chorus & ſocii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta, nec ante
Falcem maturis quiſquam ſupponat ariſtis,
Quàm Cereri, tortaque redimitus tempora quercu,
Det motus incompoſitos, & carmina cincat.

Le jour où l'on célébroit les Ambarvales étoit un jour de piaiſir. On honoroit Cérès & Bacchus, en danſant & en chantant des Hymnes en leur honneur. Quel étoit ce jour? Roſinus croit qu'il n'y en avoit aucun déſigné à cet effet; mais qu'on ne manquoit jamais de les célébrer dans l'année. Caton ſemble inſinuer que la célébration en étoit abſolument volontaire.

Quelques écrivains diſent que les Ambarvales ſe célébroient deux fois l'année, à la fin de janvier ou au mois d'avril, & au mois de juillet. Cette dernière époque s'accorde avec le tems de la maturité des moiſſons, *maturis ariſtis*, dit Virgile dans l'endroit des Géorgiques cité plus haut. D'ailleurs, Ovide qui a décrit les fêtes des ſix premiers mois de l'année, n'a point parlé des Ambarvales. Elles ne ſe célébroient donc pas avant le mois de juillet.

AMBASSADEUR. Avant d'extraire les uſages des Grecs & des Romains relativement aux Ambaſſadeurs, nous ferons deux obſervations qui jetteront un grand jour ſur cet article. 1°. Les Anciens n'ont connu que les *ambaſſadeurs* extraordinaires; & l'on ne trouve chez eux aucun veſtige de ces *ambaſſadeurs* ordinaires, que la politique moderne à créés depuis trois ſiècles, & qui réſident ſans ceſſe à la cour du prince auquel ils ſont envoyés.

2°. Dans le premier âge de chaque république & monarchie, les héraults ont fait long-tems les fonctions d'*ambaſſadeurs*: & même ces derniers ne furent reſpectés depuis, que par égard pour le herault *ſacré* qui les accompagnoit toujours. C'eſt pourtoi les plus anciens écrivains ont rarement diſtingué dans leurs récits les héraults des *ambaſſadeurs*.

Ces derniers étoient connus chez les Grecs ſous le nom de πρέσβεις, & étoient choiſis à Athènes par les ſuffrages du peuple. Ils étoient revêtus quelquefois de pleins pouvoirs, & ne rendoient point compte à leur retour de leur geſtion: on les appeloit αὐτοκράτορες. Mais pour l'ordinaire on examinoit rigoureuſement leur conduite, & l'étendue qu'ils avoient donnée à leurs pouvoirs. Le tréſor public les défrayoit pendant

le tems de l'*ambaſſade*. On leur donnoit par jour deux dragmes, deux livres, du tems d'Ariſtophane. *(Acarn. act. 1. Sc. 2).*

Lorſqu'un *ambaſſadeur* des Athéniens avoit mérité par ſes ſervices l'approbation du peuple, le ſénat lui donnoit un repas public dans le Prytanée. *(Démoſthenes & Ulpien, Orat. de fals. leg).* On impoſoit au contraire une forte amende à celui dont la conduite avoit mécontenté le peuple. La mort étoit la punition du citoyen aſſez téméraire pour avoir fait les fonctions d'*ambaſſadeur* ſans l'aveu du peuple ou du Sénat. *(Démoſt. ibid).*

Les *ambaſſadeurs* des Grecs étoient toujours accompagnés d'un héraut, κήρυξ, pour rendre leurs perſonnes ſacrées. Auſſi Homère, ſelon la remarque d'Euſtathe, *(in Iliad.)* fait-il toujours précéder par cet officier les *ambaſſadeurs* qu'Ulyſſe envoie dans ſes différens voyages, pour connoître les pays & les nations auprès deſquels les vents l'ont conduit : tous les peuples les reſpectèrent, excepté les léſtrygons, les cyclopes, & les autres hordes ſauvages qui n'avoient aucune civiliſation.

Le même roi d'Ithaque fut envoyé avec Ménélas à Troye, pour redemander Hélène, & pour éviter ce ſiége non-moins célèbre par ſa durée, que par ſes fatales ſuites. On voit par ce choix de deux princes illuſtres, que l'on cherchoit à concilier aux *ambaſſadeurs* le reſpect & la confiance, en les prenant dans la claſſe des hommes diſtingués par le mérite ou par la naiſſance.

Quoiqu'on ſe permît quelquefois de les molester par des reproches trop vifs, ou par des railleries inſultantes, leur perſonne fut toujours ſacrée, & ſur ce point les loix divines & humaines étoient parfaitement d'accord dans l'antiquité. Hérodote ne raconte qu'avec horreur le crime des Lacédémoniens, qui maſſacrèrent les *ambaſſadeurs* de Xerxès, & ſes ſuites terribles. Depuis cet attentat contre le droit des gens, les dieux irrités n'agréèrent plus aucun ſacrifice, aucune prière de ce peuple inhumain.

Touchés de repentir, les Spartiates envoyèrent à Xerxès deux de leurs citoyens les plus diſtingués, afin qu'il lavât dans leur ſang l'injure qu'il avoit reçue. Mais ce roi, que les Grecs vains & dédaigneux appeloient un barbare, ne leur fit aucun mal. A Dieu ne plaiſe, leur dit-il entr'autres reproches, que je partage la honte dont ſe ſont couverts vos concitoyens, en imitant leur cruauté ! après quoi il les laiſſa partir ſains & ſaufs. Le ciel, ſelon Hérodote, fut moins indulgent, car il envoya à Lacédémone une mortalité cruelle qui enleva les enfans des meurtriers.

A tous les traits du caractère des Lacédémoniens qui les diſtinguoient ſi fort des autres Grecs, on peut ajouter l'attention qu'ils apportoient à choiſir pour *ambaſſadeurs* des citoyens diviſés par des haines ouvertes. Ils eſpéroient que de tels envoyés ne ſe réuniroient jamais pour trahir les intérêts de leur patrie.

Dans le tems de leur ſplendeur & de leur rivalité, Sparte & Athènes ſe faiſoient une gloire de voir un grand nombre d'*ambaſſadeurs* venir demander leur alliance & leur protection. C'étoit à leur gré le plus bel hommage qu'on pouvoit leur rendre ; & celle des deux villes qui recevoit le plus d'*ambaſſades*, croyoit triompher de ſa rivale.

Les Romains adoptèrent les principes des Grecs ſur les *ambaſſades* & ſur les citoyens qui en étoient chargés. Ils leur accordoient le droit honorable de porter un anneau d'or ; & ils leur élevoient une ſtatue lorſqu'ils avoient été tués dans l'exercice de leurs fonctions. Les *ambaſſadeurs* des Romains ſe couronnoient ordinairement de verveine ou de branches d'olivier.

En arrivant auprès de Rome, les *ambaſſadeurs* étrangers donnoient avis au ſénat de leur venue. Celui-ci leur envoyoit des députés pour en apprendre la cauſe ; s'ils étoient *ambaſſadeurs* des peuples ennemis, on ne leur permettoit pas d'entrer dans Rome, de crainte qu'ils ne l'examinaſſent en eſpions. Mais après les avoir tenus renfermés dans une maiſon hors de la ville, on leur rendoit la réponſe du ſénat, & ils étoient contraints de ſortir ſous très-peu de tems de l'Italie entière. Si au contraire ils étoient envoyés par des alliés, ou des peuples amis, des queſteurs venoient les recevoir hors de Rome, & les conduiſoient d'abord au temple de Saturne, pour les y faire inſcrire & reconnoître par les gardes du tréſor public.

Plutarque (*Queſt. Rom.* 42) demande pourquoi ils commençoient par viſiter ce temple. Les uns croyoient que c'étoit à cauſe de leur qualité d'hôtes de la république, Saturne préſidant à l'hoſpitalité. Mais l'hiſtoire lui offre une raiſon plus vraiſemblable. Il étoit d'uſage dans les premiers ſiècles de Rome, que les gardes du tréſor public défrayaſſent les *ambaſſadeurs*, priſſent ſoin de leur ſanté & de leurs funérailles s'ils mouroient pendant leur ſéjour. Il étoit donc néceſſaire qu'ils commençaſſent par ſe faire inſcrire ſur les regiſtres des gardes du tréſor public au temple de Saturne. Le grand nombre des *ambaſſadeurs* étrangers qui arrivoient journellement à Rome, fit retrancher depuis les ſommes qu'on fourniſſoit pour leur entretien, ſans que l'on ceſſât cependant de les mener au temple de Saturne, & de les préſenter aux gardes du tréſor public.

De ce temple, on les conduiſoit à l'audience du Sénat, & ils en attendoient le moment dans une ſalle bâtie à ce deſſein auprès de la curie d'Hoſtilius, & appelée *Graco ſtaſis*. Le ſénat leur donnoit audience même dans le mois de février, lorſqu'il en étoit requis par le premier magiſtrat de la ville, auquel les *ambaſſadeurs* en formoient la demande. Etant introduits, ils parloient par interprètes, même ceux qui étant Grecs auroient pu s'expliquer dans leur langue naturelle, que

Digitized by Google

tous les Sénateurs & tous les gens bien nés entendoient. Cet uſage bizarre ne fut aboli qu'en faveur du rhéteur Molon, ce maître célèbre de Cicéron. Valere-Maxime, (II. 2. 3).

Les ſénateurs les interrogeoient enſuite avec l'agrément du chef du ſénat. Tite-Live, (30. 22). *Cùm more tradito à patribus, poteſtatem interrogandi, ſi quis quid vellet, legatos prator feciſſet*, &c. Chacun d'eux s'efforçoit de les embarraſſer par ſes queſtions, & de leur arracher des aveux utiles aux Romains. Après ces interrogations, les Ambaſſadeurs ſortoient du Sénat, & n'y rentroient que pour apprendre de la bouche du préſident la réponſe que l'on avoit diſcutée & préparée avec grand ſoin.

AMBEGNES ou AMBIEGNES. *Voyez* HOSTIES.

AMBIRE. Voyez *CANDIDAT*.

AMBITION; les Romains avoient élevé un temple à l'*ambition*; c'étoit en effet la divinité à laquelle ils ont le plus ſacrifié : on la repréſentoit avec des ailes au dos, & les pieds nuds, pour exprimer l'étendue de ſes deſſeins, & la promptitude avec laquelle elle veut les exécuter.

AMBITUS. Lorſque ce mot eſt relatif aux *CANDIDATS*. *Voyez* cet article.

AMBITUS ſignifioit auſſi *circuit*, pourtour. C'eſt dans ce ſens qu'il étoit employé par les architectes, pour exprimer l'eſpace de terrein qui étoit reſpecté ſcrupuleuſement devant & derrière les monumens funéraires. Tout le champ dans lequel on élevoit un tombeau, ne devenoit pas un endroit ſacré & inviolable; mais cet honneur étoit réſervé au pourtour du monument, & l'on fixoit ordinairement ſon étendue dans l'inſcription, par des expreſſions analogues à celle-ci : *IN. FRONTE. PEDES. tot. IN. AGRO. PEDES. tot.*

AMBITUS eſt encore employé par Tertullien, (*de Pallio*, *c.* 5), pour exprimer l'ampleur de la toge, parce qu'elle entouroit le corps de celui qui la portoit.

AMBO, déeſſe. *Voyez* TITHRAMBO.

AMBRACIA, dans l'Épire. AMBR.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt Pégaſe.

AMBRE jaune, *ſuccinum*. La fable dit qu'il fut formé des larmes que répandirent les ſœurs de Phaéton. Les recherches & les analyſes des chymiſtes modernes, nous ont appris que cette ſubſtance étoit un bitume formé par l'épaiſſiſſement d'une réſine inconnue, que la mer détache des terres inondées, & rejette enſuite ſur ſes bords. Pline étoit auſſi inſtruit que nous ſur la nature; & nous partageons encore l'incertitude où il étoit ſur l'eſpèce de l'arbre qui produit l'*ambre*.

Cette ſubſtance étant rare & apportée des contrées ſeptentrionales de l'Europe, fut achetée à grands frais par les Grecs & les Romains. Ils la firent entrer dans leur parure, & l'*ambre* jaune ſervit à faire des bijoux de toutes ſortes. Pline ſe récrie contre ce luxe frivole avec l'énergie qui le caractériſe. (*Lib.* 30, *c.* 2 & 3) :

» Le rivage de la Germanie, d'où on nous apporte l'*ambre*, eſt éloigné d'environ ſix cens mille pas de Carnuntum, ville de Pannonie.... Parmi les objets d'agrément, l'*ambre* tient ſa place d'abord après le cryſtal : réſervé cependant juſqu'ici à la parure des femmes, on eſt encore à deviner ce qu'il peut avoir de flatteur par lui-même; c'eſt la frivolité des Grecs, & leur raffinement qui l'ont mis à la mode.... Le plus précieux eſt le falerne, ainſi nommé à cauſe de la couleur du vin de même nom, dont il imite la tranſparence & le brillant.... Enfin, on met des plaiſirs de pure fantaiſie à un ſi haut prix, qu'une petite figure d'*ambre* travaillé, s'achète plus cher que des hommes pleins de vie & de force. »

DC. Ferè M. paſſum à Carnunto Pannoniæ abeſt littus id Germaniæ, ex quo invehitur, pergunitum nuper (ſuccinum). Proximum locum in deliciis feminarum tamen adhuc tantùm, ſuccina obtinent, eamdemque omnia hæc, quam gemma, autoritatem, ſanè majorem aliquibus de cauſis cryſtallina & murrhina, frigidi potus utraque. In ſuccinis cauſſam ne delicia quidem adhuc excogitaverunt; occaſio eſt vanitas Gracorum diligentia.

(Cap. 3) : *Taxatio in deliciis tanta, ut hominis quamvis parva effigies, vivorum hominum vigentiumque pretia ſuperet.*

Le détail ſuivant donne la plus forte idée de l'excès auquel cette eſpèce de luxe étoit porté chez les Romains.

» Julien, qui préparoit un combat de gladiateurs pour l'empereur Néron, envoya un chevalier romain, viſiter les endroits où ſe fait le commerce de l'*ambre* : il parcourut les côtes, & rapporta de l'*ambre* en ſi grande quantité, qu'on en garnit les mailles des filets qui mettent le podium à couvert des bêtes, & que les armes des gladiateurs, leur attirail funèbre, enfin, tout l'appareil d'un des jours de ſpectacle, fut fait d'*ambre* travaillé : le plus gros morceau qu'il apporta peſoit treize livres. »

(Ibid.) : *Vidit enim eques Romanus miſſus ad id comparandum à Juliano curante gladiatorium munus Neronis principis, qui hoc commercia & littora peragravit, tanta copia invecta, ut retia arcendis feris podium protegentia ſuccinis notarentur* (vel *nodarentur*), *arma verò & libitina, totuſque utius diei apparatus eſſet è ſuccino. Maximum pondus is gleba attulit XIII librarum.*

Pline finit par cette énumération :

» Les pièces de métal de Corinthe, plaiſent par le mélange du bronze avec l'or & l'argent; les ouvrages de ciſelure, par l'art & le génie; les murrhina & les cryſtaux ſervent du moins à boire frais; les perles, parce qu'elles font l'ornement d'une tête; les pierreries, parce qu'elles font celui

Digitized by Google

des doigts ; en un mot, dans tous les excès vicieux, on cherche à repréſenter ou à jouir : dans la paſſion pour l'*ambre*, il n'y a que le plaiſir ſecret & borné de ſe ſatisfaire. *In ſuccinis deliciarum tantùm conſcientia.* Il ſe moque auſſi de ces hommes délicats & voluptueux, qui préparoient eux-mêmes des champignons avec des couteaux d'*ambre* & des uſtenſiles d'argent. »

Le comte de Caylus a fait deſſiner (*Rec. tes*, *p.* 191.) un petit buſte d'*ambre*. Il ſeroit difficile d'en tirer aucun avantage pour les arts. Cette tête, couronnée de laurier, ne reſſemble, dit-il, à aucun empereur ; & ſi elle eſt antique, car le travail ſur cette matière eſt toujours lâche, & l'originalité s'y fait ſentir avec peine, on ne pourroit attribuer ce monument qu'au Bas-Empire, ſur-tout à cauſe du goût de l'ornement ſur lequel ce buſte eſt établi. Au reſte, ce morceau, *dont la couleur eſt aſſez foncée, & qui, par cette raiſon, pourroit mériter le nom de* Falerne, *eſt travaillé de tous les côtés, & percé de bas en haut : ainſi, il peut avoir ſervi d'amulette, ou plutôt d'une ſorte de parure.*

Nous avons vu qu'un morceau d'*ambre* étoit payé à Rome plus cher qu'un eſclave fort & robuſte. Mais quand Pline n'auroit rien dit du prix exceſſif que l'on y mettoit, nous l'aurions imaginé aiſément, en voyant les moyens dont on s'eſt ſervi pour le contrefaire. L'art ne cherche à imiter que les ſubſtances précieuſes.

Le même ſavant antiquaire poſſédoit un amulete percé dans ſon ornement pour être porté au col : il étoit d'un verre qui imitoit l'*ambre*. La forme de ce petit monument, & le ſujet moulé & traité en relief, n'étoient point ordinaires ; la compoſition repréſentoit un Amour à cheval ſur un lion ; il étendoit les bras vers le ciel, comme s'il eût demandé du ſecours.

On voyoit auſſi dans ſa collection un fragment de vaſe imitant parfaitement l'*ambre*. Examiné par des naturaliſtes, il fut reconnu pour de la réſine copale, improprement nommée *gomme*. On ſait que les brocanteurs uſent encore aujourd'hui de cette ſupercherie pour tromper les amateurs, & que la copale eſt la réſine dans laquelle ils introduiſent toutes ſortes d'inſectes & de corps étrangers, afin de mieux imiter l'*ambre* jaune.

Il ne paroît pas que les anciens ayent connu l'*ambre* gris : peut-être l'employoient-ils dans la compoſition des parfums ; mais ils n'ont rien écrit ſur ſa nature, qui eſt encore aujourd'hui un problême.

AMBROISIE. C'étoit un aliment à l'uſage des dieux, ainſi que le nectar. *Ambroiſie*, ſuivant l'étymologie grecque, ſignifie immortel, ſoit parce que c'étoit la nourriture des immortels, ſoit parce qu'elle communiquoit l'immortalité à ceux qui en prenoient. C'eſt un des points de la Mythologie, les plus difficiles à éclaircir, que de ſavoir ſi l'on mangeoit l'*ambroiſie*, & ſi l'on buvoit le nectar ; ou ſi, au contraire, le nectar étoit un aliment ſolide, & l'*ambroiſie* une liqueur ; mais il importe peu de concilier là-deſſus les ſentimens contraires ; l'opinion la plus commune, & qui a été adoptée par Homère, eſt que l'on mangeoit l'*ambroiſie*, & que l'on buvoit le nectar. Il n'eſt pas moins difficile de déterminer la nature de l'*ambroiſie*. Ibicus a cru en donner une haute idée, en diſant qu'elle eſt neuf fois plus douce que le miel, & qu'en mangeant celui-ci, on éprouve la neuvième partie du plaiſir que l'on goûteroit en ſe nourriſſant d'*ambroiſie*. Quand les Grecs vouloient célébrer la fête de la ſtatue de Jupiter Cretien, ils faiſoient des libations d'une liqueur qu'ils appeloient *ambroiſie* ; c'étoit une compoſition de miel, d'eau, de ſucs de fruits de toute eſpèce. Quant au nectar, les habitans du mont Olympe s'imaginoient en faire en mêlant enſemble du vin, du miel & des fleurs odoriférantes.

Tout ce que l'on trouve ſur l'origine du nectar & de l'*ambroiſie*, c'eſt que l'*ambroiſie* coula pour la première fois d'une des cornes de la chèvre Amalthée, & que le nectar ſortit de l'autre. Les dieux, avant cette époque, vivoient uniquement de la fumée de l'encens, & des exhalaiſons des ſacrifices. Le nectar, ſuivant Homère, étoit rouge. Perſonne n'a parlé de la couleur de l'*ambroiſie* ; mais Homère a dit qu'elle ſervoit à faire du beurre, de l'huile & de la pommade. Quand Junon s'arma de tous ſes traits pour ſéduire Jupiter, elle prit un bain d'*ambroiſie* ; elle parfuma ſes cheveux avec de l'eſſence d'*ambroiſie*, qui répandoit autour d'elle une odeur divine, & renouveloit les tendres deſirs de ceux qui la reſpiroient.

Lorſque Vénus marchoit, dit Virgile, ſes cheveux mouillés d'*ambroiſie* exhaloient une odeur divine ; la jeune Hébé ne reſpiroit dans tout ſon corps qu'*ambroiſie* & nectar. Ainſi, outre l'*ambroiſie* pure, il y avoit de l'eau d'*ambroiſie*, de la quinteſſence d'*ambroiſie*, de la pommade & de la pâte d'*ambroiſie* ; en un mot, on voit partout que l'on reconnoiſſoit les dieux & les déeſſes à l'odeur qui les accompagnoit & qu'ils laiſſoient après eux, & que cette odeur étoit celle de l'*ambroiſie*. Mais rien ne prouve mieux les effets de l'*ambroiſie*, conſidérée comme matière odoriférante, que l'aventure de Ménélas. *V.* EIDOTEE. Le nectar n'eſt pas moins célèbre pour ſon odeur que l'*ambroiſie*.

L'*ambroiſie* avoit encore une autre propriété ; elle conſervoit les morts : elle faiſoit plus, elle communiquoit aux hommes l'immortalité ; elle rétabliſſoit les forces, rendoit la ſanté, guériſſoit les bleſſures. L'*ambroiſie* & le nectar étoient néceſſaires aux dieux mêmes ; ils n'en pouvoient ſupporter la privation, ſans dépérir viſiblement : la déſaillance de Mars, quand il fut enfermé par les Aloïdes, en eſt la preuve. Ils le tinrent treize mois en priſon, & le nourrirent fort mal. Quand Mercure vint le délivrer, il le trouva deſſeché, ſans voix & ſans force ; le nectar le rétablit

Digitized by Google

ſur-le-champ. La même choſe arrivoit à tous les dieux que Jupiter privoit du nectar & de l'*ambroiſie*, pour avoir juré mal-à-propos par le ſtyx. *V.* Styx. Les dieux ne prenoient pas ſeulement du nectar par néceſſité, ils en prenoient encore par habitude, par goût, par déſirtuvrement : il ne ſe tenoit aucun conſeil dans l'Olympe, qu'on n'y ſervit du nectar.

Au reſte, il y avoit de l'*ambroiſie* de différens degrés ; celle dont les divinités ſublunaires, & principalement les nymphes faiſoient uſage, n'étoit pas, à beaucoup près, d'une auſſi bonne qualité que celle dont uſoient les dieux céleſtes. Il paroit auſſi que les dieux ne faiſoient pas de l'*ambroiſie* leur unique nourriture, & qu'ils mangeoient auſſi du pain. *V.* Erése.

Ambroisie, fille d'Atlas, fut une des hyades. *V.* Hyades.

AMBROSIES, fêtes célébrées dans l'Ionie & dans preſque toutes les contrées de la Grèce, en l'honneur de Bacchus, au tems de la vendange.

On les appeloit auſſi *Choa* ou *Lenaa*, parce qu'on les célebroit dans le mois *lenæon*, conſacré à Bacchus.

AMBUBAIÆ. Horace (*Sat. 1. 2. 1.*) dit :

Ambubajarum collegia, pharmacopola.

Ses interprètes ont donné pluſieurs ſignifications différentes au mot *ambubaia* ; mais il n'y a que la ſuivante de raiſonnable. Horace parle de femmes venues de Syrie, qui ſe tenoient ordinairement dans le grand cirque & dans les lieux publics, où elles amuſoient par des chanſons, & par le ſon des inſtrumens qu'elles avoient apportés de l'Aſie. A ces talens agréables, elles joignoient un libertinage honteux, qui les couvroit d'opprobre.

On ſait que la Syrie étoit en réputation de fournir les meilleurs hiſtrions, baladins, chanteurs & joueurs d'inſtrumens. C'eſt à cela que fait alluſion Juvénal, (*Sat. III, 62.*) :

Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, & mores, & cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana ſecum
Vexit, & ad circum juſſas proſtare puellas.

Suétone peint l'empereur Néron ſe faiſant ſervir à table par ces femmes ſyriennes, & par les autres courtiſannes de Rome : *Cœnitabat non numquam..., inter ſcortorum totius urbis, ambubajarumque miniſteria.*

AMBULATIO. V. Portique.

AMBULII. Jupiter, Minerve, Caſtor & Pollux portoient ce nom à Lacédémone, où ils avoient des autels placés auprès d'un vaſte portique, dans lequel les habitans alloient ſe promener. On fait venir le ſurnom ἀμβούλιος du mot ἀμβολὴ, retard ; parce qu'on croyoit que ces divinités retardoient l'inſtant de la mort.

AMEURBALES, Amburbiales ou Amburbium, fêtes qu'on célebroit à Rome en faiſant des proceſſions autour de la ville. Elles répondoient aux ambarvales, & on y pratiquoit les mêmes cérémonies. Lucain fait la deſcription d'une *amburbale* dans ſa Pharſale. (*Liv. 1, v. 592, & ſuiv.*) Les victimes que l'on conduiſoit autour des murs de la ville, s'appeloient auſſi *amburbales*.

On célebroit ces fêtes lorſque des prodiges avoient alarmé les citoyens ; & l'on y purifioit la ville menacée de malheurs, en brûlant des torches, du ſoufre, & en répandant de l'eau.

AMBUSTUS, ſurnom de la famille *Fabia*. Il lui venoit de ce qu'un des Fabius avoit été frappé du tonnerre.

AME. Les opinions des anciens ſur la nature de l'*ame*, appartiennent à la *Philoſophie ancienne* ; c'eſt pourquoi elles ne doivent pas trouver place dans cet article. Nous n'en parlerons que relativement à la Mythologie, & aux uſages que ces opinions ont fait naître.

Les anciens croyoient que les *ames* ne mouroient pas avec les corps ; mais qu'elles étoient douées après le trépas d'une vertu céleſte qui les conſervoit attentives aux événemens ſublunaires. C'eſt pourquoi ils les prenoient à témoin, comme ſi elles euſſent été placées ſous leurs yeux. Germanicus (*Tacit. Annal. 1. 43. 3.*) adreſſe la parole aux *ames* d'Auguſte & de ſon père Druſus : *Tua dive Auguſte cœlo recepta mens, tua, pater Druſe, imago.*

Les philoſophes diſoient que les *ames* des morts étoient purifiées de leurs ſouillures par le moyen de trois élémens, de la terre ou du feu qu'ils croyoient homogènes, pour les plus criminelles ; de l'eau, qui recevoit ſous la forme de poiſſons les *ames* moins coupables ; & de l'air enfin, qui retenoit ſuſpendues & errantes dans ſon ſein les *ames* légèrement entachées. Virgile expoſe cette doctrine dans le ſixième livre de l'Æneïde, vers 739 :

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Alia panduntur inanes
Suſpenſa ad ventos : aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

De-là viennent les trois eſpèces d'expiation ou de purgation uſitées dans les ſacrifices, par le moyen des torches, de l'eau & de l'air. Un beau vaſe étruſque du comte Hamilton, nous offre le malheureux Oreſte accroupi ſur un autel, les mains liées derrière le dos, qui eſt purifié de ſon parricide par les torches des prêtreſſes. La purification de l'eau ſe pratiquoit par l'aſperſion de l'eau luſtrale, ou par les bains pris dans les fontaines ſacrées. Quant à celle de l'air, elle fut pratiquée par les Athéniens, qui, pour expier le ſuicide d'Erigone, occaſionné par leur négligence, ſe balançoient avec des cordes pendant les fêtes

Digitized by Google

appelées *altitides* ou *tories*. Ayant été ainſi purifiées par les élémens, les *ames* étoient reçues dans les champs-élyſées.

On croyoit que l'*ame* ſortoit du corps par la bouche ; de-là vint l'expreſſion latine, *animam in primo ore, vel labris tenere*, que rend ſi bien la phraſe, avoir l'ame ſur les lèvres. De-là vint qu'au moment où un malade étoit près d'expirer, ſes parens ou ſes amis approchoient leurs viſages du ſien, pour recevoir ſon *ame*. Ils recueilloient avec autant de ſoin ſes dernières paroles. Ils croyoient, en effet, que l'*ame* ſe dégageant des liens terreſtres, jouiſſoit déjà des perfections propres aux intelligences céleſtes, & en particulier de l'eſprit prophétique. C'eſt pourquoi on trouve ſi ſouvent dans les anciens écrivains, les dernières paroles de ceux dont ils tracent la vie ou les exploits.

Après la ſépulture, on penſoit que les *ames* des méchans ſeuls reſtoient ſur la terre, & erroient autour des tombeaux pour expier leurs crimes. Elles conſervoient une partie de leur caractère vicieux, & aimoient le ſang. Pour les ſatisfaire, on leur immoloit des captifs ou des eſclaves achetés à ce deſſein. Les gladiateurs furent ſubſtitués par la ſuite à ces victimes malheureuſes, & l'on fit un jeu, un exercice public de ces meurtres odieux.

Quelques-uns croyoient avec les métempſycoſiſtes, que les *ames* paſſoient dans les corps de différens animaux pour expier leurs crimes, ou dans la ſubſtance des fèves. Mais on étoit perſuadé que celles des empereurs s'envoloient au ciel, portées par des aigles, que l'on faiſoit voler du haut de leur bûcher. Quant aux *ames* des ſuicides, elles expioient leurs attentats en errant pendant autant d'années qu'elles en auroient dû vivre. De-là vint l'uſage des Romains, de proclamer que le mort aux funérailles duquel on invitoit ſes amis, n'avoit point été privé de la lumière par la violence, le meurtre ou le poiſon.

AME. Le papillon étoit le ſymbole de l'*ame*, que les Grecs appellent *Pſyché*. On trouve quelquefois Cupidon tenant un papillon par les ailes, pour exprimer l'eſclavage où eſt réduite l'*ame* qui ſe laiſſe mutiler par l'amour. *V.* PSYCHE.

Winkelmann a publié dans ſes *Monumenti inediti*, n°. 170, une allégorie plus facile à entendre, & dans laquelle l'*ame* eſt repréſentée par un papillon, ſon ſymbole ordinaire. C'eſt une pâte antique du baron de Stoſch. On y voit Platon aſſis, tenant un livre, & méditant profondément à la vue d'une tête de mort, ſur laquelle eſt poſé un papillon. Il eſt difficile de méconnoître ici l'immortalité de l'*ame*.

AMELIUM. *Voyez* MELLA.

AMENTHES, chez les Egyptiens, étoit la même choſe qu'*Ades* chez les Grecs ; c'eſt-à-dire, un lieu ſouterrain ou dans le centre de la terre, où toutes les *ames* ſe rendoient. Il ſignifie celui qui reçoit & qui donne ; parce qu'on ſuppoſoit que ce gouffre qui recevoit les *ames*, les rendoit de même, & qu'au ſortir de-là, elles alloient habiter d'autres corps. *V.* ADES.

AMENTUM. C'étoit le nom de la courroie qui ſervoit à retenir les lances, lorſqu'on en portoit un coup à l'ennemi. La longueur & la peſanteur de cette arme rendoient cette précaution néceſſaire. Le ſoldat paſſoit un doigt dans la courroie, pour lancer ſa pique avec plus de force.

On ſe ſervoit auſſi de l'*amentum* pour lancer certains javelots forts & peſans. Avant de les jeter, on les balançoit par le moyen de cette courroie, comme une pierre dans une fronde. Quelques guerriers dédaignoient cette reſſource néceſſaire aux hommes foibles, qui ſuppléoient à la force par l'adreſſe. Ils n'employoient que leurs bras pour lancer le javelot, ſans ſe ſervir de l'*amentum*. (*Sil. Ital.* IX. 520.) :

Indigenatus opem amenti, ſocioque juvare
Expulſum nodo jaculum.

AMENTUM, étoit encore la courroie avec laquelle on lioit ſur le pied la ſandale ou chauſſure appelée *ſolea*.

AMES, gâteau dont les Grecs faiſoient un grand uſage. La farine & le lait en étoient la baſe.

AMESTRIS, femme de Xerxès, roi de Perſe, ayant réuſſi à aſſaſſiner ſa rivale, offrit en action de grace aux dieux infernaux, quatorze enfans des premières familles de la Perſe, qu'elle fit enterrer tous vivans.

AMÉTHYSTE, cryſtal de roche teint en violet. Quoique cette pierre ne ſoit pas plus dure que le cryſtal, dont elle fait partie, les anciens l'ont cependant choiſie très-ſouvent pour la graver, & en particulier pour graver Bacchus, à cauſe de ſa couleur vineuſe. Il eſt rare d'en trouver d'une certaine étendue, parce que la teinte de violet n'eſt pas égale ; elle s'adoucit & ſe détruit par nuances.

Les anciens la recherchoient à cauſe de la merveilleuſe propriété qu'ils lui prêtoient, d'empêcher l'ivreſſe. Sa couleur vineuſe lui avoit fait donner ſon nom, de l'α privatif, & de *μεθυσω*, je m'enivre. Peut-être auſſi le nom avoit-il fait imaginer cette ridicule propriété.

AMETHYSTINA veſtimenta, étoient des habits teints en pourpre mêlée. La pourpre, ſans mélange d'aucune autre couleur, étoit d'un rouge de ſang : on la réſervoit pour l'habillement des empereurs. Etoit-elle mêlée d'une petite quantité de violet, elle devenoit *améthyſte*. Si le violet dominoit, on avoit l'*améthyſte-pourprée*, telle que nous l'offrent les belles *améthyſtes* de Vic, en Catalogne. Les anciens donnoient encore improprement le nom de couleur d'*améthyſte*, à une teinte ſemblable à celle de l'HYACINTHE. *V.* ce mot.

Digitized by Google

AMI. Ce nom, que des hommes livrés aux débauches les plus infâmes ont profané chez toutes les nations, ne déſignoit chez les Grecs ſages & vertueux, qu'une liaiſon honnête & un attachement très-louable. On les a ſi ſouvent calomniés à ce ſujet, que leur apologie doit trouver place dans le Dictionnaire d'Antiquités. Elle ne s'étendra pas à ceux qui ſe ſont déshonorés par des liaiſons honteuſes, & qui, malheureuſement, ont trouvé des imitateurs chez tous les peuples policés.

On a écrit que des républiques entières ont donné la ſanction des loix à ces attachemens infâmes; mais on n'a pas obſervé avec aſſez d'attention, que la plupart des individus que l'on a oſé en ſoupçonner, tels que Socrate & pluſieurs autres, étoient mariés légitimement; & que d'ailleurs, jamais les hommes réunis pour créer ou recevoir des loix, n'en ont acceptées qui tendiſſent directement à empêcher la population. Ces conſidérations doivent éclaircir les loix & les faits hiſtoriques, qui concernent l'amitié entre les jeunes Grecs.

Leurs premiers légiſlateurs eurent ne pouvoir oppoſer de meilleure réſiſtance aux ennemis de leurs républiques, que les confédérations ou liaiſons particulières de la jeuneſſe. Auſſi vit-on ces jeunes *amis* enflammés du même zèle, faire ſentir aux tyrans & aux uſurpateurs, combien étoit utile au bien public l'amitié qui lioit les Ariſtogiton & les Harmodius.

Le nombre des trois cens ſoldats d'élite qui formoient à Thèbes la *phalange ſacrée*, doit faire exclure ſeul toute idée déshonnête qui pourroit ſouiller la pureté de leur liaiſon. Les Spartiates, invincibles juſqu'alors, cédèrent à la valeur des trois cens *amis*, qui ne furent vaincus que dans les plaines de Chéronée. Ce fut-là que leur ennemi & leur vainqueur, Philippe, père d'Alexandre, rendit un témoignage authentique à la pureté de leur attachement. S'étant tranſporté ſur le champ de bataille, il vit cette *phalange ſacrée*, dont aucun ſoldat n'avoit ſurvécu à ſa défaite. Périſſent, s'écria-t-il, pénétré d'attendriſſement & d'admiration! périſſent ceux qui oſent ſoupçonner ces braves guerriers d'avoir pu commettre des crimes qui outragent la nature!

AMI de l'empereur.

C. SENTIO
SEVERO
QUADRATO
C. V. COS.
AMICO. ET
COM. AUG. N.

Cette inſcription, que l'on voyoit jadis à Milan, nous apprend que les empereurs donnoient le nom d'*ami* à quelques courtiſans diſtingués, admis dans leur familiarité la plus intime, & même dans les conſeils; comme on en peut juger par ce paſſage de Spartien, dans la vie d'Hadrien, c. 18: *Quùm judicaret, in conſilio habuit non amicos ſuos, aut comites ſolùm, ſed ictos, & præcipuè Julium Celſum, Salvium Julianum, Neratium Priſcum, alioſque.*

AMI du peuple romain. Le ſénat donnoit ce nom aux rois qu'il vouloit favoriſer, ou avec qui il contractoit alliance. *V.* ALLIÉ.

AMI. Ce mot avoit chez les Romains une ſignification beaucoup plus étendue qu'il ne l'a aujourd'hui. Les candidats le prodiguoient à tous ceux qui devoient leur donner leurs ſuffrages, quoiqu'ils ne les connuſſent que de nom. Ce fut ſans doute cette multitude d'*amis* qui leur fit imaginer des livrets, appelés *kalendaria amicorum*, ſur leſquels ils les inſcrivoient, ſuivant les époques où ils auroient beſoin de leurs ſuffrages.

Les empereurs & les grands diviſoient cette foule d'*amis* en pluſieurs claſſes, ſelon le rang qu'ils occupoient dans leur amitié. Ils avoient des heures marquées pour les recevoir, d'où vint l'expreſſion *admiſſionis prima, ſecunda, tertia. V.* ce mot.

Dans les repas, les Romains ſe reſſouvenoient de leurs *amis* abſens, & en faiſoient mention pour s'exciter à boire. Ils buvoient un coup toutes les fois qu'ils les nommoient, qu'ils parloient des dieux, ou qu'ils rappeloient d'autres objets auſſi étrangers au repas. Horace nous en fournit un exemple dans l'ode 19e du 13e livre, où il boit à la nouvelle lune, à l'heure de minuit, & à l'augure Murena:

Da luna properè novæ,
Da noctis mediæ, da puer auguris
Murenæ: tribus aut novem
Miſcentur cyathis pocula commodis.

Lorſque les *amis* partoient pour un voyage, ceux qui reſtoient leur donnoient des marques d'amitié plus éclatantes. Nous devons au voyage que fit Virgile à Athènes, la belle ode 3e du premier livre d'Horace, où il invoque en ſa faveur tous les dieux tutélaires des marins. On a trouvé à Côme un monument de ce genre d'e'eſt une inſcription:

NEPTUNO. ET
DIS. AQUATILIB
PRO. SALUT. ET
INCOLUMIT. SIM
QUART. SECUNDIN.

AMIANTE, pierre argilleuſe, qui ſe diviſe ſouvent en filets longs, ſoyeux, & de diverſes couleurs, mais plus ordinairement blancs. Ces filets réſiſtent au feu ordinaire des foyers domeſtiques; c'eſt pourquoi on les a employés pour ſervir de mèches incombuſtibles aux lampes. Ceux qui ont cru la fable des lampes inextinguibles, n'ont pas manqué de leur prêter de ſemblables mèches. Aldrovande a renchéri ſur eux; car il a écrit qu'on pourroit réduire l'*amiante* en huile, & que cette huile brûleroit toujours ſans ſe conſumer. Comment a-t-on pu penſer un ſeul inſtant, qu'une

Digitized by Google

qu'une matiere pût jeter de la flamme ſans perdre de ſa ſubſtance ?

Pline dit que l'*amiante* étoit un végétal qui venoit de l'Inde, & il l'appelle *lin incombuſtible*. Il avoit été induit en erreur par l'uſage que l'on faiſoit alors des filets de l'*amiante*. On les filoit avec de la laine ou du lin, & on ourdiſſoit une toile compoſée de ces deux ſubſtances. Lorſqu'elle étoit finie, on la jettoit dans le feu, qui conſumoit la laine ou le lin, & laiſſoit l'*amiante* intact.

Pline parle de nappes & de ſerviettes faites avec cette toile, que l'on jettoit dans un braſier pour les nétoyer, parce que le feu ne conſumoit que les particules hétérogènes. Mais ces raretés ne ſe voyoient que chez des ſouverains; car l'*amiante* ſe vendoit auſſi cher que les perles.

On faiſoit, ſelon le même auteur, un uſage plus remarquable des toiles d'*amiante* : on s'en ſervoit pour envelopper les corps des rois, afin que leurs cendres ne ſe mêlaſſent pas avec celles du bûcher. Cette précaution a pu être employée quelquefois; mais pluſieurs antiquaires en ont fait mal-à-propos une pratique habituelle dans les funérailles des empereurs. Cependant, leurs hiſtoriens n'ont jamais parlé de ces toiles, quoiqu'ils ayent décrit fort au long & les cérémonies que l'on pratiquoit en brûlant ces corps auguſtes, & les moyens employés pour ramaſſer les cendres qui rendoient inutiles les toiles d'*amiante*. On trouve d'ailleurs dans pluſieurs urnes ſépulcrales, des charbons mêlés avec les cendres : ce qui montre que les anciens n'étoient pas très-ſoigneux de recueillir uniquement les reſtes des morts.

Quoique l'uſage des toiles d'*amiante* ne fût pas général & conſtant, le témoignage de Pline mérite notre confiance, pourvu qu'il ſoit reſtreint à des cas particuliers. On trouva, en effet, un monument antique en 1702, auprès de la porte de Rome, appellé autrefois *porta Nevia*, qui ne laiſſe aucun doute ſur la réalité de cet uſage. C'étoit une urne funéraire ornée de bas-reliefs élégans, dans laquelle il y avoit un crâne, des os brûlés, & des cendres renfermées dans une toile d'*amiante* d'une longueur ſurprenante. Elle avoit neuf palmes romains de longueur, ſur ſept de large, c'eſt-à-dire, cinq pieds ſept pouces dix lignes & demie de longueur, & de largeur quatre pieds onze pouces neuf lignes & demie. Clément XI fit dépoſer ce monument précieux & unique dans la bibliothèque du Vatican. On le voit encore dans ce palais.

La plupart des écrivains, les naturaliſtes exceptés, donnent indifféremment les noms d'*amiante* & d'*aſbeſte* à la même pierre & à ſes filets.

AMICABILI à feemna. Sidoine Apollinaire (*epiſt.* l. 3.) ſe ſert de cette expreſſion, *feamais amicabilibus deputatur.* Les commentateurs ſont partagés ſur le ſens de cette phraſe. Les uns veulent y reconnoître les bancs des avocats, & les autres ceux des conſeillers ou aſſeſſeurs, appelés pour aider les juges dans leurs fonctions. Ceux-ci ont été nommés quelquefois *amici* par les empereurs.

AMICIRE & induere. Le premier de ces mots s'employoit toujours pour le manteau ou ſurtout, & le ſecond pour la tunique intérieure.

AMICTUS. On donnoit ce nom à toute eſpèce d'habillement qui ſe mettoit ſur la tunique, & qui pouvoit envelopper le corps. Tels étoient le manteau & la toge.

Amictus duplex, ſe diſoit d'un manteau doublé, ou fait d'un drap très épais, qui tenoit auſſi chaud que deux manteaux ordinaires. On s'eſt ſervi quelquefois de cette expreſſion pour déſigner un manteau plié en deux, afin de n'envelopper qu'une partie du corps.

AMICULUM, étoit un manteau court, eſpèce de mantelet, que les grecques & les romaines mettoient par-deſſus la robe. Les grecques l'appeloient κυκλας, ανακυκλιον, ημιτριβωνιον ou τριβωνιον, & les romaines *ricinium*.

Il étoit fait de deux morceaux, couſus par le bas & attachés ſur l'épaule avec un bouton; de ſorte qu'il y avoit deux ouvertures ménagées pour paſſer les bras. Quelquefois il deſcendoit à peine juſqu'aux manches, & ſouvent il n'étoit guères plus long que les mantelets de nos jours. Nous voyons, en effet, ſur quelques peintures d'Herculanum, que ce vêtement eſt fait à-peu-près comme celui des françoiſes modernes : c'eſt un mantelet léger, qui couvre les bras, qui paroît coupé en rond, & qu'il faliot paſſer par-deſſus la tête. De-là lui vint ſans doute le nom de κυκλας, *cyclas*, cyclade, c'eſt-à-dire, habillement rond.

La Flore du capitole offre un *amiculum* un peu différent. C'eſt un manteau plus long, compoſé de même de deux pièces, l'une devant & l'autre derrière. Il eſt couſu des deux côtés de bas en haut, & boutonné ſur l'épaule, avec des ouvertures pour les bras : le gauche eſt paſſé au travers d'une de ces ouvertures, tandis que le droit eſt couvert de l'*amiculum*; mais on y apperçoit très-diſtinctement l'ouverture deſtinée au bras droit.

Ce vêtement des femmes faiſoit le même effet que le manteau court des hommes, appelé *chlamyde* ou *paludament*. C'eſt pourquoi Quinte-Curce ſe ſert toujours du mot *amiculum*, lorſqu'il parle des petits manteaux que portoient les guerriers par-deſſus leurs cuiraſſes.

AMIDON. Les anciens connoiſſoient la manière d'extraire la partie amylacée du bled. Pline fait honneur de cette invention aux habitans de l'iſle de Chio, & dit qu'ils fourniſſoient encore le meilleur *amidon* du commerce. Dioſcoride dérive ſon nom latin *amylum*, du grec αμυλον, qui veut dire, *farine faite ſans meule*.

AMILCAR, fut un des généraux carthaginois

que ſes compatriotes mirent au rang des dieux. Hérodote (*lib.* 7.) raconte qu'*Amilcar* ayant été vaincu par Gelon, diſparut, & ne put être trouvé ni vif ni mort, quelque ſoin que prit ſon vainqueur de le faire chercher. Les Carthaginois, qui ont une grande vénération pour lui, continuent-il, diſent que, durant le combat des Barbares & des Grecs-Siciliens, *Amilcar* étant demeuré dans le camp, y faiſoit offrir des ſacrifices de toutes ſortes d'animaux, & que voyant la déroute de ſon armée, il ſe jeta dans le feu : mais ſoit qu'il fût mort de cette manière, comme le diſent les Phéniciens, ou de l'autre, comme l'aſſurent les Carthaginois & les Syracuſains, les premiers lui offrent des ſacrifices, & ont élevé des monumens en ſon honneur par-tout où il y a quelqu'une de leur colonie, & principalement à Carthage.

AMIMÉTOBIE. Marc-Antoine & Cléopâtre donnèrent ce nom à la ſociété de plaiſir qu'ils lièrent enſemble à Alexandrie. Il eſt compoſé d'ἀμίμητος, inimitable, & de βίος, vie. Ce que Plutarque raconte des dépenſes effroyables qu'ils faiſoient, juſtifie bien la dénomination de vie inimitable. Que l'on imagine l'aſſemblage du luxe le plus effréné, & une ſuite continuelle de jeux, de fêtes & de délices, on aura encore une foible idée de la vie que menoient ces deux célèbres débauchés.

AMINÉE. Le vin d'*Aminée* étoit le produit d'une eſpèce particulière de raiſin qui avoit été tranſplantée en Italie. Columelle dit qu'elle avoit été apportée du pays des *Aminéens*, dans la Theſſalie ; & que le vin fait avec ce raiſin, étoit le premier & le plus ancien qu'euſſent connu les Romains.

Suivant Macrobe, le vin de Falerne étoit appelé autrefois vin *Aminéen*. D'un autre côté, Galien parle du vin *Aminéen* qui ſe faiſoit dans la Campanie, dans la Sicile & dans la Toſcane. Ce qui prouve que le vin de Falerne étoit fait avec le raiſin *Aminéen*, & que ſon ſurnom n'avoit pas d'autre origine.

Ce vin étoit auſtère, rude & acide dans ſa nouveauté, mais il s'adouciſſoit en vieilliſſant, & acquéroit une force & une vigueur qui le rendoient propre à fortifier l'eſtomach, par la quantité d'eſprits qu'il renfermoit.

A'ΜΙΠΠΟΙ. Voyez *Pares equi*.

AMISTRA, en Sicile. AMHΣΤΡΑΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

AMISUS, dans le Pont-Galatique. AMIΣΟΥ & AMICHNΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec des époques, en l'honneur d'Élius, d'Antonin, de Caracalla, de Diaduménien, de Maximin, de Tranquilline, de Salonin.

AMITIÉ (L') a été diviniſée comme pluſieurs autres vertus, mais les anciens en parlent peu ; on ne ſait même ſi elle avoit des temples & des autels ; le tems ne nous en a conſervé aucune repréſentation. Lilio Giraldi, dans ſon ouvrage des dieux du Paganiſme, aſſure que les Romains repréſentoient l'*Amitié* comme une jeune femme, ayant la tête découverte, vêtue d'un habit groſſier, au bas duquel étoient écrits ces mots : *La mort & la vie*, pendant qu'on liſoit ſur ſon front ces autres mots : *L'été & l'hiver*. Elle avoit la poitrine découverte juſqu'à l'endroit du cœur, où elle portoit la main, & on y voyoit ces paroles, *de loin & de près*. On vouloit apprendre par ces ſymboles, que l'*Amitié* ne vieillit point ; qu'elle eſt égale dans toutes les ſaiſons, dans l'abſence comme à la vue de l'ami ; à la vie & à la mort ; qu'elle s'expoſe à tout pour ſervir celui que l'on aime, & que l'on n'a rien de caché pour ſon ami. On lui fait embraſſer un ormeau ſec, qui eſt entouré d'un ſep de vigne, pour marquer que l'*Amitié* ne paroît pas moins dans les diſgraces que dans les ſuccès.

AMMAΔ. Héſychius, qui parle de ces fêtes, dit ſimplement qu'on les célébroit en l'honneur de Jupiter.

AMMEDERA, dans la Numidie.

Goltzius ſeul a publié des médailles impériales grecques de cette ville.

AMMON, chez les Egyptiens AMUM & AMUN.

Les habitans de l'Egypte adoroient le ſoleil comme la divinité unique & l'ame de l'univers. (*Macrob. Satur. 1, c.* 18). Ils le repréſentoient ſous différentes formes, afin de peindre les diverſes phaſes de cet aſtre ; ſon enfance au ſolſtice d'hiver, ſon adoleſcence au printems, ſa virilité au ſolſtice d'été, & ſa vieilleſſe à l'équinoxe d'automne.

Martianus Capella nous dit poſitivement que le ſoleil étoit la divinité adorée ſous les différens noms de Sérapis, d'Oſiris, de Mitra, de Pluton, de Typhon, d'Atys, du jeune homme qui inventa la charrue, d'Adonis, de Biblos & d'*Ammon*. (*Nupt, Philol. lib.* 2.) :

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Oſirim,
Diſſona ſacra Mitram, Ditemque, ſerumque Typhonem.
Atys pulcher, item curvi & puer almus aratri ;
Ammon et arentis Lybiæ, ac Biblius Adon.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Dans les pierres gravées du baron de Stoſch, on voit un *Jupiter-Ammon* avec un croiſſant, ce

Digitized by Google

qui fortifie encore l'idée du ſoleil, que l'on fait être identique avec cette divinité.

A quelle phaſe du ſoleil répondoit l'*Ammon* de la brûlante Lybie ? Apprenons-le de l'oracle de Claros :

Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἠμὲν Ἰάων,
Χείματι μὲν τ' ἄϊδρι, δέος δ' ἐλάχιστα τέτυκται
Ἠελίου δὲ θέρεϊ, μετοπώρῳ δ' αὖτε Ἰάω.

Die deorum omnium ſupremum eſſe Jao,
Quem hyeme orcum dicunt, incuſce autem vere Jovem,
Æſtate porrò ſolem, ac tandem autumno inclinato tenerum Jao.

Ammon, appelé Jupiter par les Grecs, étoit le ſoleil dans ſon adoleſcence à l'équinoxe du printems, ſa ſigne du bélier. Ils le nommèrent par corruption *Jupiter-Ammon*, tandis qu'ils auroient dû rendre le mot d'*Amun*, par celui de Jupiter. Car Hérodote, qui avoit voyagé en Egypte pour s'inſtruire, dit preciſément (*lib.* 2, *c.* 42) que les Egyptiens appeloient *Ammun* le Jupiter des Grecs. Nous ſuivrons cependant l'uſage ordinaire d'appeler cette divinité *Jupiter-Ammon*, parce qu'après cet avertiſſement, la fauſſe dénomination ne ſauroit induire en erreur.

Jupiter-Ammon étoit adoré dans toute l'Egypte ; mais il étoit honoré d'un culte particulier dans l'Egypte ſupérieure, à Thèbes, qui lui étoit conſacrée. Les Grecs lui en donnèrent le nom, en l'appelant ville de Jupiter, Διόσπολις, & en nommant Jupiter le dieu des Thébains. *Ammon* avoit à Thèbes un temple magnifique, dont Hérodote, Diodore de Sicile & Pline ont fait des deſcriptions étonnantes. Quoique le farouche Cambiſe l'eût dépouillé & ravagé, on en voit encore aujourd'hui des veſtiges au milieu des ruines de Thèbes.

Il y avoit dans ce temple une ſtatue de *Jupiter-Ammon*. On la montroit tous les ans un certain jour, après l'avoir couverte de la peau d'un bélier que l'on immoloit ſur-le-champ. Après cela, on approchoit de cette ſtatue celle d'Hercule, pour rappeler une ancienne fable. Hercule ayant voulu voir *Jupiter-Ammon*, ce dieu tua un bélier, & ne ſe montra à lui qu'après s'être couvert de la peau de cet animal. Telle étoit la fable allégorique ſous laquelle les prêtres égyptiens cachoient la liaiſon aſtronomique d'*Ammon* & du bélier.

On conſervoit dans le même temple un bélier ou mouton, que l'on élevoit avec grand ſoin, & que l'on honoroit d'un culte religieux, comme l'emblème de la divinité. Par reſpect pour cet animal, les habitans du Nôme Thébain ne tuoient point de brebis ni de moutons.

Les Ethiopiens deſcendoient une fois chaque année le Nil juſqu'à Thèbes, pour y adorer *Jupiter-Ammon*. Ils avoient un petit temple portatif (ou niche) de cette divinité, le promenoient autour de leurs habitations & de celles des Lybiens, en célébrant ces heureux jours par des feſtins & des danſes continuelles. Cet uſage religieux eſt expliqué par une ſtatue de femme égyptienne, qui eſt conſervée au palais Barberini à Rome. Elle porte devant elle une caſſette ou niche, dans laquelle eſt un petit Anubis. Kircher a fait graver un égyptien avec une ſemblable niche. Cette aſſociation religieuſe des Egyptiens, des Ethiopiens & des Lybiens, duroit encore ſous le règne de Théodoſe le jeune, comme nous l'apprend le rhéteur Priſcus, (*in elogiis Legationum*).

Les Grecs, de qui nous tenons toutes nos connoiſſances & nos traditions ſur les Egyptiens, n'ont parlé du *Jupiter-Ammon* de Thèbes, que d'une manière détournée ; mais ils ſe ſont fort étendu ſur celui de la Lybie. Les Romains, à leur exemple, ne s'occupoient que du *Jupiter-Ammon* lybien, & Quinte-Curce a fait dans la vie d'Alexandre, une belle deſcription de ſon temple. Le plus reſpecté de tous les oracles fut le ſien. Son antiquité ſeule ſuffiſoit pour lui mériter la vénération de la multitude. Il ceſſa cependant long-tems avant ceux de Delphes & de Claros. Quoiqu'il fallût traverſer les ſables brûlans de la Lybie pour y arriver, les peuples les plus éloignés ſe ſoumettoient avec joie aux incommodités de ce voyage, & revenoient ſatisfaits en rapportant un oracle.

La ſtatue de *Jupiter-Ammon* Lybien étoit couverte de pierres précieuſes. Quatre-vingt prêtres la promenoient dans les villages voiſins, ſans tenir de route certaine. Ils ne s'arrêtoient qu'après avoir appris de la ſtatue elle-même, par de certains mouvemens de tête, qu'ils ne devoient pas aller plus loin. C'étoit par des ſignes, & non par des paroles, que les prêtres connoiſſoient les déciſions du dieu que l'on conſultoit. L'empreſſement des nations avoit fait du lieu le plus aride, le centre de l'opulence. Les habitans de la ville qui entouroit le temple, preſque tous conſacrés au miniſtère de l'autel, étaloient la magnificence des rois.

Ce n'étoit pas le peuple ſeul qui enrichiſſoit le temple & ſes miniſtres, les monarques les plus puiſſans y envoyoient leurs offrandes, pour en obtenir des réponſes favorables à leur politique. Les prêtres ſavoient également profiter de la crédulité du vulgaire & de l'ambition des princes ; mais ils n'étoient pas toujours acceſſibles à la corruption. Lorſque Lyſandre de Lacédémone voulut devenir le tyran de ſa patrie, il crut pouvoir les ſéduire par l'éclat de l'or, pour en obtenir une réponſe qui ſervit ſon ambition. Ses dons furent rejetés avec mépris, & les prêtres indignés ſe rendirent à Sparte, où ils formèrent une accuſation contre le téméraire qui avoit voulu les ſuborner. Alexandre réuſſit mieux que le ſpartiate. A peine ſe préſenta-t-il dans le temple, qu'il fut

Digitized by Google

salué par le premier pontife, comme fils de Jupiter.

Les égyptiens regardoient *Ammon* comme l'auteur de la fécondité & de la génération; ils prétendoient que ce dieu donnoit la vie à toutes choſes, & qu'il diſpoſoit en maître des influences de l'air. Ils portoient, en conſéquence, ſon nom gravé ſur une lame de métal qu'ils attachoient ſur le cœur, comme un puiſſant préſervatif. Ils avoient tant de confiance au pouvoir de ce dieu, qu'ils croyoient obtenir l'abondance de tous les biens par ſon invocation. Cette ſuperſtition s'introduiſit auſſi chez les Romains, qui regardoient *Jupiter-Ammon* comme le conſervateur de la nature.

On le repréſentoit ordinairement ſous la figure d'un bélier; c'eſt ainſi que le peint Lucain (*Pharſ. IX*, 512). Sur les pierres gravées & ſur les médailles de la Cyrénaïque en particulier, il paroît ſous la forme humaine, ayant des cornes de bélier qui naiſſent au-deſſus des oreilles & qui ſe recourbent tout autour.

AMMON, fils de Cyniras ou Cynir, épouſa Mor ou Mirrha, & eut pour fils Adonis. *Voyez* ADONIS, CYNIRAS, MIRRHA.

AMMONÉENNES. (*Lettres*) Philon de Biblos nous dit dans ſon Fragment conſervé par Euſèbe, que l'auteur de l'Hiſtoire du prétendu Sanchoniaton l'avoit compoſée à l'aide de certains mémoires qu'il trouva dans les temples, & qui étoient écrits en lettres *ammonéennes*. Ces lettres étoient, ſuivant l'explication de Bochart, celles dont les prêtres égyptiens ſe ſervoient pour les choſes ſacrées.

AMMONIA, ſurnom de Junon, à laquelle les Eléens ſacrifioient, peut-être par alluſion à Jupiter-Ammon. Elle avoit un autel ſous ce nom auprès du temple de Jupiter.

AMMONIA, dans la Marmarique. AMMON.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur de Fauſtine, mère.

AMMONIA. Héſychius dit que c'étoient des fêtes célébrées à Athènes; mais il ne nous apprend pas en l'honneur de quelle divinité.

AMMONIAC. Le ſel *ammoniac* des anciens venoit de l'Egypte, où on le fabriquoit, ſans doute, comme on l'y fabrique encore; car on ſait combien les Orientaux & les Egyptiens ſont attachés à leurs arts & conſtans à les pratiquer. Ils avoient auſſi du ſel *ammoniac* naturel, qui étoit apporté des environs du temple de Jupiter-Ammon, en Lybie, & qui donna ſon nom particulier à toutes les eſpèces de ce ſel. On croyoit alors, & même encore dans le ſiècle dernier, qu'il étoit formé de l'urine des chameaux qui traverſoient les déſerts de la Lybie, & qu'il ſe ſublimoit par la chaleur des ſables brûlans de ces contrées.

D'autres aſſuroient que pour faire le ſel *ammoniac*, on ramaſſoit l'urine des chameaux ou des bêtes de charge; qu'on la faiſoit évaporer, & qu'après pluſieurs lotions, on mouloit en pains le réſidu, qui étoit le ſel lui-même. Nous ſavons aujourd'hui que les Egyptiens modernes l'extrayent de la ſuie au moyen du feu, dans pluſieurs endroits du Delta. La diſette de combuſtibles les oblige d'employer pour cette opération la fiente ſéchée des chameaux & des bœufs. C'eſt-là, ſans doute, ce qui a fait imaginer la fable de l'urine des chameaux, que le goût des Egyptiens pour le ſecret a répandue, afin de tromper les voyageurs & les chymiſtes anciens.

AMMONIAQUE. (*Gomme*) C'eſt un ſuc concret, qui eſt gommo-réſineux. Dioſcoride dit qu'il découloit d'un arbriſſeau du genre de la férule, naturel à la Lybie & aux déſerts voiſins du temple de Jupiter-Ammon. On a reconnu par les graines mêlées à cette gomme-réſine, qu'elle vient d'une plante ombellifère; mais on en ignore le nom & les caractères.

AMNIOMANTIE, de *μαντεία*, divination, & de *ἀμνίος*, coëffe ou membrane. On donne ce dernier nom à la troiſième & la plus mince des trois membranes qui enveloppent le *fœtus* dans le ſein de la mère. Elle ſort quelquefois avec lui, & enveloppe ſa tête. On croyoit que c'étoit un ſigne de bonheur; & cette opinion ſubſiſte encore parmi le peuple, qui appelle coëffés les enfans ſortis du ventre de la mère avec cette membrane.

Le fils de Macrin eut en naiſſant la tête entourée de l'amnios, en guiſe de diadême; ce qui lui fit donner le ſurnom de Diadumenianus. A Rome, les avocats achetoient fort cher ces membranes, qu'ils portoient ſur eux pour leur procurer toutes ſortes de bonheur, & en particulier le gain des procès de leurs cliens.

AMNISIADES *ou* AMNISIDES, nymphe de la ville d'Amnyſus, dans l'iſle de Crète.

AMNISTIE. Après que les trente tyrans eurent été chaſſés d'Athènes, on publia une loi qui ordonnoit d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé de part & d'autre. Cette loi, dont Thraſybule fut l'auteur, ſe nomma *ἀμνηστία*, de l'*α* privatif & de *μνήμη*, mémoire. Le mot françois *amniſtie*, en eſt la traduction exacte. L'orateur Andocide nous a conſervé dans ſa *Harangue ſur les Myſtères*, la formule de l'*amniſtie* & des ſermens par leſquels elle étoit cimentée.

AMOMUM. Les botaniſtes ont beaucoup varié ſur l'eſpèce de plante que les anciens appeloient de ce nom. Il paroît cependant que c'étoit le TUGUS. *Voyez* ce mot. Les Grecs & les Romains faiſoient un grand uſage de l'*amomum* & de ſon eſſence pour les parfums. Tantôt ils en frottoient les cadavres & s'en ſervoient pour les embaumemens; d'où Scaliger a tiré l'étymologie du mot *mumie*. Stace, (*Sylv. II. 4. 33.*):

At non inglorius umbris
Mittitur: Aſſyrio cineres adolentur amomo.

Digitized by Google

C'eſt à cet uſage que fait alluſion Juvénal, (*IV.* 108.):

Et matutino fudans Criſpinus amomo,
Quantum vix redolent duo funera.

Car les Romains s'en frottoient les cheveux. Martial, (8. 77.):

Si ſapis, Aſſyrio ſemper tibi crinis amomo
Splendeat.

Ovide, (*Heroid.* XXI. 166.):

Spiſſaque de nitidis tergit amoma comis.

Stace, (*Sylv.* 1. 2.):

Nec pingui crinem deducere amomo
Ceſſavit mea, nate, manus.

L'épithète d'*Aſſyrium* qui accompagne ordinairement l'*amomum* dans les écrits des anciens, déſigne le pays qui en fourniſſoit à tout l'Occident.

AMORGINA veſtimenta. Les commentateurs ſont partagés ſur le ſens du mot *amorginum*; les uns croyent qu'il déſigne un habillement extrêmement léger, comme ceux qui étoient faits de *biſſus*; d'autres entendent par cette épithète, des habits de pourpre. Peut-être ne déſigne-t-elle que l'endroit où on les fabriquoit.

AMORGUS, iſle. AM.
Les médailles autonomes de cette iſle ſont:
RRRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

AMORIUM, en Phrygie. AMOPIANΩN.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Trajan, de Caracalla, de Géta, de Veſpaſien.

AMOUR ou CUPIDON. Il eſt difficile de démêler la véritable origine de l'*Amour*, dans la multitude d'opinions différentes que l'on trouve ſur ce ſujet dans les anciens. Ariſtophane, dans ſa Comédie des oiſeaux, dit que la Terre pondit un œuf qu'elle avoit conçu de Zéphire, & que l'*Amour* naquit de cet œuf. Il ſe mêla dans le chaos, & donna naiſſance aux cieux, à la terre & aux dieux immortels. Orphée le fait naître avant toutes les créatures; Sappho le dit fils du Ciel & de la Terre; Cicéron, de Vénus & de Mercure; Simonides le donne comme le fruit de l'adultère de Vénus avec Mars: cette dernière opinion a été la plus généralement reçue.

Platon a cependant voulu imaginer encore une origine de ce dieu. Il a dit que le jour où les dieux célébroient la naiſſance de Vénus, Porus, dieu de l'Abondance, rendit Pénie, déeſſe de la Pauvreté, mère de l'*Amour*. *Voyez* PENIE, PORUS. Ceux qui le croyent fils de Mars & de Vénus, diſent qu'à l'inſtant de ſa naiſſance, Jupiter, connoiſſant à ſa phyſionomie tous les troubles qu'il cauſeroit, voulut obliger ſa mère de s'en défaire. Pour le dérober à la prévoyance de Jupiter, elle le cacha dans les bois, où il ſuça le lait des bêtes féroces, & contracta cette cruauté que les amans malheureux lui ont tant de fois reprochée.

Auſſi-tôt qu'il put manier l'arc, il s'en fit un de bois de frêne, avec des flèches de cyprès, & appuit, aux dépens des bêtes, à tirer ſur les hommes: il changea depuis ſon carquois & ſes flèches en d'autres, qui étoient d'or. C'eſt toujours au cœur que portent ſes coups; ſes bleſſures ſont inaitre, ſans qu'on puiſſe s'en défendre, la paſſion de l'*amour*, & il rend celui qu'il juge à propos, le ſujet & l'objet de cette frénéſie. Ovide dit que ſes flèches ſont de deux ſortes; les unes dorées, fort pointues, allument l'*amour*; les autres, qui le chaſſent, ſont émouſſées, & ne ſont armées que de plomb. S'il veut tourmenter quelqu'un, il lui enflamme le cœur, avec la flèche dorée, pour une perſonne qu'il frappe de la flèche de plomb. Les dieux ſont ſujets à ſes coups, ainſi que les mortels: de-là vient que l'on regarde ſa puiſſance comme ſupérieure à celle de toutes les autres divinités.

Il eſt le plus beau des immortels, & eſt toujours demeuré enfant. On le peint avec des ailes de couleur d'azur, d'or & de pourpre; mais ordinairement aveugle, ou ayant un bandeau ſur les yeux. Il ne quitte preſque jamais ſon arc, ſes flèches & ſon carquois. Il y a eu des temples & des autels qui étoient communs à Vénus & à l'*Amour*; mais celui-ci en a eu qui étoient conſacrés à lui ſeul, comme à Théſpis.

Cupidon eut un frère appelé ANTEROS. *Voyez* ce mot.

On ne ſait pourquoi la plupart des peintres & des ſculpteurs repréſentèrent l'*Amour* comme un enfant. Ce n'en étoit pas un que l'amant de Pſyché. Sur les pierres gravées les plus anciennes, il paroît comme un jeune garçon ou un adoleſcent. C'eſt ainſi qu'on le voit ſur une belle cornaline du commandeur Vettori à Rome, qui porte le nom du graveur *Phrygillus*. La forme des lettres annonce que c'eſt peut-être la plus ancienne des pierres ſur leſquelles on voie le nom de l'artiſte. Winkelmann l'a citée dans l'Hiſtoire de l'Art, & dans les pierres de Stoſch. L'*Amour* y eſt repréſenté dans l'adoleſcence, avec de grandes ailes d'aigle, telles qu'en donnoit à preſque tous les dieux la plus haute antiquité.

Bouchardon a quitté la voie battue, & a fait un adoleſcent de ſon bel *amour*.

Les artiſtes qui ſuivirent Phrygillus, Solon & Tryphon, donnèrent à l'*Amour* une forme plus enfantine & des ailes plus courtes: c'eſt dans cette forme & dans la manière des enfans de François Flamant, que l'on voit ce dieu repréſenté ſur une infinité de pierres gravées. Le Cupidon

Digitized by Google

endormi de la Villa-Albani, & celui qui eſt aux pieds du Mars aſſis de la Villa-Ludoviſi, détruisent entièrement le vieux préjugé de nos artiſtes, que les anciens ſont inférieurs aux modernes dans la manière de traiter les enfans.

Les pierres gravées, les bas reliefs & les peintures antiques nous offrent un nombre infini de compoſitions dans leſquelles entrent des *amours* ou des enfans ailés. On ne peut aſſez en recommander l'étude aux artiſtes modernes; mais on doit obſerver à leur ſujet, que les anciens nous ont appris à repréſenter les travaux des arts & des ſciences exécutés par des enfans. Herculanum offre dans ce genre les modèles les plus beaux & les plus nombreux.

La ſeule collection du baron de Stoſch, renferme environ trois cens gravures d'*Amours* dans différens groupppes & différentes attitudes. On y voit un Cupidon buveur, qui porte un thyrſe, & tient une corne-à-boire qu'il eſt près de vuider. Tantôt l'*Amour* renverſe un flambeau allumé, & devient le ſymbole de la mort; tantôt il accorde une lyre, comme ſur les médailles d'Orra. Le célèbre Pauſias peignit Cupidon jetant ſon arc & prenant une lyre. On pourroit l'appeler l'*Amour céleſte*, pour le diſtinguer des autres; car on trouve dans Patin (*Comment. in Monum. Marcellini*) un *amour* jouant de la flûte ſur un bas-relief antique, avec l'inſcription: ΕΡΩΤΙ ΟΥΡΑΝ, à l'*Amour* céleſte. L'artiſte, en lui donnant un inſtrument de muſique, faiſoit peut-être alluſion à l'harmonie des aſtres, tant célébrée par Pythagore.

On trouve encore dans la même collection, l'*Amour* vainqueur d'Hercule, portant la maſſue, la peau de lion, & tenant de la main gauche des clefs attachées avec un clavier, comme les porte une figure des *lampes antiques* de Bartoli, qui eſt auſſi chargée d'un outre. Il fait ici les fonctions de κληδοῦχος, porte-clef, dignité particulière des prêtreſſes de Cérès Eleuſine. L'auteur des poèmes d'Orphée *(hym. in Amor.)* donne à l'*Amour* les clefs de l'air, du ciel, de la mer & de la terre. Cette expreſſion avoit été entendue dans le ſens métaphorique; mais la ſardoine de Stoſch nous apprend qu'elle étoit priſe anciennement dans le ſens naturel.

Cupidon paroît auſſi ſur un onyx de Stoſch, porté par une amphore ou vaſe pointu, & à deux anſes. Une voile, qu'il guide avec des cordes, le fait avancer. Gori a pris ce vaſe pour une urne cinéraire, & a expliqué ingénieuſement cette allégorie, en y reconnoiſſant le paſſage des ames aux champs-élyſées. Mais les urnes cinéraires n'étoient pas ordinairement pointues par le bas. Les vaſes de cette forme, & qui reſſembloient aux amphores, étoient deſtinés aux libations.

Il faut donc chercher avec Winkelmann une autre explication de cette allégorie, qui eſt répétée fréquemment ſur les pierres gravées. L'expreſſion grecque πρεσπλοεῖν, naviguer ſur la mer de l'*Amour*, peut en donner la clef. Ovide vient à l'appui:

Si quis amat, quod amare juvat, feliciter ardens
Gaudeat, & vento naviget ille ſuo.

La fable rapporte d'ailleurs qu'un jeune lybien ſe jetant dans la mer pour ramener ſon amante ou périr avec elle, trouva un vaſe portant l'inſcription: ΔΙΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ, à l'aide duquel il ſe ſauva. Peut-être que l'*Amour* voguant ſur un vaſe, eſt une allégorie relative à cette fable. On racontoit auſſi qu'Hercule avoit paſſé la mer de la même manière; fiction née ſans doute de ces bateaux de terre cuite dont ſe ſervoient les Egyptiens.

Il faut de même regarder comme une allégorie, la figure de l'*Amour* armé de la foudre, que portoit Alcibiade ſur ſon bouclier.

AMPEIPA, eſſai ou prélude. On donnoit ce nom aux combats des enfans & des adoleſcens, qui étoient les préludes des jeux du cirque à Rome.

AMPELOS, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Egypte. *V.* BEME DIPLOUN.

A'MΠΕΧΟ'ΝΑΙ & A'ΜΠΕΧΟ'ΝΙΟΝ, étoient les noms du petit manteau ou mantelet que les femmes mettoient ſur leur robe ou ſtole. Il couvroit les épaules & entouroit le buſte: de-là vinrent ces deux noms, à cauſe de la prépoſition ἀμφὶ, autour. Voyez-en la deſcription au mot AMICULUM.

AMPELITE. Cette terre, qui eſt le détritus d'un ſchiſte noir très-argilleux & légèrement bitumineux, a été priſe par Pline & les anciens pour un véritable bitume. Ils s'en ſervoient pour teindre en noir les cheveux & les ſourcils. Perſuadés auſſi que l'*ampélite* faiſoit mourir les vers ennemis de la vigne, les anciens en frottoient les ſeps; & par une conſéquence de cette vertu ſuppoſée, ils en appliquoient ſur le ventre des enfans que les vers tourmentoient.

AMPHAXIS, en Macédoine. AMΦΑΞΙΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

A'MΦΙΒΙΗΣ. Les Grecs appeloient de ce nom des eſpèces de canots longs & étroits, dont les rameurs faiſoient agir deux rames à la fois, comme aux bateleurs de Paris.

AMPHIA, dans la Meſſinie. AMΦΙΤΩΤΗΝ.

M. Pellerin a publié une médaille autonome de bronze de cette ville.

AMPHIARAUS, fut un des plus grands prophètes du paganiſme. Quelques traits de ſon hiſtoire exigent que l'on remonte juſqu'à la ſource de ſa généalogie.

Deucalion étoit biſayeul paternel de Salmonée; Salmonée étoit père de Tyro, qui avoit épouſé Créthéüs. De ce mariage étoit né Amythaon, de qui deſcendoit Mélampus; celui-ci donna le jour à Antiphates, qui fut père d'Oiclès. *Amphiaraüs*

Digitized by Google

naquit de ce dernier. Quelques écrivains lui donnent une autre généalogie, & rangent ainſi les filiations : *Amphiaraüs*, fils d'Oiclès, fils de Mélampus, fils d'Amythaon, fils de Crétheüs, fils d'Eole, fils d'Hélen, fils de Jupiter : ſi Crétheüs étoit fils d'Eole, il étoit donc frère de Salmonée & de Siſyphe. Avant que Crétheüs eût épouſé Tyro, fille de Salmonée, & ſa nièce, elle avoit eu, de Neptune, deux jumeaux, Pélius & Nélée. Crétheüs la rendit mère de trois enfans, Eſon, Amythaon & Phérès. L'aîné fut père de Jaſon.

Suivant cette dernière généalogie, *Amphiaraüs* étoit parent de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Grèce. Il avoit pour mère Hypermneſtre, une des filles de Theſtius; & il y a des auteurs qui lui ont donné Apollon pour père : c'eſt de-là, diſent-ils, que lui eſt venu l'eſprit prophétique; mais le plus grand nombre lui donne la généalogie que l'on a écrite plus haut.

Mélampus, ayeul d'*Amphiaraüs*, avoit reçu en don une partie du royaume d'Argos, pour avoir rendu un ſervice important aux femmes de ce pays. *Voyez* MELAMPUS. *Amphiaraüs*, qui avoit hérité de cette portion du royaume, voulut l'avoir tout entier : il fit mourir Talaüs, père d'Adraſte, qui en poſſédoit le reſte, & força Adraſte à quitter Argos. Cette guerre ceſſa au mariage d'*Amphiaraüs* avec Eriphyle, ſœur d'Adraſte, & ce dernier fut rétabli.

Quand il fallut accompagner Adraſte à la guerre de Thèbes, *Amphiaraüs*, qui, par ſon eſprit prophétique, étoit aſſuré d'y périr comme les autres chefs, ſe cacha. On corrompit Eriphyle, ſa femme, en lui donnant le fameux collier d'or, connu ſous ſon nom, & elle découvrit la retraite de ſon mari. Il fut contraint alors d'accompagner les autres princes à l'expédition de Thèbes; mais avant de partir, il chargea ſes enfans, & entr'autres Alcméon, ſon fils, de venger ſa mort, en faiſant mourir Eriphyle, qui l'avoit occaſionnée.

Amphiaraüs périt d'une manière très-étonnante; étant pourſuivi par Périclymène, qui étoit près de le tuer, Jupiter voulant prévenir la honte de cette défaite, ouvrit la terre d'un coup de foudre, & *Amphiaraüs* fut englouti avec ſon charriot. Il deſcendit tout vivant aux enfers, ſans ſortir de ce charriot, & ſans quitter les rênes de ſes chevaux. Il remonta enſuite aux régions ſupérieures, & y arriva non loin d'une fontaine, auprès de laquelle on lui bâtit un temple.

On rendit auſſi à cette fontaine un culte particulier : on ne lui offroit point de ſacrifices; ſon eau n'étoit employée ni aux purifications, ni au lavement des mains; mais ceux qui étoient guéris de quelque maladie, pour s'être conformés aux avis de l'oracle voiſin, jetoient ſeulement dans la fontaine une pièce d'or ou d'argent.

Amphiaraüs fut mis au nombre des dieux; & les habitans d'Orope lui bâtirent un temple dans l'endroit où la terre l'avoit englouti. Il étoit entouré de colonnes, ſur leſquelles aucun oiſeau ne ſe repoſoit jamais, de même que les bêtes ne touchoient point à l'herbe qui croiſſoit auprès. L'oracle de ce temple étoit auſſi révéré que ceux de Delphes, de Dodone & de Jupiter-Ammon. Ceux qui alloient le conſulter, après avoir immolé un mouton, en étendoient la peau à terre, & s'endormoient deſſus, en attendant que le dieu les inſtruiſit en ſonge de ce qu'ils vouloient ſavoir.

Ce devin laiſſa, entr'autres enfans, Alcméon & Amphilocus. *V.* ADRASTE, ALCMEON, AMPHILOCUS, ERIPHYLE, MELAMPUS.

Seul des ſept chefs de la guerre de Thèbes, *Amphiaraüs* portoit un bouclier ſans ſymbole. Eſchyle & Euripide nous donnent à entendre d'accord, que le devin célèbre, content d'avoir du courage & de la bravoure, n'en faiſoit point parade par de vains ornemens.

AMPHIARÉES, fêtes en l'honneur du devin Amphiaraüs, que l'on célébroit chez les Oropiens. *V.* AMPHIARAUS.

AMPHICLÉE, ville de la Phocide, célèbre par un temple & un oracle de Bacchus. Ce temple n'offroit ni ſtatue, ni peinture, & l'oracle ne rendoit point ſes réponſes comme ceux d'Apollon & de Jupiter. Bacchus y faiſoit l'office de médecin, & guériſſoit en ſonge ou par le miniſtère de ſes prêtres, les maladies ſur leſquelles on conſultoit ſon oracle. Les Amphiciéens aſſuroient que le dieu y faiſoit auſſi prédire l'avenir par ſes miniſtres.

AMPHICTYON. Les *amphictyons* étoient les députés des villes & des peuples de la Grèce, qui repréſentoient la nation, avec un plein pouvoir de concerter, de réſoudre & d'ordonner ce qui leur paroiſſoit concourir aux avantages de la cauſe commune. Leur conſeil étoit à-peu-près la même choſe que la diète de l'empire en Allemagne.

Il y eut pluſieurs ſortes d'*amphictyons*. Les premiers furent inſtitués par *Amphictyon*, fils de Deucalion, troiſième roi d'Athènes, à deſſein de lier plus étroitement les Grecs, & d'en former un corps, dont l'union inſpirât du reſpect & de la terreur aux barbares. Ils s'aſſembloient au printems & à l'automne de chaque année aux Thermopyles, près d'un temple de Cérès, dans une grande plaine arroſée par le fleuve Aſopus. Le nom d'*amphictyon* leur vint du roi d'Athènes, qui les avoit inſtitués.

Strabon aſſure qu'Acriſius, roi d'Argos, créa les *amphictyons*. Mais il ne fit ſans doute que les rétablir après quelqu'interruption; & depuis lui ils s'aſſembloient à Delphes, dont ils avoient l'intendance, ainſi que des jeux pythiques, célébrés dans la même ville, où ils faiſoient les fonctions d'agonothètes. Cette ville de Béotie étoit la plus commode de toute la Grèce pour aſſembler les *amphictyons*, parce qu'elle étoit ſituée au milieu de tous les peuples qui l'habitoient.

Digitized by Google

Ces députés s'assembloient quelquefois extraordinairement, lorſque la néceſsité l'exigeoit. Ils commençoient toutes leurs assemblées par le ſacrifice d'un bœuf que l'on immoloit à Apollon-Delphien, & que l'on coupoit en petits morceaux, pour repréſenter l'union des différens états de la Grèce. Les *amphidyons* prenoient connoiſſance de toutes les affaires qui pouvoient intéreſſer les Grecs, & en particulier des différends qui s'élévoient entre les peuples ou les villes. On avoit la plus grande déférence pour leurs jugemens; & les villes qui refuſoient d'y accéder, étoient regardées comme ennemies par tous les Grecs.

Pauſanias, Harpocration & Suidas ne ſont pas d'accord ſur les noms des peuples qui avoient droit de nommer des *amphidyons* pour les repréſenter. Le premier en nomme dix; les Athéniens, les Dolopes, les Theſſaliens, les Enianes, les Magnéſiens, les Méliens, les Phthiotes, les Doriens, les Phocéens & les Locriens-Epicnémidiens, ainſi appelés du mont Cnémis, auprès duquel ils habitoient. Suidas & Harpocration en comptent douze; les Ioniens, les Doriens, les Perrhèbes, les Béotiens, les Magnéſiens, les Achéens, les Phthiotes, les Méliens, les Dolopes, les Enianes, les Delphiens & les Phocéens. L'orateur Eſchine (*Orat. περὶ παραπρεσ.*) les réduit à onze, & ne met que les Theſſaliens, les Locriens & les habitans du mont Oéta, à la place des Achéens, des Enianes, des Delphiens & des Dolopes.

Sous le règne de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre, les Phocéens ayant pillé le temple de Delphes, furent déclarés par les *amphictyons* ennemis des dieux & des hommes. Les Grecs leur firent la guerre pendant dix ans, & leur ôtèrent enſuite le droit de nommer des *amphictyons*, ainſi qu'à leurs alliés, les Lacédémoniens, qui avoient place dans ce conſeil entre les Doriens, dont ils faiſoient partie. On ſubſtitua aux Phocéens les habitans de la Macédoine qui s'étoient joints aux Grecs pour combattre les ſacrilèges. Soixante-huit ans après cette expulſion ignominieuſe, les Gaulois, conduits par Brennus, ravagèrent la Grèce, & pillèrent le temple de Thèbes. Les Phocéens combattirent avec tant de valeur & de courage contre ces brigands, qu'on leur pardonna le crime dont ils s'étoient rendus coupables, & qu'on leur rendit le droit de nommer des *amphidyons*.

Auguſte augmenta le nombre de ces députés célèbres. Ayant bati Nicopolis, près d'Actium, en l'honneur de ſa victoire ſur Antoine, il lui donna le droit de nommer des *amphictyons* conjointement avec les Theſſaliens.

Les Romains étant devenus les maîtres de la Grèce, laiſſèrent ſubſiſter le tribunal des *amphictions*; mais ce ne fut plus qu'un vain titre & une autorité illuſoire. De ſorte que Strabon écrivoit ſous Tibère que ce tribunal étoit détruit, ainſi que celui des Achéens. Il reprit ſans doute une eſpèce de vigueur quelques années après; car Pauſanias, qui vivoit ſous Antonin-le-Pieux, aſſure qu'il exiſtoit encore. Il dit qu'il étoit compoſé de trente *amphictyons* choiſis par les Nicopolitains, les Macédoniens, les Theſſaliens, les Béotiens, que l'on appeloit autrefois Æoliens, les Phocéens, les Delphiens, les Locriens-Ozoles, les Doriens, les Athéniens, les habitans de l'Eubée, & ceux des côtes voiſines de cette iſle.

On appeloit ce tribunal *Amphictyonie*, & les villes qui avoient droit d'y ſiéger *Amphictyoniées*. Le premier nom fut donné auſſi, ſelon Strabon, à une aſſemblée pareille que formoient à Trézènes, dans le temple de Neptune, ſept républiques; c'eſt-à-dire, celles d'Hermione, d'Epidaure, d'Egine, d'Athènes, des Praſiens, des Naupliens & d'Orchomène, en Béotie.

AMPHICUPELLUM, vaſe à deux fonds. Les anciens parlent ſouvent de vaſes à deux fonds, tels qu'étoient les ſceaux corinthiens, *ſituli corinthiaci*. On ſe tromperoit fort, ſi l'on croyoit que ces vaſes avoient un double fond placé au-deſſus du premier, & dans le même ſens, comme deux calottes miſes l'une dans l'autre.

Il faut entendre par les deux fonds, & cette portion du vaſe qui partant du pied, s'élève en rondeur juſqu'à-peu-près le milieu de la pièce, où elle reçoit le fond ſupérieur; & ce fond ſupérieur, qui, formant le reſte du vaſe, étoit ordinairement une pièce ſoudée à part. Un coup d'œil donné ſur les travaux des orfèvres ou des potiers-d'étain, fera entendre ſur-le-champ cette explication.

AMPHIDAMAS, fils du cruel Buſiris, roi d'Egypte, fut immolé par Hercule, ſur l'autel où ſon père ſacrifioit les étrangers qu'il pouvoit ſaiſir. Il y eut un autre *Amphidamas*, fils d'Aléus, qui fut un des argonautes.

AMPHIDROMIES, fêtes que l'on célébroit à Athènes le cinquième jour après la naiſſance des enfans. Les ſages-femmes ſe lavoient les mains, & prenoient dans leurs bras le nouveau né, qu'elles promenoient autour du foyer; elles le mettoient, par cette cérémonie, ſous la protection des dieux Pénates, à qui le foyer ſervoit d'autel domeſtique. Ces fêtes prenoient leur nom de ce tranſport de l'enfant, *ἀπὸ τῦ ἀμφιδρομεῖν*, de *courir alentour*.

Ce jour étoit employé en réjouiſſances. Les parens s'envoyoient réciproquement des préſens. On mettoit ſur la porte de la maiſon une couronne d'olivier, ſi l'enfant étoit mâle, & un peloton de laine, ſi c'étoit une fille. La fête étoit terminée par un repas, compoſé de pluſieurs ſortes de mets, & ſur-tout de choux, que les ſages-femmes croyoient propres à augmenter le lait de l'accouchée. Athénée (*Deipn. lib. 1, c. 11.*) cite des vers d'Philippus, dans leſquels on trouve la deſcription du feſtin des *amphidromies*.

AMPHILOCHII, dans l'Acarnanie. AMPH.

Les

Digitized by Google

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Son type ordinaire eſt Pégaſe.

AMPHILOCUS, fils d'Alcméon & de la prophéteſſe Manto. Il fut élevé, ainſi que ſa ſœur Thiſphone, par Créon, roi de Corinthe. *Voyez* ALCMÉON, THISPHONE.

AMPHILOCUS étoit fils d'Amphiaraüs & d'Eriphyle, & fut un devin auſſi célèbre que ſon père. Il accompagna Alcméon, ſon frère à la ſeconde guerre de Thèbes ; & l'on diſoit qu'il lui avoit aidé à faire mourir Eriphyle, leur mère. Après la guerre de Thèbes, *Amphilocus* ſe joignit à Mopſus pour bâtir la ville de Mallus, en Cilicie. Il en ſortit enſuite pour aller à Argos ; mais étant revenu joindre Mopſus, celui-ci ne voulut plus de compagnon.

Ces deux héros ſe battirent l'un contre l'autre, & s'entretuèrent. Leurs tombeaux, que l'on montroit à Margaſa, près de la rivière de Pyrame, étoient ſitués de façon que de l'un on ne pouvoit pas avoir la vue de l'autre. Mais quelques-uns aſſurèrent qu'*Amphilocus* étoit mort de la main d'Apollon. Il devint célèbre par ſon oracle de Mallus.

On ne doit pas confondre ce devin avec *Amphilocus* d'Argos, dont une pie devint amoureuſe.

AMPHIMACUS, fils de Créatus. *V.* MOLIONIDES.

AMPHIMALLUM, manteau velu des deux côtés pour garantir du froid. Il étoit de laine, comme l'apprend ſon nom, μάλλος, laine. On l'confondu mal-à-propos avec le manteau appelé *Gauſape*. Celui-ci étoit fait quelquefois de lin, mais toujours velu d'un ſeul côté. Pline aſſure d'ailleurs, que le *gauſape* étoit en uſage long-tems avant lui, du vivant de ſon père, & qu'il avoit vu commencer la mode de l'*amphimallum*. Silène eſt ſouvent enveloppé du manteau velu des deux côtés.

AMPHIMARUS, fils de Neptune, & père de Linus.

AMPHIMASCHALOS, tunique des Grecs, ayant des eſpèces de manches ; c'eſt-à-dire, ayant les côtés aſſez allongés pour couvrir une partie du bras, preſque juſqu'au coude. Il faut obſerver ſoigneuſement que les tuniques des hommes & des femmes en général, n'avoient point de manches comme nos habits modernes. Les Barbares, les figures de théâtre & les Phrygiens, en portent ſeuls. Ariſtophane dit (*Equit. 11.* 4. 47.) que l'*amphimaſchalos* étoit l'habillement des gens libres.

AMPHINOME, une des cinquante Néréides, ſelon Homère.

AMPHINOME, mère de Jaſon. *V.* PÉLIAS.

AMPHION, fils de Jupiter & d'Antiope, reine de Thèbes, tua Lycus, ſon oncle maternel, roi de Thèbes, & s'empara de ſon royaume. Il ferma la ville de Thèbes, en Béotie, par de fortes murailles, des tours d'eſpace en eſpace, & par ſept bonnes portes ; c'eſt tout ce qu'Homère nous apprend d'*Amphion*. Mais la fable a ajouté que depuis il avoit ſi bien appris de Mercure à jouer de la lyre, que par la douceur de ſes accords, il ſe faiſoit ſuivre des bêtes ſauvages, & des pierres mêmes ; de manière que pour bâtir les murs de Thèbes, les pierres vinrent elles-mêmes ſe placer au ſon de ſa lyre. Il épouſa enſuite Niobé, & ſe tua de déſeſpoir du déſaſtre de ſa famille. *Voyez* NIOBE, THÈBES.

On voit ce prince grec occupé à lier au taureau indompté la malheureuſe Dircé, qui avoit perſécuté Antiope, ſa mère. *V.* TAUREAU Farnèſe. Il paroit encore ſur deux bas-reliefs des Villas Albani & Borghèſe, dont le deſſin eſt ſemblable. Antiope y eſt repréſentée implorant l'aſſiſtance de ſes fils & excitant leur vengeance. Winkelmann a publié celui de la Villa-Borghèſe dans ſes *Monumenti inediti*, & il en donne dans l'Hiſtoire de l'Art (*liv. 5, c. 1*) une explication particulière relative à *Amphion*, dont le nom eſt gravé en caractères romains, ainſi que ceux de ſon frère & de ſa mère.

Zéthus porte ſur ce bas-relief de la Villa-Borghèſe, un chapeau pendant derrière la tête & attaché ſur les épaules, qui déſigne ſa vie champêtre. *Amphion* eſt caſqué, & tient une lyre à moitié cachée ſous ſa chlamyde. Ce caſque, donné à *Amphion*, avoit embarraſſé long-tems le ſavant antiquaire ; mais il trouva enfin l'explication de cet attribut ſingulier : la voici. Le ſujet de ce bas-relief eſt une ſcène de l'Antiope d'Euripide, où Zéthus, reprochant à ſon frère ce goût excluſif pour la muſique & la poéſie, lui dit : Jette ta lyre & prends les armes :

Ρῖψον τὴν λύραν πειρῶνα δὲ τοῦ ὅπλου.

Le ſcholiaſte de Platon le cite en explication du *Gorgias*. Callicles voulant perſuader à Socrate d'abandonner les ſpéculations philoſophiques, & de prendre part aux affaires publiques, lui reproche ſon goût pour les méditations ; comme Zéthus reproche à *Amphion* ſa paſſion pour la muſique, & ſon éloignement pour toute autre occupation. » Il paroit, lui dit-il, que je me » trouve à ton égard dans le même cas où Zéthus » ſe trouve à l'égard d'*Amphion* dans Euripide ; » car je peux te dire ce que le premier dit à ſon » frère : que les occupations frivoles te font né- » gliger les choſes les plus importantes. » Horace a fait auſſi allufion à cette même ſcène. (*Epiſt. lib.* 1. 18.) :

Nec, cùm venari volet ille, poemata panges.
Gratia ſic fratrum geminorum Amphionis atque
Zethi diſſiluit : donec ſuſpecta ſevero
Conticuit lyra, fraternis ceſſiſſe putatur
Moribus Amphion.

Le ſculpteur a voulu rendre l'idée d'Euripide, en donnant à *Amphion* un caſque & une lyre à moitié cachée, comme s'il eût été prêt à ſuivre les conſeils de ſon frère.

AMPHION, fils d'Hypéraſius, roi de Pollène, en Arcadie, fut un des argonautes.

AMPHIPHON, eſpèce de gâteau que l'on offroit à Diane, après l'avoir entouré de petits flambeaux.

AMPHIPOLES, archontes ou magiſtrats de Syracuſe. Ils furent établis par Timoléon, la 109e olympiade, après qu'il eut chaſſé Denys-le-Tyran. Les *amphipoles* ont gouverné Syracuſe pendant plus de trois cens ans. Diodore de Sicile aſſure qu'ils ſubſiſtoient encore de ſon tems.

AMPHIPOLIS, en Macédoine. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Son ſymbole ordinaire eſt une torche allumée.

M. Pellerin croit avec raiſon qu'il faut lui attribuer auſſi les médailles grecques, données ordinairement à *Amphipolis* de Syrie.

AMPHIPOLIS de Syrie. ΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Auguſte, de Tibère, de Caligula, de Claude, de Domitien, de Domitia, de Marc-Aurèle, de Fauſtine jeune, de Sévère, de Caracalla, de Géta, de Macrin, d'Alex.-Sévère, de Valérien, de Salonine, de Gallien, d'Hadrien, de Sabine, d'Antonin, de Commode, d'Elagabale.

Les médailles de cette ville conviennent beaucoup mieux à *Amphipolis* de Macédoine, ſelon l'obſervation de M. Pellerin.

AMPHIPPII, ἀμφιπποι, cavaliers qui couroient avec deux chevaux, ſur leſquels ils montoient alternativement. On les appeloit encore *Deſultores*. Homère en parle dans l'Iliade, (*Od.* ϕ683).

AMPHIPRORÆ, navires à deux proues. On les conſtruiſoit de cette manière, afin d'aborder par tous les côtés ſans perdre du tems à virer de bord, & afin de réſiſter mieux à l'effort du fluide dans un canal très-étroit.

AMPHIPROSTYLE, temple des anciens, qui avoit quatre colonnes à la face de devant, & quatre à celle de derrière. Ce mot vient du grec ἀμφὶ, de côté & d'autre, πρὸ, devant, & τύλος, colonne. Il ſignifie un double PROSTYLE. *Voyez* ce mot.

Cette eſpèce de temple, qui avoit deux faces pareilles, c'eſt-à-dire, un portail derrière, abſolument pareil à celui de l'entrée, étoit en uſage chez les anciens; parce que la multitude n'entroit pas dans les temples, & n'adoroit les divinités qu'autour & à la vue de leurs demeures. Les Chrétiens, qui admettent tout le peuple ſans diſtinction dans les endroits ſacrés, n'ont jamais fait un portail au chevet de leurs temples.

AMPHIPTÈRE, ſerpent ou dragon à deux ailes. Depuis que l'hiſtoire naturelle a fait de grands progrès, on ne connoît plus de ſerpent ailé; mais on trouve le lézard appelé *dragon volant*, qui a des appendices en forme d'ailes, avec leſquelles il s'élance d'un arbre à l'autre. C'eſt lui ſans doute qui a donné lieu à tant de relations fabuleuſes ſur les dragons & les prétendus ſerpens ailés.

AMPHIRO, une des Nymphes océanides.

AMPHISBENE, ſerpent à deux têtes. Quelque répugnance que l'on ait à croire ſon exiſtence, l'autorité de Redi, ſavant naturaliſte de Florence, doit faire ſuſpendre ſon jugement. Il avoit trouvé un ſerpent à deux têtes bien diſtinctes, bien prononcées, & il le garda pluſieurs jours vivant. Sa morſure ne produiſoit aucun effet dangereux.

Ceux qui révoquent en doute un fait atteſté par un témoin d'auſſi grand poids, diſent que certaines eſpèces de ſerpent marchent en avant & en arrière, que de-là vient le mot *amphisbène*, de βαίνω, je marche, & d'ἀμφὶ, de côté & d'autre. Ils ajoutent que cette double allure a trompé des obſervateurs ignorans, & a fait naître la fable des ſerpens à pluſieurs têtes.

Lorſqu'on ouvrit le tombeau de Chilpéric, à Tournay, on y trouva des abeilles & des ſerpens *amphisbènes* d'or.

AMPHITAPÆ. C'étoient des couvertures velues des deux côtés, que l'on étendoit ſur les lits pour repoſer plus mollement, & pour ſe défendre du froid en les relevant ſur ſon corps.

AMPHITÉMIS. *Voyez* ACACALLIS.

AMPHITHÉATRE. Ce mot eſt compoſé de ἀμφὶ & de θέατρον, théâtre de côté & d'autre.

L'*amphithéâtre* étoit formé de deux théâtres, ou demi-cercles réunis; & il ſignifie proprement un lieu d'où les ſpectateurs, rangés circulairement, voyent également bien. Auſſi les Latins le nommoient-ils *viſorium*. Il étoit deſtiné aux combats des gladiateurs & des bêtes.

C'étoit un bâtiment ſpacieux, rond, plus ordinairement ovale, dont l'eſpace du milieu étoit environné de ſiéges élevés les uns au-deſſus des autres, avec des portiques en dedans & en dehors. Caſſiodore dit que ce bâtiment étoit formé de deux théâtres conjoints. Le nom de *cavea*, qui on lui donnoit autrefois, & qui fut le premier nom des théâtres, n'exprimoit que le dedans ou ce creux formé par les gradins, en cône tronqué; dont la ſurface la plus petite, celle qui étoit au-deſſous du premier rang de gradins & du *podium*,

Digitized by Google

s'appeloit l'*arène*, parce qu'avant que de commencer les jeux de l'*amphithéâtre*, on y répandoit du sable. Nous disons encore aujourd'hui l'*arène de Nîmes*, *les arenes de Tintiniac*. Le fond ou l'enceinte la plus basse étoit ovale. Autour de cette enceinte, étoient des loges ou voûtes, qui renfermoient les bêtes destinées à combattre; ces loges s'appeloient *cavea*.

Au-dessus des loges appelées *cavea*, dont les portes étoient prises dans un mur qui entouroit l'arène, & sur ce mur, étoit pratiquée une avance en forme de quai, appelée *podium*. Rien ne ressemble tant au *podium* qu'une longue tribune, ou qu'un grand péristile circulaire. Ce *podium* étoit orné de colonnes & de balustrades : c'étoit la place des sénateurs, des magistrats, des empereurs, de l'*éditeur* du spectacle & des vestales, qui avoient aussi le privilege du *podium*. Quoiqu'il fût élevé de douze à quinze pieds, cette hauteur n'auroit pas suffi pour garantir de la fureur des éléphans, des lions, des léopards, des panthères, & des autres bêtes féroces; c'est pourquoi le devant en étoit garni de rets, de treillis, de gros troncs de bois tonds & mobiles. Ces bois tournoient verticalement sous l'effort des bêtes qui vouloient y monter. Quelques-unes cependant franchirent ces obstacles, & ce fut pour prévenir cet accident, qu'on pratiqua des fossés pleins d'eau ou *euripes* tout autour de l'arène, afin d'écarter les bêtes du *podium*.

Les gradins étoient au-dessus du *podium*; il y avoit deux sortes de gradins ou de sieges : les uns destinés pour s'asseoir; les autres, plus bas & plus étroits, pour faciliter l'entrée & la sortie des premiers. Les gradins sur lesquels on s'asseyoit, étoient circulaires; ceux qui servoient d'escalier, coupoient les autres de haut en bas. Les gradins de l'*amphithéâtre* de Vespasien ont un pied deux pouces de hauteur, & deux pieds & demi de largeur : ces gradins formoient les *précinctions*; & l'*amphithéâtre* de Vespasien avoit quatre *précinctions* ou baudriers, *baltei*. Les avenues que Macrobe appelloit *vomitoria*, sont des portes percées au haut de chaque escalier, auxquels on arrivoit du dehors par des voûtes couvertes. Les espaces contenus entre les *précinctions* & les escaliers, s'appeloient *cunei*, des coins. Nous avons dit que les sénateurs occupoient le *podium*, les chevaliers occupoient les sieges qui étoient immédiatement au-dessus du *podium*, jusqu'à la première *précinction*; ce qui formoit environ quatorze gradins. On avoit pratiqué deux sortes de canaux; les uns pour décharger les eaux de pluie; d'autres, pour transmettre des liqueurs odoriférantes, comme une infusion de vin & de safran. Pour garantir les spectateurs du soleil, on tendoit des voiles simples dans les commencemens, mais qui, dans la suite, furent très-riches. Le grand diamètre de l'*amphithéâtre* étoit, au plus petit, comme 1 ⅔ à 1.

Il y avoit un *amphithéâtre* à Albe, dont il reste, à ce qu'on dit, quelques vestiges; un à Véronne, dont les habitans ont réparé les ruines; un à Capoue, bati avec des pierres d'une grandeur énorme; un à Pouzzol, dont les ornemens sont détruits au point qu'on n'y peut tien connoître; un au pied du mont Cassin, dans le voisinage de la maison de Varron, qui n'a rien de remarquable; un à Orticoli, dont on voit encore des restes; un à Hispella, qui paroit avoir été fort grand, & c'est tout ce qu'on en peut conjecturer; un à Pola, dont la première enceinte est entière. Chaque ville avoit le sien, mais tout est détruit. Les matériaux ont été employés à d'autres bâtimens; & ces édifices étoient si méprisés dans les siècles barbares, que la difficulté de la démolition a pu seule en garantir quelques-uns.

Mais l'usage des *amphithéâtres* n'étoit pas borné à l'Italie; il y en avoit dans les Gaules : on en voit des restes à Fréjus & à Arles. Il en subsiste un presqu'entier à Nîmes, & qui est d'ordre dorique à deux rangs de colonnes, sans compter un autre ordre plus petit qui le termine par le haut. On voit des restes d'*amphithéâtre* à Saintes. Les débris de celui d'Autun donnent une haute idée de cet édifice; la face extérieure étoit à quatre étages, comme celle du colisée ou de l'*amphithéâtre* de Vespasien.

Pline parle d'un *amphithéâtre* brisé, dressé par Curion, qui tournoit sur de gros pivots de fer; en sorte que du même *amphithéâtre*, on pouvoit, quand on vouloit, faire deux théatres différens, sur lesquels on représentoit des pièces toutes différentes.

C'est sur l'arène des *amphithéâtres* que combattoient les gladiateurs, (*Voyez* GLADIATEURS) & les bêtes; elles combattoient ou contre des bêtes de même espèce, ou contre d'autres de différente espèce, ou enfin contre des hommes. Les hommes exposés aux bêtes, étoient des criminels condamnés au supplice, ou des gens qui se louoient pour de l'argent, ou d'autres qui s'y offroient par ostentation d'adresse ou de force. Si le criminel vainquoit la bête, il étoit renvoyé absous. C'étoit encore dans les *amphithéâtres* que se faisoient quelquefois les naumachies & autres jeux qu'on trouvera décrits à leurs articles.

Nous avons dit que l'on sabloit l'arène, afin que le sang des bêtes ou des gladiateurs s'imbibât & disparût promptement. On saisissoit l'intervalle des différens jeux pour remuer ce sable. Martial a fait une épigramme sur un lion qui s'échappa, & tua deux de ceux qui l'abouroient l'arène, (*ll. 75. 5.*) :

Nam duo de tenerâ juvenilia corpora turbâ,
Sanguineam raptis quæ renovabat humum,
Sævus & infelix furiali dente peremit.
Martia non vidit majus arena nefas.

Digitized by Google

Tantôt on couvroit l'arène avec du sable commun, tantôt avec de la poudre de marbre broyé, afin de lui donner un coup-d'œil agréable par la blancheur. Quelquefois les empereurs qui prenoient parti dans les factions du cirque, faisoient fabler l'arène avec des matières de la couleur affectée à leur faction. C'est pour cela que Néron la couvrit de couperose verte, & que Caligula mêla du cinabre à la couperose pour rendre le vert plus foncé.

Il y avoit autour & au-dessous de l'arène des espaces voûtés, destinés à renfermer les bêtes & l'eau qui servoit aux naumachies. Par le moyen de ces réservoirs, on rempliſſoit en un clin-d'œil l'arène, de manière que des vaisseaux pouvoient y naviguer, & on la vuidoit avec autant de promptitude.

Quelquefois on plantoit une forêt dans le sable de l'arène, pour donner le spectacle d'une chasse, que l'on appeloit *venatio amphitheatralis* & *sylva*. Gordien amusa le premier les spectateurs par ce genre de spectacle. On y ajoutoit des cavernes & des arbres factices, qui sortoient du sein de la terre à volonté, & y rentroient de même avec les bêtes qui devoient combattre. Calpurnius a décrit ces merveilles, (*Eclog. VII.* 96.):

Ah trepidi, quoties nos deſcendentis arena
Vidimus in partes, raptâque voragine terra
Emerſiſſe feras; & eiſdem ſæpe latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.

Les Romains virent paroître quelquefois ſur l'arène un grand navire, qui s'entr'ouvroit au milieu de l'*amphithéâtre* & vomiſſoit plus de quatre cens bêtes féroces, telles que des ours, des lionnes, des panthères, des lions, des autruches, des ânes ſauvages & des biſons. Lorſque l'on inondoit l'arène pour donner le ſpectacle des naumachies, des monſtres marins, tels que des phoques, des veaux marins ſortoient du ſein des flots, & combattoient contre des ours. Calpurnius en a conſervé la mémoire:

Nec ſolum nobis ſylveſtria cernere monſtra
Contigit, aquoreos ego cum certantibus urſis
Spectavi vitulos, & equorum nomine dignum
Sed deforme pecus.

Il eſt difficile de fixer l'époque où l'on bâtit un *amphithéâtre* pour la première fois. Les Grecs ne connurent point ces amuſemens cruels & ſanguinaires; les Romains créèrent cet affreux genre de ſpectacle, & l'on croit que ce fut vers la décadence de la république. Les premiers *amphithéâtres* n'étoient bâtis que pour l'inſtant des jeux, & on les conſtruiſoit d'abord en bois, hors de la ville, dans le champ de Mars. Statilius Taurus en bâtit un de pierre dans Rome, l'an 725 de ſa fondation: celui-là, dont on ignore l'emplacement, & l'*amphithéâtre* de Veſpaſien, aujourd'hui le Coliſée, furent les ſeuls renfermés dans la ville.

Les *amphithéâtres* étoient conſacrés à Diane, à Mars & à Saturne. Le culte dont Diane fut honorée dans la Tauride, ſemble avoir influé ſur celui dont les Romains l'honoroient au milieu des combats de gladiateurs & de bêtes féroces. Martial emploie le nom de cette déeſſe, pour exprimer une chaſſe donnée dans l'*amphithéâtre* par Domitien, (*XXI.* 1.):

Inter Cæſaream diſcrimina ſæva Dianæ.

Saturne étoit le dieu tutélaire des gladiateurs, à cauſe d'ſon naturel ſanguinaire. La même raiſon leur fit ſans doute rendre un culte particulier au dieu de la guerre.

On voyoit auſſi dans les *amphithéâtres*, un autel conſacré au Jupiter infernal, à Pluton. Le ſang des gladiateurs & des bêtes maſſacrées y tenoit lieu de libation. Prudence reproche aux Romains ce culte ſanguinaire, (*Cont. Symm. I.* 384.):

Funditùs humanus Latiari in muuere ſanguis;
Conceſſiſque ille ſpectantum ſolvit ad aram
Plutonis fera vota ſui: quid ſanctius arâ,
Qua bibit egeſtum per myſtica tela cruorem.

Lorſque les jeux étoient célébrés en l'honneur de quelqu'autre divinité, on plaçoit ſon autel au milieu de l'arène. Ainſi, lorſque Caligula donna des combats de gladiateurs en l'honneur d'Auguſte, on avoit élevé un autel à cet empereur déifié, (*Joſeph. Ant. Jud. XIX.* 1).

Les *amphithéâtres* de Rome, dont le ſouvenir s'eſt conſervé, ou dont les ruines ſe voyent encore, ſont, 1°. l'*amphithéâtre Caſtrenſe*, bâti peut-être par Tibère, ſur la colline des Eſquiles, dans la cinquième région. On en voit les débris à gauche de Sainte-Croix de Jéruſalem: il étoit de brique, & l'on y avoit ſuivi l'ordre corinthien. 2°. L'*amphithéâtre* de Veſpaſien, aujourd'hui le COLYSEE. *Voyez* ce mot. 3°. L'*amphithéâtre* de Statilius Taurus. On en ignore la place: peut-être étoit-il dans le petit champ de Mars. 4°. L'*amphithéâtre* bâti par Trajan dans le champ de Mars, & détruit par Hadrien.

On trouve dans l'Italie, dans les Gaules, & dans pluſieurs autres contrées occidentales de l'Europe, des reſtes d'*Amphithéâtres*. Mais les villes grecques n'en bâtirent jamais. Maffei l'a démontré dans ſon traité *degli Amphitheatri*.

Une belle comaline de la collection de Stoſch, nous offre le deſſein bien conſervé d'un *amphithéâtre* avec des ſpectateurs. On voit ſur l'arène deux hommes armés qui combattent enſemble. Ils ſont animés par le ſon de deux trompettes & d'un cor ou *Tibia*. Celui qui tient le *lituus* avec lequel on donnoit le ſignal des combats, eſt debout à l'extrémité de l'arène, auprès d'un terme. A l'autre extrémité & auprès d'un ſecond terme, ſont aſſis les deux trompettes. Au milieu de l'*amphithéâtre* & ſur l'arène auprès des gradins, eſt

Digitized by Google

assise une figure, qui paroit être le *Lanista*, & qui porte la baguette appelée *rudis*, destinée aux gladiateurs vainqueurs. Enfin, au haut de l'*amphithéâtre* est placé le siége ou *suggestum* du président. Ce n'est pas celui d'un préteur, mais d'un empereur; car il a la forme du *triclinium* ancien, & Jules-César se servit le premier dans les jeux du *suggestum* fait comme un lit, appelé par cette raison *pulvinar*. Ses successeurs l'imitèrent constamment.

AMPHITHÈRE, fils d'Alcméon & de Callirhoë. *V.* ACARNANAS, ALCMÉON.

AMPHITHÈTE, vase à boire, remarquable par sa grande capacité. Les anciens s'en servoient dans les parties de débauche: d'où vint le proverbe, *ex amphitheto bibisti*; vous avez bu plus que de raison.

AMPHITHOË, une des cinquante nérëides.

AMPHITRITE, fille de l'Océan & de Thétis, consentit à devenir femme de Neptune, à la persuasion d'un dauphin, qui, pour sa récompense, fut placé parmi les astres. *Amphitrite* vient du grec ἀμφιτρέχω, *j'environne*. On la donne pour femme à Neptune, c'est-à-dire, à la mer, parce qu'elle environne la terre. *Amphitrite* avoit une statue dans le temple de Neptune à Corinthe; elle avoit aussi dans l'isle de Ténos, une statue colossale, haute de neuf coudées, ainsi que Neptune. Spanheim dit qu'elle est souvent représentée comme une syrène, ayant le haut du corps d'une femme jusqu'à la ceinture; & pour le bas, au lieu de jambes, une queue de poisson.

Deux monumens, publiés par Winkelmann, (*Monum. inediti*) nous représentent *Amphitrite* d'une manière plus agréable & parfaitement conforme aux types des médailles des Bruttiens. L'un de ces marbres est un tombeau de la ville Borghèse, qui représente la chûte de Phaëton: on voit ce téméraire fils du soleil qui tombe dans la mer, figurée par l'Océan & *Amphitrite*. Celle-ci offre les traits d'une jeune femme tenant une rame, & ayant pour attribut principal deux serres d'écrevisse placées dans sa chevelure, en guise de cornes, au-dessus du front. Elle est coëffée de même sur le second marbre antique; mais elle porte, au lieu de rame, une palme ou un acrostole, ornement de la proue des vaisseaux.

On lui donnoit cet attribut singulier, ainsi qu'à l'Océan, afin de montrer que l'un & l'autre étendoient leur empire sur la mer & sur les ports. Les deux môles qui forment les ports, & les serres d'écrevisse, s'expriment par le même mot grec χηλαὶ; ce qui a suffit pour faire donner à Amphitrite & à l'Océan cette étrange marque de leur puissance.

Amphitrite fut mère de Triton.

Deux nérëides portoient aussi le nom d'*Amphitrite*.

AMPHITRYON, mari d'Alcmène, beau-père d'Hercule, étoit fils d'Alcée, fils de Persée, cousin-germain, par conséquent, d'Alcmène sa femme. Les uns lui ont donné pour mère Hipponome, fille de Ménécée; d'autres Lysidice, fille de Pélops; d'autres enfin, Laonome, fille de Gunéus. On a rapporté à l'article ALCMÈNE, tout ce qui a trait à son mariage & à ses suites. On ajoutera seulement ici que, pour engager Créon à l'accompagner dans son expédition contre les Téléboës, il fallut qu'il le délivrât d'un renard qui faisoit de grands ravages; il y réussit par le secours de Céphale. *Voyez* LELAPE.

Amphitryon, accompagné des troupes de divers peuples, entra sur les terres de Pterélas, roi des Téléboës, & les ravagea; mais le fort de la ville de Taphe, capitale de ce royaume, & la propre vie du roi, dépendoient d'un cheveu d'or qui étoit mêlé dans sa chevelure. Comèthe, fille de Pterélas, devint amoureuse d'*Amphitryon*; & pour engager ce prince à répondre à sa passion, elle arracha le cheveu fatal de son père, qui mourut sur-le-champ. *Amphitryon* s'empara de tous ses états, fit mourir Comèthe, cette fille dénaturée, & s'en retourna chargé de dépouilles.

AMPHORA. (Vase) C'est le nom que les anciens donnoient à ces grands vases de terre cuite, pointus par le bas, & ordinairement accompagnés de deux anses, qu'ils appeloient aussi *diotæ*, *testa*. On en voit beaucoup sur les médailles de la Grèce, dans toutes les collections d'antiques, & dans le cabinet de Sainte-Geneviève de Paris en particulier. Les vases que l'on a trouvé à Herculanum dans une cave, au fond de laquelle ils étoient murés, & dont la bouche étoit fixée dans une espèce de gradin de marbre, pour y recevoir des couvercles de la même pierre, étoient de cette espèce, & nous ont appris comment les anciens les fixoient de bout, malgré la pointe qui les terminoit. On voyoit à la ville Albani une *amphore* si grande, qu'elle contenoit XVIII *amphores*, ou près de cinq cens cinquante-huit pintes de Paris; & une seconde avec l'inscription suivante:

VII
LVI

On a trouvé à Herculanum & à Pompeii, plusieurs *amphores* chargées d'inscriptions écrites avec de la couleur, telles que celles-ci:

HERCULANENSES
NONIO.....

Les habitans d'Herculanum mettoient, comme on voit, le nom de *Nonius*, leur préteur, sur leurs vases, de même que les Romains y écrivoient celui de leurs consuls. Horace, (*Od. III.* 8.):

Hic dies anno redeunte festus
Corticem adstrictum pice dimovebit
Amphoræ fumum bibere institutæ
Consule Tullo.

Digitized by Google

Il n'y a pas long-tems que c'étoit encore l'uſage à Naples, d'enterrer des vaſes de terre remplis de vin, toutes les fois qu'il naiſſoit un enfant, & on ne les déterroit que quand l'enfant ſe marioit. Ces vaiſſeaux ſont pointus par le bas, pour les fixer plus sûrement en terre : on en a trouvé quelques-uns à Pompeii, qui étoient engagés dans les trous d'une voûte plate faiſant partie d'une cave.

A quelque peuple, ſoit grec, ſoit étruſque, ſoit campanien, que l'on attribue cette monſtrueuſe *amphore* qu'a publiée le comte de Caylus, (*Rec. IV, pl.* 58) ſon induſtrie nous étonne ; car c'eſt une opération de l'art des plus compliquées par ſon volume, & que les modernes, par cette raiſon, ne pourroient peut-être pas imiter ou répéter. En effet, on s'en rapporte à tous ceux qui ont vu travailler les potiers de terre, pour juger des moyens d'exécuter & de tourner avec une ſorte d'exactitude, à l'intérieur comme à l'extérieur, un vaſe de terre dont l'épaiſſeur de *quatre pouces* eſt égale, la hauteur de *cinq pieds ſix pouces*, le diamètre de *cinq pieds*, & par conſéquent la circonférence de *quinze pieds* ; ce qui contient environ ſix muids de liqueur. Cette urne de terre, quoique d'une forme ronde, peut être miſe au rang des *amphores* ; il eſt certain du moins qu'on ne peut la croire deſtinée à aucun autre uſage, qu'à celui de renfermer le vin. Elle a été trouvée à Pouzzoles, & elle étoit encore entière en 1750, lorſqu'elle fut meſurée & deſſinée par M. Souffiot.

Les Romains employoient les *amphores* à différens uſages ; ils s'en ſervoient pour y renfermer des olives, des raiſins ſecs, de l'huile, & ſur-tout du vin.

A la vérité, ces vaſes n'étoient guères commodes pour le ſervice. Il falloit néceſſairement, pour leur donner une aſſiette ferme & ſolide, faire un trou dans la terre, dans les lieux pavés & dans les greniers, où les Romains avoient coutume de conſerver leur vin. Horace, (*Od. XXVIII, lib.* 3.) :

. . . . . *Parcis deripere horreo*
Ceſſantem Bibuli conſulis amphoram.

On étoit obligé de conſtruire des corps de tablettes à jour le long des murailles, ou portés ſur trois ou quatre pieds, pour les poſer & les établir en ſûreté ; mais cette précaution ne remédioit point à la difficulté du tranſport & de l'uſage ; car il devoit toujours être embarraſſant de tranſvaſer ou vuider la liqueur dans toutes les occaſions qui ſe préſentoient fréquemment. Cependant, un uſage auſſi peu raiſonnable a régné pendant pluſieurs ſiècles, par la raiſon que l'habitude rend tout facile, & ne permet pas de réfléchir.

Au reſte, on ne peut douter que ces vaſes ne fuſſent deſtinés à conſerver le vin. Ficoroni a certifié au comte de Caylus, que l'on en avoit trouvé pluſieurs à Rome, ſur leſquels on liſoit encore l'année du conſulat, pour marquer l'âge du vin, conformément aux vers d'Horace cités plus haut, (*Lib. III, od. VIII.*) :

Hic dies, anno redeunte, Feſtus, &c. &c.

On découvrit à Rome, il y a environ quarante ans, dans une fouille, des vaſes de terre de cette forme, dans leſquels il étoit reſté une eſpèce de liqueur, au milieu d'un tartre fort épais. On en goûta & l'on n'y trouva aucune ſaveur. Un ſi grand nombre de ſiècles a dû faire perdre à ce vin ſa force & ſon goût. Cependant une ſemblable découverte auroit pu occaſionner des analyſes, ſouvent utiles à la ſociété.

Quelqu'incommode que paroiſſe l'uſage des vaſes de terre cuite pour mettre le vin, il eſt encore en vigueur chez les Tartares, comme nous l'apprenons du paſſage ſuivant, que nous avons cru devoir tranſcrire, afin d'expliquer cette pratique des anciens. Il eſt extrait de l'*Hiſtoire des découvertes faites par divers ſavans voyageurs dans pluſieurs contrées de la Ruſſie & de la Perſe, &c. tom.* 2. *Berne*, 1781, in-4°. *Voyage en Perſe, pag.* 22.

» Ceux (dit M. Gmelin) qui s'occupent de la fabrication des vins dans ces contrées, les mettent en automne, au ſortir du preſſoir, dans de grands vaſes de terre fort ventrus (on les nomme *jarres* en Provence). Au lieu de caves, ils creuſent de grandes foſſes dans leſquelles ils placent ces jarres, dont ils bouchent l'ouverture avec des pierres plates ; les foſſes ſont enſuite recomblées avec la même terre qui en avoit été tirée. Le vin demeure ainſi dans la terre pendant un ou deux ans, quelquefois ſeulement ſix mois. Ces foſſes ne ſont connues que de ceux qui les ont creuſées ; ils ont de ſi juſtes raiſons de craindre la perte de tout le fruit de leurs peines & de leurs dépenſes, qu'ils ont grand ſoin de choiſir pour l'emplacement de ces caves ſouterraines, des endroits où perſonne ne puiſſe ſeulement ſoupçonner qu'on y ait caché du vin. Lorſqu'ils veulent faire uſage de leur proviſion, ils déterrent les jarres, & ne manquent pas pour l'ordinaire de les vuider tout-à-fait ; l'expérience leur ayant appris que lorſqu'on y laiſſoit par haſard quelques reſtes, il manque rarement de tourner & de s'aigrir. «

Les iſles de la Grèce, Samos & Chio en particulier, étoient célèbres par leurs manufactures d'*amphores* & de toutes ſortes de vaſes de terre cuite. On les réſervoit pour les vins précieux. Horace, (*Od. I. 20.*) :

. . . . . *Graca quod ipſe teſta.*
Conditum levi.

Celles de la Campanie & du pays des Sabins, étoient d'une fabrique plus commune.

Afin que le vin ne s'évaporât pas au travers des pores du vaſe, on l'enduiſoit de poix, & on le

Digitized by Google

bouchoit avec du liége recouvert d'un maſtic fait avec de la poix, de la craie & de l'huile ou d'autres matières graſſes. Ces précautions conſervoient le vin pendant des ſiècles entiers. Pétrone en cite qui avoit cent ans (*cap.* 34), & qui avoit vieilli dans des *amphores* de verre enduites de craie ou de plâtre : *Statim allata ſunt amphora vitrea diligenter gypſata, quarum in cervicibus pittacia erant affixa, cum hoc titulo : Falernum Opimianum annorum centum.*

On connoiſſoit l'âge du vin par les inſcriptions que l'on mettoit ſur les *amphores*. Nous avons vu plus haut qu'elles annonçoient le nom du conſul ſous lequel elles avoient été remplies, la capacité des *amphores* & l'eſpèce de vin qu'elles renfermoient; ce qui fit naître l'expreſſion *de meliore notâ*, pour déſigner un vin plus fin, plus rare : & elle devint d'un uſage général, même au ſens moral. Curion dit dans Cicéron, (*Fam. VII.* 29.) : *Sulpicii ſucceſſori nos de meliore nota commenda.*

Les *amphores* ne ſervirent pas toujours à un uſage ſi relevé. On en plaça dans les culs-de-ſac & dans les rues détournées de Rome, afin que les citoyens puſſent ſatisfaire aux beſoins preſſans de la nature. Veſpaſien établit un impôt ſur ceux qui en faiſoient uſage; & il trouva des hommes aſſez vils pour ſe tenir auprès de ces *amphores*, afin d'exiger cette nouvelle eſpèce de tribut.

Amphora capitolina, étalon de l'*amphora* (meſure) conſervé au capitole.

Amphora noſterna. *Voyez* ce mot.

AMPHORALE, vaſe de cryſtal ayant la forme & peut-être la capacité de certaines amphores. Pline, (37. 2.) : *Idem Xenocrates auctor eſt, vas amphorale viſum.*

AMPHORARIUM vinum, vin renfermé dans les amphores.

AMPHORE aſiatique & grecque. *V.* Amphoreus.

Amphore, meſure des liquides. Il faut obſerver que ſouvent les anciens ont appelé généralement *amphora* & *diota*, c'eſt-à-dire, vaſe à deux anſes ou à deux oreilles, le bath aſiatique, le métrètès attique, l'*amphore* romaine, &c.

Amphore, *diota, quadrantal, métrètès*, meſure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains; elle valoit 30 pintes & $\frac{52}{100}$ de France; elle valoit, en meſures du même pays, 2 urnes, ou 8 conges, ou 48 ſextarius, ou 96 hémines, ou 192 quartarius, ou 384 acétabules, ou 576 cyathes, ou 2304 légules.

AMPHOREUS, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *V.* Sephel.

Amphoreus, *diota*, meſure grecque de capacité; elle valoit, en meſure de France, 17 pintes & $\frac{28}{100}$; elle valoit, en meſures grecques, 6 chous, ou 36 xeſtès, ou 72 cotyles, ou 288 oxybaphon, ou 432 cyathes.

AMPHORITES, eſpèce de combat poétique ou de lutte entre les poètes, qui ſe faiſoit dans l'iſle d'Egine. On y donnoit un bœuf pour récompenſe à celui qui avoit fait les meilleurs vers dithyrambiques en l'honneur de Bacchus.

AMPHOTIDES, ἀμφωτίδαι. On appeloit de ce nom de larges calottes dont on ſe ſervoit dans le Pugilat. Elles étoient d'airain, doublées de drap, & couvroient les oreilles : leur nom vient d'ἀμφώτιον, d'un côté & de l'autre.

AMPHRYSUS, dans la Phocide.

Goltzius ſeul a publié des médailles impériales grecques de cette ville.

AMPLIUS. Les juges à Rome ſe ſervoient de ce mot pour renvoyer le jugement d'une cauſe à l'époque où elle ſeroit mieux éclaircie : Critoh l'emploie dans ce ſens. Térence, (*Phormio. II.* 4) :

Ego amplius deliberandum cenſeo :
Res magna eſt.

Les ſénateurs & tous ceux qui opinoient dans une affaire, ſe ſervoient auſſi du mot *amplius*, pour annoncer qu'ils avoient quelque choſe à ajouter à l'avis auquel ils ſe rangeoient. Sénèque, (*de Vita beata, cap.* 3.) : *Fortaſſe & poſt omnes citatus, nihil improbabo ex his quæ priores decreverint, & dicam, hoc amplius cenſeo.*

AMPLUSTRE. *Voyez* Aplustre.

AMPOULE, *ampulla*. C'étoit une eſpèce de bocal à cou long & étroit. Il y en avoit de verre & de terre cuite. Les *ampoules* de Samos & de la Campanie étoient célèbres. Le cabinet de Sainte-Geneviève de Paris en offre pluſieurs dans la collection des vaſes étruſques.

Elles ont la même forme que Pline donne aux *ampoules*. La bouche eſt relevée & reſſemble à un couvercle. On n'y voit qu'un petit trou par lequel on faiſoit diſtiller la liqueur, en ſecouant le vaſe. Ces vaſes, qui furent appelés à cauſe de cela *guttus, gutturnium* ver & *coturnium ves*, ſervoient à mettre l'huile, le vinaigre & des parfums liquides. On les employoit auſſi dans les ſacrifices, pour faire des libations de vin, & pour laver les mains de ceux qui vouloient ſe purifier.

Les *ampoules* firent auſſi l'ornement des huſſiers & des tables. Suétone, (*Domit.* 21. 1.) : *Ut non temerè ſuper cænam modicam in ampulla potiunculam ſumeret.*

Les philoſophes cyniques & les mendians portoient en voyage des *ampoules* attachées à leur ceinture. Plaute, (*Perſ. I.* 3. 43.) :

Cynica eſſe è gente oportet paraſitum probè.
Ampullam..... habeat.

Ces vaſes des voyageurs étoient faits de cuir, comme nous l'apprenons du même poète (*Rud. III.* 4. 51.) :

Niſi erit tam ſincerum, ut quivis dicat ampullarius,
Optimum eſſe opere faciundo corium, & ſinceriſſimum.

Digitized by Google

AMPTRUARE ou *AMBURVARE*. On ne ſe ſervoit de ce mot barbare, que pour exprimer la danſe ou les contorſions du chef des Saliens; contorſions que ces prêtres devoient répéter avec exactitude & préciſion.

AMPYCUS, père de l'un des deux Mopſus, que l'on déſigne quelquefois par le nom patronomique Ampycides.

AMPYX, chaîne d'or qui ſervoit à lier les crins des chevaux ſur leur front. Homère déſigne par cet ornement les courſiers du dieu de la guerre, *χρυσάμπυκας*.

L'on donna par extenſion le même nom à une eſpèce de réſeau ou filet dont ſe ſervoient les romaines pour couvrir & aſſujétir leur chevelure. Elles l'enrichiſſoient d'or & de pierres précieuſes. *V.* FILET.

AMULA, vaſe dans lequel on portoit l'eau luſtrale. C'étoit le même que l'*aquimanarium*.

AMULETTE, remède, figure ou caractère auquel la crédulité & la ſuperſtition attribuent des propriétés merveilleuſes. Les hommes de tous les âges & de tous les pays ont ajouté foi à ces talismans. Les Egyptiens nous en ont laiſſé un grand nombre, entre leſquels les *Abraxas* tiennent un rang diſtingué. On conſerve des *amulettes* fabriqués par les anciens Perſes. Le comte de Caylus en a publié quelques-uns, & les a accompagnés des réflexions ſuivantes, qui jettent un grand jour ſur les monumens perſans, ſi rares & ſi difficiles à expliquer.

» Je penſe que les Perſes ayant trouvé en Egypte l'uſage de porter au cou de petits cylindres ornés de figures & d'hiéroglyphes, en firent fabriquer, où, au lieu de divinités égyptiennes, on repréſentoit des ſujets tirés de leur hiſtoire ou de leur théologie, & l'on eut ſoin d'y joindre des caractères hiéroglyphiques, qui, étant diſpoſés en forme de prière, ajoutoient, ſelon l'opinion commune, une vertu ſecrète à ces *amulettes*. Je prête cette idée aux ouvriers égyptiens, parce que les caractères gravés ſur les deux pierres que j'explique, ſont dans un ſens contraire à celui des figures, & ne ſe trouvent dans un ordre naturel que relativement à une perſonne qui ſuſpendoit ces figures à ſon cou. »

» Comme la ſuperſtition n'a point de règle fixe, il arrivoit quelquefois qu'on négligeoit de tracer ces hiéroglyphes ſur l'eſpèce d'*amulette* dont je parle. On en conſerve un dans le cabinet de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, entièrement ſemblable pour la forme à ceux que je rapporte. Les figures qu'on y a gravées ſont perſannes, & ne ſont accompagnées d'aucun caractère. Le P. de Montfaucon s'eſt contenté de le faire graver parmi pluſieurs morceaux égyptiens, & n'en a point donné l'explication. »

» J'ai ſuppoſé que les Egyptiens faiſoient de pareils *amulettes* pour leur uſage particulier, & je vais en donner une preuve ſans réplique. Depuis que ceux-ci ont été gravés, j'en ai acquis un dont le travail eſt d'un goût égyptien, & qui de plus repréſente des figures conſtamment égyptiennes, des Iſis, des Scarabées, &c. J'obſerverai que le même uſage s'étoit établi chez les Etruſques. M. Gori a fait graver dans un de ſes ouvrages, un morceau de ſardoine qui doit être à-peu-près de même hauteur, & percé dans le même ſens que les deux cylindres qui font l'objet de cet article. Il eſt octogone, & l'on voit alternativement des figures & des ſymboles ſur chacun de ſes pans. M. Gori croit qu'il étoit deſtiné à être ſuſpendu au cou; & je n'en rapporte d'autant plus à ſon ſentiment, que les morceaux étruſques & les morceaux égyptiens comparés entr'eux, font ſouvent mention d'uſages communs aux deux nations. » (*Caylus, R. t.* 56).

Les Grecs firent un grand uſage des *amulettes*, & leur donnèrent pluſieurs noms. Ils les appeloient *φυλακτήρια*, *περίαπτα*, *ἀπολύσιματα*, *περιτράμματα*, *περίαμματα*, *βριθία*. ils attribuoient des vertus ſurnaturelles au laurier, au ſaule, aux arbriſſeaux épineux, à la pulicaire, au jaſpe & à preſque toutes les pierres précieuſes. Les Theſſaliens, les Illyriens & les Triballes étoient célèbres par la force de leurs enchantemens. Les derniers pouvoient, ſelon Pline, faire périr les animaux & des enfans par leurs ſeuls regards. Cette opinion devint générale, & les poètes latins parlent ſans ceſſe des regards brûlans des envieux. Pour en détruire les pernicieux effets, on ſuſpendoit au cou des enfans, des *amulettes* fabriqués comme des membres virils. La crédulité & la ſuperſtition les ont ſi fort multipliés, que toutes les collections d'antiques en poſſèdent un grand nombre. *Voyez* FASCINUM.

Dans le même deſſein, on portoit des couronnes de perles. Virgile, (*Eclog. VII.* 27.):

Aut ſi ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

On faiſoit auſſi pour le même objet, des colliers avec des coquillages, des pierres précieuſes & du corail.

Les anciens craignoient les regards des envieux autant pour eux-mêmes que pour leurs enfans: c'eſt pourquoi ils employoient pour s'en préſerver les mêmes *amulettes*, qu'ils attachoient au cou de leurs fils. Ils les ſuſpendoient aux jambages des portes, de manière qu'en les ouvrant, on faiſoit remuer ces *phallus*, & on ébranloit les clochettes qui y étoient attachées. Herculanum a fourni une grande quantité de ces *phallus* remarquables par leurs formes bizarres, leurs enlacemens ridicules & leurs *accouplemens* fantaſtiques.

C'eſt eux ſans doute que les Grecs appeloient *βασκάνια*, *προβασκάνια*, & que les artiſans attachoient à l'entrée de leurs boutiques ou auprès de leurs forges. Pollux dit que c'étoient des figures ridicules

ridicules & obscènes, auxquelles on attribuoit la vertu de détourner les effets dangereux de l'envie.

AMUN. *Voyez* AMMON.

AMYCLE, fille de Niobé, que Diane & Apollon épargnèrent, ainsi que sa sœur Mélibée. *V.* NIOBÉ, MÉLIBÉE.

AMYCLÉEN, nom d'Apollon, pris de la ville d'Amyclée, voisine de Lacédémone, où ce dieu avoit le plus fameux de tous les temples du Péloponèse, selon Polybe.

On a fait de cette épithète d'Apollon, une divinité particulière dans l'ancienne Encyclopédie; c'est une erreur grossière.

AMYCUS, fils de Neptune, étoit roi des Bébryces; ce barbare obligeoit tous les étrangers qui arrivoient dans son pays, à se battre contre lui à coups de poings, ou, selon d'autres, à coups de ceste. Comme il étoit fort adroit à cet exercice, & de plus très-vigoureux, il les vainquoit tous & les mettoit à mort. Pollux se présenta à lui au nom de tous les Grecs pour le combattre au ceste, & le tua. Le jour de ses funérailles, on planta sur son tombeau un laurier qui le couvrit, & que l'on appela le *laurier furieux*; parce qu'au rapport de Pline, si on en détachoit une branche, & qu'on la portât dans des vaisseaux, on ne cessoit de se quereller jusqu'à ce qu'on l'en eût ôtée.

Ce combat célèbre dans l'antiquité, qui avoit été proposé par *Amycus* à tous les argonautes, & accepté par Pollux, est représenté sur un vase de bronze, conservé à la galerie de Saint-Ignace à Rome. Winkelmann, qui l'a reconnu pour un ouvrage des artistes romains, l'a expliqué & fait graver à la tête du cinquième livre de son Histoire de l'Art. Pollux y paroît occupé à lier *Amycus* à un arbre, & Minerve préside à cette juste punition. Castor, reconnoissable à un bracelet qu'il porte au bras gauche, est assis; & près de lui est debout un des argonautes. Une autre figure couchée au pied de l'arbre, semble garder les habits des combattans. Le vainqueur est couronné par un génie ailé qui plane dans les airs, à la manière des Etrusques.

AMYCUS, frère d'Hippolyte, reine des Amazones, ayant voulu s'opposer au passage d'Hercule, qui venoit faire la guerre à sa sœur, fut tué par ce héros; il étoit roi de Bébrycie, comme le précédent. Hercule donna sa ville à Lycus, son compagnon de voyage, qui l'appela depuis Héraclée. *V.* HIPPOLYTE.

AMYCUS, un des convives des noces de Pirithoüs, ami de Thésée & d'Hippodamie. Il prit parti dans la querelle qui survint à ces noces entre les Centaures & les Lapithes, & creva un œil avec un candelabre au lapithe Céladon. Une belle prime d'émeraude du baron de Stosch, représente ce combat, décrit si élégamment par Ovide, (*Met. XII. 4*):

Primus Ophionides Amycus penetralia donis
Haud timuit spoliare suis, & primus ab æde
Lampadibus ænsum rapuit funale coruscis,
Elatumque ictu, veluti qui candida tauri
Rumpere sacrifica molitur colla securi;
Illisit fronti lapitha Celadontia, & ossa
Non agnoscendo confusa reliquit in ore.
Exsiluere oculi, dejectisque ossibus oris
Alta retro naris medioque infixa palato est.

Le lapithe est renversé sur une grande tasse, de l'espèce appelée *crater*, & *Amycus* en a une pareille à côté de lui. Ce dernier porte en relief sur son bouclier une écrevisse, qui désignoit la prudence chez les Grecs, où plusieurs villes l'avoient adoptée pour leur symbole.

AMYGDALES. L'exirpation des *amygdales* ou de l'*uvula* n'a pas été inventée par les modernes: il faut avouer seulement que les cautères efficaces dont on se sert pour les extirper, n'ont point été employés à cet usage par les anciens, qui les amputoient.

AMYMOME, fille de Danaüs, eut de Neptune Nauplius, père de Palamède. Danaüs ayant envoyé sa fille puiser de l'eau pour offrir un sacrifice, un satyre voulut lui faire violence; la princesse, effrayée, appela Neptune à son secours. Ce dieu la délivra en effet du satyre, mais il lui fit la même insulte qu'elle craignoit de la part de l'habitant des forêts.

AMYNTAS III, roi de Macédoine. AMYNTAΣ.
Ses médailles sont:
RRR. en argent.
O. en or.
RR. en bronze.

AMYNTAS, roi de Cybire. AMYNTAΣ.
Ses médailles, avec la tête de Diane, sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AMYNTAS, roi de Galatie. AMYNTAΣ.
Ses médailles sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AMYSTIS, manière de boire que nous appelons *fabler*. Les Thraces y excelloient, & Horace a exprimé la victoire que devoit remporter le meilleur buveur, par ces mots: *Threicia vincere amystide.*

AMYTHAON, frère d'Eson, & fils de Créthéus & de Tyro. *Voyez* AMPHIARAUS, PÉLIAS.

AN. *V.* ANNEE.

A'NABA'ΛΛΕΣΘΑΙ, jeter son manteau d'une manière agréable. On regardoit à Rome comme agréable & décente la manière de s'envelopper avec le manteau ou la toge; lorsqu'on relevoit sous le bras droit la portion de ce vêtement qui tomboit à droite, & qu'on la jetoit sur l'épaule gauche, après l'avoir fait passer sur la ceinture &

sur la poitrine. Ce jet du manteau laissoit libre & à découvert le bras droit, & couvroit le gauche jusqu'au poignet. Le plus grand nombre des statues drapées nous font voir distinctement cette manière de porter le manteau ou la toge.

ANABASIEN, *anabasius*. Les *anabasiens* étoient des courriers chargés de messages importans, & qui voyageoient à cheval ou en charriot. S. Jérôme en parle dans son troisième livre contre Ruffin, chap. 1.

Leur nom venoit d'ἀναβαίνω, je monte; il les faisoit distinguer des courriers de moindre importance.

ANABATHRA, ἀναβάθρα, degrés qui servoient à monter sur l'avant-scène, *pulpitum*, des théâtres romains. Ils étoient de bois, soutenus par des madriers debout, & attachés au mur du théâtre. Juvénal, (*Sat. VIII.* 46.):

Et qua conducto pendent anabathra tigillo.

ANABATHRA. On donnoit aussi ce nom à des pierres taillées en forme de gradins, que l'on plaçoit sur les grands chemins, pour monter à cheval & en descendre facilement, avant l'invention des étriers. C. Gracchus, frère de Tiberius, en fit placer le premier.

ANABOLADION, ANABOLAION, ANABOLE, ANABOLEIS. Les Grecs & les Romains ne se servoient point d'étriers. Ils ne furent mis en usage que sous le règne de Théodose. Les gens riches ou puissans avoient des écuyers qui les soulevoient & les aidoient à monter à cheval. On appeloit ἀναβολεῖς ces écuyers.

} vêtement que les Grecs mettoient sur la tunique, espèce de manteau. *V.* AMICULUM.

Ceux à qui la médiocrité de leur fortune ne permettoit pas d'avoir des aides, s'élançoient sur le cheval, ou montoient sur des pierres pour prendre de l'avantage. Une pierre gravée du baron de Stosch, nous montre une autre manière de s'aider pour monter à cheval; on y voit un cavalier qui met le pied droit sur un crampon attaché à sa lance à une certaine distance de la terre. On exprimoit cette manière par la phrase ἐπὶ δορατίου ἀναβαίνειν, monter à cheval avec la lance.

ANACALYPTERIE, ἀνακαλυπτήρια. Ce mot vient d'ἀνακαλύπτειν, découvrir. On donnoit ce nom au troisième jour des noces, auquel il étoit permis à la mariée d'ôter son voile & de se laisser voir à tout le monde. Les présens qu'on lui faisoit à cette époque, portoient le même nom.

Les filles grecques étoient sévèrement renfermées dans leurs maisons; elles ne sortoient point & ne parloient jamais à des hommes. Lorsqu'elles étoient forcées de parler à leur mari futur, elles se couvroient d'un voile appelé κάλυπτρα, qu'elles ne quittoient que le troisième jour des noces.

L'empereur Sévère ayant contraint le sophiste Hermocrate d'épouser une femme très-laide, celui-ci répondit aux gens qui lui demandoient pour elle les présens *anacalypteries*: On devroit bien plutôt lui en donner pour acheter un autre voile, que pour ôter celui qu'elle a; ἀνακαλυπτήρια μᾶλλον τοῦ κάλυπτρα δοτέον. Il faisoit un jeu de mots que la langue françoise ne sauroit rendre.

ANACAMPTOS, terme de la musique grecque. Il signifie une suite de notes rétrogrades, ou procédant de l'aigu au grave: c'est le contraire de l'*euthia*. Une des parties de l'ancienne mélopée portoit aussi le nom d'*anacamptosa*.

ANACARA, espèce de tambour en forme de tymbale, dont on se servoit dans le Bas-Empire.

ANACE, dans l'Achaïe.

On a quelques médailles impériales grecques de cette ville, selon le P. Hardouin.

ANACES ou ANACTES, fêtes en l'honneur de Castor & de Pollux, nommées *Anaces* ou *Anactes*. *Anaces* vient du mot grec ἄναξ, ανακτος, roi, protecteur. Les Athéniens, dit Plutarque, dans la vie de Thésée, charmés de la modération de ces deux princes, qui, après avoir pris la ville d'Aphidnes, pour venger l'injure faite à leur sœur, avoient puni ceux-là seulement qui avoient eu part à l'enlèvement; les Athéniens, dis-je, leur donnèrent le nom d'Anacles, instituèrent une fête & des jeux en leur honneur. Plutarque dit ailleurs qu'on les appela *Anaces*, soit parce qu'ils avoient fait cesser la guerre, ou parce qu'ils avoient eu si grand soin des Athéniens, que, quoique leur ville fût pleine de troupes, personne n'y avoit reçu le moindre déplaisir. Ce nom n'a pas été particulier à Castor & à Pollux; il avoit été donné avant eux à tous ceux d'entre les descendans d'Inachus, qui s'étoient rendus célèbres par leurs belles actions.

ANACHIS. Nom d'un des dieux lares ou dieux domestiques des Egyptiens; ils en avoient quatre, Dymon, Tychis, Héros & *Anachis*. On croyoit qu'aussi tôt qu'un homme étoit né, ces divinités en prenoient soin. Lilio Gyraldi pense, avec raison, que ces noms sont grecs; *Dynamis*, *Tyché*, *Eros* & *Anaké*, c'est-à-dire, *force*, *fortune*, *amour*, *nécessité*, & que les Egyptiens les ont corrompus en les adoptant dans leur idiome.

ANACHRONISME, terme de Chronologie. Il exprime une erreur dans la supputation des tems, & particulièrement celle qui antidate un événement. On appelle *parachronisme* l'erreur qui place un fait beaucoup plus tard qu'il n'est arrivé.

ANACLETÉRIES, fêtes solemnelles que célébroient les anciens lorsque leurs rois ou leurs princes étoient devenus majeurs, prenoient en main les rênes du gouvernement, & en faisoient la déclaration solemnelle à leurs peuples. Le nom de la fête venoit de cette déclaration ou proclamation, ἀνακλητήρια.

ANACLÉTIQUE. Le mode ou plutôt le nome *anaclétique* étoit propre à ceux qui fuyoient devant l'ennemi, suivant Maxime de Tyr.

ANACLINOPALE, espèce de lutte. Les

Digitized by Google

athlètes combattoient couchés sur le sable. Cette lutte s'appeloit encore *volutatoria lucta* & *volutationes*, par opposition à la lutte ordinaire, qui portoit le nom de *lutta erecta*.

ANAKAINTHPIA, dossiers des lits de table. Spartien raconte que Vérus avoit fait construire un lit à quatre dossiers, *anaclinteris quatuor*, qu'on le jonchoit de feuilles de roses, & qu'ensuite ce prince voluptueux se couchoit dans ce lit avec des courtisannes, & se faisoit couvrir avec des lys.

ANACROUSIS. C'étoit le nom du prélude où de la première partie du nome pythien, suivant Strabon.

ANACTE. On donnoit ce nom à Athènes aux Dioscures; mais il étoit particulièrement affecté à trois anciens dieux, que l'on disoit nés à Athènes de Jupiter, l'un des premiers rois de l'Attique, & de Proserpine. Cicéron les nomme *Tritopatreus*, *Eubuleus*, *Dionysius*, & dit qu'ils furent aussi connus sous le nom de *Dioscures*, qui leur fut commun avec d'autres dieux.

Quelques écrivains les confondent avec les Curètes, d'autres avec les Cabires. C'est à eux qu'ils attribuent le temple d'Athènes appelé *Anacée*, que nous avons donné plus haut aux Dioscures. *V.* ANACÉES.

ANACTÉES. *V.* ANACÉES.

ANACTES, étoit un nom donné par honneur aux fils & aux frères des rois de Chypre. Ces rois n'étoient occupés que de leurs plaisirs, & les *anactes* gouvernoient en leur nom. C'étoit à eux que les Gergines rendoient compte tous les jours de ce qui arrivoit dans l'état; les *anactes* faisoient examiner la vérité de leur rapport par les *promalanges*, & portoient ensuite leurs jugemens.

Leurs femmes étoient appelées *Anasse*, & se faisoient servir par des femmes nommées *Codrendes*, qui mettoient tous leurs soins à leur épargner la moindre fatigue & le plus petit mouvement.

ANACTORIUM, dans l'Acarnanie. ANAKTORION.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en argent.

Son type ordinaire est Pégase.

ANADEMA, étoit le diadême des rois de Perse. Cet ornement royal étoit une bandelette de pourpre, selon Quinte-Curce. Alexandre ayant vaincu Darius, ajouta le diadême pourpre des rois de Perse, auxquels il succédoit, à la bandelette blanche qui avoit été jusques-là le diadême des rois de Macédoine.

ANADIPNA. On donnoit ce nom à des mets légers que l'on mangeoit après la viande & les poissons. C'étoit le dessert des anciens.

ANADYOMÈNE. *Vénus, Ἀναδυομένη, qui sort en se levant.* La Vénus *Anadyomène* étoit très célèbre dans l'antiquité. Auguste, dit Pline, consacra dans le temple de César, un tableau d'Apelles, représentant Vénus sortant de la mer, à laquelle on donna le nom d'*Anadyomène. Venerem exeuntem è mari divus Augustus dicavit in delubro patris Cæsaris, qua Anadyomene vocatur.* Pline, lib. 35, cap. 10.

L'attitude sous laquelle ce grand artiste offrit cette déesse aux yeux des Grecs, étoit si convenable & si frappante, eunique de la plus grande simplicité, que toute la Grèce s'accorda à lui donner le nom d'*Anadyomène*, c'est-à-dire, *essuyant ses cheveux en sortant de l'écume de la mer qui l'avoit formée*. Apelles voulant peindre la naissance de Vénus, saisit l'instant où, sortant de l'écume entr'ouverte, la déesse s'élève sur la surface des eaux. Les vers grecs que l'on a faits à la louange de ce tableau, ne l'ont pas surpassé, dit Pline, (*Ibid.*) mais ils l'ont rendu célèbre. L'Anthologie offre cinq épigrammes dont il est le sujet.

On ne peut douter que la Vénus *Anadyomène*, devenue si célèbre, n'ait été traitée par des sculpteurs grecs, qui l'auront copiée ou, tout au moins arrangée & disposée pour leur art, c'est-à-dire, qui auront nécessairement ajouté les parties de la ronde-bosse, pour faire une statue d'une figure peinte. Le comte de Caylus acquit en 1759 un bronze antique, qu'il jugea être une imitation du tableau d'Apelles. Sa conjecture étoit d'autant plus juste, qu'il avoit vu plusieurs pierres gravées, représentant la même figure.

Le sculpteur habile, frappé de la beauté de son modèle, & touché de la simplicité de son action, ne s'est permis que les additions auxquelles la sculpture s'astreignoit. Une imitation exacte n'auroit produit qu'un bas-relief, dont l'effet eût été médiocre. Le comte de Caylus a fait dessiner ce bronze précieux dans son vaste Recueil d'antiquités.

ANÆTIS, ANAITIS *ou* ANETIS, surnom sous lequel les Cappadociens & les Perses adoroient Diane ou la Lune. Les Perses lui avoient bâti plusieurs temples, dit Strabon; ils lui consacroient leurs esclaves, tant hommes que femmes. Mais un usage bien surprenant, c'est que les gens les plus distingués de la nation consacroient leurs filles à son service, & les prostituoient publiquement en son honneur; après quoi ils les marioient, & personne ne faisoit difficulté de les épouser. Cet usage, rapporté par Strabon, ne s'accorde pas avec le caractère de Diane, qui faisoit profession d'une exacte chasteté, ni avec le passage où Plutarque rapporte qu'Artaxercès Mnémon établit Aspasie, sa concubine, prêtresse d'Anaitis, afin qu'elle passât, dit ce roi, le reste de ses jours dans la continence & dans la retraite. Quelques-uns ont cru qu'*Anaitis* ou Anaitis étoit Vénus, & non pas Diane.

Elien, liv. 12, chap. 22, rapporte un trait d'histoire qui regarde la déesse Anaïris. Dans une

Digitized by Google

expédition que fit Antoine contre l'Arménie, le temple d'Anaïtis fut saccagé, & sa statue, qui étoit d'or, mise en pièces par les soldats; ce qui en enrichit plusieurs. Un d'eux, qui s'étoit établi à Bologne, en Italie, eut le bonheur de recevoir un jour Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. Etit-il vrai, lui dit ce prince pendant le repas, que celui qui porta les premiers coups à la déesse, perdit aussi-tôt la vue, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure? Si cela étoit, répondit le soldat, je n'aurois pas le bonheur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même celui qui lui donna le premier coup, dont bien m'en a pris; car si je possède quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & c'est d'une de ses jambes, Seigneur, que vous soupez aujourd'hui.

ANAGLYPHES. Les anciens appeloient de ce nom les ouvrages ciselés, taillés ou relevés en bosse. Quand il est question de pierres gravées, nous nommons aujourd'hui *camées* celles que les anciens appeloient *anaglyphes*, parce qu'elles étoient travaillées en relief. Celles qui sont travaillées en creux, portent le nom générique de *pierres gravées*. Le mot *anaglyphe* vient d'ἀναγλύφω, je grave alentour.

ANAGNOSTE, lecteur. C'est le nom que les Romains donnoient à celui de leurs esclaves qui faisoit la lecture pendant leurs repas. L'empereur Claude mit les *anagnostes* fort en crédit. Il en avoit toujours qui lisoient des ouvrages sérieux. Les citoyens opulens imitèrent son exemple, & ils eurent des *anagnostes*.

ANAGOGIES, fêtes qui étoient célébrées par les habitans d'Erix, aujourd'hui Trapano, en Sicile, en l'honneur de Vénus, que l'on croyoit être partie pour aller en Lybie; on la prioit alors de vouloir bien revenir promptement. Ἀναγωγὴ, signifie retour.

ANAGRAMME. Ce jeu d'esprit étoit connu des anciens. Lycophron, qui écrivoit sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, environ 286 ans avant J. C., excelloit dans l'art frivole de faire des *anagrammes*. On en a conservé les deux qu'il fit sur les noms de Ptolomée & d'Arsinoé, ses souverains. Il trouva dans Πτολεμαῖος, ἀπὸ μέλιτος, de miel: pour exprimer la douceur & la bonté du prince. Ἀρσινόη lui fournit ἰὸν Ἥρας, violette de Junon.

ANAGYRUS, bourg de l'Attique, dans la tribu Erechtide. On dérive son nom ou de l'*anagyris*, plante, bois puant, ou d'un *Anagyrus*, demi-dieu, qui avoit un temple dans ce bourg, & qu'il étoit dangereux d'offenser. Suidas raconte qu'un vieillard ayant coupé le bois sacré qui environnoit son temple, *Anagyrus* s'en vengea en inspirant à la concubine du vieillard un amour violent pour son fils; que le jeune homme ayant rejeté les sollicitations de la concubine, elle l'accusa auprès de son père d'avoir voulu lui faire violence. Le vieillard crédule, fit précipiter son fils du haut d'un rocher, & se pendit bientôt après avec le chagrin d'avoir mis à mort ce fils unique, dont il avoit reconnu l'innocence.

ANAIDIA, *ἀναίδεια*, c'est-à-dire, l'impudence, fut honorée chez les Athéniens, qui lui élevèrent un autel; on la désignoit par une perdrix, qui passoit alors, d'après quelque préjugé d'histoire naturelle, pour un oiseau fort impudent.

ANAITIS. *Voyez* ANAÏTIS.

ANALECTA, restes d'un repas.

ANALECTES, esclaves qui ramassoient les restes des repas.

ANALECTES. *(Grammairiens)* Sénèque s'est servi de cette expression dans sa 27e lettre: *Suasit illi Satellius Quadratus, fultorum divitum arrosor, & quod sequitur, arrisor, & quod dubius his adjunctum est, derisor, at grammaticos habent analectas.* Satellius Quadratus, parasite, bouffon & moqueur des riches imbécilles, conseilla à Sabinus d'avoir des grammairiens *analectes*.

Ce Sabinus n'avoit ni mémoire ni érudition; il affectoit cependant l'une & l'autre. Il gageoit des esclaves qui savoient par cœur Homère, Hésiode, les Lyriques Grecs, & qui suppléoient au défaut de sa mémoire, en lui soufflant les vers qu'il vouloit citer, & dont il pouvoit à peine répéter le premier hémistiche. Satellius lui conseilla méchamment d'avoir des grammairiens *analectes*, chargés de relever ses demi-vers & les conserver précieusement, ainsi que les esclaves *analectes* le pratiquoient pour les restes des festins.

ANALEMME, est un planisphère ou une projection orthographique de la sphère sur le plan du méridien, l'œil étant supposé à une distance infinie & dans le point oriental ou occidental de l'horizon. Vitruve distingue très exactement les *analemmes* des cadrans solaires. On ne cherchoit, par le moyen des premiers, qu'à connoître la longueur des ombres; ce qui étoit d'un grand usage pour la Géographie. Mais avec les cadrans solaires, on déterminoit l'heure par la situation des ombres. Les cadrans solaires modernes, & sur-tout les méridiens, réunissent souvent ces deux propriétés.

ANAMELECH. *V.* ADRAMELECH.

ANANCÉ. *V.* ANACHIS, qui est la même chose.

ANAPAVOMÉNÉ. Nom d'une fontaine de Dodone, dans la Molosside, province d'Epire. Pline en a décrit les propriétés. Il y a, dit-il, au temple de Jupiter à Dodone, une fontaine dont l'eau est si froide, qu'elle éteint d'abord les flambeaux allumés: elle les rallume néanmoins, si on les en approche lorsqu'ils sont éteints. On voit cette fontaine tarir à l'heure de midi, & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom d'*Anapavoménê*, du grec ἀναπαυομένη, qui cesse. Elle croît ensuite peu-à-peu jusqu'à minuit, après quoi elle recom-

Digitized by Google

menee à diminuer, ſans qu'on puiſſe ſavoir, ajoute Pline, la cauſe de ces variations régulières.

La Phyſique moderne en rendroit aiſément raiſon; car c'eſt ici la même cauſe que pour les autres fontaines intermittentes. De même l'extinction ſubite des flambeaux, étoit produite par les fluides aériens qui ſe dégagent des eaux gazeuſes. Quant à la faculté de les rallumer, les loix de la nature n'en fourniſſent aucune explication; peut-être étoit-ce une fourberie des prêtres, ou une merveille créée par des imaginations ſuperſtitieuſes.

ANAPE, aujourd'hui l'Alfeo, fleuve de Sicile, qui coule près de Syracuſe. Les poetes ont feint qu'il étoit amoureux de Cyané, & qu'il avoit voulu défendre Proſerpine de la violence de Pluton. Cyané fut changée en fontaine; ſes eaux ſe mêlèrent à celles de l'*Anape*, & elles coulèrent enſemble dans la mer de Sicile. Ovide a chanté cette merveille dans ſes métamorphoſes; il en a fait auſſi mention dans ſes Faſtes, à propos des jeux que l'on célébroit à Rome dans le mois d'avril, en l'honneur de Cérès.

ANAPERA, ſorte de rhythme pour les flûtes, qui nous eſt inconnu.

ANAPESMATA, cordages qui ſervoient dans les théâtres anciens à faveriſer l'apparition ſubite des Furies, lorſqu'ils étoient attachés aux gradins les plus bas; & l'*aſcenſion* des fleuves, quand ils étoient attachés à la ſcène.

ANAPHEEN, ſurnom d'Apollon, pris d'Anaphe, iſle de la mer Egée, où il étoit honoré d'un culte particulier.

ANAPHONÉSE. Ce mot exprime une manière aſſez extraordinaire de faire de l'exercice, en chantant. Les anciens médecins l'ont beaucoup vantée. Hippocrate conſeille auſſi de chanter après le repas; cependant Arétée eſt d'un avis contraire.

ANAPLISTE *ou* ANAPHLUSTE, ancienne ville de l'Attique, près d'Athènes, vers le cap Colias. Elle étoit célèbre à cauſe des temples de Pan, de Cérès, de Vénus-Coliade & des déeſſes Généthyliaques qu'elle renfermoit.

ANASCIS, fils de Caſtor & de Phœbé, avoit une ſtatue à Corinthe, dans le temple bâti en l'honneur de ſon père. *V.* HILAIRE.

ANASTASE I *ou* DICORE.

Anastasius Augustus.

Ses médailles ſont:

C. en or.

R. en argent.

RR. avec le nom du roi Baduela ou Baduila, au revers.

RRR. avec le nom du roi Théla, également ſur le revers.

C. dans tous les modules de B, même en médaillons.

ANASTASE II.

Artemius Anastasius Augustus.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

O. en argent & en B.

ANATHÈME. Ce mot, dans ſa première acception, exprimoit chez les Grecs les préſens que l'on offroit aux dieux, & que l'on ſuſpendoit dans leurs temples; tels que des couronnes, des coupes d'or & d'argent, des caſſolettes de parfums, des vaſes de toute grandeur, des trépieds, des boucliers, des lances, &c. *Anatithemi*, attacher en haut.

ANATOCISME, *anatociſmus*, converſion des intérêts en principal. C'eſt l'uſure la plus criante, puiſque l'on prend l'intérêt des intérêts mêmes. Elle fut ſévèrement condamnée par les loix romaines. *Voyez* USURE.

Ce mot eſt grec, & Cicéron s'en eſt ſervi en latin. Il vient d'*ana*, prépoſition qui ſignifie duplication, & de *tokos*, uſure.

ANATOMIE. Quoiqu'il ne nous reſte aucun monument précis du premier âge de cette ſcience, on peut cependant le faire remonter juſqu'à la guerre de Troye, époque de preſque toutes les connoiſſances humaines. Car Homère, parlant de la bleſſure qu'Enée reçut de Diomède, dit que les deux nerfs qui retiennent le fémur s'étant rompus, l'os ſe briſa au-dedans de la cavité où eſt reçu le condyle ſupérieur. Cent endroits pareils de ce poete ſont ſi exacts & ſi bien circonſtanciés, que quelques auteurs ont aſſuré que l'on tireroit de ſes ouvrages un corps d'*Anatomie* aſſez étendu.

Manéthon diſoit, au rapport d'Euſèbe, qu'Athoris, dont la chronologie égyptienne fixoit le règne long-tems avant notre ère, avoit écrit des Traités d'*Anatomie*. Ce qu'il y a de certain, eſt que l'*Anatomie* paroît être née ſur les bords du Nil, ces rives heureuſes qui virent croître les premiers germes des arts. L'amour des Egyptiens pour les morts, introduiſit de bonne heure chez eux l'uſage des embaumemens. Quelque groſſière qu'on ſuppoſe cette opération, elle accoutuma les hommes à toucher les cadavres, & à en tirer les entrailles.

Le ſquélette paroît avoir été fait en Egypte pour la première fois: on y a ſculpté dans la plus haute antiquité des ſquelettes de différens métaux. On en a trouvé avec les momies, & l'on avoit communément dans les familles ces ſquélettes, dont les articulations mobiles ſervoient de jouet aux riches voluptueux. On les montroit dans les repas, comme chez Trimalcion, pour s'exciter à la débauche; & cette coutume ſubſiſtoit encore en Egypte au commencement du ſiècle paſſé. C'étoient de véritables ſquélettes, non pas des repréſentations d'un homme exténué par la maladie, & l'on avoit en Egypte les originaux de ces ſquélettes artificiels.

Galien fit le voyage d'Alexandrie pour étudier les ſquélettes qu'on y démontroit; c'étoient les ſeuls au monde qui ſerviſſent à l'inſtruction de

la jeunesse. On y connoissoit aussi l'*Anatomie humaine* proprement dite, ou les dissections, dont on peut hardiment fixer l'époque à l'année 300 avant l'ère vulgaire, année qui tombe précisément vers le milieu du long règne de Ptolémée. Ce grand prince permit le premier, malgré la superstition de son tems, qu'on ouvrit publiquement les cadavres humains. Personne n'avoit encore osé le faire avant Hérophile, médecin célèbre qui vivoit à Alexandrie, honoré de la protection, de l'estime & des récompenses de l'immortel fondateur de la monarchie égyptienne. Erasistrate partagea avec le carthaginois Hérophile la faveur de Ptolémée Soter, & les travaux *anatomiques*. Si Hérophile fit les premières découvertes dans la science des nerfs, Erasistrate reconnut qu'ils partent tous du cerveau, & découvrit les vaisseaux lactés. L'un & l'autre rendirent immortelle l'école d'Alexandrie.

La Grèce reçut tous les arts de l'Egypte. L'*Anatomie* n'y étoit cependant pas absolument étrangère plusieurs siecles avant Hippocrate. L'inspection des entrailles des victimes, les traitements des plaies & les boucheries mêmes, aidèrent à connoître la fabrique du corps animal. Nous avons rendu justice plus haut aux connoissances de l'*Anatomie* qui sont éparses dans l'Iliade & dans l'Odyssée. On trouve dans Pausanias la première dissection légale. Aristodème voulut immoler sa fille pour satisfaire à un oracle; mais son amant, désespéré, chercha à la sauver; il publia que cette victime ne pouvoit être agréable aux dieux, puisqu'elle étoit enceinte. Le père, animé par un patriotisme farouche, ouvrit les flancs de sa fille, & démontra son innocence par l'inspection de ses viscères. Parthenius rapporte un fait à-peu-près semblable dans les *Erotiques*.

Les descendans d'Esculape, médecins & prêtres de ce dieu, exerçoient chez eux l'*Anatomie*. Elle s'y conservoit aussi par tradition, selon le témoignage de Galien. Dans les ouvrages d'Hippocrate les plus authentiques, on voit que cette science étoit très-familière aux Asclépiades, & qu'ils possédoient dans leur famille l'Ostéologie & la Myologie dans un degré très-élevé. On trouve, en effet, dans Hippocrate, une expérience chirurgicale sur le deltoide d'un homme. Or, une expérience anatomique suppose des vues, des recherches & des connoissances; on ne parvient guères à connoître une vérité décomposée, sans connoître en même-tems les vérités du même rang qui l'environnent, & qui sont un tout avec elle.

Hippocrate lui-même, que nous venons de nommer, cet homme divin, connoissoit parfaitement l'Ostéologie; & Pausanias dit qu'il fit fondre un squelette de bronze, qu'il consacra à Apollon dans son temple de Delphes. Diogène d'Apollonie & Syennesis de Chypre ont donné la plus ancienne angiologie que nous ayons.

Pythagore faisoit connoître à la même époque, dans la grande Grèce, l'*Anatomie*, qu'il avoit étudiée en Egypte avec les autres sciences relevées. L'école de ce célèbre philosophe découvrit le tympan & même le limaçon de l'oreille interne.

Aristote perfectionna dans la Macédoine les découvertes d'Hippocrate, & il en fit beaucoup lui-même; mais nous en parlerons plus au long dans l'article de l'ANATOMIE COMPARÉE.

Diocles de Carithe, qui vécut peu après lui, sous le règne d'Antigone, passe pour avoir écrit le premier de l'art de disséquer: c'est une erreur. On avoit long-tems auparavant des planches ou représentations anatomiques. Aristote renvoie à ces planches ou représentations, dans toutes les occasions où il devroit expliquer les descriptions anatomiques.

Les largesses & la protection de Ptolémée Soter, élevèrent l'école d'Alexandrie au-dessus de toutes celles de l'une & de l'autre Grèce; & l'Egypte dût aux découvertes d'Hérophile & d'Erasistrate, une supériorité que les armes des Romains ne lui ravirent que plusieurs siècles après sa réduction en province romaine.

Après ces deux fondateurs de l'art *Anatomique*, parurent Lycus, Quintus, Marinus, dont il ne nous est parvenu que la réputation d'habiles anatomistes dont ils ont joui. On voit à plusieurs traits épars dans les écrits de Celse, qu'il s'étoit occupé de l'*Anatomie*, & l'on peut en dire autant de Pline le naturaliste, ainsi que de son neveu.

Arétée fit trop de cas de cet art pour l'avoir ignoré. Rufus l'éphesien, qui vécut sous les empereurs Nerva & Trajan, est le premier anatomiste célèbre qui se présente après Arétée: on infère de quelques endroits de ses ouvrages, qu'il avoit apperçu dans la matrice des vaisseaux, dont ses prédécesseurs n'avoient pas fait mention.

Galien succéda à Rufus. On ne voit pas que l'*Anatomie* ait fait de grands progrès depuis Hippocrate jusqu'à Hérophile & Erasistrate, ni depuis ces deux derniers jusqu'à Galien. Dans tous les tems qui précédèrent ces deux anatomistes depuis Hippocrate, & dans ceux qui les suivirent jusqu'à Galien, au-lieu de cadavres qu'on pût disséquer, pour augmenter le fonds des connoissances *anatomiques*, on s'occupa à combiner ces connoissances, & à former des conjectures physiologiques. Plus on suit attentivement l'histoire des sciences & des arts, plus on est disposé à croire que les hommes font très-rarement des expériences & des systèmes en même-tems. Lorsque les esprits sont tournés vers les expériences, on cesse de raisonner; & alternativement, quand on commence à raisonner, les expériences restent suspendues.

Mais on apperçoit ici évidemment l'obstacle qui arrêta les dissections *anatomiques*. Dans les tems qui suivirent ceux d'Erophile & d'Erasistrate, on brûloit plus attentivement que jamais les cadavres

Digitized by Google

chez les Romains. La religion & les loix civiles faiſoient reſpecter les corps morts ſous les peines les plus ſévères ; de ſorte que les anatomiſtes furent réduits, pour pouvoir s'inſtruire, à des haſards ineſpérés : il leur fallut trouver, ou des tombeaux ouverts, ou des malfaiteurs expoſés ; & les enfans abandonnés en naiſſant furent leur plus grande reſſource.

Ce fut auſſi dans les ouvrages des anciens anatomiſtes, ſur les grands chemins, ſur les enfans expoſés, ſur les animaux, & principalement ſur les ſinges, que Galien s'inſtruiſit en *Anatomie*. Il nous a laiſſé deux ouvrages ſur cette ſcience qui l'ont immortaliſé, quoiqu'il ait noyé ſes découvertes dans la diffuſion du ſtyle Aſiatique.

L'un de ces écrits célèbres de Galien eſt intitulé, *Adminiſtrations Anatomiques*, & l'autre, *de l'Uſage des parties du corps humain*. Il dit qu'en les écrivant il compoſe un hymne à l'honneur de l'Être qui nous a créés ; & je crois, ajoute-t-il, que la ſolide piété ne conſiſte pas tant à lui ſacrifier une hécatombe, qu'à annoncer aux hommes ſa ſageſſe & ſa puiſſance. On voit, en liſant ces ouvrages, que Galien connoiſſoit parfaitement toutes les découvertes anatomiques des ſiècles qui l'avoient précédé ; & que s'il n'y en ajouta pas un grand nombre d'autres ſur l'*Anatomie* du corps humain, ce fut manque d'occaſions & non d'activité. Trompé par la reſſemblance extérieure de l'homme avec le ſinge, il a ſouvent attribué à l'un ce qui convenoit ſeulement à l'autre. C'eſt, au reſte, le ſeul reproche qu'on lui faſſe.

Soranus, contemporain de Galien, anatomiſa la matrice. Théophile protoſpathaire, écrivit ſous l'empereur Héraclius, ſur la ſtructure du corps humain, & fit une analyſe des traités anatomiques de Galien, dans laquelle il fait voir qu'il avoit ajouté aux découvertes de ce ſavant homme. Oribaſe, *ſinge* de Galien, ne nous a rien laiſſé qu'on ne trouve dans les ouvrages de ſon modèle, ſi l'on en excepte la deſcription des glandes ſalivaires.

Némeſius, évêque d'Émiſſa en Phénicie, fut le dernier qui s'occupa de l'*Anatomie* ; & il a écrit ſur l'uſage de la bile, des vérités que Sylvius de le Boé ſe vanta long-tems après d'avoir découvertes. Vinrent après lui les tems d'ignorance & de barbarie, pendant leſquels l'*Anatomie* éprouva le ſort funeſte des autres ſciences & des autres arts. *(Cet article eſt extrait des articles* ANATOMIE *de l'Encyclopédie ancienne, & de ſon ſupplément.)*

ANATOMIE COMPARÉE. L'*Anatomie comparée*, eſt cette partie de l'*Anatomie*, qui s'occupe de la recherche & de l'examen des différentes parties des animaux, conſidérées relativement à leur ſtructure particulière, & à la forme qui convient le mieux avec leur manière de vivre ou de ſatisfaire à leurs beſoins. Par exemple, dans l'*Anatomie comparée* de l'eſtomach, on obſerve que les animaux qui ont de fréquentes occaſions de ſe nourrir, ont l'eſtomach très-petit en comparaiſon de ceux qui, étant évités par les autres animaux dont ils font leur nourriture, ſe trouvent ſouvent dans la néceſſité de jeûner : il ſemble que la nature ait donné par cette raiſon à ceux-ci un eſtomach capable de contenir de la nourriture pour long-tems.

Dans l'*Anatomie comparée*, on examine & les brutes & même les végétaux, afin d'acquérir, par la comparaiſon de ce qui s'y paſſe avec ce qui s'opère en nous, une connoiſſance plus parfaite du corps humain.

Le premier des anciens qui ſe préſente dans cette carrière, qu'il ont ouverte & exploitée avec ſuccès, eſt le philoſophe Démocrite. Lorſque Hippocrate fut appelé par les Abdéritains, pour le guérir de ſa folie prétendue, il le trouva occupé dans ſes jardins à diſſéquer des animaux. On dit auſſi qu'il avoit diſſéqué ſoigneuſement le caméléon ; mais nous n'avons aucun de ſes ouvrages.

Alcméon, diſciple de Pythagore, paſſe pour avoir anatomiſé le premier des animaux, parce que ſes écrits ont eu un ſort plus heureux que ceux de Démocrite. Mais ce qui nous en reſte, ne valoit guères la peine d'être conſervé ; car il prétendoit que les chèvres reſpirent par l'oreille.

Tous ces eſſais furent éclipſés par les découvertes de celui qu'on peut à bon droit nommer le créateur de l'*Anatomie comparée*. C'eſt d'Ariſtote que nous voulons parler ; & nous ne pouvons le faire dignement, ſans payer à Alexandre un juſte tribut de louanges. Un fait qui l'honore autant que toutes ſes victoires, c'eſt d'avoir donné à Ariſtote huit cents talens, près de cinq millions de notre monnoie, & d'avoir confié à ſes ordres pluſieurs milliers d'hommes, pour perfectionner la ſcience de la nature & des propriétés des animaux. Ces puiſſans ſecours n'étoient pas reſtés inutiles entre les mains du philoſophe, s'il eſt vrai, comme le diſoit un habile anatomiſte, que celui là auroit bien employé ſon tems, qui, en dix ans de travail, parviendroit à ſavoir ce qu'Ariſtote a renfermé dans ſes deux petits volumes des animaux.

Ariſtote diſtingua les quadrupèdes, des poiſſons, des oiſeaux & des inſectes. Sa ſagacité lui a fait remarquer avec préciſion, ce qu'il y avoit de commun dans leurs ſtructures ; & une induction lumineuſe, lui a fourni des règles, qui ſont fondées ſur un grand nombre de faits. Telle eſt celle-ci : tous les animaux qui n'ont que des dents inciſives, ont quatre eſtomachs. Mais c'eſt vers l'homme qu'il a dirigé conſtamment ſes travaux. On diroit qu'il n'a immolé tant d'animaux que pour en rapporter la ſtructure à celle de l'homme. Auſſi tout ce qu'il a écrit ſur les animaux mérite d'être lu avec attention, & les erreurs répandues dans ſes écrits ne doivent pas diminuer notre eſtime & notre reconnoiſſance.

Digitized by Google

L'*Anatomie comparée* semble fixée, & ne fit aucun progrès depuis Ariſtote juſqu'à Galien. Ce Médecin diſſéqua beaucoup d'animaux & de ſinges en particulier. Mais ſes travaux furent perdus pour l'*Anatomie comparée*, parce qu'il admettoit une reſſemblance parfaite entre la ſtructure de l'homme qu'il avoit eu rarement l'occaſion d'étudier, & celle du ſinge, qu'il croyoit ſuppléer à ce défaut.

Ce fut encore pis depuis Galien, & l'*Anatomie comparée* reſta enſevelie pendant plus de douze cents ans ſous les ténèbres épaiſſes de l'ignorance. Après ce long oubli, des anatomiſtes modernes commencèrent à l'étudier dans Ariſtote, & M. d'Aubenton l'a portée à un point très-voiſin de la perfection, par ſes diſſections nombreuſes & ſes deſcriptions exactes. *(Cet article eſt extrait des articles* ANATOMIE *de l'ancienne Encyclopédie & de ſon ſupplément.)*

ANAXABIE, femme de Pélias.

ANAXABIE, fille de Pélops, ſœur de Ménélas, femme de Strophius, & mère de Pylade.

ANAXANDRA, femme illuſtre, miſe au nombre des héroïnes de la Grèce; elle avoit un autel dans l'Attique.

ANAXARÈTE, fille iſſue du ſang de Teucer, devint l'objet de la paſſion d'un jeune homme de baſſe condition, nommé Iphis, lequel ayant fait connoître ſon amour à la princeſſe, & ayant tenté inutilement toutes ſortes de voies pour la fléchir, ſe pendit de déſeſpoir à ſa porte même. Quand *Anaxarète* eut appris la mort d'Iphis, elle eut la curioſité de voir paſſer ſa pompe funèbre; mais à peine eut-elle jeté les yeux ſur le corps du malheureux Iphis, que ſon ſang ſe glaça, & une paleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage. La dureté du cœur d'*Anaxarète*, dit Ovide, ſe communiqua à toutes les parties de ſon corps, qui fut changé en rocher. La ſtatue que produiſit cette métamorphoſe, ſe conſervoit, diſoit-on, à Salamine, où l'on bâtit un temple en l'honneur de Vénus *Proſpicienſ*, qui regarde.

ANAXIS fut un des héros de la Grèce, auxquels on conſacra des monumens héroïques; mais on ne ſait rien de ſes actions.

ANAXIS *ou* ANAXIUS, & *Anaſſius*, enfans des Dioſcures; on les repréſentoit à cheval.

ANAXITHÉE, l'une des Danaïdes, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère d'Oléne.

ANAXO, fille d'Alcée, & petite-fille de Perſée, épouſa Electrion, frère de ſa mère, qu'elle rendit père d'Alcmène.

ANAXYLAZE, dans Suidas & dans Héſychius, ſont les grandes culotes des Perſes & des Gaulois, ou des chauſſes deſcendant juſqu'à la cheville du pied. Les artiſtes grecs n'en ont donné qu'aux barbares, & en particulier aux Troyens & aux perſonnages comiques. Les chauſſes paroiſſent avoir été introduites ſur le théâtre pour la bienſéance. On voit à deux petites ſtatues comiques de la Villa-Mattei, & à une figure ſemblable de la Villa-Albani, les chauſſes & les bas faits d'une ſeule pièce, ainſi qu'on les donnoit aux nations barbares. Une partie des Gaules en prit le ſurnom de *Braccata*.

ANAZARBUS, en Cilicie. ANAZARBEON.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles Impériales grecques, ſur leſquelles elle a placé ſon époque, en l'honneur de Vérus, de Commode, d'Elagabale, de Paula, d'Alex.-Sévère, de Maximin, de Maxime, d'Herennius, de Valérien, de Déce, de Plautille, de Mamée, de Tranquilline, de Voluſien.

ANCARIE. *V.* ANCHARIA.

ANCÉE, fils de Neptune & d'Aſtipalée, fille de Phœnix, fut un des argonautes. A ſon retour de la Colchide, il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture, & prit un ſoin particulier des vignobles; comme il preſſoit trop ſes vignerons, & qu'il les maltraitoit, un d'eux lui dit un jour qu'il ne boiroit jamais du vin de la vigne à laquelle il faiſoit travailler. Le tems de la vendange arrivé, il fit promptement remplir une coupe du premier jus qu'on put exprimer du raiſin, & regardant celui qui lui avoit fait la prédiction, il lui reprocha ſon peu d'habileté, mais le vigneron lui répondit qu'il y avoit encore une grande diſtance entre la coupe & ſes lèvres. En effet, dans l'inſtant qu'il la portoit à la bouche, on vint l'avertir qu'un ſanglier monſtrueux ravageoit ſa vigne; il quitte la coupe, prend ſes armes, & en pourſuivant le ſanglier, il eſt bleſſé à mort. Cet accident donna lieu au proverbe que Caton a exprimé en latin par ces mots: *Multum intereſt inter os & oſſum.* Ancée fut père d'Agapenor, qui commandoit les Arcadiens à la guerre de Troye.

ANCÉE, fils de Licurgue, roi des Tégéates en Arcadie, fut auſſi un des argonautes.

ANCHARIA, déeſſe adorée dans la Pouille, ſelon Tertullien. (*Apol.* 24). *Aſculanorum Ancariam.* On ne connoît aucun détail ſur cette divinité, qui eſt peut-être la même que la ſuivante.

ANCHARIA, étoit une divinité des Etruſques. Gorien a beaucoup parlé dans le *Muſæum Etruſcum*. Il croit qu'elle étoit la même que la déeſſe *Furina*, & que l'une & l'autre repréſentoient les Euménides réunies ſous un ſeul emblème. On trouve dans l'ouvrage cité plus haut, un grand nombre d'inſcriptions latines & pluſieurs autels, qui font mention des déeſſes *Furina* & *Ancharia*. La divinité adorée ſous ces deux noms, & ſans doute auſſi ſous celui de Bellone, voyoit couler le ſang humain ſur ſes autels chez les Etruſques. Les marbres de cette nation offrent ſouvent des prêtres furieux, qui ſe battent, ſe bleſſent & s'égorgent ſur les autels & des ſtatues d'*Ancharia*.

ANCHIALE. Martial (*lib. xi. épig. 95*) dit à un juif avec lequel il diſpute:

Ecce

Digitized by Google

Ecce negas, juraſque mihi per templa tonantis.
Non credo; jura, verpe, per ANCHIALUM.

C'eſt le ſeul endroit où il ſoit fait mention d'*Anchiale*. Les commentateurs ont étalé avec profuſion l'érudition hébraïque pour prouver que c'étoit un objet ſacré révéré par les Juifs & atteſté dans leurs ſermens. Mais cela ſuppoſeroit dans Martial & dans les Romains une connoiſſance des coutumes judaïques qu'ils n'avoient pas, & que leur mépris pour les Juifs les empêchoit d'avoir.

Morin a donné dans le 2e volume des Mémoires de l'Académie des belles-lettres & inſcriptions, une explication plus vraiſemblable de ce mot. Il croit que cet *Anchialus* eſt le jeune homme au ſujet duquel Martial & le juif étoient en différend; & que le poëte fachant que ſon adverſaire mépriſoit les dieux de Rome, l'oblige à jurer par ce jeune homme lui-même.

Au reſte, un ancien exemplaire manuſcrit de Martial, qui appartenoit à M. de Thou, porte: *Jura, verpe, per ANCHARIUM*: jure, juif, par l'âne. Les Païens & ſur-tout les prêtres, ſe plaiſoient à reprocher aux Juifs qu'ils adoroient cet animal, ou ſa tête: témoin Pétrone:

Judæus licet & porcinum numen adoret,
Et cilli ſummas adoret auriculas.

On peut voir ce qu'en dit Tacite (*Hiſt. lib. v*), & les raiſons ou le fondement de cette fauſſe imputation à l'article ONONYCTITES. Ce dernier ſens eſt beaucoup plus ſimple, & eſt très-relatif aux idées que les Païens s'étoient formées de la religion des Juifs.

ANCHIALUS, dans la Thrace. ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ. Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes gouverneurs (ΗΓΕΜΟΝΟΣ), des médailles impériales grecques, en l'honneur de Domitien, d'Antonin, de M. Aurèle, de Fauſtine jeune, de Commode, de Sept.-Sévère, de Caracalla, de Plautille, de Géta, de Maximin, de Gordien-Pie, de Tranquilline.

ANCHIALUS, dans la Cilicie. ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Septime-Sévère, de Tranquilline, d'Antonin.

ANCHISE, prince troyen, deſcendoit de Tros, fondateur de Troye, par Aſtarneus, fils de Tros, & père de Capys, père d'*Anchiſe*. Il plut à Vénus. Un jour qu'il gardoit ſes troupeaux de ſon père ſur le mont Ida, cette déeſſe lui apparut, ſous la forme d'une belle nymphe; lui dit que, vaincue par ſon amour, elle venoit lui offrir ſa main; & elle le pria de la préſenter à ſa famille, afin que le mariage ſe fît promptement. *Anchiſe* répondit que puiſqu'elle n'étoit point déeſſe, rien n'empêchoit qu'ils ne vécuſſent ſur le champ comme des époux, & ils paſſèrent la nuit enſemble. *Anchiſe* s'apperçut à ſon réveil qu'il avoit tenu dans ſes bras une déeſſe. Cette action étoit un crime que les dieux pardonnoient rarement; ils étoient jaloux de leur ſupériorité, & ne vouloient pas qu'un mortel jouît d'un bonheur qui leur étoit réſervé. Il étoit défendu non-ſeulement d'aſpirer aux déeſſes, & de leur révéler ſa paſſion, mais auſſi de ſuccomber aux déclarations d'amour qu'elles faiſoient, quand même on les auroit priſes pour des mortelles. *Anchiſe* craignit donc de mourir; mais Vénus le raſſura, & lui dit qu'elle auroit de lui un fils qui ſe nommeroit Enée; qu'elle ſeroit nourrir cet enfant par les Dryades juſqu'à l'âge de cinq ans, après quoi elle le lui remettroit entre les mains. Elle l'avertit ſur-tout de ne jamais ſe vanter de ſon bonheur, ſous peine d'être foudroyé par Jupiter.

La vanité d'*Anchiſe* ne put ſe contraindre, & ſon ſecret lui échappa un jour qu'il étoit à table avec ſes amis. Vénus s'en plaignit à Jupiter, & obtint qu'il ſeroit foudroyé; mais ne voulant pas le perdre, elle eut ſoin de détourner le coup, de manière que la foudre l'effleura ſeulement & lui fit perdre la vue. Selon quelques auteurs, il fut réellement bleſſé, & la plaie ne ſe referma jamais. Au reſte, l'amour de Vénus pour *Anchiſe* ne fut point un amour paſſager; elle lui donna un ſecond fils.

Après la priſe de Troye, Énée porta ſon père ſur ſes épaules, & le mit en lieu de ſûreté. Les poëtes ont loué à l'envie cette action. Ils ont ajouté au récit de Virgile, que les flammes le reſpectèrent, & que craignant de nuire à un fils qui avoit autant de tendreſſe pour ſon père, elles ſe fendirent pour laiſſer un paſſage libre à Enée. Virgile fait mourir *Anchiſe* en Sicile; d'autres ſur le mont Ida, où ſon tombeau fut honoré par les bergers phrygiens. Il y en a qui placent le lieu de ſa mort en Laconie, au pied d'une montagne, nommée depuis *Anchiſia*, où il y avoit un temple de Vénus; d'autres enfin le font parvenir juſqu'en Italie; mais tous s'accordent à dire qu'il vécut juſqu'à quatre-vingt ans.

On le voit endormi auprès de Vénus ſur une corniline de Stoſch. Il eſt très-reconnoiſſable à la mitre phrygienne, ainſi qu'aux longues chauſſes que les artiſtes grecs donnoient aux Phrygiens & aux autres peuples barbares.

ANCIENS. Quelle que ſoit notre admiration pour les *anciens*, & quelque légitimes qu'en ſoient les motifs, nous laiſſons au Dictionnaire de Littérature de cette nouvelle Encyclopédie, & au Dictionnaire des Arts, deſtiné à la même collection, à faire connoître aux lecteurs le degré de ſupériorité des *anciens* ſur les modernes dans les arts. On ne pourra cependant pas nous reprocher ce renvoi comme un refus de travail; car chaque article du Dictionnaire d'Antiquités nous montre ce que les *anciens* ont fait ou fait dans une partie des ſciences; & la réunion de tous ces articles, que nous indiquerons à la fin

Digitized by Google

du dernier volume, formera un tableau brillant de leurs connoissances dans les sciences, & de leur supériorité dans tous les arts qui appartiennent au dessin.

ANCUS, surnom que portoient plusieurs *Spurius*, & qu'ils tiroient du roi Ancus.

ANCILES, boucliers sacrés, que l'on gardoit dans le temple du dieu de la guerre. Tous les ans, au mois de Mars, on les portoit en procession autour de Rome; & le dernier jour du mois, on les renfermoit soigneusement. Denys d'Halicarnasse rapporte ainsi l'origine de ces boucliers sacrés: Un bouclier étant tombé du ciel, on consulta les Aruspices sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce bouclier seroit conservé. Numa Pompilius craignant qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs entièrement semblables, afin qu'on ne pût reconnoître le véritable, & les déposa dans le temple de Mars. Il établit les Saliens pour veiller à leur sûreté.

Plutarque ajoute que Numa prédit des choses merveilleuses sur ce bouclier, qu'il disoit avoir apprises d'Egérie & des Muses. Cet *ancile*, disoit-il, étoit envoyé pour le salut de la ville, & il falloit le garder avec onze autres de même figure & de même grandeur, afin que la difficulté de le reconnoître empêchât les voleurs de le dérober.

Les écrivains romains qui avoient ces boucliers sous les yeux, ont cependant varié sur leur forme. Les uns disent qu'ils ressembloient aux *peltes*, & qu'ils étoient échancrés des deux côtés. C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse & de Plutarque. Mais Ovide assure que les *anciles* étoient ronds. (*Fast. III.* 377.):

Idque ancile vocat; quod ab omni parte recisum est,
Quâque notes oculis angulus omnis abest.

Les monumens sont d'accord avec lui; car on les voit de forme circulaire sur des médailles de Domitien, & sur une médaille du triumvir monétaire Licinius.

Lorsque Numa voulut faire fabriquer onze *anciles* semblables au premier, il chargea de ce soin *Mamurius*, qui travailloit en vases & en armures d'airain. Cet habile ouvrier n'exigea aucun payement: c'est pourquoi les Saliens conservèrent son nom à la postérité la plus reculée, en l'insérant dans leurs hymnes. Ovide, (*ibidem.*):

Tum sic Mamurius: merces mihi gloria detur,
Nominaque extremo carmine nostra sonent.
Indè sacerdotes operi promissa vetusto
Præmia persolvunt, Mamuriumque canunt.

Ce ne fut point assez, on lui éleva une statue de plomb dans le quartier qui prit son nom, où est aujourd'hui l'église de Sainte-Susanne. On croit qu'Hostilius déposa dans son voisinage les douze nouveaux *anciles* qu'il ajouta aux premiers, & qu'il y établit les douze saliens qu'il aggrégea à l'ancien collége.

On a beaucoup varié sur l'origine du nom *ancile*, que Numa donna à ces boucliers sacrés. Les uns le dérivent du grec & les autres du latin; mais la plupart de ces étymologies sont tellement forcées, qu'on doit les laisser dans l'oubli.

Les jours où les Saliens portoient les *anciles* en procession dans les rues de Rome, étoient consacrés par une inaction totale. On auroit cru commettre un grand crime si l'on avoit pris les armes, donné une bataille ou établi un camp dans ces jours sacrés; & l'on regardoit comme très-malheureuses les entreprises commencées à cette redoutable époque. Tacite & Suétone font observer avec attention que le départ d'Othon fut regardé de mauvais œil, parce qu'il se faisoit pendant les processions des *anciles*, & avant qu'ils fussent renfermés dans le temple de Mars.

Le général qui vouloit obtenir de glorieux succès, alloit, avant son départ, dans ce temple, & agitoit d'une main timide les redoutables boucliers. Lorsqu'ils se remuoient d'eux-mêmes, c'étoit un présage fâcheux pour Rome, & il annonçoit une guerre prochaine. Au reste, tout étoit sacré dans les *anciles* jusqu'aux termes *moveri* & *conci*, qui exprimoient l'action de les sortir du temple de Mars, & celle de les y reporter.

ANCLABRIA, vases d'airain qui servoient aux sacrifices.

ANCLABRIS, table sur laquelle on posoit les vases réservés pour les sacrifices.

ANCON, vase à boire courbé. On donnoit ce nom aux cornes à boire, qui étoient naturellement recourbées.

ANCON exprimoit aussi un bras de fauteuil ou un accoudoir.

ANCONE, ville d'Italie, dans l'ancien Picenum, sur la côte de la mer Adriatique. Trajan y fit construire un port & un arc de triomphe. C'est à cette époque que l'on rapporte une médaille de cet empereur, au revers de laquelle paroît un port avec la légende: PORT. AUG.

ANCONE, en Italie. ΑΓΚΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Son symbole est un bras replié, qui est exprimé par son nom dans la langue grecque.

ANCRE *de vaisseau*. Pline fait honneur de son invention aux Tyrrhéniens; mais Pausanias dit en termes exprès, que Midas, fils de Gordius, inventa l'*ancre*, & qu'on voyoit encore la sienne dans un temple de Jupiter. Ces différentes opinions peuvent se concilier, en disant que l'un a inventé l'*ancre*, & que l'autre l'a perfectionnée.

Les premières *ancres* étoient de pierre; & Arrien (*Peripl. Pont. Euxin, pag.* 5.) assure que

Digitized by Google

l'on conſervoit encore l'*ancre* de fer du navire des argonautes, avec des fragmens d'une plus ancienne *ancre* qui étoit de pierre. Athénée (*v. p.* 204) parle d'*ancres* de bois, telles que les Japonois s'en ſervent encore. Il ne paroit pas qu'elles fuſſent aiguës dans les commencemens; mais elles agiſſoient uniquement par leur poids. Pour l'augmenter, on les creuſoit; & le vuide étoit rempli avec du plomb fondu. Nous l'apprenons d'un paſſage de Diodore de Sicile (*lib. v*). Les Phéniciens étant venus en Sicile pour y acheter de l'argent, en chargèrent leurs vaiſſeaux autant que leur capacité pouvoit en contenir. Voyant qu'il en reſtoit encore à acheter, les Phéniciens ôtèrent le plomb de leurs *ancres*, & mirent de l'argent à ſa place.

Les auteurs anciens, tels que Léon dans ſa Tactique, Héſychius, Suidas, &c. nous ont conſervé la mémoire de ſacs remplis de ſable, dont on ſe ſervoit ſur les fonds ſableux ou vaſeux qui n'auroient pu retenir les *ancres* ordinaires. On ajouta aux *ancres* de fer des pointes, que les poëtes grecs appellent des dents, d'abord une ſeule, & enſuite deux. Pline dit que la ſeconde fut inventée par Eupalamus; mais Strabon lui ſubſtitue le célèbre philoſophe Anacharſis.

Les *ancres* à une pointe s'appeloient ἁπήρεμοι, & celles qui en avoient deux étoient connues ſous les noms d'ἀμφοτόλαι & d'ἀμφήρεμοι. Ces dernières, que l'on voit ſur les monumens antiques, reſſemblent parfaitement aux *ancres* modernes, ſi l'on excepte le *jas*, que l'on n'apperçoit à aucune. La plus groſſe de toutes les *ancres* d'un vaiſſeau, celle dont on ne ſe ſervoit qu'après avoir perdu toutes les autres, ou que dans la dernière extrémité, s'appeloit l'*ancre* ſacrée, ἱερὰ.

ANCRE *de navire*. On en voit une ſur les médailles d'Ancyre, de Paeſtum, de Tuder & des rois de Syrie.

Elle devint le ſymbole de la Syrie ſous les Séleucides & leurs ſucceſſeurs. L'origine de cet attribut fut une fable racontée par Juſtin & par Appien. Ils diſent que Laodice, mère de Seleucus I, rêva qu'Apollon l'avoit rendue mère, & qu'il lui avoit donné un anneau, où paroiſſoit une *ancre* gravée avec beaucoup d'art. Elle le donna à Séleucus, qui en fit le ſymbole de ſon royaume. Tous les Séleucides, diſoit-on, naiſſoient avec l'empreinte de cette *ancre* ſur la cuiſſe.

Au reſte, l'*ancre* marquoit ſur les médailles les victoires navales, lorſqu'elle étoit priſe dans ſon ſens naturel.

ANCULUS & ANCULA étoient, ſuivant Feſtus, les divinités tutélaires des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, d'où eſt venu le nom d'*Ancilla*, que celles-ci portoient.

ANCYRE, en Phrygie. ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Son ſymbole ordinaire eſt une *ancre* de navire.

Cette ville a fait frapper ſous ſes archontes des médailles impériales grecques, en l'honneur de Poppée, de Nerva, de Plotine, d'Hadrien, de Sabine, d'Antinous, de M.-Aurèle, de Sévère, de Caracalla, de Maxime, d'Otacile, de Fauſtine jeune, de Vérus, de Domna.

ANCYRE, dans la Galatie, & depuis *Sébaſte*, ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ ΜΗΤ & ΑΝΚΥΡΑC.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Néron, de Vérus, de Commode, de Sept.-Sévère, de Caracalla, de Géta, de Dèce, de Valérien, de Gallien, de Salonine, d'Antonin, de M.-Aurèle, de Domna.

ANDABATE, du grec ἀνάβατης, celui qui monte. On donnoit ce nom à une eſpèce de gladiateurs qui combattoient montés ſur un char & les yeux fermés, ſoit qu'ils les euſſent couverts d'un bandeau, ſoit qu'ils portaſſent une armure de tête rabattue ſur le viſage. Leurs combats terminoient les jeux du cirque. Ils étoient montés ſur des chevaux ou ſur des chars conduits par des cochers que l'on ne privoit pas de la vue.

ANDARTA. Gruter, pag. 88, rapporte les deux inſcriptions ſuivantes publiées par Scaliger, & dans leſquelles ſeules il eſt fait mention de cette divinité.

DE. AUG.	&	DE. AUG.
ANDARTÆ		ANDARTÆ
M. JUL. ANTO		M. JULIUS
MINUS		THEODORUS

ANDATE, déeſſe de la Victoire, honorée d'un culte particulier chez les anciens peuples de la Grande-Bretagne.

ANDEGAVI, dans les Gaules. ANDEC.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRR. en argent.

RRR. en bronze. (*Pellerin*).

O. en or.

ANDIRINE, ſurnom de Cybèle, qui avoit un temple près de la ville d'Andèle.

ANDOB, dans les Gaules. ANDOB.

Les médailles qui portent cette légende ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or. (*Pellerin*).

O. en argent.

ANDRAPHONOS, ſurnom de Vénus, qui ſignifie homicide. *Voyez* HOMICIDE.

ANDRAPODOCAPELE, nom d'une profeſſion particulière dont Galien fait mention en pluſieurs endroits. On appeloit de ce nom des gens qui logeoient de jeunes garçons, des filles, des eunuques & d'autres perſonnes. Ils ſe chargeoient de ſoigner & d'embellir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. Cette profeſſion n'avoit rien de commun avec celle des *marchands d'eſclaves, lenones*; quoique ce fût la véritable ſignification du mot *Andrapodocapele*, ἀβροπώλης, eſclave, & κάπηλος, marchand. On doit exclure toute idée

Digitized by Google

de débauche, en parlant des *Andropodocaples*, & l'on ne peut mieux les comparer qu'à nos BAIGNEURS. *V.* ce mot.

ANDREMON, gendre d'Oénée, roi de Calydon, succéda à son beau-père. *V.* OENEE.

ANDREUS, fils du fleuve Pénée, s'établit le premier dans un canton de la Béotie, qu'il nomma *Andréide*. Il épousa une fille de Leucon, fils d'Athamas, & en eut un enfant nommé Etéocle, qui régna après lui, & qui accorda une portion du pays à Halmus, fils de Sisyphe. Cet Etéocle n'ayant point laissé d'enfans, Phlégias, fils du dieu Mars & de Chryse, fille d'Almus, lui succéda. *V.* ETEOCLE.

ANDROCLES, fils d'Eole, dieu des vents, régna dans cette partie de la Sicile qui est entre le détroit de Messine & le cap Lilybée.

ANDROGÉE, fils de Minos, roi de Crète, étant allé à Athènes pour assister aux panathénées, combattit dans ces jeux avec tant d'adresse & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'estime générale & l'amitié des fils de Pallas, frère du roi Egée. Le commerce de ce jeune prince avec les Pallantides devint suspect au roi d'Athènes, qui, violant tous les droits de l'hospitalité, fit assassiner *Androgée*. Minos n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il se mit en devoir de venger la mort de son fils: il déclara la guerre aux Athéniens, & les contraignit de lui faire satisfaction. On verra les conditions du traité dans l'Histoire du Minautore.

Quelques auteurs voulant rétablir la réputation d'Egée, disent qu'*Androgée* fut tué par le taureau de Marathon, envoyé par Neptune dans l'isle de Crète pour punir Minos de ce qu'étant maître de la mer, il ne reconnoissoit pas sa divinité. Ce taureau ayant ravagé l'isle de Crète, traversa la mer, alla en Grèce; & ayant rencontré *Androgée* en son chemin, il lui ôta la vie. *V.* EGÉE, MINOTAURE.

ANDROGÉONIES, fêtes que les Athéniens établirent en l'honneur d'Androgée, pour satisfaire Minos. Ils mirent Androgée au nombre des héros de la Grèce; on lui éleva un autel, & l'on célébroit tous les ans des jeux en son honneur dans le cérамique, appelés Ἀγὼν ἐπ' Ἐυρυγυῳ.

ANDROGYNES. C'étoient des hommes qui avoient les deux sexes, deux têtes, quatre bras & quatre pieds. Les dieux, dit Platon, dans son Dialogue du Banquet, avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps & les deux sexes. Ces hommes étoient d'une force si extraordinaire, qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter, que cette entreprise irrita, alloit les faire périr; mais ne voulant pas détruire le genre humain, il se contenta de les partager en deux, pour les affoiblir, afin qu'ils n'eussent plus déformais ni tant de force, ni tant d'audace.

Jupiter donna ordre en même-tems à Apollon de perfectionner ces deux demi-corps, & d'étendre sur la poitrine & sur les reins cette peau qui les couvre, & qui porte dans le nombril la marque du nœud qu'y fit Apollon.

Pline, l. 7, c. 1, dit qu'un certain Calliphanes avoit écrit qu'il y avoit un peuple d'*Androgynes* en Afrique. Aristote ajoute qu'ils avoient la mamelle droite comme un homme, & la gauche comme une femme: c'est une fable très-absurde.

Le mot *Androgyne*, qui est synonyme d'hermaphrodite, vient des deux mots grecs, ἀνὴρ, de l'homme, & γύνη, femme.

ANDROLEPSIE, mot formé d'ἀνὴρ, homme & de λαμβάνω, je prends. Lorsqu'un athénien avoit été tué par le citoyen d'une autre ville, si cette ville refusoit de livrer le coupable, il étoit permis de saisir trois de ces citoyens, & de punir en eux le meurtre commis. Cette coutume étoit appelée par les Grecs *Androlepsie*, & *Clarigatio* par les Romains. Notre mot *représaille* n'en exprime qu'une partie.

ANDROMAQUE étoit fille d'Etion, roi de Thèbes, dans la Cilicie. Les poëtes en ont fait un portrait fort avantageux; elle étoit belle, & d'une taille fort grande, modeste, sage, vertueuse, & d'un caractère très-doux.

Andromaque épousa le vaillant Hector, fils de Priam, pour lequel elle eut tant d'attachement, que, suivant Homère, c'étoit elle qui avoit soin de ses chevaux. Il y a des auteurs qui lui font pousser la complaisance jusqu'à aimer les maîtresses de son mari, & allaiter les enfans qu'elles lui donnoient; selon d'autres, Hector lui étoit si attaché, qu'il lui garda scrupuleusement la foi conjugale. Les adieux de ces deux époux au moment où Hector partit pour aller au combat où il périt, sont un des plus beaux morceaux de l'Iliade & des plus touchans. *Andromaque* eut la douleur de perdre un mari si cher; elle vit aussi, après la prise de Troye, précipiter son fils Astyanax du haut d'une tour. C'est donc par une licence poétique que Racine, dans son *Andromaque*, fait vivre Astyanax long-tems après la prise de Troye. (*V.* ASTYANAX). Elle avoit encore eu d'Hector un autre fils, nommé Laodamante.

La veuve d'Hector devint captive de Pyrrhus, fils d'Achille, dont elle eut trois enfans, selon quelques auteurs, Molossus, Pielus & Pergamus; & Pielus succéda à son père au trône d'Epire. C'est de lui que descendoit Pyrrhus, célèbre par ses guerres contre les Romains. D'autres nomment ces trois enfans Pyrrhus, Molossus & Eacide: quelques-uns enfin, ne parlent que de Molossus. Hermione, femme de Pyrrhus, conçut une si grande jalousie des complaisances de son mari pour *Andromaque*, qu'elle le fit mourir. *V.* PYRRHUS, MÉNÉLAS.

Après la mort, ou même du vivant de ce prince, *Andromaque* épousa Hélénus, fils de Priam, son compagnon de captivité, & régna avec lui sur une

Digitized by Google

partie de l'Epire. Virgile & quelques autres donnent Hélénus pour mari à *Andromaque* avant la mort de Pyrrhus ; d'autres disent que le mariage se fit seulement en conséquence des ordres qu'il avoit donnés. Elle eut encore des enfans d'Hélénus, entr'autres Cestrinus. *V.* Cestrinus.

Les auteurs anciens se sont accordés à louer la haute taille d'*Andromaque*. Ovide l'appelle *longissima*, très-longue ; & il en parle dans un autre vers. Juvénal cite *Andromaque*, pour désigner une femme d'une taille distinguée :

. . . . . *Andromachen à fronte videbis ;*
Post tergo minor est.

Les peintres & sculpteurs modernes ne lui ont pas assez fidélement conservé ce caractère distinctif.

On voit la malheureuse *Andromaque* sur un grand nombre de pierres gravées ; tantôt elle fait à Hector ces adieux si mémorables, tantôt elle lui offre Astyanax pour qu'il l'embrasse encore une fois ; & souvent on la voit auprès de Priam, sur le haut des murs de Troye, invoquer les dieux en faveur de son mari. La collection de Florence & celle du baron de Stosch offrent ces différens sujets, & même répétés plusieurs fois.

Un bas-relief de la Villa-Borghèse nous montre *Andromaque* accompagnée de femmes troyennes, recevant le corps de son époux aux portes de Troye. Elle est vêtue d'une robe trainante, sans ceinture. C'étoit, chez les anciens, la marque d'une profonde douleur.

ANDROMÈDE étoit fille de Céphée, roi d'Ethiopie & de Cassiopée, qui avoit eu la témérité de se croire plus belle que les Néréides. Neptune, pour les venger, suscita un monstre marin qui désoloit le pays : l'oracle d'Ammon ayant été consulté sur les moyens d'appaiser les dieux, répondit qu'il falloit exposer *Andromède* aux fureurs du monstre. La jeune princesse fut donc exposée sur un rocher, & le monstre sortant de la mer, étoit prêt à la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chaînes d'*Andromède*, & l'épousa pour sa récompense.

Pausanias ajoute une autre fable à celle-ci : il dit que près de Joppé, il y avoit une fontaine dont l'eau étoit rouge comme du sang, & que les gens du lieu assuroient que Persée s'étant ensanglanté en tuant le monstre, se lava dans cette fontaine, & en rougit l'eau. *Andromède* fut placée dans le ciel, où elle forme une constellation. *V.* Persee.

On a trouvé à Pompeïa, dans un petit temple qui est dans le parvis du grand temple d'Isis, entre autres bas-reliefs en plâtre, la fable de Persée & d'*Andromède*. Ce que ce morceau offre de plus singulier, est la main du héros qui tient la tête de Méduse ; elle est entièrement de relief. Le sculpteur, pour lui donner tant de saillie, l'avoit assujétie avec une tige de fer, que l'on voit aujourd'hui depuis la chûte de la main.

ANDROMÉDON, gendre d'Oënée, roi de Calydon. *V.* Oenee.

ANDRON, étoit la partie des maisons que les Grecs habitoient. Elle étoit séparée du gynécée, appartement de leurs femmes & de leurs filles.

ANDRONIC I. Comnène.

Andronicus Augustus.

Ses médailles sont :
RR. en or.
O. en argent.
R. en M. B.

ANDRONIQUE II. Paléologue.

Andronicus Palæologus Augustus.

Les médailles de ce règne ne sont pas citées dans les catalogues.

ANDRONIC III. Paléologue.

Andronicus Palæologus Augustus.

On ne connoit point de médailles de ce prince.

ANDRONIQUE IV. Paléologue.

Andronicus Palæologus Augustus.

Ses médailles manquent.

ANDROS, isle. ANAPI & ANAPON.

Les médailles autonomes de cette isle sont :
RRRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

On a frappé dans cette isle quelques médailles impériales grecques, selon le père Jobert.

ANDROS, fils d'Anius. *Voyez* Anius.

ANE. Les Egyptiens avoient pour l'*âne* une haine extraordinaire. Il est roux dans l'Afrique & dans l'Asie ; & cette couleur étoit odieuse aux Egyptiens, parce qu'ils la croyoient affectée à Typhon, le mauvais principe. M. Paw, qui regarde la religion des Egyptiens comme une perfection de leur régime diététique, assure que la couleur rousse annonce le germe d'une maladie dans les animaux, & en particulier dans les bœufs & les vaches.

Le président de Montesquieu s'est moqué de cette opinion, qui suppose une analogie entre la santé des animaux & la couleur de leurs poils ; peut-être que la manière dont l'*âne* se nourrit a pu faire naître cette répugnance chez un peuple ami de la propreté ; car l'*âne* mange presque tout

Digitized by Google

ce qu'il rencontre sans aucun choix, & il se roule sur la terre la plus infecte avec une complaisance affectée.

Quoi qu'il en soit, l'*âne* étoit dans l'Egypte un des symboles de Typhon, & l'on traçoit son image sur les gâteaux que l'on offroit à ce dieu du mal. Les habitans de Coptos, de Busiris, d'Abydos & de Lycopolis, poussoient encore plus loin cette antipathie; car ils haïssoient le son de la trompette, parce qu'ils lui trouvoient de la ressemblance avec le cri de l'*âne*.

Les Romains conservèrent une partie de cette haine pour l'*âne*: ils regardoient sa rencontre comme un mauvais présage. Cependant Marius & Auguste l'interprétèrent favorablement. Quand il étoit jeune, les paysans en mangeoient la chair, & la trouvoient fort agréable, au rapport de Galien. Mécène réussit même à la faire servir sur la table des grands & des riches, qui estimèrent, pour complaire à cet illustre favori, de lui préférer la chair de l'onagre ou de l'*âne* sauvage. Mais ce goût ou cette mode fut de peu de durée, & elle passa avec le règne de Mécène.

L'*âne* étoit admis dans les mystères de Vesta, soit parce qu'on s'en servoit dans les sacrifices de Cybèle, divinité identique avec elle, soit parce que les cris de cet animal réveilloient Vesta, à qui Priape vouloit faire violence pendant son sommeil. De-là vint que les boulangers chargeoient un *âne* des pains qu'ils offroient à Vesta le sixième jour des ides de juin. Ovide, (*Fast. VI*, 311.):

Ecce coronatis panis dependet asellis.

Cet animal portoit ordinairement les statues & les ustensiles des sacrifices de cette déesse, comme nous le voyons dans Apulée. A la naissance de Bacchus, il porta ce dieu nouveau né; les bacchantes l'enveloppèrent dans une corbeille couverte, & le chargèrent sur un *âne*.

On lui associoit un cheval dans les fêtes de Consus; peut-être parce que l'un & l'autre avoient servi de monture aux sabines, que ces fêtes virent enlever. Mais c'étoit l'*âne* seul que l'on immoloit à Mars & à Priape. Le dieu de la guerre aime le silence, pour faire réussir les embuscades & les attaques de nuit; c'est pourquoi on lui sacrifioit l'animal dont le cri est si perçant.

Priape voyoit avec plaisir le sang de l'*âne* couler sur son autel; parce que le cri de celui que montoit Silène l'avoit empêché de satisfaire sa passion avec la nymphe Lotis, qu'il avoit trouvée endormie. L'*âne* porta sur-le-champ la peine de sa faute:

Morte dedit pœnas auctor clamoris; & hoc est
Hellespontiaco victima grata deo.

On voyoit le siècle dernier à Rome, auprès de la porte *Flaminia*, le dieu des jardins, ayant à sa droite une tête d'*âne* avec la hache des sacrificateurs, & une pareille à sa gauche avec un long couteau. Ce symbole étoit relatif à une pratique superstitieuse des Etrusques.

La tête d'un *âne*, dépouillée de la peau, suspendue sur une terre labourée & ensemencée, avoit, selon eux, la vertu de préserver les semences de tout accident. Hygin dit que les anciens attachoient aussi des têtes d'*âne* avec un sep de vigne aux colonnes du lit, pour exprimer le plaisir qu'ils y avoient goûté.

On ajoutoit à la tête d'*âne* une sonnette pour effrayer les oiseaux, & pour lui donner plus de ressemblance avec l'*âne* de Silène, qui en porte toujours une sur les monumens. C'est ainsi qu'il est représenté sur une urne de la Villa-Albani, avec l'inscription: ΖΩΗC ΑΝΑΜΝΗCΙC, le souvenir de la vie.

ANE, coup de dé. *V.* ASINUS.

ANE (oreilles d'). Les anciens voulant se moquer de quelqu'un, approchoient leurs mains des tempes, & allongeoient les doigts en les remuant, pour imiter les oreilles de l'*âne*. Ils lui reprochoient par ce geste sa stupidité, en le comparant à l'animal que toutes les nations semblent s'être accordées à en faire le symbole. Perse, (*v.* 59).

Nec manus auriculas imitata est mobilis albas.

ANEMOBATÆ, bateleurs qui voltigeoient en l'air avec des cordes ou avec d'autres machines. Ce mot vient de ἄνεμος, vent, & de βαίνω, je marche.

ANEMONE. Cette belle fleur doit sa couleur rouge au sang d'Adonis. Elle étoit blanche avant d'avoir été arrosée de ce sang si cher à Vénus. Ovide a chanté cette métamorphose d'après le Scholiaste de Théocrite & d'après Nicander, cité par cet écrivain.

ANEMOSCOPE, d'ἄνεμος, vent, & de σκοπέω, je considère. Il paroît, par la description que fait Vitruve de cet instrument, que les anciens s'en servoient plutôt pour connoître de quel côté venoit le vent, que pour annoncer le côté d'où il devoit souffler.

ANEMURIUM, en Cilicie. ANEMOTPIΩN. Les médailles autonomes de cette ville sont:

ΡΡΡΡ. en bronze. (*Pellerin*).

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper sous ses préteurs des médailles impériales grecques, en l'honneur de Domitia, de Caracalla, d'Alex.-Sévère, de Valérien.

ANESSE. Les gens voluptueux de Rome se frottoient le visage & la peau avec du pain trempé dans du lait d'*ânesse*, pour rendre celle-ci plus blanche, & pour empêcher que la barbe ne vînt fitôt. Suétone, dans Othon, *ch.* 12, & Martial, *liv.* 10, *épig.* 68, parlent de ce raffinement. Juvénal, *Sat.* VI, ajoute que l'on faisoit un masque avec ce pain. Poppée, femme de Néron, fut la première ou une des premières qui usa de

Digitized by Google

cette recette, persuadée que le lait d'*ânesse* entretenoit la blancheur & étoit les rides de la peau. C'eſt pour cela qu'elle avoit toujours à ſa ſuite trois cents *ânesses*, & que Juvénal appelle ces maſques de pain trempé dans ce lait, *pinguia popæana*.

ANET. Les anciens ſe couronnoient d'*anet* dans les feſtins. Les gladiateurs en mêloient à tous leurs alimens, parce qu'on lui attribuoit la propriété d'être fort nourriſſant. De-là vint que l'on diſoit, demander de l'*anet*, *anethum requiri*, pour exprimer des remèdes propres à guérir les fous.

ANETIS. *V.* ANAETIS.

ANGARI, nom que les Perſes donnoient à des courriers, qui, fixés à différentes ſtations, ſe remettoient les paquets les uns aux autres, & les faiſoient parvenir aux extrémités de l'Empire avec une grande célérité. Les Grecs & les Romains imitèrent cet établiſſement, & adoptèrent dans leurs langues le nom Perſan des courriers.

ANGARIA. On appeloit de ce nom le droit dont uſoient les empereurs grecs & leurs repréſentans, de prendre des voitures, des bêtes de ſomme & des chevaux de ſelle dans toutes les provinces qu'ils avoient à parcourir. Perſonne n'étoit exempt de cette charge publique, pas même les ſoldats vétérans. Lorſque les empereurs avoient quelque fardeau à faire tranſporter, tels que les armes, les habits des ſoldats, & autres choſes pareilles, le maître des offices en donnoit avis au préfet du prétoire, qui avertiſſoit chaque ville de fournir des vaiſſeaux, des chevaux, ou des charriots, ſuivant la grandeur & le nombre qui étoient néceſſaires.

ANGE (château Saint-) *V.* ADRIANEUM.

ANGELIQUE, danſe des anciens Grecs, uſitée dans les feſtins. Elle étoit ainſi nommée du mot ἄγγελος, meſſager; parce que, ſelon Pollux, ceux qui la danſoient étoient habillés en meſſagers.

ANGELO, fille de Jupiter & de Junon. On dit qu'elle déroba le fard de ſa mère pour en faire preſent à Europe, qu'elle aimoit. Celle-ci s'en ſervit ſi heureuſement, qu'elle devint d'une extrême blancheur.

ANGERONALES, fêtes d'Angérone. On les célébroit à Rome le 21 décembre. Varron & Feſtus nous ont appris le nom de ces fêtes; & Pline, Solin & Macrobe, l'époque à laquelle on les célébroit.

ANGÉRONE, *Angerona*, & *Agerona*. C'étoit une divinité des Romains, ſur laquelle les écrivains ne nous ont laiſſé que des notions confuſes. Feſtus & Julius Modeſtus, cités par Macrobe, (*Saturn. lib. 1, c. 10*) dérivent ſon nom d'*Angina*, eſquinancie, & diſent qu'il lui fut donné, parce qu'elle guériſſoit ce mal. D'autres l'ont fait venir d'*angor*, douleur, peine; ou du verbe *angor*, je ſouffre, j'ai du chagrin, parce qu'*Angérone* délivroit du chagrin & des peines. C'eſt ainſi, diſent-ils, que de *pello* on a fait *pellonia*, & de *populor populonia*, qui ſe trouvent le premier dans Arnobe, *liv. IV*, & le ſecond dans la Cité de Dieu, *liv. VI*, *c.* 10.

Une troiſième opinion donne pour racine à *Angérone*, le mot *ango*, je ſerre, je preſſe, parce que cette déeſſe étoit la divinité du ſilence, & qu'elle *fermoit la bouche*. Quelques auteurs enfin, doutent s'il ne faut point lire *Agérone* au-lieu d'*Angérone*, & ſi ce nom ne vient point d'*agere*, *ago*, j'agis; parce qu'elle excitoit à agir fortement, comme dit Saint-Auguſtin, *lieu VI* de la Cité de Dieu.

Ango eſt l'étymologie de ce nom la plus vraie & la mieux fondée; car *Angérone* étoit effectivement & la déeſſe de la patience dans les maux, & la déeſſe du ſilence, qui préſidoit aux conſeils. D'ailleurs, l'uſage de lire *Angeronia* eſt ancien & conſtant: on n'a aucune raiſon de douter de cette leçon.

Cette divinité, que les Romains avoient créée à l'imitation de l'Harpocrate des Egyptiens & du *Sigalion* des Grecs, n'avoit point de temple particulier. Sa ſtatue étoit placée dans celui de la déeſſe *Volupia*, Volupté, ſur ſon autel; & elle fourniſſoit matière à une allégorie morale. La patience & le ſilence dans les douleurs, préparent un plaiſir aſſuré qui leur ſuccédera.

Les Romains avoient autant de vénération pour *Angérone* que les Egyptiens pour Harpocrate. On trouve en effet un très-grand nombre de monumens qui repréſentent l'un & l'autre. Le caractère diſtinctif d'*Angérone* eſt de tenir un doigt appuyé ſur ſa bouche fermée: tel Harpocrate étoit ſculpté ſur les bords du Nil. Cette première idée fut trouvée trop ſimple par les artiſtes au bout de quelques ſiècles. Ils chargèrent de ſymboles les ſtatues d'*Angérone*. Tantôt elle a ſur la tête le *modius* ou boiſſeau de Sérapis, & tient la maſſue d'Hercule. Tantôt elle porte à ſa bouche, auſſi du doigt *index*, une banquette. On s'eſt permis des variations même ſur ſon âge & ſon ſexe.

Il y a cependant une attitude fort extraordinaire, ſur laquelle s'accordent un grand nombre de ſtatues d'*Angérone*. C'eſt la poſition des deux mains: l'une eſt toujours placée vers la bouche avec l'*index* étendu ſur les lèvres; & l'autre eſt poſée derrière & au bas du dos, avec l'*index* étendu vers les parties que cette main avoiſine. Trois *Angérones* publiées par le comte de Caylus, offrent conſtamment cette attitude ſingulière dont nous n'oſons rechercher le motif.

L'une des figures de cet amateur éclairé des arts, eſt d'or, & repréſente un enfant; une autre repréſente une jeune fille. La troiſième, ſculptée en relief ſur une maſſe d'argent, deſtinée à être portée au col, comme un amulette contre les chagrins, *ad angores pellendos*, a été trouvée à *Ripa-Tranſone*, & eſt drappée à la romaine.

La petite ſtatue d'*Angérone*, que l'on voit dans le cabinet de Sainte-Geneviève eſt nue, paroît être

Digitized by Google

une femme, & pose l'une de ses mains à la bouche & l'autre derrière son dos. Une bélière est placée entre ses deux épaules, ce qui prouve qu'elle a été portée au col en guise d'amulette.

Le comte de Caylus a fait au sujet des statues d'*Angérone*, qu'il a publiées, un rapprochement heureux sur la nature de cette divinité. Il a rappelé un endroit de Macrobe, (*Saturn. lib.* 3. *c.* 9) où cet écrivain parle du silence rigoureux que la superstition faisoit observer aux Romains, sur le nom de la déesse tutélaire de Rome; & il croit reconnoître dans *Angérone* l'emblême de ce secret politique & religieux.

ANGISTIS, ATTICTIC, surnom de Cybèle ou de la mère des dieux. Strabon, liv. x, dit que les Phrygiens appeloient Rhéa *mère des dieux* & *mère*. Casaubon croit qu'il faut lire Ἀγγίδων, Xylander Ἀγγίων. Muratori juge que Strabon a dit Ἀγγίων, d'après une inscription grecque qu'il rapporte, page 31 de son *Thes. inscr.*, sur laquelle on lit: ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ ΑΓΓΙCΤΕΙ, &c.

Dans le même ouvrage, pag. 113, il a rapporté l'inscription latine suivante, où ce nom est au pluriel:

FUFICIA
C. FUFICI
AMANDI
F. JUSTA
MAJ
ANGITIIS
D. D

ANGITIA, fille d'Æète, sœur de Médée & de Circé, selon Cœlius, (*Solin. c.* 2). Elle habitoit auprès du lac Fucin, un bois qui portoit son nom, & y employoit sa science à guérir les malades. *Angitia*, bien éloignée de faire un usage mauvais de sa puissance, que les deux magiciennes ses sœurs, rendit la vie à un mort; prodige qui la fit placer au rang des immortels. Virgile, (*Æneid.* 8. 659):

Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus.

Sil. Ital. 8. 498:

Æeta prolem Angitiam mala gramina primam
Monstravisse ferunt.

ANGITIIS. *Voyez* ANGISTIS.

ANGUILLE. Les Egyptiens ne mangeoient point ce poisson, parce qu'il est indigeste, selon Mr. Paw, qui reconnoit chez ce peuple un régime diététique légal, très-distinct du régime diététique sacré. Aussi accuse-t-il d'erreur les Grecs qui ont attribué à ce dernier régime, le refus que faisoient les Egyptiens de manger des *anguilles*. Les Grecs & les Romains en furent au contraire très-friands, & ils les enveloppoient dans les feuilles de bette pour les servir dans les repas.

ANGUINUM. *V.* ŒUF *de serpent*.

ANGUSTICLAVE; partie de l'habillement des chevaliers, qui les distinguoit des plébéiens, comme le *laticlave* distinguoit les sénateurs de l'ordre équestre. Elle étoit attachée à la tunique, & ne différoit du *laticlave* que par sa petitesse relative.

L'*angusticlave* désignoit l'ordre équestre, dont les membres portoient le nom d'*angusticlavii*. Paterculus dit de Mécène, que malgré la faveur d'Auguste, il se contenta toujours du rang de chevalier, & de l'*angusticlave*, *vixit angusto clavo contentus semper*. Stace employe dans le même cas la même expression:

Contentus arcto lumine purpura.

Ovide étoit né dans l'ordre équestre, & il pouvoit prétendre à devenir sénateur; mais il nous assure qu'il se fixa, en prenant la robe virile, à la dignité de chevalier:

Curia restabat, clavi mensura coacta est.

Le père de Suétone n'étoit que chevalier, car son fils l'appelle *angusticlavius*, à la fin de la vie d'Othon.

ANICETUS, fils d'Hercule & d'Hébé.

ANICIA, famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

ANIENSIS (*Tribus*) *V.* TRIBUS.

ANIGRIDES, nymphes qui habitoient près du fleuve Anigrus, dans l'Elide. Elles avoient un antre, où ceux qui y entroient tourmentés par des dartres, ou d'autres maladies cutanées, invoquoient les nymphes, & leur faisoient quelques sacrifices. Ils frottoient ensuite la partie malade, & passoient la rivière à la nage. Après cela, ils laissoient dans l'eau toute l'impureté, & sortoient entièrement nets & purifiés. Les eaux du fleuve Anigrus étoient sans doute sulphureuses, & par cela seul propres à guérir les maladies cutanées.

ANIGRUS, fleuve d'Elide dans le Péloponèse, dont les eaux étoient amères & infectes. Pausanias attribue la cause de cette infection au sang des Centaures, qui avant été blessés par Hercule, y lavèrent leurs plaies. Ovide n'a pas oublié de chanter cette merveille de l'ancienne Mythologie, (*Métam. liv.* 15):

Ante bibebantur, nunc quas contingere nolis
Fundit Anigros aquas; postquàm lavare bimembres
Vulnera, clavigeri quæ fecerat Herculis arcus.

Cette amertume & cette infection n'étoient dûes qu'au soufre dont les eaux de l'*Anigrus* étoient imprégnées, puisqu'elles guérissoient les maladies de la peau. *Voyez* ANIGRIDES.

ANIMAUX. Il n'y a rien d'aussi célèbre dans l'antiquité, que le respect des Egyptiens pour certains *animaux*; rien n'est aussi plus incertain que

Digitized by Google

que l'époque où il a commencé, & la cauſe qui l'a fait naître.

Le ſavant Jablonski fait remontet ce culte aux tems qui précédèrent l'arrivée des Hébreux en Egypte. Il étoit que les Egyptiens rendirent primitivement un culte aux pierres ſacrées, aux obéliſques mêmes & aux pyramides, deſtinées à ſervir de tombeaux à leurs rois. Aux pierres ſacrées, ſuccédèrent les *animaux* vivans, & même les cadavres de ces *animaux*. Ils rendirent auſſi des hommages à leurs repréſentations, & les temples Egyptiens ſe peuplèrent de divinités choiſies parmi les quadrupèdes, les oiſeaux, les poiſſons & les ſerpens.

M. Paw place l'époque de l'apothéoſe des animaux en Egypte, au moment où une colonie d'Ethiopiens vint s'établir dans la vallée du bas-Nil. Les ſervices utiles qu'elle tira des animaux, dont les vers, les ſouris, les crapauds, & autres êtres crus venimeux, font la nourriture, excitèrent ſa reconnoiſſance, & l'engagèrent à les déifier. Il eſt facile de concilier les opinions de ces deux ſavans, en faiſant remonter cette époque aux premiers inſtans de la population des bords du Nil.

En quoi conſiſtoit le culte tendu par les Égyptiens aux *animaux* ? Il ſeroit trop long de rapporter celui qui étoit rendu à chacun des *animaux* ſacrés, dont voici les noms : tous les oiſeaux de proie de jour & de nuit, depuis l'aigle de la Thébaïde, juſqu'à la chouette de Saïs, depuis le vautour ou le coq de Pharaon, juſqu'au petit faucon du Delta, les ibis, les Grues, les courlis, les corbeaux, les cicognes, les huppes, que l'on appelle généralement les *purificateurs de l'Egypte* ; les belettes, les chats, les ichneumons, les bœufs, & dans certains cantons les béliers ; quelques eſpèces de poiſſons, telles que l'anguille, le brochet, la carpe ; les ſcarabées, certains ſerpens.

Les temples étoient remplis des images de ces *animaux* révérés ; eux-mêmes y étoient logés, nourris avec ſoin, & honorés par des offrandes & un culte religieux. On les embaumoit après leur mort, & on plaçoit reſpectueuſement leurs momies dans les catacombes qui leur étoient deſtinées. Ils y étoient apportés même des pays étrangers, pour leur procurer une ſépulture honorable. On impoſoit enfin des amendes conſidérables à celui qui tuoit par mégarde un *animal ſacré* ; mais la mort ſeule pouvoit expier le crime de celui qui l'auroit tué à deſſein.

L'aveuglement des Egyptiens étoit tel, qu'ils conſultoient ſur l'avenir, non pas tous les *animaux* ſacrés, comme l'a cru Van-Dale, mais quelques uns ; tels que le bœuf apis & les ſcarabées. Un paſſage obſcur d'Elien y a fait joindre mal-à-propos les crocodiles ; & un préjugé populaire faiſoit croire que ces *animaux* dépoſoient conſtamment leurs œufs dans des endroits où l'inondation du Nil ne pouvoit atteindre. Ce pronoſtic tenoit lieu de prédiction phyſique, ainſi que les fréquentes apparitions de l'hippopotame hors du fleuve.

On ſait que les Egyptiens ont toujours été curieux de prévoir la hauteur où le Nil devoit parvenir dans l'année. Cette inquiétude leur a fait employer les moyens les plus ridicules pour parvenir à cette vaine connoiſſance. Ce fut auſſi ſur cet objet que le bœuf apis fut interrogé pour la première fois ; & de-là vint la célébrité de ſes oracles. On lui offroit à manger ; & l'avidité ou la nonchalance avec laquelle il goûtoit ce qui lui étoit préſenté, dictoit les réponſes aux conſultans. Les ſcarabées ſervirent ainſi que le bœuf apis à rendre les augures. Ce ſont-là les ſeuls oracles rendus en Egypte par des *animaux* ſacrés, dont nous ayons connoiſſance.

Ce culte étoit-il un acte de religion, un honneur adreſſé aux *animaux* eux-mêmes ? Pour réſoudre cette queſtion, il faut diſtinguer deux claſſes d'hommes dans chaque peuple. La première, qui eſt la moins nombreuſe, a des lumières, & peut connoître à fond la religion de ſon pays. Quant à la multitude, qui forme la ſeconde partie, elle n'a que des ſens & prend ſouvent les ſymboles ou les repréſentations pour des réalités. C'eſt pourquoi nous ne chercherons à démêler les ſentimens que des Egyptiens de la première claſſe, c'eſt-à-dire, des prêtres & des ſages de la nation.

Les *animaux* ſacrés n'étoient que les ſymboles des conſtellations ſous leſquelles arrivoient certains phénomènes, tel que le débordement du Nil exprimé par le ſphinx, qui étoit la réunion du lion & de la vierge ; deux ſignes qui préſidoient à cet accroiſſement prodigieux du fleuve. C'étoient auſſi les ſymboles des attributs de la divinité ; l'épervier exprimoit la providence, dont ſon œil perçant étoit l'image. Les Egyptiens trouvoient encore dans certains *animaux* une reſſemblance phyſique avec les aſtres qu'ils adoroient, comme les génies, miniſtres ſubalternes de la divinité. L'eſpèce de bœuf nain qui eſt le *bubales* des naturaliſtes modernes, porte des cornes qui imitent par leur courbure celles du croiſſant. Cette reſſemblance fit honorer le bœuf nain ſur les bords du Nil.

Une tradition mythologique, dont on conſervoit la mémoire dans la Grèce elle-même, apprenoit que les dieux pourſuivis par Typhon, &, ſelon les Grecs, par les Titans, s'étoient cachés ſous les figures de différens *animaux*. On rendit à ceux-ci un culte, comme aux *tabernacles* des divinités.

La cauſe la plus vraiſemblable du culte que les Egyptiens rendoient aux *animaux*, fut l'utilité qu'ils en tiroient. Ils obſervèrent que les chats, les belettes, les ichneumons, les éperviers, les vautours, les chouettes, les cicognes & les ibis, détruiſoient les ſerpens & les inſectes qui fourmilloient dans le limon dépoſé par la retraite

Digitized by Google

du Nil. Dès-lors une prévoyance politique fit respecter les espèces d'*animaux* que l'on appela depuis les *gardiateurs de l'Égypte*; & pour les tendre plus précieux au public tenoient, on plaça leurs images dans les temples. Celui-ci passa bientôt du respect au culte, parce qu'il est toujours extrême & outré.

Au reste, le respect pour les *animaux* utiles s'est reproduit chez les Thraces & chez les premiers Grecs Les uns & les autres décernèrent des peines contre ceux qui tueroient des bœufs ou des cicognes. Les Indiens ont encore le même respect pour les bœufs; & l'on sait qu'en Flandre & à Londres, les cicognes n'ont rien à redouter de la part des chasseurs, qui regardent comme un souverain bonheur d'en avoir des nids sur leurs cheminées ou dans les toits de leur maison.

ANIMAUX chez les Grecs. Ce peuple ayant reçu des phéniciens l'écriture, & sans doute la mythologie, adopta les opinions religieuses des Egyptiens, dont les Phéniciens étoient une colonie. Les Grecs rendirent donc une espèce de culte à plusieurs *animaux*, & ils en affectèrent un grand nombre à des divinités particulières. Ainsi, le lion étoit consacré à Vulcain; le loup & l'épervier à Apollon, parce qu'ils ont la vue fine & perçante; le corbeau, la corneille & le cigne au même dieu, parce qu'ils ont, dit-on, un instinct naturel pour prédire l'avenir; le coq au même dieu, parce qu'il annonce par son chant le lever du soleil; & à Mercure, comme le symbole de la vigilance que requéroit la multitude de ses emplois; le chien aux dieux Lares; le taureau à Neptune, à cause du mugissement des flots; le dragon à Bacchus & à Minerve; les griffons à Apollon; les serpens à Esculape; le cerf à Hercule; l'agneau à Junon; le cheval à Mars; la génisse à Isis; l'aigle à Jupiter; le paon à Junon; la chouette à Minerve; le vautour à Mars; la colombe & le moineau à Vénus; les alcions à Thétis; le phénix au Soleil; le bouc à Bacchus, &c.

Lorsque les Grecs sacrifièrent des *animaux* à leurs divinités, ou qu'ils les leur consacrèrent, divers motifs dictèrent ce choix. Tantôt il dépendit de la profession de ceux qui les offroient; les bergers offroient des brebis, les bouviers des taureaux, les chevriers des boucs, & les pêcheurs un thon. La distinction des dieux supérieurs & des infernaux, obligeoit à varier les offrandes. Les derniers n'aimoient que des brebis noires & stériles; les premiers, au contraire, se plaisoient à voir sur leurs autels des victimes blanches & fécondes. On avoit encore égard au sexe des divinités, pour leur offrir des *animaux* mâles ou femelles. Le caractère des dieux que l'on invoquoit, déterminoit le choix des *animaux*; on immoloit au belliqueux Mars des taureaux indomptés; à Bacchus le bouc, qui ronge la vigne chérie; à Cérès le cochon, ennemi des moissons.

Ce n'étoit pas assez d'avoir choisi des *animaux* d'une espèce agréable aux divinités que l'on invoquoit; il falloit encore que les génisses fussent de l'année, que les anguilles offertes par les Béotiens eussent été pêchées dans le lac Copaïs, &c. Mais dans tous les cas, le bœuf qui avoit été lié à la charrue, ne pouvoit être immolé. Les Romains conservèrent religieusement ce dogme dans les premiers tems de la république; & Pline raconte qu'un Romain fut exilé pour avoir tué un bœuf.

Le respect que les Grecs conservèrent pour les *animaux*, paroissoit dans la multitude de leurs représentations qui ornoient les temples, les places & les édifices publics.

La collection seule du baron de Stosch offre deux cens fix pierres gravées, représentant des *animaux*.

Pausanias cite plus de quarante *animaux* de bronze d'une grandeur considérable, & de toutes les espèces: tigres, lions, chevaux, bœufs, chèvres, &c. parmi lesquels il est fait mention d'un paon d'or, enrichi de pierres précieuses, & donné par l'empereur Hadrien. Il est aisé de reconnoître dans le détail de cette dernière figure, un goût étranger à la Grèce. Cette nation savante préféra toujours les beautés réelles de l'art, c'est-à-dire, le dessin précis & l'exécution large, à la richesse de la matière & des ornemens. Le luxe dans les arts, presque toujours ennemi du goût, ébloüit, dit le comte de Caylus, les ames vulgaires; il ne fait qu'une médiocre impression sur les véritables connoisseurs, à qui toutes les matières sont indifférentes, & qui ne recherchent dans un ouvrage que l'ouvrage même.

ANIMAUX chez les Romains. Les vainqueurs de l'univers embrassèrent la religion des Pélasges, que ceux-ci, venant fonder des colonies en Italie, avoient apportée aux Etrusques. De sorte qu'on peut leur appliquer tout ce que nous avons dit des Grecs, relativement aux *animaux* consacrés aux dieux ou destinés aux sacrifices.

Ils leur offrirent même les *animaux* extraordinaires, & nés dans les pays éloignés. Ainsi, Hadrien ayant bâti à Athènes un superbe temple à Jupiter-Olympien, y fit placer un prétendu dragon qui avoit été apporté des Indes. Lorsqu'ils laissoient vivre ces *animaux* consacrés, tels que les biches abandonnées dans les bois, on leur attachoit des boucles aux oreilles ou des colliers, afin d'empêcher qu'une main innocemment sacrilège, ne répandit le sang d'un *animal sacré*.

Les Romains n'eurent de goût particulier ou de coutume propre à leur nation, que d'aimer à repaître leurs yeux du sang des *animaux* combattans dans les amphithéâtres. Pour complaire à ce peuple sanguinaire, les édiles & les empereurs faisoient venir des contrées les plus éloignées, les *animaux* féroces & carnaciers. La Calédonie & la Pannonie

Digitized by Google

fourmilloient des ours ; les lions & les tigres venoient des déſerts de l'Afrique ; les rhinocéros & les hyènes étoient amenés de l'Inde, & les crocodiles de l'Afrique. Les empereurs avoient ſeuls le droit de faire venir dans la capitale les bêtes féroces ; mais ils les donnoient quelquefois en préſent à leurs favoris, ce qui étoit une marque de la plus grande conſidération.

On renfermoit ces *animaux* dans des caves placées au-deſſous & autour de l'arène. Lorſque le moment de les faire combattre étoit arrivé, les portes de ces caves s'ouvroient, & ils s'élançoient avec fureur dans l'arène, où les gladiateurs & les criminels condamnés aux bêtes, les attendoient pour les combattre. D'autres fois, on les renfermoit dans des vaiſſeaux ou d'autres machines, qui, s'ouvrant dans le milieu de l'arène, les laiſſoient échapper de leur ſein. Les Romains eurent une paſſion ſi forte pour les combats d'*animaux*, que Philippe voulant regagner la faveur du peuple irrité par la mort de Gordien, n'employa d'autre moyen que de multiplier le nombre des *animaux* expoſés dans les jeux ſéculaires. Jamais auſſi l'on n'en vit de tant de ſortes : un rhinocéros, trente-deux éléphans, dix tigres, dix alces, ſoixante lions apprivoiſés, trente léopards, vingt hyènes, un hippopotame, quarante chevaux ſauvages, vingt *archeloni* & dix *camélopardes*.

Cette cruauté ne s'étendoit pas cependant juſqu'aux *animaux* domeſtiques. Les anciens ſembloient avoir réſervé pour eux ſeuls toute la ſenſibilité dont ils ne faiſoient point uſage dans les temples à la vue des milliers de victimes que l'on y égorgeoit. Lorſque des *animaux* leur avoient rendu de longs ſervices ou des ſervices ſignalés, ils leur donnoient la liberté, ou ils laiſſoient par leur teſtament des ſommes pour les nourrir. On entretenoit des oies dans le capitole, en mémoire du bruit qu'elles avoient fait à la venue des Gaulois. Lorſque Céſar traverſa le Rubicon pour ſe rendre maître de Rome, il abandonna dans les forêts les chevaux qui lui avoient ſervi à conquérir les Gaules. Stace n'a pas oublié de ſuivre ces exemples dans ſa Thébaïde. On y voit Bacchus revenu des Indes, donner dans la campagne de Thèbes la liberté aux deux tigres apprivoiſés qui avoient traîné ſon char pendant ſa glorieuſe expédition.

ANIMAUX. *Art.* Une opinion erronée s'eſt établie parmi les artiſtes à la renaiſſance des lettres & des arts, relativement aux *animaux* fabriqués par les anciens. Ils aſſuroient que l'exécution en étoit médiocre, & bien inférieure à celle des modernes. Un ſculpteur eſtimable (M. Falconnet) a réveillé ce préjugé, & l'a appuyé ſur les défauts du cheval de Marc-Aurèle. Il l'a trouvé trop mal fait ; ainſi que les amateurs de l'antiquité ont pour lui peut-être trop d'admiration. On verra à l'article *Cheval*, ce qu'il faut penſer de ce monument.

La queſtion que nous traitrons ici eſt plus générale ; elle regarde tous les *animaux* qui ſont ſortis des atteliers grecs & romains ; & c'eſt d'après le ſavant Winkelmann que nous allons la réſoudre en faveur des artiſtes anciens. Nous ſavons d'abord que pluſieurs ſtatuaires acquirent une grande réputation, par la manière ſupérieure avec laquelle ils rendoient les *animaux*. Calamis ſculpta avec la plus grande vérité les chevaux, & Nicias les chiens. La vache de Myron a été chantée par les plus célèbres poetes dont les vers nous ſoient parvenus. On vantoit encore un chien de cet artiſte, & un veau de Ménechmus. Pline nous aſſure que les anciens artiſtes faiſoient les bêtes féroces d'après le naturel, & que Praxitèle avoit devant lui un lion vivant, lorſqu'il ſculpta le roi des *animaux*.

On n'a conſervé des lions & des chevaux antiques d'une grande beauté, tant de ronde-boſſe & de demi-boſſe, que ſur les médailles & les pierres gravées. Les articles *Lion* & *Cheval* apprendront combien étoit admirable le ciſeau qui les a produits. Rome ſeule poſſede encore pluſieurs *animaux* de fabrique grecque, exécutés en pierres dures & en marbre. La Villa-Negroni renferme un très-beau tigre de baſalte, monté par un bel enfant de marbre. Le bouc du palais Giuſtiniani eſt d'un rare travail ; mais il faut obſerver que la tête n'eſt pas antique.

Au reſte, il ſeroit étonnant que les anciens n'euſſent pas réuſſi à repréſenter des *animaux*, puiſque l'on attachoit un grand prix à ces repréſentations, qui étoient ordinairement les ſymboles ou les monumens de quelqu'événement mémorable. Telle étoit la louve, du ſtyle étruſque, allaitant Rémus & Romulus, conſervée encore aujourd'hui au capitole ; tel étoit le grouppe de bronze, qui repréſentoit Alexandre combattant un lion, que Cratérus conſacra à Delphes ; tel le bœuf doré que le peuple romain fit élever par reconnoiſſance à L. Minucius ; tel le chien de marbre du tombeau de Diogène ; telle la ſyrène gravée ſur le ſépulcre de l'orateur Iſocrate ; tels enfin ces lions que les Egyptiens fabriquèrent ſi ſouvent comme un des emblêmes des débordemens du Nil, & que les Grecs & les Romains employèrent par imitation, ſans doute, à verſer l'eau des fontaines & des aquéducs.

Avec quelle profuſion ils ſculptèrent des *animaux* ſur les vaſes ! Sans parler du fond qui en étoit ordinairement couvert, toutes les parties ſaillantes, les pieds, les anſes, les manches des inſtrumens, étoient formées par des enlacemens ou des grouppes d'*animaux*. Combien de fois le comte de Caylus s'eſt-il récrié ſur la variété, la richeſſe & le bon goût de ces ornemens ! Que l'on jette un coup-d'œil, même rapide, ſur ſes deſſins, ſur ceux d'Herculanum, ou des vaſes étruſques, ſur les médailles grecques, & ſur les pierres gravées en particulier ; c'eſt alors qu'on ſera en

Digitized by Google

éxit de rendre juſtice aux anciens ſur l'excellence de leur ſculpture pour les repréſentations d'*animaux*.

ANIMAUX ſur les médailles. Les *animaux* gravés ſur les médailles des villes grecques, en exprimoient ordinairement les ſymboles, ou ceux de leurs divinités tutélaires. Quelquefois ils exprimoient leurs noms, comme *les armes parlantes*: tel eſt le renard des médailles d'Alopéconneſus, dont le nom exprime en grec celui de l'*animal*.

Sur les médailles romaines, on voit ſouvent les repréſentations des *animaux* extraordinaires, qui avoient été expoſés dans les jeux publics, & particuliérement dans les jeux ſéculaires. Dans les médailles de Philippe, d'Otacille, de leurs fils, les revers portent la figure des *animaux* qui furent expoſés dans les jeux ſéculaires de l'an 1000 de Rome, avec les mots *ſæculares Augg.* Quand les ſpectacles devoient durer pluſieurs jours, on n'expoſoit à chaque journée qu'un certain nombre d'*animaux*, pour procurer au peuple un plaiſir toujours nouveau. On avoit ſoin de marquer ſur les médailles la date du jour où ces *animaux* paroiſſoient; ce qui ſert à expliquer les chiffres I, II, III, IV, V, VI, qui ſe trouvent ſur les médaille des princes nommés plus haut. Ils nous apprennent que tels *animaux* furent donnés en ſpectacle le premier, le ſecond, le troiſiéme ou le quatriéme jour.

Les *animaux* ſur les médailles expriment quelquefois les légions qui les portoient dans leurs enſeignes. Ainſi voyons-nous celles de Gallien, avec un porc-épic, ou un Ibis ou Pégaſe, &c. Nous renvoyons à l'article de chaque *animal* pour apprendre de quel objet ou de quel peuple il étoit le ſymbole, & réciproquement à l'article de chaque peuple ou ville qui la placé ſur ſes médailles.

ANIMAUX fantaſtiques. *Voyez* GROTESQUES.

ANIO, rivière, appelée aujourd'hui *Teverone*, qui paſſe à Tivoli, & ſe jette dans le Tibre au-deſſus de Rome. On en avoit conduit deux bras à Rome pour en former deux aquéducs appelés *Anio vetus* & *Anio novus*. Le premier avoit ſa priſe d'eau à vingt milles de Rome, au-deſſus de Tibur. L'eau y couloit ſous terre la longueur de 43,297 pas, & au jour dans le canal de maçonnerie l'eſpace de 751 pas. Cet aquéduc avoit ſa diſtribution d'eau dans le quartier de Publicius, vers la porte *Trigemina*, à l'endroit appelé les *Salines*. Manius Curius Dentatus étant cenſeur l'an de Rome 481, conſacra les dépouilles du roi Pyrrhus à le conſtruire; & neuf ans après, il fut créé duumvir pour achever cette entrepriſe avec Fulvius Flaccus. L'*Anio vetus* ne donnoit qu'une eau trouble & peu ſalutaire; c'eſt pourquoi on ne l'employoit que pour arroſer les jardins, & pour emporter les immondices de la ville.

L'aquéduc appelé *Anio novus*, avoit auſſi ſa priſe d'eau dans l'*Anio*, à quarante-deux milles de Rome. Son eau entroit dans la ville par le même aquéduc que l'eau appelée *Claudia*, mais dans un canal plus élevé. Son château d'eau étoit placé à la porte Majeure, d'où elle ſe diſtribuoit dans Rome, & envoyoit une diviſion conſidérable au pied du mont Aventin. Comme l'*Anio* couloit dans un terrein gras & argilleux, ſon eau étoit rarement limpide. Pour la dépurer, on avoit pratiqué à la priſe d'eau un grand réſervoir, où elle dépoſoit ſon limon avant d'entrer dans l'aquéduc. Malgré ces précautions, l'eau de l'*Anio* arrivoit trouble lorſqu'il avoit plu.

ANITIS, nom ſous lequel Diane étoit honorée à Ecbatane, dit Plutarque.

ANIUS, tiroit ſon origine de Cadmus, par ſa mère Rhéo, fille de Stéphilas. Rhéo ayant manqué à l'honneur, ſon père l'expoſa ſur la mer dans une barque qui aborda à Délos. Là, elle accoucha d'*Anius*, qui devint roi du pays. Délos étoit une iſle fameuſe par la naiſſance de Diane & d'Apollon. Le dieu y avoit un temple célébre, où il rendoit des oracles, & dont *Anius* étoit prêtre. *Rex Anius, rex idem hominum, Phabique ſacerdos*, dit Virgile. Ce prince eut, de ſa femme Dorique, quatre enfans, un fils & trois filles. Le fils, à qui Apollon avoit accordé l'art de prévoir l'avenir, ſe nommoit Andros. Il quitta ſon père pour s'aller établir dans l'iſle à laquelle il donna ſon nom, & où il régna.

Les trois filles ſe nommoient Deno, Sperneo & Elais: Bacchus leur avoit accordé le pouvoir de changer tout ce qu'elles toucheroient en bled, en vin ou en huile; ainſi elles étoient devenues des ſources fécondes de tout ce qui eſt néceſſaire à l'uſage de la vie. Les Grecs voulurent les avoir dans leur camp devant Troye, pour nourrir l'armée à peu de frais & ſans travail. Agamemnon les enleva d'entre les bras de leur père; mais elles trouvérent le moyen de s'échapper, & s'enfuirent chez Andros, leur frère. Une troupe d'hommes armés entra auſſi-tôt dans ſes états, & le força de livrer ſes ſœurs. Dans le tems qu'on ſe préparoit à les enchaîner pour les emmener devant Troye, Bacchus les changea en colombes.

ANNA, étoit le nom de la ſœur de Didon, qui, après la mort de cette princeſſe, céda Carthage à Iarbas, roi des Gétules, & ſe retira en Italie, où Enée la reçut très-bien. Mais la jalouſie de Lavinia l'obligea de fuir encore; déſeſpérée, elle ſe jeta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une nymphe.

ANNA PERENNA, étoit une femme de la campagne, qui avoit apporté quelques gâteaux au peuple romain, dans le tems qu'il s'étoit retiré ſur le mont Aventin. Celui-ci, en reconnoiſſance, voulut que ſon nom fût honoré à perpétuité: & c'eſt à *Perennitate cultûs* qu'elle prit le ſurnom de *Perenna*. Varon la compte au nombre des divinités de la campagne, dans le même rang que

Digitized by Google

Palès, Cérès, &c. Sa fête étoit célébrée aux ides de Mars, sur le bord du Tibre, pendant lesquelles le peuple se livroit à la joie la plus vive. On y buvoit largement, on y dansoit, & les jeunes filles chantoient des vers, dans lesquels la pudeur n'étoit pas ménagée.

On faisoit allusion à une aventure galante qu'Ovide raconte au troisième livre des Fastes. *Anna*, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars, qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle déesse de le servir dans ses amours. Celle-ci, à qui le dieu de la guerre n'étoit pas indifférent, lui ayant promis ce qu'il souhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve consentoit à l'épouser, & ayant pris un habit semblable à celui de la déesse, elle se trouva au rendez-vous; mais elle ne recueillit aucun fruit de son déguisement, qui fut découvert.

D'autres écrivains veulent qu'*Anna* fût la lune, parce que ses révolutions forment l'*année*. Quelques-uns la reconnoissent pour une des Atlantides qui allaita Jupiter. Io, selon les uns, étoit révérée sous le nom d'*Anna*, & Thémis selon les autres.

ANNALES. La différence qui se trouve entre les *annales* & l'*histoire*, est un point différemment traité par divers auteurs. Quelques-uns disent que l'histoire est proprement un récit des choses que l'auteur a vues, ou du moins auxquelles il a lui-même assisté. Ils se fondent pour cela sur l'étymologie du mot *histoire*, qui signifie en grec, *la connoissance des choses présentes, savoir, voir.* Les *annales*, au contraire, rapportent ce que les autres ont fait, & ce que l'écrivain ne vit jamais.

Tacite lui-même paroit avoir été de ce sentiment, puisqu'il appelle *annales* toute la première partie de son Histoire des siècles passés; au lieu que, descendant au tems même où il vivoit, il change ce titre, & donne à son livre le nom d'*Histoire*.

Aulugelle (1. 1.) est d'un autre avis : il soutient que l'*histoire* & les *annales* diffèrent comme le genre & l'espèce; que l'histoire est le genre, & supposé une narration ou récit des choses passées; que les *annales* sont l'espèce & sont aussi le récit des choses passées, mais avec cette différence qu'on les réduit à certaines périodes ou années.

Le même écrivain rapporte une autre opinion, qu'il dit être de Sempronius Asello : suivant cet écrivain, les *annales* sont une relation nue & sèche de ce qui arrive chaque année; au lieu que l'*histoire* nous apprend non-seulement les faits, mais encore leurs causes, leurs motifs & leurs sources. L'annaliste n'a pas autre chose à faire que l'exposition des événemens tels qu'ils sont en eux-mêmes; l'historien a de plus à raisonner sur ces événemens & leurs circonstances, à nous en développer les principes, & à réfléchir avec une certaine étendue sur les conséquences. Cicéron paroit avoir été de ce dernier sentiment, lorsqu'il dit des *annalistes* : *Unam dicendi laudem putant esse brevitatem, non exornatores rerum, sed tantùm narratores.* Il ajoute qu'originairement l'histoire n'étoit qu'une collection d'*annales*.

L'objet en fut, dit-il, (*de Orat.* 2. 12) de conserver la mémoire des événemens : *Res omnes singulorum annorum litteris mandare, efferre in album, & proponere tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi.* Le souverain pontife écrivoit chaque année ce qui s'étoit passé l'année précédente, & l'exposoit en un tableau dans sa maison, où chacun pouvoit lire à son gré. Cet usage dura jusqu'au pontife P. Mucius Scævola, qui fut tué dans les troubles de Marius, vers l'an 620 de Rome. On appeloit ces *annales* du pontife, *annales maximi*, à cause de la dignité de l'annaliste, & *commentarii pontificum*.

On croit qu'après la mort de Mucius Scævola, la suite des *annales* de la république ayant été interrompue, on la fit graver sur des tables de marbre, exposées aux yeux du public dans le *forum*, vers les comices. Cet endroit étoit désigné naturellement pour cette exposition : car c'étoit-là que les suffrages du peuple créoient les magistrats & décernoient les honneurs du triomphe. Ce fut aussi dans ce lieu qu'en l'année 1545, on déterra les Fastes capitolins qui sont écrits sur les tables de marbre, par lesquelles furent remplacées les *annales* des pontifes.

ANNEAU. Ce mot ayant deux significations très-distinctes, nous en ferons deux articles; l'un pour le mot d'*anneau* pris dans son sens le plus étendu, & l'autre pour ce même terme, restreint aux bagues & aux cachets.

ANNEAU. Pline, parlant (13. 9.) des *anneaux* qui servoient à suspendre des rideaux ou des portières, dit qu'on les faisoit d'un bois très-dur.

Anneaux des esclaves. Les esclaves portoient des *anneaux* de fer aux jambes ou aux cuisses, pour attacher les chaînes. C'étoit une marque distinctive de leur état malheureux, & ils ne manquoient pas de les offrir à quelque divinité avec leurs chaînes, lorsqu'ils étoient affranchis. Martial fait allusion à cet usage, lorsqu'il se moque d'un esclave nommé Zoile, qui, ayant été fait chevalier & portant en conséquence l'*anneau* d'or, avoit offert à Saturne les *anneaux* de fer, témoins de son esclavage, (3. 29.) :

Hac cum gemina compede dedicat catenas,
Saturne, tibi Zoilus annulos priores.

On voit à Rome un *anneau* autour de la jambe de la statue d'un homme nud, dont le restaurateur a fait un gladiateur. Si la position de cette statue, qui est droite & tranquille, pouvoit le permettre, on auroit pu y reconnoître Prométhée, qu'on représentoit portant à une jambe l'*anneau* avec lequel il avoit été attaché sur le

Digitized by Google

caucase. On sait, à la vérité, que les femmes portoient des bracelets (*periscelides*) aux jambes comme aux bras; mais on n'a point d'exemple de ce luxe pour les hommes : car on ne peut supposer que ce soit ici la représentation d'un esclave, qui portoit à la jambe un *anneau* pour attacher sa chaîne. C'est peut-être la statue d'un guerrier blessé, qui porte un bandage comme le grand Pompée en avoit un lorsque Favorin le stoïcien lui dit : Le diadême est toujours le même, dans quelqu'endroit qu'il soit porté.

En 1711, on trouva, en faisant un grand chemin de Nanzis à Brai-sur-Seine, un cimetière d'une médiocre étendue. Il étoit environné d'une muraille, contre laquelle il y avoit plusieurs squelettes adossés; mais la plupart étoient placés sans ordre, dans le milieu d'une grande fosse. La singularité de cette découverte, dit le comte de Caylus, (*Rec.* 1. 276.) consistoit dans les *anneaux* de bronze, que plusieurs de ces squelettes avoient autour du cou, des cuisses & des bras. Ces *anneaux* étoient très-légers, pleins & très-peu larges; quelques-uns étoient ornés d'un gaudron incliné, & d'un assez bon goût; mais en général, ils étoient unis, & les cercles étoient continus. Celui qu'il a publié, a servi de collier à un jeune homme ou à une femme âgée; car il n'a que quatre pouces trois ou quatre lignes de diamètre. Il a seul une séparation & une marque qui distinguent ses extrémités, ainsi que le dessin le fait voir. Cette ouverture le rendoit plus commode dans les enfures du cou, ou lorsqu'il faisoit quelqu'effort. Tous les autres étoient absolument ronds, & égaux dans leur contour. Ils ne peuvent avoir servi sans avoir été soudés en place.

On trouva aussi dans ce même endroit, un pot rempli de médailles que les paysans dissipèrent, sans qu'il ait été possible d'en retrouver une seule. Il est donc assez difficile de décider si ce cimetière a été fait pour des gaulois ou pour des romains. Ceux qui voudroient l'attribuer aux premiers, pourroient citer un passage de Strabon, (*Geo. iv, pag.* 197.) où il est dit, qu'outre les colliers, les Gaulois portoient des *anneaux* autour des bras. On a même trouvé plus d'une fois en France (*Relig. des Gaulois, tom.* 2, *pag.* 343.) des squelettes qui avoient de pareils ornemens; mais il faut observer que Strabon, & plusieurs autres auteurs disent, en termes formels, que les colliers & les bracelets des Gaulois étoient d'or, tandis que ceux des squelettes trouvés en France, n'étoient que de bronze. Il faut observer de plus, qu'il n'est pas dit que ces squelettes eussent des *anneaux* autour des cuisses, comme on en a vu quelques-uns à ceux de Brai-sur-Seine.

Cette circonstance semble désigner plus particulièrement des esclaves romains. Il est constant qu'ils portoient des *anneaux* aux cuisses : Ovide & Martial en font mention; mais comme il n'est pas dit qu'ils eussent des colliers & des bracelets, le comte de Caylus croit qu'il faut supposer ici un mélange d'usages entre ces deux nations. Il dit que le cimetière nouvellement découvert, renfermoit les corps de quelques gaulois, esclaves des Romains, qui, suivant le goût de leur nation, portoient des colliers & des bracelets, & qui, pour marque de leur servitude, avoient des *anneaux* autour des cuisses.

Anneau des Osiris & des prêtres égyptiens.

On observe que la plus grande partie des prêtres ou des osiris, comme on les appelle communément, présente un *anneau* rond & saillant à hauteur des pieds, & placé toujours à la droite. La figure du n°. 6, pl. 8 du 2e Recueil du comte de Caylus, & plusieurs du cabinet de Sainte-Geneviève, en offrent des exemples. Ce savant n'a pu dire les raisons de cette particularité. Il remarque seulement que cet ornement fondu dans la pièce, se trouve dans les figures de cette espèce de toutes proportions, & même dans celles qui servoient d'amulettes.

Les Egyptiens environnoient le pied de leurs momies, de plusieurs petites divinités protectrices, ou de prêtres qui prioient autour de leurs corps. On pourroit donc croire que ces *anneaux* servoient à les attacher pour les fixer auprès de la figure. Cet usage étoit établi chez les Etrusques, qui perçoient les pieds de leurs dieux, pour les contraindre à demeurer dans l'endroit où ils les plaçoient.

Mais on seroit d'abord embarrassé à expliquer pourquoi cet *anneau* se trouve préférablement du côté droit; secondement, les amulettes détruisent cette supposition, à moins qu'on ne voulût dire que les Egyptiens portoient ces divinités ou ces intercesseurs à leur côté pendant leur vie, pour éclairer toutes leurs actions, & pour les fixer après leur mort dans le tombeau, comme des témoins capables de déposer en leur faveur.

ANNEAU, bague. Les Poëtes ont feint que Prométhée ayant dérobé le feu du ciel pour animer son automate, fut attaché, par ordre de Jupiter, sur le caucase, & condamné à être rongé vivant par un vautour. Cet infortuné étoit doué de l'esprit prophétique; & il s'en servit pour avertir Jupiter de ne point entretenir de commerce avec Thétis, parce que le fils qui en devoit naître le chasseroit de son royaume. Le souverain des dieux voulant récompenser Prométhée du bon avis qu'il lui avoit donné, permit à Hercule de lui rendre la liberté, à condition seulement qu'il porteroit au doigt pendant toute sa vie un *anneau* de fer, dans lequel seroit renfermé un morceau du rocher témoin de son supplice. On a cru que la mode de porter des *anneaux* avoit pris de-là son origine.

Mais Pline (*lib.* 33. 1.) dit expressément qu'on ignore le nom de celui qui a porté le premier *anneau*, & que l'histoire de Prométhée est aussi fabuleuse que celle de Midas. Il paroît que les Perses

Digitized by Google

s'en ſont ſervi de toute antiquité ; & Alexandre cachetoit, ſelon Quinte-Curce, avec ſon *anneau* les lettres qu'il écrivoit en Europe, & avec celui de Darius les lettres qu'il adreſſoit aux Perſes. Ce peuple aſſuroit que Guiamſchid, quatrième roi de la première race, introduiſit l'uſage de porter des *anneaux* aux doigts, pour cacheter les lettres & les autres actes néceſſaires dans le commerce de la vie. Les Brachmanes ſe parent d'*anneaux* dans Philoſtrate, (*liv. III. c.* 4.) Pour les Grecs, Pline croit, (*liv.* 33. *c.* 1.) qu'au tems de la guerre de Troye, ils n'avoient point encore l'uſage de l'*anneau* : la raiſon eſt qu'Homère n'en parle point ; & que quand il s'agit dans ſes poëmes d'envoyer les lettres, ou de renfermer des habits précieux, & des vaſes d'or & d'argent dans des caſſettes, on les lie, on noue les liens ; mais jamais on n'imprime la marque de l'*anneau*. Voyez le 6e livre de l'Iliade, & le 8e de l'Odyſſée.

Les Sabins avoient des *anneaux* dès le tems de Romulus, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe, liv. II. Les Etruriens en avoient auſſi du tems des Rois de Rome, témoins les *anneaux* que le vieux Tarquin prit aux magiſtrats d'Etrurie après les avoir vaincus. *Ibid. liv. c.* 5. Pline croit que cet uſage avoit paſſé de la Grèce à ces habitans d'Italie ; & que c'eſt par l'un ou l'autre de ces peuples qu'il fut tranſmis aux Romains. Il ne s'introduiſit pas cependant d'abord à Rome ; Pline ne ſait lequel des Romains a commencé d'en porter ; il aſſure que la ſtatue de Romulus, qui étoit dans le capitole, n'en avoit point, ni même aucune autre, excepté celles de Numa & de Servius Tullus. Celle de Brutus même n'en portoit pas, ni les Tarquins, quoiqu'originaires de Grèce, d'où Pline croit que cet uſage avoit paſſé en Italie.

Les anciens Gaulois & les Bretons, peuples originaires des Gaules, portoient des *anneaux* ; mais les paroles de Pline qui l'aſſurent au même chapitre, ne nous donnent point à entendre ſi l'*anneau* avoit chez ces peuples d'autres uſages que l'ornement. Les François en portoient auſſi, & l'on a trouvé dans le tombeau de Childéric ſon *anneau* d'or, que l'on conſerve à la Bibliothèque du Roi, & ſur lequel ſont gravés ces mots : CHILDIRICI REGIS. Celui de Louis *le Débonnaire*, rapporté par Chifflet, avoit pour inſcription : HRE PROTEGE HELDOVICUM IMPERATOREM.

Quant à la matière des *anneaux*, il y en avoit d'un métal ſimple, & d'autres d'un métal mixte, ou d'un métal double ; car quelquefois on doroit le fer & l'argent, ou bien on enfermoit l'or dans le fer, comme il paroît par Artémidore, *liv. II. c.* 5. Les Romains ſe ſervirent très-long-tems d'*anneaux* de fer ; & Pline aſſure à l'endroit que j'ai cité, que Marius n'en porta un d'or qu'à ſon troiſième conſulat, l'an de Rome 650. Il en eſt cependant parlé dans Tite-Live, à l'année 432 de Rome, à l'occaſion du deuil que cauſa à Rome le traité honteux de Cauſium. C'eſt la première fois qu'on l'a trouvé dans l'Hiſtoire Romaine, Tite-Live, *liv. IX. ch.* 7. Il y en avoit dont le jonc étoit de fer ou de bronze, & le chaton d'or ; d'autres étoient ouverts, mais élaſtiques. Quelques-uns étoient ſolides, & d'autres étoient creux, comme témoignent Artémidore, *liv. II. ch.* 2, Feſtus, au mot *Edera*, & Aulugelle, *liv. X, ch.* 15.

Quelques-uns avoient une pierre précieuſe pour cachet, & d'autres n'en avoient point. Ariſtot. Phiſic. *liv. III. ch.* 9. Jul. Follux, *liv. VI. ch.* 33. *v.* 7. Artémid. *liv. II. ch.* 5. La pierre de quelques-uns étoit gravée, à d'autres elle ne l'étoit point, Pline, *liv.* 33. *ch.* 1. Il y a des *anneaux* qui portoient deux pierres, & même davantage : une lettre de l'empereur Valérien en fait foi, auſſi-bien que Trebellius Pollien, dans la vie de Claude-le-Gothique, *ch.* 14. Au lieu de pierre précieuſe le peuple mettoit du verre, & c'étoit l'uſage de ces pates ſi communes dans les collections de pierres gravées. Pline, *liv.* 37. *ch.* 6. Celles qui étoient gravées en creux s'appeloient *Gemma cœlipta* ; & en relief, *Gemma ſculptura prominente*. On voyoit des *anneaux* faits tout entiers d'une ſeule pierre précieuſe, ainſi que d'ambre, comme on peut le voir dans Artémidore, *liv. II. ch.* 5. dans Pline, *liv.* 37. & dans le *Dactyliothéca* de Corlæus, *n.* 101.

Il y a eu pluſieurs manières différentes de porter les *anneaux*. Chez les Romains, avant qu'on les ornât de pierres précieuſes, lorſque la figure ſe gravoit encore ſur la matière même de l'*anneau*, chacun les portoit à ſa fantaiſie, à quelle main & à quel doigt il lui plaiſoit. Macrobe, *liv. VII, ch.* 13.

Quand on y eut ajouté les pierres, on les porta de préférence à la main gauche, & ce fut une délicateſſe exceſſive de les porter à la droite. Lucien *Navig.* Tertul. *de l'habit des femmes*, ch. dern. Pline, *liv.* 33. 1. *Silius Ital. liv. XI. Horat. liv. II. Stat. VII. v.* 8. *Jul. Capitol. in Maxim. c.* 6. Il ſemble, par les derniers mots du I. liv. de Tertul. *de Cultu fem.* que du tems de ce Père on n'en portoit encore qu'à la main gauche. *Siniſtra per ſingulos digitos de faccis ſingulis ludit.* Il n'eût pas oublié la main droite dans un endroit où il ne cherche qu'à exagérer ces ſuperfluités, ſi on y avoit porté des *anneaux*. Pline dit qu'on les porta d'abord au quatrième doigt ; que les ſtatues de Numa & de Servius Tullius en étoient des preuves ; qu'enſuite on en mit au ſecond, c'eſt-à-dire, à l'*Index* ; enſuite au petit doigt, & enfin à tous les autres, excepté celui du milieu. Les Grecs le portoient auſſi au quatrième doigt de la main gauche, Aulugelle, *liv. 10. ch.* 10. La raiſon qu'il en apporte eſt qu'ayant trouvé par l'anatomie, que ce doigt avoit un petit nerf qui alloit droit au cœur, ils crurent qu'à cauſe de la communication qu'il avoit ſeul avec la plus noble partie de l'homme, il étoit plus honorable. Les Gaulois & les anciens Bretons,

Digitized by Google

le portoient au doigt du milieu, comme Pline le rapporte à l'endroit que j'ai cité.

D'abord on ne porta qu'un seul *anneau*, enſuite on en porta à tous les doigts. *Mart. liv. v. epig. 63. Tertul. de Cultu fem. liv. 1.* & pluſieurs même à chaque doigt. *Mart. liv. xi. Ep. 60.* Enfin, on en porta un & même pluſieurs à chaque jointure de doigt, Ariſtoph. *in nubib.* Martial, *liv. v. Ep. 11.* Seneq. *nat. queſt. liv. vii. c. 31.* Quintil. *inſtit. liv. xi.* Clement. Alex. *Pædag. liv. iii.*

Pline dit que les *anneaux* devinrent ſi communs à Rome, qu'on en donnoit à toutes les divinités, même à celles des peup'es qui n'en avoient jamais porté eux-mêmes. Ce paſſage nous indique l'uſage auquel pouvoit être deſtiné cet *anneau* de fer, de quatre lignes de diamètre intérieur, publié (*Rec. ii, pl.* 88.) par le comte de Caylus, & qui paroit ridicule par ſa petiteſſe. Il eſt travaillé avec ſoin, & l'on a ſerti une petite émeraude dans le chaton, réſervé dans la plus grande épaiſſeur. Il ne peut avoir ſervi à aucun enfant, & ſans doute il ornoit les doigts de quelque divinité domeſtique ou dieu lare. Les *anneaux* de fer ont été en grande conſidération à Rome pendant long-tems, à cauſe apparemment de la rareté de ce métal, & même quand tous les métaux furent devenus plus communs, dans le tems où le luxe étoit pouſſé au plus grand excès.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut douter que les Romains n'en ayent orné leurs ſtatues. Pline dit encore que ces *anneaux* étoient mobiles, c'eſt-à-dire, qu'on pouvoit les ôter & les remettre ſelon les fêtes & les circonſtances.

Ils en donnèrent auſſi aux repréſentations des héros. Les plus grandes ſtatues en bronze de Portici, repréſentent des empereurs & des impératrices, & il n'en eſt aucune qui ne ſoit au-deſſus de la grandeur naturelle; mais elles ſont, dit Winkelmann, d'un travail médiocre. Elles ne préſentent de remarquable que l'*anneau* placé au doigt annulaire de la main droite de quelques-uns des empereurs, & ſur lequel eſt gravé un bâton augural (*lituus*), pour déſigner qu'ils étoient ſouverains pontifes.

La délicateſſe & le luxe allèrent ſi loin en ce genre, qu'on eut des *anneaux* qui ſervoient par ſemeſtre, pour me ſervir du terme de Juvénal, Sat. VII. v. 80. *Aurum ſemeſtre, ſemeſtres annuli*, les uns pour l'été, les autres pour l'hiver. *Ventilat æſtivum digitis ſudantibus aurum.*

Cette mode nous apprend l'uſage des *anneaux* épais & ſolides de fardoine, de cornaline, &c. de verre même, que nous trouvons dans les collections d'antiques. Le jonc & le chaton ſont d'une ſeule pièce. Le comte de Caylus en a publié, entre autres, un de ces derniers (*Rec. ii, pl.* 88). Cet *anneau* eſt plus mince d'un côté que de l'autre, à deſſein de le rendre plus facile à porter, ſoit au petit doigt, ſoit à l'index, en tournant le petit côté en dedans la main. Sa groſſeur eſt une preuve de la mode bizarre qui a régné pendant quelque tems à Rome. Juvénal, dans le vers cité plus haut, a exprimé deux ridicules à la fois; celui des bagues épaiſſes, & celui de ces hommes efféminés, qui ne vouloient pas les porter dans les grandes chaleurs, de peur de s'échauffer; & pour nous convaincre que la groſſeur énorme des *anneaux* étoit effectivement paſſée en uſage, il ajoute dans un autre endroit (*Sat. VII, v.* 139.), en ſe moquant des avocats de ſon tems:

. . . . . *Ciceroni nemo ducentos*
Nunc dederit nummos, niſi fulſerit annulus ingens.

Il paroit, par les derniers mots du premier livre de Tertullien, *de Ornement des femmes*, qu'on faiſoit des dépenſes exceſſives en ce genre; mais ſi l'on en croit Lampridius, *ch.* 32. perſonne ne pouſſa les choſes à un ſi grand excès qu'Elagabale, qui ne porta jamais deux fois, ni le même *anneau*, ni la même chauſſure. Aujourd'hui on n'en porte qu'au quatrième & au cinquième doigt, mais plus ordinairement au quatrième, qui ſe nomme le doigt *porte-anneau*, & en latin, *annularis*. Quelques tableaux de 100 & de 200 ans en offrent à l'*index*, c'eſt-à-dire, au ſecond doigt.

On a auſſi porté des *anneaux* aux narines, de la même manière que des boucles aux oreilles. S. Auguſtin l'aſſure des Maures, & Bartolin a fait un livre *de Annulis narium*, des *anneaux* des natines. Pietro de Valle & Licet en parlent auſſi; & le premier aſſure que les orientaux ont cette mode. Enfin, il n'y a guère de parties du corps humain où la galanterie n'en ait fait mettre, à l'envi des doigts de l'une ou de l'autre main. Les Relations de l'Inde Orientale aſſurent que les habitans les portoient ordinairement au nez, aux lèvres, aux joues, au menton. André Corſal, en dit autant des Femmes Arabes du port de Calayates. Nous liſons à peu-près la même choſe dans Ramuſio, des femmes de Narſingue dans le Levant; & Diodore témoigne au troiſième livre de ſa Bibliothèque, que celles d'Ethiopie avoient coutume de ſe percer les lèvres avec un *anneau* d'airain. Pour les oreilles, par tout le monde on s'eſt plû, hommes & femmes, à y ſuſpendre des bagues de prix.

Les Indiens & les Indiennes, & entr'autres les Guzzerates, ont porté des *anneaux* aux doigts des pieds. Quand Pierre Alvarès reçut ſa première audience du roi de Calicut, il le vit tout couvert de pierreries enchâſſées dans des pendans d'oreilles, des braſſelets & des *anneaux*, tant aux doigts des mains que des pieds, faiſant voir ſur l'un de ſes orteils, un rubis & un eſcarboucle d'un très-grand prix. Louis Bartome repréſente un Roi de Pégu qui étoit encore plus exceſſif en cela, n'ayant aucun doigt de ſes pieds qui ne fût chargé d'*anneaux* garnis de pierreries. *idem.*

Par rapport à l'uſage, il y avoit trois ſortes différentes d'*anneaux* chez les Anciens. Il y avoit des

Digitized by Google

des *anneaux* qui servoient à distinguer les conditions. Pline assure à l'endroit que j'ai déjà cité souvent, que dans les commencemens les Sénateurs même n'avoient pas permission de porter d'*anneaux* d'or, à moins qu'ils n'eussent été Ambassadeurs chez quelques peuples étrangers : encore ne leur étoit-il permis alors de porter l'*anneau* d'or qu'on leur donnoit, que dans les actions publiques : dans leur particulier ils en portoient un de fer. Ceux qui avoient mérité le triomphe observoient la même chose. Il fut ensuite permis aux Sénateurs & aux Chevaliers de porter l'*anneau* d'or ; mais, si l'on en croit Acron sur Horace, *l. II. Sat. VII. v.* 53, ils ne le pouvoient faire que le Préteur ne le leur eût donné. Après cela ce fut la distinction des Chevaliers Romains. Pline 30. 8. Diodore, *l.* 48. Le peuple portoit l'*anneau* d'argent ou de bronze ; les esclaves le portoient de fer.

On accordoit cependant l'*anneau* d'or à des gens du peuple. Voyez Cicéron, dans son troisième discours sur Verrès, & l. x. ép. 31. Macrobe, *Saturn. liv. II. ch.* 10, & l'inscription suivante :

D. M. S.
C. ANTONIO. C. F. FLA
VINO. VI. VIRO. JUN.
HAST. LEG. II. AUG. TORQ.
AUR. ET. AN. DUPL. OB. VIRT.
DONATO. JUN. VERECUN
DA. FLAM. PERP. MUN. EBOR.
MATER. P. C.

Sylla accorda le même honneur au Comédien Roscius ; César à Laberius, & Balbus à Herennius Gallus. Sévère le permit même à tous les simples soldats. Avant Auguste on ne l'accorda jamais qu'à des gens libres. Ce Prince fut le premier qui donna l'*anneau* d'or aux affranchis. Dion, *l.* 48 & 53. Cet abus alla si loin, que Tibère fut obligé, au rapport de Pline, *l.* 33. *c.* 2. de le corriger par une loi qu'il fit l'an de Rome 765, la neuvième année de son gouvernement.

On passa bientôt après par-dessus ce réglement, & le Sénat accorda l'usage de l'*anneau* d'or à des affranchis de Claude, de Galba, de Vitellius, de Domitien, & même de particuliers ; Pline, *l. VIII. Ep.* 6. Tacite, *hist. l.* 1. *c* 13. Suét. dans Galba, *c.* 14. Enfin la Novelle 68. de Justinien, le permet à tous les affranchis.

Vers l'an 1761, des paysans trouvèrent, en fouillant un tombeau dans le territoire de Cortone, un anneau d'or, sans pierre, & du poids de plus d'une demi-once romaine. Ils en trouvèrent peu d'années après un tout pareil ; & enfin un troisième, travaillé au burin, sans aucun alliage. Il représente, en bas-relief, Léda avec le cigne, qui pose ses pieds sur sa cuisse, & approche son bec de la bouche de Léda. Elle étend le bras droit pour caresser le col du cigne. Cet ouvrage étrusque n'est pas bien fini, mais il est très-expressif. On en a trouvé enfin un quatrième, beaucoup plus épais que les trois premiers.

On quittoit l'*anneau* d'or dans le deuil & l'affliction. Les patriciens de Rome le quittèrent à la nouvelle de la capitulation de Caudium. Après la mort d'Auguste & pendant le tems de son deuil, les Sénateurs mirent des *anneaux* de fer à la place de leurs *anneaux* d'or. Les accusés & les suppliants déposoient aussi cette parure.

Une autre forme d'*anneaux* sont les *anneaux* des épousailles, *annuli sponsalitii*, ou les *anneaux* des noces, des mariages, *annuli geniales*, *annuli pronubi*, *annuli nuptiales*. L'époux, chez les Romains, en donnoit un à sa fiancée. Juvenal, (*Sat. VI.* 25.) :

Conventum tamen, & pactum, & sponsalia, nostrâ
Tempestate paras, jamque ad tot sæcula magistro
Pederis, & digito pignus fortasse dedisti.

Pline (33. 1.) assure qu'il étoit toujours de fer & sans pierre. Mais Tertullien, écrivain très-instruit des antiquités romaines, disoit cent ans environ après Pline, que l'*anneau* de mariage étoit d'or. Isidore (19. 32.) écrit que les femmes ne portoient d'autre *anneau* que celui du mariage, qui étoit d'or, & qu'elles n'en portoient jamais plus de deux. On peut juger par ces deux partages que la matière des *anneaux* de mariage avoit changé dans l'espace d'un siècle, & étoit restée depuis invariablement la même jusqu'à Isidore. Dotoman a pensé que l'*anneau* envoyé en cérémonie par le mari étoit de fer, & qu'on le portoit chez soi ; mais qu'il en donnoit un second d'or, destiné à parer la mariée dans les cérémonies publiques. Au reste, les amans donnoient de semblables *anneaux* à leurs maîtresses, qui servoient souvent chez les comiques grecs & latins à opérer des reconnoissances.

La troisième sorte d'*anneaux*, sont ceux qui servoient à cacheter, *annuli signatorii*, *annuli signatricii*, *cirographi*, ou *cerographi* ; car c'est ainsi qu'il faut lire dans Catulle, *epigr.* 25, & non pas *chirographosque thynos* : c'est à Saumaise qu'on doit cette correction. Catulle donne à ces *anneaux* l'épithète *thyni* ; & des vers rapportés par Isidore, disent que la lune thynienne les polissoit, parce que c'étoit en Bythinie qu'on les faisoit, ou qu'on les travailloit le mieux. On prétend que ces *anneaux* & l'usage de cacheter, sont une invention des Lacédémoniens, qui, non contens de fermer leurs armoires & leurs coffres avec des clefs, y ajoutèrent encore un cachet ; à cet effet, ils se servirent d'abord de bois rongé par les vers, dont ils imprimoient les marques sur la cire ou la terre molle ; après cela, ils trouvèrent l'art de graver sur les *anneaux*, des figures qui s'imprimoient de même.

Dans la suite, l'*anneau* servit à cacheter ou à celler tous les actes, les contrats, les diplômes,

Digitized by Google

les lettres. On en voit des exemples dans Xénophon. *Hellen, liv. 1*; dans Quinte-Curce, *liv. VI, c. 6*; dans Justin, *liv. XLIII, c. 3*, où l'on apprend encore que ce fut une charge auprès de l'empereur, que d'avoir la garde de l'*anneau*. Le référendaire faiſoit autrefois la même fonction auprès de nos rois, de même qu'aujourd'hui les *ſceaux* ſont entre les mains du chancelier ou du garde des ſceaux. Alexandre donna ſon *anneau* en mourant à Perdiccas, pour le déſigner ſon ſucceſſeur, ſi nous en croyons Lucien, dans ſes Dialogues.

On s'en ſervoit encore pour ſceller l'entrée de tout ce qu'on vouloit tenir exactement fermé. On ſcelloit de même l'entrée des maiſons, Ariſtote, *(de Mirabili. aud.)*; l'appartement des femmes, Ariſtophane, dans la fête de Cérès; tous les meubles, les coffres, les caſſettes, les bouteilles de vin, les bourſes, comme on le voit dans Pline, *liv. XXXIII, c. 1*; Plaute, *Caſin., act. II, ſc. 2*; Martial, *liv II, épig. 89*; Tacite, *Annal. liv. II, c. 2*, &c. *Voyez JANUS RUTGERSIUS, Var. Lect. l. V, c. 5*. C'eſt pour cela, ſans doute, que cet *anneau* ſe trouvoit le plus ſouvent entre les mains des mères de famille. Solon fit une loi, par laquelle il défendit, pour la ſûreté publique, à tous faiſeurs ou marchands d'*anneaux*, de garder un modèle d'un *anneau* qu'ils auroient vendu.

Chez les anciens, les figures gravées ſur les *anneaux* n'étoient point héréditaires, & chacun prenoit celles qu'il lui plaiſoit; Numa avoit défendu par une loi, que l'on y gravât les figures des dieux. Pythagore défendoit la même choſe à ſes diſciples, *Clem. Alex. Strom. l. V*. L'uſage abrogea la loi de Numa, & les Romains gravèrent ſur leurs *anneaux*, non-ſeulement leurs dieux, mais encore les dieux étrangers, & ſur-tout ceux des Egyptiens, ainſi que Pline le rapporte, *l. II, c. 71 l. 33, c. 3*. Ils y gravèrent des hommes, des animaux, des choſes inanimées, leurs ayeux, leurs fondateurs, leurs capitaines, leurs princes & leurs favoris, &c. Les antiquaires trouveront ici réunies les figures des *anneaux*, dont l'hiſtoire nous a conſervé la mémoire.

Jules-Céſar avoit une Vénus ſur ſon cachet, Dion, *l. 43*. Le philoſophe Aſclépiade, Uranie; la famille des Mucriens, Alexandre. Les anciens gravoient auſſi leurs ancêtres ou leurs amis. P. Lentulus Sura portoit ſur le ſien ſon ayeul. *Cicéron, catilin. 3*; *Ovide, Trift. liv. I, eleg. 6*. Scipion le jeune, Scipion l'Africain; Scipion l'Aſiatique, Siphax; Sylla, Jugurtha; les amis d'Epicure, la tête de ce philoſophe. *Cic. de Fin. liv. V*. L'empereur Commode, une amazone, repréſentant Martia, *Jul. Capit. dans la vie d'Albin, c. 2*. Ariſtomène, Agathocle, roi de Sicile, *Polyb. liv. XV*. Callicrates, Ulyſſe, *Athen. l. VI*. Auguſte, Alexandre; pluſieurs ſucceſſeurs de cet empereur, Auguſte, *Sueton. dans Auguſte, c. 50*; *Dion. l. LI*. Narciſſe, Pallas; pluſieurs Romains, Séjan; les Grecs, Hellen; les Troyens, Pergamus; les habitans d'Héraclée, Hercule; ceux d'Athènes, Solon; ceux d'Alexandrie, Alexandre; ceux de Séleucie, Seleucus; ceux de Lacédémone, Lycurgue; les Cherſonites, Conſtantin.

Quelques-uns ſe faiſoient graver eux-mêmes ſur leurs *anneaux*, *Plaut. Pſeudol., act. I, ſcen. 1*. L'*anneau* d'or de Childéric, trouvé dans ſon tombeau, & qui ſe voit à la bibliothèque du Roi, porte le portrait & le nom de ce prince.

Auguſte avoit un Sphinx ſur ſon *anneau*, *Plin. l. XXXIII, c. 1*. Mécène, une grenouille. *Ib.* Pompée, un chien ſur la proue d'un navire; les ſoldats en Egypte, un eſcarbot, *Plutarc. de Iſide*. Aréus, roi de Sparte, un aigle, tenant un ſerpent dans ſes ſerres, *Joſephe, liv. XII, c. 5*. Darius, roi de Perſe, un cheval; Sporus, l'enlèvement de Proſerpine, *Suet. in Nerone, c. 46*. Les Locriens occidentaux, l'étoile du ſoir, appelée *heſperus*, *Strabon, liv. IV*. Pline le jeune, un char tiré par quatre chevaux; Polycrate, une lyre; Séleucus, une ancre, *Clem. Alex. Pédag. lib. III*. Pluſieurs chrétiens des premiers ſiècles portoient ſur leurs *anneaux* le monograme de J. C., que l'un trouve auſſi ſur pluſieurs médailles des empereurs chrétiens.

ANNEAU *du jour de la naiſſance, annulus natalitius*. On l'appeloit ainſi, parce qu'on ne le portoit que ce jour-là ſeulement. La plupart des commentateurs croyent le reconnoître dans ce vers de Perſe, (1. 16.):

Et natalitia tandem cum Sardonyche alba.

Quelques-uns appellent *annulus natalitius*, un *anneau* que les amis ou les cliens envoyoient à leur patron ou à leur ami, pour le féliciter au jour anniverſaire de ſa naiſſance. Plaute, (*Curc. 5. 2. 26.*):

Hic eſt ANNULUS, *quem ego tibi miſi natali die.*

ANNEAU *des arrhes, annulus ſponſionis*. Lorſque l'on concluoit un marché, on donnoit ſon *anneau* en gage de ſa promeſſe, & pour ſervir d'arrhes. Cet uſage eſt prouvé par un grand nombre de paſſages du droit romain. Le moine Planude, qui a écrit une vie fabuleuſe d'Eſope, ſuppoſe que Xanthus ayant parié qu'il boiroit la mer entière, donna ſon *anneau* pour arrhes de cette gageure; ce qui prouve que cet uſage duroit encore ſous les empereurs grecs, tems où vivoit Planude. On donnoit également ſon *anneau* à celui que l'on chargeoit d'ordonner un repas, dont chacun des convives devoit payer ſa part. Térence, dans l'Eunuque, (3. 4. 1.):

Heri aliquot adoleſcentuli coïmus in Pyraeo
In hunc diem ut de ſymbolis eſſemus: Charcam ei rei
Praferimus: dati annuli.

Cet *anneau* ſervoit encore à faire reconnoître

Digitized by Google

su dépositaire celui qui lui avoit remis le dépôt. Plaute, (*Bacchi. 2. 3. 93.*):

. . . . . *Cu. annulum gnati tui*
Facito ut memineris ferre. Ni. Quid opus eſt annulo?
Cu. Quia id ſignum eſt cum Theotimo, qui eum illi afferet,
Ei aurum ut reddatur.

ANNEAU des joueurs de flûte. Les muſiciens ſe diſtinguoient ordinairement par un brillant *anneau*, orné d'une pierre précieuſe. Suétone, dans la vie de Néron, décrivant le coſtume des ſymphoniſtes, n'oublie pas l'*anneau* de la main gauche, *nec ſine annulo lævâ*. Une ruſe du joueur de flûte grec Iſménias, atteſte la généralité de cet uſage chez les anciens. Etant envoyé en ambaſſade au roi Artaxerxès, il fut obligé de l'*adorer*, ſelon la coutume des Perſes. On ne pouvoit lui parler ſans cette ſalutation préalable, que les Grecs libres abhorroient, comme profanant un acte de reſpect dû à la divinité ſeule. Iſménias arrivé au pied du trône d'Artaxerxès, laiſſa tomber ſon *anneau* comme par mégarde, & ſe courba pour le ramaſſer. Les Perſes crurent qu'il *adoroit* le grand roi, & les Grecs imaginèrent ſimplement que l'ambaſſadeur avoit ramaſſé ſon *anneau*. Ælien, (*Hiſt. 1. 21*).

ANNEAU *de Samothrace*, *annulus Samothracius ferreus*. C'étoient des eſpèces de talismans que la ſuperſtition avoit inventés, & que l'impoſture accréditoit. On gravoit ſur ces *anneaux* des caractères magiques, & l'on y renfermoit de l'herbe coupée en de certains tems, ou de petites pierres trouvées ſous de certaines conſtellations. Ceux qui portoient ces *anneaux*, ſe croyoient à l'abri de toutes ſortes de revers, & aſſurés du ſuccès de tout ce qu'ils entreprenoient. On les appeloit *Samothraciens*, parce que les peuples de cette iſle s'appliquoient particulièrement à étudier les ſecrets de la nature. (*L*).

ANNEAU *du pêcheur*. Les brefs apoſtoliques ſont ſcellés de l'*anneau du pêcheur*. Ce ſceau eſt ainſi appelé, parce qu'on ſuppoſe que S. Pierre, qui étoit pêcheur, en a uſé le premier, & que les papes s'en ſervent d'après lui. Il n'y a cependant qu'environ quatre cens ans que ce terme eſt en uſage. Ce ſceau s'appelle ainſi, parce qu'il porte l'image de S. Pierre.

ANNEDOTS, étoient trois animaux célèbres dans la mythologie chaldéenne; ils ſortirent l'un après l'autre de la mer Erithrée, ſur les côtes de la Babylonie. Le premier forma les hommes de ces contrées dans les ſciences & les arts, les raſſembla, leur apprit à bâtir des villes, à conſacrer des temples aux dieux, à ſe dicter des loix; en un mot, leur donna des inſtructions ſur tout ce qui peut établir les mœurs & les former. Il parut la première année d'Alorus.

Les deux autres parurent depuis ſucceſſivement; ils n'inventèrent rien de nouveau, & montrèrent ſeulement plus en détail ce que le premier n'avoit enſeigné qu'en gros. Abydene les appelle demi-dieux. Béroſe diſoit que l'on conſervoit de ſon tems dans un temple de Babylone, une repréſentation du premier, qu'il appelle OANNES. *Voyez* ce mot.

ANNÉE. Les anciens avoient fait de cette période de tems, une divinité, à laquelle ils avoient élevé des autels. Il y en avoit entr'autres à Cadix.

Ils avoient choiſi le palmier pour le ſymbole de l'*année*; parce qu'ils croyoient fauſſement que cet arbre pouſſe une nouvelle branche à chaque lunaiſon.

ANNÉE (*ſouhaiter la bonne année.*) On croit que cet uſage vient des Romains. Ils ſe rendoient des viſites & ſe faiſoient réciproquement des compliments avant la fin du premier jour. Ils ſe préſentoient des étrennes, *ſtrenæ*, & offroient aux dieux des vœux pour la conſervation les uns des autres. Lucien parle de cet uſage, comme d'une choſe très-ancienne, & il en rapporte l'origine à Numa. Ovide y fait alluſion au commencement de ſes Faſtes.

Poſtera lux oritur, linguiſque animiſque favete;
Nunc dicenda bono ſunt bona verba die.

Pline eſt un témoin encore plus ſûr; il dit (*lib. 28. c. 2.*) *Primum anni incipientis diem latis precationibus invicem fauſtum ominamur.*

Le Comte de Caylus nous a conſervé deux petits monumens (*voyez* ETRENNES) qui ſont très-précieux, à cauſe des ſouhaits qu'on y voit exprimés. Sur l'un on lit: *ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM TIBI*; & ſur l'autre: *ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM MIHI.* Ce dernier monument nous apprend que chez les Romains l'on ſe ſouhaitoit à ſoi-même la bonne année.

On trouve dans la collection du Baron de Stoſch un criſtal de roche ſur lequel ſont gravés trois petits médaillons, avec une feuille de laurier, une figue & une datte, préſens que ſe faiſoient les Anciens au premier jour de l'an. Un de ces médaillons repréſente Commode; le ſecond une Victoire avec l'inſcription *Vict. Aug.* & le troiſième Janus debout dans un temple. On lit tout autour l'inſcription ſuivante, qui eſt effacée en quelques endroits: FELI . . . ERA . . . ANNUM N . . . FAUS . . . EM. Elle ſe rétablit ainſi: *FELICI. IMPERATORI. ANNUM. NOVUM. FAUSTUM. FELICEM.*

ANNÉE *des Égyptiens*. Ce ſont les Egyptiens, ſi on en croit Hérodote, qui ont les premiers fixé l'*année*, & qui l'ont établie de 360 jours, partagés en douze mois. Mercure Triſmégiſte ajouta cinq jours à l'*année* Egyptienne, & la fit de 365. Nous liſons dans Diodore de Sicile, *livre I.* dans la vie de Numa par Plutarque, & dans Pline, *livre VII.*

Digitized by Google

chap. 48. que *l'année* Égyptienne étoit dans les premiers tems fort différente de celle que nous venons de décrire.

L'année Égyptienne, appelée auſſi l'année de *Nabonaſſar*, étoit, comme nous l'avons vu, ſolaire, compoſée de 360 jours, & diviſée en douze mois de trente jours, auxquels ſont ajoutés cinq jours intercalaires à la fin. Les noms de ces mois ſont *Thot*, *Paophi*, *Athyr*, *Chojac*, *Tybi*, *Mecheir*, *Phatmenoth*, *Pharmuthi*, *Pachon*, *Pauni*, *Epiphi*, *Meſori*; & de plus ἐπαγόμεναι ἡμέραι, ou les cinq jours intercalaires. La connoiſſance de l'*année Égyptienne*, dont nous venons de parler, eſt néceſſaire à cauſe des obſervations de Ptolomée dans ſon Almageſte, qui ſont dreſſées ſuivant cette *année*.

Les anciens Égyptiens, ſuivant Diodore de Sicile, *liv. I.* Plutarque, dans la vie de Numa, & Pline, *liv. 7. c.* 48. meſuroient les *années* par le cours de la lune. Dans le commencement une lunaiſon, c'eſt-à-dire, un mois lunaire faiſoit l'année; enſuite trois, puis quatre, à la manière des Arcadiens. Delà les Égyptiens allèrent à ſix, ainſi que les peuples de l'Acarnanie. Ils vinrent enfin à compoſer l'*année* de 360 jours & de douze mois; & Aſeth, 32e roi des Égyptiens, ajouta à la fin de l'*année* les cinq jours intercalaires.

Cette briéveté des premières *années Égyptiennes* explique, ſuivant les mêmes Auteurs, la raiſon pour laquelle les Égyptiens faiſoient le monde ſi ancien, & pour laquelle on trouve dans leur hiſtoire, des rois qui ont vécu juſqu'à mille & douze cens ans. Hérodote garde un profond ſilence ſur ce point; il dit ſeulement que les *années* Égyptiennes étoient de douze mois. Plutarque ne parle ſur cette matière qu'avec une ſorte d'incertitude, & il n'avance le fait dont il s'agit que ſur le rapport d'autrui. Diodore de Sicile le rapporte comme une conjecture de quelques auteurs, dont il ne dit pas le nom, & qui probablement avoient cru par-là concilier la chronologie Égyptienne avec celle des autres nations.

Quoiqu'il en ſoit, le P. Kircher prétend qu'outre l'*année* ſolaire, quelques provinces d'Égypte avoient des *années* lunaires, & que dans les tems les plus reculés, quelques-uns des peuples de ces provinces prenoient une ſeule révolution de la lune pour une *année*: que d'autres trouvant cet intervalle trop court, faiſoient l'*année* de deux mois, d'autres de trois, &c. *Œdip. Egypt. tom. II. p.* 232.

L'année Égyptienne de 365 jours étoit une année *vague*; comme elle différoit d'environ ſix heures de l'*année* tropique, il arrivoit, en négligeant cet intervalle de 6 heures, que de 4 en 4 ans, cette *année* vague anticipoit d'un jour ſur la période ſolaire; & que par conſéquent en quatre fois 365 jours, c'eſt-à-dire, en 1460 ans, ſon commencement devoit répondre ſucceſſivement aux différentes ſaiſons de l'*année*.

Lorſque les Égyptiens furent ſubjugués par les Romains, ils reçurent l'*année Julienne*, mais avec quelque altération; car ils retinrent leurs anciens noms de mois avec les cinq jours *épagomènes*, & ils placèrent le jour intercalé tous les quatre ans, entre le 28 & le 29 d'Août. Le commencement de leur *année* répondit au 29 Août de l'*année Julienne*. Ainſi réformée, l'*année* Égyptienne s'appela *annus Actiacus*, à cauſe qu'elle avoit été inſtituée après la bataille d'Actium, qui rendit Auguſte maître de l'Egypte.

ANNÉE *des Grecs*. Juſqu'à l'époque où les Grecs reçurent des Aſiatiques l'aſtronomie & le calcul des *années*, ils meſurèrent le tems par les ſaiſons des ſemences & des récoltes. Dès le tems d'Homère ils avoient abandonné cette manière vague de compter les *années*, pour en adopter une fixe & préciſe. On voit par l'Odyſſée (ℵ 161) que l'*année* des Grecs étoit alors lunaire. Thalès de Milet inventa depuis un cycle pour faire accorder les mouvemens du ſoleil avec ceux de la lune. Ce cycle formoit l'*année* de douze mois compoſés de 30 jours; mais à la fin de chaque ſeconde année il ajoutoit un treizième mois de 30 jours. Cette fauſſe manière de ſupputer faiſoit excéder de 20 jours les deux *années* lunaires ſur les deux *années* ſolaires. Scaliger a cru en conſéquence que le cycle de Thalès n'avoit ſervi qu'aux Aſtronomes, & qu'aucun peuple ne l'avoit adopté.

Solon fit un changement plus heureux: il compoſa les mois de 30 jours & de 28 alternativement. Tous les deux ans il ajoutoit un treizième mois emboliſmique qui étoit de 22 & de 23 jours alternativement. Ce fut le cycle de quatre ans. On le porta depuis à huit ans pour le rendre plus exact; & ce fut le dernier changement que les Grecs firent à leur calendrier, juſqu'à Méton.

Voyant au bout de huit ans révolus il reſtoit encore quelques heures pour égaler les révolutions du ſoleil & de la lune, dont on n'avoit pas tenu compte, Méton inventa le cycle de 19 ans, qui ramenoit ces deux planètes au même point du ciel. Ce rappel n'étoit pas encore préciſ, il s'en manquoit de ſept heures. On voulut racheter cette légère erreur, & pour cela Calippus compoſa un nouveau cycle de quatre périodes Métoniennes. Mais Hipparque renchérit ſur lui, & prit également quatre cycles de Calippus pour former le ſien.

L'*année* des Grecs reſta dans l'état où l'avoit fixée Méton, & les cycles de Calippus & d'Hipparque ne furent adoptés que par les Aſtronomes. Cette année commençoit à la première pleine lune qui ſuivoit le ſolſtice d'été, comme nous l'apprend *Feſtus Avienus*:

Sed primæva Meton exordia ſumſit ab anno,
Torreret rutilo Phœbus cum ſidere Cancrum, &c.

Ce commencement d'année a cauſé de grandes erreurs de la part des Hiſtoriens anciens; parce

Digitized by Google

qu'il différe de celui des Égyptiens & de celui des Romains. Flutarque dit même, dans la vie d'Ariſtide, que malgré la connoiſſance des mouvemens céleſtes, ſi perfectionnée de ſon tems, on ignoroit le véritable jour où les Perſes avoient été vaincus à Platée, à cauſe des différens commencemens de mois & d'*année* qui étoient en uſage chez pluſieurs peuples de la Grèce.

Les mois à Athènes, & dans une grande partie de la Grèce proprement dite, commençoient avec la première apparence de la nouvelle lune. A chaque 4e, 5e, 8e, 11e, 14e, 16e & 17e *année* du cycle de 19 ans, on ajoutoit un mois embolismique de 30 jours, afin que les nouvelles & les pleines lunes revinſſent au même terme ou ſaiſon de l'*année*. *Voyez* MOIS.

ANNÉE *Macédonienne ancienne*, (l') étoit lunaire, & ne différoit de la Grecque que par le nom & l'ordre des mois. Le premier mois Macédonien répondoit au mois Mæmactérion, ou quatrième mois Attique. Voici l'ordre, la durée & les noms de ces mois : *Δῖος*, 30 jours; *Ἀπελλαῖος*, 29; *Αὐδυναῖος*, 30; *Περίτιος*, 29; *Ἄρτεμις*, 30; *Ξανθικὸς*, 30; *Ἀρτεμίσιος*, 30; *Δύσιος*, 29; *Πάνημος*, 30; *Λῶος*, 29; *Γορπιαῖος*, 30; *Ὑπερβερεταῖος*, 29.

ANNÉE *Macédonienne nouvelle* (l') eſt ſolaire. Le commencement en eſt fixé au premier Janvier de l'*année Julienne*, avec laquelle elle s'accorde parfaitement. Elle étoit particulièrement nommée l'*année* Attique; & le mois intermédiaire d'après *Poſidéon*, ou le ſixième mois, étoit appelé *ποσιδεὼν β*, ou dernier *Poſidéon*.

Les Syro-Macédoniens, à l'exemple des Macédoniens, avoient donné aux mois d'autres noms que les Grecs; ainſi le pratiquoient les Smyrniens, les Tyriens, les peuples de Chypre, de Paphos, les Bithyniens, &c.

ANNÉE *Syrienne* (l') eſt ſolaire. Elle commence avec le mois d'octobre de l'*année Julienne*, dont elle ne différe que par le nom des mois; la durée étant la même. Les noms de ces mois ſont : *Tiſhrin*, répondant au mois d'octobre, & contenant 31 jours; le ſecond *Tiſhrin*, contenant, ainſi que novembre, 30 jours; *Canun* 31; le ſecond *Canun* 31; *Thabar* 28; *Adar* 31; *Niſan* 30; *Aeyar* 31; *Hariram* 30; *Tamuz* 31; *Ab* 31; *Elul* 30.

ANNÉE *Juive ancienne* (l') étoit lunaire, compoſée ordinairement de 12 mois, alternativement de 30 & de 29 jours. On la faiſoit répondre à l'*année* ſolaire, en ajoutant à la fin 11 & quelquefois 12 jours, ou en inſérant un mois embolismique. Voici les noms & la durée de ces mois : *Niſan* ou *Abib* 30 jours; *Jiar* ou *Zius* 29; *Sibau* ou *Sivan* 30; *Thamuz* ou *Tamuz* 29; *Ab* 30; *Elul* 29; *Tiſi* ou *Ethanim* 30; *Marcheſvan* ou *Bul* 29; *Ciſleu* 30; *Thebethe* 29; *Sabat* ou *Schebeth* 30; *Adar*, dans les années embolismiques, 30; *Adar*, dans les *années* communes, étoit de 29.

ANNÉE *Juive moderne* (l') eſt pareillement une *année* lunaire de 12 mois dans les *années* communes, & de 13 dans les *années* embolismiques leſquelles ſont la 3e, la 6e, 8e, 11e, 14e, 17e & 19e du cycle de 19 ans. Le commencement de cette *année* eſt fixé à la nouvelle lune d'après l'équinoxe d'automne. Les noms des mois & leur durée ſont : *Tiſri* de 30 jours; *Marcheſvan* 29; *Ciſleu* 30; *Tebeth* 29; *Schebeth* 30; *Adar* 29; *Veadar*, dans les *années* embolismiques, 30; *Niſan* 30; *Aeyar* 31; *Hariram* 30; *Tamuz* 31; *Ab* 31; *Elul* 30.

ANNÉE *Perſienne* (l') eſt ſolaire. Elle eſt compoſée de 365 jours, diviſés en 12 mois de 30 jours chacun, avec 5 jours intercalaires ajoutés à la fin. Voici les noms des mois de cette *année* : *Atruaiamech*, *Ardihaſchtmeh*, *Cardameh*, *Thirmeh*, *Merdedmed*, *Schabarirmeh*, *Meharmeh*, *Abenmeh*, *Aaarmeh*, *Dimeh*, *Behenmeh*, *Aſſiaermeh*. Cette *année* eſt appelée *année Jezdegerdique*, pour la diſtinguer de l'*année ſolaire fixe*, appelée *l'année Gélalienne*, ou *Maliſienne*, que les Perſans ſuivent depuis *l'année* 1089. Golius, dans ſes notes ſur Alfergan, eſt entré dans un grand détail ſur la forme ancienne & nouvelle de l'*année* Perſienne, laquelle a été ſuivie de la plupart des auteurs Orientaux. Il nous apprend particulièrement que ſous le Sultan Gelaluddaulé Melicxa, vers le milieu du onzième ſiècle, on entreprit de corriger la longueur de l'*année*, & d'établir une nouvelle époque. Il fut donc réglé que de quatre en quatre ans on ajouteroit un jour à l'*année* commune, laquelle ſeroit par conſéquent de 366 jours. Mais parce qu'on avoit reconnu que l'*année* ſolaire n'étoit pas exactement de 365 jours 6 heures, il fut ordonné qu'alternativement (après 7 ou 8 intercalations), on intercaleroit la cinquième, & non pas la quatrième *année*. Il paroit que les Perſes connoiſſoient déjà fort exactement la grandeur de l'*année*, puiſque, ſelon cette forme, l'*année* perſienne ſeroit de 365 jours 5 heures 49 minutes 31 ſecondes, ce qui différe à peine de l'*année Grégorienne*, que les Européens ou Occidentaux n'ont rédigée que plus de 500 ans après les Aſiatiques ou Orientaux.

Depuis le règne de Jezdegerde, le dernier des rois de Perſe, lequel fut tué par les Sarraſins, l'*année perſienne* étoit de 365 jours, ſans qu'on s'occupât d'y admettre aucune intercalation. Ces années datent de ſon avènement au trône de Perſe le 26 Juin 632 de J. C. Il paroit que plus anciennement, après 120 années écoulées, le premier jour de l'an, qui avoit rétrogradé très-ſenſiblement, étoit remis au même lieu qu'auparavant, en ajoutant un mois de plus à l'année, qui devenoit pour lors de 13 mois. Mais l'*année* dont tous les auteurs qui ont écrit en arabe ou en perſan, ont fait uſage dans leurs tables aſtronomiques, eſt ſemblable aux *années égyptiennes*, leſquelles ſont toutes égales, étant de 365 jours ſans intercalation. Cette année ceſſa d'être employée en 1089, lors de la réform.e de l'*année Gélaléenne*.

Digitized by Google

Au reſte, l'*année jezdergicique* eſt la même choſe que l'*année de Nabonaſſar*. Quant à l'*année Gallienne*, c'eſt peut-être la plus parfaite & la plus commode de toutes les *années* civiles; car on y trouve par le calcul que les ſolſtices & les équinoxes répondent conſtamment aux mêmes jours de cette *année*, qui s'accorde en tout point avec les mouvemens ſolaires. C'eſt un avantage qu'elle a même, ſelon pluſieurs chronologiſtes, ſur l'*année Grégorienne*; parce que celle ci n'a pas, ſelon eux, une intercalation auſſi commode.

ANNEE *Arabe* ou *Turque* (l') eſt lunaire. Cette *année* eſt compoſée de 12 mois, qui ſont alternativement de 30 & de 29 jours; quelquefois auſſi elle contient 13 mois. Voici les noms & la durée de ces mois: *Maharram* de 30 jours; *Saphar* 29; *Rabia* 30; ſecond *Rabia* 29; *Jomada* 30; ſecond *Jomada* 29; *Rojab* 30; *Shaaban* 29; *Samadan* 30; *Shawal* 29; *Dulkaadah* 30; *Dulheggia* 29, & de 30 dans les années embolismiques. On ajoute un jour intercalaire à chaque 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 15e, 18e, 21e, 24e, 26e, 29e, *année* d'un cycle de 29 ans.

ANNEE *éthiopique* (l') eſt ſolaire. Elle s'accorde parfaitement avec l'*alexique*, excepté dans les noms des mois. *Voyez* ANNEE *des Egyptiens*. Son commencement répond à celui de l'*année égyptienne*, c'eſt-à-dire, au 29e. d'Avril de l'*année julienne*. Les mois de cette année ſont *Maſcaram*, *Tykympt*, *Hydar*, *Tyshas*, *Tyr*, *Jacatil*, *Magabit*, *Miyazia*, *Giribal*, *Syné*, *Hamle*, *Hahaſe*, & il y a de plus cinq jours intercalaires.

ANNEE (l') des Albains étoit lunaire. Les habitans d'Albe avoient réglé les mois de leur *année* ſur le cours de la lune; & ils conſervèrent encore long-tems, après avoir admis une *année* fixe, l'influence de la lune ſur leur calcul; car ils réglèrent les nones ſur les phaſes de cette planète. De cette manière, l'inégalité de leurs mois étoit prodigieuſe: Mars avoit 36 jours, Mai 22, Août 18, Septembre 16. *Scalig. de Emend. temp. I. p.* 10.

ANNEE ROMAINE *de Romulus*. Le fondateur de Rome compoſa d'abord l'*année* qui étoit lunaire, de dix mois ſeulement. Ovide nous l'apprend dans ſes Faſtes, I. 27:

Tempora dirigeret cùm conditor urbis, in anno
Conſtituit menſes quinque bis eſſe ſuo.

Et 3. 21.

Annus erat decimum cùm luna repleverat orbem.
Hic noſtris magno tunc in honore fuit.
Seu quia tot digiti, per quos numerare ſolemus:
Seu quia bis quino femina menſe parit.

Voici les noms & la durée de ces mois. Mars, le premier de tous, contenoit 31 jours; Avril 30; Mai 31; Juin 30; Quintilis ou Juillet 31; Sextilis ou Août 30; Septembre 30; Octobre 31; Novembre 30; Décembre 30: le tout faiſant 304 jours; ainſi cette *année* ſe trouvoit moindre de 50 jours que l'*année* lunaire réelle, & de 61 que l'*année* ſolaire.

De-là il réſultoit que le commencement de l'*année* de Romulus étoit vague, & ne répondoit à aucune ſaiſon fixe. Ce prince ſentant l'inconvénient d'une pareille variation, voulut qu'on ajoutât à chaque année le nombre de jours néceſſaires pour que le premier mois répondît toujours au même état du ciel; mais ces jours ne furent point partagés en mois.

ANNEE ROMAINE *de Numa Pompilius*. Numa corrigea la forme irrégulière de l'*année* de Romulus, & fit deux nouveaux mois des jours ſurnuméraires ajoutés par le légiſlateur. Le premier fut le mois de Janvier, le ſecond celui de Février. Voici les noms & la durée des douze mois dont fut compoſée l'*année* de Numa: Janvier 29 jours; Février 28; Mars 31; Avril 29; Mai 31; Juin 29; Juillet 31; Août 29; Septembre 29, Octobre 31; Novembre 29; Décembre 29. Le tout faiſant 355 jours. Ainſi cette *année* ſurpaſſoit l'*année civile lunaire* d'un jour, & *l'année aſtronomique lunaire* de 15 heures 11 minutes 24 ſecondes; mais elle étoit plus courte que l'*année ſolaire* de 11 jours; enſorte que ſon commencement étoit encore vague par rapport à la ſituation du ſoleil.

Numa voulant que le ſolſtice d'hiver répondît au même jour, fit intercaler 22 jours au mois de Février de chaque ſeconde *année*, 23 à chaque quatrième, 22 à chaque ſixième, & 23 à chaque huitième. Mais cette règle n'opéroit point encore la compenſation néceſſaire; car l'*année* de Numa ſurpaſſant d'un jour l'*année* des Grecs de 354 jours, l'erreur devint ſenſible au bout d'un certain tems; ce qui obligea d'avoir recours à une nouvelle manière d'intercaler. Au lieu d'ajouter 23 jours à chaque huitième *année*, on n'en ajouta que 15, & on chargea les grands pontifes de veiller au ſoin du calendrier. Mais les grands pontifes s'acquittèrent ſi mal de ce devoir, qu'ils laiſſèrent tout retomber dans la plus grande confuſion.

ANNEE JULIENNE. La négligence des pontifes ayant réduit l'*année* de Numa à n'avoir plus aucun de ſes anciens rapports avec les ſaiſons, Jules-Céſar entreprit de réformer le calendrier. Ce grand homme fit venir d'Egypte Soſigènes, fameux mathématicien, tant pour fixer la longueur de l'année, que pour en rétablir le commencement, qui avoit été dérangé de 67 jours.

Afin de le remettre au ſolſtice d'hiver, Soſigènes fut obligé de prolonger la première *année* de trois mois, c'eſt-à-dire, juſqu'à 15 mois ou 445 jours. C'etre *année* fut appelée en conſéquence l'*Année de confuſion*, *annus confuſionis*.

L'année Julienne eſt ſolaire. Elle contient ordinairement 365 jours, auxquels on en ajoute un tous les quatre ans, c'eſt-à-dire, dans les

Digitized by Google

années biſſextiles au mois de février, en nommant le lendemain du jour appelé *Sexto calendas martius*, *biſſexto calendas martius*. Les mois de l'*année Julienne* étoient diſpoſés ainſi : Janvier 31 jours; Février 28; Mars 31; Avril 30; Mai 31; Juin 30; Juillet 31; Août 31; Septembre 30; Octobre 31; Novembre 30; Décembre 31; mais dans les *années biſſextiles* le mois de Février avoit, comme à préſent, 29 jours. Suivant cet établiſſement, la grandeur aſtronomique de l'*année julienne* étoit de 365 jours 8 heures; & elle ſurpaſſoit par conſéquent la vraie *année* ſolaire d'environ 11 minutes, ce qui en 131 ans produiſoit un jour d'erreur. Malgré cela, l'*année* établie par Jules-Céſar a été ſuivie par toutes les nations chrétiennes, juſqu'au milieu du ſeizième ſiècle, & plus long-tems encore par les états proteſtans.

ANNÉE GRÉGORIENNE. Le pape Grégoire XIII vit que l'erreur de 11 minutes qui ſe trouvoit dans l'*année julienne*, ayant été répétée juſqu'en 1582, avoit déplacé l'équinoxe du printems fixé par le Concile de Nicée au 21 de Mars, & faiſoit entrer le ſoleil dans l'équateur dès le 11 de Mars. Pour remédier à cet inconvénient, qui pouvoit aller encore plus loin, il appela à Rome les plus habiles aſtronomes de ſon tems, & concerta avec eux la correction qu'il falloit faire, afin que l'équinoxe tombât au même jour que dans le tems du concile de Nicée. Pour y réuſſir, on retrancha les dix jours d'erreur de l'*année* 1582; & aulieu du 5 Octobre de cette *année*, on compta tout de ſuite le 15. On régla enſuite que les dernières *années* de trois ſiècles conſécutifs ſeroient communes, & la dernière du quatrième ſiècle ſeulement ſeroit biſſextile, & cela alternativement à perpétuité.

Quelque approchée de l'exactitude que paroiſſe l'*année Grégorienne*, elle n'eſt pas encore parfaite; car dans quatre ſiècles l'*année julienne* avance de trois jours, une heure & 22 minutes. Comme dans le calendrier grégorien on ne tient compte que des trois jours, & qu'on néglige la fraction d'une heure & 22 minutes, cette erreur au bout de 7200 ans, produira un jour de mécompte.

ANNÉE DE CONFUSION. *V.* ANNÉE JULIENNE.

ANNÉE DE LA FONDATION DE ROME. Quoique les Romains compta ſſent les années de leur république par les conſulats, & celles des empereurs par les dates de leur puiſſance tribunicienne, on trouve cependant des exemples de ſupputation par les *années de la fondation de Rome*. On liſoit (Boxhorn. Quæſt. Rom. 18.) l'inſcription antique ſuivante :

PRÆSENTIÆ
MATRIS. DEUM
P. SEPTIMIUS. FELIX
OB CORONAM
MILLESIMI
URBIS ANNI.

Par *corona milleſimi urbis anni*, on entendoit ſans doute une période de mille ans révolus depuis la fondation de Rome.

On lit ſur une médaille d'or d'Hadrien, ANN. DCCC LXXIII NAT. URB. *Anno* 874 *nata urbis*.

Mais à quelle *année* avant J. C. répond l'*année* de la fondation de Rome? C'eſt un point de Chronologie ſur lequel les hiſtoriens latins eux-mêmes ont beaucoup varié. Ennius la mettoit 879 ans avant notre ère vulgaire, & Timée de Sicile à l'an 814. Varron, dont le ſentiment a été adopté des meilleurs chronologiſtes, la place l'an 754; & ſa ſupputation ne recule que de deux ans celle de Denys d'Halicarnaſſe, & d'un an celle des marbres du CAPITOLE. *Voyez ce mot.* Polybe croyoit avoir des raiſons pour rapprocher cette époque à l'an 751; le poete Auſone à l'an 736; & l'ancien hiſtorien Cincius juſqu'à l'an 729. Le calcul de Varron, que toute la république des lettres ſemble avoir adopté, ne porte que ſur un horoſcope de Romulus; c'eſt pourquoi nous croyons qu'il eſt plus ſage de ſuivre l'ère des Faſtes du capitole, monument national & ſurariable.

ANNÉE SACRÉE. *V.* SACRÉE.

ANNÉE SECULAIRE. *V.* SECULAIRES (*jeux*).

ANNÉES DE JESUS-CHRIST. (*Art de vérifier les dates*).

Quand on a commencé à s'en ſervir en Occident, & combien cet uſage a varié.

L'ère de Jéſus-Chriſt ou de l'incarnation, eſt proprement l'ère des Latins. Les Grecs & les Orientaux n'en ont preſque point fait uſage dans leurs actes publics (1). Ils avoient, & ont encore aujourd'hui pour leurs dates authentiques, d'autres époques dont nous donnerons ci-après le détail. C'eſt donc par rapport à l'Occident, & ſpécialement par rapport à la France, que nous allons traiter des *années* de Jéſus-Chriſt.

Nous n'examinerons point ici quelle eſt la véritable *année* de la naiſſance du Sauveur. Les plus habiles chronologiſtes prétendent que nous la plaçons quatre ans plus tard qu'elle n'eſt arrivée; un d'entr'eux ſoutient même, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit l'avancer de cinq ans; & d'ailleurs, nous ne donnons point une table chronologique pour rectifier les idées des auteurs, mais pour apprendre à compter comme eux, afin de les entendre, lorſque nous liſons leurs écrits. Or, les anciens, du moins pour la plupart, comptoient les *années* de Jéſus-Chriſt de même que

(1) Nous diſons dans leurs actes publics; car dans leurs actes privés ils ont ſouvent employé l'ère de l'incarnation, en la joignant toutefois, pour l'ordinaire, à d'autres époques qui leur étoient particulières. Les Grecs l'ont peut-être connue avant les Latins; mais les autres peuples d'Orient en ont fait uſage beaucoup plus tard que ces derniers. M. Aſſemani prétend (*Bibl. Orient. t. 1, p. 289*) que les Syriens n'ont commencé à s'en ſervir qu'après le dixième ſiècle.

Digitized by Google

nous les comptons, selon notre ère vulgaire, qui nous fait compter cette *année* 1786, au lieu que nous devrions compter 1790, si nous suivions le sentiment des chronologistes dont nous avons parlé.

L'usage de compter les *années* par celles de Jésus-Christ, n'a été introduit en Italie qu'au sixième siècle, par Denis-le-Petit, & qu'au septième en France (1), où il ne s'est même bien établi que vers le huitième, sous les rois Pepin & Charlemagne. Nous avons trois conciles, celui de Germanie, assemblé l'an 742; celui de Liptines ou Leftines, tenu en 743, & celui de Soissons, célébré l'an 744; qui sont datés des *années* de l'incarnation. Depuis ce tems-là, & sur-tout depuis Charlemagne, nos historiens ont coutume de dater les faits qu'ils rapportent, par les *années* de Jésus-Christ; mais ils ne s'accordent pas tous dans le commencement de l'*année*.

Divers commencemens de l'année chez les Latins.

Nous trouvons huit manières différentes de commencer l'*année* chez les Latins. Les uns la commençoient avec le mois de Mars, comme les premiers Romains, sous Romulus; les autres avec le mois de janvier, comme nous la commençons aujourd'hui, & comme les Romains l'ont commencée depuis Numa. Plusieurs la commençoient sept jours plus tôt que nous, & donnoient pour le premier de l'*année* le 25 décembre, qui est celui de la naissance du Sauveur. D'autres remontoient jusqu'au 25 mars, jour de sa conception ou de son incarnation dans le sein de la Vierge, communément appelé le jour de l'annonciation. En remontant ainsi, ils commençoient l'*année* neuf mois & sept jours avant nous.

Il y en avoit d'autres qui, prenant aussi le 25 mars pour le premier de l'*année*, différoient dans leur manière de compter, d'un au plein, de ceux dont nous venons de parler. Ceux-là devançoient le commencement de l'*année* de neuf mois & sept jours, & comptoient, par exemple, l'an 1000 dès le 25 mars de notre *année* 999: ceux-ci, au contraire, la retardoient de trois mois moins sept jours, & comptoient encore jusqu'au 24 mars inclusivement l'an 999, lorsque nous comptons l'an 1000, selon notre manière de commencer l'*année* avec le mois de janvier; parce qu'ils ne la commençoient qu'au 25 mars suivant. D'autres commençoient l'*année* à Pâques, & en avançoient ou reculoient le premier jour, selon que celui de Pâques tomboit: ceux-ci, comme les précédens, commençoient aussi l'*année* environ trois mois après nous, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins, selon que Paques arrivoit en mars ou en avril. Il y en a enfin, mais en petit nombre, qui paroissent avoir commencé l'*année* un an entier avant nous, en datant, par exemple, dès le mois de janvier, *l'an onze cent trois*, lorsque nous ne comptons que l'an onze cent deux. Voilà les différens commencemens de l'*année* de l'incarnation que nous avons remarqués dans les anciens: il faut en rapporter les preuves, au moins en abrégé.

Nous ne nous étendrons point pour prouver que Grégoire de Tours & d'autres écrivains des sixième & septième siècles, ont quelquefois commencé l'*année* avec le mois de mars. Le P. Mabillon l'a démontré dans sa *Diplomatique*, *l.* 11, *c.* 23, *n.* 4. Nous trouvons encore le même usage au huitième siècle, dans un statut du concile de Vern, tenu en France l'an 755, par lequel il est ordonné, *ut bis in anno synodus fiat: prima synodus mense primo, quod est kalendis martiis.* Voilà le mois de mars, & même les calendes ou le premier jour de ce mois, bien clairement marqués pour le premier de l'*année* (1). Il est assez indifférent à notre sujet, d'examiner de quelle sorte d'*année* parle ce concile, si c'est de l'*année* solaire ou de l'*année* lunaire. Nous savons qu'on a souvent distingué ces deux sortes d'*années*, & qu'on leur a aussi souvent donné différens commencemens. Cette distinction, très-bien fondée, peut servir à lever plusieurs difficultés; mais pour le présent, elle nous importe peu. Nous ne cherchons qu'à prouver un commencement de l'*année* avec le mois de mars, qui puisse servir à vérifier certaines dates. Pour faire cette vérification, il n'est pas nécessaire de savoir que la date qui fait la difficulté soit la date d'une *année*, suivant le cours du soleil, ou la date d'une *année*, suivant la date de la lune: il suffit que ce soit une date qui a pu être employée, & qui se trouve vraie, selon l'un ou l'autre cours, que les anciens suivoient, peut-être assez indifféremment, comme on le voit par Grégoire de Tours, qui, quelquefois, commence l'*année* avec le mois de mars, & quelquefois avec le mois de janvier. En commençant l'*année* avec le mois de mars, il appelle le mois de juillet le cinquième mois, *mensem quintum*, au livre IV des miracles de S. Martin, *c.* 4. En la commençant

(1) Cette manière de dater se rencontre dans Grégoire de Tours, qui confond, à la vérité, l'ère de l'incarnation avec celle de la passion, ou la voit aussi manifestement exprimée dans quelques chartes privées du septième siècle, & rien n'empêche de croire qu'elle n'introduisît parmi nous presqu'en même-tems qu'en Angleterre, ou elle fut apportée par S. Augustin, après de cette ère. Cependant il faut convenir que l'usage de dater par les *années* de l'incarnation, ne devint ordinaire dans les diplômes royaux que depuis le regne de Hugues-Capet.

(1) Cet usage des François de commencer l'*année* au premier mars, tiroit son origine d'Allemagne. On voit en effet dans les loix allemandes, que *tres kalendæ martiæ* sont employées pour marquer trois *années*. *Ne in malllo publico*, est-il dit, tit. 17, sect. 1 de ces loix, *transactis tribus kalendis martiis post hac ancilla maneat in perpetuum.* Le décret de Thassillon, duc de Bavière, au huitième siècle, dit la même chose, ch. 1, sect. 12. Cependant on voit, par une lettre du pape Zacharie à S. Boniface, archevêque de Mayence, que dans ce même siècle & du vivant de ce même Thassillon, l'*année* commençoit au premier janvier en Allemagne: *Ubi*, dit-il, *germani kalendas januar. ab Ethnomatiis paganorum colere, & aliquid novi facere propter novum annum prohibentur.*

avec

avec le mois de janvier, il donne le nom de cinquième mois au mois de mai, dans le chap. 35 du même livre.

Nous ne trouvons qu'un seul exemple d'un commencement d'*année* fixé au 18 mars. C'eſt dans la lettre du clergé de Liège au clergé de Trèves, ſur la différence des quatre-tems, *de differentiâ quatuor-temporum*, publiée par dom Martenne, pag. 295 du premier tome de ſes Anecdotes. Elle fut écrite au commencement du douzième ſiècle; & Sigebert de Gemblours, qui en eſt auteur, y atteſte que ce ſiècle avoit commencé au 18 mars : *Menſe martio*, dit-il, *ſecundùm poſitionem gentilium mediato primus dies ſæculi præſignatur in XVIII ejuſdem menſis, qui eſt XV kal. aprilis.* Sigebert parle ſans doute ici du commencement de l'*année* aſtronomique, qui s'ouvre avec le printems, & non de l'*année* civile des pays de Liège & de Trèves; car on ne voit point d'acte de ces contrées, qui ſuppoſe l'*année* commencée au 18 mars.

A l'égard du commencement de l'*année*, fixé au 25 décembre ou au 25 mars, rien n'eſt plus clair que ce que nous liſons dans les ſtatuts des égliſes de Cahors, de Rodez & de Tulle, dreſſés en 1289, & imprimés au quatrième tome des Anecdotes de dom Martenne & de D. Durand. On y voit cette remarque, n. 29, col. 764 : *Nota quod numerus lunaris* (c'eſt le nombre d'or) *& littera dominicalis mutantur annuatim in feſto Circumciſionis, anni verò Incarnationis Domini mutantur in terra iſta in feſto Annuntiationis beatæ Mariæ, & in quibuſdam regionibus in feſto nativitatis Domini.* Voilà deux commencemens de l'*année* de l'incarnation bien marqués, le jour de Noël, ou le 25 décembre dans certaines provinces de France, & le jour de l'Annonciation ou le 25 mars en d'autres. Mais ce jour de l'Annonciation précède-t-il de neuf mois & ſept jours, ou ſuit-il de trois mois moins ſept jours notre commencement de l'*année* avec le mois de janvier? C'eſt ce qui eſt encore décidé au même nombre, par les paroles ſuivantes : *Ita quod in feſto circumciſionis Domini, ubi mutatur numerus lunaris, incipias quoad hoc computare numerum annorum Domini, qui erit in feſto Annuntiationis proximè tunc ſequenti.* Ces paroles ne ſont point équivoques; elles démontrent clairement que le jour de l'Annonciation, regardé comme le premier de l'*année* de N. S. J. C. dans les provinces de Querci, de Rouergue & du Bas-Limouſin en 1289, étoit le 25 de mars, qui ſuit le mois de janvier, avec lequel nous commençons l'*année* aujourd'hui, & qu'ainſi dans ces provinces, on la commençoit trois mois moins ſept jours après nous.

Il faut maintenant prouver que le jour de l'Annonciation, qui précède de neuf mois celui de la naiſſance du Sauveur, & de neuf mois ſept jours le commencement de notre *année* julienne avec le mois de janvier, a été auſſi regardé comme le premier de l'*année* de l'incarnation. La choſe eſt certaine, par rapport à l'Italie. Tous les ſavans conviennent que Denis-le-Petit y avoit établi cet uſage, en introduiſant la manière de compter par les *années* de Notre Seigneur. On ſait que les Piſans ont ſuivi juſqu'en 1745, le même uſage dans leurs dates, fondés originairement ſur ce motif, qu'il eſt plus naturel de mettre le jour de la conception du Sauveur avant celui de ſa naiſſance, que de placer celui de ſa naiſſance avant celui de ſa conception, comme faiſoient ceux qui commençoient l'*année* au jour de Noël. Dans la chronologie des papes, on doit obſerver ſoigneuſement ceux d'entre ces pontifes qui ont employé dans leurs bulles cette manière de dater, nommée aujourd'hui le calcul Piſan. Il ne s'agit donc plus que de montrer cet uſage établi en France; car pour l'Eſpagne, l'Angleterre & l'Allemagne, il eſt conſtant qu'elles ne l'ont jamais connu. Quelque probable au reſte qu'il ſoit, que d'Italie il ait paſſé chez nous, comme tant d'autres ſemblables qui nous ſont venus de Rome, nous ne croyons point ici pouvoir nous contenter de probabilités; nous demandons des preuves qui ſoient propres à la France, & tirées de nos anciens monumens. En voici pluſieurs que nos rois mêmes nous fourniſſent.

Dans le Cartulaire de S. Maur-des-Foſſés, il y a une charte du roi Robert qui eſt ainſi datée : *Data VII kalend. novembris, indict. XII, anno XII, regnante Roberto rege.... anno incarnati Verbi milleſimo.* La première *année* du règne du roi Robert avec Hugues-Capet, ſon père, eſt l'an 988; ainſi, la douzième *année* de ce roi répond à la 999 de l'incarnation, ſelon notre manière préſente de compter. L'indiction XII marque auſſi l'*année* 999. Pourquoi donc le notaire qui a écrit cette charte, lie-t-il la douzième *année* du roi Robert, & l'indiction XII avec l'an 1000 de l'incarnation, ſi ce n'eſt parce qu'il commence celle-ci le 25 mars, neuf mois & ſept jours avant nous? C'eſt pour la même raiſon qu'une charte originale du même roi, pour l'abbaye de S. Pierre de Châlons-ſur-Marne, eſt ainſi datée : *Actum Pariſius anno Dominicæ incarnationis MXXVIII, regnante Roberto rege XL.* Et une autre encore pour l'abbaye de Coulombs, rapportée par Duchêne, parmi les preuves de l'Hiſtoire de la maiſon de Montmorency, pag. 14, dont voici la date : *Actum publicè Pariſius anno incarnati verbi MXXVIII, regnante Roberto rege XL.* Si le chancelier ou le notaire qui a écrit ces deux chartes, n'avoit point commencé l'*année* neuf mois & ſept jours avant nous, il auroit mis l'an XLI du roi Robert, puiſque l'an XL ne répond qu'à l'*année* MXXVII, ſelon notre manière de commencer l'*année* aujourd'hui avec le mois de janvier, neuf mois & ſept jours après l'Annonciation. Le calcul d'Helgaud, dans la vie du roi Robert, eſt conforme à celui des actes que nous venons de citer. Cet hiſtorien

Digitized by Google

dit expreſſément que Robert eſt mort, *anno qui eſt incarnationis milleſimus triceſimus ſecundus*. Il auroit dit *triceſimus primus*, s'il n'avoit point commencé l'*année* neuf mois & ſept jours avant nous; puiſque le roi Robert eſt en effet mort le 20 juillet de l'an 1031, comme Helgaud le prouve lui-même, par ces paroles : *Obdormivit autem in domino XIII kal. auguſti, luceſcente aurorâ diei tertiæ ſabbati*; c'eſt-à-dire, le mardi qui concouroit avec le 13 des calendes du mois d'Août, ou le 20 juillet en 1031 : concours qui ne ſe rencontroit point en 1032. Voilà le vrai moyen d'accorder Helgaud avec lui-même, & avec la vérité de l'hiſtoire. Ce même moyen peut ſervir à concilier pluſieurs autres contradictions apparentes, qui ne viennant que de notre ignorance, ou de notre peu d'attention à la manière de compter des anciens.

Ces preuves ne laiſſent rien à deſirer pour le règne du roi Robert. Ajoutons-en une pour le règne ſuivant, qui peut être portée juſqu'à la dernière évidence. Nous la tirerons d'une charte originale du roi Henri I, par laquelle il érige en abbaye le monaſtère de la Chaiſe-Dieu, en Auvergne. En voici la date : *Actum Vitriaco palatio publicè.... menſe ſeptembri, lunâ XI, indictione V, ab incarnatione Domini milleſimo quinquageſimo ſecundo... regni Henrici viceſimo primo, XII kalendas octobris*. Il eſt évident que celui qui a écrit cette charte, commence l'*année* le 25 mars, neuf mois & ſept jours avant nous, ſi les dates ne conviennent point à l'an 1052, & qu'elles conviennent toutes à l'an 1051. Or, il eſt aiſé de démontrer que toutes ces dates quadrent parfaitement avec l'an 1051, & point du tout avec l'an 1052. En effet, le 12 des calendes d'octobre, qui eſt le jour que la charte a été donnée, marque le 20 ſeptembre. C'étoit le onzième de la lune en 1051, puiſque cette *année* là le premier jour de la lune étoit le 20 de ſeptembre, comme on peut le voir dans notre calendrier lunaire. Cette date de la lune ne peut abſolument s'allier avec le 20 ſeptembre de l'an 1052. Il en eſt de même de l'année 21e du règne de Henri : cette 21e *année*, au mois de ſeptembre, ne répond point à l'an 1052, mais à l'an 1051, attendu que ce prince a commencé de régner le 20 juillet 1031. Quant à l'indiction V, elle s'accorde auſſi très-bien avec l'an 1051, en la commençant avec le mois de ſeptembre, comme on faiſoit quelquefois en France, ainſi que nous le dirons à l'article des indictions.

Ce raiſonnement nous paroît déciſif. Nous pourrions en faire un ſemblable, à-peu-près, ſur une charte de l'égliſe de Vabres, rapportée parmi les preuves du premier tome du nouveau *Gallia Chriſtiana*, *pag.* 57 & 58. Cette charte eſt ainſi datée : *Facta donatio hac anno incarnationis Dominicæ MLXII, indictione XIV, pridie idus junii, ter feriâ, epactâ XXVI, lunâ XIX*. Toutes ces dates ſont bien; & toutes, excepté la première, marquent l'*année* 1061. On accorde cette première date MLXII avec les autres, en commençant l'*année* neuf mois & ſept jours avant nous. Les éditeurs, qui n'ont point connu la manière de faire uſage de toutes ces dates, ont rapporté cette charte à l'an 1062. En conſéquence, ils ont cru qu'il y avoit faute à l'indiction, & qu'au lieu de XIV, il falloit XV. Tous les critiques ſeront expoſés à de pareils anachroniſmes, tant qu'ils ne feront attention qu'aux *années* de Jéſus-Chriſt & aux indictions, ſans examiner les autres notes chronologiques.

Il nous reſte à examiner une charte, où le P. Mabillon a cru voir l'uſage de commencer l'*année* le 25 mars, neuf mois & ſept jours avant nous, bien établi dans l'égliſe de Reims ſur la fin du quatorzième ſiècle : c'eſt dans ſa Diplomatique, liv. 2, ch. 23, n. 7. La date de cette charte, qui eſt de Gui, abbé de S. Baſle, à trois lieues de Reims, eſt ainſi marquée : *Datum & actum in monaſterio noſtro S. Baſoli ſub anno Domini, ſecundùm curſum eccleſiæ Remenſis, MCCCXC, decimâ tertiâ die menſis junii, pontificatûs Domini Clementis.... Papæ VII, anno XII*. Cette date, dit le P. Mabillon, marque l'an 1389, qui étoit au mois de juin la 12e *année* de Clément VII, élu en 1378, d'où il conclut qu'il eſt probable qu'à la fin du quatorzième ſiècle, l'on ſuivoit dans l'égliſe de Reims le calcul piſan. Cette remarque ſeroit bien fondée, ſi l'élection de Clément VII avoit précédé le 13 juin de l'an 1378; mais comme ce pape n'a été élu que le 21 ſeptembre de ladite *année* 1378, le raiſonnement du P. Mabillon croule par ſon fondement. Cela eſt viſible, puiſqu'en commençant les *années* du pontificat de Clément VII, par ce 21e de ſeptembre, jour de ſon élection, la 12e *année* de ce pape couroit encore au mois de juin de l'an 1390. Nous ne releverions point ici la mépriſe d'un ſavant auſſi reſpectable que D. Mabillon, ſi dans la date qu'il rapporte, nous ne trouvions rien qui fût propre à confirmer ce que nous avons dit d'un commencement de l'*année*, antérieur de neuf mois & ſept jours à celui de la nôtre. Mais que ſignifient ces paroles, *ſecundùm curſum eccleſiæ Remenſis*, qui tombent néceſſairement ſur *anno Domini MCCCXC*? Ne marquent-elles pas clairement que ſur la fin du quatorzième ſiècle, il y avoit des égliſes où l'on ſuivoit une manière de compter les *années* du Sauveur, ſuivant laquelle il n'auroit pas fallu compter alors l'an 1390? Si cela eſt, il paroît hors de doute que cette autre manière de compter étoit celle de commencer l'*année* au 25 mars, neuf mois & ſept jours avant nous.

La conjecture ſur l'uſage de la métropole de Reims, de commencer l'*année* au jour de l'Annonciation, neuf mois & ſept jours avant nous, ſe trouve confirmée par cette date du concile de Soiſſons, tom. 3, du P. Labbe, col. 1403 : *Datum Sueſſione anno Domini MCCCCLVI, indictione tertiâ*,

Digitized by Google

mensis julii die veneris undecimâ, pontificatûs sanctissimi in Christo patris & Domini nostri, Domini Calixti divinâ providentiâ papæ tertii anno primo. Ce pape fut élu le 8 avril 1455. La même *année* étoit l'indiction 3, & le 11 juillet un vendredi. Tout ce que nous avons dit, & tout ce qui nous reste à dire des divers commencemens de l'*année* en France, appuie ce raisonnement.

Un usage très-commun sous la troisième race de nos rois, étoit de ne commencer l'*année* qu'à Pâques, environ trois mois après nous. Parmi une multitude d'exemples que nous pourrions citer, nous en rapporterons un très remarquable, tiré de l'avertissement de dom Vaissette, sur le 4e tome de son Histoire de Languedoc. On y voit que le roi Jean, pendant le séjour qu'il fit à la cour pontificale d'Avignon, y donna deux chartes, l'une & l'autre en 1363, suivant notre manière présente de compter. La première est datée *de Villeneuve, près d'Avignon, le vendredi-saint, 31 mars de l'an 1362*, en commençant l'*année* à Pâques : la seconde, qui est du jour suivant de la même *année*, est datée *de Villeneuve, près d'Avignon, le samedi-saint de Pâques, après la bénédiction du cierge, le premier avril de l'an* 1363. Cette attention de marquer, *après la bénédiction du cierge pascal*, qui, anciennement, se faisoit du samedi au dimanche, nous indique, pour ainsi dire, le premier instant de la nouvelle *année*. Elle commençoit avec ou immédiatement après cette cérémonie (1). Nous ne devons pas oublier ici l'inscription qu'on attachoit anciennement au cierge pascal : elle marquoit l'*année* de J. C., l'indiction & les autres notes chronologiques qui convenoient à l'*année* courante, comme le prouve D. Mabillon, par quelques exemples. (*Diplomat. liv.* 2, *ch.* 23, *n.* 8). C'est très-probablement de cette inscription, que venoit l'usage de commencer l'*année* à Pâques.

On ne peut marquer précisément le tems où cet usage a commencé de s'établir en France ; mais nous savons qu'il a duré jusqu'à l'édit de Charles IX, donné à Roussillon, en Dauphiné, l'an 1564, édit par lequel il est ordonné de dater les actes publics & particuliers, en commençant l'*année* avec le mois de janvier (2). Ce n'est que depuis cette loi, que nous trouvons de l'uniformité dans nos dates de France. Pour les tems antérieurs, rien n'est plus nécessaire que de se souvenir de tous ces divers commencemens de l'*année*, dont nous venons de parler, & d'un autre encore dont nous parlerons dans un moment, & qui est d'un an entier avant le nôtre. Sans cette attention, il n'est pas possible d'accorder une infinité de dates, qui sont très-exactes & très-vraies, & l'on est continuellement exposé à trouver de la contradiction où il n'y en a point.

Il faut avoir la même attention en lisant les annales ou les chroniques. On croit y apercevoir des contradictions fans nombre. Une chronique rapporte un fait, par exemple, à l'an 1000 ; une autre rapporte le même fait à l'an 999. On décide, sans hésiter, que c'est une faute dans l'une ou l'autre de ces deux chroniques. Cette faute, cependant, n'est pas toujours réelle, quelquefois elle n'est qu'apparente ; elle disparoîtroit, si l'on étoit attentif aux divers commencemens de l'*année*. On ne fauroit donc les avoir trop présens à l'esprit, en lisant les chartes, les annales ou les chroniques. Il y a même une remarque à faire sur les annales ou les chroniques en particulier. Quelquefois il arrive que dans une même chronique, le commencement de l'*année* n'est pas le même partout. Cela vient de ce que la plupart de ceux qui les ont écrites, n'étoient que des compilateurs ou des copistes de plusieurs auteurs réunis dans un même ouvrage : ils y ont mis, sans discernement, les *années* telles qu'ils les ont trouvées dans ces différens auteurs, dont les uns commençoient l'*année* comme nous faisons aujourd'hui, les autres plus tôt ou plus tard que nous. Les annales de Metz & celles de Moissac, que D. Bouquet a fait réimprimer dans son 5e tome des hist riens de France, nous fournissent une preuve bien sensible de ce que nous disons ici. Tout le monde sait que Charlemagne a été couronné empereur le 25 décembre ou le jour de Noël de l'an 800, selon notre manière présente de commencer l'*année*, & que cet empereur est mort le 28 janvier de l'an 814. Cependant les deux annalistes que nous venons de citer, rapportent le couronnement

(1) Dans quelques endroits on commençoit l'*année* après la bénédiction des fonts. On voit un contrat, passé à Béthune en Artois, le 5 avril 1530, *après les fonts bénis.* (*Mercr. de Fr.*, 1716, *juin*, *p.* 823). De cet usage de commencer l'*année* à Pâques, il arrivoit quelquefois qu'on avoit deux mois d'avril, presque complets dans la même *année*. L'an exemple, l'*année* 1340 ayant commencé au premier avril (jour de Pâques) & fini à Pâques suivant, qui tomboit le 20 avril, il y eut par conséquent dans cette *année* un mois d'avril complet, & les deux tiers d'un autre mois d'avril. On a plusieurs chartes, datées du mois d'avril de cette *année*, dans lesquelles il n'y a rien qui marque si elles sont données dans le premier ou le second de ces deux mois, en sorte qu'on ne peut deviner à laquelle des deux *années* 1340 ou 1341 elles appartiennent.

(2) Cette loi ne fut adoptée universellement en France que l'an 1567. Le parlement de Paris suivoit encore l'ancien style en 1566. Cette *année* n'eut que huit mois dix-sept jours, depuis le 14 avril jusqu'au 31 décembre. Les pays voisins de la France firent, à son exemple, les uns plus tôt, les autres plus tard, la même réforme dans leur calendrier.

En 1575, le duc de Réquesens, gouverneur des Pays-Bas, ordonna, par un placard du 16 juin, que l'*année* commenceroit au premier janvier. En 1582, Philippe II, roi d'Espagne, rendit un édit du 21 juillet, qui ordonnoit la même chose pour le comté de Bourgogne. Les états de Hollande avoient établi long tems auparavant cette manière de fupputer le tems, & nous voyons que dès 1532, ils travailloient à l'introduire. (*Hist. des Prov. Unies*, *t.* 3, *p.* 182). En Lorraine, le duc Charles III établit le même usage, par un édit du 11 novembre 1579. Auparavant, dit D. Calmet, il n'y avoit rien de fixe dans le pays ; les uns commençoient l'*année* à Noël, les autres à l'Annonciation, les autres à Pâques.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de loi expresse en Allemagne pour commencer l'*année* au premier janvier, il paroît que cet usage y étoit presqu'universellement établi avant qu'il le fut en France.

Digitized by Google

de Charlemagne à l'an 801, & ſa mort à l'an 813. Comment les accorder avec nous? Rien de plus facile, en diſtinguant les différens commencemens de l'*année* que nos deux compilateurs ont ſuivis, & probablement copiés d'après les auteurs originaux. Ils ont rapporté le couronnement de Charlemagne à l'an 801, au lieu de le rapporter à l'an 800, en commençant l'*année* le 25 décembre, jour de Noël; ils ont rapporté ſa mort, arrivée le 28 janvier, à l'an 813, au lieu de la rapporter à l'an 814, en ne commençant l'*année* qu'avec le mois de mars, ou plutôt le 25 du même mois, peut-être même à Pâques ſeulement. Voilà deux commencemens de l'*année* bien marqués dans les mêmes annales, compilées ſans doute de divers auteurs; ce qui a donné lieu au ſavant éditeur de faire la même obſervation que nous faiſons ici, & d'ajouter que ce que nous voyons dans les annales de Metz & de Moiſſac, doit ſe dire de la plupart des chroniques de ce tems-là & des ſiècles ſuivans.

Que ſi dans une même chronique il ſe rencontre divers commencemens de l'*année*, que devons-nous penſer de diverſes chroniques, comparées les unes avec les autres? N'y trouverons-nous pas toutes les variations, à cet égard, que nous avons remarquées, & que par la ſuite nous remarquerons encore dans nos chartes? Cela eſt certain, & Gervais de Cantorbery va nous en fournir la preuve. Cet auteur vivoit au commencement du treizième ſiècle, dans le tems que les chroniques ſe multiplioient à l'infini. Ecoutons ce qu'il nous dit: *Inter ipſos etiam chronica ſcriptores* (ce ſont les termes de l'avant-propos de ſa chronique) *nonnulla diſſentio eſt. Nam cùm omnium unica & præcipua ſit intentio annos Domini eorumque continentias ſupputatione veraci enarrare, ipſos Domini annos diverſis modis & terminis numerant, ſicque in eccleſiam Dei multam mendaciorum confuſionem inducunt. Quidam enim annos Domini incipiunt computare ab Annuntiatione, alii à Nativitate, quidam à Circumciſione, quidam verò à Paſſione.* Ajoutons à cette énumération de Gervais ce que nous avons prouvé plus haut: *Quidam à martio, quidam tandem à paſchate.* Voici maintenant les réflexions qu'il fait ſur ces divers commencemens de l'*année* de l'incarnation. *Cui ergo*, dit-il, *iſtorum magis credendum eſt? Annus ſolaris, ſecundùm romanorum traditionem & eccleſiæ Dei conſuetudinem, à kalendis januarii ſumit initium: in diebus natalis Domini, hoc eſt in fine decembris ſortitur finem. Quomodo ergo utriuſque vera poterit eſſe computatio, cùm alter in principio, alter in fine anni ſolaris annos incipiat incarnationis? Uterque etiam annis Domini unum eumdemque titulum apponit, cùm dicit; anno ab incarnatione tanto vel tanto facta ſunt illa & illa. His aliiſque ſimilibus ex cauſis in eccleſiâ Dei orta eſt non modica diſſentio.*

Après un témoignage ſi clair & ſi précis d'un témoin oculaire, on doit regarder comme ſuffiſamment prouvée la confuſion qu'avoient jetée dans les chroniques les différens uſages de commencer l'*année*. Mais le texte de Gervais dit encore plus qu'il ne ſemble d'abord exprimer. En l'examinant de près, nous croyons en effet y trouver un nouveau commencement de l'*année*, dont nous avons dit ci-devant deux mots, ſans le prouver. C'eſt ſur ces paroles que nous nous fondons: *Annus ſolaris, ſecundùm romanorum traditionem & eccleſiæ Dei conſuetudinem à kalendis januarii ſumit initium: in diebus natalis Domini, hoc eſt, in fine decembris ſortitur finem. Quomodo ergo utriuſque vera poterit eſſe computatio, cùm alter in principio, alter in fine anni ſolaris annos incipiat incarnationis?* Il ne paroît pas qu'on puiſſe entendre ces paroles de ceux qui commençoient l'*année* le 25 décembre, jour de la naiſſance du Sauveur, & de ceux qui la commençoient ſept jours plus tard, avec le mois de janvier. Une différence de ſept jours n'étoit pas capable de cauſer la confuſion dont ſe plaint le moine Gervais, lorſqu'il nous dit: *Quomodo ergo, &c.* Cette façon de parler ne marque-t-elle pas clairement deux choſes: 1°. qu'il y avoit en ces tems-là des auteurs qui commençoient l'*année* avec le mois de janvier, & cela un an moins ſept jours avant ceux qui la commençoient à Noël; 2°. que les uns & les autres, malgré la différence d'un an, marquoient dans leurs chroniques ces deux *années* par la même *année* de l'incarnation; ſi tel eſt vrai le ſens des paroles de Gervais, comme il ne paroît pas qu'on puiſſe en douter, nous ſommes en état de répondre à une difficulté propoſée aux ſavans par le P. Mabillon, dans ſa Diplomatique, liv. 2, c. 25, n. 9. Elle roule cette difficulté ſur deux bulles de Paſcal II, qui fut conſacré pape le 14 août de l'an 1099. La première eſt datée du 14 février 1103; la ſeconde, dont le P. Mabillon avoit l'original ſous les yeux, eſt du 23 mars de la même *année*; l'une & l'autre, comme on le voit, avant le 25 mars. Les autres dates de ces bulles ſont l'indiction x & la troiſième *année* du pontificat de Paſcal II. Ces deux dernières dates marquent l'*année* 1102, tandis que les deux bulles énoncent l'an 1103, comme on vient de le dire, & cela avant le 25 mars. Comment réſoudre cette difficulté? C'eſt en diſant que le chancelier qui a dreſſé ou écrit ces deux bulles, commençoit l'*année*, de l'incarnation un an plein avant nous, & qu'ainſi il comptoit 1103, lorſque nous comptons 1102. Cette réponſe eſt fondée ſur les paroles de Gervais, qui viennent d'être rapportées, & l'interprétation que nous leur avons donnée, ſe trouve confirmée par les deux bulles de Paſcal.

Au reſte, ce commencement de l'*année* de l'incarnation, antérieur au nôtre d'un an, ne doit point étonner dans un tems où chacun auteur ſemble avoir eu la liberté de commencer l'*année* quand il vouloit. On a vu plus haut qu'il y en

Digitized by Google

avoit qui la commençoient le jour de l'Annonciation, neuf mois & sept jours avant nous. Cette manière de commencer l'*année* de l'incarnation, n'empêchoit pas ceux qui la suivoient, de regarder le premier de janvier comme le premier jour de l'*année* solaire, suivant l'usage des Romains, très-connu & très-commun en Occident (1). De-là il est arrivé tout naturellement que pour ne pas s'éloigner de cet usage, certains auteurs ont commencé dès le mois de janvier à dater leurs récits par l'*année* telle ou telle de l'incarnation, quoiqu'ils fussent bien que cette *année* telle ou telle ne devoit commencer que le 25 mars suivant. Il en est de ces auteurs comme de ceux qui datoient par les *années* de nos rois, & sans faire attention ni au mois ni au jour précis qu'ils avoient commencé de régner, dès le mois de janvier suivant, datoient leurs récits de la seconde *année* de ces princes, quoiqu'ils n'ignorassent point que leur règne ne commençoit qu'un certain nombre de mois après celui de janvier (2). Il nous suffit, pour le présent, d'avoir prouvé un commencement de l'*année* de l'incarnation, antérieur d'un an au nôtre actuel, & d'avoir rendu raison, autant que cela se peut faire, d'un usage peu connu & fort éloigné de notre tems.

Ce qui vient d'être dit fur les divers commencemens de l'*année* qui se rencontrent dans nos chartes & nos chroniques, fait voir quelle attention il faut apporter à la lecture de ces anciens monumens. Sans cela on seroit continuellement exposé à s'y méprendre, & d'autant plus facilement, que ceux qui commençoient l'*année* diversement, n'en avertissent point, comme le moine Gervais vient de nous l'apprendre. Ils datent tous de l'*année* de l'incarnation, fans dire qu'ils la commencent le 25 Mars, neuf mois & sept jours avant nous, ou trois mois moins sept jours après nous, ni s'ils la commencent avec le mois de Janvier de l'*année* qui precède la nôtre, ou avec le même mois comme nous, ou avec le mois de Mars, à Pâques ou à Noel. Combien ne faut-il pas d'attention & de discernement pour ne point prendre le change fur des dates si embarrassantes & si embrouillées ? Quelle témérité d'en juger précipitamment, comme si elles ne renfermoient aucune difficulté ! Ces dates ne s'accordent pas avec notre calcul, donc elles sont fausses, & les chartes ou les chroniques qui les renferment, de nulle

(1) Des lettres de grace données l'an 1455, & conservées au trésor des chartes, font datées *le premier jour de janvier, qu'on appelle communément le premier jour de l'an.* L'usage étoit en ces tems-là, comme à présent, de donner des étrennes au premier janvier.

(2) Cet usage n'étoit point particulier aux auteurs françois. On le remarque dans plusieurs diplômes des empereurs d'Allemagne. Le Mire en rapporte un de l'empereur Otton I, (*Not. Eccl. Belg.* c. 62.) daté du 13 janvier 966, la trente-unième *année* de fon regne. Or, ce prince n'étant parvenu au trône qu'au commencement de juillet 936, le 12 janvier 966, il n'étoit encore que dans la trentième, & non la trente-unième *année* de fon regne. Mais Otton, on fon chancelier, comptoit les *années* inexomplettes comme les *années* complettes; c'est-à-dire, qu'il regardoit l'an 936, comme fi le regne d'Otton eût commencé au premier jour de cette *année*, & comptoit par conséquent les sept derniers mois de cette *année* comme une *année* complette du regne de ce prince. Il se trouve quantité d'exemples de cette maniere de supputer les *années* des regnes, dans d'autres diplômes & dans celui d'Otton II, fon fils; de Henri II, de Conrad II, de Henri III, de Lothaire II, qu'on peut voir dans le premier tome de la Chronique de Gerwich.

On doit même faire remonter cet usage bien plus haut que les rois de France & les empereurs d'Allemagne. Le Cardinal de Noris, dans fa lettre fur une médaille d'Hérode Antipas, remarque, d'après Képler & le P. Pétau, que les Juifs comptoient les *années* de leurs fouverains du mois de Nifan, qui précédoit l'avenement de ces princes au trône; de sorte qu'ils comptoient une seconde *année* au premier de nifan fuivant, quelque peu de tems qu'ils euffent régné auparavant : il le prouve par un paffage de Joſephe, qui ne fouffre point de difficulté. Le Talmud eſt également formel là-deſſus. *Prima dies niſan, y eſt-il dit, eſt novus annus regum. Annus ille eſt à quo numerare & ſupputare inchoabant annos regum ſuorum in contractibus, chirographis & publicis omnibus inſtrumentis & diplomatibus quæ ad annos & menſes regis reguantis componebantur.* On voit auſſi par le même livre, & par d'autres monumens, comme Samuel Petit le prouve, que les Juifs comptoient les *années* des empereurs & des autres princes étrangers, du mois Iiſri, qui avoit précédé leur avènement, quand même il ne ſe feroit écoulé que quelques mois, & même un feul jour. C'eſt à l'aide de ces principes qu'on peut expliquer les dates d'*années* des princes juifs, qui ſe trouvent ſur les médailles de Philippe le Tétrarque, d'Hérode, roi de Calcide, d'Hérode Antipas, d'Agrippa I & d'Agrippa le jeune.

Les Egyptiens, dit M. l'abbé Bellei, qui sont ici de guide, suivoient auſſi l'uſage particulier de compter une nouvelle *année* de regne au thoth ou premier jour de leur *année* civile (29 août); en ſorte qu'ils comptoient une ſeconde *année* au thoth, qui ouvroit une *année* nouvelle, quand le prince n'auroit régné que peu de tems auparavant.

Le P. Hagi (*ad an.* 63, *n.* 2.) a obſervé que ſans cette méthode, on ne peut expliquer la date d'une ſeconde *année* de Galba, ni la cinquieme *année* d'Elagabale, gravées ſur des médailles égyptiennes. C'eſt par la même méthode que le baron de la Baſtie explique la huitieme *année* (1. st. de l'empereur Probus, ſur des médailles frappées en Egypte.

Le cardinal de Noris a prouvé que les habitans d'Antioche & de Laodicée en Syrie, comptoient de même une nouvelle *année* de regne au commencement de leur *année* civile. *A menſe à quo annum ordiebantur, numerarunt, quod & de annis imperii Julii Cæſaris Antiochenſes & Laodicenſes feciſſe in volumine de annis Syræ Macedonum demonſtrevi.*

Tel étoit auſſi l'uſage de la ville de Tyr. Trajan fut adopté par Nerva, créé Céſar, & revêtu de la puiſſance tribunitienne le 18 ſeptembre de l'an 90 de J. C. Le 29 octobre du mois ſuivant, premier jour de l'année civile de Tyr, les habitans comptèrent la ſeconde *année* à du regne de ce prince; & le 29 octobre de l'an 114, ils comptèrent la vingt-unième *année* 22. Sans l'application de cet uſage, on ne pourroit concilier les monumens avec la durée du regne de Trajan, qui ne fut pas de vingt ans complets.

Ajoutons encore l'uſage particulier de la ville de Séleucie, près des bouches de l'Oronte. Nous avons vu, dit M. Bellei, dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, un beau médaillon frappé par les habitans de cette ville, en l'honneur de Galba, la ſeconde *année* de ſon regne : ETOYC BOOY ΓΠΠΟΥ. Galba n'avoit régné que neuf mois & treize jours, à compter même du 3 avril de l'an 68, jour auquel il fut proclamé Auguſte en Eſpagne du vivant de Néron, ou ſept mois ſept jours, à l'on compte de la mort de Néron, vers le 12 juin de la même *année* 68. Il fut mis à Rome le 1er janvier 69. Les habitans de Séleucie comptèrent donc une ſeconde *année* du regne de ce prince au commencement de leur *année* civile, à l'automne qui ſuivit ſon avenement au trône.

Digitized by Google

autorité. Ainſi raiſonnent ordinairement les demi-ſavans, qui oſent prononcer ſur des choſes qu'ils n'entendent point.

Récapitulation des divers commencemens d'années en Occident.

Indépendamment de tout ce qui vient d'être dit, nous allons raſſembler ici, par manière de ſupplément, tous les divers commencemens d'*année* que nous avons remarqués dans les différentes parties de l'Occident.

L'uſage de commencer l'*année* à Noël, a long-temps régné en Allemagne, où on le voit établi dès le dixième ſiècle. Wippon, dans la vie de Conrad le Salique, dit : *Incohante anno Nativitatis Chriſti, rex Chonradus in ipsâ regiâ civitate, Natalem Domini celebravit.* L'hiſtorien Brunon, moine du diocèſe de Mersbourg, termine ainſi l'hiſtoire de la guerre de Saxe, qu'il écrivoit vers la fin du onzième ſiècle : *anno* 1082 (1081 *in Natali S. Stephani protomartyris, Hermannus à Sigefrido, Moguntinæ ſedis archiepiſcopo, in regem venerabiliter eſt unctus.* L'annaliſte Saxon qui a conduit ſon hiſtoire juſqu'en 1139, commence chaque année de ſes Annales en cette manière : *L'empereur a célébré la fête de Noël en cette ville, puis l'Epiphanie, exſcite la Purification en tel autre lieu.* Cet uſage ne fut pas néanmoins univerſel en Allemagne. A Cologne, l'*année* commençoit à Pâques. Il eſt vrai qu'un concile tenu l'an 1310 en cette ville, ordonna (can. 23) que l'année commenceroit deſormais à Noël, *ſuivant l'uſage de l'Egliſe romaine*; mais cela n'eut lieu que pour le ſtyle eccléſiaſtique, & n'on continua de commencer l'*année* civile à Pâques, ce qu'on appeloit le *ſtyle de la cour*. L'Univerſité de Cologne avoit ſon ſtyle particulier, qui étoit de commencer l'*année* au 25 mars; & le P. Hartzeim aſſure qu'elle le conſervoit encore en 1428. Dans l'évêché de Liége, la veille de Pâques, après le cierge bénit, étoit le premier jour de l'*année: Attendendum*, dit Hoeſem, chanoine de Liége, dans la vie de l'évêque Henri de Gueldre, ch. 1, *quod à tempore cujus memoria non exiſtit, annorum nativitatis Domini cumulatio, ſive cujuſlibet anni ſuccreſcentis initium incœpit conſecrato paſchali halitus depingi tabula conſuevit, & ab illa hora annus dominicus inchoabat.* Mais cela fut changé l'an 1333, ſuivant le même auteur (liv. 2, *de epiſc. Leod.*) par une ordonnance de l'évêque, qui ſubſtitua, pour ce jour initial, la fête de Noël à celle de Pâques.

A Trèves, on plaça vers le même tems le commencement de l'*année* au 25 Mars. Mais préſentement, & depuis long-tems, dit Brouwer, écrivain du dix-ſeptième ſiècle (*Annal. Trevir.* liv. 18, p. 278,) l'*année* commence à Trèves au 1 Janvier. Cependant, ajoute-t-il, l'uſage des notaires & des autres écrivains publics, eſt toujours de prendre dans leurs actes le 25 Mars pour le premier jour de l'an.

En Hongrie, l'*année* commençoit à Noël, ou au 1 Janvier, comme le prouvent les dates employées par les écrivains de ce pays.

En Suiſſe, dans les quatorzième & quinzième ſiècles, on commençoit l'*année* au 1 Janvier, à l'exception du diocèſe de Lauzanne & du pays de Vaud, où, depuis le concile de Baſle, on prit le 25 Mars pour le jour initial de l'*année*.

A Milan, dans les treizième, quatorzième & quinzième ſiècles, l'*année* s'ouvroit par le jour de Noël. Une Charte citée par Du Cange, eſt ainſi datée : *Anno à nativitate Domini* 1377, *Indict.* 1, *ſecundùm curſum & conſuetudinem civitatis Mediolani, ſecundò Decembris*, &c.

Rome & la plupart des villes d'Italie, ſuivoient le même ſtyle. Mais à Florence, dès le dixième ſiècle, le commencement de l'*année* étoit fixé au 25 Mars, 3 mois moins 7 jours après celui que nous comptons à préſent pour le premier de l'an; c'eſt ce qu'on nomme le *calcul ou l'ère de Florence*. Quelques villes adoptèrent ce ſtyle, que pluſieurs Papes, juſqu'à Clément XIII inclusivement, ont ſuivi dans leurs Bulles. Les Florentins ne l'ont quitté que dans ces derniers tems, en vertu d'un décret de l'empereur François, donné l'an 1745, en ſa qualité de grand-duc de Toſcane, par lequel il fut ordonné que l'*année* 1746 & les ſuivantes commenceroient au 1 Janvier dans toute la Toſcane. Le calcul Piſan, qui précède d'une *année* entière celui de Florence, a été en uſage, non-ſeulement à Piſe, mais à Lucques, à Sienne, à Lodi, & pluſieurs Papes s'y ſont conformés dans les dates de leurs Bulles.

A Veniſe, de tems immémorial, l'*année* commence au premier de Mars; & cet uſage y eſt encore ſuivi dans tous les actes publics, comme nous l'a aſſuré M. de Soranzo, ſecrétaire d'ambaſſade de Veniſe.

En Arragon, il fut réglé l'an 1350, que l'on commenceroit l'*année* à Noël, & que l'on ometroit les calendes, les nones & les ides dans la date du jour. (Du Cange, *Gloſſ.* T. I, col. 468.) Auparavant c'étoit le 25 Mars, 3 mois moins 7 jours après nous, qui tenoit lieu du premier jour de l'an; mais dans le reſte de l'Eſpagne, l'*année* a toujours commencé au premier Janvier.

En Chypre, le commencement de l'*année* ſe prenoit auſſi du jour de Noël. Du Cange le prouve par une Charte ainſi datée : *Anno à nativitate Domini* 1378, *Indict.* 1, *ſeptimo martii, ſecundùm curſum regni Cypri.*

En Angleterre, on trouve des veſtiges de cet uſage dès le ſeptième ſiècle, & il s'y maintenoit encore au treizième. Gervais de Cantorbéry, qui vivoit alors, & dont on a vu les plaintes ſur les diſſenſions des computiſtes de ſon tems

Digitized by Google

dans la manière de commencer l'*année*, témoigne encore, quoique presque tous les écrivains de la nation qui l'avoient précédé, s'étoient accordés à placer l'ouverture de l'*année* au jour de Noël, par la raison que ce jour est comme le terme où le soleil finit sa course & la recommence : *Hæc, ut æstimo*, dit-il, *ratione inducti sunt omnes fere qui ante me scripserunt, ut à natali Domini anni subsequentis sumerent initium.* Cependant, il paroît que dès le douzième siècle, l'usage de l'église anglicane étoit de commencer l'*année* au 25 Mars ; & c'est pour cette raison, sans doute, qu'Edmer, qui écrivoit vers le milieu de ce siècle, appelle les quatre-temps qui suivent la Pentecôte, le jeûne du quatrième mois. Ce style passa dans le civil au treizième siècle, & y persévéra jusqu'à la réception du calendrier réformé. Le commencement de l'*année* fut alors fixé au premier Janvier. Au reste, il faut distinguer trois sortes d'*années* chez les Anglois ; savoir, l'*année* historique, l'*année* légale & l'*année* liturgique. L'*année* historique commence depuis long-tems en Angleterre au premier Janvier ; l'*année* légale, c'est-à-dire, celle qu'on suivoit dans les actes publics, commençoit au 25 Mars ; quant à l'*année* liturgique, elle commence au premier dimanche de l'Avent.

Dans les Pays-bas, quelques provinces, telles que la Gueldre, la Frise & la province d'Utrecht, faisoient partir le commencement de l'*année* du jour de Noël ; mais à Delft, à Dordrecht & dans le Brabant, elle commençoit au vendredi-saint. En Hollande, en Flandres & dans le Hainaut, elle étoit fixée au jour de Pâques ; & c'est le style que les notaires suivoient dans leurs actes. Mais pour éviter toute confusion, ils étoient obligés d'ajouter à leurs dates, lorsqu'elles précédoient Pâques, ces mots, *selon le style de la Cour*, ou bien *avant Pâques*, ou *more gallicano*.

Ce dernier style étoit aussi celui de la Cour de Savoie.

A l'égard de la France, dès le tems de Charlemagne, l'usage étoit de commencer l'*année* à Noël. Cet usage s'y maintint presqu'universellement pendant le neuvième siècle. Mais dans la suite, il n'y eut rien de constant. Les uns prirent le 25 Décembre, les autres le 25 Mars, & le plus grand nombre, le jour ou la veille de Pâques, pour le jour initial de l'*année*. Voici néanmoins quelques observations là-dessus, qui pourront être utiles à ceux qui consulteront les anciens monumens de notre histoire. La coutume presqu'invariable de nos rois dans leurs diplômes, depuis la fin du douzième siècle, & celle du Parlement de Paris, depuis qu'il fut rendu sédentaire, jusqu'à l'édit qui fixa le commencement de l'*année* au premier Janvier, fut de la commencer à Pâques, ou plutôt au samedi-saint, après la bénédiction du cierge pascal. Mais dans les provinces de France, dont les Anglois furent maîtres, l'usage le plus commun étoit de commencer l'*année* à Noël. Lorsqu'on y datoit autrement, c'est-à-dire, lorsqu'on commençoit l'*année* à Pâques, on ajoutoit ordinairement à la date, *selon le style de France*, ou *more gallicano*.

En Languedoc, dit M. Ménard, (hist. de Nîmes, Préf.) & dans les autres provinces méridionales, l'*année* commençoit au 25 Mars, mais ce ne fut pas sans de grandes exceptions. D. Vaissette prouve que dans le Languedoc, aux onzième, douzième & treizième siècles, l'*année* commençoit le plus ordinairement à Pâques ; mais il n'y avoit rien de stable là-dessus. A Narbonne, & dans le pays de Foix, l'usage étoit de prendre le jour de Noël pour le premier de l'an. Parmi les preuves de l'hist. de Languedoc, T. III, col. 187, on voit une charte de Raymond-Roger, comte de Foix, datée : *Mœnse Martio, die dominicâ, idibus ejusdem mensis, anno ab Incarn. D. MCXCVIII.* Or, les ides ou le 15 de Mars, tomboient un dimanche en 1198, selon notre manière de compter. Le roi Louis VII étant à Maguelone, y confirma les privilèges de cette église par un diplôme daté du mercredi des cendres, 9 Février 1155 ; par où l'on voit, dit encore D. Vaissette, que le notaire commençoit l'année à Noël.

Dans le diocèse de Limoges, on substitua l'an 1301, le 25 Mars au jour de Pâques, pour le premier jour de l'an ; & cet usage dura jusqu'à l'édit de 1564. Dans des fragmens de l'histoire d'Aquitaine, recueillis par D. Etiennot, on trouve cette remarque : *Nota quòd Data litterarum contrattuum solebat mutari qualibet anno in festo Paschæ in diœcesi Lemovicensi. Sed magister Petrus Fabri cancellarius & suffos sigilli Lemovicensis, instituit quòd Data mutaretur quolibet anno in festo annuntiationis B. Mariæ ; & prima mutatio fuit anno Domini* 1301. Dans les minutes du quatorzième & du quinzième siècles, les notaires limousins avoient l'attention d'inférer au 25 Mars *hîc mutatur Datum.*

En Dauphiné, l'usage le plus ordinaire jusques vers la fin du treizième siècle, étoit de commencer l'*année* au 25 Mars ; mais dans le quatorzième siècle, elle commençoit le plus ordinairement à Noël ; & c'est ce qu'on nommoit le style delphinal. On suivoit le même calcul pour l'indiction. (Valbonnais.)

Nous croyons voir le même usage en Provence au quinzième siècle. Le conseil d'Aix, tenu l'an 1400, pour envoyer des députés à celui de Pise, fut daté du 22 Janvier, ind. 2 ; or, l'indiction ne quadre avec le mois de Janvier 1400, que dans notre manière de compter, ou en commençant l'*année* à Noël.

Parlant du comté de Bourgogne, » J'ai reconnu, dit M. Chevalier, (hist. de Poligni, T. I, p. 158,) que l'*année* commençoit parmi nous

Digitized by Google

» comme à Rome, en Italie & en Allemagne, » dès la nativité de N. S. & non comme en » France, où l'année commençoit seulement à » Pasques. Ce n'eſt que par ſucceſſion d'*années*, » & depuis que le pays fut ſoumis à des Princes » françois, que le ſtyle de France y fut introduit ». Mais il n'y fut point univerſellement établi.

A Beſançon, l'*année* commençoit à l'Annonciation dans les tribunaux civils ; & à l'officialité, du moins pendant le quinzième ſiècle, à la circonciſion. En d'autres endroits de cette province, le 25 décembre continua d'être regardé comme jour initial de l'*année*. A Montbelliard, les uns commençoient l'*année* au premier Janvier, & les autres au 25 mars.

Années de la Paſſion de J. C.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les *années* de l'incarnation qu'il eſt aiſé de ſe tromper ; on peut également prendre le change ſur les *années* de la Paſſion. Nous trouvons pluſieurs chartes où les *années* de la paſſion du Sauveur ſont ajoutées à celles de l'incarnation. M. Du Cange en rapporte trois exemples dans ſon Gloſſaire, au mot *Annus*. Pour accorder ces deux dates l'une avec l'autre, il ne ſuffit pas de ſavoir comment nos anciens comptoient les *années* de l'incarnation ; il faut encore ſavoir comment ils comptoient celles de la paſſion, ou à quelle *année* de l'âge de N. S. ils ont rapporté ſa mort. Les uns ont cru qu'il étoit mort à 32 ans ; les autres à 33, & d'autres enfin à 34. C'eſt ce que dit expreſſément Gervais de Cantorbéry, dans l'avant-propos de ſa chronique, où il ſe plaint encore de cette diverſité de ſentimens, qu'il dit, avec raiſon, être une nouvelle occaſion d'erreur. Pour ne point s'y méprendre, il faut continuellement ſe rappeler ces trois différentes opinions touchant l'*année* de la paſſion, & ne jamais oublier ce qui vient d'en être dit, d'après le moine Gervais. On doit encore y ajouter une remarque importante, ſavoir, que l'*année* de la paſſion eſt quelquefois confondue avec celle de l'incarnation. Nous en avons une preuve bien ſenſible dans une charte de Thibault, comte de Champagne, que D. Mabillon a fait imprimer ſur l'original, au ſixième livre de ſa diplomatique. Voici la date de cette pièce : *Data V. idus Januarii, indictione IV ; anno à paſſione Domini* MLXXXIII, *regni autem Philippi* XXIII, *ſcripta manu Ingelrani Carnotenſis eccleſiæ decani & cancellarii*. On ne peut ſuppoſer qu'Ingelran ſe ſoit trompé dans cette charte, en écrivant, ſans y penſer, *à paſſione*, au lieu de *ab incarnatione* ; car il n'eſt pas le ſeul de ſon tems qui ait écrit de la ſorte. Nous avons un auteur du même ſiècle, qui, dans ſon premier livre des miracles de ſaint Aile, abbé de Rebais, prend auſſi le mot de *paſſion* pour celui d'*incarnation*. Voici les paroles de cet écrivain, (*Acta SS. Bened. ſect.* 11, *p.* 326 :) *Roberto apud Merovingiam, quæ alio nomine dicitur Francia, tenente jus regium, poſt mille à paſſione Domini volumina annorum, ipſo millenario impleto anno, &c.* Ce texte dit bien expreſſément que Robert, roi de France, régnoit l'an mil depuis la paſſion, *poſt mille à paſſione Domini volumina annorum, ipſo millenario impleto anno :* or, le roi Robert ne régnoit point l'an mil de la paſſion, proprement dite, puiſqu'il eſt mort l'an 1031, & que l'an mil de la paſſion, proprement dite, de quelque manière qu'on le compte, ne peut répondre à aucune *année* du roi Robert, mais ſeulement aux *années* 1032, 1033, 1034. Ainſi l'année de la paſſion, dans le paſſage dont il s'agit, ſe prend pour celle de l'incarnation, comme dans la charte du comte Thibault.

Différens noms des années de l'Incarnation.

Un autre nom qu'on a donné à l'*année* de l'incarnation, eſt celui de l'an de grace, *annus gratiæ*. Le premier exemple que nous ayons remarqué de cet uſage ſi commun dans les derniers tems, eſt de l'an 1132. Il ſe rencontre dans une charte de Hugues, ſeigneur de Château-Neuf, imprimée au T. IV. du Spicilége, p. 261. Gervais de Cantorbéry, qui vivoit au commencement du treizième ſiècle, a ſuivi cet uſage dans ſa chronique, qu'il commence ainſi : *Anno igitur gratiæ, ſecundum Dionyſium* MC, *ſecundùm evangelium verò* MCXXII, *ſubſequit Henricus primus monarchiam totius Angliæ, &c.* Voilà l'an de grace bien marqué pour celui de l'incarnation. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce début de la chronique de Gervais, c'eſt la diſtinction que cet auteur met entre les *années* de l'incarnation, ſelon Denis-le-Petit, & les mêmes *années*, ſelon l'évangile. Il ſuppoſe donc que Denis, en comptant les années de J. C. s'eſt trompé, & que ſelon la vérité de l'évangile, il faut ajouter ving-deux ans complets à ſon calcul, pour trouver la véritable *année* de l'incarnation. Marianus Scotus, qui mourut ſur la fin du onzième ſiècle, & quelques autres chroniqueurs, mais en petit nombre, du ſuivant, ont fait la même ſuppoſition. On la trouve auſſi dans un reſcrit du pape Urbain II, pour l'abbaye de Saint-Mihel, imprimé dans la diplomatique de D. Mabillon, p. 590. Voici la date de ce diplôme : *Data Laterani VII kalendas april. anno ab incarnatione Domini ſecundùm Dionyſium, milleſimo nonageſimo octavo ; ſecundùm verò certiorem evangelii probationem milleſimo centeſimo* XXI, *indict.* VI, *epacta* VI, *concurrente* IV. Le pape Urbain & le moine Gervais s'accordent, comme on le voit, ſur ce qu'ils diſent du calcul de Denis-le-Petit, qui n'eſt point diſtingué du nôtre ; mais il y a une année de différence entre leur manière de compter les *années*, qu'ils appellent, *ſelon la vérité de l'évangile*. Suivant la chronique de Gervais, pour trouver la véritable *année* de l'incarnation, il ne faut ajouter que 22 ans à notre ère chrétienne, ou au calcul de Denis-le-Petit ; ſuivant la date d'Urbain II, il faut en ajouter 23. Marianus Scotus dit comme Gervais, qu'il

ne

ne faut en ajouter que 22. Florent Dravonius, moine de Vorceſtre, adopte le même ſentiment dans ſa chronique, compoſée au commencement du douzième ſiècle. Il range les faits hiſtoriques qu'il rapporte, ſous les deux ères, celle de l'évangile, qu'il exprime par ces deux lettres *S. E.* c'eſt-à-dire, *ſecundùm evangelium*; & l'ère de Denis-le-Petit, qu'il déſigne par les lettres *S. D.* qui ſignifient *ſecundùm Dionyſium*. Par exemple, il place un voyage de Guillaume II, duc de Normandie, en Angleterre, ſous l'an 1051 de l'ère introduite par Denis-le-Petit, & ſous l'an 1073 de l'ère évangélique; par où l'on voit qu'il fait marcher la première ces deux époques 22 ans avant la ſeconde. D'autres, tels qu'Hélinand, moine de Fontfroide, écrivain de la fin du douzième ſiècle, n'anticipoient que de 21 ans l'ère de Denis-le-Petit: *Hoc anno*, dit-il ſur l'an 979, *complentur mille anni à nativitate Chriſti, ſecundùm veritatem evangelii, qui ſecundùm cyclum Dionyſii anno ab hinc vicеſimo primo finiuntur.* Nous ne rapporterons point ici les raiſons ſur leſquelles ces auteurs appuyoient cette diſtinction des années de J. C. ſelon Denis-le-Petit, & des mêmes années ſelon l'évangile. On peut les voir dans l'ouvrage du P. Pétau, *de doctrina temporum*, l. XII, ch. V. Parlons maintenant d'une autre date plus uſitée, pour marquer les années de l'incarnation.

C'eſt l'année de la trabéation, *annus trabeationis Chriſti*, qui ſe trouve dans pluſieurs chartes du onzième ſiècle. M. du Cange, dans ſon Gloſſaire, l'explique par *annus quo Chriſtus trabi affixus eſt*, l'*année* que J. C. a été attaché à la croix. Mais ce ſavant homme s'eſt mépris en donnant cette explication. On l'a rectifiée dans la nouvelle édition de ce Gloſſaire, au mot *trabéation*, où l'on a démontré qu'*annus trabeationis* eſt la même choſe qu'*annus incarnationis*. Dans la multitude des chartes qu'on a citées à ce ſujet, ſe trouve le décret d'élection de Borel, évêque de Rhoda en Catalogne, rapporté au 2e tome des Capitulaires de Baluze, col. 630. Il commence ainſi: *Anno trabeationis D. N. J. C. milleſimo XVII, æra milleſima quinquageſima quinta, indictione XV, concurrente I, epactа XX.* Toutes ces dates conviennent à l'*année* 1017 de l'incarnation, de même que celle-ci qui eſt à la fin du décret: *anno XXI regnante Roberto rege.* Il n'eſt donc pas douteux qu'*annus trabeationis & annus incarnationis* ne ſoient la même choſe. La ſource de l'erreur de M. du Cange eſt dans le mot *trabs*, dont il faiſoit dériver *trabeatio*, aulieu qu'il vient de *trabea*, ſorte de robe à l'uſage des anciens rois, & dont les Payens ornoient les ſtatues de leurs dieux. S. Fulgence, dans un ſermon prononcé le jour de S. Etienne, dont la fête, comme perſonne ne l'ignore, ſe célèbre le lendemain de Noël, dit: *Heri rex noſter trabeâ carnis indutus, &c.* Il eſt très-probable que le mot *trabeatio* a été tiré de ce paſſage de S. Fulgence, par les notaires qui l'entendoient lire aux leçons de matines le jour de S. Etienne. Du moins eſt-il certain que *trabeatio* & *trabea carnis* marquent l'incarnation du Verbe; & c'eſt tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, pour n'y être pas trompé.

La dernière remarque que nous ferons ſur la manière de dater par les *années* de l'incarnation, ſera ſur l'omiſſion d'un nombre de ces *années* pour en abréger la date, ſur-tout quand elle eſt répétée. Dans l'hiſtoire des évêques d'Auxerre, nous trouvons que l'évêque Ardoin fut tranſlaté ſur ce ſiége, *in principio anni milleſimi trecenteſimi quinquageſimi in nativitate Domini*; & 12 lignes après, qu'il paſſa de-là à l'évêché de Maguelone, aujourd'hui Montpellier, *anno quinquageſimo tertio curia romana*, (c'eſt-à-dire, en commençant l'*année* à Noël)1 *more autem gallicano*, (qui étoit de commencer l'*année* à Pâques,) *anno quinquageſimo ſecundo, in feſto purificationis B. Mariæ.* L'hiſtorien a omis deux fois cette dernière date, *anno milleſimo trecenteſimo.* Il eſt vrai qu'elle eſt facile à ſuppléer, parce qu'elle ſe trouve à la tête du récit. Mais on voit de ſemblables omiſſions dans des dates qui ne ſont point répétées, ou qui n'ont point été précédées de dates entières. La première édition de Martial, *in*-4°. eſt ainſi datée: *impreſſum Ferrariæ die ſecundâ Julii* MLXXI, pour MCCCCLXXI (Maittaire). De même, la première édition de Guillaume-de-Paris eſt datée de l'an MLV, au lieu de l'an MDLV. La lettre d'Eraſme, qui eſt à la tête des œuvres de S. Cyprien, eſt datée de l'an MXIX, pour MDXIX. (1). Il y a des dates où l'on ne voit que l'*année* du ſiècle courant, par exemple, XXI pour MCCCCXXI, XXXIV pour MCCCCXXXIV. On lit dans un manuſcrit de l'Imitation, appartenant à l'abbaye de Molk, qu'il a été achevé *die Kiliani* 34, c'eſt-à-dire, le jour de S. Kilien (8 Juillet) 1434, & dans un autre, *anno* 21, ce qui ſignifie 1421. D. Mabillon, (dipl. l. 2, c. 25, n. 17,) & d'autres remarquent que dans les chartes mêmes, il ſe trouve des exemples de ſemblables omiſſions. Telle eſt la date d'une charte d'Eſpagne: *Æra diſcurrente* LXII, c'eſt-à-dire, dans l'ère (d'Eſpagne) DCCCLXII, ſous le règne du roi Alfonſe; ce qui revient à l'an de J. C. 834. Les éditeurs du Gloſſaire de du Cange citent un acte, daté ſeulement *de l'an de N. S. ſoixante-quatre*, quoiqu'il ſoit certainement de l'an 1364. Dans le regiſtre A du parlement de Paris, fol. 1 *recto*, le privilège accordé par Charles V aux écoliers de l'univerſité, porte la date de *l'an trois cens ſoixante & ſix*, ce qui veut dire l'an 1366.

(1) Une autre obſervation qu'il eſt à propos de faire ici ſur la date qui ſe lit à la fin des anciens livres imprimés, c'eſt qu'elle n'eſt pas toujours celle de l'impreſſion, mais quelquefois celle de la compoſition de l'ouvrage. Car les premiers imprimeurs avoient coutume de copier, ainſi que les copiſtes à la main, mot ce qu'ils trouvoient dans les manuſcrits. Quand on lit à la fin de l'édition de *Johannes de Tambaco, DE CONSOLATIONE THEOLOGIÆ*, qu'il a été achevé l'an 1161, cela doit s'entendre de la compoſition, & non de l'impreſſion. (Dom Légipont, *Diſſert. Philologico-Bibliographica*, pp. 29 31).

Digitized by Google

Récapitulation des ères employées dans la Table Chronologique, avec leurs rapports précis à l'ère de Jésus-Christ.

La première *année* de la 195e Olympiade répond au premier Juillet de la première *année* de J. C.

La quatrième *année* de l'indiction Constantinopolitaine, commence au premier Septembre avant J. C. La quatrième *année* de l'indiction Constantinienne, au 24 du même mois ; & la quatrième *année* de l'indiction Pontificale, au premier Janvier suivant.

L'*année* 5503 de l'ère d'Alexandrie, commence au 29 août de l'*année* qui précède immédiatement la première *année* de J. C.

L'*année* 5493 de l'ère ecclésiastique d'Antioche, commence au premier Septembre avant l'ère de J. C.

L'*année* 5509 de C P. commence au premier Septembre avant l'ère de J. C.

L'*année* 313 de l'ère des Grecs, commence au premier Septembre, suivant les uns ; au premier Octobre, suivant les autres, de la première *année* de J. C. Quelques peuples font commencer cette *année* 313, seulement en l'automne de la seconde *année* de J. C.

La quarante-neuvième *année* de l'ère Césarienne d'Antioche, commence, selon les médailles, le premier Septembre avant l'ère de J. C. ; & suivant les actes, au premier Septembre de la première *année* de J. C.

La trente-neuvième *année* de l'ère d'Espagne, commence au premier Janvier de la première *année* de l'ère chrétienne.

La première *année* de l'ère des Martyrs, commence au 29 Août de l'an de J. C. 284.

La première *année* de l'Hégire, commence au 16 Juillet de l'an de J. C. 622.

ANNÉES sur les médailles.

Il y a plusieurs espèces d'*années* sur les médailles. Sur celles des villes grecques, on trouve ordinairement des époques relatives à des faits historiques. Sur celles des Augustes, on voit les *années* qui datent du moment où ils ont été nommés *Augustes* ou même *imperator* ; & ce sont les mêmes *années* qui sont placées sur les médailles des Césars.

Cette dernière assertion demande quelques preuves. Alexandre-Sévère n'étant encore que César, marque sur une médaille L. E, époque du règne d'Elagabale, qui étoit alors Auguste. Titus César marque TRIB. VI., qui étoit l'an huitième du règne de Vespasien, son père : Marc-Aurèle César marque L. II., qui appartenoit au règne d'Antonin. Le même César a marqué L. ΑΔΔΕΚΑΤΟΥ, la 12e *année* d'Antonin. On voit enfin deux médailles de Caracalla avec ET. IE. I5 & ET. I5. I6, qui ne peuvent convenir qu'à son père Septime-Sévère. Cette observation tire les antiquaires d'un grand embarras, où ces époques les avoient jetés.

On lit sur une médaille d'or d'Hadrien : ANN. DCCCLXXIIII. NAT. URB., *anno* 874 *natæ urbis*. C'est presque le seul exemple de l'*année* de la fondation de Rome marquée sur les médailles.

Sur les médailles du Bas-Empire après le cinquième siècle & jusqu'au neuvième, les revers des médailles portent : *Anno II, III, IV, &c.* Ces *années* du règne commencent avec Justin, l'an 518, & finissent à Michel Rangabé, qui monta sur le trône l'an 811.

ANNIA, famille romaine dont on a des médailles :

O. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles particulières, inconnues depuis lui.

ANNIA Faustina. *Voyez* FAUSTINA (*Annia*).

ANNIBAL. *V.* HANNIBAL.

ANNIBALLIEN. *V.* HANNIBALLIEN.

ANNIVERSAIRE (*jour*). Les anciens avoient coutume de célébrer par des repas & des réjouissances les jours *anniversaires* de leur naissance, de leur mariage, &c. Ils prolongèrent cet usage même jusqu'après leur mort, comme on l'apprend de leurs épitaphes. Les parens & les amis du mort s'assembloient autour de sa sépulture, & couvroient son tombeau de roses, de fleurs, de fruits & de viandes. Ils prenoient ensuite un repas commun, après lequel ils se séparoient.

Ovide rapporte l'origine de ce pieux usage à Enée, qui l'apporta en Italie. (*Fast. II.* 533.) :

Est honor & tumulis animas placare paternas,
Parvaque in exstructas munera ferre pyras.
Hunc morem Æneas pietatis, idoneus auctor,
Attulit in terras, justa Latine, tuas.

Il y avoit des jours consacrés à honorer tous les morts en général ; mais chaque famille célébroit en particulier les jours *anniversaires* de la mort, *natalia*, ou de la naissance, *festiva*, de chacun des siens. Les mourans chargeoient leurs héritiers de payer ce tribut à leur mémoire. On lisoit à Arles l'épitaphe suivante, qui en fait foi :

L. IULIO. SECUNDO
UTRICULARIO. COR
C. I. P. A. QUI. LEGAVIT
EIS. TESTAMENTO
SUO. * CC. UT. USUR. EOR
OMNIBUS. ANNIS. SACRIFI
CIO. EI. PARENTETUR
ITEM. NAUT. DRUENTIOR
CORPOR. MOGITUMA
EPIPOLIUS. FILIUS. NA
PATRI. PIENTISS

Digitized by Google

Sur un marbre du *muſaum* de Vérone :

ITEM. DEDIT. COLL
NAUT. ARILIC. H-S. XII. N
UT. EX. EJUS. SUM. REDITU
ROSAL. ET. PARENT. JUSTO. F
IUSTAE. UXORI. ET. SIBI OMNI
AN. IN. PERPETUUM. PROCUR
ET. ADIECIT. PONTIA. IUSTA. ISD
COLLEG. IN. MEMOR. FORTUNATAE
LIB. OB. EAND. CAUSAM. H-S. N. DC
ET. UT. MONUMENTUM. REMUND

Sur un autre à Breſcia :

VALERIAE URSAE QUAE VIXIT
MECUM ANNOS XXX. MENS. III. D. VIII.
QUAE COLLEG. FABR. AGELLUM. AESIANUM
SUUM
MANCIPAVIT SE VIVA EX DIMID. PORTUS
VASISTA UT EX REDITU
EIUSDEM AGELLI Q. ASILIO CONIUGI SUO ID EST
IX. KAL. NOV.
DIE NATALIS EIUS. ITEM PR. ID. MAR. DIE
NATALIS SUI SING.
ANN.... PER MAGISTR. CELEBRENTUR. ITEM
EO DIE
ROSÆ..... IN PERPET. . . . . .

Sur un autre marbre de Breſcia :

CLODIAE AC
HILLEE SIVE CY
RILLAE QUAE VIXIT
ANN. XXVIII. MEN. XI.
DIES VI. L. VETTIUS
URSINIANUS MARITUS
UXORI INCOMPARABILI
QUI DEDIT COLL. VI VIR
SOCIOR. H-S. N. ∞. UT EX
USURIS EORUM PROFUSA
EI FIANT PARENTAL. ITEM
ROSIS QUODANNIS CELEBRENT

On lit encore à Nice l'épitaphe ſuivante :

P. PETREIO. P. F. Q. QUADRATO. ET. P. EVA
RISTO. LAIS. MATER. STATUAM. POSUIT. OB
CUJUS. DEDICAT. COLLIGENT. EPULUM. EX. MORE
EX. IP.... H-S. XII.... UT. QUODANN. IN. PER
PET. DIE. NATAL. QUADR. V. ID. APR. QUA
RELIQUIAE. EIUS. CONDITAE. SUNT. SACRI
FICIUM. FACERENT. *Annuatim.* FARE. ET. LIBO.
ET. IN.
TEMPLO. EX. MORE. EPULARENTUR. ET. RO
SAS. SUO. TEMPORE. DEDUCERENT. ET. STA
TUAM. DECERNT. ET. CORONAR. QUOD. SE
FACTUROS. RECEPERUNT.

Gruter a publié l'épitaphe ſuivante, qui renferme les offrandes que l'on faiſoit aux morts dans les *anniverſaires* :

COCCEIAE. NICE. DOMITIAE
F. CHRISAE
VIXIT. ANN. XXIV. M. IIII. D. XXIIII.
HERMES COCCEIUS. BASS
ACT. COLUGI. BENE. M
AETERNAM. TIBI. SEDEM. HERMES. ARAMQ
DICAVI
NICE. OPTASSEMQ. UTINAM. TUA. FATA. SUPERSTES
UT. MIHI. TU. FACERES. SED. INIQUA. SORTE. MALIGNA
RAPTA. IACES. ANNIS. VIDUATA. . . . . .
IAM. TIBI. LAC. CYBELES. SINT. ET. ROSA. GRATA.
DIONES
ET. FLORES. GRATI. NYMPHIS. ET. LILIA. SERTA.
SITQ. PRECOR. MARITIS. QUI. NOSTRA. PARENT. TIBI.
DONA
ANNUA. ET. HIC. MANES. PLACIDA. TIBI. NOCTE.
QUIESCANT
ET. SUPER. IN. NIDO. MARATONIS. CANTET. AEDON

ANNIUS VERUS. *Voyez* VERUS.

ANNO. Un médaillon de Juſtinien offre cette légende écrite de haut en bas : ANNO XV. Ce fut vers l'an 518 que l'on commença à marquer ſur les monnoies l'année de l'empire par la formule *anno*. Dans la ſuite, au lieu d'*anno*, on ne fit que répéter des N. *V.* ANNEES *ſur les médailles*.

ANNONA. Les Romains exprimoient par ce ſeul mot, & la récolte de tous les fruits ou grains que la terre produit en une année, & la ration du ſoldat, de quelque nature qu'elle pût être. Les édiles, & en particulier le préfet de l'*annone*, étoient chargés d'approviſionner Rome, & de mettre le prix aux denrées; & ils avoient ſous leurs ordres pour ce département, les *régions urbicaires* & les *provinces frumentaires*. Ces provinces, que l'on forçoit à payer leur tribut en grains & en comeſtibles, étoient la Sicile, l'Afrique, où étoient ſituées les *régions urbicaires*; la Sardaigne, l'Eſpagne, la Béotie, la Macédoine, la Cherſonèſe, l'Aſie proprement dite, la Syrie & l'Egypte, depuis le moment où Auguſte la réduiſit en province romaine. Le prélat chargé aujourd'hui de veiller à l'approviſionnement de Rome moderne, s'appelle encore *Préfet de l'Annone*.

Les ſoldats romains recevoient ordinairement leur *annona* ou ration, pour pluſieurs jours, & la portoient eux-mêmes dans les routes. Ils la recevoient en argent, lorſqu'ils étoient *limitanei*, c'eſt-à-dire, à poſte fixe ſur les frontières de l'Empire.

Annona duplex, double ration, étoit une récompenſe militaire.

Nous voyons ſouvent ſur les médailles des empereurs *ANNONA AUGUSTI*, au revers un boiſſeau, duquel ſortent des épis de bled & un pavot, ou une femme qui tient des épis. Ce type eſt relatif au ſoin qu'avoit pris l'empereur d'approviſionner Rome.

ANNONA SANCTA. Gruter, pag. 81 de ſon

Digitized by Google

Recueil, revu par Grævius, a publié l'inscription suivante :

ANNONAE. SANCTAE
AELIUS. VITALIO
MENSOR. PERPETUUS
DIGNISSIMI
CORPORIS. PISTORUM
SILIGINIARIORUM
D. D

On voit au-dessus un bas-relief représentant une femme habillée, ayant seulement le bras nud ainsi que l'épaule droite, portant un croissant sur la tête, tenant de la main gauche une corne d'abondance, mettant de la droite des épis dans un vase qui en renferme d'autres, & enfin ayant auprès d'elle un gouvernail placé sur un globe.

ANNONARIÆ *regiones*. *Voyez* PROVINCES *frumentariæ* & REGIONS *urbicaires*.

ANNONARII, ceux qui exerçoient le monopole sur les grains & autres productions de la terre.

ANNOTATORES, étoient des gens préposés pour inspecter ou contrôler les receveurs des impôts, afin d'empêcher qu'il n'y eût collusion entr'eux & les contribuables

ANNULAIRE (doigt). C'est le quatrième, & le plus voisin du petit. Quoique les Grecs & les Romains ayent beaucoup varié sur la manière de porter les anneaux, c'est à ce doigt cependant qu'ils les ont placés communément. On l'appeloit encore *digitus medicus*, parce que les médecins qui étoient apothicaires, s'en servoient pour délayer les portions des malades.

ANOBRET, nymphe que Saturne rendit mère de Jéhud.

ANOLUS, en Lydie. ANΩ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

O. en or.

O. en argent.

ANOSIA, nom qui signifie *impie*, & qui fut donné à Vénus, lorsque Lais fut tuée dans son temple à coups d'aiguilles, par la jeunesse Thessalienne. On l'appela, pour le même sujet, *Androphonos*, homicide.

ANSA *scuti*. Les Romains donnoient ce nom à l'anneau principal du bouclier, que les Grecs appeloient Ὀχανον. C'étoit dans cet anneau que le guerrier passoit son bras. Hérodote (1. p. 78.) fait honneur de cette invention aux Cariens. Avant eux, on attachoit une longue courroie aux deux côtés du bouclier, & le soldat passoit la tête dans cette courroie, de manière que le bouclier pendoit sur son épaule. Les Cariens inventèrent ce fort anneau, qui étoit indépendant de deux plus petits, placés sur les bords du bouclier pour être saisis avec la main.

Le grand anneau étoit fixé au-dedans & au milieu du bouclier. On le voit exprimé très-distinctement sur un dessin publié par Winkelmann dans les *Monumenti inediti*. C'est Diomède, reconnoissible au bouclier rond des Argiens, ses sujets, qui est tombé sur un genou, & qui tient du bras gauche un grand bouclier, dont la concavité s'offre presqu'entière aux regards du lecteur. Quant à la manière de porter le bouclier pendu au col avec une longue courroie, les pierres gravées & les bas-reliefs nous ont conservé un grand nombre de figures armées à l'*héroïque*, & portant le bouclier ainsi suspendu.

ANSARIUM *ou* ANSURIUM, impôt qui se percevoit sur le beurre & autres comestibles, & qui se payoit à raison du nombre des vases à deux anses dans lesquels ils étoient apportés de la campagne. On donna le nom d'*Ansarii* aux receveurs de cet impôt.

Quelques philologues ont cru que cet impôt étoit perçu sur la vente des javelots, appelés *tela ansata*.

ANSATA *tela*. On appeloit de ce nom des javelots auxquels étoit attachée une courroie, *amentum*, pour en faciliter le jet. *Ansa* étoient, selon d'autres, deux éminences placées à la moitié de la longueur du javelot, & qui portoient aussi le nom de *mora*, parce qu'elles arrêtoient l'arme & l'empêchoient d'entrer toute entière dans le corps de l'ennemi.

ANSES des vases. Nous ne pouvons nous taire sur le goût merveilleux avec lequel les anciens ont traité cette partie des vases, qui est ordinairement *oiseuse* & grossière chez les artistes modernes. Que ceux-ci aillent à l'école des premiers, & qu'ils étudient les recueils du comte de Caylus, les monumens d'Herculanum, & les vases étrusques du comte Hamilton. C'est là qu'ils verront avec quel soin & quel génie les anciens motivoient toutes les parties de leurs vases, & les *anses* en particulier. Qui pourroit retenir son admiration à la vue des *anses* d'un vase gravé sur une pierre du baron de Stosch ? Elles sont formées par deux Léda, embrassées par des cygnes. Deux boucs qui cherchent à boire dans le vase, forment les *anses* d'un autre vase gravé dans la même collection, &c. Quelle fécondité & quelle variété dans les *anses* des lampes antiques ! Mais il faut savoir se taire à propos, lorsqu'on ne pourroit jamais tout dire sur un sujet.

ANTÆOPOLIS, dans l'Egypte. ANTAIO.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur d'Hadrien.

Voyez ANTÉE, son fondateur.

ANTANDROS, en Mysie. ANTANAPIΩN.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Vespasien, d'Antonin, de M.-Aurèle, de Commode, de Sévère, de Paula.

ANTEAMBULONES, esclaves qui marchoient devant leurs maîtres pour écarter la foule en

Digitized by Google

criant : Faites place à mon maître, *date locum domino meo.* Martial (2. 18. 5.) en parle :

Sum comes ipse tuus, tumidique anteambulo regis.

Et (10. 74. 2.) :

. . . . . *Quamdiu salutator*
Anteambulones, & togatos inter,
Centum mercabor plumbeos die toto.

ANTECESSORES. On appeloit de ce nom la cavalerie légère qui marchoit devant les légions. On lui donnoit auſſi le nom d'*Antecurſores.* Suétone, (*Vit. c.* 17. *n.* 1.) : *Irruperant jam agminis anteceſſores ;* & Céſar, (*de Bello civil.* 3. 37.) : *Ut primi antecurſores Scipionis viderentur.*

Ce nom fut appliqué depuis à des juriſconſultes qui n'étoient pas profeſſeurs, & que les juges appeloient quelquefois pour leur aider à rendre la juſtice.

ANTE COENA, les mets légers que l'on ſervoit avant le repas. Macrobe appelle de ce nom des ourſins, des huîtres crues. (*Saturn.* 3. 12.) : *Ante-cænam, echinos, oſtreas crudas, quantùm vellent.*

ANTEDEXTRA. Ce nom exprimoit chez les Aruſpices les foudres, ou les oiſeaux qui venoient du côté droit.

ANTEDON étoit, ſelon quelques-uns, père de Glaucus.

ANTEE, roi de Lybie, que la fable dit être fils de la Terre, & à qui elle donne ſoixante-quatre coudées de hauteur. Il arrêtoit tous les paſſans dans les fables de la Lybie, où il ſe mettoit en embuſcade ; il les contraignoit de lutter contre lui, & les étouffoit tous du ſeul poids de ſon corps énorme. *Antée* provoqua Hercule à la lutte ; Hercule accepta le défi, & le jeta trois fois à terre demi mort : mais dès qu'*Antée* touchoit la terre, ſa mère, il reprenoit ſes forces, & devenoit plus fort & plus furieux qu'auparavant. Hercule s'en étant apperçu & l'ayant ſaiſi de nouveau, le ſerra ſi fortement en l'air, & le tint ſi long-tems en cette poſture, qu'il expira. Cet *Antée* avoit bâti la ville de Tingi, ſur le détroit de Gibraltar, où il fut enterré. On dit que Sertorius fit ouvrir ſon tombeau, & qu'on y trouva des oſſemens d'une grandeur extraordinaire.

Les géographes grecs diſent que cet *Antée* avoit fondé Antæopolis dans l'Egypte ſupérieure, parce qu'ils n'ont pas trouvé ſans doute dans les tems fabuleux un autre héros de ce nom. Diodore de Sicile dit qu'Oſiris donna le gouvernement de la Lybie & de l'Ethiopie à *Antée.* Voilà donc ce nom conſacré dans les fables ſacerdotales de l'Egypte. Mais quel rapport peut-on trouver entre cet *Antée*, & le géant de ce nom que Pomponius-Mela fait roi de la Mauritanie, à qui Plutarque donne pour femme Tingé, dont la ville de Tingi prit le nom, & dont Hercule jouit après ſa victoire ?

Par quel deſtin ſingulier les Egyptiens ont-ils placé au rang de leurs dieux cet *Antée* des Grecs ? pourquoi lui ont-ils élevé à Antæopolis un temple, des autels ? pourquoi enfin lui ont-ils conſacré des crocodiles ? Pocoke a vu les ruines de ce temple, & y a trouvé le nom d'*Antée* ſur une inſcription grecque briſée. Il eſt vraiſemblable que ce temple, où étoit honoré l'*Antée* des anciens habitans de l'Egypte, fut ruiné, ainſi que pluſieurs autres, par Cambyſe, & que les Grecs, ſous le règne des Ptolémées, ſubſtituèrent à ce culte preſqu'anéanti celui du géant de même nom, étouffé par Hercule.

Quant au premier *Antée*, on trouve dans Manéthon que le huitième roi d'Egypte de la première dynaſtie, s'appeloit Ὀυαθθης, mot qui, prononcé & interprété dans l'idiome des Cophtes, l'ancienne langue des Egyptiens, veut dire *Prêtre d'Antée* ou d'*Endès* ; c'eſt ainſi qu'Hérodote parle (*lib.* 2, *c.* 141.) d'un autre roi appelé *Prêtre Vulcain*, & qu'on trouve dans le nombre des rois de Thèbes, conſervés par Eratoſthène, *P-hont-Athor*, grand prêtre de Vénus.

Cet *Antée*, ou plutôt *Endès*, étoit ſans doute la même divinité que *Mendès* ou le bouc de Mendès, dont les Grecs ont fait leur dieu Pan. Cette conjecture de Jablonski eſt confirmée par le voiſinage du Nôme conſacré à *Pan*, *Panopolis*, dans le diſtrict duquel *Antæopolis* a pu être enclavée ſous les anciens rois d'Egypte.

ANTELUDIA. On appeloit de ce nom les répétitions que faiſoient les danſeurs des ballets qu'ils devoient exécuter, ſoit aux jeux du cirque, ſoit à d'autres ſolemnités. Apulée, (*Met. xi, p.* 368.) : *Ecce pompa magna pauſtatim procedunt in anteludia, votivis cujuſque ſtudiis exornata pulcerrimè.*

ANTENOR, frère de Priam, ſe trouva à la priſe de Troye. Quelques auteurs ont même dit qu'il aida Enée à livrer la ville aux Grecs. *Voyez* ENÉE. *Anténor* paſſa, comme Enée, en Italie, & s'établit ſur les bords du Pô, où il bâtit, dit-on, la ville de Padoue. Il avoit épouſé Théano, fille de Ciſſeus, roi de Thrace, dont il eut dix-neuf fils. L'âge lui avoit donné une prudence conſommée & une grande facilité à bien parler. *V.* TELMESSE.

ANTENNE de navire. Pline (*vii.* 56.) dit que Dédale en fut l'inventeur ; *Antennam invenit Dædalus.*

ANTEPAGMENTA, jambages d'une porte, appelés auſſi *ante*, & par nos ouvriers *pieds-droits*, ſelon *Philander* dans ſes notes ſur Vitruve. Mais on croit que c'eſt une erreur de ce commentateur. *Ante* étoient les jambages de pierre ou de marbre ; *antepagmenta* étoient les ornemens en placage, de bois ou de cuivre, dont on les recouvroit. On liſoit ſur une ancienne inſcription :

Digitized by Google

TACITO ANTEPAGMENTA ABIEGNI-LATA S⁻⁻. Ce qui nous montre évidemment qu'ils étoient de chêne.

ANTEPANNI, bandes ou courtoies fixées sur le devant des habits, & appelées de nos jours *paremens*. Horace, (*de Arte Poet.* 15.):

Purpureus latè, qui splendeat unus & alter,
Assuitur pannus.

ANTEPILANI. Ce mot ne se trouve qu'une seule fois; c'est dans le livre 8ᵉ de Tite-Live. Patrizi, qui a écrit un Traité sur la Milice Romaine, croit avec fondement que c'est une erreur de copiste, & il lui substitue le mot *Antesignani*.

ANTERIDES, épetons ou contreforts d'architecture.

ANTÉROS, ou le Contre-Amour, d'*ἀντὶ*, *contrà*, d'*ἔρως*, *amor*, étoit fils de Vénus & de Mars. Vénus, disent les anciens, se plaignant à Thémis de ce que l'Amour, son fils, restoit toujours enfant, cette déesse lui répondit qu'il le seroit tant qu'elle n'auroit point d'autre fils. Sur cette réponse, elle souffrit la passion du dieu Mars, & *Antéros* fut le fruit de leur commerce. L'Amour, pour cela, n'en devint pas plus grand; lui & son frère demeurèrent toujours enfans. On les trouve ainsi représentés avec des ailes & un carquois, des flèches & un baudrier. On les voit sur un ancien bas-relief, jouant ensemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier, que chacun tire de toute sa force. On a cru les reconnoître aussi toutes les fois que deux amours lutent l'un contre l'autre.

Pausanias parle d'une autre figure d'*Antéros*, qui tient deux coqs sur son sein, qu'il tâche d'engager à le piquer sur la tête. *Antéros* partagea les honneurs divins avec sa mère & son frère, & les Athéniens lui élevèrent un autel. Ce Contre-Amour n'est pas dans le sens de contrariété & d'opposition, mais dans le sens de retour ou d'amour mutuel & réciproque. Il a été imaginé pour marquer que le retour fait croître l'amour. A Athènes, il étoit pourtant regardé comme le dieu vengeur d'un amour méprisé. *V.* AMOUR, MELÈS.

ANTES. On donnoit ce nom aux grandes pierres, aux pierres angulaires qui soutenoient l'effort des bâtimens, & qui étoient placées dans les murs extérieurs. Virgile a appelé dans ce sens les derniers rangs d'une vigne, *antes*, expression que les philologues avoient mal entendue. (*Georg. II.* 417.):

Jam canit extremos effœtus vinitor antes.

ANTESIGNA, les enseignes les plus avancées d'une légion ou d'une armée.

ANTESIGNANI. Les interprètes ont varié sur le sens de ce mot, qu'ils ont tous reconnu cependant pour le nom d'une espèce de soldats. Les uns ont dit que les *antesignani* étoient les *hastaires* & les *princes* que l'on plaçoit avant les enseignes; mais on fait que les enseignes précédoient les légions rangées en bataille.

D'autres prennent les *vélites* pour les *antesignani*, & leur joignent, sous cette dénomination, les soldats armés à la légère. Cependant, le passage de Céfar (*de bell. civil.* 143.) où il est fait mention des *antesignani*, qui furent étonnés d'une manière de combattre usitée parmi les troupes légères, & dont la défaite entraîna la retraite de la légion entière, ne leur est pas favorable. Les *vélites* étoient des troupes légères qui plioient au premier choc, & venoient se rallier auprès des légions; ils ne pouvoient donc être étonnés de voir pratiquer les manœuvres qui leur étoient familières. Leur déroute, d'ailleurs, n'influoit point sur la contenance des légions, qui les regardoient comme des enfans perdus, destinés à porter les premiers coups & à se retirer ensuite.

Les légions ne pouvoient être disposées à la fuite ou à la retraite, que par la fuite ou l'ébranlement de troupes dans lesquelles elles avoient quelque confiance. Aussi, les *antesignani* dont parle Céfar, étoient probablement des légionnaires d'élite, ou des vétérans que l'on plaçoit en avant pour recevoir les ennemis, & animer, par leur courage & leur vigueur, toute la légion.

ANTESIGNANI. Ce nom a encore été donné aux *campidoctores*, ou bas-officiers préposés pour enseigner l'exercice aux troupes, & pour marcher à leur tête dans les exercices militaires.

ANTESINISTRA. Les augures appeloient de ce nom, les foudres & les oiseaux qui partoient de devant, ou du midi, & alloient à la gauche, c'est-à-dire, à l'Orient. Ces présages étoient funestes. Virgile appelle de ce nom une corneille (*Eclog. IX. 15.*), selon Servius:

Antesinistra cava monuisset ab ilice cornix.

ANTESTIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

R. en argent.

RR. en bronze.

ANTEVERTA, *ou* ANTEVORTA, & POSTVERTA, *ou* POSTVORTA, déesses adorées chez les Romains. La première, appelée aussi *Prorsa* & *Porrima*, savoit le passé, & on l'invoquoit pour réparer les maux qu'on avoit déjà ressentis. La seconde prédisoit l'avenir, & les Romains l'invoquoient pour prévenir les maux qui devoient leur arriver.

Ces déesses étoient les mêmes que les Carmentes. On imploroit aussi leur secours dans les accouchemens, afin que la tête de l'enfant se présentant la première, la mère eût moins à souffrir.

ANTHEDON, dans la Phœnicie. ANΘH.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caracalla.

ANTHELIENS (*dieux*). Les statues de ces

dieux étoient placées debout aux deux côtés des portes à Athènes, & elles étoient perpétuellement exposées aux injures de l'air ; d'où leur vint ce nom, ἀπὸ τοῦ ἀνέχεσθαι.

ANTHEMIUS,

PROCOPIUS ANTHEMIUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

R. en or.

RRRR. en argent.

Dans un cabinet de Paris.

O. en bronze ; du moins on ne pense pas qu'il y en ait, quoique le P. Banduri en rapporte une de P. B. qu'il a tirée de Ducange.

ANTHEMUSIUM, dans la Méiopotamie.

ANTHEMOTICON.

On a une médaille impériale grecque de cette ville, frappée en l'honneur de Caracalla.

ANTHESPHORIES, fête qu'on célébroit en Sicile en l'honneur de Proſerpine, ainſi nommée, parce qu'elle fut enlevée dans le tems où elle cueilloit des fleurs. Le nom de ces fêtes eſt grec, & formé d'ἄνθος, fleur, & de φέρω, je porte.

Il ſemble que les *anthesphories* ſoient la même choſe que le *florifertum* des Latins. Cependant Feſtus ne rapporte point cette fête à Proſerpine ; & il dit qu'on la nommoit ainſi, à cauſe qu'on portoit ce jour-là des épis au temple.

On célébroit auſſi à Argos des *anthesphories* dans le temple & en l'honneur de Junon Ἀνθεία, fleurie ; ſelon Pauſanias dans les *Corinthiaques*.

ANTHESTERIES, fêtes ainſi nommées du mois Antheſtérion, pendant lequel on les célébroit. Elles duroient trois jours, pendant leſquels les maîtres ſervoient à table leurs eſclaves. La fête finie, on les faiſoit ſortir ; & comme ils étoient tous de Carie, de-là vint le proverbe : *Hors d'ici, Cariens ; les Antheſtéries ſont finies.* Elles ſe célébroient à Athènes en l'honneur de Bacchus, les onze, douze & treizième du mois.

Quelques écrivains croient que ce n'étoit point une fête particulière, mais que toutes les fêtes de Bacchus ſe nommoient *antheſtéries*. C'eſt le ſentiment d'Apollodore, cité par le ſcholiaſte d'Ariſtophane. On prononce & l'on écrit mal *anthiſtéries* : il eſt plus naturel de dériver le mot *antheſtéries* de ἄνθος, fleur, parce qu'on portoit des couronnes de fleurs en l'honneur de Bacchus.

Chacun des jours des *antheſtéries* avoit un nom relatif à ce que l'on faiſoit pendant cette journée. Le premier, c'eſt-à-dire, le 11e du mois *antheſtérion*, s'appeloit πιθοιγία, *ouverture des tonneaux*, ou amphores : ce jour-là, on goûtoit le vin. A Chéronée il s'appeloit jour du bon génie, Ἀγαθοῦ Δαίμονος, à cauſe que l'on s'y livroit tout entier à la joie. Le douzième du mois s'appeloit Χόες, de χοῦς, conge, meſure de vin ; parce que chaque convive buvoit le vin d'une amphore qu'on lui ſervoit en particulier. On voulut rappeler par cet uſage, un trait hiſtorique de Pandion ou de Démophoon, roi d'Athènes. Le parricide Oreſte étant venu dans cette ville avant de s'être purgé de ſon crime, y arriva pendant que l'on célébroit les fêtes de Bacchus *lénéen*, des preſſoirs, Ληναίων. Démophoon lui fit un bon accueil ; mais craignant que des convives ſcrupuleux refuſaſſent de boire avec un criminel teint du ſang de ſa mère, il fit ſervir à chacun d'eux une amphore particulière, & ſauva un affront à ſon hôte.

Le deuxième jour de la fête étoit employé à des défis bachiques ; on donnoit au vainqueur une couronne de feuilles, & quelquefois d'or (*Elien.* 11.), avec une grande meſure de vin. On ſe promenoit ſur des chariots, & l'on s'amuſoit à tailler les paſſans. Les ſophiſtes mangeoient chez eux, & recevoient pour ce repas des préſens de leurs amis. Bacchus reçut un ſurnom relatif à cette journée, & fut appelé Χοαναῖος.

Quant au troiſième jour, on l'appeloit Χύτροι, de χύτρα, marmite, parce qu'on faiſoit bouillir toute ſorte de légumes, qu'on expoſoit dans les rues ſans y toucher. On croyoit, en effet, qu'ils étoient conſacrés à Mercure *infernal* : c'étoit le jour où l'on jouoit les comédies ; &, depuis les loix de Lycurgue, on inſcrivoit ſur le tableau des citoyens ceux qui avoient remporté la victoire dans ces défis de théâtre.

ANTHESTERION, mois de l'année grecque : il étoit creux ou de 29 jours, & le ſixième de l'année. Il répondoit à la fin de février, & au commencement de Mars, ſelon Népoliis, commentateur des Faſtes d'Ovide. Potter dit qu'il répondoit à la fin de notre mois de Novembre & au commencement de Décembre. Il eſt difficile de décider cette queſtion. Au reſte, c'étoit dans ce mois que les Athéniens & les autres peuples de la Grèce célébroient des fêtes en l'honneur des morts.

ANTHISTÉES. *V.* FLORALES.

ANTHIUS, fleuri. On donnoit ce ſurnom à Bacchus, dans les villes d'Athènes & de Patras en Achaïe ; parce que les ſtatues de ce Dieu y étoient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

ANTHROPOMANTIE, divination qui ſe faiſoit par l'inſpection des entrailles d'hommes ou de femmes qu'on égorgeoit. Ce mot eſt grec & formé de deux autres, ſavoir, ἄνθρωπος, homme, & μαντεία, divination.

L'empereur Elégabale pratiquoit cette abominable divination. Cédrenus & Theodoret racontent de Julien II, qu'il faiſoit périr dans des ſacrifices nocturnes & des opérations de magie, un grand nombre de jeunes enfans, pour conſulter leurs entrailles. Ils ajoutent que ce prince ayant pris la route de Perſe, dans l'expédition où il périt, s'enferma à Carres en Méſopotamie, dans le temple de la lune, & qu'après y avoir demeuré quelque tems avec ſes complices de ſon inhumanité, il ſcella les portes, & y poſa une garde qui ne devoit être levée qu'à ſon retour. Ceux qui entrèrent dans ce temple, ſous le règne de Jovien, ſon ſucceſſeur, y virent une femme pendue par les

Digitized by Google

cheveux, les mains étendues & le ventre ouvert. Julien avoit voulu chercher dans ſon foie quel ſeroit le ſuccès de la guerre.

Les Scythes avoient auſſi cette barbare coutume; & Strabon aſſure la même choſe des anciens habitans de la Luſitanie.

ANTROPOPHAGES, mangeurs d'hommes, d'*ἄνθρωπος*, homme, & *φαγω*, je mange.

Les Cyclopes, les Leſtrygons & Scylla, ſont appelés par Homère *antropophages*. Ce poëte dit auſſi que les monſtres féminins, Circé & les Syrènes, attiroient les hommes par l'image du plaiſir, & les faiſoient périr. Ces vers d'Homère, ainſi qu'un grand nombre d'autres, ſont fondés ſur les mœurs des tems antérieurs au ſien. Pline accuſe d'*antropophagie* les Scythes & les Sarmates; Solin, les Ethiopiens; Juvénal, les Egyptiens. Tite-Live aſſure qu'Annibal faiſoit manger à ſes ſoldats de la chair humaine, pour leſrendre plus féroces.

Il ſemble que l'*antropophagie* n'a point été le vice d'une contrée ou d'une nation, mais celui d'un ſiècle. Avant que les hommes euſſent été adoucis par la culture des arts, & civiliſés par les légiſlations, il paroît que la plupart des peuples mangeoient de la chair humaine. On croyoit qu'Orphée devint le premier qui repréſenta aux hommes l'inhumanité de cet uſage, & qui parvint à le faire abolir. C'eſt d'après cette tradition que les poëtes ont peint Orphée dépouillant les tigres & les lions de leur féroçité naturelle. Horace (*Art. poet.*)

Sylveſtres homines ſacer interpreſque deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.

ANTIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.
RR. en argent.
O. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt RESTIO.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTIAMIRE plut à Mercure, qui la rendit mère d'Echion; celui-ci ſervit d'eſpion aux Argonautes.

ANTIAS, ſurnom de Valerius, qui étoit né à *Antium*.

ANTIATICUS, ſurnom de la famille MÆNIA.

ANTIBES, *Numiſmatique*. *V.* ANTIPOLIS.

ANTICLIE, mère d'Ulyſſe, & fille d'Autolicus, épouſa Laerte; mais Siſyphe l'avoit déjà rendue mère, ſelon quelques poëtes; & voilà pourquoi Ajax reproche à Ulyſſe, dans Ovide, qu'il deſcendoit du ſang Siſyphien. *Anticlie* mourut de douleur, à cauſe de la longue abſence de ſon fils. On dit que Nauplius, pour ſe venger d'Ulyſſe qui avoit fait périr ſon fils Palamède, donna à *Anticlie* une fauſſe nouvelle de la mort d'Ulyſſe, & que cette princeſſe y ayant ajouté foi, ſe pendit de déſeſpoir.

ANTICUS. Gruter, pag. 561 de ſon *Theſ. inſcr.* revu par Græevius, rapporte l'épitaphe ſuivante:

OSSA
SILVINI. EMPROMI
CEROM. LEG. XI.
ANTICO LICINIA
I. L. F.

Anticus voudroit-il exprimer ici la même choſe que ANTESIGNANUS? *V.* ce mot.

ANTICYRE, dans la Phocide.

On a quelques médailles impériales grecques de cette ville, ſituée ſur le Golphe de Corinthe, ſelon le P. Hardouin.

Ce n'étoit point elle qui fourniſſoit l'hellébore, & à laquelle on renvoyoit les ſous, parce que cette plante purge le cerveau. Lorſqu'Horace & Ovide parlent d'une Anticyre, à l'occaſion de l'hellébore, ils entendent l'île d'*Anticyre*, ſituée aujourd'hui entre celle de Négrepont & les côtes de la Theſſalie.

ANTIGONE, étoit fille d'Œdipe & de Jocaſte, & ſœur de Polynice. Créon, ſon oncle, s'étant emparé de la couronne de Thèbes, après la mort des deux frères ennemis, défendit expreſſément d'enterrer le corps ou les cendres de Polynice, qu'il avoit fait jeter à la voirie. Mais *Antigone*, ſa ſœur, étant ſortie la nuit de la ville, alla lui rendre les derniers devoirs. Il apprit le lendemain que quelqu'un lui avoit déſobéi, & pour s'en aſſurer, il fit déterrer Polynice, ordonnant à ſes gardes de veiller auprès. On ſurprit la nuit ſuivante, la princeſſe, qui venoit pleurer le malheur de ſon frère, & on la mena au roi, qui commanda qu'on l'enſevelit toute vive; mais elle prévint une mort auſſi funeſte en s'étranglant. Le prince Hémon, ſon amant, fils du roi, ſe tua de déſeſpoir. Cet événement fait le ſujet d'une belle tragédie de Sophocle.

Hygin raconte autrement la mort d'*Antigone*. Le roi, dit-il, chargea ſon fils de faire mourir *Antigone*; Hémon, qui étoit amoureux de la Princeſſe, chercha à éluder l'ordre, & la fit cacher; mais le roi l'ayant appris, obligea le prince à tuer *Antigone* en ſa préſence, & de déſeſpoir Hémon ſe tua avec elle. *Voyez* HÉMON.

ANTIGONE, fille de Laomédon, fut changée en cicogne, pour avoir eu l'audace de ſe comparer à Junon.

ANTIGONE, roi d'Aſie. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

Ses médailles ſont
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

Winkelman a expliqué très-heureuſement les types d'un médaillon de ce roi d'Aſie, dont le travail eſt exquis. D'un côté, on voit une tête avec de la barbe, & couronnée de lierre. On avoit pris auparavant les feuilles de lierre pour des roſeaux, & l'on croyoit en conſéquence y reconnoître la tête de Neptune; tandis qu'une

Digitized by Google

mépriſe pareille avoit fait prendre pour Vénus armée, l'Apollon aſſis ſur la proue d'un vaiſſeau, qui eſt le revers du médaillon. Winkelmann aſſure que c'eſt la tête du dieu Pan, reconnoiſſable à ſa barbe hériſſée comme les poils des chèvres. Selon ce ſavant antiquaire, l'Apollon aſſis ſur le vaiſſeau, & le dauphin placé au-deſſous, peuvent faire alluſion à un de ſes ſurnoms, Δελφίνιος, qui lui fut donné lorſqu'il ſe métamorphoſa en dauphin pour conduire la première colonie dans l'iſle de Délos (*Hom. hymn. Apol.* 495.) Comme les Athéniens attribuoient au dieu Pan la victoire de Marathon, il ſe pourroit de même que ce médaillon eût été frappé en mémoire de quelque bataille navale, dont le roi *Antigone* auroit cru devoir le gain à la protection de Pan & d'Apollon.

ANTIGONE *Gonatas*, roi de Macédoine. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

Ses médailles ſont :

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

ANTIGONE, fils d'Ariſtobule, roi de Judée. ΒΑΣΙΛΙΑ ΑΝΤΙΓ.

Ses médailles ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ANTIGONIES, fêtes inſtituées en l'honneur d'un Antigonus. Flutarque, qui en fait mention, ne nous apprend point quel eſt cet Antigonus.

ANTIGRAPHARII, inſpecteurs des receveurs, & leurs ſurveillans, pour empêcher la colluſion entr'eux & les contribuables. Ils faiſoient l'office de nos *contrôleurs*.

ANTILENA, poitrail des chevaux.

ANTILOQUE, fils de Neſtor & d'Euridice, accompagna ſon père au ſiège de Troye, & y fut tué en voulant parer le coup que Memnon alloit porter à Neſtor. Xénophon dit qu'il reçut le beau titre de Philopator, amateur de ſon père, parce qu'il avoit expoſé & donné ſa vie pour ſauver celle de ſon père.

Un camée & un bas-relief du palais Matteï, publiés par Winkelmann dans ſes *Monumenti inediti*, repréſentent *Antiloque* annonçant à Achille la mort de Patrocle. Sur ces deux monumens, on obſerve que le fils de Neſtor a une jambe croiſée ſur l'autre, attitude caractériſée chez les anciens artiſtes à caractériſer une douleur profonde.

ANTIMACHIE, fête célébrée dans l'iſle de Cos, pendant laquelle le prêtre portoit un habit de femme, & avoit la tête enveloppée dans une mitre, ou liée avec une bandelette comme les femmes.

Pour rendre raiſon de l'inſtitution de *l'antimachie*, & de l'habillement extraordinaire du prêtre, Pauſanias, *liv.* 1, raconte la fable ſuivante. Hercule revenant en Grèce après la priſe de Troie, la tempête diſperſa ſes navires. Celui qui le portoit échoua ſur l'iſle de Cos, où il prit terre ſans armes & ſans bagage. Hercule prit un berger, appelé Antagoras, de lui donner un bélier. Celui-ci, qui étoit fort & vigoureux, lui propoſa de lutter enſemble, en promettant de donner le bélier, s'il étoit vaincu. Le combat accepté, les Méropes ſe rangèrent du côté d'Antagoras, & les Grecs, de celui d'Hercule qu'ils accompagnoient. On combattit avec fureur; & Hercule, accablé par le nombre, fut obligé de ſe réfugier chez une femme de Thrace, où il ſe déguiſa en femme pour échapper à ceux qui le pourſuivoient.

Le fils d'Alcmène attaqua dans la ſuite les Méropes, les vainquit, & épouſa Alciope leur reine, revêtu des habits de femme qui l'avoient ſauvé.

En mémoire de cette fable, le prêtre de l'iſle de Cos, en habit de femme, offroit un ſacrifice ſur le champ de bataille; & dans le même endroit, les fiancés vêtus comme lui, donnoient à leurs épouſes le baiſer conjugal.

ANTIMOINE, *ſtibium*. Les femmes ſe ſervoient chez les anciens, de ce demi-métal pour la toilette. Elles en faiſoient une teinture qui teignoit en noir les ſourcils, & relevoit la beauté de leur viſage, en donnant plus de vivacité au teint. On frottoit auſſi les paupières avec cette teinture, qui donnoit aux yeux plus de brillant, en rétréciſſant les paupières, & faiſant paroître les yeux plus grands; ce qui étoit regardé comme une beauté. De-là vient qu'Homère appelle ſouvent les deeſſes, & Junon en particulier, *divinités aux yeux de bœuf*, c'eſt-à-dire, aux grands yeux.

Dioſcoride attribue à l'*antimoine* la propriété de reſſerrer les conduits du corps, de conſumer les excroiſſances des chairs, & de nétoyer les ulcères des yeux. Les anciens médecins en faiſoient beaucoup d'uſage.

ANTINOEIA, ſacrifices offerts chaque année, & jeux célébrés tous les cinq ans en l'honneur d'Antinous. L'empereur Hadrien les établit à Mantinée dans l'Arcadie; ſelon Pauſanias, dans ſes *Arcadiques*. On en célébroit auſſi à Argos.

ANTINOIA. Les Egyptiens voulant plaire à Hadrien, portèrent l'adulation juſqu'à donner le nom de ſon favori aux fleurs de Lotus, qu'ils appelèrent *Antinoia*.

ANTINOUS, jeune Bithynien, favori de l'empereur Hadrien, qui ſe noya dans le Nil. Ce prince voulut le faire regarder comme un Dieu; il bâtit en ſon honneur, une ville en Egypte, nommée Antinopolis; & dans cette ville, un temple magnifique, avec cette inſcription: A *Antinoüs*, Synthrône des dieux d'Egypte; c'eſt-à-dire, partageant le même trône que les dieux de l'Egypte. Pour complaire à Hadrien, on aſſura qu'il rendoit des oracles; & c'étoit Hadrien lui-même qui les compoſoit. Le culte de cette nouvelle divinité étoit encore en vigueur ſous l'empire de Valentinien.

La paſſion d'Hadrien pour ce beau jeune homme fut ſi violente, que les Romains s'empreſſèrent d'en multiplier les repréſentations pour lui complaire.

Digitized by Google

On ne doit donc pas s'étonner du grand nombre qui subſiſte encore, & que nous allons décrire d'après Winkelmann, dont nous copierons les ſavantes obſervations.

Il faut remarquer d'abord, en général, que les repréſentations d'*Antinoüs* ſont toutes faites dans le ſtyle Egyptien, tel cependant que les Grecs le modifièrent ſous les Lagides. Les Egyptiens voulant obtenir d'Hadrien le pardon du malheur involontaire qu'avoit cauſé leur fleuve chéri, en enſevelitſſant dans ſes ondes le jeune Bithynien, le déifièrent les premiers, & lui rendirent un culte public. C'eſt pourquoi les ſtatues d'*Antinoüs* ſont exécutées ſur le modèle des ſtatues égyptiennes, & reſſemblent à celle qui étoit honorée avec ſon tombeau dans la ville qui en prit le nom d'Antinoée. Elles ont toutes une poſition roide, & les bras pendans perpendiculairement, ſelon le ſtyle des anciennes figures égyptiennes. Hadrien, de ſon côté, voulant engager tous les habitans de l'Egypte à rendre un culte à la repréſentation de ſon favori, lui donna la forme que ce peuple ſembloit avoir adoptée excluſivement.

Ce ſtyle eſt plus remarquable aux deux ſtatues d'*Antinoüs* de granit rougeâtre, qui ſont placées à Tivoli, contre le palais épiſcopal. Elles ſont grandes preſque deux fois comme le naturel, adoſſées, comme les anciennes ſtatues des Egyptiens, contre une colonne angulaire, & de plus, caractériſées par des hiéroglyphes. Elles ont les hanches & la partie inférieure du corps couvertes d'un tablier, & la tête couverte d'un bonnet avec deux bandes unies qui deſcendent en avant. Ces bandes portent ſur la tête une corbeille, comme les caryatides; & la corbeille & la figure ſont faites du même morceau. Comme elles reſſemblent en général aux ouvrages égyptiens du premier ſtyle, ſoit pour l'attitude, ſoit pour la forme, il ne faut pas s'étonner de ce que la plupart des auteurs qui ont écrit ſur l'art, les ont méconnues, & leur ont aſſigné la plus haute antiquité.

On s'eſt arrêté à la forme apparente, ſans examiner en détail les parties qui pouvoient ſeules démontrer le contraire. La poitrine, qui étoit applatie ſous le ciſeau des ſculpteurs de l'ancien ſtyle égyptien, ſe trouve à celle-ci haute & *impoſante*. Les côtes au-deſſous de la poitrine, qui n'étoient point du tout apparentes, ſont ici très-fortement indiquées. Jadis, le corps étoit fort grêle au-deſſus des hanches; dans celles-ci, il paroît dans toute ſa plénitude. Dans celles-ci, les articulations des genoux ſont plus diſtinctes que dans les anciennes, & les muſcles des bras & des autres parties frappent d'abord les yeux. Les omoplates, à peine indiquées dans les anciennes figures, s'élèvent dans les dernières avec un arrondiſſement très-prononcé; & les pieds approchent de bien près de la forme grecque.

La plus grande différence ſe trouve dans le viſage, dont le *faire* n'eſt abſolument point égyptien, & dans les airs de tête qui ne reſſemblent pas à ceux de cette nation. Les yeux ne ſont point à fleur de tête comme dans la nature & dans les plus anciennes têtes égyptiennes; ils ſont, au contraire, très-enfoncés, d'après le ſyſtême grec, pour relever l'os de l'œil, & pour ménager un effet de lumière & d'ombre. Avec toutes ces formes grecques, on y voit encore une phyſionomie entièrement reſſemblante à celle de l'*Antinoüs* ſculpté dans le ſtyle grec; ce qui a fait croire à Winkelmann que ces ſtatues offroient une repréſentation égyptienne de ce beau jeune homme.

L'*Antinoüs* égyptien du muſæum Capitolin, décèle encore mieux le ſtyle mêlé de l'égyptien & du grec; cette ſtatue étant détachée de tout côté, ſans être adoſſée contre une colonne: elle eſt un peu au-deſſus du naturel.

On trouve trois pâtes antiques dans la collection du baron de Stoſch, qui atteſtent plus hautement encore l'imitation égyptienne. Elles repréſentent trois buſtes d'Harpocrate, ayant le viſage parfaitement reſſemblant à celui d'*Antinoüs*. Il y avoit à Rome, en 1760, une autre repréſentation du même favori d'Hadrien, ſubſtituée de même à celle d'un demi-dieu grec. On voyoit (*Col. de Stoſch, p.* 389.) chez un ſculpteur de Rome, une tête de Perſée en marbre, qui étoit ſans caſque, mais avec deux ailes, & dont le viſage étoit un portrait fidèle d'*Antinoüs*.

La gloire de l'art ſous le règne d'Hadrien, ainſi que de tous les âges, ce ſont, dit Winkelmann, les deux portraits d'*Antinoüs*; l'un eſt un buſte en demi-boſſe de la Villa-Albani, & l'autre eſt une tête coloſſale de la Villa-Mandragone, ſituée au-deſſus de Freſcati. Ces deux chef-d'œuvres ont été gravés dans les *Monumenti inediti*.

Le premier a été tiré des fouilles de la Villa-d'Hadrien; il ne forme qu'une partie d'un tout plus volumineux. C'étoit non-ſeulement une figure entière, comme on en peut juger par l'intérieur, qui a été creuſé pour diminuer le poids du marbre; mais encore elle étoit placée dans un char, ainſi que ſon attitude ſemble l'indiquer. Car la main droite, qui eſt libre, eſt dans une poſition d'après laquelle on peut juger qu'elle tenoit des rênes, dont l'autre bout étoit ſoutenu par la main gauche, chargée par le reſtaurateur d'une guirlande de fleurs. Il paroît, d'après ces obſervations, que ce magnifique ouvrage repréſentoit l'apothéoſe d'*Antinoüs*; puiſque nous ſavons que les ſtatues des perſonnes dont l'adulation faiſoit des dieux, étoient placées ſur un char, & que l'on déſignoit ainſi leur entrée dans l'Olympe.

La tête coloſſale de la Villa-Mandragone eſt d'une conſervation parfaite: on croiroit qu'elle ſort des mains de l'artiſte. Conçue d'ailleurs dans les grands principes de l'art, elle eſt d'une

beauté ſi merveilleuſe, que Winkelmann n'a pas craint d'être accuſé d'exagération, en diſant que ce monument eſt, après l'Apollon & le Laocoon du Belvédère, une des plus belles choſes que l'antiquité nous ait laiſſées. S'il étoit permis, ajoute-t-il, de mouler cette tête, les artiſtes devroient l'étudier comme un rare modèle de beauté; car les formes coloſſales exigent un habile artiſte qui ſache aller, pour ainſi dire, au-delà des bornes de la nature, ſans que la grandeur extraordinaire des contours lui faſſe perdre la délicateſſe des penſées, & elles ſont les preuves ſolides de la ſcience d'un deſſinateur. Indépendamment de la beauté de cette tête, les détails en ſont précieux, & les cheveux ſont traités de manière qu'on n'en trouve point, dans toutes les antiques, qui méritent de leur être comparés.

Les yeux de cette tête d'*Antinoüs* offrent une recherche ſingulière, quoiqu'elle ne ſoit pas unique chez les anciens, puiſqu'on en retrouve de ſemblables à la Muſe du palais Barberini. La prunelle eſt faite d'un marbre très-blanc & très-tendre, appelé *Palombino*. Sous le bord des paupières & aux points lacrymaux, eſt reſtée la trace d'une plaque d'argent très-mince, qui étoit deſtinée, ſelon toutes les apparences, à revêtir entièrement la prunelle, avant que l'on eût mis celle que l'on voit aujourd'hui. L'objet qu'on s'étoit propoſé étoit d'imiter, par la blancheur & l'éclat de l'argent, la couleur brillante de la cornée. Cette plaque d'argent eſt évuidée à la place de l'iris & de la prunelle, qui eſt creuſée profondément. On aura employé ſans doute, pour repréſenter ces deux parties de l'œil, deux pierres précieuſes diverſement colorées. La bordure d'argent qui règne tout autour des paupières de la Muſe citée plus haut, montre que ſes yeux avoient été incruſtés de la même manière.

Les deux têtes d'*Antinoüs* que nous venons de décrire, ſont ceintes de couronnes de lotus, appelées *Antinoïa* chez les Alexandrins, parce qu'ils les conſacrèrent au favori d'Hadrien. La couronne du buſte n'eſt compoſée que de fleurs de lotus; mais la tête coloſſale, qui a les cheveux aſſujétis par une bandelette, eſt entourée d'une tige de cette plante, dont les fleurs, exécutées avec une autre matière, ont été ſoudées, comme nous le montrent les trous pratiqués aux deux côtés de cette tige. Sur le ſommet de cette tête, on remarque auſſi un trou carré, de la largeur de trois doigts, deſtiné ſans doute à recevoir une grande fleur de lotus, telle qu'on en voit aux Iſis & autres divinités égyptiennes.

On voit encore un beau buſte d'*Antinoüs* dans le cabinet du palais Bevilaqua de Vérone; c'eſt un grand dommage qu'il ait perdu l'épaule gauche.

Après ces buſtes, la plus belle ſtatue d'*Antinoüs* eſt à la Villa-Caſali, auprès de laquelle on l'a déterrée ſur le mont Cœlius. La tête eſt couronnée de lierre, comme celles de Bacchus. Les jardins du palais Barberini renferment une ſtatue de marbre du favori d'Hadrien, ſemblable à celle du capitole, & comme elle, un peu plus grande que le naturel; mais elle n'a point ſa tête originale. La Villa-Borghèſe en offre une quatrième, de la hauteur d'environ vingt-un pouces de France. Il y a une vingtaine d'années que l'on tranſporta de Rome à Potſdam, château du roi de Pruſſe, une ſtatue ſur laquelle on avoit placé un tête d'*Antinoüs*.

Aucun portrait dans les antiques n'eſt auſſi ſouvent répété que ceux du beau Bithynien. On le trouve dans la plupart des collections de pierres gravées. Mais le plus parfait de ce genre étoit dans le cabinet des frères Zanetti à Veniſe. Le duc de Malborough, anglois, en a fait l'acquiſition.

ANTINOUS *du Belvédère*. Son article ne doit pas ſe trouver ici, & il eſt renvoyé avec raiſon à ceux de MÉLÉAGRE ou de MERCURE, qu'il repréſente. C'étoit une ancienne erreur qui faiſoit attribuer cette ſtatue au favori d'Hadrien.

ANTINOUS, favori d'Hadrien.

Antinous, veros.

Ses médailles ſont:

O. en or & en argent.

RRR. en médaillons grecs de bronze.

L'un de ceux du cabinet du roi, où on voit *Antinoüs* enlevé par un griffon, eſt beaucoup plus rare.

RR. en G. B.

RR. en M. B.

RR. en P. B.

RRR. du même module au revers d'Hadrien; il eſt au cabinet du roi.

RR. en G. B. d'Egypte.

RR. en M. & P. B.

RRR. en médailles contormates.

ANTIOCHE, en Carie, ſur le Méandre, ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RRR. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont: Pégaſe courant. —Une femme debout, quelquefois dans un temple.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Livie, de Claude, de Domitien, de M.-Aurèle, de Commode, de Gordien-Pie, de Philippe père, d'Otacile, de Philippe jeune, de Dèce, d'Etruſcille, de Salonine.

ANTIOCHE de Cilicie ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. *(Pellerin).*

O. en or.

O. en argent.

ANTIOCHE de Piſidie.

COL. ANT. *Colonia Anthiochenſis.*

COLONIÆ. ANTIOCHEÆ.

Digitized by Google

COL. CÆSAR. ANTIOCH. *Colonia Cæsarea Antiochensis.*

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Titus, d'Antonin, de M.-Aurèle, de Vérus, de Sept.-Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, d'Elagabale, de Maſa, de Gordien-Pie, de Philippe, d'Alex.-Sévère, de Dèce, de Volusien, de Valérien, de Gallien, de Claude-le-Gothique.

ANTIOCHE, capitale de la Syrie ſur l'Oronte.

ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont : Jupiter aſſis, tenant une victoire & un ſceptre. — Une femme ayant la tête tourelée, aſſiſe ſur des rochers, tenant une branche de palmier. — Un bélier courant, retournant la tête, avec une étoile au-deſſus de lui. — Un autel allumé. — Une lyre.

Cette ville a placé juſqu'aux Conſtantins ſon épouſe ſur les médailles impériales grecques, qu'elle a fait frapper en l'honneur d'Auguſte, de Tibère, de Claude, de Néron, de Galba, d'Hadrien.

ANTIOCHIA. — ANTIOXEΩN. MHTPO. KOM.

On lui attribue avec raiſon toutes les médailles impériales qui ont au revers S. C. & Δ. Ε. & Ε. Α. dans une couronne de laurier, avec une légende latine autour de la tête depuis Auguſte juſqu'à Trajan, & une pareille légende grecque depuis Trajan juſqu'à Gallien.

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines & grecques, en l'honneur de Caracalla, de Macrin, de Diadumétien, d'Elagabale, de Severa, d'Alex.-Sévère, de Mamée, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacile, de Dèce, d'Etruſcille, d'Hérennius, de Valérien, d'Hoſtilien, de Gallus, de Volusien & de Veſpaſien, de Titus, de Domitien, de Gordien-Pie.

ANTIOCHE. *(Ère céſarienne d')* L'ère céſarienne ou céſarienne d'*Antioche*, eſt un monument qu'érigea la ville d'*Antioche* à Jules-Céſar, non en reconnoiſſance de l'autonomie qu'il lui avoit accordée, comme quelques-uns le prétendent, mais en mémoire de la victoire qu'il remporta dans la plaine de Pharſale, l'an de Rome 706, avant J. C. 48, le 9 du mois *ſextilis*, depuis nommé le mois d'août. Les Syriens commencèrent à compter cette période de l'automne, ou de leur premier tiſri de cette année ; mais les Grecs la faiſoient remonter à leur mois gorpiæus de l'année précédente 705 de Rome, 49 avant J. C. En voici la preuve, tirée de l'abbé Bellei, dans ſon neuvième Supplément aux Diſſertations du cardinal Noris, ſur les époques Syro-Macédoniennes. Nous avons deux médailles frappées en Syrie, ſous le gouvernement de Mucien, avec la date de l'an 117 d'*Antioche* : ΕΠΙ ΜΟΥΚΙΑΝΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΤ*ρε* ΖΙΡ, dont l'une préſente la tête de Galba, & l'autre celle d'Othon. Galba fut tué le 15 janvier de l'an 822 de Rome, 69 de J. C. Othon, ſon ſucceſſeur, périt le 15 avril de la même année, & par conſéquent dans le cours de l'année ſyrienne, qui avoit commencé à l'automne de l'an 821 de Rome. Or, cette année ſyrienne étoit, ſuivant les deux médailles, la 117e ΖΙΡ. De l'ère d'*Antioche* : donc la première année de cette ère avoit commencé à l'automne de l'an 705 de Rome, 49 ans avant l'incarnation. La conſéquence réſulte évidemment de ce calcul.

Mais, d'un autre côté, différens actes ſyriens, publiés par MM. Aſſemani, font foi que l'ère d'*Antioche* ne commença qu'à l'année 706 de Rome, 48e avant J. C. Par exemple, on lit à la fin des actes de S. Siméon Stylite, *que ce livre des Triomphes du bh. Siméon, fut achevé un mercredi (feria IV) 17 du mois niſan* (avril) *de l'an 521 de l'ère d'Antioche.* Or, c'étoit le 17 avril de l'an 1227 de Rome, 474 de J. C., dans lequel la lettre dominicale étoit *F*, & le 17 avril tomboit au mercredi de la ſemaine-ſainte. Ainſi, l'année 521 de l'ère d'*Antioche*, avoit commencé à l'automne de l'an 1226e de Rome, & conſéquemment la première de cette même ère avoit précédé de 48 ans l'ère chrétienne.

Il eſt fait mention dans la Bibliothèque orientale des mêmes auteurs, d'un tremblement de terre, qui renverſa une partie de la ville d'*Antioche*, un dimanche 14 du mois gorpiæus (ſeptembre) de l'an 506 de l'ère d'*Antioche*, 770 de l'ère des Grecs. Ces caractères ne peuvent convenir qu'à l'an 1211 de Rome, 458 de J. C., où le 14 ſeptembre arriva réellement un dimanche. De 1211, ôtez 505, reſte 706, qui eſt l'an de Rome auquel ce témoignage fait répondre le commencement de l'ère d'*Antioche*.

Cette même ville fut encore affligée par les ſecouſſes violentes d'un autre tremblement de terre un merdredi, 29 du ſecond tiſri (novembre) l'an 576 de l'ère d'*Antioche*. Or, en conſultant notre fable chronologique & notre Calendrier ſolaire perpétuel, nous trouvons que cette année ſyrienne concourt avec l'an 928 de J. C. (1281 de Rome) dans lequel le 29 novembre fut effectivement un mercredi. De-là, ſi l'on remonte au commencement de l'ère d'*Antioche*, on verra qu'elle prit naiſſance dans l'automne de l'an 706 de Rome, 48 ans commencés avant J. C.

Ainſi, pour conclure avec le ſavant académicien qui nous ſert de guide ici, des dates qui ſe trouveroient les mêmes ſur les médailles & dans les actes publiés par MM. Aſſemani, différeroient d'une année entr'elles.

La raiſon de cette différence, que perſonne avant l'abbé Bellei n'avoit pu deviner, eſt que les Syriens adoptèrent, un an plus tard que les Grecs, l'ère céſarienne. Cette explication ſi ſimple eſt miſe, par cet auteur, dans un point d'évidence auquel on ne peut ſe refuſer.

Digitized by Google

Dans notre Table chronologique, on trouvera cette ère ſous ces deux époques différentes. En la prenant ſuivant les médailles, ſa 49e année commence à l'automne qui précéda immédiatement la première année de l'ère chrétienne : en la prenant ſelon les actes, le commencement de cette même année 49 tombe dans l'automne de la première année de J. C. Evagre, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, fait uſage de l'ère céſarienne d'*Antioche*. Le patriarche Nicéphore, dans ſa Chronographie, parle d'une autre ère d'*Antioche*, qu'il fait commencer avec l'empire d'Auguſte. C'eſt la même que l'ère *Actiaque*. (*L'Art de vérifier les dates*).

ANTIOCHE. (*Ère Eccléſiaſtique d'*) La réforme que les Alexandrins avoient faite au calcul chronologique de Jules Africain, ne fut pas la ſeule qu'il ſubit. Panodore, moine égyptien, qui floriſſoit vers la fin du quatrième ſiècle, entreprit de le remanier, & ſon travail produiſit une ère nouvelle, qu'on prétend avoir été en uſage dans l'égliſe d'*Antioche*. La manière dont il s'y prit, eſt également ingénieuſe & ſimple. Ce fut de reculer de dix ans la création du monde, & de trois l'époque de l'Incarnation ; de ſorte que comptant 5491 ans juſqu'à la ſeconde année de la 194e olympiade, il faiſoit concourir la première de l'Incarnation avec la quatrième de la 194e olympiade, & la première de l'olympiade ſuivante, en commençant, à la manière des Orientaux, l'année en automne. Par-là, ſon année du monde 5491 répondoit à l'année 5501 des Alexandrins, qui étoit pour eux la première de l'incarnation ; ſon année 5492 à leur année 5502, & ſon année 5493 à leur année 5503, troiſième ſelon eux, & première ſuivant lui, de l'ère chrétienne. Ainſi, plus de différence pour les années du monde entre Panodore & les Alexandrins, depuis le retranchement que ceux-ci firent de dix années dans leur ère au commencement du règne de Dioclétien ; mais toujours la même différence pour l'époque de l'Incarnation, qu'il retardoit comme nous, de trois années après ces derniers.

On voit par-là que le P. Pétau s'eſt trompé, lorſqu'il a prétendu que l'ère de Panodore rentroit dans celle d'Alexandrie pour la ſuppuration des années de l'Incarnation, & ne s'en éloignoit que pour les années de la création. C'eſt préciſément le contraire ; & par cette raiſon, dans notre Table Chronologique depuis l'an 284, nous n'avons plus fait qu'une ſeule colonne de l'ère d'Alexandrie & de l'ère Eccléſiaſtique d'*Antioche*. Nous avons donné à cette colonne le titre d'ère d'Alexandrie, parce que les Alexandrins paroiſſent avoir fait plus d'uſage de ce calcul que les Syriens.

Si M. Renaudot avoit fait attention à la différence de l'ère Mondaine dont il s'agit ici, d'avec celle de Conſtantinople, il n'auroit pas accuſé de mépriſe (*Hiſt. Patriarch. Alexand. p.* 439) le diacre Mahoud, hiſtorien des Patriarches Jacobites d'Alexandrie, pour avoir lié l'an 788 des martyrs avec l'an du monde 6564.

On voit même que les habitans d'*Antioche* adoptèrent dans la ſuite, & tout au moins dans le commencement du 15e ſiècle, l'ère de Conſtantinople.

C'eſt ſur l'ère de Panodore que le P. Pagi a fondé ſa période Gréco-Romaine, qu'il avoit imaginée pour la ſubſtituer à la période Julienne de Scaliger. On peut voir dans l'*Apparat* de cet habile critique les avantages qu'il prétend réſulter de ſon ſyſtême pour la chronologie ; ſyſtême qui toutefois n'a point pris faveur parmi les ſavans. (*L'Art de vérifier les dates*).

ANTIOCHIENS établis à Callirrhoé, en Méſopotamie, près d'Edeſſe. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΠΙ. ΚΑΛΛΙΡΟΗΣ.

Leurs médailles autonomes ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ANTIOCHIENS établis au bourg de Daphné, en Syrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΔΑΦΝΗ.

Leurs médailles autonomes ſont :

RRR. en bronze. (*Pellerin*).

O. en or.

O. en argent.

ANTIOCHIENS établis près de l'Euphrate, en Syrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΕΥΦΡΑΤΗΝ.

Ils ont fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Septime-Sévère.

ANTIOCHIENS établis près du mont Hippus, dans la Cœléſyrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΙΠΠΟΝ.

Ils ont fait frapper des médailles impériales grecques, avec les époques de leur ville, en l'honneur de M. Aurèle, de L. Vérus, de Commode, d'Antonin.

ANTIOCHIENS établis à Ptolémaïde, en Paleſtine. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ.

Leurs médailles autonomes ſont :

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

ANTIOCHUS I. Soter, roi de Syrie. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

ΣΩΤΕΡΟΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.

Ses médailles avec cette inſcription ſont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

On lui voit ſouvent une petite aile au-deſſus de l'oreille.

ANTIOCHUS II, le Dieu, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Digitized by Google

Sa tête eſt plus petite que celle de ſon père.

ANTIOCHUS III, le Grand, roi de Syrie, appelé vulgairement Hiérax.

Ses médailles ſont :
C. en médaillons d'argent.
C. en bronze.
O. en or.

Il eſt reconnoiſſable à ſon nez long & pointu.

ANTIOCHUS IV, Dieu, Epiphane, Nicéphore, roi de Syrie.

Ses médailles avec les titres de *Dieu*, *Epiphane*, ſont :
RR. en argent.
O. en or.
C. en bronze.
Ses médailles avec le titre de *Nicéphore* ſont :
RRR. en argent.

C'eſt le premier des Séleucides qui ait pris la couronne radiée.

ANTIOCHUS V, Eupator, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.

Il y paroît très-jeune.

ANTIOCHUS VI, Epiphane, Dionyſus, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
R. en argent.
C. en bronze.
O. en or.

ANTIOCHUS VII, Evergètes, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
C. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
Ce prince a le nez aquilin.

ANTIOCHUS VIII, Epiphane, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
C. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
Ce prince a le nez légèrement aquilin.

ANTIOCHUS IX, Philopator, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
R. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
On lui voit quelquefois une barbe naiſſante.

ANTIOCHUS X, Euſèbe, Philopator, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
RR. en bronze.
O. en or.

ANTIOCHUS XI, Epiphane, Philadelphe, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTIOCHUS XII, Dionyſus, Epiphane, Philopator, Callinicus, roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTIOCHUS XIII, Epiphane, Philopator, Callinicus, dernier roi de Syrie.

Ses médailles ſont :
R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Ce prince a le nez aquilin.

ANTIOCHUS XIV, roi, Grand Roi, roi de Commagène.

Ses médailles ſont, avec le titre de *Roi* :
RR. en bronze.
— Avec celui de *Grand Roi*, elles ſont :
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTION, père d'IXION. *Voyez* ce mot.

ANTIOPE, fille de Nycteus, roi de Thèbes, fut célèbre dans toute la Grèce pour ſa beauté, dit Pauſanias, & de plus on la croyoit fille, non de ce prince, mais du fleuve Aſope, qui arroſe les terres des Platéens & des Thébains. On ajoute que Jupiter en devint amoureux, & qu'ayant pris la forme d'un Satyre, il la rendit mère des deux jumeaux dont on va parler. Epopée, roi de Sycione, l'ayant enlevée, l'épouſa. Nycteus fit la guerre au raviſſeur, & y perdit la vie ; mais en mourant il recommanda à ſon frère Lycus de venger ſa mort, & de punir *Antiope*.

La princeſſe tomba bientôt entre les mains de Lycus, & fut ramenée à Thèbes : ce fut en y allant qu'elle accoucha de Zétus & d'Amphion. Lycus livra *Antiope* à ſa femme Dircé, qui la traita pendant pluſieurs années avec beaucoup de cruauté. Mais enfin la malheureuſe princeſſe ayant trouvé le moyen de s'échapper, alla chercher ſes deux fils, qui étoient déjà grands, & qui étant entrés à main armée dans Thèbes, tuèrent Lycus & Dircé, & ſe rendirent maîtres du royaume. Pauſanias dit que Bacchus égara l'eſprit d'Antiope, pour la punir d'avoir fait périr cruellement Dircé, qui honoroit ſingulièrement ce dieu ; qu'errante & vagabonde, elle parcourut toute la Grèce, lorſque Phocas, petit fils de Siſyphe, l'ayant rencontrée par haſard, la guérit & l'épouſa.

Les malheurs d'*Antiope* & le ſupplice de Dircé forment le ſujet d'un des plus célèbres groupes de l'antiquité. Nous voulons parler du TAUREAU Farnèſe. V. ce mot. La figure d'*Antiope* n'eſt pas entière ; on lui a reſtauré la tête & les bras. On voit encore le même ſujet exécuté en bas relief dans les villas Borghèſe & Albani ; & il n'y a que trois figures. *Antiope* eſt placée entre Amphion & Zethus, & ſemble implorer la vengeance de ſes

Digitized by Google

fils. Les noms sont marqués au-dessus de chaque figure au bas-relief de la villa Borghèse. Winkelmann l'a publié dans ſes *monumens inedits*, & il en a donné dans l'hiſtoire de l'art une explication particulière relative à AMPHION. V. ce mot.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut attaquée par Hercule, qui avoit reçu ordre d'Euriſthée de lui aller enlever ſa ceinture, c'eſt-à-dire, ſes tréſors : elle fut vaincue & emmenée priſonnière. *Antiope* épouſa Théſée, & en eut un fils nommé Hyppolite. Elle portoit auſſi le même nom que ce fils. *V.* THESEE, MENALIPPE.

Le mariage d'*Antiope* avec Théſée a ſervi de ſujet de travail aux artiſtes anciens. On les voit ſculptés tous les deux ſur un tombeau publié par Bellori. Les pierres gravées offrent auſſi ſouvent ces deux époux réunis. Sur une cornaline de Stoſch, Théſée eſt armé d'une lance, & tient ſon bouclier appuyé ſur la terre ; *Antiope* vaincue, lui préſente ſa bipenne en ſigne de paix. Une pâte antique de la même collection, fait voir *Antiope* à cheval, pourſuivie par Théſée qui eſt près de la vaincre ; car l'amazone a déjà laiſſé tomber ſon bouclier.

ANTIPATHES *de Dioſcoride*. Dioſcoride appelle de ce nom un lithophite qui eſt noir, branchu, & qui a, ſelon lui, toutes les propriétés du corail. *V.* CORAIL *noir*.

ANTIPHATE régnoit ſur les Leſtrygons, lorſqu'Ulyſſe entra ſur leurs terres. Ce, prince & ſes ſujets, ſe nourriſſoient de chair humaine. Quand la flotte d'Ulyſſe eut abordé dans la Leſtrygonie, il fut député, avec deux de ſes compagnons, vers *Antiphate*, qui dévora un des trois envoyés ; Ulyſſe & ſon autre compagnon eurent bien de la peine à échapper à la cruauté du roi, qui raſſembla ſes troupes, les pourſuivit vivement, & fit lancer ſur la flotte grecque une ſi prodigieuſe quantité d'arbres & de rochers, qu'elle fut ſubmergée avec ceux qui étoient dedans. Le ſeul vaiſſeau d'Ulyſſe échappa. Ce monſtre a ſervi de proverbe aux poëtes, quand ils ont voulu parler de la cruauté & de l'inhoſpitalité. *V.* LESTRYGONS.

ANTIPHONIE. *Antiphonia*. Les Grecs donnoient ce nom à cette eſpèce de ſymphonie, qui s'exécutoit à l'octave ou à la double octave, par oppoſition à celle qui s'exécutoit au ſimple uniſſon, & qu'ils appeloient *συμφωνία*, ou abſolument SYMPHONIE. *V.* ce mot. *Anti* & *φωνη* ſont les racines du mot *antiphonie* ; ils ſignifient *oppoſition de voix*.

ANTIPHUS, un des fils de Priam.

ANTIPODES. Iſidore parle d'un peuple de la Lybie, auquel il donne ce nom, parce qu'il avoit, diſoit-on, les pieds retournés, c'eſt-à-dire, les talons devant les tambes, & les doigts derrière. Les doiets, ajoutoit-on, étoient au nombre de huit à chaque pied. Cette abſurdité n'a pu naître que de l'expreſſion dont ſe ſervent les géographes pour déſigner les peuples diamétralement oppoſés ſur le globe, qui aura été priſe à la lettre.

Nous renvoyons à la philoſophie ancienne & à la géographie, pour l'article des *Antipodes*, pris dans le ſens général.

ANTIPOLIS, dans les Gaules. ANTIP. Les médailles autonomes de cette ville ſont : RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTIQUAIRE. Ce nom déſigne aujourd'hui celui qui recherche & étudie les monumens de l'antiquité ; qui s'eſt rendu familiers les objets compris ſous cette dénomination, tels que les médailles, inſcriptions, ſtatues, peintures, édifices, coutumes, uſages, gouvernemens, marine, tactique, écriture & langue des anciens. Nous en parlerons plus au long dans le Diſcours ſur les antiquités.

ANTIQUAIRE, *antiquarius*, étoit chez les anciens celui qui avoit l'inſpection ſur les copiſtes, ſur les livres, & qui étoit prépoſé à la garde de l'*antiquarium*, où on les renfermoit. Le nom d'*antiquaire*, *antiquarius*, fut donné par la ſuite aux copiſtes eux-mêmes, & il étoit la traduction de leur nom grec *ὀγκιαγραφος*, *écrivains ou copiſtes des anciennes écritures*. Ils s'appeloient auſſi *παλαιογράφοι*, lorſqu'on vouloit déſigner la perfection de leur art.

ANTIQUAIRES, *ἀρχαιοι* : il y avoit anciennement dans les principales villes de la Grèce & de l'Italie, des perſonnes de diſtinction, chargées de faire voir aux étrangers ce qu'il y avoit de curieux, de leur expliquer les inſcriptions anciennes, & tout ce qui avoit rapport à l'antiquité. Pauſanias appelle ces *antiquaires ἐξηγητὰς*, interprètes. Les Siciliens leur donnoient le nom de *μυσταγωγοὶ*, interprètes des choſes cachées. Les *Ciceroni* de Rome ont ſuccédé à ces *antiquaires* ; & les explications qu'ils donnent aux étrangers ſe reſſentent de leur ignorance & du motif d'intérêt qui leur fait exercer ce métier.

ANTIQUAIRES, *d'ὀρθοῦν, ancien*. On appeloit ainſi des puriſtes qui s'attachoient à la recherche des vieux mots, & qui affectoient de s'en ſervir, au mépris de ceux qui étoient en uſage de leurs tems.

Le même nom avoit été donné aux ſcholiaſtes, qui faiſoient des notes ou ſcholies ſur les auteurs, & les écrivoient ordinairement à la marge des livres. Il avoit auſſi la même étymologie.

ANTIQUARIUM, en grec *ἀρχεῖον*, étoit l'endroit où l'on renfermoit les livres anciens, les vaſes antiques, &c.

ANTIQUARIUS. *Voyez* ANTIQUAIRE & ANTIQUAIRES.

ANTIQUES. Cet article appartient au Dictionnaire des Arts relatifs au deſſin ; & nous y renvoyons le lecteur.

ANTISIGMA. L'*Antiſigma*, ſous la figure de

Digitized by Google

deux *ſigma* C, adoſſés ↄC, fut le ſecond caractère introduit par Claude. Il avoit la valeur du P & de l'S, ou du ß & de l'S, peut-être même de deux SS, d'un uſage bien plus fréquent dans le latin que les précédentes. Etienne Motin, après avoir fait exprimer le ϕ par l'*antiſigma*, conjecture qu'il auroit pu avoir la force du *ch*, ou du X des Grecs. Priſcien eſt plus croyable, quand il attribue à la ſeconde lettre de Claude un ſon équivalent au ϕ. Selon notre Grammairien, ce ſon étoit beaucoup plus doux que celui du *ps* ou du *bs* des latins; mais ils n'oſèrent, nous dit-il, changer leur ancienne écriture.

Les monumens dreſſés ſous l'empire de Claude, ne nous ont point encore fait voir ſon ſecond caractère. S'il y fut admis, on pourroit entendre les termes de Priſcien des tems poſtérieurs à la mort du même empereur. Alors au plus tard, cette lettre, avec ſes compagnes, fut condamnée à un éternel oubli. *Nouvelle diplomatique.*

La figure ↄC de l'*antiſigma*, nous apprend l'étymologie de ce mot, qui vient de *στγμα* & d'*ἀντι*, *devant*.

Iſidore (*lib. 1. origin. c. xx.*) parlant des notes ou ſignes particuliers dont les écrivains ſe ſont ſervis, fait mention de l'*antiſigma*, qui eſt, ſelon lui, un ſimple *ſigma* C, tourné de l'autre côté ↄ. On ſe ſert de ce ſigne, dit-il, pour montrer que l'ordre des vers vis-à-vis deſquels on le met, doit être changé, & qu'on le trouve ainſi dans les anciens auteurs.

L'*antiſigma*, pourſuit Iſidore, avec un point au milieu, ſe met à la marge, lorſque deux vers ont chacun le même ſon, & qu'on ne ſait lequel préférer.

ANTISIGMA. On appeloit de ce nom un lit de table fait en demi-cercle, qui, placé devant un ſemblable lit, renfermoit dans un cercle entier une table ronde.

ANTISSA, dans l'iſle de Lesbos. ANTIS.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ANTISTES. Voyez PRÊTRE.

ANTISTHENE. A Rome, dans le palais du prince de Piombino, on voit une tête de philoſophe qui paſſe pour celle d'*Antiſthène*. *Fulvius Urſinus* l'a nommée ainſi ſans aucun fondement connu. Ainſi, l'on peut y méconnoître, avec raiſon, les traits du chef de la ſecte des Cyniques.

ANTISTIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

RR. en argent.

O. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont, *Reginus*, *Vetus*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTISTITA. *Voyez* PRÊTRESSE.

ANTISTROPHE, d'*ἀντι*, *contre*, & de *ſtrophe*, *στροφὴ*, qui vient de *στρέφω*, *je tourne*. C'eſt ainſi qu'on appeloit une des ſtances des chœurs dans les poëſies dramatiques. L'*antiſtrophe* étoit une des trois parties de l'*ode*, dont les deux autres ſe nommoient *ſtrophe* & *épode*. La *ſtrophe* & l'*antiſtrophe* contenoient toujours le même nombre de vers, tous de même meſure, & pouvoient conſéquemment être chantées ſur le même air. L'*épode* comprenoit des vers d'une autre eſpèce, ſoit plus longs, ſoit plus courts. Le chœur chantoit la ſtrophe en ſe tournant à droite du côté des ſpectateurs; & l'*antiſtrophe* étoit la ſtance ſuivante que ce même chœur chantoit en ſe tournant à gauche.

L'*antiſtrophe* étoit une eſpèce de réponſe ou d'écho relatif tant à la *ſtrophe* qu'à l'*épode*. Les Grecs nommoient *période* ces trois couplets réunis.

ANTITHEES, etoient de mauvais génies, dit Arnobe, invoqués par les magiciens, & qui n'étoient propres qu'à faire du mal. Arnobe eſt le ſeul qui en ait parlé.

ANTIUM, ville d'Italie, célèbre par les ſorts qu'on y alloit conſulter. Il y avoit des ſtatues de la Fortune, qui ſe remuoient d'elles-mêmes, dit Macrobe; & leurs mouvemens divers ſervoient de réponſe, on marquoient ſi l'on pouvoit conſulter les SORTS. *V.* ce mot.

Horace a chanté la fortune révérée à *Antium*:

O diva, gratum quæ regis Antium.

Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, liv. 8, dit qu'on y conſervoit un manuſcrit écrit par Pythagore.

ANTLIA. *Voyez* POMPE.

ANTOINE. (Marc)

MARCVS ANTONIVS, IMPERATOR, AVGVR, III. VIR. R. P. C.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

C. en argent.

Il y a des revers R & RR.

RRR. en médaillons d'argent, avec ſa tête & celle de Cléopatre.

R. en M. B. latin, avec la tête d'Auguſte.

RR. avec ſa tête & celle de Cléopâtre.

RR. en M. B. des colonies.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. grec, ou approchant de ce module.

RR. en P. B. grec.

C. en argent dans les légions, excepté la 6e, reſtituée par Marc-Aurèle & Vérus; la 17e, la 18e, la 20e, qui ſont R.

La 24e, qui n'avoit pas été publiée, ſe trouve dans le cabinet de M. Pellerin: on connoit encore la 26e, la 27e & la 30e & dernière, qui ſont RRR.

RRRR. en or, de la légion 19, au cabinet du roi.

RRRR.

Digitized by Google

RRRR. également en or, des cohortes Prétoriennes, dans le cabinet de M. Pellerin.

On trouve des médailles d'Octavie, quatrième femme de *Marc-Antoine*, mais on n'en connoit ni en or, ni en argent, ni en bronze de coin romain. Les unes sont latines de la colonie de *Sinope*, où sa tête est accollée avec celle d'*Antoine*; d'autres grecques, sur lesquelles sa tête est au revers, en regard d'*Antoine*: elles ont été fabriquées en Afrique, à Tyr. Il s'en trouve avec sa tête seule, frappées à *Pella* & à *Theſſalonique*. Ces différentes médailles, dont le prix dépend de la conservation, ont été pour la plupart publiées par M. Pellerin, qui en poſſédoit pluſieurs. Celles qui ſont puniques ne repréſentent point la tête d'Octavie. Seguin a fait graver une médaille latine de grand bronze, ſur laquelle on voit la tête d'Octavie en face des têtes d'Auguſte & d'*Antoine*, & au revers une galère.

ANTOINE le fils, (Marc) *fils du Triumvir.*

Marcus Antonius, Marci filius, Marci nepos.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or, au revers de ſon père; elle eſt au cabinet du roi & dans celui de Vienne.

O. en argent & en bronze.

ANTOINE, (Lucius) *frère de Marc-Antoine.*

Lucius Antonius, conſul.

Ses médailles ſont:

O. en or.

RR. en argent, où ſa tête ſe trouve toujours au revers de *Marc-Antoine*.

O. en bronze.

ANTOINE, (Caïus) troiſième frère de *Marc-Antoine. Voyez* ANTONIUS.

ANTONIA, famille romaine dont on a des médailles:

RR. en or,

C. en argent.

C. en bronze.

Il y a quelques légions d'argent RR. & même RRR. On peut en voir le détail à Marc ANTOINE.

Les ſurnoms de cette famille ſont *Balbus*, *Barbatus*, *Pœtus*, *Pietas*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTONIA, femme de Druſus, frère de Tibère.

Antonia Augusta.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

RR. en argent.

RR. en médailles de potin, frappées en Egypte.

O. en G. B.

C. en M. B. latin.

RRR. de colonies. M. Pellerin en a publié une de Corinthe, & l'on en connoit une autre du cabinet de Theupolo.

RRR. en M. B. grec; elle eſt au revers de Claude.

RRR. en P. B.

Il y a dans la collection des pierres gravées de Stoſch, une cornaline ſur laquelle on voit le portrait de cette princeſſe. Le muſéum capitolin en renferme un buſte de marbre.

ANTONIANÆ. On appela de ce nom les mantes gauloiſes avec des capuchons ou *caracalla*, que l'empereur Antonin mit à la mode à Rome. Elles deſcendoient juſqu'aux talons, & firent donner leur nom à cet empereur, comme réciproquement elles reçurent le ſien.

ANTONIN, déclaré Céſar par Hadrien.

Titus, Ælius, Hadrianus, Antoninus, Augustus, Pius.

Ses médailles ſont:

C. en or; quelques revers R. Les quinaires R.

C. en argent; il y a peu de revers rares en argent.

R. en médailles grecques d'argent. Celle au revers de laquelle on voit la ſtatue équeſtre d'Hadrien eſt RRR.

RRR. en médailles grecques d'argent, ayant au revers la tête du roi Rémétalce.

Elle eſt chez le roi d'Eſpagne.

RR. en médaillon de potin d'Egypte.

C. en G. B. de coin romain. Il y a un grand nombre de revers rares, & très-rares.

C. en M. B. RR. du même module, au revers de Fauſtine, ainſi qu'au revers d'Hadrien.

Plus rares avec les têtes de Marc-Aurèle & de Fauſtine.

RR. en G. B. de colonies.

R. plutôt que C., en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

C. en médailles d'Egypte. Parmi celles de G. B., il y en a qui repréſentent les douze ſignes du zodiaque; d'autres qui ont pour types, différens travaux d'Hercule, & des traits de l'hiſtoire fabuleuſe. On en trouve une, où l'on voit Apollon aſſis, & devant lui Marſyas pendu à un arbre, avec un homme au bas qui ſe prépare à l'écorcher. Ces différens revers ſont RR.

On connoit beaucoup de médaillons latins de bronze, & quelques grecs de cet empereur. Celui qui eſt gravé dans Séguin, p. 154, eſt très-rare.

Six empereurs ont porté le nom d'Antonin, Antonin-Pie, M.-Aurèle, Commode, Caracalla, Diadumémien & Elagabale. On doit avoir l'attention de ne pas les confondre. Au reſte, les plus difficiles à diſtinguer ſont Caracalla & Elagabale; mais nous en donnerons les moyens à leurs articles reſpectifs.

ANTONINUS, (Sulpicius) tyran ſous Gallien.

Sulpicius Antoninus Augustus.

Ses médailles ſont:

Unique en G. B. Cette pièce a été fabriquée

Digitized by Google

à *Emiſe*, en Syrie; elle eſt rapportée par Haym, dans ſon tréſor Britannique, & elle a pour date ces trois lettres ΕΣΦ, qui marquent l'année 565 de l'ère des Emeſiens, laquelle avoit commencé ſous les Séleucides, trois cent-onze ans avant l'ère chrétienne; ce qui ſe rapporte à l'an deux cent cinquante quatre, au commencement du règne de Valérien.

ANTONIUS, (Caïus) *frère de Marc-Antoine le triumvir.*

Caius Antonius, Marci filius procons. pontifex.

Ses médailles ſont:

O. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

ANTRON Coracius. Plutarque examinant pourquoi on attachoit aux portes de tous les temples de Diane, des cornes de cerf, & à ſon temple du mont Aventin, des cornes de bœuf, dit que c'eſt peut-être pour conſerver la mémoire d'un événement arrivé ſous le règne de Servius Tullius. Dans la Sabine, un homme nommé *Antron Coracius*, avoit une vache, la plus belle & la plus grande de tout le pays: un devin lui prédit que celui qui ſacrifieroit cette vache à Diane ſur le mont Aventin, procureroit à ſa ville l'empire de toute l'Italie. Coracius alla à Rome pour faire ce ſacrifice. Un ſerviteur du roi Servius donna avis à ſon maître de cette prophétie. Le roi l'apprit au pontife, qui, pour tromper Coracius, lui dit qu'avant de ſacrifier, il falloit qu'il allât ſe laver dans le Tybre: Coracius obéit; & tandis qu'il ſe lavoit, le roi fit le ſacrifice de la vache, attacha ſes cornes à la porte du temple, & eut tout l'honneur du ſacrifice.

ANTRUM. *Voyez* Caverne.

ANTUBEL. Muratori, pag. 100 de ſon *Theſ. inſcr.*, rapporte une inſcription trouvée en Eſpagne, dans laquelle il eſt fait mention de deux divinités inconnues, *Antubel* & la déeſſe *Nabis*:

BOUTIUS
ANTUBEL
ET. D. NABI
V. S. L. M.

Cet *Antibel* eſt peut-être *Bel* ou *Belus* des Orientaux, qui établirent pluſieurs colonies en Eſpagne.

ANUBIACI, prêtres d'Anubis à Orange. *Muratori Diatrib. Col. 67, inſcript. theſ.:*

Λ. IVLIVS. LEONΛS. DO
NVΛΛ. QVOD. PROΛΛI
SERAT. ΛNVBIΛCIS. DO
ΛΛESTICΛ. LIBERT. D. S. P.

ANUBIDEUM, lieu & temple conſacrés à Anubis.

ANUBIS, divinité révérée des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Ovide en fait mention, (*Amor. lib. 2, eleg. 13.*) il dit à Iſis:

Per tua ſiſtra precor, per Anubidis ora verenda.

Cette tête adorable étoit celle d'un chien, auquel on rendoit un culte, & on élevoit des temples appelés *Anubidea*. Lucien (*in Toxari*).

On commença en Egypte par conſacrer un animal à *Anubis*, comme on l'avoit pratiqué avec les autres divinités. Bientôt après on ſubſtitua en partie la figure du chien à celle d'*Anubis* même, & l'on plaça la tête de cet animal ſur un corps humain, pour ſervir d'emblême au nouveau dieu. C'eſt ainſi qu'on le trouve repréſenté dans les ruines des anciens temples d'Egypte; c'eſt ainſi qu'il paroît ſur les bronzes & les marbres que renferment les collections d'antiques. Diodore de Sicile atteſte l'ancienneté de cet uſage. (*Liv. 1*). *Les Egyptiens repréſentent le dieu qu'ils appellent Anubis avec une tête de chien.* Ovide décrivant la pompe des fêtes d'Iſis, n'oublie pas *Anubis*, (*Métamor. 9. 692.*):

. . . . . *Cum quâ latrator Anubis,*
Sanctaque Bubaſtis, variuſque coloribus Apis.

Virgile, Properce, Lucien & les Pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, ont ſouvent taillé les Egyptiens ſur l'*abboyeur Anubis*.

Le dieu-chien avoit en Egypte des fêtes ſomptueuſes, des temples & des villes particulières conſacrées à ſon culte, telles que Cynopolis, ville des chiens, κυνῶν πολις, dans l'Egypte moyenne. Strabon, qui avoit voyagé dans cette contrée, dit qu'à Cynopolis on honoroit *Anubis* d'un culte particulier, qui étoit partagé entre le dieu & les chiens, auxquels on préparoit une nourriture recherchée. Les médailles de cette ville portent pour type une figure d'homme à tête de chien.

Quoique Cynopolis fût le centre du culte rendu à *Anubis*, l'Egypte entière l'adopta à ſon tour; & par-tout où l'on adoroit Iſis & Oſiris, on leur aſſocioit ce dieu, leur fidèle compagnon; ce qui donne de la vraiſemblance à cette hyperbole de Juvénal, (*Sat. 15, v. 8.*):

Oppida tota canem venerantur. . . . . .

De cette univerſalité du culte d'*Anubis*, vint le reſpect général des Egyptiens pour les chiens. Lorſqu'il en mouroit un, tous les habitans de la maiſon où il étoit mort, paroiſſoient plongés dans la douleur la plus profonde; ils prenoient toutes les marques du plus grand deuil, & ſe coupoient les cheveux & les ſourcils. Plutarque a conſervé la mémoire de la guerre cruelle que ſe firent les habitans de Cynopolis & ceux d'Oxyrinque, à cauſe d'un chien que ceux-ci avoient tué & mangé.

Ce culte étrange ne fut pas borné aux rives du Nil. Les Grecs l'adoptèrent, non pas ſeulement à l'époque où les Ptolomées mêlèrent le

Digitized by Google

oulte de la Grèce à celui de leurs nouveaux sujets, mais dans les tems les plus reculés de l'histoire grecque. Rhadamante, frère de Minos, ne juroit jamais par les divinités de son pays, pour ne pas profaner ces noms redoutables; mais il juroit par l'oie, par le bélier, par le platane & par le chien. Jablonski, dont nous analysons les travaux, reconnoit *Anubis* à ce jurement *du chien*, & croit que Rhadamante, ainsi que plusieurs autres grecs, avoit voyagé en Egypte, & en avoit adopté les cultes. Car l'oie, le bélier, le platane y étoient révérés ainsi que le chien.

Quel étoit cet *Anubis*, ce dieu demi-chien? Les prêtres égyptiens racontoient dans leurs fables sacrées, que deux fils d'Osiris, vaillans & courageux, *Anubis* & Macédon, le suivirent dans ses expéditions. Cette naissance d'*Anubis* est expliquée plus au long dans Plutarque (*de Iſid. & Oſir.*) Il dit qu'Osiris ayant joui des embrassemens de sa sœur Nephthis, femme de Typhon, qu'il crut être Isis son épouse, en eut un fils appelé *Anubis*, qui fut frère d'Horus, fruit légitime des amours d'Isis & d'Osiris. Nephthis craignant le ressentiment de Typhon, exposa *Anubis* pour le soustraire à sa colère. Mais Isis, qui avoit reconnu l'erreur de son mari, à la vue de sa couronne de Mélilot, oubliée chez Nephthis, chercha *Anubis;* &, à l'aide de ses chiens, elle le trouva & en prit soin. Devenu grand, ce fils d'Osiris la suivit, & l'accompagna toujours fidèlement: de-là vint qu'il fut révéré comme le gardien des grands dieux, & comme faisant auprès d'eux les mêmes fonctions que les chiens exercent auprès des mortels.

Cet attachement inviolable d'*Anubis* le fit représenter avec une tête de chien, selon la plupart des écrivains qui ont recherché les motifs de cette configuration extraordinaire. D'autres ont donné pour motif le service que rendirent à Isis les chiens dans la recherche du corps d'Osiris, son mari; ce qui n'a aucun rapport direct avec *Anubis*. Quelques autres, & Julius Firmicus avec eux, disent qu'Isis se fit accompagner du *chasseur Anubis*, & qu'on donna pour symbole à ce dieu l'animal qui sert de guide aux chasseurs. On apperçoit dans cette variété d'opinions, que les prêtres égyptiens se contentoient de rapporter la fable d'*Anubis*, racontée plus haut d'après Plutarque; & que les écrivains des tems postérieurs s'étoient donné la torture pour découvrir le motif d'une aussi étrange métamorphose.

Mais le plus grand nombre des anciens écrivains s'accorde à le trouver dans l'attachement d'*Anubis* pour son père & pour la femme de son père. De-là, Plutarque conclut que les Egyptiens firent de leur Mercure un chien, pour exprimer par ce symbole sa fidélité; de-là vient que Proclus, dans Platon, (πολιτεία) appelle *Anubis* le gardien d'Osiris; de-là naquit l'usage de placer *Anubis* ou un de ſes petits temples à l'entrée de ceux d'Isis, & celui de le faire précéder la statue d'Isis dans les processions de cette déesse. Apulée, qui en avoit vu une à Cenchrée, parle ainsi (*Metam. lib.* 2): » Les divinités se mettent en marche dès qu'elles veulent bien se servir des pieds des mortels qui les portent. On voit paroître d'abord celui qui a la tête d'un chien terrible, qui accompagne les dieux supérieurs & inférieurs, qui est tantôt de couleur noire, tantôt doré; qui porte enfin un caducée de la main gauche, & secoue de la droite une palme verdoyante ».

Commode, qui renouvela à Rome le culte & les pompes d'Isis, se rasoit la tête, portoit lui-même la statue d'*Anubis*, & donnoit des coups très-violens aux isiaques avec cette représentation du dieu. Ce culte y avoit été jadis introduit; mais les consuls Pison & Gabinius le poursuivirent sévèrement. Pour tout dire en un mot, partout où paroissoit Isis, on voyoit avec elle le chien ou cynocéphale (dieu à tête de chien). La Table Isiaque offre un témoignage authentique de cette association constante.

Cherchons à présent quelles furent les divinités par lesquelles les Grecs remplacèrent dans leur Mythologie le fils d'Osiris. Plutarque dit dans son livre sur Isis & Osiris, ouvrage si rempli de puérilités, que l'auteur semble les avoir recueillies à dessein de plaire à la superstitieuse Cléa, à qui il l'a dédié: » Quelques-uns croient qu'*Anubis* est Saturne, parce que produisant tout de lui-même, & portant tout dans lui-même comme une femme grosse (ce qui s'exprime en grec par le mot κύων), il a été appelé κύων, chien ». Cette interprétation, qui repose sur un jeu de mots, est ridicule. D'ailleurs, Plutarque a confondu ici, comme il l'a fait aussi dans d'autres endroits, *Anubis* avec *Phtha*, le Vulcain des Egyptiens. Un très-petit nombre d'écrivains a suivi le sentiment de Plutarque, & a reconnu Saturne dans *Anubis*. Les autres, en très-grand nombre, assurent, avec raison, qu'*Anubis* & Mercure étoient la même divinité.

En effet, dans le même livre sur Isis, Plutarque dit que les Egyptiens ne croient pas que leur Mercure soit un chien, mais qu'ils assimilent au plus rusé des dieux l'animal qui a la vigilance en partage, & qui distingue avec tant de sagacité l'ami de l'ennemi. Il est évident qu'il parle ici d'*Anubis*. Les Egyptiens, dit-il encore dans le même livre, assurent que Mercure habite dans la lune, & marche avec elle. Ne reconnoit-on pas ici évidemment *Anubis*, le fidèle compagnon d'Isis? Servius & Porphyre font du même sentiment; & Lucien pense de même, puisqu'il donne à *Anubis* le caducée, attribut particulier de Mercure.

Anub, en langue cophte, qui étoit celle des anciens Egyptiens, veut dire or, & *annub* doré. De-là vient que Lucien (*in Jove Tragœdo*) dit

Digitized by Google

qu'*Anubis* étoit d'or massif, très-pesant & d'un grand prix. Les Egyptiens, selon Pline, ne sculptoient pas l'argent, mais ils le doroient, afin d'y voir toujours leur *Anubis* : *Tingit & Ægyptius argentum, ut in vasis Anubim suum spectet, fingitque, non celat argentum.* Apulée, cité plus haut, parle de la face dorée d'*Anubis*. D'un autre côté, nous apprenons dans la chronique d'Alexandrie, que Faunus, appelé depuis Mercure, trouva le premier l'art de fondre & de travailler l'or. Quelque ridicule que soit l'assemblage de Faunus, roi d'Italie, avec Mercure, on peut en conclure cependant que l'on attribuoit à ce dieu l'art de travailler l'or. Dans l'hymne de Mercure, qui porte le nom d'Homère, il est dit qu'Apollon étant entré dans la caverne du mont Cyllenius, où l'on élevoit Mercure, le trouva environné d'or & de richesses. De-là vint que les poetes lui donnèrent toujours des talonnières & une verge d'or. *Anubis* étoit donc le dieu de l'or, ainsi que Mercure le fut depuis chez les premiers Grecs ; car Plutus est d'une création postérieure aux Pélasges.

Plutarque nous apprend (*de Iside*) à quel phénomène ou apparence céleste appartenoit l'*Anubis* des Egyptiens. « Le cercle, dit-il, qui touche & sépare les deux hémisphères, qui porte le nom d'horison, & leur est commun à tous deux, est appelé proprement *Anubis* ; il est représenté sous la figure d'un chien, parce que cet animal fait usage de ses yeux dans la nuit comme pendant le jour. Il paroit qu'*Anubis* étoit chez les Egyptiens d'une même nature que l'Hécate des Grecs, c'est-à-dire, terrestre & céleste ». Voilà clairement *Anubis* déclaré le symbole sacré de l'horison de la sphère. C'est pourquoi, sans doute, il en porte une de la main droite sur un bas-relief, publié par Boissard. (*Antiq. tr., p.* 78). Il y paroit avec une tête de chien, & le caducée à la main gauche. Son pied est posé sur un crocodile.

C'est à-lors arrivée à l'horison que le soleil entre dans le monde, ou plutôt dore & éclaire notre hémisphère ; & c'est pareillement à l'époque de son retour qu'il sort du monde, ou plutôt qu'il passe sous le globe. *Anubis*, qui garde l'horison, est donc le portier du ciel ; & il doit être représenté par l'image d'un portier fidèle. Les anciens confioient la garde de leurs portes à des chiens ; ils en peignoient même sur la muraille auprès de l'entrée des maisons, avec ces mots, *cave canem*, lorsqu'ils n'avoient point de chiens vivans. La théologie symbolique peignit dès-lors *Anubis* sous l'emblême de cet animal fidele.

La couleur jaune ou de l'or, & la noire, conviennent alternativement au portier du ciel, qui en ouvre les portes ou l'horison, tantôt à l'astre du jour, tantôt à la déesse des ténèbres. Tout est d'accord dans l'allégorie d'*Anubis*, chez les prêtres égyptiens ; mais aussitôt qu'elle est transportée en Grèce ou en Italie, tout est obscurci & incohérent.

Nous avons vu plus haut les révolutions que subit à Rome le culte d'*Anubis*. Compagnon inséparable d'Isis, il vit son culte enveloppé dans la proscription des mystères de la déesse, jusqu'à ce que Commode rétablit les dieux égyptiens dans leurs anciennes prérogatives. On trouve cependant des traces de ce culte à Rome sous Tibère. Des prêtres d'*Anubis* ou de *Hermanubis*, Mercure-*Anubis*, comme l'appeloient les Grecs, se prêtèrent à la passion de *Mundus*, jeune chevalier romain, pour Pauline. Ils persuadèrent à cette dame que leur dieu avoit conçu pour elle l'amour le plus vif. Crédule, superstitieuse & vaine, Pauline se crut honorée de la tendresse d'un dieu, & elle consentit à passer une nuit dans son temple, voisin de celui d'Isis. *Mundus* trahit le secret des prêtres, & donna à entendre, par le récit de quelques particularités, qu'il avoit été l'amant couronné. Pauline s'en plaignit à son mari, & celui-ci à Tibère. Les prêtres furent crucifiés, le temple d'Isis rasé, sa statue & celle d'*Anubis* jetées dans le Tybre.

Ceux qui célébroient les mystères d'*Anubis*, portoient des masques faits en tête de chien ; & c'est ainsi que dans la proscription des triumvirs, Volusius échappa aux recherches des meurtriers.

Tristan & Beger rapportent deux médailles de la jeune Faustine & de Julien II, sur lesquelles on voit *Anubis* avec la tête de chien, tenant un fistre & un caducée. Il est vêtu sur la première en général romain, avec la cuirasse & le paludament ; mais sur l'autre il n'a qu'une tunique.

On connoit à Rome plusieurs statues d'*Anubis* ; les plus remarquables sont, 1°. une à la Villa-Albani, dont la tête tient du lion, du chat & du chien. Eusèbe (*Prap. Evan. l.* 4.) dit que le lion étoit aussi un symbole d'*Anubis*. La même Villa renferme une autre statue à tête de chien, assise ; & il y en a une semblable au palais Barberini. Ces trois statues sont d'un granit tirant sur le noir. La tête de la première est couverte par derrière d'une mitre ou coeffe égyptienne chargée de plis, qui flotte sur les épaules de la longueur de quatorze pouces. Derrière sa tête s'élève une espèce de disque, figurant le soleil ou la lune, ou peut-être un de ces nimbes ou auréoles que donnèrent quelquefois aux images des dieux & des empereurs les Grecs & les Romains.

Les deux *Anubis*, l'un de marbre noir, l'autre de marbre blanc, conservés au capitole, ne sont point des productions de l'art chez les Egyptiens : ce sont des ouvrages faits du tems de l'empereur Hadrien. Il n'en faut pas dire autant du petit *Anubis* assis, de basalte verd, qui est dans la même collection.

ANULARIUS. Muratori (*pag.* 965. 6. *Thes. inscr.*) rapporte l'inscription suivante :

V. LOC. F. Q. MUS. L. Q. L.
PRIMI. ANULARI
IM. FR. P. XIIII. IN. AG. P. XIIII.

Digitized by Google

C'étoit sans doute un ouvrier qui faisoit des anneaux.

ANXUR. (Jupiter) *Voyez* AXUR.

ANYTUS, Titan, nourricier de Junon.

ŒDÉ, étoit l'une des trois Muses dont le culte fut établi, selon Pausanias, par les Aloïdes, à Thèbes, en Béotie. Son nom signifie chant. *V.* MUSES.

AONIDES, surnom des Muses, qui est tiré des montagnes de Béotie, appelées les monts Aoniens, d'où cette province elle-même est souvent nommée Aonie. Les Muses étoient particulièrement honorées sur ces montagnes.

AORASIE des dieux. Les anciens étoient persuadés que lorsque les dieux venoient parmi les hommes & converſoient avec eux, leur divinité ne se manifestoit jamais en face. Ils ne se faisoient reconnoître que par derrière, dans le moment où ils se retiroient. C'est ainsi que Neptune, dans Homère, (*Iliad.* 2.) après avoir parlé aux deux Ajax, sous la figure de Calchas, n'est reconnu d'eux qu'à sa démarche, & par derrière, lorsqu'il les a quittés. De même, dans Virgile, Vénus se présente à Enée sous l'air d'une chasseuse; &, après l'avoir entretenu assez long-tems, elle se retire; sa tête paroit alors rayonnante, dit le poëte; sa robe s'abat; & sa démarche la trahissant, Enée voit clairement la déesse sa mère. *Aorasie* signifie invisibilité; il vient du grec, de l'*a* privatif & de *οραω*, je vois *V.* HYPAR.

AORNOS, dans l'Epire. ACHERON.

M. Pellerin a publié une médaille de bronze autonome de cette ville.

Il y avoit à *Aornos*, chez les Thesprotes, dans l'Epire, un temple & un bois consacrés aux Mânes. C'est-là qu'on les évoquoit par des enchantemens & des sacrifices; & c'est-là que se rendit Orphée pour trouver quelque soulagement à sa douleur. Il venoit de perdre son épouse Eurydice, & il espéroit que le plaisir de voir cette ombre chérie, de s'entretenir avec elle, adouciroit son chagrin. Son attente fut trompée. La vue du fantôme que les artifices des prêtres firent paroître à ses yeux, le frappa de mort selon les uns, & selon d'autres lui causa une mélancolie noire, à laquelle il succomba, après avoir erré long-tems au milieu des bois. On imagina depuis, la fable de sa descente aux enfers; mais elle n'eut d'autre fondement que ce voyage dans la Thesprotie.

Ce mauvais succès ne décrédita pas l'oracle d'*Aornos*. Plusieurs siècles après Orphée, Périandre, tyran de Corinthe, alla chez les Thesprotes pour consulter sur un dépôt l'ombre de sa femme Meliſſe, qu'il avoit fait périr sur de faux rapports.

AOUST, sixième mois de l'année de Romulus, & huitième de celle de Numa. Il conserva sous les rois & du tems de la république, le nom de *Sextilis*, que lui avoit imposé le fondateur de Rome. Son nom fut changé en faveur d'Auguste, lorsqu'il mit en 746, la dernière main à la réformation du calendrier, entreprise par César. Macrobe & Dion nous ont conservé le plébiscite & le sénatus-consulte qui autorisèrent ce changement de nom. Les raisons qu'ils apportent sont les principaux événemens du règne d'Auguste, arrivés dans le mois *Sextilis*, tels que son premier consulat, ses trois triomphes, l'Egypte conquise, la fin des guerres civiles.

Romulus avoit fait ce mois de 30 jours, & Numa de 29; mais César lui en donna 31. Les nones arrivoient le cinquième jour, & les ides le 13.

» *Août*, pressé de la chaleur, dit Ausone, » plonge sa bouche dans une grande tasse de verre, » pour boire de l'eau de fontaine. Ce mois, où » est née Hécate, fille de Latone, porte le nom » éternel des empereurs, c'est-à-dire, d'*Augustus*.» Ce mois est représenté par un homme nud, qui porte sous son menton une large tasse pour se rafraîchir; il tient devant lui une espèce d'évanvail, fait d'une queue de paon. En ce mois on fêtoit les Portumnales, le 17; les Vinales, le 19; les Consuales, le 21; les Vulcanales, le 23; les Opiconsives, le 25, & les Vulturnales, le 27. Cérès étoit la divinité tutélaire de ce mois, pendant lequel se fait la moisson en Italie.

APAMÉE, en Syrie. ΑΠΑΜΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont: La Victoire debout, tenant une couronne. — Pallas debout, tenant une Victoire. —Un éléphant. —Un thyrse.

Cette ville a fait frapper des médailles Impériales grecques, en l'honneur d'Auguste.

APAMÉE-sur-l'Axius, en Syrie. ΑΠΑΜΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΑΧΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin*).

O. en or.

O. en argent.

APAMÉE-sur-le-Méandre, en Phrygie. ΑΠΑΜΕΩΝ & ΑΠΑΜΕΙΣ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

R. en argent. Ce sont des Cistophores.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont: Un aigle volant au-dessus du Méandre. — Diane d'Ephèse.

Cette ville a fait frapper, sous ses différens gouverneurs, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Tibère, de Claude, d'Agrippine jeune, de Néron, de Vespasien, d'Hadrien, d'Antonin, de Commode, de Sévère, de Géta, d'Alex.-Sévère, de Gordien, de Philippe père, d'Otacilie, de Philippe fils, de Dèce, d'Elagabale.

Digitized by Google

APAMÉE, en Bithynie, *ou* APAMÉE-Myrlea. ΑΠΑΜΕΩΝ. ΤΩΝ. ΜΥΡΛΕΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont : RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

On a quelques médailles impériales greeques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

APAMEE, dans la Bithynie.

COL. JUL. CONC. AUG. APAM. *Colonia Julia Concordia Auguſta Apamena.*

C. I. C. A. *Colonia Julia Concordia Apamea.*

Vaillant avoit attribué à Carthage d'Afrique cette ſeconde légende avec des médailles d'empereurs, que l'abbé Bellei a reſtituées à *Apamée.*

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Domna, de Commode, de Caracalla, de Gallien, de M.-Aurèle, de Valérien. *Voyez* le 25ᵉ tome des Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions. *(Bellei).*

APATURIENNE. Strabon parle d'un temple conſacré à Vénus, ſous cette dénomination. Il étoit bâti dans un bourg de Corocondama, preſqu'iſle ſituée entre le Pont-Euxin & le Palus Méotide.

Ce ſurnom, qui veut dire *trompeuſe*, d'ἀπάτη, tromperie, avoit été donné à Vénus, parce qu'elle avoit uſé d'artifice dans la guerre des dieux contre les geans.

APATURIES, fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Bacchus; elles devoient leur origine à une tromperie célèbre. Les Béotiens ayant déclaré la guerre aux Athéniens, à l'occaſion d'un territoire que ces deux peuples ſe diſputoient, Xanthus, chef des Béotiens, offrit de terminer le différend par un combat ſingulier. Thymète, roi d'Athènes, ayant refuſé le défi, fut dépoſé, & Mélanthe, qui l'accepta, fut mis en ſa place : celui-ci voyant approcher ſon ennemi, lui dit que ce n'étoit pas agir avec bravoure, que de venir accompagné dans un duel. Xanthus tourna la tête pour voir ſi effectivement il lui arrivoit un ſecond; pendant ce tems, Mélanthe lui paſſa ſon épée au travers du corps. Ainſi, cette tromperie, qui, en grec s'exprime par le mot ἀπάτη, donna origine aux *apaturies.* Un peuple ſage comme les Athéniens, auroit-il dû conſerver la mémoire d'une action déshonorante? Auſſi y a-t-il des auteurs qui lui donnent une autre origine.

Cette fête duroit pendant trois jours du mois Puanepſion : le premier, on célébroit un feſtin; on ſacrifioit au ſecond; & le troiſième, on inſcrivoit dans chaque tribu les jeunes gens qui devoient y être reçus. Or, ces jeunes gens n'étoient admis qu'après que leurs pères avoient juré qu'ils étoient véritablement leurs enfans : juſqu'à ce tems-là, ils étoient cenſés en quelque ſorte être ſans pères, ἀπάτορες, d'où vient le nom d'*apaturies.*

Xénophon donne une troiſième origine. Les gareus & les alliés, dit-il, s'aſſembloient pour cette cérémonie, & ſe joignoient aux pères des jeunes gens qu'on recevoit : c'eſt de cette aſſemblée que la fête aprís ſon nom. Alors, dans ἀπάτορας, l'α n'eſt pas privatif, mais conjonctif, & ſignifie enſemble.

Héſychius parle d'un quatrième jour des *apaturies*, appelé ἐπιῤῥύσιος : mais ce nom n'étoit pas propre à ce jour-là; il convenoit à tous ceux qui terminoient des fêtes quelconques, dont ils étoient comme une *ſuite*, ἀπὸ τῦ ἐπιῤῥύειν.

Les Proteníhiens célébroient ces fêtes avec encore plus de ſolemnité que les Athéniens; car ils y employoient cinq jours, & les commençoient un jour avant les autres. Les Athéniens les imitèrent par la ſuite; & Athénée nous a conſervé un decret de l'archonte Céphiſodore, qui ordonnoit au ſénat & aux autres tribunaux d'Athènes de vaquer à cette occaſion pendant cinq jours.

Les *apaturies* ont été priſes mal-à-propos pour les ſaturnales; car celles-ci, appelées ὁρτὰ, ne ſe célébroient qu'un mois après, c'eſt-à-dire, en décembre.

AHATAIA, le ſecond jour des fêtes célébrées dans les mariages.

APELLEE, nom d'un mois des anciens Grecs. Chez les Macédoniens, c'étoit le dernier mois de l'automne. Il étoit le premier mois d'hiver des Syro-Macédoniens, & le ſecond chez les Tyriens.

APENARII. *Voyez* APINARII.

APENE, char attelé de deux ou de quatre mules, employé dans les jeux olympiques par les Eléens, qui s'en dégoûtèrent bientôt. Ils trouvèrent ſans doute que ces animaux ne produiſoient pas un coup-d'œil aſſez agréable; car on ſait d'ailleurs que les Grecs s'en ſervoient habituellement, puiſque Sophocle dit que Laius, dans le voyage où il fut tué, montoit un char trainé par deux mules.

APEX, ornement de l'*albogalerus*, bonnet à l'uſage des Flamines & des Saliens. Ils s'attachoient ce bonnet, qui s'appeloit auſſi *apex*, ſous le menton, avec de forts liens, nommés *offendices*, afin de le fixer ſur leurs têtes; depuis que Sulpitius, ſelon Valère-Maxime, fut deſtitué du ſacerdoce, parce que ſon *apex* étoit tombé pendant qu'il ſacrifioit.

Ce bonnet étoit fait en cône, & reſſembloit à un caſque. A la place de l'aigrette de celui-ci, on attachoit à l'*apex* une baguette recouverte de laine blanche, appelée proprement *apex*. De là vint le nom des Flamines, ſelon Servius, *a Filaminibus.* Il eſt inutile de faire ſentir le ridicule de cette étymologie. La forme de ce bonnet, qui reſſembloit un peu à la *cauſie* ou caſque Macédonien, le fit appeler *bonnet* d'Ipire ou d'Albanie, *pileus Epiroticus.* Les Grecs le nommoient πίλημα πυραμιδοειδὲς & κυρβασίαν.

Les Flamines ordinaires ne portoient l'*apex*

Digitized by Google

que dans les sacrifices ; mais le Flamine Diale, ou de Jupiter, ne pouvoit sortir de sa maison sans cette coeffure. Il n'étoit le maître de la quitter que dans son intérieur. On avoit une grande attention à l'en dépouiller au moment de son trépas, de crainte qu'elle ne fût profanée par les cérémonies des funérailles.

L'*apex* paroit fur quelques bas-reliefs publiés avec leurs inscriptions par Muratori, dans les recueils du P. de Montfaucon, & fur les médailles de Jules-César, où il défigne fa dignité de grand-pontife.

Apex. Les Romains appeloient de ce nom le haut ou la crête du casque, fur laquelle on fixoit l'aigrette, & que les Grecs nommoient *παράρυμα*. Virgile, dans l'*Enéide XII:*

. . . . . *Apicem tamen incita primum*
Hasta tulit.

L'*apex* des casques que portent les soldats fur la colonne Trajane, n'eſt qu'un ſimple bouton ou une légère éminence. On ne voit des aigrettes qu'à ceux des centurions ou des tribuns.

APEXABO. C'étoit un de ces mots extraordinaires & barbares dont les prêtres affectoient de ſe ſervir pour exprimer tout ce qui étoit d'uſage dans les ſacrifices. Ils deſignoient par le mot *apexabo*, un des inteſtins de la victime plein de ſon ſang. Arnobe (7. p. 229) reproche aux prêtres cette affectation myſtérieuſe : *Quid ſibi hæc volunt, apexabo..... qua ſunt nomina, & farciminum genera, hirquino alia ſanguine, comminutis alia inculcata pulmonibus.*

APHACA. Il y avoit dans cet endroit, ſitué entre Byblos & Héliopolis, un temple de Vénus, célèbre par l'eſpèce de culte qu'on y rendoit à cette déeſſe. Ceux qui venoient l'adorer, s'abandonnoient à toute ſorte de débauches, parce que Vénus y avoit embraſſé Adonis. Cette infâme ſuperſtition venoit peut-être, ſelon le Dictionnaire de Trévoux, de ce qu'*aphaca*, dans la langue ſyriaque, & conſéquemment dans la phénicienne, ſignifie embraſſement.

APHACITE ou APHACITIDE, ſurnom de Vénus. Cette déeſſe avoit un temple & un oracle en Phénicie, dans un lieu appelé *Aphaca*, entre Byblos & Héliopolis, près duquel étoit un lac ſemblable à une citerne. Ceux qui venoient conſulter l'oracle de Vénus *Aphacite*, jetoient dans le lac des préſens, il n'importoit de quelle eſpèce ; s'ils étoient agréables à la déeſſe, ils alloient au fond ; ſi elle les rejetoit, ils ſurnageoient, fût-ce de l'or ou de l'argent. Zozime, qui parle de cet oracle, dit qu'il fut conſulté par les Palmyréniens, lorſqu'ils ſe révoltèrent contre l'empereur Aurélien ; que l'année qui précéda leur ruine, les préſens allèrent au fond, mais que l'année ſuivante ils ſurnagèrent tous. *Voyez* BYBLOS.

APHÆREMA. V. ALICA.

APHAREE, fils de Gorgophone & de Péripérus, petit-fils d'Eole, ſuccéda à ſon père au royaume de Meſſène, dans le Péloponèſe. Il épouſa ſa ſœur utérine, Arène, (*voyez* GORGOPHONE) & en eut un fils nommé Idas. *Aphareé* laiſſa régner ſon fils avec lui à Meſſène ; mais il retint toujours la principale autorité. Il bâtit une ville, qu'il nomma Arène, du nom de ſa femme. *V.* IDAS.

APHEA, étoit une divinité adorée par les Eginètes & par les Crétois. Pindare a fait une ode en l'honneur de cette déeſſe, qui avoit un temple dans l'iſle de Crète. Les Crétois, dit Pauſanias, conſervoient une ancienne tradition ſur cette déeſſe ; Britomartis, fille de Jupiter & de Carmis, n'ayant de paſſion que pour la chaſſe & pour la courſe, fut chérie de Diane ; mais, en voulant éviter les pourſuites de Minos, qui en étoit éperduement amoureux, elle ſe jeta dans la mer & tomba dans des filets de pêcheurs. Sa protectrice la mit au nombre des divinités. Elle apparut alors aux Eginètes, qui l'honorèrent depuis ſous le nom d'*Aphéa*. Les Crétois la confondirent même avec Diane. *V.* DICTYNNA.

APHESIENS, ſurnom donné quelquefois à Caſtor & Pollux, qu'on croyoit préſider aux barrières d'où partoient les chevaux & les chars dans les jeux publics. Ce nom venoit d'*ἄφεσις*, départ des chevaux.

ΑΦΑΑΣΤΑ, ornement de la poupe des vaiſſeaux grecs. Il étoit arrondi & repréſentoit deux ailes. On y attachoit ſouvent une plaque ronde ou parafol, appelé *ἀνάθεσις* ou *ἀνάθημα*. D'autres fois on y fixoit des banderoles diverſement colorées, pour faire diſtinguer les vaiſſeaux ; ou un triton mouvant, qui indiquoit les tumbs de vent.

APHOPHIS, *géant* en langue cophte, qui étoit celle des anciens Egyptiens. C'eſt le même qu'*Apopis*, qu'*Aphobis*, qu'*Apophis* & qu'*Apappus*. Plutarque dit (*de Iſide*) que les Egyptiens conſervoient une tradition ancienne ſur *Apopis*. Il étoit, ſelon cette tradition, frère du ſoleil ; il avoit fait la guerre à Jupiter, qui, pour l'en punir, avoit adopté à ſa place Oſiris, par qui il avoit été ſecouru, & lui avoit donné le nom de Bacchus.

Il faut entendre par Jupiter-Ammon le ſoleil, qui, paſſant de l'hémiſphère inférieur au ſupérieur, vers l'équinoxe du printems, reprenoit de nouvelles forces. Pendant qu'il étoit ſous l'hémiſphère inférieur, il avoit de cruelles guerres à ſoutenir contre Typhon, le mauvais génie. Or, *Aphophis* n'étoit qu'un ſurnom de cet ennemi du ſoleil, que l'on croyoit être un *géant*. Plutarque dit en effet dans le même Traité, qu'*Apopis eſt la nature sèche & ignée ; qu'elle n'eſt pas proprement le ſoleil, mais qu'elle a avec lui une certaine affinité*. Cet écrivain s'explique ſouvent dans les mêmes termes ſur Typhon ; & l'on ſait d'ailleurs que toutes les théogonies orientales ou émanées de l'orient, parlent de géans qui ont attaqué inutilement & voulu détrôner le ſoleil. On voit donc

Digitized by Google

qu'*Aphophis* eſt le ſurnom de Typhon, conſidéré ſous ſa forme gigantesque.

APHRA, en Eſpagne. ΑΦΡΑ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :

RRR. en bronze. *(Pellerin).*

O. en argent.

O. en or.

APHRACTES, navires des anciens à un ſeul rang de rames. On les appeloit *aphractes*, d'ἀφραντος, *non couvert*, parce qu'ils n'avoient point de pont ; & on les diſtinguoit des *cataphractes*, qui étoient pontés. Ils avoient ſeulement vers la proue & vers la poupe, de petits planchers ſur leſquels on ſe plaçoit pour combattre : mais cette conſtruction n'étoit pas générale. On les comprenoit parmi les vaiſſeaux longs.

On peut croire que certains *aphractes* étoient couverts & avoient un pont & des éperons, *roſtra*. Tite-Live dit qu'Octave étant parti de Sicile avec deux cens vaiſſeaux de charge & trente vaiſſeaux longs, ſa navigation ne fut pas conſtamment heureuſe. Arrivé preſqu'à la vue de l'Afrique, & pouſſé juſques-là par un bon vent, il y fut ſurpris d'une bonaſſe. Le vent ayant enſuite changé, ſa navigation fut troublée, ſes navires diſperſés de côté & d'autre ; de ſorte qu'avec ſes navires armés d'éperons, il eut beaucoup de peine à ſe défendre à force de rames, contre les flots & la tempête. L'hiſtorien romain appelle ici *vaiſſeaux armés d'éperons*, ceux qu'il avoit nommés auparavant *vaiſſeaux longs*. Il dit ailleurs que des vaiſſeaux ouverts, c'eſt-à-dire, ſans ponts, avoient des éperons, d'où il réſulte que la différence des *aphractes* & des *cataphractes* conſiſtoit ſeulement dans le pont que les derniers avoient ſeuls ; car pour l'éperon *roſtrum*, & le couvert, il paroît qu'ils étoient quelquefois communs aux uns & aux autres. *(Diderot).*

APHRODISIADE, ſurnom de Vénus. *Voyez* APHRODITE.

APHRODISIAS, en Carie. ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Ses types ordinaires ſont relatifs au culte de Vénus.

Cette ville a fait auſſi frapper des médailles impériales grecques ſous l'autorité de ſes archontes, en l'honneur d'Auguſte, d'Hadrien, de M.-Aurèle, de Criſpine, de Sept.-Sévère, de Gordien-Pie, de Dèce, de Valérien, de Salonine, de Domna, de Caracalla, de Soæmias, de Tranquilline.

APHRODISIES, fêtes de Vénus établies dans la plupart des villes grecques. Les plus célèbres étoient celles de l'iſle de Chypre. Le ſcholiaſte de Pindare (*Pyth. od.* 2.) dit qu'elles y avoient été inſtituées par Cinyras, dans la famille duquel on choiſiſſoit les prêtres de la déeſſe, qui en avoit reçu le nom de ἀπυρόθου. C'étoit pendant ces fêtes que l'on ſe faiſoit initier aux myſtères de Vénus. Ceux que l'on y admettoit, offroient une pièce de monnoie à Vénus-Courtiſanne, qui leur donnoit en échange une meſure de ſel & un *phallus*. *Clem. Alex.* & *Arnobe.*

A Amathonte, ville de Chypre, on offroit à Vénus des ſacrifices particuliers, qui étoient appelés καρπώσεις, du mot καρπὸς, *fruit* ; peut-être, ſelon Heſychius, parce que cette déeſſe préſidoit à la génération de tous les êtres.

Les *aphroaïſies* étoient célébrées auſſi (*Strab.* 14) par les habitans de l'ancienne & de la nouvelle Paphos, qui étoient éloignées de ſoixante ſtades.

Athénée (*l.* 13) nous apprend qu'à Corinthe, les honnêtes femmes & les courtiſannes célébroient ſéparément les *aphroaïſies*. Etaſme remarque dans ſes Adages, que cette ville étoit remplie de courtiſannes, & que le verbe κορινθιάζειν, ſignifioit proverbialement, ſe livrer à la débauche. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*in Plutum.*) parle de ſix fameuſes courtiſannes de Corinthe : Laïs, Cyrénen, Leœna, Sinope, Pyrrhine & Sicyone. Vénus y avoit un temple magnifique, où l'on venoit de tous côtés apporter des offrandes.

APHRODITE, ſurnom de Vénus, dérivé d'ἀφρὸς, *écume*. Les poëtes, & Héſiode entre autres, dans ſa Théogonie, diſent qu'elle naquit du ſang de Saturne mutilé par Jupiter, mêlé à l'écume de la mer.

On donnoit auſſi ce nom à une danſe grecque ou pantomime, dans laquelle on repréſentoit Vénus.

APHRODITOPOLIS, en Egypte.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Trajan.

Aphroditopolis étoit appelée en langue égyptienne, *Atarbechis*, ville de Vénus ou d'*Athor*, ainſi qu'elle étoit nommée dans le même idiôme. Hérodote lui donne ſon véritable nom égyptien, & dit qu'elle renfermoit un temple de Vénus, très-célèbre.

APHRONITRE, ἀφρόνιτρον, écume du nitre, c'eſt-à-dire, efflorescence de ce ſel. Il n'entroit point dans les pharmacies même du tems de Galien ; les baigneurs s'en ſervoient ſeuls pour frotter le corps des perſonnes qui prenoient le bain. Martial en parle, (*lib.* XIV, 58.) :

Ruſticus es, neſcis quid Graco nomine dicar :
Spuma vocor nitri, dicor & aphronitrum.

Pline dit qu'on l'apportoit de l'Aſie, où il ſe formoit dans les cavernes : une partie en étoit détachée par les ouvriers ; l'autre étoit ramaſſée ſur la terre. On voit par là que c'étoit le ſalpêtre de houſſage.

Schelhammer dans un Traité qu'il a compoſé ſur le nitre, parle de l'*aphronitrum*, & taxe d'une grande ignorance ceux qui ne diſtinguent point de l'ἀφρὸς νίτρου, l'écume du nitre. Cette ignorance leur eſt cependant commune avec les médecins

decins arabes, avec Pline & Martial. Dioscoride, à la vérité, Sallien, Ætius, Æginète, font cette distinction.

APHYE, petit poisson de mer, qui se tient dans la vase, & dont les anciens croyoient qu'il tiroit son origine, ainsi que de l'écume de la mer. Il s'appeloit en grec ἀφρὸν d'ἀφρὸς, écume, & ὠφὺς. Cicéron appelle plaisamment la populace, le petit peuple, *ephya populi*.

APHYTIS, en Macédoine. ΑΦΥΤΑΙ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un aigle posé; on en voit quelquefois deux.

APICÆ, habits ou étoffes sans poils.

APICIA, pâtisseries & autres friandises inventées par le second des *Apicius*.

APICIUS. Ce nom fut rendu célèbre à Rome par quatre fameux gourmands. Le premier a vécu depuis l'année 649 de la fondation de Rome jusqu'à Tibère. Le second a existé sous cet empereur; car Sénèque dit de lui (*ad Helv. c.* 10.): » Apicius a vécu de notre tems. Il a professé dans la même ville qui avoit autrefois chassé les philosophes, comme les corrupteurs de la jeunesse; il y a professé, dis-je, la science de la cuisine, & a infecté son siècle de son goût dépravé pour cette basse étude. Voulez-vous savoir à quoi elle aboutit? Après avoir dépensé dans sa cuisine quatre cens millions de sesterces, 20,000,000 liv., sous Néron; après avoir consommé la valeur de tant de congiaires, mangé plusieurs fois dans un repas la valeur d'un impôt; accablé de dettes, il se vit contraint de calculer, pour la première fois, l'état de sa fortune, & vit qu'il lui restoit encore 2,000,000 livres. A cette vue il s'empoisonna, comme s'il eût craint de vivre dans la disette, en n'ayant plus que deux millions de sesterces, 2,000,000 liv. de rente. » C'est du même *Apicius* que Martial a dit (3. 22.):

Dederas, Apici, bis tricenties ventri;
Sed adhuc supererat centies tibi luxum.
Hoc tu gravatus, ne famem & sitim ferres,
Summâ venenum potione duxisti.

Il avoit composé un Traité sur la manière d'aiguiser l'appétit, *de Gula irritamentis*.

Le troisième *Apicius* vivoit sous Trajan, & avoit un art particulier pour conserver les huitres dans toute leur fraicheur. Il en envoya à Trajan dans le pays des Parthes.

Il faut qu'il y en ait eu un quatrième qui ait vécu après Commode, car il parle dans son Traité sur la Cuisine des encycles de cet empereur.

APICULARIUS, officier de la maison d'Auguste, chargé du soin des abeilles. On trouve son épitaphe dans Muratori (*Inscr. Thes.* 909. 2.), qui donne cette explication. Peut-être étoit-ce l'officier qui avoit la garde des habits d'Auguste, appelé *Apicæ*. *Voyez* ce mot.

APICULUM, selon Festus, *erat filum quo flamines velatum apicem gerunt*; & selon Servius, *erat quo flamines velatum caput gerunt*. Le second texte explique le premier, qui paroit altéré au mot *apicem*. Servius donne ailleurs l'explication complète de cet ornement & de son usage : les flamines, dit-il, portoient un bonnet qui étoit beaucoup trop lourd pendant l'été; ils y substituoient alors un fil (*ou une bandelette*), dont ils entouroient leurs têtes; car il leur étoit sévèrement défendu d'avoir la tête nue : *Flamines in capite pileum habebant, quod cum per æstus ferre non possent, filo tantùm capita religare caperunt; nam nudis penitùs capitibus incedere nefas erat.* C'étoit donc cet ornement de tête qu'ils appeloient *apiculum*, comme un diminutif de leur coëffure ordinaire. Denys d'Halicarnasse parle dans le même sens, lorsqu'il dit (*lib.* 2, *pag.* 124) que les flamines portoient πίλους καὶ στέμματα, des bonnets & des bandelettes.

APINARII. Trébellius Pollion dit dans la vie de Gallien, chap. 8 : *Cyclopea etiam luserunt omnes apenarii*. Donati a cru qu'*apenarii* étoient les gladiateurs qui se battoient jusqu'au dernier soupir, d'ἀπνοὺς, cruel. Meursius assure que c'étoient des cochers, du mot ἀπήνη, apène, char tiré par des mules ou des ânes. Mais Saumaise pense, avec raison, que les *apenarii* étoient des boufons, des pantomimes accoutumés à représenter par leurs gestes les actions des héros ou des dieux, & que ce jour ils imitèrent la marche ou la danse des Cyclopes. *Apina*, qui vient d'ἀφύσσω, veut dire niaiseries, badinages, ainsi que son corrélatif grec.

APIS, divinité égyptienne, dont les écrivains grecs & latins ont fait si souvent mention. Aucun d'eux n'avoit été en Egypte sans voir & examiner ce bœuf sacré. Alexandre ayant conduit son armée jusqu'à Memphis, sacrifia, selon Arrien, à tous les dieux, & à *Apis* en particulier. Pline dit que Germanicus étant dans l'Orient, voulut voir & consulter *Apis*. La même curiosité pressa Titus, Hadrien, Septime-Sévère, ainsi qu'elle avoit conduit Auguste à Memphis. Tout en Egypte devoit la faire naître; car tous les nômes adoroient ce dieu, selon Mela; c'étoit leur plus grand dieu, selon Lucien.

Apis recevoit cependant un culte, non point à cause de sa divinité, mais parce qu'il étoit consacré d'une manière spéciale au soleil & à la lune, c'est-à-dire, à Osiris & à Isis. Suidas & Ammien Marcellin parlent de sa consécration à la lune. Diodore de Sicile dit expressément d'après les prêtres, qu'*Apis* étoit l'image de l'ame d'Osiris, & ailleurs que cette ame étoit passée dans le corps du bœuf sacré. Porphyre remarque à ce sujet que cet animal portoit les symboles du soleil & de la lune.

Digitized by Google

Il y avoit en effet des marques diſtinctives pour le reconnoître. Sa naiſſance ne devoit point être naturelle & ordinaire. La geniſſe qui le portoit, l'avoit conçu, diſoit-on, d'un coup de tonnerre. On le reconnoiſſoit, ſelon Lucien, à ſa beauté & à ſa force. D'ailleurs, ce bœuf étoit noir, excepté une marque blanche carrée ſur le front. Il devoit porter ſur le dos la figure d'un aigle, un nœud ſous la langue en forme d'eſcarbot, & un croiſſant blanc ſur le côté droit. Ce blanc, ce noir & le croiſſant étoient relatifs à la lois au ſoleil & à la lune. On doit leur rapporter encore le caractère particulier que devoient avoir les poils de ſa queue; ils étoient διπλᾶι, c'eſt-à-dire, doubles, ou de deux couleurs, ou de deux eſpèces de poils. Nous parlerons plus bas de la tache carrée qu'il avoit au front.

Comme il eſt difficile de croire que ces marques ſe trouvaſſent naturellement toutes les fois qu'on avoit beſoin d'un nouvel *Apis*, il n'eſt pas douteux, ſelon Diderot, que les prêtres ne les imprimaſſent à quelques jeunes veaux qu'ils nourriſſoient ſecrètement.

Lorſqu'ils jugeoient à propos de faire paroître un nouvel *Apis*, on lui bâtiſſoit une petite maiſon tournée vers l'orient, comme Elien dit que l'avoit ordonné Mercure. On l'y nourriſſoit de lait pendant quatre mois. Cet eſpace de tems étant écoulé, & une nouvelle lune éclairant l'horiſon, les prêtres de toutes les claſſes ſe rendoient auprès de la nouvelle divinité, la ſaluoient avec les cérémonies preſcrites, & la plaçoient ſur une barque dans une niche dorée, pour être conduite à Memphis, accompagnée de cent prêtres. Mais avant d'y arriver, *Apis* étoit mené à Nilopolis, ville du Nil, où les prêtres le nourriſſoient ſoigneuſement pendant quarante jours. Les femmes ſeules pouvoient l'approcher dans cette ville, mais en découvrant les parties du corps que la pudeur oblige de cacher; & jamais elles ne pouvoient obtenir cette faveur, après qu'il avoit quitté Nilopolis.

Le même cortège de prêtres accompagnoit *Apis* juſqu'à Memphis, où on lui avoit préparé deux étables très-ornées & très-commodes. Sa divinité datoit de ſon entrée dans cette nouvelle demeure. Les deux étables ſervoient au peuple à prendre les augures. L'entrée d'*Apis* dans l'une étoit un augure favorable; le contraire étoit annoncé par ſon entrée dans l'autre. On pouvoit l'y contempler par une fenêtre, & mieux encore dans un petit pré qui étoit placé devant ſes étables. Elien dit que ce bœuf avoit auprès de ſes loges des édifices très-grands & très-vaſtes, dans leſquels on tenoit des géniſſes deſtinées à ſatisfaire les deſirs d'*Apis*. Mais c'eſt une fable grecque; car Pline, Solin & Ammien diſent expreſſément qu'un ſeul jour dans l'année on lui préſentoit une geniſſe choiſie d'après certaines marques, & qu'on la tuoit dans le même jour, après que le bœuf *Apis* l'avoit faillie.

Son entrée dans l'une ou l'autre de ſes loges n'étoit pas la ſeule manière dont il rendoit ſes oracles. Il en avoit une autre très-célèbre dans l'antiquité; c'étoit par des ſignes, comme Jupiter-Ammon, & comme l'oracle de Delphes lui-même. Selon Héraclite, cité par Stobée, il manifeſtoit ſa volonté par l'empreſſement avec lequel il ſaiſiſſoit la nourriture qui lui étoit offerte. Ammien obſerve qu'il refuſa d'en prendre de la main de Germanicus, & que cet infortunée victime de la jalouſie de Tibère, fut empoiſonnée bientôt après. Le célèbre aſtronome Eudoxe fournit encore au bœuf ſacré un autre moyen de prédire l'avenir. S'en étant approché, *Apis* lécha ſon manteau; & les prêtres en conclurent que cet homme ſeroit fameux par ſa ſcience, mais que ſa vie ſeroit de courte durée.

Les enfans qui entouroient le bœuf ſacré dans les cérémonies publiques en danſant & en chantant, lui ſervoient auſſi à rendre des oracles. On prenoit pour des réponſes les paroles ſans ſuite qu'ils proféroient, & des vers détachés des hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de leur divinité. La dernière manière de recevoir ſes oracles étoit, ſelon Pauſanias, (*Achaic.*) d'approcher l'oreille de la gueule du dieu, de ſe boucher enſuite les oreilles, juſqu'à la ſortie du temple, & de prendre pour la réponſe d'*Apis* les premières paroles que l'on entendoit ſur la place.

Le culte qu'on rendoit au bœuf *Apis* étoit très-ſolemnel. On lui offroit des ſacrifices en grande pompe; &, ce qui paroîtra étrange, des bœufs choiſis avec ſoin en étoient les victimes. Mais Plutarque dit (*vit. Cleom.*) qu'à la vérité le dieu-bœuf dédaignoit les honneurs dont ſes prêtres l'accabloient. Il y avoit dans toute l'Egypte des fêtes conſacrées en ſon honneur, & particulièrement en l'honneur de ſa naiſſance; ces dernières étoient appelées ἐπιφάνια, apparition du dieu, & duroient ſept jours. Tous les ans on les commençoit à Memphis par la cérémonie de jeter dans un certain endroit du Nil appelé *Coupe*, un vaſe d'or & d'argent. On aſſuroit que pendant les ſept jours les crocodiles ne nuiſoient à perſonne, mais que le huitième ils reprenoient leur férocité.

La ſuperſtition égyptienne avoit fixé une limite préciſe à la vie d'*Apis*; & lorſque ſes forces vitales auroient pu la lui faire franchir, les prêtres le noyoient dans le Nil. Vingt-cinq ans renfermoient cette vie divine. Cette période étoit relative à un cycle particulier aux prêtres égyptiens, qui ramenoit le ſoleil & la lune, auxquels *Apis* étoit conſacré, à des termes ſemblables & égaux. Les prêtres cachoient avec ſoin au vulgaire le puits qui ſervoit à noyer le bœuf ſacré; & ſon emplacement, ignoré de tous, étoit compté au nombre des choſes introuvables & des énigmes inſolubles. C'eſt pourquoi Stace prie Iſis de vouloir bien l'enſeigner elle-même à Metius Celer, (*Sylv. liv. 2.*):

Digitized by Google

Quos dignetur agros, aut quo se gurgite Nilus
Mergat adoratus trepidis pastoribus Apis.

Ces vers nous apprennent encore que l'on faisoit croire au vulgaire que le dieu mettoit lui-même un terme à sa vie en se précipitant dans les ondes. Le secret sur cet objet étoit rigoureusement observé; &, selon Arnobe, une punition très-grave étoit destinée à celui qui l'auroit révélé.

Saumaise (*in Solin.*) place ce puits entre Syène & Eléphantis, sur les frontières de l'Egypte & de l'Ethiopie: comme si les prêtres eussent entrepris un voyage aussi long & aussi périlleux que celui de remonter le Nil, pour un si mince objet! Il n'y a d'ailleurs pas d'apparence que les prêtres des divinités adorées dans les autres nômes, les eussent laissés traverser paisiblement leur territoire. Ce puits ne doit pas être cherché ailleurs que dans les ruines de Memphis, ou parmi ceux dont la plaine de Sacara est remplie. Paul Lucas trouva dans ces ruines, en 1714, des catacombes dorées & peintes avec les couleurs les plus vives. C'est-là qu'il vit un bœuf embaumé avec soin & avec les parfums les plus recherchés. Il est probable que les prêtres avoient choisi ces souterreins profonds, & dont l'entrée n'étoit connue que d'eux seuls, pour y placer les cadavres des *Apis*, tandis que le peuple les croyoit plongés dans le Nil.

Cette conjecture de Jablonski, qui nous sert de guide dans cet article, paroît contredite par des témoignages précis de Pausanias & de Clément d'Alexandrie. Le premier dit (*in Atticis*) qu'il y avoit à Memphis un temple de Sérapis très-ancien, dont l'entrée n'étoit permise à personne, pas même aux prêtres, qu'à l'enterrement d'*Apis*. Le même auteur parle souvent des cérémonies que l'on observoit à ces funérailles, ainsi que Diodore de Sicile. Ils font mention tous les deux d'un temple d'Hécate ténébreuse, de portes d'airain, appelées *Léthé* & *Cocyte*, d'un Mercure qui portoit le cadavre d'*Apis* jusqu'à un certain endroit, où il étoit remis à un homme déguisé en Cerbère, &c. L'imagination féconde des Grecs n'a pas tari sur ce sujet. Cette contradiction apparente s'explique facilement, en distinguant les *Apis* que l'on faisoit disparoître sans pompe & sans funérailles lorsqu'ils avoient atteint l'âge de vingt-cinq ans, des *Apis* qu'une mort prématurée enlevoit avant ce terme, & que l'on ensevelissoit avec toute la pompe & toutes les marques de douleur possibles.

Toute l'Egypte étoit plongée à cette époque dans la tristesse & le chagrin. Les bords du Nil retentissoient de chants lugubres & de cris plaintifs. Tibulle l'atteste, (1. *Eleg.* 8.):

Te canit, atque suum pubes miratur Osirin
Barbara, Memphiten plangere dolla bovem.

Lucien dit que tous les Egyptiens coupoient leurs cheveux. Ce deuil & cette affliction duroient jusqu'à ce que l'on eût trouvé un autre *Apis*. Darius, fils d'Hystape, étant à Memphis, & voyant toute la ville dans la consternation, promit cent talens d'or à celui qui découvriroit un nouvel *Apis*. (*Polyanus strat.* 7).

Lorsque les prêtres jugeoient qu'il y avoit assez de tems écoulé, ils montroient ce taureau si ardemment desiré, & portant toutes les marques de la divinité. Spartien nous dit que sous le règne d'Hadrien, il y eut une sédition en Egypte au sujet d'un nouvel *Apis*, qui n'avoit paru qu'après un grand nombre d'années, *post multos annos*. Ce long intervalle de tems étoit fixé par les prêtres, puisque c'étoient eux qui examinoient & jugeoient la validité des caractères du nouvel *Apis*. Or, ils laissèrent écouler quelquefois plusieurs années entre la mort imprévue d'un *Apis*, & l'apparition de son successeur; on doit croire que ce retard dépendoit de leur système religieux. Jablonski suppose, avec assez de fondement, qu'ils attendoient, dans ce cas, que vingt-cinq ans entiers se fussent écoulés depuis l'apparition de l'*Apis* mort, jusqu'à celle du taureau qu'ils lui substituoient, afin de conserver la période des *Apis* toujours égale.

Ce docte allemand a employé huit pages entières de son *Pantheon Ægyptiorum*, à prouver que le bœuf *Apis* n'étoit pas un symbole commémoratif du patriarche Joseph. Nous emploierons notre tems à des recherches plus utiles. Nous allons montrer que ce bœuf sacré étoit un symbole, comme tous les objets sacrés de la Mythologie égyptienne, & qu'il étoit celui du Nil. Tout ce que nous avons dit de lui jusqu'ici, annonce assez qu'il étoit l'emblême de la fertilité que ce grand fleuve apportoit aux terres de l'Egypte. L'espèce de l'animal que l'on avoit choisi pour cela, l'indiquoit assez. Toute l'antiquité semble s'être accordée à représenter les fleuves sous la forme de taureaux ou de bœufs. *Voyez* FLEUVES. Plutarque dit expressément (*de Iside*) que le bœuf étoit en Egypte le symbole de la terre. Les peuples de l'Inde rendent un culte à la vache, à cause de cette allusion convenue.

D'ailleurs, les prêtres n'enseignoient-ils pas, en propres termes, qu'*Apis* étoit conçu lorsque la lune envoyoit une émanation productrice, & que cette émanation étoit reçue par une vache qui desiroit les approches du taureau. Tous ces phénomènes mystiques étoient relatifs aux phénomènes *géorgiques* de l'Egypte; car on voyoit que le Nil croissoit depuis la nouvelle lune du printems jusqu'à celle du solstice d'été. *Bos ὑγρόν*, la vache qui desiroit les approches du taureau, étoit, dans le langage sacré, la terre de l'Egypte qui attendoit le débordement du Nil. Elien (11. 10) dit aussi qu'une des taches du bœuf sacré désignoit l'accroissement du fleuve; & dans le même endroit, il assure qu'*Apis* procuroit l'abondance des fruits & la fertilité de toute l'année. Enfin, ce

Digitized by Google

bœuf, en ſa qualité de ſymbole du Nil, commençoit ſa carrière divine dans la ville qui adoroit ce fleuve d'une manière ſpéciale, & il la terminoit après les vingt-cinq ans révolus, en ſe précipitant dans les ondes du même fleuve.

Le tems de l'année où l'on célébroit la naiſſance d'*Apis*, nous fournit encore une forte preuve de ſon identité avec le Nil. Ulien (*ibid.*) le fixe au premier accroiſſement de ce fleuve. C'eſt à cette époque que revenant d'Ethiopie, Cambyſe, roi de Perſe, trouva le peuple de l'Egypte occupé à célébrer l'apparition d'*Apis* par des fêtes, des danſes & des feſtins. Il crut que l'on ſe réjouiſſoit du mauvais ſuccès de ſon expédition. Dans cette perſuaſion, ce deſpote farouche ordonne qu'on lui amène le taureau ſacré, & le perce d'un coup d'épée qui lui ôte la vie. Il fit battre de verge ſes prêtres, & obligea les ſoldats perſes à maſſacrer tous ceux qui continueroient à célébrer les fêtes d'*Apis*.

Après le départ de Cambyſe, on ſubſtitua un nouvel *Apis*; car le culte du bœuf ſacré ne ceſſa à Memphis, ſuivant Jablonski, que ſous le règne de Théodoſe, avec celui de Sérapis à Alexandrie. Le même ſavant fixe l'année de la conſécration du premier *Apis* à l'année 1171 avant l'ère vulgaire: ce qui donne 1551 ans pour la durée du culte & de la ſucceſſion des bœufs ſacrés de Memphis.

Son nom expliqué dans la langue cophte, veut dire *nombre*, & paroît avoir été relatif au nombre de coudées qui marquoit l'accroiſſement du Nil le plus avantageux pour la fertilité de l'Egypte.

Autant les repréſentations d'*Apis* ſont communes dans les collections d'antiques, autant il eſt rare d'en trouver qui portent les caractères diſtinctifs que nous avons décrits plus haut. Le cabinet de Sainte-Geneviève en renferme trois. Le premier de ces *Apis* eſt un taureau de quatre pouces de hauteur, qui porte des traces de ſon ancienne dorure, mais nul caractère particulier au bœuf ſacré. Le ſecond eſt extrêmement petit, & également dépourvu des caractères myſtiques. On n'a pu les prendre juſqu'ici pour des *Apis*, qu'en conſidération de l'Egypte, d'où ils ſont venus. Le plus grand avoit appartenu au ſavant Peireſc, dont le cabinet de ſainte-Geneviève recueillit autrefois une partie des antiques.

On voit dans le même cabinet un troiſième *Apis*, de bronze comme les deux autres, & de deux pouces & demi de hauteur. Il porte entre ſes cornes un grand diſque, au bas duquel paroiſſent les traces du ſerpent Agatho-Démon, qui entroit dans la coeffure des déeſſes, des dieux & des prêtres d'Egypte. Un ornement gravé ſur le métal en forme de bandelette ou de petite houſſe, entoure ſon col & ſon poitrail.

Le comte de Caylus en avoit pluſieurs; mais celui qui mérite la plus grande attention, eſt l'*Apis* qu'il a deſſiné & décrit dans ſon Recueil 1, pag. 42. Il a accompagné ſa deſcription de réflexions ſavantes & capables d'éclairer les antiquaires; c'eſt pourquoi nous les tranſcrivons à la ſuite de cet article.

» Dans les repréſentations du bœuf *Apis* que j'ai examinées en pluſieurs cabinets, ou qui ont été publiées, cet animal eſt preſque toujours couvert d'une houſſe, comme celui que je décris; c'eſt une preuve qui il avoit cet ornement lorſqu'on le faiſoit paroître en public. L'aigle que l'on voit ſur ſa croupe, eſt à la place que lui aſſigne Herodote; mais l'eſcarbot qui, ſuivant les hiſtoriens, ſe trouve dans la bouche du bœuf *Apis*, eſt ici repréſenté ſur le garrot. La ſeule raiſon que l'on puiſſe donner de cette différence, c'eſt que l'artiſte n'ayant pas voulu que ce ſymbole fût caché, au lieu de le mettre dans la bouche de l'animal, a pris le parti de le reporter dans un lieu où il fût viſible, & où il pût être placé avec ſymmétrie par rapport à l'aigle. »

» Pline & Ammien Marcellin diſent que le bœuf *Apis* avoit au côté droit une figure du croiſſant de la lune; & c'eſt ainſi qu'il eſt repréſenté ſur les médailles d'Hadrien & d'Antonin-le-Pieux, frappées en Egypte, & ſur un marbre conſervé dans le cabinet d'Odeſcalchi, (*tom. 2, pl. 98*). Ce ſymbole ne paroît point ici, apparemment parce qu'il eſt caché ſous la houſſe; & d'ailleurs, on y ſupplée en plaçant le diſque de la lune entre les cornes de l'animal; car il faut avouer en premier lieu, qu'on voit ſur la tête de celui-ci les traces d'un autre corps, indépendantes de la racine des cornes qui ſubſiſte encore; & en ſecond lieu, que preſque toutes les figures du bœuf *Apis* qui ſont ornées de houſſes, ont en même-tems le diſque de la lune ſur la tête. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que l'on eût négligé d'enrichir celui-ci de cet ornement néceſſaire, d'autant plus que les Egyptiens admettoient peu de variété dans les choſes qu'ils avoient une fois admiſes. Le diſque de la lune que l'on voit entre les cornes de celui-ci étoit argenté & très-poli; ce qui, joint à la couleur noir du bœuf, produiſoit un effet brillant & majeſtueux. Il s'accordoit d'ailleurs avec la tache blanche que celui que j'explique avoit ſur le front. »

» Hérodote dit que cette tache étoit carrée; mais je crois qu'il s'eſt gliſſé une faute de copiſtes dans le texte de cet hiſtorien, & qu'au lieu de dire que cette tache étoit carrée, il faut dire qu'elle étoit triangulaire. La différence des mots grecs qui expriment ces deux idées eſt ſi peu ſenſible, que je ne crois pas cette correction trop haſardée. Voici le paſſage d'Hérodote: *Ἔστι μέλας, ἐπὶ μὲν τῷ μετώπῳ, λευκὸς τετράγωνον, ἐπὶ δὲ τῷ νώτῳ αἰετὸς ἐπικεκαυμένος.* A la place de ces deux mots, *λευκὸς τετράγωνον*, on peut lire *λευκὸς τὸ τρίγωνον*. Elle eſt appuyée ſur deux raiſons: la première eſt que toutes les figures du bœuf *Apis* que j'ai vues, ont ſur le front un triangle ſimplement tracé par des

Digitized by Google

lignes quelquefois incrustées d'argent, ou formées par une feuille du même métal qui rempliſſoit la totalité du triangle. C'eſt en effet la tache blanche dont parle Hérodote ; & il eſt certain que dans ces ſortes d'occaſions, les monumens ſont les meilleurs commentaires des hiſtoriens. »

» La ſeconde raiſon eſt tirée de la Théologie des Egyptiens. Plutarque nous apprend (*de Iſid. & Oſirid. c.* 56.) qu'ils comparoient la nature divine à un triangle rectangle, dont un des côtés repréſentoit l'intelligence, le ſecond la matière, & le troiſième l'ordre qui réſultoit du concours de l'intelligence avec la matière. Le bœuf *Apis* étant, ſelon le même ſyſtême, le ſymbole d'Oſiris, & Oſiris n'étant pas diſtingué de cette intelligence qui avoit fécondé la matière, & qui, conjointement avec elle, avoit produit l'ordre, rien n'étoit plus ſimple que de réunir ces grandes idées dans le bœuf *Apis*, & de placer ſur ſon front ce triangle myſtérieux, plutôt qu'une tache carrée, dont la forme n'a aucun rapport connu avec les points fondamentaux de la Théologie égyptienne. »

APIS, fils de Phoronée, ſecond roi d'Argos, alla s'établir en Egypte, ſelon les fables des Grecs, où il ſe rendit ſi fameux qu'il mérita, après ſa mort, d'être mis au rang des dieux, ſous le nom de SERAPIS. *V.* ce mot.

APIUM. *V.* ACHE.

APLUSTRE, nom que les Romains donnoient à un ornement de la poupe des vaiſſeaux, appelé par les Grecs ἀφλαστον. L'*aplustre* étoit compoſé de planches diverſement découpées & colorées. Il étoit ſurmonté d'une longue pique à laquelle on attachoit des banderoles ou flammes, pour reconnoître le vent. Les Grecs employoient au même objet un triton mobile.

Les Romains ont généraliſé quelquefois le mot d'*aplustre*, & ont déſigné par-là non-ſeulement les ornemens de la poupe, tels que le petit plancher qui le ſoutenoit, les planches dont il étoit formé & les banderoles qui flottoient du haut, mais encore les ornemens de la proue, ou l'acroſtole ; & réciproquement ils ont pris celui-ci pour l'*aplustre*. Il n'eſt pas étonnant, après cela, que des commentateurs ayent varié ſur le ſens du mot *aplustre*. Chacun d'eux l'a reſtreint à quelqu'une de ſes parties, à l'imitation des anciens.

En effet, un ancien interprète de Juvénal explique le mot *aplustre* par un plancher conſtruit pour décorer un navire : *Tabulatum ad decorandam ſuperficiem navis appoſitum.* L'eſtus appelle de ce nom les ornemens de la poupe & ceux de la proue : *Aplustria navium ſunt ornamenta, quæ, quia erant amplius, quàm eſſent neceſſaria uſu, etiam amplustria dicebantur.* L'interprète de Juvénal, cité plus haut, confond encore ſous ce nom l'éperon, qui n'appartenoit qu'à la proue.

On peut donc appeler *aplustre* tous les objets mentionnés dans cet article, & même les acrotères ou banderoles qui étoient placées au-deſſus.

APOBATAI, athlètes dont il eſt fait mention dans une inſcription publiée par Muratori (*Theſ. inſcr.* 2019. 1). C'étoient les mêmes que les PARABATÆ. *V.* ce mot.

APOBOMIES, fêtes des Grecs, où l'on ne ſacrifioit point ſur l'autel, mais à plate terre & ſur le pavé ; c'eſt ce que le nom ſignifie. Il vient d'ἀπο, loin, & de βωμος, autel.

APOCINOS, danſe dont Pollux a ſeul fait mention, ſans en expliquer le caractère. Ce nom veut dire *fuite* en grec ; & il ſeroit conjecturer que l'on imitoit les agitations & les mouvemens des fuyards, en exécutant l'*apocinos*.

APOCRISIAIRES. C'étoient des officiers chargés de juger les cauſes des ſoldats du palais, & qui leur apportoient les réponſes que les magiſtrats ſupérieurs faiſoient à leurs requêtes. Ἀποκρισιαι étoient les réponſes des princes & des préfets.

APODECTES, ἀποδεκται, receveur des tributs. Il y avoit à Athènes dix *apodectes*, qui recevoient tous les tributs, les impôts & les revenus de la république, & inſcrivoient ſur leurs regiſtres les noms & les ſommes des contribuables. Ils mettoient ces états ſous les yeux du ſénat, & là ils déchargeoient ceux qui les avoient payés. Les *apodectes* jugeoient les conteſtations qui s'élevoient à l'occaſion des tributs ; mais lorſqu'elles étoient d'une grande importance, on les portoit devant les curies des juges.

APODIPNE *ou* APODEIPNE, chanſons des Grecs pour l'*après-ſouper*. Les Latins les appeloient *poſtcænia*.

APODYTERION. On appeloit de ce nom chez les Grecs l'endroit de la Paleſtre ou des Thermes, dans lequel on ſe déshabilloit, ſoit pour le bain, ſoit pour les exercices de la gymnaſtique. Les Romains le nommoient *Spoliatorium*, *Spoliarium*, *Tepidarium* & *Aerium*. On s'y faiſoit frotter tout le corps avant de reprendre ſes habits. Si l'on en juge par les Thermes de Dioclétien, tels qu'ils étoient avant leur deſtruction, l'*Apodytérion* étoit un grand ſalon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi-cercle, & dont la voûte étoit ſoutenue par pluſieurs colonnes d'une hauteur extraordinaire.

Α'ΠΟΓΡΑΦΕΥΣ τῆς βουλῆς, étoit le greffier du ſénat d'Athènes, qui avoit d'abord été choiſi par ſuffrages, mais qui le fut depuis par le ſort. Une de ſes fonctions étoit de garder les regiſtres des apodectes, afin qu'on n'y pût faire aucun changement.

Α'ΠΟΛΕΚΤΟΣ, étoit ſouvent le même que l'ἐκλελεγμένος, *choiſi* ; ſouvent auſſi il déſignoit celui que l'on tiroit de la claſſe des élus ou *choiſis*. Les Etoliens donnoient ce nom aux membres de leur conſeil intime.

Α'ΠΟΛΙΔΕΣ, compoſé de l'α privatif & de πολις, ville ; privés du droit de cité. On donnoit ce nom à ceux qui, étant condamnés pour toute leur

Digitized by Google

vie aux travaux publics ou exilés dans une isle, perdoient le droit de bourgeoisie romaine.

APOLLINAIRES (jeux). *Voyez* ce mot.

APOLLINARIS, prêtre d'Apollon. Muratori *(Thes. inscr.)* a prouvé la signification de ce mot par un grand nombre d'inscriptions.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone, naquit dans l'isle de Délos, en même-tems que Diane, sa sœur. *V.* Délos. Parmi les dieux, il n'en est point dont les poëtes ayent publié tant de merveilles que d'*Apollon*. Il fut l'inventeur de tous les beaux arts, tels que la Poésie, la Musique & l'Eloquence, & fut regardé comme le protecteur des poëtes, des musiciens & des orateurs : personne ne jouoit de la lyre comme lui ; il connoissoit tous les secrets de la Médecine. Les Muses étoient sous sa protection, & il présidoit sur le mont Parnasse à leurs concerts. Aucun des dieux n'avoit comme lui le talent de connoître l'avenir ; aussi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles. A tant de perfections, il joignoit la beauté, les graces, une jeunesse éternelle, l'art de charmer les oreilles par la douceur de son éloquence & par la douceur de sa lyre, qui enchantoient également les hommes & les dieux. Il fit un très-grand nombre de conquêtes amoureuses, qui le rendirent père de plusieurs enfans.

Jupiter ayant foudroyé Esculape, fils d'*Apollon*, celui-ci tua, à coups de fléches, les Cyclopes qui avoient forgé les foudres de Jupiter, ce qui le fit bannir du ciel. D'autres ont attribué ce bannissement à une conspiration de tous les dieux contre Jupiter, dans laquelle *Apollon* étoit entré. Quoi qu'il en soit, il fut chassé du ciel, & se retira chez Admète, roi de Thessalie, dont il fut réduit à garder les troupeaux, afin de pourvoir à sa subsistance. De la maison d'Admète, il passa au service de Laomédon, & lui aida à bâtir les murs de Troye, conjointement avec Neptune, disgracié pour la même conspiration. *V.* Laomédon. Après quelques années d'exil, Jupiter le rétablit dans les droits de la divinité, & lui donna le soin de répandre la lumière dans l'univers ; en un mot, il devint le soleil. Qui est ce qui éclairoit le monde & faisoit les fonctions de soleil, avant qu'*Apollon* eût cette charge ? C'est ce que les poëtes se sont peu inquiétés de nous expliquer.

Ses oracles les plus célèbres furent ceux de Delphes, de Claros, de Ténédos, &c. Il eut des temples dans toute la Grèce & dans toute l'Italie. On le représentoit sous la figure d'un beau jeune homme jouant de la lyre, ou la tenant d'une main, & couronné de laurier. Cet arbre lui étoit consacré depuis la métamorphose de Daphné ; de-là vint que les poëtes, ses favoris, portèrent la même couronne. Son histoire sera complète, si l'on y ajoute les articles Hyacinthe, Hyperboréen, Laomédon, Latone, Marsias, Muses, Phaéton, Phœbus & Python.

Les fonctions de ce dieu étoient si multipliées, qu'il fallut lui donner plusieurs surnoms pour rappeler chacune d'elles : ce qui produisit les divers attributs & les différens noms qui le caractérisèrent.

Apollon Acesius ou Acesios. *V.* ce mot.

Apollon-Æthofirus. *Apollon* fut ainsi nommé par les Scythes.

Apollon Actiaque. Nous ajouterons ici quelques observations à ce que nous avons dit à l'article Actiaque. Cet *Apollon* paroît sur les médailles avec des habits de femme, selon les auteurs qui ont écrit sur la science Numismatique. Cette description est incomplète. Il porte, à la vérité, des habits très-longs, c'est-à-dire, une tunique flottante jusqu'à terre, & un manteau traînant ou la *palle* des femmes. Les joueurs de lyre ne paroissoient sur les théâtres qu'avec cet habillement, & les acteurs tragiques portoient comme eux des tuniques traînantes, qui cachoient la hauteur excessive de leurs cothurnes. Il étoit naturel de donner au dieu qui jouoit si bien de la lyre, le même habillement que portoient ses élèves. Cet *Apollon* reçut depuis le surnom d'*Actiaque*. On en voit deux statues au muséum Pio-Clémentin.

Nous finissions cet article, lorsque nous avons vu dans le *muséum Pio-Clementin* ou du Vatican, la belle statue d'*Apollon joueur de lyre*, trouvée à Tivoli avec les Muses, & qui est vêtue comme les femmes. Celle du même *muséum*, que Winkelmann avoit appelée Erato, tant son habillement ressemble à celui des femmes, & qui est l'*Apollon Palatin* ou *Actiaque* des médailles, ou l'*Apollon joueur de lyre*, nous a confirmé aussi agréablement dans les idées que nous avions exposées ci-dessus.

Apollon Agyieus ou *Agyiates*. Ἀγυιὰ signifie *rue*, & *Agyieus* qui préside aux rues. Les Grecs avoient coutume d'élever des colonnes, des statues & des autels dans les rues auprès des maisons. Une partie de ces monumens étoient consacrés à *Apollon qui présidoit aux rues*, *Agyieus*. Pausanias parle souvent de ses statues.

Apollon est appelé Ἀκεσιμάχης & Ἀκεσιγόνος dans son hymne attribué à Homère. Ce surnom exprimoit sa longue chevelure, & étoit traduit chez les Latins par *intonsus*. Properce, (3. 11.) :

Dum petit intonsi Pythia regna dei.

Horace l'appelle *Cynthius intonsus*, (*Od.* 3. 21.) :

Intonsum pueri dicite Cynthium.

Apollon Ἀλεξίκακος, qui chasse le malheur.

Apollon Aperta. Festus fait venir ce nom de ce que le dieu rendoit ses oracles *à huis ouvert*, *cortinâ apertâ*. Scaliger le dérive d'Ἀνειμένος, qui, par des changemens propres au dialecte Æolien, vient d'Ἠνεῳγότος. Ceux qui venoient de la Grèce à Rome, furent désignés sous ce nom dans les premiers tems de la république, comme s'ils

Digitized by Google

ſuſſent été originaires de l'Epire ſeule. *Apollon*, inconnu à Rome au tems des rois, n'y fut honoré que ſous les conſuls.

Apollon Ἀποτροπαῖος. Ce nom eſt ſynonyme à Ἀλεξίκακος. On racontoit ſes ſonges à *Apollon*, afin qu'il en détournât ſes ſuites funeſtes.

Apollon Arcitenens, chez les Grecs Τοξοφόρος. *Apollon* étoit repréſenté fort ſouvent avec un arc & des flèches. C'eſt l'attitude du merveilleux *Apollon* du Belvédère. Le ſerpent Python, les fils de Niobé, les Titans & tant d'autres qui périrent ſous les traits d'*Apollon*, rendirent ſon arc redoutable.

Apollon Argenteus. Muratori (179. 1.) rapporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention d'un champ conſacré à cet *Apollon*, qui tenoit peut-être un arc d'argent.

Apollon Argyrotoxus, ayant un arc d'argent ou des flèches de ce métal; car τόξον exprime l'arc & les flèches.

Apollon Auricomus, chez les Grecs Χρυσοκόμης, aux blonds cheveux. Cette épithète étoit relative, ſelon Macrobe, aux rayons d'*Apollon Soleil*.

Apollon Belenus. *Voyez* BELENUS.

Apollon Branchides. *V.* BRANCHUS.

Apollon Clarius. *V.* CLAROS.

Apollon Cœlifex. Ce ſurnom avoit été donné par les Romains, à une de ſes ſtatues qu'A. Victor place dans la 11e région près de l'*ædes Portunus*, & qui regardoit le ciel ou le mont Cœlius.

Apollon Comæus, du mot grec κόμη, je prends ſoin de ma chevelure. *Apollon* étoit adoré ſous cette dénomination à Sélеucie, & ſa ſtatue en fut tranſportée à Rome, où on la plaça dans le temple d'*Apollon Palatin*, après la priſe de cette ville. Des ſoldats romains pillant le temple de Séleucie, que le feu alloit conſumer, découvrirent un eſpace vuide qu'ils crurent rempli de richeſſes. Ils ſe hâtèrent de l'ouvrir; mais (dit Ammien Marcellin) il en ſortit une vapeur peſtilentielle, qui y avoit été concentrée autrefois par la ſcience ſecrète des Chaldéens. Elle engendra des maladies de toutes les ſortes, & elle répandit la peſte ſur toutes les contrées, depuis les frontières de la Perſe juſqu'au Rhin.

Apollon Conſervateur. M. Foggini de Rome, poſſède une médaille d'or d'Aurélien, ſingulière par ſon revers unique. On y voit *Apollon* aſſis avec la légende: *Apollini Conſervatori*. Cette même inſcription ſe lit ſouvent ſur les médailles de Trébonien-Galle, & elle peut faire alluſion à la peſte affreuſe qui ravagea l'univers connu ſous ce prince, pendant dix ans entiers. L'empereur aura cru en être exempt par la protection d'*Apollon Conſervateur*.

Apollon Corypæus, de Corype en Theſſalie, où il rendoit des oracles.

Apollon de Cumes. Cette ſtatue du fils de Latone devint célèbre pendant la guerre que firent les Romains aux Achéens & au roi Ariſtonicus. Elle pleura, diſoit-on, pendant quatre jours. Les aruſpices de Rome augurèrent mal d'un ſemblable prodige, & furent d'avis de jeter à la mer l'*Apollon de Cumes*. Mais les vieillards de cette ville intercédèrent pour la conſervation de leur Palladium, & dirent que le même prodige étoit arrivé pendant la guerre de Perſe & pendant celle d'Antiochus.

Les Romains, vainqueurs de la Grèce, ſe rappelèrent *Apollon de Cumes*, & lui envoyèrent des préſens. Alors on interrogea de nouveau les aruſpices ſur le prodige qui les avoit effrayés d'abord. Raſſurés par l'événement, ils répondirent que la ville de Cumes étoit une colonie grecque, & que ſon *Apollon* ayant la même origine, ce dieu s'affligeoit de voir la Grèce, ſa patrie, vaincue par les Romains. Il pleura encore à l'époque de cette réponſe, & l'on apprit bientôt que le roi Ariſtonicus venoit d'être battu & fait priſonnier. Cette défaite d'un prince qu'affectionnoit *Apollon de Cumes*, avoit de nouveau fait couler ſes larmes. S. Auguſtin, (*Civit. Dei.* 3. 11).

Les Proteſtans du ſiècle dernier accuſèrent d'impoſture les religieux d'un couvent d'Italie, où étoit conſervée une ſtatue très-révérée. On aſſura qu'elle avoit répandu des larmes, & on nomma pluſieurs témoins oculaires. Les écrivains proteſtans dirent qu'il y avoit un cep de vigne dont les rameaux s'étendoient en dehors & le long des murs de l'égliſe de ce couvent, qu'on en avoit fait paſſer une branche au-travers du mur & de la tête de la ſtatue, & que dans la ſaiſon où la ſève de la vigne monte, elle s'étoit fait iſſue, goutte-à-goutte, ſous la forme de larmes au-travers des yeux. Cette explication peut faire connoître le moyen dont ſe ſervoient les prêtres d'*Apollon de Cumes*; quoiqu'elle paroiſſe être une calomnie relativement aux religieux d'Italie dont nous venons de parler.

Apollon Cynthius. Ce nom fut donné à *Apollon*, à cauſe du Cynthius, montagne de l'iſle de Délos, où il avoit pris naiſſance.

Apollon Δεξιοδότειρα. *Voyez* DIRAS.

Apollon Délien, de l'iſle de Délos.

Apollon Delphien. *V.* DELPHES.

Apollon Didymæus, de δίδυμα double. Quelques-uns dérivent ce ſurnom de la multiplicité des cultes qui furent rendus à *Apollon*. Macrobe (*Sat.* 1. 17.) lui donne une origine plus extraordinaire. On voyoit, ſelon lui, que cette divinité fourniſſoit à l'univers deux eſpèces de lumières différentes; l'une pendant le jour comme ſoleil, & l'autre en éclairant le globe pendant la nuit, par la réflexion de ſes rayons ſur la lune. De-là vint que les Romains adoroient le ſoleil ſous le nom & la figure de Janus, qu'ils ſurnommoient alors *Apollon Didymaus*. *Didyma* étoit auſſi un endroit voiſin de Milet, où il étoit honoré d'un culte particulier.

Apollon Ἑκατηβόλος, Ἑκατήεργος, Ἑκαεργός, & chez les Latins *longè jaculator*, lançant ſes traits au

loin. Ce ſurnom faiſoit alluſion à ſes flèches & aux rayons d'*Apollon Soleil*.

Apollon Grannus Mogounus. Muratori (22. 11. & 1979. 8. de ſon *Theſ. inſcr.*) a rapporté deux inſcriptions trouvées en Allemagne, en l'honneur de cet *Apollon*, qui avoit été ainſi nommé à cauſe du voiſinage de Mayence ou du Mein, appelé *Mogonus*, & d'Aix-la-Chapelle, *Aquiſgranum* : APOLLINI GRANNO MOGOUNO Q. LICINIUS. TRIO. D. S. I. D.

Apollon Hebdomagète. On lui donnoit ce ſurnom, parce qu'il étoit venu au monde le ſeptième jour du mois : de-là vint l'uſage de lui conſacrer ce jour ; ou parce que, ſelon le ſcholiaſte de Callimaque, il étoit né le ſeptième mois.

Apollon Ichnæus. On nommoit ainſi *Apollon*, à cauſe des oracles qu'il rendoit à *Ichne*, en Macédoine.

Apollon Iſmenius. Ce ſurnom lui fut donné à cauſe d'un fleuve & d'une montagne de Béotie, où il avoit un temple & des oracles.

Apollo Kiutius. Il n'eſt fait mention de cet *Apollon* que dans l'inſcription ſuivante, rapportée par Muratori. (*Theſ. inſcr.* 23. 9.) :

Q. MINCIUS. Q. F. RUFUS
LEG. APOAINEI. KIVTIO
MERITO.

Apollon Latous, *Latoïus* & *Latonius*, de ſa mère Latone.

Apollon Λαχέσιος, ou l'*ειος*, ou l'*ειακος*, divinité de ceux qui commençoient à s'adonner aux ſciences, & à ſe trouver dans les aſſemblées des philoſophes, qui étoient appelées λεσχαι, λαχησεις.

Apollon Libyſtinus ou *Libyſſinus*, étoit adoré auprès du promontoire Pachynus, en Sicile. Il avoit reçu ce nom à cauſe de la peſte dont il affligea les Libyens qui avoient fait une deſcente en Sicile auprès de ſon temple. Macrobe, (*Saturn.* 1. 17).

Apollon Λυκηγενέτης. Homère, (*Iliad. IV.* 119). Ce ſurnom veut dire, né dans la Lycie, & ne peut convenir ſous cette acception au dieu que vit naître Délos. Les interprètes ſe font partagés ſur ſa ſignification détournée, qu'ils ont tous établie cependant ſur le mot λυκος, loup. Les uns veulent qu'un temple d'*Apollon* ayant été pillé, & ſes richeſſes enſevelies dans la terre, un loup fit découvrir ce tréſor, & entra enſuite de lui-même dans le temple. On appela, à cauſe de ce prodige *Apollon*, Λυκηγενέτης.

D'autres penſent avec Elien (*anim. X.* 26.) qu'*Apollon Soleil* n'a été appelé de la ſorte, que parce qu'il engendre l'année, λυκαβαντα. L'année reçut ce nom des premiers Grecs, à cauſe du loup que le ſoleil affectionnoit, parce que Latone lui donna le jour transformée en louve. On voyoit une louve de bronze placée dans le temple de Delphes, en mémoire de cette métamorphoſe.

Apollon Maleïtas. Ce ſurnom fut donné à *Apollon* comme à l'inventeur de la Médecine. Aléandre lui a cherché, dans ſon explication de la Table Héliaque, une origine plus détournée, & il la trouvée dans la chaleur du ſoleil, qui fait mûrir les plantes dont les remèdes ſont compoſés.

Apollon Mileſius, de Milet. *Voyez Apollon Didymæus*.

Apollon Moneta. On lit cette légende ſur une médaille de Commode, où l'on voit *Apollon* nud, ayant le bras droit poſé ſur ſa tête, & appuyant ſon bras gauche ſur une colonne. Cette attitude du bras droit annonce le repos d'*Apollon*. On lit auſſi pour légende APOLL. PALAT. ſur une autre médaille, où la même repréſentation d'*Apollon* eſt placée. Ainſi on peut croire, avec aſſez de vraiſemblance, qu'*Apollon Moneta* étoit le même que l'*Apollon Palatin*.

Apollon Muſicien ou *joueur de lyre*. V. *Apollon Actiaque*. *Apollon* tient une lyre, parce que le ſoleil eſt, ſelon Suidas, l'harmonie de cet univers.

Apollon Myricinus, de Myrica, eſpèce de fougère. La ſtatue d'*Apollon*, à Lesbos, tenoit de la fougère dans ſa main, parce que cette plante étoit conſacrée aux divinations.

Apollon Navalis. Auguſte croyoit être redevable de ſa victoire d'Actium à *Apollon*, qui mérita le ſurnom de *Navalis*.

Apollon Nomius, chez les Grecs Νομιος, vivant dans les pâturages. Ce ſurnom convenoit parfaitement au paſteur des troupeaux d'Admète, *paſtor ad Amphryſo*, comme l'appelle Virgile : cependant, Macrobe & Phurnutus le dérivent de la nourriture que la terre fournit à toutes choſes par l'influence du ſoleil.

Apollon Oropæus, d'Orope, ville de l'iſle d'Eubée, où il rendoit des oracles.

Apollon Paean. *Apollon* a reçu ce ſurnom, parce qu'il perçoit de flèches, de παιειν, bleſſer, ſelon Feſtus. Macrobe donne une autre étymologie du mot Paean ; il le dérive de βαλλω παιειν, jette & bleſſe, paroles que lui adreſſoit Latone pendant qu'il combattoit le ſerpent Python. Cet écrivain les applique au ſoleil, qui, engendrant quelquefois des maladies par la force de ſes rayons, & qui d'autres fois rendant la ſanté par leur douce température, mérite qu'on l'invoque en diſant ιω παιαν, guériſſez-nous, Paean.

Apollon Palatin étoit le même qu'*Apollon Actiaque*, qu'*Apollon Moneta*, qu'*Apollon joueur de lyre* & qu'*Apollon Muſicien*. Il fut ſurnommé Palatin, lorſqu'Auguſte, vainqueur d'Actium, éleva dans ſon palais (*Palatium*) une *aëdes* en ſon honneur, avec un portique & une bibliothèque. On le voit ſur les médailles tantôt nud, le bras gauche appuyé ſur une colonne, & le bras droit poſé ſur ſa tête, attitude qui déſigne le repos & la paix donnée à l'univers par la victoire d'Auguſte ; tantôt il y paroît vêtu, & tel qu'il eſt décrit à l'article

Digitized by Google

l'article d'*Apollon Actiaque*. Properce a parlé de l'*ades d'Apollon Palatin*, (*IV. 6.* 11.):

Musa, Palatini referamus Apollinis aedem.

Et Horace de ſa bibliothèque, (*Epiſt.* 13. 17.):

Scripta Palatinus quaecumque recepit Apollo.

Apollon Pataraus, de Patare en Lycie. Il y avoit un temple très-riche, dont les oracles étoient auſſi célèbres que ceux de Delphes. Auſſi Servius (*Æneid. IV.* 143.) dit-il qu'*Apollon* dictoit ſes réponſes à Patare pendant les ſix mois d'hiver, & pendant ceux d'été dans l'iſle de Délos.

Apollon Patrius, paternel. Son fils Icadius lui donna ce ſurnom.

Apollon Phanæus, de φαίνω, voir. *Apollon* découvroit, faiſoit voir & connoître les choſes cachées.

Apollon Phœbus. L'étymologie la plus vraiſemblable de ce ſurnom, le fait venir de Phœbé, mère de Latone; quoiqu'Héraclide du Pont la rejette dans ſes allégories d'Homère.

Apollon Propugnator. On trouve ce nom ſur les médailles de Valérien l'ancien. Il eſt relatif aux combats d'*Apollon* contre les géans ou le ſerpent Python.

Apollon Προστατήριος, qui préſide aux portiques, où l'on voyoit ordinairement ſa ſtatue.

Apollon Provis. *Voyez* ce mot.

Apollon Pythien. La victoire d'*Apollon* ſur le ſerpent Python, lui mérita ce ſurnom. Les dames romaines lui donnèrent en offrande leurs bijoux d'or, & l'on en fit un cratère ou une grande coupe, qui lui fut conſacrée à Delphes.

Apollon Sandalarius ou des Cordonniers. Cette ſtatue d'*Apollon* avoit pris ſon nom de la rue des Cordonniers, placée dans la quatrième région, où elle étoit élevée, pour la diſtinguer de l'*Apollon Palatin*. On ne doit pas être étonné de voir les cordonniers habiter enſemble un ſeul quartier, puiſque les potiers de terre étoient dans le même cas, ainſi que les ouvriers en verre, dont le quartier étoit auprès de la porte Capène.

Apollon Sauroctonos, *V.* ce mot.

Apollon Selinuntius, de Selinunte, dans l'iſle d'Eubée, près d'Orope. *V. Apollon Oropius*.

Apollon Sminthæus. Les Crétois appeloient les rats *ſminthes*, & en dérivèrent ce ſurnom d'*Apollon*. Le prêtre Crinis ayant négligé ſon culte, en fut puni par une multitude de rats qui dévaſtèrent ſes champs. Un bouvier nommé Hordas, avertit, par l'ordre du dieu, le prêtre négligent, d'être plus exact à remplir ſes fonctions. Celui-ci obéit, & *Apollon* tua les rats à coups de flèches. Elien raconte cette aventure d'une manière un peu différente. Conſtantin éleva dans un quartier de Conſtantinople, une ſtatue à *Apollon Sminthæus*.

Apollon Soleil. Une belle tête de cette divinité ſe voit au muſæum du capitole, & Winkelmann l'a publiée dans ſes *Monumenti inediti*, n°. 175, ſous le nom d'Alexandre. M. Viſconti, éditeur du muſæum Pio-Clémentin, y a remarqué ſept trous dans la chevelure. Il croit qu'ils étoient deſtinés à recevoir les rayons qui ornoient la tête de cet *Apollon Soleil*, tels qu'on les voit au ſoleil de la Villa-Borgheſe, & à la tête coloſſale de Sérapis du même muſæum. D'ailleurs il y trouve une reſſemblance parfaite avec les têtes des médailles de Trajan, qui portent la légende : *Oriens*. Les cheveux de la tête du capitole ſont cependant arrangés ſur le front comme ceux du beau terme portant l'inſcription antique : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΜΑΚΕ..... Il appartient au chevalier Azara, & a été publié dans le Journal des Antiquités de Rome, ann. 1784. Ce terme a été trouvé en 1779, dans des fouilles faites auprès de Tivoli, avec ſeize têtes de philoſophes ou de poëtes grecs, & une ſtatue de Britannicus unique.

Au reſte, ſachant qu'Alexandre a été déifié, on peut dire que les rayons, ainſi que la beauté idéale de la tête du capitole, repréſentent ce héros déifié; & que le terme du chevalier Azara, dont les traits n'ont rien d'idéal & paroiſſent faits d'après nature, repréſente le vrai portrait du vainqueur de Darius.

La tête d'*Apollon Soleil* ſe voit ſur les médailles de Rhodes, où elle eſt ſans doute une copie de celle du coloſſe.

Apollon Sortilegus, qui préſide aux ſorts. Il rendoit quelquefois des oracles par le moyen des ſorts.

Apollon Spodius. *Voyez* ce mot.

Apollon Syntodus. Ce dieu eſt ainſi nommé dans une inſcription rapportée par Gyraldi. (*Syntag.* 7).

Apollon Tégyréen. *V.* Tégyre.

Apollon Themenites ou *Temenites*. Suétone parle, dans la vie de Tibère, d'une ſtatue de cet *Apollon*, que l'on voyoit à Syracuſe, & dont la grandeur & le travail étoient étonnans. Cet empereur la fit tranſporter à Rome, & placer dans la bibliothèque d'un temple. Cette ſtatue étoit, ſelon Cicéron, (*Verr. IV.* 53.) dans le quatrième quartier de Syracuſe, & elle avoit pris ſon nom de τέμενος, endroit voiſin de cette ville ſous les Epipoles.

Apollon Thoanius, de θοὰν, porte. *Apollon* préſidoit aux portes chez les Grecs, qui les ornoient avec ſes ſtatues.

Apollon Thymbræus. Virgile (*Æneid. III.* 85.) dit :

Da propriam Thymbræ domum.

Servius expliquant ce vers, dit que *Thymbra* étoit un champ voiſin de Troye & couvert de ſarietée, *thymbra*. Il étoit célèbre par un bois & un temple dédiés à *Apollon*, où Achille fut bleſſé par Pâris : de-là vint qu'on aſſuroit que ce dieu avoit bleſſé lui-même le vaillant Achille.

Stace a donné le même ſurnom à *Apollon*; &

Digitized by Google

Lactance, ſon commentateur, l'a expliqué comme Servius, (*Théb. 1. 699.*) :

Scu Trojam Thymbræus habes.

Apollon Tortor, ou bourreau. C'eſt ainſi que l'on déſignoit à Rome une ſtatue de ce dieu, qui étoit placée dans la rue où l'on vendoit des fouets pour punir les eſclaves.

Apollon Chocæus, *Heliopolitanus*, *Hyperboreus*, *Parætonius*, *Sarpedonius*, *Soſianus*, *Thuſcanicus*, &c. Ces ſurnoms expriment les endroits où *Apollon* étoit honoré d'un culte particulier.

Au reſte, on trouve dans l'Antologie (*l. 1. c. 18*) une épigramme de vingt-cinq vers, dont vingt-quatre ne ſont compoſés que d'épithètes d'*Apollon*, rangées ſelon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres grecques. On peut les lire, & conſulter auſſi les liſtes des noms d'*Apollon* publiées par Béger.

Apollon reçut la lyre de Mercure; car il n'en eſt point l'inventeur. L'hymne de Mercure, qui porte le nom d'Homère, fait honneur de cette invention au fils de Maia. Polydore Virgile, en attribuant, malgré ce témoignage, l'invention de la lyre à *Apollon*, y ajoute celle de la flûte, que d'autres mythologues donnent à Minerve.

Cicéron diſtingue quatre *Apollons*; (*de Nat. deor. 2. 57*). le premier & le plus ancien fut le gardien d'Athènes; le ſecond, fils d'une Corybante, naquit en Crète; le troiſième fut fils de Jupiter & de Latone. Euſèbe aſſure que ce dernier étoit le plus ancien des trois. Le quatrième enfin, né en Arcadie, donna des loix aux Arcadiens, qui le ſurnommèrent *Nomius* ou légiſlateur. *Apollon* étoit, ſous un certain aſpect, le dieu Horus des Egyptiens. *Voyez* ce mot.

La cigale, le coq, l'épervier, l'olive & le laurier étoient conſacrés à *Apollon*.

Les artiſtes anciens repréſentoient conſtamment ſous les mêmes traits le fils de Latone, ainſi qu'ils le pratiquoient à l'égard des autres divinités. Ils travailloient tous d'après un modèle convenu, & Winkelmann nous l'a retracé dans cent endroits de ſes ſavans ouvrages. L'idée la plus relevée que l'on puiſſe ſe former de la jeuneſſe idéale de l'homme, eſt parfaitement exprimée dans les figures d'*Apollon*. Il réunit la force de l'âge mûr à la délicateſſe des formes de la belle jeuneſſe. Ces formes ſont grandes & annoncent un adoleſcent né pour exécuter des deſſeins généreux : ce ne ſont pas celles d'un favori de Vénus, accoutumé à la fraicheur des ombrages, & élevé par cette déeſſe, comme dit le poëte Ibicus, ſur des lits de roſes. Auſſi *Apollon* étoit-il regardé comme le plus beau des dieux. Sa jeuneſſe eſt brillante de ſanté, & ſa force s'annonce avec douceur, comme l'aurore d'un beau jour.

Cette beauté des formes donne à *Apollon* une grande reſſemblance avec Bacchus. On la trouve ſur-tout dans l'*Apollon* du capitole, qui s'appuie nonchalamment contre un arbre, ayant un cigne à ſes pieds; car il y a quelques ſtatues d'*Apollon* dont les traits ne s'élèvent pas à la hauteur du modèle que nous avons eſquiſſé plus haut, & que la deſcription ſuivante mettra dans tout ſon jour. Elle eſt du célèbre Winkelmann.

De toutes les productions de l'art qui ont trompé la fureur du tems, la ſtatue d'*Apollon* placée au Belvédère du Vatican, eſt, ſans contredit, la plus étonnante. L'artiſte a conçu cet ouvrage d'après un modèle idéal, & n'a employé de matière que ce qui lui étoit néceſſaire pour exécuter ſa penſée & la rendre ſenſible. Autant la deſcription qu'Homère a faite d'*Apollon* ſurpaſſe celles que les autres poëtes ont tracées d'après lui, autant cette figure l'emporte ſur toutes les figures du dieu. Sa hauteur s'élève au-deſſus du naturel, & ſon attitude eſt pleine de majeſté. Un printems éternel, pareil à celui qui règne dans les champs fortunés de l'Elyſée, revêt d'une aimable jeuneſſe les beautés mâles de ſon corps, & brille avec douceur ſur la fière ſtructure de ſes membres. Pénétrez dans la région des beautés qui n'ont point de corps; créez, ſi vous le pouvez, une nature céleſte, afin d'élever votre ame à la contemplation des beautés ſurnaturelles; car vous ne verrez ici rien de mortel, rien qui ſoit ſujet aux beſoins de l'humanité. Des veines n'échauffent point, des nerfs n'agitent point ce beau corps; mais un eſprit céleſte répandu comme un doux ruiſſeau, circule, pour ainſi dire, ſur toute la ſurface de cette ſtatue.

Ce dieu a pourſuivi Python, contre lequel il a tendu, pour la première fois, ſon arc redoutable; dans ſa courſe rapide, il a atteint le monſtre & lui a lancé un trait mortel. De la hauteur de ſa joie, ſon regard divin pénétrant dans l'infini, s'étend bien au-delà de ſa victoire. Le dédain ſiége ſur ſes lèvres; l'indignation qu'il reſpire gonfle ſes narines & s'élève juſqu'aux ſourcils. Mais une paix inaltérable eſt empreinte ſur ſon front, & ſon œil eſt plein de douceur, comme s'il étoit dans le cercle des Muſes empreſſées à lui prodiguer leurs careſſes. De toutes les figures de Jupiter que l'art a enfantées & qui ſont venues juſqu'à nous, aucune ne nous offre le père des dieux avec cette majeſté qu'il montra lui-même au génie du chantre d'Ilion, & que nous trouvons ici dans les traits d'*Apollon*.

Telle que Pandore, cette figure réunit ſeule toutes les beautés propres aux autres dieux. On reconnoit ſur ce front la déeſſe de la ſageſſe que renfermoit le front de Jupiter : le mouvement des ſourcils eſt l'interprète des volontés du jeune dieu; l'orbite ceintrée de ſes yeux renferme les yeux de la reine des déeſſes; & cette bouche eſt la même qui inſpira l'eſprit prophétique au jeune Branchus. Semblables aux tendres rejetons de la vigne, ſes beaux cheveux flottent mollement à l'entour de ſa tête divine, comme s'ils étoient agités par

Digitized by Google

l'haleine des zéphirs légers. Ils semblent parfumés de l'ambroſie céleſte, & attachés négligemment ſur le ſommet de la tête par les mains des Graces.

A la vue de ce prodige, j'oublie l'univers entier; je prends moi-même une attitude plus noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration je tombe dans l'extaſe. Saiſi de reſpect, je ſens ma poitrine qui ſe dilate & s'éleve; telle s'enfle la poitrine de ceux que remplit l'eſprit prophétique. Je ſuis tranſporté à Délos, dans les bois ſacrés de la Lycie, lieux divins qu'*Apollon* ſanctifioit par ſa préſence; car la beauté que je contemple paroît s'animer, comme la nymphe formée par le ciſeau de Pigmalion. Comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre! Il faudroit que l'art même daignât m'inſpirer & conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépoſe à tes pieds: ainſi les mortels reſpectueux qui ne peuvent s'élever juſqu'à la tête de la divinité qu'ils révèrent, dépoſent à ſes pieds les guirlandes dont ils brûloient d'envie de la couronner.

Rien ne cadre moins avec cette deſcription, & ſur-tout avec l'expreſſion divine qui regne ſur le viſage d'*Apollon*, que l'idée de l'évêque de Spence (*Polymet. dial.* 8. p. 97). Il croit reconnoître dans cette ſtatue *Apollon Chaſſeur*. Cependant, ſi la victoire ſur le ſerpent Python ne paroiſſoit pas aſſez glorieuſe, on pourroit y ſubſtituer la défaite du géant Tytie. Ces orgueilleux fils de la Terre ayant voulu faire outrage à Latone, excita l'indignation d'*Apollon*, qui, à peine ſorti de l'adoleſcence, attaqua le redoutable monſtre & le perça de fléches, pour venger l'honneur de ſa mère. Et toi, fille de Tantale, malheureuſe Niobé, ſi ta fatale métamorphoſe n'avoit changé tes membres en rochers inſenſibles, tu frémirois peut-être à plus juſte titre, en voyant le redoutable vengeur de Latone outragée par tes ſuperbes mépris, & le meurtrier de ta nombreuſe famille!

L'admiration & l'enthouſiaſme dans leſquels jette la vue du bel *Apollon du Belvédère*, doivent céder un inſtant à l'examen de quelques objets relatifs aux détails de l'art. Les pieds, ainſi que ceux du Laocoon, d'un grand nombre de ſtatues grecques & des ſtatues égyptiennes du capitole, ſont d'une longueur inégale. Le pied qui porte le corps eſt ſenſiblement plus long que l'autre, & cette inégalité eſt motivée par les règles de la perſpective. L'artiſte a voulu donner au pied placé en arrière, ce qu'il pouvoit perdre par les *ſayans*.

On a écrit que la ſtatue de l'*Apollon* du Belvédère étoit de marbre de Carrare, ainſi que les plus belles ſtatues de Rome. De-là on concluoit que ces chef-d'œuvres n'étoient que des copies, belles à la vérité, de pareilles ſtatues grecques; parce que les Grecs n'ont point connu les marbres de Carrare. Ce raiſonnement, qui dépouilloit Rome d'originaux, pour ne lui laiſſer que des copies, a été détruit par M. Viſconti, éditeur du muſæum Pio-Clémentin. Il a publié un certificat très-authentique de deux anciens inſpecteurs des carrières de Carrare, qui, après avoir examiné attentivement le grain du marbre dont eſt fait l'*Apollon* du Belvédère, & ſur-tout dans les endroits rompus ou éclatés, ont aſſuré qu'ils y reconnoiſſoient diſtinctement le marbre grec, ſans y pouvoir trouver aucune reſſemblance avec celui de Carrare. Voilà donc le caractère précieux d'originalité rendu à cette belle ſtatue, qui fut trouvée dans les fouilles de l'ancien Antium, lieu célèbre par les prodigieuſes dépenſes qu'y fit Néron, à cauſe qu'il l'avoit vu naître.

La plus belle tête d'*Apollon* après celle du Belvédère eſt, ſans contredit, la tête d'une figure aſſiſe de la Villa-Ludoviſi, plus grande que le naturel. L'air de tête de cette figure bien conſervée, annonce un dieu bon & bienfaiſant. Cette ſtatue mérite auſſi une remarque particulière au ſujet de l'attribut qu'elle porte: c'eſt une houlette recourbée, appuyée contre la pierre ſur laquelle elle eſt aſſiſe. L'artiſte a voulu par-là déſigner *Apollon Paſteur, Nomios*, & la vie paſtorale de ce dieu chez Admète.

La coeffure des adoleſcens, garçons & filles, (appelée chez les premiers Κρωβυλος, *crobylus*, & chez les autres Κορυμβος, *corymbus*, *corymbium*) ordinaire aux têtes d'*Apollon*, les a fait méconnoître quelquefois. Cette coeffure, commune aux Amazones, aux ſtatues de Diane & à toutes les figures adoleſcentes, a fait nommer Bérénice un beau buſte de bronze d'Herculanum, tandis qu'il appartient évidemment à *Apollon*.

On peut reconnoître quelquefois ce dieu à une attitude qui lui eſt commune avec Bacchus; ils ont les jambes croiſées. Bacchus & *Apollon*, ſeuls de tous les dieux, ſont ainſi figurés dans quelques ſtatues, pour exprimer la vive jeuneſſe du ſecond, & la douce molleſſe du premier; car cette attitude étoit affectée aux héros en repos, aux perſonnes affligées, & à celles dont la molleſſe étoit paſſée en proverbe. On la remarque aux deux *Apollon Sauroctones*, en marbre, de la Villa-Borghéſe; au même *Apollon*, en bronze, de la Villa-Albani, à l'un des *Apollons* du Capitole, &c. &c.

Quoique les anciens artiſtes ayent cherché à donner aux têtes d'*Apollon* toutes les graces de la jeuneſſe, ils ont rarement placé ſur ſon menton une foſſette, cet agrément convenu de quelques beautés particulières, & jamais de la beauté idéale. On ne la voit point à l'*Apollon* du Belvédère. Un ſeul *Apollon* l'offre à nos yeux; c'eſt celui qui eſt conſervé au Collége Romain: il eſt de bronze, & plus grand que le naturel.

Nous ne parlons pas de l'*Apollon* de la Villa-Négroni, qui eſt de l'âge & de la grandeur d'un jeune homme de quinze ans. Il peut être mis au nombre des plus belles figures de jeuneſſe qui

Digitized by Google

soient à Rome ; mais les traits du visage de cette statue ne sont pas ceux d'*Apollon* : ils appartiennent plutôt à un jeune prince, fils de quelqu'empereur.

On voit un *Apollon* de marbre noir, appelé en Italie *parangone*, dans la galerie Farnèse.

Lorsque les anciens peintres donnoient un manteau à *Apollon*, il étoit bleu ou violet, comme on le voit dans les dessins de Bartoli, (*tav.* 2).

Sur un bas-relief de Rome, *Apollon* porte un chapeau rabattu sur les épaules. Cette coiffure fait allusion à son état de pasteur chez Admète ; car les paysans portoient en Grèce de semblables chapeaux. C'est ainsi que les Grecs représentoient Aristée, fils d'*Apollon* & de Cyrène, qui leur avoit appris l'art d'élever les abeilles ; car Hésiode lui donne le nom d'*Apollon Champêtre*.

A Héliopolis en Assyrie, *Apollon* portoit la foudre ; il est aussi représenté avec cet attribut sur une médaille de Thyréa en Arcadie.

Les Grecs mettoient assez souvent un fouet dans la main d'*Apollon Soleil*, ainsi qu'on le voit sur les médailles & les pierres gravées. Ils avoient sans doute reçu cet usage des Egyptiens. Quelques mythologues croyoient reconnoître dans ce fouet, une allusion aux coups que l'on se donnoit en courant autour de l'autel d'*Apollon* à Délos : mais l'allusion au fouet avec lequel *Apollon Soleil* conduit ses chevaux, paroît plus naturelle. On trouvera aux articles CHARRUE & OSIRIS, le vrai sens de cet attribut que porte toujours Osiris, & que les Grecs ont travesti en fouet.

Apollon est assis tenant un arc, sur les médailles d'Acarnanie, de Rhegium & du roi Antigone.

Il est debout sur les médailles de Philadelphie en Lydie.

On voit sa tête rayonnante sur celles de Rhodes.

Apollon étoit le nom d'une espèce de danse pantomime, dans laquelle on représentoit quelques actions de ce dieu.

APOLLON (cirque d'). *Voyez* CIRQUE.

APOLLONIDEA, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques sous l'autorité de ses préteurs, en l'honneur de M.-Aurèle, de Caracalla, de Domitien.

On voit aussi sur quelques-unes de ses médailles autonomes, les têtes de Domitien & de Domitia, qui ne sont point accompagnées de leurs noms.

APOLLONIE, en Etolie. ΑΠΟΛΛ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze. *(Pellerin)*.

O. en or.

O en argent.

Son type est une mâchoire de sanglier jointe au fer d'un javelot. La mâchoire est un symbole relatif au sanglier de Calydon.

APOLLONIE, en Carie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze. *(Pellerin)*.

O. en or.

O. en argent.

APOLLONIE, en Crète. A. avec un trépied.

M. Hunter possédoit une médaille autonome de bronze, qui est attribuée par M. Combe à cette ville.

APOLLONIE, dans l'Epire. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien, de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Diadumémien, d'Elagabale & de Moésa.

APOLLONIE, en Illyrie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

O. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont : Trois femmes dansant & se tenant par la main. — Un carré double ; prétendus jardins d'Alcinoüs. — Une vache avec son veau ou elle allaite. — Un trépied.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur de M.-Aurèle.

APOLLONIE, près d'Ephèse, dans l'Ionie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ & ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΙΑ.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Commode, d'Hadrien, de Maxime & d'Alex.-Sévère, avec la seconde légende.

APOLLONIE, en Lycie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΑΥ.

Cette ville a fait frapper des medailles impériales grecques, en l'honneur d'Antonin-Pieux, de Géta & de Gallien.

APOLLONIE, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de son préteur, des médailles impériales grecques, en l'honneur de Manée.

APOLLONIE, près du Rhyndacus, en Mysie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. ΠΡΟΣ. ΡΥΝΔ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de M.-Aurèle, de Vérus, de Sept. Sévère, de Caracalla, de Gordien, de Plautille, de Géta.

APOLLONIE, en Sicile. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ.

M. Combe donne trois médailles de bronze avec cette légende, & une outrième de bronze, sur laquelle on lit au revers : ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ ; à *Apollonie* de Sicile. Le prince de Torremusa en a publié quelques-unes de bronze.

APOLLONIE, en Thrace. ΑΠΟΛΛ. & ΑΠΟΛΛΩΝΙΗΤΕΩΝ. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ.

Digitized by Google

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RR. en argent. *(Pellerin).*
O. en or.
O. en argent.
Leur type ordinaire repréſente trois femmes danſant.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Julia-Domna, de Sept.-Sévère, de Caracalla, de Gordien

APOLLONIES, fêtes établies en l'honneur d'Apollon, par les habitans d'Egialée. On dit qu'Apollon, après la défaite de Python, s'étant retiré à Egialée avec Diane ſa ſœur, en fut chaſſé par les habitans, & fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'iſle de Crète. Peu de tems après, la peſte faiſant de grands ravages dans Egialée, on eut recours à l'oracle, qui répondit que pour faire ceſſer le fléau, il falloit députer ſept jeunes filles & autant de jeunes garçons à Apollon & à Diane, pour les engager à revenir dans leur ville. Les deux divinités revinrent à Egialée, où la peſte ceſſa auſſitôt; & en mémoire de cet événement, on faiſoit ſortir tous les ans le même nombre de filles, comme pour aller chercher Apollon & Diane.

APOLLONOPOLIS, en Egypte. ΑΠΟΛ.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

APOLLONOS, iſle. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ.
Les médailles autonomes de cette iſle ſont:
RRR. en bronze. *(Pellerin).*
O. en or.
O. en argent.

APOLLONOS-HIERITÆ, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝ ΙΕΡΕΙΤΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. *(Pellerin).*
O. en or.
O. en argent.
Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Tibère & de Néron.

APOMYOS, *muſcarius.* Hercule étant incommodé par les mouches pendant qu'il ſacrifioit à Jupiter dans Elis, pria ce dieu de les chaſſer. De-là vint que les Eliens retinrent la coutume de ſacrifier à Jupiter *Apomyos*, c'eſt-à-dire, qui chaſſe les mouches. On trouve ce ſujet repréſenté ſur des pierres gravées. Bellori en a rapporté une qu'il a mal expliquée; elle reſſemble beaucoup à une pâte antique du baron de Stoſch, ſur laquelle on voit une tête de Jupiter en forme de mouche. Les deux ailes de l'inſecte forment la barbe du dieu; le corps en fait le viſage, & au-deſſus du front eſt la tête de la mouche avec ſes deux aſſemblages d'yeux, qui ſont très-aiſés à remarquer. Winkelmann l'a publiée dans ſes *Monum. antichi inediti.* Ce nom de Jupiter eſt compoſé d'ἀπο, loin, & de μυια, mouche.

APON, fontaine près de Padoue, laquelle, ſi on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux muets, & guériſſoit toutes les maladies: près de-là étoit un oracle de Gérion.

ΑΠΟΞΥΟΜΕΝΗ, qui ſe frotte, du grec ἀποξυομαι, je me frotte. C'étoit le nom d'une ſtatue, ouvrage de Lyſippe, qui étoit placée à Rome devant les thermes d'Agrippa, & que les cris du peuple obligèrent Tibère à ôter de ſa chambre, où il l'avoit fait tranſporter, pour la remettre devant les thermes du gendre d'Auguſte. Pline raconte ce trait de la vie de Tibère dans les termes ſuivans, (34. 8.): *Plurima ex omnibus ſigna fecit Lyſippus fœcundiſſima artis, inter quæ diſtringentem ſe, quem Marcus Agrippa ante thermas ſuas dicavit, mirè gratum Tiberio principi: qui non quivit temperare ſibi ab eo, quamquam imperioſus ſui inter initia principatûs, tranſtulitque in cubiculum, alio ibi ſigno ſubſtituto: cùm quidem tanta populi romani contumacia fuit, ut magnis theatri clamoribus reponi Apoxyomenem flagitaverit, princepſque adamatum repoſuerit.*

Cette ſtatue repréſentoit un homme qui ſe décraſſoit avec un ſtrigil; peut-être étoit-elle le portrait de TYDÉE. *V.* ce mot.

APOPHORETES. C'eſt un mot dont on eſt obligé de ſe ſervir en traduiſant Martial, qui a donné ce nom à quelques-unes de ſes épigrammes. Il ſignifie des dons & des préſens qui ſe faiſoient pendant les Saturnales, en certaines ſolemnités, dans les jeux publics, ou pour capter les ſuffrages du peuple.

Les *apophorètes*, dérivés d'ἀποφέρω, je remporte, étoient proprement de petits préſens que l'on envoyoit de ſa table à ſes amis. Suétone nous l'apprend dans la vie de Caligula, (*c.* 55. 7.): *Agitatori Eutycho comeſſatione quadam in apophoretis vicitis H-S. contulit.* » Il donna dans un feſtin pour préſent de table vingt mille ſeſterces à Eutychus ». C'étoit pendant les Saturnales, & aux hommes ſeuls, qu'on donnoit les *apophorètes*. Suétone, dans la vie de Veſpaſien, (19. 4.) remarque comme une choſe extraordinaire, que ce prince en envoyoit auſſi aux femmes au jour des calendes de mars: *Dabat ſicut Saturnalibus viris apophoreta, ita & per kalendas martii feminis.* Symmache (*Epiſt. 11.* 80.) donne encore le nom d'*apophorètes* aux préſens que faiſoient à leurs amis & à leurs cliens, ceux qui avoient donné des jeux au peuple.

On appela *apophorète* la corbeille ou le vaiſſeau plat qui ſervoit à porter ces préſens. Beger (*tom.* 3, *p.* 414.) a donné la figure d'un inſtrument rond, qui a une queue, & qui eſt plat & ſans profondeur. Il l'appelle *apophorète* ou *apophérète*. C'eſt une ſimple patère, ſemblable à celles des Etruſques, qui ont ordinairement une queue ou manche droit.

APOPIS. *V.* APOPHIS.

ΑΠΟΠΟΜΠΑΙ, jours conſacrés au culte des dieux ſurnommés πομπαῖοι. On a cru que Mercure,

Digitized by Google

en qualité de conducteur des ames aux enfers, étoit une des divinités honorées dans les jours ἀποπομπαί. Mais Potter penſe que les dieux auxquels on ſacrifioit dans ces jours particuliers, étoient ceux qui étoient appelés ἀποπομπαῖοι, c'eſt-à-dire, ἀποτρόπαιοι, ſelon l'explication de Phavorin, ou ἄρειοι, ἀλεξίκακοι, φύλακες, & enfin ἀποτροπαῖοι, en latin *averruncі*; parce qu'ils repouſſoient & éloignoient le malheur : tels étoient Jupiter, Hercule, & quelques autres. Potter lit d'après cette opinion ἀποπομπαῖοις, dans l'endroit d'Héſychius, où l'on voit πομπαίοις.

APORRHAXIS, d'ἀπορήσσω, je romps, j'interromps. C'étoit un jeu des anciens, qui conſiſtoit à jetter une balle obliquement contre terre, afin qu'en rebondiſſant elle atteignît des joueurs qui l'attendoient & la renvoyoient de même. Le premier joueur la recevoit, & la lançoit de nouveau à ſes adverſaires, mais de manière qu'elle touchoit toujours la terre avant de parvenir à l'un ou l'autre groupe de joueurs. C'étoit une eſpèce de jeu de balle à la main.

APOSTAT (Julien l'). *Voyez* JULIEN II.

APOSTROPHIA, ſurnom de Vénus. Pauſanias diſtingue trois Vénus, dont il appelle l'une Vénus *Apoſtrophie*, Ἀποστροφία, qui *éloignoit* des paſſions infâmes. Comme il y a, dit-il, trois ſortes d'Amours; l'un céleſte, c'eſt-à-dire, dégagé du commerce des ſens; le ſecond terreſtre, qui s'attache à un autre ſexe & au plaiſir du corps; & le troiſième déſordonné, qui porte les hommes à des unions abominables : il y a auſſi trois Vénus; l'une céleſte, qui préſide aux chaſtes amours; une terreſtre, ou la déeſſe des mariages; & une troiſième, qu'on appelle *Apoſtrophie* ou *Préſervatrice*, parce que c'étoit à elle qu'on adreſſoit ſes vœux pour être préſervé des deſirs déréglés.

Les Romains lui rendirent un culte pour le même ſujet, ſous la dénomination de *Verticordia*, qui change les cœurs. Ils lui dédièrent un temple dans le ſiècle de Marcellus, ſuivant un avis qu'ils trouvèrent dans les livres des Sybilles.

APOTHECA, ἀποθήκη, cabinet, ſalle, cellier ou grenier, dans leſquels les anciens renfermoient l'huile, le vin & autres objets.

APOTHÉOSE, Ἀποθέωσις, d'ἀπὸ, auprès, & de θεὸς, dieu. On a donné ce nom à la cérémonie par laquelle on plaçoit un homme au rang des dieux.

Les Perſes & les Egyptiens n'élevèrent jamais des hommes au rang des dieux. Hérodote eſt un garant de la pureté du culte des premiers (*lib.* 1, *c.* 131, *& lib.* 8, *c.* 143). Il dit expreſſément que *les Perſes ne croyoient pas, comme les Grecs, que les dieux fuſſent des hommes déifiés*. C'eſt pourquoi les Athéniens reprochèrent à Xerxès de n'avoir aucun égard, aucun reſpect pour les héros de la Grèce, que celle-ci regardoit comme des divinités. Les Egyptiens, en fondant leur Mythologie, ne déifièrent également aucun mortel. Jablonski a porté cette vérité juſqu'à la démonſtration dans les prolégomènes de ſon *Panthéon Ægyptiorum*.

De tous les peuples dont l'hiſtoire ait conſervé la mémoire, les Grecs ont les premiers élevé des hommes à l'immortalité. Tels furent d'abord les héros; car l'héroïſme des premiers tems étoit chez eux une eſpèce de déification ou d'*apothéoſe*. Thucydide nous en offre un exemple frappant. Braſidas, célèbre capitaine lacédémonien, ayant été tué auprès d'Amphipolis, les ſoldats & les auxiliaires l'enſevelirent avec pompe dans l'endroit de la ville le plus apparent, & où l'on établit depuis le marché. Les Amphipolitains élevèrent une enceinte autour de ſon tombeau, lui rendirent les honneurs décernés aux héros, établirent des jeux & des ſacrifices annuels, & le regardèrent toujours comme le fondateur de leur colonie.

Ce que Lucien raconte (*de Columna*,) de l'*apothéoſe* d'Epheſtion, doit trouver place dans cet article. Cet ami d'Alexandre-le-Grand étant mort, le roi de Macédoine ne ſe contenta pas des funérailles magnifiques qu'on lui avoit faites par ſon ordre; il le plaça au rang des dieux. A l'inſtant, les villes lui bâtirent des temples, lui érigèrent des autels, & lui offrirent des ſacrifices. Par-tout on célébra des fêtes en l'honneur du nouveau dieu; & les plus grands ſermens ſe firent au nom d'Epheſtion. Mépriſer ces honneurs prodigués à un mortel, eût été un crime capital.

Les flatteurs d'Alexandre cherchant à gagner ſes bonnes graces, l'excitoient à faire plus encore pour ſon favori. Ils feignoient des ſonges & des apparitions de ce nouveau dieu, auquel ils attribuoient des guériſons & des prédictions, & qui délivroit de toute ſorte de maux. Alexandre y ajouta foi; il s'enorgueillit de pouvoir faire des dieux, & ſe perſuada encore plus fermement que Jupiter étoit ſon père. Combien des amis de ce monarque, combien de ſes anciens capitaines, accuſés de n'avoir pas une aſſez grande vénération pour le favori déifié, n'encoururent pas ſa diſgrace?

Le plus remarquable fut Agathocle de Samos, l'un des chefs de ſon armée le plus habile, & le plus avancé dans ſa faveur. On l'accuſa d'avoir pleuré en paſſant devant le tombeau d'Epheſtion, & peu ne s'en fallut qu'Alexandre, irrité, ne le fît renfermer dans la loge d'une lion furieux. Perdiccas ne ſauva cette tête illuſtre, qu'en jurant par tous les dieux, & par Epheſtion lui-même, que le nouveau dieu lui avoit apparu à la chaſſe, & lui avoit ordonné d'enjoindre au roi de pardonner à l'infortuné Agathocle. S'il a pleuré devant ma tombe, avoit ajouté le dieu, ſelon Perdiccas, ce n'eſt pas qu'il me regarde comme tombé ſous les coups de la mort, c'eſt plutôt parce que le ſouvenir de notre ancienne amitié s'eſt réveillé dans ſa mémoire & dans ſon cœur.

Les Romains n'imitèrent les Grecs que ſous les

Digitized by Google

Céſars. Ils ſe contentèrent, pendant pluſieurs ſiècles, de diviniſer ſeulement Romulus, leur fondateur, & ne ſongèrent point à élever à ce rang aucun de leurs grands hommes ; mais ayant perdu leur liberté ſous Jules-Céſar, ils ſouffrirent qu'Auguſte, ſon ſucceſſeur, le fît reconnoître pour un dieu, lui bâtît des temples & lui offrît des ſacrifices. Auguſte, de ſon vivant même, & à l'âge de vingt-huit ans, fut déclaré le dieu tutélaire de toutes les villes de l'Empire. Cet exemple fut imité fidèlement par tous les empereurs qui vinrent après lui ; en ſorte que l'on vit au rang des dieux, non-ſeulement les hommes les plus ſtupides, tels que Claude, mais encore les plus ſcélérats : ils prirent même le ſurnom de *Divus* entre leurs titres ordinaires.

Hadrien mit le comble à ce délire, en célébrant l'*apothéoſe* de ſon indigne favori Antinoüs. Il lui fit élever des temples, attribuer des oracles. Des inſcriptions l'appelèrent *Synthrône* des dieux ; c'eſt-à-dire, partageant leur trône, leur pouvoir & leur immortalité. La mort d'Hadrien ne fut pas le terme du culte rendu à cette divinité infâme. On continua encore à célébrer des jeux & des fêtes en ſon honneur ; & une ville d'Egypte quitta ſon ancien nom pour prendre celui d'Antinoüs, ainſi qu'on l'avoit donné aux fleurs du Lotus, cet objet éternel du culte des Egyptiens.

Pline le jeune, dans ſon panégyrique de Trajan, nous a conſervé les motifs particuliers, vrais ou faux, qui ont porté chaque empereur à faire l'*apothéoſe* de ſon ſucceſſeur : *Dicavit cœlo Tiberius Auguſtum, ſed ut majeſtatis numen induceret ; Claudium Nero, ſed ut irrideret ; Veſpaſianum Titus, Domitianus Titum : ſed ille ut dei filius, hic ut frater videretur : tu ſideribus patrem intuliſti, non ad metum civium, non ad contumeliam numinum, non in honorem tuum, ſed quia deum credis.* » Tibère aplacé Auguſte dans le ciel, pour ennoblir la dignité de l'empereur ; Néron a déifié Claude, mais pour le rendre plus ridicule ; Titus conſacra Veſpaſien, & Domitien rendit à Titus les mêmes honneurs : le motif du premier fut d'avoir un dieu pour père, & celui du ſecond d'être frère d'un dieu. Pour vous, Trajan, en faiſant l'*apothéoſe* de votre père, vous n'avez pas eu en vue d'inſpirer la crainte au peuple romain, ni de ridiculiſer les dieux, ni de vous rendre plus recommandable ; mais vous l'avez déifié, parce que vous le croyez un dieu. »

On voit ſouvent ſur les médailles impériales les conſécrations des impératrices qui ſont déſignées par l'oiſeau de Junon, le paon, & les *apothéoſes* des empereurs exprimées par l'aigle de Jupiter ou par les catafalques à pluſieurs étages. Ces attributs ſont relatifs aux cérémonies pratiquées dans les *apothéoſes*, & que nous allons décrire d'après Hérodien, témoin oculaire.

» Les Romains, dit-il, ont coutume de déifier ceux de leurs empereurs qui laiſſent des enfans pour leur ſuccéder ; & ils appellent *apothéoſe* cette conſécration. (Il faut reconnoître ici une inexactitude ou une faute de copiſte ; car pluſieurs empereurs ont déifié leurs prédéceſſeurs, quoiqu'ils ne fuſſent ni leurs pères ni même leurs parens). Cette fête, célébrée par toute la ville, eſt un mélange de joie, de culte & de deuil. On enſevelit le corps du mort en la manière accoutumée, avec une grande pompe, & l'on fait une image de cire qui lui reſſemble parfaitement. Cette image eſt placée à l'entrée du palais impérial ſur un lit d'ivoire long & élevé, couvert de tapis brochés d'or. Elle repréſente l'empereur malade & pâle. Au côté gauche de ce lit, ſe tient, pendant une grande partie du jour, le ſénat vêtu de deuil, c'eſt-à-dire, en habits blancs, ainſi que les dames de qualité, qui occupent le côté droit, & qui ne portent ni or ni colliers. On obſerve ce deuil pendant ſept jours ; & des médecins approchent tous les jours du lit, viſitent le prétendu malade, & aſſurent à chaque fois qu'il ſe porte plus mal. »

» Lorſque les médecins ſuppoſent que l'auguſte malade a ceſſé de vivre, de jeunes gens, choiſis dans l'ordre des chevaliers & des ſénateurs, le portent ſur leurs épaules le long de la voie ſacrée, juſqu'à l'ancien *Forum*, où les magiſtrats romains avoient coutume de ſe dépouiller de leurs dignités. Des gradins ſont élevés des deux côtés du *forum* ; l'on y place les jeunes garçons des familles nobles, & les femmes de qualité, qui chantent alternativement en l'honneur du défunt des vers graves & triſtes. »

» De-là, ils tranſportent le lit hors de la ville, dans le champ de Mars, où eſt dreſſé un catafalque carré, conſtruit avec de longues pièces de bois, qui laiſſent entr'elles un grand vuide. Tout le dedans du premier étage eſt plein de matières combuſtibles, & le dehors couvert de tapis brochés d'or, de ſtatues d'ivoire & de belles peintures. Au-deſſus de cet étage s'élève un ſecond, plus petit, & orné de même, ayant des portes ouvertes, ſurmonté de deux autres pareils, mais d'une grandeur qui diminue par gradation. Le catafalque entier reſſemble à ces tours appelées *phares*, qui ſont bâties ſur les ports, & qui portent des feux pour éclairer les vaiſſeaux, & les guider dans l'obſcurité. »

» On place le lit dans l'intérieur du ſecond étage, & on l'entoure d'aromates, de parfums, de fruits, de plantes, de réſines, de tout ce qui peut enfin exhaler une bonne odeur. Toutes les nations, toutes les villes, tous les grands de l'Empire, s'empreſſent d'offrir ces derniers préſens à leur ancien maître. Après que l'on a diſpoſé ſymmétriquement ces offrandes, la cavalerie fait pluſieurs fois le tour du bûcher avec des évolutions ſemblables à celles de la danſe pyrrique. Des chars brillans montés par des gens vêtus d'habits bordés de pourpre, & chargés des figures de Romains célèbres par leur courage ou par leur habileté dans la conduite des armées, exécutent les mêmes évolutions. »

Digitized by Google

» Le prince qui succède à l'Empire, prend ensuite une torche, & met le feu au catafalque, ainſi que tous ceux qui l'accompagnent. Les aromates & les matières combuſtibles s'enflamment à l'inſtant. Alors on fait ſortir du haut du bûcher un aigle, qui, s'envolant, porte, dit-on, aux cieux l'ame du prince, auquel on rend, depuis cette *apothéoſe*, le même culte qu'aux anciens dieux. »

Les honneurs de l'*apothéoſe* n'étoient accordés en Grèce que ſur la réponſe d'un oracle, & à Rome que par un décret du ſénat. Cela n'empêcha pas que le grand nombre & l'indignité des perſonnes auxquelles on accordoit ces honneurs, n'avilit, & même d'aſſez bonne heure, la cérémonie des conſécrations. Juvénal s'en moque ouvertement, & il plaint dans ſes Satyres Atlas, qui, fatigué de tant de nouveaux dieux, dont on groſſiſſoit le nombre des anciens, gémiſſoit & étoit écraſé ſous le poids des cieux. L'empereur Veſpaſien, qui étoit naturellement railleur, étant près de mourir, dit à ceux qui l'environnoient: *Je ſens que je commence à devenir dieu*; faiſant alluſion à l'*apothéoſe* qu'on alloit bientôt lui décerner.

Nous allons rapporter ici & expliquer la plupart des marbres, des pierres gravées ou des vaſes, ſur leſquels on trouve l'*apothéoſe* de quelqu'homme illuſtre ou de quelqu'Auguſte. Nous ne parlerons pas des *apothéoſes* ou conſécrations des empereurs gravées ſur les médailles; elles ſont aſſez connues par les catalogues & les deſcriptions des cabinets d'antiquités.

Apothéose *d'Homère*. Il n'en eſt pas de l'étude des monumens antiques, comme de l'étude des autres ſciences. C'eſt un champ vaſte, ouvert aux conjectures de ceux qui veulent s'y donner carrière; & quelqu'oppoſées qu'elles ſoient entre elles, pour peu qu'elles ſoient ingénieuſes, & qu'on ſache les appuyer de quelques autorités des anciens, elles ne manquent guères de procurer à leurs auteurs la réputation qu'ils eſpèrent: réputation qu'acquièrent bien plus difficilement ceux qui s'attachent à des ſciences qui demandent quelque choſe de plus que des conjectures & des vraiſemblances. Le célèbre monument de l'*apothéoſe d'Homère* en eſt un exemple très-convaincant. Pluſieurs ſavans antiquaires l'ont expliqué, chacun ſelon ſes vues. Leurs explications, quoique fort différentes les unes des autres, leur ont fait honneur à tous.

On ſait que ce monument eſt l'ouvrage d'Archélaüs de Priène, fameux ſculpteur de l'antiquité; & le P. Kircher prétend, avec aſſez de fondement, que c'eſt l'empereur Claude, grand amateur des lettres grecques, & ſur-tout des ouvrages d'Homère, qui le fit conſtruire à l'honneur de ce poëte. Quoi qu'il en ſoit, on le trouva en 1668 ſur la voie Appienne, près d'Albano, dans un endroit appelé autrefois *ad Bovillas*, & aujourd'hui *Fratocchie*, appartenant aux princes Colonne, où l'empereur Claude avoit autrefois une maiſon de plaiſance; & il fait aujourd'hui l'un des principaux ornemens du palais de ces princes à Rome.

Ce célèbre monument fut auſſitôt expliqué par le P. Kircher, dans ſon *Latium*; mais comme il laiſſa beaucoup de choſes ſans explication, on avoit cru que MM. Sévérali, Falconiéri & Spanheim, trois célèbres antiquaires, acheveroient d'en défricher toutes les parties. Cuper s'eſt chargé de ce ſoin; & il s'en eſt fort bien acquitté dans un ouvrage fait exprès, intitulé: *Apotheoſis & Conſecratio Homeri*, où il rend compte auſſi des ſentimens particuliers de MM. Spanheim & Nicolas Heinſius, ſur les endroits les plus embarraſſans de ce marbre. Gronovius en a donné une explication particulière, dans le tome II de ſon *Theſaurus Antiquitatum Græcarum*; & M. Wetſtein a fait la même choſe, dans ſa *Diſſertatio de fato ſcriptorum Homeri*. Nous allons donner un précis exact de chacune de ces explications.

I. Le P. Kircher partage ce monument en trois ordres ou degrés; celui d'en-haut, celui du milieu & celui d'en-bas. Dans le premier, il reconnoît Jupiter aſſis ſur le Parnaſſe, écoutant la demande de ſix femmes, qui ſont autant de villes qui s'intéreſſent à la gloire d'Homère. Dans le ſecond, il compte cinq femmes & un vieillard, qui tâchent de faire valoir le mérite d'Homere par leurs actions: il prend la première, qui eſt aſſiſe, pour la poëſie; la ſeconde, montrant un globe, marque le beau talent d'Homère à parler de la fabrique du monde; la troiſième contemple avec étonnement les divins écrits d'Homère; la quatrième & la cinquième tiennent l'une une lyre, & l'autre l'Iliade: elles ſont dans un antre, demeure ordinaire des Muſes, & ont un arc & un carquois à leurs pieds, pour ſignifier les amours des dieux, dont Homère a parlé. Du vieillard, il fait un *flamen* ou prêtre d'Homère, qui ſe met en devoir d'offrir au nouveau dieu un ſacrifice à l'égyptienne; ce qui eſt déſigné par les flambeaux & par la lettre *tautique* ou la croix à anſe, qu'il croit voir derrière ce prêtre. Dans le troiſième, il trouve une *apothéoſe d'Homère* dans toutes les formes; & en effet, elle y eſt ſi bien repréſentée, qu'il n'y a nullement à douter là-deſſus. On verra dans l'explication ſuivante, quelles ſont les figures qui occupent ce troiſième degré.

II. Le ſentiment de Cuper eſt fort différent de celui du P. Kircher. De la figure d'en-haut, que ce jéſuite prend pour Jupiter, il en fait Homère, accompagné, à la vérité, de divers attributs convenables à Jupiter, tels que ſon aigle, ſon ſceptre, ſon diadême, & de plus place ſur le mont Olympe. Des onze femmes qui ſont au-deſſous, en deux rangs, il en fait onze Muſes, parce qu'il en joint deux nouvelles aux neuf anciennes; ſavoir, l'Iliade & l'Odyſſée, qui ſont placées ſous l'antre; il reconnoît celle-ci au chapeau d'Ulyſſe, qui eſt à ſes

ſes pieds, & l'autre à l'arc & au carquois qu'il prend pour ſes ſymboles. De l'homme en manteau qui eſt placé à côté de l'autre, il en fait ou Homère chantant ſes vers, ou Linus, ou Lycurgue, ou Binethus, Chius, ou Orphée, ou un magiſtrat de Thèbes, ou Piſiſtrate, ſelon Heinſius, ou Pittacus, ſelon M. Spanheim. Dans l'étage d'en-bas, on voit Homère aſſis, ayant à ſes côtés l'Iliade & l'Odyſſée, ſes filles, & à ſes pieds ſa Batrachomyomachie, déſignée par des rats qui rongent un parchemin. Derrière lui ſont le Tems & l'Harmonie; qui lui mettent une couronne ſur la tête. Devant lui, on voit un autel, avec un bœuf dont le col eſt d'une forme extraordinaire; à côté de cet autel, ſont la Fable & l'Hiſtoire, ſuivies de la Poéſie, de la Tragédie, de la Comédie, de la Nature, de la Vertu, de la Mémoire, de la Foi & de la Sageſſe.

III. Spanheim ne s'eſt attaché qu'à la figure de l'homme en manteau, & à ce qui l'accompagne. Il le prend pour un philoſophe grec, à cauſe de ſon habillement; & parce que le ſculpteur qui a fait ce beau monument étoit de Priène, il prétend que c'eſt le philoſophe Bias, l'ornement de cette ville, qu'il a repréſenté ici. Il rapporte les flambeaux, qu'il trouve aux deux côtés de ce philoſophe, à la coutume des anciens d'en avoir dans leurs temples: mais pour la lettre *tau* ſi *que*, ou la croix à anſe, attachée à la tête de ce philoſophe, & qui touche à la machine ſphérique qui eſt derrière lui, il avoue ingénuement qu'il en ignore la ſignification. Il ſe ſouvient bien du trépied d'or qui fut porté à Bias; mais il ne trouve pas que cette figure reſſemble à un trépied, qui, d'ailleurs, eſt toujours placé aux pieds, & jamais à la tête, dans les anciens monumens. Il demande enfin ſi cette machine, quelle qu'elle puiſſe être, ne pourroit pas ſe rapporter au beau mot de Bias: *omnia mecum porto?* Demande qui paroit aſſez extraordinaire.

IV. Nicolas Heinſius, de même que Spanheim, n'a expliqué que deux endroits de ce marbre. Il prend l'homme en manteau pour Piſiſtrate, le compilateur des Œuvres d'Homère; ce qui paroit douteux à M. Cuper, à cauſe de la figure égyptienne qui eſt ſur la tête de cet homme: il prend pour des ſymboles d'Apollon l'arc & le carquois, auſſi-bien que la lyre qu'on voit ſous l'autre; ce que M. Schott, dont nous parlerons plus bas, trouve ſi bien rencontré, qu'il ne doute point que ſi Heinſius eût pouſſé plus loin cette première découverte, il n'eût enfin donné l'entière explication de ce beau monument.

V. Gronovius croit que l'homme en manteau eſt un ſavant égyptien; ce qu'il recueille du caractère hiéroglyphique qu'il croit voir derrière lui & ſur ſa tête; & par cette raiſon, il ne doute point que ce ne ſoit le précepteur d'Homère, qui n'étoit pas moins inſtruit dans la ſcience des Egyptiens que dans celle des Grecs. Il paſſe enſuite à la figure qui appuie ſa main gauche ſur une pierre à l'entrée de l'antre, & qui tient de la droite un rouleau de papier; il la prend ſans difficulté pour Homère encore jeune, ſortant de l'école de ſon maître égyptien. Le volume que cette figure tient, & ſon viſage jeune & beau, que M. Gronovius trouve aſſez reſſemblant au portrait d'Homère aſſis au haut du marbre, lui ſervent de fondement. Nous n'avons rien à dire ſur la preuve qu'il tire de ce volume; car nous ne ſavons pas bien en quoi il peut déſigner ici Homère; mais quant à celle qu'il tire de la reſſemblance entre ces deux figures, elle eſt aſſurément toute nouvelle & toute ſingulière; & l'on ne ſauroit nier ſans injuſtice, qu'elle ne ſoit due toute entière à la pénétration de Gronovius. L'autre figure qui eſt ſous l'autre, & qui joue de la lyre, lui ſemble être une de ces femmes ſavantes du vieux tems, des lumières de laquelle Homère auroit particulièrement profité en compoſant ſes ouvrages; il doute cependant ſi c'eſt Daphné ou la Sybille, fille de Tirésias, ou Hélène ou la Fantaiſie, femme qui avoit écrit l'*Hiſtoire de Troye* long-tems avant Homère. Il croit, avec Cuper & Wetſtein, que ce qu'on voit aux pieds de ces deux figures eſt le chapeau d'Ulyſſe; mais il obſerve de plus une choſe bien remarquable, à laquelle ces MM. n'ont pas pris garde: c'eſt qu'il y a un ruban poſé ſur ce chapeau, & que ce ruban eſt la ceinture d'Ulyſſe. Si l'on oſoit haſarder quelques conjectures dans une matière auſſi importante que celle ci, ne pourroit on pas dire, ſans chercher tant de myſtères, que ce ruban n'eſt autre choſe que l'attache du carquois poſée ſur le chapeau? Mais cela ſeroit peut-être trop ſimple, & ne conſeroit pas aſſez à l'imagination.

VI. L'explication de M. Wetſtein ne diffère preſqu'en rien de celle de M. Cuper. Il prend l'homme en manteau pour Homère, rangé parmi les Muſes après ſa conſécration; il prend pour l'Iliade & l'Odyſſée, les deux figures qui ſont ſous l'antre; & il croit que c'eſt un chapeau qui ſoutient l'arc & le carquois dépeints dans cette antre.

VII. M. Schott, conſeiller, bibliothécaire & antiquaire du roi de Pruſſe, a propoſé une explication de ce célèbre monument, à laquelle nous nous arrêterons un peu plus long-tems: il la diviſe en quatre parties; ſavoir, I, *en remarques préliminaires*; II, en *explication du marbre en détail*; III, *en éclairciſſemens ſur quelques endroits*, & IV enfin, en *obſervations particulières*.

I. Les *obſervations préliminaires* roulent ſur cinq endroits de ce marbre.

1. Le premier eſt l'antre, & ce qu'il renferme; M. Schott trouve là, non-ſeulement les ſymboles d'Apollon, dans l'arc, le carquois & la lyre, mais il y trouve encore Apollon lui-même, tenant d'une main la lyre & de l'autre le plectre. Il croit que ce que Cuper & Wetſtein prennent pour le chapeau, eſt une cortine, inſtrument du temple de Delphes,

Digitized by Google

dont on donnera l'explication dans la ſuite ; & il regarde comme la pythie ou la prêtreſſe de ce temple, la figure que Cuper & Weſtſtein prennent pour l'Odyſſée, & Gronovius pour Homère encore jeune. Tout cela paroit clair de ſoi-même à l'auteur ; mais il ne laiſſe pas d'en promettre de bonnes preuves.

2. Le ſecond eſt la montagne que repréſente le haut de ce marbre. L'auteur prétend, avec le P. Kircher & N. Heinſius, que c'eſt le mont Parnaſſe, contre l'avis de Cuper & de Gronovius, qui veulent que ce ſoit le mont Olympe. Il reconnoit que le Parnaſſe avoit deux ſommets, & qu'on n'en voit qu'un ici ; mais outre que l'ouvrier a pu ſe contenter d'un de ces ſommets pour ſon deſſin, & qu'il a bien fait connoitre par un chemin tracé au-deſſus de l'antre, qu'il y en avoit deux, cet antre décide nettement la choſe ; car aucun auteur ancien n'a parlé d'un pareil antre ſur l'Olympe, au lieu que celui du Parnaſſe, appelé *Corycium* par les anciens, étoit très-connu. On prouve cela par un paſſage du dixième livre de Pauſanias, qu'on peut voir dans l'auteur même.

3. Le troiſième eſt la figure appuyée de la main gauche à l'entrée de l'antre. M. Schott croit que c'eſt la pythie ou la prêtreſſe d'Apollon, & non pas la Sybille, que les ſavans confondent ſouvent très-mal-à-propos avec elle. Selon la rematque ſudicieuſe de M. Petit, dont on rapporte un beau paſſage, celle-ci pouvoit prédire en tout tems & en tous lieux, au lieu que celle-là ne le pouvoit que lorſqu'étant ſur le trépied, elle recevoit l'inſpiration divine dans le temple.

4. Le quatrième eſt le vieillard repréſenté au haut de la montagne. M. Schott rejette le ſentiment de ceux qui le prennent pour Homère, parce qu'il ne ſauroit s'imaginer que l'ouvrier eût exprimé ſur un ſeul monument deux *apothéoſes* d'une même perſonne. Il prend donc ce vieillard pour Jupiter. En effet, ſa contenance, ſon habillement, ſa pique ou ſon ſceptre, & principalement ſon aigle, ſont autant de marques certaines qui dépoſent en ſa faveur. M. Adiſſon, qui avoit mis un foudre à la main de cette figure, n'avoit pas bien examiné ce monument. Un ſemblable ſymbole ne convenoit point ici, où Jupiter n'eſt pas placé pour punir le crime, mais pour récompenſer le mérite & la vertu.

5. Le cinquième enfin, eſt l'homme en manteau, qui a tant embarraſſé les interprètes. L'auteur, entraîné par l'autorité du P. Kircher, de même que preſque tous les ſavans, avoit d'abord cru que c'étoit un prêtre ; mais après avoir conſidéré la choſe plus attentivement, il s'eſt rangé à l'opinion de Spanheim, qui prend cette figure pour le philoſophe Bias, l'honneur de la ville de Priène, patrie de l'ouvrier. Il s'en éloigne cependant en ceci ; c'eſt qu'il ne regarde point ce morceau comme une figure qui faſſe partie de l'*apothéoſe*, mais ſimplement comme une ſtatue poſée ſur ce monument par l'ouvrier, pour honorer ſa patrie. Contre le ſentiment de tous les auteurs qui ont expliqué ce monument, il ne reconnoit autre choſe qu'un trépied dans tout ce qui eſt repréſenté derrière & au-deſſus de la tête de ce philoſophe ; il ne conçoit rien de mieux imaginé que cela pour caractériſer Bias, à qui les autres ſages de la Grèce envoyèrent, comme au plus ſage, le trépied d'or, que des pêcheurs Ioniens avoient trouvé ; & il doute ſi peu que cette ſtatue ſoit celle de ce philoſophe, qu'il aſſure que la politeſſe doit être fort redevable au ſculpteur Archelaüs, de lui avoir conſervé la figure & le portrait de ce grand homme, qui lui manquoit, & que les curieux avoient vainement cherché juſqu'ici avec beaucoup de ſoin. C'eſt dommage qu'on ſoit obligé de perdre une eſpérance auſſi flatteuſe que celle-là, preſqu'auſſitôt qu'on l'a conçue, & que l'auteur ait été contraint de la détruire lui-même par la nouvelle opinion qu'il a embraſſée, touchant cette figure, vers la fin de ſon ouvrage.

II. Après ces préliminaires, M. Schott vient à l'explication du marbre ſuivant l'idée qu'il s'en eſt faite, & qui, comme il en eſt perſuadé, eſt celle de l'ouvrier même. Selon lui, cet ouvrier s'eſt conduit par-tout en artiſte habile, ingénieux & de très-bon goût. Il ne s'eſt point borné à la ſeule circonſtance de l'*apothéoſe d'Homère*, mais il a fait entrer auſſi dans ſon deſſin ce qui a précédé cette cérémonie. Pour cet effet, il a repréſenté une eſpèce de négociation entre Apollon, Jupiter & les Muſes pour la déification d'Homère ; & il a partagé ſon ouvrage en trois actes différens, que nous examinerons l'un après l'autre.

1. Dans le premier, qui eſt au milieu du marbre, Clio & Uranie, l'une reconnoiſſable à ſa lyre, & l'autre à ſon globe, s'entretiennent du mérite d'Homère, & de la juſtice qu'il y auroit de le mettre au nombre des dieux. Calliope, après avoir propoſé l'affaire à Apollon, qui eſt à l'entrée de l'antre, en attend une réponſe favorable, & ſemble en recevoir l'acte de conſentement dans un rouleau que lui préſente la pythie qui eſt à côté d'Apollon.

2. Dans le ſecond, qui eſt en-haut du marbre, Polymnie, députée par ſes compagnes, propoſe la choſe à Jupiter, & reçoit ſon conſentement, qu'Erato, qui eſt à côté d'elle, apprend avec de ſi grands tranſports de joie, qu'elle en laiſſe tomber ſa lyre. & qu'elle ſe met à danſer & ſauter d'une manière extraordinaire. L'auteur eſt ſurpris que le P. Kircher ait trouvé dans cette figure la poſture d'une perſonne qui ſupplie Jupiter avec une vénération profonde. On voit enſuite Euterpe qui tient deux flambeaux, ſelon le P. Kircher & quelques autres, ou ſelon M. Schott, deux flûtes, dont elle eſt l'inventrice. Après elle vient Therpſichore, qui tient une cythare. L'auteur eſt bien fâché qu'elle ſoit mal deſſinée par le copiſte ; car un deſſin exact de cet endroit du marbre, ſeroit

Digitized by Google

d'un grand ſecours pour établir la différence entre la lyre & la cythare anciennes, qu'on n'a pas encore aſſez bien expliquées. Cette Muſe fait ſigne aux deux précédentes de ne point interrompre, par leurs mouvemens, les louanges du nouveau dieu, ou les actions de grace à Jupiter, que chantent déjà Melpomène & Thalie. Selon Cuper, toutes les Muſes chantent; mais ſelon l'auteur, il n'y a que ces deux dernières qui le faſſent, & même leur action lui paroît dépeinte ſi naïvement, qu'il lui ſemble les entendre.

3. Dans le troiſième enfin, on trouve *l'apothéoſe d'Homère*. Cette cérémonie ſe paſſe dans un temple, dont le dedans eſt orné d'une tapiſſerie. Cela ſe prouve par des colonnes placées à diſtances égales. Gronovius a tort de n'être pas de cet avis. Homère, comme le principal perſonnage de la pièce, y paroît d'une taille plus grande que l'ordinaire, & plus conforme à ſon nouvel état de dieu. Il eſt aſſis devant un autel, au bas duquel on voit deux lettres qui, ſelon l'auteur, doivent être deux AA ſur l'original, & qui ſignifient ſans doute le nom de l'ouvrier, Ἀριστίας Ἀπολλωνίδου. Pas un des interprètes de ce marbre n'a pris garde à ces lettres. La Terre (οἰκουμένη) & le Temſ (χρόνος) couronnent Homère, pour marquer qu'en tout lieu, qu'en tout temps, ſon mérite ſera reconnu. L'Iliade & l'Odyſſée (Ἰλιὰς) (Ὀδύσσεια), les deux grands ouvrages de ce nouveau dieu, ſoutiennent ſon ſiége. Quelques volumes que les rats rongent, lui ſervent de marche-pied. La plupart des interprètes croient que ces petits animaux déſignent la *Batra-chomyomachie* d'Homère; Wetſtein & Kuſter en doutent ſi peu, qu'ils les prennent pour une preuve certaine que ce poème appartient véritablement à Homère. M. Gronovius réfute fort bien ce ſentiment, & ſoutient, avec raiſon, que ſi ç'avoit été l'intention de l'ouvrier, il n'auroit pas manqué de placer une grenouille entre ces ſouris; mais lorſqu'il avance que ces rats ou ſouris regardent ici *Apollon-Smincheus*, ſa conjecture eſt encore moins fondée que celles qu'il réfute. L'auteur veut que ces petits animaux ſoient *un beau ſymbole des envieux de ce grand homme*, & particulièrement de Zoile, qui, pour avoir oſé écrire contre ce poète, fut ſurnommé *Homeromaſtix*. Le parterre du temple eſt rempli de *pluſieurs génies des beaux arts & des ſciences*, qui ſe diſpoſent à faire un ſacrifice au nouveau dieu. Le jeune ſacrificateur prêt à faire des libations, mais particulièrement le taureau qu'on offroit ordinairement à Jupiter, marquent que ce ſacrifice ne doit pas être moins ſolemnel que ceux qu'on avoit coutume de faire à l'honneur de la divinité ſuprême.

Schott ajoute que *ce ſeroit vouloir entreprendre d'écrire l'Iliade après Homère, que de vouloir éclaircir plus amplement cet endroit du marbre après Je ſavant & l'illuſtre Cuper, qui y ſatisfait d'une manière ample & ſolide*; & il ſe contente de faire deux remarques: la première ſur le mot ΜΝΗΜΗ, qui déſigne une des figures de ce troiſième acte. M. Cuper prétend que ce mot ſignifie ici l'hiſtoire; mais l'auteur remarque que l'hiſtoire eſt déjà exprimée à deux pas de là, par une autre figure, & même par le mot ΙΣΤΟΡΙΑ. Il rejette avec raiſon ce ſentiment, & croit qu'il faut entendre ici la tradition; ce qu'il appuie de divers raiſonnemens aſſez probables. L'autre remarque eſt ſur l'inſtrument que tient la figure repréſentant l'Iliade. Il a une forme ſingulière, dont les interprètes ont peine à rendre raiſon. Ils ne s'accordent nullement entr'eux ſur ce ſujet. Fabretti, Wetſtein & Adiſſon le prennent pour une épée; le P. Kircher pour une épée dont la pointe eſt tournée en croiſſant: Cuper & Gronovius pour une épée dans un fourreau fait en demi-lune; ſur quoi l'auteur remarque que, ſuppoſé que cela ſoit, une épée nue conviendroit beaucoup mieux à un ſujet de guerre comme celui de l'Iliade, qu'une épée dans le fourreau, qui eſt un ſigne de paix & de clémence. M. Schott enfin, prétend que c'eſt une hache à deux tranchans, appelée par les anciens *bipennis*, πέλεκυς, Λάβρις, &c. ce qu'il appuie de l'autorité de divers paſſages des anciens, de la conformité qu'il trouve entre cet inſtrument & la *bipennis*, dépeintes ſur pluſieurs médailles antiques, & enfin du témoignage de Spanheim, qui a mis de ſa main à la marge de ſon exemplaire de l'*apothéoſe d'Homère* de Cuper, que ce que celui-ci appelle *gladius*, lui paroit une *bipennis*.

Telle eſt l'explication particulière que M. Schott a faite de ce marbre; & l'on ne ſauroit nier que ce ne ſût une des plus ingénieuſes & des mieux appuyées de toutes celles qu'on en avoit données. Une choſe nous y fait quelque peine, néanmoins, s'il nous eſt permis de le dire: c'eſt une eſpèce de renverſement d'ordre naturel que nous croyons trouver, en ce qu'il établit ſon premier acte dans l'étage du milieu, qu'il monte enſuite à l'étage d'en-haut pour y placer ſon ſecond; qu'il redeſcend après cela à l'étage d'en-bas pour y faire paſſer ſon troiſième; & qu'ainſi ces actes qui ont une liaiſon naturelle & néceſſaire entr'eux, ſe trouvent ſéparés & éloignés les uns des autres. Ne ſeroit-il pas plus naturel de placer le premier acte dans l'étage d'en-haut, où Jupiter ayant conçu lui ſeul le deſſein de mettre Homère au rang des dieux, en donneroit l'ordre à Polymnie & aux autres Muſes; le ſecond étage dans le milieu, où une partie des Muſes en conféreroit avec Apollon; & le troiſième acte enfin, dans l'étage d'en-bas, où l'on exécuteroit cet ordre de Jupiter? Il nous ſemble que cela ne ſeroit que plus propre à relever la gloire d'Homère, plus digne de l'exactitude d'Archelaüs, & enfin plus conforme à l'ordre naturel, qu'un auſſi habile homme que lui n'a point dû négliger.

III. M. Schott paſſe enſuite à *l'éclairciſſement ſur quelques endroits* de ce marbre.

1. Le premier regarde l'Apollon qui eſt ſous

Digitized by Google

l'autre; l'auteur convient de bonne foi que ſon habillement, ſon air, le tour de ſon viſage, que tout enfin, convient moins à ce dieu qu'à une femme; mais il ajoute que cela ne devoit point empêcher les interprètes de ce marbre d'y reconnoître Apollon, puiſqu'ils ne pouvoient pas ignorer que ce dieu ne ſoit repréſenté de même en bien des endroits. Il en donne pour preuve quatre médailles du cabinet royal de Pruſſe; & il trouve cette preuve d'autant plus déciſive, que les noms qui ſe trouvent joints aux figures, ne laiſſent abſolument aucun lieu de douter là-deſſus. A cette occaſion, il rapporte quelques mépriſes de divers antiquaires, touchant Apollon en femme, & entre autres une de Cuper, ſur une médaille de Domitien, & une de Sperling, ſur une médaille de Tranquilline, femme de Gordien. Il ne néglige point les autorités des anciens qui peuvent ſervir à appuyer ſon ſentiment touchant l'habillement qu'il attribue à Apollon, & pour réfuter l'objection ſuivante: *que quoiqu'Apollon fût jeune, beau & habillé en fille, il ne laiſſoit pas d'être homme au fond, au lieu que cette figure avoit un ſein rempli, & une gorge élevée comme une fille;* il répond trois choſes: 1°. qu'il faudroit bien examiner ſur le marbre ſi la figure y a la gorge auſſi élevée que dans le deſſin; 2°. que cela peut s'excuſer ſur ce que les anciens ont donné les deux ſexes à leurs divinités: & 3°. que les figures d'Apollon en femme ſur les médailles, n'ont pas moins de gorge que la figure du monument.

2°. Le ſecond roule ſur la cortine qui eſt au milieu de l'antre, & que Cuper, Gronovius & Weſtſtein prennent pour un chapeau, & même pour le chapeau d'Ulyſſe. M. Schott ne ſauroit le croire, & il ſe fonde particulièrement ſur ce qu'il n'y a nulle proportion entre ce prétendu chapeau & les têtes de ce monument, & ſur ce qu'Archelaüs, de l'habileté duquel ce marbre eſt une ſi bonne preuve, n'auroit pas pu commettre une bévue ſi groſſière. Il ne veut pas non plus que ce ſoit une figure miſe là par haſard, ou pour ſervir ſimplement de ſoutien à l'arc & au carquois. Il veut que ce ſoit quelque choſe qui ait rapport à Apollon, & il ne trouve rien qui y convienne mieux que ce que les Latins appeloient *cortina*, & les Grecs Θ'υμνος. *C'étoit*, dit l'auteur, *une eſpèce de vaiſſeau creux ou concave en dedans & convexe en dehors, ſemblable à une coquille d'œuf coupée par le milieu en travers, ou comme un chaudron renverſé, qui ſervoit ordinairement de couvercle au trépied d'Apollon*, d'où ce dieu a été appelé *Cortinipotens*. Peu de ſavans ont ſu ce que c'étoit, & on l'a aſſez ſouvent confondu avec ce trépied, dont elle n'étoit qu'une partie: on donne ici divers exemples de ces mépriſes.

Pour faire concevoir nettement ce que c'étoit que cette cortine, & pour éclaircir ce qu'on dira dans la ſuite du trépied & de ſon uſage, nous avons cru que nous ferions bien d'en donner ici une petite deſcription priſe de ce que l'auteur en a répandu en différens endroits de ſon ouvrage. Le trépied étoit une machine à trois pieds ou colonnes, accompagnées chacune de ſon anneau ou anſe, & liées enſemble par des bandes ou traverſes qui les ſoutenoient. Cet inſtrument, qui a donné le nom à toute la machine, n'en étoit proprement que le ſoutien. On mettoit deſſus deux baſſins d'une matière fort déliée & fort ſonore, & de figure demi-ſphérique. Ces baſſins ſe mettoient l'un ſur l'autre par leur ouverture, & formoient par conſéquent une concavité ſphérique. Celui de deſſus s'appeloit *cortina*, celui de deſſous *crater*, & la concavité qu'ils formoient γαστηρ ou ὑστερα, le ventre: celui de deſſous étoit percé dans le milieu, & le trou s'appeloit *umbilicus*, nombril. On verra ci-deſſous quel étoit l'uſage de cette machine.

3°. Le troiſième éclaircilſement concerne ce qui eſt repréſenté derrière le philoſophe Bias: l'auteur ne ſauroit aſſez s'étonner comment tant d'autres célèbres antiquaires s'y ſont mépris, & particulièrement le P. Kircher & M. Fabretti, qui ont pu examiner ce marbre tout à loiſir à Rome. Il ne doute point que l'autorité du premier, qui avoit l'eſprit ſi rempli de figures hiéroglyphiques, qu'il en trouvoit dans tout ce qui avoit du rapport, n'ait entraîné les autres, & ne leur ait fait prendre cette machine pour la lettre *tautique*, ou une croix à anſe, accompagnée de flambeaux. Pour lui, il n'y voit rien autre choſe qu'un trépied; & pour peu qu'on examine les figures du trépied ſur les médailles qu'il rapporte, il croit qu'on trouvera la choſe tout-à-fait hors de doute.

Ce qu'on a pris juſqu'à préſent pour des flambeaux, n'eſt autre choſe, ſelon lui, que les deux pieds du devant du trépied qu'il y trouve; ce qu'on prenoit pour le pied de la lettre *tautique*, n'eſt que le troiſième pied du trépied; ce qu'on prenoit pour le trait ſupérieur de cette lettre, n'eſt que la bordure du baſſin ſupérieur ou *crater*; le demi rond qu'on voit au-deſſus eſt le baſſin ſupérieur ou la *cortine*; ce qu'on a pris pour l'anſe de la croix, n'eſt qu'une des anſes du trépied; & la grande figure ronde qui eſt au-deſſus de la tête du philoſophe, eſt le *crater* ou le baſſin inférieur du trépied, couvert de la *cortine*. A l'occaſion de la hauteur de ce trépied, qui s'élève juſqu'au-deſſus de la tête de Bias, l'auteur remarque qu'il étoit bien plus haut qu'on ne le dépeint ordinairement; qu'il falloit monter pour ſe mettre deſſus, & qu'on en a la véritable hauteur dans celui du marbre d'Archelaüs. Il n'oſeroit aſſurer la même choſe de ſa largeur, qui lui paroît aſſez mal repréſentée; & c'eſt une faute qu'il ne manque pas de relever ſur le peu d'exactitude du copiſte; mais c'eſt un défaut qu'il lui reproche un peu trop ſouvent, puiſque M. Fabretti, qui a pris ſoin de conférer le deſſin de ce copiſte avec l'original, & de le rectifier

Digitized by Google

dans ſa lettre à M. Maggliabecchi, n'a rien trouvé à retoucher à la plupart des endroits que l'auteur ne croit pas aſſez exactement deſſinés.

IV. Les obſervations particulières roulent ſur les ſujets ſuivans :

Le premier eſt l'uſage du trépied, dont on n'a eu, juſqu'à préſent, qu'une connoiſſance fort imparfaite. Pour le bien concevoir, il faut ſe ſouvenir de la deſcription que nous avons donnée ci-deſſus de cette machine. On la plaçoit ſur l'ouverture de l'antre d'Apollon, dans le temple de Delphes, & elle ſervoit non-ſeulement de ſiége à la pythie qui s'aſſeyoit ſur la cortine ou baſſin ſupérieur, mais encore de bouche à Apollon pour prononcer ſes oracles : car c'étoit Apollon lui-même, & non la pythie, qui les prononçoit. Un vent qui ſortoit de la caverne miraculeuſe, & qu'on pouvoit appeler l'haleine ou la voix d'Apollon, s'introduiſoit dans le creux de cette machine, & ne manquoit pas d'y exciter un murmure ſemblable à la voix humaine ou au mugiſſement d'un bœuf, ou au bruit du tonnerre, ſelon la force du vent, qui étoit quelquefois ſi violent, qu'il ébranloit le temple & la montagne; & ce bruit étoit apparemment augmenté ou diminué par quelque reſſort caché dans la concavité du trépied, & que la pythie ſavoit gouverner comme elle vouloit. Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable que la pythie étoit aſſiſe ſur la cortine, non-ſeulement pour empêcher que la violence du vent ne l'enlevât & ne la jetât par terre, mais afin de modifier & ménager comme elle voudroit, le bruit qu'on formoit dans le vuide du trépied, & le faire reſſembler, autant que cela ſe pouvoit, aux mots qu'on vouloit qu'Apollon prononçât. A ce ſujet, l'auteur penſe qu'il n'eſt pas poſſible de réſiſter de bonne foi aux raiſons par leſquelles M. Vandale a prouvé que tout le manége des oracles n'étoit qu'une fourberie des prêtres pour profiter de la crédulité des peuples; & il aſſure qu'il ſe trouve fortifié dans ce ſentiment depuis qu'il a compris le véritable uſage du trépied de Delphes.

Nous reconnoiſſons avec l'auteur, que le manége des oracles n'étoit, au moins le plus ſouvent, qu'une fourberie dont les prêtres payens ſavoient fort bien ſe ſervir pour entretenir la ſotte crédulité de leurs peuples; mais nous ne concevons pas comment un vent introduit dans le ventre d'une machine de cuivre, pouvoit non-ſeulement imiter le mugiſſement d'un bœuf & le bruit du tonnerre, mais auſſi articuler des paroles que l'on prit pour des oracles d'Apollon : nous n'ignorons pas que la pythie ou des prêtres préposés pour cela, répétoient enſuite ces oracles; & c'eſt ce qui fait notre difficulté. D'ailleurs, s'il eſt vrai, comme le prétend l'auteur, que ce ſoit là le véritable uſage que l'on faiſoit du trépied, il faut l'avouer de bonne foi, c'étoit un artifice aſſez groſſièrement inventé. Le tuyau de plomb avec lequel S. Luc épouvanta ſi fort Henri III, ou même, ſi l'on veut, la tête parlante que D. Quixotte conſulta à Barcelone, ſont incomparablement mieux imaginés. Les paroles qui en ſortoient s'entendoient au moins fort diſtinctement, & l'on n'avoit beſoin de perſonne pour les répéter une ſeconde fois & les interpréter.

2. Le ſecond regarde les engaſtrimythes, touchant leſquels l'auteur a une nouvelle conjecture, par le moyen de laquelle il eſpère pouvoir débrouiller les diſputes & les embarras des ſavans ſur ce ſujet. On convient en général que c'étoient des parleurs du ventre qui ſe mêloient de prédire l'avenir; mais on ne ſait ni quelles perſonnes faiſoient ce métier, ni comment elles le faiſoient : la plupart croient que ces gens avoient la faculté de parler du ventre, ou de former des paroles qui ſembloient ſortir de leur ventre, ou même de quelqu'endroit éloigné; ce que l'on confirme par quelques exemples modernes rapportés par Brodeau, Dickinion, Allatius & quelques autres. L'auteur rejette cette opinion, ſur ce qu'on ne lit point que les anciens euſſent de méthode pour enſeigner cet artifice à d'autres. Mais cette raiſonne nous paroît pas convaincante. A-t-on tenu regiſtre de toutes les ſubtilités & de tous les artifices dont ſe ſont ſervis les anciens? Y avoit-il chez eux des écoles publiques pour les y aller apprendre? Et combien pratique-t-on de choſes aujourd'hui, dont on n'écrit rien, & dont par conſéquent on ne trouve aucun veſtige dans les écrits publics? D'ailleurs, il ne nous paroît pas que le paſſage de Plutarque, qu'on rapporte ici, faſſe rien à la choſe. Il dit qu'*il eſt puérile & ridicule de croire que Dieu entre dans le corps des engaſtrimythes & parle par leur bouche.* Il n'eſt point queſtion ici de gens qui cruſſent cela, mais de gens qui croyoient qu'on pouvoit parler du ventre; & que quelques perſonnes qui avoient ce ſecret, faiſoient accroire ſubtilement aux autres que c'étoit quelque dieu qui parloit intérieurement en eux. Hermolaüs Barbarus & Gérard-Jean Voſſius ont cru que les engaſtrimythes étoient des gens qui prédiſoient l'avenir par le moyen de certains vers nommés Πύθωνες; & en cela, ils ont approché de la vérité, dont ils n'ont cependant donné aucune preuve. L'auteur eſpère être plus heureux.

Comme le creux du trépied s'appeloit Πύθων, & que *μάντις* ſignifie quelquefois *diſcours*, il croit que par engaſtrimythes, on doit entendre des interprètes d'Apollon, ou des hommes qui récitoient ou expliquoient plus clairement ce qui avoit été dit par le ventre du trépied d'une manière confuſe. C'étoient, au commencement, des femmes, & la pythie étoit engaſtrimythe née, ſi l'on peut parler ainſi. Vandale a nié qu'elle dût pu remplir cette fonction, à cauſe des cris affreux qu'elle faiſoit étant aſſiſe ſur le trépied; & il eſt ici réfuté. On lui répond que cette fureur étoit feinte, & que, ſuppoſé qu'elle ne le fût pas, la pythie n'interprétoit l'oracle qu'après que ſon agitation

Digitized by Google

étoit paſſée & le bruit du vent ceſſé. Dans la ſuite, lorſque le temple fut plus riche, & que l'oracle fut devenu plus célèbre, on prit des hommes pour remplir ce miniſtere; & cela, tant pour ſoulager les pythies, qui étoient trop employées, que parce qu'elles ne retenoient pas aſſez bien les reponſes de l'oracle qu'elles devoient réciter en vers, & qu'elles donnoient lieu par-là aux gens d'eſprit d'en faire des railleries qui ne pouvoient tourner qu'au déſavantage de l'oracle.

3. Le troiſième ſujet eſt l'homme en manteau. A l'occaſion des engaſtrimythes dont l'auteur a parlé dans l'obſervation précédente, il lui ſemble que cet homme en manteau en pourroit bien être un. Son habit n'y eſt pas contraire, puiſque, ſelon Strabon & Plutarque, c'étoient des poetes qui faiſoient cette fonction, & que celui-ci eſt enveloppé de ſon manteau, comme on dépeint ordinairement les poetes. Le papier roulé qu'il tient y convient auſſi fort bien, puiſqu'ils étoient obligés de rendre les réponſes de l'oracle en vers: cette conjecture paroît ſi heureuſe & ſi bien fondée à l'auteur, qu'il ne fait point difficulté de changer d'opinion touchant cette figure, & de préférer ſon poëte engaſtrimythe au philoſophe Bias de M. Spanheim, qu'il avoit adopté ſi hautement dans ſon explication particulière de ce monument. *(Cet article eſt du rédacteur du Supplément de l'Encyclopédie).*

On trouve dans le premier volume du muſæum Pio-Clémentin, publié en 1782 par M. Viſconti, un deſſin de l'*apothéoſe d'Homère*, fait ſur l'original du connétable Colonne, avec une explication nouvelle & juſte de ce fameux bas-relief. En voici l'abrégé: quant aux preuves, elles ſe trouveront placées à chaque article des Muſes.

Cette *apothoſe* eſt partagée en quatre plans. Jupiter, que l'aigle, le ſceptre & le diadême font reconnoître au premier coup-d'œil, occupe ſeul le premier plan. On voit au ſecond, en commençant par le côté droit que détermine le ſceptre de Jupiter, 1°. Calliope tenant des tablettes; 2°. Clio portant un rouleau ou volume; 3°. Thalie geſticulant de la main droite, & tenant une lyre de la gauche; 4°. Euterpe tenant deux flûtes égales; 5°. Melpomène avec un voile & les hauts cothurnes tragiques, oubliés juſqu'à ce jour par les graveurs; elle eſt un peu élevée au-deſſus du plan; 6°. enfin Erato qui danſe. On apperçoit une lyre placée entre Euterpe & Erato. Si on la donne à la dernière, on s'appuyera de l'exemple des Muſes d'Herculanum & de celles du muſæum Pio-Clémentin. Mais ſi on attribue cette lyre à Euterpe, il faudra convenir de la nouveauté de cet attribut, & le rapporter à l'inſpection ſur la muſique, déjà indiquée par les deux flûtes.

Le troiſième plan offre, 1°. au-deſſous de Calliope, Therſipſicore tenant une lyre & le *plectrum*; 2°. Uranie avec ſon globe; 3°. Polymnie, déeſſe de la Mémoire, enveloppée d'un grand manteau; 4°. ſur la même ligne l'antre de Coricie, qui donna ſon nom aux Muſes, & dans lequel paroît Apollon Muſagète ou joueur de lyre, appelé à Rome Actiaque ou Palatin, ayant à ſes pieds la cortine de Delphes, un arc & un carquois. La pythie eſt aſſez lui dans l'antre de Coricie, & elle tient un plat ou une coupe qu'elle lui préſente. Peut-être eſt-elle Phémonoé, qui inventa le vers hexamètre. Hors de l'antre & ſur la même ligne, on voit une figure adoſſée à un grand trépied, & élevée ſur un ſocle. M. Viſconti la prend pour Olénus de Lycie, fondateur de l'oracle de Delphes, & qui chanta le premier des vers hexamètres.

Des tapiſſeries ornent le quatrième plan figuré en portique. Homère ΟΜΗΡΟΣ, aſſis ſur un trône recevant des ſacrifices, & couronné par l'Univers, fixe d'abord les regards. Une femme coëffée de tours repréſente l'Univers, ΟΙΚΟΥΜΕΝΗ. Auprès d'elle eſt placé le Tems ailé, ΧΡΟΝΟΣ, tenant le rouleau des vers d'Homère, qu'il conſerve avec ſoin. L'Univers & le Tems occupent la droite du quatrième plan & le derrière du trône: aux deux côtés du trône ſont ſculptées la belliqueuſe Iliade, ΙΛΙΑΣ, tenant une épée, & la *voyageuſe* Odyſſée, ΟΔΥΣΣΕΙΑ, qui tient un aplustre de navire. On voit des rats au bas du trône, pour faire alluſion au poëme attribué à Homère, appelée la *Batracomiomachie*, ou, ſelon d'autres, aux critiques d'Homère. Devant le poete eſt élevé un autel orné de têtes de bœufs & de feſtons, & ſur la plinte duquel ſont gravés deux ΑΑ, ou plutôt ΛΛ, 31, nombre par lequel le ſculpteur avoit déſigné cette partie de ſon œuvre, ou l'antique poſſeſſeur du bas-relief, ce morceau de ſa collection de marbres. A côté de l'autel eſt le bœuf qui doit ſervir de victime; & entre le poete & l'autel paroît un petit garçon avec un vaſe de ſacrifice & la patère. Il repréſente la Fable, ΜΥΘΟΣ, dont le genre eſt maſculin dans la langue grecque.

Sur le même plan & à la gauche de l'autel, on voit, 1°. l'Hiſtoire, ΙΣΤΟΡΙΑ, tenant un rouleau; 2°. la Poéſie, ΠΟΙΗΣΙΣ, élevant deux flambeaux pour le ſacrifice; 3°. la Tragédie, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, ayant un voile ſur la tête avec les hauts cothurnes & levant une main; 4°. la Comédie, ΚΩΜΩΔΙΑ, élevant auſſi la main droite; 5°. enfin un groupe de cinq figures que nous allons décrire ſéparément.

L'enfant, première figure du groupe, eſt le ſymbole de la Nature, ΦΥΣΙΣ; la ſeconde eſt la Vertu, ΑΡΕΤΗ, qui élève la main droite; la troiſième repréſente la Mémoire, ΜΝΗΜΗ, qui paroît concentrée en elle-même. On reconnoît la quatrième figure pour la Fidélité, ΠΙΣΤΙΣ, au doigt qu'elle porte à ſa bouche, & au rouleau d'actes qu'elle tient de la main gauche. La Sageſſe, ΣΟΦΙΑ, eſt la cinquième figure du groupe: elle eſt voilée, & porte ſa main vers ſon menton;

Digitized by Google

attitude qui caractériſe les philoſophes ſur les anciens monumens.

Reinold (*Hiſt. litt. Gr. & Lat. p.* 79.) dit que l'*apothéoſe d'Homère* a été faite entre la 72ᵉ & la 90ᵉ olympiade, & il tire cette concluſion de la manière dont eſt écrit le nom grec du Tems. Si cette obſervation étoit exacte, le bas-relief du connétable Colonne ſeroit un des plus anciens monumens de l'antiquité, & dateroit du tems du haut ſtyle. Mais elle n'eſt fondée que ſur la manière fautive dont eſt écrit le mot XPONOΣ ſur le deſſin qu'il avoit entre les mains. Tous ceux qui ont différé ſur cette *apothéoſe*, ont erré par la même raiſon. Les figures qui compoſent ce bas-relief n'ont pas huit pouces françois de hauteur; de manière que des deſſinateurs négligens ou peu inſtruits ont omis des détails très-néceſſaires pour l'explication d'objets auſſi petits. Cette infidélité des deſſins a cauſé toutes les mépriſes des ſavans qui ont voulu expliquer l'*apothéoſe d'Homère* ſans avoir vu le marbre. La Muſe tragique, par exemple, qui porte pour inſcription le mot *Tragédie*, eſt repréſentée ſur le deſſin en vieille femme, chauſſée comme les autres figures; tandis que ſur le marbre elle eſt jeune, belle & montée ſur de hauts cothurnes. On n'a pu voir ſur ces deſſins infidèles le rouleau placé ſous le ſiége d'Homère, & rongé par deux ſouris; & par conſéquent on n'y a pas reconnu un écrit roulé, qui rend encore plus claire l'image ſymbolique de la Batrachomiomachie.

Winkelmann a relevé dans ſes Monumens de l'Antiquité, quelques mépriſes des ſavans qui ont voulu expliquer l'*apothéoſe d'Homère*; & ſes critiques lumineuſes ont ſervi de flambeau à M. Viſconti, ſon élève & ſon ſucceſſeur, dans l'explication que nous avons rapportée. Winkelmann ajoute encore une obſervation dans ſon Hiſtoire de l'Art, ſur les deux bandes qui deſcendent du carquois d'Apollon ſur le couvercle du trépied (la cortine). C'étoient des lanières de cuir ou des courroies, comme nous l'apprend l'hiſtoire d'Ariſtomène, général des Meſſéniens. Ce grand capitaine s'étant écarté de ſon camp ſur la foi d'une trêve faite avec les Spartiates, il tomba dans une embuſcade que lui avoient dreſſée les archers Crétois, qui étoient à la ſolde des Lacédémoniens. S'étant rendus maîtres de ſa perſonne, ils lui lièrent les pieds & les mains avec les courroies qui ſervoient à attacher leurs carquois. *Pauſanias*, *l.* 4, *p.* 326.

L'*apothéoſe d'Homère* a été repréſentée auſſi ſur un vaſe d'argent fait en forme de mortier, & trouvé à Herculanum. Ce poete immortel, dont la tête eſt couverte avec ſon manteau, eſt placé ſur un aigle & tranſporté dans les airs. A ſes côtés, ſont aſſiſes ſur des feſtons deux femmes qui ont chacune une épée courte. Celle de la droite porte un caſque; ſa tête eſt appuyée, & elle paroit enſevelie dans des réflexions profondes. Une de ſes mains eſt poſée ſur ſon épée. La femme qui eſt à la gauche du poète eſt coëffée avec un bonnet pointu, tel que le porte Ulyſſe: d'une main elle tient une rame, & l'autre eſt placée ſur ſon épée. On reconnoît l'Iliade & l'Odyſſée aux attributs de ces deux femmes. La rame & le bonnet pointu ſans bords que portent encore les marins dans le Levant, rappellent le voyage ſur mer du père de Télémaque. Les cignes qui ſont ſculptés avec les feſtons au-deſſus de la figure deifiée, font auſſi alluſion à la poéſie. Bayardi, dans le Catalogue raiſonné des découvertes d'Herculanum, a reconnu ici, contre toute apparence, l'*apothéoſe* de Jules-Céſar. La barbe ſeule de la figure portée par l'aigle, auroit dû, ſans autre caractère, lui faire éviter cette mépriſe. Sans la barbe, le comte de Caylus, en publiant ce petit monument, (*Rec. d'ant. t.* 2, *pl.* 41. *p.* 121.) l'auroit donné pour l'*apothéoſe* d'un empereur, parce qu'il n'en a jugé que d'après un deſſin où l'on ne voit uniquement que la figure aſſiſe ſur l'aigle.

APOTHEOSE *de Romulus.* Le ſénateur Buonaroti a publié cette *apothéoſe*, que l'on voyoit dans un diptyque des comtes de la Ghérarderca, parmi ſes Obſervations ſur les vaſes de verre ornés de figures, imprimées à Florence en 1716; & le P. de Montfaucon l'a donnée une ſeconde fois au public, au tome 3ᵉ du Supplément de l'Antiquité expliquée. Cet ouvrage, fait dans les ſiècles de la décadence des arts, avoit été deſſiné ſans doute pour être donné en préſent dans les fêtes Quirinales marquées dans les Faſtes au 17 février, ou en d'autres jours célèbres par des courſes de chevaux faites en l'honneur de Quirinus, & qu'on appeloit *Quirini Circenſes*. On voit en effet un quadrige de chevaux qui courent à bride abattue, & un quadrige d'éléphans qui porte Romulus.

Au haut de la première face du diptyque, s'offre un monogramme compoſé des lettres du mot ROMULUS. Cette face peut être diviſée en deux plans. Celui du haut repréſente l'*apothéoſe de Romulus* porté au ciel par les vents & par les tourbillons. Des deux vents qui le ſoutiennent, l'un eſt jeune & ailé; l'autre, qui porte auſſi des ailes, a la tête d'un Satyre barbu avec des cornes. Au-deſſus de Romulus, eſt repréſentée une partie du zodiaque, ſurmonté de cinq dieux, dont l'un porte la barbe & pourroit être Jupiter. Aucun attribut ne diſtingue les quatre autres. Buonaroti ſoupçonne que ce ſont les planètes, réunies au nombre de cinq. Une figure ſéparée des cinq premières par le zodiaque, a la tête entourée d'un nimbe, qui la feroit reconnoître pour le ſoleil & pour la ſixième planète. Peut-être que Romulus, le Mars des Romains, va prendre la place de la planète du nom de Mars, & compléter le nombre de ſept.

On voit au-deſſous de Romulus, ſur le ſecond plan, un de ces catafalques à pluſieurs étages, que l'on rencontre ſouvent ſur les médailles des conſécrations d'empereurs. Ce n'eſt pas, comme

Digitized by Google

le remarque judicieusement Buonaroti, que l'uſage en fût établi au tems de Romulus; mais comme ce diptyque n'a été fait que dans les bas-ſiècles, on aura mis par ignorance dans l'*apothéoſe* de Romulus, ce qui ſe pratiquoit dans celle des empereurs. Lorſqu'on allumoit ces grands bûchers, on en faiſoit ſortir un aigle qui repréſentoit l'ame du prince s'envolant au ciel. Ici deux aigles s'échappent du catafalque, & prennent leur vol vers les aſtres. On ne ſait pourquoi elles ſont au nombre de deux. Ce catafalque eſt ſurmonté d'un quadrige de chevaux qui trainent un jeune homme. Il étend un grand voile au-deſſus de ſa tête, pareil à ceux de la Nuit, de l'Aurore, du Matin & de Veſper ou le ſoir. L'air de jeuneſſe de cette figure feroit croire que c'eſt le génie de Romulus.

Auprès du catafalque eſt un grand char qui a la forme d'un petit temple ſoutenu par des colonnes d'ordre corinthien, & qui eſt tiré par quatre éléphans. Xiphilin, dans la vie de Sévère, dit que cet empereur voulant célébrer les funérailles de l'*apothéoſe* de Pertinax, ſon prédéceſſeur, ordonna que ſa ſtatue d'or fût promenée dans le cirque ſur un char ſemblablement attelé. Romulus eſt aſſis ſur le char, tenant d'une main la *haſte pure*, & de l'autre un rameau de laurier.

Les éléphans ſont enharnachés d'une manière extraordinaire: ils paroiſſent couverts de la tête juſqu'aux pieds, de bandes ou raies qui ſe croiſent & forment des lozanges. Quatre hommes les conduiſent, montés à l'ordinaire ſur leurs cols. Les deux conducteurs du milieu ſont des hommes faits, ayant de la barbe; & ceux des extrémités ſont de jeunes garçons ſans barbe. Ces derniers tiennent des inſtrumens plats & ronds, qu'ils ſemblent faire réſonner. Les conducteurs, placés au milieu, portent des croes ſemblables à la *harpé* de Perſée, ou au croc dont Pluton eſt armé ſur quelques médailles.

APOTHÉOSE *de Jules-Céſar.* On la voit ſur une pierre gravée du tréſor de Brandebourg. Ce héros, aſſis ſur le globe céleſte, tient un gouvernail & une très-grande couronne de laurier. Il ſemble, dit Julien dans les *Céſars*, diſputer à Jupiter la monarchie céleſte.

L APOTHÉOSE *d'Auguſte.* C'eſt ici la plus belle gravure antique reſpectée par le tems. Cette agate a un pied moins quelques lignes dans ſa plus grande hauteur, & dix pouces dans ſa plus grande largeur; car elle eſt ovale & plus large par le bas que par le haut. On aſſure que l'empereur Baudouin II venant demander, en 1244, du ſecours aux princes chrétiens, & à S. Louis en particulier, la vendit à ce pieux monarque, qui la dépoſa dans le tréſor de la Sainte-Chapelle de Paris, où elle eſt encore. L'ignorance profonde de ces tems la fit prendre pour une repréſentation de quelque trait de l'hiſtoire des Juifs, & on l'appella le *Triomphe de Joſeph.*

Le ſavant Peireſc diſſipa facilement une erreur auſſi ridicule, & admira la beauté d'un morceau auſſi précieux. Il ne ſe laſſoit pas de le faire voir aux curieux, & entr'autres à l'illuſtre de Saint-Amand. Celui-ci, qui étoit très-verſé dans l'étude de l'antiquité, fit dans ſes Commentaires hiſtoriques, une aſſez longue diſſertation ſur cette agate, dans laquelle il paroit avoir bien expliqué certaines parties, mais quelques-unes avec moins de vraiſemblance. Dès que ſon ouvrage parut, il l'envoya à Peireſc, qui lui témoigna, dit Saint-Amand dans pluſieurs lettres, la grande eſtime qu'il en faiſoit. Cependant, Gaſſendi aſſure dans ſa vie de Peireſc, que le ſentiment de ce ſavant ſur l'agate de la Sainte-Chapelle, différoit en beaucoup de choſes de celui de Saint-Amand. Ce dernier a réfuté ce paſſage de Gaſſendi, dans la dernière édition de ſon ouvrage, & a de nouveau revendiqué en ſa faveur le témoignage de Peireſc.

Albert Rubens, fils du célèbre peintre de ce nom, qui a compoſé une diſſertation ſur la même antique, confirme la vérité des ſentimens que Gaſſendi diſoit être ceux de Peireſc. Il ajoute que ce ſavant les avoit développés dans pluſieurs lettres écrites à Paul Rubens, ſon père: ſa diſſertation ſe rapproche en pluſieurs points de l'une & de l'autre explication; mais elle diffère des deux ſur beaucoup d'objets.

En 1683, Jacques le Roy publia à Amſterdam une nouvelle diſſertation ſur le même ſujet, réimprimée depuis dans le Recueil de Poleni. Dans cet ouvrage, le Roy adopte quelques parties des explications données par les trois écrivains dont nous venons de parler, & les rejette le plus ſouvent, pour y ſubſtituer les ſiennes.

Le P. de Montfaucon publia en 1719, dans ſon *Antiq. expliquée*, un nouveau deſſin de l'agate de la Sainte-Chapelle, & y joignit une explication qui paroit la plus vraiſemblable de toutes celles que l'on avoit données juſques à lui, de même que ſon deſſin eſt le moins incorrect. La voici: La gravure de cette belle agate eſt diviſée en trois plans. Sur le plus haut eſt repréſentée l'*apothéoſe d'Auguſte*; ſur le ſecond, on voit Tibère recevant Germanicus, qui arrive couvert des lauriers de la Germanie; des captifs occupent le troiſième.

Des cinq figures qui ſont ſur le premier plan, aucune ne porte le même nom dans les quatre explications mentionnées ci-deſſus. Le Roy prend pour le fils de Germanicus peint en Amour, le petit Cupidon aîlé, qui mène par la bride le cheval Pégaſe.

On eſt encore moins d'accord ſur la figure du milieu, qui porte une couronne *radiale*, ſurmontée d'un voile deſcendant ſur les épaules, & qui tient un ſceptre de la main gauche. Triſtan dit que c'eſt Jupiter; ce que nient avec raiſon les trois autres. On n'a jamais vu en effet de Jupiter ainſi figuré; & quoiqu'il y ait eu des Jupiters ſans barbe, les exemples en ſont rares. C'étoient quelques Jupiters particuliers

Digitized by Google

particuliers ou locaux : en un mot, l'on ne trouve ici aucun des ſymboles propres à Jupiter. Les trois auteurs qui ont rejeté l'explication de Triſtan, prétendent que c'eſt Auguſte. Le P. de Montfaucon n'y voit rien qui puiſſe le faire croire. Cette figure n'a aucun trait d'Auguſte, qui, d'ailleurs, ne porte jamais la couronne radiale. De plus, cette figure a une robe de femme, comme il eſt aiſé de le voir en la comparant avec toutes les femmes qui ſont au-deſſous ſur le ſecond plan, excepté Agrippine, qui eſt vêtue d'une chlamyde, comme nous le verrons plus bas. Il croit que c'eſt Vénus-Reine ou Vénus-*Génitrice*, avec ſon fils Enée, qui paroit être ſur ſon ſein, & au côté gauche Jules-Céſar, deſcendant prétendu du fils d'Anchiſe.

Au côté droit de la déeſſe eſt gravé Cupidon, ſon autre fils, conduiſant Pégaſe, qui porte Auguſte couronné de laurier. Ce jeune dieu préſente Auguſte à ſa mère, pour l'aſſocier à toute ſa famille déifiée. Enée offre au même empereur un globe, peut-être le globe céleſte, pour lui marquer qu'il va régner dans le ciel comme il a régné ſur la terre. Vénus paroit couronnée, & tient un ſceptre qui déſigne le rang qu'elle occupe ſur l'Olympe avec ſes enfans & ſes deſcendans. On voit ſouvent de ſemblables couronnes radiales ſur la tête des autres divinités, telles que Jupiter, Junon, Veſta, Hercule, &c.

Le P. de Montfaucon eſt d'accord avec pluſieurs de ceux qui ont expliqué cette agate, ſur toutes les autres figures du premier plan. Enée porte l'habit de ſon pays, le bonnet & les chauſſes phrygiennes. Ce ne peut être Rome, comme l'a cru Peireſc : jamais elle n'a été repréſentée dans ce coſtume barbare. Triſtan & Rubens ont reconnu, ſans héſiter, le fils d'Anchiſe. Peireſc & le Roy prennent, avec raiſon, pour Jules-Céſar, la figure placée derrière Enée, qui tient un bouclier & porte une couronne de laurier. Cependant, malgré la conformité de ſes traits avec ceux qui diſtinguent Céſar ſur les médailles, Triſtan l'a priſe mal-à-propos pour Nero Claudius Druſus; d'autres ont voulu trouver dans la perſonne de celui-ci, qui monte au ciel porté ſur Pégaſe, Nero Druſus ou Marcellus, diſant que ſes traits ſont trop délicats & trop jeunes pour repréſenter Auguſte. Mais les médailles ſont contraires à cette aſſertion, & elles nous offrent ſouvent Auguſte auſſi jeune.

Les figures du ſecond plan, qui forment un autre tableau, ſont plus aiſées à expliquer que les premières. L'empereur Tibère couronné de laurier, tenant un ſceptre de la main droite, & le bâton augural de l'autre main, eſt aſſis ſur un trône. Il eſt nud juſqu'à la ceinture, & couvert de la ceinture juſqu'aux pieds, d'une égide d'où pendent des ſerpens. Triſtan ſeul a méconnu cette égide. A la droite de Tibère eſt aſſiſe Livie, que le même Triſtan a cru ſeul être Antonia. Livie eſt couronnée de laurier, & tient des pavots. Cet attribut de Cérès ſe voit fréquemment ſur les médailles dans la main des impératrices.

Tibère parle à Germanicus, qui ſe tient debout devant lui. Il eſt armé de pied-en-cap, & porte la main ſur ſon caſque. Antonia, ſa mère, couronnée de laurier, paſſe ſon bras autour du col de ce fils victorieux pour l'embraſſer. Triſtan ſubſtitue ici, ſans aucun fondement, Livie à Antonia.

Germanicus ſe préſente à l'empereur après ſon expédition de Germanie, ſelon Triſtan, dont la conjecture eſt très-vraiſemblable. De-là vient ſans doute que Tibère, qui devoit avoir l'honneur de ſes victoires, que Livie & qu'Antonia ſont couronnés de laurier. Antonia embraſſant le vainqueur des Germains, vient à l'appui de cette conjecture. Les trois autres antiquaires croient, au contraire, que Germanicus reçoit les ordres de Tibère pour l'expédition en Orient. Derrière ce héros, paroit ſa femme Agrippine aſſiſe, portant la chlamyde & tenant un rouleau. On voit devant elle Caligula, ſon jeune fils, armé d'une cuiraſſe, d'un bouclier, & revêtu de la chlamyde; Germanicus & lui portent des bottines, qui ne reſſemblent ni à la *caliga* ni au *campagus*, mais à celles que porte Trajan ſur ſa colonne.

Au côté droit de Livie eſt aſſis à terre, ſur des armes, un captif, coëffé d'une mitre & chauſſé comme les Barbares. Il repréſente l'Arménie réduite par Tibère en la puiſſance des Romains. Le P. de Montfaucon a pris un des boucliers ſur lequel eſt aſſis le captif, pour un gouvernail de vaiſſeau; & il en donne une raiſon bien extraordinaire : *Il eſt placé là*, dit-il, *pour marquer que c'eſt une région tranſmarine.*

Quant à l'homme armé, qui, debout derrière Livie, tenant un trophée, regarde les figures du premier plan, & élève une main vers Enée, le ſavant Bénédictin croit qu'il préſente aux perſonnages déifiés les trophées d'Auguſte. Triſtan le reconnoit pour Numerius Atticus, ce courtiſan qui aſſura avec ſerment qu'il avoit vu Auguſte élevé au ciel, & fut richement récompenſé par Livie de cette baſſe adulation. Mais cette opinion eſt rejetée par les autres ſavans, qui le prennent pour Druſus, fils de Tibère, portant ſes propres trophées.

La femme aſſiſe ſur un ſiege orné de ſphinx, eſt, ſelon le P. de Montfaucon, Liville, ſœur de Germanicus, femme de Druſus, fils de Tibère. Triſtan l'a priſe pour Julie, femme de Tibère; mais outre que cette dernière princeſſe avoit été depuis long-tems chaſſée & bannie de la cour, elle mourut aſſez long-tems avant que Germanicus revînt de la Germanie.

Les figures du troiſième & dernier plan, qu'un bord aſſez large & ſaillant ſépare des plans ſupérieurs, repréſentent des captifs & des provinces conquiſes. Rubens les reconnoit pour les priſonniers

Digitized by Google

germains, traînés en triomphe par Germanicus. Le Roy ne les reconnoit point pour Germains, & aſſure que leurs habits & leurs armes n'appartiennent pas à cette nation. Il veut que ce ſoient plutôt les Arméniens & les Parthes, ſoumis par Tibère; parce qu'il étoit plus naturel d'exprimer ici les victoires du principal perſonnage. Ces raiſons n'ont pas paru concluantes au P. de Montfaucon, & il achève ſon explication en diſant que ces captifs ſont des Germains.

IIe *Apothéoſe d'Auguſte.* Quoiqu'on ne doive pas, à la rigueur, donner ce nom au ſujet que repréſente la belle pierre connue ſous la dénomination d'*agate de l'Empereur*; cependant, comme on y voit Auguſte couronné par des divinités, on a cru lui pouvoir aſſigner un rang parmi les *apothéoſes* des hommes illuſtres. La hauteur de cette agate eſt moindre d'un tiers que celle de l'agate décrite plus haut, & ſa largeur eſt à-peu-près égale. Elle n'eſt diviſée qu'en deux plans, dont le ſecond eſt occupé par des ſoldats qui dreſſent des trophées, & qui traînent des barbares vaincus. Les longues chauſſes ſont aiſément reconnoître ces captifs étrangers.

On voit ſur le premier plan Auguſte aſſis, tenant le *lituus*. Il eſt à demi-nud, & tel que l'on repréſente ordinairement Jupiter. Derrière lui eſt une femme couronnée de creneaux, c'eſt-à-dire, Cybèle, qui poſe ſur la tête d'Auguſte une couronne de laurier, & s'appuie ſur Neptune, placé devant elle. Cybèle & Neptune déſignent ici la terre & la mer, témoins des victoires d'Auguſte.

La femme qui eſt aſſiſe devant ces deux divinités, & qui tient une corne d'abondance, a deux enfans nuds auprès d'elle. Rubens lui trouve les traits d'Agrippine, femme de Germanicus.

A côté d'Auguſte on voit Rome aſſiſe, armée d'un caſque, d'une pique & d'un bouclier. Quelques-uns l'ont priſe pour Livie. Auguſte poſe ſes pieds ſur un bouclier, & Rome ſur une cuiraſſe auprès de laquelle eſt un caſque. Cette aſſociation d'Auguſte & de Rome ne peut étonner que ceux qui ne connoiſſent pas les temples conſacrés à la fois à l'un & à l'autre. Le capricorne, ſigne favori d'Auguſte, eſt placé au-deſſus de ſa tête, & ne laiſſe aucun doute ſur le ſujet de cette belle gravure.

Germanicus Céſar, armé d'une cuiraſſe & portant le paludament, ſe tient debout auprès de Rome; & plus loin, Tibère deſcend d'un char conduit par la victoire. Le futur ſucceſſeur d'Auguſte eſt vêtu de la toge prétexte, comme les triomphateurs. Il tient d'une main un ſceptre ou bâton de commandement, & de l'autre un rouleau.

Rubens croit que cette pierre repréſente le retour de Tibère après la guerre d'Illyrie, la plus grande & la plus importante, dit Suétone, qui eût été hors de l'Italie depuis les guerres Puniques. On décerna à Tibère, qui l'avoit terminée, le triomphe, & on donna à Germanicus les ornemens des triomphateurs. Mais la nouvelle de la défaite de Varus étant arrivée à cette époque, le triomphe fut différé, & Tibère entra à Rome couronné de laurier, & portant la toge prétexte, comme on le voit ſur cette belle agate.

IIIe *Apothéoſe d'Auguſte.* Cuper a publié le deſſin d'une belle pierre gravée, avec ſon explication, mais ſans nous dire à quel cabinet appartenoit un auſſi précieux morceau. Elle a, ſi le deſſin eſt fidèle, ſix pouces de hauteur, ſur une largeur preſque double. Sur un char traîné par deux centaures, dont l'un porte un bouclier & un trophée, eſt aſſis un jeune homme couronné de laurier, vêtu de la toge, & tenant un foudre de la main droite. Sa main gauche eſt paſſée autour du col d'une femme qui eſt aſſiſe ſur le char à ſes côtés. Elle eſt voilée, & a les traits d'une femme fétieuſe. Sur le même char eſt placée une jeune fille à la droite du héros, avec un enfant armé d'un caſque, de la cuiraſſe, & tenant un rouleau. La victoire vole au-deſſus du héros, & le couronne. Un vaſe à deux anſes & à large ouverture, (*cantharus*) eſt renverſé auprès du char. Deux hommes morts ou bleſſés, couchés à terre, ſont foulés aux pieds des centaures.

Cuper, d'accord avec Grævius, a reconnu Auguſte & Livie aſſis dans le char, & Octavie avec Marcellus debout à leurs côtés, ou plutôt Tibère & Julie. On ſait que les triomphateurs avoient coutume de faire monter dans le char de triomphe leurs jeunes enfans des deux ſexes. Les centaures, qui caractériſent la Theſſalie, déſignent ici les victoires qu'Auguſte remporta dans cette contrée ſur les meurtriers de Céſar, qui peuvent être ces ennemis foulés aux pieds des centaures.

APOTHEOSE *de Germanicus.* Cette *apothéoſe* fait le ſujet d'une pierre gravée du roi. Elle a quatre pouces de hauteur, & ſa largeur excède la hauteur de quelques lignes. Les religieux de Saint-Evre de Toul, qui la poſſédoient depuis près de ſept ſiècles, ſous le nom de S. Jean l'Evangéliſte, la donnèrent au roi en 1684. Les antiquaires furent partagés à ſon ſujet: quelques-uns y reconnoiſſoient Auguſte; mais le plus grand nombre y vit Germanicus; & la jeuneſſe du héros décida pour ce dernier ſentiment.

On ne trouve pas, à la vérité, que Germanicus ait eu les honneurs de l'*apothoſe* publique. Il eſt cependant poſſible que ce petit monument ait été fait par l'ordre de Caligula, ſon fils, ou de quelqu'autre de ſes parens ou amis. Tacite nous dit que l'on éleva à la mémoire de Germanicus, les délices des Romains, un grand nombre de ſtatues & d'autres monumens. La petiteſſe de cette agate l'a rendu facile à dérober aux regards du jaloux Tibère, & plus propre à ſoulager la douleur d'un ami du héros.

Germanicus y eſt repréſenté aſſis ſur un aigle qui vole, comme les empereurs déifiés. L'égide

Digitized by Google

de Minerve couvre ſa poitrine ; le *lituus* & une corne d'abondance ſont dans ſes mains. Le premier attribut eſt relatif à ſa dignité d'augure, & l'autre à ſa bienfaiſance. Une victoire le couronne, & l'aigle qui le porte tient une branche de laurier dans ſes ſerres. Le P. de Montfaucon a rapporté ce monument dans ſon Supplément de l'Ant. expliquée, tom. 5, pl. 59.

APOTHEOSE *de Claude*. Un bas-relief d'un beau travail repréſente cette *apothéoſe*, que Néron fit exécuter peut-être comme il déifia cet empereur, c'eſt-à-dire, pour ſe moquer de lui, ſelon Pline le jeune. Il appartenoit aux princes Colonnes, ainſi que l'*apothéoſe* d'Homère. Le cardinal Jérôme Colonne le fit tranſporter à Madrid, & le donna au roi Philippe IV.

On voit l'empereur Claude en buſte avec une couronne radiale, ſurmontée du nimbe, porté ſur le dos d'un aigle éployé. Cet oiſeau tient une de ſes ſerres ſur un globe, & l'autre ſur un foudre. Il eſt poſé ſur un amas confus d'armes, de boucliers, de peltes, de cuiraſſes, de caſques & d'épées. Sur les côtés de ce monceau d'armes, on voit des éperons de navire, une ancre, un chéniſque. Les boucliers ſont ovales, hexagones & à bords découpés.

Le tome 9 de l'Ant. expliquée en offre le deſſin.

APOTHEOSE *de Titus*. Domitien fit, quoiqu'à regret, la conſécration ou l'*apothéoſe* de ſon frère. Elle ſe voit encore aujourd'hui ſculptée dans la voûte de l'arc de Titus à Rome : ce qui prouve, contre l'opinion de quelques antiquaires, qu'il ne fut bâti qu'après la mort de Titus. Il n'y a point, d'ailleurs, d'apparence que ce modeſte empereur ait fait repréſenter ſon *apothéoſe* de ſon vivant. Domitien aura ſans doute été contraint, par les bienſéances, à élever cet arc, qui eſt de beaucoup inférieur en grandeur & en magnificence aux autres arcs qui ornent encore la ville de Rome.

L'empereur, vêtu de la toge, eſt aſſis ſur un aigle éployé, & poſe ſes mains ſur les deux ailes. C'eſt le fond d'un tableau carré, entouré de grands feſtons ſoutenus aux quatre coins par des génies.

APOTHEOSE *de Fauſtine la jeune*. Le P. de Montfaucon croit la reconnoître ſur un bas-relief du capitole, qu'il a publié pl. 60 du 5e volume du Supplément de l'Ant. expliquée.

L'impératrice eſt repréſentée ſortant du bûcher, voilée, & portée, non par un aigle comme les empereurs, mais par une femme ou un génie du ſexe féminin. Ce génie a des ailes & tient une longue torche allumée. Barthôli l'a priſe pour Diane *Lucifera* ; mais on ne voit jamais des ailes à cette divinité. Le ſavant Bénédictin reconnoît ici une victoire ; ce qui conviendroit aſſez bien à Fauſtine ; car Marc-Aurèle, ſon époux, lui avoit donné publiquement la dénomination de *mater caſtrorum*, *mère des armées*, qui la faiſoit partager en quelque ſorte l'honneur des victoires avec lui.

Celui-ci, aſſis au bas du tableau, eſt témoin de l'*apothéoſe* de ſa femme, ainſi que le préfet du prétoire, debout derrière lui, & un perſonnage inconnu, demi-nud & aſſis à ſes pieds.

APOTHETE, nom d'un air de flûte des anciens.

APOTROPÉENS, dieux qui détournoient les maux dont on étoit menacé : les Egyptiens avoient des dieux *Apotropéens*. Ce mot vient d'ἀποτρέπω, détourner. *Voyez* AVERRUNCI. On leur immoloit une jeune brebis.

APOXYOMENE. *V.* ἈΠΟΞΥΟΜΕΝΗ.

APPARATORES *annalium*. Muratori (511. 1, *Theſ. inſcr.*) rapporte l'inſcription ſuivante, la ſeule où il ſoit fait mention du collége des *Apparatores* :

A POSTUMIUS POSTUMIA
CHERACLID
ROGATOR. MAG. QUINQ. CONLEG
APPARAT. ANNAL. ITERUM.

APPARATORIUM, lieu des préparatifs. Fabretti croit que ce lieu des préparatifs étoit celui où l'on diſpoſoit le feſtin des funérailles, & dans lequel on gardoit l'eau luſtrale.

APPARIER les gladiateurs, *componere gladiatores*. Avant de commencer les combats de l'amphithéâtre, on apparioit les gladiateurs ; c'eſt-à-dire, qu'on aſſignoit à chacun l'adverſaire contre lequel il devoit ſe battre. La grande attention de celui qui donnoit les jeux, étoit d'*apparier* des gladiateurs égaux en force & en adreſſe. Ils dédaigneroient, en effet, de combattre des rivaux qui leur auroient été inférieurs ; comme le dit Sénèque (*de Prov. c. 3.*) : *Ignominiam judicat gladiator, cum inferiore componi ; & ſcit eum ſine gloria vinci, qui ſine periculo vincitur.* Le gladiateur ſe croit déshonoré lorſqu'on l'apparie avec un rival plus foible que lui, parce qu'il ſait qu'il n'y a point de gloire à vaincre, lorſqu'il n'y a point eu de dangers à courir dans le combat.

APPARITEURS, *apparitores*. Les Romains comprenoient ſous ce nom générique les ſerviteurs des juges, que nous appelons ſergens & huiſſiers, & qu'ils nommoient *ſcriba*, *accenſi*, *interpretes*, *præcones*, *viatores*, *liſtores*, *ſervi publici* & *earnifices*. Servius (*Æneid.* 12. 850.) dérive leur nom d'*apparere*, être prêts à exécuter les ordres des juges : *Apparent*, *præſto ſunt ad obſequium. Unde etiam apparitores conſtat eſſe nominatos* ; & il cite en preuve ces vers de l'Enéide :

Ha Jovis ad ſolium, ſævique in limine regis
Apparent, aeuuntque metum mortalibus ægris.

On les prenoit parmi les affranchis des magiſtrats, & parmi les enfans de ces affranchis. Les *apparitеurs* des principaux magiſtrats étoient diſtingués par des caſaques ou manteaux de diverſes couleurs, comme les bedeaux des paroiſſes en France, & par une bande de laine qui deſcendant de l'épaule

Digitized by Google

droite au côté gauche, leur tenoit lieu de ceinture & de baudrier. Leur condition étoit si méprisée, que le sénat voulant flétrir une ville dont les habitans s'étoient revoltés, l'assujettit à fournir les *appariteurs* des magistrats.

Les *appariteurs des cohortes* étoient attachés à ces corps, & ne pouvoient les quitter sans avoir fini le tems du service des *primipiles* : de-là vint qu'ils furent aussi appelés *conditionales*, attachés à leur état. Leurs enfans étoient obligés de l'exercer à leur tour.

Les pontifes avoient des licteurs qu'ils appeloient *appariteurs*. On les nommoit aussi *calatores*, de *calare*, appeler, parce qu'ils assembloient les comices, qu'ils marchoient avant les pontifes pour faire cesser les travaux & retirer les ouvriers qui auroient pu nuire aux sacrifices. On a vu longtems sur un marbre de la voie Appienne, l'inscription suivante, d'un certain *Parmularius* :

APPARITORI
PONTIFICUM
PARMULARIO

Les *appariteurs prétoriens* ou du préfet du prétoire, n'exerçoient leur emploi que pendant une année, après laquelle ils passoient à des fonctions plus relevées, telles que celles de greffiers, de trompettes, &c. Ils étoient chargés d'exécuter les ordres du préfet, d'amener à son tribunal les plaignans, d'écrire les *actes*, les dépositions, d'en faire la lecture aux parties, de rédiger les sentences & de les faire exécuter. Ces mêmes *appariteurs* alloient dans les maisons des femmes malades & des citoyens distingués, recevoir leur serment. Ils se faisoient reconnoître dans ces fonctions, en portant une lumière & quelques ustensiles particuliers à leurs usages. Lorsque le préfet du prétoire sortoit de son tribunal, ils marchoient devant lui.

On leur donnoit quelquefois l'inspection des relais publics, de la levée des impôts; & les soldats *stationnaires* leur indiquoient les retraites des voleurs; ou les leur remettoient, lorsqu'ils avoient été obligés de s'en saisir.

APPARITION des dieux. *Voyez* AORASIE.

APPARITORIUM, étoit l'endroit où logeoient les *appariteurs*.

APPELLATIONES, appels. Les empereurs établissoient des commissaires pour connoître des appels, & leur nom étoit *Cognoscentes ad sacras appellationes*. On lit dans Gruter l'inscription suivante :

L. VALERIO. POPLICIO
COS. ORD. ITEM. COGNOSCENTI
AD. SACRAS. APPELLATIONES.

APPIA aqua; l'eau d'Appius. Appius l'aveugle fit conduire un ruisseau à Rome vingt ans après le commencement de la guerre des Samnites. La prise d'eau étoit établie dans le champ de Lucullus, sur la voie de Prénestе, entre le sixième & le huitième mille, en s'écartant du chemin à gauche l'espace de sept cent quatre-vingt pas. Cette conduite d'eau avoit de longueur plus de vingt deux mille pas. Elle entroit à Rome par la porte Capène, aujourd'hui de Saint-Sébastien, & fournissoit de l'eau à huit régions jusqu'au champ de Mars, par le moyen de vingt châteaux d'eau. On en tiroit l'eau pour donner des naumachies dans le cirque. La principale fontaine, appelée *Aqua Appia*, étoit placée dans le *forum* de Césat, au-dessous du temple de Vénus *Appiade*; & il paroît, par un vers d'Ovide, qu'elle étoit jaillissante, c'est-à-dire, qu'elle formoit une gerbe ou un jet d'eau :

Appias expressis aera pulsat aquis.

Appia via. *Voyez* APPIENNE. (voie)

APPIADES, divinités dont les temples étoient près des eaux ou fontaines d'Appius à Rome, non loin du *forum* de Césat. On en nommoit cinq : Vénus, Pallas, la Concorde, la Paix & Vesta. Cicéron en excepte Pallas. Elles avoient aussi, dit-on, un temple commun, dans lequel elles étoient représentées à cheval, comme des Amazones.

Les Nymphes que l'on a déterrées depuis peu dans ce même emplacement, déterminent le sens du surnom *Appiades*, & semblent le revendiquer seules.

APPIENNE, (LA VOIE) grand chemin de Rome, qu'Appius Claudius l'aveugle fit construire pendant sa censure, l'an 442 de Rome. Une inscription rapportée par Gruter en fait foi :

APPIUS. CLAUDIUS
C. F. CÆCUS
CENSOR. COS. BIS. DICT. INTERREX. II. PR. II. AED. CUR. II. Q. TR. MILIT. III. COMPLURA. OPPIDA. DE. SAMNITIBUS. CEPIT. SABINORUM. ET. TUSCORUM. EXERCITUM. FUDIT. PACEM. FIERI. CUM PYRRHO. REGE. PROHIBUIT. IN. CENSURA. VIAM. APPIAM. STRAVIT. ET. AQUAM. IN. URBEM. ADDUXIT. AEDEM. BELLONAE. FECIT.

La voie *Appienne* commençoit à la porte Capène, aujourd'hui de Saint-Sébastien, passoit sur la montagne de *Sanâti-Angeli*, traversoit les marais Pontins, & finissoit à Capoue, qui étoit alors la limite de l'Empire Romain. Elle fut depuis continuée jusqu'à Brindes, on ne sait par qui, ni à quelle époque. Cette voie, que Stace a nommée, avec raison, *la reine des grandes voies*, (*Sylv. 1. 2. 11.*) :

Qua limine noto
Appia longarum teritur regina viarum.

Digitized by Google

avoit vingt-cinq pieds de largeur, avec des rebords en pierres, élevés de douze en douze pieds, pour soutenir le pavé, qui étoit fait avec de longues & fortes dalles de pierres. On y avoit ménagé d'espace en espace des *montoirs* de pierres, pour servir de sieges aux piétons, & d'écuyers aux cavaliers. C. Gracchus y ajouta de petites colonnes qui marquoient les milles. Pomponius Atticus, l'empereur Sévère, le médecin Theſſalus, eurent leurs tombeaux le long de cette voie.

La voie Appienne nouvelle, étoit le chemin que fit conſtruire & paver Caracalla, depuis ſes thermes juſqu'à la porte Capène, où il ſe réuniſſoit à la *voie Appienne*.

APPIO (RIO D'). *Voyez* ALMON.

APPIUS (RUISSEAU D'). *V.* ALMON.

APPIUS, ſurnom de la famille CLAUDIA.

APPLAUDISSEMENS. Les *applaudiſſemens* étoient diſtingués des acclamations, en ce que ces dernières étoient des cris ou des éloges donnés à haute voix; & que la voix ne ſervoit point aux *applaudiſſeurs*. Ceux-ci n'employoient que leurs mains, & quelquefois leurs toges, dont ils faiſoient voltiger un pan. L'empereur Aurélien diſtribua au peuple des bandes d'étoffe, pour être employées à applaudir, à la place des habits.

C'étoit dans les théâtres, les cirques & les amphithéâtres, que l'on entendoit les plus fréquens *applaudiſſemens*. Auſſi étoit-ce dans ces lieux d'aſſemblée que l'art d'applaudir fut ſoumis à des règles. Les Romains ſimples & groſſiers applaudiroient long-tems ſans meſure & ſans ordre. Ils ſe ſervoient machinalement à l'enthouſiaſme ou à une admiration réfléchie, qui leur arrachoient des *applaudiſſemens* proportionnés à leurs véritables ſenſations. Cette ſimplicité indiquoit les premiers tems de Rome; car Ovide, parlant de l'enlèvement des Sabines, dit qu'alors les *applaudiſſemens* n'étoient encore ſoumis à aucune règle:

In medio plauſu, plauſus tunc arte carebat.

Les derniers tems de la république & les premiers des Céſars, virent introduire à Rome ce nouvel art, qui avoit ſans doute pris naiſſance dans la Grèce, & qui s'étendit dans l'Italie, par la communication habituelle entre les deux contrées. L'adulation en fit bientôt un moyen général de capter la bienveillance des empereurs, en les applaudiſſant artiſtement à leur entrée dans les lieux publics, ou en prodiguant les mêmes marques de bienveillance aux chanteurs, aux cochers & aux gladiateurs que ces deſpotes affectionnoient. Ce délire methodique fut porté à ſon comble ſous le règne de Néron, qui, devenu lui-même chanteur & joueur de flûte, vouloit être applaudi, ſous peine de mort. On ſait avec combien de peine un ſénateur, homme conſulaire, évita la fureur de ce prince, qu'il avoit encourue en dormant pendant que tous les flatteurs de Rome applaudiſſoient à l'envi le chanteur couronné.

Afin de les y engager, Néron avoit choiſi de jeunes gens de l'ordre des chevaliers, & plus de cinq mille plébéiens forts & vigoureux, qui apprenoient l'art d'applaudir, & ſe diviſant en pluſieurs troupes, occupoient tous les gradins, qu'ils faiſoient retentir de leurs *applaudiſſemens*. Suétone, (*exp.* 20, *n.* 6.): *Neque eo ſegnitiæ adoleſcentes equeſtris ordinis, & quinque amplius millia e plebe, robuſtiſſimæ juventutis, undique elegit, qui diviſi in factiones, plauſuum genera conciſcerent; bombos, & imbrices, & teſtas vocabant.*

Ces *applaudiſſemens* étudiés étoient donnés avec la robe, comme nous l'avons dit plus haut, ou avec les mains: c'eſt de ces derniers qu'il nous reſte à parler. On y employoit les doigts ſeulement, ou les doigts d'une main appuyés ſur la paume de l'autre, ou les paumes des deux mains fortement appuyées l'une ſur l'autre, comme dans nos *battemens de main* modernes.

Le ſouvenir des *applaudiſſemens* donnés avec les doigts d'une ſeule main, nous a été conſervé à l'occaſion d'une ſtatue de Sardanapale, décrite par Strabon (*liv.* 14): on voit, dit-il, dans cet endroit, le tombeau de Sardanapale avec ſa ſtatue de pierre, qui rapproche les doigts de ſa main droite, comme pour leur faire rendre un ſon. Mangez, buvez, jouez, ſemble dire encore ce monarque voluptueux; car tout ce qui occupe les hommes ne vaut pas le ſon leger que rendent ces doigts. Athénée (*lib.* 12) parle de ce tombeau, & dit qu'il n'y avoit qu'une main ſeule ſculptée ſur le monument. Du reſte, il s'accorde avec Strabon ſur la poſition des doigts, & ſur l'intention que le ſculpteur avoit prêtée à Sardanapale. Les enfans s'exercent encore dans leurs jeux à faire rendre ce ſon à leurs doigts. Ils appuyent le plus grand doigt ſeul ſur la dernière phalange du pouce, & le faiſant gliſſer & retombe: ſur la paume de la main, ils entendent un bruit qui les réjouit par ſa reſſemblance avec le ſon des caſtagnettes.

Sénèque indique les différentes manières d'applaudir avec les mains, (*Nat. quæſt. tr.* 28.): *Averſæ inter ſe manus colliſæ non plaudunt, ſed palma cum palmâ collata, plauſum facit. Et plurimum intereſt utrum cava concutiantur, an plana & extenſa.* » Si l'on frappe les parties extérieures des mains l'une contre l'autre, elles ne rendent aucun ſon; le contraire arrive lorſqu'on frappe les deux paumes l'une contre l'autre; & l'eſpèce du ſon qu'elles rendent dans ce dernier cas, dépend encore de la poſition des mains dans ce battement. Il faut ſavoir ſi elles ſont étendues, ou ſi elles forment deux *creux* ». Dans le premier cas, elles rendent un ſon ſec, qui, étant répété par pluſieurs perſonnes avec promptitude, mais ſans beaucoup de force, imite aſſez bien le bruit d'une pluie d'orage ou d'une grêle tombant ſur des corps ſonores, tels que les tuiles. On appeloit conſéquemment cette manière d'applaudir *imbrices*, tuiles.

Digitized by Google

Lorſqu'on frappoit l'un contre l'autre les *creux* des deux mains long-tems & avec peu de force, on imitoit le bruit ſourd & continu du bourdonnement des abeilles : de-là vint que l'on appela *bombus* cette manière d'applaudir. Les enfans la pratiquent encore dans leurs jeux.

On applaudiſſoit enfin, en frappant dans la paume de la main gauche avec les doigts réunis de la droite, ſans ſe ſervir de la paume de cette main. Cette manière d'applaudir eſt encore en uſage dans nos aſſemblées. Elle rend un ſon clair, qui, étant répété en meſure & en cadence, imite celui que rendent des vaſes de terre frappés avec des bâtons, ou même celui du bâton qui ſert à conduire les orcheſtres. C'eſt pourquoi on appela *teſtas* cette manière d'applaudir ; ces *teſta* ou vaſes de terre ſervirent long-tems ſur les théâtres à conduire & accompagner les danſeurs, avant l'introduction des joueurs de flûte. On frappoit ſur ces vaſes avec un bâton ; & depuis on aſſimila au ſon qu'ils rendoient, le bruit formé par la dernière manière d'applaudir.

Le peuple ſe levoit pour applaudir dans les théâtres :

Stantiaque in plauſum tota theatra juvent.

dit Properce (3. 16.) ; & il ſouffroit de l'ignorance des gens de la campagne qui ne connoiſſant pas les règles de l'art d'applaudir, troubloient, par leurs *applaudiſſemens* non modulés, l'harmonie générale. Tacite (*Annal. xvi.* 5.) parle de ces *applauſiſſemens* mal-adroits : *Cum manibus neſciis fatiſcerent, turbarent gnaros.* *Voyez* ACCLAMATIONS.

APPULEIA, famille romaine dont on a des médailles :

O. en or.
O. en argent.
RRR. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

APRONIA, famille romaine dont on a des médailles :

O. en or.
O. en argent.
C. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

APTERE, en Crète. ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ & ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :
RRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

APTÈRE, ἄπτερος, ſans ailes. Les Athéniens donnèrent cette épithète à la Victoire, qu'ils repréſentoient ſans ailes, pour la fixer dans leur patrie.

APYCNI, ἄπυκνοι, non épais. Les anciens appeloient ainſi dans les genres épais, trois des huit ſons ſtables de leur ſyſtême ou diagramme, leſquels ne touchoient d'aucun côté les intervalles ſerrés ; ſavoir, la preſlanbanomène, la nete ſynnéménon & la nete hyperboléon. Ils appeloient auſſi *apycnos* ou non épais, le genre diatonique ; parce que dans les tétracordes de ce genre, la ſomme des deux premiers intervalles étoit plus grande que le troiſième. (*J. J. Rouſſeau*).

AQUA. Les Romains appeloient *aqua Appia*, le ruiſſeau conduit à Rome par Appius ; *aqua Trajana*, l'eau amenée par l'aqueduc de Trajan, &c. *Voyez* AQUEDUCS.

AQUA D'ACIO. } *Voyez* ALMON.
AQUA TACCIO. }

AQUAGIUM, ὑδραγωγεῖον & ὑδραγωγία des Grecs, canaux d'arroſement, différens des aqueducs.

AQUARIOLUS, homme adonné à l'impudicité, ſelon Feſtus, qui vit avec les femmes débauchées. On lui donnoit par mépris ce nom, qui exprimoit les fonctions les plus viles des eſclaves qui ſervoient ces femmes perdues : *Qui aquam meretricibus miniſtrabant, quâ ſe poſt venerem ablueren.*

AQUARIUS. On appeloit de ce nom les intendans des aqueducs, & ceux qui avoient l'inſpection des priſes d'eau établies dans les maiſons des particuliers ou des princes. Une inſcription nous a conſervé le nom d'un de ces officiers de la maiſon d'Auguſte :

NYMPH. SANC. SAC.
EPICTETUS
AQUARIUS. AUG. N.

AQUATILES dii, les divinités des eaux, des fontaines, des rivières & de la mer. On liſoit à Côme l'inſcription ſuivante :

NEPTUNO. ET
DIS. AQUATILIB.
PRO. SALUT. ET
INCOLUMIT. SIM
QUART. SECUNDIN.

AQUATORES, goujats ou valets d'armée, qui portoient de l'eau dans les camps romains.

AQUEDUCS. On en diſtingue de deux ſortes : d'*apparens* & de *ſouterreins*. Les apparens ſont conſtruits à travers les vallées & les fondrières, & compoſés de *trémeaux* & d'arcades : tels ſont ceux d'Arcueil, de Marly & de Bucq, près Verſailles. Les ſouterreins ſont percés à travers les montagnes, conduits au-deſſous de la ſuperficie de la terre, bâtis de pierre de taille, de moilon, de brique, &c. & couverts en-deſſus de voûtes ou de pierres plattes, qu'on appelle *dalles*. Ces dalles mettent l'eau à l'abri du ſoleil & des pluies d'orage : tels ſont ceux de Roquencourt, de Belleville & du pré Saint-Gervais. Ces deux ſortes d'*aqueducs* ont été connues & employées par les

Digitized by Google

anciens, & ils les ont réunies ſouvent toutes les deux à chaque conduite d'eau.

On diſtribue encore les *aquéducs* en *doubles* ou *triples*, c'eſt-à-dire, portés ſur deux ou trois rangs d'arcades : tel eſt celui du Pont-du-Gard en Languedoc, qui eſt *triple*, ainſi que l'*aquéduc* de Conſtantinople. On peut y ajouter celui que Procope dit avoir été conſtruit par Coſroès, roi de Perſe, pour la ville de Pétra, en Mingrélie : il avoit trois conduits ſur une même ligne, les uns élevés au-deſſus des autres.

Les *aquéducs* de toute eſpèce étoient jadis une des merveilles de Rome. Leur grand nombre, les ſommes immenſes employées à faire venir des eaux d'endroits éloignés de trente, quarante, ſoixante, & même cent milles, ſur des arcades, ou continuées, ou ſuppléées par d'autres travaux, comme des montagnes coupées & des rochers percés : tout cela doit ſurprendre. On n'entreprend rien de ſemblable aujourd'hui ; on n'oſeroit même penſer à acheter ſi chèrement la commodité publique.

Pluſieurs endroits de la campagne de Rome offrent de grands reſtes de ces *aquéducs*, des arcs continues dans un long eſpace, au-deſſus deſquels étoient les canaux qui portoient l'eau à la ville. Ces arcs ſont quelquefois bas, & quelquefois d'une grande hauteur, ſelon les inégalités du terrein. Il y en a qui ont deux arcades l'une ſur l'autre, de crainte que la trop grande hauteur d'une ſeule arcade ne rendît la ſtructure moins ſolide. Tous ces *aquéducs* ſont communément de briques ſi bien cimentées, que l'on a beaucoup de peine à les ſéparer.

Quand l'élévation du terrein étoit très-grande, on avoit recours aux *aquéducs* ſouterreins, qui portoient les eaux à ceux qu'on avoit élevés ſur terre dans les fonds & les pentes des montagnes. Si l'eau ne pouvoit avoir de la pente qu'en paſſant au travers d'un rocher, on le perçoit à la hauteur de l'*aquéduc* ſupérieur : tel eſt celui de *Vicovaro*, au-deſſus de Tivoli. Le canal qui formoit la ſuite de cet *aquéduc*, eſt taillé dans le roc vif l'eſpace de plus d'un mille, ſur environ cinq pieds de haut & quatre de large.

Une choſe digne de remarque, c'eſt que ces *aquéducs*, qu'on pouvoit conduire en droite ligne à la ville, n'y parvenoient que par des ſinuoſités fréquentes. Les uns ont dit qu'on avoit ſuivi ces obliquités pour éviter les frais d'arcades d'une hauteur extraordinaire : d'autres, qu'on s'étoit propoſé de rompre la trop grande impétuoſité de l'eau, qui, coulant en ligne droite par un eſpace immenſe, auroit toujours augmenté de viteſſe, endommagé les canaux, & donné une eau peu nette & mal-ſaine. Nous leur demandons cependant pourquoi, y ayant une ſi grande pente de la caſcade de Tivoli à Rome, les Romains ont pris l'eau de la même rivière, à vingt milles & davantage plus haut : que diſons-nous vingt milles ? à plus de trente, en y comprenant les détours d'un pays plein de montagnes. On répond que la certitude d'avoir des eaux meilleures & plus pures, ſuffiſoit aux Romains pour leur faire croire leurs travaux néceſſaires & leurs dépenſes juſtifiées. Si l'on fait d'ailleurs que l'eau du Téveroné eſt chargée de parties minérales & mal-ſaines, on ſera ſatisfait de cette réponſe.

Si l'on jette les yeux ſur la planche 128. du 4e volume de l'*Antiquité expliquée*, du père de Montfaucon, on pourra juger des ſoins avec leſquels ces immenſes ouvrages étoient conſtruits. Des ſoupiraux étoient ouverts de eſpace en eſpace, afin que l'eau ſe trouvant arrêtée par quelqu'accident, pût ſe dégorger juſqu'à ce que l'on eût dégagé ſon paſſage. Il y avoit encore dans le canal même de l'*aquéduc*, des puits où l'eau ſe précipitoit, ſe repoſoit & dépoſoit ſon limon, & des piſcines où elle s'étendoit & ſe purifioit.

Voici les variétés qu'offrent dans leur conſtruction quelques *aquéducs* de Rome. Celui de l'*Aqua-Marcia* a un arc de ſeize pieds d'ouverture : ſa maçonnerie eſt faite de trois différentes eſpèces de pierres qui ſont des laves. Il porte deux canaux placés l'un au-deſſus de l'autre. Le plus élevé conduiſoit l'eau nouvelle du Téveroné, *Anio novus* ; celui de deſſous étoit l'eau *Claudienne*. L'édifice entier a ſoixante-dix pieds romains, ſoixante pieds françois environ de hauteur.

Le P. de Montfaucon a donné la coupe d'un *aquéduc* à trois canaux ; le ſupérieur conduiſoit l'eau *Julia*, celui du milieu l'eau *Tepula*, & l'inférieur l'eau *Marcia*.

L'arc de l'*aquéduc* qui apportoit à Rome l'eau *Claudienne*, eſt bâti de belle pierre de taille ; celui de l'eau *Néronienne* eſt de brique : ils ont l'un & l'autre ſoixante & douze pieds romains de hauteur, moins de ſoixante-deux pieds françois.

On remarque à l'*aquéduc* de l'eau d'Appius une forme de canal, qu'il faut obſerver ſoigneuſement. Ce canal n'eſt pas uni comme les autres, mais il s'élargit du fond en haut par des retraites ou degrés.

Le conſul Frontin, qui avoit l'inſpection des *aquéducs* ſous l'empereur Nerva, a fait un Traité ſur cet objet : il y parle de neuf *aquéducs* qui avoient tre ze mille cinq cent quatre-vingt-quatorze ruyaux, d'un pouce de diamètre. Procope, qui a écrit après lui, en compte quatorze, c'eſt-à-dire, quatorze canaux portés par neuf *aquéducs*. Vigerus a calculé que Rome recevoit, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, cinq mille muids d'eau.

Nous allons décrire ici toutes les *eaux* qui ſe répandoient dans Rome, & dont il ne ſera pas fait mention à leurs articles reſpectifs. Pendant quatre ſiècles, les Romains ne burent & n'employèrent que l'eau du Tibre. Mais l'étendue de leur ville & leur population étant augmentées, ils s'occupèrent des moyens d'amener dans l'enceinte de Rome & ſur ſes collines, des eaux

Digitized by Google

abondantes. Un décret du ſénat & du peuple chargea de ce ſoin le cenſeur Appius, l'an 444, ſous le conſulat de M. Valerius Maximus & de P. Decius Mus. Ce cenſeur amena à Rome l'*eau* qui porta ſon nom. *Voyez Anna aqua.* On conſtruiſit enſuite différens autres *aquéducs*, ſuivant le beſoin ou le luxe des Romains. Les cenſeurs & les édiles eurent l'intendance des eaux, des *aquéducs*, des chateaux d'eau, & des priſes d'eau accordées aux particuliers gratuitement, en forme de récompenſes ou avec la charge d'une impoſition. Les empereurs s'attribuérent à eux ſeuls le droit d'accorder ces faveurs.

Les Romains diviſoient les parties d'eau attribuées à chaque édifice public ou particulier, en doigts & en pouces. Le pouce, *uncia*, étoit la douzième partie du pied romain, & le doigt n'en étoit que la ſixième.

L'*eau Albudina*. Il n'en eſt fait mention que dans Victor, qui paroit l'avoir créée pour compléter un certain nombre d'*eaux*, qu'il ſe propoſoit de retrouver.

L'*eau Alexandrine*. Les uns veulent que cette eau ait porté le nom d'Alexandre-Sévère, parce qu'il la fit conduire à Rome dans ſes thermes, auprès de ceux de Néron. D'autres penſent qu'il détourna les eaux des thermes de Néron pour les amener dans les ſiens, & qu'il leur donna ſon nom.

L'*eau Algentina*. Elle prenoit ſa ſource au mont Algide, couloit au bas des côteaux de Tivoli & arrivoit à Rome, mais on ne ſait par quelle porte. On en voit encore quelques arcades à moitié chemin de Freſcati. C'eſt peut-être la même eau que le cardinal Aldobrandin fit conduire à ſa villa de Tivoli, appelée *Belvédere*.

L'*eau Alſia*. Voyez l'*eau Setina*.

L'*eau Alſetina* ſortoit d'un lac de même nom, ſitué près de la voie Claudienne, & fut conduite à Rome par Auguſte, dont elle prit le nom. On voit des reſtes de ſon *aquéduc* auprès de la naumachie d'Auguſte, au-delà du Tibre.

L'*eau Annia*. On ne la connoit point, à moins que l'on n'ait voulu déſigner par ce nom les ruiſſeaux dérivés de l'Anio, *Anius*.

L'*eau d'Antonin* prit ſon nom des thermes d'Antonin Caracalla, qui l'y fit conduire.

L'*eau d'Appius*. Voyez Appienne.

L'*eau d'Auguſte*. On donna ce nom à un ruiſſeau d'eau bonne & ſalubre qu'Auguſte fit amener & réunir, par un *aquéduc* ſouterrein, à l'*eau Marcia*, qui tariſſoit dans l'été. Son canal particulier étoit long de huit cens pas. Par la ſuite, l'*eau Marcia* étant devenue plus abondante, conduiſit l'eau d'Auguſte juſqu'à celle de *Claudius*, à laquelle on la réunit de nouveau.

L'*eau Aurelia* fut ainſi appelée de L. Aurélius Cotta, qui, étant conſul ſept ans avant la troiſième guerre Punique, fit conſtruire une voie, le long de laquelle couloit cette eau.

L'*eau du Capitole* étoit deſtinée uniquement à l'uſage du temple, aux luſtrations, aux ſacrifices, &c.

L'*eau Cimina*. Voyez Cimina.

L'*eau Claudienne*. V. Claudienne.

L'*eau Crabra*. V. Crabra.

L'*eau Félix*. V. Felice.

L'*eau Herculanea* ou *Herculea*. Cette eau prenoit ſa ſource auprès d'un temple ou d'une ſtatue d'Hercule. Elle porta depuis le nom d'*eau Virgo*, & elle étoit très-agréable à boire. C'eſt pourquoi Nerva la ſépara de l'*Anio novus*, auquel on l'avoit réunie.

L'*eau du Janicule*, étoit la même que l'*eau de Trajan*.

L'*eau de Julius* portoit le nom d'un romain qui l'avoit découverte, & dont l'hiſtoire ne fait aucune autre mention. Agrippa raſſembla pour la former pluſieurs ſources dans le champ de Tuſculum, & les conduiſit le long de la voie Latine, pendant douze milles, l'an 721 de Rome. Une partie de cette eau ſe diſtribuoit à la porte Nævia, & l'autre ſur le Viminal. Auguſte la détourna par un canal ſouterrein de huit cens pas, pour groſſir l'*eau Marcia*, lorſque des chaleurs trop prolongées la mettoient à ſec. Aurélien répara ſon *aquéduc*, dont on voyoit dans le ſiècle dernier des ruines ſur l'Eſquilin, entre la porte de ce nom & les trophées de Marius, tranſportés depuis au capitole.

L'*eau de Juturne* avoit ſa fontaine dans le *forum*. On en buvoit pour guérir de certains maux, & on l'employoit dans les ſacrifices.

L'*eau Labicana* prit ſon nom du champ où étoit ſa ſource. Sévère-Alexandre la conduiſit à Rome.

L'*eau Marcia*. V. Marcia.

L'*eau Mariana*, ainſi appelée à cauſe de la ville du même nom, auprès de laquelle elle prenoit ſa ſource, entroit à Rome par la porte de Gabies, près de la porte Majeure, paſſoit entre le grand & le petit mont Cœlius, ſuivoit la voie Appienne, & ſe jettoit dans le Tibre au pied du mont Aventin, non loin de la rue qui conduit à Sainte-Sabine.

L'*eau de Mercure* étoit près de la voie Appienne, hors de la porte Capène. Le peuple s'y rendoit à certain jour; on mouilloit avec cette eau des branches de laurier, & on les ſecouoit ſur les têtes les uns des autres, en invoquant Mercure. On croyoit, par cette ablution, être abſous de tous ſes crimes & ſur tout des parjures. Les marchands, après avoir ſacrifié au même dieu la veille des ides de mai, rempliſſoient des cruches de cette eau, & en arroſoient leurs magaſins & leurs marchandiſes.

L'*Acqua Paola*. V. Paola.

L'*eau Petronia*. Les magiſtrats paſſoient auprès de cette eau lorſqu'ils ſe rendoient au champ de Mars pour remplir quelqu'une de leurs fonctions.

On

On n'eſt pas inſtruit d'aucun autre détail au ſujet de cette eau.

L'*eau Sabatina*, ainſi nommée du lac d'où on l'avoit tirée, & qui s'appelle aujourd'hui le lac d'Anguillara. On voit des ruines de ſon ancien *aquéduc* hors de la porte de Saint-Pancrace. Elle fut appelée par la ſuite *Aureliana*, parce qu'elle ſuivoit la voie Aurélienne; & *Septimiana*, à cauſe de la porte du même nom. Cette eau eſt diviſée aujourd'hui en deux branches; elle fournit une fontaine de la place de Saint-Pierre, & arroſe les jardins du Vatican.

L'*eau Salonia*, ainſi nommée du territoire de *Salone*, où elle prenoit ſa ſource, a été réunie par Pie IV à l'*Acqua Vergine* ou de *Trevi*.

L'*eau Septimiana*. Voyez SEPTIMIANA.

L'*eau Setina*. On donnoit à cette eau le nom du champ de la Campanie, d'où on la croyoit amenée à Rome, *Setinus*; ou de la voie qu'elle ſuivoit dans ſon cours, *via Setina*. Dans la *Notice de l'Empire*, elle eſt appelée *Alſia* & *Setina*; mais *Alſium* & *Setia* ſont au-deſſous du niveau de Rome. C'eſt donc une faute des copiſtes; il faut lire *Alſietina*, & réduire ces deux eaux en une ſeule.

L'*eau Sixtina*. V. SIXTINA.

L'*eau Tepula*, étoit probablement ainſi nommée de l'endroit où elle prenoit ſa ſource, auprès de Tuſculum. L'an de Rome 627, C. Caſſius Longinus étant cenſeur, la conduiſit à Rome, & Auguſte la réunit à l'*eau Julia*.

L'*eau de Trajan*. V. TRAJAN.

L'*eau Virgo*. V. TREVI.

L'Italie offre encore de ſuperbes débris d'*aquéducs*. Tels ſont ceux de Druſus, de Rimini, de Tivoli, &c. On lit ſur l'ouverture du conduit de l'*aquéduc* que l'on admire encore à Tivoli, cette inſcription, remarquable par ſa ſimplicité:

CAPE ME
TUA. SUM.

Les Romains portèrent dans tous les pays qu'ils conquirent, ce goût pour les grands édifices, & ſur-tout pour les *aquéducs*, qui étonnent les peuples modernes. On voit encore aux environs de Lyon, des arcs de différentes hauteurs, qui amenoient de l'eau ſur le haut de la montagne où étoit bâtie l'ancienne ville. Les arcs ont juſqu'à quarante pieds de hauteur, dans une plaine où ils ſervoient à porter l'eau d'une colline à l'autre.

Mais celui des *aquéducs* bâtis dans les Gaules par les Romains, qui mérite le plus notre admiration, eſt celui de Metz. Les ſources abondantes de Gorze fourniſſoient l'eau à la naumachie de cette ville: elles ſe réuniſſoient dans un vaſte réſervoir; de-là elles étoient conduites par des canaux ſouterreins de pierre de taille, ſi ſpacieux, qu'un homme y pouvoit marcher droit. Elles paſſoient la Moſelle ſur ces hautes & ſuperbes arcades qu'on voit encore à deux lieues de Metz, ſi bien maçonnées & cimentées, qu'excepté la partie du milieu emportée par les glaces, elles ont réſiſté & réſiſtent encore aux injures du tems & à la variété des ſaiſons. De ces arcades, d'autres *aquéducs* conduiſoient les eaux aux bains & à la naumachie.

Si l'on en croit Colménarès, l'*aquéduc* de Ségovie peut être comparé aux plus beaux ouvrages de l'antiquité: il en reſte cent cinquante-neuf arcades, toutes de grandes pierres ſans ciment. Ces arcades, avec le reſte de l'édifice, ont cent deux pieds de haut, & ſont diſpoſées en deux rangs les unes ſur les autres. L'*aquéduc* traverſe la ville, & paſſe par-deſſus la plus grande partie des maiſons qui ſont dans le fond.

AQUILEGUS. Muratori (pag. 489 4. *de ſon Theſ. inſcr.*) rapporte l'inſcription ſuivante:

M. AURELIUS. VESTI
NUS. AQUILEGUS
LYMPHEU...
ET. FONT. A. SUA.
IMPEN. REST.

On appeloit de ce nom celui qui cherchoit, découvroit & conduiſoit les ſources.

AQUILA. Voyez *AQUILA*.

AQUILICIUM ou *AQUILICIUM*, ſacrifice offert aux dieux, & à *Jupiter Pluvius* en particulier, pour demander la pluie. Dans ces occaſions, on promenoit dans Rome la pierre nommée *Lapis Manalis*, qui étoit placée ordinairement hors de la porte Capène, aujourd'hui de Saint-Sébaſtien, près d'un temple de Mars.

AQUILIFER, celui qui portoit l'aigle d'une légion. Il en eſt fait ſouvent mention dans les inſcriptions.

AQUILLIA ou *AQUILIA*, famille romaine dont on a des médailles:

R. en or, qui ſont impériales & appartiennent à Auguſte.

R. en argent.

RRR. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt *FLORUS*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

AQUILON (*Mythologie*). *V.* BORÉE.

Vitruve appelle *aquilon* le vent de Nord-Eſt, ou plutôt celui qui ſouffle à quarante-cinq degrés du Nord, entre le Nord & l'Eſt.

AQUIMANALE, aiguière d'argent avec un baſſin, qui ſervoit à laver les mains avant les repas. On appeloit auſſi cette aiguière *guttus* & *naſterna*.

AQUIMINARIUM ou *AMULA*. On a trouvé dans des maiſons particulières d'Herculanum, pluſieurs vaſes deſtinés à contenir l'eau luſtrale (*aquiminaria*, *περιῤῥαντήρια*). Car toutes les familles romaines avoient chez elles leurs propres *ſacra privata*, *foyer ſacré*, où l'on entretenoit conſtamment du feu, avec leurs autels & leurs fêtes

Digitized by Google

particulières. Quelques familles même avoient un pectre qui leur étoit attaché. (*Reinef. Inſc. claſſ. v, n. 53*).

On a trouvé de ces vaſes de bronze, & d'autres de marbre. Le plus grand de ceux de bronze, eſt une coupe de forme ronde, de deux pieds huit pouces de diamètre, d'un travail admirable, & dont l'intérieur eſt orné au milieu de feuilles de laurier, faites d'argent en pièces de rapport ou damaſquiné; il eſt placé dans la première chambre du cabinet de Portici. Le pied de ce vaſe eſt perdu; mais d'autres ſemblables vaſes de bronze, plus petits, ont conſervé leur pied. Le plus grand de ces derniers eſt orné de deux anſes.

Les vaſes de marbre de cette eſpèce ſont ſtriés en dedans comme certaines coquilles, d'environ ſeize pouces de diamètre. Ils étoient tous placés ſur des pieds travaillés en forme de colonnes cannelées, & de même matière, ainſi qu'on en peut juger par l'un de ces pieds qui a été conſervé: car les anciens étoient conſtans & *uniformes* dans leur travail.

AQUINUM, en Italie. AQUINO.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin*).

O. en or.

O. en argent.

AQUIS pour NYMPHIS. On trouve ſouvent dans les inſcriptions le mot *aquis* ſubſtitué à celui de *Nymphis*: AQUIS ALBULIS, AQUIS APONI, &c. &c

AQUITECTORES, nom des officiers préposés à l'inſpection des aqueducs, châteaux-d'eau & fontaines de Rome.

ARA. Voyez AUTEL.

L'*ara* étoit diſtinguée d'*altare*; 1°. *ara*, ſelon Servius, étoit un autel conſacré également aux dieux ſupérieurs & à ceux des enfers: *altare* étoit conſacré aux dieux ſupérieurs ſeuls; 2°. *ara* étoit la table même de l'autel, ſur laquelle on faiſoit les libations, &c.; & *altare* étoit le corps de l'autel. *V. AUTEL.*

Tacite, Pline & les autres auteurs de la meilleure latinité, ſemblent n'avoir tenu aucun compte de ces légères différences. Nous les imiterons à l'article AUTEL.

ARABES. (CHIFFRES) *V.* ce mot.

ARABES. Jablonski a cherché dans le *Panthéon Ægyptiorum*, à diſculper les Egyptiens du reproche qu'on leur fait d'avoir immolé des victimes humaines. Hérodote nie ce forfait, & aſſure que, même dans les ſiècles les plus reculés, jamais le ſang humain n'a coulé ſur les autels de l'Egypte. Il eſt étonnant qu'après un témoignage auſſi poſitif, *Athénée* ait écrit le contraire (*l.* 4). Jablonski trouve le moyen de concilier deux aſſertions auſſi oppoſées, en rejetant cette abominable coutume ſur les *Arabes Paſteurs*, qui conquirent l'Egypte, & y conſervèrent long-tems leurs mœurs & leurs uſages.

Il prouve, par des témoignages authentiques des Thalmudiſtes & de Porphyre, que les *Arabes* immoloient des victimes humaines. Le dernier raconte qu'ils maſſacroient tous les ans un enfant, l'enſevelifſoient ſous un autel, & l'adoroient pendant toute l'année comme une divinité tutélaire. Ce barbare uſage étoit encore en vigueur chez les *Arabes* au ſixième ſiècle; car Jean Moſchus, qui écrivoit ſous le règne de l'empereur Maurice, dit que les Sarraſins ſortis des tochers de l'Arabie, ſacrifioient de beaux garçons.

Cette coutume ſanguinaire ne paroît avoir été obſervée que dans les villes égyptiennes d'Iithye & d'Héliopolis. Quant à la première, il y a grande apparence que les *Arabes Paſteurs* s'y établirent. Pline dit expreſſément que ces *Arabes* fondèrent la ſeconde. Leurs fondateurs & leurs nouveaux habitans furent donc ſeuls coupables. D'ailleurs, Manéthon raconte que le roi d'Egypte, Amoſis, abolit les ſacrifices humains. Or, l'on ſait que c'eſt le même roi qui chaſſa d'Héliopolis les *Arabes*. Tout conſpire donc à laver de ce forfait les Egyptiens, pour l'attribuer aux *Arabes* ſeuls.

Ces peuples nomades gravoient encore leurs traités ſur des pierres au tems d'Hérodote. Ils ſe paroient de colliers, étudioient ſuperſtitieuſement les mouvemens des oiſeaux, pour découvrir l'avenir par leur moyen, & faiſoient des luſtrations dans leurs aſſemblées religieuſes. Ce même peuple pratiquoit la circonciſion de tems immémorial. Il enterroit ſes chefs dans des déſerts reculés, où il les couvroit de terre mêlée avec du fumier.

ARABES. (MÉDAILLES) *Voyez* CALIFES. *(médailles des)*

ARABESQUES & MORESQUES. On donne ce nom à des rinceaux ou fleurons, d'où ſortent des feuillages faits de caprice & d'une manière qui n'a rien de naturel. On doit les diſtinguer ſoigneuſement des *groteſques*, qui repréſentent des animaux fantaſtiques & des hommes d'une forme bizarre & extraordinaire. Comme l'alcoran défendoit aux Arabes ou Maures établis en Eſpagne, de peindre des hommes & des animaux, ils s'adonnèrent à peindre des arbres, des feuillages & des fleurs fantaſtiques, auxquels on donna, pour cette raiſon, les noms d'*arabeſques* & de *moreſques*. Le palais de Grenade offre en ce genre des peintures exquiſes exécutées par les Maures, ſes anciens maîtres.

Ce genre de peinture a été connu & pratiqué par les anciens: quelques bas-reliefs Grecs, & pluſieurs tableaux d'Herculanum & de Pompeii, en font foi.

Quelques auteurs en ont voulu attribuer l'invention aux Romains du tems de Néron, d'après un paſſage de Pétrone, que M. de Paw croit être altéré, & qu'il rétablit aſſez heureuſement. Voici le texte & l'explication du ſavant allemand: » *Pictura quoque aliqua exitum fecit, poſtquam*

Digitized by Google

Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit. »

» Ceux qui, comme Chriſtius, ont cru approcher le plus du véritable ſens de Pétrone, ſuppoſent qu'il a voulu déſigner une manière de peindre les murailles des appartemens en *arabeſques* ou en feuillages, d'une manière très-rapide & très heurtée, qui a toujours été propre aux peuples orientaux ».

» Sous l'horrible règne de Néron, les arts, effrayés, commencérent à abandonner l'Italie comme ils fuient tous les Etats deſpotiques. Les progrès du mauvais goût furent très-ſenſibles, & on penſe que ce fut alors qu'on y fit un uſage fréquent de cette eſpèce de décoration, venue originairement de l'Egypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands peintres qui employoient cinq à ſix ans à faire un tableau, comme Protogène; ils ne recherchoient que des enlumineurs qui travailloient très-vîte, mais très-mal, & d'une manière abſolument fantaſtique. Voilà pourquoi *la plupart des arabeſques mêlées d'architecture, qu'on a découvertes à Herculanum, ſont auſſi ridicules*, dit M. Cochin, *que les deſſins chinois*. Je ſais qu'on peut peindre très-rapidement de telles *arabeſques*, dès que la main s'y eſt une fois accoutumée par une longue pratique; mais je nie que ce genre, quelque médiocre qu'il ſoit, puiſſe être nommé *artis compendiaria*, l'*abrégé de la peinture.* »

» Il me paroît fort probable que le paſſage de Pétrone ne regarde directement ni indirectement les Egyptiens; mais que les copiſtes, ſoit par ignorance, ſoit par mépriſe, ont écrit un mot pour un autre; de ſorte que le texte original, avant que d'avoir été altéré, parloit des *ethyes*, *ethyporum audacia*, ou d'un procédé particulier, par lequel on enpioit les meilleurs tableaux, dont on prenoit tous les traits, qu'on rempliſſoit enſuite avec les couleurs convenables; ce qui porta un coup mortel à la Peinture. On négligea le deſſin, & on ne s'attacha plus qu'à tirer des Indes orientales de très-belles ſubſtances colorantes, qui ne furent plus employées que par des barbouilleurs. »

» On n'ignore pas que Pline a employé le terme d'*ethypa* dans un ſens différent de celui de Pétrone, dont on connoît la hardieſſe pour l'emploi des figures & des métaphores, qui, chez lui, ſont quelquefois heureuſes, mais le plus ſouvent forcées: au reſte, de plus grandes diſcuſſions à cet égard, ſeroient ici inutiles. »

ARABICARIA. Muratori (939. 9. *Theſ. inſcr.*) a rapporté l'inſcription ſuivante:

AURELIA. VALERIA
ARABICARIA. V. S. F.

Il conjecture que ce mot extraordinaire déſigne une femme qui vendoit des parfums d'Arabie.

ARABICUS. Ce glorieux ſurnom fut donné à Septime-Sévère, parce qu'il réduiſit l'Arabie en province romaine.

ARABIE. Le ſeul roi d'*Arabie* dont on ait des médailles, eſt ARÉTAS. *Voyez* ce mot.

Devenue province romaine, l'*Arabie* a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Trajan & d'Hadrien, avec la légende ARABIA.

Les ſymboles de l'*Arabie* étoient le chameau, les parfums & l'arbre qui produit l'encens.

ARAC, fils de la Terre. *V.* GEANT.

ARACHNÉ, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, diſputa à Minerve la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapiſſerie. Le défi fut accepté; & la déeſſe voyant que l'ouvrage de ſa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jeta ſa navète à la tête; ce qui chagrina *Arachné*, au point qu'elle ſe pendit de déſeſpoir. Minerve, par je ne ſais quel reſte de pitié, la changea en araignée, qui a toujours aimé à filer & à faire de la toile.

Le nom grec de l'araignée, ἀράχνη, a ſans doute fait imaginer cette fable.

ARADUS, iſle ſur les côtes de la Phœnicie.

ARADIΩN. & AP.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont:

O. en or.
C. en argent.
C. en bronze.

Son ſymbole eſt l'Acroſtolium.

Ses types ordinaires ſont un taureau courant. — Une proue de navire.

On a frappé dans cette iſle des médailles impériales grecques, avec ſon ère, en l'honneur de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, de Marc-Aurèle, de Commode, de Septime-Sevère, de Caracalla & d'Elagabale.

ARÆ PHILENORUM, aujourd'hui le *Port-de-Sable*, aux confins de la province Tripolitaine & de la Cyrénaique. *V.* PHILENES, deux Carthaginois, auxquels on avoit élevé un autel dans cet endroit.

ARAIGNÉE. Les anciens regardoient comme un préſage funeſte, les toiles d'*araignée* qui s'attachoient aux ſtatues des dieux ou des héros, & aux enſeignes militaires.

ARATÉES, fêtes célébrées en l'honneur d'Aratus, célèbre capitaine, qui combattit long-tems pour la liberté de la Grèce contre les tyrans, & dont la mémoire fut honorée par des autels & des monumens héroïques, ſelon Plutarque.

Le prêtre qui offroit les ſacrifices au chef de la ligue des Achéens, portoit des bandelettes tachetées de blanc & de rouge; il étoit entouré de muſiciens, & il conduiſoit une proceſſion ſolemnelle. Elle étoit compoſée du maître d'école public, ſuivi de ſes élèves, des ſénateurs couronnés de fleurs, & de tous les citoyens de Sycione.

ARBITER bibendi. Les Grecs & les Romains avoient coutume d'élire par le ſort un roi du feſtin avant de ſe mettre à table. Ce roi étoit choiſi

Digitized by Google

l'armi les convives ; il préſidoit au repas, & régloit le nombre de coups que chacun devoit boire. Celui qui amenoit le coup des offelets appelés *Vénus*, étoit roi ſur-le-champ. Horace dit (*Od. II.* 7. 25.) :

Quem Venus arbitrum
Dicet bibendi ?

Et (*Od. I.* 4. 18.) :

Nec regna vini ſortiere talis.

Ce roi du feſtin porte différens noms dans les divers auteurs. Horace l'appelle dans un autre endroit *ſtrategus* & *pater cœnæ* ; Juvénal *magiſter* ; Varron *modimperator* ; Gellius *maître du feſtin* ; Sidoine *rex convivii*, & les Grecs le nommoient συμποσιαρχος, βασιλευς, εστιαρχος.

ARBITRATOR, nom de Jupiter : il y avoit à Rome, dans la dixième région, un portique à cinq colonnes, qui étoit conſacré à Jupiter *Arbitrator*, qui régle tout.

Arbitrator caſtrorum P. R. Gruter (1088. 7.) rapporte une inſcription dans laquelle cette dignité militaire eſt exprimée. C'étoit peut-être le juge des différends qui pouvoient naître entre les ſoldats.

ARBITRATUM Pontificum. (*ad*) Lorſque le ſénat vouloit remettre quelqu'affaire de religion aux jugemens des pontifes, il employoit cette expreſſion. On la trouve ſouvent auſſi dans les épitaphes, pour fixer l'amende à laquelle devoient être condamnés ceux qui violeroient la ſainteté des tombeaux.

ARBRES, Arbriſſeaux & Plantes. Les anciens avoient un reſpect religieux pour les forêts, les plantes, les *arbres* & les arbriſſeaux iſolés. Non contens d'avoir mis les unes ſous la garde des Dryades, & chacun des autres ſous celle d'une Hamadryade, ils conſacrèrent pluſieurs *arbres* & arbriſſeaux à des divinités d'un ordre plus relevé. Voici les noms du plus grand nombre de ces derniers. Le pin étoit conſacré à Cybèle ; le hêtre à Jupiter ; le chêne & ſes différentes eſpèces à Rhéa ; l'olivier à Minerve ; le laurier à Apollon ; le lotus & le myrthe à Apollon & à Vénus ; le cyprès à Pluton ; le narciſſe & l'adiante ou capillaire, à Proſerpine ; le frêne & le chien-dent à Mars ; le pourpier à Mercure ; le pavot à Cérès & à Lucine ; la vigne & le pampre à Bacchus ; le peuplier à Hercule ; l'ail aux dieux Pénates ; l'aune, le cèdre, le narciſſe & le genièvre aux Euménides ; le palmier aux Muſes ; le platane aux Génies, &c. *Voyez* dans chaque article particulier les raiſons de toutes ces conſécrations.

Elles firent diviſer tous les végétaux en deux claſſes relatives à la ſuperſtition, en heureux & en malheureux. Cette dernière claſſe comprenoit tous les végétaux que l'on croyoit être ſous la protection immédiate des divinités infernales ; tels que l'alaterne ou nerprun, dont le ſuc eſt de couleur de ſang ; la ſougère & le figuier, dont les baies & les fruits ſont noirs ; l'aliſier, le poirier ſauvage, le houx, l'églantier & autres arbriſſeaux épineux avec leſquels on brûloit les monſtres & toutes les choſes de mauvais augure.

On conſacra des *arbres* à des hommes même. Les filles de Sparte en conſacrèrent un à Hélène, (*Theocrit. idyl.* 18. 45.). Les Romains conſacrèrent ſur le mont Palatin un cornouiller à Romulus. Ils aſſuroient que ce héros ayant planté ſa lance dans la terre, pour prendre les augures, elle avoit pris racine & pouſſé des feuilles. On voyoit encore dans la ſeconde région de Rome, un *arbre* conſacré (*arbor ſanctus*) à une divinité qui eſt inconnue ; ſur le mont Palatin le figuier *ruminal*, ſous lequel on aſſuroit que la louve avoit alaité Remus & Romulus ; & dans les Comices le figuier de Navius, planté par Tarquin l'Ancien, en mémoire du prodige opéré par cet augure célèbre.

La dénomination d'*arbor ſancta*, *arbre* conſacré, ſembloit être plus particulièrement réſervée à ces *arbres* qui ſe faiſoient remarquer dans les forêts ou ſur le bord des chemins, par leur groſſeur & par l'étendue prodigieuſe de leur ombrage. On leur rendoit un culte religieux ; on les entouroit de bandelettes ; on y attachoit des couronnes & des tablettes ou *ex-voto*. Ovide (*Met.* 8. 743.) a décrit un de ces *arbres* chargé des monumens de la ſuperſtition :

Stabat in his ingens annoſo robore quercus ;
Una nemus : vittæ mediam, memoreſque tabellæ
Sertaque cingebant, voti argumenta potentis.

Ainſi Xerxès appendit à un *arbre* ſacré des bijoux & des offrandes précieuſes. (*Ælian. var. hiſt. l.* 2, *c.* 14). Ainſi Tidée, père de Diomède, fait vœu (*Theboid. l.* 2, *v.* 739.) d'appendre à un *arbre* conſacré à Pallas, des bandelettes de pourpre, brodées de blanc.

Le payſage antique d'un pied de hauteur & de ſix pouces de largeur, enlevé d'une freſque ſur la voie Appienne, & conſervé à la Villa-Albani, nous offre un de ces *arbres* ſacrés. Sur la gauche du tableau, on apperçoit auprès de la rivière un grand *arbre*, ayant un petit berceau ou une niche placée entre ſes branches ; pluſieurs rubans ou bandelettes pendent de ſes rameaux. Winkelmann a publié dans ſes *Monum. ant. inediti*, n°. 208, ce joli payſage, qui ſe diſtingue des payſages d'Herculanum par une meilleure entente des lointains.

Les voyageurs pieux ne manquoient pas de ſe détourner du chemin pour adreſſer des prières & des vœux à ces *arbres* ſacrés. On plaçoit quelquefois des autels ſous leur ombrage, qui ſervit de temple aux premiers Romains, ſelon Pline, (*XII. 1.*) : *Arbores fuêre numinum templa, priſcæque ritu ſimplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant.* C'eſt pourquoi ils y ſuſpendoient

Digitized by Google

auſſi des lampes votives, comme nous l'apprennent Martial & Prudence.

Mart. (*x. 6. 3.*):

Quando erit ille dies, quo campus, & arbor, & omnis
Lucebit Latiâ culta lucerna nuru.

Prudence, (*Cont. Symmach. 11.* 1099.):

Et quæ fumifícas arbor vittata lucernas
Suſtinuit, cadit ultrici ſuccifa bipenni.

Les Romains voulurent tranſporter dans le ſein de Rome ces ombrages frais, qui leur rendoient ſi chères leurs maiſons de campagne. Pour cet effet, ils élevèrent des terraſſes ſur leurs palais, & y tranſplantèrent de grands *arbres*. Sénèque (*contr. 5.*) leur reproche ce raffinement de luxe: *Non vivunt contra naturam, qui pomaria in ſummis turribus ſerunt? quorum ſylva in tectis domorum ac faſtigiis natant, inâe oris radicibus, quo improbi eacumina egiſſent.* » N'eſt-ce pas aller contre l'ordre naturel, que de planter des vergers ſur des tours, des forêts ſur les toits des maiſons, &c.?» Horace avoit déjà vû commencer ce luxe, comme il paroît par l'ode 10e du 3e livre:

Audis, quo ſtrepitu janua, quo nemus
Inter pulcra ſitum tecta remugiat
Ventis.

ARC. » Sur une pâte antique de Stoſch, repréſentant Hercule combattant les oiſeaux de Stimphale, l'*arc* de ce héros n'eſt pas formé en demi-cercle; il a la même courbure que l'*arc* dont il eſt armé ſur une pierre gravée du muſeum de Florence (*T. 1, tab. 38, n. 1.*), & ſur deux basreliefs de la première manière de l'art, placés dans la Villa-Albani, où Hercule arrache le trépied à Apollon. Il eſt plié pluſieurs fois, & va, pour ainſi dire, en ſerpentant; tandis que l'*arc* d'Apollon eſt preſque droit, & n'eſt plié qu'aux deux bouts. Hercule tenoit cet *arc* d'un berger de Scythie, nommé Teutarus. »

» Les ſavans ont cru que l'*arc* des Scythes avoit la forme d'un demi-cercle. Un ancien poete cité par Athénée, introduit un berger, qui ne ſachant pas écrire le nom de Théſée qu'on lui demandoit, tâche de s'expliquer en comparant les lettres de ce nom avec les idées qui lui étoient les plus familières. Il dit que le *ſigma* ou la troiſième lettre, avoit la figure d'un *arc* de Scythe. D'après cela, quelques auteurs ont cru que le *ſigma*, dans les plus anciens tems, étoit formé comme un *C* latin. Cette aſſertion eſt évidemment fauſſe, puiſque c'eſt, au contraire, la forme la plus moderne de cette lettre, comme il eſt prouvé dans Haym, par une médaille avec la tête de Lycurgue, qui eſt ſûrement d'une époque moderne. Cependant, le P. Hardouin a eu tort de prétendre que le *ſigma* Σ formé en C, ne ſe trouve ni du tems d'Auguſte, ni des premiers empereurs. On voit le *ſigma C* ſur des médailles de Mithridate, & ſur la Moſaïque du temple de la Fortune que Sylla fit bâtir à Préneste, aujourd'hui Paleſtrine. »

» D'autres ſavans ont eu plus de raiſon, en voulant concilier la deſcription du berger avec le Σ. Car ſi l'on examine cette lettre ſur le marbre de Sigée (*Chishul, p. 4*), monument de la plus haute antiquité, on la trouve formée ainſi ϟ, & pliée de la même manière que l'*arc* d'Hercule ſur pluſieurs pierres qui repréſentent la défaite des oiſeaux de Stymphale. On ſait de plus, que le Pont-Euxin a été comparé par les anciens à un *arc* ſcythique; ce qui ſeroit fauſſi cet *arc* eût été un demi-cercle, & ſi le *ſigma* n'eût pas reſſemblé à celui du marbre de Sigée. Au reſte, un des plus anciens monumens où le *ſigma* ſoit formé ainſi Σ, eſt une médaille de Haym, ſur laquelle il prend fauſſement pour la tête d'Anthiſtène, un maſque tragique. » (*Winkelmann, Pier. de Stoch.*).

On pourroit diſtinguer ces deux eſpèces d'*arc* par des épithètes que fournit Ovide. L'*arc* d'Hercule ou l'*arc* ſcythe, qui a la forme de l'ancien *ſigma* grec ϟ, s'appelleroit *arcus patulus*. Ovide, (*Métam.*):

Impoſitâ PATULUS calamo ſinuaverat arcus.

Celui d'Apollon s'appeloit *arcus ſinuoſus*. Ovide, (*Amor. l. 1, eleg. 1.*):

Lunavitque genu SINUOSUM fortiter arcum.

ARC. L'*arc* ſur les médailles n'eſt un attribut d'Apollon, que dans le cas où ſa figure l'accompagne. Seul, il marque ordinairement le culte qui étoit rendu à Hercule dans les villes où ces médailles ont été frappées.

ARC-EN-CIEL. Les poëtes diſoient que ce phénomène céleſte étoit la trace du chemin que ſuivoit Iris, meſſagère de Junon, en deſcendant des cieux ſur la terre.

Pline & Plutarque rapportent que les prêtres, dans les offrandes & les ſacrifices, employoient de préférence le bois ſur lequel l'*arc-en-ciel* avoit repoſé, & qui en avoit été mouillé. Ils aſſuroient, on ne ſait ſur quel fondement, que ce bois rendoit une odeur beaucoup plus agréable que les autres.

ARC DE TRIOMPHE. On donne ce nom à de grands portiques élevés à l'entrée des villes, ſur des rues ou ſur des chemins publics, à l'honneur d'un vainqueur qui avoit mérité les honneurs du triomphe, ou en mémoire de quelqu'événement important. On en élevoit à l'honneur des dieux auxquels on aſſocioit quelquefois des mortels. L'inſcription ſuivante, conſervée dans les regiſtres de l'hôtel-de-ville de Langres, en fait foi:

Q. SEDULIUS FIL
SEDULI. MAJOR
DIS MARIS AC
AUG. ARCUM.
STATUAS IDEM
M. D. D

Digitized by Google

On peut y joindre celle-ci :

IMP. T. VESPASIANUS
CAESAR. AUG. VII. COS
MARTI. APOLLINI
MINERVÆ
ARCUM. VICAN
VINDONISSENSIS. CURIÆ

Les premiers monumens de ce genre n'eurent rien de magnifique. Celui de Romulus fut assez grossièrement construit de simples briques, & celui de Camille de pierres presque brutes. Dans la suite le marbre y fut employé ; & l'architecture secondée de la sculpture, les orna de bas-reliefs & d'inscriptions. Pendant long-tems ces *arcs* eurent la forme d'un demi-cercle, comme celui que Cicéron appelle *Fornix Fabianus*, & que Victor appelle *Arcus Fabianus*. On leur donna ensuite une forme carrée, au milieu de laquelle s'élevoit un grand portail voûté, accompagné ordinairement des deux côtés d'une porte de moindre hauteur. Le haut du portail étoit orné de victoires qui présentoient des couronnes au triomphateur à son passage.

Il ne paroît pas que les Grecs ayent bâti des *arcs de triomphe* ; on doit en faire honneur aux Romains. Pline les appelle une invention nouvelle, *novitium inventum*. Il ne veut parler sans doute que des *arcs de triomphe* ornés de sculptures & d'inscriptions ; car il en existoit plusieurs avant lui, tels que ceux de Romulus, de Fabius, &c.

Pendant que la république subsista, le peuple & le sénat ne firent jamais élever des *arcs de triomphe* à l'honneur des morts ; ce fut toujours pour les généraux qui revenoient triomphans des ennemis de Rome. Auguste étant devenu maître de l'Empire, vit la flatterie en élever à l'honneur des morts, pour lui complaire. Néron Drusus étant mort dans la Germanie, le sénat proposa à l'empereur Auguste, son beau-père, de bâtir un *arc de triomphe* à l'honneur de ce prince. Il accepta cette proposition nouvelle, & on l'éleva sur la voie Appienne. Caligula fut le second qui reçut le même honneur après sa mort, de la part des Pisons, chez qui il avoit envoyé une colonie. Germanicus fut le troisième.

L'adulation faisant tous les jours des progrès plus rapides parmi les sénateurs, ils proposèrent encore une nouveauté dans ce genre, qui affligea les derniers Romains. Ils résolurent d'élever un *arc de triomphe* à Livie, épouse d'Auguste, après qu'elle eut cessé de vivre. Dion remarque que jamais, avant ces jours de servitude, on n'avoit accordé cet honneur à des femmes. Tibère, quoique fils de Livie, en fut si honteux lui-même, qu'il n'accorda la demande des sénateurs, qu'en se chargeant de l'exécuter à ses dépens. Il reculà toujours, ajoute Dion, ce projet insensé, & finit par le laisser tomber dans l'oubli.

Les Grecs appelèrent les *arcs de triomphe* des Romains, *porte-trophées*, parce que les dépouilles des ennemis en faisoient le plus bel ornement.

Nous allons faire mention des *arcs de triomphe* les plus célèbres. On éleva deux *arcs de triomphe*, avec des statues de grandeur naturelle, à l'honneur d'Auguste, pour avoir rétabli la voie Flaminienne depuis Rome jusqu'à Rimini. Ils furent placés aux deux extrémités de cette voie, l'un sur le pont du Tibre, & l'autre à Rimini. Le sommet du mont Saint-Bernard dans les Alpes, servit de base au troisième *arc de triomphe*, qui fut bâti en son honneur, à cause de la victoire remportée sur les habitans de ces montagnes.

Le petit *arc de triomphe* de Septime-Sévère, bâti en marbre par les marchands du *forum boarium*, marché aux bœufs, étoit placé près du *Vélabre*, entre le mont Palatin, l'école grecque & l'édifice à quatre faces de Janus. Il est joint aujourd'hui aux murs de l'église de Saint-Georges. Ces marchands le dédièrent à Septime-Sévère & à sa famille, comme nous l'apprend l'inscription suivante qui y est gravée : L. SEPTIMIO. SEVERO. PIO. PERTINACI. AUG. ARAB. ADIABEN. PARTH. MAX. FORTISSIMO. FELICISSIMO. PONTIF. MAX. TRIB. POTEST. XII. IMP. XI. COS. III. PATRI. PATRIÆ. ET. IMP. M. AURELIO. ANTONIO. PIO. FELICI. AUG. TRIB. POTEST. VII. COS. III. P. P. PROCOS. FORTISSIMO. FELICISSIMOQUE. PRINCIPI. ET. JULIÆ. AUG. N. ET. CASTRORUM. ET. SENATUS. ET. PATRIÆ. ET. IMP. CÆS. M. AURELII. ANTONINI. PII. FELICIS. AUG. PARTHICI. MAXIMI. BRITANNICI. MAXIMI. ARGENTARII. ET. NEGOCIATORES. BOARII. HUJUS. LOCI. QUI. DEVOTI. NUMINI. EORUM. INVEHENT. Il est conservé entier, ainsi que ses bas-reliefs, sur lesquels on voyoit d'un côté Sévère & sa femme Julia Pia, & de l'autre Antonin Caracalla & Géta, qui offroient un sacrifice avec tout l'appareil ordinaire, l'autel, les instrumens sacrés, la victimaire & plusieurs autres figures. Mais l'odieux Caracalla fit hacher au ciseau la figure de son infortuné frère Géta.

L'*arc de Camille* étoit bâti de grosses pierres de taille, sans ornement. On n'en voit plus de restes.

L'*arc de Claude*. En creusant les fondemens du palais Colonne, surnommé Sciarra, du nom de la place sur laquelle il est bâti, on trouva, en 1644, les débris de cet *arc de triomphe*. Ils consistoient en un pavé de mosaïque, un énorme quartier de marbre, sur lequel on lisoit les titres de cet empereur, des colonnes cannelées de marbre Africain, le torse d'un captif, & une médaille d'or de Claude, portant au revers la statue équestre de l'empereur, posée sur un *arc de triomphe*, en mémoire de sa victoire sur les Bretons.

L'*arc Compitalitius* ou des carrefours, étoit placé auprès de la porte *Septimiane*, d'où il fut surnommé *Septimien*. On n'en connoit aucun reste.

L'*arc de Constantin* subsiste presqu'entier auprès

Digitized by Google

du mont Palatin, au commencement de la voie Appienne. Le peuple romain éleva cet *arc de triomphe* en l'honneur de Conſtantin, après ſa victoire ſur Maxence. Cet événement y a fait placer les ornemens d'un triomphe, des trophées, des victoires ailées, huit ſtatues de captifs, dont Laurent de Médicis abattit les têtes pour les emporter à Florence, & que Clément XII a fait reſtaurer.

Cet *arc* eſt percé de trois portes; une très-grande au milieu de deux petites. Au-deſſus de la plus grande porte eſt placée des deux côtés de l'*arc*, l'inſcription ſuivante :

IMP. CAES. FL. CONSTANTINO. MAXIMO
P. F. AUGUSTO. S. P. Q. R
QUOD. INSTINCTU. DIVINITATIS. MENTIS.
MAGNITUDINE. CUM. EXERCITU. SUO
TAM. DE. TYRANNO. QUAM. DE OMNI. EJUS
FACTIONE. UNO. TEMPORE. IUSTIS
REMPUBLICAM. ULTUS. EST. ARMIS
ARCUM. TRIUMPHIS. INSIGNEM. DICAVIT

Sur un des côtés de l'épaiſſeur du portail ou de la grande porte, on lit LIBERATORI URBIS, & ſur l'autre FUNDATORI QUIETIS. VOTIS X. eſt écrit au-deſſus d'une des petites portes, & VOTIS XX. au-deſſus de l'autre.

Les ſculptures de cet *arc de triomphe* ſont de divers tems; & les unes annoncent les beaux jours de la ſculpture, tandis qu'on la voit expirante ſur les autres. Du nombre des premiers ſont les bas-reliefs des deux côtés de l'intérieur du portail. Un empereur y paroît à cheval, accompagné des enſeignes militaires, courant aux ennemis; & le même leur donne des loix après les avoir vaincus. Les traits de cet empereur ſont exactement ceux de Trajan, & ne rappellent point ceux de Conſtantin. C'eſt par-là qu'on a reconnu que l'*arc* de l'empereur chrétien avoit été conſtruit avec les débris de celui de Trajan, qui étoit bâti dans ſon *forum*, ou avec les débris de ce *forum* lui-même; ce qui explique la différence ſenſible qu'offrent des bas-reliefs d'un travail auſſi inégal. Mais ce qui porte juſqu'à l'évidence cette conjecture, eſt le bas-relief qui repréſente une femme aſſiſe à terre s'appuyant ſur une roue de chariot, telle qu'on la voit ſur les médailles de Trajan, où elle figure la voie Trajane que ce prince avoit fait conſtruire.

L'*arc de Domitien* ou *de Portugal*, fut ainſi nommé à cauſe du palais d'un cardinal portugais, qui étoit auprès. Cet *arc* a excité de grandes conteſtations entre les antiquaires; les uns prétendent que c'étoit l'*arc* de Domitien, & d'autres celui de Marc-Aurèle. Mais Alexandre VII ſe propoſant d'embellir la rue du Cours, que cet *arc* coupoit en deux, le fit examiner avec ſoin, pour le détruire, s'il n'avoit aucun mérite. On reconnut que la ſtructure en étoit irrégulière dans toutes ſes parties, que ſes ornemens n'avoient entr'eux aucun rapport, & que le plan & le terrein ſur lequel il étoit conſtruit, ne s'accordoient point avec les anciens; d'où l'on conclut que cet édifice étoit moderne, qu'on l'avoit formé de bas-reliefs, de marbres antiques, & d'autres morceaux raſſemblés au haſard. Sur ce rapport, on le démoliſſoit.

L'*arc de Druſus*, que Rufus & Victor placent dans la première région, ne ſubſiſte plus. On ne ſait pas même préciſément auquel des deux Druſus, du père de Tibère ou du frère de cet empereur, il appartenoit. Les ſentimens ſont partagés ſur ce ſujet. On croit cependant que deux colonnes de marbre Africain, qui ſont en face de la porte de Saint-Sébaſtien, en faiſoient partie.

L'*arc de Fabius-l'Allobrogique*, appelé par Cicéron *fornix Fabianus*, étoit bâti en demi-cercle la voie Sacrée, auprès du temple d'Antonin & de Fauſtine, converti aujourd'hui en égliſe, ſous le vocable de Saint-Laurent *in mirandâ*.

L'*arc de Gallien* eſt appelé aujourd'hui l'*arc de Saint-Vit*, parce qu'il eſt contigu à l'égliſe de ce ſaint. Il offre un triſte témoignage des malheurs du tems où il fut bâti. L'empire étoit déchiré par les guerres civiles, les finances épuiſées, & les particuliers enterroient leurs richeſſes. Marc-Aurèle Victor fit élever ce monument en l'honneur de Gallien & de Salonine ſon épouſe. On n'y voit aucun bas-relief, mais ſeulement un ordre corinthien très-meſquin & très-médiocre. Voici l'inſcription qui y eſt gravée :

GALLIENO. CLEMENTISSIMO. PRINCIPI
CUIUS. INVICTA. VIRTUS
SOLA. PIETATE. SUPERATA. EST
ET. SALONINAE. SANCTISSIMAE. AUG
M. AURELIUS. VICTOR
DEDICATISSIMUS
NUMINI. MAIESTATIQUE. EORUM

On ne peut pas l'appeler *arc de triomphe*, parce que l'épouſe de Gallien y eſt nommée, & que d'ailleurs on y n'apperçoit aucun veſtige de triomphe.

L'*arc de Germanicus* ou *de Tibère* ne ſubſiſte plus. Il étoit placé, ſelon les uns, près du champ de Flore; mais Nardini penſe, avec raiſon, qu'il étoit bâti à l'entrée d'une montée du capitole, comme l'*arc* de Sévère eſt placé à l'entrée de l'autre montée.

L'*arc de Gordien le jeune* étoit placé dans la ſeptième région. Il ne ſubſiſte plus.

L'*arc d'Horatius Coclès* étoit placé, ſelon quelques écrivains, non loin du pont *Sublicius*, au bas du mont Aventin. Il étoit conſtruit de gros quartiers de rochers bruts, & portoit l'inſcription ſuivante :

P. LENTULUS. CN. F. QUINTIUS. CRISPINUS
VALERIANUS. EX. S. C. FACIUNDUM
CURAVERE. IIDEMQUE. COMPROBAVERE

Digitized by Google

On rejette assez unanimement comme une fable, l'existence de cet *arc*, dont aucun auteur ancien n'a vu de traces.

L'*arc de Janus*. Voyez *Sacriportus*.

L'*arc de Marc-Aurèle & de Faustine* fut bâti par Commode leur fils, dans le *forum* d'Antonin. Il n'existe plus.

L'*arc de Marc-Aurèle & de Vérus* étoit placé dans la septième région. On n'en connoit aucune trace.

L'*arc de Néron* fut bâti par ordre du sénat, & placé dans le capitole; mais il ne subsiste plus.

L'*arc neuf* étoit placé dans la septième région, selon Rufus, qui a voulu désigner par-là celui *de Constantin* décrit plus haut, & qui avoit été bâti peu de tems avant cet écrivain.

L'*arc d'Octavius*, père d'Auguste, fut bâti en son honneur, dans la dixième région, par ce fils, devenu maître du monde. Il ne subsiste plus.

L'*arc de la porte neuve* ne subsiste plus. Nardini a cru en voir un reste dans une corniche de marbre à l'entrée de la voie Flaminienne, auprès d'une hôtellerie appelée *Borghetto*. Peut-être avoit-il été élevé en l'honneur d'Auguste, qui fit travailler avec tant de soin à la voie Flaminienne.

Les deux *arcs de Romulus* n'étoient que de briques, & cependant les Romains ne les revêtirent pas de marbre, ainsi que les nouveaux *arcs*, afin de conserver la mémoire des premiers tems.

L'*arc de Scipion l'Africain* étoit placé au bas de la montée du capitole. On n'en connoit aucune trace.

Le grand *arc de Septime-Sévère* fut élevé par le peuple romain, en mémoire de la victoire que remporta Sévère sur les Parthes & sur les autres nations barbares ennemies de Rome; comme on l'apprend de l'inscription suivante, gravée sur les deux faces de l'*arc*:

IMP. CÆS. LUCIO. SEPTIMIO. M. FIL. SEVERO. PIO. PERTINACI. AUG. PATRI. PATRIAE. PARTHICO. ARABICO. ET. PARTHICO. ADIABENICO. PONTIF. MAX. MO. TRIBUNIC. POTEST. XI. IMP. XI. COS. III. PROCOS. ET. IMP. CAES. M. AURELIO. L. FIL. ANTONINO. AUG. PIO. FELICI. TRIBUNIC. POTEST. VI. COS. PROCOS. P. P. OPTIMIS. FORTISSIMISQUE. PRINCIPIBUS. OB. REMPUBLICAM. RESTITUTAM. IMPERIUMQUE. POPULI. ROMANI. PROPAGATUM. INSIGNIBUS. VIRTUTIBUS. EORUM. DOMI. FORISQUE. S. P. Q. R.

Ces lettres étoient de bronze, & les Goths les enlevèrent. Mais on a lu cette inscription par le moyen des trous que remplissoient les tenons des lettres; comme on a déchiffré depuis l'inscription de la *maison carrée* de Nîmes. En l'étudiant, on a découvert que les mots OPTIMIS. FORTISSIMISQUE. PRINCIPIBUS, avoient été mis par ordre de Caracalla à la place des suivans, ET. P. SEPTIMIO. GETAE. NOBILISSIMO. CAESARI. O. P., que sa haine pour son frère Géta avoit fait effacer. On voit que le marbre a été creusé sous ces nouvelles lettres, & qu'elles-mêmes sont d'une hauteur inégale.

Cet *arc de triomphe* est placé au bas de la montée du capitole. Serlio assure qu'il a été fabriqué avec différentes ruines d'anciens édifices; mais sa conjecture paroit hasardée. Quoique cet *arc de triomphe* soit enterré & mutilé en partie, on y distingue encore des bas-reliefs intéressans. Aux deux côtés de la voûte du grand *arc*, on voit deux Victoires ailées qui portent des trophées, deux Génies chargés de parfums, de fleurs & de fruits, symboles des provinces soumises par Sévère, & quatre fleuves, dont deux paroissent être barbares ou étrangers à la domination romaine. La même voûte est ornée de compartimens & de rosaces de très-bon goût. Huit colonnes cannelées d'ordre corinthien, soutiennent la frise qui portoit l'inscription. Un escalier de marbre, pratiqué dans l'intérieur de l'édifice, conduisoit à son sommet, où étoit placé Caracalla avec son père & son frère, dans un char de triomphe tiré par six chevaux. A leurs côtés étoient debout des soldats, qui accompagnoient le triomphateur.

L'*arc de Tibère* fut bâti par Claude auprès du théâtre de Pompée, dans la neuvième région. Il n'en existe plus aucune trace.

L'*arc de Titus*, placé entre le *forum Romanum* & le Colisée, est un des plus anciens *arcs* qui aient conservé leur inscription. Voici la teneur:

SENATUS. POPULUSQUE. ROMANUS
DIVO. TITO. DIVI. VESPASIANI. F.
VESPASIANO. AUGUSTO

Cette inscription annonce, par le mot *divo*, que l'*arc* n'a été élevé qu'après l'apothéose de Titus, qui est représenté assis sur un aigle à la voûte du portail. La frise de l'*arc de triomphe* est supportée par deux colonnes d'ordre corinthien, & l'on y voit sculptés les appréts d'un sacrifice. Aux deux côtés intérieurs du portail, est placé Tibère dans son char de triomphe tiré par quatre chevaux, que conduit Rome tenant une hasle & portant une lance. Les licteurs accompagnent le char, ainsi que la Victoire, qui couronne Titus. Ce char est précédé par les dépouilles du temple de Jérusalem, que l'on porte sur des brancards. Ce sont le chandelier à sept branches, les tables de la loi, la table d'or *des pains de proposition*, & d'autres vases précieux.

L'*arc de Trajan* terminoit son *forum*, selon Dion. Il n'en existe plus que les bas-reliefs appliqués à l'*arc* de Constantin. Pancirole a cru voir les restes d'un second *arc* de Trajan dans les ruines qui sont auprès de la porte de Saint-Sébastien, & que nous avons attribuées à celui de Drusus.

Les *arcs de triomphe* qui ornoient le chemin & les rues par lesquelles marchoient les triomphateurs avec toute leur pompe, n'étoient que de bois, & on les détruisoit aussitôt après le triomphe.

Ils

Digitized by Google

Ils étoient ornés de trophées, des représentations des villes prises, des nations vaincues & de captifs enchaînés. On ménageoit au-dessus des espaces pour placer des joueurs d'instrumens & des hommes chargés de trophées. Le plus magnifique de ces *arcs* étoit placé à l'entrée du pont triomphal, dont on voit des restes à la gauche du Tibre, auprès de Saint-Jean des Florentins. Le portail ou la plus grande des trois portes servoit au passage du triomphateur & de son cortége; les deux petites portes étoient réservées aux personnes distinguées, & aux parens & amis du héros.

L'*arc de Véras* étoit dans le *forum* de Trajan. Il fut élevé pour conserver la mémoire de ses victoires sur les Parthes. On n'en connoît aucun vestige.

On voyoit encore dans le siècle dernier, près de la collégiale des SS. Celse & Julien, les restes d'un *arc de triomphe*, que l'on croyoit avoir été consacré aux empereurs Gratien, Valentinien & Théodose.

Les *arcs de triomphe* ne furent pas renfermés dans l'enceinte de Rome seule. Nous avons déjà parlé de ceux d'Auguste, élevés sur le sommet des Alpes & à Rimini; nous allons faire mention de quelques autres encore plus remarquables.

L'*arc de triomphe d'Ancône* fut élevé en l'honneur de Trajan, de Plotine son épouse, & de Marciana sa sœur. Il est de marbre blanc, & bâti avec beaucoup plus de solidité que les monumens de cette espèce. On trouve peu d'édifices antiques où l'on ait employé des blocs de marbre d'un aussi grand volume. L'embasement de l'*arc* jusqu'au pied des colonnes est d'un seul morceau: il porte en longueur vingt-six palmes romains & un tiers (environ dix-huit pieds françois), en largeur dix-sept palmes & demi (environ douze pieds), & en hauteur treize palmes (environ huit pieds. On avoit placé sur le faîte de cet *arc*, la statue équestre de Trajan; & l'on conserve encore à l'hôtel-de-ville d'Ancône, une corne du pied de son cheval.

La partie méridionale de la France, située entre le Dauphiné, le Rhône & la Méditerranée, offre quatre *arcs de triomphe* antiques en différens états. On ne voit plus que des ruines & des vestiges de ceux de Cavaillon & de Carpentras. L'*arc* de Saint-Remi en Provence est plus entier: il n'a qu'une porte, au-dessus & aux deux côtés de laquelle sont placées des victoires. Deux figures d'hommes maltraitées par le tems, rempliſſent les intervalles que laissent deux colonnes cannelées, dont la porte de l'*arc* est accompagnée.

L'*arc de triomphe d'Orange* est mieux conservé que les trois dont nous venons de parler. Il sert de porte à la ville d'Orange, & fut érigé, selon l'opinion commune, à l'occasion de la victoire que Caius Marius & Catulus remportèrent sur les Teutons, les Cimbres & les Ambrons. Cet *arc* a environ onze toises de longueur, & dix toises dans sa plus grande hauteur. Il est formé par trois arcades ornées en dedans de compartimens, de feuillages, de fleurons & de fruits.

Sur l'arcade du milieu est une longue table d'attente, & la représentation d'un combat que se livrent des fantassins & des cavaliers, les uns nuds, & les autres armés & habillés. Sur les petites portes des côtés sont des amas de boucliers, d'épées, de poignards, de javelots, de trompettes, de casques & d'enseignes militaires sculptées en bas-relief. On y voit aussi d'autres tables d'attente, avec des trophées de victoires navales, des éperons, des acrostoles, des ancres, des proues, des aplustres, des rames & des tridens. Au-dessus des trophées de la face orientale est un soleil rayonnant, au milieu d'un *arc* parsemé d'étoiles. Des instrumens de sacrifice occupent le haut de l'*arc*, au-dessus de la petite porte du septentrion. A la même hauteur, du côté du midi, on voit le buste d'une femme entourée d'un grand voile. Les frises principales sont ornées de fantassins qui combattent. Tous ces attributs se rapportent à deux victoires remportées, l'une sur mer, & l'autre sur terre.

Quoique l'architecture moderne ne soit pas du ressort de ce Dictionnaire, nous ne pouvons cependant pas taire une remarque d'après laquelle on jugera si l'admiration pour les arts des anciens nous fait dédaigner ou méconnoître ce que ceux des modernes offrent d'estimable & de véritablement beau. Nous nous croirons exempts de ce reproche, que l'on fait tous les jours aux antiquaires, après avoir rappelé à nos lecteurs que Paris renferme un *arc de triomphe* supérieur à tous ceux qui sont décrits dans cet article, & par sa hauteur & par sa noble simplicité. C'est la porte de Saint-Denis. Ses bas-reliefs & ses inscriptions, qui ont été composées par l'architecte, ne déparetoient pas les débris de l'*arc* de Trajan; & ils sont d'une beauté dont ne peuvent approcher ni les sculptures des *arcs de triomphe* d'Italie, ni celles des *arcs* de Provence.

ARCA. Ce mot avoit chez les Romains différentes acceptions, qu'il faut distinguer soigneusement.

Arca custodia, étoit une espèce de cachot ou de cage de bois, dans laquelle on renfermoit les criminels que l'on tenoit *au secret*. Cicéron, (*pro Milon.* 22.): *Subitò accepti in quæstionem, tamen separantur à cæteris, & in arcas conjiciuntur, ne quis cum his colloqui posset.* Le bois de chêne, *robur*, dont ces cages étoient fabriquées, leur fit donner par la suite le nom de *robora*.

Arca finalis. On donnoit ce nom à des pierres qui servoient de bornes dans les champs, & qui étoient taillées en forme d'*arche* ou de coffre. Cette forme les fit confondre quelquefois avec des tombeaux. Sénèque (*epist.* 13) dit de lui-même: *In ipsâ Scipionis Africani villâ jacens hæc tibi scribo adoratis manibus ejus & arcâ, quam sepulcrum tanti viri suspicor.* » Je vous écris étant

malade dans la maison de campagne de Scipion l'Africain, où j'ai vu avec un respect religieux les mains de ce héros & son *arche*, que je crois être le tombeau de ce grand homme. » La ressemblance des *arches sépulcrales* & des *arches de limites*, rendoit incertain le précepteur de Néron.

Arca publica, *arca populi*, étoit le fisc ou trésor public.

Arca sepulcralis, étoit un tombeau ou cercueil, que l'on appelle aujourd'hui *urne*, en parlant des monumens antiques. Ces urnes étoient faites comme un coffre, *arca*; c'est-à-dire, qu'elles étoient quadrangulaires, & fermées par un couvercle dont la forme varioit suivant le goût des ouvriers. Des briques ont ordinairement été la matière des urnes; mais elles étoient faites souvent de marbre; & les bas-reliefs dont on aimoit à les orner, sont aujourd'hui la plus belle partie des collections d'antiquités.

Arca pontificum. On appeloit de ce nom un trésor qui étoit gardé par les pontifes, dans lequel on déposoit certaines amendes, & en particulier celles que devoient payer les violateurs de la sainteté des tombeaux. Les épitaphes font souvent mention de ces amendes, & du trésor où on les déposoit. En voici un exemple : HOC. MONUMENTUM. NE. DE. NOMINE. NOSTRO. EXIAT. QUI. EXTERNUM. INDUCERE. VOLUERIT. POENAE. NOMINE. INFERAT. ARCAE. PONTIFICUM. M-S. L. M N.

Les pontifes présposoient à la garde de ce trésor un trésorier, des officiers appelés *Curatores*, & d'autres nommés *Quatuorviri*.

ARCADIA, en Crète. ΑΡΚΑΔΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ARCADIE, nymphe, mère de Philonomé.

ARCADIENS, dans le Péloponnèse. AP. en monogramme.

Leurs médailles autonomes sont :

R. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leurs types sont :

Pan assis sur des rochers. — La syringe de Pan. — Une lyre.

Ce peuple a fait frapper une médaille en l'honneur d'Antinoüs, avec l'inscription ΑΡΚΑCΙ.

Les *Arcadiens* paroissent avoir été le dernier peuple civilisé du Péloponnèse. Ils habitoient un pays montueux, éloigné des côtes de la mer; c'est pourquoi ils communiquèrent tard avec les étrangers. On doit rapporter sans doute à l'époque tardive de leur civilisation, le surnom de *mangeurs de glands*, βαλανοφαγοι, qui, dans l'origine, devoit leur être commun avec les autres peuples agrestes du Péloponnèse, mais qui resta à eux seuls.

Ils rendoient un culte particulier au dieu Pan. Dans les premiers tems, ils avoient immolé des garçons à Jupiter, & avoient fait mourir en son honneur de jeunes filles sous les coups de verges. Comme les *Arcadiens* étoient pasteurs, ils conservèrent long-tems l'extérieur grossier & rustique des peuples qui nourrissent les bestiaux; de sorte que, malgré leur goût pour la Musique, on désignoit en Grèce les ânes sous le nom de rossignols d'Arcadie.

ARCADIUS, fils aîné de Théodose I.

Flavius Arcadius Augustus.

Ses médailles sont :

C. en or.

Il y a au cabinet du roi deux médaillons en or d'*Arcadius*; ils sont d'une grande forme.

C. en argent; quelques revers R.

RR. en médaillons de B.

C. en M. & P. B.

La colonne qui avoit été élevée à Constantinople en l'honneur de ce prince, étoit ornée de bas-reliefs qui ont été gravés d'après les dessins de Gentile Bellino, peintre vénitien, appelé à Constantinople par Mahomet II. Il paroit que cet artiste a beaucoup embelli l'ouvrage dans son dessin. On voit encore dans le quartier nommé *Concajui*, la base de cette colonne, qui est de granit. La colonne a été démolie par les Turcs au commencement de ce siècle, parce qu'elle avoit été ébranlée plusieurs fois par les tremblemens de terre, & parce que sa chûte pouvoit causer de grands dommages.

ARCARIUS, garde d'un trésor. On connoit le trésorier du fisc, celui de l'*arca pontificum*, du trésor des pontifes, & celui des préfets du prétoire. Le premier est nommé dans l'inscription suivante, trouvée à Naples. *Arcarius* y est écrit par un K :

D. M.
MARCIAE. MELISSAE. CONJUGI
INCOMPARABILI. FELIX. ARK.
REIP. NEAPOLITANORUM.
L. D. EX. PERM. MAGIST.
ET. MARCIUS. FELIX. MATRI. B M.

Les trésoriers de la maison d'Auguste, *arcarii lib. Aug.* étoient ordinairement des affranchis, comme l'annoncent leurs épitaphes; ceux des particuliers étoient de simples esclaves. On donnoit aussi le nom d'*Arcarius* à celui des derniers qui avoit la garde des habits que l'on quittoit & reprenoit au bain, & même de tous les habillemens du maître. *Arcarius* venoit alors d'*arca*, coffre ou armoire dans laquelle on renfermoit les habits.

ARCAS, fils de Jupiter & de Calisto, régna dans l'Arcadie, à laquelle il donna son nom; instruit par Triptolème, il apprit à ses sujets à semer du bled & à faire du pain. Aristée lui montra aussi à filer la laine, & à en faire des étoffes. La fable dit qu'*Arcas* devenu grand, étant à la

Digitized by Google

chaſſe, rencontra ſa mère ſous la figure d'une ourſe : il ne la reconnut pas, quoique lui-même en fût connu. Califto s'arrêta pour le voir ; mais *Arcas* alloit la percer de ſes traits, quand Jupiter, voulant empêcher ce parricide, le métamorphoſa auſſi en ours, & les enleva tous deux dans le ciel, où ils forment les conſtellations de la grande & de la petite ourſe. *Voyez* JUPITER. Selon une autre tradition, *Arcas* eut deux enfans d'une Hamadryade, nommée Proſpela. *V.* PROSPELA. Il épouſa enſuite une dryade qui s'appeloit Erato, & qui le rendit père de trois garçons. *V.* CALISTO.

ARCE, fille de Minos, fut aimée d'Apollon, & le rendit père de Milet, de qui Byblis & Caunus reçurent le jour. *V.* MILET.

ARCERA, chariot qui ſervoit aux vieillards & aux infirmes. *Arcera* étoit proprement un lit couvert, que l'on plaçoit ſur un chariot découvert, *plauſtrum*.

ARCERII milites. V. *FRENTARII*.

ARCÉSILAS, un des cinq chefs de l'armée grecque, qui conduiſoient les Béotiens de Thèbes au ſiege de Troye, ſelon Homère ; il étoit fils de Jupiter & de Torcidie. Les autres chefs étoient Pénelée, Leitus, Prothénée & Clonius.

ARCÉSIUS, grand-père d'Ulyſſe, étoit fils de Jupiter, ſelon Ovide, ou de Céphale, ſelon Ariſtote. Céphale, dit-il, ayant été long-tems ſans avoir d'enfans, alla conſulter l'oracle, qui lui dit de rendre mère la première femelle qu'il rencontreroit. Ce fut une ourſe qui ſe préſenta à lui : il en eut un fils qu'il nomma *Arcéſius*, du nom de ſa mère. Toute cette fable n'eſt fondée que ſur le nom grec de l'ourſe, ἄρκος ou ἄρκτος.

ARCHÉGÉTES, nom d'Apollon, ſous lequel on lui avoit érigé un autel & rendu un culte dans l'iſle de Naxos. Sur des monnoies de cette iſle, on voit une tête d'Apollon avec ce ſurnom. On donnoit à Hercule le même titre dans l'iſle de Malte, où ſon culte avoit été apporté de Tyr. Ce mot ſignifie prince, chef, conducteur ; il eſt compoſé d'ἀρχὴ, *prince*, & d'ἡγέομαι, *conduire*.

ARCHEION. Les Grecs déſignoient par ce nom le lieu le plus retiré & le plus ſecret des temples ; celui où l'on conſervoit les richeſſes du dieu, & celles que les particuliers y mettoient quelquefois en dépôt. C'eſt ainſi que Xénophon dépoſa ſes richeſſes entre les mains d'un prêtre de Diane d'Ephèſe. De-là vinrent les épithètes que lui donne Pollux, dans ſon *Onomaſticon* (*l.* 1.), μυχαλίκαιον, κοιλόχρυσον, ἀχυμώκυτον, &c. qui ſont toutes relatives à l'or & aux tréſors qui y étoient renfermés. Les Romains imitèrent cet uſage des Grecs, & dépoſèrent leur tréſor public dans le temple de Saturne.

Ἀρχεῖον devint par extenſion le nom du cabinet dans lequel on conſervoit des meubles anciens, des antiquités & des titres de poſſeſſion.

Ἀρχεῖον étoit le bâtiment ou la baſilique dans laquelle on rendoit la juſtice, & que l'on appeloit, ſuivant les pays, prétoire, ou *forum*, ou *curie*.

ARCHELAIS, dans la Cappadoce.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

ARCHELAUS I, roi de Macédoine. ΑΡΧΕΛΑΟΥ
Ses médailles ſont :
RR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARCHELAUS, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ.
Ses médailles ſont :
O. en bronze.
RRR. en argent.
O. en or.
La maſſue eſt le type ordinaire de ſes médailles.

ARCHÉMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, en Theſſalie, & d'Euridice, eut pour nourrice Hypſipile, femme de Thoas. Les Grecs de l'armée d'Adraſte traverſant un jour la forêt de Némée, trouvèrent cette illuſtre nourrice ſeule avec le jeune prince qu'elle allaitoit : ils étoient extrêmement preſſés de la ſoif ; & preſque toutes les ſources étant taries par l'ardeur de la ſaiſon, ils la prièrent de leur indiquer quelque ſource d'eau vive pour ſe déſaltérer. Hypſipile les conduiſit à une fontaine qui n'étoit pas loin de-là ; & pour aller plus vite, elle laiſſa le jeune *Archémore* ſeul ſur l'herbe ; mais en ſon abſence, un ſerpent ôta la vie à l'enfant. Les Grecs, ſurpris & affligés de cette funeſte aventure, tuèrent le ſerpent, firent à cet enfant de ſuperbes funérailles, & inſtituèrent en ſon honneur les jeux néméens. *Voyez* NÉMÉENS, HYPSIPILE.

Winkelmann a publié dans ſes *Monumenti antichi inediti*, un bas-relief ſur lequel on voit *Archémore* entortillé dans les replis du ſerpent : deux Grecs qui lancent des flèches au reptile venimeux, & l'infortunée mère avec le vaſe qui eſt tombé de ſes mains.

Ἀρχειοθήκη, *archeotæ*, *antiquarius*. On donnoit ce nom aux officiers prépoſés à la garde des archives des villes grecques, & au rétabliſſement des titres vieillis ou gâtés. Il en eſt fait mention dans le Droit Romain, ſous le nom d'*archeotæ* & d'*antiquarii*.

ARCHEOTÆ Voyez Ἀρχειοθήκη.

ARCHER, ſoldat qui lance des traits. Les Grecs & les Romains employoient les *archers*, les *jaculateurs*, en général tous les gens de trait, pour engager une affaire & pour attirer l'ennemi au combat. Quoiqu'ils ne l'attaquaſſent que de loin, ils ne laiſſoient pas de briſer beaucoup d'armes, de bleſſer, de tuer beaucoup de monde, & de mettre le déſordre dans les rangs. Leurs attaques bruſques arrêtoient l'impétuoſité d'une aile de cavalerie, & la forçoient de plier. Les *archers* ſervoient encore à favoriſer les retraites, à fouiller les endroits ſuſpects, à éventer, &

Digitized by Google

sur-tout à dresser des embuscades. Dans une bataille, ils venoient toujours aux mains les premiers; ils ne cessoient point d'agir pendant la chaleur de l'action, & ils combattoient encore après qu'elle étoit décidée : en un mot, ils rendoient en toute occasion des services signalés.

Les armes de jet des anciens, produisoient un effet plus considérable que nous ne pensons. Le but des *archers* & des frondeurs étoit une butte de gazon à laquelle on visoit, & que l'on touchoit (au moins les frondeurs) à six cens pieds de distance; ce qui fait une longueur d'environ cent vingt pas. *(Article de M. Estous).*

Les *archers* mettoient un genou en terre pour tirer de l'arc avec plus de facilité, ou plutôt pour corriger par l'abaissement du point de départ l'élévation parabolique que prenoit la flèche pendant le trajet. On les voit souvent dans cette attitude sur les pierres gravées, sur les médailles de Thèbes en particulier, & sur plusieurs autres monumens.

ARCHIATER, ἀρχίατρος. On donnoit ce nom au premier médecin ou au chef des médecins. Le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori, nous offre plusieurs épitaphes dans lesquelles on lit ce mot. En voici une :

D. M.
A. ATIUS. C. L. ARCHIATER
SIBI. ET. IULIAE. PRIMAE
CONIUGI. INCOMPARABILI

ARCHIATROS exprime la même dignité que le mot *archiater*. On le trouve dans Gruter, revu par Grævius, page 632, n°. 4.

ARCHIBUCOLUS Dei liberi. Gruter (27. 4. & 28. 2.) a publié deux inscriptions sur lesquelles on lit cette dignité réunie avec d'autres fonctions des prêtres de Bacchus. Peut-être désignoit-elle celui qui étoit chargé de fournir les victimes pour ses sacrifices.

ARCHIEPEY'Σ, pontife. On appeloit tous les prêtres de ce nom général; mais on réservoit celui d'ἀρχιερεὺς μέγας, grand-prêtre, au chef des prêtres. Ce dernier faisoit dans quelques villes grecques les fonctions de premier magistrat : c'est à ce titre que l'on voit son nom & celui de sa dignité sur les médailles de ces villes.

ARCHIEREUS, imitation latine du mot grec ἀρχιερεὺς, pontife. On la trouve dans plusieurs inscriptions romaines.

ARCHIEUNNUQUE, *archieunucus*, chef des eunuques. C'étoit un des principaux officiers de la cour des empereurs Grecs : il en est fait mention dans l'histoire Byzantine.

ARCHIGALLUS de Cybèle. Ce pontife est représenté avec tous les ornemens bizarres sur un bas-relief du musée Capitolin, tom. IV. On trouve ce même dessin dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori, pag. 207, & dans les *Monumenti antichi inediti* de Winkelmann.

Sa tunique a des manches, comme celle des Phrygiens, dont il porte aussi la mitre, en mémoire d'Attis. La couronne qui entoure sa tête est ornée de deux portraits du même Attis, & de celui de Jupiter. Il porte pour collier un cercle de métal, terminé par deux têtes de serpent qui mordent un corps ovale : à ses oreilles sont attachées des boucles, & sur sa poitrine est placé un grand portrait d'Attis, tenant l'index sur sa bouche. Du haut de sa tête jusqu'à la ceinture, descend de chaque côté un double rang de perles, ou d'autres corps de même forme.

L'Archigalle porte une branche d'olivier de la main droite, & dans la gauche une coupe pleine de fruits, avec une pomme-de-pin; à son côté gauche est placé un fouet qui est formé d'osselets de moutons enfilés dans trois lanières de cuir, avec lequel les Galles se fustigeoient cruellement. Des crotales, un tambour ou *tympanum*, deux flûtes, l'une droite, l'autre courbe, & une cista mystique occupent le reste du bas-relief qui ornoit un tombeau.

Ce chef des Galles étoit toujours choisi dans les familles les plus distinguées. Voici les titres qu'il prend dans une épitaphe rapportée par Gruter : C. CAMERIUS. CRESCENS. ARCHIGALLUS. MATRIS. DEUM. MAGNAE. IDAEAE. ET. ATTIS. POPULI. ROMANI. VIVUS. SIBI. FECIT.

ARCHIGUBERNUS, étoit le commandant du vaisseau amiral, ou du vaisseau qui portoit l'empereur.

ARCHIMAGIRUS. Ce nom désignoit le chef de cuisine; il a pour racine le mot μαγείρος, cuisinier. Juvénal fait mention de cet officier, *(Satyr. IX. 109.)* :

Librarius, archimagiri.

Une inscription antique, rapportée par Gruter, exprime sa charge par une autre dénomination :

MIC. OSSA. SITA. SUNT
FAUSTI. ERONIS
VICARII. SUPRA
COCOS

ARCHIMIMA. On trouve dans Gruter *archimima diurna* : c'étoit l'actrice qui faisoit les premiers rôles dans les pièces que l'on jouoit pendant le jour.

ARCHIMIME. On désignoit par ce nom le chef ou le premier des bouffons, des acteurs pantomimes, &c. Il en est souvent fait mention dans les inscriptions & les épitaphes. Ces pantomimes jouèrent quelquefois sur la scène des personnes vivantes, dont ils prenoient les habits, & les traits pour en composer leur masques.

L'*archimime* accompagnoit ordinairement les convois des princes & des grands, revêtu des habits du mort & portant un masque modelé sur sa figure. Il cherchoit à imiter sa démarche, ses attitudes, &

Digitized by Google

même ſes ridicules. *L'archimime* qui jouoit ce rôle aux obſèques de Veſpaſien, voulant exprimer l'avarice qui caractériſoit cet empereur, demanda aux intendans à quelle ſomme montoit la dépenſe des funérailles. On lui répondit qu'elle alloit à dix millions de ſeſterces : *en bien!* s'écria-t-il, *donnez-moi cette ſomme ; & jetez, ſi vous le voulez, mon cadavre dans le Tibre.*

Cet uſage ſe pratiquoit ſeulement aux obſèques des grands & des riches. C'eſt pourquoi Soſie dit de Mercure, qui l'imitoit ſi bien :

Nam hic quidem omnem imaginem meam, quæ anteà fuerat, paſſidet,
Vivo ſit, quod numquàm quiſquam mortuo faciet mihi.

(*Amphitr. act.* 1. 302).

ARCHINAUTA Claſſis Ravennatis. Muratori (845. 4. *Theſ. inſcr.*) rapporte une inſcription dans laquelle cet officier de mer eſt nommé. Peut-être étoit-il le chef des pilotes, ou plutôt le pilote du vaiſſeau qui portoit l'empereur, comme l'*archigubernus* en étoit le capitaine.

ARCHINEANISCUS. Gruter (pag. 331. 5. *du Theſ. inſcr.*) revu par Grævius, rapporte l'inſcription ſuivante, dans laquelle on lit ce mot, dont on ignore la ſignification :

D. M
TT. CL.
DOMNIONI
SUSCINIANO
ARCHINEA
NISCO
FECIT. CL.
JANUARIO. SUO
PATRI

ARCHIPIRATA. Muratori (610. 1. *Theſ. inſcr.*) rapporte un fragment des actes du ſénat, dans leſquels il eſt fait mention du crucifiement de Démiphon, qualifié de chef de pirates, *archipirata.*

ARCHITECTE. Les princes & les grands de Rome eurent des *architectes* attachés à leurs palais, & d'autres chargés uniquement du ſoin de leurs maiſons de campagne. L'épitaphe d'un de ces derniers eſt parvenue juſqu'à nous : SEX. POMPEIUS. AGASIUS. ARCHITECTUS. A. VILLA. SEXTIANA.

Ce luxe n'étonne pas, quand on ſait que Craſſus avoit en propriété ou à ſes gages cinq cens ouvriers & *architectes*, qu'il louoit aux particuliers pour bâtir leurs maiſons.

ARCHITECTURE : c'eſt en général l'art de bâtir. On en diſtingue ordinairement trois eſpèces ; ſavoir, la *civile*, qu'on appelle ſimplement *Architecture*, la *militaire* & la *navale*. La dernière ſera expliquée dans les articles MARINE & NAVIRE. Les mots CAMP, MAISON & TOUR, fourniront des notions ſuffiſantes ſur la ſeconde. Ce que nous avons à dire ſur la première, ſera diviſé en deux paragraphes, ARCHITECTURE DES EGYPTIENS, & ARCHITECTURE DES GRECS ET DES ROMAINS. Si on leur joint les articles AQUEDUC, ARC DE TRIOMPHE, CHEMIN, COLONNE, FORUM, MAISON, ORDRE, PONT & TEMPLE, on acquerra une connoiſſance ſuffiſante de l'*Architecture ancienne.*

§. Ier. *Architecture des Anciens.*

L'*Architecture* paroît être l'art auquel les Egyptiens ſe ſont le plus appliqués, non pas celle qui frappe par une agréable harmonie, & qui annonce dès le premier coup-d'œil la nature de la choſe qu'elle décore ; mais celle qui étonne par la batiſſe ſolide & majeſtueuſe, & dans laquelle on voit le germe de tout ce que les Grecs y ont puiſé. Les Egyptiens n'ont pas connu les Ordres, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas été ſoumis à des proportions. Inventeurs, ils ont fait ce qui leur convenoit, & ne paroiſſent pas avoir admis rien d'inutile ; ils ont employé les piliaſtres & les colonnes. Ils les ont ornés de chapiteaux, de bandeaux, de baſes & de cannelures ; ils ont profilé & décoré des entablemens : mais il y a apparence que tous ces ornemens ont été arbitraires, puiſqu'ils n'ont jamais été répétés. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de voir dans pluſieurs auteurs modernes, & ſur-tout dans Pocock, où l'on peut diſtinguer au moins la variété de toutes ces parties, & ſe former une idée du développement qui s'y trouve rapporté. A l'égard des colonnes, ils les ont ſeulement regardées comme un moyen ſolide, pour percer & alléger à l'œil les eſpaces immenſes que leurs bâtimens occupoient.

Les deſcriptions des deux labyrinthes & des ruines de Thèbes, dans Hérodote & dans nos voyageurs, élèvent l'eſprit. Nous ne voyons cependant que les mauvaiſes gravures qui les repréſentent, ou de foibles deſſins, plus capables de détruire une idée que de l'embellir. La grandeur des pierres que les Egyptiens ont miſes en œuvre, eſt ſeule capable d'exciter l'admiration. Quelle patience n'a-t-il pas fallu pour les tailler ? quelles forces pour les mettre en place ? Mais ces objets, quelque conſidérables qu'ils ſoient, s'évanouiſſent, pour ainſi dire, quand on ſe rappelle l'idée des pyramides & du lac Mœris. Ces monumens ſont des ſources intariſſables d'étonnement, par la grandeur de l'entrepriſe, à laquelle il paroît que le ſuccès a toujours répondu. L'art de conſtruire les voûtes n'a pas été inconnu aux Egyptiens, comme on l'a aſſuré trop légèrement ; mais ils n'aimoient pas à les employer dans leurs grands bâtimens. Ils vouloient auſſi que les pierres ne duſſent leur force qu'à elles-mêmes, & qu'à la

Digitized by Google

juſteſſe de leur coupe ; c'eſt pourquoi ils n'ont jamais introduit aucun métal pour la liaiſon de leur bâtiſſe.

En Egypte, on bâtiſſoit toujours ; un grand ouvrage en produiſoit un autre encore plus grand : ſi la fortune eût écarté de ce peuple le joug des Perſans & celui des Grecs, on l'auroit vu raſer les montagnes de la Thébaïde, plutôt que de ne rien faire. Tous les obéliſques ſe reſſemblent ſi bien, que, quand il n'y a point de caractères, il eſt aſſez difficile de les diſtinguer les uns des autres. Il paroit qu'on auroit dû une fois ſe laſſer d'élever des monumens ſi reſſemblans ; cependant on ne s'en laſſa jamais : les derniers rois, Amaſis & Nectanèbe, en faiſoient ſculpter encore, comme on l'avoit pratiqué pluſieurs milliers d'années avant leur naiſſance.

Je penſe, dit M. Paw, que M. le Roy s'eſt trompé, en diſant que la *cabane ruſtique* avoit ſervi chez les Egyptiens, comme Vitruve dit qu'elle ſervit chez les Grecs, c'eſt-à-dire, de modèle aux plus ſuperbes édifices que les hommes ayent conſtruits ſur la ſurface de la terre. (*Ruines des plus beaux monumens de la Grèce, tom. 1, nouvelle édition*). Tout démontre que les Egyptiens, avant que d'être réunis en corps de nation, vivoient comme des Troglodytes, dans les creux des rochers de l'Ethiopie ; de ſorte que c'eſt bien plutôt une grotte qui a ſervi de modèle aux premiers eſſais de leurs architectes, qu'une cabane. Les ſauvages de la Grèce, au contraire, durent ſe conſtruire des huttes à cauſe de la diverſité du climat & du ſol, qui ont ſur tous ces objets une grande influence : auſſi n'y eut-il jamais aucun rapport entre les combles des temples de la Grèce, & les combles des temples de l'Egypte. Ceux-ci étant entièrement plats, n'avoient point été, par conſéquent, copiés d'après le toit de la *cabane ruſtique* de Vitruve.

Le Pharaon Amaſis fit venir des environs d'Eléphantine un grand morceau de rocher creuſé intérieurement, qu'on plaça dans la ville de Sais, devant le portique du temple de Minerve. Les Grecs, qui compoſoient les mots comme ils vouloient, ont appelé cette pierre vuide, une *chambre monolithe* ; mais quelque nom qu'on puiſſe lui donner, il eſt manifeſte que l'idée en avoit été priſe d'une grotte.

Quand on réfléchit aux excavations prodigieuſes que les Egyptiens ne ceſſoient de faire dans leurs montagnes, & à la paſſion ſinguliére de leurs prêtres pour les ſouterreins, où ils conſumoient une moitié de leur vie, alors on ne doute pas que ce penchant ne fût un reſte de leur ancienne manière de vivre en Troglodytes. De-là vient le caractère imprimé à tous leurs édifices, dont quelques-uns paroiſſent être des rochers factices, où des murailles dont l'épaiſſeur excède vingt-quatre pieds, & où des colonnes dont la circonférence excède trente pieds, ne ſont point rares. S'il y a quelque choſe qu'on puiſſe comparer à ce que ce peuple ſinguliet a conſtruit ſur la terre, ce ſont préciſément les travaux qu'il a faits ſous terre. Quelques auteurs de l'antiquité ont ſu qu'à cent ſoixante pieds ſous le fondement des pyramides, il exiſtoit des appartemens qui communiquoient les uns avec les autres par des rameaux, qu'Ammien Marcellin a nommés d'un terme grec des Syringes. (*Lib.* 22). Il n'y a maintenant qu'un ſeul de ces conduits qui ſoit connu : c'eſt celui qui perce le pied de la plus ſeptentrionale de toutes les pyramides, & qui ſe comble d'année en année par le ſable qui y découle, ou par les débris qu'on y jette. Cependant Proſper Alpin aſſure que de ſon tems, c'eſt-à-dire, vers l'an 1585, un homme y étant deſcendu avec une bouſſole, il parvint juſqu'à l'endroit où ce chemin couvert ſe partage en deux branches, dont l'une court vers le ſud, & dont l'autre ſe rapproche du rumb de l'Eſt ; ce que les voyageurs qui ſont ſurvenus long-tems après, comme Maillet, Gréave, Thévenot, Vanſleb & le P. Sicard, n'ont plus été en état d'obſerver.

De-là vint que les architectes de l'Egypte furent plus habiles à conduire les eaux & à creuſer les foſſés, qu'à élever un bâtiment ſuperbe & régulier. Auſſi le grand temple d'*Héliopolis*, où l'on n'avoit épargné ni le travail ni la dépenſe, n'étoit qu'une fabrique vraiment barbare, ſans goût & ſans élégance, comme Strabon le dit de la manière la plus poſitive. Il en eſt de l'*Architecture* comme de la Peinture, de la Sculpture & de la Muſique. Les Orientaux n'ont jamais pu, malgré leurs efforts, porter cet art au dernier degré de ſa perfection, parce que leur eſprit eſt trop déréglé, ou, ce qui eſt la même choſe, trop ennemi des règles.

On verra à l'article PERSÉPOLIS des détails ſuffiſans ſur l'*architecture* de ſes monumens.

§. II. *Architecture des Grecs & des Romains.*

Nous regardons la Grèce comme le berceau de la bonne *architecture*, ſoit parce que les règles ſuivies par les architectes égyptiens ne ſont pas venues à notre connoiſſance, ſoit parce que les reſtes de leurs édifices, remarquables ſeulement par la grandeur, mais dépourvus d'ornemens, ne nous affectent pas auſſi agréablement que les monumens de l'ancienne Grèce. Ce qui nous porte à croire d'ailleurs que nous devons aux Grecs les véritables proportions de l'*Architecture*, ce ſont les ordres *dorique*, *ionique* & *corinthien* que nous tenons d'eux. Les Romains n'ont produit, en effet, que les deux autres ordres, qui ſont une imitation aſſez imparfaite des premiers C'eſt pourquoi nous les avons réunis aux Grecs dans un même article. On ne doit pas plus attribuer un goût ou un ſtyle particulier aux Romains pour l'*Architecture*, que pour la Sculpture.

Digitized by Google

Les trois ordres grecs & les deux romains, qui en ſont une imitation ou plutôt une émanation, expriment ſi parfaitement les différens genres d'*architecture* ruſtique, ſolide, moyen, délicat & compoſé, ſous les noms de *toſcan*, *dorique*, *ionique*, *corinthien* & *compoſite*, que les modernes n'ont pu compoſer un ſeul ordre nouveau qui en approchât. Auſſi le goût d'*architecture* adopté généralement aujourd'hui par les Européens, eſt il le même, au fond, que celui dont ſe glorifioient la Grèce & l'Italie. Mais, comme nous l'avons montré dans le paragraphe précédent, l'*Architecture* & les autres arts ne paroiſſent point être nés dans la Grèce; ils y avoient été apportés de l'Egypte & de la Phénicie. Cette nouveauté fit diſparoître à l'inſtant les miſérables huttes qu'avoient habitées les Pélaſges, comme les habitèrent tous les peuples ſauvages avant la civiliſation. C'eſt enſuite chez ces mêmes Grecs que l'*Architecture* atteignit à ſa perfection; graces au jugement ſolide & à la ſenſibilité délicate de ces peuples.

On voit encore en Egypte des ruines d'édifices, qui, ſelon toutes les apparences, ſont antérieurs aux tems hiſtoriques. On y découvre néanmoins déjà le goût grec, même dans quelques ornemens de détail. C'eſt donc l'Orient, & probablement l'Aſie, en-deça de l'Euphrate, qui eſt le pays natal de ce genre d'*Architecture*, que la Grèce a porté au plus haut degré de perfection. Il paroit que cet art, lorſqu'il paſſa chez les Grecs, étoit encore fort groſſier; car il ſubſiſte encore des ruines conſidérables d'édifices grecs, qui remontent à des tems beaucoup antérieurs à celui que nous appelons *du bon goût*: telles ſont les ruines de Pæſtum, ſur le golfe de Salerne, & celles d'Agrigente en Sicile. Cette *architecture* reçut ſucceſſivement en Grèce & en Italie les diverſes modifications que l'on déſigna dans la ſuite ſous le nom d'*ordres*. Les Etruſques & les Doriens s'écartèrent le moins de l'ancienne ſimplicité & du ſtyle groſſier. Les Ioniens y introduiſirent quelques agrémens & une eſpèce de molleſſe. Mais lorſqu'enſuite la Grèce devint le ſéjour des beaux arts, l'*Architecture* fut plus ornée; il y entra même du luxe, comme on l'obſerve dans l'ordre corinthien. Enfin les Romains, venus plus tard, renchérirent encore ſur les ornemens.

Les deſcendans de Romulus apprirent des Grecs les principes de la belle *architecture*. Avant cette époque, leurs édifices n'avoient rien de recommandable que leur ſolidité & leur grandeur, parce qu'ils ne connoiſſoient que l'ordre toſcan. Mais la belle *architecture* ſe trouva dans un état floriſſant ſous Auguſte. La magnificence de cet empereur fit produire à l'art tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il bâtit un grand nombre de beaux édifices dans tous les lieux de ſon empire. Tibère n'eut pas le même goût, & négligea les beaux arts. Néron les aima avec fureur, comme il chériſſoit les vices. Il chérit l'*Architecture*; mais il n'eut point ce goût épuré qui eſt préférable au luxe & aux vains ornemens.

Apollodore excella dans l'*Architecture* ſous Trajan, & mérita la confiance de cet empereur. Ce fut lui qui éleva la colonne Trajane, chef-d'œuvre de grandeur & de goût. L'*Architecture* déchut auſſi-tôt à pas précipités de la perfection où l'avoit ramenée le règne de Trajan. En vain les ſoins & la magnificence d'Alexandre-Sévère la ſoutinrent-ils pendant quelques inſtans: elle ſuccomba ſous les ruines de l'Empire Romain, & jeta ſeulement ſous les premiers empereurs Grecs les dernières étincelles du beau feu qui l'avoit animée pendant ſix ſiècles.

ARCHITIS, nom ſous lequel Vénus étoit adorée ſur le mont Liban. Elle y étoit repréſentée, ſelon Macrobe, dans la poſture d'une femme triſte & affligée, ayant la tête couverte & appuyée ſur ſa main gauche; en ſorte qu'on croyoit voir couler ſes larmes. C'étoit une image de l'affliction qu'elle fit paroître à la première nouvelle de la bleſſure d'Adonis. *V.* ASTARTÉ. Scaliger croit qu'il faut lire dans cet endroit de Macrobe (*Saturn. l.* 1, *c.* 21.) *Derceïtis* au-lieu d'*Architis*, & que cette divinité étoit la même que Derceto & Atergatis.

ARCHITRICLINUS, maître d'hôtel. Cet officier étoit le même que le *tricliniarcha* & le *triclinarius ſervus* des inſcriptions ſuivantes: M. VIPIO. AUGUSTI. PHÆDIMO. DIVI. TRAIANI. AUGUSTI. TRICLINIARCHA. — SEX. POMPEIO. VOLESSIGO. SEX. POMPEI. SERV. TRICLINIAR.

ARCHIVES. Les *archives* du peuple romain étoient placées avec ſon tréſor dans le temple de Saturne.

ARCHONTES, ἄρχοντες, magiſtrats ſouverains, préteurs ou gouverneurs d'Athènes. Ils étoient au nombre de neuf, dont le premier étoit l'*archonte* qui donnoit ſon nom à l'année de ſon adminiſtration; le ſecond ſe nommoit *archonte-roi*; le troiſième, *polémarque* ou généraliſſime, avec ſix *theſmothètes*. Leur nom vouloit dire *commandans*, ἄρχοντες.

Les *archontes* ſuccédèrent aux rois, & furent d'abord perpétuels. Médon fut le premier, & eut douze ſucceſſeurs de ſa race. On leur ſubſtitua, après cette dynaſtie, des *archontes* décennaux, dont le règne ne dura que ſoixante-dix ans ſous ſept chefs. Les *archontes*, après ces deux périodes, devinrent annuels, & la durée de leur magiſtrature ne varia plus juſqu'à la deſtruction de l'ancienne Athènes. C'eſt de ces derniers que nous allons nous occuper d'une façon particulière, à cauſe de l'utilité dont ils ſont pour la chronologie grecque. La plupart des écrivains de la Grèce ont daté leur récit de tel ou tel *archontat*; & nous allons donner, pour en faciliter l'intelligence, un catalogue des *archontes*.

Digitized by Google

ARCHONTES ANNUELS D'ATHÈNES.

N. B. Les étoiles indiquent les *archontes* & les années ſur leſquelles il y a quelques nuages.

Archontes.	Olympiades.	*Archontes.*	Olympiades.
Créon.	24. 1.	Apheplion.	74. 3.
Lyſias.	24. 3.	Calliade-lias.	74. 4.
Teſtias.	24. 4.	Xantippe.	75. 1.
Léoſtrate.	27. 2.	Timoſthène.	75. 2.
Piſiſtrate.	27. 4.	Adimante.	75. 3.
Autoſthène.	28. 1.	Themiſt. * fils de Neocl.	75. 4.
Miltiade.	29. 1.	Phædon II.	76. 1.
Miltiade II.	30. 2.	Dromoclide.	76. 2.
Dropide.	33. 4.	Aceſtoride II.	76. 3.
Damaſias.	35. 1.	Ménon.	76. 4.
Pœnète.	36. 1.	Charès.	77. 1.
Dracon.	39. 1.	Praxiergue.	77. 2.
Hæniochide.	41. 2.	Demotion.	77. 3.
Ariſtoclès.	43. *4.	Apſéphion. *	77. 3.
Critias I.	44. *	Théagénide.	77. 4.
Megaclès.	45. *	Phædon. Ariſtide II.	78. 1.
Philombrote, Cleombr.	46. 2.	Lyſiſtrate.	78. 2.
Solon.	46. 3.	Lyſanias.	78. 3.
Dropide II.	46. 4.	Lyſithée.	78. 4.
Eucrate.	47. 1.	Archidémide.	79. 1.
Simon. *	47. 2.	Tlepolème.	79. 2.
Phœnippe.	48. 1.	Conon.	79. 3.
Damaſias II. *	49. 3.	Eutippe. Euippe.	79. 4.
Archeſtratide.	50. 4.	Phraſicles. Phraſiclide.	80. 1.
Ariſtomène.	52. 3.	Philocles.	80. 2.
Hippoclide.	54. 3.	Bion.	80. 3.
Comias. *	54. 4.	Mneſithides.	80. 4.
Hegeſiſtrate.	55. 1.	Callias I.	81. 1.
Euthydème.	56. 1.	Soſiſtrate.	81. 2.
Erxiclide.	58. 1.	Ariſton.	81. 3.
Alcée I.	60. 4.	Lyſicrate.	81. 4.
Thericlès.	61. 4.	Charéphane.	82. 1.
Heraclide.	61. 4.	Antidote.	82. 2.
Miltiade III.	64. 1.	Enthydème.	82. 3.
Piſiſtrate, fils d'Hip.	67. 1.	Pedieus.	82. 4.
Iſagoras.	68. 1.	Philiſcus.	83. 1.
Aceſtoride.	69. 1.	Timarchide.	83. 2.
Myrus.	70. 1.	Callimaque.	83. 3.
Hipparque.	71. 1.	Lyſimachide.	83. 4.
Pythocrite.	71. 2.	Praxitèle.	84. 1.
Lacratide.	71. 3.	Lyſanias.	84. 2.
Themiſtocle.	71. 4.	Diphile.	84. 3.
Diognète.	72. 1.	Timoclès.	84. 4.
Phœnippe II.	72. 2.	Myrichide.	85. 1.
Ariſtide.	72. 3.	Glaucide.	85. 2.
Hybtilide. *	72. 4.	Théodore.	85. 3.
Anchiſe.	73. 1.	Enthymène.	85. 4.
Philippe.	73. 2.	Nauſimaque. Lyſi.	86. 1.
Philocrate.	73. 3.	Antilochide-tioch.	86. 2.
Phædon.	73. 4.	Charès.	86. 3.
Leoſtrate.	74. 1.	Apſeude.	86. 4.
Nicodème.	74. 2.	Pythodore.	87. 1.

Euthydème.

Digitized by Google

ARCHONTES.	OLYMP.
Euthydème.	87. 2.
Apollodore.	87. 3.
Epameinon, Epaminondas, Aminias.	87. 4.
Diotime.	88. 1.
Euclide. Eucléc.	88. 2.
Euthydème. Schythodorel. Philoch.	88. 3.
Stratoclès.	88. 4.
Isarque. Hipparque.	89. 1.
Aminias. *	89. 2.
Alcée II.	89. 3.
Arifton.	89. 4.
Athyphile. Ariſtoph.	90. 1.
Archias.	90. 2.
Antiphon.	90. 3.
Euphème.	90. 4.
Ariſtomneſte.	91. 1.
Chabrias.	91. 2.
Piſandre.	91. 3.
Cléocrite. Cléarque.	91. 4.
Callias.	92. 1.
Théopompe.	92. 2.
Glaucippe.	92. 3.
Dioclès.	92. 4.
Euctémon.	93. 1.
Antigène.	93. 2.
Callias. *	93. 3.
Alexias.	93. 4.
Pythodore *ou* Anarch.	94. 1.
Euclide.	94. 2.
Micion. Micon.	94. 3.
Exænète. Epæn. Xænen.	94. 4.
Lachès.	95. 1.
Ariſtocrate.	95. 2.
Ithyclès.	95. 3.
Lyſiade.	95. 4.
Phormion.	96. 1.
Diophante.	96. 2.
Eubulide.	96. 3.
Démoſtrate.	96. 4.
Phiroclès.	97. 1.
Nicotèle.	97. 2.
Démoſthène.	97. 3.
Antipater.	97. 4.
Pyrgion. Pyrrhion.	98. 1.
Théodote.	98. 2.
Myſtichide.	98. 3.
Dexithée.	98. 4.
Diotrèphe.	99. 1.
Phanoſtrate.	99. 2.
Evandre. Ménan.	99. 3.
Démophile.	99. 4.
Pythéas.	100. 1.
Nicon.	100. 2.
Naufinique.	100. 3.
Callias. Calléas.	100. 4.
Chariandre.	101. 1.
Hippodame.	101. 2.

ARCHONTES.	OLYMP.
Socratide.	101. 3.
Aſtéius. Ariſtéus.	101. 4.
Alciſthène.	102. 1.
Phraſiclide.	102. 2.
Dyſcinète.	102. 3.
Lyſiſtrate.	102. 4.
Nauſigène.	103. 1.
Polyzèle.	103. 2.
Céphiſodore.	103. 3.
Chion.	103. 4.
Timocrate.	104. 1.
Chariclide.	104. 2.
Molon.	104. 3.
Nicophème.	104. 4.
Callimide. Callidémid.	105. 1.
Euchariſte.	105. 2.
Céphiſodore.	105. 3.
Agathocle.	105. 4.
Epine. Elpinice.	106. 1.
Calliſtrate.	106. 2.
Diotime.	106. 3.
Eudème.	106. 4.
Ariſtodème.	107. 1.
Theſſalus.	107. 2.
Apollodore.	107. 3.
Callimaque.	107. 4.
Théophile.	108. 1.
Thémiſtocle.	108. 2.
Archias.	108. 3.
Eubulus.	108. 4.
Lyciſque.	109. 1.
Pythodore *ou* dote.	109. 2.
Soſigène.	109. 3.
Nicomaque.	109. 4.
Théopraſte.	110. 1.
Lyſimachide.	110. 2.
Charondas. Chær.	110. 3.
Phrynique.	110. 4.
Pythodème, dore.	111. 1.
Exænète.	111. 2.
Créſiclès.	111. 3.
Nicocrate.	111. 4.
Nicète. Nicératus.	112. 1.
Ariſtophane.	112. 2.
Ariſtophon.	112. 3.
Céphiſophon.	112. 4.
Euthycrite, Crate.	113. 1.
Chrémès. Hégémon.	113. 2.
Chrémès. Anticlès.	113. 3.
Anticlès. Soſiclès.	113. 4.
Hégéſias.	114. 1.
Céphiſodore.	114. 2.
Philoclès. Polycl. Diocl.	114. 3.
Apollodore. Archip.	114. 4.
Archippe. Nexch.	115. 1.
Apollodore.	115. 2.
Phocion. Archip.	115. 3.

Archontes.	Olymp.
Démogène.	115. 4.
Démoclide.	116. 1.
Praxibule.	116. 2.
Nicodore.	116. 3.
Théophraste.	116. 4.
Polémon.	117. 1.
Simonide.	117. 2.
Hiérommémon.	117. 3.
Démétrius de Phalère.	117. 4.
Charin.	118. 1.
Anaxicrate.	118. 2.
Chorèbe *ou* Xenias.	118. 3.
Xénippe. Euxen. Xeni.	118. 4.
Phéréclès.	119. 1.
Léostrate.	119. 2.
Nicoclès.	119. 3.
Calliarque.	119. 4.
Hégémaque.	120. 1.
Euclémon.	120. 2.
Mnésidème.	120. 3.
Antiphate.	120. 4.
Nicias.	121. 1.
Nicostrate.	121. 2.
Olympiodore.	121. 3.
Philippe. Diphile.	121. 4.

Ici finit la suite complète des *archontes*; elle ne peut être continuée plus long-tems, par le défaut de monumens & d'autorités.

On choisissoit par le sort les *archontes*; ensuite on leur faisoit subir un premier examen dans le sénat, & un second dans le *forum*. Les sénateurs leur demandoient s'ils étoient issus, du côté paternel & maternel, de trois ascendans citoyens d'Athènes; à quelle tribu ils appartenoient; s'ils étoient parens d'Apollon & de Jupiter *Herceus*; s'ils avoient toujours respecté & servi leurs parens; s'ils avoient combattu pour la patrie; s'ils étoient aussi riches que leur nouvelle dignité l'exigeoit; & enfin, s'ils étoient sains de corps? La question relative à Apollon & à Jupiter *Herceus*, paroîtra ridicule à ceux qui ignorent que tous les citoyens d'Athènes revendiquoient cette illustre alliance: de manière qu'on apprenoit, par la réponse que faisoit à cette question le nouvel *archonte*, s'il étoit étranger, demeurant à Athènes, ou athénien. Aristophane y fait allusion dans sa comédie des *Oiseaux*, lorsqu'il dit:

ὁ γὰρ τὸν βλάβαντα,
οὗτος ὁ πατρῷος ἐστιν.

« Ceux-là ne sont pas étrangers, qui sont parens d'Apollon ». Les malheurs d'Athènes firent modifier cette loi; on admit pour *archontes*, non-seulement de simples domiciliés, mais encore les fils de nouveaux citoyens dont la mère étoit citoyenne d'origine. Plutarque dit dans les *Symphoſiaques* (*lib.* 1.), & dans les livres 1 des Problèmes, 10e probl., & liv. 10, dernier probl., qu'il avoit été fait citoyen d'Athènes, incorporé dans la tribu Léontide, & qu'ensuite il avoit été *archonte*: ce qui prouve que cette dignité fut conférée aux nouveaux citoyens eux-mêmes.

Après avoir subi le premier examen, les nouveaux *archontes* se rendoient au *forum*, auprès d'une pierre consacrée à cette cérémonie, κατὰ τὴν λίθον, ou dans le portique royal (*βασίλειος στοὰ*). Là, ils juroient d'observer les loix, de ne faire acception de personne dans les jugemens, de ne recevoir aucun présent; & ils s'engageoient, dans le cas où ils se parjureroient, à faire élever à leurs frais, dans le temple de Delphes, une statue d'or de leur grandeur. Ce serment redoutable étoit répété dans la citadelle. Plutarque, en parlant du serment, ne fait mention que des thesmothètes; mais Phædrus le Platonicien, l'étend aux neuf *archontes*.

Ils avoient des fonctions qui leur étoient communes, & d'autres qui les regardoient chacun en particulier. Les premières étoient de condamner les malfaiteurs à la mort, de nommer les Dicastes, les Athlothètes, les Hipparques, les Phylarques, les Stratèges, de veiller sur la conduite des autres magistrats, & de déposer ceux que leur incapacité rendoit indignes du choix que le peuple en avoit fait. Les *archontes* étoient les seuls de la république qui fussent exempts des impôts & des charges publiques. On les reconnoissoit aux couronnes de myrte qui ceignoient leurs têtes. Si quelque citoyen injurioit ou frappoit un thesmothète, un *archonte* couronné, ou quelqu'un de ceux à qui le peuple avoit décerné une couronne, ou accordé quelqu'immunité; il étoit puni ignominieusement, comme ayant insulté la patrie elle-même.

Quant à leurs fonctions particulières, celui qui s'appeloit *archonte* par excellence, étoit le chef des huit autres. On le désignoit quelquefois par le surnom d'Eponyme, parce qu'il donnoit son nom à l'année courante. Sa juridiction s'étendoit sur les affaires civiles & religieuses, sur les procès qui s'élevoient entre mari & femme, sur les veuves qui accouchoient après la mort de leurs maris, sur les testamens, les legs, les dots, sur les orphelins, auxquels il nommoit des tuteurs & des curateurs, sur les plaintes civiles, sur les citoyens qui s'adonnoient à l'ivrognerie, & qu'il avoit droit de punir, & enfin sur quelques autres chefs de moindre importance. Mais s'il étoit surpris lui-même après avoir troublé sa raison par l'usage immodéré du vin, il étoit condamné à mort. Il tenoit son tribunal dans l'*Odeum*, & c'étoit-là qu'il jugeoit les causes relatives aux premières nécessités de la vie. C'étoit lui qui choisissoit les Epimélètes, qui veilloit à la célébration de plusieurs fêtes, des Dionysies entr'autres, & des Thargélies. Il avoit enfin l'inspection sur les

Digitized by Google

jeux publics, & sur tous ceux qui devoient y paroître, chanteurs & danseurs.

L'*archonte-roi* tenoit son tribunal dans le portique royal. Ses fonctions étoient de juger les différends qui s'élevoient entre les prêtres & les familles sacrées, telles que les *Ceryces*, les Etéobutades, &c. que leur naissance rendoit capables de quelques fonctions sacerdotales. Il jugeoit les citoyens accusés de profanation. Il présidoit à la célébration des mystères d'Eleusis & de Bacchus, des Panathénées, des Hépheslies, des Prométhées; il offroit aussi les sacrifices publics par lesquels on demandoit aux dieux la prospérité de l'Etat. L'épouse de l'*archonte-roi* étoit appelée *reine*, & l'assistoit dans plusieurs de ses fonctions: ce qu'elle ne pouvoit faire, si elle n'étoit pas issue d'une race d'anciens citoyens, ou si elle avoit été veuve d'un premier époux. On instruisoit devant le même *archonte* quelques affaires civiles qu'il décidoit souverainement, les causes criminelles, & l'homicide en particulier, qu'il portoit ensuite à l'aréopage. Il y prenoit alors séance, y avoit droit d'opiner, mais sans porter la couronne, qui étoit le symbole de l'*archontat*.

Les étrangers & les domiciliés à Athènes étoient soumis au *Polémarque*, comme les citoyens à l'*archonte*. Celui-ci offroit les sacrifices à *Enyalius* & à Diane *Agrotère*. Sa plus noble fonction étoit de rendre tous les ans les honneurs funèbres au généreux Harmodius, & de veiller, par ce même principe, à ce que les enfans des citoyens morts pour la défense de la patrie, fussent entretenus aux dépens du trésor public.

Lorsque les trois premiers *archontes* se trouvoient, par le défaut d'âge ou d'expérience, hors d'état de remplir avec exactitude leurs fonctions, on leur donnoit à chacun pour adjoints & conseillers deux citoyens recommandables par leur âge ou par leurs lumières. Ils portoient le nom d'*assesseurs*, παρέδροι; ils prêtoient au sénat le même serment que les *archontes*, & rendoient compte de leur gestion à la même compagnie.

On comprenoit sous le nom de thesmothètes, les six derniers *archontes*. Ceux-ci écoutoient les accusations de calomnie, de corruption & d'impiété; ils jugeoient les différends qui s'élevoient entre les marchands; ils portoient les appels au peuple, recueilloient ses suffrages, examinoient les magistrats inférieurs, assignoient les jours où chaque juge devoit monter sur son tribunal, ratifioient les traités de paix, déféroient au peuple les intrigues qui cherchoient à l'égarer dans ses jugemens, & ils s'opposoient à la ratification des loix qui pouvoient être dangereuses à l'Etat. Les *thesmothètes* enfin, remplissoient à Athènes les mêmes fonctions que *la partie publique* en France.

La succession des *archontes* fut régulière; &, malgré les révolutions qu'Athènes souffrit par les factions ou par les usurpations, on en revint toujours à cette forme de gouvernement, qui dura tant que la ville de Minerve eut un reste de liberté & de vie.

Sous les empereurs romains, plusieurs autres villes grecques eurent pour premiers magistrats deux *archontes*, qui étoient chargés des mêmes fonctions que les duumvirs dans les colonies & dans les municipes.

On trouve sur les médailles, selon M. Neumann, des femmes qui portent le nom d'*archontes*.

Quelques auteurs du Bas-Empire ont donné le nom d'*archontes* à divers officiers laïques ou ecclésiastiques, quelquefois aux évêques, & plus souvent aux seigneurs de la cour des empereurs de Constantinople. Ils ont appelé *archonte des archontes*, ou *grand-archonte*, la première personne de l'Etat après l'empereur; *archonte* des églises, *archonte* de l'évangile, un archevêque, un évêque; *archonte* des murailles, le surintendant des fortifications, & ainsi des autres.

ARCONESUS, isle. ARK.

Les médailles autonomes de cette isle sont:

RRRR. en argent. *(Pellerin).*

O. en bronze.

O. en or.

ARÇON. Nous ne connoissons point de monument plus ancien que la colonne Théodosienne, sur lequel on voye des *arçons*. Comme les selles des anciens n'étoient, avant cette époque, que de simples housses ou couvertures, on n'avoit point encore imaginé ces morceaux de bois qui donnent du corps aux selles. Les chevaux des cavaliers sculptés sur la colonne de Théodose, sont enharnachés avec des selles fortement prononcées, dont on distingue facilement les *arçons* de devant & ceux de derrière: tels à-peu près que les offrent les monumens de l'ancienne chevalerie.

ARCUATA vestis. Voyez *Toga undulata*.

ARCUEIL, bourg de l'isle de France, à une petite lieue au midi de Paris. On voit encore dans plusieurs endroits, entre *Arcueil* & Paris, les restes d'un aqueduc de cailloutage, que l'on croit avoir été fait par l'empereur Julien II, pour conduire les eaux à son palais de Paris. Il étoit situé où est aujourd'hui l'hôtel de Cluni, dont les derrières donnent sur la rue de la Harpe. On y montre encore une partie d'édifice assez entière, que l'on assure avoir servi de thermes à Julien. L'aqueduc bâti à *Arcueil* par Matie de Médicis, est placé à côté de l'ancien.

ARCULÆ aves. On donnoit ce nom à de certains oiseaux, dont le vol ou la manière de prendre la nourriture, étoient d'un mauvais présage. Ils empêchoient que l'on ne formât aucune entreprise; ce qui les fit nommer *arcula, quia arcebant ne quid fieret*. Scaliger croit qu'il faut lire *arciva, d'arcivus*, qui repousse, qui empêche.

ARCULARIUS, layetier, qui fait des cassettes.

ARCULUS. Les prêtres affectoient de donner

des noms bizarres ou ſurannés à tout ce qui avoit rapport aux ſacrifices. *Arculus* eſt de ce genre ; il déſignoit un cerceau que l'on plaçoit ſur ſa tête pour recevoir les vaſes deſtinés aux ſacrifices, & pour les porter ſans ſe bleſſer. Ce cerceau devoit être fait de bois de grenadier, & lié avec une bandelette de laine blanche. La prêtreſſe de Jupiter, ou Flamine Diale, s'en ſervoit dans toutes les cérémonies. Le bois du grenadier n'étoit pas le ſeul que l'on pût employer pour faire l'*arculus ;* tout arbre de bon augure partageoit ce privilége.

ARCULUS, dieu des Romains, qui étoit préposé à la garde des citadelles & des fortifications, comme à celle des coffres & des armoires. Son nom étoit dérivé des mots latins *arx* & *arca*.

ARCUTURUS, étoit un fleuve, père de Chloris, qui fut enlevée par Borée : il fut depuis appelé le Phaſe. *Voyez* BORÉE, PHASE.

ARDALIDES, ſurnom des Muſes, pris d'Ardalus, fils de Vulcain, qui honoroit ces déeſſes d'un culte particulier.

ARDEATINE. (la voie) conduiſoit de Rome à Ardée, chez les Rutules. Elle commençoit au bas du mont Aventin, auprès des thermes d'Antonin.

ARDÉE, ville des Rutules en Italie, aujourd'hui bourg du même nom. Servius (*Æneid.* 7. 12.) lui donne une origine fabuleuſe : ce qui atteſte ſon antiquité. Il dit que le coffre dans lequel Acriſius avoit renfermé Danaë & ſon fils Perſée, ayant été pouſſé par les flots de la mer ſur les côtes de l'Italie, fut porté par un pêcheur au roi Pilumnus, qui épouſa Danaë, & bâtit la ville d'Ardée, où elle avoit abordé.

Ovide raconte une tradition fabuleuſe ſur la même ville. Les ſoldats d'Enée l'ayant brûlée, elle fut changée, ſelon lui, en héron. Le nom latin de cet oiſeau, *ardea*, a ſervi de fondement à la métamorphoſe. Peut-être auſſi *Ardée* avoit-elle pris ſon nom du grand nombre de hérons que l'on trouve dans ſes environs.

ARDOB, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *V.* LÉTHEC.

ARDOISES. Nous n'avons aucun paſſage qui nous apprenne ſi les anciens ont connu ou employé les *ardoiſes* pour couvrir leurs bâtimens. Pline dit expreſſément que l'on ſe ſervoit de bois avant l'invention des tuiles, & il ne parle nulle part de ces ſchiſtes qui couvrent aujourd'hui les plus beaux édifices de l'Europe.

ARDUINNA, ARDOINNA, ARDUENNENSIS, nom que les Gaulois & les Sabins donnoient à Diane, comme protectrice des chaſſeurs. On la repréſentoit couverte d'une eſpèce de cuiraſſe, tenant d'une main un arc débandé, & ayant un chien auprès d'elle. Gruter a publié quelques inſcriptions, dans leſquelles il eſt fait mention d'*Arduinna Diana*, & dont quelques-unes ont été trouvées dans le pays des *Ardennes*. Ce ſeroit alors *Diane des Ardennes*.

ARÉA. Voyez PLACE.

Area ſignifioit, dans la caſtrémation des Romains, un terrein large de cent-vingt pieds romains, & long de cent quatre-vingt. Cet eſpace étoit auſſi appelé du nom générique *pedatura*, & étoit deſtiné au campement d'une légion.

Area non ſint, acclamation des Payens contre les nouveaux Chrétiens. Les premiers demandoient par ces mots à leurs gouverneurs, de priver les derniers du droit de ſépulture. Qu'on leur refuſe, diſoient-ils, la place d'un tombeau, *area non ſint*.

ARELIUS. Pline reproche (35. 8.) à ce peintre, qui vivoit peu de tems avant le règne d'Auguſte, d'avoir repréſenté le premier les divinités ſous les traits des femmes qu'il avoit aimées.

ARENARII. On donnoit ce nom aux gladiateurs qui combattoient dans l'*arène* des amphithéâtres. C'étoient des eſclaves de la plus vile eſpèce, parce que leur métier étoit déclaré infame par les loix.

ARENARIUS. Muratori (511. 3. *Theſ. inſcr.*) rapporte une épitaphe dans laquelle il eſt fait mention du corps des *arenarii, collegii arenariorum*. Il ne faut pas entendre par ce mot les gladiateurs, mais les ouvriers qui tiroient le ſable ou l'argile des carrières. Les vuides qu'ont faits leurs travaux, forment aujourd'hui les catacombes.

ARÉNATIUM, dans les Gaules. ARÉMACIOS. Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze. *(Pellerin).*

O. en or.

O. en argent.

ARÈNE, fille de Gorgophone & d'Oébalus, épouſa Apharée, ſon frère utérin, dont elle eut un fils nommé Idas. *V.* APHAREE, GORGOPHONE, IDAS.

ARÈNE. *V.* AMPHITHÉATRE.

ARÈNES. On déſigne à Nîmes, ſous ce nom, un amphithéâtre romain, qui eſt un de ceux qui ſe ſont le mieux conſervés. Il eſt encore preſque tout entier. Les Goths y bâtirent une eſpèce de fort appelé *Château des Arènes*, afin de faire une citadelle de tout l'amphithéâtre.

Il eſt encore fait mention dans nos anciens hiſtoriens, des *arènes* de Reims, des *arènes* de Périgueux & des *arènes* de Paris, qui étoient devant Saint-Victor. Ce nom ſubſiſte encore dans quelques autres villes de France, qui n'ont plus le moindre veſtige d'amphithéâtre, comme à Limoges, où eſt le cimetière des *arènes ;* à Bourges, où l'on appelle encore la rue des *Arènes*, celle qui conduiſoit à l'ancien amphithéâtre que l'on a comblé & détruit entièrement pour faire la place du marché, nommée *Ducale* ou *Bourbon*.

ARÉOLUM. V. CHALCOUS.

ARÉOPAGE, ſénat d'Athènes. Il prit, ſelon Hérodote, (*lib.* 8.) le nom de l'endroit où il

s'assembloit; c'étoit une colline ſituée auprès de la citadelle, appelée *colline de Mars*, Ἄρειος πάγος ou Ἄρεως πάγος. Suidas donne de ce nom une étymologie bien détournée; il la dérive des meurtres volontaires qui étoient déférés à ce tribunal, & que l'on rapportoit à Mars, comme au dieu du ſang & de la guerre. Mars lui-même, ſelon Pauſanias, ayant été accuſé d'un meurtre devant l'*aréopage*, fut cauſe de cette nouvelle dénomination. D'autres écrivains grecs diſent enfin que les Amazones étant venues aſſiéger Athènes, campèrent ſur cette colline, y offrirent des ſacrifices au dieu des combats, que les poëtes leur donnent pour père, & que la colline en prit le nom.

L'époque de ſa fondation n'eſt pas moins incertaine que l'étymologie de ſon nom. Les uns la placent ſous le règne de Cécrops, fondateur d'Athènes; d'autres ſous Cranaüs, un de ſes ſucceſſeurs; quelques-uns enfin, la reculent juſqu'au tems de Solon. Quoique cette dernière opinion ſoit celle de Plutarque (*in Solone*) & de Cicéron (*de Offic.* 1.), cependant elle paroît détruite par le témoignage d'Ariſtote (*Polit.* 2.), & par une loi de Solon, rapportée par Plutarque, dans laquelle il eſt parlé de l'*aréopage*, comme d'un tribunal bien antérieur à toutes les inſtitutions de Solon. Ce légiſlateur le rétablit peut-être à la place du tribunal ſanguinaire que Dracon lui avoit ſubſtitué, & lui donna une nouvelle forme. Pollux, (*Onomaſt.* 8. 2).

On eſt auſſi peu d'accord ſur le nombre des membres de l'*aréopage*. Quelques-uns le reſtreignent à neuf, d'autres le portent à trente-un, d'autres à cinquante-un, &c. Les neuf archontes y étoient incorporés, ſelon quelques écrivains, après l'année de leur archontat; quoique d'autres n'accordent ce privilége qu'aux theſmothètes. Au reſte, nous ſavons que Socrate, accuſé devant l'*aréopage*, fut condamné par deux cent quatre-vingt-un ſuffrages, auxquels il faut ajouter ceux qui le renvoyoient abſous; & une inſcription placée ſur une colonne de la citadelle d'Athènes, en l'honneur de Rufus Feſtus, proconſul de la Grèce, dit expreſſément que l'*aréopage* étoit compoſé de trois cent membres.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir été archonte pour être adopté par les aréopagites, mais il falloit avoir rempli avec honneur les fonctions de cette magiſtrature. Pour en fournir la preuve, les archontes rendoient compte de leur adminiſtration paſſée aux logiſtes, qui l'approfondiſſoient après un ſévère examen, bien différent d'une vaine formule. Ils offroient enſuite un ſacrifice à Bacchus dans les *Limnes* qui lui étoient particuliérement conſacrés. Ces formes établies par Solon furent long-tems en vigueur; mais Athènes ayant perdu ſa puiſſance, elles tombèrent en déſuétude. Alors tous les archontes indiſtinctement, furent admis dans l'*aréopage*, ainſi que des citoyens de mœurs corrompues & ſans fortune, & même des étrangers, tel que ce Rufus Feſtus, dont l'inſcription citée plus haut parle comme d'un membre de l'*aréopage*.

Ariſtide dit que ce tribunal étoit le plus intègre & le plus eſtimé de toute la Grèce, & cela paroît être vrai, lorſque l'on conſidère la nobleſſe de ſes fonctions, l'importance des cauſes qui y étoient portées, & les qualités que l'on exigeoit de ſes membres. Athénée (*Deipn.* 14.) aſſure qu'un citoyen qui auroit été vu s'arrêtant dans un cabaret ou dans un lieu de débauche, étoit exclus à jamais de l'archontat, & par ſuite de l'*aréopage*. Il ajoute qu'un aréopagite qui auroit paſſé toute ſa vie avec gloire, étoit deſtitué de ſa place, ſi l'on pouvoit lui faire quelque reproche grave ſur ſes mœurs ou ſur ſa conduite, même dans l'âge le plus avancé. On exigeoit encore de ces conſeillers une gravité toujours ſoutenue; on ne leur auroit pas pardonné le plus léger fourire échappé dans le tribunal; & Plutarque (*de gloriâ Athen.*) nous apprend qu'il leur étoit défendu, par une loi expreſſe, de compoſer des pièces de théâtre.

Ce tribunal inſpiroit tant de reſpect & de gravité, qu'Iſocrate, qui en étoit membre, dit que les aréopagites dont les mœurs avoient été diſſolues, renonçoient à leurs anciennes liaiſons & habitudes, dès qu'ils étoient admis dans cet auguſte ſénat. Les jugemens qu'il rendoit étoient ſi équitables, qu'aucun n'avoit excité, ſelon Démoſthène, de plainte ou de réclamation. C'eſt pourquoi tous les états de la Grèce le prenoient pour arbitre. C'eſt ainſi qu'en agirent les Meſſéniens avant leurs premières guerres avec les Lacédémoniens.

L'*aréopage* connoiſſoit des meurtres volontaires & involontaires, des empoiſonnemens, des incendies, des trahiſons, &c. Quelques auteurs aſſurent qu'il n'étoit pas permis d'appeler de ce tribunal au peuple; mais Meurſius, avec pluſieurs autres, ſoutient le contraire. Il dit même que dans certaines occaſions, les logiſtes prenoient connoiſſance des jugemens de l'*aréopage*. Ce tribunal avoit une grande autorité dans la république. Solon l'avoit chargé de veiller à l'exécution des loix. Il fixoit l'emploi des deniers publics; il veilloit à l'éducation de la jeuneſſe, nommoit ſes curateurs & ſes tuteurs; il puniſſoit les citoyens qui étoient accuſés d'impiété, ou qui vivoient d'une manière diſſolue; il récompenſoit auſſi les gens-de-bien. Les aréopagites ſe joignoient aux Gynéconomes, & ſe trouvoient aux feſtins religieux & à ceux des noces, pour y maintenir la modération & la décence. Solon les avoit chargés ſpécialement du ſoin d'examiner la fortune de chaque citoyen, ſon induſtrie, les moyens qu'il employoit pour ſe ſoutenir, &c. afin de prévenir les vols & les rapines. Mais leur plus importante fonction étoit d'examiner & de juger avec fidélité tout ce qui appartenoit à la religion, les blaſphèmes, l'irréligion, le mépris du culte public & l'admiſſion des nouvelles divinités. C'eſt par la crainte

Digitized by Google

de ce tribunal que Platon ayant reçu en Egypte la connoiſſance de l'unité de Dieu, ne voulut pas la répandre à Athènes, ſelon Juſtin.

L'*aréopage* ſe renfermoit dans ces fonctions, ſans s'ingérer dans les affaires publiques; à moins que le peuple ne recourût à ſes lumières dans les périls imminens. Ses jours d'aſſemblées ordinaires, étoient les 27, 28 & 29 de chaque mois. Mais s'il ſurvenoit quelqu'affaire preſſée & imprévue, il s'aſſembloit extraordinairement dans le portique royal, que l'on entouroit d'une corde tendue pour arrêter la foule. Dans l'*aréopage*, il tenoit ſes ſéances en plein air, afin de n'être pas ſouillé par la compagnie des homicides & des criminels. Il ne les tenoit que la nuit, pour que la vue de l'accuſateur & de l'accuſé ne pût point influer ſur les jugemens.

L'archonte-roi portoit à l'*aréopage* les accuſations d'homicide; il quittoit alors ſa couronne, attribut des archontes, & prenoit ſéance parmi les *aréopagites*. Ceux-ci commençoient leurs aſſemblées par faire retirer le peuple, & par tirer au ſort les affaires dont devoient être chargés les différens comités dans leſquels ils ſe partageoient.

Lorſqu'il s'agiſſoit d'un homicide, l'accuſateur & l'accuſé prêtoient ſerment ſur les teſticules d'un bouc, d'un bélier, d'un taureau, & ils dévouoient le parjure aux furies. L'accuſateur affirmoit par ſerment qu'il étoit parent du mort; ce qui pouvoit ſeul lui donner le droit de pourſuivre l'accuſé; & que celui-ci avoit commis l'homicide. Ce dernier chef étoit nié avec ſerment par l'accuſé; & l'un & l'autre ſe dévouoient avec leur famille aux plus affreux malheurs, s'ils venoient à ſe parjurer. On étoit ſi perſuadé de l'efficacité de ces imprécations, que l'*aréopage* n'infligeoit aucune peine aux parjures.

Les deux adverſaires s'aſſeyoient ſur des ſiéges d'argent. L'accuſateur interrogeoit d'abord l'accuſé, enſuite ils plaidoient chacun leur cauſe. L'accuſé pouvoit ſe défendre en deux ſéances différentes; mais il lui étoit permis, après la première, de ſe condamner lui-même à un exil volontaire, s'il doutoit du ſuccès de ſa défenſe. Dans ce cas, ſes biens étoient confiſqués au profit du fiſc, & vendus par les polètes. Il leur fut permis par la ſuite de ſe ſervir d'avocats; mais les uns & les autres ne pouvoient employer des figures de rhétorique, ni exorde, ni péroraiſon, &c. ni rien qui fût capable d'éblouir les juges. La vérité nue & ſimple devoit ſortir de leur bouche.

Après les deux plaidoyers, les aréopagites ſe levoient pour rendre leur ſentence. Ils y procédoient avec tant de gravité & avec un ſilence ſi profond, que l'un & l'autre étoient paſſés en proverbe chez les Grecs, & que Juvénal lui-même y a fait alluſion, (*Satyr.* 10.):

Ergo occulta teges, ut curiæ Martis Athenis.

» Vous garderez un ſecret, comme la cour de Mars à Athènes ». Les juges mettoient leurs ſuffrages dans deux urnes; l'une d'airain & l'autre de bois. La première renfermoit les bulletins qui condamnoient, & l'autre ceux qui renvoyoient abſous. Les trente tyrans qui réduiſirent Athènes en ſervitude pendant quelques années, obligèrent les aréopagites à dépoſer publiquement leurs bulletins ſur une table, afin de connoître la manière dont chacun d'eux étoit affecté dans chaque affaire.

Outre les cauſes qui étoient dévolues de droit à l'*aréopage*, on lui portoit quelquefois celles qui appartenoient aux autres tribunaux, ſauf l'appel ou la réviſion par ces mêmes tribunaux.

Jamais on ne décernoit de couronnes aux aréopagites, quel que pût être leur mérite; parce qu'il leur étoit défendu de porter cet attribut des archontes: on les récompenſoit en aſſignant leur entretien ſur le tréſor public, outre les trois oboles que recevoient tous les juges à Athènes pour chaque cauſe. Enfin, ils ne rendoient compte de leur conduite qu'aux logiſtes ſeuls, mais tous les ans, ſelon l'opinion de Samuel Petit, (*Comment. in Leges Attic.*)

L'*aréopage* conſerva ſes loix, ſon intégrité & la vénération publique juſqu'au tems de Périclès. Ce citoyen ambitieux n'ayant pu y être admis, parce qu'il n'avoit jamais été archonte, forma le deſſein d'avilir l'*aréopage*. Il y réuſſit en le dépouillant ſans ceſſe, & en enlevant un grand nombre de cauſes à ſa connoiſſance. Alors la corruption gagna ce tribunal, comme les autres parties de la république, & il tomba par degrés dans un ſi grand aviliſſement, que Plutarque le comparoit à un cheval échappé qui n'a plus de frein. Démétrius de Phalère ayant été repris de ſa vie licencieuſe par les aréopagites, leur répondit hardiment, qu'avant de réformer les mœurs de la ville, ils devoient commencer par réformer les leurs, & ſur-tout ne plus recevoir de préſens, & ne plus corrompre à prix d'argent les femmes des citoyens.

Spon qui, en 1676, examina les ruines d'Athènes, dit dans le ſecond tome de ſes Voyages, que l'on voyoit encore les reſtes de l'*aréopage* au midi du temple de Théſée, ſitué jadis dans l'enceinte de la ville, & aujourd'hui hors des murs. On diſtinguoit ſes fondemens demi-circulaires, & une eſplanade de cent quarante pas environ, qui étoit proprement la ſalle de l'*aréopage*. Il y avoit un tribunal taillé au milieu du rocher, avec des ſiéges aux deux côtés, ſur leſquels prenoient ſéance les aréopagites, expoſés à l'air. Aſſez près de ces ruines, ſont des grottes taillées auſſi dans le roc, que l'on conjecture avoir ſervi de priſon.

Pline dit que Zopyrus, fameux artiſte grec, qui vivoit du tems de Pompée, avoit repréſenté ſur une coupe d'argent ciſelé les aréopagites, & ſur une autre le jugement d'Oreſte par ces mêmes

Digitized by Google

juges. Winkelmann a publié dans ſes *Monumenti antichi inediti*, n°. 131, une coupe d'argent avec ce jugement célèbre, qui peut être attribuée à Zopyrus. Elle a été trouvée ſous le pontificat de Benoit XIV, dans le port de l'ancienne ville d'Antium, où elle avoit été précipitée ſans doute par quelque naufrage à ſon arrivée de Grèce. On y voit ce malheureux fils d'Agamemnon dans la plus grande conſternation, & Minerve qui met ſon ſuffrage favorable dans l'urne, afin de décider le jugement que le partage des aréopagites empêchoit de prononcer.

ARÉOPAGITE, juge de l'aréopage.

AREOSTYLE, édifice dont les colonnes ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix modules, c'eſt-à-dire, extraordinairement éloignées. Ce mot vient du grec ἀραιὸς, rare, & de κιὼν, colonne. Vitruve a cependant fixé à huit modules ou quatre diamètres la plus grande diſtance des colonnes. L'*aréoſtyle* étoit oppoſé au *pycnoſtyle*, dont les colonnes ſont ſi preſſées, que les entre-colonnemens n'ont qu'un diamètre & demi.

ARES eſt le nom grec de Mars; il ſignifie dommage, à cauſe des maux que cauſe la guerre; d'autres le dérivent du phénicien *Arits*, qui veut dire fort, terrible. *Voyez* MARS.

ἈΡΕΣΚΟΣ. Pollux (*Onomaſt. l. 2, ſect. 120, p. 121.*) donne ce nom à un bâton droit que portoient ſur la ſcène les paraſites & ceux qui vendoient des femmes débauchées. Il ne faut pas le confondre avec le *pedum* ou λαγωβόλον, qui étoit un bâton courbé, attribut des acteurs comiques, des divinités champêtres, des meſſagers, &c.

ARETALOGI, ἀρετολόγοι, qui parlent de la vertu. On donna ce nom par mépris à ces paraſites-philoſophes qui fréquentoient les tables des riches romains, & diſcouroient miſérablement des plus nobles ſujets de la Philoſophie ancienne.

ARETAS, roi d'Arabie. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΕΤΟΥ. ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ.

Ses médailles latines ſont:

RRRR. en argent.

Ses médailles grecques ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

ARÈTE, femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. *V.* ALCINOUS, NAUSICAA.

ARETHUSA, dans la Syrie. ΑΡΕΘΟΥΣΑΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec ſon époque, en l'honneur de Sept.-Sévère & de Diaduménien.

ARÉTHUSE, fille de Nérée & de Doris, étoit une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle ſe baignoit dans un ruiſſeau, elle fut apperçue par Alphée, & s'enfuit auſſi-tôt; mais ſe ſentant vivement pourſuivie, elle implora le ſecours de Diane, qui la métamorphoſa en fontaine. Alphée reconnut ſon amante ſous cette métamorphoſe, & ayant repris ſa figure de fleuve, il mêla ſes ondes avec celles de la fontaine *Aréthuſe*. Quelques-uns ont dit que Neptune l'avoit fait mère d'ABAS. *Voyez* ce mot. *Aréthuſe* étoit une fontaine de la preſqu'île d'Ortygie, qui renfermoit le palais des anciens rois de Syracuſe, aujourd'hui dans le port de Syracuſe, à un mille de la ville. Cicéron dit que cette ſource d'eau douce auroit été entièrement couverte des flots de la mer, ſi elle n'en avoit été ſéparée par une digue & par une levée de pierres.

Pline & pluſieurs des anciens, croyoient véritablement que l'Alphée, fleuve d'Arcadie, continuant ſon cours par-deſſous la mer, venoit reparoître au rivage de Sicile; parce que, diſoit-on, ce qui avoit été jetté dans l'Alphée, ſe retrouvoit au bout de quelque tems dans l'*Aréthuſe*. Mais Strabon n'a pas été dupe de cette tradition; il traite de menſonge la coupe perdue dans l'Alphée, & retrouvée en Sicile, & fait voir que l'Alphée ſe perd dans la mer comme les autres fleuves. Pline ajoutoit encore une autre fable: il diſoit que l'*Aréthuſe* avoit l'odeur du fumier dans le tems des jeux olympiques qui ſe célébroient dans la Grèce, à Olympie, où paſſoit l'Alphée; parce qu'on jettoit dans le fleuve tout le fumier des victimes & des chevaux qui ſervoient pour la courſe. *Voyez* ALPHÉE.

On prenoit autrefois pour une tête d'*Aréthuſe* celle que l'on voit ordinairement ſur les médailles de Syracuſe; & l'on croyoit reconnoître la plante aquatique dont elle paroît couronnée. Mais aujourd'hui tous les antiquaires la nomment tête de Proſerpine, à cauſe des épis qui la couronnent, & qui rappellent ſa mère Cérès.

ARÉTHUSE, étoit une des Heſpérides.

AREUS, nom que donnent les poëtes aux fameux guerriers; il veut dire fils de Mars.

ARFERIA ou *Arferiæ*, étoit le nom que les prêtres donnoient à l'eau luſtrale employée dans les funérailles. C'étoit un des mots bizarres qu'ils affectoient aux choſes ſacrées.

Arfabi'a. Les Grecs des bas-ſiècles appeloient de ce nom un petit vaſe, que les cavaliers attachoient à leurs ſelles, pour porter de l'eau dans les marches. C'étoit peut-être celui que Pline appelle *vas viatorium*.

Quelques auteurs ont cru le reconnoître dans ces corps ronds qui ſont pendus à la ſelle des cavaliers de *Naxi-Ruſtan*, auprès de Tchelminar, l'ancienne Perſépolis. Mais il paroît que c'eſt une erreur, & qu'on doit prendre ces corps ronds pour de petits boulets de pierre ou de métal, qui ſervoient de maſſue à l'ancienne cavalerie, comme le *caſſe-tête* aux ſauvages.

ARGANTHONIS, jeune fille de l'iſle de Chio. Rhéſus, roi de Thrace, paſſant par cette iſle pour aller à Troye, devint amoureux d'*Arganthonis*, lui donna ſa foi, & lui promit de l'emmener à ſon retour. Mais il fut tué au ſiége de Troye, & cette mort plongea dans une ſi grande

Digitized by Google

affliction ſon amante, qu'elle en mourut de regret. *Voyez* RHESUS.

ARGÉ, ſœur d'Hébé & de Vulcain, naquit de Jupiter & de Junon, lorſque ce dieu trompa ſa femme, étant caché ſous la figure d'un coucou.

ARGÉ *ou* ARGÉE, nymphe qui fut changée en biche par le ſoleil, en punition de ce qu'elle avoit oſé dire d'un cerf qui fuyoit devant elle : que, quand il iroit auſſi vîte que le ſoleil, elle ſauroit l'atteindre. (*Hugin*).

ARGÉE, fils de Licimnius, frère d'Alcmène, ſuivit Hercule, qui promit à ſon père de le ramener. Mais le jeune homme étant mort dans le voyage, Hercule fit brûler ſon corps pour en recueillir les cendres & les rapporter à Licimnius, voulant ſatisfaire, autant qu'il étoit en lui, à ſon engagement. On dit que c'eſt le premier exemple de corps brûlés après la mort. *Argée* avoit un frère nommé Aconus, qui périt auſſi miſérablement, en ſuivant ſon couſin Hercule. *V.* AEONUS.

ARGÉE *ou* ARGEES, fête que les veſtales célébroient tous les ans aux ides de mai, & pendant laquelle elles jetoient dans le Tybre des figures d'hommes faites de jonc, appelées auſſi *argées*. Les premiers peuples qui habitèrent les bords du Tybre, dit Plutarque, jetoient dans le fleuve tous les Grecs indifféremment. Mais Hercule leur perſuada de renoncer à un uſage auſſi barbare, & les engagea, pour ſe purger de ce crime, à inſtituer des ſacrifices & une fête dans laquelle ils ſe contenteroient de jeter dans le fleuve des figures d'hommes. Le même auteur donne à cette fête une autre origine. Evandre, arcadien, ennemi des Argiens, s'étant établi en Italie, ordonna, pour perpétuer ſa haine contr'eux, qu'on jeteroit tous les ans dans le Tybre des figures d'argiens ou d'argées.

Ovide parle de cette cérémonie dans ſes Faſtes, (*v.* 621.) :

Tum quoque priſcorum virgo ſimulacra virorum
Mittere roboreo ſcirpea ponte ſolet.

Elle ſe pratiquoit ſur le pont Sublicius par les veſtales, ſelon Feſtus & Varron. Ce dernier ſubſtitue cependant des prêtres aux veſtales, à moins que l'on ne prenne dans le ſens de *prêtreſſes* le mot *ſacerdotibus* dont il ſe ſert.

ARGEI. Ce mot avoit deux ſignifications dans la topographie de Rome. Tantôt il déſignoit des terreins indiqués par Numa pour la célébration des ſacrifices. Tite-Live (1. 21.) dit que ce nom leur fut donné par les pontifes : *Multa alia ſacrificia locaque ſacris faciendis, qua argeos pontifices vocant, Numa dedicavit*. Tantôt il déſignoit, ſelon Feſtus, des terreins conſacrés par les corps de quelques illuſtres Grecs qui y étoient enterrés : *Argei loca etiam Roma appellabantur, quod in his ſepulti eſſent quidam Argivorum illuſtres viri. Argei pontifices*, étoient ſans doute les prêtres des endroits ſacrés appelés *Argei*.

ARGEIPHONTE *ou* ARGIPHONTE, qui a tué Argus, de φόνος, *meurtre*. Ce ſurnom fut donné à Mercure, après qu'il eut tué Argus, gardien d'Io.

ARTEION EORTAI, *fêtes des Argiens*, dont on ne connoît pas les noms particuliers. Parthénius (*Erotic.* 13.) parle d'une des fêtes des Argiens que l'on célébroit par un feſtin public.

Plutarque (*Græc. queſt.*) fait mention d'une autre, dans laquelle les enfans ſe railloient publiquement en ſe jetant des figures ſauvages. On vouloit peut-être rappeler par cette fête le ſouvenir du tems d'Inachus, où les Grecs ſe nourriſſoient de fruits ſauvages, & vivoient dans les bois.

Aenéas (*Poliocert. c.* 17.) nous a conſervé la mémoire d'une troiſième fête des Argiens, dans laquelle une foule d'habitans ſortoit armée d'Argos, & faiſoit ſolemnellement le tour de la ville.

ARGENT, conſidéré comme MONNOIE. *Voyez* ce mot. Conſidéré comme métal, *voyez* AFFINAGE, OR, MINES. Caſſiodore (*Var. iv.* 34.) aſſure qu'un roi des Indes mit en uſage le premier ce métal. Erichton l'apporta le premier dans l'Attique. Les Romains n'en firent de la monnoie qu'en l'année 485 de la fondation de leur capitale.

Il ne paroît pas que les Romains ayent réduit l'*argent* en filets ou en lames, pour le mêler au tiſſu des étoffes, avant le règne d'Aurélien, qui défendit ce luxe, & ordonna que l'argent ſeroit employé uniquement comme il l'avoit été ſous ſes prédéceſſeurs. *Voluit*, dit Vopiſcus, *argentum in ſuo uſu manere*. Cet uſage prévalut cependant ſous les empereurs grecs. On porta beaucoup d'étoffes tiſſues d'*argent*. Elles étoient appelées *veſtimenta ſyrmatina*. Saumaiſe aſſure (*in Vopiſc.*) que toutes les fois qu'on lit dans Codin le mot ϱαπτικιον, on doit le rendre par ceux-ci : *tiſſu de fils d'argent*. Carbilius Pollion en avoit déjà tiſſu les couvertures des lits de table.

L'*argent* fut prodigué ſous les empereurs pour tous les objets de luxe. On en a trouvé une preuve frappante à Lanuvinum, dans les ruines de la maiſon de campagne d'Antonin-le-Pieux. C'eſt un coq d'*argent*, qui ſervoit de robinet pour les conduits des bains. Il peſoit plus de trente livres romaines (plus de vingt livres françoiſes) ; & il portoit pour inſcription ces mots : FAUSTINÆ NOSTRÆ. Dans les bains de Claude, on voyoit auſſi l'eau couler dans des tuyaux d'*argent*.

Ce luxe inſecta également les armées romaines. Pline dit (*lib.* 33, *c.* 12.) que les ſoldats en couvroient leurs armes. Les généraux, qui étoient jaloux de faire revivre l'ancienne diſcipline militaire à laquelle les premiers Romains avoient dû leurs conquêtes, ne manquoient pas de proſcrire l'uſage de l'*argent* travaillé. Scipion aſſiégeant

Numance,

Digitized by Google

Numance, défendit à ſes ſoldats d'avoir un vaſe *d'argent* qui pût contenir plus de deux cotyles (½ de pinte), & encore moins une cuvette de même métal. Peſcennius ayant vu dans une marche des ſoldats qui buvoient dans une taſſe d'*argent*, fit enlever tous les vaſes de ce métal que l'on trouva dans ſon armée, & obligea les ſoldats de n'employer que des vaſes de bois, ſuivant l'ancien uſage.

Argentum (ad) & ab argento eſſe; expreſſions qui déſignoient l'affranchi ou l'eſclave chargé du ſoin des vaſes d'*argent* des Auguſtes & de leurs épouſes. Les recueils d'épitaphes en font très-ſouvent mention.

Argentum balneare, déſignoit les baignoires & les vaſes d'*argent* qu'employoient les riches dans leurs bains.

Argentum cavum ou *concavum*, vaſes d'*argent* ciſelés, appelés κοῖλα par les Grecs.

Argentum eſcarium, vaiſſelle plate qui ſervoit aux repas.

Argentum fuſſum, vaſes d'*argent* de toutes les eſpèces.

Argentum infuſum, *argent* en maſſe, tel qu'en renfermoit le tréſor public de Rome.

Argentum potorium, vaſes d'*argent* qui ſervoient à préparer les liqueurs dont les anciens faiſoient uſage; telles que le vin, l'hydromel, &c. & à les boire. L'épitaphe ſuivante parle de ceux de Livie:

OSSA
VIBIAE. SUCCESSAE. LIVIAE. AUG. SERV.
AB. ARGENTO. POTORIO.

Argentum purum, vaſes d'*argent* qui n'étoient pas ciſelés. Juvénal, (*Sat. IX.*):

Argenti vaſcula puri.

Argentum puſtulatum, *argent* réduit en grenaille par ſa *tranſfuſion* du creuſet où il a été purifié, dans un vaſe rempli d'eau froide. Les Romains, qui croyoient que c'étoit l'*argent* le plus pur, l'appeloient auſſi *granulatum*. Martial, (*l.* 7. 70.):

Nulla venit à me
Argenti tibi libra puſtulati.

Et Suétone dit de l'empereur Néron, qu'il raſſembla avec beaucoup de dureté une grande quantité d'*argent* en grenailles: *Exegit ingenti faſtidio & acerbitate argentum puſtulatum.*

Argentum ſcenicum, ſommes deſtinées pour les jeux publics & pour les autres fêtes d'appareil. Une épitaphe, qui étoit autrefois dans les jardins du palais de Carpi à Rome, nous a conſervé le nom de l'affranchi qui avoit la garde de cet *argent* dans le palais des Céſars:

T. AELIUS. AUGUSTORUM. LIB. AMEMPTUS
AB. ARGENTO. SCENICO

Argentum ſignatum, *argent* monnoyé.

Argentum viatorium, ſommes deſtinées aux frais des voyages.

ARGENT. (*numiſmatique*) Les Romains ne fabriquèrent des monnoies d'*argent* que vers l'an 485 de la fondation de leur ville. Les premières ſe trouvent dans la ſuite des médailles conſulaires ou de familles, & les autres forment la ſuite d'*argent* des impériales. Quoique l'*argent* monnoyé des Romains ſoit à un titre plus bas que nos monnoies actuelles du même métal, tandis que leur or eſt moins allié que le nôtre; on appelle cependant *argent fin*, l'*argent* des médailles juſqu'à Septime-Sévère, par compariſon avec celles des princes qui l'ont ſuivi juſqu'à Conſtantin, & dont l'*argent* eſt bas & allié. Malgré le beau nom d'*argent fin*, elles valent aſſez conſtamment un ſixième de moins que nos monnoies courantes, ſi on ne les évalue que d'après leur valeur intrinſèque.

Didius Julianus ou Julien I, corrompit le premier le titre des médailles d'*argent*, pour remplir plus aiſément le tréſor public, épuiſé par les largeſſes qu'il avoit faites aux Prétoriens, en achetant l'Empire. Depuis ce prince, le titre alla toujours en baiſſant; & certainement ſes médailles ont moins d'alliage que celles de Septime-Sévère. Ce dernier a été cependant appelé RESTITUTOR MONETÆ. Ses monnoies, à la vérité, ſont moins mauvaiſes que celles de Sévère-Alexandre. Sous Gordien, c'eſt encore pis; & peut-être eſt-ce par cette raiſon, dit le baron de la Baſtie, que l'on trouve ſous cet empereur les médailles d'un module plus grand. En effet, quoique ce module ſoit connu dès le tems de Septime-Sévère, de ſa femme Julia-Pia & de ſon fils Caracalla, il eſt cependant vrai qu'il y a peu de grand module ſous ces princes, tandis qu'il y a très-peu de petit module ſous Gordien.

Le titre des médailles d'*argent* de Gallien va encore en baiſſant; & il paroît que cette monnoie, quoique mêlée de quatre cinquièmes d'alliage, fut la ſeule monnoie d'*argent* qui eut cours dans l'Empire. On connoît, à la vérité, des médailles d'*argent* du tyran M. Aurèle-Julien, de Probus & de Magnia Urbica; mais ces légères exceptions n'empêchent pas d'aſſurer généralement que depuis Claude le Gothique juſqu'à Dioclétien, qui rétablit la monnoie d'*argent* pur, il n'y a plus d'*argent* dans les médailles. On a frappé dans cet intervalle ſur le cuivre ſeul, recouvert d'une feuille d'étain. De-là vient cet œil blanc des médailles faucées, tel que l'offrent pluſieurs Claudes, les Aurèliens & les ſuivans, juſqu'à Numérien incluſivement. Ces médailles faucées reparoiſſent quelquefois ſous Dioclétien, Maximien, Conſtance-Chlore & Galère-Maximien, quoique l'uſage de frapper ſur l'*argent* pur fût rétabli. On ignore ſi quelque cabinet peut fournir des Licinius, des Maxences & des Maximins de cette eſpèce: on y trouveroit plutôt du vrai billon. Il ſemble qu'il n'eſt plus fait mention des médailles

Digitized by Google

saucées après Conſtantin. Au reſte, ſi les auteurs des Catalogues de médailles avoient fait cette attention, ils auroient évité de groſſir leurs livres d'une longue ſuite de médailles d'*argent* entre Poſthume & Dioclétien; puiſque toutes celles de cette époque ne ſont que de petit bronze couvert d'une feuille d'étain.

Il eſt très-difficile de déſigner la cauſe pour laquelle on ceſſa tout-à-coup de frapper des médailles d'*argent*, tandis qu'on en frappoit toujours en or. Car il eſt conſtant que dans le tems du plus grand affoibliſſement, & même de l'anéantiſſement preſqu'entier des eſpèces d'*argent*, celles d'or ont toujours été battues ſur le fin. Le baron de la Baſtie croit entrevoir cette cauſe dans l'uſage où étoient les empereurs de ſe faire payer en or une grande partie de leurs revenus. La plupart des termes employés pour exprimer les tributs & les autres impoſitions, étoient des épithètes d'*aurum*: *aurum viceſimarium*, *aurum coronarium*, *aurum luſtrale*, &c. Le ſouverain étoit intéreſſé à ne pas ſouffrir qu'on altérât le titre de ce métal, afin que ſes revenus ne ſouffriſſent pas de cette altération.

Le tréſor impérial faiſant ſes paiemens en *argent* ou en cuivre, trouvoit ſon avantage à affoiblir le titre de l'un & le poids de l'autre de ces métaux; parce que cet affoibliſſement des eſpèces n'en faiſoit pas changer la valeur dans le commerce, & qu'avec une plus petite quantité d'or, on pouvoit avoir du cuivre en maſſe pour en faire de la monnoie, à laquelle on donnoit la valeur des pièces d'*argent*, en y ajoutant une feuille d'étain affiné. Cet expédient, qui étoit à la fin ruineux pour l'Etat, a pu être l'effet de la fâcheuſe poſition où ſe trouvèrent les empereurs, depuis Gallien juſqu'à Dioclétien & Maximien. Ils achetoient preſque tous l'empire de leurs ſoldats; les tyrans déchiroient l'Etat en-dedans, & les nations barbares en-dehors.

Les médaillons d'*argent* ſont beaucoup plus rares que les médailles du même métal; on peut cependant entreprendre avec ſuccès d'en faire une ſuite impériale, en y mêlant les médaillons de potin frappés en Egypte, qui, par la qualité du métal, y peuvent entrer naturellement.

ARGENT. (*couleur d'*) C'étoit l'attribut diſtinctif d'une faction du cirque, que Domitien créa avec la faction *dorée* ou de couleur d'or. Dion, (*lib.* 7 7.): *Aurigarum duo genera adjunxit, quorum unum aureum, alterum argenteum appellavit.*

ARGENTARII. Voyez ORFÈVRE, CHANGEUR, USURIER.

ARGENTINUS, dieu de l'argent, fils de la déeſſe *Pecunia*; ou, ſelon S. Auguſtin, (*Cité de Dieu*, 4. 21.) d'*Æſculanus*, dieu de la monnoie de cuivre.

ARGÈS, nom d'un des cyclopes qui forgèrent la foudre dont Jupiter frappa les Titans. *Voyez* CYCLOPES.

ARGIE, mère de Bithon & de Cléobis. *Voyez* BITHON.

ARGIE, femme de Polynice. *V.* ADRASTE, POLYNICE.

ARGIENNE, *ou* ARGOLIQUE, ſurnom de Junon, qui lui fut donné à cauſe de ſon temple d'Argos. *Voyez* CANATHOS. *V.* auſſi JUNON.

ARGIENS (LES) étoient une colonie égyptienne; & le ſavant Jablonski reconnoit dans Io, qu'ils honoroient d'un culte particulier, l'*Ioh*, c'eſt-à-dire, Iſis ou la Lune des Egyptiens. Euſtathe dit préciſément (*Comment. in Dionyſ. Perieg.*) que la vache étoit le ſymbole d'Io ou de la Lune; car, ajoute-t-il, *io* veut dire *lune* dans le langage des *Argiens*. C'eſt de leur langue primitive ou égyptienne qu'il veut parler. Lorſque l'idiôme grec lui ſuccéda, les prêtres conſervèrent le nom d'*Io*, ſelon leur uſage d'employer des termes barbares ou ſurannés, pour déſigner les objets du culte ou de la vénération.

Les mythologues grecs enſeignoient que l'Io d'Argos, après avoir été changée en vache, s'étoit retirée en Egypte, & qu'elle y avoit été honorée ſous le nom d'Iſis.

Ces traces d'une patrie & d'un culte communs aux Egyptiens & aux Grecs, ſont trop précieuſes pour les paſſer ſous ſilence.

Les *Argiens* portoient au ſiége de Troye des boucliers ronds; & ce bouclier eſt un attribut diſtinctif de leur roi Diomède.

ARGIENS. (médailles des) *V.* ARGOS.

ARGILE. On verra à l'article TERRE-CUITE, tous les détails relatifs à l'*argile* employée pour les ſtatues, les bas-reliefs, les friſes, les corniches, &c.

L'*argile* ſervoit encore aux anciens à pluſieurs autres uſages; tels que celui de laver & de blanchir les draps de laine, celui de cacheter ou de former des ſceaux, &c. L'*argile* fut appelée aſſez généralement par les Latins *creta*, quoique ce nom dût être réſervé aux terres calcaires, à l'excluſion des terres argileuſes. Cette obſervation préliminaire évitera beaucoup d'erreurs aux lecteurs de Pline & des auteurs *de re ruſticâ*.

Les ſceaux furent faits avec de l'*argile* dans les premiers tems. Hérodote (*lib.* 2.) l'appelle *ſur rouge*, *terre ſigillée*, & Cicéron *creta aſiatica*. L'iſle de Lesbos en fourniſſoit en abondance; & aujourd'hui même la ſuperſtition des Turcs leur fait acheter très-cher les pains de cette *terre ſigillée*, ſur leſquels un officier du grand-ſeigneur a appoſé ſon cachet. Cicéron dit (*Flacc.* c. 16.): *Hæc, qua a nobis prolata laudatio, obſignata erat cretâ illâ aſiaticâ, qua fere eſt omnibus nota nobis: quâ utuntur omnes non modò in publicis, ſed etiam in privatis litteris.* » La pièce que nous avons produite eſt ſcellée avec cette terre aſiatique connue de preſque tout le monde, & dont on

Digitized by Google

ſe ſert par-tout pour ſceller les inſtrumens publics & particuliers ».

Les anciens employoient l'*argile* pour le foulage de leurs draps, ainſi qu'on le pratique encore aujourd'hui : elle y faiſoit l'effet du ſavon pour dégraiſſer les laines. Ils en frottoient encore ces mêmes draps, lorſqu'ils étoient ſortis du moulin à fouler, afin d'y ajouter un nouveau degré de blancheur. Iſidore (19. 24.) dit : *Toga addita creta, quò candidior infigniorque eſſet.*

L'*argile* ou *terre ſigillée*, appelée auſſi *cimolia*, d'une iſle de ce nom dans la mer de Crète, où elle ſe trouvoit en abondance, entroit dans la compoſition du *blanc* des dames romaines. Horace en parle, (*Epod. XII. 9.*) :

Nec illi
Jam manet humida creta, colorque
Stercore fucatus crocodili.

Les anciens ſavoient corriger les vices des terres quarzeuſes & crétacées par le moyen des marnes argileuſes. Les auteurs *de re ruſticâ* font ſouvent mention de cette pratique ſi avantageuſe à l'agriculture.

ARGILETUM, quartier de l'ancienne Rome qui commençoit au *Velabre*, & finiſſoit au théâtre de Marcellus. Un paſſage de Servius fixe cette dernière limite, (*Æneid. VII.* 607.) : *Sacrarium hoc Numa Pompilius fecit circà imum Argiletum juxta theatrum Marcelli.* Quant à la première, elle eſt ſi incertaine, que quelques écrivains ont voulu diſtinguer deux *Argiletum*. Il paroît cependant aſſez vraiſemblable que ce nom déſignoit les deux rives du Tybre, depuis le théâtre de Marcellus juſqu'au *Ponte rotto*.

ARGIPHONTE. *Voyez* ARGÉIPHONTE.

ARGO, navire des Argonautes, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans les poëtes. Pluſieurs écrivains ont cru qu'il avoit pris le nom de ſon conſtructeur, *Argus* ou *Argo*. C'eſt le ſentiment de Diodore de Sicile, d'Apollonius, de Tzetzès, de Servius, du ſcholiaſte d'Euripide, &c. Mais comme il y a eu pluſieurs *Argus*, on ne ſait auquel il faut rapporter ce travail. Quelques-uns ont penſé que ce navire avoit été appelé *argo*, du mot grec ἀργὸς, *vite, léger. Quidam*, dit Servius ſur la quatrième églogue de Virgile, *Argo à celeritate dictam volunt.* Homère appelle en effet Κύνας ἀργοὺς les chiens qui ſont bons coureurs. D'autres aſſurent que ce navire tiroit ſon nom de la ville d'Argos, où il avoit été conſtruit.

Cicéron, dans ſa première Tuſculane, rapporte une quatrième étymologie, exprimée dans ces deux vers d'un ancien poete latin :

Argo, quia Argivi in ea delecti viri
Vecti, petebant pellem inauratam arietis.

Ce poëte fait dériver le nom d'*Argo*, des Argives ou Grecs qui le montèrent.

Ovide, dans l'épître de Hypſipyle à Jaſon, appelle *argo* un navire ſacré : *Sacram conſcendis in argo.* Peut-être fut-il regardé comme ſacré, à cauſe que Minerve en avoit donné le deſſin, & qu'elle avoit aidé elle-même à le conſtruire. Ce ſujet eſt exprimé ſur un bas-relief de terre cuite conſervé à la Villa-Albani. Winkelmann l'a publié dans ſes *Monumenti antichi inediti*, & dans ſon Hiſtoire de l'Art. On y voit *Argo* ou *Argus*, travaillant au vaiſſeau des Argonautes ; une autre figure d'homme, peut-être de Tiphys, pilote d'*Argo*, & Minerve, qui lui enſeigne à attacher des voiles à une vergue.

Peut-être auſſi a-t-il été appelé *ſacré*, parce que ſa proue étoit faite avec un chêne pris dans la forêt ſacrée de Dodone, qui parloit & rendoit des oracles. Le reſte du bois néceſſaire à la conſtruction d'*Argo*, avoit été coupé ſur le mont Pélion, d'où lui vinrent les ſurnoms de *Pelias* & de *Peliaca* ; de même que ceux de *Loquax* & de *Fatidica* faiſoient allusion aux oracles.

Quant à ſa forme, c'étoit un vaiſſeau long, ſemblable à nos galères. Le ſcholiaſte d'Apollonius a remarqué que, ſelon l'opinion commune, c'étoit le premier navire long qui eût été conſtruit. Pline (*lib. 7, c. 58.*) a obſervé la même choſe d'après Philoſtéphanus : *Longâ nave Jaſonem primum navigaſſe, Philoſtephanus auctor eſt.* On ſait que par un navire long, les Grecs déſignoient un vaiſſeau de guerre, & que par un vaiſſeau rond, ils entendoient parler d'un navire de charge ou marchand.

Une circonſtance particulière du voyage des Argonautes, nous prouve évidemment que *l'Argo* ne pouvoit être d'un grand volume : ces héros le portèrent, ſuivant l'ancienne tradition, ſur leurs épaules depuis le Danube juſqu'à la mer Adriatique.

Jaſon ayant achevé heureuſement ſon entrepriſe, conſacra ſon navire à Neptune ſur l'iſthme de Corinthe, & depuis *Argo* fut tranſporté dans le ciel & mis au nombre des conſtellations.

ARGOLIQUE, ſurnom de Junon. *Voyez* ARGIENNE.

ARGONAUTES ; c'eſt ainſi qu'on appela les princes grecs qui entreprirent de concert d'aller à la conquête de la toiſon d'or, & qui firent le voyage par mer ſur le navire *Argo*. On croit qu'ils étoient au nombre de cinquante-deux, non compris les gens qui les accompagnoient. C'étoit l'élite des Grecs les plus diſtingués par la valeur & par la naiſſance. Jaſon, qui étoit le promoteur de l'entrepriſe, en fut auſſi reconnu le chef. On nomme enſuite Acaſte, fils de Pélias ; Admète, roi de Theſſalie ; Æthalides, fils de Mercure ; Amphiaraüs : Amphidamas, arcadien, fils d'Aléus, Amphion, fils d'Hypérafius, roi de Follène en Arcadie ; Ancée, fils de Neptune & d'Aſtipalée ; Ancée, fils de Lycurgue, roi des Tégéates en Arcadie ; Argus, fils de Phrixus ; Aſtérion, de la race

Digitized by Google

des Eacides; Aſtérius, frère de Neſtor; Augée ou Augias, fils de Phorbus, roi d'Elide; Butès, athénien; Calais, fils de Borée; Caſtor; Cénée, fils d'Elate; Céphée, arcadien, frère d'Amphidamus; Clytus, fils de Teuryte, roi d'Æchalie; Deucalion, fils de Minos; Échion, fils de Mercure & d'Antiamire, qui ſervit d'eſpion pendant le voyage; Erginus & Euphéus, fils de Neptune, qui firent les fonctions de pilote; Eumédon, fils de Bacchus & d'Ariane; Eurythe, fameux centaure; Glaucus, fils de Siſyphe; Hercule, qui ne put achever le voyage, ſoit à cauſe de ſa peſanteur, qui mettoit le vaiſſeau en danger de faire naufrage, ſoit à cauſe de ſa voracité, qui conſumoit tous les vivres; Idas, fils d'Apharée; Idmon, célèbre devin; Iolas, compagnon des travaux d'Hercule; Iolas, autre parent d'Hercule; Iphiclus, fils de Theſtius; Iphiclus, père de Protéſilas; Iphitus, frère de Clytus, fils d'Euryte, roi d'Æchalie; Laerte, père d'Ulyſſe; Lyncée, fils d'Aphaée, & frère d'Idas; Lyncée, fils d'Épitus: ces deux derniers avoient la vue ſi perçante, qu'ils ſervoient à découvrir les écueils; Méléagre, fils d'Oénée, roi de Calydon; Ménétius, père de Patrocle; le célèbre devin Mopſus; Nauplius, fils de Neptune & d'Amymone; Nelée; Oilée, père d'Ajax; Pélée, père d'Achille; Périclimène, fils de Nélée; Philammon, fils d'Apollon & de Chione; Pirithous; Pollux; Théſée; Thydée, père de Diomède; Typhis de Béotie, pilote en chef; enfin Zétès, fils de Borée. Voyez leurs actions dans leurs articles particuliers. On en nomme pluſieurs autres, mais qui ne ſont pas connus, ou qui n'ont pu s'y trouver.

Les *Argonautes* s'embarquèrent au cap de Magnéſie, en Theſſalie; ils allèrent d'abord à l'iſle de Lemnos, (*voyez* HYPSIPYLE, LEMNOS) de là en Samothrace; ils traverſèrent l'Helleſpont, côtoyèrent l'Aſie-Mineure, entrèrent dans le Pont-Euxin par le détroit des Symplégades, & arrivèrent enfin à Aéa, capitale de la Colchide; après avoir exécuté leur entrepriſe, ils abandonnèrent le pays, non ſans quelque riſque, & revinrent pour la plupart heureuſement dans la Grèce. L'époque de cet événement eſt trente-cinq ans avant la guerre de Troye, ſelon quelques-uns, & cent ans ſelon Euſèbe. *Voyez* ARYRTHE, JASON, MEDÉE, PHRIXUS, TOISON D'OR, &c.

Les ſentimens ſont partagés ſur le ſujet de cette fable. Diodore de Sicile croit que la *toiſon d'or* conquiſe par les *Argonautes*, n'étoit que la peau d'un mouton immolé par Phrixus, & gardé ſoigneuſement à cauſe que le roi de Colchide devoit être tué, ſuivant un ancien oracle, par celui qui l'enleveroit. Strabon & Juſtin penſoient que la fable de la *toiſon d'or*, étoit fondée ſur ce qu'il y avoit dans la Colchide des torrens qui rouloient un ſable d'or que l'on ramaſſoit avec des peaux de mouton, comme on le pratique encore pour les ſables du Rhin vers le Fort-Louis, & pour ceux du Rhône au-deſſous de Lyon.

Varron & Pline tirent ſon origine des belles laines de la Colchide, & diſent que le voyage fait par quelques marchands grecs pour en acheter, avoit donné lieu à la fiction. Paléphate a cru, on ne ſait ſur quel fondement, que la *toiſon d'or* étoit l'emblême ſous lequel on avoit voulu déſigner une ſtatue d'or faite par l'ordre de la mère de Pélops, & emportée par Phrixus dans la Colchide. Suidas enfin, dit que la *toiſon d'or* étoit un livret qui renfermoit le ſecret de faire de l'or. Cette dernière opinion, que Tollius a voulu faire revivre, n'a pas été négligée par les alchimiſtes.

ARGOS. Les jeux qui ſe donnoient tous les cinq ans à *Argos*, conſiſtoient à monter dans un lieu dont l'accès étoit difficile, & fort élevé ſans doute, pour arracher, à l'aide des mains ſeules, un bouclier de cuivre, attaché fortement avec des clous: on avoit donné le nom de théâtre à ce lieu. On a peine à comprendre comment, avec des difficultés de cette eſpèce, une femme a remporté ce prix; cependant pluſieurs auteurs le certifient, & nous ont confervé ſon nom. Quoique les anciens ayent parlé de ce jeu, & qu'un grand nombre de modernes s'en ſoient occupés, nous n'avons pas de plus grands détails: ignorance d'autant plus extraordinaire, que ce jeu étoit ſi renommé dans la Grèce, à cauſe de ſa difficulté, qu'il avoit paſſé en proverbe, & que les anciens diſoient: *Tanquam Clypeum in Argis tollens gloriatur.* (Zénob. cent. VI).

Dignus eſt Clypeo in Argis, &c. &c. (Plut. vie d'Agis & de Cléomène). L'éloge que Pindare fait de Diagoras le Rhodien, pour avoir vaincu dans ce jeu, eſt une autre preuve de ſa célébrité.

Nous ſavons ſeulement, avec la plus grande certitude, que ce bouclier étoit de forme circulaire. *Rotundam habuit figuram Clypeus Argolicus.* (Hygin. fab. CLXXI). Virgile, Ovide, Diodore, Ammien-Marcellin, nous en aſſurent également. (*Cayl. 6, pl. 56, n°. 2.*)

ARGOS, dans l'Argolide. A. & APTEION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

C. en argent.

RR. en bronze.

Leur type ordinaire eſt un loup entier ou à mi-corps. C'étoit le ſymbole des Argiens; & l'on voit encore à *Argos* les reſtes d'un temple, dont les friſes étoient chargées de têtes de loup. (*Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. XVI*).

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de Vérus, de Sept.-Sévère, de Fauſtine jeune, de Domna, de Géta, d'Élagabale, de M.-Aurèle, de Pautille, de Gallien, de Valérien jeune.

ARGOS-AMPHILOCHIUM, en Acarnanie. APTEION & APTION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

Digitized by Google

RRR. en argent.
O. en or.
O. en argent.
Leur type ordinaire eſt Pégaſe volant.
ARGOS, en Cilicie. APTEIΩN.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales en l'honneur de Gallien & de Salonine.

Les époques ſervent à les diſtinguer des médailles du Péloponnèſe, dont les monnoies n'ont jamais été datées.

ARGOS, fils de Phrixus & de Calciope. *Voyez* ARGUS.

ARGUE, machine faite en forme de cabeſtan, employée pour dégroſſir les métaux, & les tirer en fils de différentes groſſeurs. Le Dictionnaire de Trévoux dérive ce mot d'*ἔργον*, *ouvrage*, & dit que la machine eſt d'origine grecque, ainſi que ſon nom.

ARGUS *ou* ARGOS, fils de Phrixus, inſpiré, dit-on, par Minerve, conſtruiſit le navire Argo, qui porta ſon nom, & excita Jaſon & les autres princes de la Grèce, à aller venger la mort de ſon père. *V.* PHRIXUS.

ARGUS, biſaïeul de celui à qui les poëtes ont donné tant d'yeux, ſuccéda à Apis, roi d'Argos, & donna ſon nom à la ville d'Argos & aux Argiens. La Grèce ayant fait de grandes récoltes de bled ſous ſon règne, cette abondance, à laquelle il avoit contribué par la ſageſſe de ſon gouvernement, lui mérita, après ſa mort, des autels & des ſacrifices.

ARGUS avoit cent yeux, dit la fable, & deux ſeulement ſe fermoient à la fois, pendant que les autres veilloient. Il étoit ſurnommé *Panoptè*, *πανόπτης*, qui voit tout. C'eſt à ce ſurveillant que Junon confia Iagar de d'Io : Mercure ayant trouvé le moyen de l'endormir par le doux ſon de ſa flûte, lui coupa la tête. Junon prit tous les yeux d'*Argus*, & les répandit ſur les ailes & ſur la queue du paon.

Macrobe donne à cette fable une origine aſtronomique, (*Saturn.* l. 19). Il dit qu'*Argus* repréſente la ſphère céleſte parſemée de mille étoiles, & que Mercure eſt le ſoleil qui les fait diſparoître par ſon éclat. Mais quand on fait que le Mercure des Grecs étoit l'Anubis des Egyptiens, (*V.* ANUBIS) & que ce dernier étoit l'emblême de l'horizon, on conçoit beaucoup mieux comment Mercure a pu aſſoupir *Argus* & fermer ſes cent yeux ; c'eſt-à-dire, comment l'horizon abſorbe & voile tous les jours la ſphère céleſte avec les étoiles.

ARGYNNIS, ſurnom de Vénus. Agamemnon fit bâtir un temple à cette déeſſe, ſous le nom de Vénus *Argynnis*, qu'il lui donna à cauſe du jeune Argynnus, ſon favori. Ce beau jeune homme s'étant noyé dans le Céphiſe, le roi de Mycène le fit enſevelir ſur les bords du fleuve, & éleva un temple à Vénus auprès de ſon tombeau. Properce en fait mention, (3. *Eleg.* 6.) :

Sunt Agamemnonias teſſantia littora curas,
Qua notat Argynni puna natantis aqua.

Plutarque aſſure (*in lib. quo bruta, &c.*) qu'Agamemnon parcourut toute la Béotie pour le retrouver, & qu'il feignit que les vents contraires retenoient la flotte des Grecs, pour cacher la honteuſe cauſe de ſon abſence. Laſſé de chercher inutilement Argynnus, il ſe baigna dans le lac Copaïs, pour éteindre l'ardeur qui le dévoroit.

ARGYNNUS. *Voyez* AGAMEMNON & ARGYNNIS.

ARGYRASPIDES, qui portent un bouclier d'argent ou argenté. Ce mot eſt compoſé d'*ἄργυρος*, *argent*, & d'*ἀσπὶς*, *bouclier*. Les *Argyraſpides* formoient, ſelon Quinte-Curce, (*l.* 4, *c.* 13.) le ſecond corps de l'armée d'Alexandre, dont le premier étoit la Phalange. Juſtin (*l.* 12, *c.* 7) dit que le vainqueur de Darius ayant pénétré juſqu'aux Indes, & ayant reculé les bornes de ſon empire juſqu'à l'Océan, fit orner d'argent les houſſes des chevaux, les armes de ſes ſoldats, & qu'il nomma ſon armée les *Argyraſpides*, à cauſe des boucliers argentés. Ainſi, ſelon cet auteur, toute l'armée d'Alexandre auroit été délignée par ce ſurnom.

Après la mort du roi de Macédoine, les *Argyraſpides* mépriſèrent leurs généraux, & refuſèrent d'obéir à des princes qui ne leur étoient pas agréables. Ceux qui partagèrent l'héritage d'Alexandre, s'efforcèrent à l'envi d'engager dans leur parti les *Argyraſpides*, qui, les mépriſant ou les trahiſſant tour-à-tour, faiſoient paſſer la victoire ſous les drapeaux du prince auprès duquel ils ſe rangeoient ; ce qui prouve que cette troupe n'étoit que l'élite de l'armée d'Alexandre. Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il fit aux Romains, avoit à ſa ſolde un corps de troupes qui portoit ce nom ſi long-tems redouté.

ARGYRE, (grand) monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *Voyez* CÉSEPH. (grand)

ARGYRE, monnoie des Romains, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *V.* MILIARÉSION.

ARGYRE, nymphe qui devint éperduement amoureuſe d'un beau jeune homme appelé Sélemnus. Leur union dura autant que la beauté de Sélemnus ; mais *Argyre* ſe reſſoidit en la voyant s'éclipſer. L'amour du jeune homme duroit toujours, & le rendoit plus ſenſible aux froideurs d'*Argyre*. Il étoit près de mourir de douleur, lorſque Vénus en eut pitié, & le métamorphoſa en un fleuve de ſon nom, lequel alloit, comme Alphée, chercher ſous les eaux de la mer, la fontaine de l'inconſtante. Enfin, il parvint à l'oublier par le ſecours de Vénus ; & depuis ce moment, les eaux du fleuve Sélemnus eurent, dit-on, la vertu de faire perdre à ceux qui s'y baignoient, le ſouvenir de leurs amours. Pauſanias, qui fait ce récit, ajoute que ſes eaux ſeroient d'un prix

Digitized by Google

ineſtimable, ſi elles jouiſſoient réellement de cet avantage.

ARGYRITES, ſurnom des jeux de la Grèce, qui ne faiſoient pas partie du culte de quelque divinité. Ceux-ci s'appeloient *Ἀγῶνες ἱεροὶ*, jeux ſacrés, & les premiers *Ἀγῶνες ἀργυρῖται*, jeux *argyrites* ou *à prix d'argent*. On donnoit aux vainqueurs des jeux ſacrés une couronne ſeulement; mais dans les *argyrites*, ils recevoient différentes récompenſes, telles que des amphores ou vaſes dans les Eacées à Egine, des vaſes d'argent à Marathon, des boucliers d'airain à Argos, &c. &c.

ARGYRODAMAS, pierre dont parlent les anciens, & qui nous eſt inconnue. Ceux qui dérivent ſon nom d'*ἀργυρος*, argent, & de *δαμάω*, je dompte, diſent que c'étoit une eſpèce de mica, qui réſiſte au feu. Mais ſi on décompoſe ſon nom d'une manière plus ſimple en *ἀργυρος*, argent, & *ἀδάμας*, diamant, on reconnoîtra une mine d'argent cryſtalliſée, ou une pyrite de couleur d'argent.

ARIADNE *ou* ARIANE, fille de Minos, prévenue en faveur de Théſée, qui étoit venu pour combattre le Minotaure, lui donna un peloton de fil, dont il ſe ſervit heureuſement pour ſortir du labyrinthe après la défaite du monſtre. Théſée, en quittant la Crète, emmena avec lui la belle *Ariadne*, mais il l'abandonna dans l'iſle de Naxos. Bacchus, qui vint peu après dans cette iſle, conſola la princeſſe de l'infidélité de ſon amant; & en l'épouſant, lui fit préſent d'une belle couronne d'or, chef-d'œuvre de Vulcain, laquelle fut dans la ſuite métamorphoſée en aſtre. *Ariadne* eut de Bacchus un fils nommé Eumédon, qui fut un des Argonautes. Plutarque dit qu'elle fut enlevée à Théſée dans l'iſle de Naxos, par un prêtre de Bacchus; ce qui eſt plus vraiſemblable que l'ingratitude de Théſée. Ce fut Diane, ſelon Homère, qui retint *Ariadne* à la prière de Bacchus. Hygin aſſure que Théſée donna la belle couronne à *Ariane*, & ajoute que c'eſt à la lueur des diamans qui la compoſoient, que Théſée ſortit du labyrinthe. Elle avoit eu de Théſée deux enfans, Œnopion & Staphilus.

Selon Plutarque, il y a eu deux *Ariadnes*; Bacchus épouſa l'une d'elles dans l'iſle de Naxos, & la rendit mère de Staphylos. L'autre fut cette amante infortunée que Théſée abandonna dans cette même iſle, où elle mourut. On rendit par la ſuite des honneurs divins à toutes les deux, & on célébra en leur honneur des fêtes appelées *Ariadnées*. Celle de la première étoient gaies, & on les ſolemniſoit par la muſique, la danſe & tout ce qui pouvoit inſpirer la joie. L'appareil des fêtes de la ſeconde n'inſpiroit, au contraire, que la triſteſſe & les larmes. Pour conſerver le ſouvenir de la douleur reſſentie par *Ariadne* près d'accoucher, lorſque Théſée ſe ſépara d'elle, un jeune homme couché pouſſoit des cris comme les femmes en travail d'enfant, & ſeignoit d'en éprouver les douleurs. Plutarque ajoute que Théſée, ſelon la commune opinion, avoit inſtitué cette fête ridicule, comme une ſatisfaction due à ſa maîtreſſe après ſon infidélité.

Ariadne, abandonnée dans l'iſle de Naxos, a exercé fréquemment le pinceau & le ciſeau des anciens artiſtes. Les fouilles d'Herculanum ont fourni trois tableaux relatifs à cet abandon. Dans le premier, *Ariadne* couchée ſur un lit, ſe réveille au moment où s'éloigne le vaiſſeau de ſon infidèle amant. Elle le regarde douloureuſement dans le ſecond; l'Amour eſt debout près d'elle, eſſuyant les larmes qui coulent de ſes yeux. Dans le troiſième enfin, Bacchus, avec ſon cortége ordinaire, découvre *Ariadne* plongée dans un profond ſommeil. La bibliothèque du Vatican renferme une pâte ou verre coloré, qui repréſente Bacchus repoſant ſur le ſein d'*Ariadne*, avec deux Satyres. Ce bas-relief, dont le fond eſt brun foncé ou de couleur de ſardoine, & dont les figures ſont d'un blanc de lait, a été fait pour imiter ces belles ſardonix qui ſervoient de matière aux vaſes murrhins. Il eſt taillé en carré-long d'environ huit pouces de largeur & cinq de hauteur. Il rempliſſoit le milieu d'un panneau, & ſervoit à décorer quelqu'ancien palais.

Lorſqu'on trouve ſur les médailles ou ſur les pierres gravées une tête de femme, jeune & couronnée de pampre ou de lierre, on n'héſite pas à lui donner le nom d'*Ariadne*. On n'ignore pas cependant que les traits de Bacchus jeune, ſont très-peu diſtincts de ceux d'une jeune fille ou femme, & que, d'ailleurs, la divinité appelée *Libera*, ne peut avoir d'autre attribut particulier que la couronne de pampre. Winkelmann a mis à la fin du chapitre 1 du livre 4 de ſon Hiſtoire de l'Art, le deſſin d'un beau camée qui offre les têtes accolées de Bacchus & d'*Ariadne*. Il appartient au cabinet Farnèſe de Naples, & porte les caractères du plus beau travail grec.

Dans la collection des pierres du baron de Stoſch, le même ſavant a donné à une tête couronnée de lierre, & couverte en partie d'un voile, le nom d'*Ariadne*, d'après des conſidérations que nous croyons devoir rapporter pour éclaircir cette matière. Il fonde cette dénomination ſur la reſſemblance parfaite de cette tête avec celles que l'on voit ſur quelques médailles de l'iſle de Naxos, du cabinet du roi de Naples, & de celui de l'empereur à Florence. Toutes ces têtes ſont d'une même manière: le deſſin en eſt dur, peu ſavant, & reſpire la plus haute antiquité. Mais celles des médailles ſemblent être des copies d'une tête des premiers tems de l'art. Ces monnoies n'ont pas, en effet, l'antiquité qu'annonce le travail de la tête; ſi on en excepte une d'argent, qui eſt la plus rare de toutes, & ſur laquelle NAΞIΩN eſt écrit en bouſtrophédon ou à rebours. Béger attribue cependant cette tête des médailles de Naxos à Bacchus. La collection du baron de Stoſch

Digitized by Google

renfermoit deux autres têtes de femme couronnées de lierre.

ARIADNÉES, fêtes établies en l'honneur des deux ARIADNES. *Voyez* ce mot.

ARIANE. *V.* ARIADNE.

ARIARATHE I, ou II, ou III, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ.

Ses médailles sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARIARATHE, Eusèbes V, roi de Cappadoce.
Ses médailles sont:
C. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARIARATHE, Epiphane VI, roi de Cappadoce.
Ses médailles sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARIARATHE, Philométor VIII, roi de Cappadoce.
Ses médailles sont:
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARIASSUS, en Pamphylie. ΑΡΙΑΣΣΕΩΝ.

On a une médaille impériale grecque de cette ville, frappée en l'honneur de Géta.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes, & reste malheureux de la famille des Pallantides, sur qui Thésée usurpa le royaume. Virgile dit qu'Hyppolite l'épousa après qu'Esculape l'eut ressuscitée, & qu'il en eut un fils. Elle donna son nom à une petite ville d'Italie, dans le Latium, & à une forêt voisine, dans laquelle Diane cacha, dit-on, Hyppolite après sa résurrection. En reconnoissance d'un tel bienfait, il lui éleva un temple, & y établit un prêtre & une fête en son honneur. Le prêtre étoit un esclave fugitif, qui devoit avoir tué de sa main son prédécesseur, & qui avoit toujours en main une épée nue pour prévenir celui auquel il prendroit envie de lui succéder à la même condition.

La fête qui se célébroit aux ides d'août, consistoit à s'abstenir ce jour-là de la chasse, à couronner de fleurs les bons chiens de chasse, & à allumer des flambeaux. Les jeunes filles d'Aricie les portoient ainsi allumés au bois de Diane. Ovide en parle dans ses Fastes, (*II.* 269.):

Sapè potens votis frontem redimita corollis
Fœmina lucentes portat ab urbe faces.

Les femmes d'une vie licencieuse se mêloient, dans cette occasion, avec les jeunes filles au tems de Properce, qui représente à Cynthie le mauvais renom que lui donnoit sa présence aux fêtes d'Aricie, (*II.* 23.):

Cùm videt accensis devotam currere tædis
In nemus, & Trivia lumina ferre dea.

Ces flambeaux étoient placés au milieu de faisceaux d'épis de bled, (*Grat. Cyneg. n.* 484.):

Spicataque faces sacrum, ad nemora alta Dianæ
Sistimus.

ARICINE, surnom de la Diane qu'on honoroit dans la forêt d'Aricie. *Voyez* ARICIE.

ARIE & PÉTUS. On voit à la Villa-Lodovisi à Rome, un grouppe auquel on donne ordinairement ce nom; & le parc de Versailles en renferme une copie. Winkelmann a démontré la fausseté de cette dénomination. Nous allons extraire les réflexions qu'il a faites à ce sujet dans son Histoire de l'Art, (*liv. 6, c. 6.*).

Ce beau grouppe feroit la production la plus étonnante du règne de Claude, s'il représentoit Cécinna Pétus, obligé de se donner la mort pour avoir trempé dans la conspiration de Scribonien contre cet empereur; & la généreuse *Arie*, son épouse, qui s'enfonça, pour l'encourager à mourir, un poignard dans le sein, le retira ensuite, & dit à Pétus, en lui présentant l'arme fatale: Tiens, mon ami, cette blessure ne cause aucune douleur. Le premier personnage de ce grouppe est un homme nud, ayant de la barbe sur la lèvre supérieure. Il se plonge de la main droite une épée dans le corps, au-dessus de la clavicule, & soutient de la gauche le second personnage du grouppe, une femme drapée, qui est tombée sur ses genoux. Cette femme est blessée à l'épaule droite, ainsi qu'on peut en juger par quelques gouttes de sang indiquées au haut du bras. On voit aux pieds de ces deux figures un grand bouclier de figure oblongue, & sous le bouclier un fourreau d'épée.

Le principe lumineux que Winkelmann a établi & démontré d'après l'expérience, dans son Essai sur l'Allégorie, & mieux encore dans la préface de ses Monumens de l'Antiquité, prouve que ce grouppe ne représente point un sujet de l'Histoire Romaine. Il est certain, en effet, que l'on ne trouve aucun sujet tiré de l'Histoire Grecque ou Romaine, exécuté en statues ou en bas-reliefs. Les artistes de l'antiquité ne sont jamais sortis du cercle de la Mythologie. D'ailleurs, ce seroit aller contre les maximes de Pline, que de chercher dans ce grouppe un trait de l'Histoire de Rome; car il établit clairement, en plusieurs endroits de son ouvrage, que les figures des Romains étoient ordinairement vêtues, & le plus souvent couvertes de grandes draperies. L'homme nud indique ici nécessairement les tems héroïques.

Ce personnage ne sauroit être non plus un sénateur romain, parce que le bouclier & l'épée n'ont jamais été l'attribut de cet ordre. La barbe qu'il porte sur la lèvre supérieure, n'étoit plus à la mode du tems de Claude, où tous les Romains étoient rasés. Il est encore plus facile de montrer que cet

Digitized by Google

homme n'eſt point Pétus. Condamné à s'ouvrir les veines, il attendit l'exécuteur, & n'eut pas le courage de ſuivre l'exemple de ſa généreuſe épouſe. Au ſurplus, on ne trouve dans aucun hiſtorien qu'il y ait eu des ſtatues élevées en l'honneur de Thraſéa & d'Helvius Priſcus, qui avoient conſpiré contre Néron, quoiqu'ils fuſſent révérés comme des demi-dieux par les partiſans de la liberté : il n'eſt conſéquemment pas croyable que Pétus ait joui de cet honneur ſingulier. Voilà donc tout ſujet tiré de l'Hiſtoire Romaine, exclus rigoureuſement.

Maffei ſe rappelant que Pétus ne s'étoit pas tué avec le poignard qu'*Arie* lui avoit préſenté, ſe ſervit de cette juſte obſervation pour rejeter l'ancienne & fauſſe dénomination du grouppe de la Villa-Ludoviſi. Il a eu recours à l'hiſtoire de Mithridate, dernier roi de Pont, pour lui en donner une nouvelle. Cet écrivain penſoit que l'homme nud repréſentoit l'eunuque Ménophile, auquel ce roi avoit confié Dérétine, ſa fille, malade, & qui ſe tua après avoir poignardé la princeſſe pour la ſouſtraire à la cruauté & à la violence de l'ennemi. Cette explication de Maffei n'eſt pas plus heureuſe que la première ; car ſon prétendu eunuque offre tous les caractères de la virilité, & en particulier une barbe très-prononcée.

Gronovius a approché davantage de la vérité, en reconnoiſſant pour le ſujet de ce groupe l'hiſtoire fabuleuſe de Macarée, & de ſa ſœur Canacée, enfans d'Eole, roi des Tyrrhéniens. Ils brûloient l'un pour l'autre d'une flamme inceſtueuſe ; & leur père, inſtruit de cette paſſion odieuſe, les obligea de ſe tuer, ſelon Hygin. Winkelmann eſt d'accord avec lui ſur Canacée ; mais il refuſe, avec raiſon, d'admettre l'homme nud pour le fils d'Eole. C'eſt plutôt un des gardes de ce roi qui porta à Canacée une épée dont elle devoit ſe percer pour expier ſon inceſte. Il eſt certain que ſa figure mâle & auſtère ne peut convenir à Macarée, qui étoit un jeune homme, ni à aucun héros de l'antiquité ; parce qu'on ne trouve point de nobleſſe dans ſa phyſionomie, & que la barbe plaeée ſur la lèvre ſupérieure, comme la portoient les captifs barbares, y ajoute encore un caractère plus ignoble. On voit, au contraire, que l'artiſte s'eſt étudié à caractériſer, par la férocité des traits & par la force du corps, un garde, eſpèce d'hommes que les anciens repréſentoient ordinairement comme des ſoldats farouches & inſolens. (*Suidas. Κ'ερμ.*). Le baſ-relief de la Villa-Pamphili, qui nous offre la fable d'Alopé, préſente les gardes du roi Cercyon avec des airs de tête ſemblables, & ſans aucun vêtement.

Cette heureuſe & ſavante explication de Winkelmann eſt encore prouvée par les traits de la femme ; car ſes cheveux ſont unis & ſans boucles comme ceux des femmes étrangères qu'offrent les anciens monumens ; & de plus, la frange de ſon vêtement indique une perſonne qui n'étoit pas née dans la Grèce. Peut-être ſeroit-elle portée juſqu'à l'évidence, ſi l'on n'avoit pas perdu la fin de l'hiſtoire de Canacée ; malheur qu'elle partage avec Alopé. Tout ce que nous ſavons de la première, eſt tiré de la notice ſuccinčte d'Hygin, & de l'épître que Canacée adreſſe dans Ovide à ſon frère Macarée, dans laquelle cette malheureuſe princeſſe lui apprend qu'Eole lui a envoyé par un de ſes gardes une épée dont la deſtination lui eſt connue, & dont elle ſe ſervira pour abréger ſes jours :

Interea patrius vultu mœrente ſatelles
Venit, & indignos eâdit ore ſonos :
Ædus hunc enſem mittit tibi : tradidit enſem ;
Et jubet ex merito ſcire quid iſte velit.
Scimus ; & utemur violento fortiter enſe :
Peſtoribus condam dona paterna meis.

Comme cette lettre a précédé ſa mort, & qu'aucun autre écrivain n'a fait mention du garde, no peut conjecturer par l'inſpection de ce groupppe, que le ſoldat n'étant pas inſtruit de l'objet de ſa miſſion, remit d'un air triſte, *vultu mœrente*, la fatale épee à Canacée, & qu'il s'en perça en voyant l'uſage qu'elle en avoit fait. Le monument ſupplée en cette occaſion unique au ſilence des mythologues, comme la fable donne ordinairement la ſolution des difficultés qu'offre l'explication des monumens antiques. Au reſte, ces deux figures ſont de la plus belle exécution, & dignes des plus beaux jours de la ſculpture grecque.

ARIE, femme de Milet. *Voyez* MILET.

ARIMANE, étoit une des divinités adorées par les Perſes, ſelon la théologie de Zoroaſtre. Il étoit le principe du mal, comme Oromaze étoit le principe du bien. Quelques anciens philoſophes aſſocioient Mithra à ces deux principes, pour gouverner l'univers.

ARIMASPES. On a publié tant de fables ſur les *Arimaſpes*, qu'on eſt en droit de révoquer en doute leur exiſtence. On eſt encore incertain ſur la contrée qu'ils habitoient. Les uns les placent en Aſie ; d'autres en font un peuple de la Sarmatie, qui confinoit au pays des Hyperboréens. Ce qui fait préſumer, avec raiſon, que ce peuple n'a été enfanté que par l'imagination, c'eſt que les individus qui le compoſoient n'avoient, diſoit-on, qu'un œil au milieu du front, & qu'étant voiſins des griffons, ils leur faiſoient une éternelle guerre. On aſſuroit que ces animaux fabuleux, guidés par un inſtinct particulier, fouilloient dans les entrailles de la terre pour en tirer de l'or, des pierres précieuſes, & qu'ils auroient plutôt perdu la vie que d'abandonner leur proie.

Tous ces contes puérils ont été accrédités autrefois par le témoignage des écrivains d'un très-grand poids,

Digitized by Google

polds, tels que Pline, Pomponius Mela, Strabon, Pauſanias & Solin. La plupart d'entr'eux reculent l'exiſtence des *Arimaſpes* juſqu'à l'origine des ſiècles. Diodore de Sicile ſeul, aſſure qu'ils formoient un corps de nation au tems de Cyrus, roi de Perſe, qui leur donna, par reconnoiſſance, le nom d'*Evergètes* ou bienfaiſans. L'armée de ce prince éprouvoit l'horreur de la plus cruelle famine, & ſes ſoldats étoient près de ſe dévorer les uns les autres, lorſque les *Arimaſpes*, touchés de cette affreuſe détreſſe, leur envoyèrent trois mille chariots chargés de bled. Diodore nous dit auſſi qu'ils ſubſiſtoient encore au tems d'Alexandre-le-Grand, qui les ſoumit à ſon empire. Etienne de Byzance cite un ancien auteur qui en avoit fait ſouvent mention, & qui les plaçoit autour de la forêt d'Hercynie.

Ceux qui n'oſent contredire des antiquités ſi impoſantes, ont entrepris de démêler toutes ces fables, & de déchirer le voile qui cachoit la vérité. A l'aide des étymologies, ils ont fait diſparoître l'abſurdité de ne donner à tout un peuple qu'un ſeul œil au milieu du front. *Ari*, en langue ſcythe, ſignifie l'unité, & *maſpos* déſigne l'œil; ainſi, en décompoſant le mot, on trouve l'origine du nom de *borgne*, qu'on donnoit aux *Arimaſpes*. D'autres, ſans recourir aux étymologies, ont vu la réalité dans la figure. Les Sarmates étoient armés de la lance & du bouclier. Les *Arimaſpes*, au contraire, ne ſe ſervoient que de l'arc & des flèches; & pour diriger plus ſûrement leurs coups, ils fermoient un œil, & tenoient l'autre ouvert. Ce fut de cette coutume qu'ils acquirent la réputation d'être borgnes. (*Cet article eſt de M. Turpin*).

On voit dans la deſcription des pierres gravées du baron de Stoſch, celle d'une cornaline, ſur laquelle un *arimaſpe* combat un griffon qui garde les mines d'or de la Scythie. Contre la tradition fabuleuſe, il a deux yeux. Son bouclier reſſemble à la *pelte*, bouclier des Amazones.

ARIMINUM, en Italie. ARIMI & ARIMNO. Hunter poſſédoit une médaille autonome de bronze, que M. Combe attribue à cette ville. Eckel en a cité quelques autres : elles ſont RRR.

ARIOBARZANE, Philoromœus I, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ.

Ses médailles ſont :

C. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ARIOBARZANE, Euſèbes, Philoromœus, roi de Cappadoce.

Ses médailles ſont :

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ARIOLUS. Ce nom ne déſignoit pas ſeulement un prophète, un homme inſpiré, mais encore celui qui examinoit les entrailles des victimes. Feſtus : *Cujus ad exta inſpicienda conducuntur arioli.*

ARION, nom d'un cheval ſur lequel on a débité beaucoup de fables. Quelques mythologues ont dit que Neptune, voulant faire préſent du cheval aux hommes, comme de l'animal le plus utile, frappa la terre, dans la Theſſalie, d'un coup de ſon trident, & en fit ſortir deux chevaux, dont l'un étoit *Arion*. D'autres le reconnoiſſent pour le cheval que ce dieu fit ſortir de la terre, quand il diſputa à Minerve la gloire de donner le nom à la ville d'Athènes. *Voyez* MINERVE, NEPTUNE.

Pluſieurs aſſurent que Cérès fut ſa mère. Pendant que cette déeſſe parcouroit l'univers pour chercher ſa fille, elle trouva, diſent-ils, auprès de la ville d'Oncium, dans l'Arcadie, Neptune, ſon frère, qui en devint amoureux. Pour éviter ſes pourſuites, elle ſe métamorphoſa en cavale, & ſe mêla avec des animaux de même eſpèce, qui paiſſoient. Neptune la diſtingua facilement; il ſe changea en cheval, & Cérès conçut *Arion*. *Voyez* ONEUS. Elle ſe courrouça d'abord, puis elle s'appaiſa & ſe lava dans la rivière voiſine. Outre ce cheval, elle eut encore, de Neptune, une fille, dont le nom n'étoit connu que de ceux qui étoient initiés dans les myſtères de la déeſſe.

D'autres ont dit qu'à l'inſtant où Cérès conçut *Arion*, elle étoit ſous la figure non d'une jument, mais d'une furie; ou même qu'il eut une furie pour mère, & Neptune pour père.

Il y en a qui ne donnent à *Arion* d'autre origine que la terre de l'Arcadie; d'autres enfin, le font fils de Zéphyre & d'une Harpie. Quoi qu'il en ſoit, il fut nourri par les Néréides.

Attelé quelquefois au char de Neptune, il le traînoit au travers des mers avec une viteſſe incroyable. Ce dieu en fit préſent à Hercule, qui le montoit quand il prit la ville d'Elide, & lorſqu'il combattit Cygnus. Les dieux le donnèrent enſuite à Adraſte, à qui il fit gagner le prix de la courſe aux jeux néméens. Il empêcha qu'Adraſte ne périt au ſiége de Thèbes, comme tous les autres chefs. Le cheval *Arion*, ſelon les mythologues, avoit d'un côté les pieds d'un homme & l'uſage de la parole. C'eſt pourquoi Properce l'appelle *vocalis Arion*, (*lib.* 2, *eleg.* 34).

ARION, poëte lyrique, étoit de la ville de Méthymne, dans l'iſle de Lesbos. Les circonſtances de ſon hiſtoire ſont rapportées par Hérodote; & Aulu-Gelle cite ce paſſage de l'hiſtorien grec, comme un des plus beaux morceaux de ſon ouvrage, pour l'art de la narration & la légèreté du ſtyle. Cet *Arion*, dit Hérodote, fut le plus habile joueur de lyre de ſon tems. C'eſt le premier de tous les poëtes connus qui ait fait de cette eſpèce de vers qu'il a nommés *dithirambes*, & qu'il joua à Corinthe. On dit qu'après y avoir demeuré long-tems auprès de Périandre, il eut envie de voyager en Italie & en Sicile; & qu'y ayant amaſſé de grandes richeſſes, il voulut revenir

à Corinthe. *Arion* partit de Tarente, où il avoit fretté un navire qui appartenoit à des corinthiens, en qui il avoit plus de confiance que dans toute autre nation. Cependant, quand ils furent en mer, ils firent le complot de ſe défaire de lui, pour s'emparer de ſes richeſſes. Inſtruit de leur deſſein, le chantre leur déclara qu'il les leur abandonnoit, & ne demanda que la vie. Les matelots ne ſe laiſſèrent point toucher, & lui ordonnèrent ou de ſe tuer, s'il vouloit qu'ils lui accordaſſent les honneurs de la ſépulture quand ils ſeroient à terre, ou de ſe jeter au plu-tôt dans la mer.

N'ayant donc plus aucun eſpoir de les fléchir, il leur demanda la permiſſion de chanter encore une fois ſur le tillac, après quoi il promit de ſe donner la mort. Les matelots y conſentirent pour avoir le plaiſir d'entendre le meilleur chantre de l'univers; ils le laiſſèrent près de la poupe, & ſe retirèrent vers le milieu du vaiſſeau. *Arion* ſe revêtit de ſes plus riches habits, prit ſa lyre, chanta, ſur le tillac, un nome orthien, & ſe jeta enſuite dans la mer. Le vaiſſeau continua ſa route vers Corinthe; & le chantre fut reçu par un dauphin, qui le porta au cap de Ténare, d'où il ſe rendit à Corinthe, portant toujours les mêmes habits.

Arion raconta ſon infortune à Périandre, qui, pour s'aſſurer de la vérité d'un fait ſi prodigieux, le fit garder à vue, & l'empêcha de ſortir. Périandre demanda enſuite aux matelots des nouvelles d'*Arion*. Ils aſſurèrent qu'ils l'avoient laiſſé à Tarente, où il jouiſſoit de ſa fortune. Ces perfides parloient encore, quand *Arion* parut avec l'habillement qu'il avoit en ſe jetant à la mer. La frayeur que leur cauſa cette apparition, les força d'avouer leur crime. Cette hiſtoire, continue Hérodote, étoit racontée de même par les Corinthiens & par les Lesbiens; & l'on voyoit à Ténare un groupe de bronze, offert aux dieux par *Arion*, & repréſentant un homme monté ſur un dauphin.

Pline aſſure auſſi la vérité de cette fable, & en donne pour garant l'amitié des dauphins pour les hommes, ſur laquelle il s'étend fort au long.

ARISBA, fille de Métope, fut la première femme de Priam. *Voyez* ESAQUE.

ARISBAS, roi d'Épire. APIΣ.

Ses médailles ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ARISBE, dans la Troade. APICBEΩN.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan.

ARISTÆUM, en Thrace. API.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ARISTAN. *Voyez* EUNOMUS.

ARISTÉE étoit fils d'Apollon & de la nymphe Cyrène. Cicéron ſeul, dans ſon ſixième diſcours contre Verrès, le dit fils de Bacchus; mais dans ſon livre ſur la nature des dieux, il revient à la tradition commune. *Ariſtée* fut reçu en naiſſant par Mercure, qui le porta aux Heures & à la Terre, par qui il fut nourri de nectar & d'ambroiſie. D'autres ont écrit que les Nymphes l'élevèrent, & lui apprirent l'art de faire cailler le lait, de prépater les ruches & de cultiver les oliviers. Il fut le premier qui communiqua aux hommes ces trois inventions. *Ariſtée*, ſelon une autre tradition, fut élevé dans l'antre de Chiron; quand il fut adulte, les Muſes le marièrent, lui enſeignèrent la Médecine, l'art de deviner, & le mirent à la tête de tous leurs troupeaux.

Le fils de Cyrène a tranſmis la manière de réparer les abeilles, lorſqu'elles ſont mortes, & qu'on ne peut en trouver de nouvel eſſaim. Virgile raconte ainſi cette fable. *Ariſtée* pourſuivoit un jour Eurydice, femme d'Orphée, ſur les bords du fleuve Penée. Un ſerpent la piqua pendant qu'elle fuyoit. Une maladie ſe répandit auſſitôt ſur tous ſes eſſaims, & les fit périr. Il alla ſe plaindre de ſon malheur à ſa mère, dans la grotte profonde qu'elle habitoit à la ſource du fleuve Pénée. Celle-ci renvoya *Ariſtée* à Prothée, qui, après avoir pris toute ſorte de formes pour lui échapper, ſe rendit enfin, & lui apprit qu'il devoit offrir des ſacrifices aux Nymphes, compagnes d'Eurydice, pour appaiſer leur colère, & les mânes de celle dont il avoit cauſé la mort. Il immola quatre bœufs & quatre geniſſes, qu'il laiſſa ſur terre pendant neuf jours; les corps ſe pourrirent, & il en ſortit des eſſaims d'abeilles. Virgile aſſure gravement qu'on peut faire uſage de ce ſecret, en prenant cependant quelques précautions qu'il indique.

Ariſtée alla à Thèbes, où il épouſa Autonoé, fille de Cadmus, dont il eut le malheureux Actéon, & une fille nommée Macris. Après la mort de ce fils, il conſulta l'oracle d'Apollon, qui le détermina à ſe tranſporter dans l'iſle de Céa. Quand il y arriva, la Grèce étoit ravagée par une peſte qu'il fit ceſſer. Il éleva un autel à Jupiter, & lui offrit des ſacrifices, ainſi qu'à la Canicule, dont les chaleurs brûlantes avoient occaſionné cette peſte. Les vents étéſiens, qui n'avoient point encore ſouffié, s'élevèrent ſur le champ, & tempérèrent ces chaleurs meurtrières; depuis ce tems, ils ſouffloient régulièrement toutes les années pendant quarante jours. Il ordonna enſuite qu'on fît tous les ans des ſacrifices à la Canicule, & que les habitans de Céa ſe miſſent ſous les armes pour obſerver le lever de cet aſtre, & pour lui offrir de nouvelles victimes.

Le fils de Cyrène laiſſa ſa famille à Céa, paſſa en Sardaigne avec une flotte que ſa mère lui donna, s'y établit, cultiva & peupla cette iſle; il voyagea en Sicile, où il enſeigna ſes ſecrets

Digitized by Google

aux habitans. Enfin, il vint en Thrace, où Bacchus l'admit aux myſtères des Orgies, & lui apprit un grand nombre de choſes utiles à la vie humaine. Ce bienfaiteur des hommes ſe fixa pendant quelque tems auprès du mont Hémus, & diſparut enſuite. Les nombreux ſervices qu'il rendit au genre humain, lui méritèrent les honneurs divins chez les Grecs & chez les Barbares. On le nomme quelquefois *Agreus* ou *Nomius*; le ſecond nom lui fut donné à cauſe des troupeaux qu'il aimoit, & le premier à cauſe de ſon amour pour la chaſſe. *Voyez* CYRÈNE, EURYDICE, MACRIS, PROTHÉE.

ARISTÉNE étoit un berger qui demeuroit ſur le mont Titthion, près d'Épidaure : un jour qu'il paſſoit en revue ſon troupeau, il s'apperçut qu'il lui manquoit une chèvre, avec ſon chien; & s'étant mis à les chercher, il trouva la chèvre occupée à allaiter un petit enfant, qu'il voulut emporter. Mais au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout reſplendiſſant de lumière, ce qui lui fit croire qu'il y avoit dans cette aventure quelque choſe de divin : *Ariſtène* alia publier auſſitôt qu'il étoit né un enfant miraculeux : c'étoit Eſculape, dont Coronis étoit accouchée en cet endroit. *V.* ESCULAPE.

ARTOPTON, le déjeûner des Grecs. C'étoit le léger repas qu'ils faiſoient dès la pointe du jour. On l'appeloit auſſi ἀκράτισμα.

ARISTIDE. On voit à la bibliothèque du Vatican, la figure du rhéteur *Ariſtide*, drapée & aſſiſe, qui n'eſt pas une des moindres productions du ſecond ſiècle de l'ère chrétienne. Le cabinet de Bevilaqua à Vérone, renferme deux buſtes très-bien conſervés, & parfaitement reſſemblans à cette ſtatue; l'un d'eux eſt vêtu de la toge, & l'autre du paludament ou du manteau de général. On ne ſait comment concilier cet habillement avec la profeſſion pacifique d'*Ariſtide*.

ARITHMANTIE *ou* ARITHMOMANTIE. Le ſecond mot eſt plus analogue à l'étymologie. Ils viennent d'ἀριθμὸς, nombre, & de μαντεία, divination : auſſi déſignent-ils la manière de connoître ou de prédire l'avenir par le moyen des nombres. Delrio en diſtingue deux ſortes : l'une en uſage chez les Grecs, qui conſidéroient le nombre & la valeur des lettres dans les noms des deux combattans, par exemple, & en auguroient que celui dont le nom renfermoit un plus grand nombre de lettres & d'une plus grande valeur que celles dont étoit formé le nom de ſon adverſaire, remporteroit la victoire. C'eſt pour cela, diſoient-ils, qu'Hector devoit être vaincu par Achille.

La ſeconde eſpèce d'*arithmantie* étoit connue des Chaldéens. Ils partageoient leur alphabet en trois décades, en répétant quelques lettres, puis ils changeoient en lettres numérales les lettres des noms de ceux qui les conſultoient, & rapportoient chaque nombre à quelque planète, de laquelle ils tiroient des préſages.

Les Platoniciens & les Pythagoriciens étoient fort adonnés à l'*arithmantie*.

ARITHMÉTIQUE. L'art de nombrer ou de conſidérer les propriétés des nombres, porte ce nom, qui vient du mot grec Ἀριθμὸς.

Nous n'avons rien de certain ſur l'origine & l'invention de l'*Arithmétique*; mais on peut l'attribuer, avec beaucoup de vraiſemblance, à la premiére ſociété qui s'eſt formée parmi les hommes, quoique l'hiſtoire n'en fixe ni l'auteur ni le tems. Il eſt facile de concevoir que l'on a dû s'appliquer à l'art de compter, dès que l'on a eu des partages à faire. Ainſi, les Phéniciens ayant été les premiers commerçans du globe connu, pluſieurs auteurs leur ont fait honneur de l'invention du calcul. Ces négocians, qui donnèrent l'alphabet aux Grecs, leur apprirent ſans doute auſſi l'*Arithmétique*, qu'eux-mêmes tenoient des Egyptiens, leurs ancêtres.

Ces derniers expliquoient tout par des nombres. Pythagore, qui avoit puiſé chez eux une partie de ſa doctrine, aſſuroit que la nature des nombres étoit répandue dans tout l'univers; que leur connoiſſance conduiſoit à celle de la divinité, & qu'elle n'en étoit preſque pas différente.

Les aſtronomes grecs perfectionnèrent l'*Arithmétique* phénicienne, & la tranſmirent aux Romains, qui s'en ſervirent très-peu, en ayant créé une nouvelle, dont nous rendrons compte plus bas très-en détail. L'*Arithmétique* de ces deux peuples étoit bien imparfaite, comparée à la moderne : il paroît même qu'elle ne ſervoit qu'à combiner les différentes diviſions des nombres. On peut ſe convaincre de cette vérité, en liſant les traités de Nicomaque, écrits au troiſième ſiècle de la fondation de Rome, & celui de Boëce.

Si l'on veut connoître l'*arithmétique* des Grecs, on pourra conſulter ces deux auteurs, & y ajouter l'*abrégé* de Pſellus, publié l'an 1556, en latin, par Xylander. Comme on n'a preſque jamais beſoin de l'*arithmétique* grecque, & que d'ailleurs les notions qui nous en reſtent ſont très-vagues, nous n'inſiſterons ici que ſur l'*arithmétique* des Romains, qui eſt d'un uſage journalier dans la lecture des écrivains latins.

ARITHMÉTIQUE *des Romains*. Cet article eſt puiſé dans l'excellent ouvrage de M. Pauſton, appelé *Métrologie* ou *Science des meſures*. Nous nous y ſommes permis quelques légers changemens, pour le rendre plus intelligible.

Les Romains avoient, comme les peuples modernes, des monnoies idéales & imaginaires; ils tenoient leurs comptes, tantôt par le numéraire,

Digitized by Google

érariaire, tantôt par le numéraire *fœtertiaire*, & tantôt par le numéraire *dénariaire*. Nous allons exposer chacune de ces méthodes; voici la première:

NUMÉRAIRE ÉRARIAIRE.							NOTES.
Scripule.						$\frac{1}{10}$	℈
4	Sextule.					$\frac{4}{10}$	U
6	$1\frac{1}{2}$	Sicilique.				$\frac{6}{10}$	ↄ
8	2	$1\frac{1}{3}$	Duelle.			$\frac{8}{10}$	UU
12	3	2	$1\frac{1}{2}$	Sémi-once.			ℒ
24	6	4	3	2	Once.		—
36	9	6	$4\frac{1}{2}$	3	$1\frac{1}{2}$	Sefconce.	— ℒ
48	12	8	6	4	2	Sextans.	=
72	18	12	9	6	3	Quadrans.	≡
96	24	16	12	8	4	Triens.	= =
120	30	20	15	10	5	Quincunx.	≡ =
144	36	24	18	12	6	Sémis.	S
168	42	28	21	14	7	Septunx.	S—
192	48	32	24	16	8	Bès.	S=
216	54	36	27	18	9	Dodrans.	S≡
240	60	40	30	20	10	Dextans.	S= =
264	66	44	33	22	11	Deunx.	S≡=
288	72	48	36	24	12	As.	℔

℔ VI S= ℒ ↄↄ. Total des notes.

Parmi les monnoies contenues dans cet abaque ou échiquier, il y en avoit de réelles ou effectives, & d'imaginaires ou de compte seulement. L'as étoit une pièce de monnoie réelle. On conserve à la bibliothèque du Roi, & dans le cabinet d'antiques de Sainte-Geneviève, des *sémis*, des *triens*, des *quadrans*, des *sextans* & des *onces*. On reconnoit ces monnoies aux notes qu'elles portent, & qui servent à les caractériser; elles sont de différens poids, conformément aux variations que subit la monnoie romaine: ainsi, plusieurs monnoies de ce numéraire étoient réelles; mais on ne peut douter qu'il n'y en eût également d'imaginaires. Quoi qu'il en soit, lorsque les valeurs des choses, les recettes & les dépenses dans les mémoires & les registres se comptoient par ce numéraire, les sommes des articles particuliers, *ara singula*, se marquoient avec les notes correspondantes à la dénomination de chaque espèce contenue dans l'abaque, puis on ajoutoit ces figures ensemble pour avoir la somme entière des sommes partielles du registre.

Nous pouvons donner un exemple de cette addition sur les notes mêmes de l'abaque, en

ajoutant enſemble toutes les notés qu'il contient, & en faiſant la ſomme : pour cela, je conſidère que le ſcripule eſt un douzième de ſémi-once, la ſextule quatre douzièmes, le ſicilique ſix douzièmes ; j'ajoute le ſcripule, les trois ſextules & le ſicilique de la colonne des notes : leur ſomme eſt dix-neuf douzièmes ou dix-neuf ſcripules. J'en écris un au total des notes, ainſi ℈ : reſtent dix-huit douzièmes, que je diviſe par douze ; vient un & demi. J'écris en devant le demi, qui eſt un ſicilique, ainſi Ↄ. L'entier que je viens de trouver eſt une demi-once, que j'ajoute aux deux autres, qui ſont dans la colonne des notes. Sur la ſomme trois demi-onces, j'en écris une ainſi S. Reſtent deux demi-onces, qui valent une once, laquelle j'ajoute aux autres, qui ſont dans la colonne des notes. La ſomme eſt trente-deux onces ; j'en écris deux ainſi ⚌. Reſtent trente onces, que je diviſe par 6, pour avoir cinq *ſémis*, que j'ajoute aux autres *ſémis* de la colonne. La ſomme eſt onze *ſémis*, dont j'écris un, ainſi S. Reſtent dix ſémis, qui valent cinq as, auxquels ajoutant celui de la colonne, j'ai ſix as, que j'écris en cette ſorte ℣ VI ; & la ſomme de la colonne entière des notes de l'échiquier eſt ℣ VIS⚌ S. Ↄ℈, que l'on peut écrire en toutes lettres de cette manière : *ſextuſſis bes ſemuncia ſicilicus ſcripulus*, c'eſt-à-dire, ſix as huit onces & demie un ſicilique & un ſcripule.

Telle étoit la première de ces opérations de l'*arithmétique* des Romains, qui faiſoient partie de leur éducation, & auxquelles on les obligeoit de s'exercer dès la plus tendre jeuneſſe :

Romani pueri longis rationibus aſſem
Diſcunt in partes centum diducere : Dicat
Filius Albini, ſi de quincunce remota eſt
Uncia, quid ſuperat ? poteras dixiſſe... triens. Eu!
Rem poteris ſervare tuam. Redit uncia : quid fit ?
Semis. Horat. de Arte Poet. verſ. 325.

Cicéron (*Orat. pro C. Quintilio*) parle de ces calculs faits par les numéraires *étariaire* & *dénariaire* ; & comme dans les affaires contentieuſes on avoit beſoin d'hommes experts & revêtus de l'autorité publique, pour liquider les intérêts des parties, on voit clairement, en cet endroit de Cicéron, que les queſteurs avoient à Rome la charge de reviſer les comptes faits par des particuliers qui n'étoient pas avoués juridiquement pour cela. C'eſt ainſi que dans les villes policées, il y a des perſonnes prépoſées pour la vérification des comptes difficiles, & des *cygoſtates* ou peſeurs publics, afin que les citoyens peu verſés dans les combinaiſons délicates, ne ſoient pas les victimes de leur ignorance.

Le nombre des douze avec ſes ſous-diviſions paires & impaires, exprimées par *deunx*, *dextans*, &c. étoit fort à la mode chez les anciens Romains ; c'eſt qu'il leur procuroit une grande facilité dans leurs opérations numéraires ; on l'appliquoit au pied, au jugère, aux meſures de capacité, aux poids & aux monnoies, toutes quantités ſuſceptibles du calcul fait avec les notes de l'abaque ci-deſſus. Ils ne s'en tenoient pas-là : tout héritage étoit conſidéré comme un as, & les legs teſtamentaires comme des parties de cet as. Cicéron, (*pro Cæcina*, n°. 6.) parlant du teſtament d'une femme qui avoit inſtitué Licinius, Fulcinius & Alburius ſes héritiers, dit que le premier y avoit part pour onze onces & demie, le ſecond pour deux ſextules, & le troiſième pour une ſextule : *Facit (MULIER) haredem ex deunce & ſemuncia Lucinium, ex duabus ſextulis M. Fulcinium..... Albusio ſextulam aſpergit.* Ces portions réunies font l'as ou l'héritage entier, parce que trois ſextules font la demi-once qui manque à onze onces & demie pour compléter douze onces.

Le calcul *duodénaire* étoit également appliqué à la théorie de l'uſure chez les Romains. Une unité priſe idéalement pour l'intérêt par mois d'un capital de cent unités, prenoit la dénomination d'as, & faiſoit la baſe de toutes les combinaiſons *ſénéraires*. L'as déſignoit donc un pour cent d'intérêt par mois, ou de douze pour cent par an, & cela s'appeloit l'uſure centéſime : *Uſura centeſima*. Le *deunx* exprimoit un intérêt de $\frac{11}{12}$ pour cent par mois, & de onze pour cent par an, & cela s'appeloit uſure déonciale. L'uſure quinconciale exprimoit un intérêt de $\frac{5}{12}$ pour cent par mois, & de cinq pour cent par an, & ainſi des autres.

Numéraire sestertiaire.

On doit obſerver d'abord que ce caractère H-S n'a de valeur que pour le ſeſterce entier ; & que joint à ſes fractions, il n'eſt qu'indicatif du numéraire. Voluſius Mæcianus démontre, de la manière ſuivante, la théorie & le méchaniſme du numéraire ſeſtertiaire. Le *ſemis æris* ou le demi-as de cuivre s'écrit avec cette note H-S—T, & s'énonce *libella terunciua* ; car le ſeſterce vaut à préſent, c'eſt-à-dire dans ce numéraire, quatre as ou huit demi-as : or, la libelle du ſeſterce en eſt la dixième partie, le téronce la quarantième, & ces deux parties réunies en font le huitième ; par conſéquent une libelle & un téronce, font la valeur du demi-as. Ce numéraire n'a point de termes au deſſous du demi-as de cuivre, mais il pourroit en avoir ; car le quadrans de l'as, qui eſt la ſeizième partie du ſeſterce, pourroit s'énoncer *ſembella dimidiu teruncius*, puiſque ces deux parties réunies, ſavoir, le vingtième & le quatre-vingtième, font le ſeizième du ſeſterce. L'as de cuivre ſe marquera ainſi H-S ⚌ 𐆖, & s'énoncera *dua libellæ ſembella*, qui font deux dixièmes & un vingtième, ou, en ſomme, un quart de ſeſterce, & par conſéquent la valeur de l'as. L'as & demi de cuivre doit être marqué comme il

Digitized by Google

suit ℍ𝕊 ⊐ 𝕊 T, & s'appeler *tres libella ſembella teruncius*, qui ſont trois dixièmes, un vingtième & un quarantième, ou, en ſomme, trois huitièmes de feſterce, & par conſéquent la valeur de trois demi-as de cuivre. Les deux as de cuivre ſeront marqués de ce caractère ℍ𝕊 S, & s'appelleront *quinque libella*, qui ſont cinq dixièmes ou un demi-feſterce, & par conſéquent la valeur de deux as. Les deux as & demi ſeront ainſi potés ℍ𝕊 S —, & s'exprimeront *ſex libella teruncius*; car ſix dixièmes & un quarantième ſont cinq huitièmes de feſterce, & la valeur de cinq demi-as. Les trois as recevront ce caractère ℍ𝕊 S ⊐ 𝕊, & s'appelleront *ſeptem libella ſembella*; ce qui fait ſept dixièmes & un vingtième, ou, en ſomme, trois quarts de feſterce; c'eſt la valeur de trois as. Les trois as & demi ſe marqueront de ce ſigne ℍ𝕊 S ⊐ 𝕊 T, & s'appelleront *octo libella ſembella teruncius*, qui ſont huit dixièmes, un vingtième & un quarantième, ou, en ſomme, ſept huitièmes de feſterce, & ainſi la valeur de cinq demi-as. Voici l'abaque du numéraire feſtertiaire :

						NOTES.
Teruncius.						ℍ𝕊 T
1	*Sembella, ſive ſingula.*					ℍ𝕊 𝕊
4	1	*Libella.*				ℍ𝕊 —
5	2 1/2	1 1/4	*Semis aris, libella teruncius.*			ℍ𝕊 — T
10	5	2 1/2	2	*As, duo libella ſembella.*		ℍ𝕊 ⊐ 𝕊
15	7 1/2	3 3/4	3	1 1/4	*Tres libella ſembella teruncius.*	ℍ𝕊 ⊐ 𝕊 T
20	10	5	4	2	*Dupondius, quinque libella.* .	ℍ𝕊 S
25	12 1/2	6 1/4	5	2 1/2	*Sex libella teruncius.* . . .	ℍ𝕊 S — T
30	15	7 1/2	6	3	*Septem libella ſembella.* . .	ℍ𝕊 S ⊐ 𝕊
35	17 1/2	8 1/4	7	3 1/4	*Octo libella ſembella teruncius.*	ℍ𝕊 S ≡ 𝕊 T
40	20	10	8	4	*Seſtertius, decem libella.* . .	ℍ𝕊
						ℍ𝕊 IV. S — 𝕊 T. Total des notes.

Pour comprendre l'uſage que faiſoient les Romains des ſignes de ce tableau dans la tenue des comptes, nous allons expoſer la manière dont ils en faiſoient l'addition. Prenez dans la colonne des notes la ſomme des téronces, qui eſt cinq; écrivez T, & retenez deux ſingules pour quatre téronces. Ajoutez les ſingules de la même colonne, dont la ſomme eſt ſept; écrivez à la droite 𝕊, & retenez trois libelles pour ſix ſingules. Ajoutez-les aux libelles de la même colonne, la ſomme eſt ſeize; écrivez —, & retenez trois *ſemis* de feſterce (ou *dupondius*) pour quinze libelles. Ajoutez-les aux *ſemis* de feſterce de la colonne, la ſomme eſt ſept; écrivez S, & retenez trois feſterces pour ſix *ſemis*. Ajoutez le feſterce de la colonne, & vous aurez ℍ𝕊 IV, & pour le total de la colonne des notes ℍ𝕊 IV. S — 𝕊 T; c'eſt-à-dire, *ſeſtertia quatuor ſex libella ſingula teruncius*, quatre feſterces ſix libelles une ſingule & un téronce.

Lorſqu'il s'agiſſoit d'effectuer le paiement d'une ſomme exprimée dans ce numéraire, il falloit auparavant ſavoir combien cette ſomme valoit en monnoie réelle; mais cela ſe faiſoit ſans calcul; l'inſpection ſeule des notes de l'abaque ſuffiſoit pour cela. On y voit, par exemple, que la ſomme que nous avons formée plus haut, vaut, en monnoie effective, quatre feſterces, deux as & demi, & une ſingule qu'on négligeoit. Ce calcul peut paroître ingénieux, ſimple & expéditif.

Ce numéraire nous donne-t-il la clef du teſtament de Curius, dont parle Cicéron, écrivant

Digitized by Google

à Atticus (*lib. 7, ad Atticum, epist.* 2.) ? Il lui dit : Curius vous a déclaré son héritier pour une libelle, & moi pour un téronce : *Fecit palam te ex libellâ, me ex teruncio.* Cela veut-il dire, il vous a fait ſon légataire pour un dixième, & moi pour un quarantième ? en ſorte que Cicéron & Atticus auroient prétendu enſemble un huitième de la ſucceſſion de Curius. C'eſt ainſi que l'entendent MM. Dupuy, Gronovius & d'autres ſavans, & il me ſemble qu'on ne ſoroit pas fondé à ſuivre une autre opinion.

Lorſque dans les anciens tems, les as étoient du poids d'une livre, que le denier valoit dix as, que la dixième partie d'un denier étoit un as de cuivre du poids d'une livre, ou une libelle d'argent ; que la demi-livre de cuivre ou la ſemblelle d'argent étoit un demi-as, & le téronce un quadrans ; alors, dit Voluſius, ſoit que les comptes ſe tinſſent par le numéraire dénariaire, ſoit qu'ils ſe tiſſent par le ſeſtertiaire, les ſommes particulières exprimées en libelles, en ſemblelles ou en téronces, étoient repréſentées par les mêmes notes, ces notes n'étant diſtinguées que par les caractères Ж du denier, & H-S du ſeſterce, dont on les faiſoit précéder, ſuivant la nature du numéraire qu'on employoit. Mais lorſqu'on eut établi que le denier vaudroit ſeize as, le numéraire dénariaire ſubit un changement, & devint plus commode & plus expéditif dans la tenue des comptes. A l'égard du numéraire ſeſtertiaire, il conſerva ſes notes primitives ; cependant, pour augmenter les diviſions de ce numéraire, la libelle fut partagée en deux ſemblelles & en quatre téronces.

Numéraire dénariaire.

Nous allons tâcher de faire connoître le numéraire *dénariaire* d'après cet auteur. Le denier, dit Voluſius, valut d'abord dix as, & c'eſt delà qu'il a pris ſon nom. Le quinaire, qui en eſt la moitié, valut cinq as, & c'eſt ce qui le fit ainſi appeler. Le ſeſterce valut deux as & demi. A préſent, le denier vaut ſeize as, le quinaire huit, & le ſeſterce quatre. De cette diviſion en dépend une autre, qui a des termes particuliers, & des notes ou des ſignes pour les repréſenter : ſi vous voulez tenir des comptes par le numéraire dénariaire, vous déſignerez l'as effectif par ce caractère Ж S Ↄ, & l'appellerez *ſemuncia ſicilicus* (*denarii*) ; car ſeize demi-onces & ſeize ſiciliques de compte font douze onces, ou l'as effectif. Vous repréſenterez le *dupondius* ou deux as effectifs par cette note Ж — S, & vous l'énoncerez par le mot *ſeſcuncia* (*denarii*) ; car ſeize ſeſconces de compte font vingt-quatre onces, ou deux as effectifs. Vous écrirez le *treſſis* avec cette note Ж ⚌ Ↄ, & l'appellerez *ſextans ſicilicus* (*denarii*) ; car ſeize ſextans & autant de ſiciliques de compte ſont trente-ſix onces, ou trois as effectifs. Vous marquerez le *quaruſſis*, ou, comme d'autres écrivent, le *quadroſſis*, avec cette note Ж ☰, & l'appellerez *quadrans* (*denarii*) ; car ſeize quadrans de compte font quarante-huit onces, ou quatre as effectifs. Vous écrirez le *quinqueſſis*, ou, comme on lit dans Feſtus, le *quinqueſſus*, avec cette note Ж ☲ S Ↄ, & l'énoncerez en diſant *quadrans ſemuncia ſicilicus* (*denarii*) ; car ſeize quadrans, ſeize ſemi-onces & autant de ſiciliques de compte, font ſoixante onces, ou cinq as effectifs. Le *ſexis*, ou, comme il plaît à d'autres, le *ſextuſſis*, s'exprimera par ce caractère Ж ☲ ☰ S, & s'appellera *triens ſemuncia* (*denarii*) ; car ſeize triens & ſeize ſemi-onces de compte, font ſoixante-douze onces, ou ſix as effectifs. Le *ſeptus*, ou, comme diſent d'autres, le *ſeptuſſis*, s'écrira avec cette note Ж ☲ ☲ Ↄ, & s'énoncera *quincunx ſicilicus* (*denarii*) ; car cinq onces & un ſicilique de compte feront également ſept as effectifs. Le *octus* ou l'*octuſſis* s'écrira ainſi Ж S, & s'énoncera *ſemis* (*denarii*) ; car ſeize ſémis de compte font quatre-vingt-ſeize onces, ou huit as effectifs. Vous écrirez le *nonus* ou *nonuſſis* ainſi Ж S S Ↄ, & l'appellerez *ſemis ſemuncia ſicilicus* (*denarii*) ; car un ſémis, une ſemi-once & un ſicilique de compte valent neuf as effectifs. Le *decus* ou *decuſſis* s'écrira Ж S— S, & s'énoncera *ſeptunx ſemuncia* (*denarii*) ; ce qui revient également à dix as effectifs. L'*undecias* ou *undeciare* s'écrira Ж S ☰ Ↄ, & s'appellera *beſſicilicus*, ce qui revient à onze as effectifs. Le *duodecias* ou *duodeciare* ſe marque Ж S ☲, & s'appelle *dodrans* (*denarii*) ; ce qui équivaut à douze as effectifs. Le *tredecias* ou *trediciare* s'écrit ainſi Ж S ☲ S Ↄ, s'énonce *dodrans ſemuncia ſicilicus* (*denarii*), & vaut treize as effectifs. Le *quatuordecias* s'écrit Ж S ☰ ☰ S, s'énonce *dextans ſemuncia* (*denarii*), & vaut quatorze as effectifs. Le *quindecias* ſe marque Ж S ☲ ☲ Ↄ, ſe prononce *deunx ſicilicus* (*denarii*), & vaut quinze as effectifs.

La démonſtration de Voluſius eſt un peu prolixe & obſcure, & elle eſt encore moins claire dans le texte latin, qui paroît corrompu. L'auteur pouvoit raiſonner avec plus de préciſion, & dire : Le denier ſe diviſe en ſeize as effectifs ; & dans ce numéraire-ci, on le diviſe par la penſée en douze onces fictives ; on n'a donc qu'à faire cette proportion 16 . 12 :: 1 . $\frac{3}{4}$, dont le quatrième terme eſt la valeur de l'as effectif exprimé en parties douzièmes, ou en onces du denier : or, trois quarts d'once font une ſémi-once & un ſicilique ; donc l'expreſſion de l'as effectif en douzièmes, ou en onces du denier, doit être *ſemuncia ſicilicus*, & ainſi des autres. Car on comprend bien, quoique l'auteur n'en avertiſſe pas, que le denier, conſidéré ici comme un as, ſe diviſe en douze onces, vingt-quatre ſémi-onces, & quarante-huit ſiciliques. Voici à préſent l'abaque, ou la table logiſtique du numéraire dénariaire.

Digitized by Google

On doit obſerver d'abord que ce caractère ℵ n'a de valeur que pour le denier entier ; & que joint à ſes fractions, il n'eſt qu'indicatif du numéraire :

NOTES.

Sémi-ſicilique de compte.						ℵ ℈
2	Sicilique de compte.					ℵ ℑ
4	2	Sémi-once de compte.				ℵ ℈
6	3	1 ½	As effectif ; *ſemuncia ſicilicus.*			ℵ ℈ ℑ
8	4	2	1 ½	Once de compte.		ℵ —
12	6	3	2	1 ½	Dupondius ; *ſeſcuncia.*	ℵ — ℈
18	9	4 ½	3	2 ¼	Treſſis ; *ſextans ſicilicus.*	ℵ ⁼ ℑ
24	12	6	4	3	Quartuſſis ; *quadrans.*	ℵ ⁼
30	15	7 ½	5	3 ¾	Quinqueſſis ; *quadrans ſemuncia ſicilicus.*	ℵ ⁼ — ℈ ℑ
36	18	9	6	4 ½	Sexis ; *triens ſemuncia.*	ℵ ⁼ ⁼ ℈
42	21	10 ½	7	5 ¼	Septus ; *quincunx ſicilicus.*	ℵ ⁼ ⁼ ℑ
48	24	12	8	6	Octus ; *ſemis.*	ℵ ℈
54	27	13 ½	9	6 ¾	Nonus ; *ſemis ſemuncia ſicilicus.* . .	ℵ ℈ ℈ ℑ
60	30	15	10	7 ½	Decus ; *ſeptunx ſemuncia.*	ℵ ℈ — ℈
66	33	16 ½	11	8 ¼	Undeciæs ; *beſſicilicus.*	ℵ ℈ ⁼ ℑ
72	36	18	12	9	Duodeciæs ; *dodrans.*	ℵ ℈ ⁼
78	39	19 ½	13	9 ¾	Tredeciæs ; *dodrans ſemuncia ſicilicus.*	ℵ ℈ ⁼ — ℈ ℑ
84	42	21	14	10 ½	Quatuordeciæs ; *dextans ſemuncia.* . .	ℵ ℈ ⁼ ⁼ ℈
90	45	22 ½	15	11 ¼	Quindeciæs ; *deunx ſicilicus.*	ℵ ℈ ⁼ ⁼ ℑ
96	48	24	16	12	Sedeciæs, denarius, *as.*	ℵ

ℵ VIII ℈ — ℈ ℑ ℈. Total des notes.

Pour donner une idée de la manière dont les anciens ſe ſervoient de ce tableau, je préſenterai un exemple d'addition. J'ajoute donc les ſignes de la colonne des notes, en commençant par ceux qui expriment les moindres diviſions du denier. J'écris d'abord ℈, demi-ſicilique de compte, parce qu'il eſt ſeul & impair, après quoi je compte les ſiciliques ; ils ſont au nombre de neuf ; j'en écris un ℑ, & je retiens quatre ſémi-onces pour huit ſiciliques. J'ajoute les ſémi-onces de la colonne avec ces quatre ; la ſomme eſt treize ; j'en écris une ℈, reſtent douze, pour leſquelles je retiens ſix onces. J'y ajoute celles de la colonne ; la ſomme eſt quarante-trois onces : j'en écris une —, & je retiens ſept ſémis pour quarante-deux onces. J'y ajoute les ſémis de la colonne ;

Digitized by Google

colonne ; la somme eſt quinze ſémis ; j'en écris une S, & je retiens ſept deniers pour quatorze ſémis. Ajoutant le denier de la colonne, je trouve huit deniers que j'écris ℵ VIII, & la ſomme entière des ſignes de la colonne eſt ℵ VIIIS—SↃS ; c'eſt-à-dire, *octo denarii ſeſcuncia ſemuncia ſicilicus ſemi-ſicilicus*. S'il s'agit d'effectuer cette ſomme en monnoie réelle, on voit à l'inſpection de l'abaque qu'il faut payer ou recevoir huit deniers dix as, & le ſicilique & demi excédent ſe néglige.

On pourroit traiter plus en grand tous les procédés de l'*Arithmétique* des anciens Romains ; mais cela paroit aſſez inutile, & ces trois exemples mettront ſur la voie. J'obſerverai ſeulement que Celſe emploie, pour la compoſition des médicamens, un numéraire pondéral qui différe peu de celui-ci ; par exemple, il déſigne le denier par ce ſigne ℵ ; le poids de huit deniers & un tiers eſt ainſi marqué ℙℵVIII$_{\frac{1}{3}}$, ou bien ℙℵVIII$_{\overline{\frac{1}{3}}}$; douze deniers un tiers P. ℵXII. $\overline{\frac{1}{3}}$; deux deniers & demi P℥II. $\overline{\frac{1}{2}}$ $\overline{\frac{1}{3}}$; un demi-denier ℵ $\overline{\frac{1}{2}}$ $\overline{\frac{1}{3}}$; trois quarts de denier P℥S $\overline{\frac{1}{3}}$; quatre deniers P. IIII ℵ ; cent deniers P. C. ℵ. *(Métrologie de M. Paucton.)*

ARITHMOMANTIE. *Voyez* ARITHMANTIE.

ARIUS, un des principaux Centaures qui combattirent contre les Lapites. *V.* CENTAURE.

ARLEQUIN. M. le Batteux a trouvé une reſſemblance très-grande entre l'*arlequin* des Italiens, & le Satyre qui faiſoit le rôle le plus faillant des ſatyres dramatiques anciennes. Ce rapprochement eſt d'autant plus exact, que ce genre de comédie ou de farce qui rappelle les Atellanes, eſt ſorti, lors de la renaiſſance des lettres, des mêmes cantons de l'Italie.

On retrouve dans *arlequin*, dit cet écrivain dans ſon Cours de Belles-Lettres, les caractères d'un ſatyre. Qu'on faſſe attention à ſon maſque, à ſa ceinture, à ſon habit collant, qui le fait paroître preſque comme s'il étoit nud, à ſes genoux couverts, & qu'on peut ſuppoſer rentrans ; il ne lui manque qu'un ſoulier fourchu. Ajoutez à cela ſa façon mièvre & déliée, ſon ſtyle, ſes pointes ſouvent mauvaiſes, ſon ton de voix ; tout cela forme aſſurément une manière de ſatyre. Le ſatyre des anciens approchoit du bouc ; l'*arlequin* d'aujourd'hui approche du chat ; c'eſt toujours l'homme déguiſé en bête. Comment les ſatyres jouoient-ils, ſelon Horace ? avec un dieu, un héros qui parloit du haut ton. *Arlequin* de même paroit vis-à-vis Samſon ; il figure en groteſque vis-à-vis d'un héros : il fait le héros lui-même ; il repréſente Théſée, &c. &c.

ARLES. Cette ville de Provence renferme, plus qu'aucune autre ville de France, des antiquités dignes de l'attention des curieux. On y voit un grand nombre de tombeaux romains, les reſtes d'un capitole, d'un théâtre & d'un amphithéâtre, un buſte d'Eſculape, & un obéliſque de granit de cinquante-deux pieds de hauteur. L'hiſtoire n'a point conſervé la date de l'érection de l'obéliſque ; mais on le releva en 1675, en l'honneur de Louis XIV. On le plaça ſur une baſe faite d'un roc commun, & peu proportionné à la beauté de la matière dont l'obéliſque eſt formé.

Arles érigea en l'honneur du grand Conſtantin une colonne, ſur laquelle on lit encore cette inſcription :

IMP. CAES. FLAV. VAL.
CONSTANTINO. P. F. AUGUSTO
DIVI. CONSTANTII. AUG DII
FILIO
ARELATIS. RESTITUTORI.

Elle fait alluſion au ſéjour de Conſtantin à *Arles*, après la mort de Maximilien-Hercule. Quelques antiquaires rapportent à cette ville les médailles de ce prince, ſur leſquelles on lit : PAR. PARL, SARL. SAR. TAR., & ils expliquent ainſi ces abréviations : *Perculſus Arelate. Populus Arelatenſis*, ſelon le P. Hardouin. *Signatus Arelate* ; ou, ſelon le même auteur, *Senatus Arelatenſis* ; *Tributum Arelatenſium*.

ARMAMAXI. Dans la pompe des triomphes, après les chars appelés *thenſæ*, & après les images des dieux, marchoient onze chariots, nommés *Armamaxi*. C'étoient des eſpèces de chars à quatre roues, dont ſe ſervoient les Scythes. Ils ſembloient formés par deux chars ordinaires réunis en gondole à double fond. Ils étoient chargés de couronnes d'or, de cuiraſſes, de boucliers & des dépouilles des ennemis. La colonne Théodoſienne en offre quelques-uns. Un coup-d'œil jeté ſur ſes deſſins les feront mieux connoître que les plus longues deſcriptions

Capitolin les appelle *Armaxa* ; il dit de Maximin le père, qu'il étoit aſſez fort pour tirer ſeul un de ces chariots, ou un char appelé *Rheda*, quoique chargé : *Amaxas manibus attrahere, rhedam onuſtam ſolus movere*.

Ces deux noms différens venoient du mot grec ἅμαξα, *chariot*.

ARMAMENTARIUS turma, officier chargé de veiller aux armes de la troupe. Il s'appeloit auſſi *armorum cuſtos*.

ARMATA, ſurnom de Vénus, ſous lequel les Lacédémoniens l'honoroient, parce qu'ils la repréſentoient armée dans ſon temple. Il y a dans Aufone une épigramme traduite de l'Anthologie, ſur la Vénus *Armata*.

ARMATURA. Les Romains appeloient de ce nom les manœuvres de leurs ſoldats, que nous nommons exercice à pied, à cheval, &c. Les *campidoctores* commandoient & dirigeoient ces manœuvres. Vegèce (I. 13.) dit qu'il faut former les jeunes ſoldats par ces manœuvres, que l'on appelle *armatura*, & qui ſont enſeignées par les *campidoctores* : *Præterea illo exercitii genere, quod*

a maturam vocant, & à campidoctoribus traditur, imbuendus eſt tyro.

ARMÉES. Nous donnerons ici des notions générales ſur les *armées* grecques & romaines, pour faciliter l'intelligence des écrivains de l'une & de l'autre nation.

ARMEES *grecques.*

Στρατία, *armée.*

Μέτωπον ou πρῶτος ζυγός, étoit le front de l'*armée*; l'avant-garde.

Κέρατα, les ailes de l'*armée*, dont on attribuoit l'invention à Pan, qui commandoit, diſoit-on, l'*armée* de Bacchus dans ſon expédition de l'Inde.

Παμάσσαι, ſoldats & commandans d'une aile.

Πρωτοστάτης, premier ſoldat de la droite.

Ἔσω ἄκροι, ſoldats du centre.

Ἔσχατος ζυγός ou ἀρὸ, arrière-garde.

Οὐραγὸς ou ἐπιλοφίτας, commandant de l'arrière-garde.

Tous les noms précédens appartenoient aux *armées*, aux détachemens, ainſi qu'aux plus petites diviſions.

Πλῆθος, diviſion de cinq hommes, dont le commandant s'appeloit πεμπάδαρχος.

Δεκὰς, diviſion de dix hommes, dont le commandant s'appeloit δεκάδαρχος; ainſi des autres diviſions.

Λόχος, diviſion de huit, douze, ou de ſeize hommes. Ce dernier nombre étoit appelé particuliérement λόχος; d'autres appliquent cette dénomination à la diviſion de vingt hommes. On les appeloit encore εἶκας ou δικαδία. Λοχαγὸς étoit le nom du commandant.

Δίμοιρα ou ἡμιλοχία, étoit la moitié de la diviſion appelée λόχος: ſon commandant étoit appelé διμοιρίτης ou ἡμιλοχίτης.

Συλλοχισμὸς, exprimoit la réunion de pluſieurs λόχοι: ainſi que ἑξηκοντὰς, la réunion de trente-deux hommes; c'eſt-à-dire, de quatre moitiés ou de deux λόχοι entiers.

Πεντηκοστυαρχία devroit déſigner une troupe de cinquante hommes; elle exprime cependant la réunion de quatre λόχοι, ou de ſoixante-quatorze hommes. Delà vint que cette troupe fut appelée auſſi τετραρχία; de même que le commandant s'appeloit τετράρχης & πεντηκοντάρχης.

Ἑκατοντασία ou τάξις, troupe de cent hommes, ou de deux πεντηκοντυαρχίαι. Le commandant s'appeloit d'abord Ταξιαρχος; mais il ne fut plus connu que ſous le nom de ἑκατοντάρχης. Sa troupe avoit en tête cinq ſoldats, diſtingués des autres, parce qu'ils n'étoient pas enrôlés avec eux, & appelés ἐκτακτοι. C'étoit le ἐφεκκήμυξ, héraut, ou crieur de l'*armée*, qui répétoit à très-haute voix les ordres du commandant; tel fut le célèbre Stentor: le Σκηνοφύλαξ, qui faiſoit entendre par des ſignes ou des geſtes de convention, les mêmes ordres aux ſoldats les plus éloignés: le Σαλπιγκτὴς, le trompette, qui les annonçoit par le ſon d'un inſtrument, qui ſervoit d'ailleurs à exciter le courage des combattans: & le Τακτὴς, qui ſervoit les ſoldats. Ils ſe plaçoient à la tête de la troupe; & l'on voyoit à la queue le cinquième ou le ſerre-file, σημαγὸς, qui veilloit ſur la conduite des ſoldats, & les empêchoit de s'écarter, de rompre leurs rangs ou de fuir.

Σύνταγμα, παράταξις, ψιλαγία, déſignoit un corps de deux cent cinquante-ſix ſoldats, dont le chef s'appeloit συνταγματάρχης.

Πενταπενταρχία ou ξυλαγία, ſelon quelques traducteurs, déſignoit une troupe de cinq cent-douze hommes, dont on nommoit le chef πενταπενταρχὴς ou ξυλαγὸς.

Χιλιαρχία, σύνταγμα, ou, ſelon quelques interprètes, ξυλαγία, étoit une diviſion de mille vingt-quatre hommes, dont le chef étoit nommé χιλίαρχος, χιλιάρχης, συνταγματάρχης.

Μισθαρχία, ou, ſelon quelques philologues, τέλος & ἐπιξυλαγία, déſignoit un bataillon de deux mille quatre cent-huit hommes, dont le commandant étoit nommé μισθάρχης, τελάρχης ou ἐπιξυλαγὸς.

Φαλαγγαρχία, appelée plus ſouvent μίσος, ἀκοστὸς, κίρτος, εἶφος, & anciennement ἐμπετηγία, étoit une diviſion compoſée de quatre mille quatre-vingt-ſeize, ou, ſelon quelques-uns, de quatre mille trente-ſix ſoldats, dont le chef s'appeloit φαλαγγάρχης, ἐμπετηγὸς.

Διφαλαγγία, ἐπίταγμα, & ſelon quelques écrivains μίσος, déſignoit une diviſion de huit mille cent-trente ſoldats, commandée par un κεράρχης.

Τετραφαλαγγαρχία étoit une diviſion de ſeize mille trois cent-quatre-vingt-quatre ſoldats, ſous les ordres d'un τετραφαλαγγάρχης.

Τάξις déſignoit généralement un eſcadron quelconque, mais plus ordinairement une troupe de ſoixante-quatre maîtres.

Ἐπιλαχία déſigne deux ἴλαι, une troupe de cent vingt-huit maîtres.

Ταξιαρχία, troupe de deux cent-cinquante-ſix maîtres.

Ἱππαρχία, eſcadron de cinq cent-douze maîtres.

Ἐφιππαρχία, eſcadron de mille vingt-quatre maîtres.

Τέλος, eſcadron de deux mille quarante-huit maîtres.

Ἐπίταγμα, eſcadron de quatre mille quatre-vingt-ſeize maîtres.

Les Lacédémoniens donnoient des noms particuliers aux diviſions d'une armée. Ils la diviſoient en μόρας, les *légions* des Latins. On n'eſt pas d'accord ſur le nombre d'hommes que chacune comprenoit, cinq cens ou ſept cens, neuf cens même, ſelon Plutarque (*in Pelopida*). Quand Lacédémone fut devenue république, ce nombre n'excéda pas quatre cens fantaſſins. Le commandant s'appeloit *Polémarque*, *Tribun* à Rome; & le ſecond officier, συμβολεύς.

Λόχος étoit le quart de la μόρα. Quoique Héſychius le réduiſe au cinquième, le premier

Digitized by Google

ſentiment s'accorde mieux avec l'ancienne formation des troupes de Sparte ; car Xénophon aſſure que chaque μόρα étoit commandée par les quatre λοχαγοὶ, chefs de la diviſion appelée λόχος.

Πεντηκοστὺς étoit le quart ou la moitié du λόχος, & comprenoit cinquante ſoldats. Leur chef s'appeloit πεντηκοντάρχης, &c.

Ἐνωμοτία étoit le quart ou la moitié du λόχος, & comprenoit vingt ſoldats, dont le nom étoit pris du ſerment militaire qu'ils prêtoient tous enſemble au milieu d'un ſacrifice, ὑπὸ τὰ ἱερεῖα. Leur chef s'appeloit ἐνωμοτάρχης.

Au reſte, les variations des écrivains grecs ſur le nombre des ſoldats de chaque diviſion des troupes lacédémoniennes, ſont venues de ce que ces diviſions ont toujours conſervé les mêmes noms, quoique le nombre des ſoldats ait varié à différentes époques. La même choſe eſt arrivée à la légion romaine.

Toutes les dénominations précédentes étoient relatives au nombre de ſoldats qui compoſoient les diviſions.

Φάλαγξ déſigne, à la vérité, quelquefois une troupe de vingt-huit ſoldats, d'autres fois une diviſion de huit mille hommes : mais la *phalange*, proprement dite, étoit une diviſion de ſeize mille trois cent-quatre-vingt-quatre ſoldats. Au reſte, on donnoit généralement le nom de *phalange* à toute l'infanterie, ou à un corps d'*armée* conſidérable. *Voyez* PHALANGE.

Μέσος φάλαγγος exprimoit la largeur de la phalange, ou l'étendue de ſon front. On l'appeloit πρῶτος ζυγὸς, premier rang ; le ſecond étoit appelé δεύτερος ζυγὸς, &c.

Βάθος ou πάχος φαλαγγος, déſigne la profondeur de la phalange.

Ζυγὰ déſignoient les rangs.

Σύγκι ou λόχοι, étoient les files.

Διχοτομία φαλαγγος, partage de la phalange en deux ailes ou colonnes.

Ἀκμὴ, ἐμβολὴ, τομὴ ἢ φάλαγγος, centre de la phalange, diviſion intermédiaire placée entre les ailes.

Λιπτυσμὸς φάλαγγος, diminution de largeur, qui ſe pratiquoit en retranchant quelques files.

Ὀρθὴ, στρεμνὴ ou πεζομαχικὴ, φάλαγξ, ordre de bataille dans lequel la largeur étoit moindre que la profondeur.

Πλαγία φάλαγξ, ordre de bataille, qui offroit un front d'une étendue plus conſidérable que la profondeur.

Λοξὴ φάλαγξ, l'ordre oblique.

Ἀμφίστομος φάλαγξ, ordre de bataille dans lequel les combattans ſe placoient dos-à-dos pour faire face en tête & en queue.

Ἀντίστομος φάλαγξ, étoit le même ordre que le précédent, excepté qu'il avoit de la profondeur, afin que les combattans fiſſent en même-tems face des quatre côtés.

Ἀμφίστομος ἀσφαλαγγία, ordre de bataille dans lequel les chefs de file ſe plaçoient à la tête & à la queue de la troupe, & les ſerre-files, ὀπισθοφύλακες, dans le centre, afin de faire face de deux côtés.

Ἀντίστομος ἀσφαλαγγία, ordre de bataille oppoſé au précédent, dans lequel les ſerre-files & les derniers rangs occupoient les deux côtés, tandis que les chefs de file ſe plaçoient dans le centre, face à face. De cette manière, le front ſe reſſerroit, & les derniers rangs formoient les ailes.

Ὁμόπλευρος ἀσφαλαγγία, ordre de bataille dans lequel les chefs de deux phalanges ſe plaçoient ſur un ſeul côté, à la ſuite les uns des autres.

Ἐτερόπλευρος ἀσφαλαγγία, ordre de bataille dans lequel les chefs d'une phalange ſe plaçoient au côté droit, & ceux de la ſeconde au côté gauche.

Παλιμμίτου φάλαγξ, changement d'ordre que faiſoit la phalange, ſelon la nature des chemins.

Ἐπικαμπὴς φάλαγξ, ordre de bataille formé en croiſſant ; on l'appeloit auſſi κυρτὴ & κοίλη, parce qu'il étoit convexe & concave.

Ἐπικαμπὴς φάλαγξ, ordre oblique en échellons, par lequel les différentes diviſions ſe préſentoient à l'ennemi, en dépaſſant le front l'une de l'autre.

Ὑπερκλιδόφυγετος, ordre de bataille dans lequel les ailes d'une diviſion s'étendoient au-delà du front de l'ennemi ; lorſqu'une ſeule aile s'étendoit ainſi, cet ordre de bataille s'appeloit ὑπερκέρασις.

Ῥομβοειδὴς φάλαγξ & τοξοειδὴς, bataillon formé en lozange. Les Theſſaliens employèrent les premiers cet ordre de bataille qu'avoit inventé Jaſon, leur compatriote.

Ἐμβολὰς, chez les Latins *roſtrum* & *cuneus*, *coin*, bataillon formé en triangle équilatéral, ou en demi-lozange, ou en Δ, avantageux pour attaquer.

Κολλιβωβὸν, chez les Latins *forceps*, *tenaille*, bataillon formé en V, pour recevoir l'attaque du coin ou Δ.

Πλινθὶον & πλινθία, *brique* ou *tuile*, carré long, dont on préſentoit le grand côté à l'ennemi.

Πύργος, *tour*, ordre de bataille contraire au précédent : on préſentoit le petit côté à l'ennemi.

Πλαίσιον, ordre de bataille très-étendu, & approchant plus d'une forme circulaire que de la forme carrée.

Τύρσις, ordre de bataille en colonne formée par des pelotons qui ſe ſuccèdent continuellement ; d'où il a pris le nom du ver qui s'inſinue dans le bois. Cet ordre eſt néceſſaire dans le paſſage des défilés, où les diviſions ne peuvent ſe développer. On l'appelle encore φάλαγξ ἐπιμήκης.

Πύκνωσις φάλαγγος, bataillon ſerré ſur un eſpace moins large de moitié que l'eſpace deſtiné aux autres ordres.

Συμπύκνωσις, ordre plus ſerré encore de moitié que le précédent ; ce qui réduiſoit l'eſpace à un

Digitized by Google

quart seulement. Les boucliers s'appuyoient alors nécessairement les uns sur les autres; ce qui lui fit donner ce nom.

Προτάξις, troupes placées à la tête de l'*armée*.

Επίταξις, troupes placées à l'arrière-garde de l'*armée*.

Προέκταξις, évolution qui réunissoit les troupes de la queue à l'une ou aux deux ailes, pour en former la tête de ce même corps.

Συνέκταξις, évolution qui doubloit les ailes, en leur réunissant sur un front courbe les troupes légères; de manière que toute l'*armée* offroit l'image d'une porte triple.

Εκτάξις, παρέκτάξις ou *προεκτάξις*, évolution qui disposoit les troupes légères dans les intervalles que laissoient les troupes pesamment armées.

Παρεμβολὴ : cette évolution différoit de la précédente, en ce qu'elle remplissoit les intervalles de troupes de la même espèce.

Επαγωγὴ, évolution en colonne, par laquelle les troupes marchoient à la suite les unes des autres.

Παραγωγὴ : cette évolution différoit de la précédente, en ce que l'aile de la phalange ne marchoit pas par pelotons, mais par divisions, les chefs le plaçant sur l'un ou l'autre côté.

On distinguoit quatre sortes d'*επαγωγὴ* & de *παραγωγὴ*. Lorsqu'on faisoit face d'un seul côté, l'une & l'autre étoient surnommées *μονόλοχος*; lorsque c'étoit des deux côtés, *δίλοχος*; de trois, *τρίλοχος*; & de tous les quatre, *τετράλοχος*.

Κλίσεις, étoient les évolutions prises en général.

Κλίσις ἐπὶ δόρυ, conversion à droite : on tenoit la lance de cette main.

Επαναπλίσις, mouvement rétrograde vers la gauche.

Κλίσις ἐπὶ σκοῦδα, conversion à gauche : on tenoit le bouclier de cette main.

Μεταβολὴ, conversion double du même côté, qui faisoit tourner le visage du soldat du côté opposé de sa première position. Il y en avoit de deux sortes : 1°. *μεταβολὴ ἐπὶ τὰ αὐτὰ*, conversion de la tête à la queue, sans changer de place : elle se faisoit toujours par la droite; 2°. *μεταβολὴ ἀνάπαλιν*, conversion de la queue à la tête, sans changer de place : elle se faisoit toujours par la gauche.

Επιστροφὴ, conversion de l'*armée* entière à droite ou à gauche.

Αναστροφὴ, mouvement contraire au précédent, qui remettoit l'*armée* dans sa première position.

Περιστασις, double *επιστροφὴ* : autrement, conversion de l'*armée* entière de la tête à la queue.

Εμπερισπασμὸς, triple *επιστροφὴ*.

Εἰς ὄρθιον ἀναβασις ou *εἰς ὄρθιον ἀναπατάσσειν*, évolution qui remettoit l'*armée* dans sa première position & dans sa première place.

Εξελιγμος, *ἑξελιγμὸς* ou *ἑλιξις*, évolution par laquelle toute l'*armée* passoit de la tête à la queue, de la queue à la tête, ou d'un côté à l'autre, les soldats marchant à la suite les uns des autres. Lorsque cette évolution se faisoit par files, on la désignoit par cette expression, *κατὰ λόχους* & par cette autre, *κατὰ ζυγὰ*, quand elle se faisoit par rangs. L'une & l'autre de ces évolutions étoient encore distinguées en trois espèces différentes.

1°. *Εξελιγμὸς Μακεδὼν κατὰ λόχους*; cette première espèce étoit due aux Macédoniens, & elle se faisoit de la manière suivante : La première file se tournoit à droite ou à gauche, & marchoit; ensuite la seconde marchoit du même côté, & s'arrêtoit, en laissant un intervalle entr'elle & la première file; la troisième & toutes les autres faisoient la même manœuvre jusqu'à la dernière, qui fermoit la marche. Par cette évolution, la troupe sortoit par le front de sa première position, & tous les soldats se trouvoient tournés du côté où étoit placée la queue avant l'évolution. Philippe, roi de Macédoine, voyant cette évolution pratiquée par tous les Grecs, y en substitua une nouvelle.

2°. *Εξελιγμὸς Λακων κατὰ λόχους*; cette évolution fut introduite par les Lacédémoniens; elle étoit contraire à la précédente. Dans la première, la troupe occupoit un nouveau terrein en avant; & dans celle des Lacédémoniens, elle l'occupoit en arrière, les soldats faisant face au côté où étoit précédemment la queue. Dans la première, la troupe se développoit de la queue à la tête; & dans l'autre, au contraire, c'étoit de la tête à la queue.

3°. *Εξελιγμὸς Περσικὸς καὶ Κρητικὸς κατὰ λόχους* : cette troisième espèce d'évolution étoit en usage chez les Perses & chez les Crétois, & s'appeloit aussi *χορεία*, parce qu'elle s'exécutoit comme les marches de deux chœurs de théâtre. Ceux-ci alloient de l'entrée du théâtre au fond, & retournoient ensuite occuper réciproquement la place l'un de l'autre. Dans cette évolution, toute la troupe occupoit à la fin la même quantité de terrein qu'au commencement; c'est-là ce qui la distinguoit des deux précédentes.

Εξελιγμὸς κατὰ ζυγὰ, évolution par rangs, opposée à l'évolution par files. Dans la première, l'*armée* se mouvoit sur sa profondeur de la tête à la queue ou de la queue à la tête, de manière que le premier & le dernier bataillon se trouvoient occuper à la fin de l'évolution la place l'un de l'autre. Dans l'évolution par rangs, l'*armée* se mouvoit par le côté, une aile prenant la place du corps de l'*armée*, ou même dépassant l'autre aile : de manière que les soldats de la tête d'une aile, se plaçoient à la tête de l'autre, & ainsi des autres rangs. L'évolution par rangs étoit de trois espèces, comme l'évolution par files.

1°. La macédonienne s'exécutoit en faisant passer à la vue de l'ennemi l'une ou l'autre

Digitized by Google

aile, à la droite ou à la gauche de la seconde. Elle ressembloit à une suite. 2°. La lacédémonienne s'exécutoit en ramenant devant le front de l'ennemi l'aile qui en étoit la plus éloignée. 3°. La dernière évolution par rangs ressembloit à la marche théâtrale des chœurs; & elle s'exécutoit sans changer de terrein, en transportant chaque aile à la place de l'autre.

Διπλασιασμὸς, doubler ou serrer la troupe; ce qui se faisoit de deux manières, en augmentant le nombre des soldats sans agrandir le terrein, ou par l'agrandissement du terrein sans augmentation du nombre de soldats, mais en dédoublant les rangs. Ce doublement s'opéroit sur les soldats ou sur le terrein, en profondeur ou en largeur; ce qui produisoit quatre doublemens différens, *διπλασιασμοὶ*.

1°. *Διπλασιασμὸς ἀνδρῶν κατὰ ζυγὰ* ou *κατὰ βάθος*; ce doublement s'opéroit en doublant le nombre des soldats dans les rangs, sans augmenter l'étendue du front.

2°. *Διπλασιασμὸς ἀνδρῶν κατὰ λόχους* ou *κατὰ βάθος*, doublement ou serrement des files, sans augmentation de front.

3°. *Διπλασιασμὸς τόπου κατὰ ζυγὰ* ou *κατὰ μέτωπα*, doublement de terrein en largeur, sans augmentation dans le nombre des soldats, opéré par l'agrandissement des intervalles entre les files.

4°. *Διπλασιασμὸς τόπου κατὰ λόχους* ou *κατὰ βάθος*; doublement de terrein en profondeur par le dédoublement des rangs, sans augmentation dans le nombre des soldats.

Toutes les dénominations précédentes étoient relatives à l'ordre de bataille selon lequel les divisions étoient formées. On en trouve encore dans les écrivains quelques-uns qui étoient propres à de certains peuples seulement : tels étoient les ordres de bataille qui représentoient des figures curvilignes de toute espèce, comme celle de l'*œuf*, appelée *ὠὸν*, & inventée par Ilion de Thessalie, rapportée dans la Tactique d'Elien.

Les Grecs excellèrent dans la Tactique, parce que n'ayant à opposer aux *armées* innombrables des Barbares que de petites *armées*, ils compenſèrent le défaut de soldats par l'habileté des manœuvres.

ARMEES *romaines*. Ce que nous avons à dire sur cet objet, se place de soi-même sous les mots *Acies*, *Agmen* & *Exercitus*. C'est pourquoi ils formeront la division de cet article. Car les Romains firent très-peu d'additions à la tactique des Grecs.

Acies. Les Romains exprimoient par ce mot, pris dans son sens propre, le tranchant d'un instrument coupant; & ils s'en servirent par extension, pour désigner les premiers rangs ou la tête d'une troupe, qui se faisoit jour la première au travers des bataillons ennemis, comme le tranchant d'une lame pénètre les corps qu'elle divise. Aussi Arrien, dans sa Tactique, exige-t-il, pour former les premiers rangs d'une troupe, les soldats les plus expérimentés & les plus courageux.

Tite-Live nous a conservé l'ordre de bataille dans lequel on rangeoit une légion romaine (8. 8). » Chaque rang, dit-il, étoit composé de soixante-deux soldats, d'un centurion & d'un porte-enseigne. Les haſtaires formoient l'avant-garde avec quinze manipules, séparés les uns des autres par de petits intervalles. Chaque manipule comprenoit vingt soldats armés à la légère, & une troupe de soldats pesamment armés. Les premiers ne portoient qu'une lance & des javelots. Le front de la légion présentoit ainsi l'élite de la jeunesse militaire. Elle étoit suivie par un nombre égal de manipules composés de soldats chargés de boucliers, d'armes pesantes, & d'un âge mûr, appelés princes. Ces trente premiers manipules portoient le nom général *Antepilani*, parce que l'on plaçoit après eux auprès des enseignes dix manipules, diviſés chacun en trois rangs, dont le premier étoit appelé *pilum*. » *Ordo sexagenos duos milites, centurionem, & vexillarium unum habebat. Prima acies haſtati erant, manipuli quindecim diſtantes inter ſe modicum ſpatium : manipulus levi armatorum, alium turbam ſcutatorum habebat. Leves autem, qui haſtam tantùm gaſapæ gererent, vocabantur. Hæc prima fronſ in acie florem juvenum pubeſcentium ad militiam habebat. Roboſtior inde ætas totidem manipulorum, quibus principibus eſt nomen, hos ſequebantur, ſcutati omnes, inſignibus maximè armis. Hoc triginta manipulorum agmen antepilanos appellabant, quin ſub ſignis jam alii decem oráine locabantur ex quibus ordo unuſquiſque tres partes habebat; earumque unam quamque primam, pilum vocabant.*

» La première diviſion de chaque manipule, appelée *pilum*, comprenoit trois enseignes, qui étoient compoſées chacune de cent quatre-vingt-ſix soldats : sous la première enseigne marchoient les triaires, soldats vétérans & éprouvés; sous la seconde les roraires, plus jeunes & moins anciens dans les *armées*; sous la troiſième les accenſes, soldats sur lesquels on comptoit moins, & que l'on plaçoit en arrière par cette raiſon. Lorsque la troupe étoit formée, les haſtaires commençoient le combat : s'ils n'enfonçoient pas l'ennemi, ils rétrogradoient & s'arrêtoient dans les intervalles qui séparoient les princes. Ces derniers combattoient alors, & étoient soutenus à leur tour par les haſtaires. Pendant l'action, les triaires demeuroient fermes sous leurs enseignes, le genou gauche avancé, le bouclier affermi sur l'épaule; & tenant leurs lances inclinées & fixées en terre par la pointe, ils offroient l'image d'un retranchement couronné de paliſsades. Si l'attaque des princes avoit été trop foible, ils se replioient insenſiblement sur les triaires; ce qui avoit fait naître le proverbe : *c'eſt*

Digitized by Google

aux triaires à combattre ; c'eſt-à dire, on eſt réduit au dernier expédient. Les triaires ayant reçu dans leurs intervalles les haſtaires & les princes, ſe redreſſoient, ferroient leurs rangs pour ne laiſſer aucune entrée à l'ennemi, & fondoient tous enſemble ſur lui avec furie, ſachant bien qu'ils n'avoient plus de troupes après eux ſur qui fonder quelqu'eſpérance de ſoutien». *Primum vexillum triariis ducebat, veteranum militem ſpectata virtutis : ſecundum rorarios, minus roboris ætate, factiſque : tertium accenſos, minima fiducia manum : eo & in poſtremam aciem rejiciebantur. Ubi his oràtionibus exercitus inſtructus eſſet, haſtati omnium primi pugnam inibant : ſi haſtati hoſtem proſtigare non poſſent, pede preſſo eos retrocedentes in intervallo ordinum principes recipiebant : tum principum pugna erat ; haſtati ſequebantur : triarii ſub vexillis conſidebant, ſiniſtro crure porrecto, ſcuta innixa humeris, haſtas ſubrectâ cuſpide in terra fixas, haud ſecùs quàm vallo ſepta inhorreret acies, tenentes. Si apud principes quoque haud ſatis proſperè pugnatum eſſet, à prima acie ad triarios ſenſim referebantur ; indè rem ad triarios redîſſe, cùm laboraret, proverbio increbuit. Triarii conſurgentes, ubi in intervalla ordinum ſuorum principes & haſtatos recepiſſent, extemplò compreſſis ordinibus velut claudebant vias : unoque continente agmine, jam nullâ ſpe poſt ſe relictâ, in hoſtem ìncidebant.*

On ne formoit pas toujours l'ordre de bataille par manipules, c'eſt-à-dire, par haſtaires, princes & triaires ; mais on le formoit quelquefois par cohortes, & alors ces trois diviſions étoient réunies en une ſeule. La formation par cohortes étoit plus uſitée dans les marches, & celle par manipules dans les batailles, ſans excluſion cependant de l'une ou de l'autre. C'eſt une erreur d'attribuer à Marius la formation par cohortes. Elle étoit connue dans l'ancienne république, mais elle devint plus uſitée depuis ce général.

Acies déſignoit proprement les troupes romaines, pour les diſtinguer des alliés & des auxiliaires. Ceux-ci formoient les ailes ; tandis que le corps d'*armée*, *acies*, ne comprenoit que les ſoldats romains. Tite-Live le dit expreſſément, (37. 39.) : *Romani mediam aciem, cornua Latini tenuerunt.*

Agmen, eſcadron ou bataillon. Ce mot a ſouvent été confondu avec celui d'*acies*, ſur-tout par les écrivains des bas-ſiècles. Les premiers Romains avoient généralement deux *agmen* de forme différente, ou deux ordres de bataille ; 1°. pour ſortir des camps, on plaçoit à la tête des troupes l'élite des ſoldats, appelés *extraordinarii*, qui avoient leur quartier auprès de la porte Prétorienne ; à leur ſuite marchoit l'aile droite des alliés, des Latins, par exemple ; les bagages des *extraordinarii* & des alliés les ſuivoient réunis enſemble. Venoit enſuite chaque légion ſuivie de ſon bagage, marchant à la ſuite l'une de l'autre ; & la marche étoit fermée par le bagage de l'aile gauche des alliés, qui ſuivoit cette aile. L'ordre de la marche étoit renverſé quand on rentroit dans le camp ; de manière qu'elle étoit fermée par les *extraordinarii*. Ces évolutions étoient annoncées par les trompettes. Ils faiſoient retentir trois fois le ſon de leurs inſtrumens. A la première, on abattoit les tentes ; à la ſeconde, on chargeoit le bagage ſur les chariots & ſur les bêtes de ſomme ; & à la troiſième, l'avant-garde ſe mettoit en marche.

Le ſecond ordre de bataille étoit employé dans les marches au travers des pays découverts, ou dans le voiſinage de l'ennemi. On diviſoit toutes les troupes en trois corps, au-devant de chacun deſquels étoit placé ſon bagage : c'étoient les haſtaires, les princes & les triaires. Lorſqu'on marchoit ſans crainte & ſans défiance, l'*armée* ſe formoit en colonne, & alors la file, *verſus*, ſurpaſſoit en longueur le rang, *jugum*. Ces marches ordinaires étoient réglées à vingt mille pas chaque jour ; & les marches forcées à vingt-quatre mille.

Agmen pilatum, troupe formée en colonne, de *pilum*, trait fort long auquel elle reſſembloit.

Agmen quadratum. Le ſens de ce mot a beaucoup varié chez les écrivains latins : tantôt il ſignifie un ordre de bataille, dans lequel le bagage, placé au centre, eſt devancé & ſuivi par les troupes : tantôt un bataillon faiſant face des quatre côtés : tantôt enfin une *armée* rangée en bataille ſelon la forme ordinaire, dans un terrein ouvert ; parce qu'alors en la voyant de front, on pouvoit la croire auſſi profonde qu'étendue.

Exercitus déſignoit la réunion de différentes troupes ſous un même chef, ſoit qu'elles fuſſent en marche, ou campées & retranchées, ou en garniſon dans les villes, ou rangées en bataille. Non-ſeulement le mot *exercitus* déſignoit des troupes de différentes nations, de diverſes eſpèces, de cavalerie ou d'infanterie, mais encore une flotte, lorſqu'elle étoit deſtinée à l'appui des troupes de terre.

ARMENIACUS. Voyez ARMÉNIQUE.

ARMENIF. Le ſeul roi d'*Arménie* dont on ait des médailles, eſt Artavaſde, *roi des rois*.

La tête de ce roi & des autres princes auxquels l'*Arménie* a été ſoumiſe, eſt ordinairement coeffée de la tiare.

On connoit deux autres rois d'*Arménie*, qui régnoient du tems des croiſades : Léon I, Halton.

ARMENIE. APMENIA. Cette contrée, réduite en province romaine, a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, de Verus, de Sept.-Sévère.

Son ſymbole ordinaire eſt la tiare, & le carquois avec des flèches.

On a quelques médailles avec des légendes en ancienne langue arménienne : elles n'ont pas encore été expliquées.

Digitized by Google

ARMÉNIENS. (ère des) L'ère des *Arméniens*, appelée dans quelques titres françois l'*Ere vulgaire des Arméniens*, commença l'an de J. C. 552, un mardi, 9 de juillet. C'eſt l'époque du concile de Tibon, où les *Arméniens* ayant confirmé la condamnation du concile de Calcédoine, qu'ils avoient prononcée l'an 536 au concile de Thévis, conſommèrent leur ſchiſme. « Les *Arméniens*, » dit M. Fréret, (*Mém. de l'Acad. des B. L. t.* 19, » *p.* 85) ſe ſervent aujourd'hui d'une année com- » poſée, comme celle des anciens Perſans, de » douze mois, de trente jours chacun & de cinq » épagomènes. Cette année eſt abſolument vague, » ſans aucune intercalation, & elle remonte tous » les quatre ans d'un jour dans l'année Julienne. » Elle ſert dans le pays pour les actes & pour » la date des lettres; mais en même-tems on » emploie une autre année, qui eſt proprement » l'année Eccléſiaſtique, & qui ſert dans la liturgie, pour régler la célébration de la pâque & » des fêtes, le tems des jeûnes, & tout ce qui a » rapport à la religion: cette année eſt fixe, au » moyen d'un ſixième épagomène qu'on ajoute » tous les quatre ans; mais le Nourous, ou pre- » mier jour de l'année, qui commence avec le » mois Navazardi, eſt fixé depuis long-tems au » 11 du mois d'août de l'année Julienne, & il » ne s'en écarte plus. »

» Dans la ſuite, ajoute le même auteur, lorſque les *Arméniens* ſe réconcilièrent avec l'égliſe latine, & qu'une partie d'entr'eux reconnurent » les papes de Rome, dans une eſpèce de concile tenu à Khetna, au quatorzième ſiècle; » (c'eſt le concile dit *Charneenſe*, tenu l'an de » J. C. 1330) ils admirent la forme de l'année » Julienne, que le commerce avec les Francs » leur avoit rendue familière. Les actes du con- » cile de Siſe joignent l'an 756 de l'ère arménienne avec l'an 1307 de l'ère vulgaire, & » datent dans l'une & l'autre année par le 19 » mars. Dans le concile d'Adéna, tenu en 1316, » où il fut queſtion du calendrier, on ne ſe ſert » que des mois juliens & de l'ère vulgaire; & en- » core aujourd'hui, lorſque les *Arméniens* traitent » avec les Occidentaux, ils emploient les mois » juliens. » Dans une réponſe de M. Arnaud au miniſtre Claude, ſur la perpétuité de la foi, imprimée en 1671, on voit une lettre de Jacques, Catholique des *Arméniens*, datée du 12 avril de l'an 1120 de l'ère des *Arméniens*; ce qui revient à notre année 1671. Nous ajouterons que les *Arméniens* datent auſſi par les années du monde ſuivant l'ère de Conſtantinople, & qu'ils joignent quelquefois dans leurs actes cette façon de ſupputer les tems à celle qui leur eſt propre.

Mois Romains.	*Mois Arméniens.*
11 Août,	Navazardi.
10 Septembre,	Hori.
10 Octobre,	Sahomi.
9 Novembre,	Dré Thari.
9 Décembre,	Kagoths.
8 Janvier,	Aratz.
7 Février,	Maléki.
9 Mars,	Arcki.
8 Avril,	Angi.
8 Mai,	Mariri.
7 Juin,	Marcacz.
7 Juillet,	Hérodiez.

Acéliacz ou les cinq épagomènes, & les ſix dans les années abondantes. (*L'Art de vérifier les dates, &c.*

ARMÉNIQUE, *Armenicus*, *Armeniacus*, ſurnom donné à Néron, à M. Aurèle & à Lucius Vérus. On le trouve dans Capitolin & ſur leurs médailles: NERO CÆSAR AUGUSTUS; & au revers: ARMENIAC. — ANTONINUS AUG. ARMENIACUS. — IMP. L. AUREL. AUG.... ARMEN. ou ARMENIA ou ARMENIACUS. Il faut traduire *Arménique* & non pas *Arméniaque*.

ARMES. On rapporte ordinairement aux Egyptiens l'invention, ou au moins la perfection des premières *armes* que les hommes civiliſés ayent employées. C'eſt des Phéniciens, colonie des Egyptiens, que les Grecs en apprirent l'uſage; & c'eſt pour cacher cette origine, qu'ils firent honneur de l'invention des *armes*, tantôt à Mars, pour qui Vulcain travailloit dans les forges de Lemnos, & tantôt à Bacchus, dans ſon expédition de l'Inde.

Les *armes* des héros *Grecs* étoient de bronze & non de fer; Héſiode le dit expreſſément, (*Oper. & Dier. v.* 149.) ainſi que Pauſanias, (*Lacon.*) & Lucrèce: *Sed prius æris erat quàm ferri cognitus uſus.* On y employoit quelquefois l'étain; au moins Homère l'aſſure-t-il des bottines ou plutôt de l'armure des jambes d'Achille (*Il.* Σ.), de la cuiraſſe d'Agamemnon (*Iliad.* Δ.), & du bouclier d'Enée. On fait que le mélange appelé *bronze* ſe fait avec du cuivre & de l'étain. L'or & l'argent ſervirent quelquefois à orner les *armes* des héros; mais ils n'en furent jamais la matière qu'entre les mains des efféminés. Les *armes* de Glaucus, dans l'Iliade, ſont ornées avec les métaux précieux; celles du vaillant Diomède ne ſont que de bronze. Homère compare à une femme Amphimaque, dont les armes étoient dorées.

Les Perſes, amollis par le luxe, chargeoient leurs *armes* d'or & de perles, & elles devinrent la proie des ſoldats grecs, qui n'étoient couverts que d'airain. Les héros & les chefs de ces derniers n'admirent les métaux précieux que pour orner leurs *armes*. Elles étoient damaſquinées, & l'on y gravoit les hauts-faits des ancêtres, les bienfaits des dieux, des ſymboles, tels que des lions, des dragons. Mais ce qu'ils y recherchoient le plus après la bonté de la trempe, étoit l'éclat que leur donnoit un poli vif, & qui éblouiſſoit les ennemis.

Toutes les *armes* peuvent être diſtinguées en

Digitized by Google

deux classes, les armes défensives & les *armes* offensives. Les Barbares ne s'attachèrent qu'aux dernières. Les Grecs, éclairés par de sages législations, sur le besoin de conserver les hommes, firent des loix très-sévères pour défendre le combat aux soldats qui ne seroient pas suffisamment armés & couverts, & pour noter d'infamie celui qui auroit perdu son bouclier dans la mêlée; tandis que la perte de la lance ou de l'épée n'entrainoit aucun déshonneur.

Les *armes* défensives consistoient en un CASQUE, une CUIRASSE, un CEINTURON ou BAUDRIER (*Zωστὴρ*), un BOUCLIER, des BOTTINES, (*κνημῖδες*), des BRASSARDS & GANTELETS, (*χειρίδες*). *Voyez* ces mots. Les *armes* offensives des Grecs étoient la MASSUE, la LANCE, l'EPEE, la HARPE, la HACHE, l'ARC, les FLÈCHES, les JAVELOTS, les PIERRES, la FRONDE.

Autant les Grecs étoient affligés de la perte de leurs *armes*, autant ils se réjouissoient de les avoir rapportées du combat, & d'avoir enlevé celles de l'ennemi. Ils offroient ces dernières aux dieux, & les consacroient dans les temples, où ils les suspendoient. Hector promet à Apollon, (*Iliad.* H.) de consacrer dans son temple les *armes* de son adversaire, si ce dieu lui accorde la victoire. Les Grecs faisoient le même usage de leurs *armes*, lorsqu'ils renonçoient à la guerre & aux exercices militaires. Mais de crainte que dans des tems de trouble, des séditieux n'en fissent un usage condamnable, on les mettoit hors d'état de servir, en émoussant le tranchant des épées, la pointe des lances, des javelots, & en détachant les anneaux ou courroies des boucliers. Un acteur, dans les Chevaliers d'Aristophane, nous apprend cet usage; il s'écrie douloureusement, en voyant des boucliers ainsi suspendus, sans avoir été dégradés:

Οι μοι τάλας! ἔχουσι γὰρ πέρπερον.

« Que je suis malheureux! ces boucliers sont garnis d'anneaux. »

LES ARMES DES ROMAINS: l'usage qu'ils en faisoient, & leur opinion sur l'abandon des *armes*, étoient les mêmes que ceux des Grecs, à quelques légères différences près relatives à la forme. A Rome, les citoyens ne gardoient point d'armures dans leurs maisons. Elles étoient déposées dans l'ARSENAL public, appelé *Armamentarium*. *Voyez* son article. C'est-là que les séditieux s'armèrent dans la révolte des Prétoriens, qui arriva au commencement du règne d'Othon. Tacite (*hist.* 1. 80.): *Nam aperto armamentario rapta arma, nudati gladii, insidentes equis urbem ac Palatium illi peterunt.* Les *armes* placées dans l'arsenal y étoient couvertes & renfermées dans des fourreaux. Homère parle de ces fourreaux dans l'Odyssée (*A.* 125.), & César (*de Bell. civil.* 1. 14.): *Cùm arma verò omnia reposita, contectaque essent.*

Les soldats romains les portoient ainsi couvertes dans les marches en tems de paix; & dans les camps, ceux qui n'étoient pas de garde, déposoient leurs *armes* dans une tente ou sur des chariots. Ils se revêtoient du *sagum*, & se promenoient ainsi loin des armes dans le camp. L'ordre exprès du commandant étoit nécessaire pour reprendre les *armes*. Il y avoit dans chaque légion un soldat préposé à la garde des *armes*, appelé *Armorum Custos*.

Lorsque les troupes étoient en marche, chaque soldat portoit son casque pendu sur la poitrine & attaché à l'épaule droite. De la main gauche passée dans le bouclier, il tenoit une longue perche, au bout de laquelle étoit lié un paquet de ses ustensiles, comme on le voit sur la colonne Trajane. Des chariots suivoient les légions pour porter le gros bagage & les *armes* de rechange. On en avoit établi des fabriques dans chaque province & dans les villes les plus voisines des frontières.

Le bronze étoit la matière ordinaire des *armes* romaines. Mais dans les bas-siècles, on les enrichit, & elles devinrent un objet de luxe. Trébellius Pollion parle, sous Claude le Gothique, de boudriers d'*argent* doré, & de casques dorés. On y ajouta même des perles & des pierres précieuses. Capitolin dit de Maximin, qu'il fit fabriquer de longues épées argentées & dorées, des casques ornés des pierres précieuses, & des ornemens de boucliers aussi recherchés: *Fecit & spathas argenteas, fecit etiam aureas, & omnino quidquid ejus pulchritudinem posset juvare. Fecit & galeas gemmatas, fecit & bullatas.* Claudien, dans le premier consulat de Stilicon, n°. 88, peint un luxe militaire plus étonnant encore:

Quin & sidonias chlamydes, & cingula baccis
Aspera, gemmatosque toros, viridesque smaragdis
Lorices, galeasque renidentes hyacinthis,
Gestatosque patri vapulis radiantibus enses.

On ne peut former que des conjectures sur l'espèce des *armes* que Romulus donna à ses sujets; car les écrivains anciens se taisent sur ce point. Tite-Live parle des lances dont étoient ornés les cavaliers sous le règne de Servius, des épées & des boucliers dans l'histoire de Tarpeia. Denis d'Halicarnasse, décrivant le combat des Horaces & des Curiaces, donne à entendre qu'ils étoient armés de boucliers, d'épées, & qu'ils étoient couverts entièrement d'une forte armure. Quand Servius établit le Cens & distribua les Romains en classes, il donna à la première des casques, des boucliers, des cuirasses, des épées, &c.; à la seconde & à la troisième, des *armes* plus légères; à la quatrième, selon Tite-Live, une lance & un épieu; selon Denis une lance, un bouclier & une épée; à la cinquième, selon le dernier écrivain, la fronde & le javelot; la fronde sans lance selon le premier. Plutarque dit que Camille fit

Digitized by Google

ſt fabriquer en fer les caſques dont le bronze étoit anciennement la matière, & qu'il couvrit les boucliers avec des lames de bronze, pour les mettre en état de réſiſter aux lourdes épées des Gaulois.

Les exercices étoient fréquens pendant la paix, & les ſoldats romains étoient toujours tenus en haleine. On exerçoit les nouveaux deux fois par jour, & les vétérans une ſeule. Les chefs faiſoient l'exercice avec eux, pour montrer leur habileté, & pour donner l'exemple à leurs troupes.

Le déshonneur étoit auſſi grand pour le ſoldat romain qui abandonnoit ſes *armes*, que pour le ſoldat grec; les hiſtoriens en fourniſſent un grand nombre d'exemples. Par une ſuite de cet attachement pour leurs *armes*, on brûloit les guerriers avec les mêmes *armes* qu'ils avoient portées pendant leur vie. Virgile, (*Æneid. XI.* 194.) décrivant une pompe funèbre, dit que l'on jeta ſur le bûcher les dépouilles que le mort avoit priſes ſur les ennemis, & les *armes* dont il faiſoit autrefois uſage:

Hinc alii ſpolia, occiſis direpta Latinis,
Conjiciunt igni galeas, enſeſque decoros,
Frenaque, ferventeſque rotas; pars munera nota,
Inſorum Clypeos, & non felicia tela.

Par *munera nota*, le poëte déſigne les récompenſes qu'avoit reçues le guerrier pour prix de ſa valeur. C'étoient ordinairement des *armes* priſes ſur les ennemis, que les chefs diſtribuoient aux ſoldats qui s'étoient diſtingués par leur courage. Le reſte des *armes* & des dépouilles des vaincus étoit brûlé en triomphe, ou ſuſpendu & conſacré dans les temples des dieux, de Mars, de Bellone & de Jupiter Feretrius.

Les ſoldats accompagnoient le convoi de leurs camarades, en portant les lances renverſées & les boucliers retournés. Virgile, (*Georg.* I. 160.):

Et verſis Arcades armis.

On attachoit encore des *armes* ſur les monumens qu'on leur élevoit, ou on en ſculptoit ſur leurs tombeaux. Les recueils d'inſcriptions de Gruter, de Muratori, &c. en offrent cent exemples.

Après la victoire, on ne ſe contentoit pas de diſtribuer une partie des *armes* des vaincus aux ſoldats qui s'étoient diſtingués, d'en brûler une autre partie, d'en réſerver pour les temples des dieux, mais on en conſtruiſoit encore des trophées ſur le champ de bataille. Pour conſerver la mémoire de ces trophées, ils étoient repréſentés ſur les médailles avec le nom des peuples vaincus: IVDAEA CAPTA, ASIA RECEPTA, &c. On trainoit encore à la ſuite du vainqueur les *armes* renverſées du général ennemi, & à la poupe du vaiſſeau prétorien, les ornemens des navires pris ou briſés dans le combat.

Antiquités, Tome I.

Arma luſoria gladiatorum, étoient des lances ſans fer, & des bâtons appelés *rudes*. On s'en ſervoit dans les exercices des gladiateurs. Les *armes* véritables s'appeloient, par oppoſition, *arma pugnatoria* ou *necretoria*.

ARMES *des Barbares*. De même que les ſculpteurs anciens donnoient toujours aux peuples barbares un habillement différent de celui des Grecs & des Romains; de même auſſi avoient-ils conſacré par l'uſage, des *armes* particulières pour les faire reconnoître. C'étoient ordinairement des boucliers très-longs, & chargés de ſymboles extraordinaires, des épées fort longues & courbées comme les cimetères modernes, des caſques recourbés en forme de bonnet phrygien, ou ce bonnet lui-même, des maſſues de toutes les formes, &c. Nos ſculpteurs n'ont point fait attention à cette différence; ce qui jette ſouvent de l'obſcurité ſur leurs compoſitions.

ARMES *des Gaulois*. Procope, ſecrétaire du fameux Béliſaire, parlant de l'expédition que les Francs firent en Italie ſous Théodoric I, roi de la France-Auſtraſienne, fait une deſcription de leurs *armes* & de leur manière de combattre, qui a beaucoup de rapport avec celle qu'en avoit faite, pluſieurs années auparavant, Sidoine Apollinaire: ils ne portent, dit Procope, ni arc ni flèche, mais un bouclier, une épée & une hache. Le fer de cette hache eſt très-lourd, & a deux tranchans; le manche eſt de bois, & fort court. Au premier ſignal du combat, & dès que les armées ſont aſſez rapprochées, chacun lance ſa hache contre le bouclier de celui qu'il attaque, & le briſe. Il met enſuite l'épée à la main, ſe jette ſur lui & le tue.

Les Gaulois, ou plutôt les Francs, n'avoient, du tems de Procope, que très-peu de cavaliers, qui ſe tenoient auprès du roi. Les cavaliers ſeuls portoient des javelots.

ARMIGER. Voyez ECUYER.

ARMILAUSA, eſpèce de *ſagum* militaire, que les ſoldats mettoient ſur leurs cuiraſſes. Il ne deſcendoit pas au-deſſous du genou. Maurice, (*in Strategicis*) l'appelle ἀμιλλαῦσιν, & Iſidore (19. 22.) dérive ſon nom d'*armiclauſa*, fermé ſur les hanches. Il l'étoit en effet & s'ouvroit par-devant & par-derrière: *Armilauſa vulgò vocata, quòd antè & retrò diviſa, atque aperta eſt; in armos tantùm clauſa, quaſi armiclauſa.* Voyez *SAGUM*.

ARMILLE. *Voyez* BRASSELET, CESTE, COLLIER & PERISCÉLIDES.

ARMILLUM, vaſe dans lequel on mettoit le vin deſtiné aux ſacrifices. (*Iſidore*).

ARMILUSTRE *ou* ARMILUSTRIE, fête que célébroient les Romains dans le champ de Mars, le 16e jour d'octobre. Ils offroient un ſacrifice

Digitized by Google

pour l'expiation des armées, & pour la prospérité des armes du peuple romain. Les troupes qui y assistoient, faisoient le tour de la place avec leurs armes. Cette fête étoit distinguée des Anciles, en ce que l'on se servoit de la flûte dans celle-ci, & de la trompette dans celle des Anciles; & qu'à cette dernière, on n'étoit armé que du bouclier.

On regardoit cette fête comme une *bénédiction* des armes, εὐλογιάτηριον. Les Athéniens l'avoient pratiquée les premiers.

ARMILUSTRUM, étoit l'endroit de Rome où se faisoient les sacrifices de l'Armilustre. On sait qu'il étoit dans la région du mont Aventin; mais on en ignore la situation précise. Plutarque dit que Romulus fit élever un tombeau à Tatius auprès de l'*armilustre*. Ce tombeau fut placé dans le bois de laurier du mont Aventin, appelé *Lauretum*, & remplacé par des maisons au tems de Denis d'Halycarnasse; peut-être auprès de l'endroit où est aujourd'hui l'église de Saint-Alexis. On trouva, en effet, il y a deux cens ans, l'inscription suivante dans les vignes qui l'entourent: SACRUM MAG. VICI. ARMILUSTRI.

ARMILYA, surnom de Minerve.

ARMOIRE, *armarium*. L'usage le plus remarquable de ce meuble chez les Romains, étoit de renfermer les portraits des ancêtres, & les livres. Le premier usage étoit fondé sur la molesse de la cire, dont ces portraits étoient faits. Elle se décoloroit par le contact habituel de l'air, de la poussière, & se brisoit au moindre choc. Le respect pour ces portraits les faisoit encore renfermer dans les *armoires*. On ne les ouvroit que dans les jours de fêtes ou de réjouissances. Vopisque, (*in Floriano, c. 6.*): *Senatores omnes eâ lætitiâ sunt elati, ut imagines frequentes aperirent.* Ceux qui avoient été accusés de quelque forfait, & dont l'innocence avoit été publiquement reconnue, ouvroient aussi les *armoires* qui renfermoient ces portraits chéris. Cicéron, plaidant pour Sylla, nous l'apprend: *Nam ipse quidem se erit vestro judicio liberatus, quæ habet ornamenta, quæ solatia reliqua vitæ, quibus latari & perfrui possit? Domus, credo, erit exornata, aperientur majorum imagines.*

Les bibliothèques des Romains étoient composées d'*armoires*, dans lesquelles on plaçoit les livres ou rouleaux, & on les distinguoit par des nombres divers. Vopisque, (*in Tacito, c. 8.*) dit que la bibliothèque Ulpienne avoit un livre d'ivoire dans la sixième *armoire*: *Habet bibliotheca Ulpia in armario sexto librum elephantinum.*

Le préfet ou gouverneur de la Thébaïde avoit dans son vestibule, pour marques de sa dignité, deux petites *armoires* peintes, avec les symboles des deux empires, d'Occident & d'Orient. Cette *armoire* double rappeloit ces deux empires; & pour exprimer leur réunion & la concorde qui régnoit entr'eux, les couvertures des volumes qui étoient peints dans la capacité de ces *armoires*, étoient chargées d'ornemens entièrement semblables. Ces ornemens désignoient par leur nature la dignité du préfet. Lorsqu'il étoit décoré du titre d'*illustre*, on voyoit sur les couvertures le portrait du prince en or. Quelquefois des bandes d'or ou d'argent remplaçoient cette effigie. Les deux vicaires & le primicier des notaires mettoient d'autres marques de leurs dignités sur ces couvertures de livres. Les deux *armoires* qui paroissoient renfermer ces livres, peints ainsi qu'elles, portoient pour amortissement deux génies ailés, vêtus de longues tuniques de pourpre, agenouillés, soutenant un médaillon rond avec le portrait d'une femme, au-dessus de laquelle étoit écrit: DIVINA PROVIDENTIA, pour désigner l'empire d'Orient, & DIVINA ELECTIO pour celui d'Occident.

ARMORUM custos. Il y avoit dans chaque légion un soldat préposé à la garde des armes que l'on déposoit dans une tente, & que l'on voituroit sur des chariots, dans les marches. On voyoit à Côme l'épitaphe suivante:

V. F.
C. VIRIUS. SABINUS. VETERAN.
ARMORUM. CUSTOS. LEG.
XIII. GEM. MART. VICT.
D. M.

Armorum magister, rector, tribunus, étoit l'inspecteur des arsenaux. Il fournissoit aux troupes les armes, les retiroit après la guerre, & en faisoit fabriquer de nouvelles dans les manufactures d'armes des différentes provinces de l'Empire.

ARMURE des jambes. *Voyez* JAMBES.

ARNA, en Italie. ARN. ASI.

On a une médaille impériale latine de cette ville, frappée en l'honneur de Trébonien-Galle, qui a été attribuée, mal-à-propos, à *Arna* de Thessalie.

Arna Fortuna. La Fortune avoit un temple célèbre sur les bords de l'*Arnus*, aujourd'hui l'*Arno*. Il en est fait mention dans une inscription publiée par Muratori, (*Thes. inscr.* 178):

ARNE, fille de l'île de Sithone, ayant trahi sa patrie pour une somme d'argent; les dieux l'en punirent, en la changeant en chouette, oiseau qui conserva, dit Ovide, après son changement, la même passion pour l'argent.

ARNÉE. *Voyez* JEUX.

ARNODES. Les Grecs donnèrent ce nom à ceux qui alloient dans les festins & dans les assemblées réciter des vers d'Homère. Ils portoient à la main une branche de laurier. On les appeloit aussi *Rhapsodistes* ou *Rhapsodes*. Leur nom

Digitized by Google

étoit composé de ᾠδὴ, *chant*, & d'ἄρνα, *agneau*, animal dont on leur donnoit quelque portion pour les récompenser.

ARNUS, fameux devin, étant allé à Naupacte, Hyppotès, petit-fils d'Hercule, crut qu'il étoit un espion, & le tua. Auſſi-tôt la peſte commença à ravager le camp des Héraclides: l'oracle conſulté, répondit qu'Apollon vengeoit, par ce fléau, la mort de ſon devin; que pour appaiſer ce dieu, il falloit bannir le meurtrier, & établir des jeux funèbres en l'honneur d'Arnus; ce qui fut exécuté. Ces jeux devinrent fort célèbres dans la ſuite, ſur-tout à Lacédémone.

AROMATITE, pierre précieuſe, d'une ſubſtance bitumineuſe, reſſemblant, par la couleur & l'odeur, à la myrrhe, que les Grecs appeloient par excellence ἄρωμα, & que l'on trouvoit en Egypte & en Arabie. Si cette prétendue pierre précieuſe n'étoit pas de l'ambre ou de la copale, nous ne voyons aucune ſubſtance dans les trois règnes de la nature, à laquelle ſa deſcription puiſſe convenir.

AROMATITÉS, liqueur aromatiſée. Pline dit qu'on faiſoit infuſer dans du moût ou du vin doux, des paſtilles de myrrhe, de nard, de ſucre ou de caſſe, *calamus*, & d'aſphalte. Cette liqueur s'appeloit *aromatites*.

ARONDEL. (marbres d') *Voyez* ARUNDEL.

AROTES, ſyracuſains de condition libre, que la pauvreté réduiſoit à ſervir leurs concitoyens. Ce mot vient d'ἀρόω, laboureur; parce que ſans doute le labour étoit, dans un pays auſſi fertile en bled que la Sicile, l'occupation ordinaire des mercenaires.

AROURE, plèthre, verſe, beth-ſéah, modios, meſure géodétique ou gromatique de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit, en meſures de France, $\frac{3}{4}$ d'arpens; elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays, 2 ſocarions, ou 6 beth-cabs, ou 24 beth-robs, ou 100 décapodes carrées, ou 2500 coudées ſacrées carrées, ou 10000 pieds géométriques carrés. (*Métrologie de M. Paucton*).

ARPA ou ARPHA, divinité dont il eſt ſouvent parlé dans la vie de S. Potin, qui ſouffrit le martyre ſous le règne d'Antonin-Pio. Bollandus dit que c'eſt une des divinités ſubalternes, appelées par les Romains *Dii minorum gentium*, de laquelle nous n'avons aucune connoiſſance. Elle ſe trouve ſouvent jointe dans ces actes à Jupiter, à Ariane & à Minerve.

ARPAGE, *ou mieux* HARPAGE, *Arpagus*. Ce mot, dans les inſcriptions, où il eſt ordinairement écrit avec une *h*, déſigne un enfant mort au berceau, ou du moins dans ſa plus tendre jeuneſſe. Il eſt formé du grec ἁρπάζω, *je ravis, j'enlève*. On le trouve employé dans l'épitaphe d'un Marcus Aurélius Fauſtinus, mort à l'âge de neuf ans deux mois & treize jours, qui a été trouvée dans les Gaules, où l'on parloit le grec corrompu :

D. M.
ET. MEMORIAE. AETERNAE
FAUSTINI
M. AURELII. INFANTIS. DULCISSIMI. ET. INCOMPARABILI. QUI
VIXIT. ANNIS. VIIII. M. II. D. XIII
QUI. SIBI. ANTE. MORTEM. RO
GAVIT. QUAM. PARENTIBUS
SUIS. C. JUL. MAXIMUS. FILIAS
TRO. ET. AURELIA. FAUSTINA
MATER. UNICO. FILIA. DESO
LAT. P. C. ET. SUB. ASCIA. DEDI
CAVERUNT. MULTIS. ANNIS
VIVAT. QUI. DIXERIT. ARPAGI
TIBI. TERRAM. LEVEM.

L'*aſcia* eſt gravée entre les ſigles D. M. Grutez (*pag.* 682. 9.) a rapporté cette épitaphe, que l'on voyoit à Lyon, au prieuré de Saint-Irénée.

Les Romains ne faiſoient point de funérailles aux *arpages* ou enfans morts au berceau. On ne brûloit point leurs corps, & on ne leur dreſſoit ni tombeau ni cippe chargé d'épitaphe: de-là vient que Juvénal dit d'un enfant mort à cet âge :

Terrâ clauditur infans
Minor igne rogi.

Dans la ſuite cependant, on brûla les corps des enfans qui avoient vécu quarante jours, & à qui il avoit pouſſé quelques dents. Ces morts étoient appelés *arpages* ou *enlevés*. Euſtathe nous apprend que c'étoit la coutume des Grecs, de ne célébrer les funérailles des enfans, ni pendant le jour ni pendant la nuit, mais au lever de l'aurore, au moment qui précède le lever du ſoleil; parce qu'ils appeloient la mort de ces enfans *le rapt du jour*, Ἥμισυ ἁρπαγῆ. Ils donnoient à entendre par cet euphémiſme, que l'aurore les avoit enlevés pour jouir de leurs innocentes careſſes; & ſur le bas-relief d'un tombeau qui eſt au capitole, on voit l'Aurore enlevant un enfant, auquel le monument étoit ſans doute conſacré.

ARPEDONAPTES, ſurnom des prêtres égyptiens. Démocrite, cité par S. Clément d'Alexandrie, (*Stromat.* 1.) déſigne par ce nom ces prêtres égyptiens verſés dans toutes les ſciences, & dans la Géométrie en particulier. Jablonski le dérive d'un mot compoſé de trois racines de la langue cophte, l'ancien égyptien, qui veulent dire *de l'ordre des ſavans*.

ARPI, en Italie. ΑΡΠΑΝΩΝ. ΑΡΠΑΝΟΥ.
Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en argent.
R. en bronze.
O. en or.
Ses types ordinaires ſont: Un cheval courant. — Un taureau *cornupète*. — Un ſanglier courant.

Digitized by Google

Ἄρραφος, *sans couture*. Tels étoient les manteaux des Romains, qui n'avoient ni coutures ni plis factices. Ils consistoient dans une longue pièce de drap, portant de largeur la hauteur d'un homme de taille moyenne, dans laquelle on s'enveloppoit tout le corps & la tête même, lorsque l'on sacrifioit; ce qui a été pris, mal-à-propos, pour un voile.

ARRESPEX, pour *Aruspex*, se trouve dans quelques inscriptions.

ARRHÉPHORIES, Ἀρρηφόρια, fête des Athéniens. Ils la célébroient, selon Harpocration, Suidas & l'Etymologiste, en l'honneur de Minerve & de Hersé, fille de Cécrops: c'est pourquoi elle a été appelée souvent Ἐρσηφόρια & Ἐρρηφόρια. Son premier nom est une syncope d'Ἀρρητηφόρια, qui vient de φέρω, *je porte*, & de ἄρρητα, *une chose secrète, mystérieuse*. Quatre jeunes filles d'une naissance illustre, âgées de moins de onze ans, portoient ces choses mystérieuses, & en prenoient le nom d'Ἀρρηφόροι. Elles étoient vêtues de robes blanches, ornées de bandes d'or. Deux d'entr'elles travailloient au *peplum* de Minerve. On leur fervoit un pain & des gâteaux pétris d'une manière particulière, appelés σκιρα & ἀναφορεῖς. Dans l'Acropole, on leur avoit consacré une grande salle, où étoit placée une statue équestre d'Isocrate (*Plut. in Isocr.*) en bronze.

ARRHES, *arrha*. Nous ne parlerons pas des *arrhes* que l'on donnoit dans les marchés: elles appartiennent au Dictionnaire de Jurisprudence. Celles qui composeront cet article, étoient d'usage dans les mariages des Grecs & des Romains, & en formoient proprement la cérémonie que nous nommons aujourd'hui *fiançailles*.

Le futur donnoit ces *arrhes* à la *fiancée*, ou aux proxénètes: de-là vint qu'on appela les unes *Proxenetica* & les autres *Sponsalitia*. Ce n'étoit pas toujours une certaine somme qui portoit le nom d'*arrhes*; il s'appliquoit plus souvent encore à l'anneau de mariage, *annulus pronubus*. Capitolin (*in Maximino jun.*) nous a conservé le détail des objets qui étoient compris sous le nom d'*arrhes*, & que l'on désigne aujourd'hui sous celui de *corbeille*: *Defponſata illi erat Junia Fadilla, pronepti Antonici. Manſerunt apud eam arrha regia, quæ tales fuerunt. Monolinum de albis novem, reticulum de praſinis undecim, dextrochirium cum coſtula* (mieux *copula*) *de hyacinthis quatuor, prater veſtes auratas & omnes regias, cateraque inſignia ſponſaliorum.* « Il étoit fiancé avec Junia Fadilla, arrière-petite-fille d'Antonin, à qui les *arrhes* restèrent. Elles consistoient en un fil de neuf perles, une coeffure de filet ornée de onze émeraudes, un bracelet avec une agraffe de quatre hyacinthes, un grand nombre d'habits dorés, dignes d'une reine, & enfin en toute sorte de présens que l'on donne ordinairement aux fiancées. »

On voit par ce détail, que les *arrhes* étoient des ornemens & des bijoux à l'usage des femmes. C'est pourquoi Hésychius appelle du nom général *arrhes*, ἀρραβωνιακὰ, différentes espèces de colliers. Les Romains y ajoutèrent des clefs; nous en verrons la raison à l'article CLEF.

L'origine de cette coutume venoit des premiers tems du monde, où le marié, disoit-on, achetoit sa femme à prix d'argent, & la femme payoit une dot à son époux, pour l'acheter à son tour. Plaute nous l'apprend de la dernière, (*Aſinar.* I. 1. 74.):

Imperium accepi, dote libertatem vendidi.

« Je me suis soumise au joug, & en recevant une dot j'ai vendu ma liberté. » Virgile dit du mari, (*Georgi.* I. 31.):

Teque ſibi generum Thetys emat omnibus undis.

« Thétis achetera toi, au prix de toutes les richesses des mers, le bonheur de vous avoir pour gendre. »

ARRIA, famille romaine dont on a des médailles:

RRR. en or.
RRR. en argent.
RRR. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont: PRÆGRINUS, SECUNDUS.

ARRIPHE, une des compagnes de Diane, nymphe d'une grande beauté, fut violée par Tmolus, dans le temple de Diane. *V.* TMOLUS.

ARROSAGE. *V.* CANAL.

ARROTINO, rémouleur. C'est le nom que donnent ordinairement les peintres & les sculpteurs à une statue antique de la galerie de Florence. Ils l'appellent encore *Rotatore*, d'où on a tiré le mot *Rotateur*. On a cru & raconté longtems que cette statue de marbre grec, représentoit un esclave occupé, en apparence, à aiguiser un couteau, mais prêtant une oreille attentive à une conversation de plusieurs conjurés réunis.

Léonard Agostini, cité par Gronovius, avoit trouvé cette explication ridicule. Il croyoit reconnoître le scythe chargé par Apollon d'écorcher Marsyas, & pensoit que cette statue avoit fait partie autrefois d'un groupe représentant le supplice de cet audacieux rival d'Apollon. Le baron de Stosch en fut persuadé, lorsqu'il acquit l'onyx décrit par Winkelmann (cl. 2, n°. 1142). On y voit Marsyas pendu à un arbre, & à ses pieds le scythe agenouillé, qui aiguise un couteau pour l'écorcher. L'attitude & l'air de ce scythe sont les mêmes que ceux de l'*Arrotino*, & du bourreau que peint Philostrate, dans ses images, lorsqu'il décrit ce supplice célèbre dans la Fable.

On remarque encore la même attitude & les mêmes traits de visage, consacrés par les anciens artistes à désigner les peuples barbares, sur un bas-relief de la ville Borghèse, publié dans les *Monum. inediti*, n°. 42, & sur le bas-relief d'un tombeau de S. Paul, hors des murs de Rome. Il

Digitized by Google

eſt donc démontré, par la réunion de ces trois monumens, que le prétendu *rémouleur* eſt le ſcythe chargé d'exécuter la rigoureuſe vengeance du dieu de la Muſique.

ARRUGIA. Pline (33. 4.) dit : *Aurum arrugid quæſitum non coquitur, ſed flatim ſuum eſt.* Il paroît que Pline avoit en vue dans ce paſſage l'or natif que l'on trouvoit à la ſurface de la terre, ou à de très-petites profondeurs, & qui ſervoit aux arts ſans avoir été purifié par une fuſion préliminaire, comme l'or qui étoit mêlé ou combiné avec d'autres ſubſtances métalliques.

ARRUNTIA, famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius

ARSACE I, roi des Parthes. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΣΑΚΟΥ.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE II, Tiridate, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE IV, Mithridate I, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE VII, Phrahate II, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE IX, Mithridate II, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XI, Sanatroëce, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XII, Phrahate III, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
R. en bronze.

ARSACE XIII, Mithridate III, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XIX, Artabane III, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
R. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XXI, Bardane, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XXV, Choſroës, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ARSACE XXVI, Vologèſe II, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

ARSACE XXVIII, Vologèſe III, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE XXIX, Artabane IV, roi des Parthes.
Ses médailles ſont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ARSAPHÈS, Ἀρσαφὴς, ſurnom donné à Oſiris par Plutarque (*de Iſide & Oſiri.*) Ce mot eſt une corruption du nom du patriarche Joſeph, ſelon les interprètes, qui, à l'exemple de Bochart, ont cherché à expliquer la fable & l'hiſtoire ancienne par les livres des Hébreux. Mais Jablonski en a cherché plus naturellement l'origine dans la langue cophte, l'ancien idiôme des Egyptiens. Il a trouvé un mot compoſé de deux racines, qui ſe prononce à très-peu-près comme *Arſaphès*; & que les Grecs auront rendu par Ἀρσαφὴς. Ce mot cophte veut dire *cauſe de la génération*, τὸ αἴτιον τῆς γενέσεως; & il eſt relatif à la conformation particulière de certaines ſtatues d'Oſiris, qui offroient, ſelon Plutarque, (*même traité*) le caractère diſtinctif des ſtatues de Priape chez les Romains.

ARSE VERSE. Les Romains, ſuperſtitieux à l'excès, écrivoient ces deux mots ſur les murailles de leurs maiſons, pour les préſerver des incendies. Feſtus les explique par l'ancien idiôme étruſque, dans lequel ils ſignifioient, *écarte le feu : Averſe verſe, averte ignem ſignificat. Tuſcorum enim lingua arſe, averte : verſe ignem conſtat appellari : unde Aſranius ait : infirmat aliquis arſe verſe in oſtio.* Pline (28 2.) fait mention de cette ridicule ſuperſtition : *Etiam pariete incendiorum deprecationibus conſcribuntur.*

ARSENAL, magaſin d'armes. Les Romains en avoient formé ſur toutes les frontières de leur Empire. On trouva en 1520 l'inſcription qui étoit placée ſur celui que l'empereur Sévère avoit fait conſtruire au bord du Rhin, ſur le bras du milieu,

Digitized by Google

près de la mer. Elle eſt conſervée dans l'hôtel de Waſſenaër, à Amſterdam :

IMP. CAES. L. SEPTIMIUS. SEVERUS
AUG. ET. M. AURELIUS. ANTONI
NUS. CAES. COS. XV. VOL. ARMA
MENTARIUM. VETUSTATE. CON
LAPSUM. RESTITUERUNT. SUB -
VAL. PRUDENTE. LEG. AU. PR. PR.
CURANTE. CAECIL. BATONE. PRAEF.

L'*arſenat* de Rome étoit placé dans la ſeconde région, celle du mont Cœlius auprès du temple de la Terre.

ARSENIC. Dioſcoride ſemble avoir donné le nom d'*arſenic* à deux ſubſtances que nous appelons *orpiment*, *arſenic* ſulfureux de couleur citrine, & *réalgar*, *arſenic* ſulfureux rouge en analogie par la couleur avec le ſandaraque. Théophraſte, Gallien, Celſe & Pline, parlent auſſi de l'orpiment que l'on employoit dans la compoſition des couleurs. Le ſandaraque des anciens étoit factice; c'eſt-à-dire, que pour l'obtenir, ils faiſoient rougir au feu, dans un creuſet, l'orpiment natif. Il ne paroit pas qu'ils connuſſent le réalgar natif.

ARSINOÉ, fille de Nicocréon, roi de Chypre, fut aimée paſſionnément par un jeune homme de Salamine, nommé Arcéophon, qui mourut de chagrin de ne pouvoir l'épouſer. Cette princeſſe, dit la fable, fut punie par Vénus, qui la changea en pierre, parce qu'elle avoit eu le cœur aſſez dur pour voir d'un œil ſec les funérailles de ce malheureux amant. C'eſt Antoine Liberalis qui rapporte cette fable; elle reſſemble fort à celle d'Anaxarète & d'Iphis, que nous liſons dans Ovide.

ARSINOÉ. *Voyez* ALCMÉON, CALLYRHOÉ.

ARSINOÉ, ville d'Egypte, ſituée près du lac Mœris, où l'on avoit un grand reſpect pour les crocodiles : on les nourriſſoit avec ſoin; & après leur mort on les embaumoit, & on les enterroit dans les chambres ſouterreines du labyrinthe.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan & d'Hadrien, avec les légendes : ΑΡCINOITHC & ΑΡCINOITΩN.

ARSINOÉ, dans la Cyrénaique. ΑΡΣΙ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. *(Pellerin).*
O. en or.
O. en argent.

ARSINOÉ, en Crète. ΑΡΣΙ.

Hunter poſſédoit une médaille autonome de bronze de cette ville, ſelon M. Combe. Eckhlel en a publié une autre; elles ſont : RRR.

ARSINOÉ, fille de Ptolomée Lagus, épouſa Ptolomée Philadelphe, ſon frère : étant morte fort jeune, ſon mari voulut en conſerver la mémoire à la poſtérité, & il fit bâtir un temple en ſon honneur. L'architecte Dinocrète projeta de conſtruire les murailles de ce temple avec des pierres d'aimant, pour ſuſpendre en l'air la ſtatue d'*Arſinoé*, qui étoit de fer doré. Mais il mourut avant d'avoir achevé ſon ouvrage; & Pline dit que la voûte ſeule du temple fut faite en pierre d'aimant.

ARSINOÉ, femme de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte. ΑΡΣΙΝΟΗΣ, ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.

Ses médailles ſont :
RRR. en or; ce ſont pour la plupart des médaillons.
RRR. en bronze.
O. en argent.

ART SACERDOTAL. C'eſt le nom que donnoient les Egyptiens à ce que nous appelons aujourd'hui *Philoſophie hermétique* : cet *art* conſiſtoit dans la connoiſſance parfaite des procédés employés par la nature dans la production des mixtes. Cachée ſous l'enveloppe des hiéroglyphes & des termes les plus myſtérieux, cette ſcience étoit une eſpèce d'origine, dont on donnoit le mot à ceux-là ſeulement qui, par une épreuve longue & pénible, s'étoient rendus dignes d'être initiés à de ſi grands myſtères. Le ſecret étoit ordonné aux prêtres, ſous peine de mort : il ne ſe communiquoit que dans le ſanctuaire. On aſſuroit même que Pythagore avoit ſouffert la circonciſion, pour y être initié. *(Cet article eſt de l'éditeur du Suppl. de l'Encycl.)*

ART MNEMONIQUE. *Voyez* ce mot.

ARTABE, *artaba*, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *V.* EPHAD pour les ſolides, & EPHAD pour les liquides.

ARTAVASDE, roi des rois, roi d'Arménie. ΑΡΤΑΥΑΣ.

Ses médailles ſont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ARTAVASDE.
ΑΡΤΑΥΑΣΔΟΥ ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ.

Ses médailles ſont :
RRRR en or. Il eſt au revers de Copronyme.
O. en argent & en B.

La médaille d'or d'*Artavaſde* n'eſt connue que dans le cabinet du Roi. Comme *Artavaſde* eſt repreſenté au revers de Conſtantin Copronyme, il faut, puiſqu'on a gravé leurs têtes ſur une même pièce de monnoie, qu'il y ait eu entre eux une trêve dont l'hiſtoire n'a pas parlé.

ARTÉMIS eſt le nom grec de Diane, ſous lequel elle étoit adorée en pluſieurs endroits de l'Aſie-Mineure & de la Grèce.

ARTÉMISIES, fêtes en l'honneur d'Artémis, Diane. On les célébroit dans pluſieurs endroits de la Grèce, mais principalement à Delphes. La victime immolée dans ces fêtes étoit un poiſſon

Digitized by Google

appelé *Mullus*, peut-être le barbeau ou rouget. Comme on croyoit (*Athen. Deipn.* 7.) qu'il chassoit & mangeoit le poiſſon appelé lièvre-marin, on ſuppoſoit qu'il devoit être agréable à la déeſſe de la chaſſe. Les Syracuſains célébroient auſſi des *Artémiſies* pendant trois jours, en ſe livrant à la joie & aux feſtins.

ARTÉMISIUS, nom d'un mois des anciens Grecs. C'étoit le ſeptième mois de l'année chez les Macédoniens, en Aſie, à Epheſe, à Pergame, &c. chez les Syro-Macédoniens, les Tyriens, les Sidoniens, les Lyciens. Chez les Lacédémoniens & les Corcyréens, c'étoit le ſecond mois de l'année, & il répondoit à-peu-près au mois de février. Chez les autres peuples nommés plus haut, il répondoit au mois de mai, de juin ou de juillet, ſelon qu'ils commençoient l'année. Doodwel, *de Cyclo, &c.*

ARTÉMON. Les Romains donnoient ce nom aux petites voiles qu'ils ajoutoient aux grandes, pour prendre plus de vent. *Scheffer, de re navali.*

ARTÉRÉOTOMIE. Cette opération eſt décrite dans les médecins anciens grecs & arabes. Elle conſiſte à ouvrir l'artère plutôt que la veine, dans certains cas preſſans.

ARTÈS, *Artès*, un des noms que les Egyptiens donnoient à Mars, planète. On ſait que chacune des ſept planètes portoit en Egypte trois noms différens. Le premier déſignoit la divinité à laquelle elle étoit conſacrée; le ſecond l'influence qu'on lui attribuoit, & le troiſième la couleur avec laquelle on la voyoit briller au firmament. Les peuples du Nil appeloient Mars, 1°. l'étoile d'Hercule, & 2°. *Artès* ou *Ertoſi*, que Jablonski croit être le même mot cophte, ſignifiant qui a *la force générative & qui la communique.*

ARTIFICES ſcenici. Gruter, (321. 6. *Theſ. inſcr.*) revu par Grævius, rapporte l'inſcription ſuivante :

M. ULPIUS. AUG. LIB. APOLAUSTUS
MAXIMUS. PANTOMIMORUM
CORONATUS. ADVERSUS. HISTRIONES
ET. OMNES. SCAENICOS
ARTIFICES. XII.

Ce mot exprime collectivement tous ceux qui avoient paru dans des jeux. Il eſt ſynonyme de *Τεχνῖται*. *Voyez* ce mot.

ARTIMPASA, nom ſous lequel les Scythes adoroient Vénus-Céleſte, ſelon Hérodote, (*in Melpom.*) Origène (*lib. 6, contra Celſum*) cite ce paſſage d'Hérodote; mais le texte eſt corrompu dans les éditions d'Origène; car on y lit *Ἀργιμασπα*, au lieu de *Ἀρτιμπασπα*. Cette manière de lire eſt prouvée par l'inſcription ſuivante, quoique tronquée, rapportée dans Héſychius :

ΔΙΙ ΠΑΤΡΩΙ ΑΡΤΙ : ΠΑΣΑ.

ARTISSELLIUM. Ce mot latin ne ſe trouve que dans le fragment de Pétrone, trouvé à Trau en Dalmatie, de ſorte qu'on ne peut l'expliquer que par analogie. Dans le paſſage où il eſt employé, il eſt queſtion d'un eſclave qui, ayant épargné tous les jours quelques parties de ſa ration, en avoit amaſſé un modique pécule, à l'aide duquel il avoit acquis en toute propriété *artiſſellium & duas trullas. Trulla* étoient des vaſes dans leſquels on mettoit le vin; peut-être qu'*artiſſellium* étoit un garde-manger deſtiné à renfermer le pain. Il ſeroit dérivé alors ἀπο τῦ ἄρτυ, du mot grec qui ſignifie *le pain.*

ARTISANS, ouvriers qui profeſſent les arts méchaniques. Ils étoient réunis à Rome en différentes corporations ou colléges, & occupoient certaines rues, auxquelles ils donnoient leurs noms. Ces colléges ſe choiſiſſoient un homme puiſſant pour patron, & celui-ci les protégeoit, ſollicitoit leurs procès & défendoit leurs intérêts. Ils avoient des divinités, des fêtes, des temples, des ſacrifices particuliers. Souvent les *artiſans*, en quittant leur métier, faiſoient à leur divinité particulière une offrande des inſtrumens de leur profeſſion.

Quoique la condition des *artiſans* fût à Rome moins conſidérée que celle des marchands, ils étoient cependant citoyens, & donnoient leurs ſuffrages dans les comices. C'eſt pourquoi nous voyons Cicéron revenu de l'exil, ſe féliciter de ce que les ſuffrages de tous les ordres de citoyens, & ceux des colléges d'*artiſans*, avoient décidé ſon rappel, (*pro Domo, c. 28.*) : *Nullum eſt in hac urbe collegium, quod non ampliſſimè non modò de ſalute mea, ſed etiam de dignitate decreverit. Voyez* COLLEGES.

Les profeſſions des *artiſans* avoient été regardées d'un autre œil par les Grecs. Juſtes appréciateurs des talens, ils les honoroient, dans quelque rang que le ſort les eût placés. Tout *artiſan* qui excelloit dans ſa profeſſion, pouvoit ſe flatter en Grèce de voir ſon nom immortaliſé, comme celui des plus habiles artiſtes. Auſſi la demande que les Grecs faiſoient aux dieux avec le plus d'ardeur, étoit de faire vivre leur mémoire dans le ſouvenir de la poſtérité. Hérodote nous a conſervé les noms & de celui qui conſtruiſit un aqueduc dans l'iſle de Samos, & du charpentier qui fabriqua le plus grand vaiſſeau dans la même iſle. Nous connoiſſons encore le nom d'un fameux tailleur de pierres, qui ſe diſtingua dans l'art d'orner les colonnes : il s'appeloit Architelès. Athénée parle de deux tiſſerands ou brodeurs, qui firent le manteau de la Pallas Poliade à Athènes. Pluſieurs écrivains célèbres font mention de Péton, qui compoſa des parfums exquis. Platon à immortaliſé, dans ſes écrits, le boulanger Théarion, à cauſe de ſon habileté dans ſon art, & Sarambus, fameux

Digitized by Google

aubergiſte. On érigea dans l'iſle de Naxos, des ſtatues à un *artiſan*, qui donna le premier la forme de tuile au marbre Pentélicien, pour en couvrir les maiſons.

Pour aſſurer davantage la gloire des *artiſans* célèbres, les Grecs donnèrent à pluſieurs choſes le nom du maître qui les avoit faites, & ſous lequel elles reſtèrent connues. C'eſt ainſi que les vaſes ſemblables par la forme à ceux que fabriqua en terre cuite Thériclès, du tems de Périclès, furent appelés Thériciéens.

ARTISTES. Nous ne comprenons ici, ſous cette dénomination, que les peintres, les ſculpteurs, les architectes, tous ceux, en un mot, qui s'appliquoient aux arts relatifs au Deſſin; & c'eſt l'Hiſtoire de l'Art de Winkelmann qui nous fournira la plus grande partie de cet article.

ARTISTES *égyptiens*. Une des raiſons qui empêchèrent les arts relatifs au Deſſin de s'élever en Egypte au-deſſus de la médiocrité, fut le défaut d'eſtime pour les *artiſtes*. Confondus avec la lie du peuple, ceux-ci n'étoient que des artiſans. Dans cette claſſe, comme dans toutes les autres, le fils ſuivoit la profeſſion de ſon père, ſans aller au-delà & ſans ſe détourner: chacun étoit obligé, par les loix, à marcher ſur les traces de ſon prédéceſſeur, & perſonne n'oſoit faire un pas de ſoi-même. Avec de tels principes, il n'a pu ſe former en Egypte différentes écoles de l'art, comme il s'en forma dans la Grèce. Privés par cette routine d'une éducation convenable, les *artiſtes* ne ſe trouvèrent jamais dans ces heureuſes circonſtances qui élèvent l'ame & font tenter les grandes entrepriſes. Auroient-ils exécuté quelqu'ouvrage extraordinaire; ils n'avoient à eſpérer ni honneur ni récompenſe. Leurs noms ſont preſque tous reſtés dans l'oubli; & les Grecs ne nous ont conſervé que celui du ſculpteur Memnon. Il avoit fait trois ſtatues, qui furent placées à l'entrée d'un temple de Thèbes: l'une des trois étoit la plus grande qu'on eût vue en Egypte.

On peut ajouter à cette cauſe principale de la médiocrité des *artiſtes* égyptiens, l'ignorance de l'Anatomie, ſcience qui ne fut ni mieux cultivée, ni mieux connue en Egypte avant les Ptolomées, qu'elle ne l'eſt à la Chine. Quoique cette cauſe ſoit très-évidente, M. Paw a cependant combattu vivement ſon influence ſur les arts; & l'impartialité dont nous faiſons profeſſion, nous oblige à expoſer ſes raiſons dans les mêmes termes qu'il a employés lui-même. Les voici, telles qu'il les a données à la page 199 du tome I de ſes *Recherches ſur les Egyptiens & les Chinois*.

« M. Winkelmann & l'abbé de Guaſco ont fait chacun un ſyſtême ſur les cauſes qui doivent avoir empêché, ſelon eux, les Egyptiens de devenir de grands peintres, & de devenir encore de grands ſculpteurs. Mais il me ſemble que ces deux écrivains ont plutôt imaginé les obſtacles, qu'ils n'ont été les découvrir dans les monumens authentiques de l'Egypte, où l'ignorance de l'Anatomie n'a pas été auſſi profonde qu'ils le ſuppoſent. On ſait même que des ſouverains de ce pays avoient fait diſſéquer des corps humains pour connoître l'origine de certaines maladies dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remède. D'ailleurs, Manéthon étoit trop inſtruit pour avoir voulu choquer toutes les traditions & toutes les idées reçues, en rapportant dans ſon Hiſtoire, qu'un ancien roi d'Egypte avoit lui-même écrit un livre ſur l'Anatomie, ou plus probablement ſur l'art d'embaumer, qui, étant exercé ſur des corps humains des deux ſexes, & de tous les âges, & ſur vingt à trente différentes eſpèces de bêtes, avoit prouvé, à cet égard, plus de connoiſſances aux Egyptiens que n'en poſſèdent de nos jours les nations de l'Aſie, qui vivent ſous des climats fort chauds, où la corruption rapide des cadavres inſpire de l'horreur pour de telles recherches, qu'on ſait même n'avoir pas été portées fort loin en Eſpagne. »

« Au reſte, quand on accorderoit que l'ignorance des Egyptiens dans l'Anatomie a été auſſi réelle qu'on le prétend, cela n'auroit pu engager leurs ſtatuaires à n'exprimer ſouvent ni les muſcles, ni les nerfs, ni les veines, ni les os, puiſque ces parties ſont aſſez ſenſibles aux yeux de ceux mêmes qui n'ont jamais vu diſſéquer des corps. La vérité eſt que ce peuple imprima à tous ſes ouvrages un caractère de dureté, & qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Graces. Il faut convenir néanmoins, que les individus vivans qui devoient ſervir de modèles aux *artiſtes*, étoient conformés d'une manière très-éloignée de la beauté..... Et comme la nature n'y avoit pas accordé ſes charmes à ce ſexe, qui ne lui demande autre choſe par tous ſes vœux, on croira aiſément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favoriſés. Leur démarche paroît être dans les monumens, comme celle des Cophtes modernes, c'eſt-à-dire, peſante & gênée. Je ne ſais comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Egyptiens aſſez prévenus en leur faveur pour aller diſputer le prix de la lutte & du pugilat aux jeux olympiques; car ces athlètes qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie & d'Arſinoé; encore furent-ils tous mis à l'amende par les directeurs des jeux, pour avoir joint la ſubtilité à l'adreſſe. Il faut en dire autant de ces enfans dont il eſt parlé dans les poéſies de Stace & de Martial, & que les Romains recherchoient ſinguliérement à cauſe de leur vivacité & de leurs ſaillies. Ils n'étoient pas nés de parens égyptiens, mais iſſus de quelques malheureuſes familles grecques établies à Naucrate ou dans les environs du lac Maréotis, & qui commerçoient de leur propre poſtérité, ce que jamais les vrais habitans de

l'Egypte

l'Egypte n'ont fait, & ils ne le font point encore; auſſi Louis XIV ne put-il parvenir à attirer à Paris les enfans de quelques pauvres Cophtes, malgré toutes les promeſſes que leur fit le conſul de France au Caire. »

« Quoique les Egyptiens, dit Schweigger, n'epouſent plus leurs ſœurs, ils n'en ſont pas moins un peuple très-laid, & qui reſſemble, ajoute-t-il, à ces brigands hideux qui ont parcouru l'Europe ſous le nom de Bohémiens (1). Mais on n'a contracté des mariages inceſtueux en Egypte, que depuis la conquête d'Alexandrie; & il y a treize ou quatorze cens ans qu'on n'en contracte plus, ſans que les facultés corporelles ſe ſoient perfectionnées dans les deux ſexes; d'où il réſulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci, ſinon peut-être de diminuer un peu la population; car il me paroit que les Ptolémées eurent conſtamment un petit nombre d'enfans de leurs mariages avec leurs ſœurs, & Philadelphe n'en eut point du tout d'Arſinoé; ce qui a pu néanmoins provenir de quelque cauſe purement morale. »

« Nous ne faiſons pas un crime aux ſculpteurs égyptiens, parce qu'ils n'ont connu d'autre beauté que celle de leur pays; mais on leur imputera toujours de n'avoir point copié la nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin l'eſpèce humaine n'y eſt pas ſi difforme qu'ils l'ont quelquefois repréſentée, en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez, comme on le voit par un Harpocrate qui doit ſe trouver actuellement en Angleterre; & pluſieurs ſtatues égyptiennes qu'on connoit à Rome & dans ſes environs, ſont monſtrueuſes par le même défaut, & ſur-tout une tête de la vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux qui aſſurent que les *artiſtes* de ce pays ont été ſi ſcvères ſur l'article des proportions qui concernent auſſi-bien la diſtance exacte d'un membre à l'autre, que la grandeur reſpective de chaque partie? Je crois que c'eſt Diodore de Sicile qui a donné lieu à tout cela, en attribuant aux Egyptiens la méthode de faire des ſtatues par morceaux rapprochés, & qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de juſteſſe; mais c'eſt vraiſemblablement une fable qu'il a inventée, ou qu'on lui a fait accroire; car il n'exiſte rien de tel dans cette prodigieuſe quantité d'antiques égyptiens qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une ſtatue en gaine, achetée au Caire par M. de Maillet, & qu'on ſoupçonne avoir paſſé enſuite dans le cabinet de M. de Caylus, eſt, à la vérité, de trois pièces de marbres différentes en couleurs, mais cela n'a abſolument aucun rapport au procédé dont parle Diodore (2). L'un des coloſſes qu'on voit dans la Thébaïde en avant de Medinet-Habu, n'a pas non plus été travaillé par pièces rapprochées dans le ſens de cet auteur; car les pierres y ſont rangées par aſſiſes, dont on en compte diſtinctement cinq (3). Et c'eſt malgré eux que les Egyptiens ont exécuté cette figure de la ſorte; car celle qui n'eſt qu'à trente pas plus au ſud, n'a jamais été faite que d'une ſeule pierre; d'où il ſuit qu'ils n'ont jamais pu ſe procurer à la fois deux blocs aſſez énormes pour cette entrepriſe; & c'eſt déjà beaucoup qu'ils en ayent trouvé & tranſporté un ſeul de cette dimenſion. »

(1) *Reiſ-Beſchreibung, lib.* 3, *cap.* 18.

(2) *Bibliot. lib.* 2.

(3) Mr. Alberti n'a point dû faire de grands efforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une ſtatue en deux endroits différens, comme l'iſle de Paros & Carrara.

ARTISTES *grecs*. Ce n'eſt que dans la Grèce que les arts furent accueillis, recherchés & récompenſés; & c'eſt la principale cauſe de la perfection où ils s'y élevèrent. Les *artiſtes* participèrent à cette conſidération, & elle échauffa leur génie. Socrate diſoit que les *artiſtes* étoient les ſeuls ſages, parce qu'ils ſe contentoient d'être tels, ſans chercher à le paroître. Eſope fréquentoit aſſiduement, ſelon Plutarque, (*conviv. 7 ſap.*) les ateliers des ſculpteurs & des architectes. On vit le peintre Diognète donner des leçons de philoſophie à Marc-Aurèle, & cet empereur avouer qu'il avoit appris de lui à diſtinguer le vrai du faux, à ne pas adopter des chimères pour des réalités.

Un *artiſte* grec pouvoit être légiſlateur; car tous les légiſlateurs étoient, ſelon le témoignage d'Ariſtote, de ſimples citoyens: il pouvoit parvenir au commandement des armées, comme Lamachus, un des plus pauvres citoyens d'Athènes: il pouvoit eſpérer de voir élever ſa ſtatue auprès de celles des Miltiade, des Thémiſtocle, & à côté de celles des dieux mêmes. C'eſt ainſi que Xénophile & Strabon placèrent à Argos leurs ſtatues aſſiſes auprès de celles d'Eſculape & de la déeſſe Hygiée. Chiriſophus, le ſculpteur de l'Apollon de Ténée, étoit ſculpté lui-même à côté de ſon ouvrage. On voyoit au fronton du temple d'Eleuſis, Alcamène ſur un bas-relief. Phidias grava ſon nom au bas de ſon Jupiter Olympien. On liſoit ſur pluſieurs ſtatues des vainqueurs aux jeux éléens, les noms des *artiſtes* qui les avoient faites. Enfin, le char attelé de quatre chevaux de bronze, que Dinomène fit conſtruire comme un monument de la gloire de ſon père Hiéron, roi de Syracuſe, portoit pour inſcription deux vers, qui apprenoient le nom de l'*artiſte* Onatas.

La gloire & la fortune d'un *artiſte*, continue Winkelmann, ne dépendoient pas des caprices de l'orgueil ou de l'ignorance. Les productions de l'art, loin d'être aſſervies au goût mesquin & aux vues étroites d'un homme que l'adulation & la ſervitude érigent en juge, étoient appréciées & récompenſées par les plus ſages de la

(3) Pococke, Deſcript. of the Eaſt. B. 2, c. 3.

nation, dans les assemblées générales de la Grèce. Il y avoit à Delphes & à Corinthe, du tems de Phidias, des concours de peinture, & des juges prépoſés pour cet objet. Strabon nous a conſervé les noms des premiers concurrens, qui furent Panéus, parent de Phidias, & Timagoras de Chalcis, déclaré vainqueur. Ce fut devant de pareils juges que parut Aetion, avec ſon tableau du mariage d'Alexandre & de Roxane. Proxénidès, préſident de l'aſſemblée, prononça le jugement, lui accorda la palme, & lui donna ſa fille en mariage. Un nom célèbre n'en impoſoit pas à ces juges, & ne les empêchoit pas de rendre juſtice au mérite : Parrhaſius étant venu à Samos diſputer le prix de la peinture, dont le ſujet étoit le jugement ſur les armes d'Achille, vit le tableau de Timanthe déclaré par tous les ſuffrages meilleur que le ſien. Ces juges n'étoient point étrangers aux arts ; car il y eut un âge où les jeunes Grecs fréquentoient avec autant d'aſſiduité les ateliers des *artiſtes* que les écoles des philoſophes ; & cela, dit Ariſtote, (*Polit.* 8. 3.) afin de parvenir à la connoiſſance du vrai beau. Platon s'appliquoit au deſſin & aux ſciences exactes en même-tems.

Les *artiſtes* grecs ainſi aiguillonnés, travailloient pour l'immortalité. Les récompenſes qu'ils recevoient pour leurs ouvrages, les mettoient en état de faire briller leurs talens ſans aucune vue d'intérêt. Polygnote ayant peint le Poecile, fameux portique d'Athènes, ne voulut recevoir aucun paiement pour ſon travail ; & il paroît qu'il en uſa de même à Delphes, où il repréſenta la guerre de Troye dans un édifice public. En reconnoiſſance de ce dernier ouvrage, les Amphyctions firent des remerciemens ſolemnels à ce généreux *artiſte*, & lui aſſignèrent des logemens aux dépens du public dans toutes les villes de la Grèce.

ARTISTES *romains*. « Ce ſeroit en vain, dit le comte de Caylus, que j'entreprendrois de faire des recherches ſur l'état où étoient les arts à Rome, dans les premiers tems de la fondation de cette ville. On fait ſeulement en général, que les Romains eurent recours aux Etruſques pour les principales conſtructions, & pour les ornemens dont ils embellirent leur capitale. Cependant, il eſt à préſumer que ſi l'on eût conſervé à Rome le gouvernement monarchique, le goût pour les arts s'y ſeroit formé & ſoutenu, puiſqu'il avoit dès-lors fait tant de progrès en Etrurie & dans la grande Grèce. Mais la république, qui ne s'occupa que des moyens de s'affermir & d'étendre ſa puiſſance, n'écouta que les conſeils de l'ambition, & ne jouit preſque jamais de cette heureuſe tranquillité, ſi favorable, & même ſi néceſſaire à la naiſſance ou à la perfection des arts. Comment les pratiques ingénieuſes & les fines opérations de l'eſprit & de la main qu'ils exigent, auroient-elles pu convenir à un peuple de ſoldats, qui ne connoiſſoit d'autres ſentimens que l'amour de la patrie, & d'autre ſupériorité que celle des armes ? »

« Après la priſe de Corinthe par Mummius ; après le triomphe de Paul-Emile & celui de Pompée, les richeſſes de la Grèce & de l'Aſie s'étant répandues dans Rome, ſes habitans ouvrirent les yeux ſur l'utilité des arts ; mais comme ils les aimèrent moins par un goût éclairé, que par luxe & vanité, ils abuſèrent bientôt de tout ce qui les avoit frappés. Semblables à ces hommes nouveaux, qui font eux mêmes étonnés de ſe voir riches & comblés d'honneurs, ils voulurent poſſéder ſans s'appliquer à connoître ; & incapables de travailler à faire fleurir les arts en les étudiant, ils firent briller l'or & l'argent aux yeux des *artiſtes* étrangers, & les Grecs accoururent en foule. »

« Le jugement que je porte ſur les Romains par rapport aux arts, ne vient pas d'une aveugle prévention ; il n'eſt que trop juſtifié par les monumens qu'ils nous ont laiſſés ; & la conſtitution de leur gouvernement en découvre la véritable cauſe. Tout citoyen romain s'imaginoit être un perſonnage important, parce qu'il avoit droit de ſe trouver aux aſſemblées pour y traiter des plus grandes affaires, & il croyoit que ſes déciſions étoient d'un poids infini pour le gouvernement de l'état. La jeuneſſe, occupée des exercices du corps, de l'étude des loix, des brigues & des cabales qui agitoient la ville à chaque élection, négligeoit tout autre objet, ou étoit, pour mieux dire, perſuadée qu'il n'y en avoit point d'autre capable de la fixer. »

Les Romains, barbares en ce point, abandonnèrent preſque toujours à leurs eſclaves la connoiſſance & la pratique des arts libéraux, qui leur venoient des Grecs. Mais que pouvoient-ils attendre d'une foule d'*artiſtes* mercenaires, en qui la perte de la liberté étouffoit le génie, & qui, loin d'enviſager dans le ſuccès un adouciſſement à leurs peines, n'y voyoient qu'un eſclavage éternel, & une gêne qui augmentoit à meſure que leurs talens ſe développoient ? Ils épargnoient des frais conſidérables à leurs maîtres, qui profitoient aſſez ſouvent de l'induſtrie & de l'habileté de ces eſclaves, pour les vendre plus cher qu'ils ne leur avoient coûté. Par une eſpèce de conſéquence, le goût romain eſt en général lourd, mou, ſans fineſſe ; il ſe ſent de l'état de ſervitude où étoient réduits les *artiſtes* de cette nation : & preſque tous les ouvrages romains où l'on apperçoit une ſorte d'élégance, ſont dûs aux Grecs dont Rome ſe trouva remplie, principalement ſous les empereurs. »

« Quand la ſource de ces *artiſtes* fut tarie, & que la Grèce ſe trouva hors d'état d'entretenir les écoles d'Italie, on ceſſa d'y cultiver les arts, qui reprirent cependant quelque vigueur

Digitized by Google

ſous Trajan, Hadrien & d'autres princes dont la protection les rétablit un peu ; mais enfin, ils s'éteignirent ; & le ſiége de l'Empire tranſporté à Conſtantinople, fit une diverſion qui leur fut auſſi fatale, que la priſe de cette ville par les Turcs leur fut avantageuſe dans la ſuite. Les arts, pratiqués dans l'intervalle de ces deux événemens, ſont rangés dans une claſſe connue ſous le nom de *Bas-Empire* ; & l'on comprend à peine comment des hommes qui étoient environnés de chef-d'œuvres dans tous les genres, & qui avoient entre les mains tous les inſtrumens néceſſaires pour les imiter, ont pu laiſſer à la poſtérité de ſi mauvaiſes productions. » *Caylus, Rec. d'Ant.* 1. 157.

ARTOCREAS, mot compoſé de deux mots grecs, ἄρτος, *pain*, & κρέας, *viande*. Perſe le Satyrique fait mention d'un mets des Romains appelé *artocreas*. Les racines de ce mot ſeroient croire que c'étoit un pâté, ou un hachis de viande mêlé avec du pain.

ARTOLAGANUS, (*Plin.* 8. 2.) eſpèce de gâteau ou de pâtiſſerie. Ce mot eſt compoſé d'ἄρτος, *pain*, & de λάγανον, qui, dans Héſychius, eſt un gâteau fait de fleur de farine pétrie avec de l'huile, & cuit dans un plat. Cicéron ne trouvoit pas un grand attrait dans ce mets ; car il dit avec dédain (*Famil.* 9 20.) : *Desiſcenda ſunt tibi ſportella & artolagani tui.*

ARTOPHAGES. Les Grecs déſignoient les habitans de l'Egypte par l'épithète d'*Artophages*, parce qu'ils vivoient principalement de deux ſortes de pain, nommées en leur langue *Petoſiris* & *Kollyſte*, qu'on faiſoit d'un grain ſur lequel les ſavans ont haſardé beaucoup de conjectures ; car quelque peu croyable que cela paroiſſe, il eſt certain qu'il règne de l'obſcurité dans l'hiſtoire des plantes les plus généralement cultivées par les anciens. Les mêmes noms ne ſignifiant plus les mêmes choſes à beaucoup près, on eſt réduit à former des conjectures, & l'on ſe trompe de tems en tems. Il paroit que c'eſt Hécatée, qui, le premier, s'eſt ſervi du terme d'Αστοφάγοι, pour déſigner les Egyptiens.

ARTOPTA, vaſe ou eſpèce de four de campagne, dans lequel les Romains faiſoient cuire leur pain. Pollux (10. 25.) dit expreſſément : *Nihil intererit etiam vas, in quo panes coquunt, ſic nominare, quod nunc* artoptam *vocitant.* Plaute a employé ce mot dans ſa comédie intitulée : *Aulularia* (11. 9. 4.) :

Ego hinc, artoptam *ex proximo utendam peto.*

Et Pline (18. 2.) dit, au ſujet de ce vers de Plaute : *Artoptam Plautus appellat in fabula, quam Aululariam ſcripſit : magnâ ob id concertatione eruditorum, an is verſus ſit poeta illius.* Ce vers de Plaute paroit ſuppoſé à pluſieurs érudits.

ARTS. Arrien nous apprend que les Gadariens adoroient les *arts* avec la Pauvreté, parce qu'en effet celle-ci eſt la mère des *arts*, ou de l'invention. *Voyez* PAUVRETE.

ARVALES. On appeloit de ce nom ceux qui faiſoient les ſacrifices des Ambarvales. Ils étoient douze choiſis entre les perſonnes les plus diſtinguées de Rome, & s'appeloient *Frères Arvales* ou le collége des *Frères Arvales*. Ils furent inſtitués par Romulus, qui ſe mit lui-même du nombre. La marque de leur dignité étoit une couronne d'épis liée avec bandelette blanche. On dit que les conteſtations relatives aux limites des champs, étoient de leur reſſort. Pline les appelle *Arvorum ſacerdotes*. Voici l'origine de ce ſacerdoce : Acca-Laurentia, nourrice de Romulus, avoit coutume de faire, tous les ans, un ſacrifice pour la proſpérité des champs, dans lequel elle faiſoit marcher devant elle douze fils qu'elle avoit : l'un d'eux étant mort, Romulus, pour honorer ſa nourrice, offrit d'être lui-même ſon douzième fils. C'eſt de-là que vinrent le nom du ſacrifice, le nombre des douze & le nom de *frères*. Ce ſacerdoce ne finiſſoit qu'avec la vie ; l'exil & la captivité ne le faiſoient point ceſſer. Pline (18. 2).

L'analogie de notre langue ſeroit dire *les frères Arvaux*, mais l'uſage contraire a prévalu. *Voyez* AMBARVALES.

ARUERIE, ſelon la tradition égyptienne, étoit fils d'Iſis & d'Oſiris. Ceux-ci, diſoit-on, avoient été conçus dans le même ſein, s'y étoient mariés ; & Iſis, en naiſſant, étoit déjà groſſe d'*Arueris*. Cet *Arueris* fut, dit Plutarque, le prototype de l'Apollon des Grecs.

ARUGA, ariga & aringa, bélier qui ſervoit de victime chez les Romains. Les Grecs appeloient un bélier πρόσαρον ἄῤῥεν, d'où, par corruption, les prêtres de Rome auront dérivé le mot barbare *aruga*.

ARUGIA. Voyez *ANNUCIA.*

ARUINA, graiſſe. L'embonpoint extraordinaire de quelques individus de la famille Cornélia de Rome, leur fit donner ce ſurnom.

ARUNDEL (marbres d') (chronologie d')

On ignore le nom de celui qui les fit graver ; mais on ſait que Peyreſc les avoit découverts & acquis au commencement du dernier ſiècle. Ils échappèrent des mains de ce illuſtre françois, & paſſèrent dans celles de Thomas Pétrée, qui avoit été envoyé dans le Levant par le lord Howard, comte d'Arundel, pour y acquérir les plus rares morceaux d'antiquité. Exilé & éloigné des affaires, ce comte chercha à adoucir l'ennui de la ſolitude par la culture des beaux arts. Il avoit ramaſſé, dans cette vue, une précieuſe collection de tableaux, de deſſins & d'antiquités. Quoique les marbres, qui en faiſoient la plus

Digitized by Google

riche pottion, aient été trouvés dans l'isle de Paros, la reconnoissance des savans leur a donné le nom du seigneur à qui l'Europe en doit la jouissance. Placés d'abord dans les jardins de l'hôtel d'*Arundel*, ils furent commis à l'étude & aux soins de Selden Il se montra digne de cette confiance, & publia, en 1628, les recherches les plus utiles sur ces marbres. On convint alors qu'ils formoient le plus beau corps de chronologie possible sur les antiquités de la Grèce.

Humfrey Prideaux reprit le travail long-tems interrompu du premier éditeur, & le publia complètement à Oxford, en 1676, avec leur explication. Lydiat & Pamélius se sont aussi exercés sur le même sujet; mais les travaux réunis de ces savans n'ont pu réparer les injures que le tems & la barbarie avoient faites à cette précieuse collection. Selden n'avoit déchiffré certaines lignes qu'à l'aide du microscope; pendant les troubles du règne malheureux de Charles I, des barbares brisèrent une partie des marbres, & les employèrent à la construction d'une cheminée dans l'hôtel des comtes d'*Arundel*. Ils passèrent enfin, en 1667, à l'université d'Oxford, qui les dut à la générosité du lord Howard, depuis duc de Norfolck. Ce seigneur les accorda aux sollicitations de Jean Evelyn, le même qui procura depuis à la Société royale, la bibliothèque du même lord. Associés aux nombreux monumens que possède la savante université d'Oxford, ces marbres seront désormais à l'abri des ravages du tems. Puisse l'exemple du duc de Norfolck être suivi par les possesseurs de ces collections précieuses, que des héritiers divisent & détruisent impitoyablement! Les universités, les compagnies de magistrats, les corps qui se perpétuent sans interruption, leur offrent une retraite autant assurée qu'honorable, & une reconnoissance que les monumens historiques célébreront à l'envi.

Les marbres d'*Arundel* renferment soixante-quinze des plus célèbres époques de l'histoire grecque, depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, jusqu'à l'archonte Diognète; c'est-à-dire, depuis environ l'an 1518 avant J. C., jusqu'à près de 200 ans avant l'ère chrétienne, vers le commencement de la première guerre Punique. On y voit l'institution de l'aréopage, l'établissement des Amphyctions, l'arrivée des colonies égyptiennes & phéniciennes, la fondation des plus illustres villes de la Grèce, l'âge des hommes célèbres qu'elle a produits, la prise de Troye, la création des archontes, les batailles de Platée, de Salamine & de Marathon, &c. Ces époques éclaircissent les textes d'Hérodote, de Thucydide, & servent de fil aux écrivains qui s'enfoncent dans le dédale des anciens tems.

Nous les donnons ici d'après l'édition de Prideaux.

Chronologie des marbres de Paros ou d'Arundel, calculée pour l'année 1786.

	ère de Paros.	Durée jusqu'à nous.
. . . . . J'ai décrit les âges précédens depuis Cécrops, qui fut le premier roi d'Athènes, jusqu'à l'archonte de Paros, Astynax, & jusqu'à Diognète, archonte d'Athènes.		
Epoque 1. Depuis que Cécrops régna à Athènes, & que l'on eut donné le nom de Cécropie à l'Attique, ainsi appelée autrefois d'un de ses habitans Actæus, il s'est écoulé 1318 ans.	0	3368.
Ep. 2. Depuis que Deucalion devint roi de Parnassus, dans la Lycorie, sous le règne de Cécrops à Athènes, il s'est écoulé 1310 ans. .	8	3360.
Ep. 3. Depuis qu'Arès ou Mars & Neptune vinrent plaider l'un contre l'autre au sujet d'Hallirrothius, fils du dernier, à Athènes, où régnoit Cranaüs, & que l'aréopage en prit son nom, il s'est écoulé 1268 ans. .	50	3318.
Ep. 4. Depuis que le déluge arriva sous le règne de Deucalion, & que fuyant de Lycorie à cause de l'inondation, ce roi vint à Athènes auprès de Cranaüs, qu'il bâtit le temple de Jupiter Phyxien & Olympien, & qu'il fit des sacrifices en actions de graces, sous le règne de Cranaüs à Athènes, il s'est écoulé 1265 ans. .	53	3315.
Ep. 5. Depuis qu'Amphyction, fils de Deucalion, régna aux Thermopyles, qu'il rassembla & appela Amphyctionies les peuples épars dans les contrées voisines, qu'il bâtit Pylée, où les Amphyctions ont coutume de sacrifier, pendant qu'un autre Amphyction régnoit à Athènes, il s'est écoulé 1258 ans.	60	3308.
Ep. 6. Depuis qu'Hellen, fils de Deucalion, régna dans la Phthiotide, que les anciens Grecs furent appelés Hellènes, & qu'ils eurent institué les fêtes de Minerve, sous le règne d'Amphictyon à Athènes, il s'est écoulé 1247 ans.	61	3307.
Ep. 7. Depuis que Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thèbes par ordre de l'oracle, & qu'il bâtit la ville à laquelle il donna son nom, sous le règne d'Amphyction à Athènes, il s'est écoulé 1255 ans.	63	3305.
Ep. 8. Depuis qu'Eurotas & Lacédémon régnèrent en Laconie, sous le règne d'Amphyction à Athènes, il s'est écoulé 1232 ans.	66	3302.

Digitized by Google

	Ere de paros	Durée jusqu'à nous
Ep. 9. Depuis que le premier vaisseau parti de l'Egypte aborda en Grèce, qu'il fut appelé Pentécontore, depuis qu'Amymone, & B...., & Hélice, & Archédice, filles de Danaüs, choisies par le sort entre leurs autres sœurs, bâtirent un temple, & sacrifièrent sur le rivage, près de Lindus, où est aujourd'hui la ville de Rhodes, sous le règne d'Erichonius à Athènes, il s'est écoulé 1247 ans.	71	3297.
Ep. 10. Depuis qu'Erichonius, après la première célébration des Panathénées, attela des coursiers à un char, institua un jeu public, donna aux Athéniens le nom qu'ils portent encore; depuis que la mère des dieux apparut sur les montagnes de Cybélès, qu'Hyagnis le Phrygien inventa la flûte à Cæleno, ville de Phrygie, qu'il en joua sur le mode Phrygien, sur ceux de Cybèle, de Bacchus, de Pan, des autres dieux de sa patrie, & des héros, sous le règne du même souverain d'Athènes, cet Erysthonius, qui monta un char le premier, il s'est écoulé 1242 ans.	76	3292.
Ep. 11. Depuis que Minos, premier de ce nom, régna, qu'il bâtit la ville de Cydonia, que Cælmus & Damnanéus, Dactyles du mont Ida, trouvèrent le fer, sous le règne de Pandion à Athènes, il s'est écoulé 1168 ans.	150	3218.
Ep. 12. Depuis que Cérès venant à Athènes, apprit à semer, & envoya aux autres peuples Triptolème, fils de Céléus & de la nymphe Nérée, sous le règne d'Erichthée à Athènes, il s'est écoulé 1145 ans.	173	3195.
Ep. 13. Depuis que Triptolème ensemença les terres de Raria, appelées depuis Eleusine, sous le règne d'Erichthée à Athènes, il s'est écoulé 1142 ans.	176	3192.
Ep. 14. Depuis que ..... composa des vers, chanta l'enlèvement de Proserpine, les poursuites de Cérès sa mère..... & les fables que l'on raconte sur ceux qui s'adonnèrent à l'agriculture, sous le règne d'Erichthée à Athènes, il s'est écoulé 1135 ans.	183	3185.
Ep. 15. Depuis qu'Eumolpus, fils de Musée, fit célébrer les mystères d'Eleusis, & qu'il mit au jour les poésies de son père, sous le règne d'Erichthéus, fils de Pandion à Athènes, il s'est écoulé..... ans.	.....	.....

	Ere de paros	Durée jusqu'à nous
Ep. 16. Depuis qu'on expia pour la première fois un meurtrier, sous le règne de Pandion, fils de Cécrops, à Athènes, il s'est écoulé 1062 ans.	256	3112.
Ep. 17. Depuis l'institution des jeux gymniques à Eleusis, sous le règne de Pandion, fils de Cécrops, il s'est écoulé..... ans.	.....	.....
Ep. 18. Depuis qu'on offrit des sacrifices de sang humain, & qu'on célébra les Lycées en Arcadie, ... de Lycaon parmi les Grecs..... sous le règne de Pandion, fils de Cécrops, à Athènes, il s'est écoulé mille &..... années.	.....	.....
Ep. 19. Depuis qu'on fit des lustrations à Athènes, qu'Hercule fut initié aux petits mystères, & que fut bâti le petit temple destiné à ces mystères, sous le règne d'Egée à Athènes, il s'est écoulé mille &..... années.	.....	.....
Ep. 20. Depuis qu'Athènes éprouva la disette des fruits de la terre, & que l'oracle d'Apollon ayant été consulté, ordonna de faire, tout ce qu'exigeroit Minos, sous le règne d'Egée à Athènes, il s'est écoulé 1031 ans.	287	3081.
Ep. 21. Depuis que Thésée, des douze villes de l'Attique, n'en fit qu'une seule, à laquelle il donna la forme d'une démocratie; depuis qu'il établit pendant son règne à Athènes, les jeux isthmiques, après qu'il eut tué Sinis, il s'est écoulé 995 ans.	323	3045.
Ep. 22. Depuis....., sous le règne de Thésée à Athènes, il s'est écoulé 992 ans.	326	3042.
Ep. 23. Depuis qu'Etéocle, Adraste & Amphiaraus régnèrent à Argos, & célébrèrent les premiers des jeux dans la forêt de Némée, sous le règne de Thésée à Athènes, il s'est écoulé 987 ans.	331	3037.
Ep. 24. Depuis que les Grecs entreprirent le siége de Troye, la treizième année du règne de Menesthéus à Athènes, il s'est écoulé 954 ans.	364	3004.
Ep. 25. Depuis la prise de Troye, arrivée le 7 du mois Thargélion de la 22e année du règne de Menesthéus à Athènes, il s'est écoulé 945 ans.	373	2995.
Ep. 26. Depuis qu'Oreste fut guéri de la folie en Scythie, & qu'ensuite Erigone, fille d'Egisthe, & lui, vinrent à Athènes, où règnoit Démophon, plaider l'un contre l'autre dans l'aréopage; sur la mort du père d'Erigone, accusation dont Oreste		

Digitized by Google

	Ère de Paros.	Durée jusqu'à nous.
sortit vainqueur par l'égalité des suffrages, il s'est écoulé neuf cent quarante-deux ans.	376	2992.
Ep. 27. Depuis que Teucer jeta les fondemens de Salamine, dans l'isle de Chypre, sous le règne de Démophon à Athènes, il s'est écoulé 918 ans.	380	2988.
Ep. 28. Depuis que Nélée vint habiter Milet en Carie, y rassembla les peuples d'Ionie, qui bâtirent Ephèse, Erythre, Clazomène, Teos, Lebdos, Colophon, Myus, Phocée, Priène, Samos, Chio, & qui instituèrent les Panionies, la treizième année du règne de Nélée à Athènes, il s'est écoulé 813 ans.	505	2863.
Ep. 29. Depuis le tems où le poëte Héſiode floriſſoit, ſous le règne de Mégaclès à Athènes, il s'est écoulé 680 ans.	638	2730.
Ep. 30. Depuis le tems où le poëte Homère floriſſoit, ſous le règne de Diognète à Athènes, il s'est écoulé 643 ans.	675	2693.
Ep. 31. Depuis que l'argien Phidon, 11e deſcendant d'Hercule, régna dans Argos, y mit en uſage les poids & les meſures, fit battre des pièces d'argent dans l'iſle d'Egine, pendant le règne de Diognète à Athènes, il s'eſt écoulé 631 ans.	687	2681.
Ep. 32. Depuis qu'Archias, fils d'Evagète, dixième deſcendant de Témenus, conduiſit une colonie de Corinthiens à Syracuſe, la vingt-unième année du règne d'Eſchyle à Athènes, il s'eſt écoulé 494 ans.	824	2544.
Ep. 33. Depuis que Créon fut choiſi le premier pour être archonte annuel à Athènes, il s'eſt écoulé 420 ans.	898	2470.
Ep. 34. Depuis que Tyrtée conduiſoit au combat les Lacédémoniens, Lyſias étant archonte à Athènes, il s'eſt écoulé 418 ans.	900	2468.
Ep. 35. Depuis que Therpandre, fils de Derdénéus, natif de Lesbos, inventa les nomes lyrique & auléтique, qu'il joua ſur des flûtes accompagné d'autres joueurs du même inſtrument, & qu'il ſe lava d'une accuſation injuſte devant le peuple, ſous l'archonte Dropilus à Athènes, il s'eſt écoulé 381 ans.	937	2431.
Ep. 36. Depuis qu'Alyatte régna en Lydie, pendant qu'Ariſtoclès étoit archonte à Athènes, il s'eſt écoulé 341 ans.	977	2391.
Ep. 37. Depuis que Sappho s'enfuit de Mitylène en Sicile, ..., pendant que Crétias I étoit archonte à Athènes, & que Syracuſe étoit ſous le joug des peuples voiſins, il s'eſt écoulé 330 ans.	988	2380.
Ep. 38. Depuis que les Amphyctions furent vainqueurs à la priſe de Cyrrha, & que les jeux appelés Chrématites, à cauſe des riches dépouilles des vaincus, furent établis, pendant l'archontat de Simon à Athènes, il s'eſt écoulé 327 ans.	991	2377.
Ep. 39. Depuis qu'on célébra, pour la ſeconde fois, les jeux Sthéphanites, pendant que Damaſias II étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 318 ans.	1000	2368.
Ep. 40. Depuis qu'à Athènes, où régnoit en qualité d'archonte....., on joua, pour la première fois, ſur un théatre élevé, une comédie dont les auteurs étoient Suſarion & Dolon, natifs d'Icare, qui eurent pour récompenſe une corbeille de figues & une meſure de vin, qu'ils emportèrent ſur un quadrige, il s'eſt écoulé 25.... ans.	.....	.....
Ep. 41. Depuis que Piſiſtrate s'empara du gouvernement d'Athènes, où Comias étoit archonte, il s'eſt écoulé 297 ans.	1021	2347.
Ep. 42. Depuis que Créſus régna en Aſie, & qu'il envoya des députés à Delphes, pendant qu'Eutydème étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 292 ans.	1026	2342.
Ep. 43. Depuis que Cyrus, roi de Perſe, s'empara de Sardes & de la perſonne de Créſus, qui avoit été trompé par l'oracle de la Pythie, pendant que..... étoit archonte d'Athènes, & que le poëte Hipponax s'immortaliſoit par ſes vers iambiques, il s'eſt écoulé 278 ans..	1040	2328.
Ep. 44. Depuis que le poëte Theſpis fit jouer ſur un char la tragédie d'Alceſte, & qu'on propoſa un bouc pour prix au vainqueur; pendant qu'Alcéus premier étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 272 ans..	1046	2322.
Ep. 45. Depuis que Darius devint roi des Perſes, après la mort du Mage, pendant que..... étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 253 ans.	1065	2303.
Ep. 46. Depuis que Harmodius & Ariſtogiton tuèrent Hipparque, fils de Piſiſtrate, tyran d'Athènes, où Cliſthène étoit archonte, & que les Athéniens convinrent avec les Piſiſtratides, qu'ils ſortiroient de la		

Digitized by Google

citadelle d'Athènes & de ſes murs, appelés Pélagiſques, il s'eſt écoulé 248 ans. . . . . 1070 2298.

Ep. 47. Depuis que les chœurs de théâtre, compoſés d'hommes ſeulement, diſputoient des récompenſes, ſous la direction d'Hippodicus de Chalcis, qui fut le premier vainqueur ſous l'archontat d'Iſagoras à Athènes, il s'eſt écoulé 244 ans. . . . 1074 2294.

Ep. 48. Depuis que.... Hippias.... à Athènes, où Pythocrite étoit archonte, il s'eſt écoulé 231 ans. . . 1087 2281.

Ep. 49. Depuis que les Athéniens, ſous l'archontat de Phænippe ſecond, combattirent auprès de Marathon les Perſes, dont le général Atapherne Satrape, un des deſcendans de Darius, fut vaincu, combat où ſe trouva le poëte Echyle, âgé de trente-cinq ans, il s'eſt écoulé 227 ans. . . . 1091 2277.

Ep. 50. Depuis que Simonide, ayeul du poëte Simonide, & qui étoit poëte lui-même, ſe rendit célèbre à Athènes, où Ariſtide étoit archonte, & que Xerxès, fils de Darius, ſuccéda au trône de ſon père après ſa mort, il s'eſt écoulé 225 ans. . . 1093 2275.

Ep. 51. Depuis que le poëte Eſchyle remporta le prix de la tragédie, que naquit le poëte Euripide, & que le poëte Stéſichore vint dans la Grèce, pendant que Philocrate étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 222 ans. . . . . 1096 2272.

Ep. 52. Depuis que Xerxès fit un pont de vaiſſeaux ſur l'Helleſpont, que les Grecs combattirent & vainquirent les Perſes aux Thermopyles, & ſur mer, auprès de Salamine, pendant que Callias étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 217 ans. . . 1101 2267.

Ep. 53. Depuis que les Athéniens, ſous l'archontat de Xantippe, défirent, en bataille rangée, auprès de Platée, Mardonius, général de Xerxès, qui y perdit la vie, pendant que la Sicile étoit dévaſtée par les feux du mont Ethna, il s'eſt écoulé 216 ans. . . . . 1102 2266.

Ep. 54. Depuis que Gélon, fils de Dinomène, s'empara du gouvernement de Syracuſe, pendant que Timoſthène étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 215 ans. . . . 1103 2265.

Ep. 55. Depuis que Simonide de Céos, fils de Léoprepis, inventa l'art de la mémoire artificielle, qui il remporta la palme en l'enſeignant à Athènes, où Adimante étoit archonte, & depuis qu'on éleva des ſtatues à Harmodius & à Ariſtogiton, il s'eſt écoulé 214 ans. . . . . 1104 2264.

Ep. 56. Depuis que Hiéron s'empara du trône de Syracuſe, dans le tems où floriſſoit le poëte Epicharme, ſous l'archontat de Charès à Athènes, il s'eſt écoulé 208 ans. . . . . 1110 2258.

Ep. 57. Depuis que Sophocle, fils de Sophillus de Colone, remporta le prix de la tragédie, n'ayant que vingt huit ans, pendant qu'Apſéphion étoit archonte à Athènes, il s'eſt écoulé 206 ans. . . . . 1112 2256.

Ep. 58. Depuis qu'une pierre tomba à Egos-Patomos, & que le poëte Simonide mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, pendant que Théagenidas étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 205 ans. . . . . 1113 2255.

Ep. 59. Depuis la mort d'Alexandre I, & la ſucceſſion de Perdiccas ſon fils, à la couronne de Macédoine, pendant qu'Euthippe étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 199 ans. . . . . 1119 2249.

Ep. 60. Depuis la mort du poëte Eſchyle, âgé de ſoixante neuf ans, arrivée à Géla en Sicile, pendant que Callias premier étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 193 ans. 1125 2243.

Ep. 61. Depuis qu'Euripide, qui étoit contemporain de Socrate & d'Anaxagoras, remporta, pour la première fois, à l'âge de quarante-trois ans, le prix de la tragédie, pendant que Diphile étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 179 ans. . . . . 1139 2229.

Ep. 62. Depuis qu'Archelaüs monta ſur le trône de Macédoine, que Perdiccas avoit laiſſé vacant par ſa mort, pendant qu'Aſtyphile étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 156 ans. 1162 2206.

Ep. 63. Depuis que Denys s'empara du trône de Syracuſe, pendant que Euctémon étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 147 ans.. . . . . 1171 2197.

Ep. 64. Depuis la mort d'Euripide, âgé de ſoixante-dix-ſept ans, ſous l'archontat d'Antigène à Athènes, il s'eſt écoulé 145 ans. . . . 1173 2195.

Ep. 65. Depuis que le poëte Sophocle finit ſes jours à l'âge de quatre-vingt-onze ans, & que Cyrus entra dans la Perſe, Callias 2e étant archonte à Athènes, il s'eſt écoulé 143 ans. 1175 2193.

Ep. 66. Depuis que Téleſte de Sélinonte remporta le prix à Athènes, où Mycon étoit archonte, il s'eſt écoulé 139 ans. . . . . 1179 2189.

Digitized by Google

	Ère de Paros.	Durée jusqu'à nous.
Ep. 67. Depuis le retour de ceux qui avoient accompagné Cyrus en Perſe, & la mort du philoſophe Socrate, âgé de ſoixante-dix ans, Lachès étant archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 137 ans.	1181	2187.
Ep. 68. Depuis que.... à Athènes, où Ariſtocrate étoit archonte, il s'eſt écoulé 135 ans.	1183	2185.
Ep. 69. Depuis que.... rien remporta le prix du Dithyrambe à Athènes, où.... étoit archonte, il s'eſt écoulé.		.....
Ep. 70. Depuis que Philoxène, poëte dithyrambique, mourut à l'âge de ſoixante ans, Pythéas étant archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 116 ans.	1202	2166.
Ep. 71. Depuis qu'Anaxandride, poëte comique, remporta le prix à Athènes, où Callias étoit archonte, il s'eſt écoulé 133 ans.	1205	2163.
Ep. 72. Depuis qu'Aſtydamas fut couronné à Athènes, où Arſéon étoit archonte, & qu'au même tems l'on vit briller une comète très-grande, il s'eſt écoulé 109 ans.	1209	2159.
Ep. 73. Depuis la bataille de Leuctres, donnée entre les Thébains & les Lacédémoniens, où ces derniers furent défaits, & où périt leur roi Cléombrote, pendant que Phraſiclide étoit archonte d'Athènes; il s'eſt écoulé 107 ans.	1211	2157.
Ep. 74. Depuis le couronnement de Stéſichore ſecond, d'Hymère à Athènes, où Dyſcinète étoit archonte, & depuis la fondation de Mégalopolis, en Arcadie, il s'eſt écoulé 126 ans.	1212	2156.
Ep. 75. Depuis la mort de Denys de Sicile, auquel ſon fils ſuccéda; & depuis qu'Alexandre devint roi de Phère en Theſſalie, pendant que Nauſigène étoit archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 104 ans.	1214	2154.
Ep. 76. Depuis que les Phocéens pillérent le temple de Delphes, Céphiſodote étant archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 94 ans.	1224	2144.
Ep. 77. Depuis que Timothée termina ſa carrière, âgé de quatre-vingt-dix ans, à Athènes, où Agathocle étoit archonte; depuis que Philippe, roi de Macédoine, bâtit la ville de Philippopolis; depuis qu'Alexandre de Phères mourut, & que Dion vainquit les généraux de Denys, il s'eſt écoulé 93 ans.	1225	2143.
Ep. 78. Depuis la naiſſance d'Alexandre, roi de Macédoine, tems où floriſſoit Ariſtote à Athènes, où Calliſtrate étoit archonte, il s'eſt écoulé 91 ans.	1227	2141.
Ep. 79. Depuis que Callippe, aſſaſſin de Dion, s'empara du gouvernement de Syracuſe, Diotime étant archonte d'Athènes, il s'eſt écoulé 90 ans.	1228	2140.

Les marbres de Paros finiſſent à cette époque.

ARURE. *Voyez* AROURE.

ARUSPICES, miniſtres de la religion chez les Romains, qui étoient chargés ſpécialement d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des préſages. Les *aruſpices* étoient diſtingués des augures, en ce que l'inſpection des derniers ne regardoit que le vol des oiſeaux, leurs mouvemens, leur chant, & la manière dont ils prenoient leur nourriture. On a donné à leur nom différentes étymologies aſſez bizarres: les uns le dérivent d'une corruption du mot grec *ἱεροσκόπος*, inſpection des choſes ſacrées; le P. Pezron a recours à l'idiôme celtique, dans lequel *au* ou *afu* ſignifie le foie; lequel, joint à *ſpicio*, je regarde, a dû faire *auſpex*, d'où *aruſpex*, &c. Il en eſt une plus vraiſemblable & plus analogue à l'attention qu'avoient les prêtres, de n'employer que des mots barbares & ſurannés: elle dérive *aruſpex* d'*aruga*, bélier offert en ſacrifice.

Les *aruſpices* étoient reconnoiſſables par les mêmes habillemens que les augures, & par le *lituus*, qu'ils portoient de la main droite comme eux. Ils paroiſſent ordinairement ſur les monumens antiques vêtus de tuniques à manches courtes, & de la toge ou du grand manteau, dont ils s'enveloppoient la tête comme d'un voile. Du reſte, l'habillement extérieur étoit relevé fort haut, *cinctu gabino*. On les initioit, dès leur jeuneſſe, dans les règles de l'aruſpicine; & les peuples de l'Etrurie étoient chargés de ce ſoin. Les Romains leur envoyoient tous les ans, dans cette vue, douze enfans des premiers de la république. Ils apprenoient chez les Etruſques à examiner, ſelon certaines règles, le foie, le cœur, la rate, les reins & la langue des victimes; ils obſervoient ſoigneuſement ſi chacune de ces parties étoit dans l'état naturel, & s'il n'y paroiſſoit point quelque flétriſſure.

Les *aruſpices* détachoient de leurs propres mains les entrailles, les ouvroient avec un couteau de fer, & étudioient la couleur de la flamme qu'elles rendoient en brûlant. Ils obſervoient attentivement la manière dont la bile ſortoit du foie, & l'urine de la veſſie, comme nous l'apprend Didyme. Pour mieux obſerver ce dernier phénomène, ils lioient avec de la laine le col de ce viſcère, & examinoient comment il ſe déchiroit dans le feu, & de quel côté il laiſſoit échapper l'urine.

Leur

Leur art ne se bornoit pas aux entrailles des victimes ; il s'étendoit à tous les prodiges qui pouvoient alarmer ou rassurer la superstition la plus minutieuse, dans le ciel ou sur la terre. Consultés pour savoir ce que désignoit un serpent qui avoit entouré de ses longs replis le jeune Roscius pendant son sommeil, les *aruspices* répondirent (*Cicer. de Divin.* 1. 36.) que cet enfant seroit très-célèbre & très-élevé en dignité. Les prétendues pluies de pierres, les météores lumineux, la naissance des prétendus hermaphrodites, les enfans dont on attribuoit la naissance à une vierge, exerçoient aussi la sagacité des *aruspices*.

Quelques-uns d'eux se mêloient dans le grand cirque parmi les charlatans qui amusoient le peuple. Ils expliquoient les songes & les prodiges qui avoient effrayé : ils prédisoient l'avenir en examinant les traits du visage, les linéamens des mains de ceux qui les consultoient, & le bruit qu'ils faisoient en frappant de la langue contre le palais, *poppysma*. Juvénal nous l'apprend, (*Sat.* 6. 583.) :

Sortes ducet, frontemque manumque
Prabebit vati crebrum poppysma roganti.

Un ancien scholiaste applique ce passage aux *aruspices*.

Leur collége devint si nombreux, qu'ils formèrent un ordre dans l'Empire : témoin cette inscription, trouvée à Rome en 1605 :

I. FONTEJUS. FLAVIANUS
HARUSPEX. AUGG. CC
PONTIFEX. DICTATOR
ALBANUS. MAG. PUBLICUS
HARUSPICUM. ORDINI
HARUSPICUM. LX. D. D

Il faut y observer la dignité de ce Fontéius, qui étoit *aruspicum magister publicus*.

Aruspice du pontife, étoit une autre dignité de cet ordre. C'étoit celui qui aidoit le pontife dans les sacrifices. Il en est fait mention dans une inscription de Rome :

CN. JULI. CN. FILI
DOMATI. PRISCI
EX. EQUO. PUBLIC.
ADJUTORIS
HARUSPICUM
IMPERATORIS
PONTIFICIS
ALBANI

Il y avoit des *aruspices* qui suivoient les armées, & qui examinoient les entrailles des victimes avant les combats, afin d'en prédire l'issue. Dans une lettre d'Aurélien, rapportée par Vopiscus, cet empereur défend aux soldats de faire aucun présent aux *aruspices*, de crainte que ces prêtres ne déguisassent la vérité, étant gagnés par les libéralités des légions.

Les femmes s'immiscoient quelquefois dans les fonctions des *aruspices*, & consultoient les entrailles des animaux. Plaute le donne à entendre dans le vers suivant du soldat glorieux :

Precantatrici, collectrici, ariola, atque aruspica.

ARUSPICINE, science des *aruspices*. Les Romains en faisoient inventeur un petit-fils de Jupiter, nommé Tagès. Celui-ci, disoient-ils, apparut dans l'Etrurie à un laboureur auprès de Tarquinia. Tagès sortit de terre à côté du soc de sa charrue ; il avoit les traits d'un enfant & la sagesse d'un vieillard. Il s'entretint pendant plusieurs jours avec le laboureur & avec tous les habitans de l'Etrurie, accourus au bruit de ce prodige. Ses entretiens roulèrent sur l'*Aruspicine*, & le recueil que l'on en fit servit de base à cette science. Antistius Labeo les expliqua dans quinze volumes écrits sur cette matière.

D'après ce récit, chanté par Ovide dans les Métamorphoses, & inséré par Cicéron dans son Traité de la Divination, on croiroit que les Etrusques ont inventé l'*Aruspicine*. Les Grecs, les Asiatiques, consultoient cependant les entrailles des victimes long-tems avant Tagès. A la bataille de Platée, Mardonius, général des Perses, avoit déjà attaqué l'armée combinée des Grecs, que Pausanias voyant que l'inspection des victimes égorgées n'étoit pas favorable, défendoit encore aux Lacédémoniens de combattre. Les prêtres cherchoient vainement de plus heureux signes dans les entrailles de nouvelles victimes. Pausanias éploré, levant les mains au ciel & regardant le temple, adresse ses vœux à Junon Cithéronienne & aux autres dieux tutélaires de Platée : si les destins, s'écrie-t-il, ont résolu la défaite des Grecs, qu'ils permettent au moins que par quelque fait d'armes brillant, nous apprenions aux Perses qu'ils ont vaincu des guerriers braves & courageux. A peine eut-il prononcé ces paroles, que les auspices furent favorables. On combattit les Perses, & ils furent défaits. Ce trait prouve que les Grecs pratiquoient la même superstition.

Prusias, roi de Bythinie, pressé de livrer la bataille par Annibal, qui s'étoit réfugié auprès de lui, répondit que l'inspection des entrailles sacrées s'y opposoit formellement. Est-ce que vous ajoutez plus de foi, répliqua Annibal, au cœur d'un veau, qu'à l'expérience d'un vieux général? On pourroit rapporter plusieurs autres traits semblables, qui feroient disputer aux Etrusques l'invention de l'*Aruspicine*. Peut-être furent-ils les premiers à la réduire en art, & à fixer ses règles.

ARX. Ce mot abrégé est employé sur les médailles plus souvent pour exprimer αρχων, *archontes*,

que pour exprimer *pontife*, ἀρχιερεὺς. Le reste de la légende détermine le choix dans chaque cas.

ARX. Les augures appeloient de ce nom le terrein sur lequel ils faisoient leurs observations religieuses.

ARXATA, en Arménie. ARE.

M. Pellerin a publié un médaillon d'argent autonome de cette ville, qui est unique.

ARYCANDA, en Lycie. APTKAN.

M. Pellerin a publié une médaille autonome de bronze de cette ville; il n'y en a point d'or ni d'argent.

Cette ville a fait aussi frapper une médaille grecque, en l'honneur de Tranquilline, selon M. *Eckhel*.

AS. Ce nom a chez les antiquaires trois sens différens.

1°. L'As étoit un *poids*, & dans cette acception l'*as* romain est la même chose que la livre romaine. *Voyez* LIBRA. Il se divisoit en douze onces & en plusieurs autres parties, dont voici les principales :

	onces
1. *As, libra*...., en grec λίτρα, valoit. . .	12
$\frac{11}{12}$. *Deunx*...., chez les Grecs $\frac{5}{6}$ & $\frac{1}{2}$, δύωνξ τριάντου.	11
$\frac{10}{12}$. *Dextans*...., chez les Grecs $\frac{2}{3}$ & $\frac{1}{2}$, δύωνξ τετρ.	10
$\frac{9}{12}$. *Dodrans*..., chez les Grecs $\frac{3}{4}$ & $\frac{1}{12}$, δύωνξ δωδεάντου.	9
$\frac{8}{12}$. *Bes*...., chez les Grecs δύωνξ.	8
$\frac{7}{12}$. *Septunx*...., chez les Grecs $\frac{1}{2}$ & $\frac{1}{12}$ ἥμισυ δωδεάντου.	7
$\frac{6}{12}$. *Semis*...., chez les Grecs ἥμισυ.	6
$\frac{5}{12}$. *Quincunx*...., chez les Grecs $\frac{1}{2}$ & $\frac{1}{12}$, τρίτου δωδεάντου.	5
$\frac{4}{12}$. *Triens*...., chez les Grecs τρίτου. . . .	4
$\frac{3}{12}$. *Quadrans*...., chez les Grecs τετάρτου. .	3
$\frac{2}{12}$. *Sextans*...., chez les Grecs ἕκτου. . . .	2
$\frac{1}{12}$. *Uncia*...., chez les Grecs δωδεάτου. .	1

2°. De ce sens propre & primitif de l'*as*, on en avoit dérivé un autre, en transportant ce mot à quelque chose que ce pût être, dont l'*as* signifioit le tout ou l'entier, *solidum quid*, dont la moitié étoit exprimée par *semis*, le tiers par *triens*, &c. &c. Cet usage avoit lieu principalement pour les successions; & alors *as* désignoit l'hérédité entière. De sorte que, hériter entièrement de quelqu'un, s'exprimoit par la phrase *hæres fadus ex asse*; hériter, *ex triente*, *ex semisse*, *ex besse*, *ex deunce*, vouloit dire proprement hériter du tiers, de la moitié, des deux tiers, des onze douzièmes, &c. &c.

Dans le même sens, les Romains appeloient....

AS, le pied, mesure linéaire, qui valoit 11 pouces $\frac{611}{1000}$ de France;

AS, le *jugerum*, mesure gromatique ou de l'arpentage, qui valoit 723 toises carrées & $\frac{1}{16}$ de France;

AS, le *sextarius*, mesure de capacité pour les solides, qui valoit 20 roquilles $\frac{1}{1000}$ de France, où la pinte contient 32 roquilles;

AS, le setier, mesure de capacité pour les solides, grains, &c. qui valoit $\frac{25}{100}$ de pinte.

3°. L'*as*, dans le sens qui a été seul adopté par notre langue, étoit une monnoie. Eusèbe, dans sa Chronique, année 306, rapporte que sous Numa, les *as* étoient de bois, de cuir & de coquilles. S. Jérôme, dans sa traduction d'Eusèbe, omet cette dernière espèce. Sous Tullus Hostilius, on les fit de cuivre, & on les appela *as, libra, pondo*. Leur poids, qui étoit d'une livre entière ou de douze onces, les fit appeler *ASSES GRAVES, ASSES MAJORES*. Quatre-cent-vingt ans après, lorsque la première guerre Punique eut épuisé les finances de Rome, on en retrancha un *sextans* ou deux onces, & on ne les fit plus que du poids de dix onces ou du *dextans*. On peut les distinguer par le surnom de DEXTANTARII. Dans la suite, on en ôta encore une once, ce qui les réduisit à neuf onces ou au *dodrans*, d'où ils peuvent être appelés DODRANTARII. Enfin, l'an de Rome 563, C. Papirius Carbo étant tribun du peuple, fit passer la loi *Papiria* sous le consulat de L. Cornélius Scipion, & de C. Lælius Nepos. Elle retranchoit encore de l'*as* une once & demie; ce qui le réduisit à sept onces & demie, d'où il fut nommé *AS SEPTUNX & SEMIUNCIALIS*. On croit généralement que l'*as* resta à ce point tout le tems de la république, & jusqu'à JESUS-CHRIST.

La marque de l'*as* étoit d'un côté une tête de Janus à deux visages, *bifrons*, & de l'autre un bec de navire, *rostrum navis*; c'est-à-dire, une proue de navire ou l'avant d'un vaisseau. Les collections d'antiques, & le cabinet de Sainte-Geneviève en particulier, renferment plusieurs *as* avec ces empreintes. On les appela *Jani ratitii*, ou *nummi ratitii*. Ovide (*Fast.* I. 241.) dit que l'arrivée de Saturne en Italie avoit fait mettre un bec de navire sur les *as*, afin d'en conserver le souvenir :

At bona posteritas puppim signavit in ære,
Hospitis adventum testificata Dei.

Nous allons donner les différentes évaluations de l'*as*, monnoie réelle & monnoie de compte, d'après la Métrologie de M. Paucton, & nous y joindrons ses réflexions sur les *as*.

L'AS, monnoie réelle, valut, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 537, vingt sols ou une livre de France, quelquefois même vingt-huit sols. *Voyez ASSIPONDIUM*.

L'*as* valut, depuis l'an de Rome 537 jusqu'à

Digitized by Google

l'an 544, trois sols de France. Il ne pesoit alors que deux onces romaines de cuivre.

L'*as* valut, depuis l'an de Rome 544 jusqu'à l'an 586, un sol dix deniers & demi de France. Il ne pesoit plus qu'une once romaine.

L'*as* valut, depuis l'an 586 jusqu'au règne de Claude ou de Néron, un sol un denier & demi de France.

L'*as*, réduit au poids d'un sicilique de cuivre, valut, depuis le règne de Claude ou de Néron jusqu'à celui de Constantin, un sol environ de France.

L'AS, monnoie de compte des Romains, avoit différentes divisions, suivant le numéraire dont il faisoit partie.

L'*as*, dans le numéraire étariaire (*V.* ARITHMETIQUE.) étoit représenté par ce signe ♎. Il se divisoit en douze onces, ou vingt quatre sémionces, ou trente-six duelles, ou quarante-huit siciliques, ou soixante-douze sextules, ou deux cent quatre-vingt-huit scripules.

L'*as*, dans le numéraire sestertiaire (*V.* ARITHMETIQUE.) étoit représenté par ces signes H-S ═ *S*, *duæ libellæ semibella*. Il se divisoit en deux *semisses-aris*, ou en cinq *sembella*, ou en dix *teruncii*.

L'*as* effectif, dans le numéraire dénariaire (*Voy.* ARITHMÉTIQUE.) étoit représenté par ces signes ♐ Σ Ↄ, *semuncia sicilicus*.

L'*as denarius* ou *fedecias*, du même numéraire dénariaire, est renvoyé au mot SEDECIAS.

Si l'on veut supposer que lorsqu'on fabriqua à Rome les premières monnoies d'argent, on adopta entre ce métal & le cuivre la proportion appréciative qui étoit dès-lors établie & reçue parmi les peuples circonvoisins; si à cette première supposition on consent à en ajouter une seconde; savoir, que cette proportion entre le prix du cuivre & celui de l'argent, subsistoit depuis le règne de Servius & même de Numa, sans avoir subi de changement, on en inférera que depuis le commencement de la monarchie romaine jusqu'à l'an 501 au moins de la fondation de la ville, l'*as* peut être estimé de la valeur d'une livre tournois, & ses multiples & sous-multiples à proportion. Ce calcul, assez juste, ce semble, sera aussi très-commode, puisque par tout où l'on rencontrera le mot *as*, on n'aura qu'à substituer celui de livre tournois. Ainsi, l'on dira que les citoyens de la première classe, sous Servius, devoient avoir au moins cent mille livres de bien; ceux de la seconde classe, soixante-quinze mille livres; ceux de la troisième classe, cinquante mille livres: ceux de la quatrième classe, vingt-cinq mille livres; & ceux de la cinquième classe, douze mille cinq cents livres. On dira de même que lorsque le bled étoit au plus bas prix à Rome, il y valoit 20 sous le modius, & 15 liv. 3 s. le setier, mesure de Paris. On dira encore qu'un bœuf, dans les amendes légales & pécuniaires, étoit estimé à cent francs ou cent livres tournois; un mouton à dix francs; que les plus fortes amendes étoient taxées à trois mille livres, & les moindres à vingt francs; qu'Appius-Claudius, racheta les privilèges des Potitiens pour la somme de cinquante mille livres; qu'on devoit les dépouilles *opimes*, lorsque les dépouilles faites sur le chef des ennemis se montoient à la valeur de deux cents livres, & qu'on n'étoit obligé qu'à un sacrifice d'expiation, lorsque la valeur de ses dépouilles ne se montoit qu'à cent francs. »

Pline (*lib.* 33, *chap.* 3.) écrit que le poids de l'*as*, qui jusqu'alors avoit toujours été d'une livre pesant, fut diminué pendant la première guerre Punique. La République ne pouvant suffire aux dépenses qu'elle fut obligée de faire, & voulant acquitter les dettes qu'elle avoit été forcée de contracter, par un artifice qui fût le moins onéreux possible à ses créanciers, imagina de décrier les anciennes monnoies, & de faire fabriquer à la place de nouveaux *as* du poids d'un sextans ou de deux onces de cuivre, & qui ne continssent ainsi que la sixième partie du poids des précédens. Par cette opération, la République acquitta ses dettes, rembourſa ſes créanciers avec la ſixième partie du métal qu'elle avoit empruntè, & gagna cinq ſur ſix. L'*as* fut marqué du côté de l'effigie, d'un Janus à deux viſages; & du côté de l'exergue, d'un éperon de navire: le triens & le quadrans furent caractériſés par des radeaux. Le quadrans avoit été juſques-là appelé *téronce*, parce qu'il étoit en argent, & qu'il valoit trois onces de cuivre: à cette époque il ne conſerva plus que le nom de quadrans, parce que le téronce d'argent fut ſupprimé, auſſi-bien que la libelle & la ſembelle: *Librale autem pondus æris imminutum bello Punico primo cùm impensis Respublica non sufficeret: constitumque est ut asses sextantario pondere ferirentur. Ita quinque partes sicla lucri, assolutatmque as alterum. Notâ aris fuit ex alterâ parte Janus geminus, ex alterâ rostrum navis: in triente verò & quadrante rates. Quadrans anteà teruncius vocatus à tribus unciis.* Lorſque Pline dit que la monnoie de cuivre portoit ſur une face la figure d'un Janus à deux viſages, & ſur l'autre un éperon de navire, &c. il ne parle pas plus de la monnoie de cette refonte, que de celle qui avoit précédé, & qui étoit marquée des mêmes caractères & figurée de la même manière. »

« Les écrivains gardent le ſilence ſur la réduction des monnoies d'argent, ce que M. Pauſton regarde comme une preuve qu'ils la comprennent dans celle des monnoies de cuivre, & qu'elle ſubit la même réforme. En effet, ſi les monnoies d'argent n'euſſent point été changées avec celles de cuivre, comment la République auroit-elle pu faire un profit de cinq ſixièmes en décriant les

anciennes monnoies ? Eſt-ce que les fonds de l'état étoient en matières de cuivre? Il eſt bien plus probable qu'une grande partie étoit en matières d'argent, & que par conſéquent, pour effectuer parfaitement un profit de cinq ſixièmes, il falloit diminuer à la refonte les eſpèces d'argent dans la même proportion qu'on diminuoit celles de cuivre. Le denier fut donc réduit à la taille de ſoixante-douze à la livre, fut du poids d'une ſextule, de même valeur que le didrachme aſiatique, & ſeulement d'un vingt-quatrième plus grand que la drachme attique ou des grecs. C'eſt peut-être de cette égalité approximative du denier romain de ce temps-là & de la drachme attique, que la plupart des écrivains, tant Grecs que Romains, conſervèrent au denier le nom de drachme, lors même qu'il fut à la taille de quatre-vingt-quatre, & même de quatre-vingt-ſeize à la livre. La proportion de l'argent au cuivre fut donc, comme auparavant, ſur le pied de 120 à 1. »

« Si la réforme dont nous venons de parler avoit eu lieu durant l'intervalle de la première guerre punique, comme l'écrit Pline, on trouveroit que ſous le conſulat de L. Métellus, le ſetier de bled, meſure de Paris, ſe vendoit à Rome 3 liv. 12 ſ. 6 den. de notre monnoie, en calculant ſur la monnoie de cuivre; ou bien trente-deux ſous, en calculant ſur la monnoie d'argent. Il ſeroit bien étonnant que le modius de bled qui, 230 ans auparavant, ſous le tribunat de Minutius Augurinus, ſe vendoit une livre de cuivre lorſqu'il étoit au plus bas prix, ne ſe vendoit plus que deux onces, c'eſt-à-dire, un ſixième de ce qu'il avoit valu. Il y a néanmoins des gens qui trouveroient ce dernier prix plus raiſonnable, tant on eſt perſuadé que les métaux *monétaires* étoient moins abondans & plus précieux qu'ils ne le ſont aujourd'hui. »

« Démoſthène naquit en 381, & mourut 322 ans avant l'ère chrétienne; le milieu de ſa carrière fut donc vers l'an 404 de la fondation de Rome, cent ans avant l'époque du triomphe de Métellus. Or, cet orateur célèbre nous apprend que de ſon temps le medimne de bled ſe vendoit ordinairement à Athènes la ſomme de cinq drachmes. Le ſetier de bled de Paris ſe feroit donc alors vendu dans la Grèce pour la ſomme de 17 liv. 3 ſ. de notre monnoie; c'eſt un peu plus qu'il ne ſe vendoit à Rome dans les années d'abondance. »

« Polybe, qui vivoit 60 ans après l'époque du triomphe de Métellus, nous apprend (II, 103.) que de ſon temps le modius de bled ne valoit ordinairement en Italie que quatre oboles. Il paroît que ces quatre oboles ſont une réduction de monnoie romaine en monnoie grecque; on ne ſait ſi elle a été bien faite: quoi qu'il en ſoit, il ſuit de ceci qu'au temps de Polybe le ſetier de bled auroit valu en Italie 10 liv 6 ſ. Il pourroit encore ſe faire qu'il s'agît ici du modius attique; car ſi Polybe s'exprime en monnoies attiques, pourquoi ne s'exprimeroit-il pas également en meſures attiques? Dans ce cas, le ſetier de bled auroit valu 13 liv. 14 ſ. »

« On voit, par les plaidoyers de Cicéron contre Verrès, que dans la Sicile, où, à cauſe de la grande fertilité de cette iſle, le bled devoit être à bas prix, le modius, meſure du pays, y valoit ordinairement quatre ſeſterces, ou un denier de 84 à la livre; d'où l'on infère que le ſetier de Paris y auroit valu 16 liv. 17 ſ. de notre monnoie. »

« Il eſt donc démontré que l'argent n'étoit pas plus précieux ſous les règnes de Philippe & d'Alexandre-le-Grand, que ſous celui d'Auguſte & qu'il ne procuroit pas une plus grande quantité de choſes néceſſaires aux beſoins de l'homme l'an 400, que l'an 750 de la fondation de Rome. Il y a plus, c'eſt que dans la ſuite le bled ne valut quelquefois que trois ſeſterces: c'eſt à ce prix que le fit réduire Néron, pour ſoulager ou pour calmer le peuple après l'incendie de Rome: *Sed ſolutium populo exturbato & profugo, campum Martii ac monumenta Agrippæ, hortos quàm etiam ſuos patefecit, & ſubitaria ædificia exſtruxit, qua multitudinem acciperent: ſubvectaque utenſilia ab Hoſtiâ, & propinquis municipiis; pretiumque frumenti minutum uſque ad ternos nummos* (Tacit. Annal. lib. 25, cap. 39). (*Métrologie de M. Pauton*).

AS *ou* ASH, nom fameux dans les Mythologies ſeptentrionales. Selon l'opinion commune, c'étoit un Dieu des peuples du Nord. Sperlingius a ſoutenu à ſon ſujet une opinion particulière dans les *nouvelles littéraires de la mer Baltique, année* 1699, *pag.* 174. Selon lui, les Aſiatiques, chaſſés de leur pays par Pompée, ſe retirèrent dans les contrées ſeptentrionales. Comme ils étoient polis & délicats, ils méprisèrent les noms barbares des ſeptentrionaux, qui les regardoient avec admiration & comme des eſpèces de divinités. Pour exprimer quelque choſe de grand, d'excellent, de magnifique, ils ſe ſervirent des mots *aſe, æſer*, & les donnèrent à leurs Dieux mêmes.

ASAMINTHE, baignoire faite en forme de ſiége, *ſimuitor*. Pollux donne ce nom à un vaſe à boire, ſans doute à cauſe de ſa forme.

Dans ſa première acception, ce mot étoit conſacré dans le temple de Minerve Cranea. Ce temple étoit bâti ſur une montagne eſcarpée; il étoit entouré de portiques & de cellules deſtinées au logement de ceux qui étoient attachés au culte de la Déeſſe, & du Grand-Prêtre en particulier. Celui-ci devoit être toujours un jeune garçon ſans barbe. Il ſervoit cinq ans en cette qualité; auſſi l'éliſoit-on ſi jeune, qu'il n'avoit pas encore un ſeul poil follet au moment de ſon abdication. Pendant les cinq ans de ſon ſacerdoce, il ne quittoit point le ſervice de la Déeſſe; & il étoit

Digitized by Google

obligé d'employer, pour prendre le bain, des *aſpaminthes*, ainſi que le pratiquoient les peuples de ces contrées avant leur civiliſation.

ASANDER, roi du Boſphore.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

O. en argent.

O. en bronze.

A'ΣA'NIAON, mot compoſé de l'*a* privatif & de *σανις*, *planche*. Pollux appelle de ce nom une eſpèce de pont dans les navires, qui n'en occupoit que la moitié.

ASAROTON, pavé peint ou fait de pièces de rapport. Ce nom, compoſé de l'*a* privatif & de *σαιρω*, *je balaye*, lui avoit été donné, ſelon Pline, (36. 25.), parce qu'il paroiſſoit toujours ſale, *non-balayé*, couvert de corps étrangers, &c. peut-être que les joints des petits corps dont eſt formée la moſaïque occaſionnoient cette illuſion. Stace parle des *aſarota*, comme de pavés chargés de deſſins, de fleurs & d'ornemens. (*Syl.* 1, 3, 55.):

Varias ubi picta per artes
Gaudet humus, ſuberantque novis aſarota figuris.

ASBAMÉE, fontaine dédiée à Jupiter, auprès de Tyane, dans la Cappadoce. Philoſtrate dit dans la vie d'Apollonius, que ſes eaux ſont froides à la ſource, & bouillantes lorſqu'elles s'en éloignent; qu'elles paroiſſent belles, tranquilles & agréables aux gens-de-bien, eſclaves de leurs ſermens; tandis que les méchans & les parjures n'y trouvent qu'un poiſon funeſte.

Jupiter avoit un temple au pied de cette fontaine, & il en portoit le nom d'*Asbamée*.

ASBESTE. *V.* AMIANTE. On devroit donner le nom d'*Amiante* aux filamens ſouples & ſoyeux, & celui d'*Asbeſte*, aux filamens durs & difficiles à détacher les uns des autres.

ASCAGNE, fils d'Enée & de Créüſe, fille de Priam, étoit encore enfant lorſque Troye fut détruite. Il ſuivit ſon père en Italie, ſelon Virgile, & régna après lui. Aſcagne continua la guerre contre Mézence, roi d'Etrurie, dont il tua le fils. Il bâtit une nouvelle ville appelée *Albe* la longue, dont il fit la capitale de ſon petit royaume, & mourut après un règne de trente-huit ans. Son fils Iules ne lui ſuccéda point dans la royauté, mais ſeulement dans le ſacerdoce. *Voyez* ÉNÉE, IULUS.

Il s'appeloit, ſelon Virgile, *Ilus* à Troye, & *Iulus*, depuis le départ de la Phrygie : *At puer Aſcanius, cui nunc cognomen Iulo additur, Ilus erat, dum res ſtetit Ilia regno.*

ASCALAPHE, étoit fils de l'Achéron & d'Orphné, Nymphe des enfers. Jupiter ayant promis à Cérès que ſa fille Proſerpine retourneroit ſur la terre, à condition qu'elle n'auroit rien mangé depuis ſon arrivée dans les enfers, Aſcalaphe rapporta qu'il l'avoit vue avaler ſix pepins d'une grenade qu'elle avoit cueillie dans les jardins de Pluton. L'arrêt fut changé, & Proſerpine obligée de paſſer ſix mois dans l'enfer, & les autres ſix mois chez ſa mère. Mais la princeſſe, pour ſe venger de l'indiſcrétion d'Aſcalaphe, le métamorphoſa en hibou. Il y a des auteurs qui ont dit qu'il fut changé en lézard; d'autres ont débité que Proſerpine l'avoit couvert d'une groſſe pierre. *Voyez* PROSERPINE.

ASCALAPHUS, fils de Mars & d'Aſtioché, un des deux chefs des Grecs, qui conduiſoient au ſiége de Troye les Béotiens d'Orchomène ſur trente vaiſſeaux.

ASCALON, en Paleſtine. ΑΣ & ΑC & ΑCKΑΛΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent.

R. en bronze.

O en or.

Leur type ordinaire eſt un navire.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec ſon ère, en l'honneur d'Auguſte, de Tibère, de Claude, de Néron, de Tite, de Domitien, d'Antonin, de Sept.-Sévere, d'Elagabale, d'Alex.-Sévère, de Trajan, d'Hadrien.

On y voit ordinairement une femme couronnée de tours, appuyée de la main droite ſur une haſte, tenant de la gauche un éperon de navire, ayant à ſa droite un autel, & à ſa gauche une colombe. Diodore de Sicile dit que Derceto, Déeſſe adorée à Aſcalon & dans les autres villes de la Paleſtine, ayant mis au monde une fille, en conçut tant de honte, qu'elle l'abandonna dans un déſert. Des colombes la nourrirent d'abord de lait, & enſuite de fromage, qu'elles alloient prendre dans les maiſons des bergers pour le lui apporter, & pour le mettre dans ſa bouche. C'eſt pour cette raiſon, dit le cardinal de Noris, que l'on voit des colombes ſur les médailles d'*Aſcalon*.

ASCARUS *ou* ASCARUM. C'étoit, ſuivant Pollux, (*Onomaſ. lib. 4, cap. 9*) & Muſonius, (*de luxu græc. cap. 7.*), un inſtrument de muſique de percuſſion, quarré & d'une coudée en tout ſens, ſur lequel étoient tendues des cordes qui rendoient un ſon ſemblable à celui d'une crotale, quand on les faiſoit tourner. Selon les mêmes auteurs, l'*Aſcarus* & le *Pſithyra* ſont le même inſtrument inventé par les Troglodites ou les Lybiens. Pollux ajoute qu'Anacréon appelle auſſi l'*aſcarus nyagade*, & que Cantharus en attribuoit l'invention aux Thraces.

Digitized by Google

ASCAVLES, ouvrier qui fait des outres, Ἀσκαύλης. *Martial*, (10, 3, 8.):

Et concupiscat esse canus ascaules.

ASCENSION. (ÈRE DE L')

Nous ne connoissons que l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, qui ait employé *l'ère de l'ascension*. C'est ainsi, par exemple, qu'il date l'année du martyre de St. Ménas de Cotys: *Anno* CCLXII. *Domini in cœlos assumptionis, ac iisdem coss.* (*Tusco & Anullino*) *martyrium subiit S. Menas Cotyæus Phrygiæ salutaris civitate, Athyr 15, ex ante diem idus Novembris*; ce qui revient à l'an 295 de notre ère vulgaire, le 12 Novembre. Le même auteur donne encore cette date du martyre de S. Gélasin Bouffon: *Anno* CCLXX. *Domini in cœlos assumptionis, ac iisdem supra nominatis coss.* (*Maximiano Herculio Aug. V, & Galeriano Maximiano Cæsare II,*) *martyris vitam finivit Sanctus Gelasinus in Heliopolitanum urbe Libanensis*; ce qui se rapporte à l'an de notre ère vulgaire 297. (*Art de vérifier les dates*).

ASCHOLIES. *Voyez* ASCOLIES.

ASCIA. Ce mot désignoit chez les Romains plusieurs instrumens employés dans les arts, & différens les uns des autres. 1°. *Ascia* étoit une doloire qui servoit à dégrossir & à polir le bois, telle que celles dont les Tonneliers se servent aujourd'hui: 2°. *ascia* étoit une espèce de rateau ou rabla, appelé *ringard* dans les forges & les fonderies, avec lequel on remuoit la chaux pendant son infusion: 3°. enfin, *ascia* étoit un sarcloir semblable à celui dont se servent les Jardiniers pour arracher les broussailles. C'est ce dernier instrument dont nous allons parler dans cet article, parce qu'il se trouve très-souvent sculpté sur les cyprès & les tombeaux dans les Gaules Viennoise, Narbonnoise & Lyonnoise en particulier. L'Italie en offre quelques exemples en très-petit nombre. Lorsque l'*ascia* n'y est pas sculptée, on trouve dans l'épitaphe ces mots: SUB ASCIA DEDICAVIT, POSUIT, FECIT, FACIENDUM CURAVIT, &c. AB ASCIA FECIT, &c.

Ces expressions ont donné jusqu'à ce jour la torture aux Antiquaires, qui ont formé divers systèmes pour les expliquer, sans qu'aucun d'eux puisse se flatter d'avoir pour lui plus que de la vraisemblance. On avoit cru pendant long-temps qu'elles n'étoient employées que dans les Gaules; mais Gori a publié quatre épitaphes trouvées dans la Toscane avec l'*Ascia* sculptée. Gruter, Fabretti, Doni & Muratori en ont fait connoître quelques autres.

Alde Manuce chercha le premier à expliquer ces formules; & il employa, pour y réussir, une loi des XII. Tables, qui défend de polir avec la doloire, & de travailler les bois dont on construisoit les bûchers, ROGUM ASCIA NE POLITO. Il dit que l'*Ascia*, placée sur les tombeaux, annonçoit que l'on avoit satisfait à la loi en élevant un monument simple & sans art. On ne voit pas cependant quelle analogie il a pu trouver entre l'*ascia* des Charpentiers, appelée vulgairement *herminette*, & des tombeaux de pierre, de briques ou de marbre.

Reinesius entend par ces formules, que celui qui parle dans l'épitaphe, a présidé à la construction du monument depuis le premier coup de sarcloir, *ascia*, donné pour préparer le terrein, jusqu'à l'entière perfection du tombeau, opérée par l'outil du marbrier, *asciâ & scrupulo* (λαξευτικῇ ἀγωγῇ).

On ne connoit point d'instrument de Marbrier ni de Sculpteur qui puisse être appelé *ascia*; aucun n'étant ressemblant à l'*ascia* sculptée sur les monumens.

Chorier donna, vers le même temps, dans ses *antiquités de Vienne*, une explication des mêmes formules très ingénieuse, mais trop recherchée. Il dérive le mot *ascia* de l'ἀ privatif des Grecs & de σκιὰ, *ombre*, & il le rendit par *terrein* sans ombre, dégagé de tout abri, tel qu'on le recherchoit pour les sépultures.

Fabretti a tourné en ridicule l'explication de Chorier; mais il y en a substitué une qui ne paroit pas plus solide. Après avoir rappelé la loi des XII. Tables, qui défendoit le luxe & la prodigalité dans la construction des tombeaux, il assure que l'expression SUB ASCIA FACERE, faisoit hommage à cette loi, en apprenant que le tombeau avoit été fait & achevé, quelque élégant qu'il fût, avec l'instrument appelé *ascia*. Si Fabretti eût tiré de son principe une conséquence diamétralement opposée, elle eût été beaucoup plus vraisemblable. Que l'on juge après cela de la solidité de son explication.

Ces formules célèbres fixèrent les recherches du marquis Maffei de Vérone, & il les expliqua aussi d'une façon particulière. Ayant lu dans Vitruve que l'*ascia* servoit à faire infuser la chaux, à la perfectionner, en la remuant dans tous les sens, & en ramenant au dehors les corps étrangers qui auroient nui à sa perfection, il appliqua ce passage à l'*ascia* des tombeaux. Elle y désignoit, selon lui, que ces monumens avoient été faits, construits & *reblanchis avec de la chaux*, pour l'usage de celui dont l'epitaphe faisoit mention. Il s'étayoit encore de l'expression CONSUMMATUM HOC OPUS SUB ASCIA EST, tirée d'une épitaphe rapportée par Guichenon, dans laquelle l'*ascia* paroit être indiquée comme l'instrument destiné à mettre *la dernière main* à l'ouvrage. Mais qu'auroit pu répondre le savant Marquis, lorsqu'on lui auroit présenté des épitaphes avec l'*ascia*, gravées sur un seul bloc de marbre ou de pierre commune, qui n'ont jamais été *blanchies*: & celle-ci en particulier, dans laquelle il n'est fait mention que d'un autel, ou cippe ayant la forme d'un autel, pour recevoir les libations;

Digitized by Google

D. M.
SERVI
SEVERI
CASSIA
MISERA MATER
FILIO INCOM
PARABILI AN
XXIIII. ARAM. PO
SUIT. ET SUB. A. D.

Elle est tirée du Recueil de Gruter, page 706.

Le P. Mabillon a proposé, dans sa lettre *de cultu sanctorum ignotorum*, une explication assez heureuse des formules SUB ASCIA DEDICARE, &c. Il pense que les anciens, en dédiant leurs tombeaux aux mânes, faisoient des imprécations contre ceux qui en oseroient violer la sainteté. Les imprécations étoient exprimées par la figure de l'*ascia* dont on menaçoit leur tête. Cette opinion est conforme à une coutume des paysans Latins, qui, selon Palladius, (*de re rustica*, l. 35.) élevoient contre le ciel des haches ensanglantées pour détourner la grêle & les autres météores destructeurs. On peut objecter cependant au savant Bénédictin, que l'*ascia* ressemble ordinairement à un farcloir ou à une doloire, & jamais à une hache, *fecuris*, telle qu'on la voit dans les faisceaux des Licteurs. D'ailleurs cette menace de mort corporelle n'étoit pas conforme à l'esprit des premiers chrétiens, qui ont cependant employé quelquefois la formule SUB ASCIA.

Après avoir rapporté & combattu toutes les explications précédentes, excepté celle de Chorier, Muratori (*thes. infcr.* 532.), a proposé la sienne, qui se rapproche de celle du P. Mabillon. Selon lui, la formule SUB ASCIA, ou l'*ascia* elle-même, placée sur les tombeaux, étoit une prière tacite, mais connue, adressée par celui qui étoit enterré, au possesseur du champ dont le monument faisoit partie, d'en sarcler les environs, d'empêcher les broussailles d'en dérober la vue, & de rendre la *terre pesante* sur les cendres du défunt.

Cette explication faisant partie de celle que nous donnerons plus bas, d'après le comte de Caylus, mérite quelque développement. Quant au desir qu'avoient les anciens de trouver, après leur mort, *la terre* du tombeau *légère*, SIT TIBI TERRA LEVIS, il est attesté par des milliers d'épitaphes, & il ne doit pas nous arrêter. La crainte de voir les tombeaux couverts & cachés par les broussailles, est exprimée quelquefois dans les épitaphes, mais plus souvent dans les poésies. L'inscription publiée dans le même recueil de Muratori, dans la classe des *collèges*, fait mention de Pontia Justa, qui avoit laissé six cens sesterces au *collège* des matelots d'Arilica, à condition qu'entr'autres choses ils sarcleroient les environs du tombeau de son affranchie Fortunata:

ET UT MONUMENTUM REMUNDETUR.

L'épitaphe suivante, qte rapporte le même auteur, est encore plus expresse:

SALLUSTIAE
APHRODITE
CONGIDIUS L. F
CONIUGI BENE
MERENTI CUM QUA
VIXIT ANNIS XXVII.
MENSIBUS VIII. DIEBUS VI.
QUOD VIVA MERUI MORIENS QUOD ET IPSA
ROGAVI
CONIUGIS HOC MOESTI REDDIDIT ECCE FIDES
SIT LICET INFERNAE NOCTIS TRISTISSIMUS
HORROR
ME TAMEN ILLIUS CREDO IACERE TORIS
TE PIE POSSESSOR SIVE COLONE PRECOR
NE PATIARE MEIS TUMULIS INCRESCERE
SILVAS
SIC TIBI DONA CERES LARGA DET ET BROMIUS

Dans la classe des artisans du même recueil, A. Sempronius Latus lègue 7000 sesterces pour l'entretien de son tombeau: HUIC MONUMENTO IN CULTURAM. Le mot *cultura* exclut l'idée de maçonnerie, & désigne la terre nettoyée, *défrichée*. Quatre vers precs graves à la suite de l'épitaphe du jeune Vibius Licinianius, & traduits en vers latins par le marquis Maffei, renferment le même souhait:

Plurimus hunc tumulum flos induat, inque recentem
Haud rubi horrentes, egypriisque mala,
Sed properent viola, & amaracus, & narcissus,
Vibie, & omnis humus te prope jam rosa sit.

Les Poëtes font encore plus expressifs; nous ne citerons que Properce. L'imprecation la plus forte qu'il puisse faire contre la perfide Léna, est de voir son tombeau caché sous les ronces. (*lib.* 4. *élég.* 5.):

Terra tuum spinis obducat, Lana, sepulcrum:

comme l'étoit le monument d'Archimède, lorsque Cicéron le découvrit pendant sa questure en Sicile.

Nous terminerons ces citations par un vers qui exprime les deux souhaits dont Muratori a fait la base de son explication. Il appartient à une épitaphe qui est dans le recueil de Gruter (889. 2.):

SIT TIBI TERRA LEVIS CINERES QUOQUE FLORE TEGANTUR.

Le comte de Caylus ayant trouvé un instrument qu'il crut être l'*ascia*, le compara avec les anciens instrumens; & cet examen le conduisit à donner une explication des formules citées plus haut, qui réunit les opinions du P. Mabillon & de Muratori. Il s'exprime de la sorte: (*Recueil d'Ant. I.* 223.)

Digitized by Google

« J'ai douté quelque tems ſi ce monument devoit être pris pour l'*aſcia*, ſi ſouvent repréſentée ſur les tombeaux anciens ; mais l'endroit où il a été découvert, & plus encore ſa reſſemblance avec un inſtrument repréſenté ſur une médaille de la famille Valéria, (Vaillant, Fam. Conſul, Pl. CXL.) m'ont paru ſuffire pour lever tous les doutes à cet égard, & pour montrer qu'il n'étoit propre ni à remuer la terre, ni à détremper le mortier, ni enfin à polir le bois. C'eſt une eſpèce de farcloir dont on ſe ſervoit pour arracher les herbes & les brouſſailles, & auquel on donnoit quelquefois le nom d'*aſcia*. »

« Il s'agit préſentement de ſavoir quel ſecours on peut tirer de cette découverte, pour expliquer SUB ASCIA DEDICAVIT, ſur laquelle tant d'habiles critiques ſe ſont exercés. Voici donc mes conjectures. J'ai déjà dit que l'inſtrument qui eſt ſous mes yeux, & que j'ai fait graver ſous deux aſpects, en deſſous & de profil, n'étoit propre qu'à arracher des herbes & des brouſſailles. C'étoit, à mon avis, la première cérémonie qu'on faiſoit en érigeant un tombeau dans un champ. Elle ſe pratiquoit par le moyen d'un farcloir conſacré à cet uſage, & elle pouvoit être accompagnée de prières & des rites dont nous ignorons les détails, mais qui vraiſemblablement étoient ſuivis d'imprécations contre ceux qui oſeroient profaner le tombeau qu'on alloit conſtruire. Après cette cérémonie, on ſe ſervoit d'autres inſtrumens pour remuer la terre & le mortier ; & comme on vouloit perpétuer le ſouvenir d'une conſécration qui attiroit du reſpect au tombeau, on employoit la formule SUB ASCIA DEDICAVIT, ou bien l'on repréſentoit ſur la pierre qui le couvroit, la figure de cet inſtrument. Enfin, ces marques extérieures ne ſuffiſant pas toujours pour arrêter ceux qui avoient envie de violer ces monumens ; on croyoit leur inſpirer plus d'effroi en mêlant à leurs yeux, avec les cendres du mort, l'inſtrument qui avoit ſervi à conſacrer l'aſyle qui les renfermoit. »

« On ne doit point être étonné que les auteurs anciens, qui ne nous ont pas inſtruits de toutes les cérémonies qui ſe pratiquoient ſous leurs yeux, ayent paſſé ſous ſilence celle de la conſécration des tombeaux. Elle n'étoit pas en uſage dans tout l'Empire, & étoit particulière à certains cantons des Gaules, ſoit que les Romains qui y étoient établis l'euſſent empruntée des Gaulois, ſoit qu'ils s'imaginaſſent arrêter par ce moyen les profanations des cimetières, qui y étoient apparemment plus communes que partout ailleurs. »

Au reſte, il paroît que les Romains n'attachoient aucune idée ſuperſtitieuſe à la formule SUB ASCIA DEDICAVIT, puiſque les premiers Chrétiens n'ont point fait de difficulté de l'employer ſur leurs monumens.

ASCLEPIES, fêtes d'Eſculape, appelé en grec Ἀσκληπιὸς. On en célébroit dans pluſieurs endroits de la Grèce ; mais aucunes n'étoient auſſi renommées que celles d'Epidaure, ville célèbre par l'oracle de ce dieu. Elles étoient appelées Μεγαλασκλήπια, grandes fêtes d'Eſculape ; & elles conſiſtoient en partie dans un combat de muſiciens & de poëtes.

ΑΣΚΩΛΙΑΖΕΙΝ. ASCOLIASMUS. ASCOLIES. } Les payſans de l'Attique ſacrifioient tous les ans à Bacchus un bouc, animal qui mange les rejetons de la vigne. Après le ſacrifice, ils faiſoient une outre avec la peau de la victime, la remplifſoient de vin, & la frotoient d'huile au-dehors. Enſuite chacun des aſſiſtans ſautoit ſur cette outre, & faiſoit tous ſes efforts pour s'y tenir debout ſur un ſeul pied. Le prix du vainqueur étoit l'outre. On appeloit cette manière de ſauter ἀσκωλιάζειν, *ſauter ſur l'outre*, παρὰ τὸ ἐπὶ τοῦ ἀσκοῦ ἁλλεσθαι ; & les fêtes *Aſcolies*, de la même racine ἀσκὸς, *outre*.

Les Latins célébrèrent les mêmes fêtes, & ſautèrent ſur l'outre. Ils appelèrent ce ſaut *aſcoliaſmus*.

Une cornaline du baron de Stoſch, offroit un Faune danſant, qui avoit le pied droit ſur une outre, & tenoit un vaſe à boire de la main droite. Une pierre gravée de Gorlæus, repréſente un vieux Faune, ſautant des deux pieds ſur une outre.

Il paroît, par un monument antique rapporté par Gori, (*Inſcr. Etrur. t.* 2, *p.* 404.) qu'on ſe faiſoit auſſi un amuſement de jouer de la lyre étant couché ſur une outre. Winkelmann cite un très-beau vaſe de marbre de Portici, bien conſervé, de plus de trois palmes de hauteur, ſur la *panſe* duquel eſt repréſentée une bacchanale en bas-relief. Ce que ce morceau offre de plus curieux, eſt une Bacchante qui s'appuie avec le genou ſur une outre ; c'étoit l'eſpèce de danſe déſignée ſous le nom d'ἀσκωλιάζειν.

ASELLUS, étoit un vaſe deſtiné à renfermer du vin. Pétrone (c. 31.) : *In promuſſidari aſellus erat Corinthius.*

ASEMÆ tunica, tuniques blanches ornées de très-petites bandes de pourpre ; d'ἄσημος, *ſans marque diſtinctive*. Pollux (4. 18.) en donne cette définition. Lampride, (*in Alex. Severi. c.* 33.) parlant des *aſema*, dit qu'elles avoient très-peu de pourpre, *ex purpura non magna*. Spartien les déſigne de même, (*Sever. c.* 19.) ; *Hic tamen exiguis veſtibus uſus eſt, ut vix tunica ejus aliquid purpura haberet.*

ASIA, une des nymphes Océanides, fut, ſelon Diodore, femme de Japet. *Voyez* JAPET.

ASIAGENES, ſurnom de la famille Cornélia, qui a le même ſens que celui d'*Aſiatique*, donné à L. Cornélius Scipion, frère de Scipion l'Africain.

ASIARCHAT, magiſtrature annuelle jointe au ſacerdoce, qui donnoit le droit de préſider aux jeux,

Digitized by Google

jeux sacrés célébrés en commun par les villes d'Asie.

ASIARQUE, magistrat qu'on élisoit chaque année en Asie, sous les empereurs romains. Il présidoit aux jeux publics, aux combats, & à tous les spectacles qui se donnoient dans l'Asie en l'honneur des dieux ou des héros. L'*asiarque* en faisoit la dépense, ainsi que les édiles & les préteurs à Rome, les quiquennaux dans les Colonies, les duumvirs & les décemvirs dans les autres villes de l'Empire. Comme il réunissoit dans sa personne la magistrature & le sacerdoce, il étoit chargé du soin des temples & des édifices sacrés, communs à toute l'Asie; c'est-à-dire, selon Albert Rubens, de ceux qui étoient dédiés aux Augustes.

L'asiarchat étoit très-onéreux, à cause des dépenses qu'il occasionnoit; c'est pourquoi on ne le conféroit qu'à des hommes très-opulens. Aussi Strabon observe-t-il que les habitans de Tralles en étoient revêtus le plus souvent, parce qu'ils étoient regardés comme les plus riches de l'Asie. Voici la manière dont on procédoit à leur élection. Toutes les villes d'Asie s'assembloient au commencement de l'année Asiatique, c'est-à-dire, vers l'équinoxe d'automne. Chacune élisoit un de ses citoyens pour être présenté, & envoyoit un député à l'assemblée générale de la nation pour y porter son vœu. Alors les synèdres (*σύνεδροι*) choisissoient dix élus entre tous ceux des villes, & le proconsul romain prenoit dans ce nombre de dix celui qu'il nommoit *asiarque*. Ulférius a cru qu'il y avoit à la fois plusieurs *asiarques*; mais il paroit qu'il a été induit en erreur par l'usage de conférer ce nom à ceux qui en avoient exercé la dignité.

Les attributs de l'asiarchat étoient une couronne d'or, avec une toge ornée d'or & de pourpre. Il existe encore quelque tems sous les empereurs chrétiens, quoiqu'ils eussent aboli les jeux sacrés & les temples, communs à toute l'Asie.

Muratori a rapporté dans son Recueil d'inscriptions, plusieurs monumens relatifs aux *asiarques*.

ASIATIQUE, surnom donné à L. Scipion, frère de Scipion l'Africain, après qu'il eut défait Antiochus, roi de Syrie.

ASIBA, dans le Pont-Cappadocien. ACIBAION. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Gordien-Pie.

ASIDO, en Espagne. ASIDO.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ASIE. L'*Asie* est désignée sur les médailles par un serpent & par un gouvernail, qui montre que la mer étoit alors la seule voie pour s'y rendre de l'Europe.

ASIE. Le seul prince qui porte sur les médailles le titre de *roi d'Asie*, est ANTIGONE. *Voyez* son article.

ASIE. (pierre d') V. *Asterie*.

ASILE, lieu de refuge, d'où l'on n'ose arracher un criminel qui s'y est retiré.

Les Héraclides élevèrent à Athènes un *asile* célèbre. Il servoit de refuge seulement aux enfans qui fuyoient les mauvais traitemens de leurs parens; &, selon quelques auteurs, à tous les supplians. Stace (*Theb.* 12.) & Servius (*ad Æn.* 8.) désignent cet *asile* comme le premier de tous ceux dont l'histoire fasse mention. Mais cette priorité appartient incontestablement à celui que plaça Cadmus, dans sa nouvelle ville de Thèbes, & qu'il ouvrit à tous les criminels de l'univers, comme Romulus le pratiqua depuis à Rome.

Il paroit que les Grecs prirent des peuples de l'Orient cet usage, qui tenoit à la religion. Aussi les premiers écrivains de la Grèce parlent-ils sans cesse des fléaux envoyés par les dieux, pour punir la violation des *asiles*. Ceux qui tuèrent les meurtriers de Cylon, dont le crime étoit d'avoir pillé un temple de Minerve, furent appelés *sacrilèges*, *profanateurs*; parce qu'ils les massacrèrent sur les marches de l'autel qu'ils embrassoient. Les Etoliens ayant fait mourir Laodamie, qui s'étoit réfugiée vers l'autel de Diane, furent affligés, en punition de leur sacrilége, de stérilité, de famine, de guerres intestines & de tant de fléaux, qu'ils furent réduits à un très-petit nombre. Milon l'Etolien, qui avoit porté à Laodamie le coup mortel, entra dans une fureur si cruelle, qu'il se frappoit avec des pierres, des épées, & qu'il périt en douze jours, après s'être déchiré les entrailles avec les dents.

Les temples & les autels ne jouissoient pas seuls du droit d'*asile*; on l'accordoit aussi aux statues, aux tombeaux des demi-dieux & des héros. Tel fut le tombeau d'Achille, sur les rivages de Sigée; celui d'Ajax, sur le rivage de Rhœte. Les forêts elles-mêmes servoient d'*asiles*; & ce fut entre les deux bosquets du mont Capitolin, que Romulus, à l'imitation de Cadmus, ouvrit un *asile* à tous les criminels. Cet endroit, nommé *Asylum*, paroît avoir été placé entre les deux sommets du capitole, où est bâti aujourd'hui le palais des sénateurs. Les deux bosquets qui l'avoisinoient, étoient dédiés à Jupiter; mais l'*asile* lui-même étoit un temple de la Miséricorde, tel que celui d'Athènes. L'oracle de Delphes approuva, selon Plutarque, cet établissement politique de Romulus; & l'accroissement subit de sa ville lui en apprit bientôt l'utilité. On croit que Lyon & Vienne en servirent depuis aux Gaulois.

On ne sut pas cependant contenir les *asiles* dans un nombre déterminé par celui des criminels malheureux. Euripide s'en plaignoit déjà dans son *Ion*, (*act.* 4. 1312). Aussi chercha-t-on

Digitized by Google

des moyens d'éluder la loi qui les défendoit. Les Lacédémoniens voulant punir de ſes liaiſons criminelles avec les Perſes, Pauſanias, qui s'étoit réfugié dans le temple de Minerve Chalcioœque, l'y laiſſerent mourir de faim. On ajoutoit encore à la rigueur de ce ſupplice, en découvrant les temples, afin que le criminel fût expoſé à toutes les intempéries de l'air. Quelquefois on allumoit des feux auprès des autels qui ſervoient d'*aſile*, pour en éloigner les criminels. C'eſt ainſi que dans l'*Andromaque* d'Euripide, Hermione menace l'infortunée veuve d'Hector de porter le feu aux pieds de la ſtatue de Thémis, qu'elle tenoit embraſſée. Dans l'*Hercule furieux*, Lycus cherche à effrayer les Héraclides réfugiés auprès des autels, en ordonnant les préparatifs d'un immenſe bûcher. Theuropide, dans Plaute, (*Moſtellaria* ſ. 1.) menace du feu l'eſclave Tranion, qui s'eſt mis ſous la protection des dieux :

Jam jubeto ignem & ſarmenta, carnifex, circumdari.

Et dans le même auteur comique, Labrax, marchand d'eſclaves, ajoute la raillerie à la menace, en diſant aux ſiennes, qui embraſſoient l'autel de Vénus :

Volcanum adducam; is Veneris eſt adverſarius.

« Je vais chercher Vulcain, qui eſt ennemi de Vénus. »

Les deux paſſages de Plaute nous démontrent que les eſclaves avoient des *aſiles* particuliers : c'étoit à Athènes le temple ou le tombeau de Théſée ; parce que ce héros n'avoit jamais refuſé de venger les opprimés & de ſecourir les miſérables. Le temple de Diane d'Ephèſe étoit l'*aſile* des débiteurs. Mais les *aſiles* ſervoient ordinairement à tous les malheureux, dès qu'une conſécration particulière les avoit créés tels. Car tous les lieux ſacrés n'étoient pas des lieux de refuge ; &, comme nous l'apprend Servius, (*ad Æneid.* 11.) il falloit pour cela qu'ils euſſent été conſacrés d'une façon particulière.

Malgré ces reſtrictions & ces manières d'éluder la loi qui rendoit les *aſiles* inviolables, ils ſe multiplièrent à un tel point, & favoriſèrent tellement les crimes, en offrant des retraites ſûres aux malfaiteurs, que Tibère fut obligé de chercher un remède à ce mal politique. Tacite (*Annal.* 3, *cap.* 60.) nous en peint toute la grandeur : *Graves per urbes licentia atquè impunitas aſyla ſtatuendi : complebantur templa peſſimis ſervitiorum : eadem ſubſidio obſtrati adverſus creditores, ſuſpectique capitalium criminum receptabantur : nec ullum ſatis validum imperium erat coercendis ſeditionibus populi, fugitia hominum, ut cæremonias deûm protegentis.* « La facilité & l'uſage immodéré d'établir des *aſiles* dans les villes grecques, avoient rempli les temples d'eſclaves criminels, de gens perdus de dettes, & d'hommes ſuſpectés de forfaits dignes de mort ; de ſorte qu'il ne reſtoit aucun moyen de prévenir les ſéditions chez ce peuple, qui protégeoit avec un zèle égal les cérémonies de ſon culte & les crimes des réfugiés. » Le ſénat romain rendit, après de longues & mûres délibérations, des ordonnances qui reſtreignirent le nombre & l'étendue des *aſyles*. Depuis l'établiſſement de la religion chrétienne, on tranſporta ce même droit aux édifices ſacrés, juſqu'à ce qu'une légiſlation mieux éclairée le réduiſit au point de n'être reſpecté que pour les crimes & les malheurs involontaires.

Aſile, ἄσυλον, eſt compoſé de l'α privatif & de σύλη, *dépouille* : lieu qu'on ne peut dépouiller.

ASILE. Il faut ſoigneuſement diſtinguer les mots ἄσυλον, lieu d'*aſile*, de ἄσυλον, droit d'*aſile*. C'eſt ce dernier dont ſe glorifioient les villes d'Aſie, principalement celles de Syrie, & qu'elles exprimoient ſur leurs médailles, en joignant à leurs noms les épithètes ΙΕΡΑ ΚΑΙ ΑΣΥΛΟΣ, *ſacrée & aſile*. Ce titre étoit ſimplement, ſelon Spanheim, une ſauve garde qui les plaçoit dans un état de neutralité perpétuelle, & qui les empêchoit d'être pillées ou vexées. Il leur étoit donné à cauſe des temples célèbres qu'elles renfermoient, & des divinités qu'on y honoroit d'un culte particulier, dont on vouloit que rien ne pût troubler l'exercice. Les villes qui portent le titre d'*aſile* ſur les médailles, ſont, entr'autres, Antioche près de Daphné, Antioche-ſur-l'Hippus, Aradus, Aréthuſe, Biblis, Cæſarée-de-Philippe, Ephèſe, Laodicée, Nicopolis, Pergè, Ptolemaïde, Samoſate, Séleucie, Sidon, Tyr, &c. &c.

ASINA, ſurnom de la famille CORNÉLIA. Il lui vint de ſon chef, qui, ayant acheté une terre, ou donné ſa fille en mariage, fut requis de montrer les richeſſes avec leſquelles il vouloit s'acquitter. Cornélius amena dans la place publique une ânesſe, *aſinam*, chargée de pièces de monnoie, & l'offrit pour ſa caution.

ASINAIRES, fêtes des Syracuſains, inſtituées en mémoire de la victoire qu'ils remportèrent ſur Nicias & Démoſthène, généraux des Athéniens, près du fleuve *Aſinarius*, aujourd'hui *Falanara*, d'où ces fêtes prirent leur nom.

ASINE, ville de Laconie. ACINAIEN.

M. Pelletin en a publié une médaille autonome de bronze. Il n'y en a point d'or ni d'argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Sept.-Sévère, de Domna, de Plautille, de Géta.

ASINIA, famille romaine dont on a des médailles :

O. en or.

O. en argent.

C. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont *Gallus Pollio*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

Digitized by Google

ASINUS ou *Aes*. Le plus mauvais coup de dé ou l'unité, chez les Romains. Les Grecs lui donnoient le même nom dans leur langue, & l'appeloient ἓν.

ASISIUM, en Italie. ARN. ASI.

On a une médaille impériale de cette ville, frappée en l'honneur de Trébonien-Galle. *(Pellerin).*

ASIUS, fils d'Hirtacus, fut un des héros de la Grèce, auxquels on rendit des honneurs héroïques. On lui avoit élevé pluſieurs petits temples dans des prairies, ſur le bord du Caiſtre, auprès de la ville de Niſa, qu'on appeloit prairies d'*Aſius*.

ASKÈPE, ἀσκεπὲς, *qui n'eſt pas couvert*. On appeloit de ce nom à la cour des empereurs grecs, des enfans qui avoient toujours la tête nue dans le palais. Andronic Paléologue le jeune, qui avoit établi cet uſage, l'abolit bientôt après. C'étoient les pages des empereurs.

ASKUS étoit, dans la mythologie des peuples du Nord, le premier homme de qui, & de ſa femme *Embla*, deſcendit la race des hommes qui eut la permiſſion d'habiter la terre.

ASLA, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* PLÈTHRE.

ASO *ou* ASON, concubine de Typhon, divinité égyptienne. « Typhon, ſelon Plutarque, (*de Iſide*) tendit des embûches à Oſiris, lorſqu'il revint de ſes voyages; il s'aſſocia ſoixante-douze conjurés, & la reine des Ethiopiens, appelée *Aſo*, qui étoit venue le joindre. » Cette fable ſacerdotale étoit, ſelon Jablonſki, l'enveloppe d'une vérité phyſique, comme Plutarque l'explique lui-même dans ce traité. La reine des Ethiopiens, qui vient au ſecours de Typhon, eſt l'emblème des vents du midi, s'ils l'emportent ſur ceux du nord, qui pouſſent les nuées vers l'Ethiopie; & ſi par là ils empêchent la ſaiſon des pluies qui font enfler le Nil, alors la ſéchereſſe brûlante ou Typhon, ſon emblème, deſſèche l'Egypte.

Aſo, dans l'ancienne langue des Egyptiens, veut dire *Ethiopienne*; & cette *Aſo* étoit la même concubine de Typhon, que l'on appelle plus ordinairement Thuéris. Jablonſki croit la reconnoître ſur la table iſiaque, où elle eſt repréſentée, ſelon lui, par le griffon. Cet animal fantaſtique déſigne par ſes ailes les vents, qui ſont ailés ſur tous les monumens. Sa tête, ſon poitrail, une partie de ſes ailes, ſont peintes en noir, couleur par laquelle les poëtes ont preſque toujours déſigné le vent du midi, *nigerrimus auſter*. D'ailleurs ce griffon n'offre aux ſpectateurs que le côté gauche, par lequel les Egyptiens caractériſoient, ſelon Plutarque, les régions méridionales.

ASOPE, fleuve de Béotie; pour venger, dit-on, l'affront que Jupiter avoit fait à ſa fille Egine, il oſa faire la guerre au Père des dieux, en enflant ſes eaux, qui ravagèrent le pays voiſin; mais Jupiter s'étant métamorphoſé en feu, mit le fleuve à ſec. *Voyez* EAQUE, EGINE.

ASOPUS, en Laconie. ΑΣΩΠΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Caracalla, de Sept.-Sévère.

ASPENDUS, en Pamphylie. ΕΠΙΤΡΑΠΕΙΤΩ ΚΑΙ ΑΣΠΕΝΔΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

C. en argent.

O. en bronze.

Son ſymbole ordinaire eſt la triquètre. Quelques auteurs attribuent à Egeſta ou Ségeſta de Sicile, les médailles qui portent la première légende.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Soëmias, d'Alex.-Sévère, de Tréb.-Gallus, de Gordien-Pie & de Salonine.

ASPER, ſurnom de la famille TRÉBONIA. Il fut donné pour la première fois à L. Trébonius, à cauſe de la facilité avec laquelle il blâmoit ſes ayeux.

Asper nummus, piece de monnoie qui eſt nouvelle, & qui n'a rien perdu par le frai.

ASPERGE. Pline vante les *aſperges* de Néſis, ville de la Campanie.

ASPERGILE. } *Voyez* ASPERSOIR.
ASPERGILLUM. }

ASPERSION. Les anciens ſe contentoient d'être aſpergés d'eau luſtrale, quand ils ſacrifioient aux divinités infernales. Mais ils ſe lavoient tout le corps avant de ſacrifier aux divinités céleſtes & terreſtres.

ASPERSOIR. Les anciens s'en ſervoient pour diſtribuer l'eau luſtrale dans les cérémonies religieuſes, & ils employoient quelquefois à cet uſage des branches de laurier ou d'olivier. Mais ils faiſoient ordinairement les *aſperſoirs* de métal, & les garniſſoient de crins de cheval.

On a trouvé à Herculanum le manche d'un *aſperſoir*, ſemblable à ceux qu'on voit ſur quelques bas-reliefs, particulièrement au bas du portique du panthéon, & à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter.

L'*aſperſoir* terminé en pied de cheval, étoit employé le plus ſouvent chez les Romains. On en voit le deſſin dans un recueil de Peyreſc, où il ſert de cul-de-lampe à l'Avertiſſement.

ASPHALIA. *V.* SURETÉ.

ASPHALION *ou* ASPHALICUS, ſurnom de Neptune, ſous lequel les Rhodiens lui bâtirent un temple dans une iſle nouvelle qui parut ſur la mer, & dont ils ſe mirent en poſſeſſion. Ce nom ſignifie ferme, ſtable, immobile, & répond au *ſtabilitor* des Romains, pour marquer que le dieu avoit affermi cette iſle au-deſſus de la mer. Il eut pluſieurs autres temples dans la Grèce ſous même nom, parce que, lui attribuant le pouvoir

Digitized by Google

d'ébranler la tette, on lui donnoit auſſi celui de l'affermir & de la rendre ſtable.

ASPHALTE, bitume de Judée, ainſi nommé du lac Aſphaltite ou Mer-Morte, ſur les eaux duquel on le tamaſſe. Les Egyptiens l'employoient, ainſi que le piſſaſphalte, pour embaumer les corps & faire des momies.

ASPHODÈLE, genre de plante à fleur en lis, que les anciens ſemoient auprès des tombeaux, comme une nourriture agréable aux morts. Porphyre fait parler ainſi un tombeau dans une inſcription : *au-dehors, je ſuis entouré de mauve & d'aſphodèle, & au-dedans, je ne renferme qu'un cadavre.* Lucien dit (*de Luctu*) que les mânes, après avoir traverſé le Styx, deſcendoient dans une longue plaine plantée d'*aſphodèle*.

ASPIC. Les anciens ont écrit beaucoup de fables ſur ce reptile, & n'ont pas cherché à le définir avec exactitude. Hippocrate dit que ſa morſure ne ſe guérit point; & c'eſt un de ſes aphoriſmes. On croyoit qu'il cauſoit la mort de celui qui cherchoit à l'enchanter, en ſe rendant ſourd à ſes conjurations. Avitus, (*de Origin. Mundi.* 1.):

Interdùm perit incantans, ſi callida ſurdus
Adjuratoris contemſit murmura ſerpens.

Les Egyptiens avoient lié à leur culte religieux la vénération pour l'*aſpic*. Ils le plaçoient, dit Plutarque, (*de Iſid. & Oſirid.*) ſur le front de leurs divinités, & cet attribut fait reconnoître leurs ſtatues.

Quoiqu'il fût l'attribut de toutes les divinités égyptiennes, comme on le voit ſur la Table iſiaque & dans *Horapollo* (1. *c.* 1.), il appartenoit cependant à Iſis d'une façon particulière. Lorſque cette déeſſe étoit repréſentée ſous le nom de *Thermutis* ou de *Tithrambo*, c'eſt-à-dire, d'Iſis irritée contre le peuple, on voyoit un *aſpic* ſortir de ſes cheveux, & paroître ſur ſon front. Elle en étoit coëffée, ſelon Elien, (*de Anim.* 10. *c.* 31.) comme d'un diadême; & de-là naiſſoit la vénération des Egyptiens pour ce reptile dangereux. Cet attribut convenoit ſinguliérement à Iſis Thermutis, c'eſt-à-dire, *qui donne la mort*. Elien explique (*loco citato*) la raiſon pour laquelle on l'armoit d'un *aſpic*; c'étoit parce qu'on aſſuroit qu'Iſis, courroucée contre les ſcélérats ou les impies, leur lançoit des *aſpics*, que le même écrivain appelle ailleurs, *les emblêmes de la Juſtice, à l'œil perçant de laquelle rien ne ſauroit échapper.*

Les monumens égyptiens nous offrent ordinairement Iſis avec l'*aſpic* ſur le front, où il eſt quelquefois remplacé par la poule de Numidie. Ovide nous peint toujours Iſis avec cet attribut, (*Amor. lib.* 2. *eleg.* 13.):

Per tua ſiſtra precor, per Anubidis ora verenda,
Sic tua ſacra pius ſemper Oſiris amet,
Pigraque labatur circa donaria ſerpens.

Et dans les Métamorphoſes, (*lib.* 9. 687.):

Inerant lunaria fronti
Cornua, cum ſpicis nitido flaventia & auro,
. . . . . .
Plenaque ſomniferi ſerpens peregrina veneni.

Valérius Flaccus, décrivant la métamorphoſe d'Io en Iſis, n'a pas oublié l'*aſpic*, (*Argon.* 4. 416.):

Hæc procul Io
Spectat ab arce Phari, jam divis addita, jamque
Aſpide cincta comas.

ASPLÈDON, dans la Phocide.

Goltzius ſeul a publié des médailles impériales grecques de cette ville.

ASPORÉNA, ſurnom de la mère des dieux, à cauſe d'un temple qu'elle avoit à Aſporénum, dans l'Aſie-Mineure, proche de Pergame.

ASPRÉNAS, ſurnom de la famille NONIA.

ASSABIN, nom ſous lequel les Ethiopiens adoroient le ſoleil. Pline dit que, ſelon quelques-uns, cet *Aſſabin* étoit Jupiter. Le cinnamome (le canellier moderne) lui étoit conſacré; & pour obtenir la permiſſion de le couper & d'en enlever l'écorce, il falloit offrir au dieu un ſacrifice de quarante-quatre pièces de bétail, bœufs, chèvres & béliers. *Voyez* TABLE DU SOLEIL. La coupe ſe faiſoit pendant le jour; & après qu'elle étoit finie, un prêtre, qui y avoit aſſiſté, s'armoit d'une pique, & s'en ſervoit pour ſéparer la portion qu'on réſervoit au dieu. Cette portion ne manquoit pas, diſoit-on, de brûler d'elle-même; mais Théophraſte traite ce prodige de fable.

Le même écrivain, & Solin, reconnoiſſent *Aſſabin* pour le ſoleil. Mais comme il étoit le dieu ſuprême de l'Ethiopie, les auteurs grecs ou romains que Pline avoit extraits, lui donnèrent le nom de Jupiter, parce qu'ils vouloient trouver dans toutes les Mythologies ce fils de Saturne. Pline a ſuivi leur ſentiment, & a partagé leur erreur.

ASSAMENTA ou *AXAMENTA*, poëmes que chantoient les Saliens. *Voyez AXAMENTA.*

ASSAR, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *V.* PHOLLIS.

ASSARACUS, ſecond fils de Tros, fut père de Capys, & grand-père d'Anchiſe. *V.* GANYMÈDE.

ASSARION, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *V.* PHOLLIS.

Les médailles de bronze de Chio offrent l'*aſſarion* ſimple, double, triple, & même le *demi-aſſarion*.

ASSARION, lepton, kodrantès, quadrans, monnoie des romains ſous le grand Conſtantin &

Digitized by Google

ſes ſucceſſeurs. Elle valoit $\frac{11}{1000}$ de livre tournois.

ASSECLA. Cet officier ou domeſtique ſuivoit en tous lieux ſon maître, & ſe tenoit à portée de recevoir & d'exécuter promptement ſes ordres. La différence entre l'*aſſecla* & le *comes*, étoit de voir ſuivre le premier, tandis que le ſecond marchoit à côté, ou accompagnoit le maître.

ASSER. Vegèce appelle de ce nom un bélier ou une poutre-bélière, dont on ſe ſervoit ſur les vaiſſeaux : c'étoit une poutre longue, de moyenne groſſeur, ſuſpendue au mât comme les vergues, & ferrée par les deux bouts. Lorſque les vaiſſeaux ennemis venoient à l'abordage, ſoit à droite, ſoit à gauche, on faiſoit uſage de l'*aſſer*. Pouſſée avec violence, cette poutre renverſoit, écraſoit les ſoldats & les matelots ennemis, & perçoit auſſi le navire. De cette nature étoient les κριοὶ, dont parle Athénée, en décrivant le navire de Hiéron.

ASSESSEURS *ou* CONJOINTS, *paredri*, noms donnés à certains dieux, qui furent admis dans l'aſſemblée des grandes divinités. Tels étoient les héros & les demi-dieux, παρεδροι, *qui s'aſſeyoient enſemble*.

ASSIDARIUS a été dit par corruption pour *Essedarius*.

ASSIDUI. On donnoit ce nom à Rome aux citoyens opulens qui ſupportoient les charges de l'Etat & avoient droit de ſuffrage dans les comices. Ce ſurnom étoit dérivé de leurs richeſſes ou des impôts qu'ils payoient, *ab aſſe*. C'eſt dans ce ſens qu'il eſt employé dans les douze Tables.

ASSIPONDIUM, *as*, *as*, monnoie des Romains. Il valut, depuis la fondation de Rome juſqu'à l'an 587, une livre environ, monnoie actuelle de France. *Voyez* As.

ASSIE.
ASSIENNE } Voyez *Assius*.

ASSIRATUM, boiſſon dont on faiſoit uſage dans les alliances, ou lorſque l'on concluoit un traité de paix. C'étoit une mixtion de vin & de ſang. Feſtus & Mela en font mention.

ASSIS. Les ſculpteurs grecs du premier âge repréſentoient *aſſiſes* les déeſſes & les femmes d'un rang diſtingué. Telles étoient les ſtatues des Saiſons placées dans le temple de Junon à Elis, & qui avoient été ſculptées par Doriclès, élève de Dipenus & de Scillus, les plus anciens artiſtes connus de la Grèce.

Cette attitude fait reconnoître ſur les anciens monumens les dieux ou les héros qui goûtent les douceurs du repos, ou qui ſont plongés dans un profond chagrin, ſur-tout ſi l'artiſte leur a fait croiſer les jambes. *V.* Jambes *croiſées*.

Les anciens *s'aſſeyoient* pour prendre les augures, comme nous l'apprenons de Plutarque, dans la vie de Marcellus & de Servius (*Æn.* 9 4.); mais encore pendant les ſacrifices & autres cérémonies religieuſes. S. Auguſtin (*Cit. de Dieu.* 7.) & Macrobe (*Saturn.* 1. 10.), diſent que ceux qui ſacrifioient à Ops, la terre, ſe tenoient *aſſis*.

Properce (*1l.* 21. 45.) aſſure à Jupiter que ſon amie, reconnoiſſante de la ſanté qu'il lui a rendue, ira *s'aſſeoir* auprès de ſes autels, & lui adreſſer des remerciemens :

Ante tuoſque pedes illa ipſa adoperta ſedebit.

On ſe tenoit dans la même attitude, lorſqu'on faiſoit des libations ſur les tombeaux, & qu'on y ſacrifioit aux Mânes. Tibulle, (*1l.* 7. 15.):

Illius ad tumulum fugiam, ſupplexque ſedebo.

Virgile, (*Æneid.* 9. 3.):

Luco tum forte parentis
Pilumni Turnus ſacratâ valle ſedebat.

Martial, (*1l.* 41. 8.):

Te mœſta decet aſſidere matri,
Lugentique virum, piumque fratrem.

Properce, (*1l.* 14. 23.):

Aſſeret hue unguenta mihi, ſertiſque ſepulcrum
Ornabit, cuſtos ad mea buſta ſedens.

Les femmes, dans leur appartement, les affranchis & les eſclaves, prenoient leurs repas aſſis; tandis que les maîtres & les convives, dans les repas d'appareil, mangeoient à demi-couchés ſur les lits de table.

ASSIUS, *lapis aſſius*, pierre *aſſienne*, pierre d'*Aſſo*, pierre d'*Aſie*, par erreur de copiſte, & *lapis ſarcophagus* de Pline, ſont les différentes dénominations d'une ſeule & même ſubſtance tirée du règne minéral. Voici les principales propriétés que Pline lui attribue, & qui ſerviront à nous la faire retrouver. *Aſſius*, dit-il, liv. 36, c. 17, *guſtu falſus..... ejuſdem lapidis flos appellatur, in farinam mollis, ad quædem perinde efficax: eſt autem ſimilis pumici ruſo... excreſcentia erodit... repugnantia curationi, ac ſuppurata ſiccat.* « La pierre d'*aſſos* eſt ſalée au goût, ſa fleur eſt molle comme la farine, utile à pluſieurs choſes : elle reſſemble à de la ponce rouſſe;... elle ronge les excroiſſances de chair, deſſèche les ulcères invétérés ou en ſuppuration. Dioſcoride décrit ainſi cette même ſubſtance, (*de medica materia, cap.* 88.) « Il faut choiſir la pierre d'*aſſos* de couleur de ponce, légère, fongueuſe, friable, mêlée de veines bleuâtres très-fiſſiles. Sa fleur, qui eſt ſalée, a une couleur jaunâtre; elle ſe forme ſur la pierre, à peu de conſiſtance, eſt quelquefois blanche, quelquefois poreuſe comme les ponces & de couleur griſatre : miſe ſur la langue, elle eſt

Digitized by Google

légèrement cauſtique.... On en fait des poudres qui rongent les corps.... »

Galien, (*de ſimpl. med. fac. lib. 9.*) s'explique d'une manière encore plus détaillée. « Il y a une autre pierre, que l'on tire de la ville d'*Aſſos*, d'où elle tire ſon nom d'*aſſienne*; elle n'eſt pas dure comme les pierres ordinaires. Sa conſiſtance & ſa couleur ſont les mêmes que celles du tuf; elle eſt friable & d'un riſſu lâche, comme lui. Il ſe forme ſur cette pierre une ſubſtance légère (une efflorescence) ſemblable à la farine & à ſa fleur qui s'attache aux murs des moulins. On lui donne le nom de pierre d'*Aſie*. (faute de copiſte.).... La pierre ſur laquelle ſe forme cette fleur, participe de ſon action cauſtique, mais avec beaucoup moins d'énergie. La fleur eſt préférable, non-ſeulement parce qu'elle ramollit & préſerve de corruption les ſubſtances, comme le ſel; mais encore parce qu'elle produit ces différens effets, ſans une érosion conſidérable. Cette fleur de la pierre d'*Aſie* a un goût ſalé; ce qui fait conjecturer qu'elle doit ſon origine à une eſpèce de roſée, qui, s'élevant de la mer, retombe ſur la pierre, & ſe deſſèche par l'ardeur du ſoleil. »

Toutes ces propriétés médicinales ne l'ont cependant pas rendue auſſi célèbre que celles dont parle Pline dans le chapitre cité plus haut. Il y déſigne par le nom de ſarcophage, *mange chair* (de σὰρξ chair, & de φάγω, je mange,) une pierre dont les anciens faiſoient des tombeaux, dans leſquels on plaçoit les corps qu'ils ne vouloient pas brûler. Un cadavre s'y détruiſoit entièrement, ſelon Pline, dans l'eſpace de quarante jours, les dents exceptées.

Depuis que l'Hiſtoire Naturelle a fait des progrès, on a cherché la ſubſtance qui pouvoit avoir été appelée *pierre aſſienne*. Henckel croyoit que c'étoit une pyrite qui ſe vitrioliſoit, & détruiſoit les cadavres par le moyen de ſon efflorescence ſaline, comme la chaux vive le fait aujourd hui dans les cimetières. M. Valmont de Bomare déſigne ſous le nom de *pierre aſſienne*, une pierre alumineuſe, douée de l'efflorescence produiſoit le même effet. Wallerius prend pour la même pierre, une terre calcaire, qu'il nomme *terra alcalina Nierembergii*. Boece de Bood dit qu'il eſt très-difficile de reconnoître aujourd'hui le *lapis ſarcophagus* de Pline, à moins que l'on ne déſigne ſous ce nom toutes les pierres & concrétions qui contiennent de l'alun, du nitre, du ſel marin, & qui ſont en même-temps légères & ſpongieuſes.

Pour ce qui eſt de la propriété ſecondaire que lui attribue Pline, celle de pétrifier les corps, il n'a entendu par-là qu'une incruſtation ſaline, telle que l'on en produit artificiellement dans les ſalines, en expoſant les objets que l'on veut incruſter, à la chûte d'une ſource ſalée.

Quant à la manière d'employer la pierre *aſſienne* pour détruire les cadavres, il paroit que l'on ne faiſoit pas les tombeaux avec une pierre auſſi friable, mais qu'on la réduiſoit en poudre pour en remplir les vuides que laiſſoit le cadavre. C'eſt ainſi que les Egyptiens laiſſoient pendant trente jours les corps couverts de natron. L'expreſſion de Pline eſt très-favorable à cette expoſition. *Corpora defuncto-rum condita in eo.* On ſait que le mot *condire* déſigne l'action de plonger dans un liquide, ou d'envelopper d'une pâte, &c. pour conſerver les ſubſtances, ou pour les embaumer.

On trouve dans les mémoires de l'Académie de Bruxelles, tome IV, un très-bon mémoire de M. de Launay ſur cette matière.

ASSO, ASSOS, } (Pierre d') Voyez *Assius*.

ASSORUS, en Sicile, ASSORU.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ASSURANCE. Quelques Juriſconſultes ont confondu mal-à-propos les actes de cautionnement dont il eſt fait mention dans les loix Rhodiennes, avec nos contrats d'*aſſurance*. Ces derniers, qui ſont d'uſage aujourd hui dans tous les pays maritimes, n'étoient pas connus des anciens. Le mot barbare dont nous nous ſervons en latin pour l'exprimer, *aſſecuratio*, eſt de la plus baſſe latinité. On cite en vain Tite-Live & Suétone.

Le premier dit, (*lib. 23, §. 49.*) *poſſulatum fuit ut qua in navis impoſuiſſent, ab hoſtium tempeſtatiſque vi, periculo publico eſſent.* Le ſecond, (vie de Claude) *negociatoribus certa lucra propoſuit, ſuſcepto in ſe damno, ſi cui quid per tempeſtates accidiſſet.* Dans le premier cas, les publicains fourniſſent à l'armée d'Eſpagne ce dont elle a beſoin, à la charge que les malheurs ſeront ſupportés par la république. On ne voit point là de contrat d'aſſurance. Le ſecond n'en renferme pas davantage. Claude propoſe à des marchands des expéditions maritimes, qui pouvoient lui procurer des gains conſidérables; & pour les y engager, il leur promet de ſupporter lui ſeul toutes les pertes, s'il y en a.

Loin que ce contrat fût connu des anciens, c'eſt un fait inconteſtable que nous le devons aux juifs. Voici de quelle manière l'auteur du *Guidon des négocians & gens de mer* leur rend hommage ſur cette invention utile. « Quand ces abominables retaillés furent, pour leurs méfaits & par leurs crimes exécrables, bannis de France, & leurs biens confiſqués, la néceſſité apprit ces malicieux infâmes de ſe ſervir de lettres ſecrettes (ce furent les lettres-de-change), & bientôt après la méfiance leur ſuggéra l'invention de quelque rude commencement des brevets ou polices d'aſſurance, de ſorte qu'elles ſont juives de naiſſance. Les Italiens, les Lombards, ſpectateurs & miniſtres de cette intrigue juive, en retinrent le formulaire, & s'en ſurent du depuis bien ſervir, lorſque les

Digitized by Google

malheureuses sectes des Guelphes & Gibbelins s'effarouchèrent les uns contre les autres, qu'ils jouèrent au boute-hors, & mirent la chrétienté en grand trouble & combustion. » *Loix Rhodiennes de M. de Pastoret.*

ASSURGERE, se lever de son siége & se tenir debout. L'usage qu'exprime le mot *assurgere*, étoit pratiqué par les Grecs, lorsqu'ils vouloient témoigner leur respect ou leur considération pour celui qui arrivoit dans une assemblée. Les Grecs réunis dans les théâtres d'Olympie, se levèrent pour faire honneur à Thémistocle. (*Pausan. Arcad.*) L'hymne d'Apollon qui porte le nom d'Orphée, dit que tous les Dieux se levoient à son arrivée sur l'Olympe.

Les Romains en agissoient de même. Les chevaliers avoient coutume de se lever lorsque Claude entroit dans les spectacles. (*Suéton.*) *Quin & spectaculis advenienti Claudio assurgere solebant equites.* Virgile avant récité des vers au peuple romain assemblé dans le théâtre, tous les auditeurs se levèrent, & lui témoignèrent autant de respect & de considération qu'ils en marquoient à Auguste lui-même. (*Aul. lib. de caus. corr. eloq. c.* 13.): *Populus, auditis in theatro versibus Virgilii, surrexit universus, & forte præsentem spectantemque Virgilium sic veneratus est quasi Augustum.*

Lorsqu'un auteur lisoit en particulier ses productions à quelques amis, ils lui témoignoient leur reconnoissance & leur estime en se levant, & même plusieurs fois pendant une lecture; témoin Martial (x, 10, 5.):

Sapius assurgam recitanti carmina? tu flas,
Et pariter gemines tendis in ora manus.

C'est pourquoi Pline se plaint amèrement de ce qu'à la lecture qu'avoit faite de ses productions un de ses amis, les auditeurs ne s'étoient point levés, pas même pour se délasser du malaise que l'on éprouve en restant long-temps assis: *Non labra diduxerunt, non moverunt manum, non denique assurrexerunt fultem lassitudine sedendi.*

ASSUS, en Eolie. ΑΣΣΙ & ΑCCIΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
O. en or.
RR. en bronze.
O. en argent.
Leurs types ordinaires sont un griffon assis; une tête de bœuf.
Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Agrippine & de Claude, de M. Aurèle, de Commode, de Domna, d'Alex.-Sévère.

ASSYRIENS. Ces peuples anciens avoient en horreur les poissons & adoroient les colombes, qu'ils croyoient être l'ame de leur reine Sémiramis. Quelques-uns d'eux adoroient le feu, comme l'atteste Plutarque. Ils coupoient leurs barbes dans le deuil, lorsqu'ils assistoient à des funérailles; & alors ils laissoient flotter leurs cheveux au gré des vents.

Pour connoître leur habillement, on pourra voir la statue de Sardanapale, que Winkelmann a publiée dans ses *Monumenti antichi inediti*. On sait de plus que leur religion défendoit de porter des bâtons d'appui, des sceptres, qui ne fussent pas surmontés par quelque objet tels que des oiseaux entiers, & des têtes d'oiseaux, &c. Cette pratique est egyptienne, & on la retrouve dans les monumens de Persépolis.

Les parfums de l'*Assyrie* étoient très-recherchés des Romains, qui comprenoient sous ce nom tous ceux de l'Orient. -- Stace, (*Theb.* 6. 209.):

Nec non Assyriis pinguescunt robora succis.

Virgile. (*Eclog.* 4. 25.):

Assyrium vulgò nascetur amomum.

Martial. (*viii. epig.* 77. 3.):

Si sapis, Assyrio semper tibi crinis amomo
Splendeat.

Horace. (2. *od.* 2. 13.):

Cur non. . . . . .
Dum licet, Assyriâque nardo
Potamus uncti?

Catulle. (*Epig.* 69. 144.):

Fragantem Assyrio venit odore domum.

Les anciens comprenoient ordinairement la Phénicie & les pays adjacens, sous le nom général d'*Assyrie*; c'est pourquoi ils ont désigné souvent sous ce même nom la pourpre de Tyr & de Sidon. Virgile. (*Georgic.* 1. 465.)

Alba nec Assyrio fucatur lana veneno.

Claudien. (*de raptu Proserp. liv.* 2. *v.* 96.):

Ditibus Assyrii spumis fuscantur aheni.

ASTACES, fleuve du Pont. Pline, (*l.* 2. *c.* 103.) dit que les jumens qui paissent sur ses bords ont du lait noir. Ce fait mériteroit d'être vérifié avant que d'être rejeté; car on sait combien la variété des plantes influe sur la couleur & le goût du lait des vaches.

ASTANDÆ. Ce mot est persan, ainsi que l'établissement qu'il désigne; & il est synonyme à celui d'*Angari*. C'étoient des couriers placés à différentes postes, pour recevoir les paquets & les ordres du roi de Perse, & se les transmettre successivement avec une vitesse extraordinaire. Darius Codoman, qui fut détrôné par Alexandre, avoit été *astandes* dans sa jeunesse, selon Plutarque (*de fort. Alex.* 1.); & c'est de lui peut-être qu'a

Digitized by Google

voulu parler Juvénal, dans ces vers de sa 3e. satyre :

Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Ex tollit, quoties voluit fortuna jocari.

ASTARTÉ, divinité des peuples de Syrie, sous le nom de laquelle ils adoroient la Lune. Astarté & Adonis son époux régnèrent dans la Syrie, & après leur mort ils furent mis au rang des Dieux. Comme on croyoit, dans les premiers temps, que les ames des grands hommes alloient, après leur mort, habiter dans les astres, on feignit de croire que celle de ce prince & de son épouse avoient choisi le Soleil & la Lune pour leur demeure, & on les honora comme ces astres eux-mêmes.

Astarté étoit ordinairement représentée sous la figure d'une femme, qui avoit pour coëffure une tête de bœuf avec ses cornes, pour marquer le croissant de la Lune. Elle étoit principalement honorée dans la ville d'Hiérapolis de Syrie, où elle avoit un magnifique temple, & plus de trois cent prêtres employés au soin de ses autels. Le souverain pontife étoit vêtu de pourpre avec une thiare d'or. On sacrifioit dans ce temple deux fois le jour, & il y avoit des fêtes où ces sacrifices se faisoient avec beaucoup de solemnité. *Voyez* BYBLOS.

Cicéron croyoit que l'*astarté* des Phéniciens étoit une des quatre Vénus. Suidas pensoit de même. Beger & Bochart ont ajouté que c'étoit Vénus armée, ou Vénus déesse de la guerre; & Pausanias, sur l'autorité duquel ils s'appuient, dit que les Cythéréens, qui l'adoroient sous cette figure & sous ce nom, avoient reçu ce culte des Phéniciens. *Astarté*, selon Lucien, étoit la Lune, & Junon chez les Carthaginois, selon St. Augustin. Au reste Bochart croit que St. Augustin avoit puisé cette opinion dans Horace, (*l. 2. od. 1.*) & dans Virgile, (*Æneid. l. 1. 15.*)

Les peuples adorateurs d'*Astarté* lui donnoient différentes figures & différens attributs. Les Sidoniens la représentoient sous la figure d'une poule qui couvre ses poussins de ses ailes. L'*Astarté* dont parle Cicéron, portoit en Phénicie un carquois & des flèches. Chez les habitans du Mont-Liban elle pleuroit la mort de son cher Adonis: sa tête étoit voilée, & des larmes couloient de ses yeux. Les Assyriens l'habilloient tantôt en homme & tantôt en femme, à cause de l'ambiguité de genre qu'offre son nom dans les langues orientales: de là vient que ses adorateurs ne pouvoient pénétrer dans son temple qu'après avoir changé d'habit, & pris chacun celui du sexe différent.

Les Mythologues pensent qu'*Astarté* est, sous différens noms, Vénus ou Mylitta des Assyriens, Mitra des Perses, Isis des Egyptiens, Io & Vénus-Uranie des Grecs, la grande Déesse des Syriens, Derceto d'Ascalon, peut-être même Diane, &c.

Il y a sur les médailles de Bérite & de Césarée une femme demi-nue, ou ayant une robe retroussée, la tête couronnée de tours, s'appuyant d'une main sur un bâton croisé par le haut, tenant quelquefois une corne d'abondance, placée souvent dans un temple, & ayant auprès d'elle une victoire debout sur un cippe qui la couronne. Les Antiquaires s'accordent généralement à la prendre pour *Astarté*.

Sur une médaille d'Elagabale, frappée à Sidon, on voit un char dont la couverture ou l'impériale est soutenue par quatre colonnes surmontées de rameaux de laurier. Dans le char est une femme assise, tenant un grand bouclier devant elle. On croit que les prêtres de Sidon promenoient *Astarté* dans un semblable char, pour amasser de l'argent.

Le P. Jobert reconnoit encore pour *Astarté* une femme assise sur un lion, qui porte en main la foudre, sur les médailles de Carthage.

ASTÉRIE, sœur de Latone, fut aimée de Jupiter, qui prit la figure d'un aigle pour la tromper, & la rendit mère d'Hercule-Tyrien. Dans la fuite ayant perdu les bonnes graces du Dieu, & fuyant sa colère, elle fut changée en caille, & se retira dans une isle de la mer Egée, à laquelle elle donna le nom d'Ortygie. ὀρτυξ, caille. C'est l'isle de Délos, qui fut d'abord appelée Ortygie, parce que c'est dans cette isle qu'on trouva les premières cailles. *Voyez* DELOS. Suivant une autre tradition, Jupiter ayant cessé d'aimer Astérie, la donna en mariage à Persée, qui la rendit mère d'Hécate. *Voyez* HECATE.

ASTÉRIE, fille d'Hydée, fut aimée de Bellérophon, qui la rendit mère d'un fils qu'elle nomma Hydis; il fut le fondateur de la ville d'Hydissus en Carie.

ASTÉRIE, *asterius lapis* ou *asterites*, pierre précieuse des anciens, qu'ils ont mal décrite. Denys Périégète dit qu'elle brille comme une étoile, & que son feu ressemble à la flamme des lampes. Pline ajoute à cette description ſa vague, que l'astérie ressemblait à la prunelle de l'œil. M. Lehmann décrit dans les mémoires de l'Académie de Berlin, année 1754, une pierre cristallisée singulière, qu'il croit être l'*astérie* de Pline. Mais la ressemblance que le Naturaliste romain lui trouve avec la prunelle, la doit plutôt faire reconnoître pour un *œil de chat*, ou plutôt encore pour le *girasol*. Au reste, quelques Minéralogistes modernes ont donné l'aventurine pour l'*astérie* de Denys Périégète, à cause de ses points brillans. Nous ne croyons pas qu'ils ayent raison, à cause de la description de Pline.

ASTÉRION, fleuve du pays d'Argos, fut père de trois filles, nommées Eubea, Porsymna & Acrela, ou Acrona, qui furent, dit-on, les nourrices de Junon. Dans ce fleuve croissoit une herbe, nommée aussi *astérion*, dont on faisoit des couronnes à la Junon d'Argos. *Voyez* INACHUS, JUNON.

ASTÉRION,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google